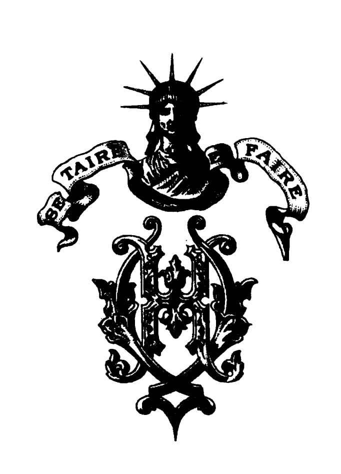

SE TAIRE
FAIRE

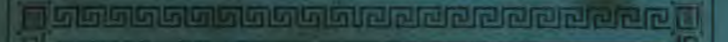
DICTIONNAIRE

DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GÉOGRAPHIE

ANCIENNES

Typographie de H. Firmin Didot. — Mesnil (Eure).



DICTIONNAIRE

DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GÉOGRAPHIE

ANCIENNES

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DES AUTEURS GRECS ET LATINS
ET EN USAGE DANS LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION

ACCOMPAGNÉ DE PRÈS DE 1,000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUE

TRADUIT, EN PARTIE, DE L'OUVRAGE ANGLAIS

DU DOCTEUR SMITH

ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉ

PAR M. N. THEIL

Professeur au Lycée impérial Saint-Louis

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56

BIOGR

ACC

DICTIONNAIRE

DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GÉOGRAPHIE

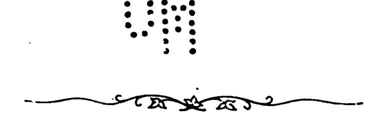
ANCIENNES

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DES AUTEURS GRECS ET LATINS
EN USAGE DANS LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION

ACCOMPAGNÉ DE PRÈS DE 1,000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUE

TRADUIT, EN GRANDE PARTIE, DE L'ANGLAIS
DU DOCTEUR SMITH

PAR M. N. THEIL
Professeur au Lycée impérial Saint-Louis



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1865

PRÉFACE.

Par suite des progrès considérables que les études classiques ont faits en Europe, notamment en Allemagne, dans le cours du siècle présent, la plupart des ouvrages usuellement employés pour l'élucidation des écrivains de la Grèce et de Rome sont devenus surannés et insuffisants. Depuis longtemps nos plus éminents professeurs sentaient et signalaient le besoin de livres nouveaux pour expliquer les antiquités, la littérature, la mythologie et la géographie des anciens écrivains, et mettre la jeunesse studieuse en état de les lire avec plus de profit. C'est pour combler cette lacune que d'importants ouvrages ont été publiés en Allemagne, en Angleterre et en France. Les dictionnaires récemment édités par les librairies Hachette et Dezobry en France, par le docteur Lübker en Allemagne, par le docteur Smith en Angleterre, répondaient à un véritable besoin. Mais ces ouvrages, recommandables à tant de titres, ont un défaut capital en France quand il s'agit de livres classiques; ils sont trop déveoppés, trop complets, trop volumineux, pour la grande majorité des élèves. Un livre classique, pour devenir chez nous d'un usage général, doit avoir des proportions plus modestes et se borner au strict nécessaire. Il en est de même ainsi partout. Témoin les abrégés qu'il a fallu faire en Angleterre de toute une série de grands dictionnaires rédigés sur un plan trop vaste et destinés plutôt aux gens du monde, aux littérateurs qu'aux jeunes étudiants. La maison Didot, pénétrée de la justesse de cette observation, a publié il y a quelques années, en un seul volume in-12, une traduction du Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'Anthony Rich, et l'immense débit de cette publication, accompagnée d'un nombre considérable de gravures, en a démontré l'utilité. Encouragée par ce succès, elle a conçu l'idée de faire pour la biographie, la mythologie et la géographie

anciennes ce qu'elle avait fait si heureusement pour les antiquités. L'abrégé publié par le docteur Smith de son gros dictionnaire biographique, mythologique et géographique lui a paru réaliser pleinement ses vues, et elle en a fait faire la présente traduction, dont l'auteur a cru devoir de temps en temps emprunter à l'ouvrage allemand de Lübker (*Reallexicon des classischen Alterthums für Gymnasien*) des articles qui lui paraissaient mieux répondre à l'importance du personnage ou renfermer des détails plus complets.

Ce dictionnaire, destiné à former, pour le format, le volume, l'impression et le nombre des gravures ou illustrations, le pendant du dictionnaire d'antiquités, renferme tous les noms de quelque importance qu'on rencontre dans les écrivains grecs et romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, en l'an 476 de notre ère; on y a ajouté néanmoins quelques noms de personnages postérieurs à cette date, mais qu'on ne pouvait raisonnablement exclure de cette galerie, comme, par exemple, l'empereur Justinien, dont la législation a exercé une influence si considérable sur les nations de l'Europe occidentale; Théodoric, roi des Ostrogoths, à la cour duquel vécurent Cassiodore et Boëce; et un certain nombre d'autres notabilités. Les vies des derniers empereurs d'Occident et de leurs contemporains ont été traitées avec beaucoup moins de développements que celles des personnages qui ont vécu aux époques plus importantes de l'histoire grecque et romaine, attendu que les jeunes étudiants, à qui ce livre est surtout destiné, ont rarement l'occasion de s'informer de ce qui est relatif à cette dernière période de l'Empire.

Un espace plus considérable a été consacré aux articles littéraires; et tous les écrivains grecs ou latins dont les ouvrages nous sont parvenus, ou qui, sans que nous possédions leurs œuvres, ont exercé quelque influence notable sur la littérature grecque ou romaine, ont leur notice plus ou moins étendue dans cet abrégé. L'histoire de l'art devait également avoir sa place dans ce cadre. Aussi avons-nous mentionné avec soin les artistes les importants.

Dans la rédaction des articles mythologiques on a eu soin d'élaguer tous les détails qui ne devaient point figurer dans un livre destiné à être dans les mains de tous. Il est si important de distinguer la mythologie grecque de la mythologie romaine, qu'on traite des divinités grecques sous leurs noms grecs, et des divinités romaines sous leur nom latin, méthode généralement adoptée et d'autant plus utile qu'elle évite une foule de confusions et de méprises.

Pour les articles géographiques, outre les sources originales, on a consulté les meilleurs traités publiés sur cette matière dans ces derniers temps,

et les relations modernes les plus estimées de voyages en Grèce, en Italie et en Orient.

Bien que nous ne donnions que l'Abrégé du grand dictionnaire de Smith, nous avons cru devoir insérer dans ce volume toutes les gravures du grand dictionnaire (sujets mythologiques, monuments, ruines, médailles de personnages ou de villes). Peut-être trouvera-t-on qu'on aurait pu se dispenser d'y admettre les médailles. Mais nous avons pensé qu'il était bon de faire comprendre aux élèves l'importance de la numismatique pour l'histoire et pour la géographie.

La quantité prosodique a été soigneusement marquée sur tous les noms, et le génitif indiqué entre parenthèses. Nous croyons ce petit ouvrage destiné à rendre de grands services aux jeunes étudiants. Sans doute on ne le leur imposera pas comme livre classique ; mais il peut leur être donné en prix, ou par leurs familles, qui ne sauraient trop se pénétrer de cette vérité, qu'il faut des livres pour s'instruire, et que les jeunes gens réduits aux ressources du Lycée pour leurs travaux journaliers rencontrent à chaque pas des difficultés insurmontables. Malgré cette destination spéciale, notre Abrégé peut être fort utile même aux gens du monde, pour peu qu'ils s'occupent de l'antiquité. Il leur tiendra lieu d'un grand nombre d'ouvrages rares et dispendieux, ou dans lesquels les sujets traités ici spécialement se trouvent épars. Il va sans dire que les jeunes personnes, dont les études ont pris depuis quelque temps un développement considérable, trouveront dans ce volume, qui peut sans inconvénient être mis entre leurs mains, un utile secours pour leur travail.

N. THEIL.

DICTIONNAIRE CLASSIQUE

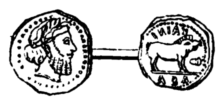
DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GÉOGRAPHIE

ANCIENNES.

A

Ăbăcænum (-i), Ἀβάκαινον, ancienne ville des Sicules en Sicile, à l'O. de Messine, au S. de Tyndaris (Diod. XII, 78, 90. XIX, 65, 110).



Médaille d'Abacænum.

Abæ (-arum) ou **Aba** (-æ), Ἄβαι, très-ancienne ville de Phocide, sur les confins de la Béotie, avec un célèbre temple d'Apollon, à cause duquel elle fut épargnée dans la guerre Sacrée (Hdt. 8, 27, 33, 134).

Ăbantes, Ἄβαντες, peuple d'origine thrace ou (Hdt. 1, 146) appartenant à la ligue ionienne; ils passèrent de Phocide en Eubée et furent les plus anciens habitants de cette île (Strab. X); ils allèrent, sous la conduite d'Eléphénor, avec 40 vaisseaux (*Il.* 2, 536), au siége de Troie, où les fils de Thésée les accompagnèrent (Plut. *Thes.* 16); mais, au retour, ils furent jetés avec 8 vaisseaux contre les monts Cérauniens. C'était un peuple à moitié sauvage, portant les cheveux longs par derrière (ὄπιθεν κομόωντες, Hom. *l. c.*).

Abantĭădes (-æ), descendant d'Abas, c.-à-d. particulièrement Persée, arrière-petit-fils d'Abas, et Acrisius, fils d'Abas.

Ăbantias (-ădis), descendance féminine d'Abas, par ex. Danaé et Atalante.

Abăris (-is), prêtre d'Apollon et thaumaturge, dont la tradition a considérablement brodé l'histoire. Il avait, disait-on, reçu d'Apollon une flèche d'or, sur laquelle il chevauchait dans les airs (αἰθροβάτης); il parcourait la Grèce, rendant des oracles, guérissant les maladies par la simple parole. Il composa diverses formules de consécration et d'expiation, et vécut sans prendre aucune nourriture terrestre (Hdt. 4, 36); il fit cesser une peste qui ravageait Sparte et bâtit un temple à la κόρῃ σωτείρᾳ (*puellæ salvatrici*), Paus. 3, 13, 2. L'époque de son apparition en Grèce n'est pas exactement connue, peut-être faut-il la placer vers 570 (étym. ἀ priv. et βᾶρις, vaisseau).

Ăbas (-antis), 1) fils de Métanire, fut changé en lézard par Cérès, dont il s'était moqué, lorsque, dans ses pérégrinations, elle vint dans la demeure de sa mère et but avec avidité pour étancher sa soif. (Ov. *Met.* 5, *Fab.* 7) — 2) douzième roi d'Argos, fils de Lyncée et d'Hypermnestre, petit-fils de Danaüs, et père d'Acrisius et de Prœtus, aïeul de Persée (Pind. *Pyth.* 8, 55; Apd.). Quand il annonça à son père la mort de Danaüs, il reçut en récompense le bouclier de son grand-père, qui était consacré à Héra (Junon). Ce bouclier opérait divers prodiges et son seul aspect pouvait ramener à l'obéissance un peuple révolté (Paus. 2, 16; 10, 35). — 3) fils de Poseidon (Neptune) et d'Aréthuse, roi des Abantes, fondateur d'*Abæ* en Phocide (Eustath. *Il.* 2, 536).

Abdălōnўmus ou **Abdōlōnўmus**, appelé aussi *Ballonymus*, personnage de race royale, réduit par la pauvreté à se faire jardinier; Alexandre le Grand, en récompense de sa droiture, le fit roi de Sidon (Curt. 4, 3, 19; 4, 21, 23, 26. Justin. 11, 10, 8).

Abdēra (-æ et -ōrum), Ἄβδηρα, ville de Thrace, près de l'embouchure du Nestus, qui la traversait. Elle fut colonisée par Timésius de Clazomènes vers 656 (Hdt. 1, 168), et une seconde fois par les habitants de Téos en Ionie, qui s'y établirent après la prise de leur propre ville par les Perses, 544 av. J.-C. Elle fut la patrie de Démocrite, de Protagoras, d'Anaxarque et autres personnages remarquables, mais ses habitants n'en passaient pas moins pour stupides, et c'était injurier quelqu'un que de l'appeler Abdéritain (Cic. *ad Att.* 4, 16; *N. D.* 1, 23, 63).



Médaille d'Abdère.

Ăbella ou **Ăvella** (-æ), Ἄβελλα, ville de Campanie, fondée par une colonie de Chalcis (Justin. 20, 1, 13), non loin de Nole, auj. Avella Vecchia; elle était célèbre par ses excellentes pommes, d'où l'épithète de *malifera*, que lui donne Virgile (*Æn.* 7, 740); par ses grenades et ses avelines (*nuces Avellanæ*, Plin. 15, 24, 16, 52).

Abeōna, divinité romaine invoquée par ceux qui partaient (*abeo*); celle qu'on invoquait au retour s'appelait *Adeona* (*adeo*), August. *De Civ. D.* 4, 21.

Abgărus, **Acbărus** ou **Augărus**, nom de plusieurs chefs d'Édesse, capitale du district de l'Osroène en Mésopotamie. Un de ces chefs est supposé par Eusèbe être l'auteur d'une lettre écrite à N.-S. Jésus-Christ, trouvée par lui dans une église à Édesse et qu'il traduisit du syriaque. Cette lettre est regardée comme apocryphe.

Ăbia (-æ), ville de Messénie, sur le golfe de Messénie, ainsi nommée d'Abia, nourrice d'Hyllus, fils d'Hercule (Paus.). C'est l'Ἴρη d'Homère.

Ăbii, Ἄβιοι, peuple nomade de Scythie, placé par Ptolém. dans la *Scythia extra Imaum;* déjà mentionné par Hom. (*Il.* 13, 6), à côté des Galactophages et des Hippomolges, comme le plus juste de la terre. Ils envoyèrent des députés à Alexandre (Curt. 7, 6; Arr. 4, 1).

Ăbĭla (-ōrum), ville de Cœlé-Syrie, appelée plus tard *Claudiopolis* (Ptol. 5, 71, 2), et capitale de la tétrarchie d'Abilène (St Luc, III, 1). Elle fut donnée en présent par les Romains à Hérode Agrippa (Joseph. *Ant. Jud.* 7, 11, 4; 14, 7, 4; 15, 10, 1; 19, 5, 1).

Ăbŏrīgĭnes (-um), en grec αὐτόχθονες, proprement les autochthones ou aborigènes, c.-à-d., en général, les premiers habitants d'un pays, par opposition à ceux qui sont venus plus tard s'y établir; particulièrement nom d'un peuple primitif du Latium, probabl. d'origine pélasgique, dans le territoire de *Reate*, au pied des Apennins; ils habitèrent d'abord des bourgs ouverts, puis des villes fermées de murs; et, descendant des montagnes, ils occupèrent la plus grande partie du pays entre le Tibre et le Liris, où ils fondèrent, comme Latins, une confédération particulière (Voyez Gœttling, *Rœm. Staats w.* 18).

Ăborrhas, Ἀβόῤῥας, un des affluents de l'Euphrate, qui se réunit à ce fleuve à l'E. près d'Arcesium, en Mésopotamie (Strab. 16, 1); Xénophon l'appelle Ἀράξης.

Ăbradātas, Ἀβραδάτας, roi de la Susiane, qui combattit avec les Assyriens contre Cyrus. Il périt dans la guerre de ce prince contre la Lydie (Xen. *Cyr.* 5, 1, 3; 6, 1, 46). Il est célèbre par sa femme Panthea, prise par les Perses, et qui, à sa mort, se tua de désespoir (Xen. *Cyr.* 7, 3, 2).

Absyrtus ou **Apsyrtus**, Ἄψυρτος, fils du roi de Colchide Æétès et frère de Médée. Quand celle-ci s'enfuit avec Jason, elle emmena Absyrte. Poursuivie par son père, elle tua son frère, mit son corps en pièces et en sema les débris sur sa route, pour arrêter Æétès,

occupé à recueillir les membres de son fils. Cette scène de meurtre eut lieu en Mœsie, à l'endroit qui fut *Tomi* (ainsi nommé de τομή, τέμνω, couper, Ovid. *Trist.* 3, 9, 30). Une tradition semblable s'applique aux *insulæ Absyrtides* sur la côte d'Illyrie (Apoll. Rh. 4, 338 et suiv.; 460 et suiv.).

Ăbus (ὁ Ἄβος), 1) montagne de la Grande Arménie, auj. Aba en Turcomanie (Strab.). — 2) rivière de la province romaine Maxima Cæsariensis dans la Bretagne, auj. Humber.

Abȳdus .Ἄβυδος, 1) v. d'Asie, sur le point le plus étroit de l'Hellespont, auj. Avido, connue d'Homère (*Il.* 2, 836), colonisée plus tard par des Milésiens, célèbre par le passage de l'armée des Perses sous Xerxès (Hdt. Her. 7, 34, 43; Thuc. 8, 61): elle faisait face à Sestos. Le pont de bateaux construit par Xerxès sur l'Hellespont, en 480, commençait un peu plus haut qu'Abydos et touchait la rive européenne entre Sestos et Madytus. Attaquée par Philippe III de Macédoine, cette ville, après une résistance héroïque comme celle des Sagontins, fut pillée et cruellement traitée (Pol. 16, 15. Liv. 31, 17 sq.). Les mœurs de ses habitants étaient fort décriées. — 2) v. de la haute Égypte, à l'O. du Nil; c'était déjà, du temps de Strabon, un village célèbre par le *Memnonium* et par un temple d'Osiris bâti à côté de son tombeau. Les ruines sont bien conservées. On y a trouvé une table généalogique contenant une liste des pharaons de la 18ᵉ dynastie. Cette inscription est auj. en France.



Médaille d'Abydos.

Abȳla Mons ou **Columna**, Ἀβύλη στήλη, montagne de Mauritanie, auj. Jebel Zatout, c.-à-d. montagne des singes, près de Ceuta; elle formait avec la montagne de Calpé en Espagne, auj. Gibraltar, ce qu'on a appelé les Colonnes d'Hercule, *Columnæ Herculis* (Mela 2, 6. Strab. 17).

Acădēmīa et **-īa**, Ἀκαδήμεια, Ἀκαδήμια, endroit situé au N.-O. et à 6 stades d'Athènes, sur les bords du Céphisse, et consacré dans l'origine au héros Académus, puis gymnase au milieu d'agréables plantations de platanes et d'oliviers, faites par Cimon (Paus. 1, 29, 30. Plut. *Cim.* 13; Hor. *Ep.* 2, 2, 45). On y trouvait un autel des Muses avec des statues de la main de Speusippe, des autels de l'Amour, d'Hercule, de Prométhée, un sanctuaire de Minerve, etc. C'est là qu'enseignèrent Platon et, après lui, ses disciples, nommés de là *Academici*. Lorsque Sylla assiégea Athènes, en 87, il en fit couper les arbres pour construire des machines de guerre (Plut. *Sull.* 10). Cicéron donna le nom d'Académie à sa villa de *Puteoli*, où il écrivit ses *Quæstiones academicæ* (Plin. 31, 2, 3); il avait aussi une Académie, probablement un portique, à sa villa de Tusculum (Cic. *ad Att.* 1, 4, 9, 11. *Tusc.* 2, 3).

Ăcămās (**-antis**), Ἀκάμας, 1) fils de Thésée et de Phèdre, accompagna Diomède à Troie pour réclamer Hélène; plus tard il fut un des 9 héros renfermés dans les flancs du cheval de Troie (Virg. *Æ.* 2, 262). — 2) fils d'Anténor et de Téano, un des plus vaillants Troyens, tué par Mérion (Hom. *Il.* 2, 823; 16, 342). — 3) fils d'Eussorus, un des chefs thraces devant Troie, tué par Ajax, fils de Télamon (*Il.* 6, 7). Il était fameux par sa bravoure et sa vitesse (*Il.* 5, 462).

Ăcanthus, ἡ Ἄκανθος, 1) v. de la *Chalcidique*, sur le golfe Strymonien (Hdt. 7, 116; 6 44), sur le canal creusé par Xerxès à travers l'Athos (Thuc. 4, 84), auj. Cheriasa; fondée par les habitants d'Andros. — 2) v. d'Égypte avec un temple d'Osiris (Strab. 17); — v. d'Athamanie ou de la Molossis (Épire), Steph. B.



Acanthe en Chalcidique.

Acarnan (**-ānis**), un des Épigones, fils d'Alcméon et de Callirrhoé, frère d'Amphotérus. Ils étaient fort jeunes quand leur père fut tué par Phégée ; mais, dès qu'ils furent grands, ils tuèrent le meurtrier, sa femme et ses deux fils ; puis ils passèrent en Épire, où Acarnan fonda l'État qui de son nom s'appela Acarnanie, Ovid. *Met.* 9, 413.

Acarnānia(**-æ**), Ἀκαρνανία, contrée de la Grèce propre (*Græcia propria*), Liv. 33, 17 ; Hdt. 2, 10, appelée autrefois Κουρητίς, du nom des Curètes ses premiers habitants, mais, dans les temps plus anciens, comprise sous la dénomination commune d'Ἤπειρος (Hom. *Il.* 2, 635 ; *Od.* 24, 378) ; elle était bornée au S. et à l'O. par la mer Ionienne, au N. par le golfe d'Ambracie et l'Épire, à l'E. par l'Étolie, dont elle était séparée en général par le fl. Achéloüs. Elle fut habitée dans l'origine par les *Taphii*, les *Teleboæ*, les *Leleges* et les *Curetes*. Plus tard une colonie argienne, conduite, dit-on, par Alcméon ou par Acarnan, son fils, s'y établit (Justin. 28, 1). Le nom collectif d'*Acarnanes*, Ἀκαρνᾶνες, ne se trouve pas dans Homère, mais bien avant la guerre du Péloponnèse (Hdt. 7, 221). Dans le 7e siècle av. J.-C. les Corinthiens fondèrent plusieurs villes sur la côte. Les Acarnaniens étaient un peuple grossier, vivant de piraterie et de brigandage, et ils restèrent toujours au-dessous du reste des Grecs pour la civilisation et la politesse des mœurs. Ils étaient excellents frondeurs et estimés pour leur fidélité et leur courage. Les différentes villes formaient une ligue qui tenait ses réunions à Stratos, et plus tard à *Thyrium* ou à *Leucas*.



Médaille d'Acarnanie.

Ăcastus, Ἄκαστος, fils de Pélias, roi d'Iolchos, prit part à la chasse du sanglier de Calydon (Ov. *Met.* 8, 306 et à l'expédition des Argonautes (Apoll. Rh. 1, 224). Lorsque Pélias eut péri de la main de ses propres filles, trompées par Médée, Acaste ensevelit son père et célébra en son honneur de grands jeux funèbres, dans lesquels figura Pélée. Durant ces jeux, Hippolyté ou Astydamie, femme d'Acaste, s'éprit de Pélée. N'ayant pu réussir à le séduire, elle l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu la déshonorer (Pind. *Nem.* 4, 54). Peu de temps après, comme Acaste et Pélée chassaient ensemble sur le mont Pélion, ce dernier, fatigué, s'endormit ; Acaste, profitant de son sommeil, lui enleva son épée et le laissa ainsi désarmé, exposé aux coups des Centaures. Mais, sauvé par Mercure, selon les uns, par le centaure Chiron, selon d'autres, il revint vers Acaste et le tua avec sa femme Astydamie.

Acbarus. Voy. *Abgarus.*

Acca Larentia (mieux que LAURENTIA), femme du berger Faustulus et nourrice de Romulus et de Rémus, Liv. 1, 4. Ov. *Fast.* 3, 55 (*nutrix romanæ gentis*). Elle eut 12 fils, avec lesquels elle faisait tous les ans une procession autour des campagnes, d'où leur nom de *fratres Arvales* (d'*arva*). Un d'entre eux étant mort, Romulus prit sa place et institua le collége sacerdotal des frères Arvales. Suivant une autre tradition, c'était une femme de mauvaise vie, du temps d'Ancus Martius, qui épousa un riche Étrusque nommé Tarutius ou Tarruntius et fit par testament le peuple romain son héritier. De là, les fêtes *Larentalia* ou *Larentinalia* (Gell. 6, 7), instituées en son honneur et qui se célébraient le 23 déc. par un sacrifice funèbre, qu'offrait le flamine de Mars (ou de Quirinus). Son culte était réuni à celui des Lares.

Accius ou **Attius**(**-i**), L., poëte tragique romain, né en 170, av. J.-C., mort dans un âge très-avancé. Ses tragédies étaient en général imitées du grec. Il a cependant écrit des pièces romaines (*prætextatæ*), par ex. *Antenoridæ*, *Decius*, *Brutus*, tous sujets nationaux. Il connaissait à la fois la théorie et la pratique de l'art. On avait de lui une histoire de la poésie dramatique en plusieurs livres, intitulée : *Didascalica*, et un ouvrage

analogue : *Pragmatica*. A-t-il aussi écrit des *Parerga*, des *Annales?* C'est ce qui n'est pas prouvé.

Acco, chef des *Senones* en Gaule, excita (53 av. J.-C.) ses concitoyens à la révolte contre César, qui le fit mettre à mort.

Ace. Voy. *Ptolémaïs*.

Acerbas. Voy. *Dido*.

Ăcerræ (**-ārum**), 1) v. de Campanie (auj. Acerra), sur le fl. Clanis, dont les débordements l'ont souvent ravagée (Sil. 8, 537 ; Virg. 2, 225). Annibal la détruisit, mais elle fut rebâtie dans la suite (Liv. 23, 17 ; 27, 3). Ses habitants, *Acerrani*. — 2) *Acerræ Vatriæ*, v. d'Ombrie, Plin. 3, 14, 19. — 3) v. des *Insubres* dans la *Gallia Transpadana*, entre le Pô et les Alpes, sur l'*Addua*, à 7 M. R. du Pô ; auj. Acere.

Ăcĕsīnes (**-æ**), Ἀκεσίνης (Ἀκεσῖνος, Diod. Sic. 2, 37), 1) riv. de l'Inde dans laquelle se jetait l'Hydaspe, et qui elle-même se jetait dans l'Indus, auj. Chenaub (Arr. *Anab*. 5, 20, 13 ; Strab. 15). — 2) riv. de Sicile, Thuc. 4, 25.

Acesta. Voy. *Segesta*.

Ăcestes (**-æ**), Ἀκέστης, accueillit Énée hospitalièrement à son arrivée en Sicile et ensevelit Anchise sur l'Éryx. D'après une autre ancienne tradition, il eut pour mère une Troyenne, Egesta ou Segesta (Virg. *Æ*. 1, 550); que son père, pour qu'elle ne fût point sacrifiée au monstre marin envoyé par Neptune, avait fait partir pour la Sicile, où elle épousa le dieu fluvial Crimisus. Né de ce mariage, Aceste fonda une ville qu'il nomma Ségeste, du nom de sa mère (Virg. *Æ*. 5, 718). D'après une autre tradition, il alla au siége de Troie et revint en Sicile avec Énée.

Achæi (**-ōrum**), Ἀχαιοί, 1) peuple sur la côte N.-E. du Pont-Euxin, Ov. *ex Pont*. 4, 10, 27. — 2) peuple de la Phthiotide (Thessalie), Hdt. 7, 132; Liv. 32, 32, avec la v. d'Alos. — 3) une des principales races du peuple grec. Suivant la tradition, les Achéens descendaient d'*Achæus* (fils de Xuthus et de Créuse et petit-fils de Hellen). Ils habitaient originairement la Thessalie; de là ils passèrent dans le Péloponnèse qu'ils soumirent tout entier à leur domination, à l'exception de l'Arcadie et du pays appelé plus tard Achaïe. Comme ils étaient, dans les temps héroïques, la principale nation du Péloponnèse, Homère désigne souvent sous le nom d'Achéens l'ensemble des populations grecques. Lors de la conquête du Péloponnèse par les Héraclides et les Doriens, 80 ans après la guerre de Troie, beaucoup d'Achéens, sous la conduite de Tisamène, fils d'Oreste, abandonnèrent leur pays et prirent possession de la côte septentrionale du Péloponnèse, alors habitée par des Ioniens, qu'ils chassèrent de la contrée, appelée dans la suite Achaïe. Les Ioniens expulsés émigrèrent dans l'Attique et l'Asie Mineure. Les Achéens s'étaient établis dans 12 villes : *Pellene, Ægira, Ægæ, Bura, Helice, Ægium, Rhypæ, Patræ, Pharæ, Olenus, Dyme* et *Tritæa*. Ces 12 cités formèrent une ligue pour leur défense mutuelle. Les Achéens eurent peu d'influence sur les affaires générales de la Grèce jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre. En 281 av. J.-C., les Achéens, qui avaient été jusqu'alors soumis aux Macédoniens, résolurent de renouer leur ancienne ligue, afin de secouer le joug macédonien. Telle fut l'origine de la célèbre ligue Achéenne. Elle ne comprenait d'abord que quatre villes, *Dyme*, *Patræ*, *Tritæa*, et *Pharæ;* mais bientôt toutes les autres, à l'exception d'*Olenus* et d'*Helice*, entrèrent dans la confédération. Cette ligue toutefois n'acquit pas grande importance jusqu'à l'an 251 av. J.-C., où Aratus amena l'accession de Sicyone, sa ville natale. L'exemple de Sicyone fut suivi par Corinthe et plusieurs autres villes, et bientôt la ligue devint le premier pouvoir politique de la Grèce. Enfin les Achéens déclarèrent la guerre aux Romains, qui anéantirent la ligue et mirent fin par là à l'indépendance de la Grèce. Corinthe, la principale ville de la confédération, fut prise par le général romain Mummius (146 av. J.-C.) et toute la Grèce méridionale devint province romaine sous le nom d'Achaïe (Voy. Plut. *Philopœmen*, *Aratus;* Tite-Live, 27 et suiv ; Polyen.). — La constitution de la ligue était celle-ci : à la tête du gouvernement démocratique étaient placés deux stratéges (στρατηγοί, *prætores*) ou généraux; à partir de l'an 255 il n'y en eut plus qu'un seul. A ce pouvoir appartenait

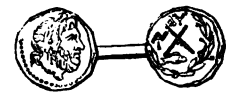
la direction des affaires intérieures et étrangères; l'expédition des ordres fut confiée jusqu'en 255 à un *grammateus* (secrétaire ou greffier); en campagne, il y avait encore un *hipparchos* (*magister equitum*); le corps dirigeant était le sénat (βουλή) dont les membres étaient appelés démiurges (δαμιουργοί); Liv. 38, 30. Pol. 2, 9. Ils formaient avec ces fonctionnaires un collége de 12 membres. La ligue était une Union politique et nationale chargée de la direction et de la décision souveraine de toutes les affaires importantes de la communauté. Les assemblées avaient lieu deux fois par an, au printemps et à l'automne, à Ægium; tout citoyen âgé de 30 ans, et qui n'exerçait point une profession manuelle, pouvait y assister. La durée en était fixée à 3 jours.

Ăchæmĕnes (-is), Ἀχαιμένης, 1) premier ancêtre de la famille des Achéménides, d'où sortit la maison royale de Perse qui monta sur le trône avec Cyrus (Hdt. 1, 125). Cette famille était fort riche, et sa richesse était devenue proverbiale en Orient (Hor. *Od.* 2, 12, 21). —2 fils de Darius I[er] et frère de Xerxès, sous le règne duquel il fut gouverneur de l'Égypte (Hdt. 7, 97); il fut défait et tué pendant la révolte des Égyptiens contre Artaxerxe I[er] (Longuemain), sous Inarus, l'an 462 (Hdt. 7, 7).

Achæmĕnĭdes ou **Ăchemenides**, compagnon d'Ulysse, qui l'abandonna en Sicile, au retour de Troie, lorsqu'il s'enfuit pour se dérober au cyclope Polyphème (Virg. *Æ.* 3, 613).

Achæus, 1) fils de Xuthus et de Créuse, voy. *Achæi.* — 2) A. d'Érétrie, poëte tragique, était, selon Suidas, fils de Pythodoridas ou Pythodoras, et né Ol. 74. Jeune contemporain de Sophocle, dès l'Ol. 83, il était le rival d'Euripide. Il composa 24, 44 ou 64 drames. On estimait surtout ses drames satyriques (Diog. Laert. 2, 133). Athénée (X, p. 451 C.) porte un jugement sur son style. Il figurait, avec Eschyle, Sophocle, Euripide et Ion, dans le canon alexandrin des tragiques, bien qu'avec lui la tragédie touchât à la décadence. — 3) autre poëte tragique de Syracuse, qui doit avoir écrit une dizaine de pièces. — 4) lieutenant du roi de Syrie Antiochus III, contre lequel il se révolta, jusqu'à ce qu'il fut pris à Sardes et honteusement mis à mort, 214 av. J.-C. (Pol. 8, 17,59.)

Achāīa (-æ); Ἀχαΐα, 1) côte septentrionale du Péloponnèse, nommée primitivement Αἰγιαλός, Αἰγιάλεια (pays côtier ou littoral). Cette contrée était bornée au N. par le golfe de Corinthe et la mer Ionienne, au S. par l'Élide et l'Arcadie, à l'O. par la mer Ionienne, à l'E. par la Sicyonie. Sur ses habitants voy. *Achæi.* — 2) district de Thessalie, qui paraît avoir été le siége originaire des *Achæi.* — 3) province romaine qui comprenait le Péloponnèse et la Grèce septentrionale au S. de la Thessalie. Elle s'était formée à l'époque de la ligue Achéenne, 146 av. J.-C.



Achaïe.

Acharnæ (-arum), αἱ Ἀχαρναί, bourg et dème de l'Attique, appartenant à la tribu *OEneis*, à 60 stades au N. d'Athènes; il possédait beaucoup de vignes et d'oliviers (Thuc. 2, 19). Les habitants, pour la plupart charbonniers, formaient une population rude et guerrière, comme on le voit dans la pièce d'Aristophane qui en porte le nom.

Ăchātes (-æ), Ἀχάτης, compagnon d'Énée dans sa fuite de Troie. Sa fidélité est devenue proverbiale (*fidus Achates*), Virg. *Æ.* 1, 120, et passim. Ov. *Fast.* 3, 603. — C'est aussi le nom d'une rivière de Sicile, entre Camarina et Gela, dans laquelle fut trouvée pour la première fois la pierre qui porte son nom, l'agate (Plin. 37, 10, 54. Sil. 14, 229).

Achĕlōĭădes. Voy. *Achelous.*

Ăchĕlōus (-i), Ἀχελῷος (autrefois *Thoas*, *Axenos*, *Thestios*), auj. Aspropotamo, le plus grand fl. de la Grèce, long de 130 M. (*Il.* 21, 194). Il sort du Pinde, coule d'un cours rapide avec de claires eaux vers le sud, formant la limite entre l'Étolie et l'Acarnanie, et va se jeter, après avoir traversé des plaines fertiles, dans la mer Ionienne. Son embouchure a été de tout temps exposée à

des changements considérables (Thuc. 2, 102) et l'objet de traditions merveilleuses, surtout à cause des îles Échinades situées en face (Ovid. *Met.* 8, 576). — Dans la Fable, il est fils de l'Océan et de Téthys (κρείων, Hom., *Il.* 21, 194), le plus âgé des 3000 fleuves frères (Hés. *Theog.* 340) Il lutta avec Hercule pour Déjanire, fille du roi d'Étolie Œnée, sous une triple forme (Soph. *Trach.* 10 sq.), qu'il pouvait prendre comme dieu fluvial. Vaincu dans un premier combat, il revint à la charge sous la forme d'un serpent (Ov. *Met.* 10, 8 sq.); puis, sous celle d'un taureau; une de ses cornes s'étant brisée, les Nymphes la recueillirent et, l'ayant remplie de fleurs et de fruits, elles en firent hommage à l'Abondance (Ov. *Met.* 9, 1 sq.). L'explication de ces mythes, qui ont trait à la fertilité des plaines baignées par les eaux du fleuve, au resserrement de son lit, et au dessèchement de ses rives, se trouve déjà dans Strabon 10, 2. C'était pour toute la Grèce un fleuve sacré et, dans les temps les plus reculés, on le trouve en grande vénération à cause du voisinage de l'oracle de Dodone, qui à chaque réponse ajoutait, dit-on, l'ordre de sacrifier à l'Achéloüs. Aussi était-il invoqué dans les sacrifices, dans les prières et les serments; et non-seulement il y avait, peut-être pour cette raison, des fleuves de même nom en Arcadie et en Thessalie, mais encore les poëtes et les oracles employaient formellement son nom comme appellatif pour signifier l'eau en général et particulièrement l'eau fraîche et limpide (*Acheloïa pocula*, Virg. *G.* 1, 9).

Achĕron (-ontis), Ἀχέρων, nom de plusieurs fleuves: 1) fl. de Thesprotie (Épire), auj. Macropotamo, traverse le Ἀχερουσία λίμνη (marais Achérusien, auj. Tschuknida), disparaît sous terre et se jette dans la mer Ionienne (dans le γλυκὺς λιμήν); ses eaux sont bourbeuses et amères comme celles de son affluent le Cocyte (Κωκυτός), Liv. 8, 24; Hdt. 8, 47. Ces deux cours d'eau sont célèbres comme fleuves de l'enfer, où l'Achéron est mis sur la même ligne que le Cocyte (gémissement) et le Pyriphlégéton (torrent de feu); son nom même est mystique (ὁ ἄχεα ῥέων, le fleuve qui roule des douleurs), Virg. *Æ.* 6, 295; Hom. *Od.* 10, 513. Les ombres devaient errer sur ses eaux (voy. cette description dans le *Phédon* de Platon). Dès les temps les plus anciens, on rendait sur ses bords un culte aux morts et on y faisait des évocations (νεκυομαντεῖα, ψυχοπομπεῖα), Hdt. 5, 92; et Homère (*Od.* 11) paraît avoir emprunté à cet antique usage l'évocation qu'il fait faire à Ulysse et le nom même de l'Achéron. Personnifié, l'Achéron est fils de Gé (Γῆ, la Terre); dans les écrivains romains, il désigne souvent les profondeurs de l'enfer même (Virg. *Æ.* 7, 312; Nep. *Dion* 10). — 2) affluent de l'Alphée en Élide, auj. Savuto. — 3) fl. du Bruttium, funeste au roi d'Épire Alexandre (Liv. 8, 24), auj. Lese.

Acherontia (æ), 1) v. d'Apulie, sur le sommet du mont Vultur. Horace l'appelle *celsæ nidum Acherontiæ*, *Od.* 3, 4, 14. — 2) autre v. sur la riv. Achéron, chez les *Bruttii*.

Achĕrūsia (æ), Ἀχερουσία λίμνη, 1) voy. *Acheron.* — 2) lac entre *Cumæ* et *Misenum*, auj. Lago di Fusaro. — 3) gouffre près d'Hermioné, en Argolide, où Hercule amena Cerbère à la lumière. — 4) le même fait est raconté d'une langue de terre nommée Ἀχερουσία χερρόνησος près d'Héraclée en Bithynie. Xen. *Anab.* 5, 10, 2 (6, 2, 1). — 5) lac d'Égypte, près de Memphis, sur les bords duquel on amenait les morts pour les juger; là était le séjour des morts (Diod. Sic. 1, 96).

Ăchilles Tatius, auteur d'un roman intitulé : τὰ κατὰ Λευκίππην καὶ Κλιτοφῶντα, vivait probablement au milieu du 5me siècle de notre ère; la meilleure édit. est celle de Fr. Jacobs, 1821.

Achilles (gén. -ĭs, ĕī, eī, ou ī; datif-ī; acc.-em, ea; abl.-ĕ ou ē), Ἀχιλλεύς, Ἀχιλεύς, Achille, fils de Pélée, roi des Myrmidons en Phthie, et de la nymphe Thétis honorée dans ce pays, petit-fils d'Éaque (Πηλείδης, Πηληιάδης, Πηλείων, Αἰακίδης), héros principal de l'Iliade.

Tradition homérique. Achille, après avoir été, dans son enfance, sagement élevé par sa mère, fut confié à Phœnix, qui, fuyant la colère de son père Amyntor, avait trouvé à la cour de Pélée une

généreuse hospitalité. Il apprit de ce savant précepteur l'art de l'éloquence et celui de la guerre; et le centaure Chiron lui enseigna la médecine, *Il.* 9, 444; 11, 832. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait été lié avec son ami et fidèle compagnon Patrocle. Celui-ci, ayant tué par mégarde un jeune enfant en jouant aux dés avec lui à Oponte (Opus) sa patrie, s'était enfui avec son père Menœtius, frère d'Éaque, auprès de Pélée, qui les avait accueillis amicalement, et il avait été élevé là avec Achille, *Il.* 23, 84. Le destin avait laissé à Achille le choix entre une longue mais inactive existence, et une vie courte, mais glorieuse; il choisit la dernière, *Il.* 9, 410; et, quand Nestor et Ulysse vinrent dans la Phthie et l'invitèrent à prendre part à l'expédition de Troie, il les suivit volontiers, *Il.* 11, 765. Accompagné de Patrocle et du vieux Phœnix, il partit pour Troie avec 50 vaisseaux, *Il.* 2, 681. Là, il fut, grâce à la protection de Junon (Héra) et de Minerve (Athéné), le puissant bouclier des Grecs (Achéens), et un héros irrésistible; il détruisit 12 villes par mer et 11 par terre. Mais, dans la 10ᵉ année de la guerre, Agamemnon l'ayant outragé cruellement, en lui enlevant Briséis, sa captive chérie, fille de Brisès, prêtre à Lyrnessos (Hippodameia), il partit, plein de colère, et se retira avec les siens loin des combats, *Il.* 1, et ce ne fut que quand les Troyens eurent envahi le camp des Grecs, qu'il permit à Patrocle de combattre à la tête des Myrmidons, après lui avoir prêté son armure, sans toutefois déposer son ressentiment contre les Grecs, *Il.* 16, 97. Patrocle chasse les Troyens, mais il tombe sous les coups d'Hector. Le cadavre est sauvé, mais l'armure est perdue. Achille pleure la mort de son ami et promet de le venger d'une façon terrible sur Hector et les Troyens, *Il.* 18, 333. Il se réconcilie avec Agamemnon, et, revêtu d'une nouvelle et magnifique armure, que Vulcain (Hephæstos) lui a faite à la prière de Thétis (Bouclier d'Achille, *Il.* 18, 478-607), il marche, resplendissant comme le soleil, au combat (19, 364). Il taille en pièces les bataillons ennemis et en repousse les débris dans la ville. Hector seul ose l'attendre devant les murs. Trois fois Achille le poursuit autour des remparts; enfin, au moment où il s'arrête, il le traverse de sa lance et le traîne attaché à son char jusqu'au camp, *Il.* 22. Alors seulement il ensevelit le corps de son ami, *Il.* 23. Quant à celui d'Hector, il veut le jeter en pâture aux oiseaux de proie et aux chiens; mais, le vieux Priam étant venu la nuit dans sa tente le supplier de lui rendre son fils, il se laisse enfin fléchir et met un frein à sa colère, *Il.* 24. Mais lui-même, avant que Troie fût prise, tombe sur le champ de bataille devant la porte Scée (gauche) frappé de la main de Pâris et d'Apollon, *Il.* 19, 417; 22, 359.



Mort d'Achille (Raoul-Rochette, Mon. inéd. pl. 53).

Les Grecs et avec eux Thétis et les déesses de la mer gémirent sur sa mort; les Grecs ensevelirent sa dépouille avec celle de Patrocle et d'Antiloque sur le rivage de l'Hellespont sous un tombeau élevé, *Od.* 24, 36. Ulysse, dans sa descente aux enfers, y rencontre les âmes de ces trois amis réunis à celle d'Ajax le Télamonien, *Od.* 11, 467. Dans Homère, Achille est le plus grand et le plus généreux des héros réunis devant Troie; il les éclipse tous par sa beauté et sa bravoure; c'est une âme pleine d'élévation et de grandeur, un caractère ferme, inflexible, qui, avide de gloire et de belles actions, ne recule point devant une mort prématurée. Il est ami des chants et de la lyre; hospitalier, doux envers les malheureux, tendre pour sa mère, pour ses amis, pour la femme de son choix; pieux envers les dieux. Sans doute, il a ses faiblesses: il est excessif dans ses passions et ses sentiments; dans sa colère contre Hector et sa douleur pour la mort de Patrocle; mais, de ces terribles secousses, son âme sort toujours ennoblie.

Traditions postérieures à Homère. Thétis voulut rendre son fils immortel. Le jour elle assouplissait ses membres par des onctions d'ambroisie; la nuit elle le tenait sur le feu, afin de détruire toutes les parties mortelles de son corps. Mais un jour Pélée étant survenu et ayant voulu, dans sa frayeur, sauver son fils des flammes, l'opération fut interrompue; Thétis abandonna son époux et son fils et s'en retourna dans la mer. Ou bien Thétis baigna son fils dans le Styx, ce qui rendit tout son corps invulnérable, à l'exception du talon, par où elle l'avait tenu. (Homère ne dit rien de l'invulnérabilité d'Ach.) D'après les poëmes cypriaques, lorsque la guerre de Troie éclata, Calchas ayant prédit que cette ville ne pourrait être prise sans Achille, sa mère Thétis, prévoyant qu'il périrait sous ses murs, le tint caché à Scyros sous des vêtements féminins parmi les filles du roi Lycomède; mais Ulysse le découvrit par une ruse; il étala devant les jeunes filles toute sorte de parures de femme parmi lesquelles il plaça un bouclier et une épée; tout à coup retentit un cri de guerre et un bruit de combats; les jeunes filles s'enfuient, mais Achille saisit les armes pour courir à l'ennemi. Il fut ainsi reconnu et promit d'aller à Troie, Apollod. 3, 13, 8.



Achille saisissant les armes à Scyros (Peinture trouvée à Pompéi).

— Relativement à la mort d'Achille, les traditions posthomériques se rattachent en partie au récit d'Homère; elles disent qu'Apollon le frappa d'une flèche dans la bataille ou dirigea sur lui la flèche de Pâris. Selon une autre tradition, Achille, sur le point d'épouser Polyxène, fille de Priam, et de passer aux Troyens, s'avance sans armes dans le temple d'Apollon à Thymbra et là est tué par Pâris. Les Grecs, à leur retour de Troie, sacrifient Polyxène sur les côtes de Thrace, où l'ombre d'Achille leur apparut demandant la mort de la jeune fille comme expiation de la sienne (Eurip. *Hec.* au commenc.; Ov. *Met.* 13, 448). Achille fut honoré comme un demi-dieu dans différents lieux de la Grèce; il avait un temple à Élis, à Sparte, et une île située à l'embouchure de l'Ister, Leucé, lui était particulièrement consacrée. Là, disait-on, il vivait, avec d'autres demi-dieux et déesses, au sein de la félicité, ce qui fit considérer cette île comme un second Elysium. — Achille est représenté dans les œuvres d'art semblable à Mars, avec une chevelure comme une crinière, le cou grêle et roide, et des formes pleines de noblesse et de force.

Ăchillēum (-i), Ἀχίλλειον, petite v., près du cap Sigée dans la Troade (Hdt. 5, 94), où l'on suppose qu'Achille fut enterré (Strab.).

Ăchillīdes (-æ), nom patronymique de Pyrrhus, fils d'Achille.

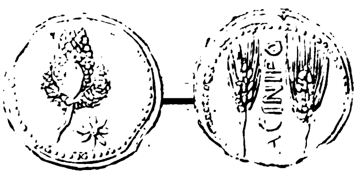
Ăchīvi, forme souvent employée par les écrivains latins, au lieu d'*Achæi*, pour désigner toute la nation grecque.

Achradina. Voy. *Syracusæ.*

Ăcīdălĭa (-æ), surnom de Vénus, ainsi nommée de la fontaine Acidalie (*Fons Acidalius*) où elle avait coutume de se baigner avec les Grâces.

Acilius Glabrio. Voy. *Glabrio.*

Acinipo (Ἀκινίππο, auj. Ronda la Vieja), v. de l'Hispana Bætica, sur une haute montagne. Ptolémée l'appelle v. des

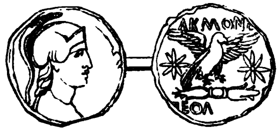


Médaille d'Acinipo.

Celtici. Sa position est marquée par les ruines d'un aqueduc et d'un théâtre, au milieu desquelles on a trouvé quantité de médailles portant le nom de la ville (Florez, *Esp. Sagr.* vol. 9, p. 16-60. Eckhel, vol. 1, p. 14).

Acis (-**is** ou -**idis**), fils de Faune et de Symæthis, aimé de la nymphe Galatée et écrasé, par jalousie, sous un rocher par le cyclope Polyphème. Son sang, qui ruisselait sous le rocher, fut changé par la nymphe en la rivière *Acis* ou *Acinius* qui coule au pied de l'Etna, Ov. 13, 750 sq.

Acmŏnĭa (-**æ**), Ἀκμονία, v. de la grande Phrygie, mentionnée par Cicéron (*Pro Flacc.* 15), sur la route de Dorylæum à Philadelphia; elle appartenait, sous les Romains, au Conventus juridicus d'Apamée.



Acmonia dans la grande Phrygie.

Acmŏnĭdēs (-**æ**), un des trois cyclopes dans Ovide, le même que Pyracmon dans Virgile et qu'Argès dans d'autres récits.

Acœtēs (-**æ**), Ἀκοίτης, 1) pilote qui fut sauvé par Bacchus, quand tout l'équipage périt, parce que seul il avait pris la défense du dieu, que ses compagnons avaient enlevé sans le connaître, et pendant son sommeil, dans l'île de Naxos, Ov. *Met.* 3, 582-630. — 2) écuyer d'Évandre, plus tard compagnon d'armes de Pallas, fils d'Évandre, Virg. *Æn.* 11, 30.

Acontius, Ἀκόντιος, beau jeune homme de l'île de Céos. Étant venu à Délos à l'occasion de la fête de Diane, il s'éprit de Cydippe, fille d'un noble Athénien, et, pour obtenir sa main, il usa d'un stratagème. Persuadé que tout serment prononcé dans le temple de Diane devait être gardé, il écrivit sur une pomme les mots suivants : « Je jure par le sanctuaire de Diane de me marier avec Acontius, » puis il jeta cette pomme aux pieds de la jeune fille, assise dans le temple; la nourrice la ramassa et la présenta à celle-ci qui lut à haute voix l'inscription, puis jeta la pomme; mais la déesse avait entendu le serment; et, chaque fois que Cydippe fut sur le point de se marier à une autre, elle lui envoya une maladie. Le père, ayant consulté l'oracle de Delphes, apprit et la cause et le remède de ces mystérieuses maladies; et il donna Cydippe à Acontius, Ov. *Her.* 20, 21. — La source de ce récit est dans un poëme perdu de Callimaque, intitulé « Cydippe. » La même histoire se trouve aussi reproduite sous d'autres noms.

Acra (**æ**) et **Acræ** (-**ārum**); parmi les nombreuses villes et caps de ce nom, les plus remarquables sont : 1) *Acra Leuce*, dans l'*Hispania Tarraconensis*, fondée par Hamilcar Barkas, Diod. Sic. 25, 2;— 2) v. sur le Bosphore Cimmérien. — 3) *Acræ* en Étolie, Polyb. 5, 13, 8. — 4) *Acræ* (Palazzuolo), v. de Sicile, sur l'*Anapus*, colonie de Syracuse, Thuc. 6, 5. — 5) colline à Jérusalem, sur laquelle Antiochus Épiphane bâtit un fort.

Acræphia (-**æ**), **Acræphiæ** (-**ārum**), **Acræphium** (-**i**), v. de Béotie sur le lac Copaïs.

Acragas (-**antis**). Voy. *Agrigentum*.

Ăcrĭsĭōnē (-**es**), nom patronymique de Danaé, fille d'Acrisius, Hom. *Il.* 14, 319. Persée, petit-fils d'Acrisius, était, pour la même raison, appelé *Acrisiades*.

Ăcrĭsĭus (-**i**), fils d'Abas, roi d'Argos, petit-fils de Lyncée et arrière-petit-fils de Danaüs. Un oracle avait déclaré que Danaé, fille d'Acrisius, donnerait le jour à un fils qui tuerait son aïeul. Acrisius effrayé enferma sa fille dans un lieu souterrain ou dans une tour d'airain. Mais Jupiter y pénétra sous la forme d'une pluie d'or et rendit Danaé mère d'un fils qu'elle nomma Persée. Acrisius fit exposer la mère et l'enfant sur la mer dans un coffre fermé; mais le coffre vogua vers l'île de *Sériphus*, où tous les deux furent recueillis par Dictys, et l'oracle put s'accomplir. Voy. Persée (Perseus). Apollod. 2, 2 et 4. Hygin.

Acrŏcĕraunĭa (-**ōrum**), τὰ Ἀκροκεραύνια, promontoire formant la partie la plus occidentale des *Ceraunii montes*, sur la mer Adriatique, auj. Linguetta. Ces monts Cérauniens, τὰ

κεραύνια ὄρη, nommés auj. en général Kimara, à cause des orages fréquents qui s'y amoncellent, s'étendent entre l'Épire et l'Illyrie. Les côtes de ces parages sont dangereuses pour la navigation. Hor. *Od.* 1, 3, 20, dit d'eux : *infames scopulos Acroceraunia.* Voy. CERAUNII.

Acrŏcŏrinthus. Voy. *Corinthus.*

Acron, Helenius, grammairien romain, probabl. du 5me siècle ap. J.-C., a écrit des notes sur Horace, dont une partie subsistent, et aussi, d'après quelques critiques, les scolies que nous avons sur Perse.

Acrŏpŏlis. Voy. *Athenæ.*

Acrŏpŏlīta, Georgius (Γεώργιος Ἀκροπολίτης), écrivain byzantin, né à Constantinople, en 1220, mort en 1282 de notre ère, a écrit plusieurs ouvrages qui nous sont parvenus. Le plus important est une histoire de l'empire byzantin, depuis la prise de Constantinople par les Latins en 1204 jusqu'à l'an 1261, quand Michel Paléologue délivra la ville du joug de l'étranger.

Acrŏthŏum (-i) ou **Acrŏthŏi** (-ōrum), Ἀκρόθωον, Hdt. 7, 22; Ἀκρόθωοι Thuc. 4, 109; Strab.; petite ville située à la pointe du mont Athos; s'appela plus tard Uranopolis. Dans Steph. οἱ Ἀκρόθυνοι.

Actæōn (-ŏnis), Ἀκταίων, Actéon, fils d'Aristée et d'Autonoé, célèbre héros thébain et chasseur formé par Chiron. Dans une chasse sur le Cithéron, il fut changé en cerf par Diane et mis en pièces par ses 50 chiens. Diane lui en voulait de l'avoir surprise au bain ou de s'être vanté de la surpasser comme chasseur, Ov. *Met.* 3, 131-252. On montrait bien longtemps après, entre Mégare et Platées, le rocher d'Actéon, d'où il avait vu la déesse, et la source d'Actéon, où celle-ci se baignait, Paus. 9, 2, 3.



Actéon (Musée Britannique).

Actē (-es), Ἀκτή, 1) ancien nom de l'Attique. — 2) côte orientale du Péloponnèse entre Trœzène et Épidaure. — 3) littoral de la Magnésie en Thessalie. — 4) la péninsule où se trouve le mont Athos entre les golfes Singitique et Strymonien, Thuc. 4, 109. — 5) καλὴ Ἀκτή, Hdt. 6, 22, sur la côte N. de la Sicile.

Actium (-i), Ἄκτιον, auj. la Punta, promontoire à l'entrée du golfe Ambracique, avec un célèbre temple d'Apollon. Après sa victoire sur Antoine (2 sept. 31 av. J.-C.) Auguste orna et agrandit ce temple, autour duquel s'élevèrent des constructions qui offrirent bientôt l'aspect d'une ville; sur la côte opposée il bâtit Nicopolis, en commémoration de sa victoire; et, par son ordre, tous les 3 ans, on célébrait à Actium des jeux, τὰ Ἄκτια; c'étaient des courses de chevaux, des joutes sur mer, en l'honneur d'Apollon (Suet. *lib.* 6).

Actius. Voy. *Atlius.*

Actor (-ŏris), 1) fils de Deion et de Diomédé, père de Menœtius, et grand-père de Patrocle, Pind. *Ol.* 9, 106. Apollod. 1, 9, 1. — 2) compagnon d'Énée, dont Turnus fut tout fier d'avoir conquis la lance, Virg. *Æ.* 9, 500. Cette histoire semble avoir donné lieu au proverbe : *Actoris spolium*, pour signifier de « pauvres dépouilles. » (Juven. 1, 2, 100.)

Actŏrĭdēs (-æ), nom patronymique des descendants d'Actor, tels que Patrocle, Érithus, Eurytus, et Cteatus.

Addua (-æ), riv. de la Gaule Cisalpine (auj. Adda), prenait sa source dans les Alpes Rhétiennes, traversait le lac Larius (Lago di Como) et se jetait dans le Pô à environ 8 milles de Crémone.

Adherbal (-ălis), nom de plusieurs généraux carthaginois en guerre contre Rome. 1) un Adherbal battit à Drepanum (249 av. J.-C.) la flotte romaine commandée par Appius Claudius Pulcher (Pol. 1, 49 sq.). — 2) fils de Micipsa, roi de Numidie; voy. **JUGURTHA** et Sall. *Jug.* 14, 25 et suiv.

Ădĭăbēnē(-ēs), Ἀδιαβηνή, contrée de l'Assyrie, à l'E. du Tigre, entre les fl. *Lycus* (appelé *Zabatus* dans l'Anabase de Xén.) et *Caprus*, qui tous deux sont des affluents du Tigre (Plin.; Mela; Ammian.).

Admētus, Ἄδμητος, Admète, 1) roi de Phères en Thessalie, fils de Phérès, père d'Eumélus qui combattit devant Troie; il prit part à la chasse de Calydon et à l'expédition des Argonautes. Il était le favori d'Apollon qui, pendant 9 ans, avait gardé ses troupeaux, *Il.* 2, 763. Ce dieu obtint pour lui des Parques (Μοῖραι) la faveur d'être affranchi de la mort, à la condition que son père, sa mère ou sa femme mourrait à sa place. Sa femme *Alcestis*, fille de Pélias, dont il avait obtenu la main par le secours d'Apollon, consentit seule à ce sacrifice (*Il.* 2, 715), mais Proserpine la renvoya au jour ou Hercule l'arracha aux enfers et la ramena à son époux (Apollod. 1, 9, 15. Eurip. *Alcestis*). — 2) roi des Molosses, chez qui Thémistocle chercha un asile, lorsqu'il fut poursuivi comme complice de la trahison de Pausanias (Nep. *Them.*).


Hercule et Alcestis (tiré d'un bas-relief de Florence).

Adōnis (-is ou ĭdis), Ἄδωνις-ιδος, Ἄδων, fils de Phœnix et d'Alphesibœa, fille d'Agénor, ou de Cinyras, roi de Paphos dans l'île de Chypre, ou, selon Panyasis, du roi assyrien Theias et de Myrrha (ou Smyrna) qui fut changée en myrrhe. C'était un beau jeune homme, aimé d'Aphrodité (Vénus), qui l'avait confié, enfant et enfermé dans un coffre, à Perséphoné (Proserpine). Mais Perséphoné, éprise de ce même enfant, refusa de le rendre. Jupiter alors décida qu'Adonis passerait un tiers de l'année aux enfers avec Proserpine, un tiers dans le monde supérieur auprès de Vénus, et choisirait lui-même le lieu de son séjour pour le troisième tiers. Adonis opta pour la société de Vénus. Devenu grand, il fut tué à la chasse par un sanglier et pleuré par Vénus (Ovid. *Met.* 10, 298-739). — Le mythe d'Adonis est originaire de Syrie; il passa en Égypte, puis à Chypre et de là en Grèce, où il subit plus tard des modifications et des embellissements considérables. Dans la pensée des Asiatiques, Adonis est le symbole de la vie de la nature, qui se réveille au printemps et se rendort en automne. La fête instituée en son honneur (τὰ Ἀδώνια), les Adonies, se célébrait, dans une grande partie de l'Asie et en Égypte, particulièrement du temps des Ptolémées à Alexandrie, avec une grande magnificence, en Grèce et même à Rome; en Orient, au solstice d'été; en Occident, pendant l'équinoxe du printemps. Elle durait 2 jours; le premier, on pleurait la disparition (ἀφανισμός) d'Adonis; le second, on célébrait avec des transports de joie sa réapparition (εὕρεσις). L'empressement des femmes était surtout remarquable. Elles exposaient ou portaient processionnellement l'image d'Adonis avec celle d'Aphrodité, et chantaient

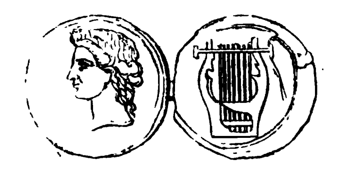

Mort d'Adonis (peinture trouvée à Pompei).

des hymnes adoniques. On exposait aussi des pots garnis de plantes qui germent vite et se fanent de même (*Adonidis horti*, Ἀδώνιδος κῆποι), symbole de la mort prématurée d'Adonis. C'est au second jour de la fête que se rapporte la belle idylle de Théocrite (Ἀδωνιάζουσαι) (*Id.* 15); celle de Bion (Ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος) (*Id.* 1) a trait au premier. Vénus, à cause de sa passion pour Adonis, était surnommée Ἀδωναία, Ἀδωνιάς. — 2) petite rivière de Phénicie, près de Byblos, aujourd. Ibrahim Pascha (Strab.).

Adramyttium ou-**ēum**, Ἀδραμύττιον, Ἀδραμύτειον, v. de Mysie, près du golfe de même nom et sur le fl. *Caicus*, en face de l'île de Lesbos; colonie des Athéniens selon les uns, des Lydiens selon les autres (Hdt. 7, 42; Liv. 37, 19).

Adrāna (-æ), auj. Eder, riv. de Germanie, se jette dans la Fulda, près de Cassel (Tac. *A.* 1, 56).

Adrānum (**Hadrānum**, Sil. 14, 251), Ἀδρανός et όν, Diod. S. 14, 37; 16, 68, v. de Sicile, auj. Aderno, au pied de l'Etna, bâtie par Denys; on y adorait le dieu Adranus (Plut. *Timol.* 12. 14). Le culte de ce dieu paraît avoir été bachique; car dans son temple on gardait mille chiens qui, la nuit, servaient de guides aux gens ivres (Ælian. *H. A.* 11, 20).



Adranum en Sicile

Adranus. Voy. *Adranum*

Adrastia (-æ), Ἀδράστεια, 1) surnom de la Phrygienne Rhea Cybele, à qui Adraste, fils de Mérops (Hom. *Il.* 2, 828; 16, 694) et roi de l'Adrastia, sur le fl. Æsepus, avait élevé un sanctuaire. Plus tard, elle fut confondue avec Némésis. Son nom signifie proprement « l'Inévitable » (ἀ, διδράσκω). — 2) Nymphe de Crète, fille de Melisseus, qui fut chargée par Rhea du soin de diriger l'enfance de Jupiter dans la grotte Dictéenne. Elle paraît avoir été la même primitivement que la Rhea Adrastia, honorée dans le voisinage de l'Ida troyen.

Adrastus, Ἄδραστος, 1) fils de Talaüs, roi d'Argos. Chassé de sa patrie par Amphiaraüs, il s'enfuit auprès de Polybe, roi de Sicyone, à qui il succéda sur le trône de Sicyone, et institua les jeux Néméens. Dans la suite il se réconcilia avec Amphiaraüs et retourna dans son royaume d'Argos. Il maria ses deux sœurs Déipyle et Argia, la première à Tydée, de Calydon, et la seconde à Polynice de Thèbes, tous deux fugitifs de leur pays natal. Il résolut alors de rétablir Polynice sur le trône thébain d'où l'avait chassé son frère Étéocle, malgré la prédiction d'Amphiaraüs qui annonçait la mort de tous ceux qui s'engageraient dans une guerre, à l'exception d'Adraste. Alors éclata la fameuse guerre des « Sept devant Thèbes,» dans laquelle Adraste fut accompagné de 6 autres héros: Polynice, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon et Parthénopée. Cette expédition finit comme l'avait prédit Amphiaraüs; Adraste seul fut sauvé, grâce à la vitesse de son coursier Arion, présent d'Hercule (*Il.* 23, 34, 6). 10 ans après, Adraste persuada aux six fils des héros morts de faire une nouvelle attaque contre Thèbes, et cette fois Amphiaraüs promit le succès. Cette guerre est connue sous le nom de Guerre des Épigones ou descendants. Thèbes fut prise et rasée. Le seul guerrier argien qui périt fut Égialée, fils d'Adraste; Adraste, pendant son retour à Argos, mourut de douleur à Mégare et fut enterré dans cette ville. Les légendes sur Adraste et les deux guerres contre Thèbes ont fourni une ample matière à la poésie épique et tragique des Grecs. (Eschyle: *les Sept devant Thèbes;* Euripide: *les Phéniciennes* et *les Suppliantes;* Stace: *Thébaïde*); Cf. Apollod. 3, 6; 7, 2. A Mégare, à Athènes et à Sicyone, il était honoré comme un demi-dieu, Apollod. 3, 7; 2, 4. — 2) fils du roi de Phrygie Gordius, tua son frère par mégarde et s'enfuit auprès de Crésus,

qui le reçut avec bonté. Ayant encore eu le malheur de tuer accidentellement dans une chasse le fils de Crésus, Atys, dans son désespoir il se donna la mort sur son tombeau, Hdt. 1, 35-45.

Adrĭa, Hadria et (-æ) Ἀδρία, 1) v. de la Gaule Cisalpine, entre les embouchures du Pò et de l'Athesis (Adige); Liv. 5, 33; elle a donné son nom à la mer Adriatique, Hor. *Od.* 3, 3, 5. ὁ Ἀδρίας, Hdt. 4, 33; 5, 9; *Mare Adriaticum,* Liv. 5, 33. C'était dans l'origine une puissante cité étrusque. — 2) v. du Picenum en Italie, et plus tard colonie romaine, auj. Atri, patrie de l'empereur Adrien, Plin. 3, 13, 18.



Adria dans le Picenum.

Adrĭa (-æ) ou **Mare Adrĭātĭcum,** et aussi *Mare Superum,* ainsi nommée de la v. d'Adria (voy. l'art. préc.), était, dans sa signification la plus étendue, la mer située entre l'Italie à l'O., l'*Illyricum,* l'Épire et la Grèce à l'E. Chez les Grecs le nom ὁ Ἀδρίας ne s'appliquait qu'à la partie N.; la partie S. s'appelait *Ionium Mare.* Cette mer est très-orageuse, Hor. *Od.* 3, 3, 5.

Adrĭānus. Voy. *Hadrianus.*

Adrūmētum ou **Hadrūmētum** (Ἀδρύμη, Strab.; ὁ Ἀδρύμης, Polyb.; Ἀδρούμητον, Dio Cass.; ὁ Ἀδρύμητος, Plut.), auj. Susa, v. bâtie par les Phéniciens, plus tard carthaginoise, et sous la domination romaine, capitale du Byzacium dans l'Afrique propre; colonie florissante sous Trajan.

Aduatŭca (-æ), castellum des Éburones en Gaule, fut probabl. plus tard, l'*Aduatuca Tongrorum* (Tongres), Cæs. *B. G.* 6. 32.

Adŭātŭci ou **Adŭātĭci,** peuple puissant de la Gaule Belgique, compris plus tard sous la dénomination commune de *Tongri,* habitait le pays où sont auj. Liége et Namur, sur la rive gauche de la Meuse; très-belliqueux contre les Romains (Cæs. B. G. 2, 4, 16, 29, 5, 38, 26, 6, 2). D'après César ils appartiennent à la race des Cimbres et des Teutons. Leur capitale était (*ib.* 2, 29) peut-être la v. actuelle de Tongres dans le pays de Liége.

Adūla (-æ). *Mont.* Voy. *Alpes.*

Adūle (-es ou **Adūlis** (-is), v. maritime d'Éthiopie, sur une baie de la mer Rouge, appelée *Adulitanus sinus.* Elle tomba au pouvoir des *Auxumitæ,* dont elle devint le principal marché. On y a trouvé le *Monumentum Adulitanum,* inscription grecque où sont relatées les conquêtes de Ptolémée II Évergète en Asie et en Thrace.

Adyrmăchĭdæ (Ἀδυρμαχίδαι), peuple de Libye, qui paraît avoir possédé autrefois toute la côte d'Afrique depuis l'embouchure Canopique du Nil jusqu'au *Catabathmus Major,* mais qui fut plus tard refoulé dans l'intérieur. Hdt., 4, 168, décrit leurs mœurs.

Æa (-æ), Αἶα (= Γαία, γῆ), presqu'île dans la Colchide, autour de laquelle coule le Phase, et vers laquelle les Argonautes se dirigèrent (Plin.). C'était primitivement une chasseresse, que les dieux métamorphosèrent en une presqu'île pour la soustraire aux poursuites du dieu fluvial Phasis (Val. Fl.).

Æăcĭdes (-æ), Αἰακίδης, nom patronymique des descendants d'Éaque, tels que Pélée, Télamon et Phocus, ses fils; Achille, fils de Pélée; Pyrrhus ou Néoptolème, fils d'Achille, et arrière-petit-fils d'Éaque, et Pyrrhus, roi d'Épire, qui prétendait descendre d'Achille.

Æăcus, Αἰακός; Éaque, fils de Jupiter et d'Ægina, fille du dieu fluvial Alopus, naquit dans l'île qui, du nom de sa mère, fut appelée Égine (Ægina, Αἴγινα). Des traditions racontent qu'à la naissance d'Éaque, cette île n'était pas encore habitée et que Jupiter changea les fourmis qui s'y trouvaient en hommes et en femmes, sur lesquels régna Éaque après les avoir nommés Myrmidons (de μύρμηξ, fourmi). Ce prince fut renommé dans toute la Grèce pour sa justice et sa piété, et après sa mort il devint un des trois juges des enfers.

Ææa (-æ), Αἰαίη, surnom de Circé,

sœur d'Æétès; elle avait, croyait-on, habité une petite île de même nom sur la côte d'Italie, qui plus tard fut jointe au continent et forma le promontoire *Circeii*. De là le nom de *Ææx Artes* ou *Ææa carmina* donné aux arts magiques. Télégone, fils de Circé, et fondateur de Tusculum, est aussi appelé Ææus.

Æas (-antis). Voy. *Aous*.

Æcŭlānum ou **Æclānum**, v. des Hirpini dans le Samnium, à quelques milles au S. de Beneventum.

Aēdon (-ŏnis). Il y a sur Aédon deux traditions différentes, mais qui au fond ont grande analogie. D'après la première, elle était fille de Pandarée (Hom. *Od.* 19, 518 sq.), femme du roi thébain Zéthus, de qui elle eut Itylus (Appollod. 3, 5, 5). Jalouse de la fécondité de Niobé, femme d'Amphion, qui avait eu six fils et six filles, elle résolut de tuer l'aîné de ces fils, mais, par mégarde, elle tua son propre fils Itylus. Jupiter la changea en un rossignol (Homère ne connaît pas encore cette métamorphose), qui gémit sans cesse sur la perte de son fils (Æschyl. *Agam.* 1142; Soph. *Elect.* 144 sq.; chez tous les deux ce fils est nommé Itys). — D'après la seconde tradition, vraisembl. moins ancienne, Aédon était femme de l'artiste Polytechnos de Colophon en Lydie, avec lequel elle vécut dans un bonheur si parfait que, dans sa folle présomption, elle prétendit surpasser en félicité conjugale Jupiter et Junon. Celle-ci lui envoya Éris (la discorde) qui suscita entre eux une rivalité de travail; l'époux sculptait un siége, l'épouse tissait une étoffe; Aédon l'emporta. Une esclave devait être le prix de la victoire. Polytechnos lui amena comme esclave Chélidon sa sœur, qu'elle ne connaissait point, et qu'il avait séduite en chemin. Celle-ci se plaint de son malheur aux flots et est entendue de sa sœur. Toutes deux alors, pour se venger, immolent Ityle et servent ses chairs sur la table de son père. Instruit de ce forfait, Polytechnos furieux poursuit les deux sœurs jusque dans la maison paternelle; mais Jupiter, par pitié, métamorphose toute la famille: Pandarée en aigle de mer; Polytechnos en pie; Aédon en rossignol, et Chélidon en hirondelle. (Voy. *Philomela* et *Procne*).

Ædui ou **Hedui**, les Éduens, peuple celtique de la Gaule (Cæs. B. G. 1, 10), entre la Loire et la Saône; ce fut le premier peuple gaulois qui fit alliance avec les Romains, et, avant César, ils avaient déjà reçu les noms honorifiques de frères et d'alliés (*ib.* 1, 31; 6, 12; Cic. *ad fam.* 7, 10). Le chef de leur communauté, nommé vergobret, était choisi par les prêtres, et son pouvoir était limité par un sénat (Cæs. B. G. 1, 16; 7, 33). Leur capitale était *Bibracte*. César les traita avec beaucoup d'égards. Quand Arioviste eut affaibli leur considération, il la rétablit; lorsque Vercingétorix les sollicita à la révolte (*ib.* 7, 32, 54, 63), il le fit prisonnier et épargna le peuple (ib. 7, 89).

Æētēs ou **Æēta (-æ)**, Αἰήτης, fils de Helios (le Soleil) et de *Perseis* (*Persa*, Hygin), père de Médée et d'Absyrte. Il régnait dans la Colchide quand Phrixus y porta la Toison d'or que les Argonautes vinrent enlever sous la conduite de Jason. Voy. *Phrixus, Absyrte, Argonautes, Jason, Médée.*

Æētis (-ĭdis), **Æētĭăs (-ădis)**, **Æētīnē (-es)**, nom patronymique de Médée, fille d'Eétès.

Æge ou **Ægeæ (-ārum)**, Αἰγαί, Αἴγειαι, 1) Égée, v. d'Achaïe sur le fl. Crathis, avec un célèbre temple de Poseidon (Neptune), une des 12 villes achéennes; abandonnée déjà du temps de Strabon (Hom. *Il.* 8, 203; Hdt. 1, 145. — 2) v. d'Émathie en Macédoine, appelée aussi *Edessa*, ancienne résidence et lieu de sépulture des rois de Macédoine (Diod. Sic. 16, 3, Arr. 1, 11, 1); appelée aussi Αἰγή, Hdt. 7, 123. — 3) v. d'Eubée, avec un célèbre temple de Neptune (Strab. 8, 385), appelé de là *Ægæus*. — 4) petite île rocheuse entre Chios et Ténos, dont l'accès était dangereux, Hom. *Od.* 5, 381 et *Il.* 13, 21. — 5) v. éolienne de l'Asie Mineure (Hdt. 1, 149), détruite par un tremblement de terre, Tac. *A.* 2, 47. — 6) v. de Cilicie, place maritime importante du temps des Romains, auj. Aiascala.

Ægæon (-ŏnis), fils d'Uranus (le Ciel) et de Gæa (la Terre). Ægæon et ses frères Gyes (ou Gyges) et Cottus sont connus sous le nom d'*Uranides*, et re-

présentés comme d'énormes monstres à 100 bras et 50 têtes. La plupart des écrivains mentionnent le troisième Uranide sous le nom de Briarée au lieu d'Ægæon, différence que nous explique Homère, disant (*Il.* 1, 405) qu'il était appelé Briarée par les dieux, Ægæon par les hommes. Suivant la plus ancienne tradition Ægæon et ses frères triomphèrent des Titans, révoltés contre le ciel, et assurèrent la victoire de Jupiter, qui précipita les Titans dans le Tartare et chargea Ægæon et ses frères de les garder (Hesiod. *Theog.* 147, 617, 734). D'autres légendes mettent Ægæon au nombre des géants qui attaquèrent l'Olympe; et plusieurs auteurs le représentent comme un dieu marin vivant dans la mer Égée.

Ægæum Mare, liv. 36, 43; Cic. *de imper. Pomp.* 18; *Ægæum* (Hor. *Od.* 2, 16, 2), Αἰγαῖον Πέλαγος (Hdt. 4, 85 et pass.), la mer Égée; c.-à-d., dans le sens le plus général, toute la mer qui s'étend entre la Grèce et l'Asie Mineure, et, dans le sens restreint, la partie située entre l'Attique, l'Eubée, la Thessalie, la Macédoine, l'Ionie et la Carie, et qu'on nomme auj. l'Archipel. Des diverses étymologies proposées (à savoir; Egée, Αἰγεύς, qui s'y précipita; Ægæa, reine des Amazones, qui y périt; Ægæon, dieu marin), la plus probable est celle d'ἀΐσσω, bondir, αἰγίς, tempête, qui rappelle la nature de cette mer.

Ægălēōs, ὁ Αἰγάλεως (Hdt. 8, 90), τὸ Αἰγάλεων ὄρος (Thuc. 2, 19), montagne de l'Attique, en face de Salamine, d'où Xerxès vit la défaite de sa flotte (av. J.-C. 480).

Ægātes (-um), αἱ Αἰγοῦσσαι, Polyb. 1, 44, îles des Chèvres, trois îles situées sur la côte O. de la Sicile, entre Drepanum et Lilybæum, près desquelles les Romains gagnèrent sur les Carthaginois une bataille navale qui mit fin à la première guerre punique (av. J.-C. 241, Polyb. 1, 60 sq.; Flor. 2, 2). Ces îles étaient *Ægusa* ou *Capraria*, *Phorbantia* et *Hiera*.

Ægĕrĭa ou **Ēgĕrĭa (-æ)**, Αἰγερία, Ἠγερία, Égérie, une des nymphes prophétiques ou *Camenæ* de la mythologie romaine, de qui Numa reçut les instructions relatives au culte qu'il établit (Liv. 1, 19). Le bois et la grotte où le roi avait ses entrevues secrètes avec la déesse, et d'où sortait une fontaine, furent consacrés par Numa aux Camènes (Liv. 1, 21). La légende romaine désigne deux endroits distincts consacrés à Égérie, l'un près de Rome, devant la porte Capène; l'autre, près d'Aricia, à côté du sanctuaire de Diane. C'est là qu'après la mort de Numa, Égérie se retira et fut changée en fontaine à force de douleur (Ov. *Met.* 15, 485; *Fast.* 3, 259).

Ægesta. Voy. *Segesta.*

Ægestus. Voy. *Acestes.*

Ægeus (-ĕōs, ĕī ou eī; acc. -ĕă), Αἰγεύς, Égée, fils de Pandion; Pandion avait succédé à Cécrops son père sur le trône d'Athènes, mais, chassé par les Métionides, il s'était réfugié à Mégare, où il épousa une des filles de Pylos, roi de ce pays. Égée, après la mort de Pandion, reprit Athènes et s'empara de la couronne que ses frères lui disputaient (Paus. 1, 5, 3). Les 50 fils de son frère Pallas la lui arrachèrent. Mais Égée avait un fils, Thésée, qu'il avait eu d'Æthra, sa troisième femme, fille de Pitthée de Trézène. Ce fils vainquit ses cousins et rétablit son père sur le trône (Plut. *Thes.* 13). Quand Thésée alla en Crète pour délivrer Athènes du tribut qu'elle payait au Minotaure, il avait été convenu que, s'il triomphait, le navire, au retour, aurait des voiles blanches. Thésée vainqueur oublia cette convention. Son père, en voyant les voiles noires, le crut perdu et de douleur se précipita dans la mer, qui, de son nom, d'après quelques traditions, s'appela mer Égée (Plut. *Thes.* 22; Paus. 1, 22, 5). Les Athéniens lui érigèrent un tombeau et une statue et donnèrent son nom à un de leurs dèmes (φυλὴ Αἰγηΐς).

Ægĭălē ou **Ægĭălēa (-es)** Αἰγιάλεια, fille ou petite-fille d'Adraste (Hom. *Il.* 5, 412), d'où son nom *Adrastine*, et femme de Diomède, roi d'Argos. Pour les détails, voy. *Diomède.*

Ægĭălēa, Ægĭălus. Voy. *Achaia.*

Ægĭăleus. Voy. *Adrastus.*

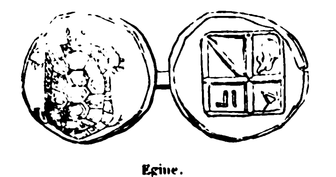
Ægīdes (-æ), Αἰγείδης, nom patronymique des descendants d'Égée, particul. de son fils Thésée.

Ægĭlĭa (-æ), 1) Αἰγιλία, Plut.; Αἴγυλα, Dion. Per. 499, petite île entre la

Crète et Cythère, auj. Cerigotto. —2) dème attique de la tribu Antiochide, fameuse par ses figues, Athen. 14, 652 (ἡ Αἴγιλος, Théocr. 1, 147).

Ægĭlĭa (-æ), Αἰγίλεια, Hdt. 6, 107, petite île à l'O. de l'Eubée, vis-à-vis de l'Attique.

Ægīna (-æ), Αἴγινα, île du golfe Saronique, entre l'Argolide et l'Attique, d'environ 200 stades de circonférence, en grande partie montagneuse, mais très-fertile dans la plaine (à l'O.). Elle doit, dit-on, son nom à *Ægina*, fille du dieu fluvial Asopus, de qui elle eut là un fils nommé Éaque. Comme l'île n'avait alors aucun habitant, Jupiter en changea les fourmis en hommes (*Myrmidones*, de μύρμηξ, fourmi) sur lesquels régna Éaque. Elle fut colonisée d'abord par les Achéens, puis par les Doriens d'Épidaure (Hdt. 8, 46); ce qui explique comment le dialecte et les mœurs des Doriens y ont prévalu. Elle était soumise à l'Argien *Phidon*, qui, dit-on, établit dans l'île un atelier de monnayage et fit frapper des monnaies d'argent. Égine devint de bonne heure une importante place de commerce, et sa monnaie d'argent fut l'étalon légal dans la plupart des États doriens. Dans le sixième siècle av. J.-C. Égine devint indépendante, et un siècle avant les guerres persiques elle était prospère et puissante. Elle était alors le siége principal des arts de la Grèce. En 429 av. J.-C. les Athéniens prirent possession de l'île et en chassèrent les habitants. Dans le N. O. de l'île, il y avait une ville de même nom, où se trouvait l'*Æaceum* (Αἰακεῖον), temple d'Éaque, et sur une colline dans le N. E. de l'île était le fameux temple de Jupiter (Zeus Panhellenius) dont les ruines existent encore. On y conservait les couronnes gagnées dans les jeux célébrés en l'honneur d'Éaque (Pind. *Nem.* 5, 53).



Égine.

Ruines du temple de Minerve ou de Zeus Panhellenius, à Égine.



Ce même temple restauré.

Ægĭnium; Αἰγίνιον, v. des *Tymphæi* en Thessalie, sur les confins de l'Athamanie, Cæs. et autres.

Ægĭplanctus Mons, Αἰγίπλαγκτον ὄρος, montagne de la Mégaride (où errent les chèvres), Esch. *Ag.* 302.

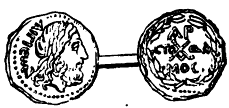
Ægīra (-æ), Αἴγειρα, autrefois Ὑπερησίη (Hom. *Il.* 2, 573), une des 12 villes d'Achaïe, sur une colline escarpée.

Ægĭrussa (-æ), Αἰγιρόεσσα, Αἰγιροῦσσα, une des 12 villes de l'Æolis dans l'Asie Mineure.

Ægisthus (-i), Αἴγισθος, Égisthe, fils de Thyeste et de Pélopie (sa propre fille); il fut exposé, après sa naissance, mais des bergers le trouvèrent et l'adoptèrent; une chèvre l'allaita (d'où probabl. son nom : αἴξ, chèvre). Devenu grand, il tua Atrée, son oncle, qui se croyait son père, et lui avait proposé le meurtre de Thyeste; puis, avec Thyeste, il régna sur Mycènes. D'après Homère (*Od.* 4, 518), il ne régna qu'après la mort de Thyeste. Pendant qu'Agamemnon était au siége de

Troie, Égisthe séduisit sa femme Clytemnestre et, à son retour, il l'assassina traîtreusement avec l'aide de sa complice, dans un festin (Hom. *Od.* 4, 524 sq.). Il régna sept ans sans être inquiété; mais la huitième année, conformément à la prédiction de l'oracle, Oreste, fils d'Agamemnon, vint venger la mort de son père dans le sang du meurtrier (Hom. *Od.* 3, 305, Cf. Eschyl. *Choeph.*; Soph. et Eurip. *Electr.*).

Ægium (-i), τὸ Αἴγιον, une des 12 villes d'Achaïe, sur. le fl. Selinus et près de la mer (*Il.* 2, 574; Hdt. 1, 145); après la destruction d'*Helice* (373 av. J.-C.), elle devint la capitale de l'Achaïe; on en voit les ruines près de Vostizza.



Ægium en Achaïe.

Æglē (-es), Αἴγλη (c.-à-d. splendeur, éclat), nom de plusieurs nymphes.

Ægŏs pŏtămos, Αἰγὸς ποταμός, fleuve de la Chèvre, Hdt. 9, 119; Xén. *Hell.* 2, 121, Nep. *Lys.* 1, petite rivière, avec une ville de même nom, dans la Chersonnèse de Thrace, auj. Galata, célèbre par la défaite des Athéniens par Lysandre dans la guerre du Péloponnèse (405 av. J.-C.).



Ægospotamos.

Ægyptus (-i), Αἴγυπτος, roi d'Égypte, fils de Bélus et frère jumeau de Danaüs. Il nomma Égypte de son nom le pays des Mélampodes qu'il conquit. Danaüs avait cinquante filles, Ægyptus cinquante fils. Ces derniers tendirent des piéges à Danaüs qui s'enfuit en Grèce et fonda Argos, où ses neveux le poursuivirent et vinrent lui demander ses filles en mariage. Danaüs les leur accorda, mais il ordonna à ses filles de tuer leurs maris la nuit même des noces. Ce qu'elles firent toutes à l'exception de la plus jeune, Hypermnestra, qui sauva son mari Lynceus (Apollod. 2, 1, 4, 5; Hor. *Od.* 3, 11, 25 sq.). D'après une autre légende (Hygin. *Fab.* 168), Ægyptus aspirait à la domination et, pour y arriver, attenta aux jours de son frère et de ses filles. Danaüs s'enfuit en Grèce et Ægyptus envoya ses fils pour le tuer. Ils assiégèrent Argos et le forcèrent à leur donner ses filles en mariage, mais il ordonna à celles-ci de tuer leurs maris. Suivant une troisième tradition, Ægyptus vint lui-même en Grèce et y mourut de chagrin, en apprenant la mort de ses fils.

Ægyptus (-i), Αἴγυπτος, l'Égypte, ce nom était primitivement celui du Nil (Hom. *Od.* 4, 351, 355); plus tard il devint celui du pays que ce fleuve arrose. L'Égypte est une contrée située à l'extrémité N. E. de l'Afrique, bornée au N. par la Méditerranée, à l'E. par la Palestine, l'Arabie Pétrée et la mer Rouge, au S. par l'Éthiopie (les deux pays se séparant à la première ou petite cataracte du Nil, près de Syène) et à l'O. par le grand désert de Libye. A partir de Syène le Nil coule exactement vers le N. pendant un espace d'environ 500 milles, à travers une vallée dont la largeur moyenne est de 7 milles environ, jusqu'à un point éloigné de quelques milles seulement de Memphis. Là le fleuve se partage en plusieurs bras (7 anciennement, 2 seulement aujourd'hui), qui, coulant à travers de basses terres d'alluvion, appelées Delta, à cause de leur forme, vont se jeter dans la Méditerranée. Tout le district ainsi parcouru est périodiquement noyé sous les eaux du Nil débordé d'avril à octobre. Le fleuve, en se retirant, laisse derrière lui un riche dépôt de fin limon, qui forme le sol de l'Égypte. Tout le terrain en dehors de ces inondations n'est que pierre ou sable. C'est ce qui a fait dire que « l'Égypte est un présent du Nil ». Les autres parties de l'ancienne Égypte consistaient en trois vallées cultivables appelées *oasis* (ὄασεις, αὐάσεις) au milieu du désert occidental ou de Libye. Dans les temps les plus reculés où remonte l'histoire, l'Égypte était habitée

par un peuple très-avancé dans la civilisation, vivant sous le régime monarchique, et divisé en castes dont la plus élevée était celle des prêtres. Son histoire ancienne peut se partager en 4 grandes périodes, 1) depuis les premiers temps jusqu'à la conquête de Cambyse; durant cette période l'Égypte fut gouvernée par une succession de princes indigènes. Le dernier, Psamméuit, fut vaincu et détrôné par Cambyse l'an 525 av. J.-C., et l'Égypte devint alors une province de l'empire des Perses. Les poëmes homériques présentent quelques faibles notions sur ce pays et sur son fleuve, appelé aussi Αἴγυπτος, et parlent de la richesse et de la splendeur de « Thèbes aux cent portes » (ἑκατόμπυλαι, *Il.* 9, 382; *Od.* 4, 126); — 2) de la conquête par les Perses en 525 jusqu'à la translation de leur domination aux Macédoniens en 332 av. J.-C. Cette période fut marquée par des luttes incessantes entre les Égyptiens et leurs vainqueurs. Ce fut pendant ce temps que l'Égypte fut visitée par des historiens et des philosophes grecs, tels qu'Hellanicus, Hérodote, Anaxagore, Platon et autres, qui rapportèrent en Grèce la connaissance du pays qu'ils avaient acquise dans le commerce des prêtres et par leurs observations personnelles; — 3) dynastie des rois macédoniens, depuis l'avénement de Ptolémée, fils de Lagus, en 332, jusqu'à l'an 30 av. J.-C., où l'Égypte devint une province de l'empire romain. Alexandre, après la conquête du pays, fit bâtir Alexandrie (voy. *Alexandria*); — 4) l'Égypte sous la domination romaine jusqu'à la conquête arabe en 638 apr. J.-C. Comme province romaine, l'Égypte fut une des parties les plus florissantes de l'empire. La fertilité de son sol et sa position entre l'Europe, l'Arabie et l'Inde, jointe à la possession d'un port comme celui d'Alexandrie, furent pour elle deux grandes sources de richesse, d'agriculture et de commerce. Dès les temps les plus anciens l'Égypte fut divisée en : 1) Delta ou basse Égypte; — 2) Heptanomis ou moyenne Égypte; — 3) Thébaïde ou haute Égypte; et elle était subdivisée en 36 nomes (νομοί) ou gouvernements.

Ælăna (-æ), ville sur le bras septentrional de la mer Rouge, appelé par les Grecs *Ælanites* du nom de la ville. C'est l'*Elath* des Hébreux.

Ælĭa (-æ), nom donné à Jérusalem après sa reconstruction par l'empereur romain Ælius Hadrianus.

Ælĭānus (*Claudius*), Αἰλιανός, ὁ σοφιστής. Élien, polygraphe grec, né à Préneste en Italie, vivait à Rome vers le milieu du troisième siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui deux ouvrages: un recueil d'histoires variées en 14 livres, intitulé *Varia Historia* (Ποικίλη ἱστορία); et un écrit en 17 livres sur les particularités des animaux (Περὶ ζώων ἰδιότητος), ordinairement intitulé: *de Animalium natura*.

Ælĭānus Tacticus, Αἰλιανὸς ὁ Τακτικός, écrivain grec, a écrit un livre sur la tactique militaire des Grecs (Περὶ στρατηγικῶν τάξεων Ἑλληνικῶν), dédié à l'empereur Hadrien.

Ælia gens, nom d'une famille plébéienne à Rome, divisée en plusieurs branches, celles de *Gallus*, *Lamia*, *Pætus* et *Tubero*. Voy. ces noms.

Aëllō (-us), Ἀελλώ, la Tempêtueuse), 1), une des Harpies (voy. *Harpyiæ*), Ovid. — 2) un des chiens d'Actéon, id.

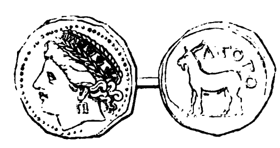
Æmĭlĭa (-æ), 1) troisième fille de L. Æmilius Paulus, qui périt à la bataille de Cannes, femme du premier Scipion l'Africain et mère de la célèbre Cornélie, qui donna le jour aux Gracques. — 2) *Æmilia Lepida*. Voy. *Lepida*.

Æmĭlĭa via, la voie Émilienne, construite par M. Æmilius Lepidus, consul l'an 187 av. J.-C., continuait la *Via Flaminia* à partir d'Ariminum, et traversait le cœur de la Gaule Cisalpine par *Bononia*, *Mutina*, *Parma*, *Placentia*, (où elle franchissait le Pô) jusqu'à *Mediolanum*. Elle fut plus tard continuée jusqu'à Aquilée.

Æmĭlĭa gens, très-ancienne et très-illustre famille patricienne à Rome (voy. Plut. *Æm.* 2; *Num.* 8; Liv. 39, 32), dont les membres les plus fameux sont *Lepidus*, *Mamercinus*, *Paulus*, *Scaurus*.

Æmĭlĭānus, Émilien, surnom de P. Cornélius Scipion le second Africain, comme fils de L. Æmilius Paulus. Voy.

Scipio. — 2) gouverneur de la Pannonie et de la Mœsie sous le règne de Gallus, fut proclamé empereur par ses soldats l'an 253 av. J.-C., mais fut tué après quelques mois de règne.



Æmilianus, empereur romain.

Ænăria (Αἰναρία, Plut. *Mar.* 37, 40), appelée aussi *Pithecusa* et par Virg. *Æn.* 9, 7, 6 *Inarime,* île volcanique avec des sources d'eaux thermales dans le golfe de Naples, auj. Ischia. D'après les poëtes latins, Typhœe était enseveli sous cette île (Ov. *Met.* 14, 89).

Ænĕădes (-æ), descendant d'Énée, nom patronymique d'*Ascanius* ou *Iulus*, fils d'Énée et de ceux qui furent regardés comme issus de lui, comme Auguste et les Romains en général.

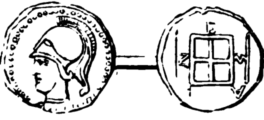
Ænēās (-æ; voc. -ā), Αἰνείας, Énée, fils d'Anchise et d'Aphrodité (Vénus), prince des Dardaniens, parent de Priam. Né sur le mont Ida (*Il.* 2, 820) ou sur les bords du Simoïs, il fut élevé par Alcathoüs, mari de sa sœur Hippodamie, dans la v. de Dardanus (*Il.* 13, 428, 465); d'après l'Hymne à Vénus, dès sa naissance, son éducation fut confiée par Aphrodité aux nymphes de l'Ida. Énée ne prit point part tout d'abord à la guerre de Troie; mais, un jour, ayant été attaqué près de ses troupeaux sur le mont Ida par Achille, il partit pour secourir Priam. Là il fut un des héros les plus fameux; brave, sage et pieux, les Troyens l'honorèrent, à l'égal d'Hector, comme un dieu. Comme Achille du côté des Grecs, Énée est, du côté des Troyens, le glorieux fils d'une déesse, et le favori des dieux. Dans les combats il est particulièrement protégé par Aphrodité et Apollon (*Il.* 5, 311 et sq.). Comme Achille, il avait des coursiers divins, issus de ceux que Jupiter donna jadis à Éros en compensation de l'enlèvement de Ganymède (*Il.* 5, 265). Énée est détesté de Priam comme Achille d'Agamemnon, parce qu'il espérait régner un jour sur les Troyens. Il se mesura vaillamment avec les plus braves guerriers, et avec Achille lui-même (*Il.* 20, 258). Dans cette lutte, il fut sauvé par Poseidon (Neptune), afin que la race de Dardanus ne pérît point; « car puisque à présent la race de Priam est odieuse au fils de Saturne, Énée et sa postérité la plus reculée régneront un jour sur les Troyens » (*Il.* 20, 302 sq.). Ainsi, d'après ce passage (cf. l'Hymne à Vénus, 197) Énée, après la destruction de Troie et l'extinction de la race de Priam, reste dans la Troade et règne, ainsi que ses descendants, sur les débris du peuple troyen. Homère ne fait aucune mention de son émigration et d'un nouveau royaume fondé par lui à l'étranger. C'est là une tradition postérieure, mais qui pourtant ne l'est pas de plusieurs siècles. Sur la manière dont Énée fut sauvé au milieu de la ruine commune, à Troie, les récits ne s'accordent pas. Selon Tite-Live (1, 1), Énée et Anténor, en considération d'anciens liens d'hospitalité, et parce que, dans le conseil, ils avaient été constamment pour la paix et la reddition d'Hélène, obtinrent des Grecs de se retirer libres (Dion. Hal. 1, 46 sq.). Suivant d'autres, Énée, lorsque la ville fut prise, se retira avec les Dardaniens dans la citadelle et de là sur l'Ida; là, poursuivi par l'ennemi, il obtint la faculté de se retirer, moyennant l'abandon des points fortifiés de l'Ida. D'après quelques-uns, il fonda un nouveau royaume en Épire ou dans la Phthiotis en Thessalie. Le poëte Stésichore (645-560 av. J.-C.) est le premier des Grecs connus de nous qui raconte qu'Énée se rendit dans l'Hespérie (Italie) avec les dieux troyens et le Palladium; et, plus tard, se produisit la croyance qu'il aborda dans le Latium et y jeta les fondements de la nation romaine. Du temps de Pyrrhus cette croyance était fermement établie parmi les Grecs, et les Romains l'adoptèrent par politique dès l'an 240 av. J.-C. La famille *Julia* se vantait de descendre d'*Iulus* ou *Ascanius,* fils d'Énée. — Le passage d'Énée dans le Latium et la fondation d'une colonie troyenne ont été diversement racontés par les historiens et par les poëtes romains. D'après l'Énéide de Virgile, Énée, désespérant du salut de Troie, la

quitte, en bravant les plus grands dangers, avec son fils Ascagne, sa femme Créuse, fille de Priam, qu'il perdit au milieu de cette nuit pleine d'angoisses, et enfin son vieux père Anchise, aveugle ou paralytique. Il porte ce dernier sur ses épaules en même temps qu'il sauve les dieux pénates de sa patrie, et c'est cette double piété filiale et patriotique qui lui valut le surnom de *pius*. Il réunit les débris des Troyens sur l'Ida et il part avec eux d'Antandros, au pied de l'Ida, sur 20 vaisseaux (*Æn.* lib. 2). Parmi ses compagnons sont le pilote *Palinure*, qui, pendant la traversée, tomba à la mer et donna son nom au cap *Palinure* (*Æn.* 5, 861; 6, 337), *Achate*, son ami fidèle (*fidus Ach.*, *Æn.* 1, 188, 6, 158), *Ménesthée*, *Sergeste*, *Cloanthe*, dont les noms se retrouvent dans ceux de *Memmius*, *Sergius*, *Cluentius* (*Æn.* 5, 114-123), et plusieurs autres. Ils arrivent en Thrace, puis en Crète, en passant par Délos. Ils regardaient ce pays comme celui que le destin leur avait assigné, mais une peste les en chassa. Anchise meurt en Sicile (*Æn.* lib. 3). Lorsque, dans la septième année de cette navigation errante, ils vont, joyeux, aborder aux rivages du Latium, une tempête soudaine, suscitée par Junon, qui veut, dans sa prédilection pour Carthage, empêcher la fondation de Rome, les rejette en Afrique. Là ils sont reçus amicalement par la fondatrice même de Carthage, *Didon* (*Æn.* lib. 1); Vénus et Junon projettent un mariage entre cette reine et le héros troyen; mais Jupiter ordonne à celui-ci de partir (*Æn.* lib. 4). Ils reviennent en Sicile, où ils reçoivent l'hospitalité chez le roi *Acestes*, qui descendait de la troyenne Égesta et du dieu fluvial Crimisus; Énée, après avoir célébré des jeux funèbres près du tombeau de son père (lib. 5) part pour Cumes en Italie, où il visite les Enfers (lib. 6); de Cumes il se dirige du côté du nord vers le Latium. Le roi de Laurente, Latinus, l'accueille amicalement, lui donne un emplacement pour y construire une ville et lui promet la main de sa fille Lavinie. Mais sa femme Amata pousse le jeune et vaillant roi des Rutules, Turnus, à qui Lavinie a été fiancée, à prendre les armes contre Énée. Mézence, roi de Cære, et d'autres guerriers italiens embrassent la cause de Turnus. Énée a pour lui Évandre (voy. ce nom). Après plusieurs batailles, Énée tue Turnus dans un combat singulier. Ainsi finit l'Énéide. Voyez dans Ovide (*Met.* 13 et 14) les récits relatifs à Énée et conformes sur une foule de points. Suivant Tite-Live (1, 1 et 2), Énée épouse Lavinia, la fille de Lavinus, et nomme de son nom la nouvelle ville (*Lavinium*). Son fils est *Ascanius*. Turnus prend les armes contre Énée et Latinus. Dans le premier combat les Rutules sont vaincus et Latinus tué. Turnus se ligue alors avec Mézence; et Énée, pour se concilier les Aborigènes, le peuple de Latinus, comprend les deux peuples, Troyens et Aborigènes, sous la dénomination commune de Latins. Les Latins remportent la victoire; mais cette victoire est le terme des travaux mortels d'Énée. Tite-Live n'indique ici que très-légèrement la tradition relative à la disparition d'Énée. En effet, ce héros, comme plus tard Romulus, aurait disparu au milieu de ténèbres subites, accompagnées de tonnerre et d'éclairs, pendant la bataille livrée sur les bords du Numicius, et bientôt après il serait apparu, couvert de son armure, à son fils Ascagne et lui aurait annoncé qu'il était devenu dieu. On lui érigea un sanctuaire sur les bords du Numicius avec cette inscription : *Patris dei Indigetis*, et on l'honora dans la suite sous le nom de *Jupiter indiges* (Jupiter du pays), Dion. Hal. 1, 50 et suiv. Latinus lui-même aurait été mis au rang des dieux sous le nom de *Jupiter Latiaris* (= *Jupiter indiges*). — Le fils d'Énée, *Ascanius*, ou, sous son nom romain, *Iulus*, fonda, trente ans après la fondation de Lavinium, une autre ville, *Alba Longa*, et fut la souche des rois qui s'y succédèrent. — On a aussi prétendu que *Iulus* était un second fils d'Énée ou le fils d'*Ascanius*.

Æneas Silvius, fils de Silvius, et petit-fils d'Ascanius, est le troisième dans la liste des rois mythiques d'Alba Longa dans le Latium.

Æneia (Αἴνεια), v. de la Chalcidice, en Macédoine, fondée, dit-on, par Énée, et située vis-à-vis de Pydna (Liv. 40, 4; 44, 10, 35); colonie de Corinthe (Scym-

nus, c. 627; cf. Herodt. 7, 145; Strab.; Virg. *Æn.* 3, 16).



Médaille d'Æneia.

Ænĕsĭdēmus, Αἰνεσίδημος, célèbre sceptique, né à Gnossus en Crète, vécut un peu après Cicéron. Il a écrit plusieurs ouvrages dont aucun ne nous est parvenu. Diog. Laert. 9, 116.

Ænīānes (-um), peuple de Thessalie, qui se montre en divers endroits, près de l'Ossa, de l'Œta et de l'Othrys (Hom. *Il.* 2, 749), sur les bords du Sperchius (Hdt. 7, 198).

Ænus (-i), 1) ancienne v. de Thrace, près de l'embouchure de l'Hèbre, mentionnée dans Hom. (*Il.* 4, 520, Αἰνόθεν), dans Hdt. 4, 90; elle était d'origine éolienne, Hdt. 7, 58; Thuc. 7, 57. Plus tard ce fut une v. libre florissante par le commerce. Virgile (*Æn.* 3, 17), par fiction poétique, en attribue la fondation à Énée. — 2) v. d'Étolie, Hdt. 4, 90. — 3) ville de Thessalie. — 4) ὁ Αἶνος (Monte Nero), montagne dans l'île de Céphallénie, haute de 4,000 pieds, au sommet de laquelle était un autel de Ζεὺς Αἰνήσιος. — 5) rivière qui séparait la Rhétie du Noricum, auj. Inn.



Médaille d'Ænus.

Æŏlĕs (-um) ou **Æŏlii** (-ōrum), les Éoliens, une des principales branches de la race hellénique, qu'on suppose descendue d'Æolus, fils de Hellen (voy. *Æolus*). Ils habitaient originairement la Thessalie, d'où ils se répandirent sur divers points de la Grèce, et allèrent aussi s'établir dans l'*Æolis* ou Asie Mineure, et dans l'île de Lesbos.

Æŏlia, Αἰολίη, s. ent. γῆ, dans Hom. (*Il.* 10, 1 sq.), île où régnait le maître des Vents, Éole, fils d'Hippotès; de même dans Virg. *Æn.* 1, 32; 8, 415. On ne sait à laquelle des îles Éoliennes se rapporte cette tradition. Vœlker (*Geogr. Hom.* 114) croit qu'il s'agit d'une des îles Égates; elles furent en effet plus tard désignées par les Romains sous le nom d'*Æoliæ insulæ* (Αἰόλου νῆσοι, Thuc. 3, 115), auj. îles Lipari ou Vulcaniennes, d'origine volcanique, au N. E. de la Sicile; Virg. *Æn.* 8, 415; elles étaient au nombre de dix : *Hiera* ou *Thermiosa* (Volcano), où Vulcain avait ses forges; *Lipara*, la plus grande, auj. Lipari; *Strongyle* (Stromboli), où, suiv. les anciens, Éole avait sa résidence; les autres, *Phœnicusa, Ericusa, Euonymos; Didyme, Hicesia, Basilidia* et *Osteodes* sont sans importance.

Æoliæ insulæ. Voy. l'art. précédent.

Æŏlĭdes (-æ), nom patronymique des fils d'Æolus, comme Athamas, Créthée, Sisyphe, Salmonée, etc., et de ses petits-fils, comme Céphale, Ulysse et Phrixus.

Æolis (-ĭdis), nom patronym. de la descendance féminine d'Æolus, par ex. de ses filles Canacé et Alcyoné.

Æŏlis (-idis) ou **Æŏlĭă** (-æ), Αἰολίς, district de la Mysie dans l'Asie Mineure, peuplé par des Grecs Éoliens, dont les villes s'étendaient depuis la Troade le long des rivages de la mer Égée jusqu'au fl. Hermus. Dans l'origine leurs 12 villes les plus importantes étaient indépendantes et formaient une confédération (dodécarchie) : c'étaient *Cyme, Larissa, Neontichos, Temnus, Cilla, Notium, Ægirusa* (suiv. Hdt. 1, 149; Strabon désigne *Elæa*), *Pitane, Ægææ, Myrina, Grynea* et *Smyrna*. Mais Smyrne devint plus tard membre de la confédération ionienne. Ces cités furent soumises par Crœsus, et incorporées à l'empire des Perses lors de la défaite de Crœsus par Cyrus.

Æŏlus, Αἴολος, 1) *Æolus*, fils de Hellen et de la nymphe Orseïs, frère de Dorus et de Xuthus. Il fut roi de Thessalie et père de la race éolienne, branche de

la nation grecque. Ses enfants furent, dit-on, très-nombreux ; mais la plus ancienne histoire ne mentionne que quatre fils : Sisyphe, Athamas, Créthée et Salmonée. — 2) Éole, fils d'Hippotès, ou, selon d'autres, de Poseidon (Neptune) et d'Arné, descendant du précédent. Il est représenté dans Homère comme l'heureux souverain des îles Éoliennes, à qui Jupiter avait donné l'empire des vents, qu'il soulevait ou calmait à son gré. Le passage d'Homère et l'étymologie du nom, tiré d'ἄελλα, ont fait plus tard regarder Éole comme le dieu et le roi des vents, qu'il tenait enfermés dans une montagne.

Æpȳtus (-i), Αἴπυτος, 1) roi fabuleux d'Arcadie, à qui une partie de ce pays, l'*Æpytis*, dut son nom. Il mourut de la morsure d'un serpent, Paus. 8, 4, 4 ; 8, 16, 2. Hom. *Il.* 2, 604. — 2) le plus jeune fils de l'Héraclide Cresphonte, roi de Messénie, et de Mérope, fille du roi d'Arcadie Cypselus. Son père et ses frères ayant été massacrés dans une insurrection, Æpytus, qui se trouvait avec son aïeul Cypsélus, échappa seul. Cependant le trône de Cresphonte devint la proie de Polyphonte, qui força Mérope à devenir sa femme. Æpytus, devenu homme, retourna dans ses États et tua Polyphonte. Il régna avec tant de sagesse que ses successeurs prirent le nom d'*Æpytides*, au lieu de celui d'*Héraclides* que portaient auparavant les rois de cette race, Paus. 4, 3, 5 ; 8, 5, 5.

Æqui (-ōrum), **Æquīcŏlæ** (-ārum), **Æquīculi** ou **Æquīcŭlāni** (-ōrum), les Èques, peuple agriculteur très-ancien et très-belliqueux de l'Italie, qui habitait sur les deux rives de l'Anio dans les montagnes formant la limite orientale du Latium, entre les Latins, les Sabins, les Herniques et les Marses. Leurs principales villes étaient *Alba*, *Tibur*, *Præneste*, *Carseoli*, et le mont Algide était compris dans leur territoire. Unis aux Volsques, qui étaient de la même race, ils firent constamment la guerre contre les Romains ; enfin Camille (an de R. 365) les démoralisa, et dans les guerres samnites ils furent soumis. Liv. 1, 2 sq., 3, 25 ; Cic. *Resp.* 2, 20 ; Plin. 3, 12, 106 sq. ; Val. Max. 2, 7, 7.

Æqui Falisci. Voy. *Falerii.*

Aërŏpē (-es), 1) fille de Catreus, roi de Crète, et femme de Plisthène, fils d'Atrée, de qui elle eut Agamemnon et Ménélas. Après la mort de Plisthène, Aéropé épousa Atrée, son beau-père ; et ses deux fils, qui furent élevés par son nouvel époux, passèrent généralement pour lui appartenir. Elle trahit Atrée et fut séduite par Thyeste, de qui elle eut aussi deux fils. Atrée, pour se venger, les fit périr et les servit à leur père dans un festin. — 2) fille de Céphée, mère d'Aéropus, qu'elle eut de Mars.

Æsăcus, Αἴσακος, fils de Priam et d'Arisbé ou Alexirrhoé (Ovid.), fille de Mérops. Il avait appris de Mérops l'art d'interpréter les songes, et prédit à Priam que sa seconde épouse, Hécube, lui donnerait un fils (Pâris) qui serait cause de la ruine de Troie. En conséquence, il lui conseilla de l'exposer. Hespérie, fille de Cébren, sa femme, étant morte de la morsure d'une vipère, dans son désespoir, il se précipita dans la mer. Téthys le changea en plongeon (Apollod. 3, 12, 5).

Æsăr (-ăris) ou **Æsarus** (-i), Αἴσαρος, rivière près de Crotone dans le Bruttium, dans l'Italie méridionale, Theocr. 4 ; 17. Strab. 6, 262.

Æschĭnēs (-is), Αἰσχίνης, Eschine, 1) célèbre orateur, né à Athènes 389 ans, selon d'autres 391 ou 393 av. J.-C., dans une basse condition. Parvenu à grand peine et peut-être par des moyens peu réguliers au titre de citoyen, il entra comme secrétaire (γραμματεύς) au service d'Aristophon, orateur et homme d'État distingué, et plus tard du démocrate Eubulus, dont il adopta les principes politiques. À cette double école, il apprit à fond la constitution politique d'Athènes et la science du droit. Ayant échoué comme acteur (il jouait comme tritagoniste gagé), il se fit soldat et combattit vaillamment, d'abord à Mantinée (363), puis à Tamynes (348 av. J.-C.) contre les Macédoniens. Doué de précieuses qualités, il parut bientôt comme orateur public sur la scène politique et s'y fit une brillante réputation. Sa carrière publique et oratoire s'ouvre en 347, où il fait partie, avec Démosthène, de l'ambassade de dix membres chargée de négocier la paix avec Philippe. Depuis

lors, on le trouve attaché au parti macédonien et l'adversaire de Démosthène. Bientôt après il fait partie d'une seconde ambassade envoyée à Philippe, et, à son retour à Athènes, il est accusé par Timarque. Il échappe au danger, en formant une contre-accusation (ἀντιγραφή) contre Timarque (345), dont l'immoralité ne permettait pas qu'il parlât comme accusateur devant le peuple. Le discours contre Timarque (κατὰ Τιμάρχου) existe encore. Timarque fut condamné et Eschine remporta un éclatant triomphe. En 353 Démosthène revint à la charge et accusa Eschine d'avoir trahi la cause d'Athènes dans sa seconde ambassade. Ce plaidoyer de Démosthène (*de falsa legatione*, περὶ Πρεσβείας) ne fut pas prononcé, mais publié à titre de mémoire. Eschine y répondit par un semblable mémoire sur l'ambassade (περὶ Παραπρεσβείας), qui fut également publié. Après la bataille de Chéronée qui donna à Philippe la suprématie sur toute la Grèce, Ctésiphon proposa au peuple de récompenser les services rendus par Démosthène en lui décernant une couronne d'or au théâtre dans les grandes fêtes de Bacchus (*Dionysia*). Eschine, à cette occasion, accusa Ctésiphon; mais il ne donna suite à cette accusation que huit ans après, en 330. On a la harangue qu'il prononça (κατὰ Κτησιφῶντος), ainsi que la célèbre réponse de Démosthène, connue sous le titre de « Discours sur la couronne ». Eschine battu quitta Athènes, et se rendit dans l'Asie Mineure, puis à Rhodes où il établit une école d'éloquence. Ayant lu un jour à ses auditeurs son discours contre Ctésiphon, et ceux-ci s'étonnant qu'il eût perdu sa cause : « Que serait-ce donc, leur dit-il, si vous aviez entendu le monstre lui-même? » (Démosthène). De Rhodes il passa à Samos, où il mourut en 314. — 2) Eschine le Socratique, auteur de sept dialogues, écrits dans l'esprit de la philosophie de Socrate, et à peu près perdus pour nous. Après la mort de Socrate, son maître, il vécut quelque temps à la cour de Denys de Syracuse. Après la chute de ce prince, il revint à Athènes où il ouvrit une école et écrivit des plaidoyers. Les trois dialogues qui portent son nom ne sont pas de lui; il est même difficile de les attribuer à un même auteur.

Æschylus, Αἴσχυλος, Eschyle, célèbre poëte tragique, fils d'Euphorion, naquit à Éleusis, dans l'Attique, av. J.-C. 525. A l'âge de vingt-cinq ans (499), il se présenta pour disputer le prix de la tragédie, mais sans succès. Il combattit, avec ses frères Cynégire et Aminias, à Marathon (490), à Salamine (480) et à Platées (479). En 484, il gagna le prix de la tragédie, et il l'obtint de nouveau, en 472, avec la trilogie dont la pièce des Perses, la première de celles qui nous sont parvenues, faisait partie. En 468, il fut vaincu dans la lutte tragique par son jeune rival, Sophocle, et, dans le chagrin que lui causa cette défaite, il quitta, dit-on, Athènes et se rendit à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse. En 467, Hiéron, son protecteur, mourut; et, en 458, on retrouve Eschyle à Athènes; c'est du moins ce que fait supposer la présentation en cette année-là de sa trilogie intitulée *Oresteia*. Cette même année ou la suivante, il retourne en Sicile, et il meurt à Géla, en 456, à l'âge de soixante-neuf ans. On rapporte qu'un aigle, prenant la tête chauve du poëte pour une pierre, y laissa tomber une tortue pour en briser la carapace, et qu'ainsi s'accomplit un oracle d'après lequel il devait périr d'un coup venu du ciel. Les changements introduits par Eschyle dans la composition et la représentation scénique de la tragédie furent si considérables, qu'il fut regardé par les Athéniens comme le père de ce genre de poésie. Le principal fut l'introduction d'un second personnage et par suite la création du dialogue proprement dit, ainsi que la limitation de la partie lyrique exécutée par le chœur. Il donna aux acteurs des masques pleins d'expression, éleva leur taille à des proportions héroïques en les chaussant du cothurne, les vêtit de longues robes flottantes, enfin ne négligea rien pour leur imprimer un caractère d'imposante majesté. Il perfectionna la scène elle-même, grâce à l'art des peintres et des machinistes (voy. Hor. *Art. poét.* 322 et suiv.). On lui doit aussi l'usage de représenter à la fois des trilogies, c.-à-d. 3 pièces se rapportant

au même sujet, et dont chacune forme comme un acte du même drame. À la suite de chaque trilogie tragique venait ordinairement un drame satyrique. Eschyle composa, dit-on, 70 tragédies. Il ne nous en reste que 7 : *les Perses, les Sept devant Thèbes, les Suppliantes, Prométhée, Agamemnon, les Choéphores* et *les Euménides*, ces trois dernières formant la trilogie de l'*Oresteia*.

Æscŭlāpius et **Asclēpius**, Ἀσκλήπιος, Esculape, dieu de la médecine chez les Grecs. D'après la tradition vulgaire (Hésiode, Pindare), il était fils d'Apollon, dieu de la médecine lui-même, et de Coronis, fille de Phlégyas, prince lapithe. Apollon, par jalousie, tua Coronis et confia son fils au Centaure Chiron, qui lui enseigna plusieurs arts, mais particulièrement celui de la médecine. Épidaure, la Messénie et la Thessalie se disputent l'honneur d'être sa patrie. Par son art il sauva de la mort une foule d'hommes, et en rappela même un certain nombre à la vie. Jupiter, craignant que l'ordre de la nature ne fût troublé, et que, par les progrès de l'art de guérir, l'humanité ne fût un jour affranchie de la mort, foudroya Esculape. Pour se venger, Apollon tua les Cyclopes qui avaient forgé la foudre, et, en punition de ce crime, fut condamné à être quelque temps esclave sur la terre. Dans Homère et Pindare, Esculape n'est qu'un simple héros, un excellent médecin; mais plus tard il fut généralement honoré comme dieu de la médecine, et il avait ses sanctuaires principalement dans des bosquets, près des sources d'eaux minérales, et dans des lieux sains, en dehors des villes. Le siége principal de son culte était Épidaure où se célébrait tous les cinq ans, en son honneur, la grande fête des Ἀσκληπίεια. Dans son temple on entretenait des serpents comme symbole de la rénovation des forces vitales et comme doués de la faculté de découvrir les plantes salutaires. La guérison s'obtenait aussi par incubation; le malade s'endormait dans le temple du dieu, et celui-ci lui révélait en songe le remède qui devait lui rendre la santé. Le malade ainsi guéri suspendait dans le temple une table votive où étaient indiqués le mal et le moyen curatif employé. Esculape était représenté sous des traits semblables à ceux de Jupiter, mais qui respiraient la douceur et le calme. Son attribut ordinaire est un bâton autour duquel s'enroule un serpent; on lui immolait un coq. Quelquefois à côté d'Esculape on voit un enfant, *Telesphoros* (celui qui apporte l'accomplissement), génie de la guérison, qu'on appelle aussi *Euamerion*, génie de la santé, et *Acesius*. Parmi ses nombreux enfants nous nommerons *Machaon* et *Podaleirios*, médecins de l'armée grecque devant Troie (Hom. *Il.* 2, 731), *Hygieia* (la Santé), et *Panacea* (celle qui guérit tout); sa femme était *Épione* (Ἠπιόνη, celle qui adoucit). Le culte d'Esculape fut introduit à Rome en 291 av. J.-C. Le dieu y fut apporté d'Épidaure, pendant une peste, par ordre des livres Sibyllins, sous la forme d'un serpent, et un temple lui fut érigé dans l'île du Tibre, Liv. 10, 47 ; Ovid. *Met.* 15, 622-744. Les prétendus descendants d'Esculape furent désignés sous le nom patronymique d'*Asclépiades* (Asclepiadæ), et leur séjour principal était Cos et Cnide. C'était un ordre, une caste sacerdotale, et la connaissance de la médecine était regardée comme un secret de famille qui se transmettait de père en fils.

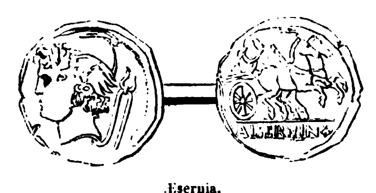


Esculape et un malade (Millin, *Gal. mythol. tav.* 32), n° 105.

Æsēpus, Αἴσηπος, 1), rivière qui avait sa source dans les montagnes de l'Ida et son embouchure dans la Propontide (Hom. *Il.* 2, 885, 4, 91). L'Æsépus était fils de l'Océan et de Téthys, Hésiod. *Théog.* 342. — 2) fils de Bucolion et de la nymphe Abarbarée, Hom. *Il.* 6, 21.

Æsernia (-æ), v. du Samnium sur le

Vulturne, devenue colonie romaine après la première guerre punique, Liv. 27, 10. Cic. *ad Att.* 8, 11.



Æsernia.

Æsis (-is), riv. qui forme la limite entre le Picenum et l'Ombrie et qui, anciennement, bornait au S. les *Senones*, au N.-E. l'Italie propre.

Æsis (-is) ou **Æsium (-ii)**, v. et colonie romaine en Ombrie sur l'*Æsis*.

Æsŏn (-ŏnis), Αἴσων, Éson, fils de Créthée et de Tyro, et père de Jason. Il fut chassé du trône de Thessalie par son beau-frère Pélias, qui envoya Jason en Colchide pour y enlever la Toison d'or, s'engageant à lui rendre la couronne, à son retour. Mais à la nouvelle que Jason revenait, l'usurpateur voulut tuer Éson, qui se donna lui-même la mort, Apollod. 1, 9, 11. Ovide raconte (*Met.* 7, 163 sq.) que la magicienne Médée rendit à Éson sa jeunesse.

Æsōpus, Αἴσωπος, Ésope, fabuliste grec. Nous n'avons sur sa vie que très-peu de renseignements, dont Maxime Planude, moine de Constantinople, a composé un roman. Il est sur la limite qui sépare l'âge fabuleux des temps historiques; on le considère comme contemporain de Solon et des sept sages et comme originaire de Phrygie. On prétend encore qu'il était esclave, et qu'après avoir servi plusieurs maitres, il reçut enfin la liberté; que, dans ses voyages, il se présenta à la cour de Crésus, roi de Lydie; que ce prince l'envoya à Delphes avec une mission, et que là il fut précipité de la roche Hyampea, pour cause de blasphème (Hdt. 2, 134); enfin une tradition moins ancienne fait de lui un bouffon d'une laideur monstrueuse. Mais tout cela ne repose sur aucune autorité classique et mérite à peine qu'on s'y arrête. Il n'est point, comme on l'a dit, l'inventeur de l'Apologue; il n'a, sous ce rapport, d'autre mérite que celui d'en avoir fait un genre spécial de composition littéraire; ses fables (μῦθοι), composées en prose (Socrate, dans sa prison, en a mis quelques-unes en vers, Plat. *Phæd.* 4) et répandues par le débit oral, se rapportaient toutes à la vie positive et non au monde idéal; elles étaient l'expression de cette intelligence, de cette prudence, ou, si l'on veut, de cette habileté, qui est le fruit de l'expérience. C'est là le secret de leur vogue, c'est à ce titre qu'elles devinrent plus tard comme une règle de conduite. Le premier recueil de ces fables fut l'œuvre de Démétrius de Phalères (300 av. J.-C.). Babrius, en fit, sous Auguste, un plus considérable en 10 livres, en vers choliambiques; mais le mètre en a été rompu dans la suite, bien que les traces en soient encore reconnaissables dans la prose. Le nombre de ces fables, leur étendue, leur ordre, offrent, par cette raison même, de grandes différences dans les manuscrits et dans les éditions. On en a une édition augmentée, faite d'après un manuscrit de la bibliothèque du Mont-Cassin, qui contient 423 fables. Parmi les imitateurs latins d'Ésope, le plus célèbre est Phèdre.

Æsopus Claudius ou **Clodius**, le plus grand tragédien de Rome, était contemporain de Roscius, le plus fameux des acteurs comiques. Tous les deux étaient intimement liés avec Cicéron. Æsopus parut pour la dernière fois sur la scène à un âge fort avancé, pour la dédicace du théâtre de Pompée (55 av. J.-C.). Il avait réalisé une immense fortune, que son fils dissipa en folles dépenses.

Æstii, **Æstyi** ou **Æstui**, peuple qui habitait sur le littoral, dans le N. E. de la Germanie, probablement dans la Courlande actuelle, et qui recueillait l'ambre, qu'ils appelaient *glessum*. C'était vraisemblablement une race sarmate ou slavonne et non germanique (Tac.).

Æsŭla (-æ), v. des *Æqui* sur une montagne entre Préneste et Tibur (Hor. et autres.)

Æternĭtās (-ātis), personnification de l'Éternité chez les Romains; on la voit souvent représentée sur les monnaies impériales sous la figure d'une femme

grave, avec divers attributs symboliques qui la caractérisent. Ce sont une sphère sur laquelle elle est assise ou qu'elle a sous les pieds, un serpent qui mord sa queue, un anneau, comme signe de ce qui n'a ni commencement ni fin, le phénix qui renait de ses cendres, etc.

Æthălia (-æ) ou **Æthălis (-ĭdis)**, appelée *Ilva* (*Elba*) par les Romains, petite île de la mer de Toscane, en face de la ville de *Populonia;* elle était célèbre pour ses mines de fer.

Æthălĭdes (-æ), fils de Mercure (Hermès) et d'Eupolemia, héraut des Argonautes. Son père lui avait accordé le don de ne rien oublier et de vivre alternativement aux enfers et sur la terre. Son âme, après plusieurs migrations, passa dans le corps de Pythagore, où elle avait souvenir de tout son passé.

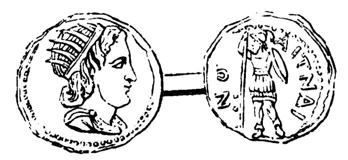
Æthīces (-um), Αἴθικες, peuple de Thessalie, au pied du Pinde, selon Homère (*Il.* 2, 744), et, selon Strabon, sur la frontière d'Épire.

Æthiŏpes (-um) et **Æthiŏpia (-æ)**, Αἰθίοπες, Αἰθιοπία, Éthiopiens, Éthiopie. D'après l'étymologie (αἴθω, brûler, ὤψ, visage), les Grecs désignaient primitivement par le nom d'Éthiopiens toutes les nations au teint noir ou cuivré qui habitaient tant l'Asie méridionale (Gédrosie) que les bords du Nil supérieur; ainsi on trouve ce nom jusqu'à Samothrace et Lesbos, et les Amazones le portent aussi. Dans Homère et autres poëtes ce sont les hommes les plus reculés de la terre; ils habitent le Sud et s'y partagent en deux groupes, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest (*Od.* 1, 23); quant à une 3me division établie, selon Strabon, sur les bords du Nil ou du golfe Arabique, Homère ne la connaît pas. Suivant l'Odyssée (4, 81), ils sont voisins des Sidoniens et des Érembes et habitent sur les bords de l'Océan. Les idées du poëte sur ces peuples éloignés ne sont jamais bien précises. Il les appelle « irréprochables » (ἀμύμονες) et amis des dieux, qui viennent souvent les visiter et agréent leurs solennelles hécatombes (*Il.* 1, 423). Sous les voyages des dieux se cache sans doute un sens astronomique ou physique, dont le chantre de l'Iliade n'a déjà plus le secret. Les Éthiopiens de l'*histoire* se divisent, suivant Hérodote (7, 70), en Éthiopiens de l'Est, à chevelure lisse, qui s'étendaient jusqu'à l'Inde (Kiepert croit les reconnaître dans les noirs habitants de la Gédrosie), et en Éthiopiens de l'Ouest, ayant généralement les cheveux crépus. — Dans un sens plus restreint, on entend par ce nom les habitants du Nil supérieur au-dessus de l'Égypte (Hdt. 2, 146). Les anciens ne connaissaient pas de dénomination générale en usage chez les indigènes, comme par exemple, celle d'Abyssins qu'ils ont aujourd'hui; peut-être n'en existait-il point; du moins ignore-t-on si le nom de *Kusch*, qu'on trouve dans l'Ancien Testament, était applicable à toutes les races ou seulement aux Sémites. Le centre de cette antique civilisation était Méroé (ruines d'Assour près de Schendi), ville célèbre par ses pyramides et d'autres monuments. Après la chute de cette capitale, on trouve le royaume des Nubiens gouverné par des reines guerrières (*Candace*). C. Petronius, préfet d'Égypte sous Auguste, en fit la conquête (av. J.-C. 22), mais on y renonça. Les montagnes qui s'étendent le long de la côte orientale sur le golfe Arabique étaient habitées par les Troglodytes, les Ichthyophages, etc. Les habitants du pays étaient, au dire d'Hérodote (3, 19 sq.) les plus remarquables des hommes par leur stature, leur beauté et leur longévité; le pays lui-même était riche en or, en ivoire, etc. Dans l'Éthiopie supérieure, près de la source de l'Astapus (Bahhr-el-Azrek, fleuve Bleu), fut fondé, dit-on, du temps de Psammetichus (650 av. J.-C.), par des émigrés appartenant à la caste guerrière égyptienne (les Sébrites), le royaume Axomitique, ainsi nommé d'*Axomis* ou *Auxume* (auj. Auxum) la capitale; et occupé plus tard par les Ptolémées qui fondèrent sur la côte des colonies, comme *Arsinoé, Bérénice,* etc. Tout le littoral jusqu'au cap *Aromata* (auj. Guardafui) était appelé par les Grecs *Barbarica* (nom qui se retrouve encore dans celui de la ville de Berberâh) ou, d'après ses productions, ἡ κινναμωμοφόρος, ἡ ἀρωματοφόρος χώρα. Ils désignent le pays situé au-delà de ce cap sous le nom d'*Azania* (auj. Adschân, Ajan).

Æthĭŏpia. Voy. l'art précédent.

Æthra (-æ), Αἴθρα, 1) fille de Pitthæe, roi de Trézène, et mère de Thésée, qu'elle eut d'Égée (Plut. *Thes.* 3). Elle vécut ensuite dans l'Attique; de là elle fut emmenée à Lacédémone par Castor et Pollux (Hom. *Il.* 3, 144; Plut. *Thes.* 34), devint esclave d'Hélène qu'elle suivit à Troie. À la prise de cette ville, elle fut rendue à la liberté par son petit-fils Acamas ou Démophon. — 2) fille de l'Océan, qui eut d'Atlas douze filles, les Hyades, et un fils, Hyas, Ovid. *Fast.* 5, 171.

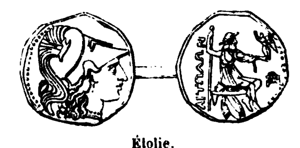
Ætna (-æ), Αἴτνη, 1) montagne volcanique sur la côte orientale de la Sicile, auj. Mongibello, haute de 10,200 pieds; Jupiter l'entassa sur les géants Typhon et Encelade (Pind. *Pyth.* 1; Virg. *Æn.* 3,578); c'est la respiration de ce dernier qui produit les éruptions; Vulcain et ses compagnons les Cyclopes y ont leurs forges; Cic. *Div.* 2, 19. Le philosophe Empédocle se précipita, dit-on, dans le cratère du volcan (Hor. *A. P.* 405) qui rejeta sa chaussure. Strabon, Pindare et Lucilius dans son poëme de *l'Etna* en donnent des descriptions. Les éruptions de l'Etna paraissent avoir été moins fréquentes dans l'antiquité que de nos jours. Thucydide (3,116) en mentionne trois depuis le milieu du huitième siècle av. J.-C.; la seconde peut se rapporter à l'an 480 et la troisième à l'an 425, sixième année de la guerre du Péloponnèse. — 2) v. au pied de la montagne (auj. S. Maria di Licodia), Cic. *Verr.* 3, 44, fondée par Hiéron et nommée d'abord *Inessa* ou *Innesa.* — 3) Nymphe, fille d'Uranus et



Ætna.

de Géa ou de Briarée. Elle donna son nom à la montagne.

Ætōlia (-æ), Αἰτωλία, l'Étolie, contrée de la Grèce, bornée à l'O. par l'Acarnanie, dont elle est séparée par le fl. Achéloüs, au N. par l'Épire et la Thessalie, à l'E. par les Locriens Ozoles et au S. par l'entrée du golfe de Corinthe. Elle était divisée en deux parties, l'Ancienne (Ἀρχαία), de l'Achéloüs à l'Événus et à Calydon; la Nouvelle ou Acquise (ἐπίκτητος), depuis l'Événus et Calydon jusqu'aux Locriens Ozoles. Sur la côte le pays est plat et fertile, mais dans l'intérieur il est montagneux et stérile. Les montagnes renfermaient beaucoup d'animaux féroces et sont célèbres dans la mythologie par la chasse du sanglier de Calydon. Le pays était originairement habité par les Curètes et les Lélèges, mais il fut de bonne heure colonisé par des Grecs d'Élide, conduits par le personnage fabuleux *Ætolus*. Les Étoliens prirent part à la guerre de Troie, sous la conduite de Thoas, leur roi. Ils continuèrent longtemps d'être un peuple grossier et sans civilisation, vivant en grande partie de pillage; et, même du temps de Thucydide (av. J.-C. 410), plusieurs de leurs tribus parlaient un langage qui n'était pas grec et étaient dans l'habitude de manger le poisson cru. Ils paraissent avoir été unis de bonne heure par une sorte de *ligue*, mais cette *ligue* n'acquit quelque importance politique que vers le milieu du troisième siècle av. J.-C.; alors elle devint redoutable aux monarques de Macédoine et la puissante rivale de la ligue Achéenne. Les Étoliens prirent parti pour Antiochus III contre les Romains, et, lors de la défaite de ce prince (189 av. J.-C.), ils devinrent virtuellement sujets de Rome; en 146, l'Étolie fut englobée dans la province romaine d'Achaïe.



Étolie.

Ætōlus, Αἰτωλός, fils d'Endymion et mari de Pronoé, de qui il eut deux fils, Pleuron et Calydon. Il succéda sur le trône d'Élide à son frère Épéus; mais, ayant tué par imprudence Apis, fils de Jason ou de Phoronée, de qui le Péloponnèse reçut le nom de Terre Apienne (Ἀπίς, Ἀπία γῆ), il fut chassé par les

fils de sa victime et se réfugia dans le pays des Curètes, qui, de son nom, s'appela *Étolie*. Apollod. 1, 7, 6.

Afrānius (-ii), L. 1) poëte comique latin, florissait vers l'an 94 av. J.-C.; il est considéré comme le maître de la *Comœdia togata*. Ingénieux imitateur de Ménandre, il fut le premier qui, dans les formes de la vie grecque, encadra la peinture des mœurs romaines et par là fraya la voie aux Atellanes polies. Sa manière vive et facile se rapprochait du ton populaire, comme le prouvent les fragments qui nous restent, notamment de ses drames intitulés : *Divortium, Epistola, Fratriæ, Privignus, Vopiscus*. De là le succès que ces pièces obtenaient encore du temps d'Auguste, malgré la tendance parfois immorale que leur reproche Quintilien (10, 100). Voy. aussi Hor. *Ep.* 2, 1, 57; Suet. *Ner.* 11. — 2) C. —, personnage d'origine obscure, qui, par l'influence de Pompée, fut élevé au consulat (av. J.-C. 60). Lorsque Pompée, dans son second consulat, obtint les deux provinces d'Espagne (55), il envoya Afranius et Petreius pour les gouverner, tandis que lui-même restait à Rome. En 49, ces deux lieutenants furent défaits par César en Espagne. Afranius alors alla rejoindre Pompée en Grèce; il assista à la bataille de Pharsale (48), puis à celle de Thapsus en Afrique (46). Il tenta de fuir en Mauritanie, mais il fut pris par P. Sittius et mis à mort (Voy. Plut. *Sert.* 19; Pompée, 34, 53, 63. Cæs. 36. Vellej, 2, 48, Cæs. *B. C.* 1, 37-87. Hirt. *B. Afr.* 95. Flor. 4, 2, 90).

Africa (-æ), l'Afrique. Sous ce nom les anciens entendaient, 1°) dans le sens le plus large, tout le continent africain; 2°) dans un sens restreint la portion de l'Afrique septentrionale érigée par les Romains en province romaine. Dans la première de ces acceptions le nom n'était pas employé par les écrivains grecs; et son usage chez les Romains eux-mêmes ne s'introduisit que par extension du nom de la partie au tout. Le nom propre du continent chez les Grecs était *Libya* (Λιβύη). Longtemps avant que la période historique eût commencé pour la Grèce, les Phéniciens avaient étendu leur commerce par la Méditerranée et fondé sur la côte N. de l'Afrique plusieurs colonies dont la principale était Carthage (voy. *Carthago*). Les Grecs ne connaissaient que fort peu de chose sur ce pays avant la fondation de la colonie dorienne de Cyrène (av. J.-C. 620), et les excursions des voyageurs grecs en Égypte dans le sixième et le cinquième siècle; et même alors leurs connaissances sur l'ensemble de la contrée, à l'exception de la partie qui avoisinait Cyrène, étaient dues aux Égyptiens et aux Phéniciens, qui envoyèrent de remarquables expéditions pour explorer le pays. Une flotte phénicienne, envoyée par le roi d'Égypte Pharaon Nécho (vers l'an 600 av. J.-C.), était, disait-on, partie de la mer Rouge, et, faisant le tour de l'Afrique, avait pénétré ainsi dans la Méditerranée. L'authenticité de ce voyage de circumnavigation n'est pas bien établie et continue toujours d'être contestée. Nous possédons encore une relation authentique d'une autre expédition envoyée par les Carthaginois sous la conduite d'Hannon (environ 510 av. J.-C.), et qui parvint jusqu'à un point de la côte occidentale situé à peu près, sinon précisément, au 10e degré de latitude N. Dans l'intérieur le Grand Désert (*Sahara*) opposait une formidable barrière aux découvertes; mais, même avant le temps d'Hérodote, les habitants de la côte septentrionale parlaient de voyageurs qui avaient individuellement traversé le Désert, et étaient parvenus à une grande rivière coulant vers l'E., peuplée de crocodiles, et habitée sur ses bords par des races humaines au teint noir; cette rivière, si le fait est vrai, était probablement le Niger dans son cours supérieur, aux environs de Tombouctou. Les opinions étaient très-diverses sur les limites du continent. Quelques géographes divisaient le monde entier en deux parties seulement, l'Europe et l'Asie et ne s'accordaient pas sur la question de savoir à laquelle de ces deux divisions appartenait la Libye, c.-à-d. l'Afrique. Ceux qui reconnaissaient trois parties différaient à leur tour sur limite de la Libye et de l'Asie : les uns la plaçaient à l'O. de l'Égypte, les autres le long du Nil, d'autres à l'isthme de Suez et à la mer Rouge; c'est cette dernière

opinion qui prévalut avec le temps. Hérodote divise les habitants de l'Afrique en quatre races, savoir, deux indigènes (Éthiopiens et Lybiens), et deux étrangères (Phéniciens et Grecs). Les Libyens, toutefois, étaient une race caucasienne; les Éthiopiens d'Hérodote correspondent à nos races nègres. Tout le nord de l'Afrique tomba successivement sous la domination romaine et finit par être partagé en plusieurs provinces dont voici les noms : 1) l'Égypte; 2) la Libye, renfermant, a) le Libyæ Nomos ou Libye extérieure; b) la Marmarique; c) la Cyrénaïque; 3) l'Afrique propre (voy. plus bas, n° 2, l'ancien empire de Carthage); 4) la Numidie; 5) la Maurétanie, divisée en *a*) *Sitifensis*, *b*) *Cæsariensis*, *c*) *Tingitana;* joignez-y 6) l'Éthiopie, et vous aurez la totalité de l'Afrique d'après les divisions reconnues par les plus récents des géographes anciens. La partie nord était mieux connue des Romains qu'elle ne l'est de nous, et elle était très-peuplée et très-florissante. — 2) *Africa propria* ou *Provincia*, l'Afrique propre ou Province d'Afrique, ou simplement *Africa*. C'est sous ce nom que les Romains, après la troisième guerre punique (146 av. J.-C.), érigèrent en province la totalité de l'ancien territoire de Carthage. Elle s'étendait de la rivière *Tusca*, à l'O., qui la séparait de la Numidie, jusqu'au golfe de la *Syrtis Minor*, au S. E. Elle était partagée en deux gouvernements (*regiones*) savoir, 1) *Zeugis* ou *Zeugitana*, la Zeugitane, comprenant le pays autour de Carthage; 2) le *Byzacium* ou *Byzacena*, la Byzacène, au S. de la Zeugitane, jusqu'au golfe de la *Syrtis Minor*. Elle correspond pour nous à la Régence de Tunis. La province d'Afrique était pleine de villes florissantes et extrêmement fertile. Elle était le principal grenier de Rome, à qui elle fournissait la plus grande partie du blé que réclamaient ses besoins.

Afrĭcānus (-i), l'Africain, surnom donné aux Scipions, à l'occasion de leurs victoires en Afrique (Voy. *Scipio*).

Afrĭcus (-i; λίψ, chez les Grecs), vent d'Afrique soufflant du S.-O. ou de l'O.-S.-O., entre l'Auster et le Favonius, et appelé encore auj. Affrico par les Italiens. C'est un vent violent et pluvieux (*furibundus et ruens*, Senec. *Quæst. Nat.*, 5, 16, 6), dont la fureur se fait sentir sur toute la Méditerranée, au point que la pointe méridionale de l'île de Tyr était entièrement couverte de sable (Curt. 4, 8, 7); souvent il se prend pour un vent violent en général (Virg. *Æ.* 1, 90; Hor. *Od.* 1, 1, 15; Propert. 4, 3, 47).

Ăgămēdēs (-æ), Ἀγαμήδης, fils d'Erginus, roi d'Orchomène; avec son frère Trophonius il construisit le temple d'Apollon à Delphes et le bâtiment où était déposé le trésor de Hyrieus, roi de Hyria en Béotie. Les deux frères, en construisant ce dernier édifice, avaient placé dans le mur extérieur une pierre qui s'enlevait aisément du dehors, et, pénétrant par cette voie, ils pillaient chaque nuit le trésor royal. Hyrieus s'en aperçut et tendit aux voleurs des piéges dans l'un desquels Agamède fut pris. Trophonius, pour ne pas être trahi par la capture de son frère, lui coupa la tête et l'emporta. En punition de ce crime, la terre engloutit Trophonius à l'endroit où se trouve, dans le bois sacré de Lébadée, l'autre dit d'Agamède (Paus. 9, 37, 3). Là s'éleva plus tard l'oracle de Trophonius, dans lequel on invoquait et consultait aussi Agamède en lui offrant, la nuit, des béliers en sacrifice. Une histoire toute semblable est racontée par Hérodote (2,121) relativement au trésor du roi d'Égypte Rhampsinit; vraisemblablement elle avait été importée de Grèce en Égypte, à l'époque où celle-ci devint grecque, et on l'y avait rattachée à quelque ancien récit de trésor volé. La même tradition avait aussi passé en Élide; là c'est Agamède, Trophonius et Cercyon, fils d'Agamède, qui enlèvent le trésor d'Augias; Trophonius et Cercyon s'enfuirent après la mort d'Agamède, le premier à Orchomène, le second à Athènes. Pindare et Plutarque racontent la mort d'Agamède et de Trophonius d'une façon toute différente; ils disent qu'après l'achèvement du temple de Delphes, les deux frères prièrent Apollon de les récompenser de leur travail; Apollon leur promit une récom-

pense dans sept jours, leur recommandant de bien jouir de la vie en attendant; dans la nuit qui précéda le 7e jour ils étaient morts.

Agămemnon (-ŏnis), Ἀγαμέμνων, fils de Plisthène et d'Aéropé ou Triphylé, et petit-fils d'Atrée, roi de Mycènes; mais dans Homère et autres auteurs il est appelé fils d'Atrée (Ἀτρείδης) et petit-fils de Pélops. Agamemnon et son frère Ménélas furent élevés avec Égisthe, fils de Thyeste, dans la maison d'Atrée. Après le meurtre d'Atrée par Égisthe et Thyeste, qui succédèrent à Atrée sur le trône de Mycènes (voy. *Ægisthus*), Agamemnon et Ménélas s'exilèrent à Sparte. Là Agamemnon épousa Clytemnestre, fille de Tyndare, de qui il eut trois filles, Iphianasse (Iphigénie), Chrysothémis, Laodicé (Électre) et un fils, Oreste. La manière dont Agamemnon devint roi de Mycènes est diversement racontée. D'après Homère, il semblerait qu'il aurait paisiblement succédé à Thyeste; selon les autres, il aurait chassé Thyeste et reconquis le trône paternel. Quoi qu'il en soit, il devint le roi le plus puissant de la Grèce. Homère dit qu'il régnait sur tout Argos, c.-à-d. sur le Péloponnèse ou sur la plus grande partie, car la ville même d'Argos était gouvernée par Diomède. Lorsque Hélène, femme de Ménélas, eut été enlevée par Pâris, et que la Grèce conjurée résolut de la faire rendre par la force des armes, Agamemnon fut choisi par les autres princes pour commander en chef l'expédition. Après deux années consacrées aux préparatifs, l'armée des Grecs et la flotte se réunirent dans le port d'Aulis en Béotie. Là, Agamemnon ayant tué un cerf consacré à Artémis (Diane), cette déesse, pour se venger, envoya une peste qui décima l'armée et un calme qui retint les vaisseaux dans le port. Afin d'apaiser sa colère, Agamemnon consentit à immoler sa fille Iphigénie; mais, au moment du sacrifice, elle fut transportée par Diane elle-même en Tauride, et une autre victime fut substituée à sa place. Le calme alors cessa et l'armée fit voile vers les rivages de Troie. Nous racontons ailleurs la querelle qui éclata, la dixième année de la guerre, entre Achille et Agamemnon (voy. *Achilles*). Agamemnon, quoique généralissime de l'armée grecque, n'est pas le héros de l'Iliade, et, en esprit chevaleresque, en bravoure, en caractère, il est entièrement inférieur à Achille. Mais néanmoins il est au-dessus de tous les Grecs en dignité, en puissance et en majesté; il a les yeux et la tête de Jupiter; sa ceinture est pareille à celle d'Arès (Mars) et sa poitrine est comme celle de Poseidon (Neptune). A la prise de Troie, il reçut en récompense Cassandre, fille de Priam. De retour dans ses foyers, il fut assassiné par Égisthe, qui, en son absence, avait séduit sa femme Clytemnestre. Les poëtes tragiques attribuent ce meurtre à Clytemnestre seule. Sa mort fut vengée par son fils Oreste.

Agămemnŏnĭdes (-æ), le fils d'Agamemnon, c.-à-d. Oreste.

Agănippe (-es), 1) fontaine au pied du mont Hélicon en Béotie, Virg. *Ecl.* 10, 12; elle était consacrée aux Muses, et remplissait d'un poétique enthousiasme ceux qui buvaient de ses eaux; elle avait jailli sous le pied de Pégase, Paus. 9, 29, 5. — 2) la nymphe qui présidait à cette fontaine; elle était fille de Permessos. — 3) femme d'Acrisius, mère de Danaé; on l'appelle aussi *Eurydice*.

Agănippis. Voy. *Hippocrene*.

Ăgăthocles (-is), Ἀγαθοκλῆς, Agathocle, tyran de Syracuse, était né (361, av. J.-C.) à Thermæ, ville de Sicile, sujette de Carthage, où Erginus, son père, réfugié de Rhegium, exerçait la profession de potier (Justin, 22, 1, 2). Émigré plus tard avec son père, de Thermæ à Syracuse, il y apprit le métier de potier, puis entra au service, où il parvint au grade de chiliarque. Sa force et sa beauté physique lui attirèrent les bonnes grâces de Damas, noble Syracusain, qui le tira de l'obscurité, et, celui-ci étant mort, il épousa sa veuve et devint par ce mariage un des plus riches citoyens de Syracuse. Dès lors ses vues ambitieuses se développèrent et il fut exilé. Après diverses vicissitudes de fortune, il rassembla une armée et fut déclaré souverain de Syracuse (317 av. J.-C.). Dans l'espace de peu d'années,

toute la partie de la Sicile qui n'obéissait point à la domination de Carthage se soumit à lui. En 310 il fut défait à Himère par les Carthaginois sous la conduite d'Hamilcar, qui mit aussitôt le siége devant Syracuse. Agathocle conçut alors le hardi dessein de transporter le théâtre de la guerre en Afrique, pour détourner le péril qui le menaçait (Justin 22, 4. Diod. 20, 3 sq.). Ses succès furent brillants et rapides. Il battit constamment les troupes carthaginoises (Diod. 20, 29 sq.); mais il fut enfin rappelé d'Afrique par les affaires de Sicile, où plusieurs villes s'étaient révoltées contre lui (307). Il les ramena à l'obéissance, après avoir fait un traité avec Carthage. Il avait pris auparavant le titre de roi de Sicile (306). Il pilla ensuite les îles Lipari et porta ses armes jusqu'en Italie, pour y attaquer les Bruttii. Mais ses derniers jours furent remplis d'amertume par des malheurs de famille. Son petit-fils Archagathus tua son fils Agathocle, en vue de lui succéder sur le trône, et le vieux roi eut à craindre que le reste de sa famille n'eût le même sort. Il envoya en conséquence sa femme et ses deux enfants en Égypte, et sa propre mort suivit presque immédiatement (289), après un règne de vingt-huit ans et à la soixante-douzième année de son âge. Quelques auteurs rapportent une histoire incroyable sur son empoisonnement par Mæno, complice d'Archagathus. Le poison était caché, dit-on, dans la plume qui lui servait de cure-dent, et le réduisit à un état si horrible qu'il fut placé vivant sur le bûcher funèbre et brûlé, sans pouvoir faire un signe qui indiquât qu'il n'était point mort (Diod. 21. *Exc.* 12; Justin. 23, 2).

Ăgăthon, fils de Tisammos, poëte tragique athénien, né vers 447, av. J.-C., d'une famille riche et honorable; il était ami d'Euripide et de Platon. Il obtint son premier succès dramatique en 416; ce fut pour célébrer cette victoire que fut donné le banquet à l'occasion duquel Platon écrivit son dialogue intitulé *le Banquet* (Συμπόσιον). Il se trouva en même temps qu'Euripide à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, (407) et mourut vers 400, à l'âge d'environ quarante-sept ans. Il ne manquait point de mérite; mais ses compositions étaient plus remarquables par leur style élégant et fleuri que par la force et l'élévation des pensées (Voy. Aristoph. *Thesm.* 59 sq.; 106 Sq.; Plutarque, *Sympos.* 3, 1; Aristot. *Poet.* 9, 18. Ælien, *V. H.* 14, 13).

Ăgăthyrna (-æ) et **Ăgăthyrnum** (-i), v. sur la côte N. de la Sicile.

Ăgăthyrsi, peuple sarmate de Transylvanie, sur la riv. Maris (Marosch); il rapportait son origine à un héros Agathyrsos, fils d'Hercule et d'Échidna (Hdt. 4, 10); (sur leurs mœurs et leur caractère, voyez Hdt. 4, 48, 100, 104). Virgile leur donne l'épithète de *picti* (peints), sans doute parce qu'ils se tatouaient la peau (Virg. *Æ.* 4, 146), mais selon Avienus (*Perieg.* 447) ce serait à cause de leurs vêtements bariolés; Cf. Plin. 4, 12, 88. Mel. 2, 1.

Ăgăvē (-ēs); Ἀγαυή, fille de Cadmus et d'Hermione, femme d'Échion, et mère de Penthée. Pour les détails voy. *Pentheus*.

Agbatana. Voy. *Ecbatana*.

Agendicum ou **Agedicum** (-i : Sens), capitale des Senones dans la *Gallia Lugdunensis*.

Ăgēnor (-ŏris), Ἀγήνωρ, 1) frère de Cadmus et d'Europe, fils de Poseidon et de Libya, frère de Bélus et roi de Phénicie, envoya vainement ses fils à la recherche d'Europe; aucun d'eux ne revint, Apollod. 3, 1, 1. Il était un des ancêtres de Didon; de là Virgile appelle Carthage la ville d'Agénor, *Agenoris urbs*, *Æn.* 1, 338. — 2) un des plus vaillants héros troyens, fils d'Anténor et de Théano, voy. Hom. *Il.* 12, 93 sq.; 21, 545 sq.; Paus. 10, 27, 1.

Ăgēnŏrĭdēs (-æ), descendant d'un Agénor, par ex. Cadmus, Phinée et Persée.

Ăgēsĭlāus (-i), Ἀγησίλαος, Agésilas, 1) roi de Sparte, qui régnait vers l'an 886 av. J.-C., et fut contemporain du législateur Lycurgue. — 2) autre roi de Sparte, fils d'Archidamus II,

succéda à son demi-frère Agis II (398, av. J.-C.), à l'exclusion de son neveu Léotychidès, soupçonné de naissance illégitime, et avec l'aide de Lysandre. De 396 à 394, il fit la guerre en Asie Mineure avec de grands succès; mais, au milieu de ses victoires, il fut rappelé en Grèce pour défendre son pays contre Thèbes, Corinthe et Argos qu'Artaxerxe avait poussées à prendre les armes contre Sparte. En 394, il rencontra et défit à Coronée en Béotie les forces confédérées. Pendant les quatre années qui suivirent, il regagna pour sa patrie une grande partie de son ancienne suprématie jusqu'à ce qu'enfin la fatale bataille de Leuctres, en 371, vint renverser pour toujours la puissance de Sparte et transporter pour quelque temps la prééminence à Thèbes. En 361, il passa avec un corps de mercenaires lacédémoniens en Égypte, où il mourût dans l'hiver de 361 à 360, à l'âge de plus de quatre-vingts ans et après un règne de trente-huit années. De sa personne Agésilas était petit, avait un air commun, et, de plus, était boiteux, infirmité qui avait fourni une objection sérieuse à son accession au trône, un oracle, curieusement accompli depuis, ayant averti Sparte des malheurs qui l'attendaient sous un « pouvoir boiteux. » En effet, ce fut sous son règne qu'eut lieu la chute de sa puissance, mais non par la faute d'Agésilas; car ce fut un des meilleurs citoyens et des plus grands capitaines qu'elle ait jamais eu (Voir Plut. *Ages.*; *Lys.*; Xen. *Hellen.*; Nep. *Ages.*; Justin, 22, 2, 6).

Ăgēsĭpŏlĭs, nom de plusieurs rois de Sparte. 1) fils de Pausanias, succéda à son père, étant encore mineur (394, av. J.-C.) et régna quatorze ans); — 2) fils de Cléombrote, régna un an (371); — 3) successeur de Cléomène en 220; mais il fut bientôt déposé par son collègue Lycurgue.

Aginnum (-i, Agen), v. capitale des Nitiobriges dans la Gaule Aquitaine.

Ăgis (-ĭdis), nom de plusieurs rois de Sparte. 1) fils d'Eurysthène, fondateur de la famille des Agides, vers l'an 100 av. J.-C. (Hdt. 7, 204). Il soumit, dit-on, les anciens habitants de la Laconie, les Hélotes (Strab. 8, 5). — 2) Agis Ier, fils d'Archidamus II, frère d'Agésilas, régna de 425 à 398. Il prit une part active à la guerre du Péloponnèse et envahit plusieurs fois l'Attique. Lorsque Alcibiade vint à Sparte, il fut l'hôte d'Agis dont il séduisit, dit-on, la femme Timæa; opinion qui fit exclure du trône Léotychidès, fils d'Agis, comme fruit de l'adultère (voir Thuc. 4, 2; 5, 64 sq.; Plut. *Lys.* 14; Xen. *Hellen.* 3, 3, 1. Plut. *Ag.* 3). — 3) Agis II, fils d'Archidamus III, régna de 338 à 330. Il tenta de renverser la puissance macédonienne en Europe, pendant qu'Alexandre était en Asie, mais il fut vaincu et tué dans la bataille par Antipater, en 330 (voir Plut. *Ag.* 3; Curt. 4, 1, 30; 6, 1, 1-16; Justin. 12, 1; Arr. 2, 1 3.). — 4) Agis III, fils d'Eudamidas II, régna de 244 à 240. Il tenta de remettre en vigueur les institutions de Lycurgue et d'opérer une réforme complète dans le gouvernement de Sparte, mais il échoua devant la résistance de son collègue Léonidas II; jeté en prison, il y fut mis à mort par ordre des éphores avec sa mère et sa grand'mère (Plut. *Ag.* 6-8; 13-15; 16 sq.).

Aglăĭa (-æ), Aglaé, une des Grâces ou Charites (propr. la Brillante).

Agraulos (-i), 1) fille d'Actæus, premier roi d'Athènes, et femme de Cécrops. — 2) (nommée Ἄγλαυρος dans Hérodote), fille de Cécrops et d'Agraulos, sur laquelle on raconte diverses histoires. Minerve (Athéné) aurait donné Érichthonius à Agraulos et à sa sœur Hersé dans un coffre fermé, avec défense sévère de l'ouvrir; mais elles enfreignirent cette défense (voy. *Erichthonius*). Agraulos en fut punie dans la suite par Mercure qui la changea en pierre pour avoir voulu l'empêcher de pénétrer chez sa sœur Hersé dont ce dieu s'était épris. Une autre légende rapporte qu'Agraulos se précipita elle-même du haut de l'Acropole, parce qu'un oracle avait déclaré que les Athéniens seraient vainqueurs, si quelqu'un d'entre eux se sacrifiait à son pays. Les

Athéniens reconnaissants lui élevèrent sur l'Acropole un temple où les jeunes Athéniens qui recevaient leur premier équipement guerrier juraient de combattre jusqu'au dernier pour la défense de la patrie (Hdt. 8, 53; Apollod. 3, 14, 2.).

Agri decumates, terres décumates, c.-à-d. assujetties à la dîme. Ce nom fut donné par les Romains à une partie de la Germanie située à l'E. du Rhin et au N. du Danube, dont ils prirent possession, quand les Germains se furent retirés vers l'E., et qu'ils donnèrent aux Gaulois et plus tard à leurs propres vétérans, sous la condition qu'ils payeraient une redevance fixée au dixième du produit (*decuma*, dîme). Vers la fin du premier ou le commencement du second siècle de notre ère, ces terres furent incorporées à l'empire romain. Voy. Tac. *Germ.* 29; *Ann.* 13, 54; et le gr. Dict. lat. de Freund-Theil au mot *Decumates*.

Agrĭcŏla (-æ), **Cn. Jūlĭus**, né le 13 juin de l'an 37 av. J.-C., à Forum Julii (Fréjus), en Provence, était fils de Julius Græcinus, qui avait été mis à mort par Caligula, et de Julia Procilla. Il reçut une éducation soignée, et fut le premier qui servit en Bretagne (60 apr. J.-C.) sous Suétonius Paulinus; il fut questeur en Asie en 63, gouverneur de l'Aquitaine de 74 à 76, et consul en 77, quand il fiança sa fille à l'historien Tacite, auquel il la maria l'année suivante. En 78 il fut nommé gouverneur de la Bretagne; il y resta sept ans, pendant lesquels il soumit tout le pays à l'exception des montagnes de la Calédonie, et par son administration pleine de sagesse introduisit parmi les habitants la langue et la civilisation de Rome. Il fut rappelé en 85 par la jalousie de Domitien, et à son retour il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort arrivée en 93. Il fut, dit-on, empoisonné par ordre de Domitien. Son caractère a été dépeint sous les plus brillantes couleurs par Tacite son gendre, dont la *Vie d'Agricola* est parvenue jusqu'à nous.

Agrigentum (-i), appelée aussi **Acrăgas** (-antis), Agrigente, chez les Grecs modernes Girgenti, ville située sur la côte S. de la Sicile, à 24 milles environ de la mer. Elle était célèbre par



Agrigente.

sa richesse et sa nombreuse population et était une des plus brillantes cités du monde ancien. Elle fut fondée par une colonie dorienne de Géla, vers l'an 579 av. J.-C.; elle fut gouvernée seize ans (570-554) par le cruel tyran Phalaris, et plus tard par Théron (488-472). Elle fut détruite par les Carthaginois (406) (Diod. Sic. 13, 82-90) et, bien que rebâtie par Timoléon, elle ne recouvra jamais sa première grandeur. Elle tomba au pouvoir des Romains en 210. C'était la patrie d'Empédocle. Ses habitants avaient une grande réputation d'hospitalité et d'esprit (Cic. *Verr.* 4, 43). On y remarque encore de gigantesques ruines de l'ancienne cité.

Agrippa (-æ) **Hērōdes**, 1) appelé Agrippa le Grand, fils d'Aristobule et de Bérénice, et petit-fils d'Hérode le Grand. Il fut élevé à Rome et vécut dans la plus grande intimité avec les futurs empereurs Caligula et Claude. Caligula lui donna les tétrarchies de l'*Abilène*, de la *Batanæa*, de la *Trachonitis*, et de l'*Auranitis*. Claude annexa la Judée et la Samaria à ses domaines. Son gouvernement fut très-populaire parmi les Juifs. Ce fut probablement pour augmenter cette popularité qu'il fit décapiter l'apôtre saint Jean et jeter saint Paul en prison (44 ap. J.-C.). Il mourut à Césarée cette même année. Sa mort est racontée dans le XII[e] chapitre des Actes des Apôtres. — 2) fils du précédent, roi de Chalcis. Dans la révolte des Juifs, il fut du parti des Romains, et, après la prise de Jérusalem, il se rendit à Rome avec sa sœur Bérénice. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, l'an 100 de notre ère. C'est devant

cet Agrippa que saint Panl prononça sa défense, l'an 60 (Actes des Apôtres, XXV-XXVI).

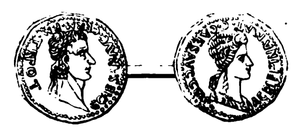
Agrippa (-æ) **M. Vipsanius**, né, en 63, d'une famille obscure (Tac. *Ann.* 1, 3), étudia avec le jeune Octave (plus tard empereur sous le nom d'Auguste) à Apollonie en Illyrie; et, après le meurtre de César, en 44, il était un des amis intimes d'Octave (Nep. *Att.* 12, 1), qu'il engagea à se rendre immédiatement à Rome (Plut. *Brut.* 27). Dans les guerres civiles qui suivirent et dont le résultat fut de rendre Auguste maître du monde romain, Agrippa prit une part très-active, et ses talents militaires contribuèrent pour une grande part à ce résultat. Il commandait la flotte d'Auguste à la bataille d'Actium en 31. Il fut trois fois consul (Tac. *An.* 1, 3; Plut. *Ant.* 87), et dans son troisième consulat, en 27, il bâtit le Panthéon. En 21 il épousa Julie, fille d'Auguste, et continua d'être employé dans divers commandements militaires jusqu'à sa mort en l'an 12. De sa première femme, Pomponia, Agrippa avait eu Vipsania, mariée à Tibère, successeur d'Auguste; et de Julia il eut deux filles, Julie et Agrippine, et trois fils, Caius Cæsar, Lucius Cæsar (voy. *Cæsar*) et Agrippa Postumus; les deux premiers furent adoptés par l'empereur et désignés comme ses successeurs; le dernier fut relégué par Auguste dans l'île de Planasia et mis à mort par Tibère à son avénement en l'an 14 (voy. de plus Dion Cass. 48, 20; 49, 43; 54, 24; 28; Pline, 36, 24, 3).



M. Agrippa, général d'Auguste.

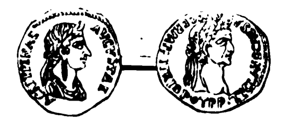
Agrippa Postumus. Voy. l'article précéd. à la fin.

Agrippina (-æ), 1) fille de M. Vipsanius Agrippa et de Julie, la fille d'Auguste, épousa Germanicus, de qui elle eut neuf enfants, et, dans ce nombre, l'empereur Caligula et Agrippine, mère de Néron. Elle était distinguée par ses vertus et par son héroïsme, et partageait tous les périls de son époux dans ses campagnes. A sa mort (en l'an 17) elle retourna en Italie, mais les témoignages de sympathie qu'elle y reçut du peuple irritèrent encore la haine que lui avaient vouée depuis longtemps Tibère et sa mère Livie; et Tibère finit par la reléguer dans l'île de Pandataria



Agrippine I. Tête de Caligula, sur le revers.

(an 30), où elle mourut trois ans après, probablement en se laissant volontairement mourir de faim. — 2) fille de Germanicus et d'Agrippine (nº 1), et mère de l'empereur Néron, née à *Oppidum Ubiorum*, ville appelée plus tard en son honneur *Colonia Agrippina*, auj. Cologne. Elle était belle et intelligente, mais licencieuse, ambitieuse et cruelle. Elle fut mariée d'abord à Cn. Domitius Ahenobarbus, de qui elle eut un fils, qui fut plus tard l'empereur Néron; ensuite à Crispus Passienus, et enfin à l'empereur Claude (49), bien qu'elle fut sa nièce. Elle eut sur l'imbécile Claude assez d'influence pour lui faire adopter son fils, au préjudice du sien propre nommé Britannicus; et, afin d'assurer à ce fils adoptif la succession de Claude, elle empoisonna ce dernier (l'an 54). Le jeune empereur fut bientôt fatigué de l'ascendant que sa mère avait pris sur lui, et, après plusieurs tentatives pour secouer ce joug devenu insupportable, il la fit assassiner en 59 (voir Tac. *Ann.* 12, 9 et sq.; 12, 64; 14, 1; Suét. *Claude* 43; Ner. 34).



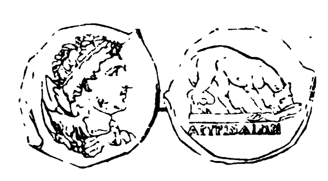
Agrippine II. Tête de Claude, sur le revers.

Agrius (-**i**), fils de Porthaon et d'Eurytê, et père de Thersite et de cinq autres fils.

Agyīeus (trisyll.), Ἀγυιεύς, surnom d'Apollon, comme dieu tutélaire des rues et des places publiques à Mycènes et ailleurs.

Agylla. Voy. *Cære*.

Agȳrium, Ἀγύριον, v. de Sicile, sur le Cyamosorus, au N.-O. de Centuripæ et au N.-E. d'Enna, patrie de l'historien Diodore; auj. San Philippo d'Argiro.



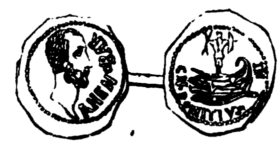
Agyrium, en Sicile.

Ahala (-**æ**), **C. Servilius**, était maître de la cavalerie sous le dictateur L. Cincinnatus (439 av. J.-C.), quand il tua de sa main dans le forum Sp. Mælius qui refusait de comparaître devant le dictateur. Il fut traduit en justice et n'échappa à une condamnation que par un exil volontaire (Liv. 4, 57; 5, 9).

Aharna (-**æ**), v. d'Étrurie, au N.-E. de *Volsinii*.

Ahēnŏbarbus (-**i**), nom d'une famille distinguée de la *gens Domitia*. Les membres de cette famille devaient, dit-on, ce surnom d'*Ahenobarbi*, c.-à-d. « Barbe-d'airain » ou « Barberousse » au fait suivant : les Dioscures (Castor et Pollux) vinrent annoncer à un de leurs ancêtres la victoire remportée par les Romains sur les Latins sur les bords du lac Régille (496), et, pour confirmer la vérité de cette nouvelle, lui avaient caressé les cheveux et la barbe, qui, de noirs, devinrent immédiatement roux (Suet. *Ner.* 1 sq.; Plut. *Æm. Paul.* 25). — *Cn. Domitius Ahenobarbus* consacra, comme *prætor urbanus*, un temple à Faune, l'an de R. 560 (Liv. 33, 42) et dirigea la guerre contre les Boiens dont il ravagea le territoire jusqu'à ce qu'ils se fussent soumis (*id.* 36, 37). — 2) fils du précédent, fit partie, en 587, de la commission chargée, avec L. Æmilius Paulus, de régler les affaires de Macédoine (Val. Max. 1, 1, 3). — 3) fils du précédent, consul en 632, vainquit les Allobroges et les Arvernes (Cic. *Font.* 12, 26), en partie à l'aide de ses éléphants qui effrayèrent l'ennemi. Censeur, en 639, il chassa du sénat les membres indignes (Cic. *Cluent.* 42, 119; Val. Max. 2, 2, 9). Ce fut lui encore qui construisit dans les Gaules la voie Domitia (Cic. *Font.* 4, 8). — 4) fils du précédent, consul en 658, premier auteur de la loi *de Sacerdotiis*, aux termes de laquelle les sacerdoces ne devaient plus être conférés par le choix (*cooptatio*) des colléges sacerdotaux, mais par le peuple au moyen de dix-sept tribus tirées au sort (Cic. *Læl.* 25, 96; *Leg. agr.* 2, 7, 17 sq.), une loi semblable, proposée par le tribun C. Licinius Crassus, ayant été repoussée sur l'observation, faite par l'augure C. Lælius, que cette loi était une véritable profanation de la *religio sacrorum*. Sur sa lutte avec M. Æmil. Scaurus voy. Cic. *Dejot.* 11, 31 et Val. Max. 6, 5, 5. Comme censeur avec L. Crassus, le célèbre orateur (622), il lança un édit contre les écoles de rhéteurs nouvellement établies. — 5) *L. Dom. Ahenob.*, frère du précédent, consul en 660, combattit le tribun Saturninus en 654; il fut tué comme partisan de Sylla, sur l'ordre de Marius, par le préteur Damasippus dans la Curia Hostilia (Val. Max. 9, 2, 3). — 6) fils du précédent, beau-fils de Cinna, un des partisans de Marius proscrits par Sylla en 672; il se mit, à Clupea en Afrique, à la tête de ses amis réfugiés, mais il fut vaincu par Pompée et tomba aux premiers rangs, Plut *Pomp.* 10 sq.; Val. Max. 6, 2. 8. — 7) *L. Dom. Ahenob.* (fils du n° 4), consul en 700, *vir neque satis constans et ingenio truci* (Suet. *Ner.* 2), mari de Porcia, sœur de Caton d'Utique, ennemi implacable de César, à qui il avait été désigné comme successeur dans les Gaules (Cæs. *B. C.* 1, 6). Il rassembla une armée à Corfinium dans le Samnium et voulut se joindre à Pompée, mais les lenteurs de Pompée et l'arrivée sou-

daine de César rendirent cette tentative vaine. Il tomba entre les mains de César qui le laissa généreusement partir avec sa caisse militaire (Cæs. *ibid.* 16). A Pharsale il était à l'aile droite en face d'Antoine; mais, après la victoire de César, il s'enfuit du camp sur une hauteur où les cavaliers d'Antoine le prirent et le percèrent de coups (*id. ibid.* 3, 99; Cic. *Phil.* 2, 29, 71). — 8) *Cn. Dom. Ahen.*, fils du précédent, prit part aux derniers efforts de son père à Corfinium et à Pharsale, mais obtint de César la permission de retourner en Italie. Là il entra dans la conjuration formée contre César (Cic. *Phil.* 2. 11, 27), et suivit plus tard Brutus en Macédoine. Comme chef de la flotte qui opérait dans la mer Ionienne, il anéantit les vaisseaux du triumvir; mais, après la bataille de Philippes, il livra cette flotte à Antoine avec qui il s'était réconcilié par l'entremise d'Asinius Pollion; il l'abandonna toutefois quand il eut appris ses relations avec Cléopâtre et passa du côté d'Octave, mais il mourut bientôt après. — 9) *L. Dom. Ahen.*, fils du précédent, consul en 738, marié à la fille aînée du triumvir Antoine, conduisit en qualité de général une armée en Germanie au-delà de l'Elbe et pénétra en Allemagne plus avant qu'aucun romain avant lui (Tac. *An.* 1, 63; 4, 44). Il était d'ailleurs arrogant et grossier et donna des jeux de gladiateurs avec une cruauté sans exemple (Suet. *Ner.* 4). — 10) *Cn. Dom. Ahenob.*, fils du précédent, mari d'Agrippine, fille de Germanicus, père de l'empereur Néron, gouverna la Sicile en qualité de proconsul; mais c'était un homme sans considération.



Cn. Domitius Ahenobarbus.

Aides ou **Aidōneus.** Voy. *Hades*.

Aius Locutius ou **Loquens**, divinité romaine. Lorsque les Gaulois, l'an 390 av. J.-C., marchèrent sur Rome, on entendit à Rome, dans la rue neuve, au milieu du silence de la nuit, une voix qui annonçait leur approche, mais on n'y prit pas garde. Après la prise et l'incendie de la ville, comme on rétablissait les sanctuaires, on se souvint de cette voix négligée et on éleva, en expiation, à *Aius Locutius* ou *Loquens* c.-à-d. au *parleur prophétique*, un autel entouré d'une enceinte consacrée (Liv. 5, 50; Cic. *de Div.* 2, 32).

Ājax (**-ācis**), Αἴας, 1) fils de Télamon, roi de Salamine et petit-fils d'Éaque. Homère l'appelle Ajax le Télamonien (ὁ Τελαμώνιος), Ajax le Grand, ou simplement Ajax, pour le distinguer de l'autre Ajax, fils d'Oïlée (ὁ Ὀϊλῆος, Ὀϊλεύς, Ὀϊλιάδης, Οἰλείδης), surnommé aussi le Locrien (ὁ Λοκρός). Il partit pour Troie avec douze vaisseaux, et est représenté dans l'Iliade comme le plus brave après Achille. Dans la dispute relative aux armes d'Achille, il fut vaincu par Ulysse, et la douleur qu'il en ressentit fut, suivant Homère, la cause de sa mort (*Od.* 11, 541). Les poëtes plus récents racontent que cette défaite le jeta dans de si violents transports de folie furieuse qu'il s'élança la nuit hors de sa tente, égorgea les troupeaux des Grecs, croyant frapper ses odieux adversaires, et finit par se percer lui-même de son épée (Pind. *Nem.* 7; Soph. *Aj.*; Ov. *Met.* 13, 1). De son sang naquit une fleur pourprée portant sur ses feuilles les deux lettres *Ai*, initiales de son nom, et dont le son est l'expression d'un soupir. Homère ne parle point de *Tecmessa*, sa captive, fille du roi phrygien Teuthras, de qui il aurait eu un fils. Son tombeau (Αἰάντειον) se trouvait sur le cap Rhétée, et il avait à Salamine, comme héros national, un temple, une statue et une fête (Αἰάντεια). — 2) fils d'Oïlée, roi des Locriens, appelé aussi « Ajax le Petit », fit voile pour Troie avec quarante vaisseaux. Il est représenté comme petit de taille, mais habile à lancer le javelot et, après Achille, le plus rapide à la course de tous les Grecs. *Il.* 2, 527; 14, 520. A son retour de Troie, il fit naufrage; il put se sauver sur un rocher, grâce à l'assistance de

Neptune; mais, comme il se vantait avec bravade d'échapper en dépit des immortels, Neptune, d'un coup de son trident, partagea le rocher qui le supportait et l'engloutit dans les flots (*Od.*



Ajax (marbres d'Égine).

4, 499). Tel est le récit d'Homère. Virgile nous dit que Minerve était courroucée contre lui, parce que, la nuit où Troie fut prise, il avait fait violence à Cassandre dans son temple. Les Locriens Opuntiens l'honoraient comme un demi-dieu et, dans les combats, lui laissaient toujours une place dans leurs rangs.

Ălăbanda (**-ōrum**), Ἀλάβανδα, v. considérable de Carie, Hdt. 7, 195 (d'après le l. 8, 136, v. de Phrygie), non loin du Méandre, et située entre deux collines. Elle était célèbre par son commerce et le goût des arts, mais décriée pour ses mœurs dissolues. Sous les Romains elle était le siége d'un *Conventus juridicus* (Cic. *de N. D.* 3, 15. *Ad div.* 13, 56. Liv. 33, 78).

Ălalcŏmĕnæ (**-ārum**), Ἀλαλκομεναί, 1) ancienne v. de Béotie, entre le mont Tilphossion et le lac Copaïs, avec un ancien temple de Minerve; la tradition d'après laquelle la déesse serait née dans cette ville la préserva de la destruction (Hom. *Il.* 4, 8; Paus. 9, 33). — 2) v. dans l'île d'Ithaque; — 3) v. de Thessalie.

Ălălĭa. Voy. *Aleria.*

Alāni, Ἀλανοί, Ἀλαυνοί, les Alains, grand peuple scythique, peut-être le même que les Albanais (voy. *Albania*), habitaient primitivement dans la partie E. du Caucase; ils pénétrèrent ensuite dans les plaines de la Russie, envahirent aussi, par les Portes Caspiennes, du temps de Vespasien, la Médie et l'Arménie. Plus tard, dans le cinquième siècle de notre ère, ils battirent près de Philippes, en Macédoine, l'empereur Gordien. Chassés par les Huns, ils ravagèrent avec les Suèves et les Vandales la Gaule et l'Espagne, où, défaits par les Goths et par les Francs, ils disparurent comme nation.

Alarīcus (**-i**) [en allemand **Al-ric**, c.-à-d. tout riche], roi des Visigoths, qui prit et pilla Rome, le 24 août 410. Il mourut peu de temps après, à Consentia, dans le Bruttium.

Alba (**-æ**) **Silvius**, un des rois mythologiques d'Albe la Longue, fils de Latinus, régna trente-neuf ans.

Alba (**-æ**) **Fucentia** ou **Fucentis** ou **Marsorum**, v. des Marses, et plus tard colonie romaine, située sur un rocher très-élevé près du lac *Fucinus*, et employée par les Romains comme prison d'État, à cause de sa forte position; le roi Persée de Macédoine y fut détenu, Liv. 10, 1; Vell. 1, 14. Les habitants s'appelaient *Albenses*. — 2).

Alba-Longa, Albe la Longue, entre le mont Albain et le lac Albain, près du couvent actuel de Palazzola. D'après la tradition, elle fut fondée par Ascagne, fils d'Énée, et fut elle-même le berceau de Rome. Par suite de la trahison dont un dictateur albain, Mettus Suffetius, se rendit coupable envers les Romains, ceux-ci rasèrent Albe et en transplantèrent les habitants à Rome, sur le mont Cœlius (Liv. 1, 3, 30-33). Tout le pays environnant était et est encore couvert de très-belles constructions. Ces charmantes villas s'appelaient *Albanum*. On désignait les habitants d'Albe la Longue sous le nom d'*Albani*, pour les distinguer des *Albenses*. — 3) *Alba Pompeia*, v. de Ligurie, colonisée par le Grand Pompée; patrie de l'empereur Pertinax.

Albānia (**-æ**), Ἀλβανία (Strab. 11, 500), contrée d'Asie, bornée au N. par le Caucase (monts Cérauniens), à l'E. par la mer Caspienne, au S. par les

fleuves Cyrus et Araxe, à l'O. par l'Ibérie, auj. le Schirvan ou le Daghistan; pays riche en blés, en vignes et en pâturages, habité par un peuple chasseur et guerrier, Arr. 3, 8, 11, 13. C'était une tribu scythique, qu'on regarde comme identique aux *Alani*. Les Romains ne les connurent qu'à l'époque de la guerre contre Mithridate, où ils opposèrent alors à Pompée une nombreuse cavalerie.

Albaniæ ou **Caspiæ Portæ**, défilé près de la mer Caspienne. C'est encore auj. le seul passage pour pénétrer dans le Schirvan.

Albānum. Voy. *Alba*, n° 2.

Albānus lacus, petit lac d'environ 5 milles de circonférence, à l'O. du *Mons Albanus*, entre *Bovillæ* et *Alba Longa*. C'est le cratère d'un volcan éteint, et il a plusieurs centaines de pieds de profondeur. La tranchée (*emissarium*) creusée par les Romains à travers le roc pendant le siége de Véies pour décharger le trop plein du lac, existe encore auj. (Lago d'Albano) près de Castel-Gandolfo. Dans le voisinage se trouve un autre lac plus petit, entouré, comme le *L. Albanus*, de belles forêts, *lacus Nemorensis* ou *Speculum Dianæ* (auj. L. di Neri) avec un bois et un sanctuaire consacrés à Diane (Liv. 5, 19. Cic. *Mil.* 31).

Albānus mons, le mont Albain, auj. Monte Cavo ou Albano, était, dans son sens le plus restreint, la montagne du Latium sur le penchant de laquelle était située Albe la Longue. C'était la montagne sacrée des Latins, sur laquelle se célébraient les fêtes religieuses de la Ligue latine (*feriæ latinæ*), et sur son sommet le plus élevé était le temple de Jupiter Latiaris, où les généraux romains montaient en triomphe, quand le triomphe proprement dit leur était refusé à Rome. Le mont Albain, dans sa signification la plus étendue, comprenait le mont Algide et les montagnes qui avoisinaient Tusculum.

Albici (**-ōrum**), Ἀλβίοικοι, Ἀλβιεῖς, peuple gaulois très-belliqueux qui habitait les montagnes situées au N. de Marseille.

Albīnŏvānus (**C. Pedo**), ami d'Ovide, qui lui adresse une de ses épîtres écrites du Pont (4, 10). On lui attribue trois élégies latines, publiées par Wernsdorf et par Meinecke.

Albīnus ou **Albus Postumius**, nom d'une famille patricienne à Rome, dont plusieurs membres occupèrent les charges les plus élevées de l'État depuis le commencement de la république jusqu'à sa chute. Le fondateur de cette famille était dictateur, l'an 498 av. J.-C., quand il battit les Latins près du lac Régille.

Albīnus Clodius, était gouverneur de la Bretagne à la mort de Commode, l'an 192 de notre ère. Afin de s'assurer de sa neutralité, Septime-Sévère le créa César; mais quand Sévère eut triomphé de ses rivaux, il tourna ses armes contre Albinus. Une grande bataille fut livrée entre eux à Lyon, en Gaule (197). Albinus fut battu et tué.



Albinus Claudius, empereur romain, ap. J.-C., 197.

Albĭon (**-onis**), proprement *blanche-terre*, autre nom de la *Britannia*, ainsi nommée à cause de la blancheur de ses côtes vis-à-vis de la Gaule.

Albis (**-is**), l'Elbe, un des grands fleuves de la Germanie, le plus oriental que connussent les Romains; mais, comme ils n'avaient exploré son cours que dans sa partie septentrionale jusqu'à son embouchure pendant les expéditions de Drusus (9 av. J.-C.) et de Tibère (5 apr. J.-C.), Tacite (6, 41) et Strabon n'en ont que des notions inexactes. Tacite le confond avec l'Éger et place sa source chez les Hermundures; Dion Cassius au contraire (55, 1) le fait naître dans les *Vandalici Montes* (Riesengebirge).

Albium Ingaunum ou **Albingaunum**, v. des *Ingauni* sur la côte de Ligurie, et municipe.

Albium Intemelium ou **Albintemelium**, v. des *Intemelii*, sur la côte de Ligurie, et municipe.

Albŭla (-æ), ancien nom du Tibre. Voy. Tiberis.

Albŭlæ aquæ. Voy. *Albunea.*

Albŭnĕa et **Albūna** (Hor. *Od.* 1, 7, 12; Tib. 2, 5, 69), nymphe prophétique ou sibylle, qui se tenait dans les grottes sombres d'un bois situé près du lieu où l'Anio se précipite en tourbillon écumeux et avec un bruit semblable à celui du tonnerre; dans le voisinage étaient des eaux sulfureuses (*Albulæ*, employées de bonne heure par les malades comme bain et comme boisson) et un lac d'où s'élevaient des exhalaisons empoisonnées (Virg. *Æn.* 7, 82); là aussi se trouvait l'oracle de *Faunus Fatidicus.* Peut-être Albunée est-elle la même que la *Mater Matuta* (Liv. 7, 27), cette déesse du matin honorée par les populations maritimes de l'Italie, et que la Leucothea ou Ino des Grecs. Elle avait près de Tibur un temple et une fontaine. Le temple existe encore à Tivoli.

Alburnus mons, montagne de Lucanie, couverte de bois, derrière *Pæstum.*

Alcæus (-i), Ἀλκαῖος, Alcée, 1) né à Mitylène dans l'île de Lesbos, le plus ancien des poëtes lyriques éoliens, florissait vers l'an 612 av. J.-C., en même temps que Sappho. Dans la guerre entre les Athéniens et les Mitylénéens pour la possession de Sigeum (606 av. J.-C.), il eut la honte de laisser ses armes sur le champ de bataille. Il appartenait par sa naissance au parti de la noblesse et fut envoyé en exil avec son frère Antiménidas, quand le parti populaire triompha. Il essaya de rentrer dans sa patrie par la force des armes, mais tous ses efforts furent déjoués par le sage Pittacus qui avait été élu dictateur (αἰσυμνήτης) par le peuple pour lui résister ainsi qu'aux autres exilés. Alcée et son frère voyagèrent ensuite dans divers pays; l'époque de sa mort est incertaine. Les fragments qui nous restent de ses poëmes et les excellentes imitations d'Horace nous font connaître le caractère de son talent. Celles de ses poésies qu'on estimait le plus furent ses odes guerrières (στασιωτικά) dans lesquelles il essayait de relever l'esprit de la noblesse (*minaces Alcæi camenæ*, Hor.). Il avait aussi composé des hymnes, des poésies érotiques et bachiques (ἐρωτικά, συμποτικά), où respire une forte sensibilité. Il est l'inventeur de la strophe alcaïque. — 2) un autre Alcée, de Mitylène, poëte comique et rival d'Aristophane, a composé dix comédies, la plupart empruntées à la mythologie, parmi lesquelles on remarque le titre de comitragédie (κωμῳδοτραγῳδία).

Alcăthŏus (Ἀλκάθοος, Ἀλκάθους, 1) fils de Pélops et d'Hippodamie, obtint la main d'Évechmé, fille de Mégarée, en tuant sur le Cithéron le lion qui avait mis en pièces le fils de ce prince, et il succéda à son beau-père sur le trône de Mégare. Il rétablit les murs de la ville, détruits par les Crétois, et construisit une des deux citadelles de Mégare, celle qui fut nommée Alcathoé, ainsi qu'un temple d'Apollon. Il fut aidé dans ces ouvrages par Apollon. La pierre sur laquelle le dieu avait coutume de déposer sa lyre, pendant le travail, rendait, dit-on, bien longtemps après, quand on la frappait, un son semblable à celui d'une lyre. Alcathoüs avait à Mégare un *heroum*, et des jeux, Ἀλκαθοῖα, étaient célébrés en son honneur. — (2 nom d'un Troyen (voy. *Æneas*).

Alcestis (-is) ou **Alceste** (-es), femme d'Admète. Voy. *Admetus.*

Alcĭbĭădēs (-is), fils de Clinias et de Dinomaché, naquit à Athènes vers l'an 450 av. J.-C. A la mort de son père, arrivée trois ans après (447), il passa sous la tutelle de son plus proche parent, le célèbre Périclès. Il était beau, doué des plus heureuses dispositions, et fort riche. Sa jeunesse se passa au milieu de tous les désordres. Socrate, qui connaissait ses capacités, essaya, mais en vain, de le ramener à la vertu. Les liens d'amitié qui les unissaient furent resserrés par de mutuels services. A la bataille de Potidée (432), Socrate lui sauva la vie, et, à celle de Délium (424), Socrate, à son tour, lui dut son salut. Après la mort de Cléon (422), il devint un des principaux personnages politiques, et le chef du parti de la guerre en opposition avec Nicias. En 415, il fut nommé, avec Nicias et Lamachus, au commandement de l'expédition de Sicile. Pendant qu'on faisait les préparatifs de cette expédi-

tion, eut lieu, la nuit, une mutilation mystérieuse de tous les Hermès, attentat que les terreurs populaires rattachaient à un complot ayant pour objet le renversement de la constitution athénienne. Alcibiade fut accusé d'être le chef de cette conspiration. Il demanda qu'on fit une enquête avant qu'il levât l'ancre; ses ennemis s'y refusèrent, mais à peine était-il en vue des côtes de Sicile, qu'il fut rappelé pour se défendre. Il rebroussa donc chemin, mais il parvint à s'échapper à *Thurii*, et de là il se rendit à Sparte, où il se conduisit en ennemi avoué de son pays. Les manœuvres de son ennemi Agis II, dont il avait séduit la femme, l'obligèrent à quitter Sparte et à chercher un refuge auprès de Tissapherne (412), dont il gagna promptement la faveur. Par son influence, il le détermina à abandonner la cause des Spartiates et à professer hautement sa volonté d'assister les Athéniens, qui, en conséquence, rappelèrent Alcibiade de son exil (411). Il ne revint pas immédiatement à Athènes, et resta loin de sa patrie quatre années encore, pendant lesquelles les Athéniens, sous son commandement, gagnèrent les batailles de Cynossema, d'Abydos et de Cyzique, et prirent possession de Chalcédon et de Byzantium. En 407, il rentra à Athènes, où il fut reçu avec un grand enthousiasme et nommé commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer. Mais la défaite essuyée à Notium et causée, en son absence, par l'imprudence de son lieutenant Antiochus, fournit à ses ennemis des armes contre lui et son commandement lui fut retiré (406). Il s'exila de nouveau volontairement dans son domaine fortifié, à Bisanthe, dans la Chersonèse de Thrace. Après la chute d'Athènes (404), il se réfugia auprès de Pharnabaze. Il était sur le point de se rendre à la cour d'Artaxerce, quand une nuit sa demeure fut entourée par une bande de gens armés, qui y mirent le feu. Il s'élança dehors l'épée à la main, mais il tomba percé de traits (404). Les assassins étaient ou des hommes aux gages des Spartiates ou les frères d'une noble dame séduite par Alcibiade. Il laissa de sa femme Hipparète un fils nommé Alcibiade qui ne se distingua jamais (voir Plut. *Alcib.*; Thuc. 5, 43 sq.; 6, 6, 27; 88; 7, 18; 8, 14, 45; 15, 56; Xén. *Hell.* 1, 1, 11; 1, 5, 14; Nep. *Alcib.*).

Alcīdēs (-æ), Alcide, un des noms d'Hercule, comme petit-fils d'Alcée.

Alcĭmĕdē (-ēs), Ἀλκιμέδη, fille de Phylax et de Clymène, femme d'Éson et mère de Jason, Apoll. Rh. 1, 47.

Alcĭnŏus (-i), Ἀλκίνοος, fils de Nausithoüs, et petit-fils de Neptune, est célébré dans l'Odyssée comme un prince heureux et sage qui régnait sur les Phéaciens dans l'île de Scheria. Il recueillit Ulysse après son naufrage et le fit accompagner, comblé de présents, dans sa patrie. Dans le récit de l'expédition des Argonautes, il habite l'île de Drépane; il accueille les Argonautes au retour et protége Médée contre les Colchidiens qui la poursuivent. Ceux-ci, craignant de s'en retourner sans Médée, restent auprès d'Alcinoüs (Apoll. Rh. 4, 990).

Alcĭphron (-ōnis), Ἀλκίφρων, le plus distingué des épistolographes grecs, était peut-être contemporain de Lucien, vers l'an 180 de notre ère. Ses lettres, au nombre de 116, sont écrites par des personnages fictifs, dans un style remarquable par sa pureté et son élégance. Elles offrent une peinture intéressante des mœurs et de la civilisation grecque, et particulièrement d'Athènes, dans les diverses classes de la société.

Alcĭthŏē ou **Alcăthŏē** (-ēs), fille de Minyas, changée en chauve-souris pour avoir refusé de se joindre aux autres femmes de Béotie dans la célébration des mystères de Bacchus; ses deux sœurs, coupables du même refus, furent métamorphosées l'une en hibou, l'autre en chouette.

Alcmæon (-ŏnis), Ἀλκμαίων, fils d'Amphiaraüs et d'Ériphyle (Hom. *Od.* 15, 248), et frère d'Amphilochus. Il prit part à l'expédition des Épigones contre Thèbes, et, à son retour, il tua sa mère sur l'ordre de son père (voy. *Amphiaraüs*). Après ce meurtre il devint fou et fut poursuivi par les Furies. Il se rendit auprès de Phégée à Psophis, et, purifié

par ce prince, il épousa sa fille Arsinoé ou Alphesibœa, à qui il donna le collier et le peplum d'Harmonie. Mais, comme la terre dans cette contrée avait cessé de produire pour avoir donné asile à un parricide, il quitta Psophis et, après avoir longtemps erré, il arriva près de l'embouchure de l'Achéloüs. Le dieu de ce fleuve lui donna sa fille Callirrhoé en mariage. Callirrhoé désirant posséder le collier et le peplum d'Harmonie, Alcméon retourna à Psophis et obtint de Phégée ces précieux objets sous prétexte de les consacrer à Delphes; mais, lorsque Phégée apprit qu'ils étaient destinés à Callirrhoé, il engagea ses fils à tuer Alcméon, ce qu'ils firent (Apoll. 3, 7, 2; 5-7; Thuc. 2, 10).

Alcmæōnĭdæ (**-ārum**), Ἀλκμαιωνίδαι, les Alcméonides, noble famille d'Athènes, branche de la famille des *Nelidæ*, qui, chassés de Pylos, en Messénie, par les Doriens, étaient venus s'établir à Athènes. La manière dont Mégaclès, un des membres de cette famille, traita les insurgés conduits par Cylon (612 av. J.-C.), leur fut fatale; ils portèrent la peine du sacrilége commis par l'archonte et furent bannis d'Athènes vers 595. Ils revinrent de leur exil en 560, mais Pisistrate les expulsa de nouveau. En 548 ils s'engagèrent auprès du conseil amphictyonique à reconstruire le temple de Delphes, et acquirent une grande popularité dans toute la Grèce en exécutant l'ouvrage avec une magnificence qui dépassait de beaucoup l'engagement contracté. Lors de l'expulsion d'Hippias, en 510, ils furent réintégrés à Athènes. Ils s'y lièrent au parti populaire, et Clisthène, qui était alors le chef de la famille, donna aux Athéniens une nouvelle constitution (Voy. *Clisthenes*).

Alcmān (**-ānis**), Ἀλκμάν (forme dorienne p. Ἀλκμαίων), poëte lyrique grec (600 av. J.-C.), d'origine lydienne, mais vraisemblablement né à Sparte, qui lui donna la liberté et le droit de cité et fut le lieu où il naquit à la vie civile et poétique. Il peut être considéré sous un certain rapport comme le fondateur de la poésie lyrique en Grèce; ce fut lui qui donna une forme déterminée et savante aux chants populaires et à la poésie chorale. Il composa particulièrement des parthénies (chœurs pour les jeunes filles), des hymnes, des péans, des chansons érotiques avec une grande variété de ton poétique et de mètres. Il donna au dialecte dorien, rude et âpre, une douceur et une noblesse inconnues en y introduisant les formes épiques et éoliennes.

Alcmēnē (**-ēs**) ou **Alcmēna** (**-æ**), Ἀλκμήνη, fille d'Électryon, roi de Mycènes, consentit à épouser Amphitryon, à la condition qu'il vengerait la mort de ses frères, tués par les fils de Ptérélas, roi de Thèbes. Amphitryon entreprit cette tâche; mais, pendant son absence, Jupiter, sous les traits d'Amphitryon, vint la visiter et lui raconta comment il avait vengé la mort de ses frères. Le véritable Amphitryon revint le jour suivant. De Jupiter, Alcmène eut Hercule; d'Amphitryon, elle eut Iphiclès. Après la mort d'Amphitryon, elle épousa Rhadamanthe à Œchalie en Béotie. Lorsque Hercule eut été mis au rang des dieux, elle se rendit à Athènes, fuyant la poursuite d'Eurysthée; mais elle retourna à Thèbes où elle mourut dans un âge avancé. Jupiter la fit conduire par Mercure dans les îles des Bienheureux, où elle se remaria avec Rhadamanthe. Elle était honorée à Thèbes, à Haliarte et à Athènes.

Alcyŏnē ou **Halcyŏnē** (**-es**), 1) une des Pléiades, fille d'Atlas et de Pleioné, aimée de Neptune. — 2) fille d'Éole et d'Énarète, et femme de Ceyx. Son mari ayant péri dans un naufrage, Alcyoné, de désespoir, se précipita dans la mer; mais les dieux, touchés de compassion, changèrent les deux époux en oiseaux (alcyons). Quand l'alcyon couvait, la mer demeurait toujours calme.

Alcyŏnēum mare, partie orientale du golfe de Corinthe.

Alĕa (**-æ**), Ἀλέα, Plin. 4, 6. Paus. 8, 23, 1, ville d'Arcadie, au S. du lac Stymphale, dans une étroite et profonde vallée, appelée auj. Scotini, où l'on voit encore des ruines. On y révérait particulièrement, ainsi qu'à Tégée, Minerve Alea; et des jeux, Ἀλέαια, s'y célébraient en son honneur, Hdt. 1, 66; 9, 70.

Ālectō (**-ūs**; acc. **-ō**), une des Furies. Voy. *Euménides*.

Alĕmanni ou **Alămanni** ou **Alāmani**, Ἀλαμανοί (de l'allem. Alle Mænner, *omnes homines*), confédération de tribus germaines, entre le Danube, le Rhin et le Mein. Ils ne commencèrent à entrer en contact avec les Romains que sous le règne de Caracalla, qui prit le surnom d'*Alemannicus* à l'occasion d'une prétendue victoire remportée sur eux (214 ap. J.-C.). Depuis cette époque ils envahirent continuellement les domaines des Romains, et dans le cinquième siècle ils étaient en possession de l'Alsace et de la Suisse allemande.

Alĕrĭa ou **Alălĭa** (-æ), Plin. 3, 6, 12; Flor. 2, 2; Diod. Sic. 5, 13, Κάλαρις), v. sur la côte occidentale de l'île de Corse, à l'embouchure du *Rhotanus* (Tavignano). Elle fut fondée par les Phocéens (564 av. J.-C.) et s'appelait proprement Ἀλαλία, Hdt. 1, 165. Elle fut détruite dans la première guerre punique; plus tard elle devint colonie sous Sylla.

Alēsa, voy. *Halesa*.

Alĕsĭa (-æ), Alise, v. importante des *Mandubii* dans la *Gallia Lugdunensis*, dans une forte position sur une colline (auj. Auxois), baignée par deux rivières : *Lutosa* (Oze) et *Osera* (Ozerain). Suivant la tradition elle avait été fondée par Hercule (Diod. Sic. 4, 19). Elle fut prise et détruite par César (52 av. J.-C.), après un mémorable siége (Cæs. *B. G.* 67, 68 sq.). Elle fut rebâtie dans la suite. La détermination exacte de l'emplacement d'Alise a donné lieu de nos jours à de savantes recherches, ordonnées par l'empereur Napoléon III, et récemment couronnées de succès.

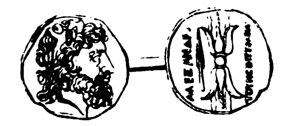
Aletrĭum ou **Alatrium** (-ii), ancienne v. des Herniques, devenue plus tard municipe et colonie romaine, à l'O. de Sora, à l'E. d'Anagnia.

Aleuădæ (-ārum), Ἀλευάδαι, les Alévades, famille princière et aristocratique (Θεσσαλίης βασιλέες, Hdt. 7, 6) qui, jusqu'à la chute de la liberté grecque, demeura florissante à Larisse; elle descendait d'un Héraclide, Aleuas, qui avait usurpé ce pouvoir et l'avait exercé avec tant de cruauté que ses propres gens le tuèrent (Pind. *Pyth.* 10, 5. Ovid. *Ib.* 323). Elle se divisa en deux branches, les *Aleuadæ* et les *Scopadæ*, dont la dernière résidait à Crannon, la première restant à Larisse. Dans l'invasion de la Grèce par Xerxès (480 av. J.-C.), les Alévades épousèrent la cause des Perses, tant par cupidité que pour se créer une protection contre la jalousie de certaines autres familles puissantes (Hdt. 9, 1, 58). Leur puissance immense fut enfin restreinte par les tyrans de Phères. Aussi passèrent-ils aux Thébains et aux Macédoniens, qu'ils flattèrent dans leur propre intérêt et pour se servir d'eux.

Alexander (-dri), nom ordinaire de Pâris dans l'Iliade.

Alexander Severus. Voy. *Severus*.

Alexander (-dri), Ἀλέξανδρος. I. *Rois d'Épire*. — 1) fils de Néoptolème et frère d'Olympias, mère d'Alexandre le Grand, fut fait roi d'Épire par Philippe (336 av. J.-C.). En 332, il passa en Italie pour aider les Tarentins en guerre avec les Lucaniens et les Bruttiens. Il fut vaincu et tué dans une bataille (en 326), près de Pandosia, sur les bords de l'Achéron dans l'Italie méridionale. (Justin, 8, 6; 9, 6 sq.; 12, 2; Liv. 8, 24). — 2) fils de Pyrrhus et de Lanassa, succéda à son père en 272. (Plut. *Pyrrh.* 9. Justin. 26, 2 sq.)



Alexandre I, roi d'Épire, av. J.-C., 336-326.



Alexandre II, roi d'Épire, av. J.-C., 272.

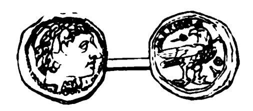
II. *Rois de Macédoine*. — 1) fils d'Amyntas I, succéda à son père vers l'an 505 av. J.-C., fut obligé de se soumettre aux Perses et accompagna Xerxès dans son invasion en Grèce (480). Il penchait secrètement pour la cause des Grecs (Hdt. 9, 44). Il mourut en 455, et eut pour

successeur Perdiccas II. — 2) fils d'A-



Alexandre I, roi de Macédoine, av. J.-C., 507-455.

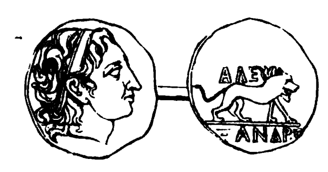
myntas II, et frère de Philippe; il succéda à son père en 369; régna deux ans, et fut tué par Ptolémée Aloritès, prétendant au trône de Macédoine. (Justin. 7, 5. Plut. *Pelop.* 27). — 3) surnommé *le*



Alexandre II, roi de Macédoine, av. J.-C., 369-367.

Grand, fils de Philippe II et d'Olympias, né à Pella en 356. Il fut élevé par Aristote, qui exerça une grande influence sur son esprit et sur son caractère. Il se distingua d'abord à la bataille de Chéronée (338), où la victoire fut due principalement à son impétuosité et à sa valeur. Après le meurtre de Philippe (336), il monta sur le trône, à l'âge de vingt ans, et se trouva de toutes parts environné d'ennemis. Il commença par dompter la rébellion dans ses États, puis marcha rapidement contre la Grèce; son activité inattendue triompha de tous les obstacles : Thèbes, qui lui avait résisté avec le plus d'énergie, se soumit dès qu'il parut devant ses portes; et les Grecs assemblés à l'isthme de Corinthe l'élurent commandant en chef dans une guerre contre les Perses. Il dirigea alors ses armes contre les barbares du Nord et passa le Danube (335). [Arr. 1, 5 sq.] La nouvelle de sa mort ayant été faussement répandue en Grèce, les Thébains une fois encore reprirent les armes; mais un terrible châtiment les attendait. Il prit Thèbes d'assaut, en détruisit tous les édifices, à l'exception de la maison de Pindare, tua la plupart des habitants et vendit le reste comme esclaves. (Justin. 11, 2 sq.; Arr. 1, 7 sq.; Plut. *Al.* 11). Ensuite il se prépara pour sa grande expédition contre les Perses. Au printemps de l'année 334, il franchit l'Hellespont avec une armée d'environ 35,000 hommes, dont 30,000 fantassins et 5,000 cavaliers; et les premiers 12,000 seulement étaient Macédoniens. Son premier engagement avec les Perses eut lieu sur les bords du Granique en Mysie (mai 334); sa victoire fut complète. L'année suivante (333), il réunit son armée à Gordium en Phrygie, où il trancha ou dénoua le célèbre nœud Gordien, qui, disait-on, ne devait être dénoué que par le futur conquérant de l'Asie. De là il marcha vers Issus, sur les confins de la Syrie, où il gagna une grande bataille sur Darius, roi de Perse. Darius parvint à s'échapper; mais sa mère, sa femme et ses enfants tombèrent entre les mains du vainqueur, qui les traita avec les plus grands égards et le plus grand respect. Il dirigea ensuite ses armes contre les villes de la Phénicie, dont il soumit la plupart; mais Tyr ne fut prise qu'au milieu de 332, après une défense opiniâtre de 7 mois. Il marcha de là sur l'Égypte, qui se soumit volontiers à lui. Au commencement de 331, il fonda à l'embouchure du Nil la ville d'Alexandrie; vers le même temps il visita le temple de Jupiter Ammon dans le désert de Libye et fut salué par les prêtres fils de Jupiter Ammon. Au printemps de la même année (331), il marcha contre Darius qui avait réuni une autre armée. Il franchit l'Euphrate et le Tigre, et enfin rencontra, dans les plaines de Gaugamela, l'immense armée de Darius qui s'élevait, disait-on, à plus d'un million d'hommes. La bataille fut livrée dans le mois d'octobre 331 et se termina par la défaite complète des Perses. Alexandre, devenu dès ce moment maître de l'Asie, adopta le costume et les mœurs des Perses, afin de se concilier par là l'affection de ses nouveaux sujets. D'Arbèles il se porta sur Babybone, Suse, Persépolis, qui se rendirent à lui. Il mit, dit-on, le feu au palais de Persépolis et, selon quelques récits, il aurait donné cet ordre au milieu de l'ivresse d'un banquet, à l'instiga-

tion de Thaïs, courtisane athénienne. Au commencement de 330, Alexandre passa de Persépolis en Médie, à la poursuite de Darius, qu'il suivit dans la Parthie, où cet infortuné monarque fut assassiné par Bessus, satrape de la Bactriane. En 329, Alexandre franchit les montagnes du Paropamisus (Hindoo Koosh), et marcha contre Bessus, qui lui fut livré et qu'il fit mettre à mort. Pendant les deux années suivantes il fut principalement occupé de la conquête de la Sogdiane. Il passa aussi le Jaxartes (le *Sir*) et vainquit plusieurs tribus scythes au N. de cette rivière. La prise d'une forteresse bâtie sur une montagne fit tomber en son pouvoir Roxane, fille du chef bactrien Oxyartes, dont il fit sa femme : ce fut à peu près à cette époque qu'il tua Clitus, son ami, dans une orgie. Il avait déjà fait périr son fidèle serviteur Parménion, accusé de trahison. En 327 il envahit l'Inde et passa l'Indus, probablement près de l'endroit où est auj. la ville d'Attock. Il avança sans trouver de résistance jusqu'à l'Hydaspe, où Porus, roi indien, essaya de l'arrêter; mais il le vainquit après une vaillante résistance et le fit prisonnier. Alexandre lui rendit ses États et le traita avec les plus grands égards. Il fonda sur les bords de l'Hydaspe une ville qu'il nomma Bucéphale, du nom de son cheval, mort en cet endroit, après l'avoir porté à travers tant de victoires. De là il pénétra jusqu'à l'Hyphasis (Garra); ce fut là le terme extrême de sa course. Les Macédoniens, fatigués de servir depuis si longtemps et las de la guerre, refusèrent d'aller plus loin, et Alexandre, malgré ses supplications, fut obligé de les ramener en arrière. Il retourna vers l'Hydaspe et s'embarqua sur ce fleuve avec une partie de ses troupes, pendant que l'autre suivit les bords, divisée en deux corps. Il finit par atteindre l'océan Indien vers le milieu de 326. Néarque fut envoyé avec la flotte pour se diriger en longeant la côte vers le golfe Persique (voy. *Nearchus*), et Alexandre, avec le reste de ses forces, se retira à travers la Gédrosie, où son armée souffrit beaucoup de la soif et de la faim. Il atteignit Suse au commencement de 325. Là il prit et fit prendre quelque repos à ses troupes, et, désirant fondre en un seul peuple ses sujets d'Europe et d'Asie, il fit épouser des femmes asiatiques à 80 environ de ses généraux. Lui-même prit une seconde femme, Barsine, fille aînée de Darius. Vers la fin de 325, il se rendit à Ecbatane, où il perdit le plus grand de ses favoris, Héphestion. D'Ecbatane il passa à Babylone dont il comptait faire la capitale de son empire, comme étant le meilleur point de communication entre ses États de l'Est et de l'Ouest. Ses plans étaient nombreux et gigantesques; mais la mort vint le surprendre au milieu de ses projets. Une fièvre, aggravée probablement par le vin qu'il but avec excès à un banquet donné à ses principaux officiers, l'emporta en 11 jours. Il mourut en mai ou juin, l'an 323, à l'âge de trente-deux ans, après un règne de douze ans et huit mois. Il mourut sans avoir désigné son successeur; mais avant sa mort il donna son anneau à Perdiccas. Roxane était enceinte et donna plus tard le jour à un fils connu sous le nom d'Alexandre Ægus. — 4)



Alexandre III, roi de Macédoine, av. J.-C., 336-323.

Ægus, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane, né peu de temps après la mort de son père, l'an 323, fut reconnu avec Philippe Arrhidée, comme héritier du trône de Macédoine et placé sous la tutelle de Perdiccas, d'Antipater et de Polysperchon. Mais Cassandre le fit emprisonner ainsi que Roxane, lorsqu'il prit possession de la Macédoine en 316; et, en 311, il les fit mourir l'un et l'autre. (Justin. 15, 2).

III. *Rois de Syrie*. 1) Alexandre, surnommé Balas, personnage de basse origine, qui prétendait être fils d'Antiochus IV (Épiphane), régna en Syrie de 150 à 146 av. J.-C. Il fut vaincu et détrôné par Démétrius III (Nicator) (Justin. 35, 2; Polyb. 33, 14). — 2) Sur-

nommé *Zebina* ou *Zabinas*, fils d'un



Alexandre Balas, roi de Syrie, av. J.-C., 150-146.

marchand, fut suscité par Ptolémée Physcon comme prétendant au trône de Syrie (128 av. J.-C.). Il fut vaincu et mis à mort par Antiochus Grypus (122) Justin. 39, 1, 2, 7, 9.



Alexandre Zebina, roi de Syrie, av. J.-C., 128-122.

IV. *Personnages littéraires.* 1) *Alexandre d'Égée*, philosophe péripatéticien, qui vivait à Rome dans le premier siècle de notre ère, fut tuteur de l'empereur Néron. — 2) *Alex. l'Étolien*, de Pleuron en Étolie, poëte grec, vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe (285-247 av. J.-C.), à Alexandrie, où il fut mis au nombre des 7 poëtes tragiques dont se composait la pléiade tragique. — 3) *Alex. d'Aphrodisie*, en Carie, le plus célèbre des commentateurs d'Aristote, vivait vers l'an 200 ap. J.-C. Quelques-uns de ses ouvrages ont été publiés et traduits en latin à l'époque de la renaissance.

Alexandria, plus souv. **-īa**, rarement **-ēa** (**-ae**), Ἀλεξάνδρεια. Alexandrie, nom de plusieurs villes fondées par Alexandre le Grand ou en son honneur. Les plus importantes sont : 1) la capitale de l'Égypte sous les Ptolémées, fondée par ordre d'Alexandre en 332. Elle fut bâtie sur l'étroite langue de terre située entre le lac Mareotis et la Méditerranée (Plut. *Alex.* 26; Diod. 17, 52; Strabon), en face de l'île de Pharos qui fut réunie à la ville par un môle. Sur cette île on éleva un grand phare sous le règne de Ptolémée Philadelphe (283). Capitale d'un grand royaume, et commandant par sa position tout le commerce de l'Europe avec l'Orient, Alexandrie devint bientôt, par les soins des Ptolémées, la cité la plus opulente et la plus splendide du monde connu. Elle était célèbre par sa magnifique bibliothèque, fondée par les deux premiers Ptolémées. Cette bibliothèque souffrit beaucoup du feu lorsque Jules César fut assiégé dans Alexandrie, et elle fut entièrement détruite par Amrou, lieutenant du calife Omar (651 apr. J.-C.). Sous les Romains, Alexandrie, conserva son importance littéraire et commerciale et devint aussi le siége principal du christianisme et des études théologiques. L'emplacement qu'elle occupait est auj. couvert par une masse de ruines, parmi lesquelles se trouvent les deux obélisques (connus vulgairement sous le nom d'*Aiguilles de Cléopâtre*), qui ornaient la porte principale du palais des rois, et, en dehors des murs, au S., la colonne de Dioclétien (vulgairement Pilier de Pompée). La ville moderne est bâtie sur le môle qui joint l'île de Pharos au continent. — 2) *Alexandria Troas* ou simplement *Troas*, sur le bord de la mer, au S. O. de Troie; elle fut agrandie par Antigonus, d'où le nom d'*Antigonia*, qu'elle quitta plus tard pour reprendre son ancien nom. Elle fut très-florissante sous les Grecs et sous les Romains, et Jules César, ainsi que Constantin, songeait à y établir le siége de l'Empire. — 3) *Alex. ad Issum*, port de mer, à l'entrée de la Syrie, un peu au S. d'Issus. — 4) v. de la Susiane, nommée plus tard *Antiochia*, puis *Charax Spasini*, à l'embouchure du Tigre, bâtie par Alexandre, détruite par une inondation, reconstruite par Antiochus Épiphane; patrie de Denys le Périégète et d'Isidore de Charax.

Alexis, poëte comique, né à Thurii, dans la Grande Grèce, et citoyen athénien. Oncle et maître de Ménandre, il était né vers 294 av. J.-C. et vécut jusqu'à l'âge de cent six ans. Quelques-unes de ses pièces (il en avait écrit 245 selon Suidas) appartenaient à la moyenne comédie, les autres à la nouvelle. Les nombreux fragments qui nous sont parvenus

attestent de l'esprit, de l'observation, un style facile et plein de goût.

Alfēnus Varus (*Publ.*), de Crémone, célèbre jurisconsulte, qui avait été d'abord cordonnier ou barbier. Horace le mentionne (*Sat.* 1, 3, 30 et suiv.).

Algĭdus Mons, chaîne de montagnes du Latium, qui s'étendait, au S., de Préneste au mont Albain; froide, mais boisée et riche en bons pâturages. Sur une de ses hauteurs était une petite place forte nommée *Algidum* (Liv. 26, 9). Ancien siége du culte de Diane. C'est de là que les Èques descendaient ordinairement pour faire leurs incursions sur le territoire romain. Auj. Monti di Veletri ou Fajola. (Liv. 3, 2, 3 et souv.; Hor. *Od.* 1, 21, 6; 3, 23, 9; 4, 4, 58; 1, 21, 6; *Carm. Sæc.* 69).

Ālĭēnus Cæcĭna, voy. *Cæcina.*

Ālĭmentus (*L. Cincius*), célèbre annaliste, antiquaire et jurisconsulte romain; fut préteur en Sicile (209 av. J.-C.); avait écrit plusieurs ouvrages dont le mieux connu était ses *Annales,* contenant le récit de la seconde guerre punique.

Alĭphēra (-æ), Ἀλίφειρα, Polyb. 4, 78, 2, ou Ἀλίφηρα, Paus. 8, 26, 27), auj. Nerowitza, ville fortifiée d'Arcadie, sur une montagne, au S. de l'Alphée, avec un temple de Minerve et une statue très-estimée de cette déesse. Elle fut prise par Philippe III, pendant la guerre sociale (219-217). (Liv. 32, 5; Cic. *ad Att.* 6, 2).

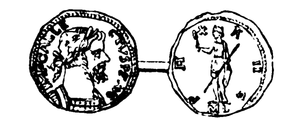
Alĭso (-ōnis), d'après Velleius (2, 120) et Tacite (*Ann.* 2, 7), forteresse romaine sur la Lippe, élevée par Drusus l'an 2 av. J.-C., comme point d'appui des opérations contre les Germains (d'après Dion Cass. 54, 33, à l'embouchure de l'*Aliso* dans la *Lupia*). Après la défaite de Varus elle fut prise par les Allemands; rétablie en l'an 15 apr. J.-C., assiégée l'année suivante par les Germains et dégagée par Germanicus. Sa position est incertaine; selon qqns, ce serait auj. Elsen près de Paderborn; suivant d'autres, elle était située au confluent de la Liese et de la Lippe.

Allaria (Ἀλλαρία), v. de Crète, de position incertaine, dont on a des médailles, portant sur la face la tête de Pallas et sur le revers la figure d'Hercule debout, Polyb. *ap. Steph. B.*



Médaille d'Allaria.

Allectus, officier principal de Carausius en Bretagne, le tua en 293 ap. J.-C. Il prit alors lui-même le titre d'empereur, mais il fut défait et tué en 296 par le général de Constance.



Allectus, empereur romain, ap. J.-C, 293-296.

Allĭa, plus correctement qu'**Alĭa** (-æ), petite rivière qui se jette dans le Tibre à environ 6 milles de Rome. Elle est célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Gaulois sur les Romains, le 18 juillet 390 av. J.-C., date néfaste dans le calendrier romain (*dies alliensis*). Liv. 5, 37. Virg. *Æn.* 7, 717.

Allifæ (-ārum), auj. Alife, v. du Samnium sur le Vulturne, dans un pays d'une merveilleuse fertilité (Liv. 8, 25; 9, 38) sur la route de Bénévent. Les *Allifana pocula* dans Horace (*Sat.* 2, 8, 39) paraissent avoir été une sorte de grandes coupes à boire.

Allŏbrŏges (-um), peuple belliqueux qui habitait les montagnes de la Gaule Narbonnaise; il était borné par l'Isère, le Rhône, le lac Léman (lac de Genève) et les Alpes Grecques, et avait pour villes principales Genève et Vienne. Ils firent une guerre acharnée aux Romains, et, quoique soumis (an de R. 632) par Q. Fabius Maximus (*Allobrogicus*) (Vell. 2, 10), ils n'en demeurèrent pas moins dans la suite constamment hostiles aux Romains (Sall. *Jug.* 41; Cæs. *B. G.* 1, 6; 7, 64; Cic. *Cat.* 3, 9). Plus tard

leur pays s'appela *Sabaudia* (Savoie), Amm. Marc. 15, 11, 17.

Almo (**-ōnis**), petite rivière du Latium, qui avait sa source près de *Bovillæ* et se jetait tout près de Rome dans le Tibre; auj. Aquataccio. Les prêtres de Cybèle (*Galli*) y lavaient chaque année, le 12 avril, la statue de la déesse (Ov. *Fast*. 4, 337).

Almōpes (**-um**), peuple de Macédoine, qui habitait le district d'*Almopia* entre l'*Eordæa* et la *Pelagonia*.

Alōădæ ou **Alōīdæ** (**-ārum**), Ἀλωάδαι, Ἀλωεῖδαι, les Aloades. On appelait ainsi Otus et Éphialte (Ὦθος, Ἐφιάλτης), fils d'Iphimédie et d'*Aloeus* ou plutôt de Neptune, père d'*Aloeus*. Ils grandissaient chaque année d'une aune en largeur et d'une toise en hauteur, si bien qu'à neuf ans ils mesuraient 9 aunes de tour et 9 toises de hauteur. Ils menacèrent les dieux dans le ciel et, pour les y atteindre, voulaient entasser l'Ossa sur l'Olympe et le Pélion sur l'Ossa; ce qu'ils auraient fait, si Apollon ne les eût tués de ses flèches avant qu'ils fussent parvenus à l'adolescence (*Od*. 11, 305). Ils enchaînèrent Arès (Mars) et le tinrent 11 mois captif dans une prison d'airain. Leur belle-mère *Ceribœa* dénonça le fait à Mercure qui débarrassa de ses liens Mars déjà fort affaibli (*Il*. 5, 385). Ainsi Homère nous montre ces deux géants comme des êtres d'une audace sans bornes, qui, comme les Titans, font la guerre aux dieux de l'Olympe. On a expliqué plus tard cette tentative pour escalader le ciel par le désir de se rendre maîtres de Junon et de Diane; on raconte aussi qu'à Naxos Diane, sous la forme d'une biche, passa rapidement entre eux deux, et que tous les deux, en lançant à la fois contre elle leurs javelots, se tuèrent l'un l'autre (Apoll. 1, 7, 4). Aux enfers ils étaient liés dos à dos à une colonne avec des serpents en guise de chaînes, et un hibou (ὦτος) les tourmentait continuellement de son cri lugubre. Les traditions des Thraces béotiens nous représentent les Aloades tout autrement que la légende homérique; selon Diodore, ce furent eux qui établirent sur l'Hélicon le culte des Muses et qui fondèrent Ascra, ainsi que plusieurs autres villes. On montrait leurs tombeaux à Anthédon et à Naxos, où les Thraces étaient venus s'établir. Ils y étaient regardés comme des héros civilisateurs et comme chefs de colonies thraces.

Alōeus (**-ĕōs**, **ĕī** ou **eī**; dat. **ĕo** ou **eō**; acc. **-ĕă**), fils de Neptune et de Canacé, époux d'Iphimédie, fille de Triops, et père des *Aloades*. Voy. ce nom.

Alŏpē (**-ēs**), v. des Locriens Opuntiens, en face de l'Eubée.

Alōpĕconnēsus, v. de la Chersonèse de Thrace, fondée par les Éoliens.

Alpēnus, v. des Locriens Épiménidiens, à l'entrée du passage des Thermopyles.

Alpes (**-ium**) αἱ Ἄλπες, τὰ Ἄλπεια (du mot celtique *alb* ou *alp*, haut), les Alpes, la plus haute chaîne de montagnes de l'Europe. S'étendant du *Sinus Ligusticus* vers le nord, elles enveloppent dans un immense demi-cercle toute l'Italie supérieure et par leurs ramifications orientales vont se rattacher aux montagnes de la péninsule hellénique. Dans ce vaste parcours, elles sont distinguées par différents noms que nous allons énumérer en procédant de l'O. à l'E. 1) *Alpes maritimæ* (Ἄλπεις παραθαλάσσιοι), Tac. *Ann*. 15, 32, Alpes maritimes ou Liguriennes; de Gênes (Genua), où commencent les Apennins, elles couraient vers l'O. en suivant le *Varus* (Var) jusqu'à ses sources sur le mont *Cema* (la Caillole) et de là vers le N. jusqu'au *M. Vesulus* (mont Viso), un des points les plus élevés des Alpes; — 2) *Alpes Cottiæ* ou *Cottianæ*, les Alpes Cottiennes (ainsi nommées d'un roi *Cottius*, contemporain d'Auguste), depuis le mont Viso jusqu'au mont Cénis ou d'*Eburodunum* (Embrun) à *Segusio* (Suse); à cette chaîne appartient le *M. Matrona*, appelé plus tard *M. Janus* ou *Janua* (mont Genèvre), à travers lequel Cottius construisit une route qui devint la principale communication entre l'Italie et la Gaule (Tac. *H*. 1, 61; Eutrop. 7, 14. — 3) *Alpes Graiæ* ou *Græcæ*, ou *Saltus Graius*, les Alpes Grecques ou plutôt grises (car c'est probablement un nom celtique, et la Grèce n'y est pour rien), du mont Cenis à *Augusta* (Aoste); elles contiennent le *jugum Cremōnis* (le Cramont) et les *Alp. Centronicæ* (groupe du petit St-Bernard). Le petit

St-Bernard, qu'on appelle qqfois *Alpis Graia*, est probablement le point par où Annibal franchit les Alpes; la route qui le traverse et qui fut améliorée par Auguste conduisait à *Augusta* (Aoste), sur le territoire des *Salassi* (Liv. 5, 35 ; Nep. *Hann.* 3; Tac.) — 4) *Alpes Penninæ*, les Alpes Pennines, depuis le gr. St-Bernard jusqu'au Simplon inclusivement; c'est la partie la plus élevée de la chaîne; elle renferme le mont Blanc, le mont Rosa, et le mont Cervin. Le gr. St-Bernard s'appelait *M. Penninus;* sur la cime était un temple où les montagnards honoraient une divinité appelée par les Romains *Jupiter Penninus* ou *Pœninus* (par suite d'une fausse étymologie; Liv. 21, 38; car le nom vient probablement du celtique *pen*, hauteur). — 5) *Alpes Lepontiorum* ou *Lepontiæ*, Alpes Lépontiennes ou Helvétiques, du Simplon au St-Gothard. — 6) *Alpes Ræticæ;* Alpes Rétiques, du St-Gothard à l'Orteler, près du Pas de Stelvio (Hor. *Od.* 4, 4, 17). Le Rhin y prend sa source, Tac. *Germ.* 1. On suppose généralement que le *M. Adula* est le St-Gothard. — 7) *Alpes Tridentinæ*, Alpes du Tyrol, avec les sources de l'*Athesis* (Adige) et le pas du Brenner. — 8) *Alpes Noricæ*, Alpes Noriques, au N. E. des Alpes Tridentines; elles comprenaient les montagnes qui avoisinent Salzburg, avec les pics de Phlygadia (Flitsch) et de *Tullum* (Terglu). — 9) *Alpes Carnicæ*, Alpes Carniques, à l'E. des Tridentines, et au S. des Noriques, jusqu'au mont Terglu; le *Savus* (la Save) y a sa source. — 10) *Alpes Juliæ*, Alpes Juliennes, du mont Terglu au commencement des montagnes d'Illyrie et de Dalmatie, connues sous le nom d'*Alpes Dalmaticæ* et plus au N. sous celui d'*Alpes Pannonicæ*. Les *Alpes Juliæ* ont été ainsi nommées parce que Jules César ou Auguste y ont construit des routes; on les appelait aussi *Alpes Venetæ*.

Alphĕsibœa (-æ), fille de Phégée et femme d'Alcméon. Pour les détails voyez *Alcmæon*.

Alphēus (-i), Ἀλφειός, l'Alphée, principale rivière du Peloponnèse, prend sa source dans le S. E. de l'Arcadie, coule à travers l'Arcadie et l'Élide, non loin d'Olympie, et se jette dans la mer Ionienne. Dans quelques parties de son cours, elle coule sous le sol et cette disparition souterraine a donné naissance à la fable du dieu fluvial Alphée et de la nymphe Aréthuse. Poursuivie par lui, Aréthuse fuyait; pour la sauver, Diane la changea en une fontaine qui jaillit soudain dans l'île d'Ortygie près de Syracuse, mais le dieu continua de la poursuivre dans la mer et alla mêler ses eaux à celles de la fontaine Ortygie (Paus. 5, 7, 2; Cf. Ovid. *Met.* 5, 572-641).

Alpīnus (-i), nom plaisant qu'Horace donne au poëte M. Furius Bibaculus pour un vers emphatique et boursoufflé sur les Alpes (Hor. *Sat.* 1, 10, 36; cf. *ib.* 2, 5, 41).

Alsium (-ii), une des plus anciennes villes étrusques, sur la côte, près de *Cære*, et colonie romaine après la première guerre punique (Liv. 27, 38).

Althæa (-æ), fille de Thessius, femme d'Œnée et mère de Méléagre, après la mort duquel elle se fit mourir.

Altīnum (-i), ville opulente des Vénètes dans le N. de l'Italie, à l'embouchure de la rivière *Silis*, et le principal marché (*emporium*) pour toutes les marchandises apportées de l'Italie méridionale dans les contrées du N.; auj. le village d'Altino. Elle était entourée de villas (Mart. 4, 25; Tac. *Hist.* 3, 6).

Altis, voy. *Olympia*.

Aluntium ou **Haluntium** (-i), v. sur la côte N. de la Sicile, sur une colline escarpée; elle est renommée pour son vin (Cic. *Verr.* 4, 23).



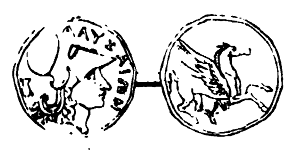
Aluntium, en Sicile.

Alus ou **Halus**, ville de la Phthiotide, en Thessalie, à l'extrémité du mont Othrys.

Alyattes (-is), Ἀλυάττης, roi de Lydie de 617-560, fils de Sadyattes. Il continua la guerre commencée par son père contre Milet. Dans cette guerre, le temple de Minerve ayant été incendié,

cette déesse, pour le punir, lui envoya une maladie. L'oracle de Delphes, consulté alors par lui, refusa de répondre, jusqu'à ce qu'il eût reconstruit le temple; il en bâtit deux et revint à la santé (Hdt. 1, 16, 25). L'an 590, il fit la guerre au roi mède Cyaxare. Après sa mort on lui fit un magnifique tombeau (Hdt. 1, 93) qui avait plus de 6 stades de circonférence; ce tumulus, qui repose sur une base de grandes pierres, existe encore.

Alysĭa ou **Alyzĕa** (-æ), Ἀλυζία (Xén. *Hell.* 4, 65), v. d'Acarnanie, auj. Porto Kaudili, à 15 stades de la côte. Elle possédait un temple d'Hercule où les luttes du dieu étaient représentées en sculptures de la main de Lysippe.



Alysia, en Acarnanie.

Amalthēa, Ἀμάλθεια, nom de la nourrice de Jupiter dans l'île de Crète. C'était, selon quelques traditions, la chèvre même qui allaita le maître des dieux, et fut, pour sa récompense, placée parmi les constellations; selon d'autres légendes, Amalthée était une nymphe qui nourrit Jupiter avec le lait d'une chèvre. Cette chèvre s'étant brisé une corne, Amalthée la remplit de fruits nouveaux et l'offrit à Jupiter, qui la plaça parmi les astres. D'après d'autres récits, Jupiter lui-même brisa une des cornes de la chèvre et la doua du merveilleux pouvoir de se remplir de tout ce que son possesseur désirait. De là cette corne fut communément appelée *corne d'abondance* (cornu copiæ) et elle devint le symbole de l'abondance en général (Ov. *Fast.* 5, 120 sq.). Dans Tibulle (2, 5, 67), c'est une sibylle autre que celle de Cumes.

Amalthēum (-i) ou **Amalthēa** (-æ), villa d'Atticus en Épire, ornée de platanes, servant de résidence d'été. C'était sans doute un ancien sanctuaire de la nymphe Amalthée, converti en une belle maison de plaisance, et orné de bas-reliefs, représentant la fable d'Amalthée. (Cic. *Leg.* 2. 3, 7; *ad Att.* 1, 13, 1; 16, 15; 18, 2; 20, 2.) Cicéron s'était fait construire une semblable retraite à sa terre d'Arpinum (*ibid.* 1, 16, 18; 2, 1, 11).

Amantĭa (-æ), v. de l'Illyrie grecque, à quelque distance de la côte, à l'E. d'*Oricum*. (Cic. *Phil.* 11, 11. Cæs. *B. C.* 3, 12, 40).

Amānus (-i) **Mons**, branche du Taurus Cilicien (Strab. 11, 535), auj. Almadagh; elle était haute et escarpée, habitée par des bandits, à qui Cicéron, gouverneur de la Cilicie, fit la guerre; expédition qui lui valut le titre d'*Imperator* (Cic. *ad Fam.* 2, 10; 3, 8; 15, 4; *ad Att.* 5, 20). Plusieurs défilés de ces montagnes portaient le nom d'*Amanicæ Pylæ*, Ἀμανικαὶ ou Ἀμανίδες πύλαι.

Amardi ou **Mardi**, tribu puissante, belliqueuse et pillarde dans la Médie, sur le bord méridional de la mer Caspienne. Hérodote (1,125) les donne pour une race persique.

Amarynceus, Ἀμαρυγκεύς, chef des Éléens, qui, suivant quelques auteurs, prit part au siége de Troie. Homère ne nomme que son fils Diorès qui conduisit les Épéens à Troie sur 12 navires et périt sous les coups du Thrace Peiroos (*Il.* 2, 622; 4, 518). Nestor figura dans les jeux funèbres célébrés à l'occasion de sa mort (*Il.* 23, 630).

Amărynthus (-i), Ἀμάρυνθος, v. d'Eubée, à 7 stades d'Érétrie, avec un célèbre temple de Diane.

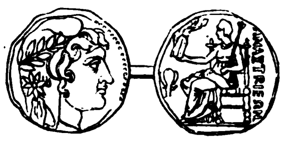
Amăsēnus (-i), petite rivière du Latium, qui, après avoir reçu l'*Ufens*, se jette dans la mer entre *Circeii* et *Terracina*, bien qu'une partie de ses eaux se perdent dans les marais Pontins.

Amăsīa ou **Amăsēa** (-æ), capitale des rois du Pont, bien fortifiée, sur les deux rives de l'*Iris*, patrie de Mithridate le Grand et du géographe Strabon.

Amăsis (-is), Ἄμασις, roi d'Égypte (570-526 av. J.-C.), succéda à Apriès, qu'il détrôna. Pendant le long règne de ce prince, l'Égypte jouit d'une grande prospérité, et les Grecs entretinrent avec elle beaucoup plus de relations qu'auparavant. (Hdt. 2, 172 sq.; 3, 1 sq.)

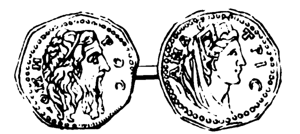
Amastris (-is), 1) femme de Xerxès

et mère d'Artaxerxès, était d'un caractère vindicatif et cruel. — 2) autre, appelée aussi *Amastrīne,* nièce de Darius, le dernier roi de Perse ; elle épousa 1° *Craterus* (Arr. 7, 4) ; 2° Denys, tyran d'Héraclée en Bithynie (322 av. J.-C.) ; 3° Lysimaque, de Thrace (302). Elle fut tuée par ses deux fils (288). — 3) ville



Amastris, reine d'Héraclée, morte en 288 av. J.-C.

sur la côte de Paphlagonie, entourée de nombreuses et charmantes villas (Plin.



Amastris, en Paphlagonie.

Ep. 10, 99 ; Mela 1, 19 ; Strab. 12, 540 sq.). Elle avait été bâtie par Amastris, après sa séparation d'avec Lysimaque.

Amāta (**-æ**), femme de Latinus et mère de Lavinie, avait promis la main de sa fille à Turnus ; de là ses sentiments hostiles envers Énée, et ses efforts pour lui faire déclarer la guerre. A la nouvelle de la mort de Turnus, elle se tua de sa propre main (Virg. *Æn.* 12, 600).

Amăthūs (**-untis**), Ἀμαθοῦς, Amathonte, ancienne ville, sur la côte de l'île de Chypre, avec un célèbre temple de Vénus, surnommée de là *Amathusia.* Il y avait des mines de cuivre aux environs (Hdt. 5, 105 ; Ov. *Am.* 3, 15, 15 ; *Met.* 10, 220-530).

Amāzŏnes et **Amāzŏnĭdes** (**-um**), les Amazones, race fabuleuse de femmes guerrières. Elles étaient venues, dit-on, du Caucase, s'établir dans l'Asie Mineure, aux environs de la rivière du Thermodon, où elles fondèrent la ville de Thémiscyre. Elles étaient gouvernées par une reine, et, pour leur faciliter l'usage de l'arc et des armes, dès leur enfance on leur retranchait la mamelle droite. On les rencontre partout dans la mythologie des Grecs. Un des travaux imposés à Hercule était d'enlever la fille d'Hippolyte, leur reine (voy. *Hercules*). Sous le règne de Thésée, elles envahirent l'Attique. Vers la fin de la guerre de Troie, elles vinrent, sous la conduite de Penthésilée, leur reine, au secours de Priam ; elle fut tuée par Achille. (Voir Hdt. 4, 110-117 ; Hom. *Il.* 6, 186 ; 3, 189 ; Diodor. Sic.)



Amazones.
Tiré de bronzes de Siris, au Musée Britannique.



Amazones. Tiré d'un sarcophage du Capitole, à Rome.

Ambarri, peuple de la Gaule, sur l'*Arar* (Saône), à l'E. des Éduens (Cæs. *B. G.* 1, 11, 14).

Ambiāni, peuple de la Gaule Belgique, entre les *Bellovaci* et les *Atrebates* (Beauvais et Arras), vaincu par César en 57 av. J.-C. Leur capitale était *Samarobriva*, plus tard *Ambiani*, auj. Amiens. (Cæs. *B. G.* 2, 4, 15; 5, 24 et pass.)

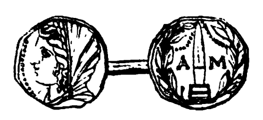
Ambiŏrix (-īgis), chef des *Eburones* en Gaule, qui tailla en pièces les troupes romaines conduites par Sabinus et Cotta, en 54 (Cæs. *B. G.* 5, 26-51. 6, 5; 8, 24. Flor. 3, 10, 8.).

Ambivarēti, clients ou vassaux des Éduens; ils habitaient probablement au N. de ces derniers.

Ambivarīti, peuple gaulois, à l'O. de la Meuse, dans le voisinage de Namur.

Ambivius Turpio, L., acteur qui se distingua à Rome du temps de Térence. Il était célèbre pour son jeu vif et pathétique; on le comparait à Ésopus et à Roscius (Cic. *Cat. Maj.* 14. Tac. *Or.* 20).

Ambrăcĭa (-æ), Ἀμπρακία, Ἀμβρακία, auj. Arta, ville considérable sur la rive gauche de l'*Arachthus*, au N. de l'*Ambracius sinus* (golfe d'Arta). Elle faisait partie originairement de l'Acarnanie; plus tard elle appartint à l'Épire. Elle fut colonisée par les Corinthiens vers 660 av. J.-C. Pyrrhus en fit la capitale de ses États et l'orna d'édifices publics et de statues (Ambracas, Craneia et l'Acropole; statue de Minerve). Plus tard, elle fit partie de la ligue étolienne, fut prise par les Romains, et dépouillée de ses œuvres d'art. Ses habitants furent transplantés dans la nouvelle ville de Nicopolis, fondée par Auguste après la bataille d'Actium (31 av. J.-C.). Voy. Liv. 38, 4; Thuc. 2, 80; 3, 113; Plut. *Pyrrh.* 6; Aristot. *Polit.* 5, 3, 4.



Ambracie.

Ambrăcius Sinus (auj. golfe d'Arta), golfe de la mer Ionienne, entre l'Épire et l'Acarnanie, long de 25 milles, large de 10.

Ambrōnes, peuple d'origine celtique, qui marcha contre les Romains avec les Cimbres et les Teutons et fut battu avec eux par Marius près d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), 102 av. J.-C. On ne sait pas au juste où ils étaient fixés. Plut. *Mar.* 19.

Ambrȳsus et **Amphrȳsus (-i)**, Ἄμβρυσος, Ἄμβρυσσος, auj. Distomo, v. de Phocide, au S. du mont Parnasse.

Amĕnānus (-i), riv. de Sicile près de Catane, qui ne coulait que par intervalles, Ov. *Met.* 15, 280.

Amĕrĭa (-æ) ou **(-um)**, ancienne v. d'Ombrie et municipe, patrie de Sex. Roscius défendu par Cicéron, était située dans un pays riche en vignobles.

Amĕrĭŏla (-æ), v. du pays des Sabins, détruite par les Romains.

Amestrătus (-i), v. dans le N. de la Sicile, non loin de la côte.

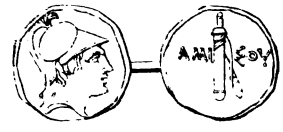
Amĭda (-æ), v. de la *Sophene* (*Armenia Major*) sur le Tigre supérieur.

Amilcar, voy. *Hamilcar*.

Amipsias (-æ), poëte comique d'Athènes, contemporain d'Aristophane, qu'il vainquit deux fois dans les luttes dramatiques, gagnant le second prix avec son *Connus*, lorsque Aristophane n'obtenait que le troisième avec ses *Nuées* (av. J.-C. 423), et le premier avec ses *Comastæ*, Aristophane ayant le second avec ses *Oiseaux* (414).

Amīsĭa ou **Amīsĭus (-i)**, Ἀμάσιος ou Ἀμασίας, l'Ems, rivière navigable du N. de la Germanie, bien connue des Romains. Tac. *Ann.* 1, 60.

Amīsus (-i), grande v. sur la côte du Pont, sur une baie de l'Euxin, appelée de son nom *Amisenus sinus*. Mithridate l'agrandit et en fit une de ses résidences. App. *Mithr.* 8, 83. Cic. *de L. Man.* 8.



Amisus, dans le Pont.

Amĭternum (-i), une des plus an-

ciennes villes des Sabins, sur l'Aternus, patrie de l'historien Salluste (Liv. 10, 39-21, 62; 28, 45.

Ammĭānus Marcellīnus, historien latin, Grec de naissance, né à Antioche (de Syrie); il servait dans les gardes du corps. Il accompagna l'empereur Julien dans sa campagne contre les Perses (ap. J.-C. 363). Il a écrit une histoire de l'Empire romain, dont il nous reste 18 livres, embrassant la période depuis l'an 353 jusqu'à la mort de Valens en 378. Son style est âpre et emphatique, mais l'écrivain mérite des éloges pour son exactitude, sa fidélité et son impartialité.

Ammon (-ōnis), divinité égyptienne que les Grecs identifiaient avec Zeus (Ζεύς) et les Romains avec Jupiter. Ce dieu avait dans l'oasis d'Ammonium (Siwah), dans le désert de Libye, un temple et un oracle célèbre qui fut visité par Alexandre le Grand (voy. Catull. 7, 5; Lucan. 9, 511; Hdt. 2, 42; 3, 26; Curt. 4, 29, 5 et sq.; 4, 31, 24; Arr. 3, 4.)

Ammōnium (-i), Ἀμμώνιον, oasis au milieu du désert de Libye, auj. Siwah, avec des ruines, à 12 journées à l'O. de Memphis, à cinq journées au S. de Parætonium, avait 40 stades de long et autant de large.

Amnīsus (-i), v. du N. de la Crète et port de la v. de Cnosse, sur le fleuve de même nom, Hom. *Od.* 19, 188.

Amŏr (ōris), Amour, dieu de l'amour; il n'avait point de place dans la religion des Romains, qui ne firent que traduire le nom grec Éros (Ἔρως) en celui d'*Amor*. Voy. *Eros*.

Amorgus (-i), Ἀμοργός, île de l'Archipel grec, une des Sporades, patrie de Simonide, célèbre pour ses toiles. Les empereurs romains en firent un lieu d'exil (Tac. *Ann.* 4, 30).

Ampelius, Lucius, écrivain qui vivait probablement du temps de Théodose le Grand, a composé un Recueil (*liber memorialis*) des événements historiques les plus remarquables, écrit dans un style simple. Il a été autrefois employé dans les classes.

Ampĕlūsia (-æ), promontoire à la pointe occidentale de la côte africaine du *Fretum Gaditanum* (détroit de Gibraltar).

Amphĭărāūs (-i), Ἀμφιάραος, Argien, fils d'Oïcleus (ou d'Apollon) et d'Hypermnestre, descendait par son père du devin Mélampe (*Od.* 15, 244) et était lui-même un grand devin, interprète de songes, et héros. Il prit part à la chasse de Calydon, à l'expédition des Argonautes et à la première guerre de Thèbes (voy. *Adraste*). Il avait chassé d'Argos Adraste avec qui il partageait d'abord le trône; mais plus tard il s'était reconcilié avec lui et avait épousé sa sœur Ériphyle, dont il eut deux fils, Alcméon et Amphiloque, et deux filles, Eurydice et Démonassa. Lorsque Adraste entreprit la première expédition contre Thèbes, Amphiaraüs refusait de l'accompagner, parce qu'il en prévoyait la malheureuse issue. Mais Ériphyle, gagnée par Polynice, de qui elle avait reçu le fatal collier d'Harmonia, lui persuada de prendre part à la guerre (*Od.* 11, 326). Quand les héros argiens vaincus s'enfuirent de Thèbes, il fut englouti avec son char dans la terre qui s'entr'ouvrit sous ses pas près du fleuve Isménus et devint immortel. Depuis lors il fut honoré comme un dieu, d'abord à Oropos, puis à Argos, et dans d'autres lieux. Dans le voisinage d'Oropos, à l'endroit où la terre l'avait englouti, il avait un temple (Ἀμφιάρειον) avec un oracle célèbre où on interprétait les songes; près de là était la source de l'Amphiaraüs. Son fils Alcméon est appelé *Amphiaraïdes*.

Amphiclēa (-æ), Ἀμφίκλεια, v. au N. de la Phocide (Hdt. 8. 33).

Amphictȳōn (-ŏnis), fils de Deucalion et de Pyrrha, passe pour le fondateur de la ligue amphictyonique, et, à ce titre, un temple lui fut consacré près d'Anthèle, au bord de l'Asopus, dans les Thermopyles, au lieu même où se tenaient les assemblées des Amphictyons primitifs. Cette ligue était composée de 12 peuplades, dans l'origine la plupart thessaliennes, et qui s'assemblaient annuellement dans un intérêt politique et religieux, d'abord à Anthèle, puis à Delphes. Il est probable que cet Amphictyon n'est autre chose que l'Amphictyonie elle-même personnifiée. L'étymologie du mot l'indique : Ἀμφικτύονες (proprement Ἀμφικτίονες, de ἀμφί et κτίω ou

κτίζω, ceux qui habitent autour d'un centre commun, les peuples d'alentour).

Amphĭlŏchĭa (-æ), pays des *Amphilochi*, race épirote, à l'extrémité E. du golfe d'Ambracie, ordinairement compris dans l'Acarnanie. Leur principale ville était *Argos Amphilochicum*. (Voy. *Amphilochus*.)

Amphĭlŏchus (-i), fils d'Amphiaraüs et d'Ériphyle, et frère d'Alcméon. Il prit part à l'expédition des Épigones contre Thèbes, aida son frère dans le meurtre de leur mère commune (voy. *Alcmæon*) et combattit ensuite contre Troie. Comme son père, il avait le don de la divination. Il fut tué en combat singulier par Nopsus, qui était comme lui un devin, à Mallos en Cilicie. Selon quelques-uns, il fonda *Argos Amphilochicum* sur le golfe d'Ambracie. (Voy. Hom. *Od.* 15, 248; Strab. 14, 4; Thuc. 2, 68; Paus. 3, 15, 6.)

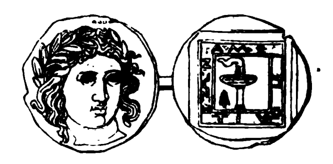
Amphīōn (-ŏnis), Ἀμφίων, fils de Jupiter et d'Antiope, et frère jumeau de Zéthus. Ils étaient nés sur le mont Cithéron et grandirent parmi les bergers. Instruits de leur origine, ils marchèrent contre Thèbes, où régnait Lycus, mari de leur mère Antiope, et qui avait épousé Dircé en secondes noces. Ils prirent la



Zéthus et Amphion. Tiré d'un bas-relief, à Rome.

ville et tuèrent Lycus et Dircé, coupables d'avoir traité Antiope avec la plus grande cruauté. Ils firent périr Dircé en l'attachant à un taureau qui la traîna jusqu'à ce qu'elle fût morte; après quoi ils jetèrent son corps dans une fontaine qui, depuis lors, prit le nom de Dircé. Maîtres de Thèbes, ils l'entourèrent d'un rempart. Amphion avait reçu de Mercure une lyre, dont il jouait avec tant d'art et de charme que les pierres, se mouvant d'elles-mêmes, allaient se ranger en cadence et former les murs. Amphion épousa ensuite Niobé, de qui il eut plusieurs fils et plusieurs filles qui tous périrent sous les traits d'Apollon. Amphion, au désespoir, se donna la mort (voy. *Niobé*).

Amphĭpŏlis (-is), Ἀμφίπολις, v. de Macédoine sur la rive E. du Strymon, à 3 milles environ de la mer. Le Strymon, l'entourant de ses deux bras, formait presque un cercle autour d'elle; d'où son nom d'Amphipolis (ἀμφί, πόλις). Elle s'appelait auparavant les 9 chemins (ἐννέα ὁδοί, Hdt. 1, 114) et appartenait aux Édoniens, peuple thrace, qui résista longtemps aux efforts d'Aristagoras de Milet (Hdt. 5, 124) et des Athéniens pour y établir une colonie (Hdt. 9, 75; Thuc. 4, 102). Ce ne fut qu'en 437 qu'Agnon, fils de Nicias, parvint à vaincre les Édoniens et à fonder Amphipolis. C'était une des possessions les plus importantes des Athéniens dans le N. de la mer Égée. De là leur indignation, lorsqu'elle tomba au pouvoir du Spartiate Brasidas (424) et de Philippe (358). Le port d'Amphipolis s'appelait *Eion*. (Voir Thuc. 1, 108; 4, 103; 5, 18; Hdt. 5, 23; Liv. 45, 30.)



Amphipolis.

Amphissa (-æ), Ἄμφισσα, une des principales villes des Locriens Ozoles sur les confins de la Phocide, à 7 milles de Delphes. Elle était située sur un plateau entouré de bois (Hdt. 8, 32). Ses habitants ayant osé construire sur le terri-

toire maudit des Crisséens, et y établir une colonie, les Amphictyons, sur la proposition d'Athènes, résolurent une guerre sacrée contre Amphisse. Philippe, nommé généralissime, la détruisit (340-339). Plus tard elle fut reconstruite avec une citadelle presque imprenable et fut indépendante du temps des Romains.

Amphĭtrītē (-es), 'Αμφιτρίτη, Néreïde ou Océanide, fille de Nérée et de



Amphitrite.
Tiré d'un bas-relief publié par Winckelmann.

Doris, femme de Neptune (Hés. *Théog.* 243, 930), déesse de la mer et particulièrement de la Méditerranée. Elle était mère de Triton. Son nom est souvent employé par les poëtes pour désigner la mer.

Amphĭtryon ou **Amphĭtrŭo** (-ōnis), fils d'*Alcæus* et d'*Hipponome*, mari d'Alcmène. Pour les détails voyez *Alcmene*. Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, est appelé *Amphitryoniades* par allusion à son père prétendu. Amphitryon périt dans une guerre contre *Erginus*, roi des Minyens (Hdt. 5, 59; Apoll. 2, 4, 10).

Amphrȳsus (-i), petite rivière de Thessalie qui se jetait dans le golfe de Pagase, et sur les bords de laquelle Apollon garda pendant 9 ans les troupeaux du roi Admète (Virg. *G.* 3, 2; Apoll. Rh. 1, 54). Elle est qqfois confondue avec la ville de Phocide Ambrysus près de Delphes, d'où Virg. *Æn.* 6, 398 : *Ambrysia vates* au lieu de *Delphica*.

Ampsāga (-æ), rivière du N. de l'Afrique; elle sépare la Numidie de la *Mauretania Sitifensis* et coule au-delà de la v. de Cirta.

Ampsanctus ou **Amsanctus Lacus**, petit lac du Samnium, près d'Æculanum, d'où s'élevaient des exhalaisons méphitiques; on le regardait comme une entrée des enfers.

Ampȳcus (-i), fils de Pélias, mari de Chloris et père du fameux devin Mopsus, appelé de là *Ampycides*.

Amūlius. Voy. *Romulus*.

Amȳclæ (-ārum), 'Αμύκλαι, Amyclées, 1) ancienne ville de Laconie sur l'Eurotas, à 2 ½ milles (20 stades) au S. E. de Sparte. Elle fut, dit-on, le séjour de Tyndare et de Castor et Pollux, qui de là sont appelés *Amyclæi fratres*. Après la conquête du Péloponnèse par les Doriens, les Achéens se maintinrent longtemps à Amyclées; mais elle fut prise enfin et détruite par les Lacédémoniens conduits par Téléclus (750 av. J.-C.), parce que les habitants, plusieurs fois mis en alerte par de fausses rumeurs, avaient défendu de répandre la nouvelle de l'approche des ennemis, d'où le proverbe : *Amyclis taciturnior*. Amyclées depuis cette époque ne fut plus remarquable que par les monuments des Pélopides et par le sanctuaire d'Apollon Amycléen où se trouvait une statue colossale du dieu (Thuc. 5, 18), ainsi que par la fête des *Hyacinthia* qui s'y célébrait tous les ans. — 2) Ancienne v. du Latium, à l'E. de Terracine, sur le *sinus Amyclanus*, qui passe pour avoir été une colonie achéenne de Laconie. Elle était bâtie dans un pays malsain, infesté de serpents, et ses habitants l'abandonnèrent, d'où l'expression de Virg. *Æn.* 10, 564 : *tacitæ Amyclæ*, par allusion à la tradition relative à l'autre Amyclées, citée plus haut.

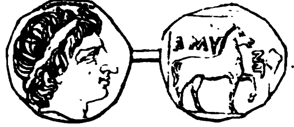
Amȳclīdēs (-æ), nom d'Hyacinthe, comme fils d'Amyclas, le fondateur d'Amyclées.

Amȳcus (-i), 1) fils de Neptune, roi des Bébryces, célèbre par son adresse au pugilat. Il avait coutume de défier les étrangers à la lutte et de les tuer; mais, quand les Argonautes arrivèrent dans ses États, Pollux le tua dans un de ces combats. — 2) Centaure tué par les Lapithes aux noces de Pirithoüs (Ov. *Met.* 12, 245 sq.) — 3) compagnon d'Énée, et fils de Priam, tomba dans un combat contre Turnus (Virg. *Æn.* 12, 509).

Amȳmōnē (-ēs), une des cinquante

filles de Danaüs, mère de Nauplius qu'elle eut de Neptune, et qui fut le père de Palamède. La fontaine *Amymone* en Argolide lui devait son nom.

Amyntās (-**æ**), nom de plusieurs rois de Macédoine, et particulièrement d'un fils d'Arrhidée, qui enleva le pouvoir au roi Pausanias (en 394 av. J.-C.) et, à sa mort (370), laissa d'Eurydice, sa femme, trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, ce dernier père d'Alexandre le Grand (Justin. 7, 4); de là le nom d'*Amyntiades* donné à Philippe par Ov. *Ib.* 295. — 2) vaillant lieutenant d'Alex. le



Amyntas II, roi de Macédoine, av. J.-C., 393-369.

Gr., fils d'Andromène (Curt. 4, 50, 28); il est désigné comme taxiarque, *agminis princeps*, par ce même historien (7, 2, 10 sq.; et par Arr. 3, 27. — 3) roi de Galatie, qui d'abord embrassa le parti de Brutus, puis se rangea du côté d'Antoine, et avant la bataille d'Actium passa aux Octaviens (Vell. 2, 84).



Amyntas, roi de Galatie.

Amyntor (-**ŏris**), Ἀμύντωρ, roi des Dolopes, père de Phœnix, qui de là était appelé *Amyntŏrĭdes* (Hom. *Il.* 9, 432 sq.; Ov. *Met.* 12, 364.). Il fut tué par Hercule à qui il avait refusé le passage à travers ses domaines. Apoll. 2, 7, 7 (voy. *Phœnix*).

Amȳthāōn (-**ŏnis**), fils de Créthée et de Tyro, père de Bias et du devin Mélampus, appelé de là *Amythaonius*.

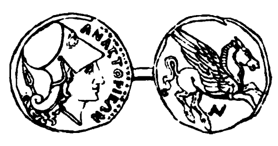
Ănăces ou **Ănactes**, c.-à-d. les Princes, nom sous lequel on désigne fréquemment Castor et Pollux.

Ănăcharsis (-**is**), philosophe scythe, de famille princière. Il quitta son pays pour acquérir des connaissances en voyageant et arriva à Athènes vers l'an 594. Il entra en relation avec Solon et, par ses talents, par ses observations pleines de finesse, il excita l'admiration générale. De retour dans son pays, il voulut y introduire le culte des divinités grecques, et fut tué par son frère, le roi Saulios (Hdt. 4, 76; Cic. *Tusc.* 5, 32, 90. On lui attribue 9 lettres qui sont apocryphes (Diog. Laert.).

Anădyŏmĕne (-**ēs**), surnom de Vénus, qui était née de l'écume de la mer et sortie du sein des flots.

Anăcrĕōn (-**ontis**), Ἀνακρέων, célèbre poëte lyrique, né à Téos, ville ionienne de l'Asie Mineure. Il émigra à Abdère en Thrace, lorsque Téos fut prise par les Perses (544 av. J.-C.), mais il vécut principalement à Samos, sous le patronage de Polycrate. Après la mort de ce prince (522), il se rendit à Athènes sur l'invitation du tyran Hipparque. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, probablement vers l'an 478. De ses poésies il ne nous est parvenu qu'un petit nombre de fragments authentiques; les *odes* qu'on lui attribue sont, pour la plupart, des imitations, dues à divers auteurs, d'une époque beaucoup moins ancienne. Il célébrait dans ses vers l'amour et le vin.

Anactŏrĭum (-**i**), Ἀνακτόριον, promontoire d'Acarnanie, à l'entrée du golfe d'Ambracie, avec une ville et un port, appartenant aux Corinthiens (Thuc. 1, 55); Auguste en transporta les habitants à Nicopolis.



Anactorium, en Acarnanie.

Anagnĭa (-**æ**), ville principale des Herniques dans le Latium; plus tard municipe et colonie romaine. Dans le voisinage Cicéron possédait une belle villa nommée *Anagninum*, s.-ent. *prædium* (voy. Liv. 9, 42; 27, 4. Virg. *Æn.* 7, 684; Cic. *pr. Dom.* 30).

Anăphe (**-ēs**), petite île dans la partie S. de la mer Égée, à l'E. de Théra.

Anăpus (**-i**), 1) rivière de l'Acarnanie, qui se jette dans l'Achéloüs. — 2) riv. de Sicile, qui se jette dans la mer au S. de Syracuse à travers des marais.

Anartes (**-ium**) ou **Anarti** (**-ōrum**), peuple de la Dacie, au N. de la Theiss (Cæs. *B. G.* 6, 25).

Anas (**-æ**), auj. le Guadiana, une des principales rivières d'Espagne; elle formait la limite entre la Lusitanie et la Bétique, et se jetait dans l'Océan par deux embouchures (aujourd'hui par une seule).

Anaxăgŏrās (**-æ**), Anaxagore, célèbre philosophe grec, de l'école ionienne, était né à Clazomènes en Ionie (500 av. J.-C.). Il donna à ses parents tout ce qu'il possédait, afin de vouer son existence à une fin plus élevée que les biens terrestres, et se rendit à Athènes à l'âge de vingt ans; il y vécut trente ans et devint l'ami intime et le maître d'Euripide et de Périclès. Ses doctrines portèrent ombrage aux sentiments religieux des Athéniens et il fut accusé d'impiété (450); il dut à l'éloquence de Périclès de n'être pas mis à mort; mais il fut condamné à payer une amende de 5 talents et à quitter Athènes. Il se retira à Lampsaque, où il mourut en 428, à l'âge de soixante-douze ans. Il enseignait qu'une suprême intelligence était la cause de toutes choses (Diog. Laert.).

Anaxāndrĭdes (**-æ**), roi de Sparte, régna de l'an 560 à l'an 520 av. J.-C. Comme il avait une femme stérile et ne voulait point divorcer, les Éphores l'obligèrent à en prendre une seconde. Il eut de celle-ci Cléomène et, plus tard, de sa première femme Dorieus, Léonidas et Cléombrote.

Anaxarchus (**-i**), Ἀνάξαρχος, philosophe d'Abdère, de l'école de Démocrite. Il accompagna Alexandre en Asie (334 av. J.-C.). Après la mort d'Alexandre (323), Anaxarque fut jeté par un naufrage au pouvoir de Nicocréon, roi de Chypre, qu'il avait offensé et qui, pour se venger, le fit piler dans un mortier (Cic. *Tusc.* 2, 22; Diog. Laert.).

Anaxărĕtē (**-ēs**), jeune fille de Chypre, qui traita son amant Iphis avec tant de hauteur que, de désespoir, il se pendit à sa porte. Comme elle regardait avec indifférence du haut de sa maison passer le convoi de l'infortuné, Vénus la changea en une statue de pierre.

Anaxĭmander (**-dri**), Ἀναξίμανδρος, de Milet, né en 610 av. J.-C., mort en 547, à l'âge de soixante-quatre ans. Ce fut un des premiers philosophes de l'école ionienne et le successeur immédiat de Thalès, premier fondateur de cette école (Cic. *de Div.* 1, 50, 112; *Acad.* 4, 37, 118; Aristot. *Metaph.* 1, 8. Diog. Laert.).

Anaxĭmĕnēs (**-is**), Ἀναξιμένης, 1) Anaximène de Milet, le troisième dans la série des philosophes de l'école ionienne, florissait vers l'an 544; mais, comme il fut le maître d'Anaxagore, il doit avoir vécu très-vieux. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses (Plut. *de Plac. phil.* 1, 3; cf. Cic. *de N. D.* 1, 10; *Acad.* 4, 37, 118 Diog. Laert.) —2) An. de Lampsaque, historien (vers 365), suivit Alexandre en Asie; a écrit une espèce d'histoire universelle, Ἑλληνικά, et particulièrement l'histoire du règne de Philippe et d'Alexandre; mais il ne nous en est rien parvenu. On lui attribue la *Rhetorica ad Alexandrum*, Ῥητορικὴ πρὸς Ἀλέξανδρον, qui se trouve parmi les œuvres d'Aristote (Diog. Laert).

Anazarbus (**-i**) ou **Anazarba** (**-æ**), v. de la *Cilicia campestris*, au pied du mont de même nom. Auguste lui donna le nom de *Cæsarea* (*ad Anazarbum*). Patrie du médecin Dioscoride.

Ancæus (**-i**), Ancée, 1) fils de l'Arcadien Lycurgue et père d'Agapénor. Il était du nombre des Argonautes et fut tué par le sanglier de Calydon. — 2) fils de Neptune et d'Astypalée. Un des Argonautes et pilote du navire Argo après la mort de Tiphys.

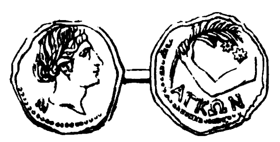
Anchesmus (**-i**), Ἀγχεσμός, montagne près d'Athènes, au N.-O., avec un sanctuaire de Jupiter.

Anchĭăle (**-ēs**), et **-ius** (**-i**) 1), v. de Thrace, sur la mer Noire, sur les frontières de la Mœsie. — 2) ancienne ville de Cilicie, à l'O. du Cydnus, près de la côte, bâtie, dit-on, par Sardanapale.

Anchīsēs (**-æ**), Ἀγχίσης, Anchise,

fils de Capys et de Thémis (fille d'Ilus), roi de Dardanus sur le mont Ida, et parent de Priam. Il égalait en beauté les dieux immortels et fut aimé de Vénus, de qui il eut un fils, Énée, nommé de là *Anchisiades* (Hom. *H. à Vén.*). Ayant eu l'indiscrétion de se vanter de son commerce avec Vénus, il fut tué, aveuglé ou paralysé (car les traditions ne s'accordent pas) par la foudre de Jupiter. Selon Virgile (*Æn.* 2, 701), Énée, après la prise de Troie par les Grecs, emporta son père infirme sur ses épaules pour l'arracher aux flammes. Dès l'arrivée d'Énée en Sicile, Anchise mourut et fut enterré sur le mont Éryx.

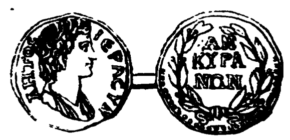
Ancōnă (-æ) ou **Ancōn (-ōnis)**, v. du Picenum sur la mer Adriatique, située dans un pli de la côte entre deux promontoires et appelée de là *Ancon* (Ἀγκών), c.-à-d. Coude. Elle avait été bâtie par les Syracusains dans le temps de Denys l'Ancien (392). Les Romains en firent une colonie. Elle possédait un excellent port, agrandi par Trajan, et était une des villes maritimes les plus importantes de l'Adriatique.



Ancône, en Italie.

Ancus Martius (-i), quatrième roi de Rome, régna 24 ans (640-616 av. J.-C.); il était, croyait-on, le petit-fils de Numa par sa mère. Il prit plusieurs villes latines, transporta les habitants à Rome et leur donna l'Aventin pour lieu d'habitation. Ces Latins vaincus et incorporés formèrent la plèbe (*plebs*) originaire. Il eut pour successeur Tarquin l'Ancien (voy. Liv. 1, 32 sq.; Eutrop. 1, 5; Cic. *Rep.* 2, 18).

Ancȳra (-æ), 1) v. de la *Galatia prima* en Asie Mineure, originairement v. principale d'une tribu gauloise, les Tectosages, venus du midi de la Gaule. Lorsque Auguste fit graver à Rome sur des tablettes de bronze les principaux événements de son règne, les citoyens d'Ancyre en firent une copie, gravée sur des blocs de marbre, qu'ils placèrent dans un temple de leur ville dédié à Auguste et à Rome. Cette inscription existe encore et on l'appelle *Monumentum* ou *Marmor Ancyranum*, le monument d'Ancyre (voir Arr. 2, 4; Curt. 3, 1; Liv. 38, 24). —2) v. de la *Phrygia Epictetos* sur les confins de la Mysie.



Ancyre, en Phrygie.

Andĕcāvi, ou **Andĕgāvi**, ou **Andes (-ium)**, peuplade gauloise sur la Loire inférieure; ils avaient pour capitale une ville de même nom, appelée aussi *Juliomagus*, auj. Angers. Cæs. *B.G.* 2, 35; 3, 7.

Andes (-ium), 1) comme *Andecavi*. — 2) village près de Mantoue, lieu de naissance de Virgile.

Andŏcidēs, Ἀνδοκίδης, un des dix orateurs attiques, fils de Léogoras; il était né à Athènes en 467 av. J.-C. Il appartenait à une noble famille et au parti oligarchique d'Athènes. En 415 il fut enveloppé dans le procès intenté à Alcibiade qu'on accusait d'avoir mutilé les Hermès, et il fut jeté en prison; mais il recouvra sa liberté en dénonçant les véritables ou prétendus auteurs du crime. Il fut quatre fois banni d'Athènes, et, après avoir mené une vie errante et misérable, il mourut en exil. Quatre de ses discours nous sont parvenus (Thuc. 1, 51; 6, 60; Plut. *Alcib.* 18 sq.).

Andræmōn (-ŏnis), Ἀνδραίμων, 1) mari de Géorgé, fille d'Œnée, roi de Calydon en Étolie, à qui il succéda, et père de Thoas, appelé de là *Andræmonides* (Hom. *Il.* 2, 638); Apoll. 1, 8, 1). — 2) fils d'Oxylus et mari de Dryopé, mère d'Amphissus qu'elle avait eu d'Apollon (Ov. *Met.* 93, 363).

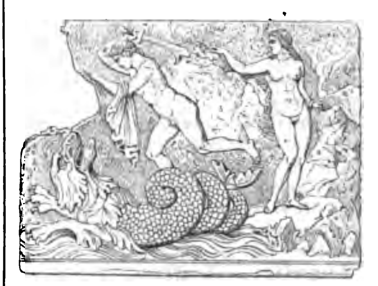
Andriscus (-i), personnage de basse extraction qui se fit passer pour fils du dernier roi de Macédoine, Persée, et souleva les Macédoniens contre les Romains en 149 av. J.-C. Vaincu par Cæc. Metellus, il orna le triomphe du vainqueur (Vell. 1, 11; Flor. 2, 14. Amm. 14, 11).

Andrŏclus (-ī) ou **Andrŏclēs** (-is), esclave d'un consulaire romain; il fut condamné à être exposé aux bêtes dans le cirque; mais un lion, qui avait été lâché contre lui, lui donna des marques de reconnaissance et se mit à le lécher. Une enquête ayant été faite à ce sujet, on apprit qu'Androclus s'était enfui de chez son maître en Afrique, et qu'ayant cherché asile dans une caverne, un lion y entra, vint à lui et lui montra sa patte. Androclus en retira une grosse épine qui y était entrée. De ce moment ils vécurent ensemble, le lion pourvoyant à la nourriture de son bienfaiteur. Mais enfin, fatigué de la vie sauvage, Androclus quitta la caverne, fut pris par des soldats, conduit à Rome, et condamné à être dévoré par les bêtes. On lui fit grâce, et on lui donna le lion qu'il promenait par la ville (Sen. *Benef.* 2, 19, 1; Gell. 5, 14, 10 sq.).

Andrŏgĕos (-ō) ou **Andrŏgĕus** (-ī), fils de Minos et de Pasiphaé, vainquit tous ses concurrents aux jeux des Panathénées à Athènes et fut tué à l'instigation d'Égée, jaloux d'une gloire qui obscurcissait celle d'Athènes. Minos, pour venger la mort de son fils, fit la guerre aux Athéniens et les obligea à envoyer chaque année en Crète sept jeunes gens et sept jeunes filles destinés à être dévorés par le Minotaure. Ils furent affranchis de ce honteux tribut par Thésée.

Andrŏmăchē (-ēs) ou **Andrŏmăcha** (-æ), Ἀνδρομάχη, Andromaque, fille d'Éétion, roi de Thèbes en Cilicie (Hom. *Il.* 6, 395) et femme d'Hector, de qui elle eut un fils nommé Scamandrius (Astyanax). A la prise de Troie et à la mort de son époux, elle eut la douleur de voir son fils précipité du haut des remparts, et elle-même échut en partage à Néoptolème (Pyrrhus), fils d'Achille, qui l'emmena en Épire. Elle épousa dans la suite Hélénus, frère d'Hector, qui régnait sur la Chaonie (Virg. *Æn.* 3, 294 sq.). Elle mourut en Asie, où elle avait suivi Pergamus, le troisième des fils qu'elle avait eus de Néoptolême.

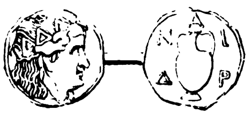
Andrŏmĕda (-æ) ou **Andrŏmĕdē** (-ēs), Ἀνδρομέδη, fille de Céphée, roi d'Éthiopie et de Cassiopée. Sa mère ayant eu l'imprudence de dire avec orgueil que sa fille surpassait en beauté les Néréides, Neptune envoya un monstre marin pour ravager le pays. L'oracle d'Ammon promit la cessation du fléau, si Andromède était livrée au monstre, et Céphée fut contraint par ses sujets d'enchaîner sa


Andromède et Persée. Tiré d'une terre cuite.

fille à un rocher sur le bord de la mer. Ce fut là que Persée la rencontra et la sauva en tuant le monstre. Il obtint ensuite la main d'Andromède. Mais elle avait été déjà promise à Phinée, de là une lutte terrible qui s'engagea, le jour des noces, entre Persée et Phinée, et dans laquelle ce dernier périt avec tous ses partisans. Andromède, après sa mort, fut placée parmi les astres (Apoll. 2, 4, 5. Ovid. *Met.* 4, 670 sq.; 5, 1-235).

Andronicus Livius. Voy. *Livius.*

Andros ou **Andrus** (-ī), ἡ Ἄνδρος, auj. Andro, la plus septentrionale et une des plus grandes îles du groupe des Cyclades, au S.-E. de l'Eubée, avait 21 milles de long et 8 de large; elle acquit de bonne heure une importance considérable et vers l'an 650 elle fondait déjà les colonies d'Acanthe et de Stagire (Thuc. 4, 84, 88). Elle était célèbre par ses vins, ce qui faisait regarder toute l'île comme consacrée à Bacchus.


Andros.

Anĕmūrium (-ī), Ἀνεμούριον, ville et promontoire à la pointe méridio-

nale de la Cilicie, en face de l'île de Chypre; auj. cap Anemur (Liv. 33, 20; Tac. *Ann.* 12, 55.

Angli ou **Anglii** (**-orum**), les Angles, peuple germain sur la rive gauche de l'Elbe; il passa avec les Saxons dans la Bretagne, qui lui doit son nom d'Angleterre (pays des Angles). Voy. *Saxones* (Tac. *Germ.* 40.). Quelques-uns d'entre eux paraissent s'être établis à Angeln dans le Schleswig.

Angrivării (**-ōrum**), peuple germain, qui habitait sur les deux rives de la *Visurgis* (Weser), séparé des *Cherusci* par un *agger* ou retranchement en terre (Tac. *Ann.* 2, 19; 2, 8, 22). Plus tard ils s'emparèrent aussi du territoire des Bructères (Tac. *Germ.* 33).

Anguĭtia ou **Angĭtia**, divinité (des Serpents) honorée par les Marses et les Marrubiens qui vivaient autour du *Lacus Fucinus*. Elle avait enseigné l'usage des contre-poisons et l'art de charmer les serpents à l'aide de paroles magiques. Plus tard on vit en elle une sœur de Médée et de Circé (*Nemus Anguitiæ*, Virg. *Æn.* 7, 759.).

Anigrus (**-i**), petite rivière de l'Élide Triphylienne, la même que le *Minyeius* (Μινυήϊος) d'Homère. *Il.* 11, 722. Elle se jetait dans la mer Ionienne près de Samicum. Ses eaux avaient un goût désagréable, attribué à ce que les Centaures, blessés par Hercule, s'y étaient lavés.

Anĭo, anciennement *Anien* (d'où le génitif *Aniēnis*), Ἀνίων, l'Anio, auj. Teverone, rivière qui a sa source dans les montagnes des Herniques près de *Treba*, et qui, après avoir reçu le ruisseau nommé *Digentia* (Hor. *Ep.* 1, 18, 104), forme à Tibur une belle chute d'eau, et se jette dans le Tibre, à 3 milles au-dessus de Rome. L'eau de l'Anio était amenée à Rome par deux aqueducs (*Anio vetus* et *Anio novus*).

Anĭus (**-i**), fils d'Apollon et de Créuse, et prêtre d'Apollon à Délos. Il eut de Dryopé trois filles, à qui Bacchus donna le pouvoir de produire à volonté telle quantité qu'il leur plairait de vin, de blé et d'huile, d'où leur nom d'*OEnotrŏpæ*. Elles fournirent, dit-on, les Grecs de ces précieuses provisions pendant les neuf premières années de la guerre de Troie (Ov. *Met.* 13, 650 sq.). Énée, dans ses pérégrinations, ayant abordé à Délos (Virg. *Æn.* 3, 80), y épousa une des filles d'Anius, Lavinie, célèbre devineresse, qu'il emmena en Italie.

Anna (**-æ**), fille de Bélus et sœur de Didon. Après la mort de cette dernière, elle s'enfuit de Carthage en Italie, où elle fut reçue avec bienveillance par Énée. Là elle excita la jalousie de Lavinie, et, avertie en songe par Didon, elle prit la fuite et se précipita d'elle-même dans le Numicius. Elle fut dès lors honorée comme la nymphe de cette rivière sous le nom d'Anna Perenna (Ovid. *Fast.* 3, 523 sq.).

Annicĕris, Ἀννίκερις, 1) habile conducteur de chars, de Cyrène, qui acheta 20 mines et rendit à la liberté Platon, que Denys, à son retour de Sicile à Égine, avait fait vendre comme esclave. — 2) philosophe cyrénéen ou hédonien de l'école d'Aristippe (Clem. Alex. *Strom.* 2, 417).

Annius Milo. Voy. *Milo*.

Ansĕr (**-ĕris**), poëte du temps d'Auguste, ami du triumvir M. Antoine, et un des détracteurs de Virgile (Ov. *Trist.* 2, 435; *Virg. E.* 9, 36; Prop. 2, 25, 83; Cic. *Phil.* 13, 5, 11).

Ansibarii ou **Ampsibarii**, peuple germain, qui habitait originairement entre les sources de l'Ems et le Weser, et, plus tard, à l'intérieur du pays près des *Cherusci*.

Antæŏpŏlis, ancienne ville de la haute Égypte (Thébaïde), sur la rive orientale du Nil et un des principaux siéges du culte d'Osiris.

Antæus (**-i**), Ἀνταῖος, Antée, fils de Neptune et de *Gē* (la Terre), prince de Libye, géant énorme et lutteur invincible tant qu'il restait en contact avec la terre, sa mère. Hercule, ayant découvert la source de sa force, l'enleva de terre et l'étouffa dans ses bras. Son tombeau était à *Tingis* en Mauritanie.

Antalcĭdas (**-æ**), Spartiate, fils de Léon, connu principalement par le célèbre traité qu'il conclut avec la Perse en 387 av. J.-C., et qu'on désigne ordinairement sous le nom de paix d'Antalcidas, parce qu'elle était le fruit de son habile

diplomatie. Aux termes de ce traité, toutes les villes grecques de l'Asie Mineure devaient appartenir au roi de Perse; les Athéniens ne gardaient que Lemnos, Imbros et Scyros; et toutes les autres villes grecques devenaient indépendantes (Xen. *Hell.* 5, 1, 31; Plut. *Ages.* 23. *Art.* 21, 22. Après ce traité humiliant pour son pays, Antalcidas, méprisé du roi de Perse lui-même, se laissa mourir de faim (Plut. *Artax.* 22).

Antandrus (-ī), ἡ Ἄντανδρος, ville de la Grande Mysie sur le golfe d'Adramytte, au pied du mont Ida; colonie fondée par les Pélasges ou les Léléges, et développée ensuite par les Éoliens (Hdt. 7, 42; 5,26; Thuc. 8, 106; Virg. *Æn.* 3, 6).

Antandrus (-ī), 1) frère du tyran Agathocle. — 2) chef des Messéniens (Paus. 4, 7, 4.).

Antēa ou **Antīa.** Voy. *Bellerophon.*

Antemnæ (-ārum), ancienne v. sabine au confluent de l'Anio et du Tibre, détruite par les Romains dans les premiers temps (Liv. 1, 9 sq.; Plin. 3, 5, 9).

Antēnor (-ŏris), Ἀντήνωρ, Troyen, fils d'Æsyétès et de Cléomestra et mari de Théano. C'était un des plus sages parmi les anciens de Troie; il reçut Ménélas et Ulysse dans sa demeure, quand ils vinrent à Troie en ambassade, et il engagea ses concitoyens à rendre Hélène à Ménélas. A la prise de Troie, Anténor fut épargné par les Grecs. Son histoire après cet événement est diversement racontée. Quelques-uns prétendent qu'il vint s'établir avec les Hénètes sur la côte occidentale de l'Adriatique, où il fonda *Patavium* (Padoue). Ses fils et ses descendants sont appelés *Antēnŏrĭdæ* (*Il.* 3; 148; 203. 7, 347; Pind. *Pyth.* 5, 83; Liv. 1, 1).

Anteros. Voy. *Eros.*

Anthēdōn (-ŏnis), ἡ Ἀνθηδών, ville de Béotie avec un port, sur la côte de la mer Eubéenne; elle tirait, dit-on, son nom d'Anthédon, fils de Glaucus, qui y fut changé en dieu (Hom. *Il.* 2, 508; Ov. *Met.* 7, 232; 13, 905).

Anthĕmūs (-untis), ἡ Ἀνθεμοῦς, v. de Macédoine dans la *Chalcidice* (Thuc. 2, 99; Demosth. *Phil.* 2, p. 70 R.).

Anthĕmūsĭa (-æ) ou **Anthĕmūs** (-untis), v. de Mésopotamie, au S. O. d'Édesse, et un peu à l'E. de l'Euphrate. Le territoire environnant portait aussi le même nom, mais il était généralement compris sous le nom d'*Osroene.*

Anthēnē (-ēs), place de la Cynuria dans le Péloponnèse.

Anthylla (-æ), v. considérable de la basse Égypte, près de l'embouchure du bras Canopique du Nil, au-dessous de *Naucratis.*

Antias (-ātis), *Q. Valerius*, historien romain qui florissait vers l'an 80 av. J.-C.; il avait écrit l'histoire romaine depuis les temps les plus anciens jusqu'à Sylla. Son ouvrage, dont il ne nous reste rien, fourmillait d'erreurs.

Anticleă (-æ), fille d'Antolycus, femme de Laërte et mère d'Ulysse, mourut du chagrin que lui causa la longue absence de son fils. On dit qu'avant d'épouser Laërte, elle avait vécu dans d'intimes relations avec Sisyphe; de là Ulysse est neuf fois appelé fils de Sisyphe.

Antĭcȳra et plus anc. **Antĭcirrha** (-æ), 1) v. de Phocide, sur une baie du golfe Crisséen. — 2) v. de Thessalie, sur le Sperchius, et non loin de son embouchure. — 3) v. sur le golfe Malioque, Strab. — Ces trois villes sont célèbres par leur hellébore, qu'on employait dans l'antiquité comme principal remède contre la folie; d'où le proverbe : *Naviget Anticyram*, Ἀντικίῤῥας σε δεῖ (tu as besoin de faire un voyage à Anticyre), en parl. d'une personne dont les actes ne paraissent pas sensés. Cf. Hor. *Sat.* 2, 3, 83, 166; *A. P.* 300.

Antĭgŏnē (-ēs), fille d'Œdipe et de Jocaste, sœur d'Ismène, d'Étéocle et de Polynice. Dans l'histoire tragique d'Œdipe, Antigone nous apparaît comme une noble fille, qui pousse jusqu'à l'héroïsme son attachement pour son père et pour ses frères. Quand Œdipe se fut crevé les yeux, et fut obligé de quitter Thèbes, Antigone l'accompagna et resta avec lui jusqu'à ce qu'il fut mort à Colone; alors elle retourna à Thèbes. Lorsque ses deux frères se furent donnés mutuellement la mort dans un combat, et que Créon, roi de Thèbes, défendit sous peine de mort d'ensevelir Polynice, coupable d'avoir fait la guerre à sa patrie, Antigone osa seule braver le tyran et ensevelir le corps de son frère. Créon, pour punir cette dé-

sobéissance, fit enfermer Antigone dans un cachot souterrain, où elle-même se donna la mort. Son fiancé Hémon, fils de Créon, se tua à côté d'elle.

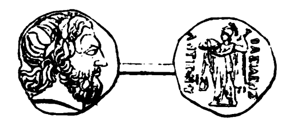
Antĭgŏnēa et **-īa** (**æ**), 1) v. d'Épire (*Illyricum*), au confluent de l'Aoüs avec un de ses affluents et près d'un étroit passage des monts Acrocérauniens (Liv. 32, 5). — 2) ville sur l'Orontes en Syrie, fondée par Antigonus comme capitale de son empire (306 av. J.-C.), mais la plus grande partie de ses habitants fut transportée par Séleucus à Antioche, qui fut bâtie dans son voisinage.

Antĭgŏnus (**-i**), 1) roi d'Asie, surnommé le Cyclope, fils de Philippe l'Élymiote, et père de Démétrius Poliorcète qu'il eut de Stratonice. C'était un des lieutenants d'Alexandre le Grand, et, dans le partage de l'Empire après la mort du conquérant (en 323 av. J.-C.), il reçut les provinces de la grande Phrygie, de Lycie et de Pamphylie. A la mort du régent Antipater, en 319, il aspira à la souveraineté de l'Asie. En 316, il défit et fit mourir Eumène, après une lutte d'environ 3 ans. Il fit ensuite la guerre, avec des succès divers, contre Séleucus, Ptolémée, Cassandre et Lysimaque. Après la défaite de la flotte de Ptolémée en 306, Antigonus prit le titre de roi, et son exemple fut suivi par Ptolémée, Lysimaque et Séleucus. Antigonus et son fils Démétrius furent à la fin battus par Lysimaque dans la bataille décisive livrée à Ipsus en Phrygie (301). Antigonus tomba sur le champ de bataille à l'âge de quatre-vingt-un ans (Plut. *Eum.* 9, 10, 12, 17 sq.; Nep. *Eum.* 5, 7; Diod. Sic. 18, 25-40; Plut. *Dem.* 15, 28-30 sq.; Just. 15, 2, 14; Diod.



Antigone, roi d'Asie, mort en 301 av. J.-C.

20, 73 sq. — 2) *A. Gonatas*, Γονατᾶς, fils de Démétrius Poliorcète, et petit-fils du précédent. Il prit le titre de roi de Macédoine après la mort de son père en Asie (283), mais il ne put entrer en possession du trône qu'en 277. Chassé de son royaume par Pyrrhus, roi d'Épire, en 273, il le reconquit l'année suivante. Il mourut en 239. Il eut pour successeur Démétrius II. Son surnom de *Gonatas* est généralement dérivé de Gonnos ou Gonni en Thessalie; mais qquns pensent que *Gonatas* est un mot macédonien qui signifie une *plaque de fer destinée à protéger les genoux* (Plut. *Dem.* 51; *Pyrrh.* 26, 34; Just. 55, 1. — 3) *A. Doson*, ainsi



Antigone Gonatas, roi de Macédoine, av. J.-C., 283-239.

nommé parce qu'il promettait toujours et ne donnait jamais (δώσων, qui donnera), fils de Démétrius de Cyrène et petit-fils de Démétrius Poliorcète. Après la mort de Démétrius II, en 229, il fut chargé de la garde de Philippe son fils, mais il épousa la veuve de Démétrius et devint lui-même roi de Macédoine. Il défendit Aratus et la ligue Achéenne contre Cléomène, roi de Sparte, qu'il défit à Sellasia en 221, après quoi il s'empara de Sparte. Il mourut en 220 (Liv. 40, 54; Plut. *Arat.* 34, 46; Just. 28, 3; Pol. 2, 47).

Antĭlĭbănus (**-i**), Ἀντιλίβανος, l'Antiliban, auj. Dschebel el wast es Schark, montagne sur les confins de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie, parallèle au Liban, qu'elle surpasse en hauteur. Son sommet le plus élevé est le mont Hermon (Arr. 2, 20, 4).

Antĭlŏchus (**-i**), Ἀντίλοχος, fils de Nestor et d'Anaxibia, accompagna son père à Troie, et se distingua par sa bravoure. Il fut tué devant Troie par Memnon l'Éthiopien (*Il.* 4, 457; 5, 580; 13, 545, 15, 572, 16, 317; Od. 4, 187; Pind. *Pyth.* 6, 28).

Antĭmăchus (**-i**), Ἀντίμαχος, Antimaque, poëte épique et élégiaque grec, de Claros ou de Colophon, qui florissait vers la fin de la guerre du Péloponnèse; son principal ouvrage était un poëme épique intitulé *Thebaïs*. Il était

aussi grammairien, et, comme tel, il fit une récension des poëmes d'Homère.

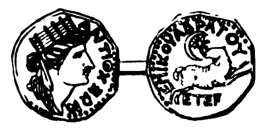
Antĭnŏŏpŏlis (-is), brillante cité, bâtie par Hadrien, en mémoire de son favori Antinoüs, sur la rive orientale du Nil.

Antĭnŏūs (-i), Ἀντίνοος, 1) fils d'Eupithès d'Ithaque, et un des prétendants de Pénélope; il fut tué par Ulysse (*Od.* 4, 660, 773; 16, 363, 17, 458; 18, 42; 22, 8, 48). — 2) jeune homme d'une merveilleuse beauté, né à Claudiopolis en Bithynie; favori de l'empereur Hadrien et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il se noya dans le Nil en 122. La douleur d'Hadrien ne connut pas de bornes. Il rangea Antinoüs parmi les dieux, lui fit élever un temple à Mantinée et fonda la ville d'Antinoopolis en son honneur. Il est souvent représenté sur des médailles, des gemmes, en statue et en buste, sous les traits de Bacchus.



Antinoüs, favori d'Adrien, mort en 122 ap. J.-C.

Antĭŏchīa et **-ēa** (-æ), Ἀντιόχεια ἡ ἐπὶ Δάφνης, Antioche, 1) capitale du royaume grec de Syrie, et pendant longtemps la principale cité de l'Asie, était située sur la rive gauche de l'Oronte, à environ 20 milles (Géogr.) de la mer, dans une belle vallée. Elle fut bâtie (vers 300) par Séleucus Nicanor qui la nomma Antioche en l'honneur de son frère Antiochus et la peupla principalement avec les habitants de la cité voisine nommée Antigonia. Elle fut un des plus anciens boulevards de la foi chrétienne; la première place où le nom de chrétien ait été employé (*Act.* XI, 26), et le siége d'un des quatre principaux évêques désignés sous le nom de *patriarches*. — 2)



Antioche.



Génie d'Antioche, œuvre d'Eutichydès de Sicyone.

A. ad Mæandrum, ville de Carie, sur le Méandre, bâtie par Antiochus Ier (Soter), sur l'emplacement de l'ancienne cité de Pythopolis. — 3) *A. ad Pisidiam*, v. sur les confins de la Phrygie et de la Pisidie, bâtie par une colonie de Magnésiens, et devenue colonie romaine sous Auguste qui la nomma *Cæsarea*. Elle était connue par le sanctuaire de Μὴν Ἀρχαῖος, le Médurcès phrygien. Les autres villes du nom d'Antioche sont plus connues sous d'autres désignations.

Antĭŏchus (-i), Ἀντιόχος; I. Rois de Syrie, 1) *A. Soter* (280-261 av. J.-C.), fils de Séleucus Ier, le fondateur du royaume syrien des Séleucides. Il épousa sa belle-mère Stratonice, dont il s'était épris si violemment qu'il en tomba dangereusement malade et que son père, sur l'avis du médecin, dut, pour le sauver, la lui céder. Il périt dans la bataille contre les Gaulois en 261 (Justin. 17, 2, 10; 24, 1, 9; Plut. *Dem.* 38 et 39. — 2)



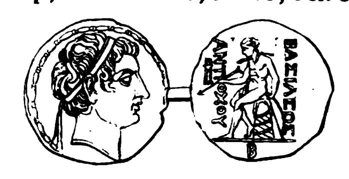
Antiochus I, Soter, roi de Syrie, av. J.-C., 280-261.

A. Théos (261-246 av. J.-C), fils et successeur du précédent. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de *Théos* (dieu), parce qu'il les délivra de leur tyran Timarque. Il fit la guerre à Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; et il y mit fin en répudiant sa femme Laodicé pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée (Justin. 27, 1, 1). Après la mort de Ptolémée, il rappela Laodicé, mais, pour se venger de l'affront qu'elle avait reçu, elle fit assassiner et Antiochus et Bérénice. Antiochus eut pour successeur son fils *Séleucus Callinicus*. Son plus jeune fils, *Antiochus Hiérax*, prétendit aussi à la couronne (Justin. 27, 2, 8) et fit la guerre pendant quelques années à son frère Séleucus II (Justin. 27, 1, 1.) 27, 6, 8. — 3)



Antiochus II, Théos, roi de Syrie, av. J.-C., 261-246.

A. le Grand (223-187 av. J.-C.), fils et successeur de *Séleucus Callinicus*. Il fit la guerre à Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, pour garder la Cœlé-Syrie, la Phénicie et la Palestine, mais il fut obligé de céder ces provinces à Ptolémée, à la suite de sa défaite à la bataille de Raphia près de Gaza en 217. Il fut ensuite engagé pendant sept ans (212-205) dans une entreprise qui avait pour but de regagner les provinces orientales d'Asie, qui s'étaient révoltées pendant le règne d'Antiochus II; mais, malgré de brillants succès, il dut renoncer à subjuguer les royaumes de Parthie et de Bactriane, et, en conséquence, il conclut la paix avec ces États. En 198 il conquit la Cœlé-Syrie et la Palestine, qu'il donna plus tard en dot à sa fille Cléopâtre, lorsqu'elle épousa Ptolémée Épiphane. Il se trouva ensuite engagé dans la guerre contre Rome et fut pressé par Hannibal, qui était arrivé à sa cour, d'envahir l'Italie sans retard; mais il refusa de se rendre à son avis. En 192 il passa en Grèce et en 191 il fut défait par les Romains aux Thermopyles et obligé à retourner en Asie. En 190, il fut une seconde fois battu par L. Scipion, au pied du mont Siphus, près de Magnésie et forcé de demander la paix, qui lui fut accordée en 188, à condition qu'il céderait toutes les possessions à l'E. du mont Taurus, et payerait 15,000 talents euboïques. Afin de se procurer l'argent nécessaire pour payer cette contribution aux Romains, il attaqua un riche temple de l'Élymaïs; mais il fut tué par le peuple de l'endroit en 187. Il eut pour successeur son fils *Séleucus Philopator* (Justin. 29, 1, 3; 30, 1 sq.; 31, 2, 8; 32, 2, 2; Liv. 34, 60; 36, 11, 13; 37, 55; 38, 37 sq.; Plut. *Flam.* 16; *Cat.* 13; Pol. 5,



Antiochus III, le Grand, roi de Syrie. Av. J.-C. 223-187.

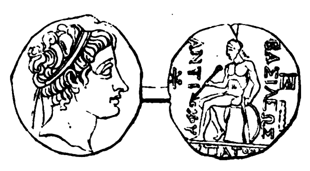
82). — 4) *A. Épiphane* (175-164 av. J.-C.), fils d'Antiochus III, succéda à son frère *Séleucus Philopator* en 175. Il fit la guerre contre l'Égypte (171-168) avec beaucoup de succès et il se préparait à mettre le siége devant Alexandrie en 168, quand les Romains l'obligèrent à se retirer. Il entreprit de détruire la religion juive et d'introduire dans ses États le culte des divinités grecques; mais cette tentative amena une révolte des Juifs sous Matathias et ses héroïques fils les Machabées, qu'il ne put réduire. Il essaya aussi de piller un temple de l'Élymaïs en 164, mais il fut repoussé et mourut peu de temps après dans un état de



Antiochus IV, Épiphane, roi de Syrie. Av. J.-C. 175-164.

folie furieuse, que les Juifs et les Grecs attribuent également à ses desseins sa-

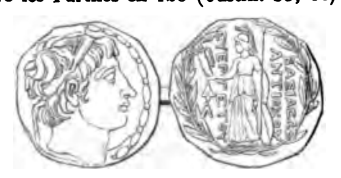
criléges. Ses sujets lui donnèrent le surnom d'*Épimane* (le furieux) par parodie de celui d'*Épiphane* (Liv. 44, 19; 45, 11; Justin. 34, 3). — 5) *A. Eupator* (164-162), fils et successeur d'A. Épiphane, était âgé de neuf ans à la mort de son père. Il fut détrôné et mis à mort par Démétrius Soter, fils de Séleucus Philopator (Justin. 34, 8). — 6) *A. Théos*, fils d'Alexandre Balas. Il fut mis en avant comme prétendant à la couronne, en 144, contre Démétrius Nicator par Tryphon, mais il fut assassiné par ce dernier qui monta lui-même sur le trône en 142 (Justin. 36, 105). — 7) *A. Sidétès* (137-128 av. J.-C.), ainsi nommé de *Sidé*, en Pamphylie, où il était né, fils cadet de Démétrius Soter, succéda à Tryphon. Il fut défait et tué dans une bataille contre les Parthes en 128 (Justin. 38, 10).



Antiochus V, Eupator, roi de Syrie. Av. J.-C. 164-162.



Antiochus VI, Théos, roi de Syrie. Av. J.-C. 144-142.



Antiochus VII, Sidétès, roi de Syrie. Av. J.-C. 137-128.

— 8) *A. Grypus* ou *Nez-Crochu* (125-96), second fils de Démétrius Nicator et de Cléopâtre. Il fit la guerre pendant quelques années avec son demi-frère *A. IX Cyzicenus*. Mais les deux frères finirent par consentir au partage du royaume : A. Cyzicenus eut la Cœlé-Syrie et la Phénicie, et A. Grypus le reste des provinces. Ce dernier fut assassiné en 96 (Just. 39, 1-3). — 9) *A. Cyzicenus*, de Cyzique, où il était né, frère du n° 8, régna sur la Cœlé-Syrie et la Phénicie de 112 à 96, mais il périt, en 95, dans une bataille contre Séleucus Épiphane, fils d'A. Grypus (App. *Syr*. 69).



Antiochus VIII, Grypus, roi de Syrie. Av. J.-C. 125-96.



Antiochus IX, Cysicenus, roi de Syrie. Av. J.-C. 112-96.

— 10) *A. Eusébès* ou *le Pieux*, fils d'A. Cyzicenus, défit Séleucus Épiphane et garda la couronne malgré les frères de Séleucus. Il succéda à son père en 95.



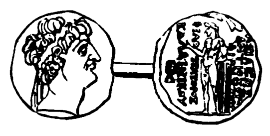
Antiochus X, Eusébès, roi de Syrie. Av. J.-C. 95.

— 11) *A. Épiphane*, fils de Grypus et frère de Séleucus Épiphane, fit la guerre à *Eusébès*, mais il fut battu et se noya



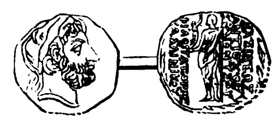
Antiochus XI, Épiphane, roi de Syrie.

dans l'Oronte. — 12) *A. Dionysus*, frère d'*A. Épiphane*, occupa le trône peu de temps; il périt dans une bataille livrée à *Arétas*, roi d'Arabie. Les Syriens, fatigués des querelles domestiques des Séleucides, offrirent le trône à Tigrane, roi d'Arménie, qui réunit la Syrie à ses États en 83, et la garda jusqu'à sa défaite par les Romains en 69 (Justin. 40,



Antiochus XII, Dionysus, roi de Syrie.

1). — 13) *A. Asiaticus*, fils d'Eusébès, devint roi de Syrie après la défaite de Tigrane par Lucullus en 69, mais il fut dépouillé de ses États en 65 par Pompée, qui réduisit la Syrie en province romaine. Cette année-là les Séleucides cessèrent de régner.



Antiochus XIII, Asiaticus, roi de Syrie. Av. J.-C. 69-65.

II. Rois de Commagène. 1) *Antiochus*. Il fit alliance avec les Romains vers l'an 64 av. J.-C.; prêta à Pompée le secours de ses troupes en 49 et fut attaqué par Antoine en 38. Il eut pour successeur Mithridate Ier vers 31. — 2) *A.*, succéda à Mithridate Ier, et fut mis à mort à Rome par Auguste en 29. — 3) *A.*, succéda à Mithridate II, et mourut en 17 av. J.-C. À sa mort, la Commagène devint province romaine et resta telle jusqu'en 38 apr. J.-C. — 4) *A.*, surnommé *Epiphane*, probablement fils d'Antiochus III, reçut l'héritage de ses pères des mains de Caligula en 38 ap. J.-C. Il aida les Romains dans leurs guerres contre les Parthes sous Néron et contre les Juifs sous Vespasien. En 72, accusé de conspirer avec les Parthes contre les Romains, il fut privé de ses États et se retira à Rome, où il passa le reste de ses jours.



Antiochus IV, roi de la Commagène. Ap. J.-C. 38-72.

III. Personnages littéraires. *Antiochus d'Ascalon*, célèbre philosophe de l'ancienne Académie, vécut à Athènes, à Alexandrie et à Rome, et fut le maître de Varron, de Cicéron et autres célèbres Romains. Nous trouvons un exposé de sa vie dans Cicéron (*Acad.* 2, 69 sq.); il s'efforça d'unir les doctrines des Stoïciens avec celles de l'Académie (*germanissimus stoïcus, si pauca mutasset*, Cic. *Acad.* 2, 43).

Antĭŏpē (-ēs), 1) fille de Nycteus et mère d'Amphion et de Zéthus qu'elle eut de Jupiter. Pour les détails, voyez *Amphion*. — 2) Amazone, sœur d'Hippolyté, femme de Thésée et mère d'Hippolyte (*Hippolytus*).

Antĭpăter (-tri), 1) le Macédonien, officier qui jouissait de toute la confiance de Philippe et d'Alexandre le Grand, fut laissé par ce dernier en qualité de régent en Macédoine, quand il passa en Asie (334 av. J.-C.). À la mort d'Alexandre (323), Antipater, de concert avec Cratérus, fit la guerre contre les Grecs, qui essayaient de recouvrer leur indépendance. Cette guerre, ordinairement appelée guerre Lamienne, du nom de Lamia où Antipater fut assiégé en 323, se termina par la victoire de ce dernier sur les troupes confédérées, à Crannon, en 322. Elle fut suivie de la soumission d'Athènes et de la mort de Démosthène. Antipater mourut en 319, après avoir nommé Polysperchon régent et laissant son propre fils Cassandre dans une position subordonnée (Justin. 13, 4. Diod. 18, 25-39). — 2) petit-fils du précédent et second fils de Cassandre et de Thessalonica. Lui et son frère se divisèrent pour la possession de la Macédoine, et Démétrius Poliorcète profita de leurs dissensions pour s'emparer du trône et faire périr les deux frères. — 3) père d'Hé-

rode le Grand, fils d'un noble Iduméen du même nom, embrassa le parti d'Hyrcanus contre son frère Aristobule. Il fut nommé par César en 47 (av. J.-C.) procurateur de la Judée, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 43. Il mourut empoisonné. — 4) fils aîné d'Hérode le Grand, qui l'avait eu de sa première femme. Il conspira contre la vie de son père et fut exécuté cinq jours après la mort d'Hérode. — 5) A. de Tarse, philosophe stoïcien, successeur de Diogène et maître de Panætius, vers l'an 144. — 6) A. de Sidon, poëte épigrammatiste grec, vers 90 av. J.-C. — 7) A. de Tyr, philosophe stoïcien, vivait à Athènes, vers l'an 44 av. J.-C. et était lié d'amitié avec Caton d'Utique. Plut. *Cat.* 4; Cic. *Off.* 2, 24. — 8) Autre poëte épigrammatiste, de Thessalonique, contemporain d'Auguste. — 9) A. de Cyrène, disciple d'Aristippe, Cic. *Tusc.* 5, 38.

Antĭpăter, L. Cœlius, historien romain, contemporain de C. Gracchus (123 av. J.-C.), a écrit des *Annales*, qui contenaient un récit estimé de la seconde guerre punique.

Antĭpătēr (-is), 1) poëte de la moyenne comédie attique, né à Rhodes, vers 404, mort en 330 av. J.-C. Il avait écrit 365 ou au moins 260 pièces, remarquables par l'élégance du style. — 2) A. de Berga en Thrace, écrivain grec qui a traité des choses merveilleuses et incroyables. — 3) poëte épigrammatiste, dont plusieurs épigrammes se trouvent dans l'Anthologie grecque, vivait vers le règne d'Auguste.

Antĭphătes (-æ), Ἀντιφάτης, 1) roi des Lestrygons, peuple fabuleux de Sicile. On les représente comme des géants et des cannibales; ils mirent en pièces à coups de pierre 11 des vaisseaux d'Ulysse, qui s'en retourna avec un seul (Hom. *Od.* 10, 106 sq.; Ov. *Met.* 14, 234). Antiphate était si cruel que son nom est devenu synonyme d'homme furieux (Juven. 14, 20). Formies est appelée dans Ovide *Antiphatæ domus*, parce qu'elle avait été, disait-on, fondée par les Lestrygons. — 2) fils du devin Mélampe, grand-père d'Amphiaraüs, Hom. *Od.* 15, 242 sq. — 3) fils de Sarpédon, compagnon d'Énée, tué par Turnus, Virg. *Æn.* 9, 696.

Antĭpătrĭa (-æ), v. de l'Illyricum sur les frontières de la Macédoine, sur l'Apsus.

Antiphellus. Voy. *Phellus*.

Antĭphĭlus (-i), d'Égypte, peintre distingué, rival d'Apelles, travailla pour Philippe et pour Alexandre le Grand.

Antĭphōn (-ontis), Ἀντιφῶν, 1) le plus ancien des dix orateurs du canon alexandrin, né à Rhamnus dans l'Attique, en 480 av. J.-C. Il appartenait au parti de l'oligarchie à Athènes et prit une part active à l'établissement du gouvernement des 400 (av. J.-C. 471), après le renversement duquel il fut traduit en jugement, condamné et mis à mort (Thuc. 8, 68, 90). Antiphon fit faire de grands progrès à l'éloquence politique; il ouvrit une école où il enseignait la rhétorique, et l'historien Thucydide fut un de ses disciples. Les discours qu'il composa furent écrits pour d'autres, et la seule fois qu'il parla lui-même en public, ce fut lorsqu'il fut accusé et condamné à mort (Cic. *Brut.* 12). Ce discours est aujourd'hui perdu. Nous possédons encore 17 plaidoyers de lui; ce sont pour la plupart des λόγοι φονικοί, c.-à-d. sur des matières criminelles; et 3 seulement ont été composés pour des causes réelles; les autres ne sont que de purs exercices d'école. Sa rhétorique, τέχνη ῥητορική, est également perdue. — 2) sophiste, adversaire de Socrate (Xen. *Mem.* 1, 6), probablement mis à mort par ordre des 30 tyrans. — 3) poëte tragique grec, d'Athènes, vécut à Syracuse, à la cour de Denys l'Ancien, qui le fit mettre à mort.

Antĭpŏlis (-is), auj. Antibes, v. de la Gaule Narbonnaise, sur la côte, à quelques milles à l'O. de Nice, fondée par les Marseillais.

Antirrhium. Voy. *Rhium*.

Antissa (-æ), v. de l'île de Lesbos, sur la côte O. entre Méthymne et le promontoire Sigeum, était originairement sur une petite île faisant face à Lesbos et qui plus tard fut unie à cette île.

Antisthĕnēs (-is et -æ), philosophe athénien, fondateur de la secte des Cyniques. Sa mère était Thrace. Dans sa jeunesse il combattit à Tanagre (av. J.-C. 426). Il fut disciple d'abord de Gorgias,

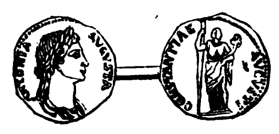
puis de Socrate auquel il s'attacha et resta fidèle jusqu'à sa mort. Il mourut à Athènes à l'âge de soixante-dix ans. Il enseignait dans le *Cynosarge*, gymnase à l'usage des Athéniens nés d'une mère étrangère: c'est sans doute de là que le nom de Κυνικοί, *Cyniques*, fut donné à ses disciples, bien que d'autres voient l'origine de ce nom dans la liberté de leurs mœurs affranchies de toutes les formes et convenances de la société. Il était ennemi de toute philosophie spéculative et par conséquent opposé à Platon. Il enseignait que la vertu est la seule chose nécessaire. De son école naquit plus tard la doctrine des Stoïciens (Xen. *Mem.* 2, 5, 3, 4, 4, 11, 17; *Symp.* 2, 10; 3, 7; Cic. *N. D.* 1, 13, 32; *Or.* 3, 35; Diog. L. 6, 77, 105; Plut. *Lyc.*

Antistius Labeo. Voy. *Labeo.*

Antĭtaurus (-i), auj. Ali-Dagh, chaîne de montagnes qui s'étend du N. E. de la chaîne principale du Taurus sur la frontière méridionale de la Cappadoce et au centre de cette contrée, tourne vers l'E. pour courir parallèlement au Taurus aussi loin que l'Euphrate. Sa hauteur moyenne dépasse celle du Taurus.

Antium (-i), très-ancienne v. du Latium, sur un promontoire rocheux qui s'avance au loin dans la mer Tyrrhénienne. Elle fut fondée par des Tyrrhéniens et des Pélasges, et signalée pour sa piraterie. Elle fut prise par les Romains en 468 av. J.-C., et une colonie y fut envoyée; mais elle se révolta, fut prise une seconde fois par les Romains en 338, privée de tous ses vaisseaux dont les becs ou éperons, *rostra*, servirent à orner la tribune aux harangues du Forum romain, et obligée de recevoir une seconde colonie. Dans les derniers temps de la république et sous l'empire, ce fut la résidence favorite de plusieurs grands personnages et empereurs. L'empereur Néron y était né. C'est dans les ruines de cette ville qu'a été trouvé l'Apollon du Belvédère. Antium possédait des temples de la Fortune et de Neptune.

Antōnia (-æ), 1) *Major*, fille aînée de M. Antonius et d'Octavie, femme de *Domitius Ahenobarbus*, et mère de Cn. Domitius, père de l'empereur Néron. Suet. *Ner.* 4. — 2) *Minor*, jeune sœur de la précédente, femme de Drusus, frère de l'empereur Tibère et mère de Germanicus, le père de l'empereur Caligula (qu'il eut de Livia ou Livilla), et de l'empereur Claude. Elle mourut en 38 apr. J.-C., aussitôt après l'avénement de son petit-fils Caligula. Elle était célèbre par sa beauté, sa vertu et sa chasteté. Suet. *Claud.* 1; Tac. *Ann.* 3, 3, 11, 3. — 3)



Antonia Minor, mère de Germanicus.

fille de l'empereur Claude, fut mise à mort par Néron (66 ap. J.-C.), parce qu'elle refusait de l'épouser. Tac. *Ann.* 13, 33; 15, 53; Suet. *Ner.* 35).

Antonia Turris, château fort situé sur un rocher, à l'angle N.-O. du temple, à Jérusalem, et qui commandait à la fois le temple et la ville. Il s'appelait autrefois *Baris*. Ce fut Hérode le Grand qui changea son nom en l'honneur de M. Antoine. C'est là qu'était la résidence du procurateur de la Judée.

Antōnīnŏpŏlis (-is), v. de Mésopotamie, entre Édesse et Dara, nommée ensuite *Maximianopolis*, puis *Constantia.*

Antōnīnus, M. Aurelius. Voy. *M. Aurelius.*

Antōnīnus Pius, Antonin le Pieux, empereur romain (138-161 apr. J.-C.), né près de Lanuvium, en 86, fut adopté par Hadrien en 138 et lui succéda cette même année. Le sénat lui conféra le titre de *Pius*, parce qu'il l'engagea à accorder à Hadrien son père adoptif l'apothéose et les autres honneurs qu'on décernait d'ordinaire aux empereurs après leur mort. Le règne d'Antonin est un temps d'arrêt et comme une trêve dans l'histoire de l'empire; la guerre, la violence, le crime, furent pour un temps suspendus. Ce fut un des meilleurs princes qui aient jamais occupé un trône; toutes ses pensées, tous ses efforts, furent consacrés au bonheur de ses sujets. Il mourut en 161, âgé de soixante-quinze

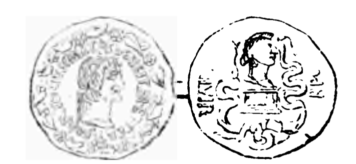
ans. Il eut pour successeur Marc-Aurèle, qu'il avait adopté lorsque lui-même fut adopté par Hadrien, et à qui il donna sa fille Faustine en mariage (Capitol. *Ant. P.* 1, 2 ; Eutr. 8, 8 ; Spart. *Hadr.* 27 ; Paus. 8, 43, 3).



Antonin le Pieux, empereur romain. Ap. J.-C. 138-161.

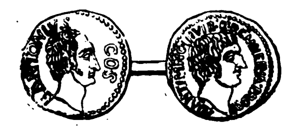
Antōnius (-i), 1) M., l'orateur, né en 143 av. J.-C. ; questeur en 113 ; préteur en 104, lorsqu'il combattit contre les pirates en Cilicie ; consul en 99, et censeur en 97. Il appartenait au parti de Sylla et fut mis à mort par Marius et Cinna, lors de leur entrée à Rome en 87 ; sa tête fut coupée et attachée aux Rostres. Cicéron désigne M. Antoine et L. Crassus comme les orateurs les plus distingués de leur temps ; et il fait figurer le premier comme interlocuteur dans son dialogue *de Oratore*. — 2) M., surnommé *Creticus*, fils aîné de l'orateur, et père du triumvir, fut préteur en 75, et reçut le commandement de la flotte et de toutes les côtes de la Méditerranée, en vue de purger la mer des pirates ; mais il échoua dans cette entreprise et usa de ses pouvoirs pour piller les provinces. Il mourut bientôt après en Crète et fut surnommé *Creticus* par dérision. — 3) C., second fils de l'orateur, et oncle du triumvir, fut expulsé du sénat en 70, fut collègue de Cicéron dans la préture (65) et dans le consulat (63). Il fut un des complices de Catilina dans la conjuration, mais il l'abandonna, sur la promesse que lui fit Cicéron du gouvernement de la Macédoine. Il eut à conduire une armée contre Catilina, mais, ne voulant pas combattre contre son ancien ami, il remit le commandement, le jour de la bataille, à son lieutenant M. Petreius. Après la fin de la guerre, Antoine retourna dans sa province qu'il pilla sans prudence, et à son retour à Rome en 59 il fut accusé à la fois et de complicité avec Catilina et d'extorsions dans sa province ; il fut défendu par Cicéron, mais condamné et relégué dans l'île de Céphallénie. Il fut ensuite rappelé, probablement par César, et se trouvait à Rome au commencement de 44. — 4) M., le triumvir, fils du n° 2, et de Julie, sœur de L. Julius Cæsar, consul en 64 ; il était né vers 83. Jeune encore quand il perdit son père, il fut adopté par Lentulus qui épousa sa mère Julia, et qui fut mis à mort par Cicéron en 63 comme complice de Catilina ; de là sa haine pour Cicéron. Antoine se livra dès sa plus tendre jeunesse à toute sorte de dissipations, et ses affaires devinrent bientôt doublement embrouillées. En 58 il passa en Syrie, où il servit avec distinction sous A. Gabinius. En 54 il se rendit auprès de César en Gaule et fut, par l'influence de ce dernier, nommé questeur en 53. Il devint dès lors un des plus actifs partisans de César. Il fut tribun du peuple en 49, et en janvier de cette année il s'enfuit dans le camp de César en Gaule, après avoir opposé son veto au décret du sénat qui privait ce général de son commandement. En 48, Antoine assista à la bataille de Pharsale, où il commandait l'aile gauche. En 44, il fut consul avec César, et ce fut alors qu'il lui offrit le diadème royal à la fête des Lupercales. Après le meurtre de César le 15 mars, Antoine essaya de recueillir l'héritage de son pouvoir. Il prononça l'oraison funèbre près du cadavre de César et lut au peuple son testament ; et il obtint ainsi les papiers et les propriétés particulières du dictateur. Mais il trouva dans le jeune Octavien, fils adoptif et petit-neveu de César, un nouveau rival, tout à fait inattendu, qui d'abord se réunit au sénat dans le dessein de ruiner le pouvoir d'Antoine. Vers la fin de l'année, Antoine se rendit dans la Gaule Cisalpine qui lui avait été accordée d'avance par le sénat ; mais *Decimus Brutus* refusa de lui remettre cette province et se jeta dans Modène où il fut assiégé par Antoine. Le sénat approuva la conduite de Brutus, déclara Antoine ennemi public et confia à Octave la direction de la guerre contre lui. Antoine fut défait à la bataille de Modène, en avril 43, et fut obligé de passer les Alpes. Toutefois les deux con-

suls étaient restés sur le champ de bataille et le sénat commença à prendre ombrage d'Octave. Cependant Antoine était rejoint par Lépide à la tête d'une puissante armée. Octave se réconcilia avec Antoine et il fut convenu que le gouvernement de l'État serait partagé entre Antoine, Octave et Lépide, sous le titre de *triumviri Reipublicæ constituendæ*, pour cinq ans. Les ennemis respectifs de chacun d'eux furent proscrits, et, dans les nombreuses exécutions qui suivirent, Cicéron, qui, dans ses *Philippiques*, avait attaqué Antoine, tomba lui-même victime de l'implacable triumvir. En 42, Antoine et Octave anéantirent le parti de la république dans les champs de Philippes, où périrent Brutus et Cassius. Antoine se rendit alors en Asie dont le gouvernement lui était échu dans le partage du monde romain. En Cilicie il rencontra Cléopâtre qu'il suivit en Égypte, épris de ses charmes. En 41, Fulvie, femme d'Antoine, et son frère L. Antonius, firent la guerre à Octave en Italie. Antoine se préparait à les seconder, mais la guerre fut terminée au commencement de l'an 40, avant qu'il eût le temps d'arriver en Italie. La mort opportune de Fulvie facilita la réconciliation d'Antoine et d'Octave, réconciliation cimentée par le mariage d'Antoine avec Octavie, sœur d'Octave. Antoine resta en Italie jusqu'en 39, époque à laquelle les triumvirs firent la paix avec Sextus Pompée; puis il retourna dans ses provinces d'Orient. Cette année et la suivante Ventidius, lieutenant d'Antoine, défit les Parthes. En 37, Antoine revint en Italie et le triumvirat fut renouvelé pour cinq ans. Il retourna alors en Orient et, peu de temps après, il renvoya Octavie à son frère, et se livra tout entier à sa passion pour Cléopâtre. En 36, il envahit la Parthie, mais il fut obligé de se retirer, après avoir perdu une grande portion de ses troupes. Il fut plus heureux dans son expédition en Arménie en 34; il s'empara de la personne d'Artavasde, roi des Arméniens, et l'emmena à Alexandrie. Antoine alors mit entièrement de côté le caractère de citoyen romain et s'entoura de toute la pompe et de tout le cérémonial des despotes asiatiques. Sa conduite et l'influence sans bornes que Cléopâtre exerçait sur son esprit lui aliénèrent beaucoup de ses amis et de ses soutiens; et Octave comprit que le temps était venu d'abattre son rival. La querelle fut vidée par la mémorable bataille navale d'Actium, livrée le 2 sept. 31, et dans laquelle la flotte d'Antoine fut entièrement détruite. Antoine, accompagné de Cléopâtre, se réfugia à Alexandrie, où il mit fin à ses jours, l'année suivante (30), lorsqu'Octave parut devant la ville. — 5) C., frère du triumvir, fut préteur en Macédoine en 44, tomba entre les mains de Brutus en 43 et fut mis à mort par Brutus en 42 pour venger le meurtre de Cicéron. —



M. Antonius, le triumvir, mort av. J.-C 30.

6) L., le plus jeune frère du triumvir, fut consul en 41, s'engagea dans la guerre contre Octave à l'instigation de Fulvie, femme de son frère. Il se jeta dans la ville de *Perusia*, qu'il fut obligé de rendre l'année suivante. Il eut la vie sauve, et plus tard Octave le nomma au gouvernement de l'Ibérie. — 7) M. Antonius,



Antonius, frère du triumvir. La tête du revers est celle du triumvir.

fils aîné du triumvir et de Fulvie, fut exécuté par l'ordre d'Octave après la mort de son père (30). — 8) Julius, le plus jeune fils du triumvir et de Fulvie, fut élevé à Rome par sa belle-mère Octavie et reçut de grandes marques de la faveur d'Auguste. Il fut consul l'an 10 av. J.-C., mais il fut mis à mort en l'an 2, par suite de son commerce adultère avec Julie, fille d'Auguste.

Antonius Felix. Voy. *Felix.*
Antonius Musa. Voy. *Musa.*
Antonius Primus. Voy. *Primus.*
Antron (-ōnis), v. de la Phthiotide en Thessalie, à l'entrée du *Sinus Maliacus.*

Anūbis (-is), Ἄνουβις, divinité égyptienne, honorée sous la forme d'un homme avec une tête de chien. Les Grecs l'identifiaient avec leur Hermès (le Mercure des Romains), et ils parlent d'Hermanubis de la même manière que de *Zeus* (Jupiter) *Ammon.* Son culte fut introduit à Rome vers la fin de la république.

Anxur. Voy. *Tarracina.*

Anytus (-i), Ἄνυτος, riche Athénien, le plus influent et le plus redoutable des accusateurs de Socrate, 399 av. J.-C. C'était un important personnage du parti démocratique et il prit une part active, en même temps que Thrasybule, au renversement des 30 tyrans (voy. Plat. *Men.*, Xen. *Apol.*). Il fut banni après la mort de Socrate, se réfugia à Héraclée dans le Pont, mais il fut chassé et lapidé par les habitants.

Ăŏnes (-um), ancienne race de la Béotie; de là les poëtes emploient fréquemment *Aonius* comme synonyme de Béotien. Comme le mont Hélicon et la fontaine *Aganippe* se trouvaient en Aonie, les Muses sont appelées *Aŏnĭdes* ou *Aoniæ Sorores* (Ovid. *Fast.* 3, 456; *Met.* 5, 333; 6, 2; Juv. 7, 58).

Aorsi ou **Adorsi (-ōrum)**, peuple puissant de la Sarmatie asiatique, qu'on trouve principalement entre le *Palus Mæotis* (mer d'Azof) et la mer Caspienne, d'où il se répandit au loin dans la Sarmatie d'Europe.

Aōus (-i) ou **Æas (-antis)**, principale rivière de la partie grecque de l'Illyricum; elle avait sa source dans le mont Lacmon et se jetait dans la mer Ionienne près d'Apollonia.

Apămēa ou **-īa (-æ)**, 1) *A. ad Orontem*, v. de Syrie, bâtie par Séleucus Nicator à côté de l'ancienne ville de *Pella*, dans une très-forte position sur l'Oronte et ainsi nommée en l'honneur de sa femme Apama. — 2) *A. Cibotus* ou *ad Mæandrum*, grande v. de Phrygie, sur le Méandre, au-dessus du confluent de ce fleuve avec le Marsyas. Elle avait été bâtie par Antiochus I Soter, qui lui donna ce nom en l'honneur de sa mère Apama.



Apamée en Phrygie.

— 3) A. Myrleon, en Bithynie, voy. *Myrlea.*

Ăpellēs (-is), le peintre le plus célèbre de la Grèce, était né, selon toute probabilité, à Colophon, en Ionie, bien que quelques anciens écrivains lui donnent pour patrie Cos, et d'autres, Éphèse. Il était contemporain d'Alexandre le Grand (336-323 av. J.-C.), qui avait de son talent une si haute opinion qu'il ne voulut permettre qu'à lui de faire son portrait. Nous ne savons ni la date ni le lieu de sa mort. Apelles travailla toute sa vie à se perfectionner, surtout dans le dessin, auquel il ne passa pas un seul jour sans s'exercer. D'où le proverbe : *Nulla dies sine linea.* Le plus célèbre de ses portraits était celui d'Alexandre portant la foudre; mais la plus admirée de ses peintures était celle de *Venŭs Anadyomene* ou Vénus sortant de la mer. La déesse tordait sa chevelure et les gouttes d'eau qui tombaient formaient autour de ses formes comme un voile d'argent transparent (Plin. 35, 10; Hor. *Ep.* 2, 1, 238; Cic. *Fam.* 1, 9; Ovid. *A. A.* 3, 401; Val. Max. 8. 11).

Ăpellĭcōn, de Téos, philosophe péripatéticien et grand collectionneur de livres. Sa magnifique bibliothèque d'Athènes, contenant les manuscrits autographes des ouvrages d'Aristote, fut transportée à Rome par Sylla (83 av. J.-C.); Apellicon venait de mourir (Strab. 13).

Ăpennīnus (-i) Mons (probabl. du Celtique *pen*, hauteur), les Apennins, chaine de montagnes qui courent à travers l'Italie du N. au S. et forment comme l'épine dorsale de la péninsule. Elles sont la continuation des Alpes maritimes (voy. *Alpes*), et commencent près

de Gênes. Aux frontières du Samnium, de l'Apulie et de la Lucanie, elles se partagent en deux branches principales, dont l'une se dirige vers l'E. à travers l'Apulie et la Calabre, et se termine au promontoire de Salente, et l'autre, vers l'O. à travers le Bruttium, finissant en apparence à Rhegium et au détroit de Messine, mais en réalité se continuant à travers la Sicile (Strab. 2; Mela, 2, 4; Lucan. 2, 306; Sil. 4, 743).

Aper (-ri), **Arrius** (-i), préfet du prétoire et beau-fils de l'empereur Numérien, dont on croit qu'il fut le meurtrier; lui-même fut mis à mort par Dioclétien à son avénement au trône en 284 ap. J.-C.

Aper (-ri) M., un des principaux interlocuteurs du dialogue *de Oratoribus* (de Tacite) où il défend la cause de l'ancienne éloquence; il n'est pas autrement connu; toutefois l'auteur du dialogue le compte parmi les *celeberrima tum ingenia nostri fori*.

Apĕrantia (-æ), ville et district d'Étolie près de l'Achéloüs, habités par les *Aperantii*.

Āphăca, τὰ Ἄφακα, v. de Cœlé-Syrie, entre Héliopolis et Byblus, célèbre par le culte d'*Aphrodité* (Vénus) et un oracle de cette déesse.

Aphăreus (-ei), 1) père d'*Idas* et de *Lynceus*, appelés de là *Aphărētĭdæ* (et aussi *Aphărēĭă proles*, Ovid. *Met*. 8, 304) et célèbres par leur lutte contre Castor et Pollux (Pind. *Nem*. X, 111). — 2) orateur et poëte tragique d'Athènes, a écrit 35 ou 37 tragédies et gagné 4 prix. Contemporain d'Isocrate.

Aphidna (-æ), dème de l'Attique, non loin de *Decelea*, était originairement une des 12 villes et districts dans lesquels Cécrops divisa, dit-on, l'Attique. Ce fut là que Thésée cacha Hélène, mais Castor et Pollux prirent la ville et délivrèrent leur sœur (Hdt. 9, 73).

Aphrŏdīsias (-ădis), nom de plusieurs villes fameuses par le culte de Vénus, 1) v. de Carie, bâtie à côté d'une ancienne ville des Léléges, nommée *Ninoe*: c'était sous les Romains une ville libre et un asile, et une école d'art très-florissante (Plin. 5, 28, 59; Tac. *Ann*. 3, 62). — 2) autre, nommée aussi *Veneris Oppidum*, ville, port et île sur la côte de Cilicie, à l'opposite de Chypre (Liv. 33, 20).



Aphrodisias en Carie.

Aphrŏdītē (-ēs), Ἀφροδίτη, Aphrodite, appelée *Venus* par les Romains, déesse de l'amour et de la beauté. Dans l'Iliade (5. 371, 428) elle est représentée comme fille de Jupiter et de Dioné; mais les poëtes postérieurs rapportent qu'elle est sortie de l'écume de la mer (ἀφρός) et qu'elle mit pied à terre dans l'île de Chypre (Ἀφρογένεια, Ἀναδυομένη, Κυπρογένεια). Elle était la femme de Vulcain (*Hephæstus*); mais elle fut infidèle à son époux et le trahit avec Mars (Arès) le dieu de la guerre. Elle aima aussi les dieux Dionysos (Bacchus), Hermès (Mercure), et Poseidon (Neptune) et les mortels Anchise et Adonis. Elle surpassait en beauté toutes les autres déesses et reçut de Paris le prix de la beauté (voy. *Paris*). Elle avait également le pouvoir d'accorder aux autres la beauté et les charmes irrésistibles, et quiconque ceignait sa magique ceinture devenait aussitôt un objet d'amour et de désir. Dans le règne végétal le myrte, la rose, la pomme, le pavot, etc., lui étaient consacrés. Les animaux, qui lui étaient voués et qu'on représente souvent comme traînant son char ou lui servant de messagers, sont les moineaux, le paon, la colombe, l'hirondelle, et l'oiseau nommé *iynx* (ἴυγξ), bergeronnette ou torcol. Elle est généralement représentée dans les œuvres d'art avec son fils *Eros* (*Cupido*), l'Amour ou Cupidon. Les lieux de la Grèce où elle était principalement honorée étaient les îles de Chypre et de Cythère. Son culte était d'origine orientale et avait été probablement introduit par les Phéniciens dans les îles de Chypre et de Cythère, d'où il se répandit dans toute la Grèce. Elle paraît avoir été originairement iden-

tifiée avec Astarté, appelée par les Hébreux Ashtoreth.



Aphrodite (Vénus) et Éros, (l'Amour). Causei, *Muséum romain*, vol. I, tav. 40.

Aphthŏnĭus (-i), d'Antioche, rhéteur grec, vivait vers l'an 315 ap. J.-C.; il a écrit l'Introduction à l'étude de la rhétorique, intitulée *Progymnasmata*, qui fut employée pendant plusieurs siècles comme livre classique pour cette branche de l'éducation; on s'en servait encore dans le seizième et le dix-septième siècle. On lui attribue encore 40 fables ésopiques.

Aphȳtis (-is), Ἄφυτις, v. de la péninsule de *Pallene*, en Macédoine, avec un célèbre temple et oracle de Jupiter Ammon (Thuc. 1, 64).

Apia. Voy. *Apis*.

Āpīcius (-i), nom de trois célèbres gourmands, 1) le premier vivait du temps de Sylla. — 2) le second et le plus fameux, *M. Gabius Apicius*, florissait sous Tibère. Après avoir mangé sa fortune en bonne chère, il se pendit. — 3) le troisième, contemporain de Trajan, envoya à cet empereur, lorsqu'il était chez les Parthes, des huîtres fraîches, conservées par un ingénieux procédé de son invention. — Le *Traité culinaire* (*de Re culinaria*, en dix livres) attribué à cet Apicius n'est probablement qu'une compilation faite vers le troisième siècle et publiée sous ce nom pour faciliter la circulation de l'ouvrage.

Āpĭdănus (-i), rivière de Thessalie qui se jette dans l'*Enipeus* près de Pharsale.

Apĭŏlæ (-arum), v. du Latium, détruite par Tarquin l'Ancien.

Apĭōn, grammairien grec, né dans l'oasis d'Égypte, enseignait la rhétorique à Rome sous les règnes de Tibère et de Claude; il avait écrit contre les Juifs un ouvrage auquel répond l'historien Josèphe dans son traité *contre Apion*. Il s'était occupé de la diorthose des poëmes homériques et avait écrit des λέξεις Ὁμηρικαί.

Apion Ptolemæus. Voy. *Ptolemæus*.

Āpĭs (-is), 1) fils de Phoronée et de Laodicé, roi d'Argos, à qui le Péloponnèse et spécialement le pays d'Argos durent le nom d'*Apia* (Ἀπίη). — 2) le bœuf sacré de Memphis, honoré comme un dieu par les Égyptiens. Il y avait certains signes auxquels on le reconnaissait pour dieu. Il avait à Memphis une splendide résidence, renfermant des cours et des promenades pour son agrément. Le jour de sa naissance était pour toute l'Égypte un jour de réjouissance. Sa mort était un deuil public qui se prolongeait jusqu'à ce qu'un autre bœuf sacré eût été découvert par les prêtres (Hdt. 3, 27 sq.; Diod. Sic. 1; Strab. 17; Plin. 8, 46).

Apŏdŏti (-ōrum), peuple dans le S.-E. de l'Étolie, entre l'*Evenus* et l'*Hylæthus*.

Apollinaris Sidonius. Voy. *Sidonius*.

Apollinis promontorium, promontoire dans le N. de l'Afrique, formant la pointe occidentale du golfe de Carthage.

Āpollo (-inis), Ἀπόλλων, une des grandes divinités des Grecs, fils de Zeus (Jupiter) et de *Leto* (Latone) et frère jumeau d'*Artemis* (Diane), était né dans l'île de Délos, où Latone s'était réfugiée pour échapper à la fureur jalouse de *Hera* (Junon). Voy. *Leto*. Les pouvoirs attribués à Apollon sont en apparence de genres différents, mais en réalité ils ont tous une étroite liaison entre eux, comme on le voit par la classification suivante : il est, 1) *le dieu qui punit* (οὔλιος Ἀπόλλων, d'ἀπόλλυμι), et, à ce titre, on le re-

présente armé d'un arc et de flèches (ἑκηβόλος, ἕκατος, ἑκάεργος, ἀργυρότοξος). Toutes les morts soudaines sont regardées comme l'effet de ses traits rapides, et c'est avec ces traits qu'il répandit la peste dans le camp des Grecs devant Troie. — 2) *le dieu qui porte secours et préserve du mal*. Comme il a le pouvoir de punir, il a celui de délivrer, quand on a su se le rendre propice. Comme dieu secourable, il est père d'Esculape, dieu de la médecine, et fut plus tard identifié avec Péon (Ἀκέστος, Ἀλεξίκακος, σωτήρ, Παιήων, Παιών, Παιάν), le dieu de l'art de guérir dans Homère. — 3) *le dieu des prophètes*... Il exerçait ce pouvoir par de nombreux oracles et particulièrement par celui de Delphes. De là le nom qu'on lui donne souvent d'Apollon Pythien, à cause de *Pytho*, ancien nom de Delphes. Il peut communiquer le don de prophétie aux dieux, et aux hommes et tous les anciens devins et prophètes se rattachent à lui par



Apollon Pythien.
Audian, *Proportion du corps humain*, pl. 18.

quelque lien de parenté. — 4) *le dieu du chant et de la musique*. Nous le trouvons dans l'Iliade (1, 603) charmant les dieux immortels par les accords de sa phorminx (lyre ou petite harpe); et tous les chantres homériques attribuent leur art à Apollon ou aux Muses. C'est par là qu'il est en relation avec les Muses, dont il conduit le chœur, d'où son nom de Musagète (Μουσαγέτης). Des traditions postérieures lui attribuent même l'invention de la flûte et de la lyre, mais il est généralement admis qu'il a reçu la lyre de Mercure (Hermès). Relativement à ses



Apollon Musagète.
Osterley, *Denk. der alten Kunst*, tav. 32.

luttes musicales, voyez *Marsyas, Midas*.



Apollon avec sa lyre et son arc.
Zoëga, *Bassirilievi*, *tav.* 98.

— 5) *le dieu qui protége les troupeaux et le bétail*. Il n'y a dans Homère que peu d'allusions à ce trait du caractère d'Apollon, mais dans les écrivains postérieurs ce trait devient sensible, saillant, et, dans l'histoire d'Apollon gardant les troupeaux d'Admète à Phères en Thessalie, cette idée se dessine de la façon la plus nette. — 6) *le dieu qui se plaît à fonder des villes et à établir les constitutions civiles*. (Ἀρχηγέτης, κτίστης). Aussi jamais les Grecs n'ont-ils fondé une ville ou une colonie sans con-

sulter un oracle d'Apollon, et, en toute occasion de cette nature, Apollon devient comme leur guide spirituel. — 7) *le dieu du soleil*. Dans Homère, Apollon et Hélios ou le Soleil sont parfaitement distincts; et l'identification d'Apollon avec le Soleil, bien qu'elle soit presque universelle chez les écrivains des temps postérieurs, fut le résultat de spéculations plus récentes; elle est due à l'influence étrangère, notamment à celle des croyances égyptiennes. — Apollon avait plus d'action qu'aucun autre dieu sur les Grecs. On peut hardiment affirmer que les Grecs ne seraient jamais devenus ce qu'ils ont été, sans le culte d'Apollon : en lui se reflète le côté le plus brillant du génie grec. Dans la religion des premiers Romains on ne rencontre aucune trace du culte d'Apollon. Les Romains ne connurent cette divinité que par les Grecs, et toutes les notions qui s'y rapportent furent empruntées à ce peuple. C'est durant la seconde guerre punique, en 212, que furent institués en son honneur les jeux Apollinaires (*Apollinares ludi*). — Parmi les représentations de ce dieu qui nous sont parvenues, la plus belle est l'Apollon du Belvédère à Rome, où il nous apparaît comme l'idéal parfait de la jeunesse et du courage.

Apollŏdōrus (-i), Ἀπολλόδωρος, d'Athènes, florissait vers l'an 140 av. J.-C. Son ouvrage intitulé *Bibliotheca* contient un exposé bien agencé de la mythologie grecque.

Apollōnĭa (-æ), Ἀπολλωνία, 1) v. importante d'Illyrie, non loin de l'embouchure de l'*Aous*, et à 60 stades de la mer. Elle fut fondée par les Corinthiens et les Corcyréens, et était à la fois célèbre comme place de commerce et comme centre d'instruction. Plusieurs Romains de distinction, entre autres le jeune Octave, qui fut plus tard l'empereur Auguste, et Mécène, y firent leurs études.



Apollonie, en Illyrie.

Les voyageurs qui se rendaient d'Italie en Grèce débarquaient ordinairement à Apollonie ou à Dyrrhachium. Thuc. 1, 26. — 2) v. de Macédoine, sur la voie *Egnatia*, entre Thessalonica et Amphipolis, et au S. du lac de *Bolbe*. — 3) v. de Thrace sur la mer Noire, colonie milésienne, possédait un célèbre temple d'Apollon, d'où Lucullus enleva une statue colossale de ce dieu, qu'il dressa ensuite dans le Capitole à Rome (Hdt. 4, 90, 93; Justin. 15, 2; Liv. 34, 49, 43, 21; Cic. *Phil.* 11, 11). — 4) château ou v. fortifiée des Locriens Ozoles, près de Naupacte. Liv. 28, 8. — 5) v. sur la côte N. de la Sicile. Cic. *Verr.* 3, 49. — 6) v. de Bithynie sur le lac Apolloniatis, traversée par le Rhyndacus. — 7) v. de la Cyrénaïque, et port de la v. de Cyrène, une des 5 villes de la Pentapole en Libye, lieu de naissance d'Ératosthène.

Ăpollōnĭs, Ἀπολλωνίς, v. de Lydie, entre Pergame et Sardes, ainsi nommée d'Apollonis, mère du roi Eumènes. Cic. *ad Qu. fr.* 1, 23; *Ad Att.* 5, 13; *Flacc.* 21, 29, 32; Tac. *Ann.* 2, 47.

Apollōnĭus (-i), 1) A. d'Alabande en Carie, rhéteur, enseignait la rhétorique à Rhodes, vers l'an 100 av. J.-C. — 2) A. d'Alabande, surnommé *Molo*, également rhéteur, enseignait la rhétorique à Rhodes. En 81, il vint à Rome, comme député des Rhodiens; Cicéron profita de cette occasion pour l'entendre, et, quelques années plus tard, alla suivre ses leçons à Rhodes. — 3) *A. Pergæus*, de Perga en Pamphylie, un des plus grands mathématiciens de l'antiquité, appelé communément « le grand géomètre », avait étudié à Alexandrie, sous les successeurs d'Euclide, et florissait vers 250-220 av. J.-C. — 4) *A. de Rhodes*, poëte et grammairien, était né à Alexandrie et florissait sous les règnes de Ptolémée Philopator et de Ptolémée Épiphane (222-181). Dans sa jeunesse, il avait reçu les leçons de Callimaque; mais plus tard ils devinrent des ennemis acharnés. Apollonius enseigna la rhétorique à Rhodes avec tant de succès que les Rhodiens lui donnèrent le droit de cité; de là son surnom de *Rhodien*. Il retourna ensuite à Alexan-

drie, où il succéda à Ératosthène comme bibliothécaire en chef de la bibliothèque d'Alexandrie. Son poëme intitulé *Argonautiques* (Ἀργοναυτικά), qui nous est parvenu, raconte l'expédition et les aventures des Argonautes (Quintil. 10, 1, 54). — 5) *A. Thyaneus* ou *Thyanensis*, c.-à-d. de Thyane, v. de Cappadoce, philosophe pythagoricien né quatre ans environ avant l'ère chrétienne. Il acquit une très-grande réputation par sa vie austère, ses discours sentencieux, et par de prétendus miracles que ses disciples lui attribuaient. Sa vie a été écrite par Philostrate. Après avoir voyagé dans la plus grande partie du monde alors connu, il vint s'établir à Éphèse, où il annonça, dit-on, la mort de Domitien à l'heure même où elle avait lieu.

Aponus ou **Aponi fons**, source thermale, près de *Patavium* (Padoue), d'où le nom d'*Aquæ Patavinæ*. Ces eaux étaient très-fréquentées par les malades (Suet. *Tib.* 14; Sil. *Pun.* 12, 218).

Appĭa vĭa, la voie Appienne, la plus célèbre des voies romaines; elle fut commencée par Appiŭs Claudius Cæcus lorsqu'il était censeur (312 av. J.-C.), et fut la grande ligne de communication entre Rome et l'Italie méridionale. Elle partait de la porte Capène et se terminait à Capoue, mais elle fut plus tard continuée jusqu'à Brindes.

Appĭānus (-i), Appien, historien né à Alexandrie, vécut à Rome, sous les règnes de Trajan, Hadrien et Antonin le Pieux. Il a écrit une histoire romaine (ῥωμαικά ou ῥωμαικὴ ἱστορία), en 24 livres, dont il ne nous est parvenu qu'une partie (les 5 premiers en partie; et les 6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 23 entiers). Comme historien il se place au point de vue romain, mais il aime la vérité et la puise aux meilleures sources, bien qu'il ne les indique pas. Son style est simple et clair; mais il n'a pas de qualités éminentes.

Appĭăs (-ădis), la nymphe de la fontaine Appienne (*Appiæ Aquæ*), qui était située près du temple de *Venus Genetrix* dans le Forum de Jules César. Elle était entourée de statues de nymphes appelées *Appiades* (Ovid. *A. A.* 3, 452).

Appii Forum. Voy. *Forum Appii.*

Appŭlēius ou **Apuleius**, **Lucius**, né à Madaure en Afrique, vers l'an 130 apr. J.-C., reçut son éducation première à Carthage, puis alla étudier à Athènes la philosophie de Platon. Il voyagea beaucoup, visita l'Italie, la Grèce et l'Asie. À son retour en Afrique il épousa une riche veuve. Son ouvrage le plus important est l'*Ane d'or,* espèce de roman, intitulé aussi *Metamorphoseon.* Parmi les nombreux épisodes de cet ouvrage le plus intéressant est celui de l'Amour et de Psyché (livres 4-6) où il décrit, sous la forme allégorique particulière à Platon, les diverses épreuves par lesquelles passe l'âme humaine pour se purifier. Ses autres ouvrages sont: *de Deo Socratis; de Dogmate Platonis; de Mundo; Florida; de Herbis.* Son style est emphatique et maniéré.

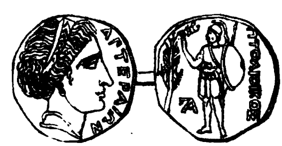
Appuleius Saturninus. Voy. *Saturninus.*

Aprĭēs, Ἀπρίης, roi d'Égypte, le Pharaon Hophra de l'Écriture, succéda à son père Psammis et régna de 595 à 570 av. J.-C. Il fut détrôné et mis à mort par Amasis (Hdt. 2, 161, 169).

Apsus (-i), rivière d'Illyrie qui se jette dans la mer Ionienne.

Apsyrtus. Voy. *Absyrtus.*

Aptĕra (Ἄπτερα: Ἀπτεραῖος), v. sur la côte occid. de la Crète, à 80 stades de *Cydonia,* auj. Palæocastron sur le golfe de Suda.



Aptera en Crète.

Apŭāni (-ōrum), peuple de Ligurie sur la Macra, soumis par les Romains après une longue résistance et transplanté dans le Samnium, en 180 av. J.-C.

Apuleius. Voy. *Appuleius.*

Apūlia (-æ), Ἀπουλία, l'Apulie: ce nom désigne, dans son sens le plus étendu, toute la partie méridionale de l'Italie depuis la rivière *Frento* jusqu'au

cap *Iapygium*. Dans son acception la plus restreinte, il indiquait la partie E. du Samnium sur les deux rives de l'Aufide, la Daunie et la Peucétie des Grecs; la partie S.-E. était appelée *Calabria* par les Romains. Les Grecs donnaient le nom de Daunia à la partie N. du pays depuis le Frento jusqu'à l'Aufide, celui de *Peucetia* à la contrée qui s'étend de l'Aufide jusqu'à Tarente et à Brindes, et enfin celui d'Iapygie ou de Messapie à tout le reste de la partie S.; cependant ils comprenaient parfois, sous le nom d'Iapygie, toute l'Apulie dans son sens le plus vaste. Ce pays était très-fertile, surtout aux environs de Tarente, et les montagnes y fournissaient d'excellents pâturages. La population y était mixte : elle était pour la plupart d'origine illyrienne et était venue, selon la tradition, s'établir là sous la conduite d'Iapyx, de Daunius et de Peucétius, tous trois fils d'un roi d'Illyrie nommé Lycaon. Dans la suite plusieurs villes y furent fondées par des colonies grecques. Les Apuliens s'unirent aux Samnites contre les Romains et tombèrent sous la domination de ces derniers lors de la conquête du Samnium.

Aquæ (**-ārum**), Eaux, nom donné par les Romains à plusieurs sources d'eaux minérales et bains. 1) *A. Cutiliæ*, source minérale dans le Samnium, près de l'ancienne ville de Cutilia, qui périt dans les premiers temps de Rome, et à l'E. de Réate. Il y avait dans le voisinage un célèbre lac, portant une île flottante et qu'on regardait comme l'*umbilicus* ou centre de l'Italie. C'est là que mourut l'empereur Vespasien. — 2) *A. Patavinæ*, voy. *Aponi fons*. — 3) *A. Sextiæ* (Aix en Provence), colonie romaine dans la Gaule Narbonnaise, fondée par Sextius Calvinus (122 av. J.-C.). Ses eaux minérales furent longtemps célèbres. C'est près de cet endroit que Marius défit les Teutons (102 av. J.-C.). — 4) *A. Statiliæ*, v. des Statielli en Ligurie, célèbre par ses bains d'eaux thermales.

Aquĭlă Romanus, 1) rhéteur et grammairien romain, entre les Antonins et Constantin le Grand; auteur d'un écrit *de Figuris sententiarum et elocutionis*. — 2) *Julius Aquila*, jurisconsulte romain, auteur d'un *Liber responsorum*, dont on trouve des fragments dans les Pandectes. — 3) *Aquila de Pont*, vers le milieu du deuxième siècle ap. J.-C., composa une version grecque de l'Ancien Testament, que les Juifs préfèrent à celle des Septante, à cause de sa fidélité.

Aquĭlāria (**-æ**), v. sur la côte de la Zeugitane en Afrique, sur la partie occidentale de l'*Hermæum promont.* (cap Bon). C'était un excellent lieu de débarquement en été.

Aquĭlēia (**-æ**), v. de la Gaule Transpadane, tout au fond de l'Adriatique, à environ soixante stades de la mer. Elle fut fondée par les Romains en 182 av. J.-C., comme boulevard contre les incursions des barbares du Nord; c'était une des plus redoutables forteresses des Romains. C'était une place de commerce très-florissante. Elle fut prise et détruite par Attila en 452 apr. J.-C.; ses habitants se réfugièrent dans les lagunes où Venise fut bâtie dans la suite (Suet. *Aug.* 20; *Vesp.* 6, *Tib.* 7; Justin, 32, 3, 15; Tac. *Hist.* 2, 46, 47; 3, 6. 8; Liv. 39, 22; Plin. 3, 18).

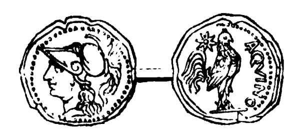
Aquillia via, grande voie romaine qui partait de Capoue dans la direction du S. et, passant au cœur de la Lucanie et du Bruttium, conduisait à *Rhegium*.

Aquillĭus ou **Aquīlĭus**. 1) consul en 129 av. J.-C., termina la guerre contre Aristonicus, fils d'Eumène roi de Pergame (Justin. 36, 4; Vell. 2, 4; Flor. 2, 20). — 2) consul en 101 av. J.-C., termina la guerre des esclaves en Sicile. En 88 il fut défait par Mithridate, qui le fit périr en lui versant de l'or fondu dans le gosier (Cic. *Verr*, 3, 54-5, 5; Flor. 3, 19; App. *Mithr.* 11, 17 sq.; 21 sq.). — 3) *C. Aquilius Gallus*, ami de Cicéron, jurisconsulte et orateur distingué (Cic. *Brut.* 42; *Cæc.* 27 sq.).

Aquilōnĭa (**-æ**), v. du Samnium, à l'E. de Bovianum, détruite par les Romains dans les guerres contre les Samnites (Liv. 10, 38-44).

Aquinum (**-i**), v. des Volsques dans le Latium; municipe romain, puis

colonie, lieu de naissance de Juvénal, célèbre pour ses teintureries de pourpre (Hor. *Ep.* 1, 10, 27).



Aquinum, ville des Volsques

Aquĭtānĭa (-æ), Aquitaine, 1) pays des *Aquitani*, s'étendait de la Garumna (Garonne) aux Pyrénées. Elle fût conquise par les lieutenants de César. — 2) la province romaine d'Aquitaine, formée sous le règne d'Auguste, s'étendait de la Loire (*Liger*) aux Pyrénées, et était bornée à l'E. par le mont *Cevenna* (les Cévennes), qui la séparait de la *Gallia Narbonensis*. Les Aquitains étaient d'origine ibérienne ou espagnole.

Āra Ubĭōrum, place dans le voisinage de Bonn en Germanie, peut-être Godesberg (Tac. *Ann.* 1, 31, 37, 39, 45; *Hist.* 4, 39).

Arăbĭa (-æ), contrée à l'extrémité S.-O. de l'Asie, formant une large péninsule qui figure une sorte de hachette, et bordée à l'O. par le *sinus Arabicus* (golfe Arabique, mer Rouge), au S et au S.-E. par la mer Érythrée (golfe de Bab-el-Mandeb et océan Indien), et au N.-E. par le *sinus Persicus* (golfe Persique). Du côté du Nord ou des terres, ses limites étaient un peu indéterminées, mais elles paraissent avoir renfermé tout le pays désert qui s'étend entre l'Égypte et la Syrie d'une part, et les rives de l'Euphrate de l'autre. Elle se divisait en trois parties : 1) l'*Arabie Pétrée* (*A. Petræa*), Ἀραβία ἡ ἐν πέτρᾳ, ἡ κατὰ πέτραν, ou la portion de terre triangulaire comprise entre les deux extrémités de la mer Rouge (la péninsule du mont Sinaï) et le pays contigu au N. et au N.-E.; elle était nommée Pétrée du nom de *Petra* sa capitale, et c'est à tort qu'on a entendu plus tard par ce nom l'*Arabie pierreuse* ou *rocheuse*, les anciens ne connaissant de l'Arabie que le littoral, qui est très-fertile. — 2) l'*Arabie Déserte* (*A. deserta*), ἡ ἔρημος Ἀραβία, comprenant le Grand Désert et une partie de l'intérieur de la péninsule Arabique. — 3) l'*Arabie Heureuse* (*A. felix*, ἡ εὐδαίμων Ἀ.), qui embrassait tout le pays non compris dans les deux autres divisions. L'ignorance des anciens relativement à l'intérieur de la péninsule les porta à le classer avec l'Arabie heureuse, bien qu'il appartienne proprement à l'Arabie Déserte, puisqu'il consiste en un désert de sable. Ce n'est que sur la côte occidentale qu'on trouve une bande de terre fertile, qui fit donner par les anciens à toute la péninsule l'épithète d'heureuse ou fertile. Les habitants de l'Arabie étaient de race sémitique ou araméenne et avaient d'étroites relations avec les Israélites. Le district N.-O. (Arabie Pétrée) était habité par diverses tribus qui apparaissent constamment dans l'histoire juive : Amalécites, Madianites, Édomites, Moabites, Ammonites, etc. Les Grecs et les Romains désignaient les habitants sous le nom de *Nabathæi*, dont la capitale était *Petra*. La population de l'Arabie Déserte portait le nom d'*Arabes scenitæ* (c.-à-d. Arabes sous-tentes ou *Nomadæ* (errants, nomades), à cause de leur genre de vie. Dès les temps les plus anciens un commerce considérable se faisait chez le peuple du N. et spécialement chez les Nabathéens au moyen de caravanes, et chez le peuple de la côte S. et E. par mer; ce commerce avait pour objet les productions du pays, principalement les gommes, les épices, les pierres précieuses, et celles de l'Inde et de l'Arabie. La seule partie de l'Arabie qui ait jamais été conquise est l'Arabie Pétrée, qui devint sous Trajan une province romaine. Le christianisme fut introduit de bonne heure en Arabie, où il prit une grande extension et où il continua d'exister côte à côte avec l'ancienne religion (le sabéisme ou culte des corps célestes) et avec quelque mélange de judaïsme, jusqu'à la révolution complète amenée, en 622, par la naissance du mahométisme.

Arăbĭcus sĭnus, golfe Arabique ou mer Rouge, golfe long et étroit entre l'Afrique et l'Arabie, communiquait au

S. avec l'océan Indien par le détroit de Bab-el-Mandeb, et était divisé, au N., par la péninsule de l'Arabie Pétrée (pénins. du Sinaï), en deux branches, celle de l'E. nommée *sinus Ælanites* ou *Ælaniticus* (golfe d'Acaba), et celle de l'O., appelée *sinus Heroopolites* ou *Heroopoliticus* (golfe de Suez). Quant à son autre nom, voyez *Erythræum mare*.

Arăbĭs (-**is**), Ἄρβις, rivière de Gédrosie, qui se jette dans l'océan Indien, à l'O. de l'embouchure de l'Indus, et séparait les *Oritæ* établis sur sa rive gauche des *Arabitæ* ou *Arbies* établis sur sa rive droite (Arr. 6, 21, 24).

Arachnē (-**ēs**), Ἀράχνη, jeune fille lydienne, fille d'Idmon de Colophon, fameux teinturier en pourpre. Arachné excellait dans l'art de tisser, et, fière de son talent, elle eut la hardiesse de défier Athéné (Minerve). Elle tissa une pièce d'étoffe où étaient représentés les amours des dieux, et la déesse, ne pouvant y trouver aucun défaut, la déchira. Arachné désespérée se pendit : Minerve dénoua la corde et la sauva, mais la corde fut changée en toile d'araignée et Arachné elle-même en araignée (ἀράχνη). Cette fable semble indiquer que l'art du tissage fut suggéré par l'araignée et qu'il fut inventé en Lydie (Ov. *Met.* 6, 5 sq.).

Arăchōsia (-**æ**), Ἀραχωσία, une des provinces orientales de l'empire des Perses et plus tard des Parthes, bornée à l'E. par l'Indus, au N. par les *Paropamisadæ*, à l'O. par la *Drangiana*, et au S. par la Gédrosie. Contrée fertile et dont les habitants étaient renommés comme cavaliers (Arr. 3, 8, 4, 11, 3; 6, 17; 5, 11, 3).

Arachthus (-**i**) ou **Arĕtho** (-**ōnis**), Ἄραχθος, rivière d'Épire, qui se jette dans le golfe d'Ambracie.

Arăcynthus (-**i**), montagne sur la côte S.-O. de l'Étolie près de Pleuron, est quelquefois placé en Acarnanie. Des écrivains postérieurs en font par erreur une montagne située entre la Béotie et l'Attique, et, par suite, la mentionnent comme se rattachant à l'histoire d'Amphion, le héros béotien (Plin. 4, 2; Virg. *Ecl.* 2, 24).

Arădus (-**i**) [dans l'Anc. Test. *Arvad*], île étroite près de la côte de Phénicie, avec une ville florissante, fondée, selon la tradition, par des exilés de Sidon, et qui possédait sur la terre ferme un port nommé *Antaradus*. Elle avait le droit d'asile. Un roi particulier gouvernait la ville et le pays (Arr. 2, 13, 8, 2, 20, 1).



Aradus en Phénicie.

Āræ Philænōrum. Voy. *Philæni.*

Arar ou **Arăris** (**is**), Ἄραρ, la Saône, rivière de Gaule, a sa source dans les Vosges, reçoit le *Dubis* (Doubs) de l'E., devient alors navigable et va, d'un cours tranquille, se jeter dans le Rhône à Lyon.

Arātus (-**i**), Ἄρατος, 1) le célèbre général de la ligue achéenne, fils de Clinias, était né à Sicyone, 271 av. J.-C. Il était encore enfant quand son père fut assassiné, et il fut élevé à Argos. A l'âge de vingt ans, il délivra Sicyone du joug de son tyran et fit entrer cette cité dans la ligue achéenne, qui acquit par là un grand accroissement de puissance (251). Voy. *Achæi*. En 245, il fut élu général de la ligue, charge qu'il occupa fréquemment dans les années qui suivirent. Mais il était plus distingué comme négociateur que comme guerrier, et dans ses guerres avec les Étoliens et les Spartiates il fut souvent vaincu. Afin de résister à ces ennemis, il cultiva l'amitié d'Antigone Doson, roi de Macédoine, et de son successeur Philippe; mais, comme Philippe songeait évidemment à se rendre lui-même maître de toute la Grèce, il s'éleva des dissentiments entre lui et Aratus, et ce dernier fut empoisonné en 213 par l'ordre du roi (Plut. *Arat.*; Pol. 9, 14). — 2) *Aratus*, de Soli (plus tard Pompéiopolis) en Cilicie, florissait en 270 av. J.-C., et

passa la plus grande partie de sa vie à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il a écrit deux poëmes astronomiques, intitulés *Phænomena* (Φαινόμενα) et *Diosemeia* (Διοσημεῖα), c.-à-d. phénomènes *célestes* et *signes du temps*, qui étaient très-populaires anciennement. Ils furent traduits en vers latins par Cicéron, par César Germanicus, petit-fils d'Auguste, et par Rufus Festus Avienus (Cic. *de Orat.* 1, 16).

Araxes (-is), Ἀράξης, nom de plusieurs rivières, — 1) en Arménie; elle a sa source dans le mont Aba ou Abus, se réunit au Cyrus et se jette dans la mer Caspienne. La rapidité de son cours était passée en proverbe (Arr. 7, 16, 3). — 2) en Mésopotamie, voy. *Aborrhas*. — 3) en Perse. Persépolis était située sur les bords de cette rivière, qui allait se perdre, un peu au dessous, dans un lac salé (Arr. 3, 18, 6). — 4) on ne sait si l'*Araxes* d'Hérodote est l'*Oxus*, le *Jaxartes*, ou le *Volga*.

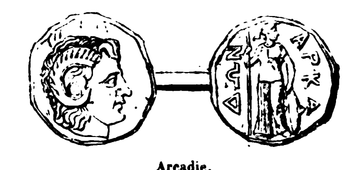
Arbacēs (-is), Ἀρβάκης, fondateur de l'empire des Mèdes; suivant Ctésias, il aurait pris Ninive avec la coopération de Bélésis le Babylonien, et détruit l'ancien empire d'Assyrie sous le règne de Sardanapale, 876 av. J.-C. (voy. Justin. 1, 3).

Arbēla (-æ), Ἄρβηλα, v. de l'*Adiabene* en Assyrie, célèbre comme quartier général de Darius Codoman avant la bataille décisive (331 av. J.-C.), où il fut battu par Alexandre, et qu'on appelle de là bataille d'Arbèle, bien qu'elle ait été livrée en réalité près de *Gaugamela*, à 50 milles environ d'Arbèle.

Arbuscŭla (-æ), célèbre actrice de pantomimes du temps de Cicéron.

Arca (æ) ou **Arcæ** (-ārum), ancienne v. du N. de la Phénicie; lieu de naissance de l'empereur Alexandre Sévère.

Arcădĭa (-æ), ἡ Ἀρκαδία, Arcadie, contrée du Péloponnèse, entourée de montagnes, qui en font comme la Suisse de la Grèce. Le N. et l'E. du pays sont stériles; l'O. et le S., très-fertiles; on y trouve de nombreuses vallées où les céréales viennent bien. Les Arcadiens se considéraient comme le peuple le plus ancien de la Grèce; les écrivains grecs les appellent indigènes et Pélasges. Leur principale occupation était la chasse et l'éducation du bétail, d'où le culte qu'ils rendaient à Pan, le dieu spécial de l'Arcadie, et à Diane. Ils aimaient passionnément la musique et la cultivaient avec succès. Ils éprouvèrent moins de changements qu'aucun autre peuple de la Grèce et restèrent en possession de leur territoire lors de la conquête de tout le reste du Péloponnèse par les Doriens. Après la seconde guerre de Messénie, les différentes villes devinrent des républiques indépendantes dont les plus importantes furent *Mantinée*, *Tégée*, *Orchomène*, *Psophis* et *Phénée*. Comme les Suisses, les Arcadiens servaient en qualité de soldats mercenaires. Les Lacédémoniens firent plusieurs tentatives pour acquérir la possession de quelques parties de l'Arcadie, mais toutes leurs espérances furent définitivement frustrées par l'issue de la bataille de Leuctres (371 av. J.-C.); et, pour se mettre en état de résister dorénavant à toute agression future de la part de Sparte, les Arcadiens, d'après le conseil d'Épaminondas, bâtirent la ville de *Mégalopolis*. Ils entrèrent plus tard dans la ligue achéenne et finirent par devenir sujets de Rome.

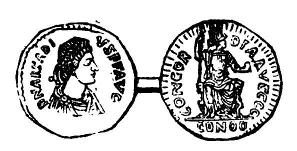


Arcadie.



Arcadie.

Arcadĭus (i), empereur d'Orient, fils aîné de Théodose Ier, et frère d'Honorius, régna de 395 à 408 apr. J.-C.



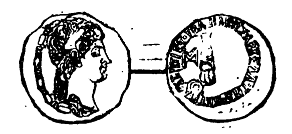
Arcadius, empereur romain, après J.-C. 395-408.

Arcas (**ădis**), Ἀρκάς, roi des Arcadiens, fils de Jupiter et de Callisto; c'est de lui, à ce qu'on suppose, que l'Arcadie a tiré son nom (Ovid. *Met.* 2, 410 sq.; *Fast.* 2, 184).

Arcĕsĭlāus (**i**), Ἀρκεσίλαος, Arcésilas, 1) philosophe grec, né à Pitane en Éolie, succéda à Cratès vers l'an 241 av. J.-C. dans la chaire de l'Académie à Athènes, et devint le fondateur de la seconde ou moyenne Académie. Il mourut, dit-on, dans sa soixante-seizième année d'un excès de boisson (Cic. *de Or.* 3, 18; *Acad. post.* 1, 12; *Acad.* 2, 10; Sext. Empir. *Adv. Math.* 7, 153). — 2). C'est aussi le nom de quatre rois de Cyrène (voy. *Battiadæ*).

Arcēsĭus (**-i**), Ἀρχείσιος, père de Laërte, et grand-père d'Ulysse, appelé de là *Arcēsĭădes*.

Archĕlāus (**-i**), Ἀρχέλαος, 1) fils d'Hérode le Grand, fut nommé par son père comme son successeur et reçut d'Auguste la Judée, la Samarie et l'Idumée, avec le titre d'ethnarque. Pour le punir de son gouvernement tyrannique, Auguste le bannit à Vienne en Gaule, où il mourut (an 7 av. J.-C.). — 2) roi de Macédoine (413-399 av. J.-C.), fils illégitime de Perdiccas II, parvint au trône par le meurtre de son demi-frère. Ce fut un zélé protecteur des arts et des lettres. Son palais était orné de peintures de Zeuxis; et, parmi ses hôtes illustres, on compte Euripide, Agathon et autres célèbres personnages (Thuc. 2, 100; Plat. *Alc. Min.* 7). — 3) un des généraux les plus distingués de Mithridate, défait par Sylla en Béotie (86 av. J.-C.). Il passa du côté des Romains (Plut. *Sull.* 16-20-23), 81 av. J.-C. — 4) fils du précédent, fut élevé par Pompée (63 av. J.-C,) à la dignité de prêtre de la déesse adorée à Comana dans le Pont ou en Cappadoce. En 56 ou 55, Archélaüs devint roi d'Égypte par son mariage avec Bérénice, fille de Ptolémée Aulétès, qui, après avoir chassé son père, s'était emparée de la souveraineté de l'Égypte. Mais, au bout de six mois, il fut défait et périt dans une bataille contre Gabinius, qui était venu, à la tête d'une armée, pour rétablir Ptolémée Aulétès (Hirt. *B. Alex.* 66; Cic. *Rabir. Post.* 8). — 5) fils du précédent, et son successeur dans l'office de grand pontife de Comana, fut privé de sa dignité par Jules César, en 47 (Hirt. 6. *Alex.* 66). — 6) fils du précédent,



Archélaüs, roi de Cappadoce, mort après J.-C. 17.

reçut d'Antoine, en 36, le royaume de Cappadoce, faveur qu'il dut aux charmes de sa mère Glaphyra. Il fut dépouillé de son royaume par Tibère, 17 ap. J.-C., et la Cappadoce fut érigée en province romaine. — 7) philosophe de la secte ionique, né à Athènes ou à Milet. Il florissait vers 450 av. J.-C.

Archĭas (**-æ**), 1) nom d'un Héraclide de Corinthe, qui fonda Syracuse (734 av. J.-C.). Thuc. 6, 3. — 2) *A. Licinius Archias*, poëte grec, né à Antioche en Syrie, vers 120 av. J.-C., vint à Rome en 102, et y fut reçu de la façon la plus amicale par les Lucullus, qui lui donnèrent le nom de famille de Licinius. Il fut enregistré comme citoyen d'Héraclée en Lucanie, et, comme cette ville était liée à Rome par une alliance, il obtint plus tard le droit de cité romaine en vertu de la loi Plausia promulguée en 89 av. J.-C. En 61 il fut accusé d'avoir pris indûment le titre de citoyen et fut défendu par Cicéron, son ami, dont le plaidoyer (*Pro Archia*) nous est parvenu. L'orateur, après avoir discuté brièvement les points de droit, appuie la défense de son client sur son mérite comme poëte, qui le rendait digne de la cité romaine.

Archĭdămus (**i**), Ἀρχίδαμος, nom de cinq rois de Sparte, 1) fils d'*A-*

naxidamus, contemporain de la guerre avec les Tégéates, qui suivit de près la seconde guerre de Messénie, 668 av. J.-C. — 2) fils de *Zeuxidamus*, succéda à son aïeul *Leotychides* et régna de 469 à 427 av. J.-C. Il s'opposa à la guerre contre les Athéniens; mais, après que la guerre du Péloponnèse eut éclaté (431 av. J.-C.), il envahit l'Attique, et eut le suprême commandement des forces du Péloponnèse jusqu'à sa mort en 429. — 3) petit-fils du précédent, et fils d'Agésilas II, régna de 361 à 338 av. J.-C. En 338, il passa en Italie pour aider les Tarentins contre les Lucaniens et il périt dans la bataille. — 4) petit-fils du précédent, et fils d'Eudamidas I[er], était roi en 296, lorsqu'il fut défait par Démétrius Poliorcète. — 5) fils d'Eudamidas II, et frère d'Agis IV. Il fut tué peu de temps après son avénement, 240 av. J.-C. Ce fut le dernier roi de la race Eurypontide.

Archĭlŏchus (-i), Ἀρχίλοχος, Archiloque, de Paros, un des plus anciens poëtes lyriques, et le premier qui composa des vers ïambiques. Il fleurit environ de 714 à 676 av. J.-C. Il passa de Paros à Thasos avec une colonie, mais il retourna plus tard à Paros et périt dans une bataille contre les Naxiens. Sa renommée reposait principalement sur ses poésies satiriques en vers ïambiques. Il avait recherché la main de Néobulé, une des filles de Lycambe, qui d'abord la lui promit, puis refusa de tenir sa parole. Indigné de ce procédé, le poëte attaqua toute la famille dans un poëme ïambique si mordant que les filles de Lycambe se pendirent, dit-on, de honte. Pendant qu'il était à Thasos, il eut le malheur de perdre son bouclier dans un engagement contre les Thraces, mais, au lieu d'en rougir, il rappelle lui-même ce fait dans ses vers (Cic. *Tusc.* 1; Quintil. 10, 1; Hdt. 1, 12; Hor. *A. P.* 79; Athen. 1, 2).

Archĭmēdes (i et is), Ἀρχιμήδης, de Syracuse, le plus fameux des mathématiciens de l'antiquité, naquit en 287 av. J.-C. Il était ami, sinon parent, d'Hiéron, pour qui il construisit diverses machines de guerre qui, plusieurs années plus tard, produisirent un si merveilleux effet dans la défense de Syracuse contre Marcellus, que ce général dut convertir le siége en blocus. Les récits relatifs à la forme de ces engins sont évidemment exagérés; et l'histoire des vaisseaux romains brûlés par la réflection des rayons solaires, au moyen de miroirs, n'est probablement qu'une fiction. Quand Syracuse fut prise (212 av. J.-C.), Archimède fut tué par des soldats, pendant qu'il était occupé à chercher la solution d'un problème de mathématiques. Quelques-uns de ses ouvrages nous sont parvenus (Cic. *Tusc.* 1, 25; *De Nat. D.* 2, 34; Liv. 24, 34; Quintil. 1, 10; Vitruv. 9, 3; Polyb. 7; Plut. *Marc.*; Val. Max. 7, 7).

Archȳtas (-æ), Ἀρχύτας, de Tarente, philosophe, mathématicien, général et homme d'État distingué, vivait de 460 à 365 av. J.-C. Il était contemporain de Platon, dont il sauva, dit-on, les jours par son influence sur l'esprit du tyran Denys. Est-il mort, comme on le prétend, dans un naufrage pendant une navigation sur l'Adriatique? Ce fait ne résulte pas de l'ode d'Horace (1, 28) par laquelle Archytas est surtout connu. Comme philosophe, il appartenait à l'école pythagoricienne. Il ne nous est parvenu de ses ouvrages que quelques fragments; encore sont-ils douteux (Hor. *Od.* 1, 28; Cic. *de Or.* 3; Diog. Laert.).

Arconnēsus (-i), Ἀρκόννησος, 1) île près de la côte d'Ionie, voisine de *Lebedus*, et appelée aussi *Aspis* et *Macris*. — 2) île près de la côte de Carie, vis-à-vis d'Halicarnasse, dont elle formait le port.

Arctīnus (-i), de Milet, le plus distingué des poëtes cycliques, vivait probablement vers 776 av. J.-C. (Dion. Hal. 1).

Arctŏphȳlax. Voy. *Arctos*.

Arctos (-i), ἡ Ἄρκτος, l'Ourse, nom de deux constellations voisines du pôle N. — 1) la grande Ourse (*Ursa major*), appelée aussi le Chariot (*Plaustrum*). L'ancien nom de cette constellation en Italie était *Septem triones*, c.-à-d. les *Sept bœufs labourant*, et aussi *Septentrio*, et avec l'épithète *major* pour la distinguer de *Septentrio minor* ou petite Ourse. — 2) la petite Ourse (*Ursa*

minor), également appelée le Chariot et *Cynosura*, « queue de chien », à cause de la ressemblance de cette constellation avec une queue de chien tournée en l'air. La constellation placée devant la grande Ourse s'appelait le Bouvier (*Bootes*), *Arctophylax* ou *Arcturus*. Plus tard *Arctophylax* devint le nom général de la constellation, et le mot *Arcturus* servit à désigner la principale étoile. Toutes ces constellations se rattachent dans la mythologie à la nymphe arcadienne Callisto, fille de Lycaon. Métamorphosée en ourse par Jupiter, Callisto fut poursuivie dans une chasse par son fils Arcas, et, au moment où elle allait être percée de ses traits, Jupiter les plaça l'un et l'autre parmi les constellations; Callisto devint la grande Ourse et Arcas la petite Ourse ou le Bouvier. Dans les poëtes, les épithètes appliquées à ces constellations ont constamment rapport à la famille et au pays de Callisto; ainsi nous les trouvons nommées *Lycaonis Arctos*, *Mænalia Arctos*, et *Mænalia Ursa* (du mont Ménale en Arcadie); *Erymanthis Ursa* (de l'Érymanthe, montagne d'Arcadie); *Parrhasides Stellæ* (de la ville de Parrhasia en *Arcadie*). — Bien que la plupart des traditions identifient le Bouvier avec Arcas, quelques-unes cependant substituent à Arcas Icare ou sa fille Érigone. De là le nom de *Boves Icarii* donné aux *Septentriones*. — (Voy. Virg. 6, 1; Aratus; Ovid. *Fast.* 3, 107; Cic. *N. D.* 2, 42; Hor. *Od.* 1, 3).

Arcturus. Voy. *Arctos*.

Ardĕa (-æ), Ἀρδέα, Ardée, capitale des Rutules dans le Latium, située à environ 3 milles de la mer, une des plus anciennes places de l'Italie, et capitale de Turnus. Elle fut conquise et colonisée par les Romains en 442 (Liv. 1, 57; 4, 11; 27, 9. Virg. *Æn.* 7, 409).

Arduenna silva, la forêt des Ardennes, vaste forêt dans le N. de la Gaule; s'étendait du Rhin et des *Treviri* jusqu'aux *Nervii* et aux *Remi* et au N. jusqu'à l'Escaut (Cæs. *B. G.* 6, 29-33).

Ardys, fils de Gygès, roi de Lydie, régna de 678 à 629 av. J.-C.

Arĕlātĕ (-ēs), **Arĕlas (-ātis)**, ou **Arĕlātium (-i)**, Arles, ville de la Gaule Narbonnaise, au sommet du delta du Rhône et sur la rive gauche. C'était une colonie romaine (*Colonia A. Sextanorum*). Les ruines romaines qui se voient encore à Arles attestent l'ancienne grandeur de cette cité : on y voit les restes d'un aqueduc, d'un théâtre, d'un amphithéâtre, etc. (Cæs. *B. C.* 1, 36; Suet. *Tib.* 4).

Arēŏpăgus. Voy. *Athenæ*.

Arēs (-is), appelé **Mars (-rtis)**, par les Romains, le dieu de la guerre chez les Grecs et un des grands dieux de l'Olympe, est donné comme le fils de Jupiter et de Junon. On le représente comme se plaisant au bruit et aux cris des batailles, au carnage des hommes et à la destruction des villes. Son caractère sauvage et sanguinaire le rendait odieux aux autres divinités et aux auteurs mêmes de ses jours. Il fut blessé par Diomède, aidé de Minerve, et en tombant il cria comme mille guerriers. Les gigantesques Aloïdes l'avaient également vaincu et le retinrent treize mois prisonnier, jusqu'à ce qu'il fut délivré par Mercure. Il ful encore vaincu par Hercule, avec qui il lutta pour son fils Cycnus et il fut obligé de retourner dans l'Olympe. Ce dieu farouche et gigantesque, mais beau néanmoins, aima Vénus et en fut aimé (voy. *Aphrodite*). Suivant une tradition plus récente, Arès tua Halirrhothius, fils de Posidon (Neptune), au moment où il faisait violence à Alcippé, fille d'Arès. Posidon accusa Arès dans l'*Areopagus* (Ἄρειος πάγος, colline de Mars à Athè-



Arès (Mars), d'après sa statue à Rome.

nes), où les dieux de l'Olympe se réunirent en cour de justice. Mars fut acquitté, et c'est à ce procès que cette colline dut son nom d'Aréopage. En Grèce le culte d'Arès n'était pas général et il y fut probablement importé de Thrace. Relativement à Mars, dieu de la guerre chez les Romains, voy. *Mars*.

Arestor (**-ŏris**), père d'Argus, le gardien d'Io, qui de là est appelé *Arestŏrĭdes*.

Arĕtas, Ἀρέτης, nom de plusieurs rois de l'Arabie Pétrée, — 1) contemporain de Pompée, envahit la Judée en 65 av. J.-C., afin de placer Hyrcanus sur le trône, mais il fut repoussé par les Romains, qui embrassèrent la cause d'Aristobule. Ses États furent ensuite envahis par Scaurus, lieutenant de Pompée (Plut. *Pomp*. 39, 41). — 2) beau-père d'Hérode



Arétas, roi de l'Arabie Pétrée.

Antipas, envahit la Judée, parce que Hérode avait répudié la fille d'Arétas par suite de ses relations avec Hérodias. Cet Arétas paraît avoir été le même qui était en possession de Damas dans le temps de la conversion de l'apôtre saint Paul (31 apr. J.-C.).

Arĕthūsa (**-æ**), une des Néréides, et la nymphe de la fameuse fontaine de ce nom dans l'île d'Ortygie près de Syracuse. Pour les détails, voy. *Alpheus*.

Arētium. Voy. *Arretium*.

Areus (**-i**), roi de Sparte, succéda à son aïeul Cléomène II, et régna de 309 à 265 av. J.-C. Il périt dans une bataille contre les Macédoniens.

Arēvăcæ (**-ārum**) ou **Arēvăci** (**-ōrum**), la plus puissante tribu de Celtibériens en Espagne, près des sources du Tage; ils tiraient leur nom de la rivière Areva, l'un des affluents du *Durius* (Douro).

Argentorātum (**-i**) ou **-tus** (**-i**), Strasbourg, importante ville sur le Rhin dans la Gallia Belgica et municipe romain.

Arges. Voy. *Cyclopes*.

Argi. Voy. *Argos*.

Argīa (**-æ**), fille d'Adraste et d'Amphithea, et femme de Polynice.

Argīlētum (**-i**), quartier de Rome, qui s'étendait du S. du Quirinal au Capitole et au Forum. Il était principalement habité par les artisans et les libraires (Mart. 1, 4, 1; Cic. *Att*. 12, 32; Varro, 4, 32).

Argĭlus (**-ī**), ville de Macédoine, entre Amphipolis et Bromiscus, colonie d'Andros.

Arginūsæ (**-ārum**), Ἀργινοῦσαι, trois petites îles près de la côte de l'Éolide, vis-à-vis de Mitylène (à Lesbos), et célèbres par la victoire navale des Athéniens sur les Lacédémoniens sous Callicratidas, 406 av. J.-C.

Argiphontes (**-is**), « le meurtrier d'Argus », surnom de Mercure (*Hermes*).

Argippæi (**-ōrum**), Ἀργιππαῖοι, tribu scythique de la Sarmatie asiatique, qui paraît avoir été de race kalmoucke. Hérodote (4, 23) les appelle aussi Φαλακροί, « les Chauves ».

Argithĕa (**-æ**), v. principale de l'Athamanie en Épire.

Argīva (**-æ**), « l'Argienne », surnom de *Hera* ou Junon, d'Argos où elle était l'objet d'un culte particulier (voy. *Argos*).

Argīvi. Voy. *Argos*.

Argo. Voy. *Argonautæ*.

Argŏlis. Voy. *Argos*.

Argŏnautæ (**-ārum**), Ἀργοναῦται, les Argonautes (navigateurs du navire Argo). On appelle ainsi les héros qui firent voile pour Æa (nommée plus tard *Colchis*), pour enlever la Toison d'or. Afin de se débarrasser de Jason (voy. ce nom), Pélias, roi d'Iolchos en Thessalie, l'engagea à aller conquérir la Toison d'or, qui était suspendue à un chêne dans le bois sacré d'Arès (Mars) en Colchide, et gardée nuit et jour par un dragon. Jason entreprit cette expédition. Il commanda à Argus, fils de Phrixus, de lui construire un navire à cinquante rames, qui du nom de son constructeur fut appelé *Argo*. Dans les ouvrages d'art on représente Athéné (Minerve), comme présidant à la construction de ce navire. Jason

partit accompagné de tous les héros les plus fameux de cet âge, tels que Hercule, Castor et Pollux, Thésée, etc. Leur nombre était, dit-on, de 50. Après di-



Athéné (Minerve) surveillant la construction du navire Argo. (Zoëga, *Bassirilievi*, tav. 45.)

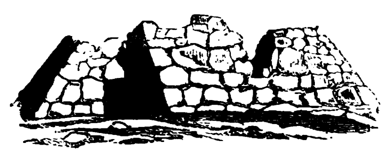
verses aventures, ces hardis navigateurs arrivèrent enfin à l'embouchure du Phase. Le roi de Colchide Æétès promit de leur livrer la Toison d'or, si Jason attelait deux taureaux aux pieds d'airain et qui vomissaient des flammes et les contraignait à labourer un champ, où il sèmerait ensuite les dents de dragon non employées par Cadmus à Thèbes. Médée, fille d'Æétès, s'éprit de Jason, et, sur la promesse qu'il lui fit de l'épouser, lui fournit les moyens d'être invulnérable au fer et à l'acier, et endormit le dragon qui gardait la Toison d'or. Lorsque Jason se fut emparé du trésor, il s'embarqua de nuit avec ses Argonautes et Médée et partit. Pendant le retour ils furent assaillis par une tempête à l'O. de l'Italie, et, après avoir erré sur les côtes occidentales de la Méditerranée, ils arrivèrent enfin à Iolchos (Voy. MEDEA, JASON). La fable des Argonautes peut avoir pris naissance à l'occasion des entreprises commerciales que les opulents Minyens, qui vivaient dans le voisinage d'Iolchos, tentèrent sur les côtes du Pont-Euxin (voir Hom. *Od.* 12, 66; Hés. *Theog.* 992; Pind. *Pyth.* 4; Appoll. Rh. *Argon.*; Orphée; Valer. Flacc.; et Apollod. 1, 9, 16 et suiv.).

Argos. 1) — Ce mot signifiait, dit-on, une *plaine* dans la langue des Macédoniens et des Thessaliens, et aurait par conséquent la même racine que le mot latin *ager*. Dans Homère (*Il.* 2, 681), il est fait mention d'une *Argos Pélasgique* (Πελασγικὸν Ἄργος), qui est une ville ou une contrée de Thessalie, et d'une *Argos Achéenne* (τὸ Ἀχαϊκὸν Ἄργος, *Il.* 9, 141; *Od.* 3, 251; *Il.* 1, 30, 2, 559, 13, 119; nommée aussi *Argos Iasienne* Ἴασον Ἄργος, *Od.* 18, 246), par laquelle il désigne tantôt tout le Péloponnèse, tantôt le royaume d'Argos appartenant à Agamemnon et dont le siége était à Mycènes, tantôt enfin la ville d'Argos. De même qu'Argos signifie fréquemment tout le Péloponnèse, la partie la plus importante de la Grèce, ainsi Ἀργεῖοι se rencontre souvent dans Homère pour désigner le corps entier des Grecs, sens dans lequel les poëtes latins emploient également le mot *Argivi*. — 2) *Argos*, contrée du Péloponnèse, que les écrivains grecs nomment aussi *Argīa* ou *Argŏlĭcē* ou *Argolis*. Sous les Romains, *Argolis* devint le nom ordinaire du pays, et *Argos* ou *Argi* fut le nom réservé à la ville. L'*Argolis* romaine était bornée au N. par le territoire de Corinthe, à l'O. par l'Arcadie, au S. par la Laconie, et comprenait vers l'E. toute la partie de la péninsule qui s'étendait entre les golfes Saronique et Argolique; mais, pendant le temps de l'indépendance de la Grèce, l'*Argolis* ou *Argos* n'était que le pays situé autour du golfe Argolique, borné à l'O. par les monts d'Arcadie, et séparé au N., par une rangée de montagnes, de Corinthe, *Cleonæ* et *Phlius*. La contrée se divisait en plusieurs districts : celui de l'*Argia* ou *Argos* proprement dite, l'*Epidauria*, la *Trœzenia* et l'*Hermionis*. La population se composait principalement de *Pelasgi* et d'*Achæi*, auxquels s'adjoignirent des Doriens après la conquête du Péloponnèse par les Doriens (voy. ci-dessous



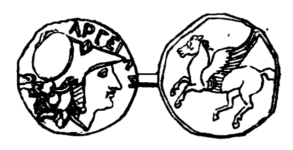
Argos dans le Péloponnèse.

n° 3). — 3) *Argos* ou *Argi*(*-ōrum*), dans



Ruines d'une pyramide dans l'Argolide, à un mille d'Érasinus.

les écrivains latins, capitale de l'Argolide, et, après Sparte, la plus importante ville du Péloponnèse, située dans une plaine plate un peu à l'O. de l'Inachus. Elle avait une ancienne citadelle pélasgique, appelée Larissa, et une autre bâtie plus tard sur une autre colline. Elle était particulièrement célèbre par le culte de *Hera* (*Junon*), dont le vaste temple, *Heræum* (Ἡραῖον), était situé entre Argos et Mycènes. La ville fut, dit-on, bâtie par Inachus ou par son fils Phoronée ou par son petit-fils Argus. Les descendants d'Inachus furent privés de la souveraineté par Danaüs, venu, dit-on, d'Égypte. La postérité de Danaüs fut à son tour obligée de se soumettre à la race achéenne des Pélopides. Sous le gouvernement des Pélopides, Mycènes devint la capitale du royaume, et Argos fut un État indépendant. Ainsi Mycènes fut la résidence royale d'Atrée et de son fils Agamemnon; mais, sous Oreste, Argos recouvra la suprématie. Lors de la conquête du Péloponnèse par les Doriens, Argos échut en partage à *Temenus*, dont les descendants régnèrent sur la contrée. Tous ces événements sont du domaine de la mythologie. Argos n'apparaît dans l'histoire que vers l'an 750 av. J.-C., comme l'État principal du Péloponnèse, sous son chef *Phidon*. Après Phidon, Argos perd de son influence; et sa puissance est considérablement affaiblie par ses guerres avec Sparte. Par jalousie contre Sparte, elle ne prend aucune part à la guerre contre les Perses, et, dans la guerre du Péloponnèse, elle se met du côté d'Athènes contre Sparte. A cette époque, son gouvernement était une démocratie, mais dans les derniers temps elle tomba au pouvoir des tyrans. En 243, elle entra dans la ligue achéenne, et, lors de la conquête des confédérés par les Romains (en 146), elle devint une portion de la province d'Achaïe.



Argos Amphilochicum.

Argus (-i), 1) fils de Jupiter et de Niobé, troisième roi d'Argos. —2) A., surnommé *Panoptes* « Celui qui voit tout », parce qu'il avait cent yeux; fils d'Agénor, d'Arestor, ou d'Inachus. *Hera* (Junon) le préposa à la garde de la génisse en laquelle Io avait été métamorphosée; mais Hermès (Mercure), sur l'ordre de Jupiter, l'endormit aux doux sons de sa flûte, puis lui coupa la tête. Junon transporta ses cent yeux à la queue du paon, son oiseau favori. —3) constructeur du navire Argo, fils de Phrixus.

Argyripa, voy. *Arpi*.

Arĭa ou-**īa** (-æ), la plus importante des provinces orientales de l'ancien empire des Perses, était bornée à l'E. par les *Paropamisadæ*, au N. par la Margiane et l'Hyrcanie, à l'O. par la Parthie, et au S. par le désert de Carmanie. De l'Arie fut tiré le nom sous lequel on désigna toutes les provinces de l'Orient (voy. *Ariana*).

Arĭadne (-es) ou **Arĭadna (-æ)**, Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, s'éprit de Thésée, lorsqu'il vint en Crète, envoyé par Égée son père pour accompagner le tribut que les Athéniens devaient payer au Minotaure, et elle lui donna le peloton de fil à l'aide duquel il trouva son chemin dans le Labyrinthe. Thésée, en retour, lui promit de l'épouser et elle quitta la Crète avec lui; mais, à leur arrivée dans l'île de *Dia* (Naxos), elle fut tuée par *Artémis* (Diane), suivant le récit d'Homère; toutefois la tradition la plus commune est que Thésée l'abandonna dans l'île de Naxos, où elle fut trouvée par Dionysus (Bacchus), qui la prit pour femme, et plaça parmi les astres la couronne qu'il lui donna à son mariage. (Voy. Hom. *Od.* 11, 321; Plut. *Thes.*; Ov. *Met.* 8, fab.

2; *Heroid.* 10; *A. A.* 2; *Fast.* 3, 462;



Bacchus et Ariane traînés par des tigres.
Tiré d'un barelief du Vatican.

Catull. *Nupt. Pel. et Thet.* 61; Hygin. fab. 14, 43, 270; Apoll. 3, 1.)



Ariane.
Tiré d'une peinture trouvée à Pompéi.

Arīæus (-i), ami de Cyrus, commandait l'aile gauche de l'armée à la bataille de Cunaxa, 401 av. J.-C. Après la mort de Cyrus, il obtint son pardon d'Artaxerxès en abandonnant les Grecs (Xenoph. *Anab.* 1, 8, 5; 2, 4, 2).

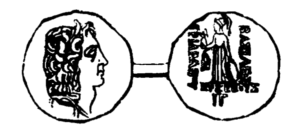
Arĭāna (-æ), l'Ariane, nom général des provinces orientales de l'empire de Perse, comprenant la Carmanie. Il ne faut pas le confondre avec *Aria*, d'où il est tiré, mais qui ne désigne que l'Arie.

Arĭarāthēs (-is), Ἀριαράθης, nom de plusieurs rois de Cappadoce. 1) fils d'Ariamnès 1, vaincu par Perdiccas et crucifié, en 322. Eumène fut mis alors en possession de la Cappadoce. —2) fils d'Holophernes et neveu d'Ariarathe I, recouvra la Cappadoce après la mort d'Eumène, en 315. Il eut pour successeur Ariamnès II. — 3) fils d'Ariamnès II, et petit-fils du n° 2, épousa Stratonice,



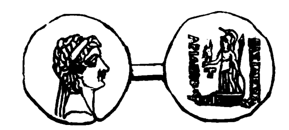
Ariarathe IV, roi de Cappadoce, av. J.-C. 220-162.

fille d'Antiochus II, roi de Syrie. — 4) fils du n° 3, régna de 220 à 162. Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, et aida son beau-père dans la guerre contre les Romains. Après la défaite d'Antiochus, Ariarathe demanda la paix et l'obtint à de bonnes conditions (188 av. J -C.). —5) fils du précédent, surnommé Philopator, régna de 163 à 130. Il aida les Romains dans leur guerre contre Aristonicus de Pergame et



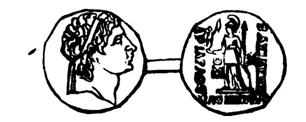
Ariarathe V, roi de Cappadoce, av. J.-C., 163-130.

fut tué dans cette guerre (130). — 6) fils du précédent, régna de 130 à 96. Il épousa Laodicé, sœur de Mithridate VI, roi de Pont, et fut mis à mort par ce



Ariarathe VI, roi de Cappadoce, av. J.-C., 130-96.

prince. — 7) fils du précédent, mis également à mort par Mithridate, qui s'empara de son royaume. Les Cappadociens se révoltèrent contre Mithridate et placèrent sur le trône — 8) A., second fils



Ariarathe VII, roi de Cappadoce.

du n° 6; mais il fut bientôt expulsé de ses États par Mithridate et mourut peu de temps après. — 9) fils d'Ariobarzane II, régna de 42 à 36. Il fut déposé et mis à mort par Antoine, qui lui donna pour successeur Archélaüs.

Ariaspæ ou **Agriaspæ** (**-ārum**), peuple dans la partie S. de la Drangiane, province de l'empire des Perses, sur les confins de la Gédrosie.

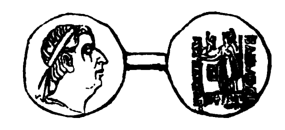
Aricia (**-æ**), auj. la Riccia ou Aroccia, ancienne ville du Latium, au pied du mont Albain, sur la voie Appienne, à 16 milles S. E. de Rome. Elle fut soumise par les Romains, avec les autres villes latines (338 av. J.-C.), et devint d'abord colonie, puis municipe romain (Liv. 8, 14). Dans son voisinage était le célèbre bois sacré et le temple de *Diane Aricine*, sur les bords du *Lacus nemorensis*. La déesse y recevait un culte barbare, qui paraît se rapprocher de celui qu'on lui rendait en Tauride. Son prêtre, appelé *rex nemorensis*, était toujours un esclave fugitif, qui obtenait son ministère (*nemorale regnum*) en tuant son prédécesseur dans un combat singulier (Ovid. *Fast.* 3, 260; Paus. 2, 27, 4; Hor. *Sat.* 1, 5, 1).

Arĭmaspi (**-ōrum**), Ἀριμασποί, peuple dans le N. de la Scythie. Les Arimaspes n'avaient, dit-on, qu'un œil et se battaient avec les griffons pour la possession de l'or qui se trouvait dans leur voisinage (Hdt. 3, 116; 4, 13, 27). Cette fable a peut-être son origine dans la présence des mines d'or si abondantes de l'Oural. Quant à leur œil unique (ἄριμα = ἕν et σποῦ = ὀφθαλμός d'après Hdt.), cette fiction repose sans doute sur l'usage de viser avec un seul œil en tirant de l'arc. Eschyle (*Prom.* 807) les place en Afrique.

Arĭmi ou **Arĭma** (**-ōrum**), οἱ Ἄριμοι et τὰ Ἄριμα, nom d'un peuple, d'un pays et d'une chaîne de montagnes que la Fable place dans l'Asie Mineure et où, d'après les anciens poëtes grecs, le monstre Typhoeus subit sa peine (Hom. *Il.* 2, 783). Les poëtes romains réunissaient l'εἰν Ἀρίμοις d'Hom. en un seul mot (*Inarime*) et en faisaient le nom de l'île d'*Ænaria*.

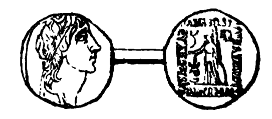
Arīmĭnum (**-i**), Ἀρίμινον, auj. Rimini, v. d'Ombrie, à l'embouchure de la petite rivière *Ariminus*. Elle était originairement habitée par des Ombriens et des Pélasges; elle tomba plus tard en la possession des *Senones*, et fut colonisée par les Romains en 268 av. J.-C.; depuis lors elle paraît avoir été une cité florissante. Quand on quittait la Gaule Cisalpine, c'était la première ville sur la côte orientale de l'Italie par où on arrivait dans l'Italie propre.

Arĭŏbarzānes (**-is**), I. *Rois ou satrapes du Pont.* — 1) A., livré par son fils Mithridate au roi de Perse, en 400 av. J.-C. — 2) fils de Mithridate Ier, régna de 363 à 337. Il se révolta contre Artaxerxe en 362 et peut être considéré comme le fondateur du royaume de Pont. — 3) fils de Mithridate III, régna de 266 à 240, et eut pour successeur Mithridate IV. — II. *Rois de Cappadoce.* 1) A., surnommé *Philoromæos* (ami des Romains), régna de 93 à 63, et fut élu roi par les Cappadociens par l'influence des Romains. Il fut plusieurs fois chassé de son royaume par Mithridate le Grand, mais il fut définitivement restauré par Pompée en 63, peu de temps avant sa mort (Justin. 38, 259.; Plut. *Sull.* 5, 22, 24; *Lucull.* 35). — 2) A., surnommé *Phi-*



Ariobarzane I, roi de Cappadoce, av. J.-C., 93-63.

lopator, succéda à son père en 63. — 3) A., surnommé *Eusebes* et *Philoromæus*, fils du n° 2, à qui il succéda vers 51, soutint Pompée contre César, qui non-seulement lui pardonna, mais même agrandit son territoire. Il fut tué en 42 par Cassius.



Ariobarzane III, roi de Cappadoce, mort av. J.-C. 42

Arīon (-ŏnis), 1) Arion, de Méthymne à Lesbos, célèbre poëte lyrique et joueur de cithare, inventeur de la poésie dithyrambique. Il vivait vers 625 et passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Périandre, tyran de Corinthe. On raconte que, s'étant rendu en Sicile pour y prendre part à une lutte musicale, il y remporta le prix et, comblé de présents, s'embarqua sur un navire corinthien pour retourner auprès de son ami Périandre. Les grossiers matelots convoitèrent ses trésors et complotèrent de le tuer. Après avoir longtemps essayé de sauver sa vie, il obtint enfin la permission de jouer encore une fois de la cithare, et, après avoir invoqué les dieux par des accords inspirés, il s'élança soudain dans les flots. Mais un grand nombre de dauphins, amateurs de musique, étaient réunis autour du vaisseau et un d'entre eux prit le chantre sur son dos et le porta à Ténare, d'où il retourna à Corinthe sain et sauf, et raconta son aventure à Périandre. A l'arrivée du navire corinthien, Périandre s'enquit auprès des matelots du sort d'Arion; ils répondirent qu'il s'était arrêté à Tarente; mais quand Arion, sur l'invitation de Périandre, parut au milieu d'eux, les matelots avouèrent leur crime et furent punis comme ils le méritaient (Hdt. 1, 23 sq.; Cic. *Tusc.* 2, 27, 67 ; Ovid. *Fast.* 2, 83-118; Ælian. *de Nat. An.* 13, 45. Prop. 2, 26, 17; Hygin. fab. 194). — 2) nom d'un cheval fabuleux né, dit-on, de Neptune et de Cérès (Paus. 8, 25; Propert. 2, 34, 37; Apollod. 3, 6.

Ariovistus (-i), chef germain qui avait conquis une grande partie de la Gaule, mais qui fut vaincu par César, et forcé de repasser le Rhin en 58 av. J.-C. Il échappa en traversant ce fleuve sur une petite barque (Cæs. *B. G.* 1; Tac. *Hist.* 4).

Aristæus (-i), fils d'Apollon et de Cyréné, était né en Libye. Il vint de là dans la Thrace, où il s'éprit d'amour pour Eurydice, femme d'Orphée. Comme celle-ci fuyait pour se dérober à sa poursuite, elle mourut de la morsure d'un serpent. Les nymphes, ses compagnes, dans leur colère, détruisirent les essaims d'abeilles d'Aristée. La manière dont il recouvra ses abeilles est racontée par Virgile dans le quatrième chant des Géorgiques. Après sa mort il fut honoré comme un dieu en reconnaissance des bienfaits dont l'humanité lui était redevable; c'est une des plus anciennes divinités de la Grèce, où il était identifié avec Zeus et Apollon, et en diverses contrées, en Thessalie, en Béotie, en Arcadie, à Céos, il était regardé comme le protecteur des troupeaux et des bergers, (Νόμιος, Ἀγρεύς), de la vigne et de l'olivier; il enseigna aux hommes à soigner les abeilles (Μελισσεύς); il éloignait des campagnes la chaleur brûlante du soleil et autres causes de destruction. Plus tard il descendit au rang de simple héros (demi-dieu).

Aristăgŏras (-æ), de Milet, beau-frère d'Histiæus, tyran de Milet, fut laissé par ce dernier, pendant son séjour à la cour de Perse, à la tête du gouvernement. Ayant échoué dans une tentative contre Naxos (501 av. J.-C.), qu'il avait promis de soumettre pour le roi de Perse, et craignant les conséquences de cet échec, il engagea les villes ioniennes à se révolter contre la Perse et sollicita l'assistance des Spartiates et des Athéniens. Les premiers refusèrent, mais les seconds lui envoyèrent vingt vaisseaux et des troupes. En 499 son armée prit et brûla Sardes, mais il finit par être refoulé sur les côtes. Les Athéniens alors se retirèrent; les Perses conquirent la plupart des cités d'Ionie. Aristagoras désespéré s'enfuit en Thrace où il fut tué par les Édoniens (497). Voy. Herodt. 5, 30; 7, 8; Polyen. 1, 24.

Aristarchus (-i), Ἀρίσταρχος, Aristarque, 1) de Samos, illustre mathématicien et astronome d'Alexandrie, florissait entre 280 et 264 av. J.-C. — 2) de Samothrace, célèbre grammairien, florissait en 156 av. J.-C. Il était élève d'Aristophane et fonda à Alexandrie une école de grammaire et de critique. A un âge déjà avancé il passa en Chypre, où il mourut dans sa soixante-douzième année. Il se laissa mourir de faim, parce qu'il souffrait d'une hydropisie incurable. Aristarque fut le plus grand critique de l'antiquité. Ses travaux étaient

principalement consacrés aux poëmes homériques, dont il a publié une édition qui a été la base du texte depuis ce temps jusqu'à nos jours. Il partagea l'Iliade et l'Odyssée chacune en vingt-quatre chants.

Aristēas, de Proconnèse, poëte épique, sur la vie duquel on n'a que des récits fabuleux. On ignore complétement à quelle époque il vécut (550 av. J.-C.). Il est représenté comme un magicien, dont l'âme pouvait à son gré quitter son corps et y rentrer. Il était attaché au culte d'Apollon, qu'il introduisit, dit-on, à Métaponte (Hdt. 4, 13).

Aristīdes (**-is**), Ἀριστείδης, 1) Athénien, fils de Lysimaque et surnommé « le Juste », était d'une ancienne famille. Il combattit, comme commandant de sa tribu, à la bataille de Marathon (490 av. J.-C,) et l'année suivante (489) il fut archonte. Il fut le grand rival de Thémistocle et ce fut par l'influence de ce dernier sur le peuple qu'il subit l'ostracisme en 483 ou 482. Il était encore banni en 480, lorsqu'eut lieu la bataille de Salamine, où il rendit un éminent service à l'armée athénienne en délogeant l'ennemi de la petite île de Psyttalea avec une troupe levée et armée par lui-même. Il fut rappelé de son exil après la bataille, nommé général dans la guerre qui suivit (479), et il commandait les Athéniens à la bataille de Platée. En 477, lorsque les alliés furent fatigués de la conduite arbitraire de Pausanias et des Spartiates, il eut, avec son collègue Cimon, la gloire d'obtenir pour Athènes le commandement de la confédération maritime; et Aristide fut investi, par le consentement général, de la tâche de régler la part de chacun des membres de la ligue et de fixer la contribution qu'ils auraient à fournir pour l'entretien de la flotte commune. Ce premier tribut de 460 talents, versé dans un trésor commun à Délos, porta son nom, et fut regardé plus tard par les alliés comme marquant leur âge d'or. Ce fut le dernier acte de sa vie. Il mourut probablement en 468. Il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. Ses filles furent dotées par l'État et son fils Lysimaque reçut une concession de terres et une gratification en argent (Herodt. 8, 79 sq.; Plut. *Arist.*; Nep. *Arist.*). — 2) auteur d'un roman licencieux en prose, intitulé *Milesiaca* ou *Fabulæ Milesiæ*, Contes Milésiens, dont la scène se passe à Milet. Ce roman était fort goûté dans l'antiquité. Il fut traduit en latin par L. Cornelius Sisenna, contemporain de Sylla et devint très-populaire chez les Romains. De là le titre de *Milésiennes* donné dans la suite aux histoires faites à plaisir, aux romans. — 3) A. de Thèbes, célèbre peintre grec, florissait environ de 360 à 330. Ses peintures étaient si estimées que, longtemps après sa mort, Attale, roi de Pergame, offrait d'un seul tableau 600,000 sesterces. — 4) *P. Ælius Aristides*, surnommé *Theodorus*, célèbre rhéteur grec, né à Adriani en Mysie, en 117 apr. J.-C. Après avoir voyagé en divers pays, il s'établit à Smyrne, où il mourut vers l'an 180. Plusieurs de ses ouvrages nous sont parvenus.

Aristĭon, philosophe qui s'empara de la tyrannie à Athènes, par l'influence de Mithridate. Il fut mis à mort par Sylla, à la prise d'Athènes par ce dernier (87 av. J.-C.).

Aristippus (**-i**), philosophe né à Cyrène, fondateur de la secte cyrénaïque, florissait vers l'an 370 av. J.-C. La réputation de Socrate l'attira à Athènes, et il demeura avec ce dernier jusqu'à l'époque de sa condamnation (399 av. J.-C.). Quoique disciple de Socrate, il était fort luxueux dans sa manière de vivre, et il faisait payer cher ses leçons. Il passa une partie de sa vie à la cour de Denys, tyran de Syracuse; mais il paraît être retourné à Cyrène dans les derniers temps et y avoir passé le reste de ses jours. Il avait enseigné sa doctrine à sa fille Arété, qui la transmit à son fils, Aristippe le jeune (Xen. *Mem.* 2, 1; 3, 8; Cic. *Acad.* 2, 42, 131; *Tusc.* 2, 6, 15; Hor. *Ep.* 1, 1, 18; 17, 17 sq.).

Aristŏbūlus (**-i**), Ἀριστόβουλος, 1) nom de plusieurs princes de Judée. Le plus connu dans l'histoire est le frère d'Hyrcanus, dont il est parlé à l'article *Hyrcanus*. — 2) A., de Cassandrea, servit en Asie sous Alexandre le Grand, et

écrivit une histoire de ce prince, qui fut une des sources principales où Arrien puisa les éléments de son ouvrage (Arr. 1, 1).

Aristŏdēmus (-i), 1) Héraclide, fils d'Aristomaque, frère de Téménus et de Cresphonte, père d'Eurysthène et de Proclus. Il fut tué à Naupacte d'un coup de foudre, au moment même où il partait pour une expédition dans le Péloponnèse, et ses deux fils régnèrent à sa place (Hdt. 6, 52). — 2) Messénien, le héros de la première guerre messénienne. Il sacrifia sa propre fille pour sauver son pays. Il fut ensuite nommé roi à la place d'Euphaès, et continua la guerre contre les Spartiates, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant une résistance qui ne lui laissait aucun espoir, il mit fin à ses jours sur la tombe même de sa fille, l'an 723 av. J.-C. (Paus. 4, 10).

Aristogīton. Voy. *Harmodius*.

Aristŏmăchus (-i), Ἀριστόμαχος, fils de *Cleodemus* ou *Cleodæus*, petit-fils d'*Hillus*, arrière-petit-fils d'Hercule et père de Téménus, de Cresphonte et d'Aristodème. Il périt les armes à la main, lorsqu'il envahit le Péloponnèse. Mais ses trois fils, plus heureux, conquirent le Péloponnèse (Paus. 2, 7; 3, 15; Herodt. 6, 7 et 8).

Aristŏmĕnēs (-is), Ἀριστομένης, jeune Messénien, le héros de la deuxième guerre contre Sparte, appartient plutôt à la légende qu'à l'histoire. Il était né à Andania et était issu de la race royale d'Æpytus. Fatigué du joug de Sparte, il commença la guerre en 685 av. J.-C. Après la défaite des Messéniens dans la troisième année de la guerre, Aristomène se retira dans la forteresse d'Ira, située sur une montagne et là soutint la guerre pendant onze ans, ravageant constamment le territoire de la Laconie. Dans une de ces incursions, les Spartiates parvinrent à l'accabler sous le nombre, et, l'ayant emmené à Sparte avec 50 de ses compagnons, ils les jetèrent dans la fosse où l'on précipitait les criminels. Les autres périrent; mais non Aristomène, favori des dieux. Les légendes disent qu'un aigle le reçut sur ses ailes dans sa chute et qu'un renard le guida le troisième jour hors de la caverne. Mais la ville d'Ira qu'il avait si longtemps défendue avec succès tomba au pouvoir des Spartiates, qui dès lors redevinrent maîtres de la Messénie, 668 av. J.-C. Aristomène s'établit à Ialysus dans l'île de Rhodes, où il épousa la fille de Damagèse, roi d'Alysus (Val. Max. 1, 8, 15).

Aristōn. 1) de Chios, philosophe stoïcien et disciple de Zénon, florissait vers 260 av. J.-C. — 1) philosophe péripatéticien d'Iulis dans l'île de Céos, succéda à Lycon comme chef de l'école péripatéticienne, vers 230 av. J.-C.

Aristŏnīcus (-i), fils naturel d'Eumène II, de Pergame. A la mort de son frère Attale III (133 av. J.-C.) qui légua son royaume aux Romains, Aristonicus réclama la couronne. Il défit en 131 le consul Licinius Crassus; mais en 130 il fut battu et fait prisonnier par M. Perpenna. Conduit à Rome par M. Aquilius en 129, il y fut mis à mort (Justin. 36, 4; Flor. 2, 20).

Aristŏphănēs (is), Ἀριστοφάνης, 1) célèbre poëte comique, né vers 444 av. J.-C., et probablement à Athènes. Son père Philippe avait des propriétés à Égine, peut-être était-il originaire de cette île; ce qui donna lieu de contester sa qualité de citoyen athénien. Cléon, son ennemi, l'accusa plusieurs fois en vue de lui faire perdre ses droits civiques, mais sans succès. Il eut trois fils, Philippe, Aratus et Nicostrate, mais nous ne savons rien de son histoire privée. Il mourut vers 380 av. J.-C. Les comédies d'Aristophane sont pour nous du plus haut intérêt historique, en ce qu'elles contiennent une admirable série de caricatures des personnages les plus considérables du temps. Le plus grand malheur de cette époque, contre lequel il s'élève en toute occasion, c'est la guerre du Péloponnèse, à laquelle il attribue la funeste influence qu'exerçaient à Athènes les démagogues comme Cléon. Sa pièce des *Chevaliers* (Ἱππῆς) est spécialement dirigée contre Cléon. Un autre grand objet de son indignation était le système d'éducation introduit à Athènes par les sophistes; il l'attaqua dans sa pièce des *Nuées* (Νεφέλαι), où il fait de Socrate le représentant des sophistes. Un autre trait caractéristique de son

temps, c'était l'esprit de chicane et la manie des procès. Il ridiculise ce travers dans ses *Guêpes* (Σφῆκες). Onze de ses comédies nous sont parvenues. Comme poëte, il possédait des qualités de premier ordre, et ses ouvrages nous montrent le dialecte attique dans sa plus haute perfection (Quintil. X, 1; Paterc. 1, 16; Horat. *Sat.* 1, 4, 1). — 2) A. de Byzance, célèbre grammairien grec, disciple de Zénodote et d'Ératosthène, et maître du fameux Aristarque. Il vivait vers l'an 264 av. J.-C., et avait la direction de la bibliothèque d'Alexandrie. Ce fut lui qui introduisit l'usage des accents dans la langue grecque.

Aristŏtĕlēs (-is), Ἀριστοτέλης, Aristote, célèbre philosophe, né à Stagire, ville de la Chalcidique en Macédoine, en 384 av. J.-C. Son père, Nicomaque, était le médecin ordinaire d'Amyntas II, roi de Macédoine; sa mère s'appelait Phæstis ou Phæstias. En 367 il alla à Athènes pour y faire ses études; il y suivit les leçons de Platon qui l'appelait « l'intelligence de son école » (νοῦς τῆς διατριβῆς) et sa maison la maison du « lecteur » (ἀναγνώστης). Il vécut vingt ans à Athènes; mais à la mort de Platon (347) il quitta cette ville et alla rejoindre son ami Hermias à Atarnée, où il épousa Pythias, la fille adoptive du prince. À la mort d'Hermias, qui fut tué par les Perses (344), Aristote se réfugia d'Atarnée à Mitylène. Deux ans après, (342) il accepta la proposition que lui fit le roi de Macédoine, Philippe, de se charger de l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans. À la cour de ce prince Aristote fut traité avec les plus grandes marques de respect. Stagire, sa patrie, qui avait été détruite par Philippe, fut rebâtie à sa demande. Aristote passa sept années en Macédoine. À l'avénement d'Alexandre au trône (335) le philosophe retourna à Athènes. Là le Lycée, gymnase consacré à Apollon Lyceus, lui fut assigné par l'État. Il réunit autour de lui un grand nombre de disciples, à qui il donnait des leçons de philosophie dans les allées ombragées (περίπατοι) qui environnaient le Lycée, en se promenant (περιπατῶν) et sans s'asseoir, comme c'était la coutume générale des philosophes. De là le nom de περιπατητική (péripatéticienne, c.-à-d. de promenade) donné plus tard à son école. Il faisait chaque jour deux cours différents. Les leçons du matin, appelées *ésotériques* (ἐσωτερικαί) c.-à-d. intimes, et réservées à un petit cercle d'auditeurs, roulaient sur les questions les plus abstruses de la philosophie, sur la physique et la dialectique. Celles de l'après-midi, appelées *exotériques* (ἐξωτερικαί), c.-à-d. extérieures, s'adressaient à un auditoire moins choisi et traitaient de la rhétorique, de la sophistique et de la politique. Il fut à la tête de son école pendant treize années (335-323). Ce fut aussi pendant ce temps qu'il composa la plus grande partie de ses œuvres. Dans ces travaux il fut aidé par les royales libéralités de son premier élève, qui fit former pour lui de vastes collections de curiosités naturelles, auxquelles la postérité est redevable d'un de ses plus excellents ouvrages, l'*Histoire des animaux*. Après la mort d'Alexandre (323), Aristote devint suspect aux Athéniens comme ami de la Macédoine; mais, comme il n'était pas facile de porter contre lui aucune accusation politique, il fut accusé d'impiété. Il quitta Athènes avant son jugement et se rendit au commencement de 322 à Chalcis en Eubée, où il mourut dans le cours de la même année, à l'âge de soixante-trois ans. Il légua à Théophraste sa riche bibliothèque et les originaux de ses œuvres Il était, dit-on, d'une faible santé; on n'en doit que plus admirer l'énergie de son esprit, quand on songe à la prodigieuse étendue de ses études. Ses œuvres, qui traitent de la plupart des connaissances cultivées de son temps, ont exercé la plus puissante influence sur l'esprit humain; ses traités de philosophie et de logique sont encore dignes de toute l'attention de ceux qui étudient ces sciences.

Aristŏxĕnus (-i), Ἀριστόξενος, de Tarente, philosophe péripatéticien et musicien, florissait vers 318 av. J.-C. Il avait écrit plusieurs ouvrages, dont un seul, sur la musique, nous est parvenu (Ἁρμονικὰ Στοιχεῖα, *Éléments de la musique*), en trois livres.

Arĭūsia (-æ), district sur la côte

N. de l'île de Chios, ou se trouvaient les meilleurs vignobles.

Armĕnē (**-es**), v. sur la côte de Paphlagonie, un peu à l'O. de Sinope.

Armĕnĭa (**-æ**), contrée d'Asie, située entre l'Asie Mineure et la mer Caspienne. C'est un plateau élevé adossé à la chaîne du Caucase, baigné par le Cyrus et l'Araxe, et renfermant les sources du Tigre et de l'Euphrate. Ce dernier fleuve partage le pays en deux parties inégales, appelées l'une *Minor* et l'autre *Major*. Les peuples de l'Arménie étaient une des plus anciennes familles de cette branche de la race humaine qu'on appelle caucasienne. Ils furent conquis par les Assyriens et les Perses, et furent dans les derniers temps soumis aux rois grecs de Syrie. Lorsque Antiochus le Grand fut défait par les Romains (190 av. J.-C.), le pays reconquit son indépendance et fut, pendant cette période, divisé en deux royaumes, celui de l'*Armenia major* et celui de l'*Armenia minor*. En dernier lieu, l'Arménie Mineure devint province romaine, sous Trajan; et l'Arménie Majeure, après avoir été un perpétuel sujet de luttes entre les Romains et les Parthes, fut enfin soumise à l'empire persan ressuscité par son premier roi Artaxerxe en 226 apr. J.-C.

Armĭnĭus (**-i** : forme latinisée du mot germain *Hermann*, « chef, capitaine ») fils de Sigimer, et chef de la tribu des *Cherusci*, qui habitaient le pays situé au N. des montagnes du Hartz, formant aujourd'hui le S. du Hanovre et du Brunswick. Il était né l'an 18 av. J.-C., et, dans sa jeunesse, il commandait les Chérusques comme auxiliaires des légions romaines en Germanie; il avait appris là la langue des Romains; Auguste lui conféra les droits de citoyen et l'éleva à la dignité de chevalier. En l'an 9 apr. J.-C., Arminius persuada à ses compatriotes de secouer le joug des Romains qui alors étaient maîtres de cette partie de la Germanie. Son entreprise fut couronnée de succès. Quintilius Varus, qui était stationné dans le pays avec trois légions, fut anéanti avec la majeure partie de ses troupes (voy. *Varus*), et Rome dut renoncer à toutes ses possessions au-delà du Rhin. En 14, Arminius eut à défendre son pays contre Germanicus. D'abord il réussit; mais Germanicus effectua en bon ordre sa retraite sur le Rhin. Ce fut dans le cours de cette campagne que Thusnelda, femme d'Arminius, tomba au pouvoir des Romains. En 16, Arminius fut défait par Germanicus et sa patrie n'échappa probablement au joug que par la jalousie de Tibère, qui rappela Germanicus l'année suivante. Arminius finit par aspirer au pouvoir absolu et il fut tué par ses propres parents dans sa trente-septième année (apr. J.-C. 19).

Armŏrĭca ou **Arēmŏrĭca** (**-æ**), l'Armorique, nom de la côte N.-O. de la Gaule depuis la Loire (*Ligeris*) jusqu'à la Seine (*Sequana*); il dérive du celtique *ar*, *air* « sur », *muir*, *mōr* « mer », propr. littoral.

Arna (**-æ**), v. d'Ombrie, près de Pérouse.

Arnæ (**-ārum**), v. de la *Chalcidice* en Macédoine, au S. d'*Aulon* et de *Bromiscus*.

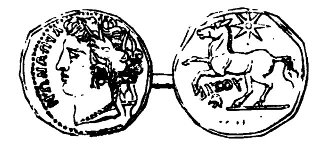
Arne (**-es**), 1) v. de Thessalie sur le golfe Malaique, Thuc. 1, 12. — 2) v. de Béotie, mentionnée par Homère (*Il.* 2, 507), riche en vignes, dans les environs de Coronée sur le lac Copaïs, qui a envahi et la ville et son territoire, si bien que les anciens eux-mêmes n'en savaient plus exactement la position.

Arnissa (**-æ**), v. de l'*Eordæa* en Macédoine.

Arnus (**-i**), l'Arno, principale rivière de l'Étrurie, a sa source dans les Apennins, coule au-dessous de Pise, et se jette dans la mer Tyrrhénienne (Liv. 22, 2; Tac. *Ann.* 1, 79).

Arōmătă (**-ōrum**), τὰ Ἀρώματα, Ἀρωμάτων ἄκρον, le promontoire le plus oriental de l'Afrique, à l'extrémité S. du golfe Arabique.

Arpi (**-ōrum**), v. dans l'intérieur de l'Apulie Daunienne, fondée, suivant la



Arpi.

tradition, par Diomède, qui la nomma *Argos Hippium*, Ἄργος ἵππιον, d'où son nom postérieur d'*Argyrippa* ou *Argyrippæ* et enfin *Arpi*. Elle prit parti pour Annibal après la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), mais elle fut reprise par les Romains en 213 (Liv. 22, 12).

Arpīnum (-i), v. du Latium sur la petite rivière *Fibrenus*, appartenait originairement aux Volsques et ensuite aux Samnites, fut un municipe romain et reçut le *jus suffragii* ou droit de voter dans les comices romains (188 av. J.-C.). Lieu de naissance de Marius et de Cicéron (Cic. *Legg*. 21 et passim dans ses lettres; Sall. *Jug*. 63).



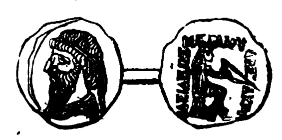
Porte d'Arpinum.

Arrētium ou **Ārētium** (-i), auj. Arezzo, une des plus importantes des douze cités d'Étrurie, était située dans le N.-E. de la contrée, au pied des Apennins, et possédait un territoire fertile près des sources de l'Arno et du Tibre, produisant du vin et du blé. Elle était surtout célèbre par ses fabriques d'armes, et aussi pour ses poteries et ses vases, très-recherchés depuis l'époque d'Auguste jusqu'au septième siècle. Ils étaient de terre noire et rouge, travaillés avec goût et ornés de figures d'art. Les *Cilnii*, de qui Mécène descendait, étaient une noble famille d'Arretium (Liv. 9, 37; 10, 37).

Arrhidæus ou **Aridæus** (-i), Arrhidée, fils de Philippe et d'une danseuse, Philinna de Larisse, était d'une très-faible intelligence. À la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), il fut nommé roi sous le nom de Philippe, et, en 322, il épousa Eurydice. A son retour en Macédoine, lui et sa femme furent faits prisonniers et mis à mort par ordre d'Olympias, 317 (Plut. *Alex*. 77; Justin. 14, 5; Diod. 19, 52).

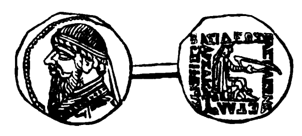
Arriānus (-i), Ἀῤῥιανός, Arrien, historien et philosophe grec, né à Nicomédie en Bithynie vers 90 apr. J.-C. Il était disciple et ami d'Épictète, dont il publia les leçons à Athènes. En 124, il reçut d'Adrien le droit de cité romaine et, depuis, prit le nom de Flavius. En 136, il fut nommé préfet de la Cappadoce, qui fut envahie l'année suivante par les Alains ou Massagètes, qu'il défit. Sous Antonin le Pieux, en 146, il fut consul; et il mourut dans un âge avancé sous M. Aurèle. Arrien était un des meilleurs écrivains de son temps. Il imita avec beaucoup de bonheur Xénophon et par les sujets de ses ouvrages et par le style dans lequel ils sont écrits. Le plus important est l'histoire des expéditions d'Alexandre le Grand, en sept livres; il le composa sur les documents les plus dignes de foi et d'après les histoires écrites par les contemporains d'Alexandre.

Arsăcēs (-is), Ἀρσάκης, Arsace, 1) général des Perses, Eschyl. *Pers*. 991. — 2) nom du fondateur de l'empire des Parthes, porté, après lui, par tous ses successeurs, qui furent appelés *Arsacidæ* (Arsacides). — 1) Il était d'origine obscure, mais il poussa les Parthes à se révolter contre Antiochus II, roi de Syrie, et devint le 1er monarque des Parthes, vers 250 av. J.-C. Les événements qui suivirent immédiatement ont été racontés différemment par divers historiens. Il régna seulement deux ans, et eut pour successeur son frère Tiridate. — 2) Tiridate régna trente-sept ans (248-211 av. J.-C.) et battit Séleucus Callinicus, successeur d'Antiochus II. — 3) Artabanus Ier, fils du précédent, fut attaqué par Antio-



Arsace I (Artabanus I), roi des Parthes.

chus III (le Grand), qui finit pourtant par le reconnaître comme roi, vers 210. — 4) **Priapatius**, fils du précédent, régna quinze ans, et laissa trois fils, Phraate, Mithridate et Artabane. — 5) **Phraate Ier** eut pour successeur



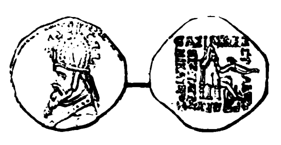
Arsace V (Phraate), roi des Parthes

son frère : — 6) **Mithridate Ier**, qui agrandit considérablement l'empire des Parthes par ses conquêtes. Il défit Démétrius Nicator, roi de Syrie, et le fit prisonnier en 138. Il mourut pendant la captivité de Démétrius, entre 138 et



Arsace VI (Mithridate), roi des Parthes.

130. — 7) **Phraate** II, fils du précédent, défit et tua dans une bataille Antiochus VII Sidétès, 128 av. J.-C. Phraate lui-même fut tué peu de temps après par les Scythes. — 8) **Artabanus** II, le plus jeune fils du n° 4, périt dans une bataille contre les Thogarii ou Tocharii, probablement après un règne très-court. — 9) **Mithridate** II, fils du précédent, ajouta plusieurs nations à l'empire des Parthes, et obtint, pour ces conquêtes, le surnom de Grand. Il envoya un ambassadeur à Sylla en 92 av. J.-C. — 10)



Arsace VII (Mithridate II).

Mnascires (?), successeur du précédent. On ne sait rien de lui. — 11) **Sanatrocès** régna sept ans et mourut vers 70 av. J.-C. — 12) **Phraate** III, fils du précédent, vécut du temps de la guerre entre les Romains et Mithridate de Pont; les deux parties belligérantes cherchaient à l'attirer à elles. Il fut assassiné par ses deux fils, Mithridate et Orode. — 13) **Mithridate** III, fils du précédent, fut détrôné à cause de sa cruauté et eut pour successeur son frère Orode. — 14) **Orode** Ier, frère du précédent; c'est le roi parthe dont le général Suréna battit Crassus et les Romains, en 53 (voy. *Crassus*). Après la mort de Crassus, Orode donna le commandement de l'armée à son fils Pacorus, qui envahit la Syrie en 51 et 50, mais fut chaque fois repoussé par Cassius. En 40 les Parthes envahirent de nouveau la Syrie, sous le commandement de Pacorus et de Labiénus, mais ils furent battus en 39 par Ventidius Bassus, un des lieutenants d'Antoine. En 38, Pacorus fit une nouvelle invasion en Syrie, mais il essuya une défaite complète et périt dans la mêlée. Ce désastre fut un coup cruel pour le vieux roi Orode, qui ne tarda pas à remettre, de son vivant, la couronne à son fils Phraate. — 15)



Arsace XIV.

Phraate IV, il fut un tyran cruel. En 36, Antoine envahit la Parthie, mais fut obligé de se retirer après avoir perdu une grande partie de son armée. Peu d'années après, Phraate fut chassé de son pays par ses sujets, et Tiridate fut proclamé roi à sa place. Phraate cependant fut bientôt rétabli par les Scythes, et Tiridate se réfugia auprès d'Auguste, emmenant avec lui le plus jeune fils de Phraate. Auguste rendit son fils à Phraate, à condition qu'il rendrait les enseignes et les prisonniers enlevés dans la guerre avec Crassus et Antoine. Cette remise eut lieu en l'an 20 et fut célébrée

non-seulement par les poëtes, mais encore par des fêtes publiques et des monuments commémoratifs. Phraate envoya de plus à Auguste ses quatre fils comme otages. En l'an 2 apr. J.-C. Phraate fut empoisonné par sa femme Thermusa et son fils Phraatace. — 16) PHRAATACE régna fort peu de temps; il fut chassé par ses sujets pour ses crimes. La noblesse parthe élut alors pour roi Orode, qui était de la famille des Arsacides. — 17) ORODE II ne régna, lui aussi, qu'un temps fort court; il fut tué par les Parthes indignés de ses cruautés. Après sa mort, les Parthes demandèrent aux Romains, pour le placer sur le trône, *Vononès*, un des fils de Phraate IV, qui leur fut accordé. — 18) VONONÈS I, fils de Phraate IV, déplut aussi à ses sujets, et ils invitèrent Artabane, roi des Mèdes, à prendre possession du royaume. Artabane chassa Vononès, qui se réfugia d'abord en Arménie, puis en Syrie et enfin en Cilicie. Il fut mis à mort l'an 19 apr. J.-C. — 19) ARTABANE III occupa le royaume des Parthes aussitôt après l'expulsion de Vononès, vers l'an 16 apr. J.-C. Il s'engagea dans les hostilités contre les Romains et fut plus d'une fois chassé par ses sujets. — 20) GOTARZÈS succéda à son père Artabane III, mais, vaincu par son frère Bardane, il se retira en Hyrcanie. — 21) BARDANE, frère du précédent, fut mis à mort par ses sujets en 47, et Gotarzès obtint de nouveau la couronne. — 22) VONONÈS II succéda à Gotarzès vers l'an 50. Son règne fut court. — 23) VOLOGÈSE I, fils de Vononès II, ou d'Artabane III. Peu de temps après son avénement, il conquit l'Arménie, qu'il donna à son frère Tiridate. Il fit la guerre aux Romains, mais il fut défait par Domitius Corbulo, et finit par faire la paix à la condition que son frère Tiridate recevrait l'Arménie en présent de l'empereur romain. En conséquence Tiridate vint à Rome et reçut la couronne des mains de Néron. — 24) PACORUS succéda à son père Vologèse Ier, et fut contemporain de Domitien et de Trajan. — 25) CHOSROÈS ou OSROÈS succéda à son frère Pacorus durant le règne de Trajan. La conquête qu'il fit de l'Arménie donna lieu à l'invasion de la Parthie par Trajan, qui lui enleva plusieurs de ses provinces et fit pour un temps les Parthes sujets de Rome (voy. TRAJAN). À la mort de Trajan (117 apr. J.-C.), Adrien abandonna les conquêtes de Trajan, et fit de l'Euphrate, comme auparavant, la limite orientale de l'empire romain. — 26) VOLOGÈSE II, succéda à son frère Chosroès et régna environ de 122 à 149 apr. J.-C. — 27) VOLOGÈSE III, fut défait par les généraux de l'empereur Vérus, et acheta la paix par la cession de la Mésopotamie aux Romains. Depuis cette époque jusqu'à la chute de l'empire des Parthes, il y a une grande confusion dans la liste des rois parthes. Le dernier roi fut ARTABANE IV, sous le règne duquel les Perses recouvrèrent leur indépendance depuis longtemps perdue. Conduits par Artaxerxès, fils de Sassan, ils défirent les Parthes dans trois grandes batailles; dans la dernière Artabane fut fait prisonnier et tué (226 apr. J.-C.). Ainsi finit l'empire parthe des Arsacides, après une existence de 476 ans. Les Parthes durent se soumettre à Artaxerxès, fondateur de la dynastie des Sassanides, qui continua à régner jusqu'à l'an 651 ap. J.-C.



Arsace XXVII.

Arsăcĭa, voy. *Rhagæ*.

Arsăcĭdæ (-ārum), les Arsacides, nom d'une dynastie des rois parthes (voy. *Arsaces*). C'était aussi le nom de la dynastie des rois arméniens qui régnèrent en Arménie de l'an 149 à l'an 428 apr. J.-C. Cette dynastie fut fondée par *Artaxias* I, qui appartenait à la famille des Arsacides parthes.

Arsămŏsătă, v. et place forte de la *Sophene* en Arménie, entre l'Euphrate et les sources du Tigre (Tac. *Ann.* 15, 10). Ce bras, le plus méridional de l'Euphrate, s'appelle *Arsanias* (Plut. *Lucull.* 31).

Arsănĭas (-æ), ou **Arsănius** (-ii) ou **Arsănus** (-i), nom de deux rivières de la grande Arménie. 1) le bras méridional de l'Euphrate (voy. *Euphrates*); — 2) petit torrent qui se jette à l'O. dans l'Euphrate, près de la *Melitene*.

Arses, Narses ou **Oarses**, le plus jeune fils d'*Artaxerxès* III *Ochus*, fut élevé au trône de Perse par l'eunuque Bagoas, après que celui-ci eut empoisonné Artaxerxès (339 av. J.-C.). Mais il fut assassiné par ce même Bagoas dans la troisième année de son règne. Après sa mort, Bagoas mit sur le trône Darius III.

Arsia (-æ), rivière d'Istrie, auj. Arja, formant la limite entre la haute Italie et l'Illyricum : sur ses bords était une ville de même nom.

Arsia Silva, forêt d'Étrurie, célèbre par la bataille entre les Tarquins et les Romains (509 av. J.-C.). Liv. 2, 7. Οὔρσον ἄλσος dans Plut. *Popl.* 9.

Arsĭnŏē (-ēs), 1) mère de Ptolémée I, fut la concubine de Philippe, père d'Alexandre le Grand, et épousa *Lagus*, quand elle portait encore Ptolémée dans son sein. — 2) fille de Ptolémée I et de Bérénice, épousa d'abord Lysimaque, roi de Thrace, en 300 av. J.-C., puis son demi-frère Ptolémée Céraunus, qui fit périr les enfants qu'elle avait eus de Lysimaque; enfin, son propre frère Ptolémée II Philadelphe, en 279. Bien qu'Arsinoé n'ait eu aucun enfant de Ptolémée, elle fut passionnément aimée de ce prince; il donna son nom à plusieurs villes, appela, en son honneur, *Arsinoïtes* un des districts de l'Égypte et rendit hommage à sa mémoire de différentes manières (Just. 24, 2, 3). — 3)



Arsinoé, fille de Ptolémée I et femme de Ptolémée II.

fille de Lysimaque, épousa Ptolémée II Philadelphe aussitôt après son avénement, en 285 av. J.-C. A la suite d'un complot formé par elle contre son homonyme (n° 2), dont son mari s'était épris, elle fut bannie à Coptos dans la haute Égypte. Elle eut de Ptolémée 3 enfants, Ptolémée III Évergète, Lysimaque et Bérénice. — 4) nommée aussi *Eurydice* et *Cléopâtre*, fille de Ptolémée III Évergète, femme de son frère Ptolémée IV Philopator, et mère de Ptolémée V Épiphane. Elle fut tuée par ordre de son mari (Justin. 30, 2). — 5)



Arsinoé, fille de Ptolémée et femme de Ptolémée IV.

fille de Ptolémée XI Aulétès, fut emmenée à Rome par César après la prise d'Alexandrie et orna son triomphe en 46. Elle retourna ensuite à Alexandrie; mais sa sœur Cléopâtre persuada à Antoine de la mettre à mort en 41.

Arsĭnŏē (-ēs), nom de plusieurs villes ainsi nommées en l'honneur de l'une ou de l'autre des personnes ci-dessus mentionnées. Les plus importantes étaient : 1) dans le *nomos Heroopolites* de la basse Égypte, dans le voisinage ou au fond du *sinus Heroopolites* ou branche occidentale de la mer Rouge (golfe de Suez); elle fut plus tard nommée *Cleopatra*. — 2) la principale ville du *nomos Arsinoïtes* dans la moyenne Égypte; elle s'appelait auparavant *Crŏcŏdīlŏpŏlis*, parce qu'elle était le siége principal du culte rendu en Égypte au crocodile.

Artăbānus (-i), — 1) fils d'Hystaspe et frère de Darius, est souvent mentionné sous le règne de son neveu Xerxès, comme un sage et franc conseiller (Herodt. 4, 83; 7, 10). — 2) Hyrcanien, commandant des gardes du corps de Xerxès, assassina ce roi en 465 av. J.-C., mais fut bientôt tué lui-même par Artaxerxès (Just. 3, 1). — 3) nom de plusieurs rois parthes; voy. *Arsaces*.

Artăbāzus (-i), Ἀρτάβαζος, 1) général perse de l'armée de Xerxès, servit sous Mardonius en 479 av. J.-C. Après la défaite des Perses à Platée, il s'enfuit

avec 40,000 hommes, et arriva sain et sauf en Asie (Herodt. 7, 66-9, 41-81; Thuc. 1, 129; Nep. *Paus.* 4). — 2) autre général perse, combattit sous Artaxerxès II et Artaxerxès III Codoman. Une de ses filles, Barsiné, eut d'Alexandre le Grand un fils nommé Hercule (Diod. Sic. 16, 22 sq.; Curt. 6, 5; Arr. 3., 23 sq.).

Artabri (-ōrum), peuple celtique du N.-O. de l'Espagne, près du cap *Nerium* ou *Celticum*, appelé aussi *Artabrum* de son nom (cap Finistère).

Artăcē (-ēs), v. maritime et port de la presqu'île de Cyzique, dans la *Propontis;* elle fut détruite par les Perses (Hdt. 6, 33). — C'est aussi le nom d'une montagne située dans la même presqu'île.

Artăcie (-ēs), Ἀρτακίη, 1) fontaine dans le pays des Lestrygons (Hom. *Od.* 10, 108.) — 2) fontaine près de Cyzique, voisine de la ville et de la montagne.

Artæi (-ōrum), Ἀρταῖοι; ancien nom des Perses, selon Hérodote. Il signifie *grand, noble;* et apparaît sous la forme *Arta*, comme première partie d'une foule de noms propres perses. (Hdt. 7, 61).

Artăphernēs (-is), Ἀρταφέρνης, 1) fils d'Hystaspe et frère de Darius. Il était satrape de Sardes à l'époque de la révolte des Ioniens (500 av. J.-C.). Voy. *Aristagoras* (Hdt. 5, 25). — 2) fils du précédent, commandait avec Datis l'armée perse de Darius, qui fut défaite à la bataille de Marathon (490). Il commandait les Lydiens et les Mysiens dans l'invasion de la Grèce par Xerxès en 480. (Hdt. 6, 94).

Artăvasdēs ou **Artăbazes** (-is), 1) roi de la grande Arménie, succéda à son père Tigrane. Il trahit Antoine dans la campagne contre les Parthes (36). Antoine, en conséquence, envahit l'Arménie en 34, fit Artavasde prisonnier et le transporta à Alexandrie. Il fut tué après la bataille d'Actium par ordre de Cléopâtre (Plut. *Crass.* 19-22, *Ant.* 50-51; Vell. 2, 82; Tac. *Ann.* 2, 3). — 2) roi d'Arménie, fils ou plus probablement petit-fils du précédent, fut placé sur le trône par Auguste, mais déposé et tué par les Arméniens (Tac. *Ann.* 2, 3; Vell. 2, 94). — 3) roi de la Médie Atropatène et ennemi d'Artavasde I, roi d'Arménie. Il mourut peu de temps avant l'an 20 (Plut. *Ant.* 38, 53, 61).

Artăxăta (-ōrum) ou -a (æ), τὰ Ἀρτάξατα, la dernière capitale de la grande Arménie, bâtie par *Artaxias*, d'après les plans d'Annibal, sur une péninsule entourée par l'Araxe. Brûlée par les Romains sous Corbulon, l'an 58 ap. J.-C., elle fut reconstruite par Tiridate, et appelée *Neroniana* (Tac. *Ann.* 6, 33-13, 39-41, 12, 50 et passim).

Artăxerxēs (-is), Ἀρταξέρξης, Artaxerxès, nom de quatre rois de Perse. — 1) A. surnommé Longuemain (*Longimanus*, Μακρόχειρ), parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche, succéda à son père Xerxès I et régna de 464 à 425 av. J.-C. Il fit la guerre contre les Égyptiens aidés dans leur révolte par les Athéniens. Il eut pour successeur son fils Xerxès II (Just. 3, 1; Thuc. 1, 104-112; Plut. *Artax.*). — 2) A. surnommé Mnémon (Μνήμων), à cause de son excellente mémoire, succéda à son père Darius II, et régna de 405 à 359 av. J.-C. Sur la guerre qu'il eut avec son frère Cyrus, voy. *Cyrus*. Tissapherne fut nommé à sa place satrape de l'Asie occidentale et prit une part active aux guerres contre les Grecs (voy. *Agesilaus*). Artaxerxès eut à faire très-souvent la guerre contre les princes et satrapes ses tributaires, qui essayèrent de se rendre indépendants. C'est ainsi qu'il eut à soutenir une longue lutte contre Évagoras de Chypre, de 385 à 376; et ses efforts pour recouvrer l'Égypte furent vains. Vers la fin de son règne, il fit périr Darius, son fils aîné, qui avait formé le complot de l'assassiner. Ses derniers jours furent encore abreuvés d'amertume par la conduite dénaturée de son fils Ochus, qui monta sur le trône sous le nom d'Artaxerxès III (Plut. *Artax.;* Nep. *Reg.;* Just. 10, 1; Diod. 15, 9). — 3) A. III Ochus, régna de 359 à 338 av. J.-C. À l'aide de ses généraux et mercenaires grecs, il reconquit la Phénicie et l'Égypte. Les rênes du gouvernement furent entièrement abandonnées aux mains de l'eunuque Bagoas et de Mentor de Rhodes. Il fut enfin empoisonné par Bagoas et eut

pour successeur le plus jeune de ses fils, Arsès ou Narsès (Just. 10, 3; Diod. 17; Ælian. *V. H.* 6, 8). — 4) A., fondateur de la dynastie des Sassanides (voy. *Sassanidæ*).

Artaxias (-æ) ou **Artaxes** (-is), nom de 3 rois d'Arménie. — 1) A., fondateur du royaume d'Arménie, était un des généraux d'Antiochus le Grand; il se révolta contre son roi vers 188 av. J.-C., et devint un souverain indépendant. Annibal se réfugia à sa cour, et dirigea la construction d'Artaxata, capitale de l'Arménie. Artaxias fut vaincu et fait prisonnier par Antiochus IV Épiphane, vers l'an 165. — 2) fils d'Artavasde, fut mis à mort par ses propres sujets en l'an 20 av. J.-C., et Auguste plaça Tigrane sur le trône. — 3) fils de Polémon, roi de Pont, dont le véritable nom était Zénon, fut proclamé roi d'Arménie par Germanicus l'an 18 ap. J.-C. Il mourut en 35 (Tac. *Ann.* 6, 31).

Artĕmĭdōrus (-i), Ἀρτεμίδωρος, nom de plusieurs écrivains, — 1) A., grammairien d'Alexandrie, vivait vers l'an 230 av. J.-C.; il a écrit sur le dialecte dorien et a fait un recueil de poëmes bucoliques. — 2) A., voyageur et géographe d'Éphèse, vers l'an 100 av. J. C., a écrit une relation de ses voyages maritimes dans la Méditerranée et la mer Rouge, en 11 livres, mise à profit par Strabon et par Pline. Nous n'avons de cet ouvrage, intitulé Περίπλους ou Γεωγραφούμενα, que des fragments et un abrégé rédigé par Marcien d'Héraclée. — 3) A., d'Éphèse, contemporain d'Hadrien et des Antonins (138-180 ap. J.-C.), surnommé ὁ Δαλδιανός, de Daldis en Lydie, lieu de naissance de sa mère. Il écrivit un ouvrage sur l'interprétation des songes (Ὀνειροκριτικά) en 5 livres, que nous avons encore. C'est aussi un tableau des mœurs du temps, et on y trouve quelques renseignements précieux sur la mythologie ancienne.

Artĕmĭs (-ĭs), Ἄρτεμις, appelée aussi *Diana* par les Romains, une des grandes divinités des Grecs Suivant les plus anciennes traditions, elle était fille de *Zeus* (Jupiter) et de *Leto* (Latone), et sœur jumelle d'Apollon, née avec lui dans l'île de Délos, — 1) *Artémis, comme sœur d'Apollon*, est une sorte d'Apollon féminin, c.-à-d. qu'elle représente, comme déesse, la même idée qu'Apollon, comme dieu. Comme sœur d'Apollon, elle est, comme lui, armée d'un arc, d'un carquois et de flèches, et envoie les fléaux et la mort parmi les hommes et les animaux. Les morts soudaines, et particulièrement celles des femmes, sont données comme l'effet de ses traits (Hom. *Od.* 11, 172; *Il.* 24, 606.) De même qu'Apollon n'était pas seulement un dieu destructeur, mais détournait aussi les maux, ainsi Artémis soulageait et guérissait les souffrances des mortels (σώτειρα, *sospita*). Dans la guerre de Troie, elle était, comme Apollon, du côté des Troyens. Elle était plus spécialement la protectrice des nouveau-nés (εἰλήθυια, κουροτρόφος), et cette protection qu'elle accordait aux jeunes animaux la faisait considérer comme la déesse des troupeaux et de la chasse. C'est à ce titre qu'elle devint la chasseresse parmi les immortels. Artémis, comme Apollon, n'est point mariée; c'est une chaste divinité qui ne fut jamais domptée par l'Amour. Elle tua Orion de ses traits pour avoir attenté à sa chasteté, et changea Actéon en cerf seulement pour l'avoir vue au bain. Avec son frère Apollon elle tua les enfants de Niobé qui s'était vantée d'être supérieure à Latone. Quand Apollon fut regardé comme identique au Soleil ou Hélios, elle fut considérée aussi comme la même que Séléné ou la Lune. De là elle est représentée comme éprise du bel Endymion qu'elle couvrait de baisers pendant son sommeil; mais cette légende se rapporte proprement à Séléné ou la Lune, et est étrangère au caractère d'Artémis, qui, comme nous l'avons dit, n'était point accessible à l'amour. — 2) l'*Artémis Arcadienne* est la déesse des nymphes et était adorée comme telle en Arcadie dans les temps les plus reculés. Elle chassait (ἰοχέαιρα) avec ses nymphes sur les monts d'Arcadie, et son char était traîné par quatre cerfs à andouillers d'or. — 3) l'*Artémis de Tauride*. Il y avait dans la Tauride une déesse que les Grecs ont identifiée avec leur Artémis, et à qui on sacrifiait tous les étrangers qu'un naufrage jetait

sur les côtes de ce pays (Herodt. 4, 103). Iphigénie et Oreste enlevèrent sa statue, en fuyant de la Tauride, et abordèrent à Brauron dans l'Attique; de là le nom de *Brauronia* donné à la déesse. L'Artémis de Brauron était honorée à Athènes et à Sparte, et, dans cette dernière ville, le jour de sa fête, de jeunes garçons étaient fouettés près de son autel jusqu'à ce qu'il fût arrosé de leur sang. — 4) l'*Artémis d'Éphèse* était une divinité tout à fait distincte de la déesse grecque de même nom. C'était une ancienne divinité asiatique dont les Grecs trouvèrent le culte établi en Ionie quand ils s'y établirent eux-mêmes, et à laquelle ils donnèrent le nom d'Artémis. Son image, dans le magnifique temple d'Éphèse, était représentée avec plusieurs mamelles. — Les représentations de l'Artémis grecque dans les ouvrages d'art sont différentes selon qu'on la représente comme chasseresse ou comme déesse de la lune. Comme chasseresse son sein est couvert; ses jambes sont nues jusqu'aux genoux; le reste est couvert d'une chlamyde. Ses attributs sont l'arc, le



Artémis, chasseresse.

carquois et les flèches ou un épieu, des cerfs et des chiens. Comme déesse de la lune, elle est vêtue d'une longue robe qui lui descend jusqu'aux pieds; un voile couvre sa tête, et au-dessus de son front s'élève le croissant de la lune. Elle porte souvent une torche à la main.



Artémis, déesse de la lune.

Artĕmĭsĭa (**-ae**), Ἀρτεμισία, Artémise, 1) fille de Lygdamis et reine d'Halicarnasse en Carie. Elle accompagna Xerxès dans l'invasion de la Grèce et se distingua beaucoup à la bataille de Salamine (480 av. J.-C.), par sa prudence et son courage; aussi fut-elle dans la suite en grand honneur auprès du roi de Perse (Herdt. 7, 99, 8, 68 et sq.). — 2) fille d'Hécatomnus, et sœur, femme, de Mausole roi de Carie, à qui elle succéda. Elle régna de 352 à 350 av. J.-C. Elle est célèbre dans l'histoire par la douleur extraordinaire que lui causa la mort de son époux; elle mêlait, dit-on, ses cendres dans sa boisson journalière, et, pour perpétuer sa mémoire, elle érigea à Halicarnasse le célèbre monument connu sous le nom de *Mausoleum*, qui passait pour une des sept merveilles du monde et dont le nom devint dans la suite le terme générique pour désigner un splendide monument funèbre (Val. Max. 4, 6, 1; Diod. 16, 36 sq.).

Artĕmĭsĭum (**-i**), étendue de pays sur la côte N. de l'Eubée, à l'opposite de Magnésie, ainsi nommée à cause du temple d'Artémis (Diane), et appartenant à la ville d'*Hestiæa*. C'est près de cette côte que les Grecs défirent la flotte de Xerxès (480 av. J.-C.). Hedt. 8, 9 sq.

Arvāles frātres, les Frères Arvales, collége de 12 prêtres à Rome; sur leur institution voy. *Acca Laurentia*. Leur dignité était à vie et ne pouvait leur être enlevée ni par le bannissement

ni par la captivité. Ils portaient comme signe de leur dignité des couronnes d'épis avec des bandelettes de laine blanche (*infulæ*), faisaient tous les ans, aux ides de mai, une procession autour de la campagne romaine, et offraient des sacrifices de vin et d'encens pour implorer la bénédiction du ciel sur les moissons. Ils chantaient en dansant un antique chant en vers saturnins. Ce collége se perpétua jusqu'au quatrième siècle apr. J.-C.

Arverni (-ōrum), les Arvernes, peuplade de la Gaule Celtique, dans l'Aquitania (Auvergne actuelle, dépts du Puy-de-Dôme, Cantal et Haute-Loire). C'était dans les temps les plus anciens le peuple le plus puissant du S. de la Gaule; ils furent défaits par Domitius Ahenobarbus et Fabius Maximus l'an 121 av. J.-C.; mais ils possédaient encore une grande puissance du temps de César (58). Leur capitale était *Nemossus*, nommée aussi *Augustonemetum* ou *Arverni* sur l'*Élaver* (Allier), avec une citadelle appelée au moyen âge *Clarus Mons*, d'où le nom de la ville moderne, *Clermont* (Cæs. *B. G.* 1, 45, 7, 7, 8).

Aruns ou **Arruns (-untis)**, Ἀρροῦνς, mot étrusque, regardé par les Romains comme un nom propre, mais qui désignait « les plus jeunes fils » tandis que les plus âgés s'appelaient *Lars* ou *Lar*. — 1) le jeune frère de *Lucumon*, c.-à-d. *L. Tarquinius Priscus*. — 2) le jeune frère de *L. Tarquinius Superbus*; il fut tué par sa femme. — 3) le plus jeune des deux fils de Tarquin le Superbe; il périt dans un combat singulier contre Brutus. — 4) fils de Porsenna. — 5) devin étrusque.

Arzănēnē (-es), district de la grande Arménie, borné au S. par le Tigre; il faisait partie de la *Gordyene*.

Asander (-dri), Ἄσανδρος, 1) fils de Philotas, frère de Parménion, et un des généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), il obtint le gouvernement de la Carie. — 2) général de Pharnace II, roi du Bosporus, qu'il mit à mort en 47, dans l'espoir de lui succéder sur le trône. Il fut confirmé dans sa souveraineté par Auguste (Just. 13, 4; Curt. 10, 10).

Asbystæ (-ārum), peuple de Libye, dans le N. de la Cyrénaïque.

Ascălăphus (-i), 1) fils d'Arès (Mars) et d'Astyoché, conduisit, avec son frère Ialmenus, les Minyens d'Orchomène contre Troie, et fut tué par Déiphobus. — 2) fils d'Achéron et de Gorgyra ou d'Orphné. Quand Pluton donna à Proserpine (Perséphoné) la permission de retourner dans le monde supérieur, attendu qu'elle n'avait rien mangé depuis son arrivée aux Enfers, Ascalaphe déclara qu'elle avait mangé une grenade. Proserpine, pour se venger, le métamorphosa en hibou, en lui jetant au visage de l'eau du Phlégéthon.

Ascălōn (-ōnis), une des principales cités des Philistins, sur la côte de la Palestine, entre *Azotus* et *Gaza*.

Ascănĭa (-æ), 1) en Bithynie, grand lac d'eau douce, à l'extrémité orientale duquel était bâtie la ville de Nicée. — 2) lac d'eau salée sur les confins de la Phrygie et de la Pisidie.

Ascănĭus (-i), Ascagne, fils d'Énée et de Créuse, accompagna son père en Italie. D'autres traditions donnent le nom d'Ascagne au fils d'Énée et de Lavinie. Il fonda Albe-la-Longue (Liv. 1, 3), et eut pour successeur sur le trône son fils Silvius. Quelques écrivains rapportent qu'Ascagne s'appelait aussi *Ilus* ou *Iulus*. La famille (*gens*) *Julia* à Rome faisait remonter son origine à ce *Julus* ou *Ascanius* (Virg. *Æn.* 2, 666).

Ascĭburgium (-i), v. des *Gugerni* dans la Gaule Belgique, dont la tradition attribue la fondation à Ulysse; c'était peut-être un des 50 *castella* de Drusus. (Tac. *Germ.* 3; *Hist.* 4, 32). Auj. *Asburg* près de *Meurs;* selon Mannert, Essenberg vis-à-vis de Duisburg.

Asclēpĭădes (-is), nom de plusieurs médecins, qui le faisaient remonter au dieu *Asclepius* (Esculape). Voy. *Æsculapius*. Le plus célèbre de ces Asclépiades était né en Bithynie, et était venu à Rome vers le milieu du cinquième siècle av. J.-C.; il y acquit une grande réputation par ses cures heureuses.

Asclēpius. Voy. *Æsculapius*

Ascŏnius Pedianus Q., grammairien latin, né à *Patavium* (Padoue) vers l'an 2 av. J.-C. et mort dans sa quatre-

vingt-cinquième année sous le règne de Domitien. Il a écrit un bon commentaire sur les discours de Cicéron, dont nous possédons encore des fragments considérables.

Ascra (**-æ**), ville de Béotie sur le mont Hélicon ; c'est là que demeurait Hésiode qui était venu de Cymé en Éolide s'y établir avec son père; d'où son surnom d'*Ascræus* (l'Ascréen).

Asculum (**-i**), Ἄσκυλον, 1) *Picenum*, v. principale du *Picenum*, et municipe romain, fut détruite par les Romains dans la guerre sociale (89 av. J.-C.), et rebâtie ensuite. Auj. Ascoli, dans la Marche d'Ancône (Cæs. *B. C.* 1, 15; Cic. *Sull.* 8). — 2) *Apulum*, v. de l'Apulie Daunienne, sur les confins du Samnium, près de laquelle les Romains furent défaits par Pyrrhus; auj. Ascoli di Satziano (Plut. *Pyrrh.*).

Asdrubal, voy. *Hasdrubal*.

Asellio (**-ōnis**) **P. Semprōnius** (**-i**), tribun militaire sous P. Scipion l'Africain à Numance, 133 av. J.-C. Il a écrit une histoire latine des guerres puniques jusqu'au temps des Gracques inclusivement.

Asia (**-æ**), fille de l'Océan et de Téthys, femme d'*Iapetus*, et mère d'Atlas, Prométhée et Épiméthée. Suivant quelques traditions, le continent d'Asie lui devrait son nom.

Asia (**-æ**), chez les poëtes **Asis** (**-ĭdis**), l'Asie, une des trois grandes divisions du monde connu des anciens. Cette dénomination fut d'abord employée par les Grecs pour désigner la partie occidentale de l'Asie Mineure, et spécialement les plaines bien arrosées qui bordent le Caystre, où s'établirent en premier lieu les colonies ioniennes; puis, lorsque leurs connaissances géographiques se furent accrues, ils l'étendirent à toute la contrée. La partie S. du continent était supposée s'étendre beaucoup plus loin vers l'E. que cela n'est en réalité, tandis qu'on n'assignait qu'une étendue très-bornée aux parties N. et N.-E. qui étaient tout à fait inconnues. Les différentes opinions sur les limites de l'Asie du côté de l'Afrique sont mentionnées à l'article *Africa;* du côté de l'Europe, la limite était formée par le fl. *Tanaïs* (Don), le *Palus Mæotis* (mer d'Asow), le Pont-Euxin (mer Noire), la *Propontis* (mer de Marmara), et la mer Égée (Archipel). L'Asie, d'après la division la plus générale, se partageait en deux parties, qui varièrent à diverses époques et furent désignées par différents noms. Pour les premiers colons grecs la rivière *Halys*, limite orientale du royaume de Lydie, formait une division naturelle entre la Haute-Asie, τὰ ἄνω Ἀσίης, et la Basse-Asie, τὰ κάτω Ἀσίης (Ἀ. ἡ ἐντὸς et ἡ ἐκτὸς τοῦ Ἅλυος), et, plus tard, l'Euphrate fut adopté comme limite plus naturelle. Une autre division fut faite au moyen du mt *Taurus : Asia intra Taurum* (Asie en deçà du Taurus), c.-à-d. la partie de l'Asie située au N. et au N.-O. du Taurus, et *Asia extra Taurum* (Asie au-delà du Taurus), qui comprenait le reste du continent (Ἀ. ἡ ἐντὸς et ἡ ἐκτὸς τοῦ Ταυροῦ). La dernière division adoptée, mais qui ne parait pas s'être maintenue jusqu'au quatrième siècle de notre ère, était celle d'*Asia Major* et *Asia Minor* (Asie Majeure et Mineure). — 1) *Asia Major*. C'était la partie du continent située à l'E. du Tanaïs, l'Euxin, une ligne imaginaire tirée de l'Euxin à *Trapezus* (Trébizonde) jusqu'au golfe d'Issus et la Méditerranée : elle renfermait ainsi les contrées de la Sarmatie Asiatique avec toutes les tribus scythiques de l'E., *Colchide, Ibérie, Albanie, Arménie, Syrie, Arabie, Mésopotamie, Assyrie, Médie, Susiane, Perse, Ariane, Hyrcanie, Margiane, Bactriane, Sogdiane, Inde,* le pays des *Sinæ* (Chinois) et des *Sères* (Sérique); voy. sur tous ces peuples les articles spéciaux. — 2) *Asia Minor* (*Anatolie*) Ἀ. ἡ μικρά. C'était la péninsule située à l'extrémité occidentale de l'Asie, bornée par l'Euxin, la mer Égée et la Méditerranée au N., à l'O. et au S.; à l'E. par les monts qui longent le cours supérieur de l'Euphrate. Elle se divisait en : *Médie, Lydie* et *Carie* à l'O.; *Lycie, Pamphylie* et *Cilicie* au S.; *Bithynie, Paphlagonie* et *Pont* à l'E.; *Phrygie, Pisidie, Galatie* et *Cappadoce* au centre. — 3) *Asia Propria*, Ἀ. ἡ ἰδίως καλουμένη, ou simplement *Asia*, la province romaine formée par le royaume de Pergame, légué aux

Romains par Attale III (130 av. J.-C.), les cités grecques situées sur la côte occidentale, et les îles adjacentes avec Rhodes. Elle comprenait les districts de Mysie, Lydie, Carie et Phrygie (Cic. *Flacc.* 27), et fut gouvernée d'abord par des propréteurs, ensuite par des proconsuls.

Asĭa prata, Ἄσιος λειμών (Virg. *G.* 1, 383; Hom. *Il.* 2, 461) la fertile plaine asiatique située en Lydie au S. du *Tmolus*.

Asĭnărus (-i), Ἀσίναρος, fl. sur la côte E. de la Sicile, sur les bords duquel les Athéniens furent défaits par les Syracusains (413 av. J.-C.). Tous les ans (le 7 sept.) les Syracusains y célébraient en l'honneur de leur victoire une fête nommée *Asinara*.

Asĭne (-es), 1) v. de Laconie sur la côte entre *Tænarum* et *Gythium* (Thuc. 4, 54). — 2) v. de l'Argolide, à l'O. d'*Hermione*, fut bâtie par les Dryopes qui en furent chassés par les Argiens après la première guerre de Messénie et bâtirent le n° 3. — 3) importante ville de Messénie, près du cap Acritas, sur le golfe Messénien, appelé aussi golfe Asinéen (Hdt. 8, 73; Thuc. *passim*).

Asinius Gallus, voy. *Gallus*.

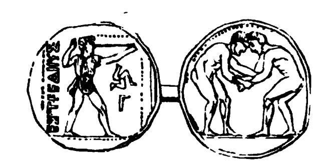
Asinius Pollio, voy. *Pollio*.

Āsōpus (-i), Ἀσωπός, 1) rivière du Péloponnèse, qui coule à travers le territoire de Sicyone et se jette dans le golfe de Corinthe, auj. Hagios Georgios. Le dieu de cette rivière était fils de l'Océan et de Téthys, et père d'Évadné, d'Eubœa et d'Ægina, qui toutes trois étaient de là appelées *Asopis*. Éaque (*Æacus*), fils d'Égine, est appelé *Asopiades*. — 2) rivière de Béotie, coule près de Platées, et se jette dans la mer Eubéenne (Hom. *Il.* 4, 383; Hdt. 6, 108-9, 51; Thuc. 4, 96). — 3) rivière de Thessalie, qui a sa source dans le mt Œta; elle se jetait autrefois dans le golfe Maliaque, près des Thermopyles et auj. dans le Sperchius (Liv. 36, 22). — 4) rivière de l'île de Paros. — 5) ville de Laconie, sur le côté E. du golfe, avec un temple d'Asclepius.

Asparagĭum (-i), v. du territoire de Dyrrhachium, en Illyrie (Cæs. *B. C.* 3, 30).

Aspăsĭa (-æ), Ἀσπασία, 1) l'ancienne, de Milet, fille d'Axiochus, la plus célèbre des courtisanes (ἑταῖραι) grecques. Elle vint à Athènes où elle gagna le cœur de Périclès moins par sa beauté que par les charmes de son esprit et l'ascendant de ses qualités morales. Périclès, s'étant séparé de sa femme, vécut le reste de sa vie avec Aspasie. Ses ennemis accusèrent Aspasie d'impiété, et il fallut toute son influence pour obtenir son acquittement. La maison d'Aspasie était le centre de la meilleure société littéraire et philosophique d'Athènes, et Socrate lui-même la fréquentait. A la mort de Périclès (429 av. J.-C.), Aspasie s'attacha, dit-on, à un Lysiclès, marchand de bestiaux, et en fit, par ses leçons, un orateur de premier ordre. — 2) la jeune, Phocéenne, fille d'Hermotime, fut d'abord la favorite de Cyrus le jeune, et, plus tard, celle de son frère Artaxerxès. Ce fut Cyrus qui lui donna le nom d'Aspasie qu'avait porté la maîtresse de Périclès. Son véritable nom était Milto. Darius, fils d'Artaxerxès, s'étant épris d'une vive passion pour elle, Artaxerxès la fit prêtresse d'un temple à Ecbatane, où l'observation du célibat était de rigueur (Plut. *Pericl.* 24; *Artax.* 26 et suiv.).

Aspendus (-i), Ἄσπενδος, florissante cité de Pamphylie, sur le fl. Eurymédon, à 60 stades de son embouchure; fondée, dit-on, par des Argiens (Liv. 37, 23; Xenoph. *An.* 1, 2, 12).



Aspendus en Pamphylie.

Asphaltītes (Ἀσφαλτίτης) **Lacus** ou **Mare Mortuum** (lac Asphaltite ou mer Morte), grand lac salé dans le S.-E. de la Palestine, qui reçoit les eaux du Jourdain. Il est situé dans un affreux désert, à 300 stades S.-E. de Jérusalem; il a 11 milles de long, 3 de large. C'est là que se trouvaient, selon la tradition,

la vallée de Sittim avec les villes de Sodome et de Gomorrhe.

Aspis (**-idis**) ou **Clypea** (**-æ**), Ἀσπίς, ville située sur un promontoire de même nom, près de la pointe N.-E. du territoire de Carthage, fondée par Agathoele, et prise pendant la première guerre punique par les Romains (auj. Clyben).

Asplēdōn ou **Splēdōn**, Ἀσπληδών, ville des Minyens en Béotie, sur la rivière Mélas, près d'Orchomène (Hom. *Il.* 2, 510).

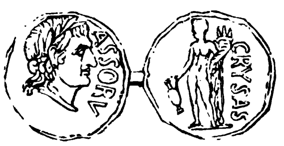
Assa (**-æ**), Ἄσσα, Ἄσσηρα, v. de la *Chalcidice* en Macédoine, sur le golfe Singitique; auj. Paleocastro (Hdt. 7, 122).

Assăcēni (**-ōrum**), Ἀσσακηνοί, tribu indienne, dans le district des *Paropamisadæ*, entre les rivières Cophen (Caboul) et Indus (Arr. 4, 23, 1).

Assărăcus (**-i**), roi de Troie, fils de Tros, père de Capys, grand-père d'Anchise, et bisaïeul d'Énée. De là les Romains, comme descendants d'Énée, sont désignés sous le nom de *maison d'Assaracus* (*domus* ou *gens Assaraci*, Virg. 1, 284; 9, 643).

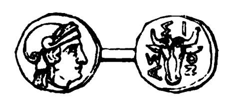
Assēsus (**-i**), v. d'Ionie, près de Milet, avec un temple d'Athena surnommée *Assesia*.

Assōrus (**-i**), petite v. de Sicile, entre Enna et Agyrium.



Assorus.

Assus (**-i**), Ἄσσος, forte et belle v. de la Troade, sur le golfe d'Adramytte, en face de Lesbos; appelée plus tard Apollonia; lieu de naissance du stoïcien Cléanthe.


Assus.

Assyria (**-æ**), Ἀσσυρία, 1) la contrée ainsi nommée était, dans le sens le plus restreint, un district de l'Asie, situé le long de la rive orientale du Tigre, qui le séparait, à l'O. et au N. O., de la Mésopotamie et de la Babylonie, et borné au N. et à l'E. par le mt Niphatès et le mt Zagrus, qui le séparait de l'Arménie et de la Médie, et au S. E. par la Susiane. Il était arrosé par plusieurs cours d'eau, coulant de l'E. et se jetant dans le Tigre; deux de ces fleuves, le *Lycus* ou *Zabatus* (grand Zab), et le *Caprus* ou *Zabas* ou *Anzabas* (petit Zab), divisaient le pays en trois parties : l'une, située entre le Tigre supérieur et le Lycus, et appelée *Aturia* (= *Assyria*), était probablement le plus ancien siége de la monarchie, et renfermait la capitale, Ninive ou Ninus; l'autre, située entre le Lycus et le Caprus, s'appelait *Adiabene*; et la partie au S. E. du Caprus contenait les districts de l'*Apolloniatis* et de la *Sittacene*. — 2) Dans un sens plus large, le nom d'Assyrie s'appliquait à tout le pays arrosé par l'Euphrate et le Tigre, et comprenait la Mésopotamie et la Babylonie. — 3) Dans un sens plus étendu encore, on désignait sous ce nom l'empire d'Assyrie dans sa plus vaste acception. C'était un des plus vastes États dont l'histoire fasse mention. Le fondateur présumé de cet empire était Ninus, qui bâtit la capitale; et, dans sa plus grande étendue, il embrassait les contrées déjà mentionnées, en y ajoutant la Médie, la Perse, l'Arménie, la Syrie, la Phénicie et la Palestine, à l'exception du royaume de Juda. La malheureuse expédition de Sennachérib contre l'Égypte et la miraculeuse destruction de son armée devant Jérusasalem (714 av. J.-C.) affaiblirent tellement l'empire que les Mèdes se révoltèrent et formèrent un royaume séparé. En 606 av. J.-C., Ninive fut prise et l'empire d'Assyrie fut détruit par Cyaxare, roi de Médie.

Asta (**-æ**), 1) (Asti en Piémont), v. de l'intérieur de la Ligurie sur le *Tanarus* et colonie romaine. — 2) v. de l'*Hispania Bætica*, près de *Gades*, colonie romaine.

Astăbŏras (**-æ**) et **Astăpus** (**-i**), deux rivières d'Éthiopie, qui avaient leurs

sources dans les hautes terres de l'Abyssinie et se réunissaient pour former le Nil. Le pays compris entre ces deux cours d'eau s'appelait l'île *Méroé*.

Astăcus (-i), célèbre cité de Bithynie, sur le *sinus Astacensis*, baie de la *Propontis;* c'était une colonie de Mégare, mais elle avait dans la suite reçu de nouveaux colons d'Athènes, qui lui donnèrent le nom d'*Olbia*. Elle fut détruite par Lysimaque, et reconstruite sur un emplacement voisin par Nicomède I, qui donna à la nouvelle ville le nom de *Nicomédie*.

Astăpa (-æ), v. de l'*Hispania Bætica*.

Astăpus. Voy. *Astaboras*.

Astarte. Voy. *Aphrodite* et *Syria Dea*.

Astĕrĭa (-æ) ou **Astĕrĭē** (-ēs), fille du Titan *Cœus* et de *Phœbe*, sœur de *Leto* (Latone), femme de *Persès* et mère d'*Hécate*. Pour se dérober aux embrassements de Zeus, elle prit, dit-on, la forme d'une caille (ὄρτυξ) et se précipita du ciel dans la mer où elle fut métamorphosée en une île du nom d'*Asteria* (île tombée du ciel comme une étoile) ou d'Ortygia (île de la Caille); appelée plus tard *Delos* (Ovid. *Met*. 6, *Fab*. 4; Hygin. *Fab*. 58; Apollod. 1, 2.).

Astĕris (-idis) ou **Astĕria** (-æ), petite île entre Ithaque et Cephallénie.

Astræa (-æ), Astrée, fille de Jupiter et de Thémis, et déesse de la justice. Elle vivait, dans l'âge d'or, parmi les hommes; mais, quand la méchanceté humaine se fut accrue, elle s'enfuit au ciel et fut placée parmi les astres sous le nom de *Virgo* (la Vierge). Sa sœur *Pudicitia* (la Pudeur) quitta la terre en même temps qu'elle (Ovid. *Met*. 1, 149; Arat. 1, *Phænom*. 98; Hésiod. *Theog*.; Senec. *Octav*.).

Astræus (-i), Ἀστραῖος, nom d'un Titan, mari d'*Eos* (*Aurora*) et père des Vents et des Étoiles. Ovide (*Met*. 14, 545) appelle les Vents *Astræi fratres* (les frères Astréens). Voy. Cæs. Germ. *Arat*. 105; Hes. *Theog*. 378 sq.

Astŭra (-æ), rivière du Latium, coule entre *Antium* et *Circeii* et se jette dans la mer Tyrrhénienne (Liv. 8, 13). A son embouchure elle formait une petite île avec une ville, appelée aussi *Astura*, où Cicéron avait une villa (Cic. *ad fam*. 6, 19; *Att*. 12, 40).

Astŭres (-um), peuple belliqueux du N. O. de l'Espagne, borné à l'E. par les *Cantabri* et les *Vaccæi*, à l'O. par les *Gallæci*, au N. par l'Océan et au S. par les *Vettones*. Leur capitale était *Asturica Augusta* (Astorga). Leur pays s'appelait *Asturia* (Ἀστουρία). Ils se divisaient en *Astures* du N. (*Transmontani*) et *Astures* du S. (*Augustani*).

Astyăges (-is), Ἀστυάγης, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes; il régna de 594 à 559 av. J.-C., et fut déposé et privé de ses États par son petit fils Cyrus. Pour les détails voy. *Cyrus*.

Astyănax (-actis), fils d'Hector et d'Andromaque. Après la prise de Troie, les Grecs le précipitèrent du haut des remparts, de peur qu'un jour il ne restaurât le royaume de Priam (Hom. *Il*. 6, 400 sq.; Ovid. *Met*. 13, 415; Virg. *Æn*. 2, 457).

Astydămas (-antis), nom de deux poëtes tragiques d'Athènes (le père et le fils). Le premier était fils de Morsimos et d'une sœur d'Eschyle. Selon Suidas, il avait composé 240 tragédies et remporté 15 fois la victoire. Nous n'avons de lui que les titres de quelques pièces et une épigramme (*Anal*. 3, 329). — Son fils est également mentionné comme poëte tragique.

Astypălæa (-æ), Ἀστυπάλαια, Astypalée, une des îles Sporades, dans la partie S. de l'Archipel grec, avec une ville de même nom, fondée par les Mégariens (Cic. *N. D*. 3, 18). Achille y était révéré comme dieu.

Astўra (-æ), Ἄστυρα, v. de Mysie, au N. O. d'*Adramyttium*. Dans le voisinage était un bois sacré de Diane, appelée de là Ἀστυρίνη.

Atăbŭlus (-i), nom que les Apuliens donnaient au vent brûlant et desséchant du S. E., nommé auj. sirocco, et, en Apulie, *Altino*. Ce vent souffle quelques semaines au printemps ou en automne.

Atabўris ou **Atabyrium** (-i), la plus haute montagne de l'île de Rhodes, dans la partie S. O. de cette île; il y avait un temple célèbre de *Zeus Atabyrios*.

Atagis. Voy. *Athesis*.

Atălanta (-æ) ou **Atălante** (-es), Ἀταλάντη, 1) l'*Atalante Arcadienne;*

elle était fille d'*Iasus* (*Iasion* ou *Iasius*) et de *Clymène*. Elle fut exposée par son père dans son enfance et allaitée par une ourse, symbole d'*Artémis* (Diane). Devenue grande, elle vécut dans l'état de chasteté, tua les Centaures qui la poursuivaient, et prit part à la chasse du sanglier de Calydon. Son père la reconnut dans la suite pour sa fille, et, comme il désirait la marier, elle exigea de chacun de ses prétendants qu'il luttât à la course avec elle, parce qu'elle était la plus légère des mortels. S'il la surpassait, il devait obtenir sa main; vaincu, il devait être mis à mort. Elle en vainquit plusieurs; mais elle fut enfin vaincue par Milanion avec l'aide d'Aphrodite (Vénus). La déesse lui avait donné trois pommes, et pendant la course il les jeta l'une après l'autre; leur beauté séduisit Atalante au point qu'elle ne put résister au désir de les ramasser, et pendant ce temps Milanion la gagna de vitesse. En conséquence il devint son époux. Ils furent ensuite l'un et l'autre métamorphosés en lions, pour avoir profané par leurs embrassements le bois sacré de Jupiter. — 2) l'*Atalante Béotienne*. On raconte d'elle les mêmes histoires; seulement on lui donne une autre famille et les faits se passent en d'autres lieux. Ainsi on la dit fille de *Schœnée*, et son époux est *Hippomène*. La lutte de vitesse a lieu à *Onchestus* en Béotie, et le sanctuaire profané est le temple de Cybèle, qui les changea en lions et les attela à son char (Ovid. *Met.* 8, 316, 10, 560 sq.).

Ătălantē (-ēs), 1) petite île du golfe Opontien, près de la côte, auj. Talanda (Thuc. 2, 38, 3, 89). — 2) îlot entre l'Attique et Salamine. — 3) v. de Macédoine sur l'Axius (Thuc. 2, 100).

Atărantes (-um), peuple dans l'E. de la Libye, entre les *Garamantes* et les *Atlantes*.

Atarneus, ὁ Ἀταρνεύς, v. sur la côte de Mysie, vis-à-vis de Lesbos; colonie de Chios; résidence du tyran Hermias, auprès de qui Aristote passa quelque temps (Hdt. 1, 160; 6, 28; 7, 42; 8, 106; Xen *An.* 7, 8, 8).

Atax (-ăcis), l'Aude, nommée d'abord *Narbo*, rivière de la Gaule Narbonnaise; elle a sa source dans les Pyrénées, coule près de *Narbo Martius* (Narbonne), et se jette dans le *lacus Rubresus* ou *Rubrensis*, qui est joint à la mer.

Atē (-ēs), Ἄτη (la Séduction), Até, fille d'Éris et de Jupiter, ancienne divinité grecque qui poussait à l'erreur et par suite à la perdition les dieux et les hommes (Hom. *Il.* 19, 91 sq.; 9, 502; Hes. *Theog.* 230).

Ateius Capito. Voy. *Capito*.

Ătella (-æ), Ἄτελλα, v. de Campanie entre Capoue et Naples, auj. ruines près d'*Aversa*. Elle fut d'abord habitée par les Osques, puis devint municipe romain et colonie. Elle doit sa célébrité aux *Atellanæ fabulæ* (Atellanes ou Farces osques), qui tirent d'elle leur nom (Liv. 22, 61, 26; 16 et suiv.).

Aternum (-i), Ἄτερνον, auj. Pescara, v. de l'Italie centrale sur l'Adriatique, à l'embouchure de l'*Aternus* (Ἄτερνος), plus tard Pescarus. C'était le port commun des *Vestini*, des *Marrucini* et des *Peligni*.

Āternus. Voy. *Aternum*.

Āteste (es), auj. Este, colonie romaine dans le pays des Vénètes dans la haute Italie.

Athăcus (-i), v. de la Lyncestis en Macédoine.

Athămānĭa (-æ), Ἀθαμανία, pays montagneux dans le S. de l'Épire, sur le versant occidental du Pinde; la v. principale était *Argithea*. Les Athamans étaient un peuple de Thessalie, chassé de son pays par les Lapithes.

Athămas (-antis), Ἀθάμας, fils d'Éole et d'Énarété, et roi d'Orchomène en Béotie. Sur l'ordre de *Héra* (Junon), Athamas épousa Néphélé, de qui il eut Phrixus et Hellé (voy. *Phrixus*). Mais il aima secrètement une mortelle, *Ino*, fille de Cadmus, et eut de cette union Léarque et Mélicerte. Ayant ainsi encouru la colère de Héra et de Néphélé, Athamas fut saisi d'une folie furieuse et, dans cet état, tua son propre fils Léarque. Ino se précipita avec Mélicerte dans la mer, et tous deux furent changés en divinités marines. Ino devint Leucothée et Mélicerte Palémon. Athamas, comme meurtrier de son fils, fut obligé de fuir de Béotie et alla s'établir en Thessalie. — De là les noms d'*Athămantĭădes* (-æ), le fils d'A-

thamas, c.-à-d. Palémon, et d'*Athămantis* (*-ĭdis*), fille d'Athamas, c.-à-d. Hellé.

Athănāgĭa (-æ), capitale des Ilergètes dans l'*Hispania Tarraconensis*.

Athēna (æ) ou **Athēnē** (es), (Ἀθήνη, Ἀθηναίη, Ἀθηνᾶ) appelée *Minerva* par les Romains, et Menerta par les Étrusques, était une des grandes divinités grecques. Elle est souvent nommée *Pallas Athene* (Παλλὰς Ἀθήνη), ou simplement *Pallas*. Elle était fille du puissant Jupiter (Ὀβριμοπάτρη, Hom *Od.* 1, 101) et de *Métis* (Μῆτις, la Prudence). Avant sa naissance, Jupiter, d'après le conseil de *Gaia* (la Terre), avala sa mère, et Athéné sortit ensuite de la tête de Jupiter, armée de pied en cap et poussant de grands cris de guerre (Hésiod. *Theog.* 886 et suiv.; Hom. *Hymne* εἰς Ἀθηνᾶν). Comme son père était le plus puissant des dieux et sa mère la plus sage des déesses, Athéné réunit en elle les qualités de l'un et de l'autre et offre un harmonieux assemblage de force et de prudence. Elle est la protectrice des États et de tout ce qui en fait la force et la prospérité (Ἀλαλκομενηΐς, Πολίας, Πολιοῦχος, Ἀκραία, Ἀκρία, Πυλαῖτις, Κληδοῦχος, Πρόμαχος, Λαοσσόος). Elle préside à l'agriculture et est représentée comme l'inventrice de l'olivier, de la charrue, du râteau, et autres instruments aratoires. Elle avait sous son patronage et les arts utiles et les beaux-arts (voy. *Arachne*). Les écrivains postérieurs la donnent comme déesse de la sagesse et des sciences. Comme divinité



Minerve. Statue en la possession de M. Hope.



Athéné (Minerve), Bartholi, *Admiranda*, pl. 41.

tutélaire des États, elle maintenait l'autorité des lois et l'ordre dans les tribunaux et les assemblées populaires. On lui attribuait l'institution de l'ancien tribunal de l'Aréopage à Athènes. Elle protégeait aussi les Empires contre les ennemis du dehors et prenait ainsi le caractère de divinité guerrière. Dans la guerre de Jupiter contre les Géants, elle ensevelit Encelade sous l'île de Sicile et tua Pallas. Dans la guerre de Troie, elle était du côté des Grecs. Comme déesse de la guerre, elle paraît toujours armée, portant l'égide et une lance d'or. Au centre de son pectoral ou de son bouclier, on voit la tête de Méduse (la Gorgone). Elle est représentée comme une vierge (Παρθένος), inaccessible à l'amour. Tirésias fut privé de la lumière, pour l'avoir vue dans son bain; et Héphæstus (Vulcain), qui avait osé attenter à sa chasteté, fut obligé de prendre la fuite. Athéné était


Athéné
(marbres d'Égine).


Athéné
(musée de Florence).


Athéné
(musée de Dresde).


Athéné
(musée de Naples).

honorée dans toutes les parties de la Grèce. Elle était la patronne spéciale d'Athènes et de l'Attique. La tradition rapporte que, sous le règne de Cécrops, Poséidon (Neptune) et Athéné se disputèrent la possession d'Athènes. Les dieux décidèrent que celle des deux divinités qui aurait fait le présent le plus utile aux mortels serait mise en possession du pays. Poséidon frappa la terre avec son trident et il en jaillit un coursier. Athéné alors planta l'olivier. Les dieux jugèrent que l'olivier était plus utile à l'homme que le cheval et donnèrent la ville à Athéné, qui, de son nom, la nomma Athènes (Ἀθῆναι). On célébrait à Athènes, en son honneur, la magnifique fête des Panathénées (Παναθήναια). C'est à cette fête qu'avait lieu la grande procession qui était représentée sur la frise du Parthénon.


Procession des Panathénées.

Relativement au culte de cette déesse en Italie, voyez *Minerva*. La chouette, le

serpent, le coq et l'olivier lui étaient consacrés.

Athēnæ (**-ārum**), Ἀθῆναι, Athènes, capitale de l'Attique et la plus grande ville de la Grèce, à environ 4 milles de la mer, entre deux petites rivières, le *Cephissus* à l'O. et l'*Ilissus* à l'E. Cette dernière traversait la ville. La partie la plus ancienne, l'Acropole (Ἀκρόπολις) fut, dit-on, bâtie par Cécrops, personnage mythique, mais la ville proprement dite (Ἄστυ) doit son origine à Thésée, qui réunit les 12 États indépendants ou principales villes de l'Attique en un seul État et fit d'Athènes leur capitale. Elle fut



Monument chorégique de Lysicrate.



Portique d'Athéné Archégétis.



Théâtre de Bacchus (Dionysos) (tiré d'un vase).



Théâtre de Bacchus.



Temple ionien de l'Ilissus.



Ruines de l'Olympieum.



Bêma ou tribune du Pnyx.

brûlée par Xerxès en 480 av. J.-C., mais reconstruite sous l'administration de Thémistocle, et ornée d'édifices publics par Cimon et particulièrement par Périclès. Le temps où fleurit cet homme d'État fut celui de sa plus haute splendeur (460-429). Elle devait son principal éclat à ses monuments publics; car les édifices particuliers étaient en général insignifiants et ses rues très-mal percées. Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, elle renfermait 10,000 maisons, qui, sur le pied de 12 habitants par maison, donnaient une population de 120,000 âmes; bien que quelques écrivains élèvent à 180,000 le nombre de ses habitants. Sous les Romains, Athènes continua d'être une grande et florissante cité, et elle conserva plusieurs priviléges et immunités, lorsque la Grèce méridionale fut réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe. Elle souffrit beaucoup quand elle fut prise par Sylla (86 av. J.-C.), et elle perdit alors plusieurs de ses priviléges. Elle était alors et demeura pendant les premiers siècles du christianisme le centre principal des lumières et de l'instruction; et les Romains étaient dans l'habitude

d'envoyer leurs fils à Athènes, comme à une université, pour y parfaire leurs études. Adrien, qui aimait beaucoup Athènes et qui y résida fréquemment (122-128 av. J.-C.), l'enrichit de plusieurs nouveaux édifices et son exemple fut suivi par Hérode Atticus qui dépensa des sommes d'argent considérables pour l'embellissement de cette cité sous le règne de Marc-Aurèle. — Athènes se composait de deux parties bien distinctes : I. la ville proprement



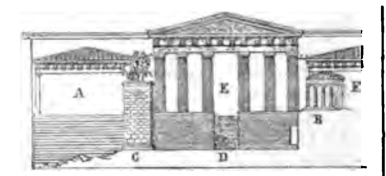
Arc d'Adrien à Athènes.

dite, qui se divisait 1) en haute ville ou Acropole, Ἀκρόπολις, et 2) en ville basse, entourée de murailles par Thémistocle. II. les trois ports, le Pirée (Πειραιεύς), Munychie (Μουνυχία), et Phalère (Φάληρον), entourés aussi de murs par Thémistocle, et réunis à la ville par la longue muraille (μακρὸν τεῖχος) construite sous l'administration de Périclès. La longue muraille se composait du mur conduisant à Phalère à l'E., sur une longueur de 35 stades (environ 4 milles), et du mur conduisant au Pirée à l'O., sur une longueur de 40 stades (environ 4 1/2 milles) ; entre ces deux murs, à une petite distance du dernier et dans une direction parallèle, un autre mur fut élevé, formant ainsi deux murs conduisant au Pirée, avec un étroit passage entre les deux. La circonférence totale de ces murs était de 174 1/2 stades (environ 22 milles), dont 43 (5 1/2 milles environ) appartenaient à la ville, 75 (9 1/2 milles) à la longue muraille, et 56 1/2 (7 milles) au Pirée, à Munichie et à Phalère. — L'Acropole, appelée aussi *Cecropia*, de Cécrops son fondateur présumé, était un rocher escarpé au milieu de la ville, haut d'environ 150 pieds, long de 1150, et large de 500. A



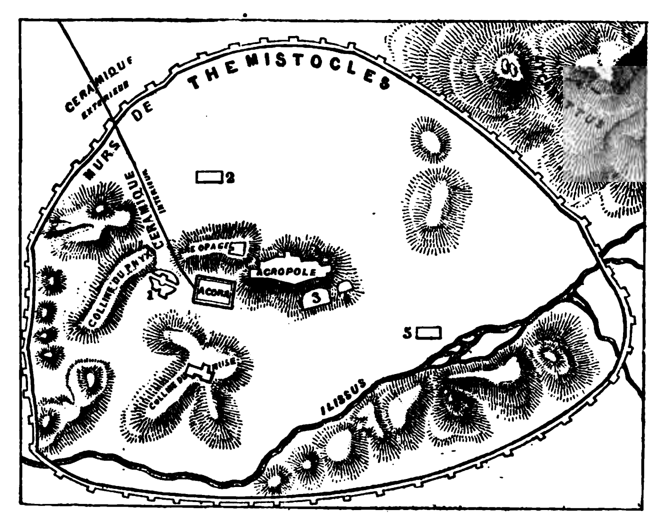
L'Acropole restaurée.

l'extrémité O. de l'Acropole, seule partie par où elle soit accessible, étaient ces magnifiques Propylées (Προπύλαια), ou Avenues, bâtis par Périclès et qui conduisaient par un escalier de marbre jusqu'à la terrasse supérieure. Le sommet de



Les Propylées restaurés.
A. Pinacothèque.
B. Temple de Nikè Aptéros.
C. Piédestal d'Agrippa.
D. Route conduisant à l'entrée du milieu.
E. Entrée centrale.
F. Halle correspondant à la Pinacothèque.

l'Acropole était couvert de temples, de statues de bronze et de marbre, et de différents objets d'art. Parmi les temples, le plus grand était le Parthénon (Παρθενών) consacré à Athéné (Minerve), la déesse *vierge* (παρθένος); et au N. du Parthénon était le superbe *Erechtheum* (Ἐρεχθεῖον) contenant trois temples séparés, celui d'Athéné Polias (ou protectrice des États); l'*Erechtheum* proprement dit, ou sanctuaire d'Érechthée, et le *Pandrosium* (Πανδρόσιον) ou sanctuaire de *Pandrosos*, fille de Cécrops. Entre le Parthénon



Plan d'Athènes.

et l'Erechtheum était la statue colossale d'*Athéné Promachos* (Ἀθήνη πρόμαχος)



Le Parthénon, Athéné Promachos et la grotte de Pan (tiré d'une médaille).

c.-à-d. « Minerve qui combat sur le front de bataille », dont le casque et la lance étaient les premiers objets de l'Acropole qu'on aperçût de la mer. La ville basse était bâtie dans la plaine autour de l'Acropole, mais cette plaine renfermait aussi plusieurs collines, particulièrement dans la partie S. O. (Voir Cic. *ad Attic.*, *in Verr.*, etc.; Thuc. 1, etc.; Justin. 2, etc.; Diod. 13, etc.; Élien, *V. H.;* Plin. 7, 56; Xénoph. *Mem.;* Plut. *Vies*, etc.; Strab. 9 etc.;. Paus. 1 etc.; Val. Max.; Liv. 31, etc.; C. Nep. *Milt.*, etc.; Polyb.; Paterc.).

Athènes.



Athènes.

Athēnæum (-**i**), en général temple ou place consacrée à Minerve. Ce nom était spécialement donné à une école (athénée) fondée par l'empereur Adrien à Rome vers l'an 133 apr. J.-C., pour favoriser le progrès des études littéraires et scientifiques. Voy. Suet. *Vesp*. 18; Aur. Vict. *Cæs*. 14, 3).

Athēnæus (-**i**), Ἀθήναιος, Athénée, savant grammairien grec, de Naucratis en Égypte, vécut vers 230 apr. J.-C., d'abord à Alexandrie, puis à Rome. L'ouvrage qui nous reste de lui est intitulé *Deipnosophistæ* (Δειπνοσοφισταί), c.-à-d. *Banquet des savants*; c'est un élégant mélange, plein de curieuses anecdotes, d'observations intéressantes et de précieux extraits des écrivains de l'antiquité; la discussion roule sur toute espèce de sujets, mais particulièrement sur la gastronomie. Athénée s'y représente lui-même écrivant à son ami Timocrate le récit détaillé d'une conversation qui eut lieu à Rome, dans un banquet auquel assistaient, entre autres convives illustres, le médecin Galénus et le jurisconsulte Ulpien. Cet ouvrage renferme de précieux renseignements pour l'histoire des sciences et des lettres, des mœurs et des métiers. Près de 1500 extraits d'écrivains perdus pour nous s'y trouvent cités. Il y eut beaucoup d'autres personnages grecs ou romains du nom d'Athénée.

Athēnăgŏras (-**æ**), Ἀθηναγόρας, 1) démagogue de Syracuse du temps de la guerre du Péloponnèse. — 2) philosophe grec, d'Athènes, dans le second siècle de l'ère chrétienne; il enseigna d'abord la philosophie platonicienne, puis il embrassa le christianisme, qu'il défendit avec zèle. A la suite d'une mission à Rome, il écrivit une apologie des chrétiens (Πρεσβεία περὶ χρίστιανῶν) à l'empereur Marc-Aurèle; et plus tard un traité sur la Résurrection des morts (Περὶ ἀναστάσεως τῶν νεκρῶν), où les idées chrétiennes et celles de Platon sont mêlées et le sujet traité d'une façon purement philosophique sans invoquer la Bible.

Athēnŏdōrus (-**i**), Ἀθηνόδωρος, Athénodore, 1) de Tarse, philosophe stoïcien, surnommé *Cordylio*, était conservateur de la bibliothèque de Pergame; il passa ensuite à Rome avec M. Caton, dans la maison duquel il mourut. On n'a rien de lui. — 2) de Tarse, autre philosophe stoïcien, surnommé *Cananites*, disciple de Posidonius de Rhodes, enseigna à Apollonie en Épire, où il eut parmi ses auditeurs le jeune Octave, qui devint empereur sous le nom d'Auguste. Il l'accompagna à Rome et devint un de ses amis intimes.

Athĕsis (-**is**), Ἀθησινός, Ἀθισών, l'Adige, fl. qui a sa source dans les Alpes Rhétiennes, reçoit l'*Atagis* (l'Eisach), coule à travers la haute Italie au-delà de Vérone et se jette dans l'Adriatique par plusieurs embouchures.

Athōs (dat.-**ō**; acc. **Athōn** et **Athō**; abl. **Athō**), Ἄθως, la péninsule montagneuse, appelée aussi *Acte*, qui s'étend de la *Chalcidice* à la Macédoine. A son extrémité elle s'élève à une hauteur de 6349 pieds. La navigation autour de cette presqu'île était si dangereuse que Xerxès fit creuser un canal à travers l'isthme qui la réunit au continent, pour y faire passer sa flotte (Herodt 7, 23 sq.; Mela, 2, 10). Cet isthme a environ 1 1/2 mille de large et on y voit encore aujourd'hui des traces de ce canal. La péninsule renfermait plusieurs cités florissantes dans l'antiquité; elle est maintenant couverte de monastères, cloîtres et chapelles. Dans ces monastères on a découvert quelques précieux manuscrits d'anciens auteurs.

Atĭa (**-æ**), mère d'Auguste.

Atilius Regulus. Voy. *Regulus*.

Atīna (**-æ**), Atina, v. des Volsques, dans le Latium, plus tard colonie romaine. Liv. 9, 28; 10, 39.

Atintanes (**-um**), peuple épirote en Illyrie, sur les frontières de la Macédoine.

Atlantĭcum mare. Voy. *Oceanus*.

Atlantis (**ĭdis**), Ἀτλαντίς, l'Atlantide. C'était, suivant une antique tradition recueillie par Solon de la bouche des prêtres égyptiens, une grande île de l'océan Atlantique, qui égalait ou même surpassait en étendue l'Asie Mineure et la Libye. Elle était située à l'O. des colonnes d'Hercule en face du mont Atlas, possédait une nombreuse population et renfermait toutes sortes de beautés. Ses puissants princes envahirent l'Afrique et l'Europe, mais furent vaincus par les Athéniens et leurs alliés; ses habitants étant tombés dans le vice et l'impiété, l'île fût engloutie dans l'Océan en un jour et une nuit. Cette légende est donnée par Platon dans son Timée et dans son Critias. Les îles Canaries ou les Açores, qui avaient peut-être été visitées par les Phéniciens, ont pu donner lieu à cette légende; mais quelques écrivains modernes y voient l'indication d'une croyance vague, chez les anciens, à l'existence de l'hémisphère occidental.

Atlas (**-antis**) (Ἄτλας, le puissant porteur), fils d'*Iapetus* et de *Clymĕnē* et frère de Prométhée et d'Épiméthée. Il fit la guerre avec les autres Titans contre Jupiter, et, vaincu, fut condamné à porter le ciel sur sa tête et dans ses mains. Ce mythe semble être né de l'idée que de hautes montagnes supportaient le ciel. Une autre tradition rapporte que Persée se présenta chez Atlas et lui demanda asile; qu'ayant essuyé un refus, Persée, à l'aide de la tête de Méduse, le changea en une montagne nommée Atlas, sur laquelle repose le ciel avec tous les astres. Atlas était père des Pléiades qu'il eut de Pleioné ou d'Hespéris; des Hyades et des Hespérides qu'il eut d'Æthra; et enfin d'Œnomaüs et de Maia, qu'il eut de Stéropé. Dioné et Calypso, Hyas et Hesperus, passent également pour être ses enfants. *Atlantĭădes*, descendant d'Atlas. On désigne particulièrement sous ce nom Mercure, son petit-fils par Maia, et *Hermaphroditus*, fils de Mercure. — *Atlantias*, et *Atlantis*, descendance féminine d'Atlas. On nomme ainsi spécialement les Pléiades et les Hyades (voy. Hésiod. *Theog*. 507, 517; Ovid. *Met*. 4, 627 sq.; Virg. *Æn*. 4, 481; 8, 186; Diod. 3; Lucan, 9; Val. Flacc. 5; Hygin. 83, 125, 155, 157, 192; Aratus, *Astron.*; Apollod. 1).



Atlas.
(Tiré de la collection Farnèse à Naples).

Atlas Mons, Ἄτλας (c.-à-d. Adtla, montagnes de neige), chaîne de montagnes considérable située en Afrique le long de la partie occidentale de la côte N. de la Mauritanie. Hérodote (4, 184) la place, il est vrai, au S. O. de la petite Syrte (à 20 journées à l'O. des Garamantes), mais (1, 202) il semble la placer plus à l'O. On distinguait deux branches principales : le grand Atlas (*Atlas major*, Ἄτλας μείζων), c.-à-d. la partie la plus occidentale du haut Atlas, primitivement Diur (Διούρ) ou Dyris M., chaîne haute et raide de la Mauritanie Tingitane, qui se termine par un promontoire (auj. cap Geer) à l'océan Atlantique ainsi nommé de son nom; et le petit Atlas (*Atlas minor*, ἐλάττων), au N. O. du précédent.

Atossa (**æ**), Ἄτοσσα, fille de Cyrus et femme successivement de son frère Cambyse, de Smerdis le Mage, et de Darius fils d'Hystaspe; de ce dernier elle eut un fils, Xerxès. Quelques-uns la croient identique à la Vasthi de l'Écriture.

Atræ (**-ārum**) ou **Hatra** (**-æ**), ville très-forte située sur une haute montagne de la Mésopotamie, et habitée par une population de race arabe.

Atrax (**-ăcis**), Ἄτραξ, 1) fém., v. de Thessalie, sur le Pénee au-dessus de Larisse, ainsi nommée d'Atrax, fils de Pénée et de Bura, et père de Cénée et d'Hippodamie. De là *Atracius*, = Thessalien en général. *Atracia ars*, la magie, l'art des enchantements. *Atracides* (-æ), Cénée, fils d'Atrax; *Atrăcis*, Hippodamie. —2) masc. fl., affl. du Pénée, en Thessalie.

Atrĕbătes (**-um**), les Atrébates, peuple de la Gaule Belgique, dans l'Artois d'auj., qui est une corruption de leur nom. Leur capitale était *Nemetocenna* ou *Nemetacum*, plus tard *Atrebati*, maintenant Arras. Une partie d'entre eux passa dans la Grande-Bretagne, où ils s'établirent dans la vallée supérieure de la Tamise, dans l'Oxfordshire et le Berkshire.

Atreus (**-ĕŏs, ĕi** ou **eī**), Ἀτρεύς, Atrée, fils de Pélops et d'Hippodamie, petit-fils de Tantale, et frère de Thyeste et de Nicippé (voy. *Pelops*). Il épousa d'abord Cléola, qui lui donna Plisthène; puis Aéropé, veuve de son fils Plisthène, laquelle eut (de lui ou de Plisthène), deux fils, Agamemnon et Ménélas, et une fille, Anaxibia (voy. *Agamemnon*); puis enfin *Pelopia*, fille de son frère Thyeste. Les destins tragiques de la maison de Pélops ont fourni ample matière aux poëtes tragiques de la Grèce. A la suite du meurtre de leur demi-frère Chrysippe, Atrée et Thyeste furent obligés de prendre la fuite pour se soustraire à la vengeance de Pélops. Ils furent reçus hospitalièrement à Mycènes, et, après la mort du Perséide Eurysthée, Atrée devint roi de Mycènes. Thyeste séduisit Aéropé, femme d'Atrée, et fut à cause de ce crime banni par son frère. Du lieu de son exil, il envoya Plisthène, fils d'Atrée, qu'il avait élevé comme le sien propre, avec mission de tuer Atrée, mais Plisthène périt de la main d'Atrée, qui ne savait pas qu'il fût son fils. Afin de se venger, Atrée feignit de se réconcilier avec Thyeste, le rappela à Mycènes, et lui fit servir dans un banquet la chair de ses deux fils Tantale et Plisthène; Thyeste, sans le savoir, prit part à cet horrible festin. Instruit du fait, il s'enfuit d'horreur, et les dieux maudirent Atrée et sa race. Alors le royaume de ce prince fut ravagé par la famine, et l'oracle consulté invita Atrée à rappeler Thyeste. Atrée, qui se mit à sa recherche, se rendit auprès du roi Thesprotus, où il épousa sa troisième femme, *Pelopia*, fille de Thyeste, qu'il croyait être fille de Thesprotus. Pelopia était sur le point de donner le jour à un fils qu'elle avait eu de son propre père. Ce fils, nommé Égisthe, fut emmené à Mycènes et élevé par Atrée, et, devenu grand, il fut envoyé pour tuer Thyeste. Mais, le père et le fils s'étant reconnus, Égisthe assassina Atrée sur le bord de la mer, pendant un sacrifice, chassa Agamemnon et Ménélas, et s'empara avec son père du trône de Mycènes (voy. *Ægisthus*).

Atria. Voy. *Adria*.

Atrīdēs ou **Atrīda** (**-æ**), Ἀτρείδης, descendant d'Atrée, c.-à-d. particulièrement ses fils Agamemnon et Ménélas.

Atrŏpătēnē (**-ēs**) ou **Media Atropatia**, partie N. O. de la Médie, adjacente à l'Arménie; elle doit son nom à Atropates, personnage de ce pays, qui, nommé gouverneur par Alexandre, y fonda un royaume qui demeura longtemps indépendant (Arrian. 4, 18; Plin. 6, 13, 16; Justin. 13, 4).

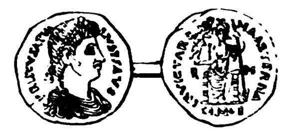
Atropos. Voy. *Moiræ*.

Atta, T. Quinctius, poëte comique romain, dont les pièces étaient moins des imitations des modèles grecs que des peintures des mœurs romaines et populaires. On en connaît à peu près dix par leurs titres et par quelques fragments isolés; elles appartiennent à la classe des *fabulæ togatæ* ou des Atellanes. Sa mort se rapporte à l'an de R. 652 (Hor. *Ep.* 2, 1, 79).

Attălia (**-æ**), 1), v. de Lydie, appelée maintenant *Agroïra*. — 2) v. sur la côte de la Pamphylie, fondée par Attale II Philadelphe, et soumise à l'autorité de Rome sous P. Servilius Isauricus.

Attalus (Priscus), sénateur romain, qui fut un instant revêtu de la pourpre par Alaric, lorsqu'il était maître de Rome en 410, se soutint quelque temps dans les Gaules contre les généraux d'Ho-

norius; mais il fut pris et renvoyé à cet empereur, qui lui fit couper la main droite et l'exila dans l'île de Lipari où il mourut misérablement en 417.



Attalus, emp. rom.

Attălus (-i), Ἄτταλος, Attale, roi de Pergame, 1) fils d'Attale, frère de Philétærus, succéda à son cousin Eumène Ier et régna de 241 à 197 av. J.-C. Il prit parti pour les Romains contre Philippe et les Achéens. Ce fut un prince juste et sage, qui se distingua comme protecteur des lettres (Liv. 27, 29; 28, 7; 33, 21; 38, 16, 2; etc.; Polyb. 5; Strab. 13). — 2) Attale, surnommé *Philadelphe*, second fils d'Attale, succéda à son frère Eumène II, et régna de 159 à 139. Comme son père, il fut l'allié des Romains et encouragea les arts et les sciences (Liv. 45, 19; Polyb. 32, 23; 33, 6 et suiv.; Strab. 13. — 3) surnommé *Philométor*, fils d'Eumène II, et de Stratonice, succéda à son oncle Attale II et régna de 138 à 133. Par son testament, il institua les Romains ses héritiers; mais son royaume fut réclamé par Aristonicus. Voy. ce nom (Just. 36, 14; Plut. *Dem.* 20; Vell. 2, 4; Flor. 2, 20).

Atthis ou **Attis**. Voy. *Attica*.

Attĭca (-æ), ἡ Ἀττική, l'Attique, une des divisions de la Grèce, avait la forme d'un triangle dont deux côtés étaient baignés par la mer Égée; le troisième était séparé de la Béotie au N. par les monts Cithéron et Parnès. La Mégaride, qui la borne au N. O., faisait anciennement partie de l'Attique. Anciennement elle était appelée *Acte* et *Actice* ou pays des côtes, littoral (voy. *Acte*), et c'est du dernier de ces noms qu'est venu celui d'*Attica*. Mais, selon la tradition, l'*Attique* tirait son nom d'Atthis, fille du roi fabuleux Cranaüs, et il n'est pas impossible que le mot *Att-ica* contienne la racine *Att* ou *Ath* que nous trouvons dans *Atthis* et *Athena*. L'Attique est divisée par beaucoup d'anciens écrivains en 3 districts, 1) le *Haut-Pays*, dans le N. E. de la contrée, — 2) la *Plaine*, c.-à-d. le N. O. de la contrée, renfermant et la plaine qui entoure Athènes et celle qui environne Éleusis, et s'étendant au S. jusqu'au cap *Zoster*, — 3) le *Littoral*, au S. de la contrée, se terminant au cap Sunium. Outre ces trois divisions, nous en trouvons encore une quatrième, le *district du Milieu*, appelé encore *Mesogia*, Μεσόγαια, plaine ondulée qui s'étend dans l'intérieur. Le sol de l'Attique n'est pas très-fertile; la plus grande partie n'est pas propre à la culture des céréales; mais elle produit des olives, des figues, du raisin; les deux premiers produits, d'excellente qualité. Le pays est sec. La principale rivière est le *Cephissus*, qui a sa source dans le mont Parnes et coule à travers la plaine d'Athènes. L'abondance des fleurs sauvages dans la contrée a rendu célèbre le miel de l'Hymette dans l'antiquité. On tirait d'excellent marbre des carrières du Pentélique, au N. E. d'Athènes, et une quantité d'argent considérable des mines du Laurium, près de Sunium. L'aréa de l'Attique, en y comprenant l'île de Salamine qui lui appartenait, contenait de 700 à 800 milles carrés; et sa population, aux époques les plus florissantes, était probablement d'environ cinq cent mille âmes, dont les quatre cinquièmes à peu près étaient esclaves. L'Attique fut, dit-on, habitée originairement par les Pélasges. Sa plus ancienne division politique comprenait 12 États indépendants; elle était attribuée à Cécrops, qui, suivant quelques légendes, était venu d'Égypte. Dans la suite, Ion, petit-fils d'Hellen, divisa la population en quatre tribus : les *Geleontes*, les *Hopletes*, les *Argades* et les *Ægicores*; et Thésée, qui réunit les 12 États indépendants de l'Attique en un seul corps politique, avec Athènes pour capitale, partagea de nouveau la nation en trois classes : les *Eupatridæ* (ou Nobles), les *Geomoroi* (ou Agriculteurs), les *Demiurgi* (ou Artisans). Clisthène (av. J.-C. 510) abolit les anciennes tribus et en créa dix nouvelles, d'après une division toute géographique : ces dix tribus furent subdivisées en 174 dèmes ou communes.

Atticus Herodes, Tiberius Claudius, célèbre rhéteur grec, né vers l'an 104 ap. J.-C., à Marathon dans l'Attique. Il enseigna la rhétorique à Athènes et à Rome. Les futurs empereurs Marc-Aurèle et L. Verus furent au nombre de ses disciples, et Antonin le Pieux l'éleva au consulat en 143. Il possédait d'immenses richesses, dont il employa une grande partie à l'embellissement d'Athènes. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans en 180 (A. Gell. 19, 12; Philostrate, *Vie d'Atticus*).

Attĭcus, Pompōnius, chevalier romain, né à Rome, 109 av. J.-C. Son nom, après qu'il eut été adopté par Q. Cæcilius, son oncle maternel, fut Q. Cæcilius Pomponianus Atticus. Son surnom d'Atticus lui fut donné à cause de son long séjour à Athènes et de ses profondes connaissances dans la langue et la littérature des Grecs. Il se tint éloigné de toute affaire politique et vécut ainsi dans l'intimité des hommes les plus distingués de tous les partis. Son ami principal était Cicéron, dont la correspondance avec lui, commencée en 68 et continuée jusqu'à la mort de Cicéron, est un des monuments les plus précieux de l'antiquité. Il acheta une terre à Buthrote en Épire, et là, comme à Athènes et à Rome, il passa la plus grande partie de son temps engagé dans des études littéraires et des entreprises commerciales. Il mourut l'an 32 av. J.-C., à l'âge de soixante-dix-sept ans, et se laissa mourir de faim, parce qu'il se savait atteint d'une maladie incurable. Sa femme, Pilia, ne lui donna qu'une fille, Pomponia ou Cæcilia, qui épousa M. Vipsanius Agrippa. La sœur d'Atticus, Pomponia, avait épousé Q. Cicéron, frère de l'orateur. Atticus appartenait, comme philosophe, à la secte d'Épicure (Nep., *Vie d'Atticus;* et la corresp. de Cicéron).

Attila (-æ), roi des Huns, régna de 434 à 453 ap. J.-C. Il inspira tant de terreur à l'ancien monde qu'il fut surnommé le « Fléau de Dieu ». Sa carrière se partage en deux parties. La première (445-450) n'offre que le ravage de l'empire d'Orient entre le Pont-Euxin et l'Adriatique; la seconde présente l'invasion de l'empire d'Occident (450-452). Il prit Aquilée en 452, après un siége de trois mois; mais il n'attaqua point Rome, par suite, dit-on, de son entrevue avec le pape saint Léon le Grand. Il mourut en 453, la nuit de ses noces avec une belle jeune fille, par la rupture d'un vaisseau (Jornand. *de Reb. Get.;* Bayle, art. *Attila*).

Attĭlĭi, famille romaine considérable avec les prénoms *Bulbus, Calatinus, Regulus, Serranus, Longus*. Voy. ces noms.

Attius. Voy. *Accius.*

Attius ou **Attus Navius.** Voy. *Navius.*

Atŭrus (-i), l'Adour), rivière d'Aquitaine, avait sa source dans les Pyrénées et allait, à travers le territoire des *Tarbelli,* se jeter dans l'Océan.

Atys ou **Attys (-yŏs),** 1) beau berger de Phrygie, aimé de Cybèle. S'étant montré infidèle envers la déesse, elle le jeta dans un accès de frénésie et le métamorphosa en pin. — 2) chef latin, à qui la *gens Atia* faisait remonter son origine, et de qui Auguste prétendait descendre par sa mère.

Aufidēna (-æ), v. du Samnium sur la rivière Sagrus.

Aufidus (-i), l'Aufide, principale rivière de l'Apulie, qui se jetait d'un cours rapide dans l'Adriatique. Venusia, lieu de naissance d'Horace, était sur les bords de cette rivière.

Augē (-es) ou **Augīa (-æ),** fille d'*Aleus* et de *Neæra,* était prêtresse d'Athéné (Minerve), et mère de Télèphe par Hercule (voy. *Telephus*). Elle épousa ensuite Teuthras, roi de Mysie.

Augēas ou **Augīas.** Voy. *Hercules.*

Augĭla (-ōrum), oasis dans le grand désert d'Afrique, à dix journées de marche à l'O. de l'oasis d'Ammon. D'ordinaire elle est inhabitée; mais, dans la saison des dattes, qui y croissent en abondance, les *Augilæ,* branche des *Nasamones,* y venaient faire la récolte de ce fruit.

Augusta (-æ), nom de plusieurs villes fondées ou colonisées par Auguste. Une des plus importantes était *Augusta Prætoria* (Aosta), v. des *Salassi* dans la haute Italie, au pied des Alpes Grecques et Pennines. La ville moderne ren-

ferme encore beaucoup de restes de l'antiquité romaine; les plus remarquables sont les portes de la ville et l'arc de triomphe.

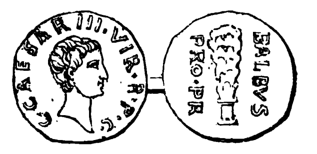
Augustobona. Voy. *Tricasses.*

Augustodunum. Voy. *Bibracte.*

Augustŏnĕmĕtum. Voy. *Arverni.*

Augustŭlus Romulus, le dernier des empereurs romains d'Occident, fut déposé par Odoacre, en 476.

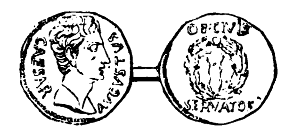
Augustus (-**i**), le premier empereur romain, né le 23 sept. 63 av. J.-C., fils de *C. Octavius* et d'*Atia*, fille de Julie, qui était sœur de *C. Julius Cæsar*. Son nom primitif était *C. Octavius*, et, après son adoption par son grand-oncle, il s'appela *C. Julius Cæsar Octavianus*. Le nom d'*Augustus* n'était qu'un titre qui lui fut décerné, en l'an 27 av. J.-C., par le sénat et le peuple, comme expression de leur vénération pour lui. Il poursuivait ses études à Apollonie, quand lui arriva la nouvelle du meurtre de son oncle assassiné à Rome en mars 44. Il partit aussitôt pour l'Italie, où, en débarquant, il fut reçu avec enthousiasme par les troupes. Il s'attacha d'abord au parti républicain pour écraser Antoine, contre lequel il combattit à Modène (*Mutina*) de concert avec les deux consuls, C. Vibius Pansa et A. Hirtius. Antoine fut défait et obligé de repasser les Alpes, et la mort des deux consuls laissa le commandement de toutes les troupes à Auguste. Il retourna alors à Rome et força le sénat à l'élire consul, et bientôt après il se réconcilia avec Antoine. Il fut convenu que l'empire romain serait partagé entre Auguste, Antoine et Lépide, sous le titre de *triumviri rei publicæ constituendæ* (triumvirs chargés de constituer la chose publique), et que cet arrangement subsisterait pendant cinq



Auguste, triumvir.
(Sur une médaille de Balbus.)

années. Ils publièrent une *proscriptio*, c.-à-d. liste de tous leurs ennemis dont la vie devait être sacrifiée et les biens confisqués; plus de deux mille chevaliers et trois cents sénateurs furent mis à mort, parmi lesquels Cicéron. Bientôt après, Auguste et Antoine passèrent en Grèce, où ils défirent Brutus et Cassius dans la bataille décisive de Philippes (en 42). Cette défaite ruina complétement les espérances du parti républicain. Auguste retourna en Italie où l'attendait une nouvelle guerre (41), soulevée par Fulvie, femme d'Antoine, soutenue par L. Antonius, consul et frère du triumvir. Celui-ci se retira dans la ville fortifiée de Pérouse, qu'Auguste réussit à prendre (40). Antoine fit alors de nouveaux préparatifs de guerre; mais la mort de Fulvie amena une réconciliation entre les triumvirs, qui conclurent la paix à Brindes. Une nouvelle division des provinces eut lieu : Auguste eut en partage toutes les parties de l'empire situées à l'O. de la ville de Scodra en Illyrie, Antoine les provinces de l'E., et Lépide l'Afrique. Antoine épousa Octavie, sœur d'Auguste, afin de cimenter leur alliance. En 36 Auguste battit Sext. Pompée, qui s'était mis en possession de la Sicile depuis plusieurs années avec une puissante flotte. Lépide, qui avait débarqué en Sicile pour soutenir Auguste, mais qui, après la victoire, crut pouvoir traiter son collègue avec hauteur, fut lui-même réduit, dépouillé de son pouvoir et envoyé à Rome, où il passa le reste de sa vie, autorisé à garder la dignité de souverain pontife. Cependant Antoine avait répudié Octavie, à cause de sa passion pour Cléopâtre, et s'était aliéné l'affection des Romains par sa conduite arbitraire. Le sénat déclara la guerre à Cléopâtre; et, en septembre 31, la flotte d'Auguste gagna une brillante victoire sur Antoine près d'Actium en Acarnanie. L'année suivante (30) Auguste fit voile pour l'Égypte. Antoine et Cléopâtre, qui avaient échappé au désastre d'Actium, se donnèrent la mort. Auguste devint alors le maître unique et incontesté de l'empire romain, mais il refusa tous les honneurs et toutes les distinctions qui eussent pu rappeler aux Romains le pouvoir royal. A la mort de Lépide

(26), il devint souverain pontife. Dans les affaires d'État, qu'il ne voulait pas soumettre à la discussion publique, il consultait ses amis particuliers Mécène, M. Agrippa, M. Valérius, Messalla Corvinus et Asinius Pollion. Les guerres d'Auguste furent principalement entreprises pour défendre les frontières de l'empire. La plupart d'entre elles furent conduites par ses parents ou amis ; il en fit peu en personne. Par ex., en 27, il attaqua les Cantabres et les Astures, peuples belliqueux d'Espagne. En 20, il passa en Syrie où il reçut des mains de Phraatès, roi des Parthes, les étendards et les prisonniers enlevés par eux dans la guerre contre Crassus et Antoine. Il mourut à Nole, le 29 août de l'an 14 apr. J.-C., à l'âge de soixante-seize ans. Sa dernière femme fut Livie qui avait d'abord épousé *Tiberius Nero*. Il n'eut d'elle aucun enfant et n'avait de Scribonia sa première femme qu'une fille nommée Julie. Julie avait épousé M. Agrippa, et ses deux fils, Caïus et Lucius Cæsar, étaient destinés par Auguste à devenir ses successeurs. A la mort de ces deux jeunes gens, Auguste fut poussé à adopter Tibère, le fils de Livie, et à se le donner pour collègue et pour successeur (voy. *Tiberius*). (Suet. *Vie d'Auguste;* Horace; Virgile; Plutarq.; Tacite ; Patercul.; Dion Cassius ; Ovide).



Auguste, empereur romain.

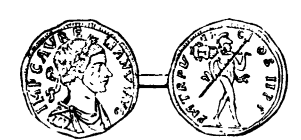
Aulerci (**-ōrum**), puissant peuple de la Gaule, qui habitait entre la Seine (*Sequana*) et la Loire (*Liger*), et se partageait en trois tribus : 1) les *Aulerci Eburovices*, près de la côte, sur la rive gauche de la Seine, dans la Normandie moderne ; leur capitale était *Mediolanum*, appelée plus tard *Eburovices* (Évreux). — 2) les *Aulerci Cenomani* au S.-O. des précédents, près de la Loire : leur capitale était *Subdinnum* (le Mans). De bonne heure quelques Cénomans franchirent les Alpes et allèrent s'établir dans la haute Italie. — 3) les *Aulerci Brannovices*, à l'E. des Cénomans, près des Éduens, dont ils étaient les clients (Cæs. *B. G.* 2, 34 ; 3, 17 ; 7, 75).

Aulis (**-is** ou **ĭdis**), Αὐλίς, ville et port de Béotie sur l'Euripe, où la flotte grecque se réunit avant de faire voile pour Troie (Hom. *Il.* 2, 304, 496 et seq.)

Aulon (**-ōnis**), 1) district et ville sur les confins de l'Élide et de la Messénie, avec un temple d'Esculape. — 2) ville de la *Chalcidice* en Macédoine, sur le golfe Strymonien. — 3) vallée fertile près de Tarente, célèbre pour ses vins.

Aurēlĭāni. Voy. *Genabum*.

Aurēlĭānus (**-i**), Aurélien, empereur romain (270-275 apr. J.-C.), né à Sirmium en Pannonie, succéda à Claudius II. Il défit les Goths et les Vandales, qui avaient passé le Danube, et les Germains, qui avaient envahi l'Italie. Il tourna ensuite ses armes contre Zénobie, reine de Palmyre, qu'il vainquit et emmena captive à Rome (voy. *Zenobia*). Il reconquit alors la Gaule, la Bretagne et l'Espagne, qui étaient au pouvoir de l'usurpateur Tétricus A son retour à Rome, il entoura la ville d'une nouvelle ligne de murailles. Il abandonna la Dacie, qui avait été conquise par Trajan, et fixa les limites de l'empire, comme au temps d'Auguste, à la rive méridionale du Danube. Il fut tué par quelques-uns de ses officiers, au moment où il préparait une expédition contre les Perses.



Aurélien, empereur romain.

M. Aurēlius Antōnīnus, ordinairement appelé *M. Aurelius*, Marc-Aurèle, empereur romain (161-180 ap. J.-C.), surnommé communément « le philosophe », était né à Rome en 121. Il fut adopté par Antonin le Pieux, quand ce dernier fut adopté par Hadrien, et il épousa Faustine, sa fille (138). A la mort

d'Antonin, en 161, il lui succéda sur le trône, mais il partagea la souveraine autorité avec *L. Aurelius Verus*, qui avait été adopté par Antonin le Pieux en même temps que lui-même. Aussitôt après leur avénement, Vérus fut envoyé en Orient et pendant quatre ans (162-165) fit la guerre avec grand succès contre Vologèse III, roi des Parthes, sur lequel ses lieutenants et particulièrement *Avidius Cassius*, gagnèrent de nombreuses victoires. Il eut ensuite à conduire la guerre pendant plusieurs années contre les Marcomans, les Quades, et autres barbares, habitant le long des frontières septentrionales de l'empire, depuis les sources du Danube jusqu'aux frontières d'Illyrie. Vérus mourut en 169. En 174 M. Aurèle remporta une victoire décisive sur les Quades, grâce surtout à un violent orage, qui jeta le désordre parmi ces barbares. Cet orage fut attribué aux prières d'une légion principalement composée de chrétiens. Il s'est élevé parmi les historiens du christianisme une controverse fameuse sur ce qu'on appelle communément le *miracle de la légion fulminante*. En 175, Marc-Aurèle partit pour l'Orient, où Avidius Cassius, poussé par Faustine, indigne épouse de cet excellent prince, s'était révolté et proclamé empereur. Mais, avant que M. Aurèle fût arrivé, Cassius avait été tué par ses propres officiers. Pendant cette expédition Faustine mourut, selon quelques-uns, de sa propre main. M. Aurèle mourut en 180, en Pannonie, où il poursuivait la guerre contre les Marcomans. Le trait saillant du caractère de ce prince était son attachement à la philosophie stoïcienne. Nous possédons encore un ouvrage de lui, écrit en grec et intitulé *Méditations* ou



M. Aurélius Antonin.

Pensées sur lui-même (τὰ εἰς ἑαυτόν), en 12 livres. Aucun monument de l'antiquité ne présente sous un point de vue plus noble la philosophie du paganisme. La principale et peut-être l'unique tache imprimée à sa mémoire est la persécution des chrétiens. Il eut pour successeur son fils Commode (Capitol. *Anton. Phil.*; Eutrop.; Dion. Cass.).

Aurēlius Victor. Voy. *Victor.*

Aurōra. Voy. *Eos.*

Aurunci. Voy. *Italia.*

Ausci ou **Auscii** (**-ōrum**), peuple puissant de l'Aquitaine, dont la capitale était *Climberrum* ou *Elimberrum*, nommée aussi *Augusta* et *Ausci* (Auch).

Ausētāni, peuple d'Espagne dans la moderne Catalogne; leur capitale était *Ausa* (Vique).

Ausŏnĕs, Ausŏnĭa. Voy. *Italia.*

Ausŏnĭus, Dĕcĭmus Magnus, Ausone, poëte latin, né à Bordeaux (*Burdigala*) vers l'an 310, enseigna la grammaire et la rhétorique dans sa ville natale avec tant d'éclat qu'il fut nommé précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien, et élevé ensuite aux postes les plus éminents de l'État. Nous possédons quelques-uns de ses poëmes.

Auster (**-tri**), appelé *Notus* par les Grecs, vent du sud ou, plus exactement, du S. O. Il amène souvent le brouillard et la pluie; mais, à certaines époques de l'année, c'était un vent sec et étouffant, nuisible à l'homme et à la végétation. C'est le *sirocco* des Italiens modernes.

Autariātæ, peuple d'Illyrie dans les montagnes de la Dalmatie.

Autochthonĕs. Voy. *Aborigenes.*

Autŏlŏles (**-um**) ou **-æ** (**ārum**), tribu de Gétulie sur la côte occidentale de l'Afrique, au S. des monts Atlas (Lucan. 4, 677).

Autŏlȳcus (**-i**), fils d'Hermès (Mercure) et de Chioné, et père d'Anticlée, qui fut la mère d'Ulysse. Il vivait sur le mont Parnasse et était renommé par ses ruses et ses brigandages (Hygin. *Fab.* 200, etc.; Ovid. *Met.* 1, fab. 8; Apollod. 1; Hom. *Od.* 14).

Autŏmĕdon (**-ontis**), fils de Diorès, cocher et compagnon d'Achille, après la mort duquel il s'attacha à son fils Pyrrhus. De là on dit un automédon pour désigner un cocher quelconque (Hom. *Il.* 9, 16 et souv.; Virg. *Æn.* 5, 477).

Autŏnŏē (**-es**), fille de Cadmus et d'Harmonie, femme d'Aristée, et mère d'Actéon, qui de là est appelé *Autŏnŏēïus heros*. Avec sa sœur *Agave* elle mit Penthée en pièces (Paus. 1, 44; Hygin. *Fab.* 179; Ov. *Met.* 3, 720). Voy. *Pentheus*.

Autrĭgŏnes (**-um**), peuple de l'*Hispania Tarraconensis*, entre l'Océan et l'*Iberus*.

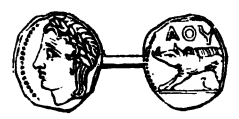
Auxĭmum (**-i**), Osimo, ville importante du *Picenum* en Italie et colonie romaine.

Auxūmī (**-ārum**), Αὐξουμῖται, peuple considérable et commerçant de l'Éthiopie, ayant pour capitale *Auxūmē*. Le royaume des Auxumites se forma dans le premier et dans le deuxième siècle apr. J.-C., lorsque le royaume de Méroé eut disparu.

Avārĭcum. Voy. *Biturigės*.

Avella. Voy. *Abella*.

Avēnĭo (**-ōnis**), Avignon, ville des *Cavares* dans la Gaule Narbonnaise sur la rive gauche du Rhône.



Avenio (Avignon) en Gaule.

Aventĭcum (**-i**), Avenches, v. principale des *Helvetii* et, plus tard, colonie romaine, dont on voit encore les ruines.

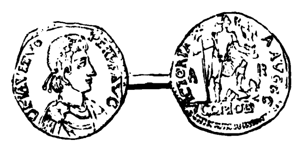
Aventīnus mons. Voy. *Roma*.

Avernus lacus, ἡ ἄορνος λίμνη, le lac Averne, lac voisin du promontoire situé entre Cumes et Pouzzoles, et formé dans le cratère d'un volcan éteint. Il est entouré de hautes roches, anciennement couvertes d'une sombre forêt consacrée à Hécate. De ses eaux s'exhalaient des vapeurs méphitiques qui tuaient, dit-on, les oiseaux qui essayaient de le traverser dans leur vol; d'où le nom d'ἄορνος (sans oiseaux) que lui donnèrent les Grecs. Ce lac était célèbre dans la mythologie à cause de sa communication supposée avec le monde infernal. Dans le voisinage était l'antre de la sibylle de Cumes, par lequel Énée descendit aux enfers. Agrippa, sous le règne d'Auguste, le réunit au lac Lucrin; il fit aussi construire un tunnel qui conduisait du lac à la ville de Cumes, et dont il reste des ruines considérables connues sous le nom de *Grotto di Sibylla*. Le lac Lucrin a été comblé par une éruption en 1530, de sorte que l'Averne est de nouveau un lac séparé (Virg. *Æ.* 3, 442, 6, 118 et suiv.).

Aviānus, Flāvius; Avien, auteur de 42 fables latines en vers élégiaques; il vivait probablement dans le troisième ou quatrième siècle de notre ère. Ces fables sont inférieures à celles de Phèdre.

Aviēnus, Rufus Festus, poëte latin, vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Ses poëmes sont principalement descriptifs. On a de lui, sous le titre de *Metaphrasis Periegeseos Dionysii*, une traduction en vers hexamètres de l'ouvrage de Denys le Périégète, un fragment de même nature, intitulé *Ora maritima*, qui est une description des côtes de la Méditerranée; une traduction estimée des *Phénomènes* d'Aratus; et quelques autres petits poëmes.

Avitus, M. Mæcilius, empereur romain d'Occident, fut élevé au trône par Théodoric II, roi des Wisigoths, en 455 apr. J.-C.; mais, après un an de règne, il fut déposé par Ricimer.



Avitus, empereur romain.

Axēnus. voy. *Euxinus Pontus*.

Axia (**-æ**), forteresse sur le territoire de *Tarquinii* en Étrurie.

Axius (**-i**), principale rivière de la Macédoine, qui a sa source dans le mont Scardus, et, coulant au S. E., va se jeter, à travers la Macédoine, dans le golfe Thermaïque.

Axus (**-i**), Ἀξός, v. de Crète (Herdt. 4, 154), la même que l'Ὄαξος de Steph. B., située sur une rivière (*rapidum Cretæ veniemus Oaxen*, Virg. *Ecl.* 166) qui, sel. Vibius Sequester (*Flum.* p. 15),

donna son nom à Axus. Selon les traditions cyrénéennes, le fondateur fut Battus de Théra (Herdt). M. Pashley (*Travels*, vol. 1, p. 143 sq.) a découvert l'ancienne cité dans le village moderne d'Axus, près du mont Ida. La rivière Axus coule après ce village.



Axus.

Azāni ('Αζανοί), v. de Phrygie, sur le fleuve Rhyndacus, et à 20 milles au S. O. de Cotyæium (Kintayah). Des ruines de colonnes, de chapiteaux et autres fragments d'architecture sont éparpillés sur le sol. Ce sont les vestiges d'un magnifique temple ou d'un théâtre.



Ruines d'Azani.

Azētium, v. d'Apulie, dont le nom ne se trouve sous cette forme dans aucun écrivain, mais l'orthographe en est prouvée par les médailles trouvées seulement dans la partie S. de l'Apulie. Ces médailles ont été faussement attribuées d'abord à *Azenia,* dans l'Attique; et il est probable que l'*Ehetium* de la Tab. Peut. doit être lu *Azetium.* Cette v. correspond à Rutigliano, pet. v. à environ 12 milles au S. E. de Bari.



Azetium.

Azōtus (-**i**); (Ashod ou Ashdou, ville de Palestine, près du rivage de la mer.

B

Babrius (-**i**), poëte grec, probablement du siècle d'Auguste, mit les fables d'Ésope en vers. On a découvert en 1840, dans un couvent du mont Athos, un manuscrit de ces fables, qui a été publié par la maison Didot, en 1845.

Babylon (-**onis**), 1) Babel dans l'Ancien Testament : ruines aux environs de Hillah), une des plus anciennes villes de l'antiquité, bâtie sur les deux rives de l'Euphrate. Dans l'Écriture la fondation en est attribuée à Nemrod. L'histoire profane la rapporte à Bélus (c.-à-d. au dieu Baal); elle attribue l'agrandissement de cette ville à Ninus ou à son épouse Sémiramis, l'un et l'autre monarques de Ninive. Babylone fut longtemps soumise à l'empire assyrien. Sa grandeur comme empire indépendant coïncide avec le règne de Nabopolassar, père de Nebuchadnezzar, qui, avec le secours du roi mède Cyaxare, renversa la monarchie assyrienne et détruisit Ninive (606 av. J.-C.). Sous son fils et successeur Nebuchadnezzar (604-562 av. J.-C.), l'empire babylonien arriva à son apogée et s'étendit de l'Euphrate à l'Égypte et des montagnes de l'Arménie aux déserts de l'Arabie. Après la mort de ce roi, il déclina, jusqu'à ce qu'il fut renversé à la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses sous la conduite de Cyrus (538 av. J.-C.), qui en fit une des villes capitales de l'empire perse, avec Suse et Ecbatane. Sous les successeurs de Cyrus la ville tomba rapidement. Darius Ier en démantela les fortifications quand les habitants se furent révoltés. Après la mort d'Alexandre, Babylone

devint une partie de l'empire syrien de Séleucus Nicator, qui contribua à la décadence de cette ville par la fondation de Séleucie sur le Tigre. Aujourd'hui tous les restes de cette cité consistent en remparts de terre, masses renversées des murs de briques, et en quelques ruines dispersées. La ville de Babylone formait un carré dont chaque côté avait 120 stades (12 milles géographiques). Les murs, en briques cuites, avaient 200 coudées de hauteur et 50 de large; ils étaient entourés d'un fossé profond. L'Euphrate, qui divisait la ville en deux parties égales, était enfermé dans des murs de briques, et les débouchés au bout des rues transversales étaient fermés par des portes de bronze. Des deux édifices publics très-célèbres, l'un était le temple de Bélus, qui s'élevait à une grande hauteur et consistait en huit étages qui allaient en diminuant et auxquels on parvenait par un escalier tournant sur les côtés de l'édifice; l'autre était les fameux jardins suspendus de Nebuchadnezzar, qui s'élevaient les uns sur les autres par des arches. Les rues de la ville étaient droites et se coupaient à angles droits. Les édifices étaient généralement construits en briques cuites ou quelquefois seulement durcies au soleil, cimentées avec du bitume ou du mortier. La classe dominante, dans laquelle se trouvaient le roi, les prêtres et les hommes de science, étaient les Chaldéens, qui à une époque reculée descendirent probablement des montagnes des bords de l'Arménie et conquirent les Babyloniens. La religion des Chaldéens était le sabéisme ou culte des corps célestes. Les prêtres formaient caste et cultivaient les sciences, et particulièrement l'astronomie. Ils inventèrent les systèmes des poids et mesures usités chez les Grecs et les Romains. La contrée autour de la ville bornée par le Tigre à l'E., la Mésopotamie au N., l'Arabie Déserte à l'O., et s'étendant jusqu'au golfe Persique au S., était connue en dernier lieu sous le nom de Babylonia et qqf. Chaldæa. C'était une plaine sujette aux continuelles inondations du Tigre et de l'Euphrate; des canaux les régularisaient. Elle était fertile, mais dépourvue d'arbres. Hérdt. 1, 2, 3; Diod. 2; Xenoph. *Cyr.* 7; Plin. 6, 26; Justin. 1; Propert. 3, 11, 21; Ovid. *Met.* 4, 2; Martial. 9, 77. — 2) forteresse de la basse Égypte, sur la rive droite du Nil, opposée aux Pyramides. Sa fondation est attribuée par la tradition à un corps de déserteurs babyloniens.

Babylonia (Babylon).

Bacchæ (**-arum**), appelées aussi *Mænades* et *Thyiades*, 1) compagnes de Dionysus ou Bacchus dans les voyages de ce dernier à travers l'Orient; elles étaient représentées couronnées de feuilles de vigne, revêtues de peaux de biche et portant à la main un thyrse. — 2) prêtresses de Bacchus, qui par le vin et d'autres moyens se surexcitaient jusqu'à la frénésie, aux fêtes Dionysiaques. Pour les détails, voyez *Dionysus*. Paus. 2, 7.



Bacchante avec des serpents dans sa chevelure. (Thiersch, vases peints helléniques.)

Bacchus (voy. *Dionysus*).

Bacchylides, un des grands poëtes lyriques de la Grèce, né à Iulis dans l'île de Céos, et neveu de Simonide. Il florissait vers 470 av. J.-C.; il vécut longtemps à la cour de Hiéron de Syracuse, avec Pindare et Simonide.

Bacenis sylva, forêt qui séparait les Suèves des Chérusques, probablement la partie orientale de la forêt Thuringienne.

Bactra ou **Zariaspa** (**-æ**) (Balkh), capitale de la Bactriane, située au pied septentrional du mont Paropamisus (Hindoo-Koosh) sur la rivière Bactrus, environ à 25 milles au S. de la jonction de cette rivière avec l'Oxus. Strab. 2; Virg. *G.* 2, 138.

Bactria ou **-iana** (**-æ** : Bokhara),

province de l'empire perse, bornée au sud par le mont Paropamisus qui la séparait de l'Ariana, à l'E. par la ramification N. de la même chaîne, qui la séparait des Saces, au N.-E. par l'Oxus qui la séparait de la Sogdiane, et à l'O. par la Margiane. Elle fut comprise dans les conquêtes d'Alexandre, et forma une partie du royaume des Séleucides, jusqu'en 255 av. J.-C., où Théodote, son gouverneur, se révolta contre Antiochus II, et fonda le royaume grec de Bactria, qui dura jusqu'en 134 ou 125 av. J.-C., où il fut détruit par les Parthes. (Curt. 4, 6 et passim; Plin. 6, 23; Hérodt. 1 et 3; Plut. *in Vitios. ad infel. suff.*)

Bæcula (**-æ**), ville de l'Espagne Tarraconnaise, à l'O. de Castulo, dans le voisinage de mines d'argent.

Bæterræ (**-arum** : Béziers), ville de la Gaule Narbonnaise sur l'Obris, non loin de Narbonne.

Bætica (voy. Hispania).

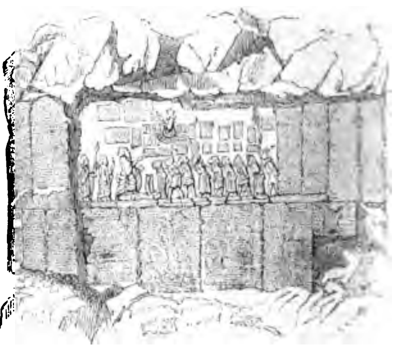
Bætis (**-is** : Guadalquivir), rivière dans le S. de l'Espagne, appelée primitivement Tartessus; elle coulait dans le territoire des Tartessi, vers le S.-O. en traversant la Bétique, à laquelle elle donna son nom, pour se jeter dans l'Océan par deux embouchures.

Bagistanus mons (ὄρος Βαγίστανον, Diod. II, 13; Steph. B.), montagne sur les confins de la Médie, au pied de laquelle Sémiramis arrêta, dit-on, son armée, dans sa marche de Babylone à Ecbatane (voir la description très-curieuse qu'en donne Diodore II, 13). Elle fit tailler le pied des rochers et y sculpta son image entourée de cent gardes. Elle grava sur ces rochers une inscription en caractères syriens (c.-à-d. assyriens, peu différents des caractères hébreux), signifiant que Sémiramis, ayant réuni tous les bagages et tous les trains de son armée en un monceau, s'en était servie comme d'une échelle pour monter depuis la plaine jusqu'au sommet de la montagne (17 stades de hauteur, environ 2,850 mètres). Cette montagne était consacrée à Jupiter (voy. sur les questions y relatives : Diod. II, 13; XVII, 110; Arrian. VII, 13; Isid. *Charac.* ed. Huds. p. 6; Col. Rawlinson (*Journ. geogr. soc.* vol. IX, 1839; C. Masson, *J. R. As. Soc.* vol. XII, part. 1, 1849). M. Masson, dans son mé-



Le mont Bagistan.

moire, établit que les rochers du voisinage contiennent des vestiges de 4 périodes distinctes. — 1) Sur la partie supérieure de la masse principale du roc, dont toute la surface a été aplanie, on voit les restes des têtes de trois figures colossales, et, au dessus, des traces de caractères. Ces têtes sont en bas-reliefs et, selon M. Masson, le seul voyageur qui les ait vues, d'un travail très-ancien. — 2) A l'extrémité N. du Bagistan, dans un réduit ou angle rentrant de la colline, bien haut sur le rocher, et presque inaccessible, se trouve un groupe de 13 figures, dont une à l'extrême gauche, représentant le roi, et taillées sur la face du roc, horizontalement tranché, de manière à permettre de s'y tenir debout. Au-dessus des personnages sont des tablettes portant des inscriptions en caractères cunéiformes. Ces figures et ces inscriptions, nous le savons à présent, représentent Darius, fils d'Hystaspe, et ses victoires. — 3) Encore



Sculptures du mont Bagistan.
Darius et ses ennemis vaincus.

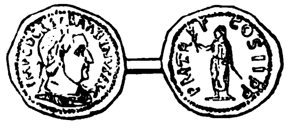
plus loin au N., est un groupe, de travail beaucoup plus récent, composé originairement de cinq ou six figures, aujourd'hui entièrement mutilées, représentant un personnage à qui la Victoire présente une guirlande et foulant aux pieds un ennemi vaincu. Au dessus est une inscription grecque où peut se découvrir le nom de Gotazzes, prince arsacide (voy. Josèphe, *Ant.* 20, 3, § 4; Tac. *Ann.* XI, 8; XII, 13. — 4) Enfin on y lit une inscription arabe, relativement moderne, rappelant une concession de terre, comme dotation du caravansérail adjacent.

Bagoas (-æ) ou **Bagous** (-i), eunuque, singulièrement aimé d'Artaxerxès III (Ochus), qu'il empoisonna, 338 av. J.-C. Il fut mis à mort par Darius III Codoman, qu'il avait aussi tenté d'empoisonner (336). Le nom de Bagoas se trouve fréquemment dans l'histoire des Perses, et quelquefois les Latins l'emploient comme synonyme d'eunuque (Diod. 16 et 17; Curt. 10, 1; Plut. *Alex.*)

Bagrada (-æ), rivière dans le N. de l'Afrique; elle se jetait dans le golfe de Carthage près d'Utique (Cæs. *B. C.* 2, 2, 24; Liv. 30, 25).

Baiæ (-arum), ville de Campanie sur une petite baie à l'O. de Naples, et en face de Puteoli, située dans un très-beau pays qui abondait en sources thermales minérales. Les sources de Baïes étaient très-célèbres en Italie, et la ville même était l'endroit favori des Romains pour prendre les bains. Tout le pays était rempli de palais des nobles Romains et des empereurs, sur toute la côte de Baïes à Puteoli. La position de l'ancienne Baïes est maintenant presque couverte par la mer (Strab. 5; Hor. *Ep.* 1, 1, 83; Mart. 14, *ep.* 81).

Balbīnus (-i), Romain qui, après avoir gouverné les provinces avec honneur, assassina les deux Gordiens et s'empara de la pourpre. Il fut, peu de temps après, tué par ses soldats (ap. J.-C. 238).



Balbinus, empereur romain. (Après J.-C. 238.)

Balbus, L. Cornelius, de Gades, servit sous Pompée contre Sertorius en Espagne et reçut de Pompée le droit de cité. Il revint à Rome avec ce dernier; il y vécut dans l'intimité de César aussi bien que de Pompée. En 56 av. J.-C., il fut accusé d'avoir usurpé le droit de cité; il fut défendu par Cicéron, dont le discours est parvenu jusqu'à nous, et il fut acquitté. Dans la guerre civile, Balbus fut chargé du gouvernement des affaires de César à Rome. Après la mort de César, il gagna la faveur d'Octave qui l'éleva au consulat en 40. (Cic. *Balb.* 8, 19, 18, 41; *ad Att.* 7, 7, 6; 10, 11, 4; 11, 6, 3; 14, 10, 3; *ad Fam.* 6, 8, 1.)

Baleares (-ium), appelées aussi *Gymnesiæ* par les Grecs, deux îles dans la Méditerranée, en face la côte d'Espagne; elles étaient distinguées par les épithètes de *Major* et de *Minor*, d'où les noms modernes de Majorque et de Minorque. Les habitants, appelés aussi *Baleares,* étaient célèbres comme frondeurs. Ils furent soumis en 153 par Q. Métellus, qui prit le surnom de *Balearicus.*

Bandusiæ fons (Sambuco), fontaine d'Apulie, à 6 milles de *Venusia.*

Bantia (-æ : Banzi ou Vanzi), ville d'Apulie, près de *Venusia,* dans un pays boisé.

Barbari, nom donné par les Grecs à tout étranger dont le langage n'était pas grec, et qui en conséquence passait pour être d'une race inférieure. Les Romains appliquèrent ce nom à tout peuple qui ne parlait ni grec ni latin.

Barca (voy. *Hamilcar*).

Barca (-æ) ou **e** (-es), (Meryeh), seconde ville de la Cyrénaïque, dans le N. de l'Afrique, à 100 stades de la mer; paraît avoir été le premier établissement des Barcéens, tribu libyenne; mais vers 560 elle fut colonisée par des Grecs partis de Cyrène, et elle devint assez puissante pour rendre toute la partie occidentale de la Cyrénaïque indépendante en réalité de la cité mère. En 510 av. J.-C., elle fut prise par les Perses, qui transportèrent la plupart des habitants à Bactres; sous les Ptolémées, elle fut rui-

née par l'érection de son port en une cité nouvelle qui prit le nom de Ptolémaïs. (Strab. 17; Ptol. 4, 4.)

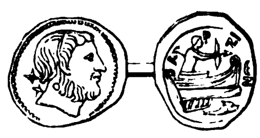


Barca en Afrique.

Barcino (Barcelone), ville des *Lacetani* dans l'Espagne Tarroιαααεοse, avec un excellent port.

Bargusii (-**orum**), peuple au N.-E. de l'Espagne entre les Pyrénées et l'Ibérus.

Barium (Bari), ville d'Apulie, sur l'Adriatique; municipe; elle était célèbre par ses poissons délicats (Hor. *Sat.* 1, 15, 97.)



Barium en Apulie.

Barsine (-**es**), 1) fille d'Artabaze, et épouse de Memnon le Rhodien; plus tard elle épousa Alexandre le Grand, à qui elle donna un fils, Hercule. Elle et son fils furent mis à mort par Polysperchon en 309. — 2) appelée aussi Statira, l'aînée des filles de Darius III. Alexandre l'épousa à Suse, 324 av. J.-C. Après la mort de ce roi, Roxane la fit assassiner (Justin. 13, 2; 15, 2. Arrien).

Bassareus (-**eos** ou **ei**), surnom de Dionysus (Bacchus), dérivé probablement de *bassaris*, peau de renard, dont le dieu et les Ménades étaient revêtus : de là *Bassaris* (*-idis*) comme nom de toute Bacchante.

Bastarnæ ou **Basternæ** (-**arum**), peuple belliqueux de la Germanie, dont une partie était établie entre le Tyras (Dniester) et le Borysthène (Dniéper), et l'autre, à l'embouchure du Danube, sous le nom de *Peucini*, parce qu'ils habitaient l'île *Peuce* à l'embouchure de ce fleuve.

Bătāvi ou **Bătăvi** (-**orum**), peuple celtique, qui habitait l'île formée par le Rhin, le Waal, le Maas, et appelée en conséquence *Insula Batavorum*. Ils furent longtemps alliés des Romains, mais ils se révoltèrent sous Claudius Civilis en 69 ap. J.-C., et ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Leur principale ville était Lugdunum (Leyde), entre le Maas et le Vaal. Les *Caninefates* ou *Canninefates* étaient une partie des Bataves et habitaient l'O. de l'île (Liv. 4, 15; Lucan. 1, 431).

Bathyllus (-**i**), 1) de Samos, jeune homme d'une beauté remarquable, aimé d'Anacréon (Hor. *ep.* 14, 11). — 2) d'Alexandrie, affranchi et favori de Mécène, perfectionna, avec Pylade de Cilicie, la danse imitative ou ballet appelé *pantomimus*. Bathylle excellait dans le comique et Pylade dans le tragique (Juv. 6, 63).

Batnæ (-**arum**), 1) (Saraj), ville de l'Osroëne en Mésopotamie, fondée par les Macédoniens. — 2) (Dahab), ville de la Cyrrhestique, en Syrie.

Bato (-**onis**), nom de deux chefs des Pannoniens et des Dalmates, dans l'insurrection qui éclata sous Auguste, 6 ap. J.-C.

Battiadæ (-**arum**), rois de Cyrène pendant huit générations. — 1) Battus Ier, de Théra, conduisit une colonie en Afrique par l'ordre de l'oracle de Delphes et fonda Cyrène, vers 631 av. J.-C. (Herodt. 4, 155; Paus. 10, 15.) — 2) Arcésilaüs Ier, fils du précédent, régna de 599-583. — 3) Battus II, surnommé l'Heureux, fils du précédent, régna de 583-560. — 4) Arcésilaüs II, fils du précédent, surnommé le Tyran, régna de 560 à 550. Ses frères allèrent fonder Barca. — 5) Battus III ou le Boiteux, fils du n° 4, régna de 550-530; donna une nouvelle constitution à la ville, où le pouvoir royal fut réduit à de très-étroites limites. — 6) Arcésilaüs III, fils du n° 5, régna de 530 à 514. — 7) Battus IV, sur la vie duquel nous n'avons aucun renseignement. — 8) Arcésilaüs IV, à la mort duquel, en 450, fut établi le gouvernement populaire.

Battus (-**i**), berger que Hermès

changea en pierre, pour avoir violé une promesse faite au dieu (Ovid. *Met.* 2, 702).

Baucis (voy. *Philemon*).

Bauli (-**orum**), collection de villas plutôt qu'une ville, entre Micenum et Baïes, en Campanie.

Bavius (-**i**) et **Mævius** (-**i**), deux mauvais poëtes qui attaquèrent les poésies de Virgile et d'Horace (Virg. *Ecl.* 3.)

Bebryces (-**um**), 1) peuple mythologique en Bithynie, d'origine thrace à ce qu'on croit. Leur roi Amycus fut tué par Pollux. — 2) Ancien peuple d'Ibérie sur la côte de la Méditerranée, au N. et au S. des Pyrénées.

Bedrĭăcum (-**i**), petite ville de la Gaule Cisalpine entre Crémone et Vérone, célèbre par la double défaite d'Othon et de Vitellius, 69 apr. J.-C.

Belesis ou **Belesys,** prêtre chaldéen à Babylone, qui, dit-on, de concert avec le Mède Arbacès, renversèrent le vieil empire assyrien. Plus tard Bélésis reçut d'Arbacès la satrapie de Babylone.

Belgæ (-**arum**), peuple d'origine germaine, habitant le N.-E. de la Gaule, borné au N. par le Rhin, à l'O. par l'Océan, au S. par la Sequana (Seine) et la Matrona (Marne), et à l'E. par le territoire des *Treviri*. C'étaient les plus braves habitants de la Gaule, et ils ne se soumirent à César qu'après une héroïque résistance.

Belgica (*Voy.* Gallia).

Belgium (-**i**), nom généralement appliqué au territoire des *Bellovaci* et des tribus soumises à ces derniers, les *Atrebates*, les *Ambiani*, les *Vellocasses*, les *Aulerci* et les *Caleti*. Le Belgium n'enfermait pas toute la contrée occupée par les *Belgæ*, car les *Nervii*, les *Remi*, etc. en étaient formellement en dehors.

• **Belides** (voy. *Belus*).

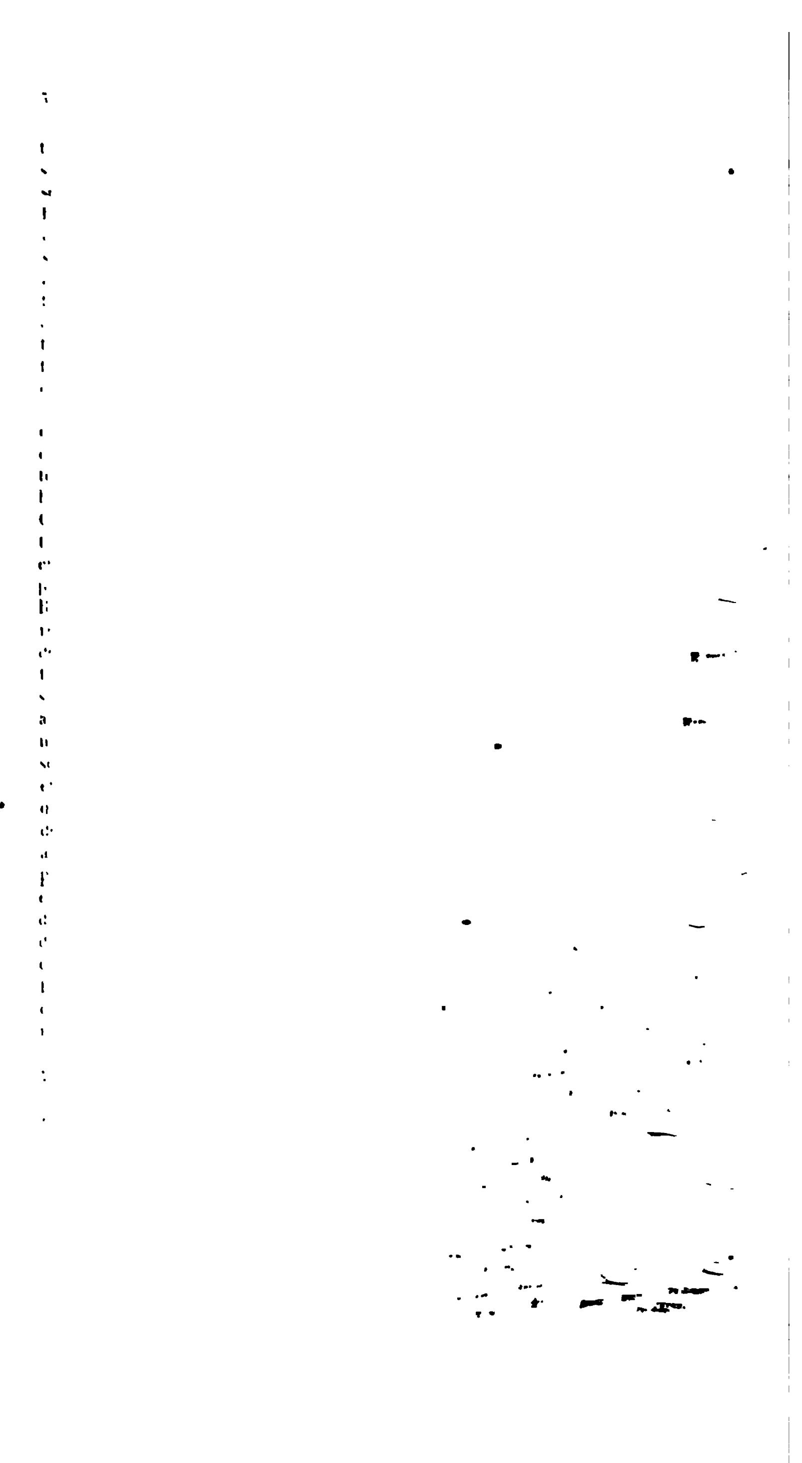
Belisărius (-**i**), le plus grand général de Justinien, détruisit le royaume des Vandales en Afrique et celui des Goths en Italie; en 563 ap. J.-C. il fut accusé d'avoir conspiré contre la vie de l'empereur. Selon une tradition populaire, il fut privé de ses biens et de la vue, et il mendia à Constantinople; mais, selon une tradition plus authentique, il fut simplement enfermé pendant un an dans son propre palais et puis rétabli dans ses honneurs. Il mourut en 565.

Bellĕrŏphon (-**ontis**) ou **Bellerophontes** (-**æ**), fils du roi corinthien Glaucus et d'Eurymédé, petit-fils de Sisyphe, appelé d'abord Hipponaüs. Son surnom lui fut donné pour avoir tué le Corinthien Bellérus. Pour se laver de ce meurtre, il s'exila chez Prœtus, roi d'Argos, dont l'épouse Antéa devint amoureuse du jeune héros; mais, comme ses offres furent rejetées, elle l'accusa auprès de son époux de lui avoir fait d'indignes propositions. Prœtus, ne voulant pas le tuer de ses propres mains, l'envoya à son beau-père Jobatès, roi de Lycie, avec une lettre où il lui était recommandé de mettre Bellérophon à mort. En conséquence Jobatès l'envoya combattre la Chimère, pensant que c'était l'envoyer à



Bellérophon prenant congé de Prœtus.

une mort assurée (voy. *Chimæra*). Ayant obtenu la possession du cheval ailé Pégase, Bellérophon s'éleva dans les airs et tua la Chimère. Jobatès, ainsi déçu, envoya Bellérophon contre les *Solymi* et ensuite contre les Amazones. Dans ces guerres il fut également vainqueur; à son retour à Lyca, attaqué par les plus braves Lyciens que Jobatès avait apostés, il les tua. Jobatès, voyant qu'il n'avait plus d'espoir de tuer le héros, lui donna sa fille (Philonoé, Anticléa ou Cassandra) en mariage et lui laissa son trône. A la fin Bellérophon attira sur lui la colère des dieux : consumé de chagrin, il erra seul dans le territoire aléien, évitant les traces des hommes : voilà ce que raconte Homère. Quelques traditions rapportent que Bellérophon voulut, monté sur Pégase, s'élever jusqu'au ciel; mais Jupiter envoya un



roi de Cyrène, et épouse de Ptolémée III Évergète; elle fut mise à mort par Ptolémée IV Philopator, son fils, 221. La fameuse chevelure de Bérénice, qu'elle consacra pour l'heureux retour de son mari parti pour la Syrie, devint, selon la renommée, une constellation (Catull. 67; Hygin, *P. A.* 2, 24; Justin. 26, 3.) — 4) autrement appelée Cléopâtre, fille de Ptolémée VIII Lathyrus, succéda à son père, 81 av. J.-C., et épousa Ptolémée X (Alexandre II), mais elle fut mise à mort par son époux le dix-neuvième jour de son mariage. — 5) fille de Ptolémée XI Aulétès, et sœur aînée de la fameuse Cléopâtre. Elle fut mise sur le trône par les habitants d'Alexandrie qui venaient de détrôner son père, 58. Elle épousa bientôt Archélaüs, mais elle fut mise à mort avec son mari, quand Gabinius rétablit Aulétès, 55. — 6) sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, qui fut mis à mort, 6 av. J.-C. Elle fut la mère d'Agrippa Ier. — 7) fille d'Agrippa Ier, épousa son oncle Hérode, roi de Chalcis, dont elle eut deux fils. Après la mort d'Hérode, 48 ap. J.-C., Bérénice, alors âgée de vingt ans, vécut avec son frère, Agrippa II, non sans soupçon de commerce incestueux. Elle gagna l'amitié de Titus, qui ne renonça à l'épouser que par crainte de blesser les Romains.

Bĕrĕnīce (-es), nom de plusieurs villes du temps des Ptolémées. Les plus importantes étaient :

1) Primitivement *Eziongeber* (ruines près d'Akabah), en Arabie, à l'extrémité du *sinus OElanites*, ou sur le bord E. de la mer Rouge (Joseph. *Ant.* 8, 6, 554).

2) Dans la haute Égypte, sur la côte de la mer Rouge, sur un golfe appelé *sinus Immundus*, aujourd'hui *Foul Bay*, où se trouvent encore des ruines. Elle reçut ce nom de la mère de Ptolémée IV Philadelphe, qui la bâtit, et fit de là une route jusqu'à Coptos; aussi devint-elle le principal centre de commerce de l'Égypte avec l'Inde et l'Arabie.

3) (Ben Ghazi, ru.) dans la Cyrénaïque, primitivement appelée Hespéris, lieu où la mythologie place le jardin des Hespérides. Elle prit son dernier nom de l'épouse de Ptolémée III Évergète.

Bergŏmum (i : Bergamo) ville des Orobii dans la Gaule Cisalpine, entre Comum et Brixia; plus tard elle devint un municipe.

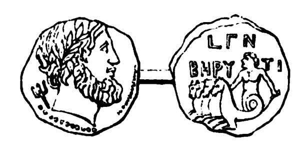
Bĕrœa (-æ), 1) (Verria), une des plus anciennes villes de la Macédoine au S. O. de Pella, à environ 20 milles de la mer. — 2) (Aleppo ou Haleb), ville de Syrie, près d'Antioche, agrandie par Séleucus Nicator, qui lui donna le nom macédonien de *Berœa*. Elle est appelée Helbon ou Chelbon dans Ezéchiel (XXVII, 18), nom qui est resté dans la moderne Haleb, que les Européens changent en Aleppo.



Berœa en Syrie.

Bērōsus (-i), prêtre de Bélus à Babylone, vécut sous le règne d'Antiochus II (261-246 av. J.-C.) et écrivit en grec une histoire de la Babylonie. Quelques fragments de cet ouvrage ont été conservés par Josèphe, Eusèbe et les Pères de l'Église.

Bērȳtus ou **Bĕrȳtus** (-i : Beireut), un des plus anciens ports de mer de la Phénicie, à moitié chemin de Byblos et de Sidon. Elle fut détruite par le roi syrien Tryphon (140 av. J.-C.) et restaurée par Agrippa, sous Auguste, qui en fit une colonie. Elle devint plus tard un illustre centre d'instruction.


Béryte en Phénicie.

Bessi (-orum), peuple de Thrace, fier et puissant, qui habitait près du mont Hémus jusqu'au Pont-Euxin.

Bessus (-i), satrape de la Bactriane, sous Darius III, dont il se rendit maître après la bataille d'Arbelles (331 av.

J.-C.). Poursuivi par Alexandre l'année suivante, Bessus fit mourir Darius et s'enfuit à Bactres où il prit le titre de roi. Il fut livré par deux de ses gardes à Alexandre, qui le fit mettre à mort (Curt. 5, 7-13; 7, 3-10; Arrian, 3, 19-22; 3, 28; 4, 7; Plut. *Alex.* 42 et suiv.).

Betasii (**-orum**), peuple de la Gaule Belgique, entre les *Tungri* et les *Nervii*, dans le voisinage de Beetz, dans le Brabant.

Bĭānor (**-ŏris**), appelé aussi Ocnus ou Aucnus, fils de Tibéris et de Manto, bâtit Mantoue, dit-on, et lui donna le nom de sa mère.

Bias (**-antis**), 1) frère de Mélampus le prophète (Hom. *Od.* 11; Paus. 2, 6, 18, 4, 34; Apollod. 1, 9). — 2) de Priène en Ionie, un des sept sages de la Grèce, florissait vers 550 av. J.-C. (Diog. 1; Plut. *Sympos.*; Paus. 10, 24; Val. Max. 7, 2).

Bĭbăcŭlus, M. Furius (**-i**), poëte romain, né à Crémone, écrivit un poëme des guerres de César en Gaule, et un autre intitulé Æthiopis. Ils ont été tous les deux tournés en ridicule par Horace (*Sat.* 2, 5, 41; Quintil. 10).

Bibracte (**-es** : Autun), capitale des Éduens dans la Gaule Lyonnaise; appelée plus tard Augustodunum.

Bibrax (**-actis**) (Bièvre), ville des Rémois dans la Gaule Belgique, non loin de l'Aisne.

Bĭbŭlus, M. Calpurnius (**-i**), édile curule en 65 av. J.-C., préteur en 62, consul en 59 avec J. César pour collègue. Il fut un partisan chaleureux du parti aristocratique, mais il était incapable de résister à la puissante association de César, Pompée et Crassus. Après un essai malheureux pour s'opposer à la loi agraire de César, il s'enfuit de l'assemblée populaire. Aussi disait-on en plaisantant qu'il était collègue de Jules et de César. Dans la guerre civile il commanda la flotte de Pompée dans l'Adriatique; il mourut en 48. Il avait épousé Porcia, la fille de Caton d'Utique (Suet. *Jul. Cæs.* 20).

Bidis (**-is**), petite ville de Sicile, à l'O. de Syracuse.

Bigerra (**-æ**), ville des Oretani dans l'Espagne Tarraconnaise.

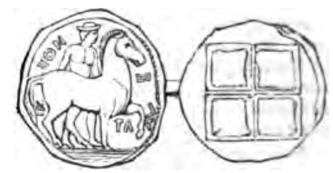
Bigerriones (**-um**) ou **Bigerri** (**-orum**) peuple de l'Aquitaine près des Pyrénées.

Bilbilis (**-is** : Baubola), ville des *Celtiberi* dans l'Espagne Tarraconnaise; lieu de naissance du poëte Martial.

Bingĭum (**-i** : Bingen), ville sur le Rhin dans la Gaule Belgique.

Bion (**-onis**), 1) de Smyrne, poëte bucolique, florissait vers 280 av. J.-C.; passa les dernières années de sa vie en Sicile, où il fut empoisonné. Le style de Bion est raffiné, sa versification est coulante et délicate. — 2) de Borysthène, près de l'embouchure du Dniéper, florissait vers 250 av. J.-C. Dans sa jeunesse il fut esclave; son maître, qui était rhéteur, lui donna la liberté. Il étudia à Athènes et plus tard vécut longtemps à la cour d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine. Bion était renommé pour ses mots plaisants : d'où l'expression d'Horace : *Bioneis sermonibus et sale nigro.*

Bisaltia (**-æ**), district de Macédoine, sur la rive O. du Strymon, habité par une peuplade thrace.



Bisaltia.

Bisanthe (**-es** : Rodosto), plus tard Rhædestum ou Rhædestus, ville de Thrace, sur la Propontide, avec un bon port.

Bistŏnes (**-um**), peuple thrace entre le mont Rhodope et la mer Égée, sur le lac Bistonis, près d'Abdère. A cause du culte de Dionysus en Thrace, les Bacchantes étaient appelées *Bistonides*.

Bīthȳnia (**-æ**), district d'Asie Mineure, borné à l'O. par la Mysie, au N. par le Pont-Euxin, à l'E. par la Paphlagonie, au S. par la Phrygie *Epictetus*; il fut d'abord possédé par des tribus thraces des environs du Strymon, appelées *Thyni* et *Bithyni* : les premiers habitaient la côte et les autres dans l'intérieur. Ce pays fut conquis par les Lydiens et plus tard devint une partie de l'empire perse

sous Cyrus, où il fut gouverné par les satrapes de Phrygie. Pendant la décadence de l'empire perse, la partie N. de ce pays se rendit indépendante, sous des princes nationaux, qui résistèrent à Alexandre et à ses successeurs et fondèrent un royaume qui dura jusqu'à la mort de Nicomède III (74 av. J.-C.), lequel légua son royaume aux Romains; sous Auguste, elle devint une province proconsulaire. Le territoire était fertile, coupé de montagnes boisées, dont la plus haute était l'Olympe Mysien, à l'extrémité S.

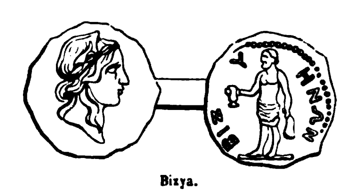
Bĭtōn (-ōnis) et **Clĕōbis** (-is), fils de Cydippe, prêtresse d'Héra à Argos. Ils furent célèbres par leur affection pour leur mère, dont ils traînèrent le char un jour de fête jusqu'au temple d'Héra, distant de 45 stades. La prêtresse pria la déesse de leur accorder ce qu'il y a de meilleur pour les mortels : tous deux moururent pendant la nuit dans le temple.

Bĭtūrĭges (-um), peuple considérable et puissant de la Gaule Aquitaine : avaient d'abord la suprématie sur tous les peuples celtes de la Gaule. Ils étaient divisés en deux tribus :

1 Bit. Cubi, avec Avaricum pour capitale (Bourges);

2 Bit. Vivisci ou Urisci; leur capitale était Burdigala (Bordeaux), sur le bord de la Garonne.

Bizya, βιζύη, v. de Thrace, capitale de la tribu des Asti (Steph. B.; Solin. 10; Plin. 4, 18).



Bizya.

Blemyes (-um), peuple éthiopien, sur la frontière de la haute Égypte.

Blosius ou **Blossius** (-i), nom d'une noble famille de Campanie. Un membre de cette famille, C. Blosius, de Cumes, fut philosophe, disciple d'Antipater de Tarse, et ami de Tib. Gracchus.

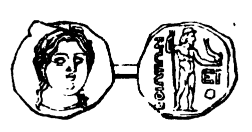
Boadicea (-æ), reine des *Iceni* dans la Bretagne, traitée avec ignominie par les Romains, qui lui ravirent ses deux filles; elle excita une sédition des Bretons contre leurs oppresseurs pendant l'absence de Suétonius Paulinus, le gouverneur romain, pour une expédition dans l'île de Mona. Elle s'empara de la colonie romaine de Camalodunum, de Londinium et d'autres places; et enfin elle tua 70,000 Romains ou alliés. Cependant elle fut défaite par Suétonius Paulinus et elle se donna la mort, 61 av. J.-C. (Tac. *Ann.* 14, 11, 34, 37; id. *Agric.* 16).

Bocchus (-i), 1) roi de Mauritanie, et beau-père de Jugurtha, avec qui d'abord il fit la guerre contre les Romains, mais que plus tard il livra à Sylla, questeur de Marius, 106 av. J.-C. (Sall. *Jug.* 97-101; 113; Plut. *Mar.* 32; Syll. 3). — 2) fils du précédent, prit part aux guerres civiles. Il fut confirmé par Auguste dans la possession de son trône (Hirt. *B. Afr.* 25. Dio Cass. 49, 33).

Bodotria (-æ) ou **Boderia** (æ) ou **Æstuarium** (-i) (Firth of Forth), marais sur la côte E. du Scotland.

Bœbe (-es), ville de la Pélasgiotide en Thessalie, à l'O. du lac Bœbeis.

Bœōtia (-æ), district de Grèce, borné au N. par la Locride des Opuntiens, à l'E. par la mer d'Eubée, au S. par l'Attique, la Mégaride, et le golfe de Corinthe, à l'O. par la Phocide. Il est presque entouré de montagnes, dont les principales étaient l'Hélicon et le Parnasse à l'O., le Cithéron et le Parnès au S., les monts Opuntiens au N., et une chaîne de montagnes sur la côte de la mer à l'E. Ce pays contient plusieurs plaines fertiles, dont les plus importantes étaient les vallées de l'Asopus et du Céphisse. Les Béotiens étaient un peuple éolien, qui avait primitivement occupé Arné en Thessalie; il en fut chassé par les Thessaliens 60 ans après la guerre de Troie. Alors ils émigrèrent dans le pays qui prit depuis le nom de Béotie; ils en chassèrent les anciens habitants ou les incorporèrent à leur nation. La Béotie était divisée en 14 États indépendants, qui formaient une ligue, avec Thèbes pour capitale. Les premiers magistrats de la confédération étaient appelées Béotarques et élus pour un an. Le gouvernement dans la plupart des États était aristocratique.



Béotie.

Bŏēthĭus (-**i**), Boèce, homme d'État romain et écrivain, né vers 470 ap. J.-C.; célèbre par son savoir universel, et particulièrement par ses connaissances dans la philosophie grecque. Il eut d'abord un grand crédit auprès de Théodoric le Grand; mais, ayant excité ses soupçons, il fut jeté en prison et plus tard mis à mort. Ce fut durant sa captivité qu'il composa son célèbre ouvrage, *De consolatione Philosophiæ,* qui nous est parvenu.

Boeum (-**i**), ville ancienne de la tétrapole dorienne.

Bŏĭi (-**orum**), un des plus puissants peuples de la Celtique; ils passent pour avoir habité d'abord la Gaule Transalpine, mais on ne sait quelle partie de ce pays. A une époque reculée ils émigrèrent, divisés en deux grands corps, dont l'un traversa les Alpes et s'établit dans le pays limité par les Apennins et le Pô; l'autre traversa le Rhin et s'établit dans la partie de la Germanie appelée Boihemum (Bohemia) et entre le Danube et le Tyrol. Les Boïens d'Italie soutinrent une longue et terrible lutte avec les Romains, mais à la fin ils furent soumis par le consul P. Scipion, 191 av. J.-C., et furent en conséquence incorporés à la Gaule Cisalpine. Les Boïens de Germanie maintinrent leur indépendance pendant longtemps, mais ils furent enfin réduits et chassés de leur pays (Liv. 5, 35; 10, 26 sq.; Cæs. *B. G.* 1, 4, 29; Pol. 2, 20-35).

Bŏla (-**æ**) ou **Bŏlæ**, **Vŏlæ** (-**arum**), ville ancienne des Èques, appartenant à la ligue latine.

Bolbe (**es**), lac de Macédoine, qui par une petite rivière se décharge dans le golfe de Strymon près de Bromiscus et d'Aulon.

Bolbĭtīne (-**es** : Rosette), ville de la basse Égypte, à l'embouchure d'un des bras du Nil (le plus occidental), appelé embouchure Bolbitine.

Bŏmilcar (-**ăris**), Numide, confident intime de Jugurtha. Quand Jugurtha alla à Rome, 109, Bomilcar fit assassiner par lui Massiva. En 107 il conspira contre Jugurtha lui-même (Sall. *Jug.* 35; 70).

Bomius (-**i**) **mons,** partie occidentale du mont Œta en Étolie, habitée par les Bomienses.

Bona Dea (-**æ**), divinité romaine, représentée comme la sœur, l'épouse ou la fille de Faunus; appelée elle-même *Fauna, Fatua* ou *Oma.* Elle était honorée à Rome comme une divinité chaste et prophétique; elle ne révélait ses oracles qu'aux femmes, comme Faunus ne s'adressait qu'aux hommes. Sa fête se célébrait chaque année le 1er mai, dans la maison du consul ou du préteur; des sacrifices lui étaient offerts au nom du peuple romain tout entier. Les cérémonies étaient présidées par les Vestales, et aucun homme ne pouvait y être admis. P. Clodius profana ces mystères sacrés en entrant dans la maison de César sous le déguisement d'une femme, 62 av. J.-C. (Cic. *ad Att.* 2, 4; *de Har. resp.* 17).

Bonna (-**æ**), (Bonn) ville sur le bord du Rhin, dans la basse Germanie et sur le territoire des Ubiens; forteresse importante des Romains et quartier régulier d'une légion romaine.

Bononia (-**æ**), 1) (Bologna), ville de la Gaule Cispadane, originairement appelée Felsina; autrefois ville étrusque et capitale de l'Étrurie. Plus tard elle tomba au pouvoir des Boiens, mais elle fut colonisée par les Romains lors de la soumission des Boiens, 191 av. J.-C.; son nom de Felsina fut changé en celui de Bononia. — 2) (Boulogne), ville dans le N. de la Gaule. Voy. *Gesoriacum.*

Bootes (voy. Arcturus).

Borbetomagus (-**i** : Worms), appelée aussi Vangiones, et plus tard Wormatia, ville des *Vangiones* sur le bord du Rhin dans la basse Germanie.

Bŏrĕas (-**æ**), vent du N. ou plus exactement vent du N. N. E., était, dans la mythologie, fils d'Astræus et d'Éos, frère d'Hespérus, de Zéphyrus et de Notus. Il habitait dans une caverne du mont Hæmus en Thrace. Il enleva Orithyie, fille d'Érechthée, roi de l'Attique, dont il eut Zéthès, Calaïs, et Cléopatra (épouse de

Phinée), qui pour cela furent appelés Boréades. Dans la guerre médique, Borée témoigna son amitié aux Athéniens en détruisant les vaisseaux des Barbares. Borée était honoré à Athènes, où l'on célébrait en son honneur les fêtes appelées *Boreasmi*.



Borée.

Bŏrysthĕnes (-**is** : Dnieper), plus tard Danapris, rivière de la Sarmatie européenne; elle se jetait dans le Pont-Euxin. Près de son embouchure et à sa jonction avec l'Hypanis, était la ville de *Borysthenes* ou *Borysthenis* (Kudak), appelée aussi Olbia, Olbiopolis, et Miletopolis, colonie de Milet, et la plus importante des villes grecques au N. de l'Euxin.

Bospŏrus (**i**) : gué des Bœufs, nom de plusieurs détroits, mais spécialement affecté à deux : 1) Bosphore de Thrace (canal de Constantinople), qui joignait la Propontide ou mer de Marmara avec le Pont-Euxin (mer Noire). Selon la tradition, il fut appelé *Bosporus* à cause d'Io, qui le passa sous la forme d'une génisse. A l'entrée du Bosphore se trouvaient les fameuses *Symplégades*. Darius construisit un pont sur le Bosphore quand il envahit la Scythie. — 2) Bosphore Cimmérien (détroit de Kaffa), joignait le Palus-Méotide ou mer d'Azof avec le Pont-Euxin ou mer Noire. Il formait avec le Tanaïs (Don) la frontière de l'Asie et de l'Europe; il devait son nom aux *Cimmerii* qui, suppose-t-on, habitèrent dans le voisinage. Sur la côte européenne du Bosphore, la Crimée moderne, les Milésiens fondèrent la ville de Panticapæum, appelée aussi Bosporus, et les habitants de Panticapæum fondèrent plus tard la ville de *Phanagoria* sur la côte asiatique du détroit. Panticapæum devint la résidence d'une race de rois fréquemment mentionnés dans l'histoire sous le nom de rois du Bosphore.

Bostra (**-orum**) (*Busrah*), ville d'Arabie, dans une oasis de l'Arabie Déserte, au S. de *Damascus*.

Bottia ou **Bottiæa** (**-æ**), district en Macédoine, sur la rive droite de l'Axius, qui au temps de Thucydide s'étendait à l'O. jusqu'à la Piérie. Les *Bottiæi* étaient un peuple thrace. Chassés de leur pays par les Macédoniens, ils s'établirent dans une partie de la Chalcidice macédonienne, au N. d'Olynthe : cette partie de la Chalcidice fut appelée *Bottice*.

Bottice (voy. Bottia).

Bŏvīānum (Bojano), capitale des Pentri dans le Samnium.

Bŏvillæ (**-arum**), ancienne ville du Latium au pied du mont Albain, sur la voie Appienne, à environ 10 milles de Rome. C'est près de là que Clodius fut tué par Milon (52 av. J.-C.) (Cic. *Mil.*) La *gens Julia* y avait un *sacrarium* (Tac. *Ann.* 2, 41; 15, 23).

Brachmānæ (**-arum**) ou **Brachmānes** (**-ium**), nom employé par les anciens géographes, tantôt pour désigner une caste de prêtres de l'Inde (Brahmines), tantôt pour désigner tout autre peuple adonné au brahminisme, et quelquefois pour des tribus particulières.

Branchĭdæ (**-arum** : Jeronda), plus tard *Didyma* ou *Didymi*, place sur les côtes de l'Ionie, un peu au S. de Milet, célèbre par son oracle d'Apollon, nommé *Didymeus*. Cet oracle, que les Ioniens avaient en très-haute estime, passait pour avoir été fondé par Branchus, fils d'Apollon et d'une femme milésienne. Les descendants de ce Branchus, les *Branchidæ*, étaient les ministres héréditaires de cet oracle. Le temple, appelé *Didymæum*, fut détruit par Xerxès et reconstruit. Les ruines offrent un beau modèle de l'architecture ionique.

Brasidas (**-æ**), le Spartiate le plus distingué dans la première partie de la guerre du Péloponnèse. En 424 av. J.-C., à la tête d'une petite troupe, par une marche habile à travers le pays hostile des Thessaliens, il prit possession de quelques-unes des villes de Macédoine

soumises à Athènes ; la plus importante était Amphipolis. En 422 il gagna une brillante victoire sur Cléon, qui avait été envoyé avec des troupes athéniennes, pour recouvrer Amphipolis, mais il fut tué dans la bataille. Il fut enterré dans la ville et les habitants l'honorèrent comme un héros par des sacrifices et des jeux annuels (Thuc. 2, 25, 93 ; 4, 78 sq. ; 120-135).

Bratuspantium (-i), capitale des Bellovaques dans la Gaule Belgique.

Brauron (-onis), dème de l'Attique, sur la côte E. et sur l'Érasinus ; avait un temple célèbre d'Artémis (Diane), qui de là fut appelée *Brauronia*.

Brennus (-i), 1) chef des Gaulois Sénonais qui, en 390 av. J.-C., passèrent les Apennins, défirent les Romains sur les bords de l'Allia, et prirent Rome. Après avoir assiégé le Capitole pendant six mois, il quitta la ville en recevant 1,000 livres d'or comme rançon du Capitole, et retourna dans son pays. Mais plus tard il fut rapporté par la tradition populaire que Camille et une armée romaine, s'étant montrés au moment où l'on pesait l'or, défirent Brennus et tuèrent ses soldats jusqu'au dernier (Liv. 5, 33-49 ; Pol. 1, 6 ; Justin. 6, 6). — 2) Chef des Gaulois qui envahirent la Macédoine et la Grèce en 280 et 279 av. J.-C. En 279 ils pénétrèrent dans le S. de la Grèce, mais ils furent défaits près de Delphes ; la plupart des soldats de Brennus périrent et lui-même mit fin à sa vie (Justin, 24, 6 ; Paus. 10, 19-33).

Breuni (-orum), peuple de Rhétie, établi dans le Tyrol (Hor. *Od.* 4, 14, 11 ; Plin. 3, 30 ; Ptol. 3, 20).

Briareus (voy. Ægæon).

Brĭgantes (-um), la plus puissante des tribus bretonnes ; habitaenit tout le pays au N. de l'île, depuis l'Abus (Humber) jusqu'au retranchement romain, à l'exception du S.-E. du Yorkshire, qui était habité par les Parisii. Les Brigantes habitèrent ensuite la plus grande partie du Yorkshire, tout le Lancashire, le Durham, le Westmoreland et le Cumberland. Leur capitale était Éboracum. Ils furent conquis par Pétilius Céréalis, sous le règne de Vespasien. Il y eut aussi une tribu de Brigantes dans le S. de l'Irlande, entre le Birgus (Barron) et la Dabrona (Blackwater) dans le pays de Waterford et de Tipperary.

Brīgantīnus (-i) lacus (lac de Constance), appelé aussi Venetus et Acronius, à travers lequel coule le Rhin ; au S. habitaient les Helvetii ; au S.-E. les Rhætii et au N. les Vindelici (Ammian. 15, 4).

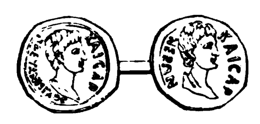
Briseis (-idos), fille de Briseus, de Lyrnesse, tomba entre les mains d'Achille, à qui Agamemnon la ravit. De là la dispute des deux héros (voy. *Achelles*). Son véritable nom était Hippodamia (Hom. *Il.* 1, 2, et passim ; Ovid. *Heroid.* ; *de Art. am.* 3, 2 et 3 ; Propert. 2, 8, 20 et 22 ; Pausan. 5, 24 ; Hor. *Od.* 2, 4).

Brĭtannia (-æ), l'île d'Angleterre et du Scotland, que l'on appelait aussi Albion ; l'Hibernia ou Ireland, dont il est ordinairement parlé comme séparée de la Bretagne, est quelquefois comprise sous le nom général d'*nsulæ Britannicæ*, dénomination qui comprenait aussi les petites îles autour de la côte de la Grande-Bretagne. Les Bretons étaient Celtes et appartenaient à la branche dite Cymry. Leurs usages et coutumes étaient en général les mêmes que chez les Gaulois ; mais, séparés plus que ces derniers des peuples civilisés, ils conservèrent la religion celtique avec plus de pureté ; le druidisme, selon César, passa de Gaule en Bretagne. Les Bretons conservèrent aussi plusieurs des coutumes barbares des Celtes. Ils peignaient leurs corps avec une couleur bleue, extraite de la guède, pour se rendre plus terribles dans la bataille ; ils avaient les femmes en commun. En dernier lieu les Belges, quittant la Gaule, vinrent s'établir au S. et à l'E., sur les côtes, et refoulèrent les Bretons dans l'intérieur de l'île. Ce ne fut qu'assez tard que les Grecs et les Romains connurent la Bretagne. A une époque reculée les Phéniciens visitèrent les îles Scilly et les côtes du Cornwall pour en tirer de l'étain, mais ils gardèrent leur secret ; il transpira seulement qu'il y avait dans la partie septentrionale de l'Océan les îles de l'étain ou *Cassitérides*. La première connaissance positive que les Grecs eurent de la Bretagne leur fut donnée par des marchands de Marseille vers le

temps d'Alexandre le Grand et particulièrement à la suite du voyage de Pythéas qui fit presque le tour de la Bretagne. Depuis cette époque fut accréditée l'opinion que cette île avait la forme d'un triangle. Une autre méprise, qui se maintint longtemps, ce fut la position de ce pays relativement à la Gaule et à l'Espagne. Comme la côte N.-O. de l'Espagne était supposée s'avancer loin au N., et la côte O. de la Gaule se prolonger au N.-E., la partie inférieure de la Bretagne était considérée comme située entre la Gaule et l'Espagne. Les Romains pénétrèrent en Bretagne pour la première fois lors de l'invasion de César. Il débarqua deux fois en Bretagne (55 et 54 av. J.-C.), et, quoique la seconde fois il eût conquis la plus grande partie du S.-E. de l'île, il ne put cependant y faire un établissement fixe; après son départ les Bretons continuèrent de vivre indépendants. Les Romains ne firent pas de nouvelles tentatives de conquête pendant environ cent ans. Sous le règne de Claude (43 ap. J.-C.), ils débarquèrent de nouveau en Bretagne, et conquirent le pays au S. de la Tamise. Ils étendirent successivement leur domination sur les autres parties de l'île; la grande victoire de Suétonius Paulinus (61) sur les Bretons, qui s'étaient révoltés sous la conduite de la reine *Boadicea*, affermit encore leur domination. Sous Vespasien, les Romains firent plusieurs expéditions heureuses contre les *Silures* et les *Brigantes;* la soumission du S. de la Bretagne fut enfin complétée par Agricola, qui en sept campagnes (78-84) soumit toute la partie de l'île vers le nord jusqu'au détroit de Forth (en Écosse) et jusqu'à la Clyde; entre ces deux points il s'éleva une série de forteresses pour protéger les possessions romaines contre les incursions des barbares du N. de l'Écosse. La partie romaine de la Bretagne fut alors appelée *Britannia Romana* et la partie septentrionale, habitée par les Calédoniens, fut dite *Britannia Barbara* ou *Caledonia*. Cependant les Romains reculèrent un peu vers le N. sous le règne d'Adrien et firent un rempart de gazon, depuis l'*æstuarium Ituna* (détroit de Solway) jusqu'à l'océan Germanique, qui forma la frontière N. de leur domination. Sous le règne d'Antonin le Pieux les Romains étendirent de nouveau leurs frontières jusqu'au point où les avait portées Agricola, et élevèrent un rempart qui unissait le détroit de Forth et la Clyde, dont les restes sont appelés *Grimes Dyke*. « Grime » en langue celtique signifie « grand, puissant ». Plus tard les Calédoniens forcèrent ce rempart; leurs dévastations nombreuses dans les possessions romaines obligèrent l'empereur Sévère à venir lui-même en Bretagne, 208. Il mourut dans l'île à Éboracum (York) en 211, après avoir élevé un solide rempart de pierres, depuis Solway jusqu'à l'embouchure de la Tyne, un peu au N. du rempart d'Adrien. Là s'arrêtèrent les conquêtes des Romains. Quand Dioclétien et Maximien résignèrent l'empire (305), la Bretagne tomba en partage à Constantius, qui mourut à Éboracum en 306; le fils de ce dernier, Constantin, prit dans l'île le titre de César. Bientôt après les Calédoniens, qui alors apparaissent sous les noms de Pictes et de Scots, forcent le rempart de Sévère; les Saxons ravagent les côtes de Bretagne; la puissance affaiblie des Romains était incapable de porter à la province une assistance efficace. Sous le règne d'Honorius, Constantin, qui avait été proclamé empereur en Bretagne (407), retira toutes les troupes romaines qui se trouvaient dans l'île, pour se rendre maître de la Gaule. Les Bretons furent alors laissés exposés aux ravages des Pictes et des Scots, et à la fin, en 447, ils appelèrent les Saxons à leur secours; ces derniers devinrent à leur tour maîtres de la Bretagne. Les possessions romaines formèrent jusqu'au règne de Sévère une seule province gouvernée par un lieutenant de l'empereur. Sévère divisa le pays en deux provinces, et Dioclétien en quatre.

Britannicus (-i), fils de l'empereur Claude et de Messaline; il était né en 42 apr. J.-C. Agrippine, la seconde femme de Claude, séduisit l'empereur, lui fit adopter son propre fils, Néron, et lui donna la prééminence sur Britannicus. Néron monta sur le trône en 54 et fit em-

poisonner Britannicus l'année suivante (Suet. *Claud.* 27 ; Tac. 60 ; *Ann.* 12, 25, 41 ; 13, 16, 17 ; Dio Cass. 60, 32).



Britannicus, fils de Claude, mort en 55 ap. J.-C.

Brĭtŏmartis (**-is**), nymphe de Crète, fille de Zeus (Jupiter) et de Carmé ; elle fut aimée de Minos, qui la poursuivit neuf mois, jusqu'à ce qu'enfin elle se jeta dans la mer, où Artémis (Diane) la changea en déesse (Paus. 2, 30 ; 3, 14).

Brĭxellum (**-i**) : Bregalla ou Brescella, ville sur la rive droite du Pô dans la Gaule Cisalpine, où l'empereur Othon se donna la mort.

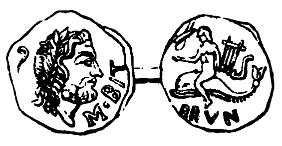
Brixia (**-æ**), Brescia, ville de la Gaule Cisalpine sur la route de Comum à Aquileia ; elle est traversée par la rivière Mella.

Brŏmĭus, surnom de Dionysus (Bacchus), c.-à-d. dieu bruyant, à cause de ses fêtes bruyantes (de βρέμω).

Brontes (voy. *Cyclopes*).

Bructĕri (**-orum**), peuple de Germanie, établi sur les deux rives de l'Amisia (Ems) et s'étendant au S. jusqu'à la Luppia (Lippe). Les Bructères se joignirent aux Bataves dans leur révolte contre les Romains, 69 apr. J.-C. (Tac. *Ann.* 13, 56 ; *Hist.* 4, 21 ; 5, 18 ; Plin. *Ep.* 2, 7).

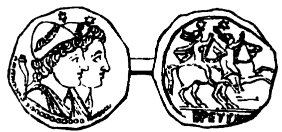
Brundusium ou **Brundisium** (**-i**), Brindisi, ville de Calabre, sur un petit golfe de l'Adriatique, formant un excellent port, auquel la place devait son importance. La voie Appienne finissait à Brundusium, et c'était le lieu ordinaire où l'on s'embarquait pour la Grèce et pour l'Est. Elle fut conquise et colo-



Brindes.

nisée par les Romains, 245 av. J.-C. Le poëte Pacuvius y était né, et Virgile y mourut à son retour de Grèce (Cæs. *B. C.* 1, 25).

Bruttium (**-i**), **Bruttius** et **Bruttiorum ager**, plus ordinairement appelé Bruttii, du nom même des habitants : c'était l'extrémité S. de l'Italie, séparée de la Lucanie par une ligne tracée de l'embouchure du Laus à Thurii, et entourée des trois autres côtés par la mer. C'était le pays appelé anciennement Œnotria et Italia. La contrée est montagneuse, car les Apennins la traversent jusqu'au détroit de Sicile ; elle contient d'excellents pâturages, et dans les vallées produit d'excellent blé, des olives et des fruits. Les premiers habitants de ce pays étaient les Œnotriens. Plus tard quelques Lucaniens, se séparant de leurs compatriotes, prirent possession du pays, et dès lors furent appelés Bruttii ou Brettii, qui, dans le langage des Lucaniens, signifie « rebelles. » Ce peuple n'habita que l'intérieur du pays ; la côte était tout entière à des colonies grecques. A la fin de la seconde guerre punique, où les Bruttii avaient été les alliés d'Hannibal, ils perdirent leur indépendance et furent traités par les Romains avec une grande sévérité. Ils furent déclarés esclaves publics et employés comme licteurs ou serviteurs des magistrats.



Bruttium.

Brutus (**-i**), famille de la *gens Junia*.

1) L. Junius Brutus, fils de M. Junius et de Tarquinia, sœur de Tarquin le Superbe. Son frère aîné avait été mis à mort par Tarquin, et lui-même n'échappa au même sort qu'en feignant la folie : de là le surnom de Brutus. Quand Lucrèce se fut poignardée, Brutus excita les Romains à chasser les Tarquins, après le bannissement desquels il fut élu consul avec Tarquinius Collatinus pour collègue. Il préféra son pays à ses enfants, dont il mit deux à mort, coupables d'avoir voulu ré-

tablir les Tarquins. Il tomba sur le champ de bataille la même année, en combattant contre Aruns, fils de Tarquin. Brutus est le grand héros des légendes sur l'expulsion des Tarquins. — 2) D. Junius Brutus, surnommé Gallæcus ou Callaïcus, consul en 138, conquit une grande partie de la Lusitanie. Ce fut de ses victoires sur les Gallæci qu'il tira son surnom. Il était le patron du poëte L. Accius, et il était très-versé dans les littératures grecque et romaine. — 3) D. Junius Brutus, consul en 77, mari de Sempronia qui eut une intrigue avec Catilina. — 4) D. Junius Brutus, adopté par A. Postumius Albinus, d'où son nom de Brutus Albinus. Il fut consul en 99. Il servit sous César dans la Gaule et pendant les guerres civiles; cependant il prit part à la conspiration contre la vie de César. Après la mort de ce dernier (44), il se rendit dans la Gaule Cisalpine qui lui avait été promise par César et qu'il refusa de rendre à Antoine, qui obtint du peuple cette province. Antoine marcha contre lui et l'assiégea dans Modène jusqu'en avril 43, où les consuls Hirtius et Pansa, réunis à Octave, firent lever le siége. Brutus obtint seulement la vie sauve. Antoine se préparait à marcher contre lui par le N. avec une grande armée; Octave, qui avait déserté le sénat, devait l'attaquer par le S. Il fut trahi par Camillus, chef gaulois, et mis à mort par Antoine, 43. — 5) M. Junius Brutus, marié à Servilia, la belle-sœur de Caton d'Utique. En 77 il épousa la sœur de Lépide et fut mis à la tête des forces de la Gaule Cisalpine, où il fut tué par ordre de Pompée. — 6) M. Junius Brutus, appelé aussi Tyrannicide, fils du n° 5 et de Servilia. Il perdit son père, quand il n'avait encore que huit ans; son oncle Caton l'entraîna dans le parti aristocratique. Aussi, dans la guerre civile, 49, il suivit Pompée, le meurtrier de son père. Après la bataille de Pharsale, 48, il fut non-seulement pardonné par César, mais il en reçut de grandes marques de confiance et de faveur. César le fit gouverneur de la Gaule Cisalpine en 46 et préteur en 44 et lui promit le gouvernement de la Macédoine. Malgré tant de motifs de reconnaissance, il se laissa persuader par Cassius d'entrer dans la conspiration contre César, sous le prétexte illusoire de rétablir la république. Après le meurtre de César, Brutus resta quelque temps en Italie et alla ensuite prendre possession de son gouvernement de Macédoine. Il fut rejoint par Cassius, qui commandait en Syrie, et leurs forces unies furent opposées à celles d'Octavien et d'Antoine. Deux batailles furent livrées dans le voisinage de Philippes (42); dans la première Brutus fut vainqueur, quoique Cassius eût été vaincu; mais dans la deuxième Brutus fut défait et il mit fin à ses jours. L'épouse de Brutus, Porcia, était fille de Caton. Brutus fut un grand amateur des belles-lettres et de la philosophie, mais il paraît n'avoir eu que peu de jugement et d'originalité. Il écrivit plusieurs ouvrages qui tous ont péri. Il fut amicalement en correspondance avec Cicéron, qui lui dédia plusieurs de ses ouvrages et donna même le nom de Brutus pour titre à un de ses livres sur l'art oratoire.

Brȳgi (**-orum**) ou **Bryges** (**-um**), peuple barbare dans le N. de la Macédoine. Les Phrygiens passèrent chez les anciens pour être une fraction de ce peuple, qui dans les temps primitifs émigra en Asie (voy. *Phrygia*).

Bŭbassus (**-i**), ancienne ville de Carie, à l'E. de Cnide; elle donna son nom à une baie (*Bubassius sinus*) et à la péninsule sur laquelle elle s'élève.

Bŭbastis (**-is**) ou **Bubastus** (**-i**), capitale du nome appelée *Bubastites* dans la basse Égypte, sur le bord oriental de l'embouchure Pélusienne du Nil; elle fut le siége principal du culte de la déesse Bubastis, que les Grecs identifièrent avec Artémis (Diane).

Bŭcĕphăla ou **-ia** (**-æ**) Jhelum : ville sur l'Hydaspe dans le N. de l'Inde, bâtie par Alexandre, après la bataille contre Porus, en mémoire de Bucéphale, qui y mourut après avoir fait toutes les campagnes. Ce cheval fut acheté 13 talents par Philippe, et personne ne pouvait le monter qu'Alexandre.

Bucephalus (**-i**), nom du cheval d'Alexandre (voy. *Bucephala*).

Bŭdīni (**-orum**), peuple scythe, qui habitait au N. des *Sauromatæ* dans les steppes méridionales de la Russie.

Bullis (**-idis**), ville d'Illyrie, sur la côte, au S. d'Apollonia.

Buprăsium (**-i**), ancienne ville d'Élis, mentionnée dans l'Iliade (2, 615).

Būra (**-æ**), une des douze villes d'Achaïe, détruite par un tremblement de terre, avec Hélice; mais plus tard elle fut rebâtie.

Burdigala (voy. *Bituriges*).

Burgundiones (**-um**) ou **Burgundii** (**-orum**), puissante nation de Germanie, établie originairement entre le Viadus (Oder) et la Vistule; de la même race que les Vandales et les Goths. Ils furent chassés de leur demeure primitive par les Gépides; la plus grande partie de cette tribu s'établit dans le pays baigné par le *Main*. Au V[e] siècle, ils passèrent en Gaule où ils fondèrent le puissant royaume de Bourgogne. Leurs principales villes étaient Genève et Lyon.

Bursa (*voy*. Plancus).

Būsīrīs (**-idis**), 1) roi d'Égypte, qui sacrifiait des étrangers à Jupiter (Zeus), mais il fut tué par Hercule. — 2) ville de la basse Égypte, bâtie au milieu du Delta, sur la rive occid. du Nil; elle avait un grand temple d'Isis, dont on voit encore les ruines.

Būthrōtum (**-i**) (Butrinto), ville d'Épire et florissant port de mer, sur une petite péninsule, en face de Corcyre.

Būtō, 1) divinité égyptienne, nourrice d'Horus et de Bubastis, enfants d'Osiris et d'Isis, qu'elle sauva de la poursuite de Typhon en les cachant dans l'île flottante de Chemnis. Les Grecs l'identifièrent avec Léto (Latone) et la représentèrent comme la déesse de la nuit. — 2) ville de la basse Égypte, près de l'embouchure Sébennytique du Nil, sur le lac Buto. Elle était célèbre par un oracle de la déesse Buto, en l'honneur de laquelle on célébrait une fête tous les ans.

Buxentum (**-i**): Policastro, originairement *Pyxus*, ville sur la côte occid. de la Lucanie et sur le Buxentius; fondée par Micythus, tyran de Messine, 471 av. J.-C. et plus tard colonie romaine.

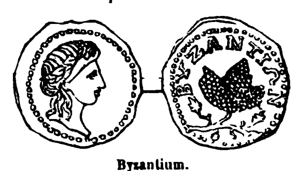
Byblis (**-idis**), fille de Milétus et d'Idothéa; aima son frère Caunus, qu'elle poursuivit à travers diverses contrées, jusqu'à ce qu'enfin, excédée de fatigue, elle fut changée en fontaine.

Byblus (**-i**) : Jebeil, ville très-ancienne sur la côte de Phénicie, entre Béryte et Tripolis, un peu au N. de la rivière Adonis; elle était le centre principal du culte d'Adonis.

Byrsa (**-æ**), citadelle de Carthage.

Byzacium (**-i**) ou **Byzacena regio** (la partie S. de la régence de Tunis), partie méridionale de la province romaine d'Afrique.

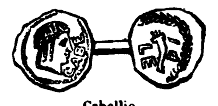
Byzantium (**-i**) (Constantinople), ville sur le Bosphore de Thrace, fondée par les Mégariens en 656 av. J.-C.; son nom dérive, dit-on, de Byzas, fondateur de la colonie et fils de Poséidon (Neptune). Elle était située sur deux montagnes; elle avait 40 stades de circonférence, et sa citadelle était sur l'emplacement du sérail actuel. Sa position favorable (car elle commandait l'entrée du Pont-Euxin) rendait cette place d'une grande importance commerciale. Une nouvelle ville fut bâtie sur son emplacement (330) par Constantin, qui en fit une des capitales de l'empire et changea son nom en celui de *Constantinopolis*.


Byzantium.

C

Cabalia (**-æ**), petit district de l'Asie Mineure, entre la Lycie et la Pamphylie, avec une ville de même nom.

Cabellio (**-ōnis**), Καϐαλλίων, Strab. p. 179, Cavaillon, v. de la Gaule sur la *Druentia* (Durance), sur une route entre *Vapincum* (Gap) et *Arelate* (Arles). C'était une v. des *Cavares*, sur la rive orientale du Rhône; Pline (3, 4) l'appelle *Oppidum Latinum*, et Ptolémée, une colonie.


Cabellio.

Cabillōnum (-i), ville des *Ædui* sur l'Arar (Saône) dans la Gaule Lyonnaise, auj. Chalon sur Saône, Cæs. *B. G.* 7, 42, 90.

Căbīra (-ōrum), τὰ Κάβειρα, Cabires, v. du Pont, sur les frontières de l'Arménie. Mithridate, qui en fit souvent sa résidence, y fut battu par Lucullus, 71 av. J.-C.

Căbīri (-ōrum), Κάβειροι, les Cabires, divinités mystérieuses honorées d'un culte dans diverses parties de l'ancien monde. On ne sait rien de précis sur leur nom, leur caractère, leur nature et leur origine. Les honneurs divins leur étaient rendus à Samothrace, à Lemnos, à Imbros, et leurs mystères étaient célébrés à Samothrace avec une grande pompe. Les Cabires étaient aussi honorés à Thèbes, Anthédon, Pergame et ailleurs (Herodt, 2, 51; Strab. 10, etc.; Pausan. 9, 22. etc.; Cic. *de N. D.* 1; voy. Schelling, sur les divinités de Samothrace, et surtout le savant travail de M. Rossignol, sur les origines religieuses de la métallurgie, dans le *Journal général de l'Instr. publ.* 1862, p. 130, 171, 238, etc.). Les fêtes célébrées en leur honneur s'appelaient Cabiries.

Căcus (-i), fils de Vulcain, était un énorme géant, qui habitait une caverne du mont Aventin et pillait le pays environnant. Quand Hercule vint en Italie avec les bœufs qu'il avait dérobés à Géryon en Espagne, Cacus enleva une partie de ce bétail pendant le sommeil du héros, et, comme il avait emmené ces animaux dans sa caverne en les tirant par la queue et les faisant marcher à reculons, il était impossible de découvrir leur trace. Mais, quand le troupeau passa devant la caverne, les bœufs volés se mirent à beugler et furent ainsi découverts. Hercule tua Cacus. En l'honneur de cette victoire, Hercule éleva un monument nommé *Ara Maxima*, qui existait encore à Rome plusieurs siècles après (Ovid. *Fast.* 1, 551; Virg. *Æn.* 8, 194; Prop. 4, 10; Juven. 5, 125; Liv. 1, 7; Dion. Hal. 1. 9).

Cădi (-orum), ville de la Phrygia Epictetus, sur les frontières de la Lydie.

Cadmea, voy. *Thebæ*.

Cadmus (-i), Κάδμος, 1) fils d'Agénor, roi de Phénicie, et de Telephassa, et frère d'Europe. Une autre légende le fait naître à Thèbes en Égypte. Quand Jupiter enleva Europe et l'emmena en Crète, Agénor envoya Cadmus à la recherche de sa sœur, lui enjoignant de ne point revenir sans elle. Ne pouvant la retrouver, Cadmus s'établit en Thrace; mais, ayant consulté l'oracle de Delphes, il reçut du dieu l'ordre de suivre une vache qu'on lui dépeignit et de fonder une ville à l'endroit où elle tomberait de fatigue. Cadmus trouva la vache en Phocide, et la suivit en Béotie, où elle s'arrêta épuisée, à l'endroit où Cadmus bâtit *Cadmea*, qui fut plus tard la citadelle de Thèbes. Voulant offrir cette vache en sacrifice à Minerve, il envoya quelques-uns de ses compagnons puiser de l'eau à la source voisine consacrée à Mars. Mais cette source était gardée par un dragon, fils de Mars, qui dévora les envoyés de Cadmus. Cadmus tua le dragon, et, sur l'avis de Minerve, sema les dents du monstre. Il en naquit aussitôt des hommes armés, nommés *Sparti* (σπείρω) c.-à-d. hommes semés, qui s'entretuèrent, à l'exception de cinq, qui furent les ancêtres des Thébains. Minerve assigna à Cadmus le gouvernement de Thèbes et Jupiter lui donna pour femme Harmonia. La solennité du mariage fut honorée par la présence de tous les dieux de l'Olympe dans la Cadmea. Cadmus donna à Harmonia le fameux péplum et le collier qu'il avait reçus de Vulcain ou d'Europe, et il eut d'elle Autonoé, Ino, Sémélé, Agavé, Polydore et, plus tard, Illyrius. A la fin, Cadmus et Harmonia furent changés en serpents et reçus par Jupiter aux champs Élysées. On attribue à Cadmus l'introduction en Grèce de l'alphabet phénicien de seize lettres (Ovid. *Met.* 3 fab. 1, 2. etc.; Herodt. 2, 49; 4, 147; Hygin. *Fab.* 6, 76; 155; Diod. Sic. 1, etc.; Pausan. 9, 5, etc. Hesiod. *Theog.* 937, etc.). — 2) Cadmus de Milet, le plus ancien historien ou logographe grec, vivait vers 540 av. J.-C. (Diod. 1; Dionys. Hal. 2; Clement. Alex. 3; Strab.; Plin. 5, 29).

Cădurci (-ōrum), peuple de la Gallia Aquitanica, dans la province appelée plus tard le Querci (corruption de *Cadurci*). Leur capitale était *Divona*,

plus tard *Civitas Cadurcorum*, auj. Cahors, où l'on trouve des restes d'un amphithéâtre et d'un aqueduc romain (Cæs. *B. G.* 7, 4; Plin. 4, 19).

Cădūsii (**-ōrum**) ou **Gelæ** (**-ārum**), puissante tribu scythique dans les montagnes situées au S.-O. de la mer Caspienne, sur les frontières de la *Media Atropatene*.

Cadytis. Selon Hérodote (2, 159) c'était une grande ville des Syriens de Palestine, presque aussi considérable que Sardes. Elle fut prise par Nécho, roi d'Égypte, après la défaite des Syriens à Magdolus. Il est aujourd'hui parfaitement établi que par Cadytis il faut entendre Jérusalem, et que la bataille mentionnée par Hérodote est celle où Nécho battit et tua le roi Josiah à Mégiddo (608 av. J.-C.).

Cæcĭlia (**-æ**), — 1) *Caia*, nom romain de *Tanaquil*, femme de Tarquin l'Ancien. — 2) *Metella*, fille de L. Metellus Dalmaticus, consul l'an 119 av. J.-C., fut mariée d'abord à M. Æmilius Scaurus, consul en 115, puis au dictateur Sylla. — 3) fille de T. Pomponius Atticus, appelée *Cæcilia*, parce que son père prit le nom de son oncle Q. Cæcilius, qui l'avait adopté. Elle épousa M. Vipsanius Agrippa (voy. *Atticus*).

Cæcĭlius (**-i**), *Metellus*, nom d'une très-étendue et très-célèbre famille plébéienne qui se distingua particulièrement dans le troisième siècle av. J.-C. (voy. pour le détail des personnages de cette famille l'article *Metellus*). — 1) *Q. Cæcilius*, riche chevalier romain qui adopta son neveu Atticus par testament et lui laissa une fortune de 10 millions de sesterces. — 2) *Cæcilius Calactinus*, rhéteur grec qui vivait à Rome du temps d'Auguste. — 3) *Cæcilius Statius*, Stace, poëte comique romain, prédécesseur immédiat de Térence, était né dans la Gaule insubrienne, à Milan. Étant esclave, il porta le nom servile de Statius, qui, plus tard, apparemment lorsqu'il reçut la liberté, devint une sorte de surnom, et il fut dès lors connu sous les noms de Cæcilius Statius. Il mourut en 168 av. J.-C.

Cæcīna (**-æ**), nom d'une famille de la ville de Volaterra en Étrurie, et probablement dérivé de la rivière *Cæcina* qui traverse la ville. — 1) *A. Cæcina*, que Cicéron défendit dans un procès, 69 av. J.-C. — 2) *A. Cæcina*, fils du précédent, publia un libelle contre César et fut par suite envoyé en exil après la bataille de Pharsale, 48 av. J.-C. — 3) *A. Cæcina Alienus*, était questeur dans la Bétique, en Espagne, à la mort de Néron, et fut un des premiers à se joindre au parti de Galba. Il servit d'abord sous Galba, puis il passa du côté de Vitellius, et, trahissant ce dernier, il se joignit à Vespasien, contre lequel il conspira aussi. Il fut tué par ordre de Titus.

Cæcŭbus ager, pays marécageux du Latium, qui s'étendait du golfe d'Amyclæ jusqu'à Fundi; il était renommé pour son vin du temps d'Horace (*Cæcubum*, s.-ent. *vinum*). Du temps de Pline (14, 6), cette réputation avait entièrement disparu.

Cæcŭlus (**-i**), ancien héros italien, fils de Vulcain, passait pour le fondateur de Préneste (Virg. *Æn.* 7, 680).

Cæles, ou **Cælius Vibenna**, vint, dit-on, à Rome, à la tête d'une armée étrusque, sous le règne de Romulus ou de Tarquin l'Ancien, et s'établit avec ses troupes sur la colline appelée de son nom *Cælius mons*.

Cælia, Cælium ou **Celia** (Καιλία ou Κελία) 1), v. dans le S. de l'Apulie, mentionnée par Strabon et Ptolémée; située entre *Egnatia* et *Canusium*, sur la route directe de Brindes à Rome (Strab. VI, p. 282; Ptol. III, 1, § 73) auj. le village de Ceglie, à 5 milles au S. de Bari. — 2) autre v. de Calabre, à environ 27 milles à l'O. de Brindes et à 20 au N.-E de Tarente; elle a conservé jusqu'à nos jours le nom de Ceglie et compte environ 6,000 habitants; elle est située sur une hauteur à 12 milles en-

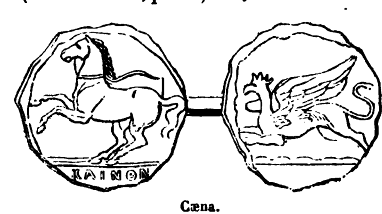


Cælia.

viron de l'Adriatique (Mommsen, *Unter-Ital. Dialekte*, p. 62; Tomasi, *Bullet. dell' Inst.* 1834, p. 54, 55). C'est évidemment la *Cælia* indiquée par Pline (III, 11, 16), en même temps que Lupiæ et Brundusium, parmi les villes de Calabre.

Cælius ou **Cœlius Mons**, voy. *Roma*.

Cæna, v. de Sicile, mentionnée seulement dans l'Itinéraire d'Antonin, où le nom est écrit *Cena*, et où elle est donnée comme située sur la côte S.-O. de l'île, à 18 milles à l'O. d'Agrigente (*Itin. Anton.*, p. 88).



Cæna.

Cæneus (-**eos** ou -**ei**), Cænée, un des Lapithes, fils d'Élatus ou de Coronus, était dans l'origine une fille nommée *Cænis* (*-idis*), qui fut aimée de Neptune et changée par ce dieu en un jeune homme invulnérable. Dans le combat entre les Lapithes et les Centaures aux noces de Pirithoüs, il fut enseveli par les Centaures sous une masse d'arbres, parce qu'ils ne pouvaient le tuer; mais il fut alors métamorphosé en oiseau. Aux enfers Cænée recouvra sa première forme féminine (Ovid. *Met.* 12, 172 et suiv.; 470 et suiv.; Virg. *Æn.* 6, 447).

Cæni ou **Cænici**, peuple thrace, entre la mer Noire et le Panysus.

Cænīna (-**æ**), ancienne ville sabine du Latium, sur la route de Tibur; sous son roi Acron, elle fit la guerre contre les Romains, mais elle succomba et ses habitants furent transplantés à Rome (Liv. 1, 9 et suiv.).

Cænis (voy. *Cæneus*).

Cæpĭo, **Cn. Servilius**, consul l'an 106 av. J.-C., fut envoyé dans la Gaule Narbonnaise, pour s'opposer aux Cimbres. En 105, il fut défait par les Cimbres, avec le consul Cn. Mallius ou Manlius; 80,000 soldats et 40,000 suivants d'armée, périrent, dit-on, dans cette rencontre. Cépion échappa au carnage. Mais dix ans après (95) il fut traduit en justice, par le tribun C. Norbanus, pour rendre compte de sa conduite dans la guerre. Condamné, il fut jeté en prison, où il mourut selon qqs-uns. Mais il est plus généralement établi qu'il s'échappa de prison, et vécut en exil à Smyrne (Just. 32-3; Paterc. 2-12).

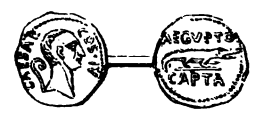
Cære (Cervetri), appelée par les Grecs *Agylla* (*Agyllina urbs*, Virg.). Ville d'Étrurie, située sur une petite rivière à l'O. de Véies, et à 50 stades de la côte. C'était une ancienne cité pélasgique, cap. du cruel Mézence, et plus tard une des 12 cités étrusques, avec un territoire qui s'étendait probablement aussi loin que le Tibre. Dans les premiers temps, Cæré était étroitement unie à Rome; et, quand cette dernière ville fut prise par les Gaulois (390 av. J.-C.), Cæré donna asile aux Vestales. Les Romains, par reconnaissance, conférèrent, dit-on, aux Cérites, la franchise romaine, sans le droit de suffrage, bien qu'il soit assez probable que les Cérites jouissaient antérieurement de cet honneur; les Cérites paraissent avoir été la première classe de citoyens romains exclue du droit de suffrage. Ainsi, quand un citoyen romain était chassé de sa tribu par les censeurs, et renvoyé dans la classe des Ærarii, on disait qu'il devenait Cérite, puisqu'il avait perdu le droit de suffrage. De là vient que nous touvons les expressions *in tabulas cæritum referre*, et *ærarium facere*, employées comme synonymes (Virg. *Æn.* 8 et 10; Liv. 1, 2; Strab. 5).

Cæsăr (-**ăris**), nom d'une famille patricienne, de la *gens Julia*, qui faisait remonter son origine à *Iulus*, fils d'Énée. Diverses étymologies de ce nom sont données par les écrivains anciens. Mais il se rattache probablement au mot latin *Cæ-sa-ries* et au sanscrit *Késa* (chevelure) : car il est conforme aux habitudes romaines que le surnom donné à un individu rappelle quelque particularité extérieure de sa personne. Ce nom fut pris par Auguste comme fils adoptif du dictateur *C. Julius Cæsar*, et transmis par Auguste à son fils adoptif Tibère.

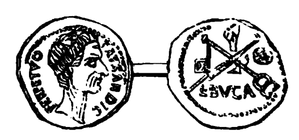
Il continua d'être porté par Caligula, Claude et Néron, comme membres, soit par adoption, soit par descendance féminine, de la famille de César. Mais, bien que la famille se fût éteinte avec Néron, les empereurs qui succédèrent retinrent toujours ce nom comme faisant partie de leur titre; et il était d'usage de le placer devant leur propre nom, comme, par exemple : *Imperator Cæsar Domitianus Augustus*. Lorsque Adrien adopta Ælius Verus, il lui permit de prendre le titre de César; et, à partir de cette époque, bien que le titre d'Augustus continuât d'être donné au prince régnant, celui de César fut maintenu à la seconde personne de l'État, et à l'héritier présomptif du trône. — 1) *L. Julius Cæsar,* consul, l'an 90 av. J.-C., combattit contre les Socii (guerre sociale), et, dans le cours de la même année, proposa la loi *Julia de Civitate,* qui maintenait le droit de cité aux Latins et aux alliés (*Socii*) demeurés fidèles à Rome. Il fut censeur en 89; il appartenait au parti aristocratique, et fut mis à mort par Marius, en 87. — 2) *C. Julius Cæsar Strabo Vopiscus*, frère du n° 1, fut édile curule en 90, candidat au consulat en 88, et mis à mort avec son frère par Marius en 87. Il fut un des principaux orateurs et poëtes de son temps, et un des interlocuteurs dans le dialogue de Cicéron, *de Oratore.* — 3) *L. Julius Cæsar,* fils du n° 2, et oncle par sa sœur Julia de M. Antoine le triumvir. Il fut consul en 64, et appartenait, comme son père, au parti de l'aristocratie. Il paraît avoir abandonné plus tard ce parti. Nous le trouvons en Gaule, en 52, parmi les lieutenants de César, et il l'est encore en Italie, durant la guerre civile. Après la mort de César (44), il se mit, avec le sénat, en opposition avec son neveu Antoine, et fut en conséquence proscrit par ce dernier en 43; mais il obtint son pardon, par l'influence de sa sœur Julia. — 4) *L. Julius Cæsar,* fils du n° 3, ordinairement distingué de son père par l'addition à son nom du mot *filius* ou *adolescens.* Il s'unit à Pompée, lorsqu'éclata la guerre civile en 49, et fut envoyé par Pompée à César, avec des propositions de paix. — 5) *C. Julius Cæsar,* le dictateur, était né le 12 juillet, de l'an 100, sous le consulat de *C. Marius* (6e) et de *L. Valerius Flaccus;* il était par conséquent plus jeune de six ans que Pompée et Cicéron. César était entièrement lié au parti populaire, par le mariage de son aïeule Julia avec le grand Marius, et, en 83, n'étant encore âgé que de dix-sept ans, il épousa Cornélia, fille de L. Cinna, chef principal du parti de Marius. Sylla lui ordonna de répudier sa femme, mais il refusa de lui obéir, et fut proscrit. Il se cacha pendant quelque temps dans le pays des Sabins, jusqu'à ce que ses amis eurent obtenu son pardon de Sylla, qui leur fit observer, dit-on, lorsqu'ils lui alléguèrent sa jeunesse, « que ce jeune homme serait un jour ou l'autre la ruine de l'aristocratie, car il y avait en lui plus d'un Marius. » Voyant qu'il n'était point en sûreté à Rome, il passa en Asie, où il fit ses premières armes sous *M. Minucius Thermus,* et à la prise de Mitylène (80) il reçut une couronne civique, pour avoir sauvé la vie à un compagnon d'armes. A la mort de Sylla, en 78, il retourne à Rome et, l'année suivante, acquiert une grande renommée comme orateur, bien qu'il n'eût encore que vingt-deux ans, dans le procès qu'il intenta à *Cn. Dolabella*, à cause de ses exactions dans sa province de Macédoine. Pour se perfectionner dans l'art oratoire, il résolut d'aller étudier à Rhodes, sous Apollonius Molo, mais pendant son voyage il fut pris par des pirates, et n'obtint sa liberté que moyennant une rançon de 50 talents. A Milet, il équipa quelques vaisseaux, battit les pirates, et, les emmena prisonniers à Pergame, où il les mit en croix, supplice dont il les avait souvent menacés en plaisantant, lorsqu'il était en leur pouvoir. De retour à Rome, il employa toute son énergie à gagner la faveur du peuple. Ses libéralités n'avaient pas de bornes, et, comme sa fortune privée n'était pas considérable, il eut bientôt contracté des dettes énormes. Mais il atteignit son but, devint le favori du peuple, et fut élevé par lui, successivement, aux plus hautes dignités de l'État. Il fut questeur en 68, édile en 65, dépensa alors d'énormes sommes d'argent en jeux publics et en construc-

tions, et fut élu grand pontife en 63. Dans les débats qui eurent lieu dans le sénat, sur la peine à infliger aux complices de Catilina, il s'opposa à leur exécution, par un discours très-habile, qui fit une telle impression que leur vie eût été épargnée, sans la réplique de Caton. En 62, il fut préteur, et l'année suivante il passa comme propréteur dans l'Espagne ultérieure, où il remporta des victoires signalées sur les Lusitaniens. A son retour à Rome, il fut élu consul avec Bibulus, chaud partisan de l'aristocratie. Après son élection, mais avant d'entrer en charge, il forma avec Pompée et M. Crassus une coalition, connue sous le nom de premier Triumvirat. Pompée était devenu hostile à l'aristocratie depuis que le sénat s'était opposé à la ratification de ses actes en Asie, et à une distribution de terres qu'il avait promise à ses vétérans. Crassus, grâce à ses immenses richesses, était le plus puissant personnage de Rome, mais un ennemi personnel de Pompée. Ils furent réconciliés par l'intermédiaire de César, et tous les trois convinrent de se soutenir mutuellement et de partager entre eux la puissance publique. En 59, César fut consul, et, soutenu par Pompée et Crassus, il put faire passer toutes ses mesures. Bibulus, de qui le sénat avait tant attendu, ne put faire aucune opposition efficace, et, après de vains efforts pour résister à César, il se retira dans sa maison, et ne reparut plus en public, jusqu'à l'expiration de son consulat. César continua de prendre des mesures qui lui assurèrent l'affection des plus pauvres citoyens, des chevaliers et du puissant Pompée. Cela fait, il lui fut facile d'obtenir pour lui-même les provinces qu'il désirait. Par un vote du peuple, proposé par le tribun Vatinius, les provinces de la Gaule Cisalpine et l'Illyricum furent assurées à César, avec trois légions pour cinq ans; et le sénat ajouta à son gouvernement la province de la Gaule Transalpine, avec une autre légion pour cinq ans aussi, parce qu'il voyait qu'une proposition allait être faite au peuple à cette fin, s'il ne prenait lui-même l'initiative. César prévit que les luttes entre les différents partis à Rome se termineraient peut-être par l'épée, et il avait en conséquence résolu d'obtenir une armée qu'il pût s'attacher par des victoires et des récompenses. Dans le cours de la même année, il s'unit plus étroitement à Pompée, en lui donnant sa fille Julie en mariage. Durant les neuf années qui suivirent, César s'occupa de soumettre la Gaule. Il conquit toute la Gaule Cisalpine, qui jusque-là avait été indépendante des Romains, à l'exception de la partie S.-E. appelée Provincia (la Provence). Il traversa deux fois le Rhin, et deux fois débarqua dans la Bretagne, auparavant inconnue des Romains. Sa première invasion en Bretagne eut lieu à la fin de l'été de 55, mais plutôt en vue d'acquérir quelques connaissances sur cette île par son observation personnelle, qu'avec l'intention d'en faire pour le moment la conquête permanente. Il partit du port Itius (probablement Wissant, entre Calais et Boulogne) et effectua son débarquement près du cap Sooth-Foreland, après une lutte acharnée avec les indigènes. La dernière période de cette année l'obligea de retourner dans la Gaule, après un court séjour dans l'île. Cette année-là, conformément à ses conventions avec Pompée et Crassus, alors consuls, son gouvernement des Gaules et de l'Illyrie fut prolongé pour cinq ans, à savoir : du 1er janvier 53 à la fin décembre 49. Durant l'année suivante (54), il envahit la Bretagne pour la seconde fois. Il débarqua dans l'île au même endroit, battit les Bretons dans une série d'engagements, et traversa la Tamise (*Tamesis*). Les Bretons se soumirent, et s'engagèrent à payer un tribut annuel. Mais leur soumission fut purement nominale. Les succès de César en Gaule excitèrent la jalousie de Pompée, et la mort de Julie, qui mourut en couches en 54, brisa un des faibles liens qui les unissaient. Pompée fut alors porté à se joindre au parti aristocratique, à l'aide duquel il espérait garder sa position de principal personnage dans le gouvernement de Rome. Le grand objet de ce parti était de retirer à César son commandement, et de l'obliger à rentrer à Rome comme simple particulier pour y briguer le consulat. César offrit de résigner son commandement, à

la condition que Pompée en ferait autant. Mais le sénat ne voulut se prêter à aucun compromis. En conséquence, le 1er janvier 49, le sénat décréta que César devait licencier son armée, et que, s'il s'y refusait, il serait considéré comme ennemi de l'État. Deux des tribuns, Marc Antoine et Quintus Cassius, opposèrent leur véto à cette résolution, mais leur opposition fut réduite à néant, et ils allèrent chercher un refuge dans le camp de César. Sous prétexte de protéger les tribuns, César passa le Rubicon, qui séparait sa province de l'Italie, et marcha sur Rome. Pompée, à qui le sénat avait confié la conduite de la guerre, s'aperçut bientôt combien il avait compromis sa popularité et son influence. Ses propres troupes passaient par bandes du côté de son rival; toutes les villes de l'Italie, l'une après l'autre, ouvraient leurs portes à César, dont la marche fut un véritable triomphe. Cependant Pompée, avec les magistrats et les sénateurs, avait fui de Rome, dans le sud de l'Italie, et le 17 mars il s'embarqua pour la Grèce. César poursuivit Pompée jusqu'à Brindes, mais il ne put le suivre en Grèce, faute de vaisseaux. Peu de temps après, il partit pour l'Espagne, où les lieutenants de Pompée, Afranius, Pétréius et Varron, étaient à la tête d'une puissante armée. Après avoir défait Afranius et Pétréius, et reçu la soumission de Varron, César retourna à Rome, où il avait été, pendant ce temps, nommé dictateur par le préteur M. Lépidus. Il se démit de la dictature au bout de onze jours, après avoir tenu les comices consulaires, où lui-même et P. Servilius Vatia Isauricus furent nommés consuls pour l'année suivante. — Au commencement de janvier 48, César passa en Grèce, où Pompée avait réuni une armée formidable. Le début de la campagne fut d'abord favorable à Pompée; César fut repoussé devant Dyrrachium, avec une perte considérable, et obligé de se retirer en Thessalie. Une bataille décisive y fut livrée, dans les plaines de Pharsale, entre les deux armées, le 9 août 48. Pompée fut complétement battu, et s'enfuit en Égypte, poursuivi par César; mais il fut assassiné dans ce pays, avant l'arrivée de César (voy. POMPEIUS). A son arrivée en Égypte, César fut engagé dans une guerre, ordinairement désignée sous le nom de guerre d'Alexandrie; elle eut sa cause dans la résolution prise par César, que Cléopâtre, dont les charmes l'avaient fasciné, partageât le trône avec son frère Ptolémée. Mais cette décision fut combattue par les tuteurs du jeune roi, et la guerre qui éclata alors ne se termina qu'à la fin de mars 47. Ce fut bientôt ensuite que



Jules César.

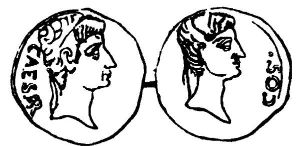


Jules César.

Cléopâtre eut un fils de César (voy. CÆSARION). César retourna à Rome, par la Syrie et l'Asie Mineure, et dans sa marche à travers le Pont il attaqua Pharnace, fils de Mithridate le Grand, qui avait secondé Pompée. Il défit Pharnace, près de Zéla, avec tant de facilité qu'il informa le sénat de sa victoire en ces termes : « *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Il arriva à Rome en septembre 47, et, avant la fin du mois, il faisait voile pour l'Afrique, où Scipion et Caton avaient réuni une nombreuse armée. Cette guerre se termina par la défaite de l'armée des Pompéiens, à la bataille de Thapsus, le 6 avril 46. Caton, ne pouvant défendre Utique, se donna la mort; César retourna à Rome à la fin de juillet. Il fut alors le maître incontesté du monde romain, mais il usa de sa victoire avec la plus grande modération. Bien différent des autres vainqueurs dans les guerres civiles, il pardonna généreusement à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui, et déclara qu'il ne faisait aucune différence entre Pompéiens

et Césariens. La clémence était un des traits les plus brillants de son caractère. Une des mesures les plus importantes qu'il prit cette année-là (46) fut la réforme du calendrier.

Comme l'année romaine était alors de trois mois en avance sur le temps réel, César ajouta 90 jours à cette année, qui se composa ainsi de 445 jours, et il prévint le retour de semblables erreurs, pour l'avenir, en réglant l'année sur le cours du soleil. — Cependant les deux fils de Pompée, Sextus et Cnéius, avaient réuni une nouvelle armée en Espagne. César partit pour l'Espagne vers la fin de l'année, et mit fin à la guerre par la bataille de Munda, livrée le 17 mars 45, et dans laquelle l'ennemi ne céda qu'après la résistance la plus opiniâtre. Cnéius Pompée fut tué peu de temps après, mais Sextus parvint à s'échapper. César revint à Rome, en septembre, et y fit une entrée triomphale. En possession du pouvoir royal, il souhaitait maintenant d'obtenir le titre de roi, et Antoine, en conséquence, lui offrit le diadème, publiquement, pendant la fête des Lupercales (15 février). Mais, voyant que cette proposition n'était pas favorablement accueillie par le peuple, il la refusa pour le moment. Toutefois la puissance de César n'était pas vue sans envie; l'aristocratie romaine résolut de se défaire de lui par un assassinat. La conspiration contre la vie de César avait été ourdie par Cassius, ennemi personnel de César, et plus de soixante personnes étaient complices. Un grand nombre d'entre elles avaient été élevées par César à la richesse et aux honneurs. Quelques-unes même, comme Marcus Brutus, vivaient avec lui dans les termes de la plus intime amitié. Il a été d'usage, dans les écoles des rhéteurs, de parler du meurtre de César, comme d'une action glorieuse, et de représenter Brutus et Cassius comme des patriotes; mais il faut arracher le masque à ces prétendus amis de leur pays, qui songeaient fort peu à la république, et beaucoup à eux-mêmes, et leur but en assassinant César était de s'emparer du pouvoir pour eux et leur parti. César eut plus d'un avertissement du sort qui l'attendait, mais il n'en tint pas compte, et tomba sous les poignards de ses assassins, le jour des Ides, c'est-à-dire le 15 de mars 44. A un signal convenu, les conjurés l'entourèrent. Casca frappa le premier coup, et les autres tirèrent tranquillement leur glaive et l'attaquèrent; César se défendit d'abord, mais, quand il vit que Brutus son ami et son favori avait aussi tiré son épée, il s'écria : *Tu quoque, Brute* (Et toi aussi, Brutus)! Il se couvrit le visage avec sa toge, et tomba percé de coups, aux pieds de la statue de Pompée. Jules César fut un des plus grands hommes de l'antiquité. Il avait été doué par la nature des talents les plus variés, et il s'était distingué par des succès extraordinaires dans les carrières les plus différentes. Pendant tout le cours de sa vie si remplie, il trouva le temps de s'occuper de littérature, et écrivit divers ouvrages, dont le plus grand nombre est perdu. La pureté de sa langue et la clarté de son style ont été célébrées par les anciens eux-mêmes, et éclatent dans ses commentaires (*Commentarii*), le seul ouvrage de lui qui nous soit parvenu. Ils renferment l'histoire des sept premières années de la guerre des Gaules, en sept livres, et celle de la guerre civile, jusqu'au commencement de la guerre d'Alexandrie, en trois livres. Ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ne complète l'histoire de la guerre des Gaules et de la guerre civile. L'histoire de la première fut complétée dans un huitième livre, ordinairement attribué à Hirtius, et l'histoire de la guerre d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, a été écrite en trois livres séparés, qui sont aussi attribués à Hirtius, mais leur auteur est incertain (*voy.* Suétone et Plut. Dion; Appien; Orose; Diod., 16 et ecl. 31 et 37; Virg. *G.* 1. 466; Ovid. *Met.* 15, 782; Marcell. *Flor.*, 3 et 4). — *C. Cæsar* et *L. Cæsar*, fils de *M. Vipsanius Agrippa* et de Julie, et petits-fils

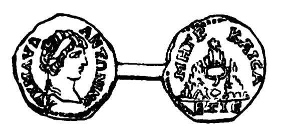


C. Cæsar et L. Cæsar, petits-fils d'Auguste.

d'Auguste. *L. Cæsar* mourut à Marseille, en se rendant en Espagne l'an 2 après J.-C., et *C. Cæsar*, en Lycie, l'an 4, d'une blessure qu'il avait reçue en Arménie.

Cæsaraugusta (-æ : *Zaragoza* ou *Saragosse*), plus anciennement *Salduba*, ville des Edetani, sur l'Èbre, dans l'Espagne Tarraconaise, colonisée par Auguste, l'an 27 av. J.-C.

Cæsărēa (-æ), nom donné à plusieurs villes de l'empire romain, en l'honneur de quelque César. 1) *C. ad Argeum*, primitivement *Mazăca*, et aussi *Euzebia* (Kesarieh), une des plus anciennes villes de l'Asie Mineure, située au sud du mont Argæus, vers le centre de la Cappadoce. Quand cette contrée devint province romaine, sous Tibère, l'an 18, la ville reçut le nom de *Cæsarea*. Elle fut détruite par un tremblement de terre.



Cæsarea Mazaca.

— 2) *C. Philippi, ou Paneas* (Banias), ville de Palestine, au pied méridional du mont Hermon, sur le Jourdain, juste au-dessous de sa source, bâtie par le tétrarque Philippe, l'an 3 av. J.-C. Le roi Agrippa la nomma *Neronias*, mais elle perdit bientôt ce nom. — 3) *C. Palæstinæ*, primitivement *Stratonis Turris*, ville importante de Palestine, sur le bord de la mer, exactement au-dessus de la ligne frontière, entre la *Samaria* et la *Galilæa*. Elle fut entourée d'un mur et ornée de splendides constructions par Hérode le Grand (13 av. J.-C.) qui la nomma *Cæsarea*, en l'honneur d'Auguste. Il fit aussi creuser devant la ville un magnifique port. Sous les Romains, elle fut la capitale de la Palestine et la résidence du procurateur. — 4) *C. Mauretaniæ*, d'abord Iol (Cherchell), ville phénicienne, sur la côte N. avec un port, résidence du roi *Juba*, qui la nomma *Cæsarea*, en l'honneur d'Auguste. Il y a encore plusieurs autres villes mieux connues sous un autre nom.

Cæsărion (-ōnis), fils de *C. Julius Cæsar* et de Cléopâtre, nommé d'abord Ptolémée, comme prince égyptien, était né l'an 47 av. J.-C. Après la mort de sa mère (an 50), il fut mis à mort par ordre d'Auguste (Suet. *Aug.* 17; *Cæs.* 52).

Cæsarodunum (-i : Tours), ville principale des *Turŏnes*, ou *Turŏni*, appelée plus tard *Turoni*, sur la Loire, dans la Gaule Lyonnaise.

Cæsĭa (-æ), forêt de la Germanie, entre la Lippe et l'Yssel.

Căĭcus (-i), rivière de Mysie, a sa source dans le mont *Temnus*, et coule au-delà de Pergame, dans le golfe Cuméen.

Caiēta (-æ : *Gaeta*), ville du Latium, sur la côte de Campanie, située sur un promontoire de même nom, et sur une baie qui a reçu d'elle le nom de *Sinus Caietanus*. Elle possédait un excellent port, et tirait, disait-on, son nom de *Caieta*, la nourrice d'Énée (Virg. *Æn.* 7, 1).

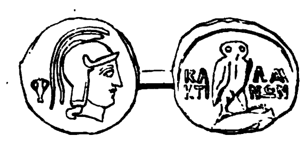
Caīŭs, jurisconsulte (voy. *Gaius*).

Caius Cæsar (voy. *Caligula*).

Călăber (voy. *Quintus Smyrnæus*).

Călăbrĭa (-æ), la Calabre, presqu'île, dans le S.-E. de l'Italie, s'étendant de Tarente au promontoire Iapygien, formait une partie de l'Apulie.

Calacte (-es), était, dans l'origine, le nom d'une partie de la côte, et plus tard une ville, sur la côte N. de la Sicile, fondée par Ducétius, chef des Sicules, vers l'an 447 avant J.-C.



Calacté en Sicile.

Călăgurrĭs (-is : *Calahorra*), ville des *Vascones* dans l'Espagne Tarraconaise, près de l'Èbre, lieu de naissance de Quintilien.

Călăĭs, frère de *Zetes* (voy. *Zetes*).

Calānus (-i), gymnosophiste de l'Inde, qui se brûla vif, en présence des Macédoniens, trois mois avant la mort

d'Alexandre (323 av. J.-C.), à qui il avait prédit sa fin prochaine (Strab. 15; Cic. *Div.* 1-23; Arrien et Plut. *Alex.*; Val. Max. 1-8).

Călātĭa (**-æ** : *Cajazzo*), ville du *Samnium*, sur la voie Appienne, entre Capoue et Bénévent.

Călātīnus, A. Atilĭus, consul, l'an 258 av. J.-C. et dictateur en 249, époque où il porta la guerre en Sicile : ce fut le premier dictateur qui commanda une armée hors de l'Italie.

Călaurēa ou **ia** (**-æ** : *Poro*), petite île du golfe Saronique, sur la côte de l'Argolide, et vis-à-vis de Trézène, possédait un célèbre temple de Neptune, qu'on regardait comme un asile inviolable. Ce fut là que se réfugia Démosthène, pour échapper à Antipater, et qu'il s'empoisonna (322 av. J.-C.).

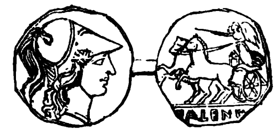
Calchas (**-antis**), fils de *Thestor*, le plus habile devin des Grecs devant Troie, les aida de ses conseils dans les circonstances critiques. Un oracle avait déclaré qu'il mourrait, s'il rencontrait un devin supérieur à lui : ce qui arriva à Claros, près de Colophon, où il rencontra le devin Mopsus, qui prédit des événements qui avaient échappé à Calchas. Celui-ci en mourut de chagrin. Après sa mort, il eut un oracle en Daunie.

Calē (**-es** : Oporto), ville et port des *Callæci* dans l'Espagne Tarraconaise, à l'embouchure du *Durius* (Douro). On croit que de « Porto Cale » vient le nom du pays : « Portugal. »

Călēdŏnia. Voy. *Britannia*.

Călēnus, Q. Fufius, tribun du peuple (av. J.-C. 61), qui réussit à sauver P. Clodius de la condamnation qui allait le frapper comme coupable d'avoir violé les mystères de la Bonne Déesse. Il fut préteur en 59, et de ce moment on le trouve partisan très-actif de César qu'il servit jusqu'à la mort du dictateur (44). Après cet événement Calenus alla se joindre à Antoine et eut ensuite le commandement des légions de ce dernier dans le nord de l'Italie.

Căles (**-is**, ordin. au plur. **Cales, ium** : Calvi), v. principale des *Caleni*, peuple ausonien de Campanie, sur la voie Latine (*via Latina*); fut, dit-on, fondée par Calaïs, fils de Borée, et appelée de là *Threicia* par les poëtes ; elle était fameuse pour son excellent vin.

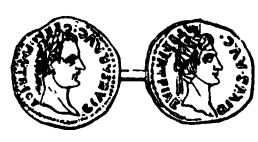


Calès en Campanie.

Calĕtes (**-um**) ou **Calĕti** (**-orum**), peuple de la Gaule Belgique, près de l'embouchure de la Seine.

Călĭgŭla (**-æ**), empereur romain (ap. J.-C. 37-41), fils de Germanicus et d'Agrippine, était né l'an 12 ap. J.-C., et avait été élevé au milieu des légions de Germanie. Son véritable nom était *Caïus Cæsar* et ses contemporains ne l'appelaient jamais que *Caïus; Caligula* était un surnom que lui avaient donné les soldats, parce que, dans son enfance, il portait toujours de petites *caligæ*, chaussure militaire. Il gagna la faveur de Tibère, qui l'éleva aux honneurs et l'en tretint dans l'espérance de lui succéder. A la mort de Tibère (37), qui fut ou causée ou hâtée par Caligula, ce dernier lui succéda sur le trône. Il fut salué par le peuple avec le plus grand enthousiasme comme le fils de Germanicus. Ses premiers actes annoncèrent un règne juste et bienfaisant. Mais à la fin du huitième mois sa conduite changea tout à coup. Après une maladie sérieuse, qui probablement affaiblit ses facultés mentales, il n'agit plus que comme un fou licencieux et sanguinaire. Dans sa folie il se fit lui-même élever un temple sous le nom de *Jupiter Latiaris* et nomma des prêtres chargés des soins de ce nouveau culte. Ses extravagances furent monstrueuses : un seul exemple donnera une idée de sa prodigalité et de sa cruauté. Il construisit un pont de bateaux entre *Baiæ* et *Puteoli*, sur une étendue d'environ 3 milles, et après l'avoir recouvert de terre il y bâtit des maisons. Quand il fut terminé, il donna un splendide banquet au milieu de ce pont, et, à la fin de la fête, il fit précipiter dans la mer bon nombre de con-

vives. Pour remplir le trésor, il épuisa l'Italie et Rome à force d'extorsions, puis il se rendit dans la Gaule (40), qu'il pilla dans tous les sens. Il se dirigea avec ses troupes vers l'Océan comme pour passer en Bretagne; il les fit ranger en bataille, puis il leur donna le signal de ramasser des coquillages, qu'il appelait les dépouilles de l'Océan conquis. Le monde romain se fatigua enfin de ce fou couronné. Quatre mois après son retour à Rome, le 24 janv. 41, il fut assassiné par *Cassius Chærea,* tribun de la cohorte prétorienne, Cornélius Sabinus et autres. Sa femme *Cæsonia* et sa fille furent également mises à mort (Dion; Suet. *Calig.;* Tac. *Ann.*).



Caligula.

Callaïci, Callæci. Voy. *Gallæci.*

Callatis (-is), v. de Mœsie, sur la mer Noire, originairement colonie de Milet, et plus tard d'Héraclée.

Callias (-æ), et **Hipponicus** (-i), noble famille athénienne, célèbre par son opulence. Ils jouissaient de la dignité héréditaire de porte-torches dans les mystères d'Éleusis, et prétendaient descendre de Triptolème. Le premier membre de cette famille qui acquit quelque célébrité fut Callias, qui combattit à Marathon (490). Il fut ensuite ambassadeur d'Athènes auprès d'Artaxerxès, et, suivant quelques relations, il négocia avec la Perse (449) un traité de paix des plus humiliants pour cette puissance. A son retour à Athènes, il fut accusé d'avoir reçu des présents et condamné à une amende de 50 talents (Herodt. 7, 151; Plut. *Arist.* 25; *Cim.* 13). Son fils Hipponicus fut tué à la bataille de Delium en 424 (Thuc. 3, 91). Ce fut sa femme divorcée et non sa veuve que Périclès épousa. Sa fille Hipparété épousa Alcibiade. Callias, fils de cet Hipponicus par la femme qu'épousa Périclès, dissipa tout son patrimoine avec des sophistes, des parasites, des flatteurs et des femmes. La scène du *Banquet* de Xénophon, ainsi que celle du Protagoras de Platon, se rapporte à cette maison.

Callias, Athénien opulent, qui, à la condition d'épouser *Elpinicé,* sœur et femme de Cimon, délivra ce dernier de sa prison, en payant pour lui l'amende de 50 talents à laquelle son père Miltiade avait été condamné (Nep. et Plut. *Vie de Cimon*).

Callidrŏmus ou **-um** (-i), la partie du mont Œta, située le plus au S.-O., près des Thermopyles.

Callifæ, v. du Samnium, dont la position est incertaine.

Callimăchus (-i), Καλλίμαχος, Callimaque, célèbre grammairien et poëte d'Alexandrie, né à Cyrène en Afrique, vécut à Alexandrie sous Ptolémée Philadelphe et Ptolémée Évergète, et fut le principal conservateur de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, depuis environ l'an 260 av. J.-C. jusqu'à sa mort arrivée vers 240. Parmi ses disciples on compte Ératosthène, Aristophane de Byzance et Apollonius de Rhodes (il eut plus tard querelle avec ce dernier). Il a composé un grand nombre d'ouvrages sur une foule de sujets divers, mais nous ne possédons que quelques-uns de ses poëmes, qui révèlent plus de travail et d'érudition que de véritable génie poétique. *Ingenio non valet, arte valet,* a dit Ovide (*Ann.* 1, 15, 14). Voy. Cic. *Tusc.* 1, 84; Hor. *Ep.* 2, 2, 109; Quintil. 10, 1).

Callīnus (-i), d'Éphèse, le plus ancien poëte élégiaque grec, florissait probablement vers l'an 700 av. J.-C. On n'a de lui que quelques fragments conservés par Athénée et Stobée.

Calliŏpe. Voy. *Musæ.*

Callipŏlis (-is), 1) v. sur la côte orientale de Sicile, non loin de l'Etna. — 2) (Gallipoli), v. de la Chersonèse de Thrace, en face de Lampsaque. — 3) v. d'Étolie (voy. *Callium*).

Callirrhŏē (-ēs), 1) fille d'Achéloüs et femme d'Alcméon; elle exigea de son mari qu'il lui donnât le peplum et le collier d'Harmonia qu'il dut reprendre à Ériphyle, sa première femme, au

moyen d'un mensonge qui lui coûta la vie (Pausan. 8, 24). Voy. *Alcmæon*. — 2) fille de Scamandre, femme de Tros, et mère d'Ilus et de Ganymède.

Callirrhŏē (-ēs), fontaine appelée plus tard *Enneacrunus* (ἐννεάκρουνος, c.-à-d. aux neuf sources, parce que ses eaux étaient distribuées en neuf canaux). C'était la plus célèbre d'Athènes; elle était située dans la partie S.-E. de la ville, et conserve encore son ancien nom de *Callirrhoë*.

Callisthĕnēs (-is), d'Olynthe, parent et disciple d'Aristote, accompagna Alexandre le Grand en Asie. Il se rendit si insupportable à ce prince par la hardiesse et l'indépendance avec laquelle il lui exprima son opinion en plusieurs circonstances, qu'il fut accusé d'avoir trempé dans le complot ourdi par Hermolaüs contre la vie d'Alexandre; et, après avoir été tenu sept mois dans les fers, il fut mis à mort ou emporté par la maladie. Il avait écrit plusieurs ouvrages dont aucun ne nous est parvenu (Q. Curt. 8, 6; Plut. *Alex.*; Arrian. 4; Justin. 12, 6 et 7).

Căllistō (-ūs; acc. -ō); Καλλιστώ, nymphe d'Arcadie, appelée de là *Nonacrīna virgo*, de *Nonacris*, montagne d'Arcadie. Elle accompagnait Artémis (Diane) à la chasse. Elle fut aimée de Jupiter qui la métamorphosa en ourse, afin que Junon ne soupçonnât point son amour, mais Junon apprit la vérité et fit tuer Callisto par Diane dans une chasse. Jupiter plaça Callisto parmi les astres sous le nom d'*Arctos* (ourse). Elle avait eu de lui un fils nommé *Arcas*. Voy. *Arctos*.

Callistrătia (-æ), v. de Paphlagonie, sur les bords de l'Euxin.

Callium (-i), v. d'Étolie dans la vallée du Sperchius. Tite-Live (36, 30) la nomme *Callĭpŏlis*.

Călor (-ōris), riv. du Samnium, qui coule au-delà de Bénévent et se jette dans le Vulturne (Liv. 24, 14).

Calpē (-es : Gibraltar), 1) montagne dans le S. de l'Espagne sur le détroit qui sépare l'Atlantique et la Méditerranée. Cette montagne et celle d'*Abyla*, qui lui fait face sur la côte africaine, étaient appelées les Colonnes d'Hercule (voy. *Abyla*). — 2) riv., promont. et v. sur la côte de Bithynie.

Calpurnia (-æ), fille de L. Calpurnius Piso, consul 58 av. J.-C., et dernière femme du dictateur César, qu'elle avait épousé en 59. Elle survécut à son mari.

Calpurnia gens, famille plébéienne de Rome, qui prétendait descendre de *Calpus*, , fils de Numa (Plut. *Num.*). Elle se divisait en deux branches principales, celle des *Bibulus* et celle des *Piso*.

Calvīnus, Cn. Domitius (-i), tribun du peuple en 59 av. J.-C., lorsqu'il défendit Bibulus contre César, fut préteur en 59, et consul en 53, par l'influence de Pompée. Il prit une part active à la guerre civile parmi les généraux de César.

Călўcadnæ (-ārum), 1) deux petites îles près de la côte de la Troade. — 2) groupe d'îles de la côte de Carie, faisant partie des Sporades. La plus grande s'appela d'abord Calydna, puis Calymna, auj. Kalimno.

Călўcadnus (-i), riv. considérable de la *Cilicia Trachea*, navigable jusqu'à Séleucie, auj. Chiuk Sooyoo.

Călўdon (-ōnis), Καλυδών, ancienne ville d'Étolie, à l'O. de l'*Evenus*, dans le pays des Curètes, avait été fondée, dit-on, par Ætolus ou par son fils Calydon. Elle fut célèbre dans l'âge héroïque; mais dans les temps historiques il en est rarement fait mention. Ce fut dans les montagnes environnantes qu'eut lieu la fameuse chasse, dite de Calydon, contre le sanglier qui les infestait (voy. *Meleager*). Du temps de César elle fut fortifiée (Cæs. *B. G.* 3, 45), mais Auguste la détruisit et en transporta les habitants à *Nicopolis*. On voit encore les ruines des murs, des portes, de l'acropole et du théâtre. — Dans les poëtes romains nous trouvons *Călydonis*, la Calydonienne, c.-à-d. Déjanire, fille d'Œnée, roi de Calydon; Ov. *Met.* 9, 4. — *Calydonius heros*, le héros de Calydon, c.-à-d. Méléagre; *Calydonius amnis*, c.-à-d. l'Achéloüs, qui sépare l'Acarnanie et l'Étolie, parce que Calydon était la principale ville d'Étolie;

Calydonia regna, c.-à-d. l'Apulie, parce que Diomède, petit-fils d'Œnée, roi de Calydon, fut dans la suite roi d'Apulie (Apollod. 1, 8; Paus. 8, 45; Strab. 8; Hom. *Il.* 9, 577; Hygin. *Fab.* 174; Ovid. *Met.* 8, 4).

Călypsō (**-us**; acc. **-ō**), Καλυψώ, nymphe, fille d'Atlas ou de l'Océan et de Téthys; elle régnait sur l'île d'Ogygie, dans la mer Ionienne, lorsqu'Ulysse fut jeté sur la côte par les vents contraires. Elle accueillit favorablement le héros, l'aima et s'efforça de se l'attacher à jamais en lui promettant l'immortalité. Ulysse refusa. Mais elle le retint sept ans auprès d'elle et ne le laissa partir pour regagner sa patrie que sur l'ordre formel de Jupiter (Hom. *Od.* 7 et 15; Hésiod. *Theog.* 360; Ovid. *de Pont.* 4, *Ep.* 18; *Am.* 2, 17; Propert. 1, 15).



Calypso
(tiré d'un vase peint).

Camalodūnum (Colchester), capitale des Trinobantes dans la Grande-Bretagne, et la première colonie romaine fondée dans l'île, par l'empereur Claude en 43 apr. J.-C. (Tac. *Ann.* 12, 32).

Cămărīna (**-æ**), v. sur la côte S. de la Sicile, à l'embouchure de l'Hipparis, fondée par Syracuse, l'an 599 av. J.-C. Elle fut, quelque temps après, détruite par les Syracusains eux-mêmes, et, dans la première guerre punique, ayant été prise par les Romains, la plupart de ses habitants furent vendus comme esclaves. Il y avait près de la ville un lac que les habitants voulaient dessécher. L'oracle consulté répondit : Μὴ κίνει Καμαρίναν, ἀκίνητος γὰρ ἀμείνων (Ne touche point à Camarine); mais ils ne tinrent pas compte du conseil, et, par le dessèchement de ce lac, ils rendirent plus facile l'approche de l'ennemi. De là le proverbe : Μὴ κίνει Καμαρίναν, pour engager à éviter un péril (Hérod. 7, 154; Luc. *Pseudol.* 32; cf. Serv. sur Virg. *Æn.* 3, 700).



Camarina en Sicile.

Cambūni (**-ōrum**) **montes**, montagnes qui séparent la Macédoine et la Thessalie.

Cambȳsēs (**-is**), 1) père de Cyrus le Grand. — 2) second roi de Perse, succéda à son père Cyrus, et régna de 529 à 522 av. J.-C. En 525 il fit la conquête de l'Égypte; mais il échoua dans ses expéditions contre les Ammoniens et les Éthiopiens. A son retour à Memphis il traita les Égyptiens avec une cruauté inouïe; il insulta leur religion, et tua de ses propres mains leur bœuf Apis. Sa conduite ne fut pas moins tyrannique avec sa propre famille et les Perses en général. Il fit mettre à mort son frère Smerdis; mais un mage, qui ressemblait d'une manière frappante au prince assassiné, se fit passer pour lui et réclama le trône (voy. *Smerdis*). Cambyse partit aussitôt d'Égypte pour combattre ce prétendant, mais il mourut en Syrie, à l'endroit nommé Ecbatane, d'une blessure accidentelle à la cuisse (Herodt. 2, 1, 3, 2, 17, 26, 30; Justin. 1, 9; Val. Max. 6, 3).

Cămēnæ (**-ārum**), les Camènes, nymphes prophétiques (*cano*, je prédis en vers), appartenant à l'ancienne religion de l'Italie, bien que des traditions plus récentes représentent leur culte comme introduit d'Arcadie en Italie et que quelques récits les identifient avec les Muses. La plus importante de ces déesses était *Carmenta* ou *Carmentis*, qui avait un temple au pied du mont Capitolin, et des autels près de la *porta Carmentalis*. Les traditions qui assi-

gnent à son culte une origine grecque établissent que son nom était primitivement *Nicostraté* et qu'elle fut la mère d'Évandre, avec lequel elle vint en Italie.

Cămĕria (**-æ**), ancienne v. du Latium, soumise par Tarquin l'Ancien.

Cămĕrīnum ou **Cămărīnum** (**-i**), anciennement **Camers** (**-rtis** : auj. Camerino), v. de l'Ombrie, sur les confins du Picenum, plus tard colonie romaine (Liv. 9, 36).

Cămĕrīnus (**-i**), poëte romain, contemporain d'Ovide, a composé un poëme sur la prise de Troie par Hercule (Ovid. *ex Pont.* 4, 16, 19).

Cămīcus (**-i**), anc. v. des *Sicani,* sur la côte S. de la Sicile, et sur une riv. de même nom; elle occupait l'emplacement où fut bâtie la citadelle d'Agrigente.

Cămilla (**-æ**), fille de *Metabus*, roi de la v. volsque de *Privernum,* fut une des agiles suivantes de Diane, accoutumée à la chasse et à la guerre. Elle aida Turnus contre Énée, et, après avoir tué nombre de guerriers troyens, elle périt elle-même de la main d'Aruns (Virg. *Æn.* 7, 803; 11, 453).

Cămillus, M. Furius, un des plus grands héros de la république romaine. Il fut censeur en 403 av. J.-C., année où Tite-Live place, par erreur, son premier tribunat consulaire. Il fut tribun consulaire six fois et cinq fois dictateur. Dans sa première dictature (396), il remporta une victoire signalée sur les Falisques et les Fidénates, prit Véies, et rentra triomphalement à Rome. Cinq ans après (391), il fut accusé d'avoir fait une distribution coupable du butin pris sur les Véiens et s'exila volontairement à Ardée. L'année suivante (390) les Gaulois prirent Rome et allèrent assiéger Véies. Les Romains, retranchés au Capitole, rappelèrent Camille et le nommèrent dictateur en son absence. Camille leva une armée, attaqua les Gaulois et les défit complétement (voy. *Brennus*). Ses concitoyens le saluèrent du titre de second Romulus. En 367 il fut dictateur pour la cinquième fois, et, quoique octogénaire, il fit encore essuyer aux Gaulois une défaite complète. Il mourut de la peste en 365. Camille fut le plus grand capitaine de son temps et le champion résolu de l'ordre des patriciens (Plut. *Cam.;* Liv. 5; Flor. 1, 13; Diod. 14; Virg. *Æn.* 6, 825).

Cămīrus (**-i**), v. dorienne sur la côte O. de l'île de Rhodes, et la principale de l'île avant la fondation de Rhodes.

Campānia (**-æ**), district de l'Italie, dont le nom dérive de *campus* (plaine) ou plutôt du mot grec καμπή (courbure), à cause des nombreuses sinuosités de ses côtes. Il était séparé du Latium par le fl. *Liris,* et de la Lucanie, plus tard, par le fl. *Silarus,* bien qu'à l'époque d'Auguste il ne s'étendît pas au-delà du cap *Minerva.* A une époque encore plus ancienne, le territoire campanien, *ager Campanus,* ne comprenait que le pays qui environne Capoue. La Campanie est un terrain volcanique, circonstance à laquelle elle est principalement redevable de l'extraordinaire fertilité qui, dans l'antiquité, la faisait considérer et célébrer comme le plus riche et le plus beau pays du monde. La fécondité du sol, qui en certains endroits donne trois moissons par an, la beauté des sites, et la douceur du climat, dont la chaleur était tempérée par les délicieuses brises de la mer, lui valurent l'épithète de *Felix* (heureuse), qu'elle a conservée à juste titre. C'était en été la retraite favorite des nobles Romains, dont les villas couvraient une partie considérable de ses côtes, particulièrement dans le voisinage de *Baiæ* (Baia). Les premiers habitants du pays furent les *Ausones* et les *Osci* ou *Opici.* Ils furent fournis par les Étrusques, qui devinrent les maîtres de la plus grande partie de la contrée. Du temps des Romains, nous y trouvons, indépendamment de la population grecque de *Cumæ,* trois peuples distincts : 1) les *Campani* proprement dits, race mixte, composée d'Étrusques et des habitants primitifs du pays, établis le long de la côte depuis *Sinuessa* jusqu'à *Pæstum.* C'était la race dominatrice (voy. *Capua*). — 2) les *Sidicini,* peuple ausonien, dans le N.-O. du pays, sur les confins du *Samnium.* —

3) les *Picentini*, dans le S.-E. du pays (Strab. 5; Cic. *de Leg. agr.* 35; Justin. 20, 1, 22, 1; Plin. 3, 5; Mela, 2, 4; Flor. 1. 16).

Campi Raudii, plaine dans le N. de l'Italie, près de *Vercellæ*, où Marius et Catulus défirent les Cimbres, 101 av. J.-C.

Campus Martius, le champ de Mars, souv. appelé *Campus* tout court, partie N.-O. de la plaine située au coude formé par le Tibre, hors des murs de Rome. Le *circus Flaminius* donnait son nom à une partie de cette plaine. Le champ de Mars appartenait, dit-on, originairement aux Tarquins et il fut consacré à Mars après l'expulsion des rois. C'est là que la jeunesse romaine se livrait à ses exercices gymnastiques et militaires, et que se tenaient les comices par centuries. Plus tard il fut entouré de portiques, de temples et autres monuments publics. Il fut enclavé dans l'enceinte de Rome par Aurélien.



Personnification du Champ de Mars. (Visconti, *Mus. Pio Clem.* vol. 6. tav. 1.)

Cănăcē (-es) entretenait avec son frère *Macareus* un commerce illégitime. Son père l'obligea, pour ce crime, à se donner la mort (Apollod. 1; Hygin. *Fab.* 238 et 247; Ovid. *Her.* 11; *Trist.* 2, 384).

Candăcē (-es), reine des Éthiopiens de Méroé, envahit l'Égypte (22 av. J.-C), mais elle fut repoussée et vaincue par Pétronius, gouverneur romain de l'Égypte. Son nom paraît avoir été commun à toutes les souveraines de l'Éthiopie (Plin. 6, 29; Dion. 54; Strab. 17).

Candaules, appelé aussi **Myrsĭlus**, dernier roi Héraclide de Lydie. Il eut le fol amour-propre d'exposer sa femme nue aux regards de Gygès, un de ses ministres, afin qu'il pût de ses propres yeux juger de sa beauté. Cette imprudence lui coûta la vie. Sa femme, instruite du fait, engagea Gygès à le mettre à mort (Herodt. 1, 7; Plut. *Symp.*; Justin. 1, 7).

Candāvia (-æ), **Candāvii montes**, montagnes qui séparent l'*Illyricum* de la Macédoine, et que traversait la *via Egnatia*, frayée à travers un pays très-sauvage (Cæs. *B. C.* 3, 11, 79; Cic. *ad Att.* 3, 7, 3; Plin. 3, 23, 26).

Cānĭdia (-æ), dont le véritable nom était *Gratidia*, était une courtisane napolitaine, aimée d'Horace. Ce poëte ayant été quitté par elle, il se vengea de cet abandon en la livrant au mépris comme une vieille sorcière (Hor. *Epod.*).

Cănis (-is), la constellation du « grand Chien. » L'astre le plus important de ce groupe d'étoiles était spécialement nommé *Canis* ou *Canicula* et aussi *Sirius*. Les Romains disaient proverbialement « des jours caniculaires, *dies caniculares*, » pour dire « une température excessivement chaude, » parce que la Canicule se montrait à l'époque des grandes chaleurs. La constellation du « petit Chien » s'appelait *Procyon*, littér. l'Avant-Chien, *Antecanis*, parce que, en Grèce, cette constellation se lève avant le grand Chien. Quand le Bouvier, *Bootes*, devint l'astre d'Icare, *Icarius* (voy. *Arctos*), *Procyon* devint *Mæra*, le chien d'Icare.

Cannæ (-ārum), village de l'Apulie, situé dans une vaste plaine, et mémorable par la bataille où Annibal défit les Romains av. J.-C. 216 (Polyb. 3, 113 et suiv.; Liv. 22, 44; Flor. 2, 6; Plut. *Ann.*).

Cănōbus ou **Cănōpus** (-i), v. importante sur la côte de la basse Égypte, à 2 milles géogr. à l'E. d'Alexandrie. Elle était près de l'embouchure la plus occidentale du Nil, appelée de là « bouche Canopique » (*Canopicum ostium*). Elle était fameuse par un grand temple de Sérapis, par son commerce et son luxe. Près de ses ruines a été bâtie la v.

d'Aboukir (Ital. 11, 433; Mela 1, 9; Strab. 17; Plin. 5, 31; Virg. *G.* 4, 247).

Cantăbri (-ōrum), peuple farouche et belliqueux du N. de l'Espagne, borné à l'E. par les *Astures*, et à l'O. par les *Autrigones*. Ils furent soumis par Auguste après une lutte de plusieurs années, 25-19 av. J.-C. (Hor. *Od.* 2, 6 et 11).

Cantium (-i), district de la Gr.-Bretagne, maintenant nommé « Kent. » Il renfermait *Londinium*, Londres (Cæs. *B. G.* 5).

Cănŭsium (-i : Canosa), v. importante de l'Apulie, sur l'Aufide, fondée, suivant la tradition, par Diomède. C'était, en tout cas, une colonie grecque, et, du temps d'Horace, on y parlait à la fois grec et osque. Elle était célèbre par ses mulets et ses manufactures de lainage. Mais l'eau lui faisait défaut (Liv. 25, 12; 22, 50-54; Hor. *Sat.* 1, 10, 30).

Căpăneus (-ĕŏs ou ĕī), Capanée, fils d'Hipponoüs, et un des sept héros qui marchèrent contre Thèbes. Il fut foudroyé par Jupiter, pour s'être vanté que le tonnerre même du dieu ne l'empêcherait pas d'escalader les murs de la ville. Pendant qu'on brûlait son corps, sa femme Évadné se jeta dans les flammes du bûcher et y périt (Eurip. *Suppl.* 987; Apollod. 3, 7, 1).

Căpella, la Chèvre, étoile. Voy. *Capra.* — Nom d'un poëte élégiaque du temps de Jules César, Ovid. *Pont.* 4, 16, 36. — Marcianus Capella (apr. J.-C. 490), Carthaginois, a écrit sur le mariage de Mercure, et des ouvrages philologiques.

Căpēna (-æ), anc. v. étrusque fondée par les Véiens, et qui devint dans la suite un municipe romain (Liv. 5, 8). Une des portes de Rome lui devait son nom. Dans son territoire se trouvait la grotte célèbre et le temple de Feronia, sur la petite rivière *Feronia* (voy. *Feronia*).

Căpĕtus Silvius. Voy. *Silvius.*

Căphāreus (Capo d'Oro), promontoire rocheux dans le S.-E. de l'Eubée, où la flotte grecque fit naufrage à son retour de Troie (Herdt. 8, 7; Virg. *Æn.* 11, 260; Sen. *Agam.* 558).

Căpĭto, C. Atēius, éminent jurisconsulte romain, qui gagna les bonnes grâces d'Auguste et de Tibère par ses flatteries et son obséquiosité. Capiton et son contemporain Antist. Labéon sont regardés comme les autorités les plus imposantes de leur temps en fait de droit, et ils furent les fondateurs de deux écoles auxquelles les plus grands juristes appartiennent.

Capito, C. Fonteius, ami de M. Antoine, accompagna Mécène à Brindes, (37 av. J.-C.), quand ce dernier partit pour réconcilier Octave et Antoine (Hor. *Sat.* 1, 5, 32).

Căpĭtōlīnus, Manlius. Voy. *Manlius.*

Căpĭtōlīnus mons. Voy. *Capitolium.*

Căpĭtōlīnus Julius, historien du temps de Dioclétien, a écrit les vies de Vérus, d'Antonin le Pieux, des Gordiens, etc. Plusieurs de ces biographies sont perdues.

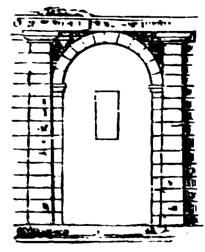
Căpĭtōlium (-i), le Capitole, temple de *Jupiter Optimus Maximus* à Rome, était situé sur le sommet méridional du mont Capitolin, ainsi nommé à cause de ce temple. L'emplacement de cet édifice est maintenant en partie couvert par le « palazzo Caffarelli, » tandis que le sommet septentrional, qui était anciennement la citadelle (*arx*), est occupé par l'église « Ara Celi. » Selon la tradition, ce temple aurait dû le nom de Capitole à la découverte d'une tête humaine (*caput*) dans le terrain creusé pour les fondations. La construction en fut commencée par Tarquin l'Ancien, et terminée par Tarquin le Superbe. Mais la dédicace n'eut lieu que dans la troisième année de la république (507 av. J.-C.), par le consul M. Horatius. Il fut brûlé pendant les guerres civiles (83) et deux fois encore sous les empereurs. Après sa troisième destruction sous Titus, il fut rebâti par Domitien avec plus de magnificence qu'auparavant. Le Capitole contenait trois sanctuaires distincts sous le même toit. Celui du milieu était le temple de Jupiter, d'où : *media qui sedet æde deus;* ceux des côtés étaient consacrés aux deux divinités qui l'ac-

compagnent, Junon et Minerve. Le Ca-


Temple de Jupiter Capitolin (tiré d'une médaille de Vespasien).


Temple de Jupiter Capitolin restauré.

pitole était un des plus imposants édifices de Rome; il était orné comme l'exigeait la majesté du roi des dieux. Il était de forme carrée, avait 200 pieds sur chaque face; on y arrivait par un escalier de cent marches. Les portes étaient de bronze, les plafonds et la couverture dorés. La seule dorure de l'édifice coûta à Domitien 12,000 talents. Dans le Capitole on conservait les livres sibyllins. Les consuls, à leur en-


Arc du Tabularium sur la colline du Capitole.

trée en charge, y offraient des sacrifices et y faisaient leurs vœux; les généraux victorieux, qui entraient à Rome en triomphe, y étaient conduits sur leur char pour rendre des actions de grâces au père des dieux. La colline entière était appelée quelquefois *arx*, quelquefois *Capitolium*, mais la dénomination la plus complète et la plus correcte était: *arx Capitoliumque*. Quelquefois aussi on l'appelait *arx Tarpeia* ou *Capitolina*. De la roche dite Tarpéienne (voy. *Tarpeius*) on précipitait souvent les malfaiteurs.


Roche Tarpéienne (supposée).

Cappădŏcia (-æ), la Cappadoce, district de l'Asie Mineure, auquel différentes limites ont été assignées à différentes époques. Sous l'empire des Perses, elle renfermait tout le pays habité par un peuple d'origine syrienne, qui était appelé, à cause de sa complexion, *Leucosyri* (les Syriens blancs), et aussi *Cappadoces*. Ce pays embrassait toute la partie N.-E. de l'Asie Mineure, l'E. de la rivière Halys et le N. du mont Taurus; il fut plus tard divisé en deux districts : le Pont (*Pontus*) et la Cappadoce proprement dite (voy. *Pontus*). L'époque à laquelle eut lieu cette division est incertaine; mais nous trouvons que, sous l'empire des Perses, tout le pays fut gouverné par une série de satrapes héréditaires, qui devenaient quelquefois des souverains indépendants. Plus tard la Cappadoce propre fut gouvernée par des monarques indépendants. L'an 17 apr. J.-C., Archélaüs, le dernier roi, mourut à Rome, et Tibère fit de la Cappadoce une province romaine. La Cappadoce était un pays âpre et montagneux. Ses beaux pâturages produisaient beaucoup d'excellents chevaux et mulets.

Căpra ou **Căpella** (-æ), la Chèvre, l'étoile la plus haute de la constellation du Cocher (*Auriga*); suivant la tradition, c'était dans l'origine la nymphe ou la Chèvre qui nourrit Jupiter enfant dans l'île de Crète (voy. *Amalthea*).

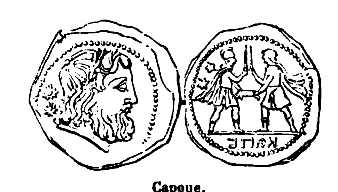
Căprāria (-æ), petite île près de la côte d'Étrurie, habitée seulement par des chèvres sauvages, d'où son nom.

Căpreæ (-ārum : Capri), petite île de 9 milles de circonférence, devant la Campanie, à l'entrée du golfe de *Puteoli*. Le paysage y est beau et le climat doux et riant. C'est là que Tibère passa les dix dernières années de son règne, livré à toutes les débauches et accessible à ses seules créatures (Ovid. *Met.* 15, 709; Suet. *Tib.;* Stat. *Sylv.* 3, 5).

Căpricornus (-i), le Capricorne, signe du Zodiaque, entre le Sagittaire et le Verseau. Il avait, suiv. la Fable, combattu avec Jupiter contre les Titans (Manil. 2 et 4; Hor. *Od.* 2, 17, 19; Hygin. *Fab.* 196; Macr. *Sat.* 1, 17).

Capsa (-æ), anc. et forte v. dans le S.-O. de la Byzacène, dans une fertile oasis de l'Afrique du N., entourée d'un désert de sable plein de serpents. Dans la guerre contre Jugurtha, elle fut détruite par Marius; mais elle fut rebâtie ensuite et érigée en colonie (auj. Gifsa). Voy. Flor. 3, 1; Sall. *B. Jug.*

Căpŭa (-æ : Capua), Capoue, v. principale de la Campanie, fondée ou colonisée par les Étrusques. Elle devint de bonne heure la cité la plus prospère, la plus opulente et la plus luxueuse de l'Italie méridionale. Ses belliqueux voisins, les Samnites, firent contre elle de nombreuses tentatives, quelquefois avec succès. Afin de se mettre en état de leur résister, Capoue, en 343 av. J.-C., se plaça sous la protection de Rome. Après la bataille de Cannes, elle se jeta dans le parti d'Annibal (216); mais, prise par les Romains en 211, elle fut sévèrement châtiée de sa défection, et ne recouvra jamais son ancienne prospérité. Elle devint dans la suite colonie romaine.



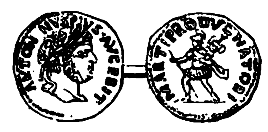
Capoue.

Căpўs (-ўŏs et -ўs), 1) fils d'Assaracus et père d'Anchise (Ov. *Fast.* 4, 33). — 2) compagnon d'Énée, qui fonda, dit-on, la v. de Capoue, et lui donna son nom (Virg. *Æn.* 10, 145).

Capўs Silvius, voy. *Silvius*.

Cărăcalla (-æ), empereur romain (211-217 ap. J.-C.), fils de Septime-Sévère, était né à Lyon (188). Son véritable nom était *M. Aurelius Antoninus*. Caracalla n'était qu'un sobriquet qu'on lui avait appliqué à cause de la longue tunique gauloise nommée caracalla qu'il avait adoptée comme vêtement favori après son avénement à l'empire. Il accompagna son père en Grande-Bretagne en 208; et, à la mort de Sévère, à York, 211, Caracalla et son frère Géta lui succédèrent sur le trône, d'après les dispositions de leur père. La carrière de Ca-

racalla fut marquée par une suite de cruautés. Il assassina son frère, et, avec lui, plusieurs des personnages les plus distingués de l'État, s'assurant ainsi le gouvernement sans partage. Le célèbre jurisconsulte Papinien fut une de ses victimes. Il ajoutait l'extravagance à la cruauté; et, après avoir épuisé les ressources de l'Italie, il visita les provinces orientales et occidentales de l'empire, dans des vues d'extorsion et de pillage, et quelquefois de cruauté insensée. Il était sur le point d'entreprendre de nouvelles expéditions au-delà du Tigre, mais il fut tué à Edessa par Macrin, préfet du prétoire. Caracalla avait donné à tous les habitants libres de l'empire le titre et les priviléges de citoyens romains (Herodian. 4, 1; Dion. Cass. 76, 77; 78; Spart. *Sev.* 10, 14, 18; *Car.* 2, 3, 7; *Get.* 6.)



Caracalla, emper. rom., 211-217 après J.-C.

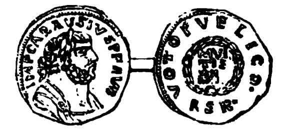
Caractăcus (-i), roi des *Silures* en Bretagne, défendit bravement son pays contre les Romains, sous le règne de Claude. Il fut enfin défait et se réfugia sous la protection de *Cartismandua*, reine des *Brigantes;* mais elle le livra aux Romains qui le conduisirent à Rome (51 ap. J.-C.). Amené devant Claude, il lui tint un langage si noble que l'empereur lui pardonna ainsi qu'à ses amis (Tac. *Ann.* 12, 33 et 37).

Cărălis (-is) ou **Cărăles** (-ium), auj. Cagliari, v. principale de la Sardaigne, avec un excellent port (Pausan. 10, 17).

Cărambis (-ĭdis), promontoire avec une ville de même nom, sur la côte de Paphlagonie (Mela, 1, 19).

Cărănus (-i), descendant d'Hercule, s'établit, dit-on, à *Edessa*, en Macédoine, avec une colonie argienne, vers l'an 750 av. J.-C., et fonda la dynastie des rois de Macédoine (Justin. 7, 1; Paterc. 1, 6).

Carausius, né chez les *Menapii* en Gaule, fut investi par Maximien du commandement de la flotte qui devait protéger les côtes de la Gaule contre les incursions des Francs. Mécontent, de ses services, Maximien donna ordre de l'exécuter. Mais *Carausius* passa en Bretagne où il prit le titre d'Auguste, 287 apr. J.-C. Après plusieurs tentatives pour le soumettre, Dioclétien et Maximien le reconnurent pour leur collègue, et il continua de régner en Bretagne jusqu'en 293, où il fut assassiné par son premier officier, *Allectus* (Eutrop. 9, 25; Aur. Vict. 39).



Carausius, emper. rom., 287-293 après J.-C.

Carbo (-ōnis), nom d'une famille de la *gens Papiria*. 1) *C. Papirius Carbo*, orateur distingué, homme de grands talents, mais sans principes. Il fut un des trois commissaires ou triumvirs chargés de mettre à exécution les lois agraires de Tib. Gracchus. Tribun du peuple (131 av. J.-C.), il se signala par la plus violente opposition à l'aristocratie. Mais, après la mort de C. Gracchus (121), il abandonna subitement le parti populaire, et, lors de son consulat (120), il entreprit la défense d'Opimius, meurtrier de C. Gracchus, en 119. Carbon fut accusé par L. Licinius Crassus; et, comme il pressentait sa condamnation, il mit fin à ses jours (Cic. *Brut.*). — 2) *Cn. Papirius Carbo*, un des soutiens du parti de Marius. Il fut trois fois consul, en 85, 84 et 82. En 82, il dirigea la guerre contre Sylla, mais il finit par être obligé de se réfugier en Sicile, où il fut mis à mort par Pompée à Lilybée (Val. Max. 9, 13).

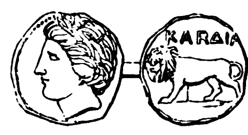
Carcăso (-ōnis : *Carcassone*), ville des Tectosages, dans la Gaule Narbonnaise.

Cardămўle (-es), ville de Messénie.

Cardĕa (-æ), divinité romaine, qui présidait aux gonds des portes (*cardines*), c.-à-d. à la vie de famille. Sa fête tombait le 1er juin; elle avait été

établie par Jun. Brutus (Ov. *Fast.* 6, 101 et sq.; Augustin. *Civ. D.* 4, 8).

Cardia (-æ, auj. *Karidia*), v. de la Chersonèse de Thrace, sur le golfe Mélas, lieu de naissance du roi Eumène. Elle fut détruite par Lysimaque, qui bâtit la ville de *Lysimachia* dans son voisinage immédiat (Plin. 4, 11).

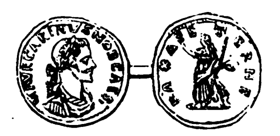


Cardia dans la Chersonèse de Thrace.

Cardūchi (-ōrum), Καρδοῦχοι, nation belliqueuse, probablement les Kurdes des temps modernes; ils habitaient les montagnes qui séparaient l'Assyrie de l'Arménie, monts du Kurdistan (Xen. *Anab.*, 3, 5, 15; Diod. 14).

Cāria (-æ), la Carie, district de l'Asie Mineure, à son extrémité S.-O. Elle est coupée par des chaînes de montagnes peu élevées, qui s'avancent dans la mer en longs promontoires, formant des golfes le long de la côte et des vallées intérieures très-fertiles et bien arrosées. Les principaux produits du pays étaient les céréales, le vin, l'huile et les figues. La côte était habitée en grande partie par des colons grecs. Les autres habitants de la contrée étaient des Cariens, peuple récemment allié aux Lydiens et aux Mysiens. Les Grecs considéraient ce peuple comme vil et stupide, à peine propre à fournir des esclaves. Il était gouverné par des princes héréditaires, qui avaient leur résidence à Halicarnasse. Ces princes étaient des alliés soumis de la Lydie et de la Perse, et quelques-uns se distinguèrent dans la guerre et dans la paix (voy. *Artemisia*, *Mausolus*). Sous les Romains, la Carie faisait partie des provinces d'Asie (Herodt. 1, 146 et 171; Pausan. 1, 40; Strab. 13; Curt. 6, 3; Justin. 13, 4; Virg. *Æn.* 8, 725).

Cărīnus, M. Aurelius, empereur romain (284-285 ap. J.-C.), l'aîné des deux fils de *Carus*, fut associé à l'empire par son père (283). C'était un prince débauché et cruel. Il fut tué dans une bataille contre Dioclétien avec quelques-uns de ses officiers (Eutrop. 9, 18-20; Vopisc. *Carin.* 15).



Carin, emp. rom., 283-285 après J.-C.

Carmānia (-æ), province de l'ancien empire de Perse, bornée à l'O. par la Perse, au N. par la Parthie, à l'E. par la Gédrosie et au S. par l'océan Indien.

Carmēlus et **Carmēlum** (-i), 1), chaîne de montagnes en Palestine, commence à la frontière N. de la Samarie, traverse la partie S.-O. de la Galilée et se termine en un promontoire du même nom (cap Carmel). — 2) *Carmelus*, divinité syrienne qui avait un autel, mais point de temple, près du mont Carmel. Selon Tacite (*Hist.* 2, 78) un prêtre de cette divinité prédit à Vespasien qu'il serait empereur (Suet. *Vesp.* 5).

Carmenta, Carmentis, voy. *Camenæ*.

Carmo, auj. **Carmona**, v. forte de l'Hispania Bætica, au N.-E. d'Hispalis.



Carmo en Espagne.

Carna (-æ), divinité romaine, dont le nom se rattache probablement au mot *caro*, chair, car elle était regardée comme veillant au bien-être physique de l'homme. Sa fête se célébrait le 1er juin et avait été, dit-on, instituée par Brutus la première année de la république. Ovide confond cette déesse avec *Cardea*.

Carnĕădes (-is), célèbre philosophe, né à Cyrène vers l'an 213 av. J.-C., fut le fondateur de la troisième ou Nouvelle Académie et un vaillant ad-

versaire des Stoïciens. En 155 il fut envoyé à Rome, avec Diogène et Critolaüs, par les Athéniens, pour solliciter la remise de l'amende de 500 talents imposée à la v. d'Athènes après la destruction d'*Oropus*. A Rome il acquit un grand renom par ses éloquentes déclamations sur des sujets philosophiques. Il mourut en 129, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (Cic. *ad Att.* 12, 23; *de Orat.* 1 et 2; Plin. 7, 30; Lactant. 5, 14; Val. Max. 8, 8; Luc. Macrob. 20; Diog. L. 4, 62 et sq.).

Carni (-ōrum), peuple celtique, au N. des Vénètes, dans les Alpes Carniques (voy. *Alpes*).

Carnuntum (-i), ancienne v. celtique de la Pannonie supérieure, sur le Danube, à l'E. de *Vindobona* (Vienne), et, plus tard, municipe ou colonie des Romains.

Carnūtes (-um) ou -i (-ōrum), peuple puissant de la Gaule centrale, entre la Loire et la Seine; leur capitale était *Genabum* (Orléans).

Carpates (-um), et aussi *Alpes Bastarnicæ*, les Carpathes, montagnes qui séparaient la Dacie de la Sarmatie.

Carpăthus (-i : Scarpanto), île entre la Crète et Rhodes, dans la mer qui lui doit son nom (mer Carpathienne).

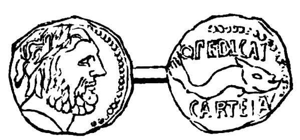
Carpētāni (-ōrum), peuple puissant de l'*Hispania Tarraconensis*, avec un territoire fertile sur les fl. *Anas* et *Tagus*. Leur capitale était *Toletum* (Tolède).

Carpi ou **Carpiāni** (-ōrum), peuple germain entre les monts Carpathes et le Danube.

Carræ ou **Carrhæ** (-ārum), v. de l'Osroène, en Mésopotamie, où Crassus trouva la mort après sa défaite par les Parthes (53 av. J.-C.). C'est la v. d'Haran ou Charan des saintes Écritures (Lucan. 1, 105; Plin. 5, 14).

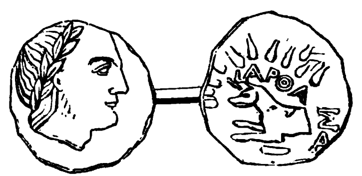
Carsĕŏli (-ōrum : Carsoli), v. des *Æqui* dans le Latium, colonisée par les Romains (Ovid. *Fast.* 4, 683).

Carteia (-æ; nommée aussi **Carthæa**, **Carpia**, **Carpessus**), plus anciennement *Tartellus*, v. et port célèbres dans le S. de l'Espagne; au fond du golfe dont le mont *Calpe* forme un côté, fondée par les Phéniciens, et colonisée en 170 av. J.-C. par 4,000 soldats romains (Pausan. 6, 19; Liv. 38, 30; 43, 3).



Cartéia en Espagne.

Carthæa (-æ), v. sur la côte S. de l'île de Céos (Ovid. *Met.* 7, 368).



Carthæa dans l'île de Céos.

Carthāgo (-ĭnis), *Magna Carthago* (près d'El-Marsa, au N.-E. de Tunis), Carthage, une des plus célèbres cités de l'ancien monde; elle était située au fond d'une large baie, au milieu de la partie la plus septentrionale de la côte N. de l'Afrique. La côte de cette partie de l'Afrique a été considérablement altérée par les dépôts du fl. Bagradas et par le sable que les vents du N.-O. y roulent avec les flots de la mer. L'ancienne presqu'île sur laquelle était bâtie Carthage avait environ 30 milles de circonférence, et la ville elle-même, au temps de sa plus grande splendeur, ne mesurait pas moins de 15 milles de tour; mais, en raison des influences que nous venons d'indiquer, les lieux présentent aujourd'hui un aspect très-différent. Carthage fut fondée par les Phéniciens de Tyr, suivant la tradition, environ 160 ans avant la fondation de Rome, c.-à-d. vers l'an 853 av. J.-C. Nous donnons, à l'article *Dido*, les récits fabuleux relatifs à sa fondation. La partie de la ville qui fut construite la première était appelée, en langage phénicien, *Betzura* ou *Bosra*, c.-à-d. château; ce nom, altéré par les Grecs, devint *Byrsa*, c.-à-d. « une peau », et de là naquit probablement l'histoire de la manière dont les indigènes furent trompés sur l'étendue de l'emplacement. Quand la ville se fut agrandie, Byrsa forma la citadelle. Le

Cothon fut le port intérieur, réservé aux vaisseaux de guerre. Le port extérieur, séparé du *Cothon* par une langue de terre large de 300 pieds, était la station des navires marchands. Au-delà des fortifications était un vaste faubourg, appelé *Magara* ou *Magalia*. — La population de Carthage, au temps de la 3e guerre punique, était de 700,000 habitants. La constitution était une oligarchie. Les deux principaux magistrats, nommés *suffètes*, paraissent avoir été élus à vie; car les écrivains grecs et romains les appellent *rois*. Les généraux et gouverneurs des provinces étaient ordinairement tout à fait distincts des suffètes. Mais les deux offices étaient quelquefois réunis dans la même personne. Le corps dirigeant était le sénat, en partie héréditaire, en partie électif, qui se composait de 100 ou 104 membres; il s'appelait *Gerusia*, et sa principale attribution était de contrôler la gestion des magistrats et spécialement la conduite des généraux qui pouvaient, à leur retour de leurs expéditions à l'étranger, être suspects de vouloir établir une tyrannie. Les questions importantes, et particulièrement celles sur lesquelles le sénat et les suffètes n'étaient pas d'accord, étaient soumises à une assemblée générale des citoyens; mais, quant à la manière de procéder dans cette assemblée et à l'étendue de ses pouvoirs, nous ne savons que très-peu de chose. Les peines étaient très-sévères, et la manière ordinaire de donner la mort était le crucifiement. Les principales occupations du peuple étaient le commerce et l'agriculture, et ils s'y acquirent, parmi les nations de l'ancien monde, le rang le plus distingué. Les Carthaginois trouvèrent des rivaux dans les Romains avec lesquels ils eurent à soutenir trois guerres connues sous le noms de guerres puniques. La première dura de 265 à 242 av. J.-C., et le résultat fut pour Carthage la perte de la Sicile et des îles Lipari. La deuxième, qui fut la lutte décisive, débuta par le siége de Sagonte (218) et se termina, en 201, par une paix qui dépouilla Carthage de toute sa puissance (voy. *Hannibal*). La troisième commença et finit en 146, par la prise et la destruction de Carthage. Cette ville resta en ruines pendant trente ans. A la fin de ce laps de temps, une colonie, établie sur l'ancien emplacement par les Gracques, se soutint dans une faible condition jusqu'au temps de César et d'Auguste, où une nouvelle cité fut construite sous le nom de *colonia Carthago*. Elle devint la première cité de l'Afrique et occupa une place importante tant dans l'histoire ecclésiastique que dans l'histoire civile. Elle fut prise par les Vandales (439 ap. J.-C.), reprise par Bélisaire (533), et détruite par les conquérants arabes en 698. Les Carthaginois sont souvent nommés *Pœni* par les écrivains latins à cause de leur origine phénicienne (des fouilles intéressantes dirigées par M. Beulé viennent de mettre à découvert une partie considérable de Carthage). Voir Strab. 17; Virg. *Æn.* 1, etc.; Mela 1, etc.; Ptol. 4; Justin; Liv. 4, etc.; Paterc. 1 et 2; Plut. *Ann.*, etc.; Cic. *passim*.



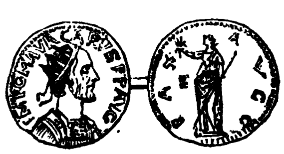
Carthage.

Carthage.

Carthāgo (**-ĭnis**), *Nova*, auj. Carthagena, v. importante sur la côte E. de l'*Hispania Tarraconensis*, fondée par les Carthaginois sous Hasdrubal (243 av. J.-C.), puis vaincue et colonisée par les Romains. Elle est située sur un promontoire qui s'avance dans la mer, et possède un des plus beaux ports du monde (Polyb. 10; Liv. 26, 43 et pass.; Sil. 15, 220).

Cārus, M. Aurelius, empereur romain, 282-283 ap. J.-C., succéda à Pro-

bus. Il était engagé dans une expédition militaire très-heureuse en Perse, quand il fut tué par un coup de tonnerre, vers la fin de 283. Il eut pour successeurs ses deux fils *Carinus* et *Numerianus*. Carus fut un général victorieux et un administrateur capable (Eutrope; Vopisc. *Car.*).



Carus, emper. rom., 284-283 ap. J.-C.

Carventum (-i), v. des Volsques, à laquelle appartenait l'*arx Carventana*, mentionnée par Tite-Live; elle était située entre *Signia* et les sources du *Trerus*.

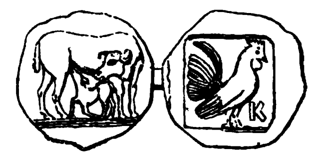
Carvilius Maximus, 1) *Spurius*, deux fois consul (293 et 273 av. J.-C.), en même temps que *Papirius Cursor*. Dans leur premier consulat, ils remportèrent de brillantes victoires sur les Samnites, et, dans le second, ils mirent fin à la guerre samnite (Liv. 10, 33, 46). —) *M. Carv. Max. Rugas*, fils du précédent, deux fois consul (234, 238), fut, dit-on, le premier Romain qui divorça avec sa femme. Il vainquit les Sardes et les Corses, et mourut augure en 212 (Liv. 26, 23).

Căryæ (-ārum), Καρύαι, v. de Laconie, près des frontières d'Arcadie, appartenait dans l'origine au territoire de Tégée en Arcadie. Les figures de femme qui, en architecture, supportent les fardeaux ont été appelées *Caryatides* en signe de l'abject esclavage auquel les femmes de cette ville furent soumises par les Grecs, en punition de son alliance avec les Perses dans l'invasion de la Grèce (Pausan. 3, 10, 7; Xén. *Hell.* 7, 1, 28; Thuc. 5, 55; Athen. 6, 241; Vitruv. 1, 1).

Căryandă (-ōrum), Καρύανδα, auj. Karakojan, v. de Carie, sur une petite île, probablement jointe autrefois au continent; patrie du géographe Scylax (Strab. 14, 658).

Caryatides. Voy. *Caryæ*.

Cărystus (-i), Κάρυστος, auj. Karysto, v. sur la côte S. de l'Eubée, fondée par les Dryopes, célèbre par ses carrières de marbre (Il. 2, 539; Stat. *Sylv.* 2, 93; 1, 2, 149; Mart. 9, 76).



Caryste en Eubée.

Casca, P. Servīlius, tribun du peuple (44 av. J.-C.) et un des assassins de César.

Căsilīnum (-i), v. de Campanie sur le Vulturne, et sur le même emplacement que la moderne Capoue; elle est célèbre par son héroïque défense contre Hannibal (216 av. J.-C.). Liv. 22, 15; 23, 49; Strab. 5; Cic. *Inv.* 2, 57; Plin. 3, 5).

Căsīnum (-i : S. Germano), v. du Latium, sur le fl. *Casinus*. Sa citadelle occupait le même emplacement que le célèbre couvent du mont Cassin (Monte Cassino) (Liv. 9, 28).

Căsiōtis. Voy. *Casius*.

Căsius (-i), 1) auj. Ras Kasaroun, montagne sur la côte d'Égypte, à l'E. de *Pelusium*, avec un temple de Jupiter à son sommet. Là était aussi le tombeau de Pompée (Lucan. 8, 858). — 2) auj. Jebel-Okrah, montagne sur la côte de Syrie, au S. d'Antioche et de l'Oronte. On appelait *Casiotis* tout le district de la côte au S. du Casius jusqu'à la frontière N. de la Phénicie (Plin, 5, 22; Mela, 1 et 3).

Casmēna (-æ), v. de Sicile, fondée par les Syracusains vers l'an 643 av. J.-C. (Herodt. 7, 155).

Caspĕria ou **Caspĕrŭla** (-æ), v. des Sabins, sur le fl. *Himella* (Virg. *Æn.* 7, 714).

Caspiæ Portæ ou **Pylæ**, les Portes Caspiennes, nom donné à plusieurs défilés à travers les montagnes qui entourent la mer Caspienne. Le principal était vers l'ancienne v. de *Rhagæ* ou *Arsacia*. Il avait 8 milles de long et ne livrait passage qu'à un seul char. Comme c'était un point central et important, les distances étaient calculées à partir de ce point (Tac. *Hist.* 1, 6; Ar-

rian. 3, 19, 2 ; 20, 2, 4 ; 7, 10, 6 ; Plin. 5, 27 ; 6, 13 ; Diod. 1).

Caspii (**-ōrum**), nom de certaines tribus scythiques aux environs de la mer Caspienne, entre les fl. *Cambyses* et *Cyrus* (Herodt 3, 92 ; 7, 67 ; Virg. *Æn*. 6, 708).

Caspii montes, Κάσπια ὄρη, auj. Elburz, nom qui s'appliquait en général à toute la chaîne de montagnes qui environne la mer Caspienne, au S. et au S.-O., à la distance de 15 à 30 milles de ses rives, et plus spécialement à la partie de cette chaîne où se trouvait le défilé appelé *Caspiæ Pylæ*.

Caspīri ou **Caspīræi**, peuple de l'Inde, dont la position exacte est incertaine : il était généralement établi dans le Cachemire et le Nepaul.

Caspium mare, ἡ Κασπία θάλασσα, la mer Caspienne, appelée aussi *Hyrcanum*, *Albanum* et *Scythicum mare*, tous noms tirés des peuples qui habitaient sur ses bords, grand lac d'eau salée en Asie. Il est probable qu'à une époque très-reculée la mer Caspienne était unie au lac Aral et à l'océan Arctique. Ces deux lacs ont leur surface considérablement au-dessous du niveau de l'Euxin ou mer Noire, la mer Caspienne d'environ 350 pieds et le lac Aral d'environ 200, et tous les deux baissent toujours par l'évaporation de leurs eaux. Tout le pays environnant indique que cet abaissement graduel a lieu depuis des siècles. Outre un certain nombre de petits cours d'eau, deux grands fleuves se déversent dans la mer Caspienne ; le Rha (Wolga) au N., et le Cyrus uni à l'Araxe (Kour) à l'O. ; mais il perd plus par l'évaporation qu'il ne reçoit par le tribut de ces fleuves (Herodt 1, 102, 103 ; Arrian. 5, 5, 4 ; 7, 16, 1 ; Strab. 11 ; Mela, 1, 2 ; 3, 5 et 6 ; Plin. 6, 13 ; Dionys. P. 50 ; Curt. 3, 2 ; 6, 4 ; 7, 3).

Cassander (**-dri**), Cassandre, fils d'Antipater. Son père, à son lit de mort (319 av. J.-C), institua Polysperchon régent et ne conféra à Cassandre que la dignité secondaire de chiliarque. Mécontent de ces dispositions, Cassandre prit différents moyens pour se mettre en état de faire la guerre à Polysperchon. Il commença par faire alliance avec Ptolémée et Antigonus, défit Olympias et la fit mettre à mort. Il s'unit ensuite à Séleucus, Ptolémée et Lysimaque dans leur guerre contre Antigonus. Cette guerre fut en général peu favorable à Cassandre. En 306, il prit le titre de roi, à l'imitation d'Antigonus, de Lysimaque et de Ptolémée. Mais ce ne fut qu'en 301 que la bataille d'Ipsus, par un succès décisif, lui assura la possession de la Macédoine et de la Grèce. Il mourut d'hydropisie en 297 et eut pour successeur son fils Philippe (Paus. 1, 25 ; Diod. 19 ; Justin. 12, 13 ; Plut. *Alex*. 74 ; *Phoc*. 31 ; *Demetr*. 18).

Cassandra (**-æ**), Cassandre, fille de Priam et d'Hécube, et sœur jumelle d'Hélénus. Dans sa jeunesse, elle fut l'objet de l'attention d'Apollon. Devenue grande, sa beauté fit une si vive impression sur ce dieu qu'il lui accorda le don de prophétie, sur la promesse qu'elle lui fit de céder à ses désirs. Mais, une fois en possession de l'art divinatoire, elle refusa de tenir sa promesse. Apollon, indigné et ne pouvant lui retirer le don de prophétie, le rendit inutile, en ordonnant que ses prophéties seraient toujours regardées comme fausses. A la prise de Troie, qu'elle avait vainement prédite, elle se réfugia dans le temple de Minerve, mais elle fut arrachée de la statue de la déesse qu'elle tenait embrassée par Ajax, fils d'Oïlée, qui lui fit violence. Dans le partage du



Cassandre et Apollon.
(Pitture d'Ercolano, vol. 2, tav. 17.

butin, elle échut à Agamemnon, qui l'emmena à Mycènes. Là elle fut tuée par Clytemnestre (Hom. *Il.* 13, 363-365; *Od.* 11, 421 sq.; Virg. *Æn.* 2, 246, 348; Æsch. *Agam.;* Eurip. *Troad.;* Hygin. *Fab.* 117. ; Q. Calab. 13, 421 ; Pausan. 1, 16; 3, 19).

Cassandrēa. Voy. *Potidæa.*

Cassĭĕpēa, Cassĭŏpēa (**-æ**) ou **Cassĭŏpē** (**-es**), femme de Céphée, roi d'Éthiopie, et mère d'Andromède; elle proclamait sa beauté supérieure à celle des Néréides (voy. *Andromeda*). Elle fut placée après sa mort parmi les astres de la voie lactée, où elle forme une constellation composée de treize étoiles (Cic. *N. D.* 2, 43; Apollod. 2, 4; Ovid. *Met*, 4, 738; Hygin. *Fab.* 64; Propert. 6, 17, 3; Manil. 1).

Cassĭŏdōrus, Magnus Aurēlius, homme d'État distingué, du petit nombre de ceux qui, à la chute de l'empire d'Occident, possédaient encore quelque savoir. Il était né vers 468 ap. J.-C. Il jouit de la confiance de Théodoric le Grand et de ses successeurs, et dirigea pendant longues années le gouvernement du royaume ostrogothique. Il nous reste plusieurs de ses ouvrages. Fatigué de la vie publique, il s'était retiré dans un monastère, où il passa le reste de ses jours. Il mourut âgé de cent ans.

Cassĭŏpēa. Voy. *Cassiepea.*

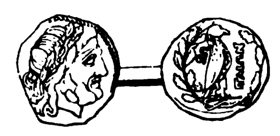
Cassĭtĕrĭdes, Voy. *Britannia.*

Cassius (**-i**), nom d'une des familles romaines les plus distinguées; elle était originairement patricienne, mais était devenue plébéienne. 1) *Sp. Cassius Viscellinus*, qui fut trois fois consul (502, 493, 486 av. J.-C.); il se distingua par la proposition de la première loi agraire à Rome. Cette loi lui attira l'inimitié des patriciens; ils l'accusèrent d'aspirer au pouvoir royal et le firent mettre à mort. Il laissa trois fils; mais, comme tous les Cassius qui vinrent après étaient plébéiens, peut-être ses fils furent-ils chassés de l'ordre des patriciens, ou passèrent-ils volontairement dans l'ordre plébéien, pour protester contre le meurtre de leur père. — 2) *C. Cass. Longinus*, le meurtrier de Jules César. L'an 53 av. J.-C. il fut questeur de Crassus, dans son expédition contre les Parthes, où il se distingua beaucoup tant pendant sa questure que durant les deux années qui suivirent, en remportant sur l'ennemi deux importantes victoires (52 et 51). En 49 il fut tribun du peuple, s'attacha au parti de l'aristocratie pendant la guerre civile, s'enfuit de Rome avec Pompée, et, après la bataille de Pharsale, se rendit à César. César ne se contenta pas de lui pardonner; en 44, il fut fait préteur, et la province de Syrie lui fut promise pour l'année suivante. Mais Cassius n'avait jamais cessé d'être l'ennemi de César; ce fut lui qui forma la conspiration contre la vie du dictateur et gagna M. Brutus au complot. Après la mort de César, le 15 mars 44 (v. *Cæsar*), Cassius passa en Syrie, qu'il réclamait comme sa province, bien que le sénat l'eût donnée à Dolabella et eût assigné Cyrène à Cassius. Il défit Dolabella, qui mit lui-même fin à ses jours, et, après avoir pillé sans pitié la Syrie et l'Asie, il passa en Grèce avec Brutus en 42, afin de combattre Octave et Antoine. A la bataille de Philippes, il fut battu par Antoine, tandis que Brutus, qui commandait l'autre aile de l'armée, chassait Octave du champ de bataille; mais Cassius, ignorant le succès de Brutus, ordonna à son affranchi de mettre fin à ses jours. Brutus pleura son compagnon d'armes, l'appelant le dernier des Romains. Cassius avait épousé *Junia Tertia* ou *Tertulla*, demi-sœur de M. Brutus. Il était très-versé dans la langue et dans la littérature des Grecs; il était, en philosophie, partisan de la doctrine d'Épicure; il avait de grands talents, mais il était plein de vanité, d'orgueil et très-vindicatif (Suet. *Cæs.* et *Aug.;* Plut. *Brut.* et *Cæs.;* Paterc. 2, 46, 69; Justin. 42, 4; Flor. 4, 7; Dio, 40, 28; 42, 13; Cic. *ad fam.* 15, 15, 2; 15, 16 sq.; 11, 3, 1). — 3) *C. Cass. Longinus*, célèbre jurisconsulte, gouverneur de Syrie (50 ap. J.-C.), sous le règne de Claude. Il fut banni par Néron (66), parce qu'il avait parmi les images de ses ancêtres la statue de Cassius, le meurtrier de César. Il fut rappelé de son exil par Vespasien. Cassius a écrit dix livres sur les lois civiles et quelques

autres ouvrages; il était de l'école d'Ateius Capito; et, comme il ramena les principes de Capiton à une forme plus scientifique, les partisans de cette école reçurent le nom de *Cassiani* (Tac. *Ann.* 16, 7; Suet. *Ner.* 37; Cic. *Rosc.* 30). — 4) *Cass. Parmensis*, ainsi nommé de Parme, sa patrie, fut un des meurtriers de César (43 av. J.-C.); il prit une part active à la guerre civile qui suivit; et, après la bataille d'Actium, il fut mis à mort par ordre d'Octave, 30 av. J.-C. Cassius était poëte et Horace faisait cas de ses productions (Hor. *Sat.* 1, 4, 3; Appian. *B. C.* 5, 2; Vell. 2, 87). — 5) *Cass. Etruscus*, poëte critiqué par Horace (*Sat.* 1, 10, 61); il ne faut pas le confondre avec le n° 4. — 6) *Cass. Avidius*, général de mérite, né en Syrie. Il servit sous M. Aurèle, et, dans la guerre contre les Parthes (162-165 ap. J.-C.), il commanda l'armée romaine sous les ordres de Vérus; il fut ensuite nommé gouverneur de toutes les provinces d'Orient, et s'acquitta loyalement de sa mission pendant plusieurs années; mais en 175 il se proclama lui-même empereur. Il ne régna que quelques mois, et fut tué par ses propres officiers, avant l'arrivée de M. Aurèle en Orient (v. *Aurelius*). (Dio. Cass. 71, 2, 22 et suiv.). — 6) — *Cass. Dion.* Voy. *Dion Cassius.*

Cassivelaunus (-i), chef breton, qui régnait sur la contrée N. de la Tamise (Thames) et avait été investi par les Bretons de la souveraine autorité lors de la deuxième invasion de la Bretagne par César (54 av. J.-C.). Il fut défait par César et obligé de demander la paix (Cæs. *B. G.* 5, 11, 19, 22 et suiv.).

Cassōpē (-ēs), v. de Thesprotie, près de la côte.



Cassope en Thesprotie.

Castălia (-æ), célèbre fontaine sur le mont Parnasse, dans laquelle la Pythie avait coutume de se baigner. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses, qui de là étaient appelées *Castălĭdes.*

Castor (-ŏris), frère de Pollux (voy. *Dioscuri*).

Castrum (-i) ∼ *Inui*, v. des Rutules, sur la côte du Latium, confondue par quelques écrivains avec la suivante (Virg. *Æn.* 6, 775). — 2) ∼ *Novum* (Torre di Chiaruccia), v. d'Étrurie, et colonie romaine, sur la côte (Liv. 36, 3). — 3) ∼ *Novum* (Giula Nova), v. du *Picenum*, probablement à l'embouchure de la petite rivière de *Batinum* (Salinello), Cic. *ad Att.* 8, 12.

Castŭlo (-ōnis : Cazlona), v. des *Oretani* dans l'*Hispania Tarraconensis*, sur le *Bætis*, et place importante sous les Romains. Dans les montagnes des environs il y avait des mines d'argent et de plomb (Plut. *Sert.*; Liv. 24, 41; Sil. Ital. 3, 99 et 391). La femme d'Hannibal y était née.

Cătăbathmus Magnus, Καταϐαθμός (c.-à-d. la grande descente), montagne et port de mer, au fond d'une baie profonde sur la côte N. de l'Afrique; formait la limite entre l'Égypte et la Cyrénaïque (Sall. *Jug.* 17 et 19; Plin. 5, 5).

Cătădūpa ou **Cătădūpi** (-ōrum), κατάδουπα, nom donné aux cataractes du Nil, et à la partie de l'Éthiopie qui les avoisine. Voy. *Nilus* (Cic. *Somm. Scip.* 5).

Catalauni (-ōrum : Châlons-sur-Marne), v. de la Gaule, près de laquelle Attila fut défait par Aétius et Théodoric, 451 apr. J.-C.

Catamītus. Voy. *Ganymedes.*

Cătăna ou **Catĭna** (-æ : Catania), Catane, v. importante de Sicile, au pied du mont Etna, fondée, en 730 av. J.-C., par les Naxiens. En 476, elle fut prise par Hiéron Ier, qui en transporta les habitants à *Leontini*, et y établit 5,000 Syracusains et 2,000 Péloponnésiens. La ville prit alors le nom d'*Ætna.* Les anciens habitants, après la mort d'Hiéron, reprirent possession de leur ville et lui rendirent son premier nom. Catane subit dans la suite des fortunes diverses; elle finit par tomber sous la domination romaine, dans la première guerre punique (Liv. 27, 8; Cic. *Verr.* 3, 83, 192; 4, 23, 50).



Catane en Sicile.

Cătăŏnia (-æ), district fertile dans la partie S.-E. de la Cappadoce, à laquelle il ne fut adjoint que sous les Romains, avec la *Melitene*, située à l'E. de la Cataonie (Nep. *Dat.* 4).

Cătarrhactēs (-æ 1), riv. de Pamphylie, qui descend du mont Taurus en grande chute d'eau, d'où son nom; auj. Dodensui. — 2) ce nom est aussi appliqué, la première fois par Strabon, aux cataractes du Nil, qu'on distingue en ~ *Major* et ~ *Minor* (voy. *Nilus*).

Cathæi (-ōrum), peuple considérable et guerrier de l'Inde en-deçà du Gange, à qui Alexandre fit la guerre.

Cătĭlīna, L. Sergius, d'une ancienne famille patricienne ruinée, né en 108 av. J.-C., montra de bonne heure, par le meurtre de son frère, de quoi il était capable. Devenu grand, il prit une part très-active aux horreurs de la guerre civile sous Sylla, fit périr sa femme et son fils, ce dernier paraissant être un obstacle à une nouvelle union; se rendit coupable d'un commerce sacrilége avec une vestale, et déploya dans la gestion des affaires publiques la plus cruelle cupidité. Il fut questeur en 77, préteur en 69, et administra l'année suivante la province d'Afrique, où il commit les plus criantes exactions; une accusation fut portée contre lui, mais il fut absous. Le poids de ses dettes, non moins que l'ardeur de son ambition, le poussa à conspirer contre l'État. Doué d'une constitution robuste, endurci aux fatigues, aux privations et aux excès de tout genre qui semblaient n'altérer en rien la vigueur de son esprit, il était capable des entreprises les plus terribles (voy. Sall. *Bell. Catil.*). Il trouva des complices pour le renversement de l'ordre établi dans Autronius Pætus et P. Cornel. Sulla, frère du dictateur; ils achetèrent les suffrages pour obtenir le consulat; mais le choix tomba néanmoins sur L. Aurelius Cotta et L. Manlius Torquatus; et une tentative de meurtre dirigée contre leurs personnes échoua. Catilina différa l'exécution de son plan, et, en 64, il se porta de nouveau candidat au consulat, après s'être fait de nouveaux partisans par de grandes promesses et avoir noué des relations avec les vétérans de Sylla en Étrurie. César et Crassus le favorisaient, ainsi que C. Antonius, dans sa candidature, peut-être aussi dans ses projets coupables. Le choix tomba sur Cicéron et sur C. Antonius. Mais Cicéron gagna son collègue à la cause de l'ordre, en lui cédant la riche province de Macédoine, et suivit pas à pas le progrès de la conjuration au moyen de Fulvie, maîtresse de Q. Curius. Le sénat investit Cicéron d'une autorité illimitée. Aux nouvelles élections, sur lesquelles Catilina avait reporté toutes ses espérances, et qui avaient été renvoyées au mois d'octobre 63, Cicéron parut au milieu des conjurés armés, armé lui-même et protégé par une escorte de cavaliers en armes. Les mesures de précaution furent doublées. Le meurtre de Cicéron échoua le jour de l'élection; et, par la vigilance du consul, la ville de Préneste, choisie par les conjurés comme quartier général, leur fut enlevée. Catilina réunit alors ses complices dans la nuit du 6 au 7 nov. chez Porcius Læca et leur distribua les rôles. Le chevalier Cornélius et le sénateur Varguntéius se chargèrent du meurtre de Cicéron; le préteur P. Lentulus Sura eut pour mission de mettre le feu à Rome et de tuer les principaux adversaires. Catilina devait se rendre au camp de C. Manlius près de Fésules en Étrurie. Mais Cicéron fut instruit de tout; ses meurtriers trouvèrent sa porte fermée; le sénat fut immédiatement (7 nov.) rassemblé dans le temple de Jupiter Stator, où Cicéron prononça sa première Catilinaire. Catilina parut, voulut répondre avec dédain, mais il fut obligé de quitter Rome et courut cette même nuit au camp. Dans son second discours (8 nov.) Cicéron exposa tout le plan des conjurés; Catilina et Manlius furent bannis, et le consul Antonius envoyé

contre eux. Lentulus différa l'exécution de son projet jusqu'à la nuit des Saturnales (19-20 déc.); mais, comme par hasard il mit dans sa confidence les envoyés allobroges, son dessein fut révélé à Cicéron par leur patron Q. Fabius Sanga. Comme ils partaient porteurs de lettres des chefs de la conjuration et accompagnés d'un conjuré, Volturcius, ils furent arrêtés dans le voisinage de Rome et ramenés. Le 3 déc. réunit le sénat dans le temple de la Concorde. Lentulus, Céthégus, Gabinius et Statilius furent traduits devant lui et convaincus. Le sénat décerna en l'honneur de Cicéron une fête de remercîments. Dans sa troisième Catilinaire, Cicéron, le soir même, donna encore au peuple des détails sur ce qui s'était passé. Comme on craignait une tentative violente pour délivrer les prisonniers, le sénat fut de nouveau convoqué le 5 déc. dans le temple de la Concorde. Silanus demanda l'application du dernier supplice. Jul. César contesta le droit d'appliquer la peine de mort, et conclut à la prison perpétuelle avec confiscation des biens; mais Cicéron dans son quatrième discours et Caton firent prévaloir la résolution la plus sévère. Les conjurés désignés ci-dessus, et Céparius avec eux, furent étranglés dans le Tullianum par la main du bourreau. A la nouvelle de cette exécution une grande partie des partisans de Catilina l'abandonnèrent. L'occupation des défilés des Apennins par Métellus Céler lui interdisait le passage en Gaule. Le 6 janvier il rencontra près de Pistoria M. Pétréius, lieutenant d'Antonius. On se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement. Catilina, voyant sa cause perdue, se précipita au plus fort de la mêlée et y périt (Sall. *Catil.*; Cic. *Catil.*).

Căto (-ōnis), nom d'une branche célèbre de la *gens Porcia*. — 1) *M. Porcius Cato*, surnommé l'Ancien (*Priscus, Major, Superior*, Hor. *Od.* 3, 21, 11), ou « le Censeur » (*Censor, Censorius*, Tac. *Ann.* 3, 66), pour le distinguer de son arrière-petit-fils Caton d'Utique (*Uticensis*), était né à Tusculum, en 234 av. J.-C. (Plut. *Cat. Maj.* 1). Il fut élevé dans la ferme de son père, située dans le pays des Sabins. En 217, il fit ses premières armes à l'âge de dix-sept ans, contre Hannibal, et, plus tard, en 214, il servit, sous Fabius Maximus, devant Tarente (Plut. *Cat.* 2; Nep. *Cat.* 1). Durant les 26 premières années de sa vie publique (217-191), il consacra son énergie à la carrière des armes et se distingua en maintes occasions, dans la deuxième guerre punique, en Espagne, et dans la campagne contre Antiochus, en Grèce. La victoire sur Antiochus aux Thermopyles en 191 fut le dernier exploit de sa vie militaire. Il prit alors une part active aux affaires civiles et se fit remarquer par sa vive opposition à la noblesse, qui avait introduit à Rome le luxe et les raffinements de la Grèce. Ce fut spécialement contre les Scipions qu'il dirigea ses plus violentes attaques et qu'il déploya la plus ardente animosité (voy. *Scipio*). En 184, il fut élu censeur avec L. Valérius Flaccus. Sa censure fut une grande époque dans sa vie. Il s'appliqua courageusement aux devoirs de sa charge, sans se préoccuper des inimitiés que lui suscitait sa sévérité; fit tous ses efforts pour lutter contre le torrent du luxe qui allait envahissant toute la société romaine, et particulièrement les femmes (Liv. 39, 42; Cic. *de Or.* 2, 64. Plut. *Cat.* 19). Ses préjugés nationaux paraissent s'être affaiblis à mesure qu'il avançait en âge et en expérience. Il s'appliqua dans sa vieillesse à l'étude de la littérature des Grecs, qu'il avait dédaignée dans sa jeunesse, bien qu'il ne fût point étranger à leur langue. Il conserva jusqu'à un âge extrêmement avancé toute sa vigueur de corps et d'esprit; et, une année avant sa mort, il fut un des plus ardents promoteurs de la troisième guerre punique. Il avait été un des commissaires romains envoyés en Afrique pour régler le différend entre Massinissa et les Carthaginois; et il avait été si frappé de l'état florissant de Carthage qu'à son retour il soutenait qu'il n'y avait de salut pour Rome que dans la destruction de Carthage. A dater de ce moment, toutes les fois qu'il avait à donner son vote au sénat dans une question quelconque, bien que le sujet du débat n'eût aucun rapport avec Carthage, sa concluison invariable était : « Il faut anéantir Car-



Catane en Sicile.

Cătăŏnia (-æ), district fertile dans la partie S.-E. de la Cappadoce, à laquelle il ne fut adjoint que sous les Romains, avec la *Melitene*, située à l'E. de la Cataonie (Nep. *Dat.* 4).

Cătarrhactēs (-æ 1), riv. de Pamphylie, qui descend du mont Taurus en grande chute d'eau, d'où son nom; auj. Dodensui. — 2) ce nom est aussi appliqué, la première fois par Strabon, aux cataractes du Nil, qu'on distingue en ~ *Major* et ~ *Minor* (voy. *Nilus*).

Cathæi (-ōrum), peuple considérable et guerrier de l'Inde en-deçà du Gange, à qui Alexandre fit la guerre.

Cătĭlīna, L. Sergius, d'une ancienne famille patricienne ruinée, né en 108 av. J.-C., montra de bonne heure, par le meurtre de son frère, de quoi il était capable. Devenu grand, il prit une part très-active aux horreurs de la guerre civile sous Sylla, fit périr sa femme et son fils, ce dernier paraissant être un obstacle à une nouvelle union; se rendit coupable d'un commerce sacrilége avec une vestale, et déploya dans la gestion des affaires publiques la plus cruelle cupidité. Il fut questeur en 77, préteur en 69, et administra l'année suivante la province d'Afrique, où il commit les plus criantes exactions; une accusation fut portée contre lui, mais il fut absous. Le poids de ses dettes, non moins que l'ardeur de son ambition, le poussa à conspirer contre l'État. Doué d'une constitution robuste, endurci aux fatigues, aux privations et aux excès de tout genre qui semblaient n'altérer en rien la vigueur de son esprit, il était capable des entreprises les plus terribles (voy. Sall. *Bell. Catil.*). Il trouva des complices pour le renversement de l'ordre établi dans Autronius Pætus et P. Cornel. Sulla, frère du dictateur; ils achetèrent les suffrages pour obtenir le consulat; mais le choix tomba néanmoins sur L. Aurelius Cotta et L. Manlius Torquatus; et une tentative de meurtre dirigée contre leurs personnes échoua. Catilina différa l'exécution de son plan, et, en 64, il se porta de nouveau candidat au consulat, après s'être fait de nouveaux partisans par de grandes promesses et avoir noué des relations avec les vétérans de Sylla en Étrurie. César et Crassus le favorisaient, ainsi que C. Antonius, dans sa candidature, peut-être aussi dans ses projets coupables. Le choix tomba sur Cicéron et sur C. Antonius. Mais Cicéron gagna son collègue à la cause de l'ordre, en lui cédant la riche province de Macédoine, et suivit pas à pas le progrès de la conjuration au moyen de Fulvie, maîtresse de Q. Curius. Le sénat investit Cicéron d'une autorité illimitée. Aux nouvelles élections, sur lesquelles Catilina avait reporté toutes ses espérances, et qui avaient été renvoyées au mois d'octobre 63, Cicéron parut au milieu des conjurés armés, armé lui-même et protégé par une escorte de cavaliers en armes. Les mesures de précaution furent doublées. Le meurtre de Cicéron échoua le jour de l'élection; et, par la vigilance du consul, la ville de Préneste, choisie par les conjurés comme quartier général, leur fut enlevée. Catilina réunit alors ses complices dans la nuit du 6 au 7 nov. chez Porcius Læca et leur distribua les rôles. Le chevalier Cornélius et le sénateur Vargunteius se chargèrent du meurtre de Cicéron; le préteur P. Lentulus Sura eut pour mission de mettre le feu à Rome et de tuer les principaux adversaires. Catilina devait se rendre au camp de C. Manlius près de Fésules en Étrurie. Mais Cicéron fut instruit de tout; ses meurtriers trouvèrent sa porte fermée; le sénat fut immédiatement (7 nov.) rassemblé dans le temple de Jupiter Stator, où Cicéron prononça sa première Catilinaire. Catilina parut, voulut répondre avec dédain, mais il fut obligé de quitter Rome et courut cette même nuit au camp. Dans son second discours (8 nov.) Cicéron exposa tout le plan des conjurés; Catilina et Manlius furent bannis, et le consul Antonius envoyé

contre eux. Lentulus différa l'exécution de son projet jusqu'à la nuit des Saturnales (19-20 déc.); mais, comme par hasard il mit dans sa confidence les envoyés allobroges, son dessein fut révélé à Cicéron par leur patron Q. Fabius Sanga. Comme ils partaient porteurs de lettres des chefs de la conjuration et accompagnés d'un conjuré, Volturcius, ils furent arrêtés dans le voisinage de Rome et ramenés. Le 3 déc. réunit le sénat dans le temple de la Concorde. Lentulus, Céthégus, Gabinius et Statilius furent traduits devant lui et convaincus. Le sénat décerna en l'honneur de Cicéron une fête de remercîments. Dans sa troisième Catilinaire, Cicéron, le soir même, donna encore au peuple des détails sur ce qui s'était passé. Comme on craignait une tentative violente pour délivrer les prisonniers, le sénat fut de nouveau convoqué le 5 déc. dans le temple de la Concorde. Silanus demanda l'application du dernier supplice. Jul. César contesta le droit d'appliquer la peine de mort, et conclut à la prison perpétuelle avec confiscation des biens; mais Cicéron dans son quatrième discours et Caton firent prévaloir la résolution la plus sévère. Les conjurés désignés ci-dessus, et Céparius avec eux, furent étranglés dans le Tullianum par la main du bourreau. A la nouvelle de cette exécution une grande partie des partisans de Catilina l'abandonnèrent. L'occupation des défilés des Apennins par Métellus Céler lui interdisait le passage en Gaule. Le 6 janvier il rencontra près de Pistoria M. Pétréius, lieutenant d'Antonius. On se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement. Catilina, voyant sa cause perdue, se précipita au plus fort de la mêlée et y périt (Sall. *Catil.*; Cic. *Catil.*).

Căto (-ōnis), nom d'une branche célèbre de la *gens Porcia*. — 1) *M. Porcius Cato*, surnommé l'Ancien (*Priscus*, *Major*, *Superior*, Hor. *Od.* 3, 21, 11), ou « le Censeur » (*Censor*, *Censorius*, Tac. *Ann.* 3, 66), pour le distinguer de son arrière-petit-fils Caton d'Utique (*Uticensis*), était né à Tusculum, en 234 av. J.-C. (Plut. *Cat. Maj.* 1). Il fut élevé dans la ferme de son père, située dans le pays des Sabins. En 217, il fit ses premières armes à l'âge de dix-sept ans, contre Hannibal, et, plus tard, en 214, il servit, sous Fabius Maximus, devant Tarente (Plut. *Cat.* 2; Nep. *Cat.* 1). Durant les 26 premières années de sa vie publique (217-191), il consacra son énergie à la carrière des armes et se distingua en maintes occasions, dans la deuxième guerre punique, en Espagne, et dans la campagne contre Antiochus, en Grèce. La victoire sur Antiochus aux Thermopyles en 191 fut le dernier exploit de sa vie militaire. Il prit alors une part active aux affaires civiles et se fit remarquer par sa vive opposition à la noblesse, qui avait introduit à Rome le luxe et les raffinements de la Grèce. Ce fut spécialement contre les Scipions qu'il dirigea ses plus violentes attaques et qu'il déploya la plus ardente animosité (voy. *Scipio*). En 184, il fut élu censeur avec L. Valérius Flaccus. Sa censure fut une grande époque dans sa vie. Il s'appliqua courageusement aux devoirs de sa charge, sans se préoccuper des inimitiés que lui suscitait sa sévérité; fit tous ses efforts pour lutter contre le torrent du luxe qui allait envahissant toute la société romaine, et particulièrement les femmes (Liv. 39, 42; Cic. *de Or.* 2, 64. Plut. *Cat.* 19). Ses préjugés nationaux paraissent s'être affaiblis à mesure qu'il avançait en âge et en expérience. Il s'appliqua dans sa vieillesse à l'étude de la littérature des Grecs, qu'il avait dédaignée dans sa jeunesse, bien qu'il ne fût point étranger à leur langue. Il conserva jusqu'à un âge extrêmement avancé toute sa vigueur de corps et d'esprit; et, une année avant sa mort, il fut un des plus ardents promoteurs de la troisième guerre punique. Il avait été un des commissaires romains envoyés en Afrique pour régler le différend entre Massinissa et les Carthaginois; et il avait été si frappé de l'état florissant de Carthage qu'à son retour il soutenait qu'il n'y avait de salut pour Rome que dans la destruction de Carthage. A dater de ce moment, toutes les fois qu'il avait à donner son vote au sénat dans une question quelconque, bien que le sujet du débat n'eût aucun rapport avec Carthage, sa concluison invariable était : « Il faut anéantir Car-



Catane en Sicile.

Cătăŏnia (-æ), district fertile dans la partie S.-E. de la Cappadoce, à laquelle il ne fut adjoint que sous les Romains, avec la *Melitene*, située à l'E. de la Cataonie (Nep. *Dat.* 4).

Cătarrhactēs (-æ 1), riv. de Pamphylie, qui descend du mont Taurus en grande chute d'eau, d'où son nom; auj. Dodensui. — 2) ce nom est aussi appliqué, la première fois par Strabon, aux cataractes du Nil, qu'on distingue en ∼ *Major* et ∼ *Minor* (voy. *Nilus*).

Cathæi (-ōrum), peuple considérable et guerrier de l'Inde en-deçà du Gange, à qui Alexandre fit la guerre.

Cătĭlīna, L. Sergius, d'une ancienne famille patricienne ruinée, né en 108 av. J.-C., montra de bonne heure, par le meurtre de son frère, de quoi il était capable. Devenu grand, il prit une part très-active aux horreurs de la guerre civile sous Sylla, fit périr sa femme et son fils, ce dernier paraissant être un obstacle à une nouvelle union; se rendit coupable d'un commerce sacrilége avec une vestale, et déploya dans la gestion des affaires publiques la plus cruelle cupidité. Il fut questeur en 77, préteur en 69, et administra l'année suivante la province d'Afrique, où il commit les plus criantes exactions; une accusation fut portée contre lui, mais il fut absous. Le poids de ses dettes, non moins que l'ardeur de son ambition, le poussa à conspirer contre l'État. Doué d'une constitution robuste, endurci aux fatigues, aux privations et aux excès de tout genre qui semblaient n'altérer en rien la vigueur de son esprit, il était capable des entreprises les plus terribles (voy. Sall. *Bell. Catil.*). Il trouva des complices pour le renversement de l'ordre établi dans Autronius Pætus et P. Cornel. Sulla, frère du dictateur; ils achetèrent les suffrages pour obtenir le consulat; mais le choix tomba néanmoins sur L. Aurelius Cotta et L. Manlius Torquatus; et une tentative de meurtre dirigée contre leurs personnes échoua. Catilina différa l'exécution de son plan, et, en 64, il se porta de nouveau candidat au consulat, après s'être fait de nouveaux partisans par de grandes promesses et avoir noué des relations avec les vétérans de Sylla en Étrurie. César et Crassus le favorisaient, ainsi que C. Antonius, dans sa candidature, peut-être aussi dans ses projets coupables. Le choix tomba sur Cicéron et sur C. Antonius. Mais Cicéron gagna son collègue à la cause de l'ordre, en lui cédant la riche province de Macédoine, et suivit pas à pas le progrès de la conjuration au moyen de Fulvie, maîtresse de Q. Curius. Le sénat investit Cicéron d'une autorité illimitée. Aux nouvelles élections, sur lesquelles Catilina avait reporté toutes ses espérances, et qui avaient été renvoyées au mois d'octobre 63, Cicéron parut au milieu des conjurés armés, armé lui-même et protégé par une escorte de cavaliers en armes. Les mesures de précaution furent doublées. Le meurtre de Cicéron échoua le jour de l'élection; et, par la vigilance du consul, la ville de Préneste, choisie par les conjurés comme quartier général, leur fut enlevée. Catilina réunit alors ses complices dans la nuit du 6 au 7 nov. chez Porcius Læca et leur distribua les rôles. Le chevalier Cornélius et le sénateur Varguntéius se chargèrent du meurtre de Cicéron; le préteur P. Lentulus Sura eut pour mission de mettre le feu à Rome et de tuer les principaux adversaires. Catilina devait se rendre au camp de C. Manlius près de Fésules en Étrurie. Mais Cicéron fut instruit de tout; ses meurtriers trouvèrent sa porte fermée; le sénat fut immédiatement (7 nov.) rassemblé dans le temple de Jupiter Stator, où Cicéron prononça sa première Catilinaire. Catilina parut, voulut répondre avec dédain, mais il fut obligé de quitter Rome et courut cette même nuit au camp. Dans son second discours (8 nov.) Cicéron exposa tout le plan des conjurés; Catilina et Manlius furent bannis, et le consul Antonius envoyé

territoire de Vérone, sur la presqu'île de Sirmio, une villa qui s'étendait de la rive S. jusqu'au *laçus Benacus* (lac de Garde) et passait pour la plus belle de l'endroit (*C.* 31); il en avait une autre près de Tibur (*C.* 44). Toutefois il ne paraît pas avoir été fort à l'aise (*C.* 10 et 13). Il accompagna le préteur L. Memmius Gémellus en Bithynie (*C.* 28 et 10) et alla visiter pendant ce voyage le tombeau de son frère enterré dans la Troade (*C.* 101), et dont il déplora vivement la perte (*C.* 65. 68). Il aimait passionnément *Clodia*, femme de Métellus Céler et sœur du fameux tribun P. Clodius; il la nomme *Lesbia* dans ses vers. Lorsque plus tard elle prostitua ses faveurs, le poëte s'en sépara complétement (*C.* 76). Catulle n'occupa aucune charge publique et montra toujours une profonde aversion pour les puissances de son temps, et particulièrement contre César qu'il blâme amèrement et accuse de tous les crimes, notamment d'entretenir un commerce honteux avec Mamurra, à qui il prodiguait en retour les trésors de toutes les provinces pressurées (*C.* 29. 57. 102). L'époque où le génie de Catulle fut le plus fécond fut le petit nombre d'années pendant lesquelles ses relations avec Clodia furent sans nuage; par conséquent beaucoup de ses poésies ont été composées avant l'âge de vingt ans. Nous possédons de lui en tout 116 pièces dont les dix-huitième, dix-neuvième et vingtième manquent dans les meilleurs manuscrits. Mais nous n'avons ni la totalité de ses œuvres, ni leur ordre original; de plus un certain nombre de pièces offrent des lacunes plus ou moins considérables, relativement à la nature des sujets. On les partage en deux groupes : 1) les pièces iambiques et polémiques; — 2) les poésies lyriques. Des premières une partie roule sur des matières politiques, une partie exprime en termes mordants ou la vive indignation qu'inspire l'immoralité de certains personnages et de certaines actions, ou des plaisanteries sur les folies et les sottises de l'époque. Les poésies lyriques sont ou des pièces d'une certaine étendue, dans le genre élégiaque ou narratif, le plus souvent imitées des modèles grecs, comme l'élégie imitée de Callimaque sur la chevelure de Bérénice (*C.* 66), les chants d'hyménée (*C.* 61. 62) et l'épithalame de Pélée et Thétis (*C.* 64), ou de petits poëmes, appartenant à la lyrique érotique et sociale, dans lesquels Catulle déploie une grâce et une profondeur de sentiment, une originalité d'invention poétique, où se révèlent la plus heureuse veine et le talent le plus remarquable. Dans ce domaine poétique non-seulement aucun Romain ne l'a surpassé, mais il est sous tous les rapports l'égal des Grecs. Ajoutons que Catulle excelle à un haut degré dans la forme lyrique; il est le premier qui ait su employer avec succès les divers mètres grecs. Sa langue est simple et naturelle; seulement quelques formes et expressions sentent l'archaïsme (Mart. 1, *Ep.* 62; Ovid. *Trist.* 2, 47).

Cătŭlus, nom d'une famille distinguée de la *gens Lutatia*. — 1) *C. Lutatius Catulus*, consul l'an 242 av. J.-C., défit, l'année suivante, en qualité de proconsul, la flotte carthaginoise composée de 400 voiles aux îles *Ægates;* et mit fin par cette victoire à la première guerre punique (241) (Liv. 21, 18; 22, 14; *Nep.* Ham. 1). — 2) *Q. Lutatius Catulus*, consul en 102 avec C. Marius, remporta l'année suivante, avec son collègue, en qualité de proconsul, une victoire décisive sur les Cimbres près de *Vercellæ* (Vercelli), dans l'Italie du N. (Plut. *Mar.* 14 suiv., 23 suiv.). Catulus appartenait au parti de l'aristocratie; il embrassa la cause de Sylla, fut enveloppé par Marius dans la proscription de l'an 87, et, comme il ne pouvait échapper, il s'asphyxia par la vapeur du charbon de bois (Cic. *de Or.* 3, 3, 9; Plut. *Mar.* 44). Il était versé dans la littérature grecque et avait écrit plusieurs ouvrages, entre autres : *De consulatu suo et rebus gestis*, dont il ne nous est rien parvenu (Cic. *Brut.* 74, 259; *de Or.* 3, 8, 29). — 3) *Q. Lutatius Catulus Capitolinus*, fils du précédent, homme d'une grande droiture, appartenait au parti des *Optimates*, sans en être le partisan aveugle (Cic. *Sest.* 57, 222). Il le montra notamment dans les troubles des années 78 et 77, dans lesquels, après avoir combattu et vaincu avec Pompée le parti populaire, il em-

thage. » *Ceterum censeo Carthaginem esse delendam* (Liv. 34, 62; Plut. *Cat.* 26, 27). Il mourut en 149, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Simple dans sa manière de vivre, dur envers lui-même, ennemi de toute ostentation, spirituel et piquant dans son langage (Plut. *Cat.* 8; Cic. *Off.* 2, 25; Liv. 39, 40; Hor. *Sat.* 1, 2, 32), sévère avec ses gens, ce fut en tout un véritable Romain. Mais il avait aussi ses défauts, qui souvent étaient en contradiction avec son zèle et ses discours. Affectueux pour les plébéiens, il était souvent amer avec la noblesse. Sa culture littéraire était remarquable. Outre ses écrits sur le droit qui sont perdus, ses discours, dont il nous est parvenu quelques fragments, et ses ouvrages didactiques, destinés à l'instruction de son fils, il avait composé des *Origines*, espèce d'annales allant de la fondation de Rome jusqu'à son temps, en sept livres (Cic. *Brut.* 23; *de Orat.* 2, 12; Liv. 45, 25), et un traité d'agriculture, *de Re rustica*, que nous possédons encore. — 2) M. Porcius Cato, arrière-petit-fils de Caton le Censeur, et surnommé *Uticensis*, parce qu'il mourut à Utique, était né en 95. Dès sa plus tendre enfance il perdit son père et sa mère, et fut élevé dans la maison de son oncle maternel, M. Livius Drusus, avec sa sœur Porcia et les enfants que sa mère avait eus de son second mari, Q. Servilius Cæpio. Dès ses premières années il annonça un caractère austère et inflexible. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude de l'art oratoire et de la philosophie, devint un des plus chauds partisans du stoïcisme, et parmi la noblesse si dissolue de cette époque il se fit bientôt remarquer par la rigidité de ses principes et de ses mœurs. En 63 il fut tribun du peuple et soutint avec Cicéron que les complices de la conjuration de Catilina devaient être mis à mort. Il devint alors un des chefs principaux du parti aristocratique et s'opposa avec la plus grande véhémence aux mesures de César, de Pompée et de Crassus. Lorsque la guerre civile éclata, il se rangea du côté de Pompée (49). Après la bataille de Pharsale, il passa d'abord à Corcyre et de là en Afrique, où il rejoignit Métellus Scipion. Quand Scipion fut vaincu à Thapsus et que toute l'Afrique se fut soumise à César, à l'exception d'Utique, il résolut de mourir plutôt que de tomber entre les mains du vainqueur. Il mit fin à ses jours, après avoir passé une grande partie de la nuit à lire le *Phédon* de Platon où il est traité de l'immortalité de l'âme. Caton devint bientôt le sujet de biographies et de panégyriques. Peu de temps après sa mort, Cicéron publia son « Caton » auquel César répondit par son « Anticaton ». Dans Lucain le caractère de Caton est la personnification de la vertu dans ce qu'elle a de plus divin. Dans les temps modernes les derniers événements de sa vie ont été souvent mis en drame, et de ces drames le plus célèbre est le *Caton* d'Addison (Plut. *Cat. Min.*; *Brut.* 2, 13; Sall. *Catil.* 54; Cic. *Att.* 7, 1, 4; 3, 3, 3; 13, 19; *Vat.* 16; Cæs. *B. C.* 1, 30; 3, 4; Lucan. 1, 128 et suiv.; Val. Max. 2, 10; Hor. *Od.* 13, 21; Virg. *Æn.* 6, 841; 8, 670). Il nous reste de lui une lettre (*voy.* Cic. *ad Fam.* 15, 5).

Catti ou **Chatti** (**-ōrum**), les Cattes, une des nations les plus considérables de la Germanie, bornée à l'E. par le *Visurgis* (Weser), au S. par les *agri Decumates*, à l'O. par le Rhin, et établie dans la Hesse moderne et les pays adjacents. Ils étaient une branche des *Herminones* et sont mentionnés pour la première fois par César, qui les nomme faussement *Suevi*. Ils ne furent jamais complétement soumis par les Romains, et leur puissance augmenta considérablement par la ruine des Chérusques. Leur capitale était *Mattium*, auj. Maden. (Tac. *Ann.* 1, 55, 56; 2, 7; 12, 27; *Germ.* 30-32).

Catullus, Q. Valerius, Catulle, poëte romain, né à Vérone ou dans le voisinage immédiat de cette ville, en 87 av. J.-C., et mort âgé de trente ans. On ne connaît de sa vie que fort peu de chose. Très-jeune encore, il était à Rome en relation avec les hommes les plus polis de son temps et se lia même d'étroite amitié avec quelques-uns d'entre eux, par ex. avec le poëte C. Licinius Calvus (voy. *Carm.* 50), avec Cornélius Népos (*Carm.* 1), avec l'orateur Hortensius (*Carm.* 65) et autres. Il possédait dans le

territoire de Vérone, sur la presqu'île de Sirmio, une villa qui s'étendait de la rive S. jusqu'au *laçus Benacus* (lac de Garde) et passait pour la plus belle de l'endroit (*C.* 31); il en avait une autre près de Tibur (*C.* 44). Toutefois il ne paraît pas avoir été fort à l'aise (*C.* 10 et 13). Il accompagna le préteur L. Memmius Gémellus en Bithynie (*C.* 28 et 10) et alla visiter pendant ce voyage le tombeau de son frère enterré dans la Troade (*C.* 101), et dont il déplora vivement la perte (*C.* 65. 68). Il aimait passionnément *Clodia*, femme de Métellus Céler et sœur du fameux tribun P. Clodius; il la nomme *Lesbia* dans ses vers. Lorsque plus tard elle prostitua ses faveurs, le poëte s'en sépara complétement (*C.* 76). Catulle n'occupa aucune charge publique et montra toujours une profonde aversion pour les puissances de son temps, et particulièrement contre César qu'il blâme amèrement et accuse de tous les crimes, notamment d'entretenir un commerce honteux avec Mamurra, à qui il prodiguait en retour les trésors de toutes les provinces pressurées (*C.* 29. 57. 102). L'époque où le génie de Catulle fut le plus fécond fut le petit nombre d'années pendant lesquelles ses relations avec Clodia furent sans nuage; par conséquent beaucoup de ses poésies ont été composées avant l'âge de vingt ans. Nous possédons de lui en tout 116 pièces dont les dix-huitième, dix-neuvième et vingtième manquent dans les meilleurs manuscrits. Mais nous n'avons ni la totalité de ses œuvres, ni leur ordre original; de plus un certain nombre de pièces offrent des lacunes plus ou moins considérables, relativement à la nature des sujets. On les partage en deux groupes : 1) les pièces iambiques et polémiques; — 2) les poésies lyriques. Des premières une partie roule sur des matières politiques, une partie exprime en termes mordants ou la vive indignation qu'inspire l'immoralité de certains personnages et de certaines actions, ou des plaisanteries sur les folies et les sottises de l'époque. Les poésies lyriques sont ou des pièces d'une certaine étendue, dans le genre élégiaque ou narratif, le plus souvent imitées des modèles grecs, comme l'élégie imitée de Callimaque sur la chevelure de Bérénice (*C.* 66), les chants d'hyménée (*C.* 61. 62) et l'épithalame de Pélée et Thétis (*C.* 64), ou de petits poëmes, appartenant à la lyrique érotique et sociale, dans lesquels Catulle déploie une grâce et une profondeur de sentiment, une originalité d'invention poétique, où se révèlent la plus heureuse veine et le talent le plus remarquable. Dans ce domaine poétique non-seulement aucun Romain ne l'a surpassé, mais il est sous tous les rapports l'égal des Grecs. Ajoutons que Catulle excelle à un haut degré dans la forme lyrique; il est le premier qui ait su employer avec succès les divers mètres grecs. Sa langue est simple et naturelle; seulement quelques formes et expressions sentent l'archaïsme (Mart. 1, *Ep.* 62; Ovid. *Trist.* 2, 47).

Cătŭlus, nom d'une famille distinguée de la *gens Lutatia*. — 1) *C. Lutatius Catulus*, consul l'an 242 av. J.-C., défit, l'année suivante, en qualité de proconsul, la flotte carthaginoise composée de 400 voiles aux îles *Ægates;* et mit fin par cette victoire à la première guerre punique (241) (Liv. 21, 18; 22, 14; *Nep.* Ham. 1). — 2) *Q. Lutatius Catulus*, consul en 102 avec C. Marius, remporta l'année suivante, avec son collègue, en qualité de proconsul, une victoire décisive sur les Cimbres près de *Vercellæ* (Vercelli), dans l'Italie du N. (Plut. *Mar.* 14 suiv., 23 suiv.). Catulus appartenait au parti de l'aristocratie; il embrassa la cause de Sylla, fut enveloppé par Marius dans la proscription de l'an 87, et, comme il ne pouvait échapper, il s'asphyxia par la vapeur du charbon de bois (Cic. *de Or.* 3, 3, 9; Plut. *Mar.* 44). Il était versé dans la littérature grecque et avait écrit plusieurs ouvrages, entre autres : *De consulatu suo et rebus gestis*, dont il ne nous est rien parvenu (Cic. *Brut.* 74, 259; *de Or.* 3, 8, 29). — 3) *Q. Lutatius Catulus Capitolinus*, fils du précédent, homme d'une grande droiture, appartenait au parti des *Optimates*, sans en être le partisan aveugle (Cic. *Sest.* 57, 222). Il le montra notamment dans les troubles des années 78 et 77, dans lesquels, après avoir combattu et vaincu avec Pompée le parti populaire, il em-

ploya son influence pour empêcher Pompée d'abuser de la victoire (Plut. *Pomp.* 10). Plus tard nous le trouvons constamment à Rome, où il siége comme juge dans le procès de Verrès (Cic. *Verr.* 3, 90, 210), consacre le Capitole reconstruit après une incendie (d'où son surnom de *Capitolinus*); donne, à cette occasion, de magnifiques fêtes; et, lors de la proposition de confier à Pompée le commandement en chef contre Mithridate, il combat la loi Manilia (Cic. *de Imp. Cn. Pomp.* 17, 51), d'où il ressort que la puissance toujours croissante de Pompée commençait à l'inquiéter. Il fit aussi de l'opposition à César, qui lui avait été préféré pour le souverain pontificat (Sall. *Cat.* 49). Dans le procès des complices de Catilina, il vota pour la peine de mort (Plut. *Cæs.* 8). Il mourut en 61. Il parlait avec une grande pureté; toutefois Cicéron ne fait pas grand cas de son talent oratoire (Cic. *Sest.* 57, 121).

Catŭrĭges (-um), peuple ligurien de la Gaule Narbonnaise, près des Alpes Cottiennes (Cæs. *B. G.* 1, 10; Plin. 3, 20).

Caucasiæ Pylæ, voy. *Caucasus.*

Caucăsus (-i) et **Caucăsii montes**, ὁ Καύκασος, le Caucase, grande chaîne de montagnes d'Asie, s'étendant de la rive orientale du Pont-Euxin (mer Noire) jusqu'à la rive occidentale de la mer Caspienne. Cette chaîne offre deux principaux passages, tous deux connus des anciens : l'un, près de Derbent, était appelé *Albaniæ* et qquefois *Caspiæ Pylæ;* l'autre, à peu près au centre, portait le nom de *Caucasiæ Pylæ* (passage de Dariel). Les Grecs eurent dès les temps les plus anciens quelque vague connaissance du Caucase; c'est ce que prouvent les mythes relatifs à Prométhée et aux Argonautes, desquels il semble résulter qu'ils considéraient le Caucase comme situé à l'extrémité de la terre, sur les bords du fleuve Océan. — Quand les soldats d'Alexandre approchèrent de cette grande chaîne de montagnes qui formaient la limite N. de l'*Ariana,* et qui s'appelait le *Paropamisus,* ils lui donnèrent le nom de *Caucasus;* plus tard on lui donna, pour la distinguer, le nom de *Caucasus Indicus* (voy. *Paropamisus*). Ce ne fut qu'à l'époque de la guerre de Pompée contre Mithridate en Asie que les Romains se firent des idées un peu plus claires sur ces contrées (Plin. 6, 11; Strab. 11; Herodt. 4, 203 et suiv.; Virg. *Ecl.* 6; *Georg.* 2, 440; *Æn.* 4, 366; Val. Flacc. 5, 155).

Cauci, voy. *Chauci.*

Caucōnes (-um), Καύκωνες, les Caucones, peuple qu'Homère nomme avec les Léléges et les Pélasges (*Il.* 10, 429), comme alliés des Troyens, tandis qu'ils manquent dans le catalogue des vaisseaux, à moins qu'ils ne soient compris sous le nom de Paphlagoniens. On trouve aussi en Grèce des Caucones qui étaient d'origine arcadienne et, divisés en deux branches, s'étaient établis en Triphylie et dans l'Élide Creuse, sur l'Alphée, d'où ils s'étendaient jusqu'à l'Achaïe. Ils furent chassés de la Triphylie par les Minyens (Hom. *Od.* 3, 366; Herodt. 4, 148).

Caudium (-i), v. du Samnium, sur la route de Capoue à Bénévent. Dans le voisinage étaient les célèbres Fourches Caudines (*furculæ Caudinæ*), étroits défilés où l'armée romaine se rendit aux Samnites et passa sous le joug, en 321 av. J.-C. Le nom moderne est la vallée d'Arpaia. *Caudium* s'appelle auj. Maria di Goti (Liv. 9, 2. 7. 16 et suiv.; Cic. *Off.* 3, 30).

Caulon (-ōnis) ou **Caulōnĭa** (-æ), v. du Bruttium, au N.-E. de Locres; elle s'appelait dans l'origine *Aulon* ou *Aulonia,* et fut fondée par les Crotoniates ou par les Achéens. Elle fut détruite par Denys de Syracuse, rebâtie et détruite de nouveau dans la guerre avec Pyrrhus et pour la troisième fois dans la deuxième guerre punique (Liv. 27, 12. 15).



Caulon ou Colonia dans le Bruttium.

Caunus (-i), Καῦνος, v. de Carie.

fondée par les Crétois, à l'E. de l'embouchure du Calbis, avec citadelle, port militaire et rade, mais dans un pays malsain. Elle faisait principalement le commerce de figues sèches, nommées *Canneæ*. Patrie du peintre Protogène. Auj. le village de Kaïgues (Cic. *Div*. 2, 4; Strab. 14; Herodt. 1, 176).

Caurus (-i), l'*Argestes*, Ἀργέστης, des Grecs, nom du vent du N.-O., l'Autan ou *Notus* qui, en Italie, souffle en tempête.

Căystĕr et **Căystrus** (-tri), Κάϋστρος, le Caystre, fl. de l'Asie Mineure (auj. Kara-su ou Kutschuk Meinder), coulait de la chaîne du Tmolus, traversait la Lydie et l'Ionie, et notamment la fertile plaine située entre le Tmolus et le Messogis, nommée Καΰστριον πεδίον, et se jetait dans la mer Égée, un peu au N.-O. d'Éphèse. Auj. comme du temps d'Homère on y rencontre des bandes de cygnes. La vallée du Caystre est appelée par ce poëte « la pluine Asienne » (Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, *Il*. 2, 461) et c'est peut-être le district qui reçut le premier le nom d'Asie.

Cĕa, voy. *Ceos*.

Cĕbenna, **Gĕbenna** (-æ : les Cévennes), τὸ Κέμμενον ὄρος, chaîne de montagnes dans le S. de la Gaule, s'étendait au N. jusqu'à *Lugdunum* (Lyon) sur une longueur de 2,000 stades et séparait les Arvernes des *Helvii* (Cæs. *B. G*. 7, 8. 56).

Cĕbēs (-ētis), Κέβης, de Thèbes, disciple de Socrate et témoin de sa mort (Xen. *Mem*. 1, 2, 48; 3, 10, 17; Plat. *Phædon*), auteur de trois dialogues philosophiques (Πίναξ ou le Tableau, Ἑβδόμη, Φρύνιχος), dont le premier seul nous est parvenu. Ce tableau est une peinture allégorique de la vie humaine et de l'état de l'âme avant son union avec le corps; des jeunes gens le considèrent; un vieillard l'explique, et la morale qui en ressort, c'est qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la culture de l'esprit et dans la conscience de la vertu. Ce livre a été très-populaire. On en conteste l'authenticité, et on l'attribue, non au disciple de Socrate, mais à un stoïcien de Cyzique, portant le même nom et qui vivait au deuxième siècle de notre ère.

Cebrēnis (-ĭdos, *acc*. -ĭda), nom donné à Œnone, fille de Cébren, dieu du fleuve de ce nom dans la Troade (Ovid. *Met*. 11, 769; Stat. *Sylv*. 1, 5, 21).

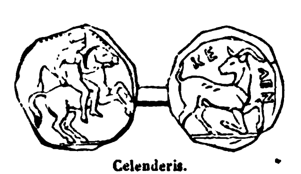
Cēcrŏpĭa, voy. *Athenæ*.

Cēcrops (-ŏpis), Κέκροψ, héros autochthone, c.-à-d. indigène de l'Attique, dont il fut, dit-on, le premier roi. Il avait épousé *Agraulos*, fille d'*Actæus*, dont il eut un fils, Érysichthon, qui lui succéda sur le trône, et trois filles, *Agraulos*, *Herse* et *Pandrosos*. Sous son règne, Posidon (Neptune) et *Athene* (Minerve) se disputèrent la possession de l'Attique; mais Cécrops décida en faveur de la déesse (voy. *Athena*). Il fut, dit-on, le fondateur d'Athènes, dont la citadelle fut appelée de son nom *Cecropia*, divisa les habitants en douze tribus ou communes, et introduisit les premiers éléments de la vie civilisée; il institua le mariage, abolit les sacrifices sanglants et enseigna à ses sujets le culte des dieux. Les derniers écrivains grecs disent que Cécrops naquit à Saïs en Égypte, qu'il conduisit dans l'Attique une colonie d'Égyptiens, et importa ainsi d'Égypte en Grèce les arts de la civilisation; mais ces assertions sont contredites par quelques-uns des anciens eux-mêmes et par les critiques modernes les plus éminents (Pausan. 1, 5; Strab. 9; Justin. 2, 6; Herodt. 8, 44; Apollod. 3, 14; Ovid. *Met*. 11, 561; Hygin. *Fab*. 166).

Cĕlænæ (-ārum), Κελαιναί, grande v., située dans le S. de la Phrygie, aux sources du Méandre et du Marsyas. Au milieu était la citadelle, bâtie par Xerxès sur un rocher à pic, au pied duquel le Marsyas prenait naissance, et près de la source de cette rivière était une grotte célébrée par la tradition comme le lieu où Marsyas avait été châtié par Apollon. Le Méandre avait sa source dans le palais même et coulait à travers le parc et la ville, au-dessous de laquelle il recevait le Marsyas. Il ne reste plus de *Celænæ* que des ruines près de Dineir (Herodt. 7, 26; Arrian. 1, 29, 1; Strab. 12; Liv. 38, 13; Xenoph. *Anab*. 1).

Cĕlænō (-ūs), Κελαινώ, une des Harpyes. Voy. *Harpyiæ*.

Cĕlendræ (-ārum), *Celendris* ou *Celenderis*, colonie samienne dans la *Cilicia Trachea*, au S.-O. de *Seleucia*. Auj. Kelnar (Lucan. 8, 250).



Celenderis.

Celetrum (-i), v. de Macédoine, sur la presqu'île du *lacus Castoris;* probabl. auj. Castoria (Liv. 31, 40).

Cĕlĕus (-i), Κελεύς, roi d'Éleusis, mari de Métanire, père de Démophon et de Triptolème. Il donna l'hospitalité à Demeter (Cérès) à Éleusis, quand elle allait à la recherche de sa fille. La déesse, pour l'en récompenser, voulut donner l'immortalité à son fils Démophon, et le plaça sur un bûcher allumé afin de détruire ses éléments mortels; mais Métanire, à cette vue, jeta des cris perçants et Démophon fut dévoré par les flammes. Cérès alors accorda de nombreuses faveurs à Triptolème (voy. *Triptolemus*). Célée fut, dit-on, le premier prêtre et ses filles les premières prêtresses du culte de Cérès à Éleusis (Virg. *G.* 1, 165; Apollod. 1, 5; Pausan. 1, 14).

Celsus, A. Cornēlius, vivait probablement sous Auguste; on ne sait s'il était médecin praticien ou seulement écrivain. Il écrivit son célèbre ouvrage sur la médecine sous Tibère et ne mourut qu'après la mort de ce prince, vers l'an 38; cet ouvrage est intitulé : *de Artibus*, ou *Artes*, et se compose de huit livres, reste de vingt qu'il avait écrits et où il traitait aussi, selon toute apparence, de matières philosophiques et militaires (Quintil. 3, 1, 21; 12, 11, 24). Ce que nous possédons ne roule que sur l'art médical et émane en partie des ouvrages grecs d'Hippocrate, Asclépiade et autres. Columelle (*de Re rust.* 1, 1 et passim), ainsi que d'autres, le louent avec raison.

Celtæ (-ārum), Κέλται, les Celtes, race puissante qui occupait anciennement la plus grande partie de l'Europe occidentale. Les écrivains grecs et romains leur donnent trois noms qui ne sont probablement que des variantes du même : *Celtæ*, *Galatæ*, *Galli*. La partie la plus puissante de la nation paraît avoir établi sa demeure dans le centre du pays nommé d'elle *Gallia*, entre la Garonne au S. et la Seine et la Marne au N. De là ils se répandirent dans diverses parties de l'Europe. Outre les Celtes de Gaule, il y avait encore huit autres établissements de cette nation : — 1) les *Celtes ibériens*, qui franchirent les Pyrénées et se fixèrent en Espagne (voy. *Celtiberi*); — 2) les *Celtes bretons*, les plus anciens habitants de la Bretagne (voy. *Britannia*); — 3) les *Celtes belges*, les premiers habitants de la Gaule Belgique, plus tard considérablement mêlés de Germains; — 4) les *Celtes italiens*, qui passèrent les Alpes à diverses époques, et occupèrent éventuellement la plus grande partie de l'Italie septentrionale, appelée de là *Gaule Cisalpine;* — 5) les *Celtes des Alpes et des bords du Danube*, nommément les *Helvetii*, les *Gothini*, les *Osi*, les *Vindelici*, les *Bæti*, les *Norici* et les *Carni;* — 6) les *Celtes illyriens*, qui, sous le nom de *Scordini*, s'établirent sur le mt *Scordus;* — 7) les *Celtes macédoniens* et *thraces*, qui s'étaient arrêtés en Macédoine, lors de l'invasion des Celtes en Grèce, et qui sont rarement mentionnés; — 8) les *Celtes asiatiques* (*Tolistobogi*, *Trocmi*, et *Tectosages*) qui fondèrent le royaume de *Galatie*. — Quelques écrivains anciens divisent les Celtes en deux grandes races, l'une comprenant les Celtes du sud et du centre de la Gaule, d'Espagne, et de l'Italie septentrionale, qui étaient proprement les *Celtes;* l'autre composée des tribus celtiques établies sur les bords de l'Océan et à l'E. jusqu'en Scythie, et qu'on appelait *Galli;* à cette dernière race appartenaient les Cimbres, et ils sont considérés par quelques auteurs comme identiques aux *Cimmerii* des Grecs. Cette double division des Celtes paraît correspondre aux deux races dans lesquelles sont aujourd'hui divisés les Celtes dans la Grande-Bretagne : à savoir les Gaëls et les Kymrys, qui diffèrent de langue et de mœurs, les Gaëls habitant l'Irlande et le N. de l'Écosse, et les Kymrys le pays de Galles (Wales). — Les Celtes sont représentés par les anciens écrivains comme des hommes de haute stature, de bonne complexion, ayant les cheveux blonds ou rouges. Ils furent longtemps la terreur des Romains; ils prirent Rome

une fois et la brûlèrent (390 av. J.-C.) voy. *Gallia* (Cæs. *B. G.* 1, 1, etc; Mela 3, 2; Herodt. 4, 49; Murray; Mannert).

Celtĭbēri, Κελτίβηρες, peuple puissant d'Espagne, composé de Celtes, qui passèrent les Pyrénées à une époque très-reculée, et se mêlèrent aux Ibères, habitants primitifs du pays. Ils étaient établis principalement dans la partie centrale de l'Espagne (il y en avait aussi en Lusitanie et sur la côte N.). Les Celtibériens étaient le peuple le plus brave de ces contrées. Les habitants de Numance sont célèbres par leur héroïque résistance (*voy.* dans Diod. Sic. 5, 33, la description de leur caractère et de leurs mœurs). Aussi leur amitié fut-elle pour les Romains le plus puissant appui contre Carthage; leur hostilité amena la perte des deux Scipions (Liv. 25, 33). Ce ne fut qu'à la mort de Sertorius (72) que leur puissance fut entamée. Ils se divisaient en plusieurs peuplades, savoir : les *Celtiberi* dans le sens restreint au S.; les *Arevaci* au N.-O.; les *Pelendones* à l'E.; les *Berones* également à l'E., avec les villes : *Clunia* au N. du *Durius*, *Numantia*, *Segontia*, *Miacum*, *Bilbilis*, *Segobriga*, *Contrebia* (Diod. 6; Flor. 2, 17; Strab. 4; Lucan. 4, 10; Sil. Ital. 3, 339).

Cenæum (-**i**), le promontoire N.-O. de l'Eubée, en face des Thermopyles, avec un temple de Jupiter *Cenæus* (Ovid. *Met.* 9, 136; Thuc. 3, 93).

Cenchrēæ (-**ārum**), Κεγχρέαι, Cenchrées, le principal port de Corinthe, sur le golfe Saronique, important pour le commerce avec l'Orient (Thuc. 8, 20).

Cenomāni (-**ōrum**), Κενομανοί, puissant peuple de la Gaule, passa les Alpes, 600 ans environ av. J.-C., et s'étendit en Italie au N. jusqu'à la Rhétie, au N.-O. jusqu'aux *Euganei*, à l'E. jusqu'à la Vénétie, au S. jusqu'au Pô, avec les villes de *Brixia*, *Cremona*, *Bedriacum*, *Mantua*, *Verona*.

Censōrīnus (-**i**), auteur d'un ouvrage intitulé *de Die natali*, qui traite de la génération de l'homme, de son heure natale, de l'influence des astres et des génies sur son avenir, et discute les diverses méthodes employées pour la division et le calcul des temps.

Centauri (-**ōrum**), Κένταυροι (de κεντεῖν et ταῦρος : tueurs de taureaux; ou de κέντορες ἵππων, piqueurs de chevaux, c.-à-d. cavaliers). L'idée de ces monstres est née de l'usage où était un peuple sauvage de Thessalie de monter à cheval. Dans Homère (*Il.* 1, 268, 2, 743, où ils sont appelés « bêtes sauvages », Φῆρες, Θῆρες, *Od.* 21, 295 et suiv.), et dans les temps plus anciens, ils nous apparaissent comme un peuple de Thessalie, sauvage et montagnard, velu et chevelu, passionné pour le vin et les femmes. Chassés par les Lapithes, ils se retirèrent de l'Œta et du Pélion vers le Pinde et les frontières d'Épire. Vraisemblablement ce n'est qu'à dater du temps de Pindare (500 av. J.-C.) que l'on commença à se représenter les Centaures comme des monstres moitié hommes et moitié chevaux; l'art ancien les peignait sous la figure d'hommes complets ayant derrière eux le corps d'un cheval; plus tard, l'art perfectionné fond habilement les deux formes et nous montre un buste d'homme terminé par le poitrail et le corps d'un cheval.



Centaure.

Suivant la tradition ordinaire les Centaures à double corps étaient issus du commerce d'Ixion et d'un nuage (*Nephele*), façonné par Jupiter à l'image de Junon (*Hera*). Leur lutte avec les Lapithes, aux noces de Pirithoüs, était particulièrement célèbre (Ovid. *Met.* 12, 10 sq). Hercule combattit aussi les Centaures (Eurip. *Herc. fur.* 181 sq.; Soph. *Trach.* 1095). Par leur double forme ils

avaient de l'analogie avec les Satyres, et leur goût pour le vin les fit introduire dans le cortége de Bacchus; mais la douce influence de ce dieu mitigea leur férocité première. Ils marchent domptés devant le char de Bacchus, donnant du cor ou jouant de la lyre, conduits par des amours, et en compagnie de Satyres, de Nymphes et de Bacchantes. Le plus célèbre des Centaures est Chiron (voy. *Chiron*). — Nous l'avons dit, l'habileté des Thessaliens à monter à cheval a donné lieu à la fable des Centaures. C'est ce qui arriva dans le nouveau monde, quand les Américains virent les Espagnols montés sur des chevaux : ils crurent que la bête et l'homme ne faisaient qu'un.

Centrītes (-æ), auj. Khabour, petite rivière d'Arménie, qui séparait ce pays de celui des *Carduchi*, au N. de l'Assyrie (Xen. *Cyr. Exped.* 4, 3, 1).

Centumcellæ (-ārum), auj. Civita-Vecchia, ville maritime d'Étrurie, commença à devenir une place importante sous Trajan, qui y bâtit une villa et y creusa un excellent port (Plin. *Ep.* 6, 31).

Centŭripæ (-ārum), auj. Centorbe, ancienne v. des Sicules, en Sicile, au pied du mont Etna, et non loin de la rivière *Symæthus*. Sous les Romains, c'était une des cités les plus florissantes de l'île (Thuc. 6, 94; Polyb.; Strab.; Diod.; Cic. *Verr.* 4, 23; Plin. 3, 8; Sil. Ital. 14, 205).

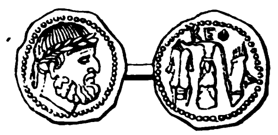


Centuripæ en Sicile.

Cĕos (-i) ou **Cĕa** (-æ), Κέως, auj. Zea ou Zia, île de la mer Égée, une des Cyclades, entre le cap Sunium en Attique et l'île de Cythnus. Elle est célèbre pour la fertilité de son sol et la douceur de son climat. Sa v. principale était *Iulis*, Ἰουλίς, patrie des poëtes Simonide et Bacchylide. On en voit encore des ruines considérables (Plin. 4, 12; Ovid. *Met.* 7, 368; Hor. *Od.* 2, 1, 38; Virg. *Georg.* 1, 14, etc.; Strab. 10; Herodt. 5, 102).

Cĕphallēnia (-æ), auj. Céphalonia, appelée *Same* ou *Samos* dans Homère, l'île la plus grande de la mer Ionienne, séparée d'Ithaque par un étroit canal. Elle est très-montagneuse. Ses principales villes étaient : *Same*, *Pale*, *Cranii* et *Proni*. Elle n'eut jamais d'importance politique. C'est auj. une des sept îles placées sous le protectorat de l'Angleterre (Hom. *Il.* 2, 631; Herodt. 9, 28; Thuc.; Strab.; Liv. 38, 18).

Cĕphălœdium (-i). v. sur la côte N. de la Sicile, dans le territoire d'*Himera*.



Cephalœdium en Sicile.

Cĕphălus (-i), Κέφαλος, Céphale, fils de Déion et de Diomédé, et mari de Procris ou Procné. Il fut aimé d'Éos (l'Aurore); mais, comme il repoussait ses avances par amour pour sa femme, elle lui conseilla de mettre à l'épreuve la fidélité de Procris. A cet effet, la déesse le métamorphosa en étranger et l'envoya avec de riches présents près de sa femme. Celle-ci, séduite par les offres brillantes de l'étranger, allait lui céder, quand Céphale se fit connaître. Procris, honteuse, s'enfuit en Crète. Artémis (Diane lui fit présent d'un chien et d'un épieu qui ne devait jamais manquer le but, et la renvoya auprès de Céphale sous la figure d'une jeune fille. Céphale voulut avoir ce chien et cet épieu, et, pour les obtenir, promit son amour à la jeune fille, qui alors se découvrit à son époux. Une réconciliation s'ensuivit. Mais Procris redoutait toujours l'amour d'Éos, et, de son côté, Céphale était tourmenté par la jalousie, quand il partait pour la chasse. Procris l'ayant suivi un jour, Céphale, entendant près de lui du bruit dans le feuillage, la prit pour une bête sauvage et la tua sans le vouloir, avec l'épieu inévitable qu'il tenait d'elle. Ovide raconte la

même histoire un peu différemment (Ovid. *Met.* 7, *Fab.* 26; Hygin. *Fab.* 189; Apollod. 3. 15).

Cēpheūs (-**ĕŏs** ou **ĕī**), Κηφεύς, Céphée, 1) roi d'Éthiopie, fils de Bélus, mari de Cassiopée, et père d'Andromède, fut placé parmi les astres après sa mort (Hérodt. 7, 61; Paus. 4, 35; 8, 4; Ovid. *Met.* 4, 669, 5, 12). — 2) fils d'Aleus, un des Argonautes, et roi de Tégée en Arcadie. Il périt avec la plupart de ses fils dans une expédition contre Hercule (Apollod. 1, 9; 2, 1, 4, 7).

Cēphīsus ou **Cēphissus** (-**ī**), Κηφισσός, 1) fl. qui coule en Phocide et en Béotie dans une fertile vallée et va se jeter dans le lac Copaïs, appelé pour cette raison *Cephisis* dans l'Iliade (5, 709). Voy. *Copaïs* (Strab. 9; Plin. 4, 7; Lucan. 3, 175; Ovid. *Met.* 1, 369, 3, 19.) — 2) la plus grande rivière de l'Attique, a sa source dans le versant O. du mont Pentélique, à l'O. d'Athènes, traverse les Longs Murs et se jette près de Phalères dans le golfe Saronique (Xénoph.; Strab.; Eurip. *Med.* 835).

Ceramicus (-**ī**), le Céramique, voy. *Athenæ.*

Cĕrămus (-**ī**), Κέραμος, v. dorienne et port de mer, sur le côté N. de la Chersonèse Cnidienne, sur la côte de Carie. Elle a donné son nom au golfe Céramique (Plin. 5, 29; Mela, 1, 16).

Cĕrăsūs (-**untis**), Κερασοῦς, auj. Kerasoun, florissante colonie de Sinope, sur la côte du Pont-Euxin, à l'embouchure de la rivière de même nom; principalement fameuse comme le lieu d'où les cerises et leur nom ont été importés en Europe. Ce fut, dit-on, Lucullus qui en rapporta des plants à Rome; mais probablement il ne s'agit que de quelques espèces particulières, attendu que les Romains paraissent avoir connu avant Lucullus les trois espèces les plus anciennes. *Cerasus* commença à déchoir à partir de la fondation de *Pharnacia* (Marcell. 22, 13; Plin. 12, 25; 16, 18; 17, 14; Mela, 1, 19).

Cĕraunii montes (Khimara), chaîne de montagnes qui s'étendent de la frontière de l'*Illyricum* le long de la côte d'Épire. Elle devait son nom à la fréquence des coups de tonnerre (κεραυνός) qui grondaient sur ses cimes. Ces montagnes rendaient les côtes de l'Épire dangereuses pour les vaisseaux. On les appelait aussi *Acroceraunia,* bien que ce nom s'appliquât proprement au promontoire (auj. cap *Linguetta*), qui sépare l'Adriatique de la mer Ionienne. Les habitants s'appelaient *Ceraunii.*

Cerbĕrus (-**ī**), Κέρβερος, Cerbère, le chien monstrueux qui gardait l'entrée des enfers (*janitor Orci,* Virg.). Homère le place dans l'Érèbe et ne lui donne pas de nom. Hésiode, le premier, le fait fils de Typhon et d'Echidna, lui attribue une voix effrayante et lui donne 50 têtes (πεντηκοντακάρηνος). Plus tard, Cerbère apparaît avec une triple gueule et une queue de dragon; son cou est hérissé de serpents, et sa bouche, comme celle des vipères, distille un noir poison. Enfin Lycophron et Horace l'appellent le chien aux cent têtes (ἑκατοντακάρηνος, *centiceps*). Sa caverne est ordinairement placée de l'autre côté du Styx, à l'endroit où Charon dépose les ombres des morts.



Cerbère.

Cercasōrum (-**ī**), v. de la basse Égypte, sur le bord occidental du Nil, à l'endroit où ce fleuve se divise en ses trois bras principaux (Herodt. 2, 5).

Cercīna (-**æ**) et **Cercīnītis**, deux petites îles de la Méditerranée, devant la côte N. de l'Afrique, près de la petite Syrte. Elles sont jointes par un pont et possèdent un beau port (Tac. *Ann.* 1, 53; Strab. 17; Liv. 33, 48; Plin. 5, 7).

Cercōpes (-**um**), gnomes ou dé-

mons malicieux et méchants, qui volèrent Hercule pendant son sommeil. Suivant Diodore et d'autres mythographes, c'était une peuplade entière; mais Hercule n'eut affaire qu'à deux d'entre eux, que la Fable désigne sous des noms différents. Ils étaient fils de Théia, fille de l'Océan. Quelques auteurs les placent aux Thermopyles, d'autres à Œchalie en Eubée ou en Lydie (Herodt. 7, 216; Diod.; Luc. *Al.* 54; Apollod. 2, 6, 3).

Cercyŏn (-ŏnis), fils de Neptune ou de Vulcain; tyran cruel d'Éleusis, fit mourir sa propre fille Alopé et tuait tous les étrangers qu'il avait vaincus à la lutte. Il fut enfin vaincu et tué par Thésée (Ovid. *Met.* 7, 439; Hygin. *Fab.* 187; Plut. *Thes.*; Paus. 1, 5 et 39).

Cĕres. Voy. *Demeter.*

Cērēs, Κῆρες, les Cères ou Parques, personnification de la nécessité de la mort, et des morts particulières, par opposition à *Thanatos*, la mort en général. Homère les dépeint comme des génies formidables, sombres, haineux, qui conduisent les hommes au triste séjour de Pluton (Hadès). Suivant Hésiode, elles sont filles de la Nuit et sœurs des *Mœræ* (Μοῖραι) et punissent les hommes de leurs crimes (Hom. *Il.* 3, 32; 4, 11; 12, 402; 18, 335 et suiv.; Hésiode, *Scut. Herc.* 249; Theog. 211 et suiv.).

Cērinthus (-i), Κήρινθος, v. sur la côte E. de l'île d'Eubée, sur le fl. *Budorus* (Hom. *Il.* 2, 558; Strab. 10, 445).

Cerrētāni (-ōrum), peuple ibérien dans l'*Hisp. Tarraconensis*, habitait la contrée appelée auj. Cerdagne, dans les Pyrénées. Ils étaient célèbres pour leurs excellents jambons (Plin. 3, 3, 4).

Certŏnium (-i), v. de Mysie.

Cētēi (-ōrum), Κήτειοι, peuple de Mysie, anciens habitants du pays autour de Pergame, et sur les bords du *Cetius.* Ils sont mentionnés par Homère, *Od.* 11, 521 (Strab. 13, 616; 14, 678).

Cĕthēgus (-i), nom d'une ancienne famille patricienne de la *gens Cornelia.* Il paraît que les membres de cette famille avaient conservé l'ancienne mode de porter la robe et qu'ils avaient toujours les bras nus; d'où l'allusion d'Horace : *cinctuti Cethegi* (*A. P.* 50). 1) *M. Cornelius Cethegus*, censeur en 209 et consul en 204, distingué par son éloquence et par la pureté de son langage; il est cité avec éloge par Ennius et Horace; mort en 196 (Liv. 30, 18; Cic. *Brut.* 15). — 2) *C. Cornelius Cethegus*, un des familiers et complices de Catilina, fut, dès sa plus tendre jeunesse, un débauché et un homme perdu. Lorsque Catilina quitta Rome, en 63, après le premier discours de Cicéron, Céthégus y resta sous les ordres de Lentulus. Il avait mission d'assassiner les principaux sénateurs; mais les lenteurs de Lentulus empêchèrent la réalisation de ce complot. Céthégus fut arrêté et condamné à mort avec les autres conspirateurs (Plut. *Cic.*; Sall. *Catil.*).

Cētīus (-i), petite rivière de Mysie, qui se jette dans le *Caicus* tout près de Pergame.

Ceyx. Voy. *Alcyone.*

Chabōras, le même que l'*Aborrhas.*

Chabrias (-æ), Χαβρίας, général et philosophe athénien, se signala principalement en 378 av. J.-C. lorsqu'il fut envoyé au secours de Thèbes contre Agésilas. Dans cette célèbre campagne, il ordonna à ses soldats de mettre un genou en terre, d'appuyer fortement leur lance sur l'autre, de couvrir leur corps avec leur bouclier et d'attendre ainsi l'ennemi. Cette manœuvre le rendit célèbre et Athènes lui éleva une statue qui le représentait dans cette posture. Il secourut aussi Nectanébus, roi d'Égypte, et conquit toute l'île de Chypre. Il périt enfin au siége de Chios (357), victime de son excessive bravoure, dédaignant de quitter son vaisseau, lorsqu'il pouvait se sauver comme ses compagnons (Nep. *Chabr.*; Diod. 16; Plut. *Phoc.*).

Chærēa, C. Cassius, tribun des cohortes prétoriennes. Sa voix féminine et la douceur de ses manières lui attirèrent les lazzi de Caligula, qui l'appelait souvent Priape, Vénus, etc. Pour s'en venger, Chærea ourdit une conspiration contre l'empereur. On résolut de le frapper au milieu des jeux où il devait paraître lui-même comme danseur. Chærea lui porta le premier coup. Le dessein du meurtrier était de rétablir la république, mais il ne put la faire proclamer. Claude

fut salué empereur par les soldats et à son avénement fit mettre à mort Chærea (Suet. *Calig.* 56-58; Dio Cass. 59, 29; Suet. *Claud.* 11).

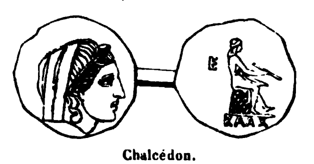
Chærōnēa (-æ), Χαιρώνεια, v. de Béotie, sur un rocher escarpé, entre le fl. Céphisse et le mont Thurion; elle est célèbre par la victoire de Philippe sur les Grecs, en 338 av. J.-C., par celle de Sylla sur Archélaüs en 86, et comme lieu de naissance du polygraphe Plutarque. De nombreuses ruines de cette antique cité se voient encore à Capurna, notamment un théâtre creusé dans le roc, un aqueduc, et les débris du lion de marbre qui ornait le tombeau des Béotiens morts à la bataille de Chéronée (Paus. 9, 40; Plut. 9, 40; Plut. *Pelop.*; Strab. 9).

Chalæum (-i), ville et port des Locriens Ozoles sur le golfe Crisséen, sur les frontières de la Phocide.

Chalastra (-æ), v. de la Mygdonie en Macédoine, à l'embouchure de l'Axius.

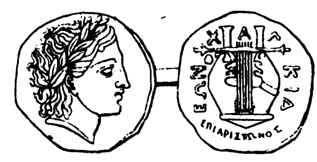
Chalce (-es) ou **Chalcia** (-æ), île de la mer Carpathienne, près de Rhodes.

Chalcēdōn, mieux **Calchēdōn** (-ŏnis), Καλχηδών, Chalcédoine, cité grecque de Bithynie, sur la côte de la Propontide, à l'entrée du Bosphore, tout à fait vis-à-vis de Byzance, fut fondée par une colonie de Mégariens, 685 av. J.-C. Après une longue indépendance, elle fut soumise aux rois de Bithynie et la plus grande partie de ses habitants fut transplantée dans la nouvelle ville de Nicomédie, 140 av. J.-C. Plus tard, elle s'appela *Justinianēa*, et fut le chef-lieu de la province de Bithynie ou *Pontica prima*. Il y avait un temple et un oracle célèbre d'Apollon. Le philosophe Xénocrate y était né (Strab. 7; Plin. 5, 32; Mela, 1, 19).



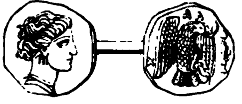
Chalcédon.

Chalcĭdĭcē (-es), ἡ Χαλκιδική, presqu'île macédonienne, entre les golfes Thermaïque et Strymonien, s'avance dans la mer en forme de fourche à trois dents, et se termine en trois péninsules : *Pallene, Sithonia* et *Acte* ou *Athos*. Elle doit son nom à une colonie de *Chalcis*. Voy. CHALCIS, n° 1.



Chalcidicé en Macédoine.

Chalcis (-ĭdis), ἡ Χαλκίς, 1) Égripo ou Negroponte, principale v. de l'île d'Eubée, située sur la partie O. et étroite de l'Euripe, et jointe au continent par un pont. C'était une v. très-ancienne, habitée dans l'origine par les *Abantes* ou *Curetes*, et colonisée par des Ioniens de l'Attique. Sa prospérité à une époque très-reculée est attestée par les nombreuses colonies qu'elle envoya dans diverses parties de la Méditerranée. Elle fonda tant de villes dans la péninsule de Macédoine, entre le golfe Thermaïque et Strymonien, que le nom de *Chalcidice* s'appliqua bientôt à toute la péninsule. En Italie, elle fonda Cumes, et en Sicile Naxos. Chalcis fut ordinairement sujette d'Athènes tant que dura la grandeur de cette dernière cité. L'orateur Isée et le poëte Lycophron y étaient nés; Aristote y mourut (Plin. 4. 12; Strab. 10;



Chalcis en Eubée.

Paus. 5, 23; Cic. *N. D.* 3, 10). — 2) v. d'Étolie, située à l'embouchure de l'*Evenus*, au pied du mont Chalcis, et appelée de là *Hypochalcis*. — 3) v. de Syrie, dans une plaine fertile, près de l'embouchure du *Chalus;* chef-lieu du district de la *Chalcidice*, situé à l'E. de l'Oronte.

Chaldæa (-æ), Χαλδαία, la Chaldée, dans le sens le plus restreint, était une province de la Babylonie, longeant,

dans le cours inférieur de l'Euphrate, les frontières de l'Arabie Déserte et le fond du golfe Persique. Elle était sillonnée par de nombreux canaux et d'une fertilité remarquable. Dans un sens plus étendu, le nom de Chaldée s'applique à toute la Babylonie et même à l'empire des Babyloniens, à cause de la suprématie exercée à Babylone par les Chaldéens. Xénophon parle de Chaldéens établis dans les montagnes au N. de la Mésopotamie et de la Babylonie. Sur les Chaldéens, comme classe dominante dans la monarchie babylonienne, voy. BABYLON (Xén. *Cyr.* 3, 1, 24; Strab. 12, p. 549; Liv. 97, 46; Tac. *Ann.* 6. 21; *Hist.* 1, 22; Hor. *Od.* 1, 11, 2; Juv. 6, 576; Cic. *Div.* 2, 47).

Chălȳbes (-um), Χάλυβες, peuple remarquable de l'Asie, habitait sur la rive S. de la mer Noire, et s'occupait particulièrement du travail des mines et du fer. Xénophon mentionne des Chalybes établis dans les montagnes qui bornent l'Arménie et la Mésopotamie et qui paraissent être le même peuple qu'il appelle ailleurs *Chaldæi*; et plusieurs géographes considèrent les Chalybes et les Chaldéens comme étant dans l'origine un seul et même peuple (Virg. *Æn.* 8, 421; Strab. 12; Apollon. 2, 375.; Xénoph. *Anab.* 4; Hérodt. 1, 28; Justin. 44, 3).

Chălȳbōn (Anc. Test. *Helbon*), v. considérable de la Syrie septentrionale, probablement la même que *Berœa*.

Chămāvi (-ōrum), peuple de Germanie qui se montre d'abord dans le voisinage du Rhin, mais qui plus tard émigra à l'E., défit les Bructères, et s'établit entre le Weser et le Hartz (Tac. *Ann.* 2, 18; 13, 55; *Germ.* 33; Amm. Marc. *Rer. Gest.* 17, 8, 9).

Chāŏnes (-um), Χάονες, peuple pélasge, un des trois qui habitaient l'Épire; il fut, à une époque très-ancienne, en possession de toute la contrée; mais dans la suite il habita le long de la côte depuis le fl. Thyamis jusqu'au promontoire Acrocéraunien; de là ce district reçut le nom de *Chaonia*. Chez les poëtes l'épithète *Chaonius* s'emploie souvent comme équivalent d'Épirote (Thuc. 2, 80; Lucan. 6, 426; Claud. *de Rapt. Pros.* 3, 47, Virg. *Æn.* 3, 335; Propert, 1, 9; Ovid. *A. A.* 1).

Chăŏs (abl. **Chăō**), τὸ Χάος, de χάω, χαίνω, être béant, c.-à-d., selon Hésiode, *Theog.* 116, « le vide, l'espace infini, » qui préexistait à toute chose, et d'où sont sortis les dieux, les hommes, en un mot toute la création. Des écrivains postérieurs, notamment les philosophes, entendirent par Chaos, en dérivant faussement ce mot de χεῖσθαι, une masse confuse (*rudis indigestaque moles*, Ovid. *Met.* 1, 1 sq.), d'où le monde se dégagea.

Chărădra (-æ), Χαράδρα, v. de Phocide, sur le fl. *Charadrus*, située sur une hauteur, non loin de *Lilæa* (Hérodt. 8, 33).

Chărax (Χάραξ, c.-à-d. camp, palissade), nom de plusieurs villes qui furent d'abord des stations militaires. La plus remarquable était située à l'embouchure du Tigre (voy. *Alexandria*).

Chărēs (-ētis), Χάρης, 1) général athénien, qui, pendant plusieurs années, réussit à se maintenir dans les bonnes grâces du peuple, au moyen de la corruption la plus éhontée, et malgré son caractère peu estimable. Dans la guerre sociale, en 356 av. J.-C., il accusa ses deux collègues Iphicrate et Timothée et obtint seul le commandement. Il entra ensuite au service d'Artabaze, satrape de l'Asie occidentale, révolté contre l'autorité de son maître; mais il fut rappelé par les Athéniens sur les réclamations d'Artaxerxès III. Il était un des généraux athéniens à la bataille de Chéronée, 338 (Xén. *Hell.* 7, 2, 18; Diod. Sic. 15, 95; 16, 85; Plut. *Phoc.* 14; Nep. *Tim.* 4). — 2) Charès, de Lindos, Rhodien, statuaire en bronze, élève favori de Lysippe, florissait 290 av. J.-C. Son principal ouvrage était la statue du Soleil, qui, sous le nom de Colosse de Rhodes, fut mise au nombre des sept merveilles du monde (Plin. 34, 7).

Chărĭlaüs ou **Chărillus** (-i), Χαρίλαος, roi de Sparte, fils de Polydecte, reçut, dit-on, son nom de Charilas (cher au peuple), à cause de la joie que fit naître la justice de son oncle Lycurgue, lorsque celui-ci le plaça, encore tout enfant, sur le trône des rois, et pria les Spartiates de le reconnaître pour leur souverain. Il fit la guerre aux

Argiens, ses voisins, puis aux Tégéates qui le battirent complétement et le firent prisonnier (Plut. *Lyc.* 5; Paus. 2, 36; 6, 48).

Chărĭtes (**-um**), Χάριτες, appelées *Gratiæ* par les Romains, et par nous les Grâces, étaient la personnification de la grâce et de la beauté. Dans l'Iliade, *Charis* est la femme d'*Hephæstus* (Vulcain); mais, dans l'Odyssée, la femme du dieu du feu est *Aphrodite* (Vénus); d'où nous pouvons inférer sinon l'identité d'*Aphrodite* et de *Charis*, du moins l'étroite liaison des notions qu'avaient les Grecs relativement à ces deux divinités. L'idée de la grâce et de la beauté personnifiées se partageait, dans l'origine, entre plusieurs êtres; et, même dans les poëmes homériques, on rencontre plusieurs fois le pluriel *Charites*. Les Grâces sont ordinairement regardées comme filles de Jupiter et elles sont au nombre de trois, savoir : Euphrosyne, Aglaé et Thalie. Le nom des Grâces exprime suffisamment leur caractère. Elles étaient les déesses qui, par le charme des raffinements et de la politesse, rehaussaient le prix des jouissances de la vie. Elles sont le plus souvent représentées comme étant au service d'autres divinités, et elles communiquent leur grâce et leur beauté à tous les objets qui charment et ennoblissent les dieux et les hommes. Toutefois la poésie leur est particulièrement chère; c'est pourquoi elles sont amies des Muses, et vivent en leur compagnie dans l'Olympe. Dans le principe les Grâces étaient vêtues; plus tard on les a représentées sans vêtement. Il existe encore des spécimens de l'une et de l'autre représentation. Ce sont de jeunes filles, simples et sans malice, dans la fleur de l'âge, et ordinairement elles se tiennent embrassées. Leurs attributs sont des instruments de musique, le myrte, la rose et des dés (Hom. *Il.* 14, 267; 18, 382; 385; *Od.* 8, 364; Hesiod. *Theog.* 907 et suiv.; 945; Pind. *Ol.* 41, 19).



Les trois Grâces ou Charites (tiré d'une peinture d'Herculanum).



Gravure tirée d'une médaille de Germa.

Charmandē (**-ēs**), grande v. de Mésopotamie, sur l'Euphrate (Xén. *Anab.* 1, 5, § 10).

Chărōn (**-ontis**), Χάρων, fils de l'Érèbe et de la Nuit, nautonier des enfers, chargé de faire traverser dans sa barque les fleuves infernaux aux ombres des morts. Il recevait pour salaire de chaque ombre une obole ou un denier, qu'on avait soin de placer dans la bouche des morts avant de les brûler. On représente Charon sous la figure d'un vieillard portant une longue barbe négligée et des vêtements délabrés. Il ne pouvait qu'exceptionnellement et sous certaines conditions recevoir des vivants dans sa barque (Virg. *Æn.* 6, 295 et suiv.; Diod. 1; Senec. *Herc. F.* 3, 765).



Charon.

Chărondas (**-æ**), législateur de

Catane, qui donna des lois à sa propre ville et à d'autres cités d'origine chalcidique en Sicile et en Italie. La date de sa naissance et celle de sa mort ne sont pas certaines. Il vivait vraisemblablement vers l'an 500 av. J.-C. Ses lois renfermaient ce qui lui avait paru de mieux dans les autres législations; ce qu'elles avaient de particulier, c'était, suivant Aristote, ἐπίσκηψις ψευδομαρτυριῶν, la plainte en faux témoignage. Pour prévenir tout changement à cette législation, il avait disposé que quiconque voudrait proposer une loi se présenterait avec une corde au cou, pour être garrotté, dans le cas où sa proposition serait rejetée. On rapporte qu'un jour, revenant d'une expédition, il parut dans l'assemblée du peuple ceint de son épée, contrairement à une disposition de ses lois. « Tu violes ta loi, Charondas, » lui dit quelqu'un. « Non, dit-il, je la confirme, » et il se perça de son épée. Ses lois étaient probablement rédigées en vers (Val. Max. 6, 7).

Chărybdis, voy. *Scylla*.

Chasuari ou **Chasŭārii** ou **Chaltŭārii**, peuple de Germanie, allié ou sujet des Chérusques. Ils habitaient au N. des *Chatti*; et, plus tard, on les rencontre entre le Rhin et la Meuse, faisant partie des Francs (Tac. *Germ.* 34).

Chatti. Voy. *Catti*.

Chauci ou **Cauci** (-ōrum), Χαῦκοι, peuple puissant du N. E. de la Germanie, entre l'*Amisia* (l'Ems) et l'*Albis* (l'Elbe), partagé par le *Visurgis* (le Weser), qui traversait leur territoire, en *Majores* et *Minores*, les premiers à l'O., les seconds à l'E. de ce fleuve. Selon Tacite (*Germ.* 35), c'était la tribu germaine la plus juste et la plus noble. On les trouve mentionnés pour la dernière fois dans le troisième siècle, lorsqu'ils dévastèrent la Gaule, et leur nom dans la suite se trouva confondu dans la dénomination générale de *Saxons*.

Chĕlīdŏnĭæ insulæ, Χελιδόνιαι νῆσοι (c.-à-d. îles des tortues), groupe de petites îles, entourées d'écueils et de bas-fonds très-dangereux, devant le cap nommé *Hiera* ou *Chelidonium*, au S. des côtes de Lycie (Dionys. p. 506; Plin. 5, 27, 31; Liv. 33, 41).

Chĕlonātas, cap de l'Élide, en face de *Zacynthus*, le point le plus occidental du cap Péloponnèse; auj. cap Tornese.

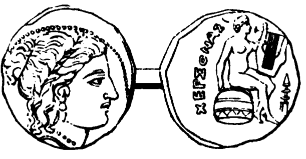
Chemmis, plus tard **Pānŏpŏlis**, grande v. de la Thébaïde ou haute Égypte, sur la rive orientale du Nil, célèbre pour ses manufactures de lin, ses carrières de pierre et les temples de Pan et de Persée (Herodt. 2, 91, 156).

Chĕops (-pis), un des premiers rois d'Égypte, tyran et impie; il régna 50 ans, et fit construire, au moyen de corvées imposées à ses sujets, la première et la plus grande des pyramides (Herodt. 2, 124).

Chĕphren (-ēnos), roi d'Égypte, frère et successeur de Chéops, dont il suivit l'exemple; tyran comme lui, il régna 56 ans et bâtit, de la même façon, la seconde pyramide (Herodt. 2, 127).

Chersŏnēsus (-i), Χερσόνησος, c.-à-d., île continent, presqu'île). Les presqu'îles désignées par ce nom de Chersonèse sont : 1) *Chersonesus Thracica*, la Chersonèse de Thrace, ordinairement appelée à Athènes la *Chersonèse*, sans épithète distinctive; c'est une étroite bande de terre, de 420 stades de long sur 36 de large, qui s'étend entre l'Hellespont et le golfe de Melas, et se rattache au continent de Thrace par un isthme défendu par un mur sur toute sa largeur, près de *Cardia*. Elle fut colonisée par les Athéniens sous Miltiade, contemporain de Pisistrate. Les Athéniens en furent chassés par les Perses; puis la Macédoine, Antiochus de Syrie et enfin les Romains s'en rendirent maîtres. C'est auj. la presqu'île des Dardanelles ou de Gallipoli (Herodt. 6, 33-36; 7, 58; Strab. 2, 92 et *passim*; Thuc. 1, 11; Pausan. *Att.* 9.; Nep. *Milt.*; Liv. 31, 16; 33, 38 et *passim*). — 2) *Chers. Taurica* ou *Scythica*, la Chers. Taurique ou Crimée, presqu'île entre le Pont-Euxin, le Bosphore Cimmérien et le *Palus Mæotis*, unie au continent par un isthme de 40 stades de largeur. Elle produisait une grande quantité de grains qu'on portait à Athènes et dans les autres parties de la Grèce (voy. *Bosporus*). — 3) *Chers. Cimbrica*, Chers. Cimbrique, auj. le Jutland. Voy.

Cimbri. — 4) v. de Crète (Chersoneso, près du *prom. Zephyrium;* à l'intérieur est le port de Lyctus.



Chersonèse en Crète.

Cherusci, les Chérusques, branche des *Istævones,* dont la première mention se trouve dans César (*B. G.* 6, 9); plus tard, ligue de divers peuples. Il faut chercher leurs demeures dans le Braunsweig et le Nuremberg, c.-à-d. entre la *sylva Bacensis* (le Harz), qui les séparait des Suèves, l'Elbe, qui les séparait des Lombards, le Weser où ils étaient séparés des *Chauci* par les *Angrivarii,* et la Diemel, où ils se rencontraient avec les *Chamavi* et les *Chatti.* Drusus, en franchissant l'Elbe (9 av. J.-C.), pénétra le premier sur leur territoire. Dans le principe, ils étaient sous la dépendance de Rome, et se mettaient individuellement à son service. Mais, quand Quinctilius Varus commença à les pressurer, ils se liguèrent avec les Cattes, les Marses et les Bructères, déjà hostiles, et, sous la conduite d'Arminius, ils battirent les Romains dans le *Teutoburgiensis saltus*, 9 apr. J.-C. Leurs divisions intestines leur firent plus de tort que les incursions de Germanicus, en l'an 15, pendant les démêlés d'Arminius et de Ségeste, et en l'an 16, où Arminius fut défait dans l'*Idistavisus campus.* La guerre qui éclata entre Arminius et Marbod, l'an 17, détacha de leur parti les Lombards et les Sennones, et ce ne fut qu'avec l'aide des premiers qu'Italus, fils de Flavius, et neveu d'Arminius, put maintenir sa principauté. Toutefois on rencontre encore les Chérusques depuis le troisième siècle dans la ligue guerrière des Saxons (Cæs. *B. G.* 6, 9; Tac. *Germ.*).

Chīlon (-ōnis), Χείλων, de Lacédémone, fils de Démagète, et un des sept sages de la Grèce. Il mourut de joie dans les bras de son fils, vainqueur aux jeux Olympiques, 597 av. J.-C. (Plin. 7, 33; Diog. Laert.).

Chīmæra (-æ), Χίμαιρα, la Chimère, monstre fabuleux, d'une forme étrange et terrible. Il était lion par le devant du corps, dragon par la partie postérieure, chèvre par le milieu, et vomissait des torrents de feu. Suivant Homère, il avait été élevé par Amisodarus, roi de Carie, et fut tué par Bellérophon (voy. ce nom). Selon Hésiode, c'était la fille de Typhon et d'Echidna, et elle avait trois têtes, une de lion, une de chèvre et une de dragon. Les mythographes postérieurs combinent les trois formes de différentes manières. On l'a placée en Phrygie, en Lybie, en Égypte, dans l'Inde. L'origine de ce monstre ignivome est probablement le volcan nommé *Chimæra* et situé près de Phaselis en Lycie. Parmi les objets d'art récemment découverts dans cette contrée, on trouve plusieurs représentations de la Chimère sous la simple forme d'une espèce de lion (Hom. *Il.* 6, 179 et suiv.; 16, 328; Hésiod. *Théog.* 319; Apollod. 1, 9; 2, 3; Lucr. 5, 903; Ovid. *Met.* 9, 646. Virg. *Æn.* 6, 288).

Chĭŏnē (-ēs), 1) fille de Borée et d'Orithyie et mère d'Eumolpe, appelé de là *Chionides* (Apollod. 3, 15; Paus. 1, 38). — 2) fille de Dædalion, mère d'Autolycus par Mercure, et de Philammon par Apollon. Elle fut tuée par Diane pour avoir osé comparer sa beauté à celle de la déesse (Ovid. *Met.* 11, *Fab.* 8).

Chĭos et **Chĭus** (-i, auj. Scio), Χίος, Chio, une des plus grandes et des plus fameuses îles de la mer Égée, est située en face de la presqu'île de Clazomènes, devant la côte d'Ionie. Elle fut colonisée par les Ioniens au temps de leur grande migration, et demeura un État maritime indépendant et puissant jusqu'à la défaite des Grecs ioniens par les Perses (494 av. J.-C); depuis cette époque elle fut soumise aux Perses. La bataille de Mycale (479 av. J.-C.) l'affranchit du joug; elle devint membre de la ligue athénienne et fut pendant longtemps l'alliée la plus intime et la plus chère d'Athènes; mais, en 412, une vaine ten-

tative de révolte en amena la conquête et la dévastation. Chio était célèbre pour son vin et son marbre. De toutes les cités qui se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, Chio était généralement considérée par les anciens comme la mieux fondée dans ses prétentions. Elle s'enorgueillit encore d'avoir produit l'historien Théopompe, le poëte Théocrite et d'autres éminents personnages. Sa capitale, Chios, auj. Khio, était située du côté oriental de l'île (Plut. *de Virt. mul.*; Hor. *Od.* 3, 19, 5; *Sat.* 1, 10, 24; Paus. 7, 4; Mela, 2, 2; Strab. 2).



Chios.

Chīrisŏphus (-i), Lacédémonien, que les Spartiates envoyèrent comme auxiliaire à Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxerxès (401 av. J.-C.). Après la bataille de Cunaxa, où périt Cyrus et où furent pris plusieurs généraux grecs, Chirisophus fut un des nouveaux généraux nommés, et il eut, conjointement avec Xénophon, le commandement de cette immortelle retraite dite des dix mille (Xen. *Anab.* 1, 4, 3 et suiv.).

Chīron (-ōnis), Χείρων, le plus savant et le plus juste de tous les Centaures, était fils de Saturne (Κρόνος) et de Philyra (d'où son nom de *Philyrides*), et habitait sur le mont Pélion. Il avait été instruit par Apollon et par Diane, et était renommé pour son habilité à la chasse, en médecine, en musique, en gymnastique et dans l'art de la divination. Les héros les plus distingués de l'histoire fabuleuse des Grecs, comme Castor et Pollux, Amphiaraüs, Pélée, Achille, Diomède, Nestor, Palamède, Ulysse, etc., lui devaient leurs connaissances dans ces divers arts. Il sauva Pélée des mains des autres Centaures, qui allaient le massacrer, et il lui rendit aussi son épée, qu'Acaste avait cachée (voy. *Acastus*). Hercule aussi fut son ami; mais, en combattant contre les autres Centaures, une des flèches empoisonnées d'Hercule alla frapper Chiron, qui, bien qu'immortel, ne voulut pas vivre plus longtemps et donna son immortalité à Prométhée. Jupiter plaça Chiron parmi les astres sous le nom de Sagittaire (Hom. *Il.* 61; Hesiod. *Scut.*; Paus. 3, 18; 5, 19; 9, 31; Ovid. *Met.* 2, 676; Apollod. 2, 5; 3, 13; Hor. *Epod.* 13).

Chlōrĭs (-ĭdos), Χλῶρις, 1) fille du Thébain Amphion et de Niobé; elle et son frère Amyclas furent les seuls enfants de Niobé qui ne furent point tués par Apollon et Diane. On la confond souvent avec le nº 2 (Apollod. 3, 5, 6). — 2) fille d'Amphion d'Orchomène, femme de Nélée, roi de Pylos, et mère de Nestor (Hom. *Od.* 11, 280; Apollod. 1, 9, 9). — 3) femme de Zéphyre et déesse des fleurs, la même que la *Flora* des Romains (Ovid. *Fast.* 5).

Chŏaspes (-is), Χοάσπης, 1) fl. de la Susiane, auj. Kerah ou Kara-Su, coulait devant Suse, et se jetait dans l'Euphrate un peu après la réunion de ce fl. avec le Tigre. Ses eaux étaient si pures que les rois de Perse en emportaient toujours avec eux dans des vases d'argent, quand ils partaient pour une expédition lointaine (Herodt. 1, 188; Strab. 15, 728; Dion. Perieg. 1073; Χόασπις). — 2) fl. du Paropamisus, dans l'Inde, auj. Attock, se jetait dans le Cophes, affluent de l'Indus (Strab. 15, 697; Arrian. *An.* 4, 23, 2) (Χόης).

Chœrĭlus (-i), Χοιρίλος, Chérile d'Iasos, poëte épique sans valeur de la suite d'Alexandre le Grand, qui lui donna, dit-on, un statère d'or pour chaque bon vers de son poëme et un soufflet pour chaque mauvais. Le poëte obtint à peine six statères. Le reste lui fut payé en soufflets (Plut. *Alex.*; Hor. *Ep.* 2, 1, 232). — 2) poëte tragique d'Athènes, qui écrivit 150 tragédies, dont 13 obtinrent le prix. — 3) autre poëte, ami d'Hérodote, avait chanté la victoire des Athéniens sur Xerxès, et reçut des Athéniens une pièce d'or pour chacun de ses vers.

Chōnia (-æ), Χωνία, nom que por-

tait anciennement un district de l'Italie inférieure, habité par les *Chōnes*, Χῶνες, peuple œnotrien. Ce district paraît avoir renfermé le S.-E. de la Lucanie et toute la partie E. du Bruttium jusqu'au cap *Zephyrium* (Arist. *Pol.* 7, 9, 3; Strab. 6, 1, 253 et suiv,; Lycophr. 983).

Chorasmii (**-ōrum**), peuple de la Sogdiane, qui habitait les rives et les îles du bas Oxus; c'était une branche des *Sacæ* ou *Massagetæ*. Leur pays s'appelle auj. Kharasm (Herodt. 3, 93).

Chrȳsa (**-æ**) ou **Chrȳse** (**-es**), v. sur la côte de la Troade, près de Thèbes, avec un temple d'Apollon *Smintheus* (Hom. *Il.* 1, 37; Strab. 13; Ovid. *Met.* 13, 174).

Chrȳsēïs (**-ĭdis** ou **ĭdos**), Χρυσηΐς, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon à Chrysa; prisonnière d'Achille à la prise de Lyrnessus ou de Thèbe Hypoplacienne, dans le partage du butin, elle échut à Agamemnon. Chrysès, son père, vint au camp des Grecs offrir sa rançon; mais Agamemnon le repoussa durement. Apollon, irrité de l'outrage fait à son prêtre, envoya une peste qui décima l'armée des Grecs, et Agamemnon, pour faire cesser le fléau et apaiser le dieu, fut obligé de rendre sa captive, dont le véritable nom était Astynomé (Hom. *Il.* 1, 11 et suiv.).

Chrȳses. Voy. *Chryseis.*

Chrȳsippus (**-i**), Χρύσιππος, célèbre philosophe stoïcien, né à Soli, en Cilicie, l'an 290 av. J.-C., étudia à Athènes sous Cléanthe. Dégoûté du scepticisme de l'Académie, il devint un des plus vaillants défenseurs de ce principe, qu'il est possible d'arriver à la connaissance, et qu'on la peut asseoir sur des fondements certains. Il était d'une fécondité remarquable et ne produisit pas moins de 700 écrits (Val. Max. 8, 7; Diog. Laert.; Hor. *Sat.* 2, 3, 40).

Chrȳsŏgŏnus (**-i**), *L. Cornelius*, affranchi et favori de Sylla, homme d'un caractère infâme, accusa calomnieusement Sex. Roscius, qui fut défendu par Cicéron.

Chrȳsŏpŏlis (**-is**), place fortifiée sur le Bosphore, en face de Byzance, à l'endroit où l'on traversait généralement le Bosphore. C'était primitivement le port de *Chalcedon.*

Cĭbȳra (**-æ**), 1) *Magna*, ville considérable de la grande Phrygie, sur les confins de la Carie, passe pour avoir été fondée par les Lydiens, mais peuplée ensuite par les Pisidiens. Sous ses princes indigènes, cette cité régnait sur un vaste district nommé *Cibyratis*. En 83 av. J.-C. elle fut annexée à l'empire romain. Elle était renommée pour ses manufactures,



Cibyra Magna en Phrygie.

surtout de fer. — 2) *Parva*, v. de Pamphylie, sur les frontières de la Cilicie.

Cĭcĕro (**-ōnis**), nom d'une famille de la *Tullia gens*. 1) *M. Tullius Cicero*, l'orateur, naquit le 3 janvier, 106 av. J.-C., près d'Arpinum, dans la résidence de sa famille. Il fut élevé avec son frère Quintus, et les deux frères montrèrent tant de dispositions dans leurs études que leur père vint s'établir avec eux à Rome, où ils reçurent les leçons des maîtres les plus célèbres. De ce nombre était le poëte Archias, d'Antioche. Après avoir pris la robe virile (91), le jeune Marcus étudia sous Q. Mucius Scævola, et dans les dernières années, pendant la guerre civile, sous Phèdre l'épicurien, Philon, chef de la nouvelle Académie, Diodote le stoïcien et Molon, de Rhodes. Après avoir ainsi cultivé ses facultés avec le plus grand soin, Cicéron se présenta comme avocat au barreau dès que la tranquillité eut été rétablie à Rome par le triomphe définitif du parti de Marius. Son premier plaidoyer, que nous avons encore, fut prononcé en 81, lorsqu'il avait vingt-six ans, pour la défense de P. Quintius. L'année suivante il défendit Sex. Roscius d'Amérie, accusé de parricide par Chrysogonus, l'affranchi favori de Sylla. En 79, il passa en Grèce, en partie pour éviter la vengeance de Sylla qu'il avait offensé, en partie pour affermir sa santé et compléter ses études. A Athènes il se lia avec Pom-

[illegible] d'une [illegible] qui dura pres-[illegible] et à Rhodes il se plaça une fois encore sous la direction de Molon. Après une absence de deux ans, Cicéron retourna à Rome (77), après avoir rétabli sa santé et considérablement développé ses facultés oratoires. Il parut au Forum comme orateur et y acquit bientôt une haute distinction. Ses succès à la tribune politique lui [illegible] la route aux emplois les plus élevés de l'État. En 75 il fut questeur en Sicile; il rentra à Rome en 74, et pendant les 4 années qui suivirent il se consacra aux plaidoiries. En 70 il se signala par ses discours contre Verrès et, en 69, reçut l'édilité curule. En 66, il fut nommé préteur, et, pendant qu'il remplissait cette charge, il défendit Cluentius dans un plaidoyer qui nous est parvenu, et prononça sa célèbre harangue en faveur de la loi Manilia, qui conférait à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate. Deux années plus tard, il atteignit le grand but de son ambition et, bien qu'il fût un homme nouveau, *homo novus*, il fut élu consul avec C. Antonius. Il entra en charge le 1er janvier 63. N'ayant aucune sympathie réelle pour le parti populaire, il abandonna ses anciens amis, et se lia étroitement à l'aristocratie. Le consulat de Cicéron fut signalé par la conspiration de Catilina, qu'il arrêta d'abord et anéantit finalement par sa prudence et son énergie (voy. *Catilina*). En récompense de cet éminent service, Cicéron reçut les plus grands honneurs; il reçut le titre de « père de la patrie » et des remercîments publics (*supplicationes*) furent adressés aux dieux en son nom. Mais, dès qu'il eut déposé le consulat, il eut à lutter contre le parti populaire et particulièrement avec les amis des conspirateurs. Il avait aussi mortellement offensé Clodius, qui, pour se venger, proposa une loi de bannissement contre quiconque serait convaincu d'avoir mis à mort un citoyen romain sans jugement (voy. *Clodius*). Les triumvirs, César, Pompée et Crassus, abandonnèrent Cicéron à son sort; le courage de Cicéron lui fit défaut; il quitta Rome avant que la loi de Clodius fût votée et passa en Grèce. Là il se livra à un lâche désespoir et à un chagrin excessif. Cependant ses amis à Rome s'employaient en sa faveur et ils obtinrent son rappel de l'exil dans le courant de l'année suivante (55). Instruit par l'expérience, Cicéron se garda bien de faire cause commune avec le sénat contre les triumvirs et il se retira à peu près complétement de la vie publique. En 52, il dut, bien contre son gré, se rendre en Orient en qualité de gouverneur de la Cilicie. Il revint en Italie vers la fin de l'an 50, et arriva dans le voisinage de Rome le 4 janvier 49, juste au moment où la guerre civile éclatait entre César et Pompée. Après de longues hésitations, il se décida enfin à opter pour la cause de Pompée, et il passa en Grèce au mois de juin. Après la bataille de Pharsale (48), non-seulement Cicéron reçut sa grâce de César, mais encore, lorsque ce dernier débarqua à Brindes, en septembre 47, il témoigna la plus grande tendresse et le plus profond respect pour Cicéron, et lui accorda de rentrer à Rome. Cicéron alors se retira dans la vie privée, et durant les 3 ou 4 années qui suivirent il composa la plus grande partie de ses ouvrages de philosophie et de rhétorique. Le meurtre de César, le 15 mars 44, ramena Cicéron à la vie publique. Il se mit lui-même à la tête du parti républicain et, dans ses Philippiques, il attaqua M. Antoine avec une violence excessive; mais ce fut là ce qui amena sa ruine. A la formation du triumvirat entre Octave, Antoine et Lépide (27 nov. 43), le nom de Cicéron fut mis sur la liste de proscription. Il essaya de se sauver, mais il fut surpris par les soldats près de Formies. Ses esclaves étaient prêts à risquer leur vie pour défendre celle de leur maître, mais Cicéron s'y opposa et présenta la gorge aux exécuteurs. Ils lui coupèrent aussitôt la tête et les mains, qui furent envoyées à Rome, et, sur l'ordre d'Antoine, clouées à la tribune aux harangues (*Rostra*). Il périt le 7 décembre, à l'âge de soixante-quatre ans accomplis. — De sa première femme, *Terentia*, Cicéron eut 2 enfants, une fille, *Tullia*, dont la mort, en 45, lui causa la plus vive douleur, et son fils Marcus (voy. n° 3). Il divorça en 46 avec sa femme Terentia, qu'il avait épousée trente ans auparavant, et épousa une

jeune et riche héritière, Publilia, sa pupille; mais cette nouvelle union fut bientôt dissoute. Comme homme d'État et citoyen, Cicéron fut toujours faible, changeant et excessivement vain. Son plus grand titre à la reconnaissance fut la découverte et l'anéantissement de la conspiration de Catilina. C'est comme écrivain et comme orateur qu'il mérite le plus d'admiration. Dans ses ouvrages la langue latine se montre dans sa plus haute perfection. On peut les classer, d'après la nature des sujets, de la manière suivante : — I. OUVRAGES DE RHÉTORIQUE. De cette catégorie sept nous sont parvenus plus ou moins complets. Le plus connu est son traité sur l'Orateur (*de Oratore*), en 3 livres, écrit à la prière de son frère Quintus. C'est le plus parfait de ses ouvrages en ce genre. — II. ŒUVRES PHILOSOPHIQUES. 1) *Philosophie politique.* Sous ce chef, nous avons le *de Republica*, et le *de Legibus*, deux traités écrits en forme de dialogue. Une partie considérable nous en a été conservée. — 2) *Philosophie morale.* Son traité des Devoirs (*de Officiis*), en 3 livres, a été écrit pour l'instruction de son fils Marcus, qui alors résidait à Athènes. La doctrine en est pure et élevée. Il a écrit aussi sur la Vieillesse (*de Senectute*) et sur l'Amitié (*de Amicitia*) deux dialogues que nous avons. — 3. *Philosophie spéculative.* Dans cette catégorie, les plus remarquables de ses œuvres sont le *de Finibus* ou *Recherche sur le souverain bien*, en 5 livres, et les *Tusculanes* (*Tusculanæ disputationes*), en 5 livres. — 4. *Théologie.* Dans son traité « *de la Nature des dieux* (*de Natura deorum*), en 3 livres, il expose les idées des anciens sur l'Être suprême; il continue cette exposition dans le traité de la Divination (*de Divinatione*), en 2 livres. — III. DISCOURS (*Orationes*). 56 sont arrivés jusqu'à nous. — IV. LETTRES. Cicéron, durant la période la plus importante de sa vie, entretint une active et intime correspondance avec Atticus, et avec un nombre assez considérable d'amis politiques ou littéraires. Nous possédons au-delà de 800 lettres parfaitement authentiques, embrassant un espace de plus de vingt-six ans, et communément classées en trois catégories : 1) *Epistolæ ad familiares* ou *ad diversos* (lettres à ses amis ou à divers); — 2) *Epistolæ ad Atticum*, lettres à Atticus; — 3) *Ep. ad Q. fratrem*, lettres à son frère Quintus. (Voir sa vie par Plutarque; Quintil.; Dion Cass.; Appien; Florus; Nep. *vie d'Atticus;* Eutrope; Cic., etc.) — 2) Q. TULLIUS CICERO, frère de l'orateur, naquit vers l'an 102 av. J.-C. et fut élevé avec son frère. Il fut édile en 67, préteur en 62, et, pendant les 3 années qui suivirent, gouverna l'Asie en qualité de propréteur. En 55 il passa en Gaule comme lieutenant de César, dont il mérita les éloges par ses talents militaires et sa bravoure; en 51, il accompagna son frère comme lieutenant en Cilicie, et, quand éclata la guerre civile, il se rangea du côté de Pompée. Après la bataille de Pharsale César lui pardonna. Il fut proscrit par les triumvirs et mis à mort en 43. — 3) M. TULLIUS CICERO, fils unique de l'orateur et de sa femme Terentia, naquit en 65. A la mort de César (44), il se joignit au parti républicain, servit comme tribun militaire sous Brutus en Macédoine, et après la bataille de Philippes (42) alla rejoindre Sex. Pompée en Sicile. A la conclusion de la paix, entre les triumvirs et Sex. Pompée en 39, il retourna à Rome, et fut favorablement accueilli par Octave, qui plus tard se l'adjoignit comme collègue au consulat (30 av. J.-C., à partir du 13 sept.). Par une singulière coïncidence, la dépêche qui annonçait la capture de la flotte d'Antoine, immédiatement suivie de sa mort, fut adressée au nouveau consul, en sa qualité officielle. — 4) Q. TULLIUS CICERO, fils du n° 2, et de Pomponia, sœur d'Atticus, naquit en 66 ou 67, et périt en 43 avec son père, victime des proscriptions.

Cĭcŏnes (-um), peuple de Thrace, sur l'Hèbre, et près de la côte (Ovid. *Met.* 10, 83; 15, 313; Virg. *G.* 4, 520, etc.; Mela, 2, 2).

Cĭlĭcĭa (-æ), ἡ Κιλικία, la Cilicie, district dans le S.-E. de l'Asie Mineure, bornée au S. par la Méditerranée, à l'E. par le mt Amanus, et au N. par le mt Taurus. La partie O. est entrecoupée par les branches du Taurus, tandis que dans

sa partie E. les chaînes de montagnes enceignent des étendues de pays beaucoup plus vastes; de là la division de la contrée en Cilicie âpre (*aspera*, τραχεῖα) et Cilicie plate (*campestris*, πεδιάς). On donnait aussi à cette dernière le nom de Cilicie propre (*propria*). On suppose que les premiers habitants étaient de race syrienne. L'histoire mythique dérivait leur nom de *Cilix*, fils d'*Agénor*, qui partit avec ses frères *Cadmus* et *Phœnix* pour l'Europe, mais s'arrêta bientôt sur les côtes de l'Asie Mineure et peupla avec sa suite la plaine de Cilicie. Mais Bochart fait venir ce nom du phénicien, Challekim, qui signifie pierre, nom qui convient très-bien à la *Cilicia Trachea*, et qui se rapporte à celui de : « Tis Weleieth » c.-à-d. la province pierreuse, que lui donnent auj. les Turcs. Ce pays demeura indépendant jusqu'au temps de l'empire des Perses, sous lequel il forma une satrapie; mais il paraît avoir été gouverné encore par ses princes indigènes. Alexandre le soumit dans son expédition vers la haute Asie; et, après le partage de son empire, la Cilicie devint une partie du royaume des Séleucides. Des Grecs vinrent s'établir dans ses plaines, et les anciens habitants furent pour la plupart refoulés dans les montagnes de la Cilicie âpre, où ils demeurèrent virtuellement indépendants, se livrant au brigandage sur terre et à la piraterie sur mer, jusqu'à l'époque où Pompée les chassa de la mer dans sa guerre contre les pirates; et, après avoir arraché la partie plate à la domination de Tigrane qui l'avait envahie, l'érigea en province romaine (67-66 av. J.-C.). La partie montagneuse ne devint province romaine que sous le règne de Vespasien. Les Ciliciens passaient chez les Grecs et chez les Romains pour un peuple de caractère vil. Les Cariens, les Cappadociens et les Ciliciens étaient appelés les 3 mauvais K (Kappa, initiale de leurs noms), Τρία κάππα κάκιστα (Apollod. 3, 1; Varron, *R. R.* 2, 11; Suet. *Vesp.* 8; Herodt. 2, 17, 34; Justin, 11, 11; Curt. 3, 4; Plin. 5, 27).

Ciliciæ Portæ ou **Pylæ,** πύλαι αἱ Κιλίκιαι (Strab. 12, 537), principal passage entre la Cappadoce et la Cilicie, à travers le Taurus, sur la route de *Tyana* à *Tarsus*.

Cĭlĭcĭum mare (Κιλικία θάλασσα, Strab. 11, 492), la partie N.-E. de la Méditerranée, entre la Cilicie et Chypre, jusqu'au golfe d'Issus.

Cĭlix, voy. *Cilicia*.

Cilla (-æ), Κίλλα, auj. Celletti, petite v. de la Troade, sur le ruisseau *Cilleus*, près du golfe d'Adramytte, célèbre par son temple d'Apollon (Hom. *Il.* 1, 38; Herodt. 1, 149).

Cilnii (-ōrum), puissante famille étrusque de l'*Arretium*, chassée de sa ville natale (301 av. J.-C.), mais rétablie par les Romains. Les *Cilnii* étaient nobles (*lucumones*) dans leur patrie, et quelques-uns d'entre eux y avaient exercé anciennement l'autorité royale. Ce nom a été particulièrement illustré par *C. Cilnius Mæcenas*, ministre et favori d'Auguste (voy. *Mæcenas*).

Cimber (-ri), *L. Tillius*, ami de César, qui lui donna la province de Bithynie; mais dans la suite il fut un des meurtriers de César, 44 av. J.-C.

Cimbri (-ōrum), Κίμβροι, les Cimbres, peuple qui, avec trois autres, les Teutons, les Ambrons et les Tigurins, battit 6 armées romaines et menaça la domination de Rome au-delà des Alpes, au point que dans la suite on ne prononçait pas leur nom sans terreur. Mais autant ces événements sont certains, autant est obscure l'origine de ce peuple : son nom revient souvent dans l'histoire. On voit plus tard les Cimbres, avec d'autres peuples de l'Europe occidentale, piller le temple de Delphes; Strabon les place près de la mer du Nord et à l'embouchure du Rhin; Tacite (*Germ.* 37), Pline, Ptolémée, les citent entre la mer du Nord et la mer Baltique, et la presqu'île du Jutland reçoit d'eux le nom de « Chersonèse Cimbrique. » Les modernes historiens français donnent à tous ces peuples, de même qu'aux Cimmériens, le nom de Celtes, tandis que les écrivains romains, presque contemporains, appellent toujours Germains les Cimbres qui, à la fin du deuxième siècle ap. J.-C., attaquèrent l'Italie. L'origine germanique des Teutons n'est pas douteuse, et il est vraisemblable que les Cimbres et les Teutons

descendirent également de l'Allemagne du nord et de l'Albingie septentrionale dans le sud, où ils s'unirent aux Tigurins Galliques et aux Ambrons de même race. Plutarque (*Mar.* 11) dit que par le nom de Cimbres, Κίμβροι, les Germains entendaient des brigands (λῃστάς). — On ignore quelle cause chassa ces peuples de leurs demeures; il est probable que ce fut cette passion des émigrations qui était naturelle aux Germains. Ils parurent dans l'Illyrie et le *Noricum* en demandant des concessions de terres, et battirent en 113, près de Noreia, le consul Cn. Papirius Carbo qui avait usé à leur égard de ruse et de mauvaise foi. Malgré leur victoire, les Cimbres et les Teutons se dirigèrent vers la Gaule, qu'ils ravagèrent d'une façon terrible; les Belges seuls repoussèrent ce redoutable ennemi (Cæs. *B. G.* 7, 77; 2, 4). Après avoir déposé leur butin en sûreté dans Aduatuca (*id.* 2, 29), ils se portèrent vers le sud dans la province romaine et là renouvelèrent leur demande de terres, promettant d'aider les Romains dans leurs guerres. Refusés, ils battirent M. Julius Silanus en 109 (Vell. 2, 12; Flor. 3, 3) et, en 107, M. Aurelius Scaurus, lieutenant du consul L. Cassius, qui, peu de temps auparavant, avait été défait et tué par les Tigurins (Cæs. *B. G.* 1, 7, 12, 13, 30). Deux ans après, ils défirent une armée de 80,000 hommes sous Cn. Manlius Maximus, qui, avec Q. Servilius Cæpio, avait attaqué leurs alliés les Tectosages et leur ville de Tolosa. A peine échappa-t-il un messager pour aller à Rome porter la nouvelle de cet affreux désastre, causé en grande partie par la mésintelligence des généraux romains (Sall. *Jug.* 114; Justin. 32, 3). Marius venait alors d'être nommé consul pour la troisième fois après son retour triomphant d'Afrique, et cependant les Cimbres étaient passés en Espagne. Là, battus et repoussés par les Celtibériens, ils rentrèrent en Gaule, et, tandis que les Teutons et les Ambrons cherchaient un passage à travers les Alpes Maritimes, eux se dirigèrent vers le Noricum. Les Teutons et les Ambrons furent battus et anéantis à *Aquæ Sextiæ* (Aix en Provence) après un combat de deux jours par Marius, en 102 (Plut. *Mar.* 15-21). Quant aux Cimbres, Q. Lutatius Catulus ne crut pas pouvoir défendre contre eux le passage des Alpes et il s'était retranché sur l'Athesis (l'Adige); mais il fut obligé d'abandonner son camp et alors les hordes barbares se répandirent sur ce fertile territoire, jusqu'à ce que Marius, consul par la cinquième fois, vint se joindre à Catulus et les anéantit dans la plaine Raudique près de Verceil, en 101 (Plut. *Mar.* 24-27). Par cette expédition des Cimbres, fort imparfaitement connue, et racontée avec beaucoup d'exagération par les anciens, relativement au nombre des morts, nous pouvons nous faire une idée de l'expédition d'Arioviste et des autres semblables invasions qui amenèrent plus tard la ruine de l'empire romain.

Cĭmĭnus ou **Cĭmĭnĭus mons,** chaîne de montagnes en Étrurie, couvertes d'épaisses forêts (*saltus Ciminius, silva Ciminia*), près d'un lac de même nom, au N.-O. de *Tarquinii*, entre le lac *Vulsiniensis* et le mont *Soractes*.

Cimmĕrĭi (-ōrum), Κιμμέριοι, nom d'un peuple fabuleux et d'un peuple historique. 1) Les *Cimmerii* fabuleux, mentionnés par Homère (*Od.* 11, 14 et suiv.), habitaient la partie la plus reculée de l'Occident, sur l'Océan, enveloppés de brouillards et de ténèbres éternels. Des écrivains postérieurs ont essayé de les localiser et en conséquence les ont placés, ou en Italie près du lac Averne, ou en Espagne, ou dans la Chersonèse Taurique. — 2) Les Cimmériens historiques habitaient sur les bords du *Palus Mæotis* (mer d'Asow), dans la Chersonèse Taurique et dans la Sarmatie Asiatique. Chassés de leurs demeures par les Scythes, ils passèrent dans l'Asie Mineure par le N.-E., et pénétrèrent dans l'O. jusqu'en Éolie et en Ionie. Ils prirent Sardes en 635 av. J.-C., sous le règne d'Ardys, roi de Lydie; mais ils furent chassés d'Asie par Alyattes, petit-fils d'Ardys (Herodt. 1, 15, 4, 11).

Cimmerius Bospŏrus. Voy. *Bosporus*.

Cimōlus (-i), Κίμωλος, petite île Cyclade, au N. de Mélos, avec des traces de volcan et des eaux thermales; elle était célèbre pour sa belle terre blanche dont se servaient les foulons pour net-

toyer les étoffes. C'est auj. Cimoli ou Argentiera (Ovid. *Met.* 7, 463; Plin. 35, 16).

Cīmon (**-ōnis**), Κίμων, 1) père du célèbre Miltiade, fut secrètement mis à mort par ordre des fils de Pisistrate (Herodt. 6, 103). — 2) petit-fils du précédent, et fils de Miltiade. A la mort de son père (489 av. J.-C.), il fut mis en prison parce qu'il n'était pas en état de payer une amende de 50 talents. Callias la paya sous la condition d'épouser Elpinice, sœur de Cimon. Cimon commanda souvent la flotte des Athéniens dans leur guerre d'agression contre les Perses. Son succès le plus brillant eut lieu en 466, lorsqu'il battit une flotte perse considérable, débarqua le même jour et mit en déroute leurs forces de terre sur les bords du fleuve Eurymédon en Pamphylie. La mort d'Aristide et le bannissement de Thémistocle laissèrent Cimon sans rival à Athènes pour quelques années; mais son influence déclina à mesure que grandit celle de Périclès. En 461 il fut frappé d'ostracisme par l'influence du parti populaire à Athènes, acharné contre lui et les Spartiates. Il fut rappelé dans la suite, et par son intervention une trêve de cinq ans fut conclue entre Athènes et Lacédémone (450). — En 449, la guerre recommença avec la Perse; Cimon reçut le commandement, et avec 200 vaisseaux il fit voile pour Chypre. Là, pendant qu'il assiégeait Citium, il mourut d'une maladie ou des suites d'une blessure. — Cimon était d'un caractère jovial et enjoué, franc et affable dans ses manières. Ayant gagné une grande fortune par la part qui lui échut dans les dépouilles des Perses, il déployait une libéralité sans bornes. Ses vergers et ses jardins étaient ouverts au public. Les citoyens de son dème étaient admis journellement à sa table, et sa bonté appliquée à tous tournait à l'ostentation (Nep. *Cim.*; Plut. *Cim.; Them.; Pericl.;* Herodt 7, 107; Thuc. 1, 98, 100, 112; Justin, 2, 15; Diod. 11).

Cĭnăra (**-æ**), petite île de la mer Égée, à l'E. de Naxos, célèbre pour ses artichauts (κινάρα).

Cincinnātus, *L. Quintius*, héros favori de la vieille république romaine et modèle de l'antique frugalité et intégrité. Il vivait dans sa ferme, cultivant la terre de ses propres mains. En 458 av. J.-C., il fut tiré de la charrue pour exercer la dictature, et délivrer le consul et l'armée romaine de la position critique où ils avaient été placés par les Èques. Il sauva l'armée, battit l'ennemi, et, après avoir été dictateur seulement 16 jours, il retourna à ses sillons. En 439, à l'âge de quatre-vingts ans, il fut une seconde fois nommé dictateur pour s'opposer aux intrigues attribuées à Sp. Mælius (Liv. 3, 26; Flor. 1, 11; Cic. *de Fin.* 4).

Cīnĕas (**-æ**), Κινέας, Thessalien, ami et ministre de Pyrrhus, roi d'Épire. C'était l'homme le plus éloquent de son temps, et selon Cicéron (*ad Fam.* 9, 25) il aurait aussi été écrivain. Pyrrhus faisait si grand cas de sa puissance oratoire qu'il avait coutume de dire : « La parole de Cinéas m'a gagné plus de villes que mes armes. » Le fait le plus fameux de sa vie est son ambassade à Rome, où il se rendit porteur de propositions de paix de la part de Pyrrhus, après la bataille d'Héraclée (280 av. J.-C.). Cinéas n'épargna rien pour gagner la faveur des Romains. Grâce à sa prodigieuse mémoire, le lendemain de son arrivée il fut, dit-on, en état de saluer, en les nommant, tous les sénateurs et chevaliers. Le sénat, néanmoins, rejeta ses propositions, entraîné principalement par l'éloquence du vieil Appius Claudius Cæcus. L'ambassadeur retourna auprès du roi son maître et lui dit qu'il n'y avait pas de peuple comme ce peuple-là, que Rome était un temple, son sénat une assemblée de rois (Plut. *Pyrrh.;* Plin. 7, 24; Justin, 18, 2).

Cinga (**-æ**, auj. Cinca), rivière de l'Espagne Tarraconaise, qui se jette avec le *Sicoris* dans l'Èbre (*Iberus*).

Cingĕtŏrix (**-īgis**), Gaulois, un des principaux citoyens de la cité des *Treviri* (Trèves), s'attacha au parti des Romains, quoique beau-fils d'*Indutiomarus*, le chef du parti de l'indépendance (Cæs. *B. G.* 5, 3, 56, 6, 8).

Cingŭlum (**-i**), ville du *Picenum*, sur un rocher, bâtie par Labiénus, peu de temps avant la guerre civile (49 av. J.-C.).

Cinna (-**æ**), 1) *L. Cornelius Cinna,* célèbre chef du parti populaire à Rome pendant l'absence de Sylla, qui faisait la guerre en Orient (87-84 av. J.-C.). En 87, il permit à Cinna de se faire élire consul avec *Cn. Octavius,* à condition qu'il jurerait de ne point altérer la constitution alors existante. Mais, dès que Sylla eut quitté l'Italie, il commença ses menées hardies pour abaisser l'autorité du sénat et rappeler Marius et ses partisans. Vaincu par son collègue Octavius au forum, il fut obligé de s'enfuir de Rome, et dépouillé par le sénat de sa dignité de consul. Mais il revint bientôt, et, avec l'assistance de Marius, s'empara de Rome, massacra les amis de Sylla, et fut élu consul pour trois années consécutives, 86, 85, 84 (voy. *Marius*). En 84 Sylla prépara son retour de Grèce et Cinna fut tué par ses propres troupes, lorsqu'il leur ordonna de passer d'Italie en Grèce, où il comptait rencontrer Sylla (Plut. *Vies de Marius, Pompée, César et Sylla;* Lucan. 4, 822; Appian. *B. C.* 1; Flor. 3, 21; Paterc. 2, 20, etc. — 2) *L. Cornelius Cinna,* fils du précédent, joignit ses efforts à ceux de *M. Lepidus* pour tenter de renverser la constitution de Sylla, en 78. César le fit préteur; mais il n'en approuva pas moins l'assassinat du dictateur. — 3) *Helvius Cinna,* poëte de grande renommée, ami de Catulle, et auteur d'un poëme très-obscur intitulé *Smyrna,* dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. En 44 av. J.-C., il fut tribun du peuple, et il périt assassiné par la populace, qui le confondit avec son homonyme Cornelius Cinna (Dio Cass.; Senec. *Clem.* 9).

Cīnyps (-**ȳphis**, auj. Wad Khakan ou Kinifo), petite rivière sur la côte N. de l'Afrique, entre les deux Syrtes, formant la limite orientale du territoire de la *Tripolis* africaine. Le district environnant portait le même nom et était fameux pour le beau poil de ses chèvres. Les poëtes latins emploient l'épithète *Cinyphius* dans le sens général de Libyen ou Africain (Virg. *G.* 3, 312, Herodt. 4, 198; Plin. 5, 4; Mart. 7, 94; Ovid. *Met.* 7, 272, 15, 755; Lucan. 9, 787).

Cĭnȳras (-**æ**), Κινύρας, roi de Chypre, favori d'Apollon, prêtre d'Aphrodité (*Vénus*) a Paphos, dont les descendants, les Cinyrades, conservèrent le même ministère sacerdotal. Son origine est diversement indiquée. On le dit fils d'Apollon et de Paphos, ou de Smyrna, ou de Pharnacé, de Sandacus, etc. Il serait venu d'Assyrie ou de Cilicie à Chypre et aurait fondé Paphos. Selon quelques-uns il eut Adonis de sa propre fille Smyrna (Myrrha) et se tua, quand il connut son crime (Pind. *Pyth.* 2, 15, Tac. *Hist.* 2, 3; Ovid. *Met.* 10, 298 et suiv.) Il fit présent d'une cuirasse à Agamemnon (Hom. *Il.* 11, 20). Dans les poëtes sa fille Myrrha est appelée *Cinyreia virgo* et son fils Adonis *Cinyreius juvenis.*

Circe (-**es**), Κίρκη, fameuse magicienne, fille de Hélios (le Soleil) et de Persé, et sœur d'Æétès. Elle habitait l'île d'Ææa, où Ulysse fut jeté. Ses compagnons, qu'il envoya pour explorer le pays, goûtèrent du breuvage magique que Circé leur offrit et furent sur-le-champ métamorphosés en pourceaux, à l'exception d'Eurylochus, qui porta cette triste nouvelle à Ulysse. Ce dernier, ayant reçu de Mercure l'herbe appelée *Moly*, qui rendait vains tous les enchantements de la magicienne, put boire impunément le fatal breuvage, et forcer Circé à rendre à ses compagnons leur première forme. La magicienne s'éprit de lui, et, pendant un an, il oublia sa patrie auprès d'elle. Il en eut un fils, nommé Télégonus, fondateur présumé de Tusculum (Ovid. *Met.* 14, *fab.* 1 et 5; Horat. *Ep.* 1, 2; *Od.* 1, 7; Virg. *Ecl.* 8, 70; *Æn.* 7, 10 etc.; Hygin. *Fab.* 125; Apollon. *Arg.* 4; Hom. *Od.* 10, 136; Apollod. 1, 9).



Circé offrant la coupe.



Circé, Ulysse et ses compagnons.

Circeii (**-ōrum**), ancienne v. du Latium, sur le cap *Circeium*, avait été, suivant les poëtes, la demeure de Circé (Plin. 3, 5, 9; Mela 2, 4, 9).

Circēsium (**-i**), v. de Mésopotamie, sur la rive orientale de l'Euphrate, à l'embouchure de l'Aborrhas.

Circus. Voy. *Roma*.

Cirrha. Voy. *Crissa*.

Cirta (**-æ**), Κίρτα, plus tard *Constantina* (*-æ*), auj. Constantine, v. des *Massylii* en Numidie, à 50 milles romains de la mer; capitale du roi Syphax, de Massinissa et de ses successeurs. Sa position sur une hauteur, entourée par la rivière Ampsagas, la rendirent presque imprenable, dans la guerre des Romains contre Jugurtha. Elle devint plus tard colonie romaine et fut restaurée par Constantin le Grand, en l'honneur de qui elle a reçu son dernier nom (Sall. *Jug.* 21; Liv. 30, 12).

Cissa, Κίσσα, Polyb. 3, 76; médailles; *Scissis*, Liv. 21, 60; prob. auj. Guisona, v. dans l'intérieur de l'Hispania Citerior, dans le voisinage de laquelle Cn. Scipion battit et prit le général carthaginois Hannon, et le chef espagnol Indibilis, dans la première année de la deuxième guerre punique (av. J.-C. 218). Quelques-uns la comparent avec *Cinna* (Κίννα) mentionnée par Ptolémée 2, 6, § 72, comme v. des *Jacetani* (Marca, *Hisp.* p. 202; Florer, *Esp.* p. XXIV, 74; Sestini, p. 132, 163; *Num. Goth.;* Ukert, vol. 2, part. 1, p. 245).



Cissa.

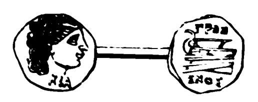
Cisseus (**-ĕos** ou **ĕi**), Κισσεύς, Cissée, 1), roi de Thrace, père de Théano, femme d'Anténor et prêtresse d'Athéné (Minerve) à Troie (Hom. *Il.* 11, 223, 6, 297 et suiv.), père d'Hécube (Eurip. *Hec.* 3). — 2) un des guerriers de Turnus, et fils de Mélampus; il fut tué par Énée (Virg. *Æn.* 10, 310).

Cissia (**-æ**), district fertile de la Susiane, sur le *Choaspes*. Les habitants, *Cissii*, étaient un peuple sauvage et indépendant, dont les mœurs ressemblaient à celles des Perses (Hérodt. 5, 49).

Cĭthæron (**-ōnis**), Κιθαιρών, chaîne de montagnes boisées qui séparaient la Béotie de la Mégaride et de l'Attique. Elle était consacrée à Bacchus et aux Muses, et célèbre par la mort de Penthée et d'Actéon (Virg. *Æn.* 4, 303; Appollod. 2, 4; Mela 2, 3; Strab. 9; Paus. 9, 1; Plin. 4, 7).

Cĭtĭum (**-i**), auj. Chitti, v. de l'île de Chypre, à 200 stades de Salamine, près de l'embouchure du *Testius*. Cimon, le célèbre Athénien, y mourut, et Zénon, le fondateur de la secte stoïcienne, y était né (Plut. *Cim.;* Thuc. 1, 112; Josèphe). — 2) v. de Macédoine, au N. O. de *Berœa*.

Cĭus (**-i**), Κίος, ancienne v. de Bithynie, sur la baie de la Propontide qui porte le nom de *Cianus sinus*. Elle fut colonisée par les Milésiens. Détruite par Philippe III, roi de Macédoine, elle fut rebâtie par Prusias, roi de Bithynie, qui la nomma Prusias.



Cius en Bithynie.

Clănis (**-is**), 1) rivière d'Étrurie, qui forme deux petits lacs près de Clusium, et se jette dans le Tibre à l'E. de *Vulsinii*. — 2) ancien nom du Liris.

Clănius. Voy. *Liternus*.

Clărus ou **Clăros** (-i), petite v. sur la côte d'Ionie, près de Colophon, avec un célèbre temple et un oracle d'Apollon surnommé *Clarius* (Strab. 14; Paus. 7, 3; Mela 1, 7; Ovid. *Met.* 1, 516).

Clastidium (-i), v. forte des *Ananes*, dans la Gaule Cispadane, non loin du Pô (Strab. 5; Liv. 32, 29).

Claudia Quinta, dame romaine, et non vestale comme on le dit souvent. Quand le vaisseau qui portait l'image de Cérès de Pessinonte à Rome se fut échoué sur un bas-fond à l'embouchure du Tibre, les devins annoncèrent qu'une femme chaste pouvait seule le dégager. Claudia, qui avait été accusée d'incontinence, saisit le cordage et le navire suivit, 204 av. J.-C.; en conséquence, elle fut absoute (Val. Max. 5, 4; Propert. 4, 12, 52; Sil. 17, 34; Ovid. *Fast.* 315; *Pont.* 1, 2, 141).

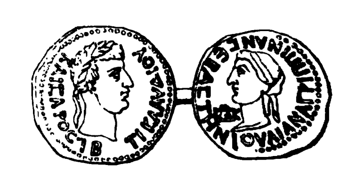
Claudĭa gens, noms de deux familles, l'une patricienne, l'autre plébéienne. Les *Claudii* patriciens étaient d'origine sabine et vinrent à Rome en 504 av. J.-C., lorsqu'ils furent reçus dans l'ordre du patriciat (voy. CLAUDIUS n° 1). Ils étaient signalés pour leur orgueil et leurs façons hautaines, leur mépris des lois et leur haine des plébéiens. Ils portaient divers surnoms, que nous indiquons à l'article Claudius, excepté pour les *Claudii* plébéins qui avaient celui de *Nero*, sous lequel ils sont plus connus. — Les *Claudii* plébéiens étaient distingués en plusieurs familles, dont la plus célèbre fut celle de *Marcellus*.

Claudĭānus, Claudius, Claudien, le dernier des poëtes classiques latins, florissait sous Théodose et sous ses fils Arcadius et Honorius. Il était né à Alexandrie (Sidon. Apoll. *Ep.* 9, 13), et vint à Rome où il jouit du patronage du tout-puissant Stilichon. Il était païen et écrivit un grand nombre de poëmes, dont quelques-uns nous sont parvenus. Le style en est pur et on y sent parfois le souffle de l'inspiration poétique, mais le ton en est souvent déclamatoire. Il mourut vers l'an 408 apr. J.-C.

Claudius (-i), patricien. Voy. *Claudia gens.* 1) APPIUS CLAUDIUS SABINUS REGILLENSIS, Sabin, de la v. de *Regillum* ou *Regilli*, qui, dans sa ville natale, portait le nom d'*Atta Clausus*. Partisan de la paix avec les Romains, quand les hostilités eurent éclaté entre les deux nations, il se retira à Rome accompagné d'une suite nombreuse (504 av. J.-C.). Il fut reçu dans les rangs des patriciens, et des terres au-delà de l'Anio furent assignées à ceux de sa suite, qui formèrent une nouvelle tribu, appelée Claudienne. Il était animé des sentiments qui caractérisèrent ses descendants, et se signala par la haine la plus profonde contre les plébéiens. Il fut consul en 495 et sa conduite envers les plébéiens provoqua leur retraite sur le mont Sacré (494) (Plut. *Popl.* 21; Liv. 2, 16, 39; 4, 3; 10, 8; Tac. *Ann.* 11, 24; Dionys. *Hal.* 7, 15, 48). — 2) APPIUS CLAUDIUS REGILLUS SABINUS, le décemvir, 451 et 450. Dans cette dernière année son caractère se trahit par les procédés les plus tyranniques à l'égard des plébéiens, jusqu'au jour où sa criminelle tentative sur Virginie amena le renversement du décemvirat. Prévenu par Virginius, père de la jeune fille, Appius ne put consommer son attentat, et dut mourir pour éviter son jugement. Il se tua de sa propre main ou fut tué en prison par ordre des tribuns (Liv. 3, 32, 36 et suiv ; 44; Dion. Hal. 11, 46). — 3) APP. CLAUDIUS CÆCUS devint aveugle avant sa vieillesse. Pendant sa censure (312), à laquelle il fut élu sans avoir été consul auparavant, il construisit l'aqueduc Appien et commença la voie Appienne, qui fut continuée jusqu'à Capoue. Il garda la censure quatre ans, en dépit de la loi qui limitait la durée de cette charge à dix-huit mois. Sur ses vieux jours, il détourna, par son éloquence, le sénat romain d'accepter les propositions de paix apportées par Cinéas au nom de Pyrrhus. Appius est le plus ancien écrivain en prose et en vers dont le nom nous soit parvenu (Liv. 10, 13, 19; Plut. *Pyrrh.* 18, 19; Justin. 18, 2; Cic. *Brut.* 16; Tusc. 4; Ovid. *Fast.* 6, 203). — 4) APP. CLAUDIUS PULCHER, frère du célèbre tribun, auquel il se joignit pour s'opposer au rappel de Cicéron exilé. Il précéda Cicéron comme proconsul en Cilicie (53), s'enfuit d'Italie avec Pompée et mourut avant la bataille de Pharsale

(Plut. *Luc.* 19 et suiv.; Dion Cass. 40, 64; Cic. *Sest.* 35, 77; *pro Domo* 43; *ad Fam.* 15, 4, 2; *ad Q. Fr.* 3, 2, 3; *ad Att.* 4, 18, 2; *de Legib.* 2, 13, 32; *Brut.* 77) — 5) App. Cl. Pulcher, ordinairement appelé *Clodius*, et non *Claudius*, frère du précédent, ennemi déclaré de Cicéron et un des caractères les plus dégradés de son temps. En 62 il profana les mystères de la Bonne Déesse, qui étaient célébrés par les dames romaines dans la maison de César; il fut découvert; et l'année suivante, 61, étant questeur, il fut traduit en justice, mais obtint son acquittement en corrompant les juges. Il avait essayé de prouver son alibi; mais Cicéron démontra jusqu'à l'évidence que Clodius était à Rome avec lui seulement trois heures avant celle où il prétendait s'être trouvé à Intéramne. Pour se venger de Cicéron, Clodius se fit adopter dans une famille plébéienne afin de pouvoir obtenir la formidable puissance de tribun du peuple. Il fut tribun en 58, et, soutenu par les triumvirs César, Pompée et Crassus, il fit bannir Cicéron; mais, malgré tous ses efforts, il ne put réussir à empêcher son rappel l'année suivante (*voy.* Cicero). En 56, Clodius fut édile, et essaya de faire mettre le tribun Milon, son ennemi, en jugement. Chacun d'eux avait à sa solde une troupe nombreuse de gladiateurs, et des rencontres fréquentes eurent lieu dans les rues de Rome entre les deux partis. En 53, Clodius étant candidat pour la préture et Milon pour le consulat, le 20 janvier, sur la voie Appienne, près de *Bovillæ*, une lutte eut lieu entre les gens de leur suite, et Clodius y fut tué. La populace entra en fureur à la nouvelle de la mort de son favori; et, à l'enterrement de Clodius, il éclata de tels troubles que Pompée seul fut élu consul pour rétablir l'ordre dans l'État. Pour la procédure qui suivit, voyez Milo. (Plut. *Luc.* 34; Cat. *Min.* 23, 33; Cic. 30, 31, 33, 43; Dio Cass. 35, 17; 38, 12, 30; 38, 17; 39, 7; Vellej. 2, 45; Cic. *pro Dom.* 16, 21; 18, 47; 21 54; *Sest.* 35; *ad Att.* 3, 4).

Claudius (-I), Claude 1) empereur romain, 41-54 apr. J.-C. Son nom complet était Tib. Claudius Drusus Nero Germanicus. Il était le plus jeune fils de Drusus (frère de l'empereur Tibère) et d'Antonia, et naquit le 1er août de l'an 10 apr. J.-C., à Lyon en Gaule. Devenu grand, il consacra la majeure partie de son temps à la littérature, mais il ne lui fut pas permis de prendre part aux affaires publiques. Il était parvenu à l'âge de cinquante ans, quand il fut subitement élevé au trône impérial par les soldats, après le meurtre de Caligula. Claude n'était pas cruel, mais la faiblesse de son caractère le rendit esclave de ses femmes et de ses affranchis, et le porta à consentir à des actes de tyrannie qu'il n'eût jamais commis de son propre gré. Il fut marié quatre fois. A l'époque de son avénement il était marié à sa troisième femme, la fameuse Valeria Messalina, qui le gouverna quelques années, de concert avec ses affranchis Narcisse, Pallas, et autres. Après l'exécution de Messaline, 48 ap. J.-C., sort qu'elle méritait bien, Claude fut encore plus malheureux dans le choix de sa nouvelle femme : il épousa sa nièce Agrippine. Elle eut assez d'empire sur lui pour lui faire mettre de côté son propre fils Britannicus et adopter son fils, à elle, Néron, afin de pouvoir lui assurer la succession. Claude, peu de temps après, regretta sa faiblesse; mais Agrippine l'empoisonna, en 54. Sous son règne la partie méridionale de la Grande-Bretagne fut érigée en province romaine, et Claude vint en personne la visiter, en 43; il n'y séjourna toutefois que peu de temps, laissant à ses généraux la conduite de la guerre (Suet. *Claud.*; Dion Cass. 60, 1; 6; 14, 16; 19 et suiv.; 34; Tac. *Ann.* 11, 6; 12, 23, 64 et suiv.; Agr. 13; Juv. 6, 619).



Claude 1, emp. rom., après J.-C. 41-54.

Claudius II (*M. Aurelius Flavius Claudius Gothicus*), empereur romain, 268-270 ap. J.-C., était issu d'une famille obscure en Dardanie ou en Illyrie,

et monta sur le trône à la mort de Gallien (268). Il défit les Allemands et les Goths; d'où son surnom de *Gothicus*. Il mourut de la peste à Sirmium en 270 et eut pour successeur Aurélien. C'était un excellent prince, brave, juste et bienveillant, comme le prouvent ces mots que lui adressa le sénat : « *Claudi Auguste, tu frater, tu pater, tu amicus, tu bonus senator, tu vere princeps.* »



Claude II, emp. romain, après J.-C. 268-170.

Clăzŏmĕnæ (-ārum) Κλαζομεναί, importante cité de l'Asie Mineure, et une des douze villes ioniennes, était située sur la côte N. de la péninsule ionienne, sur le golfe de Smyrne. Anaxagore y naquit (Mela 1, 17; Plin. 5, 29; Strab. 14; Liv. 38, 39).


Clazomènes, en Asie Mineure.

Clĕanthes (-is), philosophe stoïcien, né à Assos, en Troade, vers 300 av. J.-C. Il fut d'abord disciple de Cratès, puis de Zénon, sous lequel il étudia dix-neuf ans. Pour subvenir à ses besoins, il travaillait toute la nuit à puiser de l'eau dans les jardins; mais, comme il passait tout le jour à philosopher et qu'il n'avait pas de moyen ostensible d'existence, il fut cité devant l'Aréopage pour avoir à y justifier de ses ressources. Les juges furent si touchés en apprenant le genre d'industrie qu'il exerçait, qu'ils lui votèrent 10 mines, bien que Zénon ne voulût pas lui permettre de les accepter. Il succéda à Zénon dans son école (263 av. J.-C.) et mourut vers 220, à l'âge de quatre-vingts ans, en se laissant mourir de faim. Il écrivit beaucoup, mais il ne nous est parvenu de lui qu'un très-bel hymne à Jupiter (Strab. 13; Cic. *de Fin.* 2, 60; 4, 7; Diog. Laert. 7, 5).

Clĕarchus (-i), Κλέαρχος, Spartiate, se distingua dans plusieurs commandements importants durant la dernière partie de la guerre du Péloponnèse, et, lorsqu'elle fut terminée, il persuada aux Spartiates de l'envoyer comme général en Thrace, pour protéger les Grecs dans ce pays contre les habitants. Mais, ayant été rappelé par les Éphores, et refusant d'obéir à leurs ordres, il fut condamné à mort. Il passa alors du côté de Cyrus, réunit pour lui une nombreuse armée de Grecs mercenaires, et marcha avec lui dans l'Asie supérieure, en 401, pour détrôner son frère Artaxerxès. Lui seul, parmi les Grecs, était dans la confidence des projets du prince. Après la bataille de Cunaxa et la mort de Cyrus, Cléarque et les autres généraux grecs furent faits prisonniers par la trahison de Tissapherne et mis à mort (Thuc. 8, 8, 80; Xénoph. *Hell.* 1, 1; *Anab.* 2, 6, 2 et suiv.).

Cleobis. Voy. *Biton.*

Clĕŏbūlus (-i), Κλεόβουλος, un des sept sages, de Lindus, v. de l'île de Rhodes, fils d'Évagoras, vivait vers l'an 580 av. J.-C. Il se rendit célèbre, ainsi que sa sœur, *Cleobūlīnē* ou *Cleobūle*, par son habileté à composer des énigmes. On en attribue à cette dernière une bien connue dont le sujet est l'année : « Un père a douze enfants, et chacun de ceux-ci trente filles, blanches d'un côté, noires de l'autre, qui, bien qu'immortelles, meurent chaque jour. » Il n'est pas besoin d'un Œdipe pour deviner qu'il s'agit des 12 mois de l'année et des 30 jours et 30 nuits dont chacun se compose (Diog. Laert. *Cleob.*; Plut. *Symp.*).

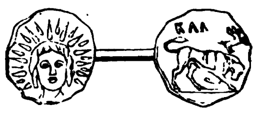
Clĕombrŏtus (-i), Κλεόμβροτος, fils d'Anaxandride, roi de Sparte, devint régent du royaume après la bataille des Thermopyles (480 av. J.-C.) et tuteur de Plistarque; jeune fils de Léonidas, mais il mourut cette même année, et eut pour successeur dans la régence son fils Pausanias (Hérodt. 5, 41, 7, 205; 8, 71, 9, 10; Thuc. 1, 107). — 2) roi de Sparte, fils de Pausanias, succéda à son frère Agésipolis, et régna de 280 à 271 av. J.-C.

Il commanda les troupes de Sparte plusieurs fois contre les Thébains et périt à la bataille de Leuctres (371), après avoir bravement combattu (Xén. *Hell.* 5, 4, 14 et suiv.; 6, 3; Plut. *Pélop.* 13; 20-23). — 3) roi de Sparte, beau-fils de Léonidas II, en remplacement duquel il fut fait roi par le parti d'Agis IV, vers 243. Au retour de Léonidas, Cléombrote fut déposé et banni à Tégée, vers 240 (Plut. *Agis*, 11, 16, 17). — 4) philosophe académicien d'Ambracie, qui se tua, dit-on, après avoir lu le Phédon de Platon, non qu'il eût quelques souffrances à éviter, mais pour échanger cette vie contre une meilleure (Cic. *Tusc.* 1, 34; Ovid. *Ib.* 493).

Clĕŏmĕnes (-is), Κλεομένης, 1) Cl. I, roi de Sparte, fils d'Anaxandride, régna de 520 à 491, av. J.-C. C'était un prince d'un caractère entreprenant, mais sauvage. En 510 il commanda les forces par le concours desquelles Hippias fut chassé d'Athènes, et peu de temps après il prêta assistance à Isagoras et au parti de l'aristocratie contre Clisthène. Après avoir gagné la prêtresse de Delphes, il déposa son collègue Démarate, en 491. Mais bientôt il fut pris de folie furieuse et se tua (Hérodt. 5, 40, 51, 64, 65; 70, 72, 74; 90 et suiv.; 6, 63 et suiv.; 73, 74, 75, 85). — 2) Cl. II, roi de Sparte, fils de Cléombrote I, régna de 370 à 309. — 3) Cl. III, roi de Sparte, fils de Léonidas II, régna de 236 à 222. Tout jeune encore, il épousa la veuve d'Agis IV; et, suivant l'exemple de ce dernier, il essaya de rétablir l'ancienne constitution de Sparte. Il y réussit et mit à mort les Éphores. Il s'engagea dans de longs démêlés avec la Ligue achéenne et Antigone Doson, roi de Macédoine, mais il fut vaincu enfin à la bataille de Sellasia (222) et s'enfuit en Égypte où il mit fin à ses jours en 220 (Polyb. 4, 39; 5, 39; 9, 23, 33, 18, 36; Plut. *Cléom.*; *Philop.* 5, 6; Arat. 35, 36, 37; Pol. 2, 46, 51, 65; 5, 35, 39).

Clĕon (-ōnis), Κλέων, Athénien, fils de Cléænète, était originairement tanneur; il se signala dans sa vie publique, par son opposition à Périclès. A la mort de ce grand homme (429), il devint le favori du peuple, et, pendant environ 6 années de la guerre du Péloponnèse (428-422), il fut le chef du parti opposé à la paix. En 427, il soutint énergiquement dans l'assemblée que les Mityléniens devaient être mis à mort. En 426, il obtint son plus glorieux succès en faisant prisonniers les Spartiates dans l'île de Sphactérie, et en les conduisant sains et saufs à Athènes. Enorgueilli de ce succès, il rechercha et obtint le commandement de l'armée athénienne destinée à combattre Brasidas en Thrace, sous les murs d'Amphipolis, et périt dans la bataille (422). Aristophane et Thucydide parlent de lui comme d'un démagogue vil et sans principes. Tous deux sont probablement trop sévères. Les principales attaques d'Aristophane contre Cléon se trouvent dans les *Chevaliers* (424), où il le fait figurer parmi les personnages de la comédie, et, à défaut d'un artiste assez hardi pour faire le masque, l'auteur se chargea lui-même du personnage et le représenta après s'être barbouillé le visage avec de la lie de vin (Thuc. 3, 4 et s.; Diod. 12; Aristoph. *Chev.*).

Clĕōnæ (-ārum), Κλεωναί, 1) ancienne v. de l'Argolide, sur la route de Corinthe à Argos, sur une rivière de même nom, qui se jette dans le golfe de Corinthe. Dans son voisinage était Némée, où Hercule tua le lion, qu'on appelle de là *Cleonæus leo* dans les poëtes (Stat. *Silv.* 4, 28; Ovid. *Met.* 6, 417; Sil. 3, 32; Paus. 2, 15). — 2) v. au pied du mt *Athos* dans la *Chalcidice* (Herodot. 7, 22; Thuc. 4, 109; Strab. 7, 331).



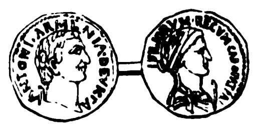
Cleonæ, en Argolide.

Clĕōnymus (-i), Κλεώνυμος, fils du roi de Sparte Cléomène II, tenta vainement, après la mort de son père (310 av. J.-C.), de devenir roi. Ambitieux et cupide, les Spartiates, pour l'éloigner, lui donnèrent le commandement d'une petite armée destinée à secourir Tarente. Il fut heureux dans cette expédition; mais, quand les Tarentins firent la paix avec leurs ennemis, il attaqua les villes

de l'Italie inférieure. Les Romains le repoussèrent et il perdit au N. du Pô son armée et sa flotte (302). En 293, il combattit malheureusement contre Démétrius Poliorcète, obtint plus tard dans sa patrie quelque considération, mais, en 272, il se tourna subitement contre elle en se liguant avec Pyrrhus. Il échoua, et plus tard on n'entend plus parler de lui (Plut. *Pyrrh.* 26; Liv. 10, 2).

Clĕŏpātra (-æ), Κλεοπάτρα, 1) nièce d'Attale, épousa Philippe de Macédoine en 337 av. J.-C., et fut mise à mort par Olympias, après le meurtre de ce prince (Diod. 16; Justin. 9, 7; Plut. *Pyrrh.*). — 2) fille de Philippe et d'Olympias, et sœur d'Alexandre le Grand, épousa Alexandre, roi d'Épire, en 336. Ce fut pendant la célébration de son mariage que Philippe fut assassiné par Pausanias. A la mort d'Alexandre, elle épousa Perdiccas, et, après le meurtre de ce dernier, elle fut tuée probablement par ordre d'Antigonus (en 308), comme elle se disposait à se réfugier auprès de Ptolémée en Égypte (Diod. 16 et 20; Justin. 9, 6; 13, 8). — 3) fille de Ptolémée VI Philométor et de Cléopâtre (fille de Ptolémée V), épousa d'abord Alexandre Balas (150), l'usurpateur du trône de Syrie, et, à sa mort, Démétrius Nicator. Durant la captivité de ce dernier chez les Parthes, jalouse de l'union contractée par lui avec Rodogune, princesse parthe, elle épousa Antiochus VII Sidétès, son frère, et tua Démétriùs à son retour. Elle assassina aussi Séleucus, le fils qu'elle avait eu de Nicator, qui, à la mort de son père, s'était emparé du gouvernement sans son consentement. Le second fils qu'elle avait eu de Nicator, Antiochus VIII Grypus, arriva au trône par son influence (125); et il la força à boire le poison qu'elle avait préparé pour lui aussi. Elle avait eu d'Antiochus Sidétès un fils, Antiochus IX, surnommé *Cyzicenus*. — 4) l'aînée des filles de Ptolémée Aulétès, célèbre pour sa beauté et ses séductions, avait dix-sept ans à la mort de son père (51), qui la nomma héritière de son trône conjointement avec son frère, Ptolémée, qu'elle devait épouser. Elle fut chassée du trône par Pothinus et Achillas, ses tuteurs; mais, ayant su obtenir par ses charmes la protection de César, elle fut rétablie par lui dans ses États ainsi que son père. Elle eut de César un fils nommé *Cæsarion*, et plus tard elle suivit le dictateur à Rome, où elle se trouvait, lorsqu'il fut assassiné (en 44). Elle retourna alors en Égypte et, en 41, elle rencontra Antoine en Cilicie. Elle avait alors vingt-huit ans, et était dans tout l'éclat de sa beauté, que ses grâces, ses talents, son éloquence rendaient irrésistible. Antoine en fut épris et dès lors elle fut maîtresse absolue de son cœur. Dans la guerre entre Octave et Antoine, Cléopâtre accompagna son nouvel amant et assista à la bataille d'Actium (31). Sa retraite, au plus fort de la mêlée, hâta la perte de cette journée décisive. Elle s'enfuit à Alexandrie où Antoine courut la rejoindre. Voyant la fortune d'Antoine perdue, elle entra en négociation avec Auguste et promit de se défaire de lui. Elle se réfugia dans un mausolée qu'elle avait fait construire et fit courir le bruit de sa mort. Antoine, résolu à ne lui point survivre, se poignarda; on le transporta au mausolée et il mourut dans les bras de son amante. Elle essaya alors d'inspirer de l'amour à Auguste, mais ses charmes ne purent triompher de son indifférence. Voyant qu'il était déterminé à l'emmener captive à Rome, elle se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. Elle mourut à l'âge de trente-neuf ans (30 av. J.-C.) et elle finit la dynastie des Ptolémées; l'Égypte devint


Cléopâtre et son fils Antiochus VIII, Grypus.


Cléopâtre, reine d'Égypte, morte avant J.-C., 30. La tête d'Antoine est sur la face et celle de Cléopâtre sur le revers.

province romaine (Flor. 4, 11; Appian. *B. G.* 5; Plut. *Pomp. et Ant.*; Horat. *Od.* 1, 37, 21; Cæs. *B. G.* 103; Suet. *Oct.* 17; Vellej. 2, 87; Strab. 17).

Clīmax (-ăcis), Κλίμαξ, nom de l'extrémité O. de la chaîne du Taurus, qui s'étend le long de la côte O. du golfe de Pamphylie, au N. de Phaselis en Lycie. Alexandre construisit une route entre Climax et la mer (Strab. 14).

Climberrum. Voy. *Ausci.*

Clīo. Voy. *Musæ.*

Clisthĕnes (-is), Κλεισθένης, Athénien, fils de Mégaclès et d'Agarista, qui était fille de Clisthène, tyran de Sicyone. Il apparaît comme chef de la famille des Alcméonides après l'expulsion des Pisistratides. Jugeant qu'il ne pourrait lutter avec Isagoras, son rival politique et chef de l'aristocratie, qu'à l'aide du parti populaire, il s'appliqua à accroître la puissance de ce parti. Le premier changement qu'il introduisit fut la suppression des 4 anciennes tribus. Il divisa l'Attique géographiquement en 10 tribus ou phyles (φυλαί), auxquelles il donna des noms de héros athéniens (Érechthéis, Ægéis, Pandionis, Léontis, Acamantis, Œnéis, Cécropis, Hippothoontis, Æantis, Antiochis), et chaque tribu en 10 dèmes (δῆμοι) dont le nombre s'éleva plus tard de 100 à 174 (510 av. J.-C.). Il institua aussi, dit-on, l'ostracisme dont il fut la première victime. Cependant le triomphe d'Isagoras et de son parti fut de courte durée. Clisthène revint et fortifia la démocratie. Homme de bon sens, et exempt des préjugés de caste, il avait vu que les lois de Solon ne satisfaisaient ni le peuple ni la noblesse. Athènes dut sa grandeur à la démocratie : il est vrai que plus tard elle lui dut aussi sa ruine (Herodt. 5, 62; 6, 123; Plut. *Arist.*).

Clītor (-ŏris) ou **Clītŏrĭum (-i)**, Κλείτωρ, v. dans le N. de l'Arcadie, sur une rivière du même nom qui se jette dans l'Aroanius. Il y avait dans le voisinage une fontaine dont les eaux dégoûtaient du vin (Ovid. *Met.* 15, 322; Plin. 32, 22; Pol. 6, 18; Liv. 39, 35).

Clītumnus (-i), petite rivière de l'Ombrie, sortait d'un superbe rocher dans un bosquet de cyprès, où était un sanctuaire du dieu Clitumnus, et se jetait dans le *Tinia*, affluent du Tibre (Virg. *Georg.* 2, 46; Propert. 2, 10, 25; Plin. 2, 103; Plin. *Ep.* 8, 8).

Clītus (-i), Κλεῖτος, Macédonien, un des généraux et amis d'Alexandre, à qui il sauva la vie à la bataille du Granique (334 av. J.-C.). En 328, il fut tué par Alexandre dans un banquet, où tous les deux, échauffés par le vin, s'étaient livrés à une discussion violente sur le mérite de Philippe. Alexandre fut inconsolable de la mort de son ami (Justin. 12, 6; Plut. *Alex.*; Curt. 4).

Clōdius, autre forme du nom *Claudius*. Voy. *Claudius.*

Clōdius Albīnus. Voy. *Albinus.*

Clœlia (-æ), jeune Romaine, une de celles qui furent livrées en otage au roi Porsena. Elle s'échappa du camp étrusque, traversa le Tibre à la nage et rentra à Rome. Mais les Romains la renvoyèrent à Porsena, qui fut si émerveillé de son action courageuse, que non-seulement il lui donna la liberté, mais encore lui permit d'emmener avec elle une partie de ses compagnes de captivité. Porsena la récompensa aussi en lui faisant présent d'un cheval orné de magnifiques harnais, et les Romains lui élevèrent une statue de femme à cheval sur la voie Sacrée (Liv. 2, 13; Virg. *Æn.* 8, 651; Dionys. Hal. 5; Juv. 8, 265).

Clota Æstuarium (Frith of Clyde), sur la côte O. de l'Écosse.

Clōthō (-ūs), Κλωθώ, une des Parques (voy. *MOIRÆ*).

Clŭentius Hăbĭtus, A., de Larinum, accusa (74 av. J.-C.) son propre beau-père *Statius Albius Oppianicus* d'avoir tenté de l'empoisonner. Oppianicus fut condamné et on pensa généralement que les juges avaient été gagnés par Cluentius. En 66, Cluentius fut lui-même accusé par le jeune Oppianicus, fils de Statius, mort dans l'intervalle, de trois crimes d'empoisonnement. Il fut défendu par Cicéron dans un plaidoyer que nous avons encore (Virg. *Æn.* 5, 122; Cic. *pro Cluent.*).

Clŭpĕa ou **Clÿpĕa.** Voy. *Aspis.*

Clūsium (auj. Chiusi), Κλούσιον, une des plus puissantes entre les 12 cités étrusques, originairement appelée *Camers*

ou *Camars*, située sur une hauteur qui dominait la rivière *Clanis*, et au S.-O. du *lacus Clusinus* (lago di Chiusi). C'était la résidence royale de Porsena, et, dans le voisinage, était le célèbre tombeau de ce prince en forme de labyrinthe. Dans la suite Clusium fit alliance avec les Romains, qui la regardaient comme leur boulevard contre les Gaulois. Le siége de cette place par les Gaulois (391 av. J.-C.) amena, comme on sait, la prise de Rome. Il y avait aux environs des bains d'eaux thermales (Diod. 14; Liv. 5, 36; 10, 25; Virg. *Æn*. 10, 167, 655).

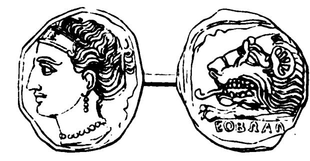
Clūsius (-i), surnom de Janus, dont le temple était fermé (*clausus* ou *clusus*) en temps de paix (Ovid. *Fast*. 1, 130).

Clȳmĕne (-es), Κλυμένη, 1) fille de l'Océan et de Téthys, et femme d'*Iapetus*, de qui elle eut Atlas, Prométhée, Menœtius, et Epiméthée (Hésiod. *Theog*.). — 2) mère de Phaéton, qu'elle eut de Hélios (le Soleil); de là l'épithète de Phaéton : *Clymĕnēïus* (Ovid. *Met*. 1, 75, 6). — 3) parente de Ménélas et une des femmes d'Hélène qu'elle accompagna à Troie, quand elle s'enfuit avec Pâris; à la prise de Troie elle échut comme captive à Acamas (Ovid. *Her*. 17, 267; Hom. *Il*. 3, 144).

Clȳtæmnestra (-æ), Κλυταιμνήστρα, fille de Tyndare et de Léda, sœur de Castor, de Pollux et d'Hélène, épousa Agamemnon, de qui elle eut Oreste, Iphigénie et Électre. Pendant l'absence de son mari, parti pour le siége de Troie, elle entretint des liaisons adultères avec Ægisthe, et, au retour de son époux à Mycènes, elle l'assassina de complicité avec son amant. Elle fut plus tard mise à mort par son propre fils Oreste, vengeur de son père (Diod. 41; Hom. *Od*. 11; Apollod. 3, 10; Pausan. 2, 18, 22; Eurip. *Iphig. Aul*.; Hygin. *Fab*. 117 et 140; Propert. 3, 19; Virg. *Æn*. 4, 471; Philostr. *Icon*. 2, 9).

Clȳtie (-es), Κλυτίη, fille de l'Océan; elle fut changée en héliotrope, pour s'être vengée de l'abandon d'Apollon, en révélant au père de Leucothoé, sa rivale, les nouvelles amours de ce dieu (Ovid. *Met*. 4, *fab*. 3, etc.).

Cnĭdus ou **Gnĭdus** (-i), Κνίδος, Cnide, v. célèbre de l'Asie Mineure, sur le promontoire *Triopium*, sur la côte de Carie, était une colonie de Lacédémone. Elle était bâtie en partie sur le continent, en partie sur une île unie à la côte par une chaussée, et avait deux ports. Son commerce était considérable et elle était visitée par des voyageurs venus de tous les pays du monde civilisé pour admirer dans le temple d'Aphrodite (Vénus) la magnifique statue de cette déesse, œuvre de Praxitèle. Elle était célèbre aussi pour ses vins. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Parmi les hommes célèbres qui y sont nés on compte Ctésias, Eudoxe, Sostrate et Agatharchide (Horat. *Od*. 1, 30; Plin. 36, 15; Hom. *H. Apoll*. 43; Herodt. 1, 144; 2, 178; Strab. 14, 653 et passim.).



Cnide.

Cnōsus ou **Gnōsus**, plus tard **Cnossus** ou **Gnossus** (-i), Κνωσός et Κνωσσός, très-ancienne v. de l'île de Crète, et capitale du roi Minos, située à très-peu de distance de la côte N.; elle avait été colonisée de très-bonne heure par les Doriens. Elle est souvent citée par les poëtes à cause de Minos, d'Ariane, du Minotaure et du Labyrinthe, et l'adj. *Cnossius* s'emploie comme équivalent de *Cretensis*, Crétois. Son port s'appelait *Heracleum* (Hom. *Il*. 2, 646; *Od*. 19, 178; Plat. *Leg*. 1, 125, et souv.; Strab. X, 476 et suiv.; Pausan. 1, 27).



Cnosus en Crète.

Cōcălus (-i), Κώκαλος, roi fabuleux

de Sicile, qui reçut avec bonté Dédale obligé de s'expatrier de Crète, et, avec l'aide de ses filles, donna la mort à Minos, quand ce dernier se mit à la poursuite de Dédale (Diod. Sic. 4, 77 et suiv.; Pausan. 1, 21; Ovid. *Met.* 8, 261).

Cocceius Nerva. Voy. *Nerva.*

Cōchē, v. sur le Tigre, près de Ctésiphon.

Coclēs (-ĭtis) Hŏrātius, c.-à-d. Horace le Borgne, héros des anciennes légendes romaines, qui, dit-on, défendit le pont Sublicius avec Sp. Lartius et T. Herminius contre l'armée étrusque de Porsena, tandis que les Romains coupaient le pont derrière eux. Quand l'ouvrage fut près d'être terminé, Horace renvoya ses deux compagnons. Quand il fut tout à fait achevé, il se jeta dans le Tibre et se sauva à la nage vers la ville au milieu des traits lancés par l'ennemi. Les Romains lui élevèrent une statue qui fut placée dans le *Comitium* et lui donnèrent tout le terrain dont il pourrait, en un jour, tracer la circonférence avec la charrue (Liv. 2, 10; Val. Max. 3, 2; Virg. *Æn.* 8, 650).

Cocossates, peuple de l'Aquitaine, en Gaule, mentionné avec les *Tarbelli.*

Cŏcȳlium (-i), v. éolienne de Mysie, dont les habitants sont mentionnés par Xénophon.

Cōcȳtus (-i), Κωκυτός (propr. le fl. des pleurs), le Cocyte, rivière d'Épire, tributaire de l'Achéron. Comme l'Achéron, le Cocyte passait pour communiquer avec les enfers et on le donne comme un fleuve infernal (Virg. *Georg.* 3, 38; 4, 479; *Æn.* 6, 297, 323; 7, 479; Pausan. 1, 17).

Cŏdŏmannus. Voy. *Darius.*

Cŏdrus (-i). Κοδρός, 1) fils de Mélanthus, un des Nélides de Pylos, qui, à la suite d'un combat singulier où il vainquit le roi béotien Xanthus, fut investi de la dignité royale en Attique, et la transmit à son fils Codrus. Quand les Doriens envahirent l'Attique par le Péloponnèse, un oracle leur déclara qu'ils seraient victorieux, s'ils épargnaient la vie du roi de l'Attique. Codrus, instruit de cet oracle, résolut de se sacrifier pour son pays. Il entra déguisé dans le camp ennemi, se prit de querelle avec les soldats et fut tué dans la dispute. Quand les Doriens découvrirent la mort du roi, ils retournèrent chez eux. La tradition ajoute qu'après un pareil trait de dévouement, personne ne paraissant digne d'occuper le trône de Codrus, la dignité royale fut abolie et que Médon, son fils, fut nommé archonte à vie (Herodt. 5, 76; Justin, 2, 6, 7; Paterc. 1, 2; Paus. 1, 19; 7, 25; Val. Max. 5, 6). — 2) poëte romain, ridiculisé par Virgile (*Ecl.* 7).

Cœla, τὰ Κοῖλα (propr. les parties creuses), nom de la côte occidentale de l'Eubée, entre les promontoires Caphareus et Chersonesus; elle était très-dangereuse pour les vaisseaux : une partie de la flotte des Perses y fit naufrage en 480 av. J.-C. (Hdt. 8, 13; Diod. Sic. 11, 3).

Cœlēsȳria (-æ), Κοίλη Συρία, la Cœlésyrie, propr. la Syrie Creuse, nom donné à la grande vallée située entre les deux chaînes du mt *Lebanon* (Liban et Antiliban), dans le S. de la Syrie, et bornée par la Phénicie à l'O., par la Palestine au S. Dans les guerres entre les Ptolémées et les Séleucides, ce nom fut appliqué à toute la partie méridionale de la Syrie, qui passa pour quelque temps sous la domination égyptienne.

Cœlius. Voy. *Cælius.*

Colchis (-ĭdos ou ĭdis), ἡ Κολχίς, la Colchide, contrée de l'Asie, bornée à l'O. par l'Euxin, au N. par le Caucase, à l'E. par l'Ibérie. La terre Colchique (ou *Æea,* Αἰαία) et la rivière qui l'arrose, le Phase, sont fameux dans la mythologie grecque (voy. *Argonautæ*). C'était un pays très-fertile; mais il était plus renommé encore pour ses manufactures de lin. Cette considération, jointe à certaines ressemblances physiques, a fait supposer à Hérodote que les habitants de la Colchide furent dans l'origine des colons égyptiens. Elle fut gouvernée par des princes indigènes, jusqu'à l'époque où Mithridate Eupator, roi de Pont, la soumit à ses lois. Après la guerre contre Mithridate, elle fut envahie par les Romains; mais ils ne la subjuguèrent que du temps de Trajan (Herodt. 2, 104, 3. 97; Xén. *Anab.* 4, 8; 5, 2; Strab. 16. 497; Mela, 1, 19; 2, 3; Horat. *Od.* 2, 11. 8; Ovid. *Met.* 13, 24; *Am.* 2, 14, 28; Juv. 6, 640; Flacc. 5, 418).

Cōlĭas (-ădis), Κωλιάς, auj. Agio Nocolo, cap sur la côte O. de l'Attique, à 20 stades au S. de *Phalerum*, avec un temple de Vénus, où quelques-uns des navires des Perses furent jetés après la bataille de Salamine (Hérodt. 8, 96; Paus. 1, 1, 5; Aristoph. *Nub.* 52; Strab. 9, 398).

Collātĭa (-æ), v. sabine du Latium, près de la rive droite de l'Anio, fut prise par Tarquin l'Ancien. Ce fut là que Sext. Tarquin fit violence à Lucrèce (Liv. 1, 37 et suiv.; Strab. 3; Virg. *Æn.* 6, 774).

Collātīnus, L. Tarquinius (-i), fils d'Égérius et petit-fils de Tarquin l'Ancien, devait son nom à la v. de *Collatia*, dont son père avait été nommé gouverneur. La violence faite par Sex. Tarquin à Lucrèce, sa femme, ayant eu pour conséquence l'expulsion de Tarquin le Superbe, Collatin et L. Junius Brutus furent les premiers consuls; mais, comme le peuple ne pouvait se résigner à subir la loi d'aucun membre de la race détestée des Tarquins, Collatin dut résigner ses fonctions et se retira de Rome à Lavinium (Liv. 1, 57; 2, 2; Flor. 1, 9).

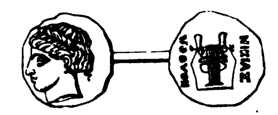
Collȳtus (-i), Κολλυτός ou Κολυττός, dème de l'Attique, enfermé dans les murs d'Athènes. C'était le dème de Platon et la résidence de Timon le Misanthrope (Xen. *Hell.* 5, 1, 26; Strab. 1, 65).

Cŏlōnæ, Κολωναί, petite v. de la Troade (Xen. *Hell.* 3, 1, 13; Strab. 13, 604; Nep. *Paus.* 4, 3).

Cŏlōnia Agrippīna ou **Agrippīnensis** (Cologne, Kœln, sur le Rhin), était originairement la capitale des *Ubii* et s'appelait *Oppidum* ou *Civitas Ubiorum;* ce ne fut qu'une place de peu d'importance jusqu'à l'an 51 ap. J.-C., époque où l'empereur Claude y établit une colonie, à la demande de sa femme Agrippine, qui y était née; d'où le nouveau nom. Elle devint bientôt une grande et florissante cité et la capitale de la basse Germanie (Tac. *Ann.* 1, 35; *Hist.* 1, 57; 4, 63, 65; 12, 27; Plin. 4, 17; Suet. *Claud.;* Venant. Fort. 3, 17).

Cŏlōnus (-i), Κολωνός, dème de l'Attique, à 10 stades ou un peu plus d'un mille au N.-O. d'Athènes, près de l'Académie. Il possédait un célèbre temple de Neptune, un bois consacré aux Euménides, le tombeau d'Œdipe. C'était le lieu de naissance de Sophocle qui en fait la description dans son *OEdipe à Colone* (Soph. *OEd. Col.;* Thuc. 8, 67; Paus. 1, 30, 4).

Cŏlŏphon (-ōnis), Κολοφών, auj. *Attobosco* ou *Belvedere*, une des 12 cités ioniennes de l'Asie Mineure, située à environ 2 milles de la côte, entre *Lebedus* et Éphèse, sur la riv. *Halesus*, célèbre pour la fraîcheur de ses eaux. Son port s'appelait *Notium.* Outre que Colophon prétendait à l'honneur d'être la patrie d'Homère, elle a produit Mimnerme, Hermésianax et Nicandre. Elle était également célèbre par le temple d'*Apollo Clarius* situé dans son voisinage (Strab. 14; Paus. 7, 3; Tac. *Ann.* 2, 54; Cic. *pro Arch.* 8; Ovid. *Met.* 6, 8).



Colophon en Asie Mineure.

Cŏlossæ (-ārum), Κολοσσαί, cité autrefois importante de la Grande-Phrygie, sur le fl. Lycus; mais tellement déchue dans la suite qu'elle eût été oubliée sans l'Épître adressée par saint Paul à ses habitants (Herodt. 7, 30; Xén. *Anab.* 1, 2, 6; Strab. 12, 8; *Nouv. Testam.*).

Cŏlŭmella (-æ), L. Jūnius Mŏdĕrātus, Columelle, né à Cadix, en Espagne, et contemporain de Sénèque. Nous ne savons rien des particularités de sa vie; il séjourna quelque temps en Syrie, mais il paraît avoir demeuré habituellement à Rome. Il a écrit un ouvrage sur l'agriculture (*de Re rustica*), en 12 livres, que nous possédons et dont le style est facile et élégant. Le dixième, sur l'horticulture, est en vers hexamètres. Nous avons aussi de lui un traité des arbres, *de Arboribus*, en 4 livres.

Cŏlumnæ Hercŭlis. Voy. *Abyla; Calpe.*

Cŏmāna (-ōrum), τὰ Κόμανα, 1) v. du Pont, sur les bords de l'Iris, célèbre par le temple d'*Artemis Taurica*

(Diane), dont la tradition attribue la fondation à Oreste. Le grand prêtre de ce temple prenait rang immédiatement après le roi, et son domaine fut étendu par Pompée après la guerre contre Mithridate. Elle s'appelle auj. *Almons* (Hirt. *B. Alex.* 34). — 2) v. de Cappadoce, sur le Sarus, célèbre elle aussi par un temple



Comana dans le Pont.

de la Diane Taurique, dont la fondation est également attribuée à Oreste, c'est auj. *El Bostan* (Hirt. *B. Alex.* 66; Flacc. 7, 636; Strab. 12; Dio Cass. 35, 11).

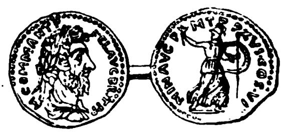
Combrea (-æ), v. dans le district de la *Crossæa* en Macédoine (Herodt. 7, 123).

Cominium (-i), v. du Samnium, détruite par les Romains dans les guerres contre les Samnites.

Commăgēne (-es), Κομμαγηνή, la Commagène, nom du district de la Syrie le plus au N.-E., entre le Taurus et l'Euphrate. Elle formait une partie du royaume de Syrie, après la chute duquel elle conserva son indépendance sous une race de rois (la famille des Séleucides), et elle ne fut ajoutée à l'empire romain que sous le règne de Vespasien. Sa capitale était Samosate (Strab. 11, 16 et 17).

Commĭus (-i), roi des Atrébates, fut élevé à cette dignité par César. Il fut envoyé par César en Bretagne; mais les Bretons le jetèrent dans les fers, et il ne fut rendu à la liberté que lorsque la Bretagne eut été soumise par César. En 52 (av. J.-C.) il se joignit aux autres Gaulois dans leur grande révolte contre les Romains, et ne déposa pas les armes même après la prise d'Alesia.

Commodus, L. Aurelius (-i), Commode, empereur romain (180-192 ap. J.-C.), fils de Marc-Aurèle et de Faustine la jeune, était né à Lanuvium (161) et avait à peine vingt ans quand il succéda à son père. Fils indigne d'un si noble père, malgré tous les soins qui furent donnés à son éducation, il devint un des tyrans les plus sanguinaires et les plus débauchés qui aient jamais déshonoré un trône. Il aspirait à mériter les applaudissements de la foule en luttant dans l'amphithéâtre contre les bêtes féroces, et, après en avoir tué un très-grand nombre, il demanda qu'on lui rendit un culte, attendu, disait-il, qu'il était le dieu Hercule. Une de ses concubines, dont il avait résolu la mort, lui administra du poison; mais, comme ce poison agissait trop lentement, Narcisse, célèbre athlète, reçut ordre de l'étrangler, 31 déc. 192 (Hérodien 1, 15; Lampr. *Comm.*).


Commode, empereur romain, après J.-C. 180-192.

Compsa (-æ), v. des *Hirpini*, dans le *Samnium* à l'E. du Vésuve, près des sources de l'Aufide.

Cōmum (-i), Κῶμον, v. de la Gaule Cisalpine, auj. Como, à l'extrémité S. de la branche occidentale du lac *Larius* (Lago di Como). C'était dans l'origine une ville des Gaulois Insubriens; ce fut plus tard une colonie romaine. Pline le Jeune y naquit (Plin. 3, 18; Liv. 33, 36 et 37; Suét. *Jul.* 28; Plin. *Ep.* 1, 3; Cic. *Fam.* 13, 35).

Cōmus (-i), Κῶμος, dieu des festins et de la joie qui les accompagne. On le représente comme un jeune homme ailé, suivi tantôt de Silène, tantôt des Amours ou d'un cortége de buveurs: on ne le rencontre que dans les derniers temps de l'antiquité grecque (Philostr. *Icon.*; Plut. *Quæst. Rom.*).

Concordia (-æ), la Concorde, divinité romaine, personnification de la bonne intelligence, avait plusieurs temples à Rome. Le plus ancien fut voué, par le dictateur Furius Camillus, en 367, av. J.-C., pendant la lutte des patriciens et des plébéiens, et construit après leur

réconciliation dans le voisinage du Forum (Plut. *Cam.* 42). Le sénat s'y rassemblait souvent. Sur les autres temples de la Concorde, voy. Liv. 9, 46; 2, 2, 33; Plut. *Gracch.* 17. Livie consacra un temple à la Concorde des époux (Ovid. *Fast.* 6, 631). La Concorde est représentée sur des médailles comme une matrone tantôt assise, tantôt debout, tenant de la main gauche une corne d'abondance, de la droite un rameau d'olivier. Sa fête se célébrait le 16 janv. et le 30 mars (Ovid. *Fast.* 1, 639; 3, 881).

Condrŭsi (-ōrum), peuple germain de la Gaule Belgique, au S. de la Meuse, au N.-E. de la forêt des Ardennes, entre les Trévires et les Éburons; par conséq. dans le district d'Aix-la-Chapelle (Aachen) et la province de Liége (Cæs. *B. G.* 2, 4; 4, 6; 6, 32).

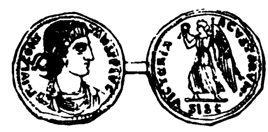
Conflŭentes (-ium), auj. Coblentz, v. de Germanie, au confluent de la Moselle et du Rhin; c'était, du temps des Romains, la station de la première légion; plus tard, elle fut la résidence des successeurs de Charlemagne.

Cŏnon (-ōnis), Κόνων, général athénien distingué, eut plusieurs commandements importants dans la guerre du Péloponnèse. Après la défaite des Athéniens par Lysandre à Ægos-Potamos (405 av. J.-C.), Conon, qui était un des généraux, s'échappa avec 8 vaisseaux, et se réfugia avec Évagoras à Chypre, où il resta quelques années. En 394, il gagna une bataille décisive sur Pisandre, général lacédémonien, devant Cnide (Thuc. 7, 31; Plut. *Lys.* 11; Xen. *Hell.* 4, 8, 7; Justin. 5, 5, 4; Nep. *Conon*). — 2) Conon de Samos, mathématicien et astronome distingué, qui vivait du temps des Ptolémée (Philadelphe et Évergète), 283-222 av. J.-C. (Catull. 67; Virg. *Ecl.* 3, 40).

Consentes (-ium) Dii, les 12 divinités étrusques (6 dieux et 6 déesses) qui formaient le conseil ordinaire de Jupiter, et gouvernaient le monde. Les 6 dieux étaient : Jupiter, Neptune, Vulcain, Apollon, Mercure et Mars; les 6 déesses : Junon, Minerve, Cérès, Vénus, Vesta, Diane. Outre ce conseil, Jupiter en avait encore un autre supérieur et composé de divinités mystérieuses et sans nom. Les *dii consentes* formaient, avec les *dii selecti*, dieux de choix (à savoir : *Saturnus, Janus, Rhea, Orcus* ou *Pluto, Liber, Sol, Luna, Genius*), les *dii magni* (et non pas *majorum gentium*) des Romains. Les *dii minores* (et non pas *minorum gentium*) étaient les *dii indigetes*, les dieux nationaux, les héros divinisés, comme Énée, Romulus et les *dii semones* (de *semi*, demi-dieux). Outre ces divinités grandes et petites, il y en avait une troisième classe, celle des divinités étrangères, *dii peregrini*.

Consentia (-æ), Κωνσεντία, auj. Cosenza, v. principale des *Bruttii*, sur la rivière Crathis. Alaric y mourut (Liv. 8, 24; 28, 11; Cic. *Fin.* 1, 3).

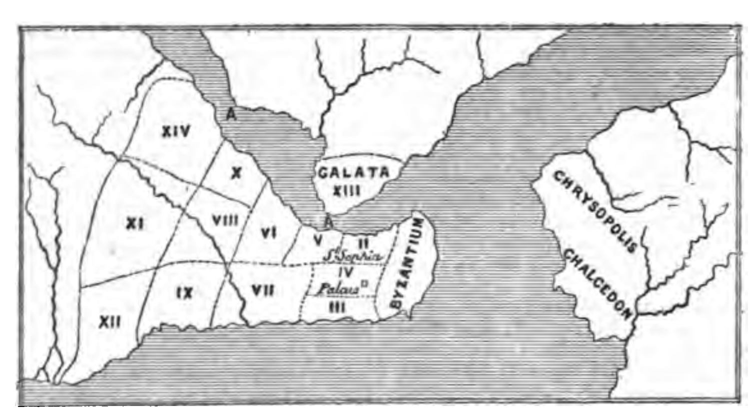
Constans (-antis), Constance, le plus jeune des trois fils de Constantin le Grand et de Fausta, reçut, après la mort de son père (337 ap. J.-C.), l'*Illyricum*, l'Italie et l'Afrique pour sa part d'héritage à l'empire. Après une heureuse résistance à son frère Constantin, qui fut tué en envahissant son territoire (340), Constance se trouva maître de tout l'Occident. Son caractère faible et ses débauches le rendirent l'objet du mépris public, et il fut tué en 350 par les soldats de l'usurpateur Magnence.



Constans, empereur romain, après J.-C. 337-350.

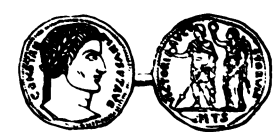
Constantina, v. d'Afrique. Voy. *Cirta*.

Constantīnŏpŏlis (-is), Κωνσταντίνου πόλις, Constantinople, v. bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Byzance (*Byzantium*) par Constantin le Grand, qui lui donna son nom et en fit la capitale de l'empire romain. Elle fut solennellement consacrée en 330 apr. J.-C. Elle était bâtie sur 7 collines et divisée en 14 régions. Son extrême longueur était d'environ 3 milles romains et son enceinte avait à peu près 13 ou 14 milles romains. Elle continua à être la capitale de l'empire romain d'Orient jusqu'à sa prise par les Turcs en 1453.



Plan de Constantinople. (AA Chrysoceras, corne d'or.) Les chiffres romains indiquent les 14 régions de la ville.

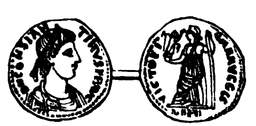
Constantīnus (-i), Κωνσταντῖνος, Constantin, 1) surnommé le Grand, empereur romain (306-337 ap. J.-C.), fils aîné de l'empereur *Constantius Chlorus* et d'Hélène, naquit l'an 272 à *Naissus*, v. de la haute Mœsie. Il fut lancé de bonne heure dans la carrière des armes, et pendant une grande partie de son règne il fut engagé dans les guerres. A la mort de son père à York (306), il réclama sa part de l'empire et fut reconnu souverain des contrées situées au-delà des Alpes. En 308, il reçut le titre d'Auguste. Engagé dans un démêlé avec Maxence qui possédait l'Italie, il le défit au village de *Saxa Rubra* près de Rome, le 27 oct. 312. Maxence essaya de se réfugier dans Rome par le pont Milvius, mais il périt dans le Tibre. Ce fut dans cette campagne que Constantin se convertit au christianisme. Pendant sa marche sur Rome, on dit que près d'Autun en Gaule, ou d'Andernach sur le Rhin, ou, selon d'autres, à Vérone, il aperçut au ciel une croix lumineuse avec cette inscription : *Hoc signo vinces* (par ce signe tu vaincras); et la nuit qui précéda sa dernière et décisive bataille contre Maxence, Constantin eut, pendant son sommeil, une vision où il lui fut commandé de faire tracer sur les boucliers de ses soldats le monogramme du nom de Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, il était de l'intérêt de Constantin, dans cette lutte avec ses rivaux, de gagner l'affection de ses sujets chrétieus qui étaient fort nombreux, et peut-être ne fut-il porté que par les besoins de sa cause à se faire chrétien. Après la mort de Maxence, il eut à combattre Licinius, qui avait obtenu la possession de tout l'Orient. La lutte se termina par la défaite et par la mort de Licinius, et Constantin demeura seul maître de l'empire. Il en transféra le siége à Byzance, qu'il nomma Constantinople, et fit solennellement la dédicace de la nouvelle capitale en 330. Il régna en paix le reste de sa vie. Il mourut en mai 337 et reçut le baptême peu de temps avant sa mort, de la main d'Eusèbe. Ses trois fils, *Constantin, Constantius* et *Constans*, lui succédèrent. Eusèbe, *Vita Constant.;* Eumène, *Paneg. Const.;*



Constantin I, le Grand, empereur romain, après J.-C. 306-337.

Zosime; Eutrop. — 2) Constautin II, empereur romain (337-340), l'aîné des trois fils de Constautin le Grand, reçut en partage la Gaule, la Bretagne, l'Espagne et une partie de l'Afrique à la mort de son père. Mécontent de ce lot, il fit la

guerre à son plus jeune frère *Constans*, qui avait le gouvernement de l'Italie; mais il fut battu et tué près d'Aquilée. —



Constantin II, emper. rom., après J.-C. 337-340.

3) Constantin III, empereur romain. — 4) usurpateur romain, qui prit la pourpre en Bretagne sous le règne d'Arcadius et d'Honorius en 407. Il prit aussi possession de la Gaule et de l'Espagne et établit sa résidence dans la premièie de ces contrées. Il régna quatre ans; mais, battu, en 411, par Constantius, général d'Honorius, il fut fait prisonnier et conduit à Ravenne, où il fut mis à mort.

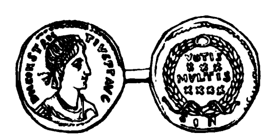


Constantin, usurpateur romain, après J.-C. 407-411.

Constantius (-**i**), 1) surnommé *Chlorus* (le pâle), Constance Chlore, empereur romain (305-306 ap. J.-C.). Il était un des deux Césars nommés par Maximin et Dioclétien en 292, et reçut le gouvernement de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne avec Trèves (*Treviri*) pour résidence. Lors de l'abdication de Dioclétien et de Maximin, en 305, Constance et *Galerius* reçurent le titre d'Auguste. Constance mourut quinze mois après (juillet 306) à *Eboracum* (York) en Bretagne, dans une expédition contre les Pictes. Son fils Constantin, surnommé plus tard le Grand, lui succéda dans sa part de gouvernement. — 2) Constance II, empereur romain (337-361), troisième fils de Constantin le Grand, eut pour successeur Julien. — 3) Constance III, empe-

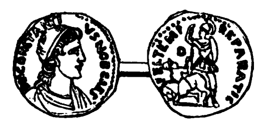


Constance I, empereur romain, après J.-C. 305-306.



Constance II, empereur rom., après J.-C. 337-361.

reur d'Occident (421 ap. J.-C.), fut un des généraux les plus distingués d'Honorius, qui le nomma Auguste en 421; il mourut dans le septième mois de son règne.



Constance III, empereur rom., après J.-C. 421.

Consus (-**i**), ancienne divinité romaine qui fut dans la suite identifiée avec Neptune. Tite-Live l'appelle *Neptunus equestris*. Quelques-uns le regardaient comme le dieu des délibérations secrètes, mais c'était très-probablement une divinité du monde inférieur. Quoi qu'il en soit, les fêtes instituées par Romulus en l'honneur de ce dieu, dont il avait, disait-il, trouvé l'autel enfoui, reçurent le nom de *Consualia*, et ce fut pendant la première célébration de ces fêtes qu'eut lieu l'enlèvement des Sabines. Selon Virgile, elles furent plus tard remplacées par les grands jeux appelés *Circenses* (Dionys. *Hal.*; Liv. 1, 9).

Contrĕbĭa (-**æ**), une des principales villes des *Celtiberi*, dans l'*Hispania Tarraconensis*, au S. E. de Sarragosse (Flor. 2, 17).

Convĕnæ (-**ārum**), peuple de l'Aquitaine, près des Pyrénées et des deux côtés de la Garonne. Race mélangée, qui avait servi sous Sertorius et que Pompée avait établie en Aquitaine.

Cōpæ (-**ārum**), Κῶπαι, ancienne

v. de Béotie, sur la rive N. du lac Copaïs, qui lui devait son nom (Hom. *Il.* 2, 502; Plin. 4, 7; Strab. 9).

Cōpāïs (**-ĭdos**), Κωπαΐς, grand lac de Béotie, auj. lac de Livadia ou de Topolias, formé principalement par la rivière du Céphise, dont les eaux se jetaient dans la mer Eubéenne par plusieurs canaux souterrains, appelés *Catabothra* par les Grecs modernes. Il s'appelait dans l'origine *Cephisis* (Κηφισίς), et c'est sous ce nom qu'il est désigné dans Hom. (*Il.* 5, 709). En été la plus grande partie du lac est à sec et devient une verte prairie, où l'on mène paître les bestiaux. Ses anguilles étaient fort estimées dans l'antiquité, et elles conservent encore leur célébrité (Pausan. 9, 24).

Cōphēn ou **Cophēs**, Κωφήν, auj. Caboul, la seule rivière considérable qui se jette de l'O. dans l'Indus. Il formait la limite entre l'Inde et l'Ariane (Arrian. *Anab.* 4, 20, 5; 5, 1, 1).

Coptos (**-i**), Κοπτός, auj. Kypt, v. de la Thébaïde ou haute Égypte, située un peu à l'E. du Nil, à quelque distance au-dessous de Thèbes. Sous les Ptolémées elle avait une grande importance commerciale (Strab. 16, 781 et suiv; 17, 815; Plin. 5, 9; 6, 23; Juv. 15, 28).

Cŏra (**-æ**), Κόρα, ancienne v. du Latium, dans les montagnes des Volsques, au S.-E. de *Velitræ* (Liv. 2, 16; 8, 19).

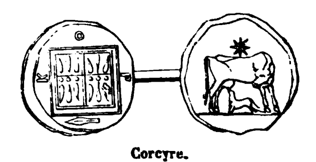
Cŏrăcēsium (**-i**), Κορακήσιον, auj. Analieh, place très-forte de la *Cilicia Aspera*, sur les confins de la Pamphylie, assise sur un rocher escarpé et possédant un bon port. Pompée y vainquit les pirates (Liv. 33, 20).

Cŏrassiæ (**-ārum**), Κορασσίαι, groupe de petites îles dans la mer Icarienne, au S.-O. d'*Icaria*. Il ne faut point les confondre, comme cela est arrivé souvent, avec les îles *Corsæ* ou *Corsiæ*, situées près de la côte d'Ionie, à l'opposite du cap Ampélos, dans l'île de Samos (Strab. 10, 488; 14, 636).

Cŏrax (**-actis**), Κόραξ, rhéteur sicilien, fleurissait vers l'an 467 av. J.-C.; il a écrit le premier ouvrage sur la rhétorique (Cic. *Brut.*; Quintil. 3, 1.).

Corbŭlo (**-ōnis**), *Cn. Domitius*, général romain qui se distingua dans ses expéditions contre les Parthes, sous les règnes de Claude et de Néron. Pour éviter d'être mis à mort par Néron, il mit lui-même fin à ses jours (Tac. *Ann.* 11, 18).

Corcȳra (**-æ**), Κόρκυρα, Corcyre, auj. Corfou, île de la mer Ionienne, près de la côte d'Épire, est longue d'environ 38 milles, mais d'une largeur très-inégale. Les anciens la regardaient comme la Σχερίη (Scheria) d'Homère, habitée par les Phéaciens, peuple navigateur, gouverné par son roi Alcinoüs. Vers l'an 700 av. J.-C., elle fut colonisée par les Corinthiens, et devint bientôt riche et puissante par l'extension de son commerce. La prospérité croissante de Corcyre la porta à vouloir rivaliser sur mer avec Corinthe; et vers l'an 664 eut lieu entre les flottes des deux peuples une bataille mémorable comme une des plus anciennes luttes navales dont on ait souvenir. Plus tard, Corcyre fut une des causes de la guerre du Péloponnèse (431). Peu de temps après, sa puissance déclina par suite des dissensions civiles, et elle finit par devenir sujette de Rome avec le reste de la Grèce. Corfou est à présent une des 7 îles Ioniennes placées sous le protectorat de la Grande-Bretagne et le siége du gouvernement (Hom. *Od.* 5; Herodt.; Thuc. 4, 118; Strab. 6; Plin. 4, 12; Mela, 2, 7; Ovid. *Ib.* 512; Lucan. 9, 32).



Corcyre.

Cordŭba (**-æ**), auj. Cordova, Cordoue, une des plus grandes villes d'Espagne, et capitale de la Bétique, sur la rive droite du *Bætis;* elle devint colonie romaine en 152 av. J.-C. Patrie des deux Sénèques et de Lucain (Plin. 3, 1; Mela 2, 6; Cæs. *B. A.* 57; Martial. 1, 62).

Cordŭēnē. Voy. *Gordyene*.

Cŏrē (**-ēs**), Κόρη (la jeune fille), nom sous lequel Perséphoné (Proserpine) est souvent désignée, voy. *Persephone*.

Cŏressus (**-i**), Κορησσός, haute

montagne d'Ionie, à 40 stades d'Éphèse, au pied de laquelle est une ville de même nom (Herodt. 5, 100; Xén. *Hell.* 1, 2, 7; Strab. 14, 634).

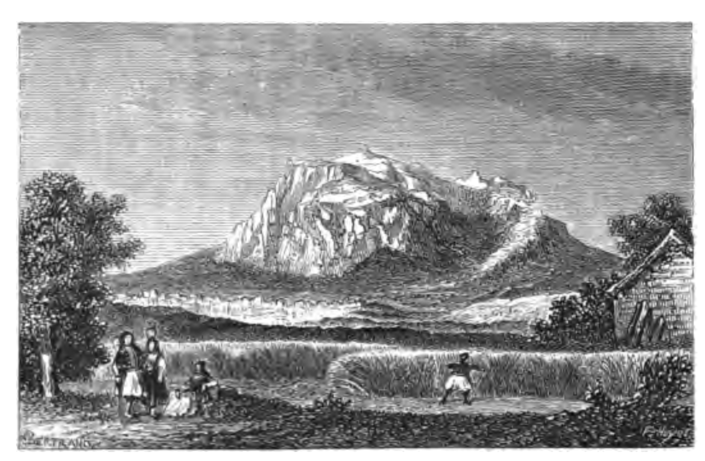
Corfinium (-**i**), auj. Santo Pelino, v. principale des *Seligni* dans le *Samnium*, bien fortifiée, et mémorable comme étant la place dont les Italiens, dans la guerre sociale, voulaient faire la nouvelle capitale de l'Italie, au lieu de Rome; de là son nom d'*Italica*, l'Italienne (Cæs. *B. C.* 1, 16, 18; Lucan. 2, 478; Sil. 5, 522).

Cŏrinna (-**æ**), Κόριννα, poëtesse grecque, de Tanagre en Béotie, florissait vers l'an 490 av. J.-C., et était contemporaine de Pindare, à qui elle enseigna, dit-on, l'art lyrique, et qu'elle vainquit dans les jeux publics de Thèbes

Cŏrinthĭăcus Isthmus, souvent appelé simplement *Isthmus*, l'Isthme, était situé entre les golfes de Corinthe et Saronique, joignait le Péloponnèse avec le continent, c.-à-d. avec la Hellade ou Grèce propre. Dans sa partie la plus étroite il avait 40 stades ou 5 milles romains de largeur. Il y avait là un fameux temple de Neptune et on y célébrait les jeux Isthmiques. Quatre tentatives furent faites sans succès pour percer un canal à travers cet isthme, par Démétrius Poliorcète, Jules César, Caligula et Néron.

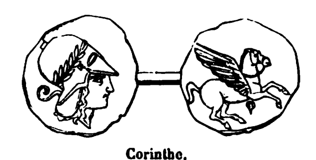
Cŏrinthĭăcus Sinus, ὁ Κορινθιακὸς κόλπος (auj. golfe de Lépante), golfe situé entre le N. de la Grèce et le Péloponnèse. Il s'appelait originairement golfe Criséen (Κρισαῖος) et sa partie orientale se nommait mer Alcyonienne, ἡ Ἀλκυονὶς θάλασσα (Xén. *Hell.* 6, 2, 9; Strab. 10, 450).

Cŏrinthus (-**i**), ἡ Κόρινθος, Corinthe appelée dans Homère Ephyra, ville située sur l'isthme ci-dessus mentionné. Son territoire, nommé Corinthia, embrassait la majeure partie de l'isthme et la partie adjacente du Péloponnèse. Au N. et au S. la contrée est montagneuse; mais, au centre, c'est une plaine, où s'élève une montagne escarpée et solitaire, l'*Acrocorinthus*, haute de 1900 pieds, et qui servait de citadelle à Corinthe. La ville elle-même était bâtie sur le côté N. de cette montagne. Elle avait 2 ports, celui de *Cenchreæ* à l'E. ou golfe Paranique, et le *Lechæum* à l'O. ou golfe *Criséen*. Cette heureuse position entre deux mers éleva de bonne heure Corinthe à un très-haut degré de prospérité commerciale, et elle était l'entrepôt de tout le commerce de l'Europe et



Vue de Corinthe et de l'Acrocorinthe.

de l'Asie. Ce fut à Corinthe que furent construites les premières trirèmes, et la première bataille navale dont l'histoire fasse mention eut lieu entre les Corinthiens et les Corcyréens. Sa grandeur à une époque fort éloignée est attestée par de nombreuses colonies : Ambracie, Corcyre, Apollonie, Potidée, etc. Son commerce répandit l'opulence parmi les habitants; mais cette opulence même fit naître le luxe et la corruption. Dans cette cité prévalut bientôt le culte de Vénus. Elle fut prise et détruite en 146 av. J.-C. par L. Mummius, consul romain, qui la traita de la façon la plus barbare. Elle demeura tout un siècle en ruines; mais, en 46, elle fut reconstruite par César, qui la peupla avec une colonie de vétérans et de descendants d'affranchis (Hom. *Il.* 2, 570; 6, 152; Paus. 2, 1; Strab. 8; Plin. 34, 2; Suet. *Aug.* 70; Liv. 45, 28; Flor. 2, 16; Ovid. *Met.* 2, 240; Hor. *Ep.* 1, 17, 36; Martial 9, 58; Stat. *Theb.* 7, 106).



Corinthe.



Médaille coloniale de Corinthe.

Coriŏlānus (-i), Coriolan, héros d'une des plus belles légendes des premiers temps de Rome. Son nom était originairement *C.* ou *Cn. Marcius*, et il dut son surnom de Coriolan à l'héroïsme qu'il déploya à la prise de *Corioli*, v. des Volsques. Ses manières dures et hautaines à l'égard des plébéiens firent naître parmi eux la crainte et la haine; il fut mis en jugement et condamné à l'exil en 491 av. J.-C. Il se réfugia chez les Volsques et leur promit de les seconder dans la guerre contre Rome. Attius Tullius, roi des Volsques, le nomma au commandement de l'armée. Coriolan prit plusieurs villes, et s'avança sans rencontrer de résistance jusqu'à la *fossa Cluilia* aux portes de Rome (489). Là il établit son camp, et les Romains alarmés lui envoyèrent députation sur députation et chaque fois les personnages les plus distingués de l'État. Mais il ne voulut recevoir personne ni rien entendre. Enfin les plus nobles dames de Rome, ayant à leur tête Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie sa femme, suivie de ses deux petits enfants, se présentèrent devant sa tente. Les reproches de sa mère et les larmes de sa femme et des autres matrones triomphèrent de son ressentiment. Il fit rétrograder son armée et vécut dans l'exil parmi les Volsques jusqu'à sa mort. Selon d'autres traditions, il fut assassiné par les Volsques, lorsqu'il ramena l'armée (Plut. *Coriol.*; Liv. 2, 33, 39).

Corĭŏli (-ōrum), Corioles, v. du Latium, capitale des Volsques, prise, en 493 av. J.-C., par C. Marcius, surnommé de là Coriolan (Liv. 2, 35; 3, 71; Plut. *Coriol.* 8; Plut. 3, 5).

Cormăsa (-æ), v. dans l'intérieur de la Pamphylie ou de la Pisidie, prise par le consul Manlius.

Cornēlia (-æ), Cornélie, 1), fille de P. Scipion l'Africain l'Ancien, femme de Ti. Sempronius Gracchus et mère des deux fameux tribuns Tibérius et Caius Gracchus. C'était une femme vertueuse, accomplie, qui s'occupa avec le plus grand soin de l'éducation de ses enfants, à qui elle survécut. Elle était idolâtrée du peuple, qui lui éleva une statue avec cette inscription : « Cornélie, mère des Gracques. » — 2) fille de L. Cinna, femme de Jules César, le dictateur. — 3) fille de Métellus Scipion, mariée d'abord au triumvir P. Crassus, puis au Grand Pompée, dont elle fut tendrement aimée. Elle l'accompagna en Égypte après la bataille de Pharsale, et le vit assassiner. Elle retourna ensuite à Rome, où elle reçut de César les cendres de son époux,

qu'elle conserva dans sa villa d'Albe.

Cornelia Orestilla. Voy. *Orestilla.*

Cornelia gens, la plus distinguée de toutes les *gentes* romaines. Toutes les grandes familles issues d'elle appartenaient à l'ordre patricien. Parmi les familles patriciennes les plus distinguées avaient nom : *Cethegus, Cinna, Cossus, Dolabella, Scipio* et *Sulla.* Les plébéiennes s'appelaient *Balbus* et *Gallus.*

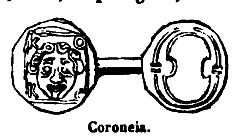
Cornēlius Nĕpos. Voy. *Nepos.*

Cornĭcŭlum (-i), v. du Latium, située dans les montagnes au N. de Tibur, et célèbre comme résidence des parents de Servius Tullius (Liv. 1, 38).

Cŏrœbus (-i), Κόροιβος, 1) Phrygien, fils de Mygdon, aima Cassandre et pour cette raison alla combattre au siége de Troie (Paus. 10, 27; Eurip. *Rhes.* 535; Virg. *Æn.* 2, 341). — 2) Éléen, qui gagna la première victoire dans le stade des jeux Olympiques (776 av. J.C.); c'est à partir de cette date que l'on commence à compter les olympiades (Strab. 8, 355; Paus. 5, 8, 6).

Cŏrōnē (-ēs), Κορώνη, auj. Coron, v. de Messénie, sur le côté O. du golfe Messénien, fondée en 37 av. J.-C., par les Messéniens, à leur retour dans leur pays natal, avec l'aide des Thébains (Strab. 8, 360).

Cŏrōnēa (-æ), Κορώνεια, v. de Béotie, au S. O. du lac Copaïs, faisait partie de la ligue béotienne (*Il.* 2, 503; Thuc. 1, 113; Nep. *Ages.*; Diod. 12).



Coroneia.

Cŏrōnis (-ĭdis), Κορωνίς, 1) fille de Phlégyas et mère d'Esculape par Apollon; d'où le surnom de *Cŏronides,* donné à Esculape, voy. *Æsculapius* (Hom. *H.* 16, 2; Paus. 2, 26; Apollod. 3, 10, 3). — 2) fille de Phoronée, roi de Phocide, métamorphosée en corneille par Minerve, quand elle fuyait poursuivie par Neptune (Ovid. *Met.* 2, 543).

Corsĭca (-æ), appelée *Cyrnus,* Κύρνος, par les Grecs, la Corse, île montagneuse de la Méditerranée, au N. de la Sardaigne. Ses principales productions étaient le miel et la cire, mais ce miel avait un goût amer à cause des ifs dont l'île abondait. Les habitants étaient adonnés au brigandage et s'occupaient fort peu d'agriculture. Les plus anciens paraissent avoir été des Ibériens; mais, de très-bonne heure, des Tyrrhéniens, des Carthaginois, et même des Grecs (voy. *Aleria*) vinrent s'y établir. Elle était sujette des Carthaginois au commencement de la première guerre punique, mais bientôt après elle passa sous la domination romaine et forma dans la suite une partie de la province romaine de Sardaigne. Les principales v. de l'île sont auj. Bastia et Ajaccio. Dans cette dernière naquit Napoléon Ier (Senec. *de Consol.* 6, 8; Eustath. *ad Dionys.* 458; Virg. *Ecl.* 9, 30).

Corsōte (-es), Κορσωτή, auj. Ersey, v. de Mésopotamie, sur l'Euphrate, que Xénophon trouva déjà déserte (Xén. *Anab.* 5).

Cortōna (-æ), une des 12 cités d'Étrurie, au N.-O. du lac Trasimène, et une des plus anciennes v. d'Italie. Elle s'appelait, dit-on, primitivement *Corythus,* du nom de Corythus, son fondateur présumé, qu'on représente comme père de Dardanus. C'était une place importante quand les Étrusques la possédaient, et même auparavant quand elle appartenait aux Pélasges, comme l'attestent les restes de constructions pélasgiques qu'on y rencontre et qui comptent parmi les plus remarquables de toute l'Italie. Sous les Romains, elle perdit toute importance (Herodt. 1, 57; Dion. Hal. 1, 23; Liv. 9, 37; 22, 4).

Coruncānius (i), *Ti.,* consul en 280 av. J.-C., avec *P. Valerius Lævinus,* fut le premier plébéien élevé au souverain pontificat et la première personne à Rome qui donna des consultations sur le droit (Cic. *Læl.* 5, 18; *Cat. M.,* 6, 15; *Brut.* 14, 55).

Corvīnus Messalla. Voy. *Messala.*

Corvus, M. Valerius, un des personnages les plus illustres de l'histoire primitive de Rome. On lui donna le surnom de *Corvus* (Corbeau), parce que, servant comme tribun militaire sous Camille (349 av. J.-C.), il accepta un com-

bat singulier avec un Gaulois de taille gigantesque et fut secondé dans la lutte par un corbeau qui vint se poser sur son casque, et de là s'élançait à la face du barbare. Il fut six fois consul, deux fois dictateur, et par ses talents militaires il rendit à son pays les services les plus signalés. Il parvint à l'âge de cent ans, et les écrivains romains le citent souvent comme un des exemples les plus mémorables des faveurs de la fortune (Val. Max. 8, 13; Liv. 7, 27, 32, 34; Plut. *Mor.*; Cic. *Cat. M.* 17, 60).

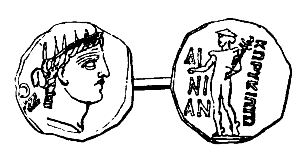
Cŏrÿbantes (-ĭum), Κορύβαντες, prêtres de Cybèle ou Rhea en Phrygie, dont ils célébraient le culte avec des danses enthousiastes, au son du tambour de basque et des cymbales, au bruit des hymnes vociférés à grands cris, des boucliers heurtés les uns contre les autres et des petites épées entre-choquées. On les confond souvent avec les Curètes et les Dactyles Idéens, et ils passent ainsi pour avoir été les nourriciers de Jupiter en Crète. A Rome, on les appelait *Galli* (Paus. 8, 37; Diod. 5; Hor. *Od.* 1, 16; Virg. *Æn.* 9, 617; 10, 250).



Cybèle et les Corybantes avec Jupiter enfant (musée Capitolin).

Cōrÿcĭa (-æ), Κωρυκία ou Κωρυκίς, nymphe qu'Apollon rendit mère de *Lycorus* ou *Lycoreus* et qui donna, dit-on, son nom à la grotte Corycienne sur le mont Parnasse. Les Muses sont quelquefois appelées par les poëtes *Corycides Nymphæ*, comme fréquentant cette grotte (Ovid. *Met.* 1, 320; Herodt. 8, 36; Strab. 9, 417).

Cōrÿcus (-i), Κώρυκος, 1) haute colline rocheuse sur la côte d'Ionie, formant le promontoire S.-O. de la presqu'île Érythréenne (Strab. 8, 363). — 2) v. de Pamphylie, près de *Phaselis* et du mont Olympe (Strab. 14, 670). — 3) v. de la *Cilicia Aspera*, avec un excellent port. Dans les montagnes voisines était une grotte, Κωρύκιον ἄντρον, célébrée par les poëtes et fameuse aussi par le safran qu'on en extrayait. Il ne faut point la confondre avec la grotte du Parnasse qui porte le même nom (Strab. 13; 627, 14, 671; Apollod. 1, 6, 3; Hor *Sat.* 2, 4, 68; Lucan. 9, 809; Plin. 5, 27; Cic. *ad Fam.* 12, 13). A 100 stades (10 milles Géogr.) de Corycus était un promontoire du même nom.



Corycus en Cilicie.

Cŏrÿphăsĭum (-i), Κορυφάσιον, promontoire de Messénie, qui bordait le port de Pylos au N., et sur lequel était bâtie une v. de même nom, où se retirèrent les habitants de Pylos après la destruction de leur ville (Paus. 4, 38; Strab. 8, 339, 348; Thuc. 4, 3; Xén. *Hell.* 1, 2, 18).

Cŏrÿthus (-i), Κόρυθος, héros italien, fils de Jupiter, mari d'Électre et père de Dardanus, passe pour le fondateur de la v. de Corythus, nommée plus tard *Cortona* (Virg *Æn.* 3, 167 et suiv.; 7, 209; 10, 719; Sil. 5, 123; 4, 721).

Cōs, Cŏŏs, Coūs (gén. Cōi), Κῶς, auj. Co ou Stanchio, primitivement *Meropis*, l'île de Cos, une des Sporades, située devant la côte de Carie, à l'embouchure du golfe Céramique, en face d'Halicarnasse. Elle fut colonisée par les Éoliens, mais elle devint membre de la confédération dorienne. Près de la v. principale, nommée Cos, se trouvait l'*Asclepiēum* ou temple d'Esculape (Ἀσκλήπιος), à qui l'île était consacrée. Les principales productions étaient le vin, les parfums, les poteries, et particulièrement

ces étoffes de soie légères et transparentes, appelées *Coæ vestes,* contre l'usage desquelles Juvénal s'emporta si vivement. Elle fut la patrie du médecin Hippocrate, du poëte Philétas, et du peintre Apelles, dont un célèbre tableau, la Vénus Anadyomène, ornait l'*Asclepieum* (Hom. *Il.* 2, 677; Strab. 10, extr.; Thuc. 8; Plin. 5, 31; Mela 2, 7).



Cos.

Cŏsa (-æ) ou **Cŏsæ** (-ārum), 1) (Ansedonia), ancienne v. d'Étrurie près de la mer, avec un bon port, appelé *Herculis portus* (auj. encore Ponte d'Ercole), et, après la chute de *Falerii,* une des 12 cités étrusques. Colonie romaine depuis 275 av. J.-C. Auj. en ruines (Virg. *Æn.* 10, 168; Liv. 22, 11; Cæs. *B. C.* 1, 34; Cic. *Att.* 9, 6).

Cossæa (-æ), Κοσσαία, district sur les confins de la Médie et de la Perse, habité par un peuple rude, belliqueux et pillard, les *Cossæi,* que les rois de Perse ne soumirent jamais. Ils furent vaincus par Alexandre (325, 324 av. J.-C.), mais, après sa mort, ils reconquirent bientôt leur indépendance (Strab. 16, p. 512; Diod. Sic. 17, p. 111).

Cossus, Cornēlius, nom de plusieurs illustres Romains des premiers temps de la république. Le plus célèbre fut *Aul. Cornelius Cossus Maluginensis,* consul en 428 av. J.-C., qui tua de sa main *Lar Tolumnius,* roi des Véiens, dans un combat singulier, et dédia ses dépouilles dans le temple de Jupiter Férétrien (Liv. 4, 19 et suiv.). Un seul avant lui et un seul après lui remportèrent les dépouilles opimes (*spolia opima*).

Cŏsȳra ou **Cossȳra,** Κόσσουρα, auj. Pantelaria, petite île de la Méditerranée près de Malte (Ptol. 4, 3; Ovid. *Fast.* 3, 567).



Cossura.

Cŏtĭso (-ōnis), roi des Daces, vaincu sous le règne d'Auguste par Lentulus. On dit qu'Auguste demanda sa fille en mariage (Suet. *Aug.* 63; Hor. *Od.* 3, 8, 18).

Cotta, Aurēlius, 1) *C.*, consul en 75 av. J.-C. avec L. Octavius, était un des orateurs les plus distingués de son temps, et Cicéron en a fait un des interlocuteurs de son traité *de Oratore* et de celui *de Natura Deorum.* — 2) *L.*, préteur en 70, lorsqu'il porta la fameuse loi qui conférait la judicature aux sénateurs, aux chevaliers et aux tribuns du trésor.

Cotta, L. Auruncŭlēius, un des lieutenants de César en Gaule, périt avec Sabinus dans l'attaque dirigée contre eux par Ambiorix (54 av. J.-C.), voy. *Ambiorix.*

Cottius (-i), roi de plusieurs tribus liguriennes dans les Alpes Cottiennes, qui tirent de lui leur nom (voy. ALPES). Il se soumit à Auguste, qui lui accorda la souveraineté sur 12 de ces tribus, avec le titre de *præfectus.* Cottius alors franchit les Alpes et éleva (8 av. J.-C.), à *Segusio* (Suse), en l'honneur d'Auguste, un arc de triomphe qui existe encore : son autorité passa à son fils, à qui Claude conféra le titre de roi. A sa mort, ses États furent érigés en province romaine par Néron (Suet. *Tib.* 37; Ner. 18).

Cottus (-i), Κόττος, géant à cent mains, fils d'*Uranus* (le Ciel) et de *Gæa* (la Terre) (Hesiod. *Theog.* 149, 618, 734; Apollod. 1, 1).

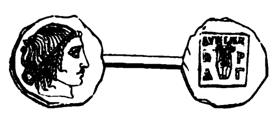
Cŏtȳōra (-ōrum), τὰ Κοτύωρα, colonie de Sinope, sur la côte du *Pontus Polemoniacus,* célèbre comme lieu où les 10,000 Grecs s'embarquèrent pour Sinope (Xén. *Anab.* 5, 5, 3).

Cŏtys (-ȳŏs ou ȳis), Κότυς, Strab. ou **Cŏtyttō** (-ūs), Κοτυττώ, divinité thrace, dont les fêtes, *Cotyttia,* ressemblaient à celle de la Cybèle phrygienne,

et se célébraient au milieu de la licence. Plus tard son culte fut introduit à Athènes et à Corinthe. Ceux qui le pratiquaient furent appelés *baptæ*, βάπται, à cause de la purification par l'eau ou baptême qui faisait partie des rites (Hor. *Epod.* 17, 58; Juven. 2, 92).

Cŏtys (**-ўŏs** ou **ўis**), Κότυς, nom de plusieurs rois de Thrace. Ovide, durant son exil à *Tomi*, adressa une épître à un de ces rois (Tac. *Ann.* 2, 64; Ovid. *de Ponto*, 2, 9).

Crăgus (**-i**), Κράγος, montagne à huit sommets, continuation du Taurus à l'O. et formant, à son extrémité, le promontoire S.-O. de la Lycie. Au pied de cette montagne était une v. de même nom, sur le rivage de la mer, entre Pydna et Patara. Parallèlement au Cragus, au N. de la rivière Glaucus, était la chaîne nommée *Antĭcrăgus* (Strab. 14, p. 665; Dion. *Perieg.* 850; Ovid. *Met.* 9, 645; Hor. *Od.* 1, 21).

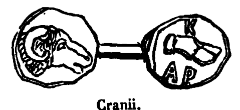


Cragus en Cilicie.

Crănăē (**-ēs**), Κρανάη, île où Pâris, parti du Péloponnèse avec Hélène, fit sa première halte. On n'en connaît pas exactement la position (Hom. *Il.* 3, 445; Eurip. *Hel.* 1690; Strab. 9, 399; Pausan. 5, 22, 1).

Cranaüs (**-i**), Κραναός, roi de l'Attique, beau-fils et successeur de Cécrops (Paus. 1, 2, 6; Apollod. 3, 14, 5; Æschyl. *Eum.* 10, 41).

Cranĭi (**-ōrum**), Κράνιοι, v. de l'île de Céphallénie, sur la côte S. (Thuc. 2, 30; 5, 35; Strab. 10, 55).



Cranii.

Crantor (**-ŏris**), Κραντωρ, 1) Lapithe, écuyer de Pélée, et fils d'Amyntor, fut tué par le centaure Démoléon (Ov. *Met.* 12, 361). — 2) C., de Soli en Cilicie, philosophe académicien, étudia à Athènes sous Xénocrate et Polémon, et florissait vers 300 av. J.-C. Il composa plusieurs ouvrages principalement sur des sujets de morale. Tous sont perdus. Cicéron le recommandait comme écrivain et fait grand usage de son livre « sur la Douleur » dans ses Tusculanes, et dans la *Consolatio* qu'il composa après la mort de sa fille Tullia. Horace fait aussi allusion à sa réputation comme moraliste (Diog. Laërt.; Hor. *Ep.* 1, 2, 3).

Crassus (**-i**), nom d'une famille célèbre de la *gens Licinia*. Les membres les plus distingués de cette famille sont : 1) L. Licinius Crassus, l'orateur, qui fut consul en 95 av. J.-C., censeur en 92 et mourut en 91. Comme orateur, il éclipsait tous ses contemporains. Cicéron dans son traité *de Oratore* l'introduit comme principal interlocuteur, chargé d'exprimer les propres opinions de l'auteur. — 2) *M. Licinius Crassus* surnommé *Dives*, le Riche. Son père, qui fut consul en 97 et censeur en 89, prit part avec Sylla à la guerre civile et mit lui-même fin à ses jours, quand Marius et Cinna rentrèrent à Rome à la fin de 87. Le jeune Crassus combattit avec Sylla contre les partisans de Marius, et, après la défaite de ce dernier, il fut récompensé par des donations de biens confisqués. Sa passion dominante était l'amour de l'argent, et pour augmenter ses richesses il eût remué ciel et terre. Il achetait des multitudes d'esclaves, et, pour les revendre avec bénéfice, il les faisait instruire dans les métiers lucratifs. Il exploitait des mines d'argent, faisait valoir des fermes, et construisait des maisons dont il tirait de gros loyers. En 71, il fut nommé préteur pour faire la guerre contre Spartacus et les Gladiateurs; il défit Spartacus, qui fut tué dans la bataille, et le vainqueur fut honoré d'une ovation. En 70 il fut consul avec Pompée et, à cette occasion, traita la populace de Rome dans un banquet de 10,000 tables. La jalousie éclata entre Pompée et Crassus qui s'était réconcilié avec César, et, en 60, se forma le triumvirat. En 55 il fut encore consul avec Pompée et il reçut la province de Syrie, où il espérait ajouter beaucoup à ses richesses. Il fut défait par

les Parthes dans les plaines de la Mésopotamie près de *Carrhæ* (Haran des saintes Écritures), et peu de temps après il fut tué dans une entrevue avec le général des Parthes. On lui coupa la tête et on l'envoya à Orode, qui fit fondre de l'or et le versa dans la bouche de son ennemi mort, en disant : « Rassasie-toi maintenant de ce métal dont tu as été si avide pendant ta vie! » Son fils, qui était lieutenant de César en Gaule (58-55), fut tué dans le même temps (Plut. *Crass.*; Cic. *de Orat.* 1, 7, 24, 52, 235; 2, 55, 223; 2, 88; 3, 20; *Brut.* 44, 64, 88, 303, *Verr.* 2, 49, 122; Quintil. 6, 3, 44; 11; 1, 37).

Crătĕrus (-i), Κρατερός, 1) général distingué d'Alexandre le Gr., à la mort duquel (323 av. J.-C.) il reçut, conjointement avec Antipater, le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce. Il périt dans une bataille contre Eumène, en 321 (Nep. *Eum.* 2; Just. 12 et 13; Curt. 3; Arrian. *Anab.* 7, 12, 3; Plut. *Alex.*) — 2) médecin grec, qui soignait la famille d'Atticus; il est mentionné par Horace (Cic. *Att.* 12, 3; Hor. *Sat.* 2, 3, 161).

Crătēs (-ētis), Κράτης, 1) célèbre poëte athénien, de l'ancienne comédie, commença à fleurir en 449 av. J.-C. On comptait de lui 14 pièces; on n'a que quelques fragments de 9 d'entre elles. — 2) Cr., de Thèbes, disciple de Diogène le Cynique, et un des philosophes les plus distingués de cette secte, florissait vers 320 av. J.-C. (Diog. Laert. 85.) — 3) Cr. *Mallotes*, de *Mallus*, en Cilicie, célèbre grammairien, fonda une école de grammaire à Pergame, et écrivit un commentaire sur les poëmes d'Homère, en opposition à Aristarque. Il est souvent cité par Strabon et par le scholiaste d'Homère (Iliade).

Crāthis (-is ou ĭdis), Κρᾶθις, 1) rivière d'Achaïe, qui se jette dans la mer près d'Ægæ (Strab. 8, 386; Herodt. 1, 145; Paus. 7, 25, 11; 8, 15, 8). — 2) riv. de l'Italie inférieure, formait la limite à l'E. entre la Lucanie et le Bruttium, et se jetait dans la mer près de Sybaris. Ses eaux teignaient, disait-on, les cheveux en blond (Strab. 10, 449; Theocr. 5, 16; Herodt.).

Crătīnus (-i), Κρατῖνος, un des plus célèbres poëtes athéniens, de l'ancienne comédie, né en 519 av. J.-C.; il commença à faire représenter ses pièces en 454, à l'âge de soixante-cinq ans et mourut en 422, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Il donna à l'ancienne comédie son caractère particulier et ne vécut pas, comme Aristophane, pour en voir le déclin. Il est souvent attaqué par Aristophane, qui lui reproche ses habitudes d'intempérance, accusation acceptée par Cratinus lui-même. Il composa 21 pièces (Horat. *Sat.* 1, 4; Quintil.).

Crătippus (-i), Κράτιππος, philosophe péripatéticien de Mitylène, accompagna Pompée dans sa fuite après la bataille de Pharsale (48 av. J.-C.). Il s'établit ensuite à Athènes, où le jeune M. Cicéron fut son disciple en 44 (Plut. *Pomp.*; Cic. *de Off.* 1).

Crĕmĕra (-æ), auj. Varea, petite riv. d'Étrurie, qui se jette dans le Tibre un peu au-dessus de Rome; elle est mémorable par la mort des 300 Fabius (Ov. *Fast.* 2, 205; Juv. 2, 155).

Crĕmōna (-æ), auj. Cremona, colonie romaine dans le N. de l'Italie, près du confluent de l'Adda et du Pô, fut fondée en même temps que *Placentia* (219 av. J.-C.), pour protéger l'Italie contre les invasions des Gaulois et d'Annibal. Elle devint bientôt une place de grande importance; mais, ayant embrassé le parti de Vitellius, elle fut complétement détruite par les soldats de Vespasien (69 ap. J.-C.).

Crĕmōnis Jugum. (Voy. *Alpes.*)

Crĕon (-ontis), Κρέων, 1) roi de Corinthe, dont la fille *Glauce* ou *Creüsa*, épousa Jason. Médée, ainsi abandonnée, envoya à *Glauce* un vêtement qui, dès qu'elle l'eut mis, la consuma entièrement; le feu prit au palais et Créon périt dans les flammes (Apollod. 1, 9; 3, 7; Hygin. *Fab.* 25; Diod. 14; Eurip. *Med.*) — 2) fils de Ménœtius, et frère de Jocaste, femme de Laïus. Après la mort de Laïus, Créon gouverna Thèbes pendant quelque temps, puis remit le royaume à Œdipe, qui avait délivré le pays du Sphinx qui la désolait (voy. *Œdipus*). Après la mort d'Étéocle et de Polynice, fils d'Œdipe, il reprit les rênes du gou-

vernement à Thèbes. L'ordre cruel par lequel il défendit de donner la sépulture au cadavre de Polynice et la sentence de mort qu'il prononça contre Antigone, coupable d'avoir désobéi à cet ordre, causèrent la mort de son propre fils *Hæmon*. Pour les détails voyez *Antigone* (Apollod. 3, 56; Paus. 1, 39; 9, 5; Stat. *Theb.*; Sophocl. *Antig.*; Æschyl. *les Sept dev. Thèb.*; Hygin. *Fab.* 67 et 76; Diod. 1 et 4).

Crĕōphy̆lus (-i), Κρεώφυλος, poëte cyclique, qui passe pour avoir été dans d'étroits rapports avec Homère. Il aurait été ou son beau-frère ou son ami et aurait hérité des poëmes homériques. Selon la tradition, ce serait de ses descendants que Lycurgue de Sparte aurait reçu les chants d'Homère. On le fait naître tantôt à Chios, tantôt à Samos ou à Ios, villes où fleurit la poésie homérique, et on lui attribue un poëme intitulé la prise d'Œchalie, Οἰχαλίας ἅλωσις (Plat. *Rep.* 10, 600 c.; Plut. *Lyc.* 4).

Cresphontēs (-is), Κρησφόντης), Héraclide, fils d'Aristomaque, et un des conquérants du Péloponnèse; il eut la Messénie en partage. Il périt avec deux de ses fils dans une insurrection des Messéniens. Son troisième fils, Æpytus, vengea sa mort. Voy. Æpytus (Paus. 4, 3).

Crestōnia (-æ), Κρηστωνία, district de Macédoine, entre l'Axius et le Strymon, près du mont Cercine, et habité par les *Crestonæi* (Κρηστωναῖοι), peuple thrace. Leur v. principale était *Creston* (Κρηστών) ou *Crestōne* (Κρηστώνη), fondée par les Pélasges (Herodt. 5, 5).

Crēta (-æ), Κρήτη, auj. Candia, la Crète, une des plus grandes îles de la Méditerranée, longue d'environ 160 milles, et large de 35 à 6. Elle était célèbre pour sa fertilité et sa salubrité et fut habitée dans les premiers temps par une population nombreuse et civilisée. Homère parle de ses cent villes; et, avant la guerre de Troie, la Mythologie parle d'un roi Minos, qui résidait à *Cnossus*, et régnait sur la plus grande partie de l'île. Il donna, dit-on, des lois à la Crète, et fut le premier prince qui eut une marine, avec laquelle il anéantit les pirates de la mer Égée. *Cnossus*, *Gortyna* et *Cydonia* étaient les principales villes. Dans la période historique, la classe dominante était celle des Doriens établis en Crète environ soixante ans après la conquête dorienne du Péloponnèse; et ils introduisirent dans l'île leurs institutions sociales et politiques. Dans la suite, les mœurs doriennes disparurent et une grande dépravation s'introduisit. L'apôtre saint Paul, citant le poëte crétois Épiménide, dépeint les Crétois comme étant « toujours menteurs, de méchantes bêtes, des ventres paresseux » (Épitr. à Tite, 1, 12). Ils étaient célèbres comme archers et servaient souvent comme mercenaires dans les armées des autres nations. L'île fut conquise par Q. Métellus, qui reçut de là le surnom de *Creticus* (68-66 av. J.-C.) et devint province romaine (Hom. *Il.* 2, 646, 649, 847; *Od.* 3, 192, 293, 19, 174, 176; Herodt, 3, 44, 49; Strab. 10; Mela, 2, 5; Plin. 4, 12; Hor. *Od.* 1, 36, 10; *Epod.* 9; Ovid. *Fast.* 3, 444; *Epist.* 10, 106; Val. Max. 7, 6; Lucan. 3, 184; Virg. *Æn.* 3, 164).

Crēteus ou **Catreus** (-eos), Κρητεύς, fils de Minos et de Pasiphaë ou Crété, et père d'Althémène.

Crētheus (-ĕos ou ĕi), Κρηθεύς, fils d'Éole et d'Énarété, époux de Tyro, et père d'*Æson*, de *Phérès*, d'*Amythaon* et d'*Hippolyte*; il fut le fondateur d'Iolcos (Apollod. 1, 7).

Creūsa (-æ), Κρέουσα, 1) fille d'Érechthée et de Praxithea, femme de Xuthus, mère d'Achæus et d'Ion. — 2) fille de Priam et d'Hécube, femme d'Énée, et mère d'Ascanius. Elle périt la nuit de la prise de Troie, séparée de son mari dans la confusion générale (Pausan. 10, 16; Virg. *Æn.* 2, 562). — 3) fille de Créon, roi de Corinthe; elle périt victime de la vengeance de Médée, voy. Créon n° 1 (Ovid. *A. A.* 1, 335).

Crīmīsus ou **Crimissus**, Κριμυσός, -ισσός, auj. Calta Bellota, riv. dans l'O. de la Sicile, se jetait dans l'*Hypsa*. Sur ses rives Timoléon défit les Carthaginois, 339 av. J.-C. (Nep. *Timol.*; Virg. *Æn.* 5, 38).

Crissa, mieux **Crīsa** et **Cirrha**, Κρῖσα et Κίρρα, villes de la Phocide, regardées comme une seule et même ville par quelques écrivains; mais il est plus probable que Crissa était une v. de l'in-

térieur au S.-O. de Delphes, et que Cirrha en était le port situé dans le golfe Crisséen, auj. golfe de Salone. Les habitants de ces villes levaient des contributions sur les étrangers qui venaient consulter l'oracle de Delphes, ce qui obligea les Amphictyons à leur déclarer la guerre (595 av. J.-C.) et à les détruire. Ce territoire, la riche plaine crisséenne, fut consacré au dieu de Delphes et il fut interdit de le cultiver. La culture de cette plaine par les habitants d'Amphissa donna lieu à la guerre sainte, que Philippe, nommé général des Amphictyons, fut chargé de conduire (338). Crissa demeura en ruines; mais Cirrha fut rebâtie dans la suite et devint le port de Delphes (Hom. *Il.* 2, 520; Paus. 10, 37, 5; Herodt. 8, 32 et suiv.)

Crĭtĭas (-æ), Κριτίας, disciple de Socrate, un des 30 tyrans établis à Athènes par les Spartiates en 404 av. J.-C., se signala parmi ses collègues par sa rapacité et sa cruauté (Nep. *Thras.* 2; Xen. *Mem.* 1, 2, 12; Cic. *de Orat.* 2).

Crĭtŏlāus (-i), Κριτόλαος, 1) de Phasélis en Lycie, succéda à Ariston à Athènes, comme chef de l'école péripatéticienne. En 155 av. J.-C. il fut envoyé par les Athéniens en ambassade à Rome avec Carnéade et Diogène. Voy. CARNEADES (Cic. *de Orat.* 2). — 2) général de la ligue achéenne (147), se distingua par sa haine acharnée contre les Romains. Il fut défait par Métellus, et après cette bataille on n'entendit plus parler de lui (Cic. *de N. D.* 3, 38, 91).

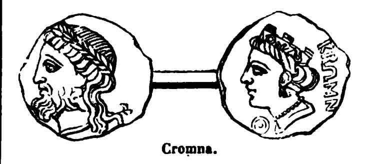
Critōn (-ōnis), Κρίτων, riche Athénien, disciple et ami de Socrate (Diog. *Laert.*; Plat. *Crit.*; Xen. *Mem.*).

Crŏcus (-ī), beau jeune homme, amant heureux de la nymphe Smilax, fut métamorphosé par les dieux en la plante nommée safran (Ovid. *Met.* 4, 283).

Crœsus (-i), Κροῖσος, Crésus, dernier roi de Lydie, fils d'Alyatte, régna de 560 à 546 av. J.-C. Il soumit toutes les nations entre la mer Égée et le fleuve Halys et rendit les Grecs de l'Asie Mineure tributaires de son empire. Le bruit de sa puissance et de ses richesses attira à sa cour de Sardes tous les savants et sages de la Grèce et, parmi eux, Solon, dont l'entrevue avec ce prince était célèbre dans l'antiquité. Crésus lui ayant demandé quel était l'homme le plus heureux qu'il eût vu, Solon lui répondit que nul mortel ne pouvait être estimé heureux avant qu'il eût heureusement terminé son existence. Dans une guerre avec Cyrus, roi de Perse, l'armée de Crésus fut défaite, et Sardes, sa capitale, fut prise. Crésus fut condamné par son vainqueur à être brûlé vif. Lorsqu'il fut en présence du bûcher, l'avertissement de Solon lui revint en mémoire et trois fois il prononça le nom de ce sage. Cyrus demanda quel était la personne qu'il invoquait, et, ayant été instruit de cette histoire, il se repentit de l'ordre qu'il avait donné, et non-seulement il épargna la vie de Crésus, mais encore il en fit son ami. Crésus survécut à Cyrus et accompagna Cambyse dans son expédition contre l'Égypte (Herodt. 1, 7, 29, 35-45, 53, 73, 74, 75, 84, 85, 88, 155, 207, 208; 3, 36; Plut. *Solon.* 8, 24; Justin. 1, 7).

Crommyŏn ou **Cromyŏn**, Κρομμυών, v. de la Mégaride, sur le golfe Saronique, appartint plus tard à Corinthe; elle est célèbre dans la fable à cause de son énorme sanglier tué par Thésée (Thuc. 4, 42; Strab. 8, 380; 9, 390; Paus. 2, 1, 3; Ovid. *Met.* 7).

Cromna (Κρῶμνα), v. sur la côte de Paphlagonie, mentionnée par Homère (*Il.* 2, 855). Elle était située à 60 stades à l'E. d'*Erythini* et à 90 à l'O. de *Cytorus*.



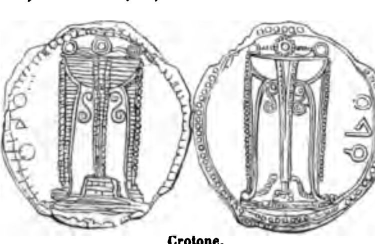
Cromna.

Crŏnŏs (-i), Κρόνος, appelé par les Romains *Saturnus*, le plus jeune des Titans, fils d'*Uranus* (le Ciel) et de *Gé* (la Terre), père de *Rhea*, de *Hestia*, de *Demeter* (Cérès), de *Hera* (Junon), de *Hades* (Pluton), de *Poseidon* (Neptune) et de *Zeus* (Jupiter). Il dépouilla son père Uranus du gouvernement de l'Univers et fut, à son tour, détrôné par son fils Jupiter (voy. ZEUS).



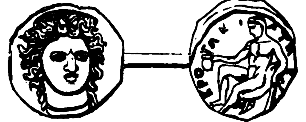
Cronos (Saturne)
(tiré d'une peinture de Pompéi).

Crŏtōn (-**ōnis**) ou **Crŏtōna** (-**æ**), Κρότων, une des plus puissantes cités de la Grande-Grèce, était située sur la côte orientale du Bruttium, et avait été fondée par les Achéens, 710 av. J.-C. Elle est célèbre comme résidence du philosophe Pythagore et de l'athlète Milon. Elle atteignit son plus haut degré de puissance par la destruction de Sybaris en 510; mais elle souffrit beaucoup dans les guerres de Denys, d'Agathocle et de Pyrrhus (Herodt. 5, 151 et suiv.; 8, 47; Strab. 6; Plin. 2, 96; Liv. 1, 18; 24, 3; Justin. 20, 2).



Crotone.





Crotone dans le Bruttium.

Crustŭmĕria (-**æ**), -**rium**, et **Crustŭmĭnium** (-**i**), v. des Sabins, située dans les montagnes près des sources de l'Allia (Liv. 4, 9; 42, 34; Virg. *Æn.* 7, 631).

Ctēsias (-**æ**), Κτησίας, de Cnide, en Carie, contemporain de Xénophon, était le médecin particulier d'Artaxerxès Mnémon, qu'il accompagna dans son expédition contre son frère Cyrus, en 401 av. J.-C. Il vécut dix-sept ans à la cour de Perse, et écrivit dans le dialecte ionien un grand ouvrage sur l'histoire de Perse (Περσικά) et aussi un ouvrage sur l'Inde ('Ινδικά). Nous avons de ces deux écrits un abrégé dans Photius (Strab. 1; Athen. 2; Plut. *Artax.*).

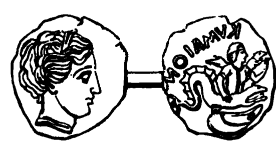
Ctēsĭbĭus (-**i**), Κτησίβιος, mathématicien célèbre pour ses inventions en mécanique, vivait à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Philadelphe et de Ptolémée Évergète, vers 150 av. J.-C. (Vitruv. *Arch.* 9, 9).

Ctēsĭphōn (-**ontis**). Voy. DÉMOSTHÈNE.

Ctēsĭphon (-**ontis**), Κτησιφῶν, auj. Takti Kesra, v. d'Assyrie, sur la rive E. du Tigre, à 3 milles romains de Séleucie, située sur la rive O.; elle ne devint une place importante que sous les Parthes, dont les rois en firent pendant quelque temps leur résidence d'hiver (Strab. 15; Plin. 6, 26).

Cūmæ (-**ārum**), Κύμη, v. de Campanie, et la plus ancienne des colonies grecques d'Italie et de Sicile, fut fondée par *Cyme*, v. d'Éolie, conjointement avec Chalcis et Érétrie, villes de l'Eubée. On place sa fondation en l'an 1050 av. J.-C., mais cette date est évidemment trop reculée. Cumes était située sur une hauteur escarpée du mont Gaurus, un peu au N. du cap Misène. Elle devint de très-bonne heure une grande et florissante cité, et sa puissance est attestée par les colonies qu'elle fonda en Italie et en Sicile (*Puteoli*, *Palæopolis*, plus tard *Neapolis*, *Zancle*, plus tard *Messana*). Elle maintint son indépendance jusqu'en 417 av. J.-C., époque à laquelle elle fut prise par les Campaniens et où la plupart de ses habitants furent vendus comme esclaves. A dater de là Capoue devint la principale v. de Campanie. Cumes est

célèbre comme siége de la plus ancienne sibylle et comme le lieu où mourut Tarquin le Superbe (Strab. 5, 243 et suiv.; Ptol. 3; Thuc. 6, 4; Ovid. *Met.* 15, 712; *Fast.* 4, 158; *Pont.* 2, 8, 41; Patérc. 1, 4; Liv. 4, 44; Virg. *Æn.* 3, 441).



Cumes en Campanie.

Cūnaxa (-æ), Κούναξα, petite v. de la Babylonie, sur l'Euphrate, célèbre par la bataille qui s'y livra entre Cyrus le jeune et son frère Artaxerxès Mnémon, et où le premier fut tué, 401 av. J.-C. (Plut. *Artax.* 8; Ctesias; Xen. *Anab.* 1, 10, 11).

Cŭrēs (-ium), ancienne v. sabine, célèbre comme lieu de naissance de T. Tatius et de Numa Pompilius; c'est, dit-on, de cette v. que les Romains ont tiré le nom de *Quirites* (Virg. *Æn.* 1, 292; 8, 638; Liv. 1, 13; Macrob. 1, 9; Ovid. *Fast.* 2, 477, 480; 3, 94).

Cūrētes (-um), Κουρῆτες, peuple fabuleux qu'on dit être les plus anciens habitants de l'Acarnanie et de l'Étolie; et ce dernier pays leur devait le nom de *Cūretis*. On les rencontre aussi en Crète comme prêtres de Jupiter, et on les identifie avec les Corybantes et les Dactyles Idéens. Jupiter enfant fut confié à leurs soins par Rhéa; et en se livrant à des danses guerrières autour de son berceau, en entrechoquant leurs armes, ils couvraient à force de bruit les cris de l'enfant et empêchaient Cronos de découvrir le lieu où il était caché (Hom. *Il.* 9, 532; Strab.; Apollod. 1, 1, 3; Paus. 4, 33; Virg. *G.* 4, 151; Ovid. *Met.* 4, 282; *Fast.* 4, 210).

Cŭrĭātĭi (-ōrum), les Curiaces, célèbre famille d'Albe. Trois frères de cette famille combattirent contre trois frères d'une famille romaine, les Horaces (*Horatii*), et furent vaincus par ces derniers. En conséquence de cette défaite, Albe, aux termes de la convention arrêtée entre les deux partis, devint sujette de Rome (Dionys. *Hal.* 3; Liv. 1, 42; Flor. 1, 3).

Cūrio, C. Scribonius, 1) consul en 76 av. J.-C., ennemi personnel de César, défendit P. Clodius, quand ce dernier fut accusé d'avoir violé les mystères de la Bonne Déesse. En 57 il fut nommé *pontifex maximus* et mourut en 53. Il avait quelque réputation comme orateur et était ami de Cicéron (Cic. *Brut.* 59, 213; 60, 217; *Or.* 37, 129; *ad Fam.* 2, 2; Suet. *Cæs.* 49; Tac. *Ann.* 21). — 2) fils du précédent, également ami de Cicéron, était un homme d'un caractère peu honorable. Il avait épousé Fulvie, qui devint plus tard la femme d'Antoine. Il appartenait d'abord au parti de Pompée, à l'influence duquel il dut d'être nommé tribun du peuple, en 50; mais il fut gagné par César et employa le pouvoir que lui donnait sa qualité de tribun à combattre son ancien parti. Quand la guerre civile éclata, en 49, il fut envoyé par César en Sicile avec le titre de propréteur. Il réussit à chasser Caton de cette île, et passa alors en Afrique où il fut défait et tué par Juba et P. Attius Varus (Plut. *Cæs.* 29; Cic. *Brut.* 81, 280; Suet. *Cæs.* 29; Flor. 4, 2; Val. Max. 9, 1; Lucan. 1, 268).

Curiosolītæ (-ārum), peuple gaulois, sur l'Océan, dans l'Armorique, près des *Veneti* (Cæs. *B. G.* 2, 34; 3, 11).

Cūrĭus, M. Dentatus, un des héros de prédilection des Romains, et célébré par eux, dans les temps postérieurs, comme un noble modèle de la frugalité et de la vertu antiques. Dans son premier consulat (290 av. J.-C.), il s'opposa avec succès aux Samnites; dans le second (275), il défit Pyrrhus si complétement que ce roi fut obligé d'évacuer l'Italie. En cette occasion et dans plusieurs autres il refusa toute part au riche butin fait sur l'ennemi. A la fin de sa carrière militaire, il se retira dans sa petite terre du pays des Sabins, qu'il cultivait de ses propres mains. Une fois les Samnites lui envoyèrent une députation chargée de lui offrir de riches présents : cette députation le trouva assis près de l'âtre et faisant griller des navets. Il refusa les présents offerts, disant qu'il aimait mieux régner sur ceux qui possédaient l'or que

le posséder lui-même. Il fut censeur en 272, et exécuta cette année-là des travaux publics de grande importance (Plut. *Cat. M.* 2; Hor. *Od.* 1, 12, 41; Flor. 1, 15; Cic. *Mur.* 8, 17; *Cat. M.* 16, 55).

Cursor, L. Păpīrius, 1) général romain qui se distingua dans la deuxième guerre des Samnites, fut 5 fois consul (333-313 av. J.-C.), et 2 fois dictateur (325-309). Il battit souvent les Samnites, mais sa plus grande victoire sur eux fut celle qu'il remporta pendant sa deuxième dictature. Bien que ce fût un grand capitaine, il était peu populaire dans l'armée à cause de son extrême sévérité (Liv. 8, 35, 36; 9, 16, 38.) — 2) fils du précédent, fut, comme son père, un grand général. Dans son second consulat (272), il mit fin à la troisième guerre samnite. Il revint à Rome avec un riche butin qu'il consacra aux dieux ou versa au trésor (Liv. 10, 40 et suiv.).

Curtĭus, Mettus ou **Mettius,** Sabin distingué, qui lutta avec le reste de sa nation contre Romulus. Suivant une tradition, le *lacus Curtius,* qui faisait partie du forum romain, lui dut son nom, parce que, dans la bataille contre les Romains, il eut grand' peine à se dégager d'un marais dans lequel son cheval s'était embourbé (Liv. 1, 12 et suiv.). Mais la tradition la plus généralement admise sur le nom de ce lac, c'est que, en 362, la terre s'entr'ouvrit subitement dans le forum, qu'un gouffre immense resta béant, et que les augures déclarèrent qu'il ne pourrait être comblé qu'en y jetant le trésor le plus précieux de Rome; qu'alors M. Curtius, jeune patricien, monta sur son cheval après s'être armé de pied en cap et, disant que Rome ne possédait rien de plus précieux qu'un brave et généreux citoyen, se précipita dans l'abîme, qui se referma immédiatement sur lui (Liv. 7, 6; Val. Max. 5, 2; Festus 45 *ed. Scal.*).

Curtĭus Rūfus, Q., historien latin, qui a écrit l'histoire d'Alexandre le Grand (*de Rebus gestis Alex. M.*) en 10 livres; les 2 premiers manquent et les 8 autres ne sont pas sans lacunes. Le style en est agréable, mais un peu déclamatoire. On ignore à quelle époque il vivait; il est probable cependant, d'après certains indices, que ce fut sous Vespasien.

Cutĭlĭæ Aquæ. Voy. *Aquæ* n° 3.

Cўănē (-ēs), Κυάνη, nymphe de Sicile, une des compagnes de Proserpine. Elle fut changée en fontaine, tant fut grande sa douleur après l'enlèvement de cette déesse (Ovid. *Met.* 5, 112).

Cyaneæ insulæ, Κυάνεαι νῆσοι ou πέτραι, auj. Urek-Jaki, 2 petites îles rocheuses à l'entrée du Bosphore de Thrace, dans l'Euxin; ce sont les *Planctæ* (Πλαγκταί, errantes) ou *Symplegades* (Συμπληγάδες, les entre-choquées) de la Fable, ainsi nommées parce qu'elles passaient pour avoir été autrefois mouvantes et qu'elles écrasaient en se rapprochant tout navire qui tentait de franchir le passage. Après que le navire Argo eut réussi à passer outre, elles devinrent stationnaires (Herodt. 4, 85; Apollon. 2, 606; Dion. *Per.* 144; Strab. 8, 319; Ovid. *Trist.* 1, 9, 34; Plin. 6, 12).

Cўănēē (-ēs), Κυανέη, fille de *Mæander,* mère de *Caunus* et de *Byblis* (Ovid. *Met.* 9, 451).

Cyaxarēs, Κυαξάρης, roi de Médie (634-594 av. J.-C.), fils de Phraorte, et petit-fils de Déjocès. Ce fut le plus belliqueux des rois mèdes, et il introduisit dans ses États de grandes réformes militaires. Il fit la guerre avec les Assyriens, les Scythes et Alyatte, roi de Lydie (voy. *Alyattes*). Cyaxare mourut en 594 et eut pour successeur son fils Astyage. Xénophon parle d'un Cyaxare II, roi des Mèdes, et fils d'Astyage. Sur ce prince voy. *Cyrus* (Herodt. 1, 46, 73, 103; Xen. *Cyr.*).

Cўbēlē. Voy. *Rhea.*

Cybistra (-ōrum), Κύβιστρα, ancienne v. de l'Asie Mineure, située au pied du mont Taurus, dans la partie de la Cappadoce qui borne la Cilicie (Cic. *ad Fam.* 15, 2, 4; *ad Att.* 5, 18, 20). Strab. la place à 300 stades (30 milles géogr.) de Tyane; mais c'est sans doute une autre v. qu'on ne saurait identifier avec la première.

Cўclădes (-um), Κυκλάδες, les Cyclades, groupe d'îles dans la mer Égée, ainsi nommées de κύκλος, cercle, parce qu'elles formaient un cercle autour de Délos, la plus importante d'entre elles

(Nep. *Milt.* 2; Plin. 4, 12; Mela 2, 7; Strab. 10; Dionys. *Per.*; Ovid. *Met.* 2, 64; Virg. *Æn.* 3, 127; 8, 692; Sil. 4, 247).

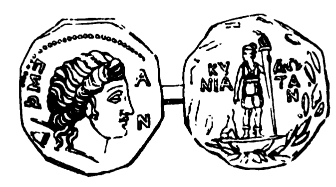
Cȳclōpes et **Cȳclōpes** (-**um**), Κύκλωπες (c.-à-d. êtres qui n'ont qu'un œil circulaire au milieu du front). Les Cyclopes sont différemment représentés dans les différents écrivains. Dans Homère, c'est une race de pasteurs anthropophages, ayant des formes athlétiques et repoussantes. Ils habitaient le S.-O. de la Sicile ou la Trinacrie, n'avaient ni lois ni villes et se souciaient fort peu de Jupiter. Leur chef était Polyphème (Hom. *Od.* 1, 92; 9, 106, 416). La fable qui nous les représente comme n'ayant qu'un œil se fonde sur ce que Polyphème, ayant eu un œil crevé, n'y voyait plus. — Dans Hésiode, les Cyclopes sont des Titans, fils d'Uranus et de Gé (le Ciel et la Terre); ils sont au nombre de 3 et s'appellent: *Argès* (l'éclair), *Stéropès* (la foudre), *Brontès* (le tonnerre), et n'ont qu'un œil au milieu du front. Ils furent précipités dans le Tartare par Cronos, mais Jupiter les délivra, et, par reconnaissance, ils lui forgeaient la foudre et les éclairs et firent présent à Pluton d'un casque, à Neptune d'un trident. Dans la suite, ils furent tués par les traits d'Apollon, indigné de ce qu'ils avaient fourni à Jupiter la foudre dont il frappa Esculape (Hésiod. *Theog.* 140). — Une tradition plus moderne regardait les Cyclopes comme les ouvriers forgerons de Vulcain (*Hephæstos*). Les volcans étaient considérés comme les forges de ce dieu; tel était surtout, d'après la tradition, le mont Etna en Sicile, ainsi que les îles du voisinage. Comme aides de Vulcain, ils fabriquent avec l'airain l'armure des dieux et des héros. Leur nombre n'est plus borné à 3; et, outre les noms donnés par Hésiode, nous trouvons encore ceux de *Pyracmon* (πῦρ, feu, ἄκμων, enclume) et *Acamas* (ἀ priv. et κάμνω, l'infatigable). — On a donné le nom de murailles cyclopéennes à ces murs construits d'énormes blocs de pierre brute et irrégulière, dont on voit encore auj. des restes à Mycènes, à Tirynthe, et dans d'autres parties de la Grèce et même en Italie, et qui sont probablement l'œuvre des Pélasges. Les générations postérieures, frappées de la grandeur de ces masses, en ont attribué la construction à une race fabuleuse de Cyclopes (Apollod. 1, 1, 2; Theocr. *Eid.* 1; Strab. 8; Thuc. 6, 2; Virg. *G.* 4, 170; *Æn.* 6, 630; 8, 418; 11, 263; Ovid. *Met.* 13, 780; 14, 249).

Cycnus ou **Cygnus** (-**i**), Κύκνος, 1) fils d'Apollon et d'*Hyrié*, fut métamorphosé en cygne. — 2) fils de Neptune, père de Ténès et d'Hémithée (voy. TENES). Dans la guerre de Troie, il fut tué par Achille et son corps fut changé en cygne (Ovid. *Met.* 12, 3). — 3) fils de Sthénélus, roi des Liguriens, ami et parent de Phaéthon; Apollon le métamorphosa en cygne et le plaça parmi les astres (Ovid. *Met.* 2, 367; Virg. *Æn.* 10, 189; Paus. 1, 30).

Cȳdippe (-**es**), Κυδίππη, 1) jeune fille aimée d'*Acontius*, voy. ce nom. — 2) une des Néréides, compagnes de Cyrène (Virg. *G.* 4, 339). — 3) femme d'Anaxilaüs (Herodt. 7, 165).

Cydnus (-**i**), Κύδνος, riv. de la *Cilicia Campestris*, qui a sa source dans le Taurus et traverse la v. de Tarse; elle est fameuse pour la fraîcheur de ses eaux. Alexandre, pour s'y être baigné imprudemment, faillit perdre la vie (Curt. 3, 4; Justin. 11, 8).

Cȳdōnia (-**æ**), Κυδωνία, auj. Khaura, une des principales v. de la Crète, rivale de *Cnossus* et de *Gortyna;* elle était située sur la côte N.-O. et tirait son nom des *Cydones*, Κύδωνες, race crétoise placée par Homère dans la partie O. de l'île. C'est de *Cydonia* que les coings (*Cydonia mala*) furent importés en Italie. Ses habitants étaient comptés parmi les meilleurs archers (Ovid. *Met.* 8, 32; Virg. *Æn.* 12, 858; Sil. 2, 109; Liv. 37, 60; Lucan. 7, 229).



Cydonia en Crète.

Cyllărus (-i), Κύλλαρος, beau centaure, tué aux noces de Pirithoüs (Ovid. *Met.* 14, 408). C'était aussi le nom d'un cheval de Castor, suiv. Sénèque, Val. Flacc., et Claudien; de Pollux, selon Virg. *G.* 3, 90.

Cyllēnē (-es), Κυλλήνη, 1) la plus haute montagne du Péloponnèse sur les confins de l'Arcadie et de l'Achaïe, consacrée à Hercule qui avait un temple sur le sommet; c'est là, selon la tradition, que le dieu était né; d'où l'épithète de *Cyllēnius* (Lucan. 1, 663; Hor. *Ep.* 13, 13; Virg, *Æn.* 8, 139; Ovid. *Met.* 13, 146; *A. A.* 3, 147; Paus. 8, 17). — 2) port de l'Élide.

Cȳlōn (-ōnis), Κύλων, Athénien de noble famille, épousa la fille de Théagène, tyran de Mégare. Il remporta (630 av. J.-C.) une victoire aux jeux Olympiques. Encouragé par l'oracle de Delphes, il s'empara de l'Acropole, dans l'intention de se faire lui-même tyran d'Athènes. Pressé par la famine, Cylon et ses adhérents furent obligés de se réfugier auprès de l'autel de Minerve. L'archonte Mégaclès, Alcméonide, les décida à quitter cet asile en leur promettant la vie sauve; mais à peine furent-ils au pouvoir de leurs ennemis, qu'ils furent mis à mort (Hérodt 5, 71; Thuc. 1, 126; Plut. *Sol.* 12).

Cȳmē (-ēs), Κύμη, la plus considérable des cités éoliennes de l'Asie Mineure, située sur la côte de l'*Æolis*, sur une baie à laquelle elle donne son nom (*Cumæus sinus*, et aussi *Elaïticus S.*). Ce fut la métropole de *Cumæ* en Campanie (Herodt. 8, 130; Liv. 4, 44; Tac. *Ann.* 2, 47).



Cymé en Eolide.

Cynægīrus (-i), Κυναίγειρος, frère du poëte Eschyle, se distingua par sa valeur à la bataille de Marathon (490 av. J.-C.). Suivant Hérodote, au moment où les Perses essayèrent de s'échapper par mer, Cynégire saisit un des vaisseaux pour le ramener, mais il tomba après avoir eu la main droite tranchée (Herdot. 6, 114; Justin. 8. 9).

Cynēsii (-ōrum) ou **Cynētes** (um), Κυνήσιοι, Κύνητες, peuple qui, selon Hérodote, habitait à l'extrémité occidentale de l'Europe, au-delà des Celtes, probablement en Espagne, sur les deux rives de l'Anas (Herodt. 2, 33).

Cȳnŏsargēs, τὸ Κυνόσαργες, le Cynosarge, gymnase consacré à Hercule, hors des murs d'Athènes, à l'E. de la v., et destiné à ceux qui n'étaient pas de pur sang athénien. C'est là qu'enseigna Antisthène, le fondateur de l'école cynique (Herodt. 5, 63; 6, 116; Paus. 1, 19, 3; Diog. L. 5, 94).

Cȳnoscĕphălæ (Κυνὸς κεφαλαί, c.-à-d. têtes de chien), nom de deux collines près de Scotussa en Thessalie, où Flaminius remporta sa célèbre victoire sur Philippe de Macédoine, en 197 av. J.-C. (Plut. *Flamin.*; Liv. 33, 7.)

Cȳnossēma (Κυνὸς σῆμα, tombeau du chien), cap de la Chersonnèse de Thrace près de *Madytus*, ainsi nommé parce qu'il était supposé avoir été le tombeau d'Hécube, préalablement changée en chienne (Ovid. *Met.* 13, 569; Thuc. 8, 104, 105; Strab. 13, 595).

Cȳnŏsūra (-æ), Κυνοσουρά (queue du chien), — 1) promontoire de l'Attique, au S. de Marathon (Herodt. 8, 76). — 2) Κυνοσουρά, nymphe de l'Ida en Crète, et une des nourrices de Jupiter, qui la plaça parmi les astres. Voy. *Arctos* (Ovid. *Fast.* 3, 107).

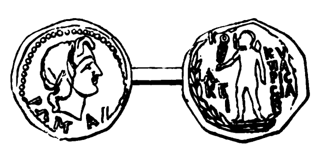
Cynthus (-i), Κύνθος, le Cynthe, montagne de l'île de Délos, lieu de naissance d'Apollon et de Diane, appelés de là *Cynthius* et *Cynthia*, le dieu, la déesse du Cynthe (Virg. *G.* 3, 36; Ovid. *Mèt.* 6, 304; *Fast.* 3, 346).

Cȳnūria (-æ), Κυνουρία, district sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, dont les Argiens et les Spartiates se disputèrent souvent la possession les armes à la main. Les Spartiates finirent par s'en rendre maîtres vers 550 av. J.-C.

Cynus (-i), principal port de mer

des Locriens Opontiens (Paus. 10, 1).

Cўpărissĭa (-æ), Κυπαρισσία, v. de Messénie, sur la côte O., sur un promontoire et une baie du même nom. Homère (*Il.* 11, 593) parle d'une v. de *Cyparisseis,* où régnait Nestor, et qui est probablement la même, bien que Strabon la place en Triphylie.



Cyparissia en Messénie.

Cўpărissus (-i), Κυπάρισσος, 1) fils de Télèphe, qui, ayant tué par mégarde son cerf favori, en éprouva une douleur inconsolable et fut changé en cyprès (Ovid, *Met.* 10, 121). — 2) petite v. de Phocide, sur le Parnasse, près de Delphes (Mela, 2, 3).

Cўprus (-i), Κύπρος, Chypre, appelée par les Turcs Kebris, grande île de la Méditerranée, au S. de la Cilicie et à l'O. de la Syrie; elle a environ 140 milles de longueur, et 50 dans sa plus grande largeur. Elle était et est encore célèbre par sa fertilité. Sa plus vaste plaine, appelée plaine Salaminienne, est située dans la partie E. de l'île près de Salamine. Les rivières ne sont guère que des torrents qui descendent des montagnes et sont la plupart à sec en été. Chypre fut colonisée par les Phéniciens et par les Grecs, et elle fut sujette, à diverses époques, des Égyptiens, des Perses et des Romains. Ces derniers la réduisirent en province, en 58 av. J.-C. Chypre était un des principaux siéges du culte de Vénus, appelée de là *Cypris* ou *Cypria :* il y avait été introduit par les Phéniciens (Strab. 15; Flor. 3, 9; Justin. 18, 5; Plin. 12, 24; 33, 5; 36, 26; Mela, 2, 7).

Cypsĕla (-ōrum), τὰ Κύψελα, 1) v. d'Arcadie, sur les frontières de la Laconie (Thuc. 5, 33; Paus.). — 2) v. de Thrace sur l'Hèbre et sur la *via Egnatia* (Strab. 7, 422; Athen. 11, 469).

Cypsĕlus (-i), Κύψελος, tyran de Corinthe (655-625 av. J.-C.), ainsi nommé parce que, lorsqu'il était enfant et menacé de mort par les Bacchiades (noblesse dorienne de Corinthe), sa mère le sauva, en le cachant dans un coffre (κυψέλη). Il eut pour successeur son fils Périandre (Paus. 3, 17; Cic. *Tusc.* 5, 37; Herodt. 1, 114; 5, 92; Aristot. *Polit.*).

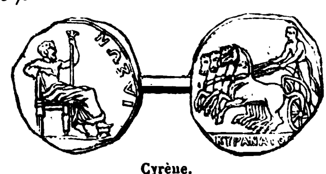
Cўrēnē (-es), Κυρήνη, 1 fille d'Hypseus, mère d'Aristée, qu'elle eut d'Apollon. Elle fut emmenée par ce dieu du mt Pélion en Libye, où elle donna son nom à la ville de Cyrène (Virg. 6, 4, 321; Justin. 13, 7; Pindar. *Pyth.* 9). — 2) v. grecque importante, située dans le N. de l'Afrique, entre Alexandrie et Carthage. Elle fut fondée par Battus (631 av. J.-C.) qui y conduisit une colonie de l'île de Théra, et qui y régna lui et ses descendants pendant huit générations. Elle était à 80 stades (8 milles géogr.) de la côte, sur un magnifique plateau, à 1800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus tard, Cyrène tomba sous la domination des Ptolémées d'Égypte, puis forma, avec l'île de Crète, une des provinces de l'empire romain. Les ruines de cette ville, près de Grenneh, sont considérables. Elle fut le lieu de naissance de Callimaque, d'Ératosthène et d'Aristippe. Le territoire de Cyrène, nommé *Cyrenaïca,* la Cyrénaïque, renfermait aussi les villes grecques de *Barca, Teuchira, Hesperis,* et d'*Apollonia,* qui était le port de Cyrène. Sous les Ptolémées *Hesperis* devint *Berenice; Teuchira* prit le nom d'*Arsinoë,* et *Barca* fut entièrement éclipsée par son port, érigé en ville sous le nom de *Ptolemaïs.* Le pays fut alors généralement désigné sous le nom de *Pentapolis,* à cause de ses cinq villes : Cyrène, Apol-



Cyrène en Afrique.

lonie, Ptolémaïs, Arsinoë et Bérénice

(Herodt. 3 et 4; Paus. 10, 13; Strab. 17; Mela, 1, 8; Plin. 5, 5; Tac. *Ann.* 3, 70).



Cyrène.

Cȳreschăta (-æ), ou **Cȳrŏpŏlis** (-is), Κυρέσχατα, Κύρου πόλις, v. de la Sogdiane, sur le *Jaxartes*, la plus lointaine des colonies fondées par Cyrus, et la dernière v. du royaume de Perse; elle fut détruite, après plusieurs révoltes, par Alexandre le Grand (Strab. 11, 11, p. 517; Arrian. *Anab.* 4, 2 et suiv.; Ptol.).

Cyrnus (-i), Κύρνος, nom grec de l'île de Corse (*Corsica*), d'où l'adj. *Cyrnēus*, employé par les poëtes latins.

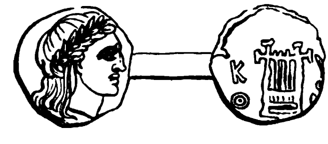
Cyrrhesticē (-ēs), Κυῤῥηστική, et Κυῤῥεστική, nom donné sous les Séleucides à la province de Syrie, située entre la Commagène au N. et la plaine d'Antioche au S. (Plin. 5, 23; Cic. *Att.* 5, 18; Strab. 16, 2, 751.)

Cȳrus (-i), Κῦρος, 1) C. l'Ancien, fondateur de l'empire des Perses. L'histoire de sa vie fut entremêlée dans l'antiquitéde récits fabuleux et romanesques. Suivant la légende conservée par Hérodote, Cyrus était le fils de Cambyse, noble persan, et de Mandane, fille du roi des Mèdes Astyage. Par suite d'un songe, qui semblait présager que son petit-fils deviendrait le maître de l'Asie, Astyage remit l'enfant, dès qu'il fut né, à Harpagus, avec ordre de le faire périr. Mais celui-ci confia l'enfant à un berger, et la femme de ce berger voulut le nourrir. A l'âge de dix ans, il donna des marques de sa royale origine par ses manières princières, et ayant été envoyé à Astyage dans une députation, sa naissance fut découverte; il fut reconnu pour le petit-fils d'Astyage. Sur l'avis des Mages, qui déclarèrent le songe accompli, puisque Cyrus avait été fait roi en jouant, on l'envoya en Perse chez ses parents. Devenu grand, il conduisit les vaillants montagnards de la Perse contre Astyage, le défit dans une bataille, et le fit prisonnier (559 av. J.-C.). Les Mèdes acceptèrent Cyrus pour roi, et ce fut ainsi que la suprématie jusque-là exercée par eux passa aux Perses. Cyrus alors se prépara à conquérir les autres parties de l'Asie. En 546, il renversa la monarchie lydienne et fit Crésus prisonnier (voy. *Crœsus*). Les villes grecques de l'Asie Mineure furent soumises par son général Harpagus. Il tourna ensuite ses armes contre l'empire babylonien et prit la capitale, Babylone, en détournant le cours de l'Euphrate qui a traversait, de sorte que ses soldats y entrèrent par le lit même du fleuve. C'était en 588. Il entreprit ensuite une expédition contre les Massagètes, peuple scythique, mais il fut défait et tué dans la bataille. Tomyris, reine des Massagètes, lui fit couper la tête, et la plongea dans une outre remplie de sang humain; en disant : « Rassasie-toi de sang! » Il fut tué en 529. Son successeur fut Cambyse. — Le récit de Xénophon est très-différent. Selon lui, Cyrus fut élevé à la cour de son grand-père; il servit dans l'armée des Mèdes, sous son oncle Cyaxare II, le fils et le successeur d'Astyage, dont Hérodote ne parle point; il fit la guerre contre Babylone comme simple général de Cyaxare; épousa la fille de ce prince et mourut tranquillement dans son lit. Mais Xénophon n'a songé qu'à tracer le tableau de ce qu'un prince sage et juste doit faire, et son récit peut n'être pas considéré comme une véritable histoire, mais comme un roman (Herodt. 1, 75 et suiv.; Diod. 1; Justin. 1, 5 et 7; Xen. *Cyrop.*). — 2) *Cyrus le Jeune*, second fils de Darius Nothus, roi de Perse et de Parysatis, fut nommé par son père au commandement des parties maritimes de l'Asie Mineure et satrape de Lydie, de Phrygie, et de Cappadoce (407 av. J-C.). Il aida Lycurgue et les Lacédémoniens au moyen de sommes d'argent considérables dans leur guerre contre les Athéniens. C'était un prince hardi et ambitieux. A l'avénement de son frère aîné, Artaxerxès Mnémon, au trône de Perse, il résolut de le détrôner, et, pour accomplir son dessein, il engagea à son

service 13,000 Grecs mercenaires, partit de Sardes au printemps de l'année 401, et, après avoir traversé l'Euphrate, à Thapsaque, il descendit le fleuve jusqu'à la plaine de Cunaxa, à 500 stades de Babylone. Là il rencontra l'armée royale. Dans la bataille qui fut livrée, les troupes grecques furent victorieuses, mais Cyrus fut tué. Le caractère de ce prince est dépeint par Xénophon sous les plus brillantes couleurs. Il est vrai de dire que son ambition était soutenue par toutes les qualités dont l'éclat séduit et gagne les cœurs (Plut. *Artax.*; Diod. 14; Justin. 5, 11; Xenoph. *Hell.* 1, 4, 1; *Anab.*). — 3) grande rivière d'Arménie, auj. Kur, qui a sa source dans le Caucase, traverse l'Ibérie, et, après avoir formé la limite entre l'Albanie et l'Arménie, rejoint l'Araxe, et se jette dans la partie O. de la mer Caspienne.

Cўthēra (-æ), Κύθηρα, auj. Cerigo, île située devant la pointe S.-E. de la Laconie, avec une v. de même nom dans l'intérieur, dont le port était appelé *Scandēa*. Elle fut colonisée de bonne heure par les Phéniciens, qui y introduisirent le culte de Vénus, qui la rendit célèbre. De là le nom de Cythérée (*Cytheræa*, *Cythereis*) donné à cette déesse. Selon quelques traditions, ce fut dans le voisinage de cette île qu'elle sortit de l'écume de la mer (Virg. *Æn.* 1, 262, 10, 5; Paus. 3, 33; Ovid. *Met.* 4, 288; 15, 386; *Fast.* 4, 15; Herodt. 1, 29).

Cythnus (-i), Κύθνος, auj. Thermia, île de la mer Égée, une des Cyclades.

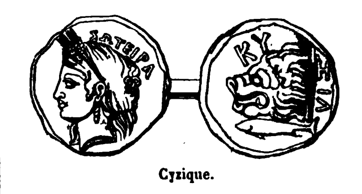


Cythnus.

Cytinium (-i), Κυτίνιον, une des quatre villes de la Doride, sur le Parnasse.

Cўtōrus ou **Cўtōrum** (-i), Κύτωρος ou -ον, v. sur la côte de Paphlagonie, établissement commercial de Sinope, situé au pied de la montagne du même nom, et célèbre pour ses buis (Catull. 4, 13; Ovid. *Met.* 4, 311; Virg. *G.* 2, 437; Strab. 11).

Cyzĭcus (-i), Κύζικος, Cyzique, une des plus anciennes et plus puissantes cités grecques de l'Asie Mineure, bâtie sur une île du même nom dans la Propontide (mer de Marmara). Cette île est située tout près du rivage de Mysie, auquel elle fut jointe par deux ponts et plus tard (sous Alexandre le Grand) par un môle, devenu un isthme considérable. Les faits les plus remarquables de son histoire sont son affranchissement du joug des Perses après la paix d'Antalcidas et son héroïque résistance à Mithridate (75 av. J.-C.), qui lui valut le rang de « *libera civitas* » cité libre (Cic. *De imp. Pomp.* 8; *Arch.* 9; Plut. *Luc.* 9-12; Suet. *Tib.* 37; Tac. *Ann.* 4, 36).



Cyzique.

D

Dae. Voy. *Dahæ*.

Dācia (-æ), province romaine, située entre le Danube et les monts Carpatiens; elle comprenait la moderne Transylvanie, la Valachie, la Moldavie et une partie de la Hongrie. Les Daces étaient de la même race et de la même langue que les Gètes et passaient à cause de cela pour être d'origine thrace. C'était un peuple brave et belliqueux. Sous le règne de Domitien, ils devinrent si formidables sous leur roi Décibale que les Romains furent obligés de leur payer un tribut pour obtenir la paix. Trajan délivra l'empire de cette honte; il traversa le Danube, et, après une guerre de cinq ans (101-106), il conquit le pays, et en fit une province romaine. En dernier lieu, la Dacie fut envahie par les Goths; et Aurélien, considérant comme plus prudent de faire du

Danube la frontière de l'empire, abandonna la Dacie aux barbares, transporta les habitants romains en Mésie, et donna le nom de *Dacia Aureliana* à la partie de la province, le long du Danube, où ils s'établirent.

Dactȳli (**-ōrum**), êtres fabuleux, à qui l'on rapporte la découverte du fer et l'art de le travailler par le feu. Le mont Ida, en Phrygie, passait pour avoir été leur première demeure : aussi les appelait-on ordinairement Dactyles Idéens. En Phrygie ils furent initiés au culte de Rhea ou Cybèle. Ils sont quelquefois confondus avec les Curètes, les Corybantes et les Cabires. Voy. ces noms.

Dædălus (**-i**), Δαίδαλος, Dédale, personnage mythologique, sous le nom duquel les auteurs grecs personnifient le premier développement des arts de la sculpture et de l'architecture, spécialement chez les Athéniens et chez les Crétois. On l'appelle quelquefois Athénien, d'autres fois Crétois, parce qu'il vécut longtemps en Crète. Il s'adonna à la sculpture et fit de grands progrès dans cet art. Il instruisit le fils de sa sœur, Calos, Talus ou Perdix, qui bientôt le surpassa en habileté; Dédale le tua par jalousie (voy. *Perdix*). Condamné à mort par l'Aréopage, il vint en Crète où son talent lui obtint l'amitié de Minos. Il fit la fameuse génisse de bois pour Pasiphaé; quand Pasiphaé eut donné naissance au Minotaure, Dédale construisit le Labyrinthe à Gnosse, pour séjour du monstre. Pour sa participation à cette affaire Dédale fut emprisonné par Minos; mais Pasiphaé le délivra; et comme Minos avait placé tous ses vaisseaux sur la côte de Crète, Dédale se fit des ailes à lui-même et à son fils Icare. Dédale parvint sans danger à Cumes, en Italie, selon quelques traditions. Il passa alors en Sicile où il reçut l'hospitalité de Cocalus. Minos, qui navigua vers la Sicile pour le poursuivre, fut tué par Cocalus ou par ses filles. Plusieurs ouvrages d'art étaient attribués à Dédale, en Grèce, en Italie, en Libye et dans les îles de la Méditerranée. Il naquit au moment où les arts commençaient à se développer. Le nom de *Dædala* était donné aux statues de bois, ornées de dorures, de brillantes couleurs, et de draperies vraies, ce qui est la première forme connue des images des dieux (Paus. 1, 7 et 9; Diod. 4; Ovid. *Met.* 8, *Fab.* 3; *Heroid.* 4; *A. A.* 2; *Trist.* 3, 4; Hygin. *Fab.* 40; Virg. *Æn.* 6, 14; Apollod. 3, 1; Hérodt. 7, 170).



Dédale et Icare.
(Zoëga, Bassirilieri di Roma, tav. 44.)

Dăhæ (**-ārum**), grand peuple scythe, qui menait une vie nomade sur une grande étendue de pays, à l'E. de la mer Caspienne, en Hyrcanie (Daghestan), sur les bords du Margus, de l'Oxus et aussi de l'Iaxarte (Arrian. 3, 11, 3; 5, 12, 2; Curt. 7, 3; Liv. 35, 48; 37, 38; Tac. *Ann.* 11, 10).

Dalmatia ou **Delmatia** (**-æ**), une partie de la contrée le long de la côte E. de la mer Adriatique, comprise sous le nom général d'*Illyricum* et séparée de la Liburnie au N. par le Titius (Kerka) et de l'Illyrie grecque au S. par le Drilo (Drino), correspondant ainsi à peu près à la Dalmatie moderne. La capitale était *Dalminium* ou *Delminium*, d'où le pays avait pris son nom. La ville la plus importante ensuite était *Salona*, résidence de Dioclétien. Les Dalmates étaient un peuple brave et belliqueux, qui causa bien du trouble aux Romains. En 119 av. J.-C., leur pays fut envahi par L. Métellus, qui reçut le surnom de Dalmaticus; mais ils continuèrent d'être indépendants. En 39 ils furent défaits par Asinius Pollion, dont Horace (Od. 2, 1, 16) célèbre le triomphe; mais ils ne furent définitivement soumis qu'en 23 par Statius Taurus. Ils prirent part à la grande révolte de Pannonie sous leur chef *Bato*;

mais après une guerre de quatre ans ils furent de nouveau réduits par Tibère (9 ap. J.-C.).

Dalminium. Voy. *Dalmatia*.

Damalis (-is) ou **Bous (-i)**, petite place en Bithynie, sur la côte du Bosphore de Thrace, au N. de Chalcédon; célèbre dans la tradition pour avoir été le lieu de repos d'Io (Polyæn. 5, 43).

Damaratus. Voy. *Demaratus*.

Damascus (-i), une des plus anciennes villes du monde, mentionnée comme existant au temps d'Abraham (*Gen. XIV*, 15), située dans la contrée appelée plus tard Cœlé-Syrie, sur les deux rives du *Chrysorrhoas* ou *Bardines* (Burada). Ses fruits étaient célèbres dans les temps anciens comme dans les temps modernes. Sa situation est une des plus belles du monde. Pendant une longue période, Damas fut le siége d'un royaume indépendant, appelé royaume de Syrie, et qui fut soumis par les Assyriens et passa successivement sous la domination des Babyloniens, des Perses, des rois grecs de Syrie et des Romains. Elle fut très-florissante sous les empereurs romains. Dioclétien y établit une grande manufacture d'armes; de là l'origine des fameuses lames de Damas. Sa position sur une des grandes voies de l'Asie lui donne une grande importance (Arrian. 2, 11, 15; 3, 12 sq.).



Damas.

Damasippus (-i), 1) sénateur romain, combattit dans les rangs des Pompéiens en Afrique, et périt en 74 av. J.-C. (Sall. *Catil.* 51; Cic. *Fam.* 9, 21, 3). — 2) contemporain de Cicéron, qui le mentionne comme un amateur de statues; il dit lui avoir acheté un jardin. C'est probablement le même personnage que le Damasippe ridiculisé par Horace (*Satire II*, 3, 16, 64). Il paraît d'après Horace que ce Damasippe avait fait faillite: pour cela il voulut se donner la mort; mais, arrêté par le stoïcien Stertinius, il se fit lui-même stoïcien ou du moins affecta de porter la longue barbe de cette secte (Cic. *Fam.* 7, 23, 2; *ad Att.* 12, 29, 2; 33, 1).

Damastes, de Sigée, historien grec et contemporain d'Hérodote et d'Hellanicus de Lesbos; ses ouvrages sont perdus.

Damastium (Δαμάστιον), v. d'Épire, mentionnée par Strab. comme possédant des mines d'argent. On ne rencontre ce nom dans aucun autre écrivain; mais on a plusieurs monnaies portant l'épitaphe Δαμάστινον (Eckel, vol. 2, p. 164).



Damastium.

Damia Demeter

Damnonii (-ōrum), 1) ou **Dumnonii** ou **Dumnunii**, peuple puissant du S.-O. de la Bretagne, qui habitait le Cornouailles, le Devonshire, et la partie O. du Somersetshire; on appela de son nom le promontoire Damnonium ou Ocrinum (C. Lizard) dans le Cornouailles. — 2) ou Damnii, peuple du N. de la Bretagne, habitait une partie du Perth, de l'Argyle, du Sterling et du Dumbartonshire.

Damo, fille de Pythagore et de Théano, à qui Pythagore confia ses écrits avec défense de les donner à qui que ce fût. Elle observa strictement cet ordre, quoiqu'elle fût dans une extrême pauvreté et qu'elle eût reçu plusieurs demandes pour les vendre (Diog. Laert., *Pyth.*).

Dāmŏcles (-is), Syracusain, un des compagnons et des flatteurs de Denys l'Ancien. Damoclès ayant fort exalté le bonheur de Denys à cause de ses richesses et de son pouvoir, le tyran l'invita à éprouver quel était en réalité son bonheur et le plaça à un magnifique banquet; Denys avait fait suspendre une épée

sur sa tête; cette épée n'était retenue que par un mince cheveu. Horace fait allusion à cette histoire (*Carm. III*, 1, 17). Cic. *Tusc.* 5, 21.

Dāmon (**-ōnis**), 1) d'Athènes, célèbre musicien et sophiste, maître de Périclès, avec lequel il vécut dans la plus grande intimité. Il passait pour avoir été aussi le maître de Socrate. — 2) Pythagoricien, ami de Phintias ou Pythias. Lorsque ce dernier eut été condamné à mort par Denys le Tyran, il obtint du tyran d'aller arranger ses affaires de famille : Damon s'offrit pour caution. Pythias arriva au temps dit, et Denys fut si émerveillé qu'il fit grâce au coupable et entra en tiers dans leur amitié (Val. Max. 4, 7.)

Damoxĕnus (**-is**), poëte comique athénien, appartient à la nouvelle comédie et un peu à la moyenne.

Dana (**-æ**), grande ville de Cappadoce, probablement la même que *Tyana*.

Danaë (**-es**), fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée dans une tour d'airain par son père, épouvanté par un oracle qui lui prédisait que son petit-fils le tue rait. Elle y devint mère de Persée; Jupiter l'avait visitée sous la forme d'une pluie d'or. Acrisius l'enferma dans un coffre avec son enfant et la jeta à la mer; le coffre flotta jusqu'à l'île de Sériphe où ils furent recueillis par Dictys (voy. *Perseus*). Une légende italienne rapporte que Danaé vint en Italie, bâtit la ville d'Ardée, et épousa Pilumnus, qui la rendit mère de Daunus, l'ancêtre de Turnus. Simonid. *Fragm.*; Ovid. *Met.* 4, 611; *A. A.* 3, 415; *Amor.* 2, 19, 27; Hor. *Od.* 3, 16; Apollod. 2, 2, 4; Stat. *Theb.* 1, 255; Virg. *Æn.* 7, 410.

Danai (voy. Danaus).

Danaïdes (**-um**), les cinquante filles de Danaüs (voy. *Danaus*).

Danăla (**-ōrum**), ville sur le territoire des *Trocmi*, dans le N.-E. de la Galatie; ce fut là que Lucullus, dans la guerre contre Mithridate, résigna le pouvoir entre les mains de Pompée.

Danapris (voy. Borysthenes).

Danastris (voy. Tyras).

Danaüs (**-i**), fils de Bélus, frère jumeau d'Ægyptus. Bélus avait assigné la Libye à Danaüs, mais ce dernier, redoutant son frère et les fils de son frère, s'enfuit avec ses cinquante filles à Argos. Il y fut élu roi par les Argiens à la place de Gélanor, le monarque régnant. L'histoire du meurtre des cinquante fils d'Ægyptus par les cinquante filles de Danaüs est donnée à l'article *Ægyptus*. Il y eut une exception : Hypermnestre sauva la vie à son époux Lyncée, qui, selon la tradition commune, vengea plus tard la mort de ses frères en tuant Danaüs. Selon les poëtes les Danaïdes furent condamnées dans l'enfer à remplir un tonneau vide. De Danaüs les Argiens furent appelés Danaï, nom qui, comme celui d'Argiens, est souvent appliqué par les poëtes à tous les Grecs (Apollod. 2, 1; Paus. 2, 19; Hygin. *Fab.* 168; Herodt. 2, 91, 19; 7, 94).



Les Danaïdes (Visconti, Mus. Pio-clem. Vol. 4, tav. 36).

Danubius (**-i** : le Danube), fl. appelé | Ister par les Grecs, prend sa source au

mont Abnoba dans la forêt Noire, et se jette dans la mer Noire après un cours de 1770 milles. Le Danube formait la frontière N. de l'empire, excepté pendant le temps où la Dacie fut une province romaine. Dans la période romaine, le nom de *Danubius* s'appliquait au fleuve jusqu'à Vienne, et celui d'Ister, au reste.

Daphne (**-es**), 1) fille du dieu fluvial Pénée, en Thessalie, fut poursuivie par Apollon à cause de sa beauté; au moment où elle allait être prise par ce dieu, elle cria au secours et fut métamorphosée en un laurier (δάφνη); le laurier devint en conséquence l'arbre favori d'Apollon. — 2) lieu agréable, à 5 milles S. d'Antioche en Syrie, où l'on forma une espèce de parc ou de jardin de plaisance. Il était célèbre par un temple dédié à Apollon.

Daphnis (**-ĭdis**), berger sicilien, fils de Mercure et d'une nymphe, fut instruit par le dieu Pan à jouer de la flûte et fut regardé comme l'inventeur de la poésie bucolique. Une naïade envers qui il se montra infidèle le frappa de cécité. Alors Mercure le transporta au ciel.

Dardăni (**-ōrum**), Δάρδανοι, peuple de la Haute-Mésie; il occupait une partie de l'Illyrie.

Dardănia (**-æ**), 1) district de la Troade, le long de l'Hellespont et adjacent au territoire d'Ilium. Son peuple (Dardani) apparait dans la guerre de Troie, sous Énée, en alliance avec les Troyens; surtout chez les poëtes romains, les noms de ces deux peuples sont souvent pris l'un pour l'autre. — 2) ville de ce district. Voy. *Dardanus*, n° 2.

Dardănus (**-i**), 1) fils de Zeus (Jupiter) et d'Électre, ancêtre mythologique des Troyens et par ces derniers des Romains. Les traditions grecques le font ordinairement roi d'Arcadie, d'où il émigra d'abord en Samothrace et ensuite en Asie, où il reçut qques terres de Teucer : c'est sur ces terres qu'il bâtit la ville de Dardania. Son petit-fils *Tros* porta à Troie le Palladium qui avait appartenu à son grand-père. Suivant les traditions italiques, Dardanus était fils de Corinthus, prince étrusque de Corythe (Cortona); et, comme dans la tradition grecque, il émigra plus tard en Phrygie. — 2) *Dardanus* ou *Dardanum* ou *Dardanium*, ville grecque dans la Troade sur l'Hellespont, à 12 milles romains d'Ilium, bâtie par des colons éoliens, à qque distance de l'ancienne Dardania. De Dardanus vient le nom du Détroit des Dardanelles, par lequel on désigne maintenant l'Hellespont.

Dăres (**-ētis**), prêtre d'Héphæstus (Vulcain) à Troie, mentionné dans l'Iliade. L'antiquité lui attribuait une Iliade plus ancienne que les poëmes homériques (Ælian., *V. H.*, 11, 2). Cet ouvrage, qui fut sûrement composé par un sophiste, est perdu; mais il existe un ouvrage latin en prose en 44 chapitres, sur la destruction de Troie, avec ce titre : *Daretis Phrygii de Excidio Trojæ Historia*, et qu'on prétend être une traduction de l'ouvrage de Darès par Cornelius Nepos. Mais l'ouvrage latin est évidemment une composition postérieure; quelques-uns pensent qu'il fut écrit dans le douzième siècle.

Darius (**-i**), 1) roi de Perse (521-485), fils d'Hystaspe, fut un des sept chefs perses qui renversèrent l'usurpateur Smerdis. Ces sept chefs convinrent que celui dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil, serait roi. Celui de Darius ayant henni le premier, grâce à une ruse du valet, son maître fut salué roi (Herodt. 3, 70, 84; Justin. 1, 10). Il divisa l'empire en vingt satrapies, et assigna à chacune un tribut. Peu de temps après son avénement, les Babyloniens se révoltèrent, mais, après un siége de vingt mois, Babylone fut prise par un stratagème de Zopyre, vers 516. Alors il envahit la Scythie et pénétra dans l'intérieur de la moderne Russie; mais, après avoir perdu un grand nombre d'hommes par la famine, sans pouvoir atteindre son ennemi, il fut obligé de se retirer. A son retour en Asie, il envoya une partie de son armée sous le commandement de Mégabaze soumettre la Macédoine et la Thrace, qui devinrent tributaires de la Perse. Le plus important événement du règne de Darius, c'est le commencement de la grande guerre entre les Perses et les Grecs. L'histoire de cette guerre appartient aux biographies d'autres hommes (Aristagoras, Histiæus, Mardonius, Miltiades). En 501 les Grecs Ioniens se révoltèrent; ils furent secourus par les Athéniens, qui brûlèrent Sardes :

ce qui provoqua l'hostilité de Darius. Darius envoya contre les Grecs Mardonius, 492, et plus tard Datis et Artapherne, qui subirent une mémorable défaite à Marathon, 490 (Plut. *Arist.* 5; Herodt. 6, 102 et suiv.). Darius résolut encore d'envoyer contre les Athéniens toutes les forces de son empire; il avait l'intention de soumettre la Grèce; mais, après trois ans de préparatifs, son attention fut détournée par la rébellion de l'Égypte. Il mourut en 485, laissant l'exécution de ses plans à son fils Xerxès. — 2) roi de Perse, 424-405, nommé Ochus avant son avénement; il prit alors le surnom de Nothus, bâtard, parce qu'il était un des fils bâtards d'Artaxerxès Ier. Il obtint le trône en faisant mourir son frère Sogdianus; il épousa Parysatis, dont il eut deux fils : Artaxerxès II qui lui succéda et Cyrus le Jeune. Darius fut gouverné par des eunuques, et la faiblesse de son gouvernement laissa les satrapes se mettre en révolte. — 3) dernier roi de Perse, 336-331, nommé *Codomanus* avant son avénement. Il fut porté au trône par Bagoas, après le meurtre d'Arsès. L'histoire de la conquête de la Perse et de la mort de Darius est donnée à l'article Alexandre.

Dassarĕtii (**-ōrum**) ou **Dassaritæ**, ou **Dassaretæ** (**-arum**), peuple de l'Illyrie grecque, sur la frontière macédonienne; leur capitale était Lychnidus sur une éminence, sur le bord N. du lac Lychnitis qui fut ainsi appelé du nom de la ville (Liv. 2, 32; 45, 26).

Datămes (**-is**), général perse très-distingué; Carien de naissance, il était satrape de Cilicie sous Artaxerxès II (Mnémon); il se révolta contre le roi. Il défit les généraux qui furent envoyés contre lui, mais il fut à la fin assassiné, 462 av. J.-C. Cornélius Nepos, qui a écrit sa vie, l'appelle le plus brave et le plus capable de tous les généraux barbares, après Hamilcar et Hannibal.

Dătis (**-is**), Mède, qui commanda avec Artapherne l'armée perse qui fut défaite à Marathon, 490 av. J.-C.

Dătum ou **Dătus** (**-i**), ville de Thrace, sur le golfe Strymonien; soumise à la Macédoine; elle avait des mines d'or au mt Pangée, dans le voisinage; de là le proverbe : *une Datus de bonnes choses,* pour dire *beaucoup de bonnes choses.*

Daulis (**-idis**) ou **Daulia** (**-æ**), ancienne ville de Phocide, située sur une haute colline; célèbre dans la mythologie comme résidence du roi de Thrace *Tereus* et comme scène de la tragique histoire de Philomèle et de Procné. Depuis lors *Daulias* est le surnom de Procné et de Philomèle (Hom. *Il.* 2, 520; Thuc. 2, 29).

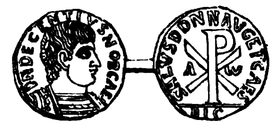
Daunia (voy. Apulia).

Daunus (**-i**), fils de Pilumnus et de Danaé, époux de Venilia, et ancêtre de Turnus.

Dĕcĕbălus (**i**), roi célèbre des Daces, à qui Domitien paya un tribut annuel. Il fut défait par Trajan et il se donna la mort; depuis, la Dacie devint une province romaine (Tac. *Agr.* 41; Suet. *Dom.* 6).

Decelea ou **-ia** (**-æ**), dème de l'Attique, au N.-O. d'Athènes, sur les frontières de la Béotie, près des sources du Céphise, assiégée et fortifiée par les Spartiates, pendant la guerre du Péloponèse.

Dĕcentius Magnus, frère ou cousin de Magnence, qui le créa César (351 apr. J.-C.). Après la mort de Magnence, il mit lui-même fin à ses jours (353).



Decentius, César rom., apr. J.-C. 351-353.

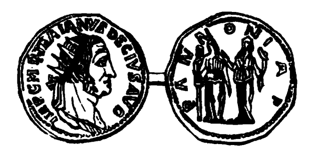
Decetiæ (**-æ** : Desize), ville des Éduens, dans la Gaule Lyonnaise, sur une île de la Loire.

Decidius Saxa (voy. Saxa).

Dĕcius (**-i**) **Mus** (**Muris**), P., plébéien, 1) consul en 340 av. J.-C. avec T. Manlius Torquatus, dans la grande guerre latine. Chacun des deux consuls eut une vision dans la nuit qui précéda la bataille avec les Latins; elle leur annonçait que le général d'un parti et que l'armée de l'autre étaient dévoués à la mort; alors les consuls convinrent que celui d'entre eux dont l'aile plierait se dévouerait lui-même à la

mort et l'ennemi à la destruction. Décius commandait l'aile gauche, qui céda : il accomplit le vœu, se jeta au plus épais des ennemis et y trouva la mort. Les Romains furent vainqueurs (Liv. 8, 6; Cic. *Div.* 1, 24, 51; *Tusc.* 1, 37, 89). — 2) fils du précédent; quatre fois consul, il imita l'exemple de son père à la bataille de Sentinum (295 av. J.-C.; (Liv. 10, 27). — 3) fils du précédent, consul en 279, dans la guerre contre Pyrrhus (Flor. 1, 18, 21).

Decius (-i), empereur romain (249-251 ap. J.-C.), natif de Pannonie et successeur de Philippe qu'il tua dans un combat. Il périt dans une bataille contre les Goths, avec son fils, 251. Sous son règne, les chrétiens furent persécutés avec une grande sévérité.



Décius, emp. rom., apr. J.-C. 249-251.

Decumates agri (Voy. Agri Decumates).

Deidamia (-æ), fille de Lycomède, dans l'île de Scyros. Quand Achille s'y cacha sous le déguisement d'une femme, elle eut de lui un fils qui fut Pyrrhus ou Néoptolème (Prop, 2, 9; Apollod. 3, 13).

Deioces (-is), premier roi de Médie, après que les Mèdes se furent affranchis de la domination des Assyriens; il régna de 709 à 656 av. J.-C. Il bâtit la ville d'Ecbatane, dont il fit la résidence royale. Il eut pour successeur son fils Phraorte (Herodt. 1, 96; Polyæn.).

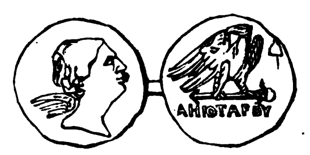
Deionides (-æ), fils de Dioné par Apollon, c.-à-d. Miletus.

Dēiphŏbe (-es), sibylle de Cumes, fille de Glaucus (Voy. Sibylla).

Dēiphŏbus (-i), fils de Priam et d'Hécube, qui épousa Hélène après la mort de Pâris. A la prise de Troie il fut tué et horriblement mutilé par Ménélas.

Dejanira (-æ), fille d'Althea et d'Œnée, et sœur de Méléagre. Acheloüs et Hercule aimèrent ensemble Déjanire, et combattirent pour la posséder. Hercule fut vainqueur et devint son mari. Elle fut la cause involontaire de la mort de son mari en lui présentant la tunique empoisonnée qu'elle tenait du centaure Nessus. De désespoir elle se donna la mort (voy. Hercule) (Ovid. *Met.* 8 et 9; Diod. 4; Senec. *Herc.* 8; Hygin. *fab.* 34).

Dējŏtărus (-i), tétrarque de Galatie, se joignit aux Romains dans leur guerre contre Mithridate et fut récompensé par le sénat qui lui donna le titre de roi. Dans la guerre civile il fut avec Pompée, il assista à la bataille de Pharsale, 48 av. J.-C. Il fut défendu par Cicéron devant César, dans la maison de ce dernier à Rome, par le discours *pro rege Dejotaro* qui existe encore.

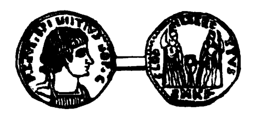


Déjotarus, tétrarque de Galatie.

Dēlium (-i), ville sur la côte de Béotie, sur le territoire de Tanagre, près de la frontière attique, ainsi nommée d'un temple d'Apollon, semblable à celui de Délos. Là les Athéniens furent défaits par les Béotiens, en 424 av. J.-C. (Thuc. 4, 100).

Delius (-i et **Delia** (-æ), surnom d'Apollon et d'Artémis (Diane), de l'île de Délos.

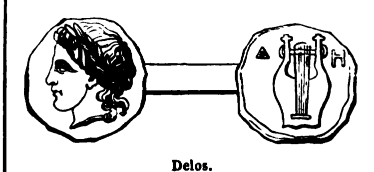
Delmātius ou **Dalmātius**, 1), fils de Constance Chlore et de sa seconde femme Theodora. Il reçut de son demi-frère, Constantin le Grand, le titre de censeur; il mourut avant d'en exercer les fonctions (335 ap. J.-C.). — 2) fils du précédent, fut créé César par Constantin le Grand, en 335; et, dans le par-



Delmatius, césar romain.

tage de l'empire, il reçut la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe pour sa part. Il fut mis à mort en 337 à la mort de Constantin.

Dēlos ou **Dēlus** (-i), la plus petite des îles appelées Cyclades, dans la mer Égée. Suivant une légende, elle fut tirée de l'Océan par un coup du trident de Neptune; et resta flottante jusqu'à ce que Jupiter l'attacha par des chaînes de diamant, afin qu'elle offrît un asile sûr à Latone pour l'enfantement d'Apollon et de Diane. Depuis lors elle fut le siége du culte d'Apollon. Nous apprenons par l'histoire que Délos fut peuplée par des Ioniens, pour lesquels elle fut le principal centre d'union politique et religieuse, au temps d'Homère. Elle fut plus tard le trésor commun de la confédération grecque pour résister aux Perses; plus tard ce trésor fut transporté à Athènes. Elle fut longtemps soumise à Athènes. Elle avait un commerce étendu qui s'accrut par la ruine de Corinthe: il s'y tenait un grand marché d'esclaves. La ville de Délos était située au pied du mt Cynthus (d'où le surnom d'Apollon : *Cynthius*), à l'ouest de l'île. Elle contenait un temple de Latone et le grand sanctuaire d'Apollon. Il y avait des jeux, appelés *Delia*, qui se célébraient tous les quatre ans, et fondés, dit-on, par Thésée. On assigne une origine pareille à la célèbre ambassade, *theoria*, que les Athéniens envoyaient chaque année à Délos. On attachait une grande importance à la conservation de la pureté de l'île; son caractère religieux la préserva, quoique non fortifiée, de tout pillage (Herodt. 6, 96; Thuc. 1, 96; Cic. *de Leg. Manil.* 18).



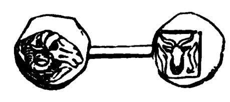
Delos.

Delphi (-ōrum : Kastri), petite ville de Phocide, mais une des plus célèbres de la Grèce à cause de l'oracle d'Apollon. Elle était située sur le penchant S. du mt Parnasse; ce côté de la montagne ressemblait à la *cavea* d'un théâtre. Elle était fermée au N. par une barrière de montagnes rocheuses, qui se



Vue de Delphes et du mont Parnasse.

rejoignaient au centre et formaient deux pics élevés entre lesquels coulait la fontaine Castalie. Elle était regardée comme le centre du globe et appelée pour cela : nombril de la terre. Elle s'appelait d'abord Pytho, nom sous lequel elle est mentionnée dans Homère. Delphes fut colonisée de très-bonne heure par les Doriens voisins de *Lycorea*. Le gouvernement était entre les mains d'un petit nombre de nobles familles d'origine dorienne. Parmi elles on prenait les magistrats et les prêtres. Le temple d'Apollon contenait d'immenses richesses; c'étaient non-seulement les offrandes des rois et des particuliers, mais encore les trésors particuliers de plusieurs peuples grecs, qui les y déposaient comme devant y être plus en sûreté. Au centre du temple était une petite ouverture dans la terre, d'où, de temps à autre, s'échappait une vapeur enivrante. Au-dessus de cette ouverture était un trépied, sur lequel s'asseyait la prêtresse, appelée Pythie, quand on la consultait. Les paroles qu'elle prononçait, après une exhalation de vapeur, passaient pour contenir la révélation d'Apollon. Elles étaient recueillies par les prêtres et communiquées ensuite sous forme de vers hexamètres. Si la Pythie répondait en prose, un poëte, préposé à cet office, mettait la réponse en vers. Les jeux Pythiens étaient célébrés à Delphes; c'est aussi là que se tenait une des deux assemblées des Amphictyons (Apollon. 2, 706; Diod. 16; Plut. *Def. Orac;* Paus. 10, 6; Ovid. *Met.* 10, 168).



Delphes.

Delta (voy. Ægyptus).

Demades (**-is**), orateur athénien qui appartint au parti macédonien et fut ennemi de Démosthène. Il fut mis à mort par Antipater (318 av. J.-C.).

Demaratus ou **Damaratus** (**-i**), 1) roi de Sparte, 510-491 av. J.-C.; il fut dépossédé par son collègue Cléomène, 491 av. J.-C. Darius le reçut avec amitié. Il accompagna Xerxès dans son invasion en Grèce. — 2) marchand noble de Corinthe, qui plus tard s'établit en Étrurie et devint le père d'Aruns et de Lucumon (Tarquinius Priscus).

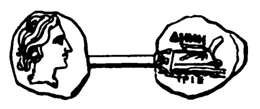
Dēmēter, appelée **Cĕres** (**-ĕris**) par les Romains : une des grandes divinités de la Grèce; elle était la déesse de la terre et son nom signifie probablement Terre-mère (γῆ μήτηρ). Elle était la protectrice de l'agriculture et de tous les fruits de la terre. Elle était fille de Cronos (Saturne) et de Rhéa, sœur de Zeus (Jupiter), par qui elle devint mère de Perséphoné (Proserpine). Jupiter, à l'insu de Cérès, avait promis Perséphoné à *Aïdoneus* (Pluton); tandis que la jeune fille sans soupçon cueillait des fleurs dans la plaine mysienne en Asie, la terre s'entr'ouvrit tout à coup et Proserpine fut enlevée par Pluton. Après avoir qqs jours cherché sa fille, Déméter apprit du Soleil que *Aïdoneus* avait ravi sa fille. Elle quitta l'Olympe avec colère et s'établit parmi les hommes, rendant heureux ceux qui la recevaient bien et châtiant ceux qui ne l'honoraient point. Elle vint chez *Celeus*, à Éleusis (voy. Celeus). Comme la déesse était continuellement triste et qu'elle ne laissait produire aucun fruit à la terre, Zeus envoya Hermès (Mercure) dans le monde infernal chercher Perséphoné. Pluton y consentit, mais fit manger à sa femme une partie d'une grenade. Déméter remonta à l'Olympe avec sa fille, mais comme cette dernière avait mangé dans le monde inférieur, elle dut passer un tiers de l'année avec Pluton. La terre redevint fertile. C'est là une ancienne légende conservée dans les hymnes d'Homère, mais elle fut modifiée dans les traditions postérieures. Dans les poëtes latins la scène du rapt est située près d'Enna en Sicile; et Ascalaphe, qui seul avait vu Proserpine manger quelque chose en enfer, révéla le fait et fut changé par Déméter en chat-huant (voy. Ascalaphus). Voici le sens de la légende : Perséphoné qui est emportée en enfer est la semence du blé, qui reste ensevelie sous terre une grande partie de l'année; Perséphoné qui retourne à sa mère est le blé, qui sort du sol et nourrit hommes et

animaux. Qques écrivains philosophes voient là-dessous le symbole de l'immortalité de l'âme et de la mortalité du corps. — D'autres légendes sur Déméter sont d'une moindre importance. Pour éviter la poursuite de Neptune elle se changea en jument, mais le dieu insista et la rendit mère du célèbre cheval Arion (voy. Arion, 2). — Elle devint amoureuse d'Iasion : ils donnèrent le jour à Plutus (voy. Iasion). — Elle punit d'une effroyable faim Érysichthon qui avait coupé des arbres dans son bois sacré (voy. Erysichthon). — Dans l'Attique Déméter fut honorée avec une grande splendenr. Les Athéniens prétendaient que l'agriculture avait été pratiquée pour la première fois dans leur pays et que Triptolème d'Éleusis, le favori de Déméter, avait le premier enseigné le labourage et l'ensemencement (voy. Triptolemus). Chaque année à Athènes se célébraient les Éleusinia. Les Thesmophories étaient célébrées en l'honneur de cette déesse dans toute la Grèce : elles rappelaient l'introduction des lois et des règlements de la vie civilisée qui sont attribués à Déméter, parce que l'agriculture est le fondement de toute civilisation. Dans les œuvres d'art Déméter est représentée avec un grand attirail. Autour de la tête elle a une guirlande d'épis ou un simple ruban; elle tient à la main un sceptre, des épis ou un pavot; qqfois aussi une torche ou la corbeille mystique. Les Romains reçurent de la Sicile le culte de Déméter, qu'ils appelèrent Cérès. Ils célébraient en son honneur les Cerealia. Les Romains la mettaient sur la même ligne que *Tellus*. A l'une et à l'autre on immolait des pourceaux. Les propriétés des traîtres contre la république étaient souvent consacrées au temple de Cérès, et les décrets du sénat étaient déposés dans ce temple pour y être examinés par les tribuns du peuple.



Déméter (Cérès).
(Mus. Borb., vol. 9, tav. 35).

Demetrias (-adis), ville de Magnésie, en Thessalie, sur la partie la plus enfoncée du golfe de Pagase, fondée par Démétrius Poliorcète et peuplée par les habitants d'Iolcus et des villes environnantes.



Demetrias.

Demetrius (-i). I. ROIS DE MACÉDOINE. 1) surnommé Poliorcète ou l'Assiégeur, fils d'Antigonus, roi d'Asie, et de Stratonice. A un âge peu avancé il donna des preuves d'une bravoure distinguée, et pendant la vie de son père il fut constamment en campagne contre Cassandre et Ptolémée. Au siége de Rhodes (305 av. J.-C.) il construisit de gigantesques machines pour attaquer les murs de la ville, ce qui lui fit donner le surnom de Poliorcète. A la fin il conclut un traité avec les Rhodiens (304). Après la défaite et la mort de son père à la bataille d'Ipsus (301), la fortune de Démétrius s'obscurcit; mais en 294 il fut reconnu roi par l'armée macédonienne et réussit sept ans à se maintenir maître de la Macédoine, puis en 287 il fut abandonné de ses propres soldats, qui proclamèrent Pyrrhus roi de Macédoine. Alors il passa en Asie, et, après des alternatives de succès et de revers, il dut se rendre prisonnier de Séleucus (286). Ce roi l'enferma, mais ne lui fit subir aucun mauvais traitement; Démétrius mourut la 3ᵉ année de sa captivité, à l'âge de cinquante-six ans (213). Ce fut un des plus remarquables caractères de son temps; d'une grande activité, plein de ressources, et

d'une admirable promptitude dans l'exécution de ses desseins (Plut. *Vie de*



Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, mort avant J.-C. 283.

Dém.; Diod. 17; Justin. 1, 17). — 2) fils d'Antigone Gonatas, régna de 239 à 229 av. J.-C.

II. Rois de Syrie. 1) *Soter,* régna de 162 à 150 av. J.-C.; il était fils de Séleucus IV Philopator et petit-fils d'Antiochus le Grand. Pendant son enfance il fut envoyé à Rome en otage, et il y demeura jusqu'à vingt-trois ans. Il s'enfuit alors en Syrie où il fut accepté pour roi. Un imposteur nommé Balas excita une insurrection contre lui et le tua. Démétrius laissait 2 fils, Démétrius Nicator et Antiochus Sidétès, qui tous deux



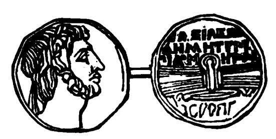
Démétrius Soter, roi de Syrie, mort avant J.-C. 150.

montèrent plus tard sur le trône. — 2) Nicator (146-142 av. J.-C., et une seconde fois de 128 à 125), fils de Démétrius Soter. Avec l'aide de Ptolémée Philométor, il défit Balas et recouvra son royaume; mais, s'étant rendu odieux à ses sujets par ses vices et sa cruauté, il fut chassé de Syrie par Tryphon, qui éleva au trône le fils, encore enfant, d'Alexandre Balas. Démétrius se retira à Babylone et de là marcha contre les Parthes qui le firent prisonnier (138). Il resta dix ans prisonnier en Parthie. Il remonta sur le trône de Syrie en 128; mais s'étant engagé dans une expédition contre l'Égypte, Ptolémée Physcon lui suscita pour compétiteur Alexandre Zebina, qui le défit et le força à fuir. Il se retira à Tyr où il fut assassiné (125) (Justin, 36; Appian. *De Bell. Syr.*—Joseph.).



Démétrius II, Nicator, roi de Syrie, avant J.-C. 125.

Démétrius *Eucærus*, fils d'Antiochus VIII Grypus et petit-fils de Démétrius II. Pendant les guerres civiles qui suivirent la mort d'Antiochus Grypus (96), Démétrius et son frère Philippe gardèrent quelque temps toute la Syrie, mais la division se mit entre eux; Démétrius fut fait prisonnier et envoyé dans la Parthie, où il resta captif jusqu'à sa mort.



Démétrius III, Eucærus, roi de Syrie, mort avant J.-C. 84.

III. Littérature. D. *Phalereus*, ainsi appelé de sa ville natale, Phalères, dème attique, où il était né vers 345 av. J.-C. Ses parents étaient pauvres, mais par ses talents et par sa persévérance, il s'éleva aux plus grands honneurs à Athènes; il se distingua comme orateur, comme homme d'État, comme philosophe et comme poëte. Le gouvernement d'Athènes lui fut confié par Cassandre en 317; il s'acquitta de ses fonctions avec un éclat extraordinaire. Quand Démétrius Poliorcète approcha d'Athènes en 307, *Phalereus* fut obligé de prendre la fuite. Il s'établit à Alexandrie en Égypte et ne fut point étranger à la fondation de la bibliothèque Alexandrine. Il fut le dernier Athénien digne du nom d'orateur attique.

Dēmŏcēdes, célèbre médecin de Crotone. Il exerça son art à Égine, à

Athènes, à Samos. Il fut fait prisonnier avec Polycrate, 522 av. J.-C., et envoyé à Suse à la cour de Darius. Il y acquit une grande réputation en soignant le pied du roi et la poitrine de la reine Atossa. Malgré ses honneurs à la cour de Perse, il désira toujours retourner dans sa patrie. Pour cela, il obtint, par le moyen d'Atossa, d'aller explorer avec quelques nobles les côtes de la Grèce. A Tarente il s'échappa et s'établit à Crotone, où il se maria avec la fille du fameux Milon (Ælian. *V. H.* 8, 18; Herodt. 3, 124).

Dēmŏcrĭtus (-i), célèbre philosophe grec, né à Abdères en Thrace, vers 460 av. J.-C. Il dépensa une grande fortune que lui laissa son père à faire de lointains voyages. C'était un homme d'un grand et noble caractère. Il mourut en 361 à un âge très-avancé. Selon une tradition, il se priva de la vue pour être moins troublé dans ses méditations; mais il est probable qu'il la perdit par sa trop grande application à l'étude. Cette perte ne gêna point la disposition d'esprit qui le portait à prendre toujours le côté plaisant des choses et à rire des folies des hommes. Ses connaissances étaient très-étendues. Il embrassa non-seulement les sciences naturelles, les mathématiques, la mécanique, la grammaire, la musique et la philosophie, mais encore tous les autres arts utiles. Il écrivit ses ouvrages en dialecte ionen, mélangé de quelques locutions d'Abdères. Ils étaient cependant fort estimés de Cicéron à cause du charme du style et pour cela comparés à ceux de Platon. Il fut le fondateur de la théorie atomistique (Diog. L. *Vita Democr.*; Euseb. 14, 27; Ælian. *V. H.* 4, 20; Cic. *N. D.* 1, 43, 120; 24, 66; *De Fin* 5, 29, 87; Acad. *pr.* 17, 55).

Dēmŏphon ou **Demophoon** (-**ontis**), 1) fils de *Celeus* et de *Metanira*, (voy. Celeus). — 2) fils de Thésée et de Phèdre, accompagna les Grecs à Troie; à son retour il obtint l'amour de Phyllis, fille du roi de Thrace, Sithon, et promit de l'épouser. Avant que le mariage fût célébré, il vint en Attique pour arranger ses affaires; son retard fit croire à Phyllis qu'elle était abandonnée; elle se donna la mort; mais elle fut métamorphosée en arbre; et Démophon devint roi d'Athènes (Ovid. *Herod.* 2; Paus. 10. 25).

Dēmosthĕnes (-**is**), 1) fils d'Alcisthène, célèbre général athénien dans la guerre du Péloponnèse. En 425 il rendit un grand service à Cléon en faisant prisonniers les Spartiates qui occupaient l'île de Sphactérie. En 413 il fut envoyé avec une flotte nombreuse en Sicile pour aider Nicias, mais tous deux furent défaits, obligés de se rendre et mis à mort par les Syracusains (Thuc. 3, 91-98; 1-2, 107-4, 21-39; 66 et suiv; 7, 42 et suiv.). — Le plus grand orateur athénien, fils de Démosthène, et né en Attique dans le dème Pæania, vers 385. A sept ans il perdit son père qui le laissa lui et sa jeune sœur aux soins de tuteurs qui le négligèrent et dissipèrent son bien. A vingt ans, il accusa Aphobe, un de ses tuteurs, et obtint un arrêt en sa faveur. Enhardi par son succès, Démosthène se hasarda à paraître dans les assemblées. Son premier essai fut malheureux, mais il fut encouragé par l'acteur Satyrus qui lui donna des leçons de gestes et de déclamation. En s'adonnant à l'éloquence, Démosthène avait contre lui les plus grands désavantages physiques. Sa voix était faible et sa prononciation défectueuse; ce ne fut que par de persévérants efforts qu'il parvint à surmonter ces obstacles. Ainsi on dit qu'il parlait avec des cailloux dans la bouche pour se guérir du bégaiement; qu'il répétait les vers des poëtes en montant sur des hauteurs pour étendre sa voix; qu'il déclamait sur le bord de la mer pour s'accoutumer à la confusion des assemblées populaires; qu'il vécut plusieurs mois dans une cave, occupé à transcrire l'histoire de Thucydide pour former son style. Ce fut vers 355 que Démosthène commença à obtenir quelque réputation comme orateur : son éloquence lui gagna bientôt la faveur du peuple. La faveur qu'il acquit, il l'employa au bien de son pays et non à son propre intérêt. Il dénonça tout d'abord les projets de domination de Philippe, contre lequel il tourna dès lors tous ses efforts. Pendant quatorze ans il continua

à combattre Philippe et rien ne l'en détourna. Il est vrai qu'il échoua, mais cet échec ne peut lui être imputé. La lutte se termina par la bataille de Chéronée (338) où périt la liberté de la Grèce. Démosthène était présent à cette bataille et il s'échappa par la fuite comme des milliers d'autres. A cette époque plusieurs accusations furent portées contre lui. L'une des plus redoutables fut l'accusation de Ctésiphon par Eschine, qui en réalité était dirigée contre Démosthène. Eschine accusait Ctésiphon de récompenser Démosthène de ses services par une couronne d'or qui lui serait décernée en plein théâtre. Démosthène composa son discours *pour la Couronne*. Eschine fut battu et forcé de quitter Athènes. Démosthène fut un de ceux qu'on soupçonna d'avoir reçu de l'argent d'Harpalus, en 325 (voy. *Harpalus*.) Son innocence est douteuse; mais il fut condamné à la prison; il s'évada. Dès lors il résida tantôt à Trézène, tantôt à Égine, tournant sans cesse les yeux vers sa chère patrie. Son exil ne fut pas long. A la mort d'Alexandre, 323, les États grecs se soulevèrent contre la Macédoine. Démosthène fut rappelé; il rentra en triomphe. Mais l'année suivante (322) les Grecs confédérés furent défaits et Démosthène se réfugia dans le temple de Poséidon (Neptune) dans l'île de Calaurie. Il y fut poursuivi par les émissaires d'Antipater; alors il prit du poison, que depuis quelque temps il portait sur lui; il mourut dans le temple, en 322. — 61 discours de Démosthène nous sont parvenus; parmi eux 17 sont politiques; les plus importants sont les 12 Philippiques; 42 autres sont judiciaires; le plus célèbre est le discours contre Midias et celui sur Leptine, sur l'infâme conduite d'Eschine pendant son ambassade auprès de Philippe et sur la Couronne (Plut. *Vie de Demosth.*; Diod. 16; Cic. *Brut.* 7, 13).

Dentatus, *Curius* (voy. *Curius*).

Dēō, autre nom de Demeter (Cérès); d'où le nom patronymique de Proserpine, *Deōis* ou *Deōine*.

Derbe (-es), ville de Lycaonie, sur les frontières de l'Isaurie.

Dercĕtis (-is), **Dercĕtō** (-ūs), appelée aussi *Atargatis*, déesse syrienne. Elle offensa Aphrodité (Vénus), qui lui inspira de l'amour pour un jeune homme à qui elle donna une fille appelée Sémiramis; mais, honteuse de sa faiblesse, elle tua le jeune homme, exposa son enfant dans un désert et se précipita elle-même dans le lac d'Ascalon. Son enfant fut nourri par des colombes et elle-même fut changée en poisson. C'est pour cela que les Syriens l'honoraient comme une déesse. La partie supérieure de sa statue représentait une jolie femme, tandis que la partie inférieure se terminait en queue de poisson. Elle paraît être celle que Dagon, dans l'Ancien Testament, mentionne comme une divinité des Philistins.

Dertona (-æ), ville importante de Ligurie sur la route de Genua à Placentia.

Deucălĭon (-ōnis), fils de Prométhée et de Clymène, roi de Phthie, en Thessalie. Quand Zeus (Jupiter) eut résolu de détruire la race dégénérée des hommes, Deucalion et son épouse Pyrrha furent seuls sauvés, à cause de leur piété. Sur l'avis de son père, Deucalion bâtit un vaisseau où lui et son épouse demeurèrent pendant 9 jours, tandis que le déluge détruisait les autres habitants de la Hellade. Le vaisseau, selon la tradition la plus générale, s'arrêta sur le mont Parnasse en Phocide. Deucalion et son épouse consultèrent l'oracle de Thémis pour savoir comment on pourrait rétablir l'espèce humaine. La déesse leur répondit de couvrir leur tête et de jeter les os de leur mère derrière eux. Après quelques hésitations, ils comprirent que la déesse désignait ainsi les pierres de la terre. Ils jetèrent donc derrière eux des pierres; celles de Deucalion produisirent des hommes et celles de Pyrrha des femmes. Deucalion alors descendit du Parnasse, bâtit sa première demeure soit à Opus, soit à Cynus, et devint père de Hellen, d'Amphictyon, de Protogenia et d'autres encore (Apoll. *Rh.* 3, 1085, et suiv.; Apollod. 1, 7, 2; Ovid. *Met.* 1, 260 et suiv.).

Deva, 1) *Chester*, capitale des Cornavii en Bretagne sur la *Seteia* (Dee). — 2) (Dee), marais d'Écosse, sur lequel exista

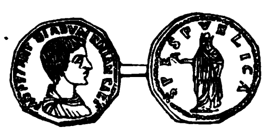
la ville de Dovanna près de la moderne Aberdeen.

Dia, ancien nom de Naxos.

Diablintes (voy. *Aulerci*).

Diacria (-æ), district montagueux dans le N.-E. de l'Attique; il contenait la plaine de Marathon. Les habitants de ce pays furent les plus démocratiques des trois parties d'habitants qui existaient au temps de Solon.

Diadumenianus ou *Diadumenus*, fils de l'empereur Macrin, reçut le titre de César, quand son père fut élevé au trône, apr. J.-C. 217, et il fut mis à mort l'année suivante, en même temps que son père.



Diadumenianus, César rom., après J.-C. 217.

Diagoras (-æ), 1) fils de Damagète d'Ialysus à Rhodes, célèbre pour ses propres victoires, celles de ses fils et de ses petits-fils dans les jeux grecs. Il gagna sa victoire Olympique en 464 (Cic. *Tusc.*; Plut. *Pelop*. 63; Paus. 6, 7; Pind. *Olimp.*). — 2) surnommé l'Athée, philosophe et poëte grec, natif de l'île de Mélos et disciple de Démocrite. A cause de ses attaques contre la religion du peuple et spécialement contre les mystères d'Éleusis, il fut accusé d'impiété en 411 et exilé. Il alla d'abord à Pallène, et puis à Corinthe, où il mourut (Plut. *Pelop*. 62; Paus. 6, 7; Cic. *N. D.* 1, 23; 3, 37; Val. Max, t. 1).

Diāna (-æ), ancienne divinité italienne que les Romains identifièrent avec l'Artémis grecque. Son culte avait, dit-on, été introduit à Rome par Servius Tullius, qui lui dédia un temple sur le mont Aventin. A Rome, Diane était la déesse de la lumière, comme l'indique son nom : racine : *Dies* (Jour). Dianus (Janus), ou dieu de la lumière, représentait le soleil, comme Diane représentait la lune. Les attributs de l'Artémis grecque furent plus tard assignés à la Diane romaine. Pour les détails, voy. *Artémis*.

Dianium (-i), ville de l'Espagne Tarraconaise sur le promontoire du même nom (c. St-Martin), fondée par les Marseillais. Il y avait un temple fameux de Diane, d'où dérive le nom de la ville.

Dicæa (-æ), ville de Thrace, sur le lac Bistonis.

Dicæarchiá (-æ) (voy. Puteoli).

Dicæarchus (-i), célèbre philosophe péripatéticien, géographe, historien, naquit à Messine en Sicile, fut disciple d'Aristote et ami de Théophraste. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste que quelques fragments.

Dictæus (voy. *Dicte*).

Dicte (-es), montagne dans l'O. de la Crète, où Zeus (Jupiter), dit-on, avait été élevé : de là l'épithète de *Dictæus*. Les poëtes romains emploient souvent *Dictæus* pour Crétois.

Dictynna (-æ), surnom commun à Britomartis et à Diane, deux divinités qui plus tard furent confondues. Le nom a du rapport avec δίκτυον, filet de chasse; ces deux déesses étaient protectrices de la chasse.

Dictys (-yis, ou -yos) **Cretensis** (-is), auteur présumé d'un ouvrage encore existant sur la guerre de Troie, écrit en latin, divisé en six livres et intitulé : *Ephemeris belli Trojani*. Dans la préface on lit qu'il fut composé par Dictys de Gnosse, qui accompagnait Idoménée à la guerre de Troie; mais il appartient probablement au temps de l'empire romain.

Dĭdĭus Salvius Julianus (-i), élevé à l'empire par les prétoriens, quand ils mirent l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, 193 ap. J.-C. Il régna deux mois, et fut tué par les soldats de Sévère, quand ce dernier marchait contre la ville.

Dĭdo (-ūs, acc.-o), appelée aussi *Elisa*, fut la fondatrice de Carthage. Elle était fille du roi tyrien Bélus, et sœur de Pygmalion, qui succéda à son père. Didon était mariée à son oncle, le riche Acerbas, que Pygmalion fit périr. Alors Didon s'échappa secrètement de Tyr, avec ses trésors, accompagnée de quelques nobles tyriens, et passa en Afrique. Là elle obtint l'espace de terre que pourrait entourer une peau de bœuf;

de là le nom de *Byrsa* donné à la citadelle (Βύρσα, c.-à-d. peau de bœuf). Autour de cette citadelle s'éleva la ville de Carthage qui devint bientôt une cité florissante. Le roi voisin, Hiarbas, jaloux de la prospérité de cette ville nouvelle, demanda la main de Didon, menaçant de la guerre en cas de refus. Didon avait voué une éternelle fidélité à son époux, mais, voyant que les Carthaginois souhaitaient de la voir unie à Hiarbas, elle fit semblant de se soumettre à leurs vœux; sous prétexte d'apaiser les mânes d'Acerbas, elle fit élever un bûcher sur la place publique et s'y fit brûler en présence de tout le peuple. Après sa mort elle fut honorée par les Carthaginois comme une divinité. Virgile a inséré dans son Énéide la légende de Didon, mais avec diverses variantes. Selon la plus commune chronologie, il y eut un intervalle de plus de 300 ans entre la prise de Troie (1184) et la fondation de Carthage (853); mais Virgile la fait contemporaine d'Énée, dont elle devint éprise. Énée partit pour le nouvel établissement que lui destinaient les dieux; Didon au désespoir se fit brûler sur un bûcher (Appian. Alex.; Oros. 4; Herodian.; Dionys; Hal.; Justin. 18, 4; Paterc. 1, 6; Ovid. *Met.* 14, fab. 2; Virg. *Æn.*).



Didon.

Didyma (voy. *Branchidæ*).

Diespiter (voy. *Jupiter*).

Digentia (-æ), petite rivière du Latium, qui se jetait dans l'Anio, après avoir traversé la ferme sabine d'Horace.

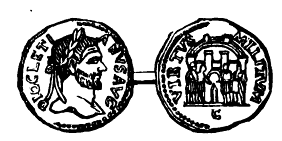
Dinarchus (-i), le dernier et le moins important des dix orateurs attiques, né à Corinthe, vers 361 av. J.-C. Comme il était étranger, il ne put se produire lui-même; il composa des discours pour les autres. Il était des amis de Phocion et du parti macédonien. Nous n'avons que trois de ses discours (Cic. de Orat. 2, 53).

Dindymene (voy. *Dindymus*).

Dindȳmus (-i) ou **Dindȳma** (-ōrum), 1) montagne de Phrygie, sur les frontières de Galatie, près de la ville de Pessinus, consacrée à Cybèle, mère des dieux, qui s'appelle en conséquence Dindyméné. — 2) montagne de Mysie, près de Cyzique, consacrée aussi à Cybèle.

Diocæsarea (-æ), plus anciennement *Sepphoris*, en Galilée; petite place, dont Hérode Antipas fit la capitale de la Galilée.

Diocletiānus Valerius (-i), empereur romain de 284 à 305 ap. J.-C., naquit près de Salona en Dalmatie, en 245, d'une famille très-obscure. A la mort de Numerianus, il fut proclamé empereur par les troupes (284). Pour repousser les barbares avec plus de succès, il s'associa avec Maximien, qui prit le titre d'Auguste, 286. Plus tard (292), l'empire fut divisé. Constance Chlore et Galère furent proclamés Césars, et le gouvernement du monde romain fut divisé entre les deux Augustes et les deux Césars. Dioclétien gouverna l'Est; mais, après un règne tourmenté de vingt et un ans, il aspira au repos. Le 1er mai 305 il abdiqua à Nicomédie, et força son collègue à faire la même chose à Milan. Dioclétien se retira dans la Dalmatie sa patrie, et passa les huit dernières années de sa vie près de Salona, dans une retraite philosophique, voué aux plaisirs de la campagne et à la culture de son jardin. Il mourut en 313. Un des événements mémorables de son règne fut la cinquième persécution contre



Dioclétien, emp. romain.

les chrétiens (303), à laquelle le poussa son collègue Galère.

Dĭŏdorus (-ī), 1) surnommé Cronus, célèbre dialecticien, naquit à Iasus en Carie et vécut à Alexandrie pendant le règne de Ptolémée Soter. — 2) *Siculus*, Diodore de Sicile, d'Agyrium, en Sicile, célèbre historien, contemporain de Jules César et d'Auguste. Afin de recueillir des matériaux pour son histoire, il voyagea dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie et vécut longtemps à Rome. Son livre était intitulé « Bibliothèque historique », Βιβλιοθήκη ἱστορική; c'était une histoire universelle, embrassant la période qui s'étend des premiers âges fabuleux jusqu'au commencement des guerres de César dans les Gaules. Des 40 livres dont elle se composait, nous en possédons 15 en entier, ce sont les 5 premiers, contenant l'histoire primitive des nations de l'Orient, Égyptiens, Éthiopiens et Grecs, et les 10 livres de 11 à 20 inclusivement, qui vont de la deuxième guerre de Perse (480 av. J.-C.) à l'an 302. Il ne nous est parvenu du reste que quelques fragments. Dans ses écrits nous ne trouvons ni méthode, ni exactitude, ni jugement. Il ne saurait être regardé comme une autorité. Malgré tous ces défauts, il ne laisse pas d'être précieux pour quelques parties de l'histoire ancienne, notamment pour la chronologie. — 3) Diodore de Tyr, philosophe péripatéticien, disciple et compagnon de Critolaüs, à qui il succéda comme chef de l'école péripatéticienne à Athènes. Il florissait vers l'an 110.

Dĭŏdŏtus (ī), Διόδοτος, philosophe stoïcien, maître de Cicéron, dont il fut l'hôte à Rome pendant plusieurs années. Sur la fin de ses jours il devint aveugle et mourut (59 av. J.-C.) dans la maison de Cicéron, laissant son ami héritier de son avoir (environ 100,000 sesterces) (Cic. *Tusc.* 5, 39, 113; *N.-D.* 1, 3, 6; *ad Att.* 2, 20, 6).

Dĭŏgĕnes (is), Διογένης, 1) d'Apollonie, en Crète, célèbre philosophe de l'école ionique, et disciple d'Anaximène, vivait dans le cinquième siècle av. J.-C. — 2) D. le Babylonien, philosophe stoïcien, disciple de Chrysippe, succéda à Zénon comme chef de l'école du Portique à Athènes. Il fut un des trois députés envoyés à Rome par les Athéniens en 155 av. J.-C. — 3) D. le Cynique, célèbre philosophe, était né à Sinope, dans le Pont, vers l'an 412 av. J.-C. Dans sa jeunesse il fut, dit-on, très-dissolu et fit toute sorte d'extravagances; mais, à Athènes, le caractère d'Antisthène ayant attiré son attention, il se distingua bientôt lui-même par l'austérité de sa vie et la morosité de son humeur. En été il avait coutume de se rouler dans le sable chaud, et en hiver il embrassait les statues couvertes de neige; il portait des vêtements d'étoffe grossière, se nourrissait des aliments les plus simples, couchait sous les portiques ou dans les rues; et finit, suivant la tradition générale, par établir sa résidence dans un tonneau appartenant au *Metroum* ou temple de la mère des dieux. Dans un voyage à Égine, il fut pris par des pirates et emmené en Crète pour y être vendu comme esclave. Là, quand on lui demanda ce qu'il savait faire, il répondit : « Commander aux hommes, » puis, se tournant vers le crieur, il lui demanda si quelqu'un voulait acheter un maître. Il fut acheté par Xéniade, de Corinthe, qui le mit en liberté et lui confia l'éducation de ses enfants. C'est pendant son séjour à Corinthe qu'eut lieu, dit-on, sa célèbre entrevue avec Alexandre le Grand. L'entretien commença par ces mots d'Alexandre : « Je suis Alexandre le Grand. » A quoi le philosophe répondit : « Et moi je suis Diogène le Cynique. » Le prince lui ayant alors demandé s'il pouvait l'obliger en quelque chose, il ne reçut d'autre réponse que celle-ci : « Oui, tu peux t'ôter de mon soleil. » On dit qu'Alexandre admirait tellement Diogène qu'il disait : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Diogène mourut à Corinthe, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (av. J.-C. 323). Voy. Diog. Laert. *Vie de Diog.*; Plut. *Apophth.*; Cic. *de N.-D.* 3, 36. — 4) *D. Laertius*, D. de Laërte, en Cilicie, vivait probablement dans le deuxième siècle après J.-C. Il a écrit les « Vies des philosophes » (Φιλόσοφος Ἱστορία περὶ βίων, δογμάτων καὶ ἀποφθεγμάτων τῶν

ἐν φιλοσοφίᾳ εὐδοκιμησάντων), en 10 livres. Cet ouvrage nous est parvenu; il contient une foule de renseignements précieux.

Dĭŏmēdēæ insulæ, cinq petites îles de la mer Adriatique, au N. du promontoire *Garganum*, en Apulie; elles doivent leur nom à Diomède. Voy. *Diomedes*. La plus grande, nommée *Diomedea insula* ou *Trimerus* (Tremiti), fut le lieu où mourut Julie, petite-fille d'Auguste.

Dĭŏmēdēs (is), Διομήδης, Diomède, 1) fils de Tydée et de Déipyle, d'où son nom le plus ordinaire : *Tydides ;* il succéda à Adraste sur le trône d'Argos. — *Histoire d'après Homère :* Tydée périt dans l'expédition contre Thèbes, alors que son fils Diomède n'était encore qu'un enfant; mais Diomède fut plus tard un des *Épigones* qui prirent Thèbes. Il alla à Troie avec 80 vaisseaux et fut, après Achille, le plus brave des héros grecs. Il était spécialement protégé par Minerve; il combattit contre les plus distingués des Troyens, comme Hector et Enée, et même contre les dieux qui avaient épousé la cause troyenne. Ce fut ainsi qu'il blessa Vénus et Mars. — *Histoire d'après la tradition postérieure :* Diomède et Ulysse enlevèrent de Troie le Palladium, parce qu'on pensait que Troie ne pourrait être prise tant que cette statue de Pallas se trouverait dans l'enceinte de ses murs. Après la prise de Troie, il retourna à Argos, où il trouva sa femme Ægialée vivant en adultère avec Hippolyte, ou, selon d'autres, avec *Cometes* ou *Cyllabarus*. Ce malheur lui arriva par suite de la colère de Vénus. Il quitta Argos et passa en Étolie. Plus tard il voulut rentrer dans sa patrie, mais, dans la traversée, une violente tempête le jeta sur les côtes de la Daunie, en Italie. Il épousa *Évippé*, fille de Daunus, et s'établit en Daunie où il mourut dans un âge avancé. Il fut enterré dans une des îles situées devant le cap Garganum, qui prirent depuis le nom d'îles de Diomède. Ses compagnons, inconsolables de sa perte, furent métamorphosés en oiseaux (*aves Diomedeæ*), qui, se souvenant de leur origine, avaient coutume de se jouer autour des vaisseaux grecs, évitant ceux des Romains. Plusieurs villes de la partie E. de l'Italie passaient pour avoir été fondées par Diomède. Une plaine d'Apulie, près de *Salapia* et de *Canusium*, était appelée, de son nom, *Diomedei campi* (Virg. *Æn.* 11, 243, sq.; Ovid. *Met.* 14, *fab.* 10; Apollod. 1, 8; 3, 7; Hygin. *fab.* 97, 112 et 113; Paus. 2, 30). — 2) roi des *Bistones*, en Thrace, tué par Hercule parce qu'il nourrissait ses cavales avec de la chair humaine (Diod. 4; Paus. 3, 18; Apollod. 2, 5).

Dĭon (-ōnis), Δίων, Syracusain, fils d'Hipparinus et parent de Denys, qui le traita avec la plus grande distinction et utilisa ses talents dans plusieurs emplois de confiance. Lorsque Platon vint visiter Syracuse, Dion fut un des disciples les plus ardents du philosophe, et, quand le jeune Denys succéda à son père, Dion blâma sans ménagement sa conduite dissolue et devint ainsi pour le jeune tyran un objet de suspicion. Dion, aidé de Platon, essaya de l'arrêter dans la carrière du vice, mais il échoua et fut banni. Il se retira alors à Athènes. Platon visita Syracuse une troisième fois, en vue d'obtenir le rappel de Dion; mais il ne put y réussir. Dion résolut alors de chasser le tyran par la force; le succès couronna cette entreprise; mais Dion ne s'étant pas conduit d'une façon moins tyrannique envers les Syracusains, une conspiration se forma contre lui et il fut assassiné dans sa propre demeure à l'âge de cinquante-cinq ans, l'an 353 av. J.-C. (Diod. 16; Nep. *Dion*).

Dion Cassius, historien, fils d'un sénateur romain, naquit à Nicée, en Bithynie, l'an 155 apr. J.-C. Il remplit plusieurs charges importantes sous Commode, Caracalla et Alexandre Sévère, 180-229, et se retira ensuite en Campanie. Plus tard, il retourna à Nicée, sa ville natale, où il passa le reste de ces jours. Le principal ouvrage de Dion était une histoire de Rome en quatre-vingts livres, depuis l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'à l'an 229 apr. J.-C. Malheureusement, il ne nous est parvenu de ce grand ouvrage qu'une portion comparativement très-faible. Nous l'avons en entier depuis le trente-sixième jusqu'au cinquante-qua-

trième livre; c'est la partie qui embrasse l'histoire des guerres de Lucullus et de Pompée contre Mithridate, jusqu'à la mort d'Agrippa, 10 av. J.-C. Des autres livres nous n'avons que les abrégés rédigés par Xiphilin et autres. Dion Cassius avait consulté les documents originaux et déployé beaucoup de jugement et de discernement dans leur usage.

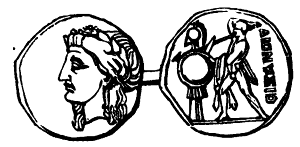
Dion Chrysostŏmus, Δίων Χρυσόστομος, c.-à-d. Bouche d'or, ainsi surnommé à cause de son éloquence, était né à Pruse, en Bithynie, vers le milieu du premier siècle de notre ère. Il reçut une bonne éducation et augmenta ses connaissances par les voyages. Les empereurs Nerva et Trajan avaient pour lui la plus haute estime. Ce fut le rhéteur et le sophiste le plus éminent de l'empire romain. Il nous reste 80 de ses discours, qui sont moins des discours que des essais sur des sujets de politique, de morale et de philosophie; ils n'ont du discours que la forme.

Dĭōnæa. Voy. *Dione*.

Dĭōne (-es), Διώνη, fille de l'Océan et de Téthys ou d'Uranus et de Gé. Elle fut aimée de Jupiter et eut de lui Aphrodité (Vénus), qui de là est appelée *Dionæa*, quelquefois même *Dione*. De là aussi l'épithète de *Dionæus* donnée à César, comme descendant de Vénus (Virg. *Æn.* 3, 19; Hom. *Il.* 5, 381; Stat. *Sylv.* 1, 1, 86).

Dionysius (-ĭ), Διονύσιος, Denys, 1) l'Ancien, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, naquit l'an 430 av. J.-C. Il commença par être commis dans une administration publique. Stimulé par l'ambition et possédant un talent naturel, il parvint par degrés à se distinguer, et, en 405 av. J.-C., à l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé général unique à Syracuse, avec pleins pouvoirs. Nous pouvons dater de cette époque le commencement de son règne ou de sa tyrannie, qui dura sans interruption pendant 38 ans. Il affermit son autorité en augmentant l'armée et en transformant l'île d'Ortygie en une résidence fortifiée pour lui-même; et quand il se vit tout à fait prêt, il procéda à l'exécution de ses projets ambitieux. Soumettre le reste de la Sicile, humilier Carthage, annexer à ses domaines une partie de l'Italie méridionale, tels étaient ses plans. Il les réalisa. Pendant les 20 dernières années de sa vie il fut en possession d'un pouvoir et d'une influence dont aucun autre Grec, avant Alexandre, ne jouit, à beaucoup près. Il mourut à Syracuse, en 367, au milieu d'une guerre contre Carthage. Il eut pour successeur son fils aîné, Denys le Jeune. Le caractère de Denys a été dépeint sous les plus noires couleurs par les plus anciens écrivains; il paraît, en effet, avoir été le type du tyran, dans la plus odieuse acception de ce mot. Dans les dernières années de sa vie, il était devenu extrêmement soupçonneux; il voyait partout des traîtres, même dans ses amis les plus intimes, et il prenait, dit-on, pour se garder les plus minutieuses précautions. Il fit construire la célèbre prison appelée *Lautumiæ*, creusée dans le roc vif, dans la partie de Syracuse nommée *Epipolæ*. Denys aimait la littérature et les arts, et souvent il entretenait à sa cour des hommes distingués dans les lettres et la philosophie; de ce nombre était le philosophe Platon. Lui-même était poëte et plusieurs fois il concourut pour le prix de tragédie à Athènes (Diod. 13, 14; Justin, 20, 1 et suiv.; Xenoph. *Hist. Græc.*; Nep. *Timol.*; Plut. *Dionys.*). — 2) Denys le Jeune, fils du précédent, succéda à son père comme tyran de Syracuse l'an 367 av. J.-C. Il était alors dans sa trentième année. Il avait été élevé dans le palais de son père au sein de l'oisiveté et de la débauche, et avait été soigneusement tenu à l'écart des affaires publiques. L'ascendant que Dion et, par le moyen de celui-ci, Platon exercèrent pendant un temps sur son esprit était contre-balancé et détruit par ses flatteurs et ses compagnons de plaisirs. Dion, qui avait été banni par Denys, retourna en Sicile, en 357, à la tête d'une petite armée, dans le dessein avoué de le détrôner. Le tyran, pensant qu'il ne pourrait avec succès résister à Dion, fit voile pour l'Italie et perdit ainsi le pouvoir après 12 années de règne, en 356. Il se rendit alors à Locres, ville natale de sa mère, Doris, et il y fut reçu de la façon la plus amicale; mais il s'empara de la tyrannie dans cette ville et en traita les habitants avec la dernière cruauté. Après

être resté dix ans à Locres, il rentra en possession de Syracuse, où il régna encore trois ans, jusqu'à ce que Timoléon débarqua en Sicile pour délivrer les cités grecques de cette île des tyrans qui les opprimaient. Incapable de résister à Timoléon, il lui remit la citadelle, à condition qu'il lui serait permis de se rendre en sûreté à Corinthe (343). Là il passa les dernières années de sa vie dans la condition d'un simple particulier et, selon quelques auteurs, se vit réduit à tenir école pour vivre (Justin, 21, 1, 2 etc.; Diod. 15, etc.; Ælian. *Var. Hist.* 9, 8; Quintil. 8, 6; Nep. *Dion.*; Cic. *Tusc.* 5, 2). — 3) *Denys d'Halicarnasse*, célèbre rhéteur grec, vécut plusieurs années à Rome du temps d'Auguste et mourut l'an 7 av. J.-C. Son principal ouvrage était une histoire de Rome en vingt livres (Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία), contenant l'histoire de cette ville depuis les temps fabuleux jusqu'à l'an 264 av. J.-C. Nous n'avons de cet ouvrage que les onze premiers livres. L'auteur s'y montre artiste habile et rhéteur éloquent, mais nulle part il ne s'y révèle historien et homme d'État. Il écrivit aussi divers ouvrages de rhétorique et de critique, où abondent les observations les plus fines et les critiques les plus délicates sur les œuvres des écrivains classiques de la Grèce. Plusieurs de ces écrits nous sont parvenus; ce sont ceux intitulés : Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, « sur l'arrangement des mots »; ou Τέχνη ῥητορική, « traité de rhétorique », qui, sous sa forme actuelle, n'est guère qu'un extrait, ou une falsification de l'œuvre originale; — Τῶν παλαιῶν χαρακτῆρες, περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων ὑπομνηματισμοί, avec des jugements sur Thucydide, Démosthène, etc.; — des lettres. — 4) Denys d'Héraclée, disciple de Zénon, philosophe qui appartint d'abord à l'école stoïcienne, puis à celle d'Élée (voir Diog. Laert.). — 5) Denys, tyran d'Héraclée sur l'Euxin, fils de Cléarque, succéda à son frère Timothée vers l'an 338 av. J.-C. Il fut, dit-on, le plus doux et le plus juste des tyrans qu'il y ait jamais eu. Il épousa Amastris, nièce de Darius. En 306, il prit le titre de roi, et mourut peu de temps après, à l'âge de cinquante ans, étouffé, dit-on, par l'embonpoint.



Denys d'Héraclée, avant J.-C. 306.

Dionȳsopŏlis (Διονύσου πόλις), ville de Phrygie, ressortissant du *Conventus juridicus* d'Apamée, et fondée par Attale et Eumène.



Dionysopolis en Phrygie.

Dĭŏnȳsus (-i), Διόνυσος, Διώνυσος, le jeune, beau, mais efféminé dieu du vin. Il porte aussi, chez les Grecs et chez les Romains, le nom de Bacchus, Βάκχος, c.-à-d. le dieu du bruit et de la débauche, et ce nom n'était dans l'origine qu'une simple épithète ou un surnom de Dionysus. Il était fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus de Thèbes. Avant sa naissance, Sémélé reçut de Junon, qui lui apparut sous un déguisement, le conseil de prier le père des dieux de se montrer



Dionysus (Bacchus)
(Millingen, Peintures antiques, pl. 54).

à elle dans tout l'éclat de sa gloire et tel qu'il approchait Junon, sa propre femme. Jupiter y consentit malgré lui, et lui apparut au milieu des éclairs et du tonnerre. Sémélé, enveloppée par les flammes, fut saisie d'effroi, et mit son fils au monde avant terme; mais Jupiter le sauva; il l'enferma dans sa cuisse, et l'y garda jusqu'à son parfait développement. Dès qu'il fut né, Dionysus fut confié aux soins des nymphes du mont Nysa, qui, en récompense de leur sollicitude, furent placées, sous le nom d'Hyades, parmi les constellations. Lorsqu'il fut devenu grand, Junon le rendit insensé, et, dans cet état, il parcourut diverses parties de la terre. Il passa d'abord en Égypte, puis en Syrie, traversa l'Asie, enseignant aux habitants des différentes contrées qu'il parcourait la culture de la vigne et introduisant chez eux les éléments de la civilisation. La partie la plus célèbre de ses pérégrinations en Asie est son expédition dans l'Inde, qui dura, dit-on, plusieurs années. A son retour en Europe, il traversa la Thrace, mais il fut mal reçu par Lycurgue, roi des Édoniens (voy. *Lycurgus*). Il retourna de là à Thèbes, où il engagea les femmes à quitter leurs maisons et à célébrer des fêtes bachiques sur le mont Cythéron; et il infligea un châtiment terrible à Penthée qui avait essayé de s'opposer à son culte (voy. *Pentheus*). Dionysus se rendit ensuite à Argos, où le peuple refusa d'abord de le reconnaître; mais, après qu'il eût puni les femmes en les frappant de frénésie, il fut reconnu comme dieu. Son dernier exploit fut accompli dans un voyage d'Icarie à Naxos. Il fréta un navire qui appartenait à des pirates tyrrhéniens; mais l'équipage, au lieu de le débarquer à Naxos, cingla vers l'Asie pour l'y vendre comme esclave. Le dieu alors changea le mât et les rames en serpents, et lui-même en lion; le lierre poussa autour du navire, et on entendit de tous côtés le son des flûtes; les matelots, saisis de transports furieux, se précipitèrent dans les flots, où ils furent métamorphosés en dauphins. Après avoir ainsi établi sa divinité dans le monde, il fit sortir sa mère des enfers, la nomma Thyoné et s'éleva avec elle vers l'Olympe. — Différents personnages mythologiques passent pour être nés de Dionysus. Mais, parmi les femmes qui s'éprirent de lui, il n'en est pas de plus célèbre dans toute l'antiquité qu'Ariane (voy. *Ariadne*). — Le culte de Dionysus ne faisait point partie de la religion primitive des Grecs. Dans Homère, il ne paraît point comme une des grandes divinités; il est simplement représenté comme le dieu qui enseigne la préparation du vin. A mesure que la culture de la vigne se répandit dans la Grèce, le culte de Bacchus s'y répandit également; et, après l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, la célébration des fêtes bachiques revêtit de plus en plus son caractère sauvage et dissolu. Bacchus peut être considéré comme la représentation de la puissance productrice et enivrante de la nature. Le vin étant le symbole naturel de cette puissance, on l'appelle « le fruit de Bacchus ». L'étroite liaison qui existe entre la culture du sol et les premiers degrés de la civilisation a fait considérer Bacchus comme un législateur et un ami de la paix. Comme le drame grec est né des chœurs dithyrambiques en usage dans les fêtes de Bacchus, ce dieu a été regardé comme le dieu de l'art tragique et le protecteur des théâtres. Les fêtes qui lui étaient consacrées s'appelaient chez les Grecs Dionysia (Διονύσια), ou ὄργια (orgies), chez les Romains Bacchanales (*Bacchanalia*). Elles se célébraient avec des réjouissances extravagantes et des transports de joie enthousiaste. L'ivresse, la musique bruyante des flûtes, des cymbales et des tambours étaient le caractère commun de toutes les Dionysiaques. Dans les processions nommées thiases (θίασοι, de θειάζω) et par lesquelles on les célébrait, les femmes figuraient aussi déguisées en *Bacchantes*, Lènes, Thyades, Naïades, Nymphes, etc., ornées de guirlandes de lierre, et portant à la main des thyrses, de telle sorte que le cortége entier représentait une population inspirée et agitée par la puissante présence du dieu. Les chœurs chantés à cette occasion s'appelaient dithyrambes. C'étaient des hymnes adressés au dieu avec une extrême liberté dans le mètre et la plus grande hardiesse d'imagination et destinés à exalter ses exploits. Le phallus,

emblème de la fécondité de la nature, était aussi porté dans ces processions. L'ivresse était considérée alors comme un devoir de reconnaisance envers le dieu à qui on devait le don précieux de la vigne; et même en certains endroits c'était un crime de rester sobre aux Dionysiaques. Les fêtes de Bacchus dans l'Attique étaient au nombre de quatre, savoir : 1) les « Rustiques ou petites Dionysiaques (Διονύσια κατ' ἀγρούς ou μικρά); — 2) les Lénéennes (Λήναια, *Lenæa*); — 3) les Anthestéries (Ἀνθεστήρια); — 4) les Dionysiaques urbaines ou grandes Dionysies (Διονύσια ἐν ἄστει, ἀστικά, ou μεγάλα). L'époque de l'année consacrée à Bacchus était celle où les jours sont le plus courts; et, chez les Athéniens, les Dionysiaques se célébraient en conséquence dans les mois de Posidéon, Gamélion, Anthestérion et Élaphébolion. — Les Dionysiaques rustiques ou petites Dionysiaques, fête des vendanges, se célébraient dans les différents dèmes de l'Attique dans le mois de Posidéon, et étaient placées sous l'intendance supérieure des magistrats locaux, les démarques. Cette fête était certainement la plus ancienne, et se célébrait avec le plus haut degré d'enthousiasme et de liberté; les esclaves mêmes jouissaient pendant ce temps d'une entière liberté, et leurs cris à cette occasion étaient le plus souvent intolérables. C'est là que nous devons chercher l'origine de la comédie, dans les plaisanteries et les apostrophes bouffonnes dont les paysans assaillaient l'assistance du haut d'un chariot sur lequel ils étaient montés. Les Dionysiaques du Pirée, comme celles des autres dèmes de l'Attique, appartenaient aux petites Dionysiaques. — La seconde fête, les Lénéennes (de ληνός, pressoir, d'où le mois de Gamélion avait pris aussi chez les Ioniens le nom de *Lenæon*), se célébraient dans le mois de Gamélion, et le lieu de leur célébration était l'ancien temple de *Dionysus Limnæus*.(Λιμναῖος, de λίμνη, marais, parce que l'emplacement avait été autrefois un marécage). Ce temple s'appelait *Lenæon*. Les Lénéennes se célébraient par une procession et des dialogues tragiques et comiques. Probablement cette procession se rendait au Lénæon, où un bouc (τράγος, d'où le chœur et la tragédie qui en naquit furent nommés τραγικὸς χόρος et τραγῳδία) était immolé, tandis qu'un chœur, rangé autour de l'autel, chantait l'ode dithyrambique en l'honneur du dieu. Comme ce dithyrambe est l'élément d'où la tragédie prit naissance, par l'introduction d'un acteur, il est naturel de penser que, dans les disputes scéniques de cette fête, la tragédie a précédé la comédie. Le poëte qui désirait faire jouer sa pièce aux Lénéennes s'adressait au second archonte, chargé de la surintendance, qui, si la pièce lui agréait, fournissait le chœur. La troisième fête, les Anthestéries, se célébrait les 11, 12 et 13 du mois Anthestérion. C'était encore le second archonte qui présidait à la célébration des Anthestéries et distribuait les prix aux vainqueurs dans les divers jeux. Le premier jour s'appelait πιθοιγία, le second χόες, et le troisième χύτροι. Le premier jour tirait son nom de l'ouverture des tonneaux (πίθος, οἴγω), pour déguster le vin de l'année précédente; le second, de χοῦς, coupe, et c'était sans doute le jour consacré à boire; le troisième, de χῦτρος, pot, parce que ce jour-là on offrait en sacrifice à Bacchus et à Mercure souterrain (Ἑρμῆς) des pots garnis de fleurs, de semences ou de légumes cuits. On ne sait pas si des drames étaient représentés aux Anthestéries; mais on suppose qu'on y représentait des comédies, et que peut-être les tragédies qui devaient être jouées aux grandes Dionysiaques y étaient répétées. Les mystères qui faisaient partie de la célébration des Anthestéries avaient lieu la nuit. — La quatrième fête, les Urbaines ou grandes Dionysiaques, se célébrait vers le 12 du mois Élaphébolion; mais nous ne savons si elle durait plusieurs jours ou un seul. L'ordre dans lequel se succédaient les cérémonies était le suivant : la grande procession publique, le chœur d'enfants, le *comus* ou comédie, et enfin la tragédie. Parmi les drames représentés aux grandes Dionysiaques, les tragédies, du moins, étaient généralement des pièces nouvelles; les répétitions toutefois ne paraissent pas avoir été exclues d'aucune des fêtes Dionysiaques. Le premier archonte avait la surintendance, et fournissait le chœur au

poëte dramatique qui désirait faire représenter sa pièce à cette fête. Le prix réservé au poëte dramatique pour la meilleure pièce était une couronne, et son nom était proclamé sur le théâtre de Bacchus. Comme les grandes Dionysiaques se célébraient au commencement du printemps, quand la navigation se rouvrait, Athènes n'était pas seulement visitée par une multitude de gens de la campagne, mais encore par beaucoup d'étrangers venus de toutes les parties de la Grèce, et les divers amusements et exhibitions qui avaient lieu à cette occasion ne différaient pas de ceux de nos temps modernes. — Le culte de Dionysus, que les Romains appelaient Bacchus, ou plutôt les mystères et orgies bachiques (*bacchanalia*) furent, dit-on, introduits de l'Italie méridionale en Étrurie et de là à Rome, où, pendant un temps, ils furent tenus secrets et, durant la dernière période de leur existence, célébrés de nuit. Les initiés, au dire de Tite-Live, ne se livraient pas seulement dans leurs réunions, au plaisir de banqueter et de boire; quand leurs têtes étaient échauffées par le vin, ils s'abandonnaient aux excès les plus grossiers et aux vices les plus contre nature. Le temps de l'initiation était de dix jours; le dixième jour la personne qui devait être initiée prenait un repos solennel, subissait une purification par l'eau et était introduite dans le sanctuaire (*Bacchanal*). Dans l'origine, les femmes seules étaient initiées et les orgies se célébraient chaque année durant trois jours. Mais Pacula Annia, dame campanienne, prétendant agir sous l'influence directe de Bacchus, changea complétement le mode de célébration de ces fêtes; elle admit les hommes à l'initiation et ordonna que la solennité, qui jusque-là s'était célébrée le jour, aurait lieu la nuit; qu'au lieu de trois jours chaque année, on consacrerait cinq jours chaque mois aux Bacchanales. Ce fut à dater de cette époque que les orgies furent une occasion de licence effroyable et d'excès de tout genre. Le mal prit bientôt des proportions si alarmantes que l'an 186 av. J.-C., les consuls, par ordre du sénat, établirent une enquête sur la nature et l'objet de ces rites nouveaux. Cette enquête eut pour résultat l'arrestation d'un grand nombre de personnes et le supplice de quelques-unes; et le sénat lança un décret portant qu'il n'y aurait plus dorénavant de bacchanales, ni à Rome ni en Italie; que, si quelqu'un croyait ces cérémonies nécessaires ou ne pouvait les négliger sans scrupule ou expiation, il aurait à s'adresser au préteur urbain, qui alors consulterait le sénat; que, si la permission lui était accordée dans une assemblée du sénat composée au moins de cent membres, il pourrait célébrer les bacchanales; mais qu'il n'y pourrait admettre plus de cinq personnes, qu'il n'y aurait aucun fonds commun, aucun maître des cérémonies ou prêtre. Une table d'airain contenant cet important document fut découverte près de Bari, dans l'Italie méridionale, en l'année 1640, et elle se trouve aujourd'hui au Musée impérial de Vienne. Tandis que les *Bacchanales* étaient ainsi supprimées, d'autres fêtes de Bacchus, plus simples et plus innocentes, les *Liberalia* (de *Liber*, ou *Liber pater*, autre nom du dieu) continuèrent à se célébrer à Rome chaque année, le 16 mars. Des prêtres et des prêtresses âgés, parés de guirlandes de lierre, portaient à travers la ville du vin, du miel, des gâteaux, des confitures, en même temps qu'un autel à anses (*ansata ara*), au milieu duquel était un petit foyer (*foculus*) où, de temps en temps, on offrait des sacrifices. Ce jour-là les jeunes Romains qui avaient atteint leur seizième année prenaient la robe virile (*toga virilis*). — CORTÉGE DE



Dionysus (Bacchus) sur son trône.
(Ponce, Bains de Titus, n° 12.)

BACCHUS. Dans les premiers temps, les Grâces ou Charites accompagnaient Bacchus; mais plus tard nous le trouvons accompagné dans ses expéditions et ses voyages par des femmes nommées *Bacchæ, Lenæ, Mænades, Thyiades, Mimallones, Clodones*, *Bassaræ* ou *Bassarides*, qui toutes sont représentées dans les œuvres d'art comme se livrant à des transports de fureur ou d'enthousiasme, la tête renversée en arrière, la chevelure en désordre, et portant à la main le thyrse (bâton entouré de lierre et surmonté d'une pomme de pin), des cymbales, des épées ou des serpents. On voit aussi constamment dans son cortége des silènes, des pans, des satyres, des centaures, et autres personnages de même genre. L'animal qu'on im-



Dionysus (Bacchus) traîné par des tigres (Mus. Capitol., vol. 4, tav. 63).

molait le plus communément à Bacchus était le bélier. Parmi les objets qui lui



Dionysus (Bacchus) (Tiré d'une peinture de Pompéi).

étaient consacrés nous pouvons citer le vin, le lierre, le laurier et l'asphodèle; le serpent, le dauphin, le tigre, le lynx, la panthère et l'âne. Dans les ouvrages d'art il est représenté comme un jeune dieu. Les formes sont celles d'un homme, mais elles se rapprochent de celles de la femme par leur mollesse et leurs contours arrondis. L'expression de son maintien est la langueur, et son attitude a l'aisance d'un homme absorbé dans de douces pensées ou légèrement ivre.

Dīoscŏrĭdes (**-is**) **Pĕdācĭus** ou **Pĕdānius**, d'Anazarba, en Cilicie, médecin grec, qui probablement vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne, auteur d'un ouvrage encore existant sur la matière médicale (*Materia medica*), qui, pendant longtemps, fut regardé comme une production modèle.

Dīoscūri (**-ōrum**), Διόσκουροι, c.-à-d. fils de Jupiter, nom par lequel on désignait *Castor* et *Pollux*, ces deux célèbres héros que les Grecs appelaient *Polydeuces* (Πολύδευκες), et les Romains quelquefois *Castores*. Suivant Homère, ils étaient fils de Léda et de Tyndare, roi de Lacédémone, et par conséquent frères d'Hélène. De là le nom patronymique *Tyndărĭdæ* sous lequel on les désigne souvent. Castor était fameux pour son habileté à dompter et à manier les coursiers; Pollux pour son adresse au pugilat. Tous deux avaient disparu de la terre, quand les Grecs allèrent au siége de Troie. Mais bien qu'ils fussent morts, nous dit Homère, ils revenaient alternativement à la vie de deux jours l'un et jouissaient des honneurs divins. — Selon d'autres traditions, ils étaient fils de Jupiter et de Léda, et ils étaient sortis, ainsi que leur sœur Hélène, d'un même œuf (voy. *Leda*). Si l'on en croit d'autres mythes encore, Pollux et Hélène étaient seuls du sang de Jupiter; Castor était le rejeton de Tyndare. De là Pollux était immortel tandis que Castor était sujet à la vieillesse et à la mort, comme les autres mortels. La vie fabuleuse des Dioscures est marquée par trois grands événements : 1) leur expédition contre Athènes, où ils délivrèrent leur sœur Hélène, enlevée par Thésée et placée dans le dème d'Aphidna, dont ils s'emparèrent; — 2) la part qu'ils

prirent à l'expédition des Argonautes, pendant laquelle Pollux tua, dans une lutte au pugilat, Amycus, roi des Bébryces. Dans le cours de cette expédition, ils fondèrent aussi la ville de Dioscurias, en Colchide; — 3) leur lutte avec les fils d'Apharée, Idas et Lyncée. Castor, qui était mortel, tomba sous les coups d'Idas, mais Pollux tua Lyncée et Jupiter foudroya Idas. A la prière de Pollux, Jupiter lui accorda de partager le destin de son frère et de vivre chacun alternativement un jour sur la terre, un jour dans la céleste demeure des dieux. Suivant une autre tradition, Jupiter récompensa le dévouement mutuel des deux frères en les plaçant tous les deux parmi les astres sous le nom de Gémeaux (*Gemini*). — Ces deux jeunes héros reçurent les honneurs divins à Sparte, d'où leur culte se répandit dans d'autres parties de la Grèce, en Sicile et en Italie. Ils étaient spécialement honorés comme protecteurs des navigateurs, Neptune ayant récompensé leur attachement fraternel en leur donnant le pouvoir de commander aux vents et aux flots. Par là s'explique l'invocation qu'Horace leur adresse en faveur de Virgile embarqué : *Sic fratres Helenæ, lucida sidera.* Chaque fois qu'ils apparaissaient, on les voyait montés sur de magnifiques coursiers blancs. Ils étaient considérés comme les présidents des jeux publics, comme les inventeurs de la danse guerrière, et comme les protecteurs des poëtes et des chantres. On les représente ordinairement dans les ouvrages d'art sous la figure de jeunes cavaliers, portant un casque de forme ovale, avec une couronne surmontée d'une étoile, et tenant à la main des javelots. — A Rome, le culte des Dioscures fut introduit de bonne heure. On crut qu'ils assistèrent les Romains contre les Latins dans la bataille du lac Régille; et le dictateur A. Postumius Albinus leur voua un temple pendant l'action. Ce temple fut élevé dans le forum, en face de celui de Vesta. Les chevaliers regardaient les Dioscures comme leurs patrons, et chaque année, le 15 juillet, ils allaient processionnellement et à cheval visiter leur temple.



Les Dioscures (Castor et Pollux)
(médaille du Mus. Britann.).



Les Dioscures (Castor et Pollux)
(Millin. Gal. mythol. pl. 108).

Diræ (**-ārum**), un des noms des Furies (voy. *Eumenides*).

Dirce (**-es**), Δίρκη, Dircé, femme de Lycus, qui l'épousa après avoir divorcé avec Antiopé, sa première femme. Dircé traita Antiopé avec une extrême cruauté ; aussi, quand Amphion et Zéthus, fils qu'Antiopé avait eus de Jupiter, prirent possession de Thèbes, ils tirèrent une vengeance éclatante de Dircé. Ils l'attachèrent à un taureau sauvage, qui la traîna jusqu'à ce qu'elle pérît. Alors ils



Dircé, groupe à Naples,
Maffei, pl. 48.

jetèrent son corps dans une fontaine des environs de Thèbes, qui de là fut appelée la fontaine de Dircé. L'adjectif *Dircæus* est souvent employé comme équivalent de « Béotien ».

Dis (gén. **Dītis**), contraction de *Dives* (le Riche), nom sous lequel on désigne qqfois Pluton, et, par suite, le monde inférieur ou l'enfer.

Discordia (-æ), la Discorde. Voy. *Eris*.

Dium, Δῖον, 1), v. importante de la Macédoine sur le golfe Thermaïque. — 2) v. de la Chalcidique en Macédoine, sur le golfe Strymonien.

Dīvĭco (-ōnis), chef des Helvètes dans la guerre contre L. Cassius en 107 av. J.-C., était à la tête de la députation envoyée à Jules César, environ cinquante ans plus tard (58 av. J.-C), quand ce dernier se préparait à attaquer les Helvètes.

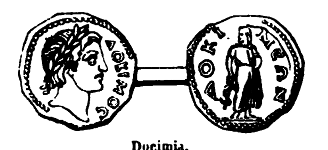
Dīvĭtĭăcus (-i), noble éduen, frère de Dumnorix, et chaud partisan des Romains et de César, qui, en considération de ce dévouement, accorda à ses prières la grâce de Dumnorix, en 58 av. J.-C. (Cæs. *B. G.* 1, 16 sq.; 2, 45; 6, 12).

Dīvŏdūrum (-i), plus tard *Mediomatrici*, et plus tard encore *Metis* ou *Mettis*, Metz, capitale des *Mediomatrici* dans la Gaule Belgique (Tac. *Hist.* 1, 63).

Divona. Voy. *Cadurci*.

Dŏbērus (-i), v. de la Péonie en Macédoine, à l'E. du fl. *Echedorus*.

Docimia ou **Docimium** (Δοκιμία, Δοκίμειον), ville de Phrygie, non loin de Synnada : dans son voisinage il y avait une célèbre carrière de marbre.



Docimia.

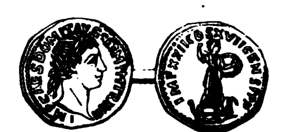
Dōdōna (-æ), Δωδώνη, Dodone, le plus ancien oracle de la Grèce, situé en Épire, fondé par les Pélasges, et dédié à Jupiter. Les réponses de cet oracle étaient rendues par de grands chênes ou par des hêtres. La volonté du dieu se manifestait par le vent soufflant à travers les arbres, et, afin de rendre les sons plus sensibles, des vases d'airain étaient suspendus aux branches, qui, agitées par le vent, se heurtaient entre elles. Les sons étaient interprétés dans l'origine par des hommes ; plus tard ce ministère appartint à des femmes âgées. Les prêtres qui desservaient le temple s'appelaient *Selli* ou *Helli*. L'oracle de Dodone eut moins de vogue et d'influence dans les temps historiques que dans l'âge héroïque. Il fut supplanté presque entièrement par celui de Delphes (Hom. *Il.* 2, 750; *Od.* 14, 327 ; Hérodt. 2, 57; 7, 185 ; Paus. 7, 21 ; Strab. 17 ; Plut. *Pyrrh.*; Apollod. 1, 9 ; Plin. 2, 103 ; Mela, 2, 3 ; Lucan. 6, 427 ; Ovid. *Trist.* 4, 8, 23).

Dŏlābella (-æ), nom d'une célèbre famille patricienne de la *gens Cornelia*. Les membres les plus dignes d'être mentionnés sont : 1) *Cn. Cornelius Dolabella*, consul en 81 av. J.-C., que le jeune Jules César accusa en 77 d'avoir commis des exactions dans sa province. — 2) *Cn. Corn. Dolabella*, préteur urbain en 81. Lieutenant de Verrès, il pilla, sous ses auspices, la province de Cilicie. Accusé à son retour il fut trahi par Verrès et condamné. — 3) *P. Cornelius Dolabella*, gendre de Cicéron, dont il épousa la fille Tullia en 51. C'était un des hommes les plus décriés de son temps, et sa conduite causa beaucoup de chagrin à son beau-père. Quand éclata la guerre civile, il se joignit à César, combattit à ses côtés à la bataille de Pharsale (48) et fut élevé par lui au consulat en 44. Il reçut plus tard d'Antoine la province de Syrie. En se rendant dans son gouvernement, il pilla partout sur son passage les villes de la Grèce et de l'Asie Mineure, et le sénat indigné envoya contre lui Cassius qui s'empara de Césarée, où s'était réfugié Dolabella. Pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, il se donna la mort, en 43.

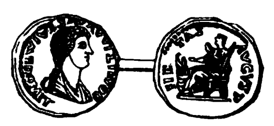
Dŏlon (ōnis), Δόλων, espion troyen pendant la guerre de Troie. Il fut tué par Diomède (Hom. *Il.* 10, 314 ; Virg. *Æn.* 12, 349).

Dŏlŏpes (-um), Δόλοπες, les Dolopes, puissant peuple de Thessalie, établi sur l'*Enipeus*. Ils combattirent devant Troie. Plus tard ils se fixèrent au pied du Pinde; et leur pays, appelé *Dŏlŏpĭa*, était regardé comme une portion de l'Épire (Hom. *Il.* 9, 484; Herodt. 3, 14; 7, 132, 185 sq.; Strab. 9, 431 sq.; Virg. *Æn.* 2, 7; Val. Fl. 2, 10; Liv. 36, 33).

Dŏmĭtĭānus (-i), ou avec son nom complet *T. Flavius Domitianus Augustus*, Domitien, empereur romain de 81 à 96 apr. J.-C., le plus jeune fils de Vespasien, était né à Rome l'an 51. Durant les règnes de Vespasien (69-79) et de son frère Titus (79-81), il ne lui fut point permis de prendre aucune part aux affaires publiques. Durant les premières années de son règne son gouvernement fut beaucoup meilleur qu'on ne l'avait espéré. Mais sa conduite ne tarda point à changer. Ses guerres furent très-malheureuses, et ces échecs, qui tout à la fois blessaient sa vanité et lui inspiraient des craintes, le portèrent à se réjouir des malheurs et des souffrances d'autrui. En 83 il entreprit une expédition contre les Cattes qui échoua complétement; ce qui ne l'empêcha point à son retour à Rome, l'année suivante, de célébrer un triomphe et de prendre le surnom de Germanique. En 85, Agricola, dont les succès et les mérites excitaient sa jalousie, fut rappelé à Rome (voy. *Agricola*). Après sa guerre contre les Daces, qui eut l'issue la plus malheureuse (voy. *Decebalus*), il donna ample carrière à sa cruauté et à sa tyrannie. La terreur silencieuse qui régna dans Rome et dans toute l'Italie pendant les dernières années de Domitien est brièvement mais énergiquement dépeinte par Tacite dans l'introduction à la Vie d'Agricola, et Juvénal dans ses mordantes satires nous trace avec les couleurs les plus fortes le tableau de ses vices et de sa tyrannie. Nombre de conspirations, ourdies contre sa vie, furent découvertes, mais enfin il fut assassiné avec la connivence de sa femme Domitia (Suet. *Domit.*; Eutrop. 7).

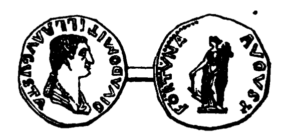


Domitien, emp. rom., ap. J.-C. 81-96.



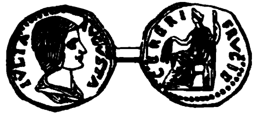
Domitia, femme de Domitien.

Domitilla, Flavia, première femme de Vespasien, et mère de Titus, de Domitien et de Domitilla.



Domitilla Flavia, femme de Vespasien.

Domna, Julia, née à Émèse, d'une humble famille, épousa Septime-Sévère, alors qu'il n'était encore qu'un simple particulier. Elle était belle et corrompue, mais en même temps douée de puissantes facultés intellectuelles; elle aimait la littérature et la société des hommes de lettres. Elle exerça une grande influence sur son mari et, après sa mort, fut chargée par son fils Caracalla de l'administration des affaires les plus importantes de l'État. Après le meurtre de Caracalla, elle fut d'abord traitée amicalement par Macrin, et, ayant reçu l'ordre de quitter Antioche, elle mit elle-même fin à ses jours en se laissant mourir de faim (apr. J.-C. 217).



Domna Julia, femme de Septime-Sévère.

Dŏmĭtĭus Afer. Voy. *Afer*.

Domitius Ahenobarbus. Voy. *Ahenobarbus*.

Dŏmĭtĭus Calvīnus. Voy. *Calvinus.*

Dŏmĭtĭus Corbŭlo. Voy. *Corbulo.*

Dōnātus (-i), Donat, 1) célèbre grammairien, qui enseignait à Rome dans le milieu du quatrième siècle, et fut le précepteur de saint Jérôme. Son ouvrage le plus fameux est un système de grammaire latine, qui a servi de base à la plupart des traités élémentaires sur ce sujet, depuis cette époque jusqu'à nos jours. Il a commenté Virgile et Térence. — 2) *Tiberius Claudius D.*, auteur d'une vie de Virgile en 25 chapitres, qu'on trouve en tête de la plupart des éditions de ce poëte.

Dŏnūsa ou **Dŏnūsia** (-æ), Δονουσία, une des petites îles Sporades dans la mer Égée, près de Naxos. Elle produisait du marbre vert, d'où l'épithète *Viridis* (Verte) que Virgile donne à cette île. Sous les empereurs romains elle était un lieu d'exil (Virg. *Æn.* 3, 125).

Dōra (-æ), **Dōrus, Dōrum** (-i), et, dans l'Ancien Testament, *Dor,* la ville la plus méridionale de la Phénicie, sur la côte, sur une espèce de péninsule au pied du mt Carmel.

Dōris (-ĭdis), 1) fille de l'Océan et de Téthys, femme de son frère Nérée, et mère des Néréides. Les poëtes latins désignent quelquefois sous son nom la mer elle-même (Propert. 1, 17, 25; Virg. *Ecl.* 10; Hes. *Theog.*). — 2) une des Néréides, fille de la précédente. — 3) petite contrée montagneuse de la Grèce, appelée autrefois *Dryopis,* bornée par la Thessalie au N., l'Étolie à l'O., la Locride au S. et par la Phocide à l'E. Elle renfermait quatre villes : *Boum*, *Citinium, Erineus* et *Pindus,* qui formaient la Tétrapole dorienne. Ces villes n'acquirent jamais aucune importance; mais le pays en a comme patrie des Doriens (*Dores*), une des grandes races helléniques, qui conquirent le Péloponnèse. La tradition rapporte qu'Ægimius, roi des Doriens, fut chassé de ses domaines par les Lapithes, mais qu'il y fut réintégré par Hercule; que les descendants d'Hercule se réfugièrent naturellement dans ce pays, lorsqu'ils furent expulsés du Péloponnèse, et que ce fut pour les remettre en possession de leurs droits que les Doriens envahirent le Péloponnèse. C'est pourquoi la conquête de ce pays est ordinairement appelée Retour des Héraclides (voy. *Heraclidæ*). Les Doriens étaient divisés en trois tribus : *Hylleis, Pamphyli* et *Dymanes.* Ce fut la race dominante dans le Péloponnèse; les anciens habitants furent réduits en esclavage ou devinrent sujets des Doriens sous le nom de *Periœci.* — 4) District de l'Asie Mineure, comprenant les établissements doriens de la côte de Carie et les îles avoisinantes. Six de ces villes formaient une ligue appelée Hexapole dorienne, et qui comprenait Lindus, Ialysus, et Camire dans l'île de Rhodes, l'île de Cos, Cnide et Halicarnasse sur le continent (Strab. 9; Virg. *Æn.* 2, 27; Plin. 5. 29; Apollod. 2, Herodt. 1, 144; 8, 31).

Dōriscus (-i), Δωρίσκος, v. de Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre, au milieu d'une vaste plaine du même nom, où Xerxès passa en revue sa nombreuse armée.

Dōrus (-i), Δῶρος, un des fils d'Hellen, et le fondateur fabuleux de la race dorienne (Herodt. 1, 56; Eurip. *Ion.* 1590).

Dŏrȳlæum (-i), Δορύλαιον, v. de la Phrygie Épictète, sur la rivière Thymbris, avec des bains chauds encore fréquentés aujourd'hui. Son nom actuel est Eski Sher (Plin. 5, 29; Cic. *Flacc.* 17).

Dossennus Fabius ou **Dorsennus**, ancien poëte comique, critiqué par Horace pour la bouffonnerie exagérée de ses caractères (Hor. *Ep.* 2, 1, 173).

Drabescus (-i), v. du district de l'Edonis en Macédoine, sur le Strymon.

Drăcōn (-ōnis), Δράκων, législateur d'Athènes, auteur du premier code écrit. Dans ce code il appliquait la peine de mort à presque tous les crimes. Aux petits vols, par exemple, comme au sacrilége et à l'homicide. Ce qui a fait dire que ses lois avaient été écrites non avec de l'encre, mais avec du sang. On place sa législation en l'an 621 av. J.-C. Après la législation de Solon (594), la plupart des lois de Dracon tombèrent en désuétude (Plut. *Sol.*).

Drangĭāna (-æ), Δραγγιανή, auj. Sedjestân, ancienne partie de l'*Ariana*, bornée par la Gédrosie, la Carmanie, l'Arachosie et l'Arie. Dans le N. de la contrée habitaient les *Drangæ*, peuple guerrier, qui a donné son nom à la province. Les *Ariaspæ* habitaient la partie S. (Arrian. 3, 21, 1; 7, 8, 3).

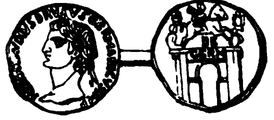
Drāvus (-i, auj. la Drave), fl. tributaire du Danube, coulait à travers le Noricum et la Pannonie; et, après avoir reçu le Murius (auj. la Muhr), se jetait dans le Danube, à l'E. de *Mursa* (Esseck).

Drĕpănum (-i) (proprement faucille, 1) avec la forme accessoire *Drĕpăna* (*-ōrum*) et celle, plus rare, de *Drĕpăne* (*-es*), port de mer, sur la pointe N.-O. de la Sicile, fondé par les Carthaginois. Selon Virgile, ce serait là que mourut Anchise. Le nom moderne est Trapani. — 2) sous la forme access. *Drepane*, v. de Bithynie, lieu de naissance d'Hélène, mère de Constantin le Grand, en l'honneur de laquelle elle fut nommée Hélénopolis et élevée au rang de place très-importante.

Drŭentia (-æ, auj. la Durance), rivière large et rapide de la Gaule Narbonnaise; elle a sa source dans les Alpes et son embouchure dans le Rhône près d'Avignon.

Drūsilla (-æ), *Livia*, mère de l'empereur Tibère et femme d'Auguste (voy. *Livia*). — 2) Fille de Germanicus et d'Agrippine, entretint un commerce incestueux avec son frère Caligula qui l'aimait tendrement et, après sa mort, la déifia (38 apr. J.-C.). — 3) fille d'Hérode Agrippa I[er], roi des Juifs, épousa *Felix*, procurateur de Judée, était présente quand saint Paul prêcha devant son époux en l'an 60.

Drūsus (-i), nom d'une famille distinguée de la *gens Livia*. Il paraît qu'un des *Livius* gagna le surnom de *Drusus* pour lui et ses descendants après avoir tué de sa main un chef gaulois nommé *Drausus*. 1) *M. Livius Drusus*, tribun du peuple avec C. Gracchus (122 av. J.-C.). C'était un fougueux adhérent du parti de l'aristocratie, et il se rendit populaire auprès du sénat en proposant presque les mêmes mesures auxquelles il s'était opposé quand elles étaient mises en avant par C. Gracchus. Il fut consul en 111. — 2) *M. Livius Drusus*, fils du précédent, orateur éloquent, fut tribun du peuple en 91. Bien qu'il appartînt, comme son père, au parti aristocratique, il médita les plus grands changements dans la constitution romaine. Il proposa et fit adopter une partie de ses plans; mais, par des circonstances particulières, ses mesures devinrent très-impopulaires. Le sénat, remarquant le mécontentement de tous les partis, décréta que toutes les lois de Drusus, adoptées contre les auspices, étaient nulles et sans effet. Drusus alors se mit à ourdir une formidable conspiration contre le gouvernement; mais un soir, comme il entrait dans sa propre maison, il fut assassiné et mourut quelques heures après. La mort de Drusus anéantit les espérances des *Socii*, à qui il avait promis le droit de cité, et fut immédiatement suivie de la guerre sociale. — 3) *Livius Drusus Claudianus*, père de Livie, mère de l'empereur Tibère. Il était membre de la *gens Claudia* et fut adopté par Livius Drusus. Proscrit par les triumvirs en 42, il mit lui-même fin à ses jours. — 4) *Nero Claudius Drusus*, appelé communément par les écrivains modernes *Drusus Senior*, pour le distinguer du n° 5, était fils de Tiberius Claudius Nero et de Livie, et frère cadet de l'empereur Tibère. Il était né dans la maison d'Auguste trois mois après le mariage de Livie et d'Auguste (38 av. J.-C.). Drusus, devenu grand, fut plus aimé du peuple que son frère. Il épousa Antonia, fille du triumvir Antoine, et ouit d'un grand crédit auprès d'Auguste, qui l'employa dans d'importantes affaires. Il dirigea la guerre contre les Germains, et dans le cours de quatre campagnes (av. J.-C. 12-9) il s'avança jusqu'à l'Elbe (*Albis*). Dans sa première



Claudius Drusus, frère de l'emp. Tibère, mort l'an 9 av. J.-C.

expédition il fit creuser un canal (*fossa Drusiana*) depuis le Rhin, près d'Arnheim, jusqu'à l'Yssel, près de Doesberg, et il profita de ce canal pour passer du Rhin dans l'Océan. Quand l'armée repassa de l'Elbe au Rhin, il fit une chute de cheval, se cassa une jambe et mourut. — 5) *Drusus Cæsar*, appelé communément par les écrivains modernes *Drusus Junior*, était fils de l'empereur Tibère et de Vipsania, sa première femme. Il épousa Livie, sœur de Germanicus. Il fut empoisonné par Séjan, favori de Tibère, qui aspirait à l'empire (23 av.



Drusus Cæsar, fils de l'emp. Tibère, mort 23 ap. J.-C.

J.-C.). — 6) *Drusus*, second fils de Germanicus et d'Agrippine, périt également victime de l'ambition de Séjan, quelques années plus tard.

Dryades. Voy. *Nymphæ.*

Drўas (-antis), père du roi de Thrace Lycurgue, qui de là est appelé *Dryantides* (Ovid. *Ib.* 345).

Drȳmæa (-æ) ou **Drȳmus (-i)**, v. de Phocide, un peu au S. du *Cephissus* (Paus. 10, 33).

Drȳmus (-i), 1) voy. *Drymæa.* — 2) place forte de l'Attique, sur les frontières de la Béotie.

Drymussa (-æ), île près de la côte d'Ionie, à l'opposite de *Clazomenæ.*

Drўŏpē (-ēs), fille du roi Dryops, fut aimée d'Apollon, de qui elle eut *Amphissus*. Elle fut ensuite enlevée par les Hamadryades et devint une nymphe.

Drўŏpes (-um), Δρύοπες, peuple pélasge, établi d'abord en Thessalie, depuis le fl. Sperchius jusqu'au Parnasse, et plus tard dans la Doride, qui prit d'eux le nom de *Dryopis*. Chassés de la Doride par les Doriens, ils émigrèrent dans d'autres contrées et s'établirent enfin dans le Péloponnèse, l'Eubée et l'Asie Mineure (Herodt. 1, 146, 8, 31; Paus. 4, 34; Strab. 7, 8, 13; Plin. 4, 1; Virg. *Æn.* 4, 146; Lucan. 3, 179).

Dūbis (-is : le Doubs), rivière de la Gaule, qui a sa source dans le mt Jura (*Jurassus*), passe à Besançon (*Vesontio*) et se jette dans la Saône (*Arar*) près de Chalon (Cabillonum).

Dubris Portus (Douvres), port de mer des *Cantii*, dans la *Britannia*. Il y avait là une forteresse élevée par les Romains contre les pirates saxons.

Dŭīlius (-i), consul en 260 av. J.-C., remporta une victoire sur la flotte carthaginoise au moyen de grappins de fer (*corvi*) qui rapprochaient les vaisseaux ennemis des siens, et changeaient le combat sur mer en un combat de terre. Ce fut la première victoire navale gagnée par les Romains, et le souvenir en fut perpétué par une colonne érigée sur le forum et ornée des éperons des navires capturés (*columna rostrata*). L'inscription qu'elle porte est un précieux monument de la latinité de l'époque (Pol. 1, 22 et suiv.; Cic. *Cat. Maj.* 13; Tac. *Ann.* 1, 12).

Dulgibīni (-ōrum), peuple de Germanie, établi sur la rive occidentale dn Weser.

Dŭlĭchĭum. Voy. *Echinades.*

Dumnŏrix (-ĭgis), chef des Éduens, et frère de *Divitiacus*. Il était ennemi des Romains et fut mis à mort par ordre de César, en 54 av. J.-C.

Dunium. Voy. *Durotriges.*

Dūrius (-i : auj. Duero, Douro), un des principaux fl. de l'Espagne, coulait près de *Numantia* et se jetait dans l'océan Atlantique.

Durocortōrum (-i : auj. Rheims), capitale des *Remi*, dans la Gaule Belgique; plus tard elle s'appela *Remi.*

Duronia (-æ), v. du Samnium en Italie, à l'E. des défilés du Caudium, ou Fourches Caudines.

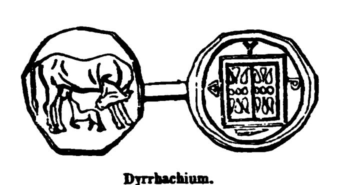
Durotrĭges (-um), peuple de la *Britannia*, dans le Dorsetshire et dans l'O. du Sommersetshire; sa capitale était *Dunium* (Dorchester).

Durovernum ou **Darvernum (-i)**, auj. Canterbury, v. des *Cantii* dans la *Britannia*, appelée plus tard *Cantuaria.*

Dўmas (**-antis**), père d'Hécube, nommée de là *Dymantis*.

Dўme (**-es**) ou **Dўmæ** (**-ārum**), v. dans l'O. de l'Achaïe, près de la côte; une des douze villes achéennes.

Dyrrhachium (**-i**. auj. Durazzo), appelée d'abord *Epidamnus*, v. de l'Illyrie grecque, sur une presqu'île de la mer Adriatique. Elle fut fondée par les Corcyréens et reçut le nom d'*Epidamnus*; mais les Romains, regardant ce nom comme de mauvais présage (*damnum*, dommage), le changèrent en celui de *Dyrrhachium*. C'était le lieu ordinaire de débarquement des personnes parties de *Brundusium* (Brindes).



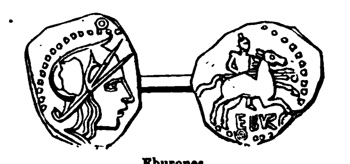
Dyrrhachium.

E

Eboracum ou **Eburacum** (**-i** : York), ville des Brigantes en Bretagne; Agricola y établit une station romaine, et elle devint le principal établissement romain dans l'île; c'était à la fois un municipe et une colonie, et la résidence des empereurs romains quand ils visitaient la Bretagne. Les empereurs Septime-Sévère et Constance-Chlore y moururent.

Ebūdæ ou **Hebūdæ** (**-ārum** : Hebrides), îles de l'Océan occidental à quelque distance de la Bretagne.

Eburōnes (**-um**), peuple germain qui franchit le Rhin et s'établit dans la Gaule Belgique entre le Rhin et la Meuse.



Eburones.

Eburovices (voy. *Aulerci*).

Ĕbūsus (**-i** : Iviza), la plus grande des îles Pityuses, près de la côte orientale de l'Espagne, mise par quelques écrivains au nombre des Baléares.

Ecbtănă (**-ōrum** : Hamadan), grande ville, très-agréablement située près du pied du mont Oronte, au N. de la Grande Médie, fut la capitale du royaume des Mèdes et ensuite la résidence d'été des rois des Perses et des Parthes : on dit qu'elle fut fondée par Déjocès, premier roi des Mèdes.

Ecetra (**-æ**), ancienne ville des Volsques, détruite par les Romains à une époque reculée.

Echĕdōrus (**-i**), petite rivière de Macédoine qui traverse la Mygdonie et tombe dans le golfe Thermaïque.

Echemus (**-i**), roi d'Arcadie, tua en combat singulier Hyllus, fils d'Hercule.

Ĕchidna (**-æ**), monstre, moitié femme et moitié serpent, devint par Typhon mère de la Chimère, du chien à plusieurs têtes Orthus, du dragon aux cent têtes qui gardait les pommes des Hespérides, du dragon de Colchide, du Sphynx, de Cerbère (nommé de là *Echidneus canis*), de Scylla, de la Gorgone, de l'hydre de Lerne (Echidna Lernæa), de l'aigle qui rongeait le foie de Prométhée et du lion de Némée : elle fut tuée pendant son sommeil par Argus Panoptès.

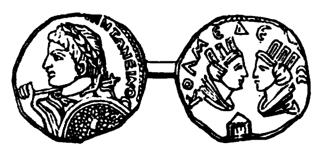
Ĕchīnădes (**-um**), groupe de petites îles à l'embouchure de l'Achéloüs, dépendant de l'Acarnanie, et formées, dit-on, par les alluvions de l'Achéloüs. Elles semblent avoir tiré leur nom de leur ressemblance avec un *echinus* (hérisson de mer). La plus grande de ces îles était nommée Dulichium, et faisait partie du royaume d'Ulysse, nommé pour cela Dulichius.

Ĕchīōn (**-ŏnis**), 1) un des héros nés des dents du dragon, semées par Cadmus : il fut époux d'Agavé et père de Penthée, nommé pour cela Echionides. — 2) fils d'Hermès (Mercure) et d'Antianira, prit part à la chasse de Calydon et à l'expédition des Argonautes (Pind. *Pyth.* 4, 179; Ovid. *Met.* 8, 310).

Ĕchō (**-ūs**), nymphe qui occupait Junon en lui parlant sans cesse, tandis que Jupiter folâtrait avec les nymphes. Junon, pourtant, s'aperçut du tour et

punit Écho, en la changeant en écho; Écho devint alors amoureuse de Narcisse; mais, cet amour n'étant pas payé de retour, elle s'abîma dans sa douleur et enfin il ne resta plus rien d'elle que sa voix (Ovid. *Met.* 3, 341-510).

Edessa (-æ), 1) appelée aussi Antioche Callirhoé, très-ancienne ville du nord de la Mésopotamie, capitale de l'Osroène et siége d'un royaume indépendant de 137 av. J.-C. à 216 apr. J.-C. (voy. *Abgarus*). — 2) ville de Macédoine, où l'on enterrait les rois.



Edesse en Mésopotamie.

Edetāni ou **Ledetāni** (-ōrum), peuple de l'Espagne Tarraconaise, à l'E. des Celtibériens.

Édōni ou **Edones** (-um), peuple de Thrace entre le Nestus et le Strymon, célèbre par le culte orgiaque de Bacchus. De là Ēdōnis dans les poëtes latins signifie une Bacchante, et Ēdōnus est employé comme synonyme de Thrace.

Eëtiōn (-ōnis), roi de Thèbes Placienne en Cilicie, et père d'Andromaque, femme d'Hector.

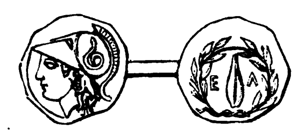
Egeria (v. *Ægeria*).

Egesta (v. *Segesta*).

Egnātia (-æ), ville d'Apulie sur la côte, appelée Gnatia par Horace; elle était célèbre par une pierre ou autel miraculeux, où le bois et l'encens s'enflammaient d'eux-mêmes; prodige qui amusa Horace et ses amis et que celui-ci regardait comme un tour de charlatans. Egnatia était située sur la grande route de Rome à Brindes, qui d'Egnatia à Brindes portait le nom de *via Egnatia*. La continuation de cette route de l'autre côté de l'Adriatique, de Dyrrhachium à Byzance, portait aussi le nom de *via Egnatia*. C'était la grande route militaire entre l'Italie et l'Orient. Commençant à Dyrrhachium, elle passait par Lychnidus, Héraclée, Lyncestis, Edesse, Thessalonique, Amphipolis, Philippes, et, traversant toute la Thrace, elle atteignait enfin Byzance (Hor. *Sat.* 1, 5, 97).

Ēiōn (-ōnis), ville de Thrace, à l'embouchure du Strymon, à 25 stades d'Amphipolis, dont elle était le port.

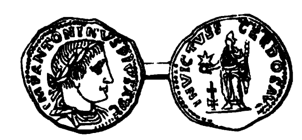
Elæa (-æ), ancienne ville sur la côte d'Éolide en Asie Mineure, servit ensuite de port à Pergame; le golfe sur lequel elle était située prit le nom de Golfe Élaïtique.



Elæa.

Elæūs (-untis) ou **Eleus** (-untis), ville dans le S.-E. de la Chersonnèse de Thrace, avec un port et un temple de Protésilas.

Elagabălus (-i), empereur romain (218-222), fils de Julie Soémias et de Varius Marcellus, naquit à Émèse vers 205 et fut nommé Élagabale, parce que dans son enfance il fut prêtre du Soleil syro-phénicien à Émèse, et que ce dieu était nommé Élagabale. Il obtint la pourpre à l'âge de treize ans par les intrigues de son aïeule, Julia Mæsa, qui fit courir le bruit qu'il était fils de Caracalla. A son avénement il prit le nom de Marc-Aurèle Antonin. Ce fut un prince d'une folie, d'une superstition et d'une corruption incroyables. Il fut tué par les soldats en 222 et eut pour successeur son cousin Alexandre Sévère.



Élagabale, emper. rom., ap. J.-C. 218-222.

Elana (v. *Ælana*).

Ĕlătēa (-æ), 1) ville de Phocide, située près du Céphise dans une vallée fertile, passage important de Thessalie

en Béotie. — 2) ville de la Pélasgiotide, en Thessalie, près de Gonni. — 3) ou Elatrea, ville d'Épire, près des sources du Cocyte.

Ĕlătus (-i), un des Lapithes, père de Cæneus, nommé de là Elateius.

Ĕlăver (-ĕris : Allier), rivière d'Aquitaine, tributaire de la Loire.

Elea (v. *Velia*).

Électra (-æ), c.-à-d. éclatante ou brillante, 1) fille de l'Océan et de Téthys, femme de Thaumas, et mère d'Iris et des Harpies, Aëllo et Ocypète. — 2) fille d'Atlas et de Pléioné, une des 7 Pléiades, et par Zeus (Jupiter) mère d'Iasion et de Dardanus. — 3) fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, nommée aussi Laodicé, sœur d'Iphigénie et d'Oreste. Après le meurtre de son père par sa mère, elle sauva la vie de son jeune frère Oreste en l'envoyant chez le roi Strophius jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge d'homme. Électre l'excita alors à venger la mort d'Agamemnon, et l'aida à faire périr leur mère Clytemnestre (v. Oreste). Après la mort de celle-ci, Oreste donna sa sœur en mariage à son ami Pylade.

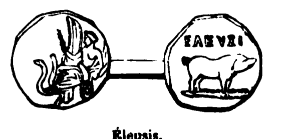
Electrides Insulæ (v. *Eridanus*).

Électryon (-ōnis), fils de Persée et d'Andromède, et père d'Alcmène, femme d'Amphitryon. Pour les détails, v. *Amphitryon*.

Ēlĕon (-ōnis), ville de Béotie près de Tanagre.

Elephantine (-es), île du Nil, avec une ville du même nom, en face de Syène, à 7 stades au-dessous de la petite cataracte, était la station frontière de l'Égypte du côté de l'Éthiopie, et avait une forte garnison sous les Perses et les Romains.

Éleusis (-īnis), ville et dème de l'Attique, au N.-O. d'Athènes, sur la côte, près des frontières de Mégare. Elle possédait un magnifique temple de Déméter (Cerès) et donna son nom aux grandes fêtes et mystères Éleusiniens qui étaient célébrés en l'honneur de Déméter et de Perséphoné (Proserpine).



Éleusis.

Éleutherna, v. de l'intérieur de la Crète.



Éleutherna en Crète.

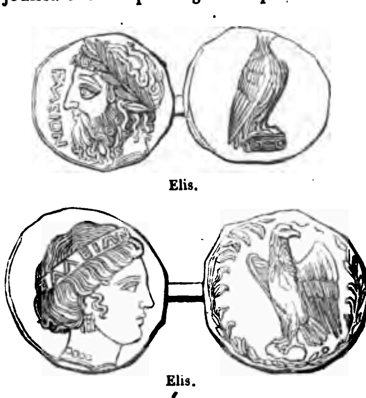
Ēlĭcĭus (-i), surnom de Jupiter à Rome, parce qu'on l'invoquait pour lancer la foudre (*elicere*, attirer par des enchantements).

Elimberrum (voy. *Ausci*).

Ēlĭmea-ia (-æ), ou **Elimiōtis**, district de Macédoine sur les frontières de l'Épire et de la Thessalie, appartenant primitivement à l'Illyrie. Ses habitants, les Elimæi, étaient Épirotes.

Ēlis (-ĭdis), contrée sur la côte O. du Péloponnèse, bornée par l'Achaïe au N., par l'Arcadie à l'E., la Messénie au S. et la mer Ionienne à l'O.; elle était divisée en 8 parties : 1) Élide propre ou basse Élide au N., arrosée par le Pénée, dont la capitale était aussi nommée Élis. — 2) Pisatis, au centre, dont la capitale était Pise. — 3) Triphylia au S., dont Pylos était la capitale, située entre l'Alphée et la Néda. Dans les temps héroïques nous trouvons le royaume de Nestor et les Pélides au sud de l'Élide; tandis que le N. du pays était habité par les Épéens, avec lesquels quelques tribus étoliennes étaient mêlées. A la conquête du Péloponnèse par les Héraclides, le chef étolien Oxylus reçut l'Élide pour sa part de la conquête, et ce fut l'union de ses compagnons Étoliens et Doriens avec les Épéens qui forma la population subséquente du pays, sous le nom général d'Éléens. Élis devait son importance en Grèce au culte de Zeus (Jupiter) à Olympie près de Pise, en l'honneur duquel on célébrait de grands jeux tous les 4 ans (v. *Olympia*). Comme ces jeux étaient communs à toute la Grèce, le territoire

d'Élis fut déclaré sacré et ses habitants jouissaient des priviléges des prêtres.



Elis.

Elis.

Elissa (v. *Dido*).

Ellŏpia (-æ), 1) district du N. de l'Eubée près du promontoire Cenæum avec une ville du même nom. Toute l'ile d'Eubée est quelquefois nommée Ellopia. — 2) ancien nom d'un district autour de Dodone en Épire.

Élōne (-es), ville des Perrhèbes, en Thessalie, nommée plus tard Limone.

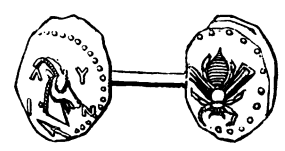
Elpēnor (-oris), un des compagnons d'Ulysse, métamorphosés en porcs par Circé et rendus ensuite à la forme humaîne. Pris de vin, Elpénor s'endormit un jour sur le toit de Circé et se rompit le cou.

Elusātes (-um), peuple d'Aquitaine dans l'intérieur du pays.

Élўmāis (-idis), district de la Susiane qui tirait son nom des Elymæi ou Elymi, peuple belliqueux et pillard. On les trouve aussi dans les montagnes de la Grande Médie et ils étaient probablement au nombre des plus anciens habitants du pays au N. du golfe Persique. Dans l'Ancien Testament la Susiane est appelée Élam.

Elўmus (-i), fils naturel d'Anchise et frere d'Éryx; un des Troyens qui s'enfuirent de Troie en Sicile. Avec l'aide d'Énée ils bâtirent les villes d'Égeste et d'Élyme. Les Troyens qui s'établirent dans cette partie de la Sicile s'appelaient Elymi, du nom d'Elymus.

Elўrus (-i), Ἔλυρος, v. dans l'Ouest de la Crète, au S. de Cydonia.



Elyrus en Crète.

Elysium (-i), les champs Élysées. Dans Homère l'Élysée ne forme pas une partie des royaumes des morts. Il le place dans la partie O. de la terre, près de l'Océan, et le décrit comme une terre heureuse, où il n'y a ni neige, ni froid, ni pluie. Les héros favorisés, comme Ménélas, y passent sans mourir, et vivent heureux sous les lois de Rhadamanthe. Dans les poëtes latins l'Élysée est une partie du monde inférieur, et la résidence des ombres des justes (Hom. *Od.* 4, 563 et suiv.; Eurip. *Hel.* 1676; Hesiod. *Op. et dies*, 167 et suiv.; Virg. *Æn.* 6, 541 et suiv.).

Ēmăthia (-æ), district de Macédoine entre l'Haliacmon et l'Axius. Les poëtes donnent souvent le nom d'Émathia à toute la Macédoine, et quelquefois même à la Thessalie voisine.

Ēmăthĭdes (-um), les 9 filles de Piérus, roi d'Émathie.

Ĕmĕsa ou **Emisa** (-æ), ville de Syrie sur la rive E. de l'Oronte, patrie d'Élagabale.

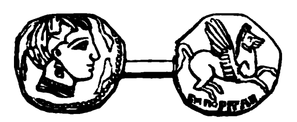


Emesa.

Empĕdŏcles (-is), philosophe d'Agrigente en Sicile, florissait vers 444 av. J.-C. Il était instruit et éloquent, et, à cause de ses succès dans la guérison des maladies, il passait pour magicien. On dit que sa mort fut aussi merveilleuse que sa vie. Une tradition rapportait qu'il se jeta dans les flammes du mont Ætna,

afin que sa disparition subite le fit passer pour un dieu; mais on ajoutait que le volcan rejeta une de ses sandales, et révéla ainsi comment il était mort. Ses ouvrages étaient tous en vers : quelques fragments en sont venus jusqu'à nous. Empédocle fut choisi comme modèle par Lucrèce (Hor. *Ep.* 1, 12, 20; Cic. *de Orat.* 1, 50; Diog. Laërt. *Vie d'Empéd.*).

Empŏrīæ (**-ārum**) ou **Empŏrium** (**-i**, auj. *Ampurias*), ville des Indigètes, dans l'Espagne Tarraconaise, près des Pyrénées, située sur la rivière Clodianus, fondée par les Phocéens de Marseille.



Emporiæ.

Empūsa (**-æ**), spectre monstrueux qui, disait-on, dévorait des êtres humains.

Encĕlădus (**-i**), fils de Tartarus et de Gé (la Terre), et un des géants aux cents bras qui firent la guerre aux dieux. Il fut tué par Zeus (Jupiter) qui l'enterra sous le mont Ætna (Apollod., 1, 6, 1 et 2; Virg. *Æn.*, 3, 378; Ovid. *Met.* 1, 151; *Fast.*, 5, 35).

Endȳmĭon (**-ōnis**), jeune homme renommé pour sa beauté et son sommeil continuel. Comme il dormait sur le mont Latmus, en Carie, sa beauté surprenante enflamma le cœur froid de Séléné (la Lune) qui descendit près de lui, l'embrassa, et reposa près de lui; son sommeil éternel sur le Latmus est attribué à diverses causes. Mais on croyait généralement que Séléné l'avait endormi pour pouvoir l'embrasser à son insu (Prop. 2, 15; Cic. *Tusc.* 1; Juven. 10; Théocr. 3; Paus. 5, 1; 6, 20).

Engȳum (**-i**), ville de l'intérieur de la Sicile, possédait un temple célèbre de la grande mère des dieux.

Enīpeus (**-ĕos** ou **-ĕi**), rivière de Thessalie, prenant sa source au mont Othrys, recevant l'Apidanus près de Pharsale, et se jetant dans le Pénée. Poséidon Neptune) prit la forme du dieu de cette rivière pour posséder Tyro, qui aimait Enipeus : elle devint, par Poséidon, mère de Pélias et de Nélée (Ovid. *Am.* 3, 5).

Enna ou **Henna** (**-æ**), ancienne ville des Sicules, en Sicile, sur la route de Catane à Agrigente, que l'on disait être au centre de l'île. Elle était entourée de plaines fertiles qui portaient d'abondantes moissons. C'était un des principaux lieux où l'on adorait Déméter (Cérès), et, suivant une ancienne tradition, ce fut dans une prairie fleurie près de cette ville que Pluton enleva Proserpine (Mela, 2, 7; Cic. *Verr.* 3, 49; 4, 104; Ovid. *Fast.* 4, 422; Liv. 24, 37).

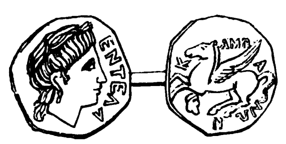


Enna en Sicile.

Ennius (**-i**), Q., poëte romain, né à Rudies en Calabre, en 239 av. J.-C. Il était Grec de naissance, mais sujet de Rome, et servit dans les armées romaines en 204. Caton, alors questeur, trouva Ennius en Sardaigne, et l'emmena à Rome. En 180 Ennius accompagna M. Fulvius Nobilior pendant la campagne d'Étolie, et partagea son triomphe, car le fils de Nobilior, Ennius, avancé en âge, obtint les droits de citoyen romain. Il vécut en instruisant les jeunes nobles de Rome. Il était très-lié avec le premier Africain; il mourut en 169 à l'âge de soixante-dix ans, et fut enterré dans le tombeau des Scipions. Ennius était regardé par les Romains comme le père de leur poésie, mais tous ses ouvrages sont perdus à l'exception de quelques fragments. Son œuvre la plus importante était un poëme épique en vers hexamètres, intitulé *Annales*, comprenant l'histoire de Rome depuis les temps les plus reculés jusqu'à sa propre époque (Nep. *Cat.* 1; Cic. *Arch.* 9; *Brut.* 20; *Cat. Maj.* 5; Tusc. 1, 2; Ovid. *Trist.* 2, 22; 424; Lucr. 1, 118; Quintil. 10. 1).

Entella (**-æ**), ville des Sicanes dans

l'intérieur de l'île, à l'O., fondée, dit-on, par Entellus, un des compagnons du Troyen Aceste (Diod. Sic. 14, 9; 15, 7. D. 16, 67. Cic. *Verr.* 3, 43, 81).



Entella en Sicile.

Ĕnȳălius (-i), le Belliqueux, se rencontre souvent dans l'Iliade (jamais dans l'Odyssée) comme épithète d'Arès (Mars). Plus tard Enyalius et Arès furent distingués comme deux dieux différents présidant à la guerre : le nom est évidemment dérivé d'Enyo.

Enȳō (-ūs), déesse de la guerre qui se plaît au milieu du sang et des villes détruites, et accompagne Arès dans les batailles. Pour la déesse romaine de la guerre, voir *Bellona*.

Eordæa (-æ), district et ville dans le N.-O. de la Macédoine, habités par les Eordi.

Ēōs (en latin **Aurōra** (-æ), déesse de l'aurore, fille d'Hypérion et de Thia ou Euryphassa, ou de Pallas suivant Ovide. A la fin de chaque nuit elle quittait la couche de son époux Tithon, et sur un char, traîné par des chevaux rapides, elle montait de la rivière Océan vers le ciel pour annoncer le retour de la lumière du soleil. Elle avait à ses côtés plusieurs jeunes Grecs distingués par leur beauté, comme *Orion*, *Céphale* et *Tithon ;* d'où *Tithonia conjux*, l'épouse de Tithon dans Ovide, et l'*amante de Céphale* dans les poëtes modernes. Elle eut de Tithon un fils nommé Memnon.

Ĕpămīnondas (-æ), homme d'État et général thébain, fils de Polymnis, naquit et grandit dans la pauvreté, bien qu'il fût de famille noble. Il sauva la vie de Pélopidas dans un combat (385 av. J.-C.) et vécut dès lors avec lui dans une étroite amitié. Après que les Spartiates furent chassés de Thèbes, 379, Épaminondas prit une part active aux affaires publiques. Il remporta une grande victoire sur les Spartiates à Leuctres (371), victoire qui détruisit la suprématie de Sparte en Grèce. Quatre fois il envahit avec succès le Péloponnèse à la tête des armées thébaines. Dans la dernière de ces campagnes il gagna une brillante victoire sur les Macédoniens à Mantinée; mais il mourut en pleine victoire : on dit qu'il fut tué par Gryllus, fils de Xénophon. Épaminondas fut un des plus grands hommes de la Grèce. Il donna à Thèbes la suprématie sur la Grèce, suprématie qu'elle perdit dès qu'il fut mort; dans la vie publique comme dans la vie privée, il fut remarquable par son intégrité et sa grandeur d'âme, et il mit en pratique les préceptes de la philosophie, qu'il étudia avec ardeur (Plut. *Vies parall.;* Nep.; Paus.; Xénoph. *Quæst. Græc.;* Diod. 15; Polyb. 1).

Epăphus (-i), fils de Jupiter et d'Io, né sur le fleuve du Nil. Après les longues courses de sa mère il devint roi d'Égypte et bâtit Memphis (Herodt. 2, 153; Ovid. *Met.* 1, 699).

Epei (v. *Elis*).

Ĕpēus (-i), fils de Panopée et constructeur du cheval de Troie.

Ĕphĕsus (-i), la principale des 12 villes ioniennes sur la côte d'Asie Mineure. Dans la plaine, hors de son enceinte, s'élevait le célèbre temple d'Artémis (Diane), qui fut bâti dans le sixième siècle av. J.-C. et qui, après avoir été brûlé par Hérostrate dans la nuit où naquit Alexandre le Grand (356 av. J.-C.), fut relevé par les efforts réunis de tous les États ioniens, et fut regardé comme une des merveilles du monde. Comme le reste de l'Ionie, Éphèse tomba tour à tour sous la domination de Crésus, des Perses, des Macédoniens et des Romains. Elle fut toujours très-florissante, et le devint encore plus par la décadence des autres villes d'Ionie. Dans l'histoire primitive de l'Église chrétienne, il est à re-



Éphèse.

marquer qu'elle fut visitée par saint Paul et par saint Jean qui adressèrent aussi des épitres à l'Église établie à Éphèse.

Ephĭaltes (**-is**), 1), un des Aloïdes (v. *Aloeus*. — 2) Malien, qui, en 480 av. J.-C., lorsque Léonidas défendait le passage des Thermopyles, guida un corps de Perses dans un sentier de la montagne, et leur permit ainsi de tomber sur les derrières des Grecs. — 3) homme d'État athénien, ami et partisan de Périclès qu'il seconda dans ses mesures politiques.

Ĕphŏrus (**-i**), de Cyme en Éolide, célèbre historien grec, contemporain de Philippe et d'Alexandre, florissait vers 340 av. J.-C. Il écrivit une histoire universelle, premier essai de ce genre en Grèce; son œuvre a péri à l'exception de quelques fragments (Quintil. 10, 1).

Ĕphȳra (**-æ**), ancien nom de Corinthe, d'où Éphyrète est employé comme synonyme de Corinthien (v. *Corinthus*).

Epicaste, nommée d'ordinaire Jocaste.

Ĕpĭcharmus (**-i**), le premier des poëtes comiques doriens, né dans l'île de Cos vers 540 av. J.-C., fut amené enfant à Mégare en Sicile, et passa la dernière partie de sa vie à Syracuse à la cour d'Hiéron. Il mourut à quatre-vingt-dix ans (450) ou à quatre-vingt-dix-sept ans (443). Épicharme donna à la comédie une nouvelle forme et y introduisit une action régulière; son style était élégant, et ses pièces abondaient en maximes philosophiques et morales (Hor. *Ep.* 2, 1, 58; Diog. L. 3 et 8; Cic. *ad Att.* 1, 19).

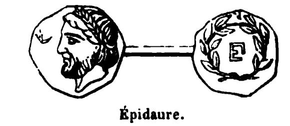
Epicnemidii Locri. Voy. *Locris*.

Ĕpictētus (**-i**), d'Hiérapolis en Phrygie, célèbre philosophe stoïcien, affranchi d'Épaphrodite, qui était lui-même affranchi de Néron. Chassé de Rome par Domitien, il s'établit à Nicopolis en Épire : il ne laissa aucun ouvrage, et le court Manuel (Enchiridion) qui porte son nom fut compilé d'après ses discours par son élève Arrien (voy. *Arrianus*).

Ĕpĭcūrus (**-i**), célèbre philosophe grec, né en 342 av. J.-C. dans l'île de Samos, s'établit définitivement à Athènes en 306. Il y acheta le jardin, plus tard si connu, où il établit l'école philosophique nommée épicurienne. Il mourut en 270 à l'âge de soixante-douze ans après une maladie longue et douloureuse, qu'il supporta avec une patience et un courage vraiment philosophiques. Épicure est le chef de cette école philosophique qui enseigne que le *summum bonum*, ou souverain bien, c'est le bonheur. Le bonheur que ses disciples devaient chercher n'était pas le plaisir des sens, mais la paix de l'âme, résultat de la pratique de toutes les vertus. Suivant l'enseignement de son école, il faut pratiquer la vertu parce qu'elle mène au bonheur, tandis que les Stoïciens enseignent qu'il faut cultiver la vertu pour elle-même, et sans tenir compte du bonheur qui doit en résulter. Dans la partie physique de sa philosophie il suivit les doctrines atomistiques de Démocrite et de Diagoras. Les disciples d'Épicure étaient très-nombreux, et extrêmement attachés à leur maître. Son système a été vivement attaqué parce qu'après Épicure, les hommes qui se donnaient pour ses disciples s'abandonnèrent aux seuls plaisirs des sens, parce qu'il a été imparfaitement compris, et aussi parce qu'il était en réalité fondé sur un principe faux, en subordonnant la vertu au bonheur qui en est la conséquence.

Epidamnus. Voy. *Dyrrachium*.

Ĕpĭdaurus (**-i**), 1), ville d'Argolide sur le golfe Saronique, formait avec l'Épidaurie, son territoire, un district indépendant d'Argos, et elle ne fut pas réunie à l'Argolide jusqu'à l'époque des Romains. Elle était le siége principal du culte d'Esculape, dont le temple était situé à environ 5 milles de la ville; — 2) surnommée Limera, ville de Laconie, sur la côte orientale, fondée, dit-on, par Épidaure d'Argolide.



Épidaure.

Ĕpĭgŏni (**-ōrum**), c'est-à-dire les descendants, nom des fils des sept héros qui périrent devant Thèbes (voy. *Adras-*

tus). Dix ans après leur mort, les descendants des sept héros marchèrent contre Thèbes qu'ils prirent et rasèrent. Les noms des Épigones ne sont pas les mêmes sur toutes les listes : la plus commune contient ceux d'Alcmæon, Ægialeus, Diomède, Promachus, Sthénélus, Thersander et Euryalus.

Epiměnĭdes (**-is**), célèbre poëte et prophète de Crète, dont l'histoire est en grande partie mythique. Une légende raconte que, dans son enfance, il fut envoyé par son père à la recherche d'un mouton, et que, cherchant au milieu du jour un abri contre l'ardeur du soleil, il entra dans une caverne et s'y endormit d'un profond sommeil qui dura cinquante-sept ans. A son réveil, de retour chez lui, il trouva, à son grand étonnement, que son jeune frère était devenu un vieillard. Cependant sa visite à Athènes est un fait historique, et sert à fixer l'époque où il vivait. Les Athéniens décimés par la peste, punition du sacrilége Cylonien, ἄγος Κυλώνειον (voy. *Cylon*), invitèrent Épiménide à venir purifier la ville. En conséquence, Épiménide vint à Athènes vers 596 av. J.-C. et y accomplit certains rites et sacrifices mystérieux qui amenèrent la fin de la peste. Les anciens lui attribuaient un grand nombre d'ouvrages, et l'apôtre saint Paul (*Titus*, c. 12) a conservé de lui un vers célèbre contre les Crétois (Diog. L. *in Vit.*; Paus. 1, 14 ; Plut. *Solon;* Strab. 10; Cic. *Div.* 1; Val. Max. 8, 13 ; Plin. 7, 12).

Epimetheus. Voy. *Prométhée* et *Pandore*.

Epiphănes (**-is**), surnom d'Antiochus IV, roi de Syrie.

Epiphănīa ou **-ēa** (**-æ**), 1) v. de Syrie (Anc. Test., Hamath) dans le district de Cassiotis sur la rive gauche de l'Oronte. — 2) de Cilicie près des Pyles



Epiphania en Syrie.

Amanides, anciennement appelée Œniandus.

Epipolæ. Voy. *Syracuse*.

Ēpīrus (**-i**), c'est-à-dire le Continent, contrée du N.-O. de la Grèce, ainsi nommée pour la distinguer de Corcyre et des autres îles de la côte. Homère donne le nom d'Épire à toute la côte O. de la Grèce, et y joint ainsi l'Acarnanie. L'Épire était bornée par l'Illyrie et la Macédoine au N., la Thessalie à l'E., l'Acarnanie et le golfe d'Ambracie au S. et la mer Ionienne à l'O. Les habitants étaient nombreux, mais n'étaient pas de pur sang hellénique. Ils semblent avoir été un mélange de Pélasges et d'Illyriens. L'ancien oracle de Dodone dans ce pays était d'origine pélasgique. L'Épire contenait quatorze tribus différentes. Les plus importantes étaient les Chaones, les Thesprotes et les Molosses, qui donnaient leurs noms aux trois principales divisions du pays : Chaonie, Thesprotie, et Molosside. Les diverses tribus étaient originairement gouvernées par leurs propres chefs. Les princes molosses qui tiraient leur origine de Pyrrhus (voy. *Néoptolème*), fils d'Achille, acquirent plus tard la souveraineté de tout le pays et prirent le titre de rois d'Épire. Le plus célèbre fut Pyrrhus qui fit la guerre aux Romains.



Épire.

Epirus Nova. Voy. *Illyricum*.

Ĕpŏrēdia (**-æ** : Ivrée), ville de la Gaule Cisalpine sur la Doise (Duria), dans le territoire des Salassi, colonisée par les Romains (100 av. J.-C.) pour servir de rempart contre les tribus voisines des Alpes.

Eporedorix (**-igis**), noble Éduen qui servit dans l'armée de César.

Ĕquus Tŭtĭcus ou **Æquum Tuticum** (**-i**), petite ville des Hirpins

dans le Samnium à 21 milles de Bénévent (Hor. *Sat.* 1, 5, 87 ; Cic. *ad Att.* 6, 1).

Eræ (-ārum), petit port fortifié sur la côte d'Ionie, au N. de Téos.

Ĕrāna (-æ), ville dans le mt Amanus, chef-lieu des Éleutherocilices, au temps de Cicéron.

Ĕrāsīnus (-i), principale rivière de l'Argolide, prend naissance dans le lac Stymphale, et, après avoir disparu sous terre, se jette par le marais de Lerne dans le golfe Argolique.

Ĕrāsistrātus (-i), célèbre médecin et chirurgien, né à Iulis dans l'île de Céos, fleurissait de 300 à 260 av. J.-C. et fonda l'école de médecine d'Alexandrie.

Ĕrātō (-ūs), une des Muses (voy. *Musæ*).

Ĕrātosthĕnes (-is), de Cyrène, né en 276 av. J.-C., fut mis par Ptolémée Évergète à la tête de la bibliothèque d'Alexandrie. Il se laissa mourir de faim à Alexandrie à l'âge de quatre-vingts ans vers 196 av. J.-C. Il avait perdu la vue et était fatigué de la vie. C'était un homme d'un savoir immense, et il écrivit sur presque toutes les branches des connaissances de son temps : astronomie, géométrie, géographie, philosophie, histoire et grammaire. Ses ouvrages ont péri à l'exception de quelques fragments. Le plus célèbre était un traité méthodique de géographie dont Strabon a fait grand usage (Cic. *ad Att.* 2, 6 ; Varro, *R. R.* 1, 2).

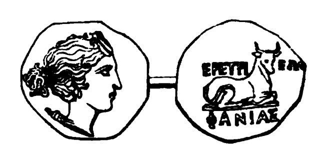
Ĕrĕbus (-i), fils de Chaos, eut Æther et Hemera (le Jour) de Nox (la Nuit). Ce nom signifie ténèbres, et c'est pour cela qu'on l'applique à l'espace sombre qui s'étend sous la terre, et par lequel passent les ombres pour aller dans l'Hadès.

Erechtheum. Voy. *Erichthonius.*

Erĕchtheus. Voy. *Erichthonius.*

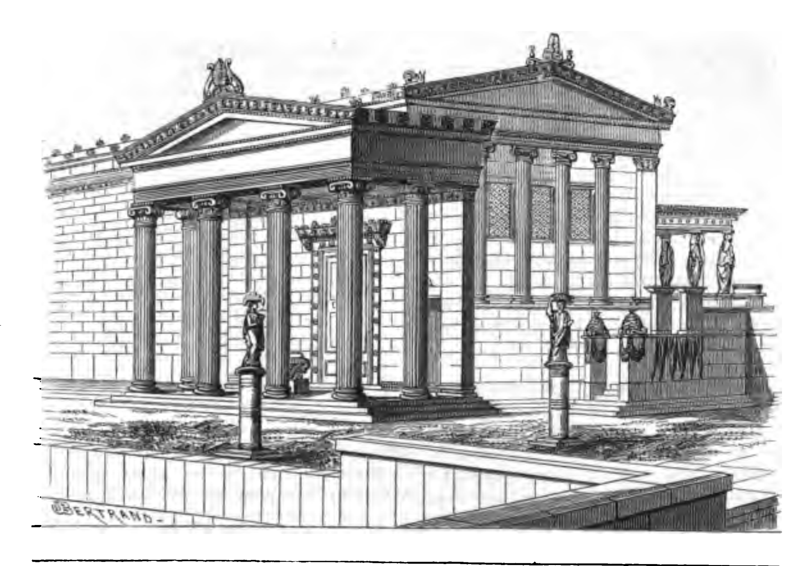
Erĕsus ou **Ĕressus** (-i), ville de la côte O. de l'île de Lesbos, patrie de Théophraste et, selon quelques-uns, de Sappho.

Erĕtria (-æ), une des principales villes d'Eubée, située sur l'Euripe avec un port, Porthmos, fut fondée par les Athéniens, mais elle avait une population mêlée, et composée en partie de Doriens ; son commerce et sa marine lui donnèrent de l'importance à une époque reculée ; elle disputa à Chalcis la suprématie de l'Eubée et fonda des colonies en Macédoine et en Italie. Elle fut détruite par les Perses 490 av. J.-C. et la plupart de ses habitants furent emmenés en esclavage (Paus. 7, 8 ; Mela 5, 7 ; Plin. 4, 12 ; Nep. *Milt.* 4).

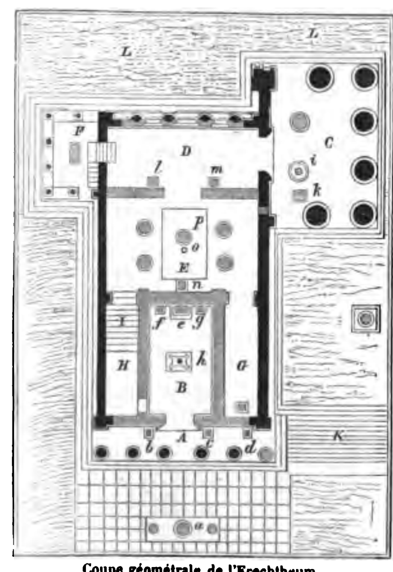


Érétrie en Eubée.

Erĭchthŏnius (-æ), ou **Erechtheus** (-eos ou ei). Dans les anciens mythes ces deux noms indiquent le même personnage ; mais les anciens écrivains mentionnent deux héros, l'un nommé Erichthonius ou Erechtheus Ier et l'autre Erechtheus II. 1) Erichthonius ou Erechtheus Ier, fils d'Héphæstus (Vulcain) et d'Atthis, fille de Cranaüs. Athéné (Minerve) éleva l'enfant à l'insu des autres dieux et le confia à Agraulos, Pandrosos et Hersé, caché dans un coffre qu'il leur était défendu d'ouvrir ; mais ceux-ci, ayant enfreint ces ordres, virent l'enfant sous la forme d'un serpent ou enlacé par un serpent. A cette vue ils furent pris d'un accès de folie et se précipitèrent du rocher de l'Acropole. Erichthonius devint ensuite roi d'Athènes et eut pour successeur sur le trône son fils Pandion. On dit qu'il introduisit le culte d'Athéné, qu'il établit la fête des Panathénées et qu'il bâtit un temple d'Athéné sur l'Acropole. Lorsque Athéné et Poseidon (Neptune) se disputèrent la possession de l'Attique, Erichthonius se déclara en faveur d'Athéné. Il fut de plus le premier qui fit usage d'un char à quatre chevaux, et c'est pour cela qu'il fut placé parmi les étoiles comme cocher. Il fut adoré comme dieu après sa mort, et un temple, nommé Erechtheum, lui fut bâti sur l'Acropole (Ovid. *Met.* 2, 553 ; Hygin. *Fab.* 166 ; Apollod. 3, 14 ; Paus. 4, 2 ; Virg. *Georg.* 3, 113).



L'Erechtheum restauré.



Coupe géométrale de l'Erechtheum.

DIVISIONS.

TEMPLE D'ATHÉNÉ POLIAS.

Pandroseum, divisé en Pandroseum propre et en Cecropium.

A. Portique oriental; entrée du temple d'Athéné Polias.
B. Temple d'Athéné Polias.
a. Autel de Zeus Hypatos.
b. c. d. Autels de Posidon-Erechtheus, de Butes et d'Hephæstus.
e. Palladium.
f. Statue d'Hermès.
g. Siége de Dédale.
h. Lampe d'or de Callimaque.
C. Portique du nord : entrée du Pandroseum.
i. La source salée.
k. Ouverture dans le pavé, où l'on voyait les traces du trident de Posidon.
D. Pronaos du Pandroseum, servant aussi d'entrée dans le Cecropium.
l. m. Autels dont l'un était consacré à Hallo.
E. Cella de Pandrosus.
n. Statue de Pandrosus.
o. Olivier.
p. Autel de Zeus Hyrceus.
F. Portique du sud : le Cecropium.
G. Passage à niveau du Pandroseum, conduisant aux souterrains de l'édifice.
H. Passage de communication, au moyen de l'escalier *i*. entre les temples de Polias et de Pandrosus.
K. Escalier pour descendre au Temenos.
L. Temenos ou enceinte sacrée de l'édifice.



Une des caryatides supportant le portique sud de l'Erechtheum.

— 2) Erechtheus II, petit-fils du précédent, et fils de Pandion auquel il succéda comme roi d'Athènes. Il fut père de Cécrops, Procris, Creisa, Chthonia et Orithya. Dans la guerre entre les Éleusiniens et les Athéniens, Eumolpus, fils de Poseidon, fut tué ; alors Poseidon demanda le sacrifice d'une des filles d'Érechthée. Lorsque l'une d'elles eut été désignée par le sort, ses trois sœurs résolurent de mourir avec elle ; et Érechthée lui-même fut tué par Jupiter, d'un éclat de sa foudre, à la demande de Poseidon (Ovid. *Met.* 6, 877 ; Paus. 2, 25 ; Apollod. 3, 15 ; Cic. *pro Sest.* 21 ; *Tusc.* 1, 48 ; *N. D.* 3, 15.)

Erichthonius (-i), fils de Dardanus, père de Tros, et roi de Troie.

Ērĭdănus (-i), dieu d'une rivière sur les bords de laquelle on trouva de l'ambre ; plus tard on supposa que l'Eridanus était le même fleuve que le Padus (le Pô), parce qu'on trouva de l'ambre à son embouchure ; c'est pour cela que les *Electrides insulæ* ou îles d'Ambre sont placées à l'embouchure du Pô, et on suppose que Phaéthon y tomba quand il fut frappé par la foudre de Zeus (Jupiter).

Ērĭgŏne (-es), 1) fille d'Icare, aimée de Bacchus. Pour les détails v. Icarius. — 2) fille d'Égisthe et de Clytemnestre.

Ērinna (-æ), poëtesse lesbienne, contemporaine et amie de Sappho (v. 612 av. J.-C.), mourut à dix-neuf ans, mais laissa des poëmes que l'on jugeait dignes d'être mis au même rang que ceux d'Homère.

Erinyes. Voy. *Euménides*.

Erĭphȳle (-es), fille de Talaüs et femme d'Amphiaraüs qu'elle trahit pour l'amour du collier d'Harmonia ; c'est pourquoi elle fut tuée par son fils Alcmæon (pour les détails, voy. *Amphiaraus, Alcmæon*).

Ēris (-ĭdos), en latin **Discordia** (-æ), déesse de la Discorde, amie et sœur d'Arès (Mars), et qui se plaisait avec lui dans le tumulte de la guerre. Ce fut Eris qui jeta dans l'assemblée des dieux la pomme, cause de tant de souffrances et de guerres (voy. *Pâris*).

Ērōs (-ōtis), en latin **Amor** (oris) ou **Cupido** (-inis), dieu de l'amour, fils d'Aphrodité (Vénus) et d'Arès (Mars) ou de Zeus (Jupiter) ou d'Hermès (Mercure). Il était représenté comme un enfant volage dont on racon-



Eros (Cupidon), Mus. Capitol. vol. 4 tav. 37.

tait mille tours et jeux cruels à l'abri desquels n'étaient ni les dieux ni les hommes. Il a pour armes des flèches,



Eros (Cupidon) aiguisant ses flèches (De la Chausse, Pierres antiques).

qu'il porte dans un carquois d'or, et des torches que personne ne peut toucher impunément. Les flèches sont variées :



Eros (Cupidon). tiré d'une gemme.

les unes sont d'or, et font naître l'amour dans le cœur qu'elles blessent ; les autres sont garnies de plomb et amènent l'aversion ; Eros est ensuite représenté avec des ailes d'or et voltigeant çà et là comme un oiseau. Il a parfois un bandeau sur les yeux ce qui le fait agir aveuglément. Il est le compagnon habituel de sa mère Aphrodité. Anteros est d'ordinaire représenté comme le dieu qui punit ceux qui ne répondent pas à l'amour des autres. Ainsi, c'est l'amour vengeur, un *deus ultor;* mais quelquefois il est représenté comme un dieu ennemi d'Éros et luttant contre lui. Pour les rapports entre Eros et Psyché, v. Psyché. Les poëtes parlent d'un grand nombre d'*Erotes*.

Ĕrÿmanthus (-**i**), 1) montagne escarpée en Arcadie, sur les frontières de l'Achaïe et de l'Elide, célèbre dans la Mythologie pour avoir été le séjour du farouche sanglier d'Érymanthe tué par Hercule (voy. *Hercules*) La nymphe d'Arcadie, Callisto, qui fut changée en laie, est appelée *Erymanthis ursa*, et son fils Arcas *Erymanthidis ursæ custos* (voy. *Arctos*). — 2) rivière d'Arcadie qui prend sa source au mt Érymanthe et se jette dans l'Alphée.

Erÿsichton (-**ŏnis**), fils du roi de Thessalie Triopas, qui abattit des arbres dans un bois consacré à Déméter; pour le punir, la déesse lui fit éprouver une faim horrible, et il dévorait sa propre chair.

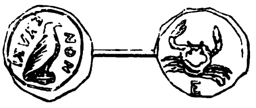
Erÿthræ (-**ārum**), 1) ancienne ville de Béotie, non loin de Platées et d'Hysiæ, célèbre comme métropole d'Erythræ en Asie Mineure. — 2) ville des Locriens Ozoles à l'E. de Naupacte. — 3) une des douze villes ioniennes d'Asie Mineure, au fond d'une vaste baie, à l'O. de la presqu'île située en face de Chio.



Erythræ en Asie Mineure.

Ĕrythræum mare, nom donné primitivement à toute l'étendue de mer entre l'Arabie et l'Afrique à l'O. et l'Inde à l'E. y compris les deux grands golfes (mer Rouge et golfe Persique). Il est employé dans ce sens par Hérodote, qui donne aussi à la mer Rouge le nom d'Ἀράβιος κόλπος (v. *Arabicus sinus*). Ensuite les diverses parties de cette mer furent désignées par différents noms : la mer proprement dite fut appelée océan Indien, la mer Rouge, golfe Arabique, et le golfe de Perse, golfe Persique; le nom de mer Érythrée était généralement employé comme synonyme de golfe Arabique, ou du terme latin correspondant, *mare Rubrum* (mer Rouge).

Ĕryx (-**icis**), ou **Erycus mons** (S. Giuliano), montagne isolée et escarpée au N.-O. de la Sicile près de Drépane. Au sommet de cette montagne se trouvait un ancien et célèbre temple d'Aphrodité (Vénus), qu'on disait bâti par Eryx, roi des Elymi, ou, selon Virgile, par Enée, mais plus probablement par les Phéniciens qui introduisirent le culte d'Aphrodité en Sicile. De là, la déesse porta le surnom d'Érycina, sous lequel son nom fut introduit à Rome, vers le commencement de la deuxième guerre punique. Il y avait une ville du nom d'Éryx sur le flanc O. de la montagne.



Eryx en Sicile.

Esquiliæ (voy. *Roma*).

Esŭbi (-**ōrum**), peuple de la Gaule à l'O. des Séquanes.

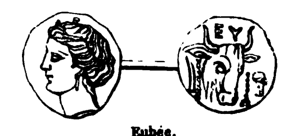
Ĕtĕŏclēs (-**is**), fils d'Œdipe et de Jocaste : quand son pere se fut enfui de Thèbes, il entreprit de gouverner la ville avec son frère Polynice; mais la discorde éclata entre eux; Polynice s'enfuit chez Adraste qui dirigea l'expédition des sept chefs contre Thèbes (voy. *Adrastus*). Étéocle et Polynice périrent en combat singulier.

Ētēsiæ (-**ārum**), les vents Étésiens. Par ce nom, dérivé de ἔτος, année, on désignait des vents périodiques, mais plus par-

ticulièrement les vents du Nord qui soufflent dans la mer Égée pendant quarante jours à partir du lever de l'étoile du Chien.

Etrūria ou **Tuscia**, nommée par les Grecs **Tyrrhēnia** ou **Tyrsēnia** (-æ). Contrée de l'Italie centrale; les habitants étaient nommés par les Romains Etrusci ou Tusci, par les Grecs Tyrrheni ou Tyrseni, et se nommaient eux-mêmes Raséna. L'Étrurie propre était bornée au N. et au N.-O. par les Apennins et la rivière Macra, qui la séparait de la Ligurie, à l'O. par la mer Tyrrhénienne ou mer Inférieure, et à l'E. et au S. par le Tibre qui la séparait de l'Ombrie et du Latium. L'origine des Étrusques est incertaine. Les anciens croyaient que c'était une colonie de Lydiens; mais les écrivains plus modernes supposent que les Étrusques étaient un peuple de Rhétie, nommé Raséna, qui descendit des Alpes par la vallée du Pô. Les Étrusques étaient une nation très-puissante quand Rome était encore dans l'enfance, et à une époque reculée leur domination s'étendait sur la plus grande partie de l'Italie, des Alpes et des plaines de la Lombardie d'un côté, jusqu'au Vésuve et au golfe de Sorrente de l'autre. Ces possessions peuvent être divisées en trois grands districts : l'Étrurie circumpadane au N., l'Étrurie propre au centre et l'Étrurie campanienne au S. Dans chacun de ces districts il y avait douze cités ou États principaux qui formaient une confédération pour la défense réciproque. Par suite des attaques des Gaulois au N., et des Sabins, des Samnites et des Grecs au S., les Étrusques furent renfermés dans les limites de l'Étrurie propre, et continuèrent longtemps à fleurir dans ce pays, après qu'ils eurent disparu du reste de l'Italie. Les douze cités qui formaient la confédération de l'Étrurie propre étaient très-probablement : Cortona, Arretium, Clusium, Pérusia, Volaterræ, Vetulonia, Rusellæ, Volsinii, Tarquinii, Valerii, Veii, Cære, plus anciennement nommée Agylla. Chaque État était indépendant de tous les autres. Le gouvernement était une aristocratie pure, et était strictement renfermé dans la famille des Lucumons qui réunissaient dans leurs personnes les fonctions civiles et sacerdotales. Le peuple semble avoir été dans un état de vasselage ou de servitude. Une réunion de la ligue des douze États se tenait chaque année au printemps, au temple de Voltumna, près de Volsinii. Les Étrusques étaient un peuple très-civilisé, auquel les Romains empruntèrent beaucoup d'institutions religieuses et politiques. Les trois derniers rois de Rome furent certainement Étrusques et laissèrent dans la ville des traces durables de la puissance et de la grandeur des Étrusques. La fin de l'histoire des Étrusques est la lutte contre la puissance naissante de Rome, à laquelle ils furent soumis après la victoire décisive de Cornélius Dolabella en 283 av. J.-C.; en 91 ils reçurent le droit de cité. Les nombreuses colonies militaires établies en Étrurie par Sylla et par Auguste détruisirent le caractère national du peuple, et le pays fut peu à peu complétement romanisé.

Eubœa (-æ), Εὔβοια, Négrepont, la plus grande île de la mer Égée, d'une longueur d'environ 90 milles, située le long des côtes de l'Attique, de la Béotie et de la partie S. de la Thessalie, dont elle est séparée par la mer Eubéenne, nommée Euripe dans sa partie la plus étroite. Des montagnes escarpées courent du N. au S. de l'île; mais elle contient beaucoup de plaines fertiles. Dans Homère les habitants sont nommés Abantes. Au N. de l'Eubée étaient les Histiæi; au-dessous d'eux les Ellopii et au S. les Dryopes; le centre de l'île était habité surtout par des Ioniens; ce fut dans cette partie de l'Eubée que les Athéniens établirent les colonies de Chalcis et d'Érétrie qui étaient les deux plus importantes villes de l'île. Après les guerres médiques, l'Eubée fut soumise aux Athéniens. Cumes, en Italie, était une colonie de Chalcis, en Eubée, et est désignée chez les poëtes par l'épithète d'Euboïque.



Eubée.

Eucarpia (-æ), ville de Phrygie, non loin des sources du Méandre, sur la route de *Dorylæum* à *Apamea Cibotos;* elle était située dans une contrée très-fertile, d'où son nom d'*Eucarpia* (abondante en fruits). Le vin surtout y abondait. Sous la domination romaine, elle ressortissait du *Conventus* de Synnada. Sa situation exacte n'est pas connue.



Eucarpia.

Euclīdes (-is), 1) célèbre mathématicien, vivait à Alexandrie sous Ptolémée I[er] (323-283 av. J.-C.) et fonda l'école mathématique d'Alexandrie. Il répondit à Ptolémée qui lui demandait si la géométrie ne pouvait pas être rendue plus facile, qu'il n'y avait pas une méthode royale. Des nombreux ouvrages attribués à Euclide quelques-uns existent encore; le plus connu est : Στοιχεῖα (*les Éléments*.) — 2) de Mégare, un des disciples de Socrate, quitta Athènes à la mort de ce philosophe (399 av. J.-C.) et se réfugia à Mégare, où il fonda une école qui se distingua surtout par l'étude de la dialectique; cette école est nommée tantôt mégarique, tantôt dialectique ou éristique.

Eucrătīdes, roi de la Bactriane, à peu près de 181 à 161 av. J.-C., fut un des plus puissants monarques de cette contrée; il fit de grandes conquêtes dans le N. de l'Inde.



Eucratides, roi de la Bactriane, vers 181-161 av. J.-C.

Euctēmon, l'astronome (voy. Meton).

Eudoxus (-i), de Cnide, célèbre astronome et géomètre, vivait vers 366 av. J.-C. Il étudia à Athènes et en Égypte, mais passa probablement la plus grande partie de sa vie dans sa patrie, où il avait un observatoire. On dit qu'il apprit le premier aux Grecs les mouvements des planètes : ses ouvrages sont perdus.

Eugănĕi (-ōrum), peuple qui habitait anciennement la Vénétie sur la mer Adriatique et qui fut chassé vers les Alpes et le lac Benacus par les Hénètes ou Vénètes.

Euhēmĕrus (-i), Evhémère, écrivain grec qui vivait à la cour de Cassandre en Macédoine vers 316 av. J.-C. Auteur d'un ouvrage dans lequel il essaya de montrer que tous les anciens mythes étaient de véritables événements historiques; il représenta les dieux comme des hommes qui s'étaient distingués soit comme guerriers, soit comme bienfaiteurs du genre humain, et qui après leur mort reçurent les honneurs divins de la reconnaissance des peuples.

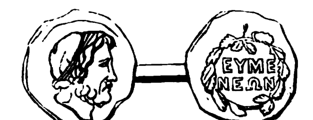
Eulæus (-i; dans l'Anc. Test. **Ulai**), rivière de la Susiane qui prend sa source dans la grande Médie, passe à l'E. de Suse, et tombe à l'entrée du golfe Persique; quelques géographes anciens font tomber l'Eulæus dans le Choaspes, et d'autres confondent les deux rivières en une seule.

Eumæus (-i), le fidèle porcher d'Ulysse.

Eumĕnes (-is), 1) de Cardia, fut le secrétaire particulier de Philippe et d'Alexandre, et, après la mort du dernier, obtint le gouvernement de la Cappadoce, de la Paphlagonie et du Pont. Eumène s'allia avec Perdiccas et fit la guerre pour lui en Asie Mineure contre Antipater et Cratère. A la mort de Perdiccas, en Égypte, Antigone employa toutes les forces de l'armée macédonienne pour écraser Eumène; malgré l'infériorité numérique des siennes, Eumène se défendit pendant plusieurs années contre ses ennemis jusqu'à ce qu'il fut livré par les Argyraspides à Antigone qui le fit mourir (316). Il fut grand général et homme d'État, et, s'il eût été Macédonien de

naissance, il eût sans doute occupé un rang plus important parmi les successeurs d'Alexandre. — 2) I, roi de Pergame (263-241), succéda à son oncle Philétère. — 3) II, roi de Pergame (197-159), fils et successeur d'Attale Ier; il hérita de son prédécesseur l'alliance et l'amitié des Romains qu'il cultiva avec le plus grand soin. Pergame devint sous son règne une grande et florissante cité, où il fonda la célèbre bibliothèque qui rivalisa même avec celle d'Alexandrie.

Euměnīa (auj. **Ishekli**), v. de la grande Phrygie, sur les fl. Glaucus et Cludrus, au N. du Méandre, ainsi nommée par Attale II du nom de son frère et prédécesseur Eumène II. Sa fondation paraît coïncider avec la ruine de Corinthe.



Eumenia.

Euměnĭdes (**-um**), nommées aussi **Erinyes** (**-um**), et non **Erinnyes**, et par les Romains **Furiæ** ou **Diræ** (**-ārum**), déesses vengeresses : le nom d'Erinyes est le plus ancien; le nom d'Euménides, qui signifie les *bienveillantes,* n'est qu'un euphémisme, parce que le peuple craignait d'appeler ces redoutables déesses par leur propre nom. On dit qu'il leur fut donné pour la première fois après l'acquittement d'Oreste par l'Aréopage, quand la colère des Erinyes eut été apaisée. On les représente comme les filles de la Terre ou de la Nuit, sous la forme de filles ailées, avec des serpents entrelacés dans leurs chevelures et des larmes de sang dans les yeux. Elles habitaient dans les profondeurs du Tartare, redoutées des dieux et des hommes; elles sont d'ordinaire au nombre de trois, Tisiphone, Alecto et Mégère; elles punissaient les hommes dans ce monde et après leur mort : on leur offrait en sacrifice des moutons noirs et de la néphalia, breuvage de miel mélangé d'eau. Les crimes qu'elles punissaient surtout étaient la désobéissance aux parents, l'irrévérence envers la vieillesse, le parjure, le meurtre, la violation des lois de l'hospitalité et la cruauté envers les suppliants.


Furies.


Furie.

Eumolpus (**-i**), c'est-à-dire « le bon chanteur », barde de Thrace, fils de Poseidon (Neptune) et de Chioné, fille de Borée; dès qu'il fut né, il fut jeté dans la mer par sa mère, qui voulait cacher sa honte; mais il fut sauvé par son père Poseidon, qui le fit élever en Éthiopie par sa fille Benthésicyma; après avoir vécu quelque temps en Éthiopie, puis à la cour du roi de Thrace, Tegyrius, il vint à Éleusis en Attique où il devint l'ami des Éleusiniens. Plus tard il se

joignit à eux dans une expédition contre Athènes, mais il fut tué par Érechthée. Eumolpe était regardé comme le fondateur des mystères d'Éleusis et comme le premier prêtre de Déméter (Cérès) et de Dionysus (Bacchus); il eut pour successeur dans ses fonctions de prêtre son fils Ceyx, et ses descendants, les Eumolpides, furent toujours prêtres de Déméter à Éleusis.

Eunomia (voy. Horæ).

Eunus (-i), esclave sicilien, né à Apamée en Syrie, fut le chef des esclaves siciliens dans la guerre servile (134-132 av. J.-C.),

Eupălium ou **Eupŏlium** (-i), ville des Locriens Ozoles, au N. de Naupacte.

Euphēmus (-i), fils de Poseidon (Neptune) et ancêtre de Battus, fondateur de Cyrène.

Euphorbus (-i), fils de Panthoüs, un des plus braves parmi les Troyens, tué par Ménélas, qui dédia son bouclier dans le temple de Héra (Junon), près de Mycènes. Pythagore affirmait qu'il avait jadis été Euphorbe, et, comme preuve de son assertion, il enlevà tout d'abord le bouclier du temple de Héra.

Euphŏrion (-ōnis), de Chalcis en Eubée, éminent grammairien et poëte, fut bibliothécaire d'Antiochus le Grand et florissait en 221 av. J.-C. Tous ses ouvrages sont perdus.

Euphrānor (-ŏris), statuaire et peintre distingué, était né à Corinthe, mais exerça son art à Athènes vers 336 av. J.-C.

Euphrātes (-is) (Anc. Test. : Phrat, auj. *El Frat*), grand fleuve d'Asie, formé, dans son cours supérieur, de deux branches qui prennent leur source dans les montagnes d'Arménie : la branche septentrionale est le véritable Euphrate; la méridionale était nommée par les anciens Arsanias; après leur jonction, le fleuve franchit la chaine du Taurus entre Mélitène et Samosate, puis coule dans la plaine de la Babylonie jusqu'à sa jonction avec le Tigre, à environ 60 milles au-dessus de l'entrée du golfe Persique.

Euphrŏsȳne (-es), une des Charites ou Grâces (voy. *Charites*).

Eupŏlis (-is), un des plus célèbres poëtes athéniens de la comédie ancienne, contemporain d'Aristophane, né vers 446 av. J.-C., mort vers 411. La tradition d'après laquelle Alcibiade l'aurait précipité dans la mer, pour se venger de lui, est fausse.

Eurīpĭdes (-is), célèbre poëte tragique, né à Salamine 480 av. J.-C., le jour même où les Grecs défirent les Perses près de cette île, où ses parents étaient venus d'Athènes pour y trouver un refuge pendant l'invasion de Xerxès. Dans sa jeunesse il cultiva la gymnastique et remporta le prix aux jeux Éleusiniens et Théséens; mais bientôt il abandonna cette carrière, et étudia la philosophie sous Anaxagore et la rhétorique sous Prodicus. Il vécut dans l'intimité de Socrate, et on retrouve, dans beaucoup de ses pièces, des traces de l'enseignement d'Anaxagore. En 441, il remporta le premier prix pour la première fois et il continua à faire représenter des tragédies jusqu'en 408, date de son Oreste. Peu après il quitta Athènes pour aller à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, où il mourut en 406 à l'âge de soixante-quinze ans. On dit qu'il fut mis en pièces par les chiens du roi. Euripide dans ses tragédies rabaissa les héros et les héroïnes antiques au niveau des hommes et des femmes de son temps. Il représenta les hommes, comme le remarque Aristote, non tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont : de là la préférence donnée à ses tragédies par le pratique Socrate. Les plus sérieux défauts de ses pièces, comme œuvres d'art, sont le manque de liaison entre les chœurs et le sujet de la pièce, et l'emploi trop fréquent de maximes philosophiques. Il excelle dans le pathétique et la peinture des sentiments tendres; dix-huit de ses tragédies existent encore, sans compter Rhésus qui est probablement apocryphe.

Eurīpus (-i), partie de mer où le flux et le reflux se faisaient sentir avec force; on donnait particulièrement ce nom au détroit resserré qui sépare l'Eubée de la Béotie; à Chalcis, il y avait sur l'Euripe un pont qui unissait l'Eubée au continent.

Eurōpa (-æ), 1), fille du roi de Phé-

nicie, Agénor, ou, suivant l'Iliade, fille de Phœnix. Sa beauté charma Zeus (Jupiter) qui prit la forme d'un taureau et se mêla au troupeau, tandis qu'Europe et ses compagnes folâtraient au bord de la mer. Encouragée par la douceur de l'animal, Europe s'aventura à monter sur son dos; alors le dieu s'élança dans la mer et l'entraîna à la nage jusqu'en Crète. Là, Jupiter la rendit mère de Minos, de Rhadamanthe et de Sarpédon. — 2) une des trois divisions de l'ancien monde, qui reçut, dit-on, le nom de la fille d'Agénor. Dans l'antiquité on considérait ordinairement le Phase comme la limite de l'Europe et de l'Asie. Parfois on la reculait jusqu'à l'Araxe et à la mer Caspienne; mais plus tard le fleuve Tanaïs et le Palus Méotide étaient généralement regardés comme formant la limite des deux continents. Le nord de l'Europe était peu connu des anciens.

Europus (voy. Titaresius).

Eurus (-i), vent du S.-E. et quelquefois de l'E.

Eurōtas (-æ), principale rivière de Laconie, sur laquelle se trouvait Sparte; elle prend sa source au mont Boreum en Arcadie et se jette dans le golfe de Laconie.

Eurўbătes, héraut d'Ulysse, à la guerre de Troie.

Eurўbătus (-i), Éphésien, que Crésus envoya avec de grosses sommes d'argent dans le Péloponnèse pour y soudoyer des mercenaires contre Cyrus. Cependant embrassa le parti de Cyrus, et son nom passa en proverbe parmi les Grecs pour désigner un traître.

Eurўdĭce (-es), 1) femme d'Orphée. Pour les détails v. Orphée. — 2) nom de plusieurs princesses illyriennes et macédoniennes. La plus célèbre fut la femme de Philippe Arrhidée qui succéda à Alexandre le Grand. Elle fut mise



Europe.

à mort par Olympias en 317 av. J.-C.

Eurўlŏchus (-i), compagnon d'Ulysse, fut le seul qui s'échappa de la demeure de Circé, quand ses amis furent métamorphosés en pourceaux.

Eurўmĕdon (-ontis), 1) fils de Thuclès, général athénien dans la guerre du Péloponnèse. — 2) petite rivière de Pamphylie, célèbre par la victoire que Cimon remporta sur ses bords contre les Perses, 469 av. J.-C.

Eurymus (-i), père du devin Télémus, qui est nommé par ce motif Eurymides.

Eurȳnŏmē (-es), fille d'Océan et mère de Leucothoé.

Eurȳpon, nommé aussi **Eurytĭon**, petit-fils de Proclès, fut le troisième roi de cette famille à Sparte : ses descendants sont nommés Eurypontidæ.

Eurȳpȳlus (-i), 1) fils d'Euæmon et chef d'un corps de troupes devant Troie. — 2) fils de Poseidon (Neptune) et d'Astypalæa, roi de Cos, tué par Hercule.

Eurysthĕnes (-is) et **Procles** (-is), fils jumeaux d'Aristodème, nés avant le retour de leur père dans le Péloponnèse. Il mourut aussitôt après la naissance de ses enfants, et, d'après l'ordre de l'oracle de Delphes, tous deux furent faits rois ; mais la prééminence fut donnée à Eurysthène et à ses descendants. De ces deux frères descendaient les deux familles royales de Sparte, qui portaient le nom d'Eurysthénides et de Proclides. La première était aussi nommée famille des Agides, d'Agis fils d'Eurysthène, et la seconde, famille des Eurypontides, d'Eurypon, petit-fils de Proclès.

Eurystheus. Voy. *Hercules*.

Eurytus (-i), roi d'Œchalie et père d'Iole (pour les détails v. Hercule).

Euterpe, une des Muses (voy. *Musæ*).

Euthȳdēmus (-i), 1) sophiste, né à Chios, qui passa avec son frère Dionysodoros à Thurii en Italie. Exilés de cette ville, ils vinrent à Athènes, où ils résidèrent plusieurs années. Les opinions d'Euthydème et de son frère ont été exposées par Platon dans le dialogue qui porte le nom du premier. — 2, Roi de la Bactriane, né à Magnésie. On ne sait rien des circonstances relatives à son élévation au rang suprême. Il étendit son pouvoir sur les provinces voisines et devint le fondateur de la grandeur de cet empire. Ses États furent envahis vers 212 av. J.-C. par Antiochus le Grand, avec lequel il conclut éventuellement un traité de paix.



Euthydème, roi de la Bactriane, vers 212 av. J.-C.

Eutrŏpius (-i), historien romain, contemporain de Constantin le Grand, de Julien, de Valens, et auteur d'un court abrégé de l'Histoire romaine en 10 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'avénement de Valens en 364, auquel il est dédié ; cet ouvrage nous a été conservé ; il est composé avec soin. Le style est en rapport avec la nature de l'ouvrage ; il est clair, précis et simple.

Euxinus Pontus. Voy. *Pontus Euxinus*.

Ēvadne (-es), fille d'Iphis (nommée de là Iphias) et femme de Capanée (pour les détails, voy. *Capaneus*).

Evăgŏras (-æ), roi de Salamine en Chypre, de 410 environ av. J.-C. jusqu'en 374. Il fut secouru par les Athéniens dans ses guerres contre les Perses.

Ēvander (-dri) et **Evandrus** (-i), fils d'Hermès (Mercure) et d'une nymphe arcadienne nommée, dans les traditions romaines, Carmenta ou Tiburtis. On dit qu'Évandre, environ soixante ans avant la guerre de Troie, conduisit une colonie de Pallantium d'Arcadie en Italie, et que là il construisit une ville, Pallantium, sur le Tibre, au pied du mt Palatin, ville qui fut plus tard incorporée dans Rome. Évandre enseigna à ses voisins des lois plus douces, les arts de la paix et de la vie sociale, et particulièrement l'écriture. Il introduisit aussi parmi eux le culte de Pan Lycéen, de Déméter (Cérès), de Poséidon (Neptune) et d'Hercule.

Ēvēnus (-i), 1) auj. *Fidhari*, rivière d'Étolie, prend sa source au mt Œta et se jette dans la mer à 120 stades à l'O. d'Antirrhium. Elle reçut son nom d'Événus, père de Marpessa, qui fut enlevée par Idas, fils d'Apharée. Événus se jeta dans la rivière qui porte depuis son nom. — 2) rivière de Mysie qui se jette dans le golfe Élaïtique près de Pitane.

Evergĕtes (le Bienfaiteur), titre d'honneur conféré par les États grecs à ceux qui avaient été leurs bienfaiteurs. Il fut pris par plusieurs rois grecs en

Égypte et ailleurs (voy. *Ptolemæus*).

Évius, épithète de Bacchus, dont l'origine est le cri Évoé, poussé dans les fêtes du dieu.

F

Făbăris ou **Farfărus** (-i), petite rivière d'Italie, dans la Sabine, entre Reate et Cures.

Făbĭi (-ōrum), une des plus anciennes familles patriciennes de Rome, qui tirait son origine d'Hercule et de l'Arcadien Évandre ; ses membres les plus importants sont : 1) *Fabius Vibulanus*, trois fois consul, 484, 481, 479 av. J.-C. Dans son 3e consulat il embrassa la cause des plébéiens ; mais, comme ses propositions furent rejetées par les patriciens, lui et sa famille résolurent de quitter Rome, où les patriciens les regardaient comme des apostats. En conséquence, 306 Fabius, tous patriciens, franchirent, avec le consul à leur tête, la porte Carmentale et s'avancèrent jusqu'aux bords du Cremera, où ils élevèrent une forteresse. Ils s'y établirent avec leurs familles et leurs clients et pendant deux ans ils continuèrent à dévaster le territoire des Véiens. Ils furent enfin détruits par les Véiens en 477, le 18 juin, jour où les Romains furent plus tard vaincus par les Gaulois sur les bords de l'Allia. Toute la famille périt à l'exception d'un individu qui fut la tige des autres Fabius. — 2) *Q. Fabius Maximus Rullianus*, 6 fois consul (322-296) et le plus éminent des généraux romains dans la seconde guerre samnite. — 3) *Q. Fabius Maximus Gurges*, ou *le Glouton*, à cause des excès de sa jeunesse, fils du précédent, 3 fois consul (292, 265). — 4) *Q. Fabius Maximus*, avec les surnoms de *Verrucosus* à cause d'une verrue qu'il avait sur la lèvre supérieure, d'*Ovicula* à cause de la douceur de son caractère, et de *Cunctator* à cause de sa prudence dans la guerre, était petit-fils de Fabius Gurges. Il fut 5 fois consul (233-209). En 217, immédiatement après la défaite de Trasimène, Fabius fut nommé dictateur. Depuis cette époque, aussi longtemps que la guerre avec Annibal fut purement défensive, Fabius devint le premier personnage de Rome ; en se mettant en campagne il se proposa un plan simple et immuable. Il évita tout engagement avec l'ennemi. Il transporta son camp de hauteur en hauteur, dans des lieux où la cavalerie numide et l'infanterie espagnole ne pouvaient pas le suivre. Il surveilla les mouvements d'Annibal avec une vigilance infatigable et lui enleva ses fourrageurs. La manière dont il entoura Annibal dans une vallée entre Calès et le Vulturne et l'évasion du Carthaginois, à l'aide de bœufs avec des fagots allumés aux cornes, sont des faits bien connus. Mais à Rome et dans son propre camp la prudence de Fabius fut mal interprétée, et le peuple partagea le commandement entre lui et Minucius Rufus, son maître de la cavalerie. Minucius tomba bientôt dans une embûche et aurait été écrasé par Annibal, si Fabius n'était venu à son aide. Dans les dernières années de la seconde guerre punique Fabius se montra avec moins d'avantage : la guerre était devenue offensive avec de nouveaux généraux. Fabius désapprouva cette nouvelle tactique ; il craignait la suprématie politique de Scipion et s'opposa à son projet d'envahir l'Afrique. Il mourut en 202. — 5) *C. Fabius Pictor* reçut le surnom de *peintre*, parce qu'il peignit les murs du temple du Salut qui fut dédié en 302 par le dictateur Junius Brutus Bubulcus. C'est la plus ancienne peinture romaine dont il soit fait mention. — 6) *Q. Fabius Pictor*, petit-fils du précédent, le plus ancien historien romain ; il servit dans la guerre contre les Gaulois en 225 et dans la seconde guerre punique : son histoire, écrite en grec, commençait à l'arrivée d'Énée en Italie et s'étendait jusqu'à l'époque de l'historien.

Fabrătĕria (*Falvaterra*), ville des Volsques dans le Latium, sur la rive droite du Trerus, fut plus tard colonisée par les Romains.

Făbrĭcius (-i), nom d'une famille romaine dont les principaux membres sont : 1) *C. Fabricius*, un des héros les plus populaires des annales de Rome ; il fut consul en 282, et, deux ans après, il fut un des ambassadeurs romains en-

voyés à Pyrrhus à Tarente pour négocier la rançon ou l'échange des prisonniers. Pyrrhus s'efforça de gagner la faveur de Fabricius, mais l'austèr Romain résista à toutes ses séductions et rejeta toutes ses offres, 278. Fabricius fut consul pour la seconde fois et renvoya à Pyrrhus le traître qui lui avait offert de l'empoisonner. On ouvrit alors des négociations qui amenèrent l'évacuation de l'Italie par Pyrrhus. Il fut censeur en 275 et se distingua par la sévérité avec laquelle il réprima le goût croissant du luxe. Les écrivains anciens aiment à parler de la vie frugale que menaient Fabricius et son contemporain Curius Dentatus dans leur ferme héréditaire, et comment ils refusèrent les riches présents que les ambassadeurs samnites leur offrirent. Fabricius mourut aussi pauvre qu'il avait vécu, et le sénat dota ses filles. — 2) *L. Fabricius Curator viarum,* en 62 av. J.-C., construisit un nouveau pont de pierre qui unissait la ville à l'île du Tibre et qui fut appelé Pons Fabricius. Ce pont existe encore et porte le nom de Ponte Quattro Capi.

Fæsŭlæ (**-ārum**) (*Fiesole*), ville d'Étrurie sur une montagne à trois milles N.-E. de Florence. Ce fut le quartier général de l'armée de Catilina.

Fălĕrii (**-ōrum**) ou **falerium** (**-i**), ville d'Étrurie, située sur une hauteur près du mont Soracte, était primitivement une ville pélasgique et fut ensuite une des douze cités étrusques. Ses habitants étaient appelés Falisci et ont été souvent regardés comme appartenant à la même race que les Æqui. Aussi on les trouve souvent désignés par le nom d'Æqui Falisci. Après une longue lutte avec Rome, les Falisques se soumirent à Camille, 394. Les Falisques se révoltèrent encore à la fin de la première guerre punique, 241, et alors les Romains détruisirent leur ville. Une nouvelle ville fut bâtie sur son emplacement. Les vaches blanches de Falerii étaient estimées à Rome pour les sacrifices.

Fălernus ager, district au N. de la Campanie, s'étendant depuis le mont Massique jusqu'à la rivière du Vulturne : il produisait un des meilleurs vins d'Italie et qui ne le cédait qu'au vin de Setia.

Falisci. Voy. *Falerii.*

Fannius (**-i**) **Străbo** (**-ōnis**) C., beau-fils de Lælius, un des interlocuteurs de Cicéron dans le *De Republica* et le *Lælius.*

Fanum Fortunæ (*Fano*), ville de l'Ombrie, à l'embouchure du Métaure, avec un fameux temple de la Fortune d'où la ville tira son nom.

Farfarus. Voy. *Fabaris.*

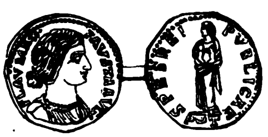
Faula ou **Fauna.** Voy. *Faunus.*

Faunus (**-i**), fils de Picus, petit-fils de Saturne et père de Latinus, fut le troisième dans la série des rois de Laurente. Il était adoré comme le dieu protecteur de l'agriculture et des bergers et aussi à cause de ses oracles. Après l'introduction du culte du Pan grec en Italie, Faunus fut identifié avec Pan et représenté comme ce dernier avec des cornes et des pieds de chèvre. Plus tard il est fait mention des Faunes ; ce que Faunus était pour les hommes, sa femme Fauna ou Faula l'était pour les femmes. Comme ce dieu se manifesta de diverses manières, on conçut l'idée de plusieurs Faunes qui sont représentés moitié hommes, moitié boucs et avec des cornes. Peu à peu Faunus fut identifié avec le dieu Pan d'Arcadie, et les Faunes avec les Satyres grecs.



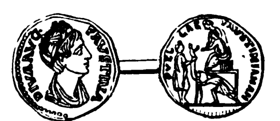
Faune.

Fausta, 1) **Cornelia** (**-æ**), fille du dictateur Sylla, femme de Milon et infâme par ses adultères. — 2) *Fausta Flavia Maximiana*, fille de Maximien, femme de Constantin le Grand, qui eut d'elle Constantin, Constance et Constant.



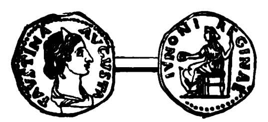
Fausta Flavia Maximiana, femme de Constantin le Grand.

Faustīna (-æ), 1) femme de l'empereur Antonin le Pieux, fameuse par ses



Faustina Senior, femme d'Antonin le Pieux, morte ap. J.-C. 141.
Le revers de la médaille rappelle l'institution des Puellæ Alimentariæ Faustinæ.

désordres. — 3) fille de la première femme de l'empereur Marc-Aurèle et



Faustina Junior, femme de Marc-Aurèle, morte ap. J.-C. 175.

aussi désordonnée que sa mère. — *Annia*, arrière-petite fille de Marc-Aurèle, la 3ᵉ des nombreuses femmes d'Élagabale.



Faustine, femme d'Élagabale.

Faustulus. Voy. *Romulus*.

Făventia (-æ), ville de la Gaule Cisalpine sur la rivière Anemo et sur la voie Émilienne.

Făvōnius (-i) **M.**, imitateur de Caton d'Utique, dont il copia si servilement le caractère et la conduite qu'il reçut le surnom de singe de Caton.

Febris, la déesse de la fièvre ou plutôt celle qui en préservait.

Februus (-ui), ancienne divinité italienne à laquelle le mois de février était consacré : de là le mot *februare* (purifier).

Fēlīcĭtas (-ātis), personnification du bonheur, se rencontre souvent sur les médailles romaines sous la forme d'une matrone avec le caducée de Mercure et une corne d'abondance.

Fēlix (-īcis) **Antonius** (-i), procurateur de Judée sous les règnes de Claude et de Néron. Il amena Drusilla, femme d'Azizus, roi d'Émèse, à quitter son mari, et elle vivait encore avec lui en 60 ap. J.-C., lorsque saint Paul prêcha devant lui sur la droiture, la tempérance et le jugement à venir.

Felsina. Voy. *Bononia*.

Fenni (-ōrum), peuple sauvage mentionné par Tacite parmi les Germains. Ils habitaient probablement l'extrémité E. de la Prusse et étaient le même peuple que les Finnois modernes.

Fĕrentīnum (-i), 1) ville d'Étrurie, au S. de Volsinii, patrie de l'empereur Othon. — 2) ancienne ville des Herniques dans le Latium, au S.-O. d'Anagni, colonisée par les Romains pendant la seconde guerre punique.

Ferentium. Voy. *Forentum*.

Fĕrētrius (-i), surnom de Jupiter dérivé de *ferire*, frapper, parce que ceux qui faisaient un serment demandaient à Jupiter de les frapper s'ils manquaient à leurs serments, comme ils frappaient eux-mêmes la victime du sacrifice ; d'autres font dériver ce surnom de *ferre*, parce qu'on lui dédiait (*ferebant*) les dépouilles opimes.

Fērōnia (-æ), ancienne divinité italienne dont le principal sanctuaire était à Terracine près du mont Soracte : à l'époque de sa fête on tenait une grande foire dans ce lieu.

Fescennium (-i) ou **Fescennia** (-æ), ville des Falisques en Étrurie et par conséquent, comme Faléries, d'origine pélasgique (voy. *Falerii*). C'est du nom de cette ville que les Romains ont, dit-on, tiré les chants Fescennins.

Festus. Sext. Pompeius (-i),

grammairien romain du quatrième siècle de notre ère, auteur d'un dictionnaire ou glossaire de mots et de phrases latines, dont une grande partie existe encore.

Festus Porcius (-i), succéda à Antonius Felix comme procurateur de Judée en 62 ap. J.-C. Ce fut lui qui témoigna de l'innocence de saint Paul, quand il se défendit devant lui la même année.

Fĭcāna (-æ), ancienne ville latine détruite par Ancus Marcius.

Fĭcŭlĕa (-æ), ancienne ville des Sabins à l'est de Fidènes.

Fīdēnæ (-ārum), quelquefois **Fidena** (-æ) (*Castel-Giubileo*), ancienne ville du pays des Sabins, à cinq milles N.-E. de Rome, située sur une montagne escarpée entre le Tibre et l'Anio; on dit qu'elle fut conquise et colonisée par Romulus. Mais elle était probablement une colonie de Véies, avec laquelle elle conserva toujours une étroite alliance. Elle se révolta souvent et fut souvent prise par les Romains. Sa dernière révolte est de 438 av. J.-C, et l'année suivante elle fut détruite par les Romains, mais elle fut rebâtie dans la suite.

Fīdentia (-æ), ville de la Gaule Cisalpine sur la voie Émilienne, entre Parme et Plaisance.

Fĭdes (-ei), personnification de la fidélité, adorée comme déesse à Rome.

Fĭdius, ancienne forme de *filius*, unie aux mots *dius fidius*, ou *medius fidius*, c'est-à-dire *me Dius* (Δίος) *filius* ou fils de Jupiter, c'est-à-dire Hercule. Ainsi l'expression *medius fidius* est équivalente à *me Hercules*, sous-ent. *juvet*. Quelquefois Fidius est employé seul; quelques anciens rattachent *fidius* à *fides* (voy. dans le dict. de Freund revu par moi l'étymologie que donne Denys d'Halicarnasse : Ζεὺς πίστιος).

Fĭgŭlus P. Nigidius (-i), sénateur romain et philosophe pythagoricien d'une grande réputation qui florissait vers l'an 60 av. J.-C.

Fimbria (-æ) **C. Flavius** (-i), 1) jurisconsulte et orateur, consul en 104 av. J.-C. — 2) fils du précédent, un des plus violents partisans de Marius et de Cinna pendant la guerre civile avec Sylla. En 86 av. J.-C. il fut envoyé en Asie comme lieutenant de Valerius Flaccus qu'il fit tuer par ses soldats. Puis il fit la guerre contre Mithridate; mais en 84 il fut attaqué par Sylla, et, se voyant abandonné de ses soldats, il se tua.

Firmum (-i), ville du Picenum à 3 milles de la côte.

Flaccus, Fulvius (-i), nom de deux familles distinguées dans les *gentes* Fulvia et Valeria. Beaucoup de membres de ces deux familles occupèrent les plus hautes charges de l'État; les plus connus sont : 1) *M. Fulvius Flaccus*, ami des Gracques, consul en 125 av. J.-C., un des triumvirs chargés de mettre à exécution la loi agraire de Tib. Gracchus. Il fut tué avec C. Gracchus en 121. — 2) *L. Valerius Flaccus*, consul en 100 av. J.-C. avec C. Marius, quand celui-ci comprima l'insurrection de Saturninus. En 86 il fut élu consul à la place de Marius, et fut envoyé en Asie contre Mithridate, mais il fut mis à mort par ses soldats à l'instigation de Fimbria. — 3) *L. Valerius Flaccus*, né à Padoue, vivait au temps de Vespasien, et composa les Argonautiques, poëme héroïque inachevé, en 8 livres, sur l'expédition des Argonautes. Nous le possédons encore

Flaccus Horatius. Voy. *Horatius*.

Flāmĭnīnus, C. Quintius (-i), consul en 198 av. J.-C., eut la conduite de la guerre contre Philippe de Macédoine qu'il défit à la bataille de Cynoscéphales, en Thessalie, en 197, et qu'il força à demander la paix.

Flāmĭnius, C. (-i), consul pour la première fois en 223 av. J.-C., gagna alors une victoire sur les Gaulois Insubriens : censeur en 220, il exécuta deux grands travaux qui portèrent son nom : le circus Flaminius et la via Flaminia. Dans son second consulat (217), il fut défait et tué par Annibal à la bataille du lac Trasimène.

Flāvia gens, famille célèbre pour avoir produit l'empereur Vespasien. Pendant la dernière période de l'empire romain, le nom de Flavius fut porté successivement par plusieurs empereurs à partir de Constance, père de Constantin le Grand.

Flavius Fimbria. Voy. *Fimbria.*

Flavius Josephus. Voy. *Josephus.*

Flavius Vopiscus. Voy. *Vopiscus.*

Flēvum (-i), forteresse de Germanie à l'embouchure de l'Amisia (Ems).

Flēvum, Flēvo. Voy. *Rhenus.*

Flōra (-æ), déesse romaine des fleurs et du printemps; sa fête annuelle (Floralia) était célébrée du 28 avril au 1er mai et marquée par des débauches et des réjouissances extravagantes.



Flora.

Flōrentia (-æ), *Firenze,* Florence, ville d'Étrurie et plus tard colonie romaine, située sur l'Arno; sa grandeur date du moyen âge.

Flōrĭānus, M. Annius, frère utérin de l'empereur Tacite, après la mort duquel il fut proclamé empereur à Rome, apr. J.-C. 276. Il fut tué par ses propres soldats, à Tarse, après un règne d'environ deux mois, dans sa marche contre Probus, qui avait été proclamé par les légions de Syrie.



Florianus, emp. rom. ap. J.-C. 276.

Flōrus, L. Annæus (-i), historien romain, vivait sous Trajan et Adrien; il écrivit un abrégé de l'histoire romaine, qui existe encore, divisé en 4 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'au temps d'Auguste.

Flōrus Julius (-i), poëte et orateur auquel Horace a dédié deux de ses Épîtres.

Fonteius, M. (-i), propréteur dans la Gaule Narbonnaise de 76 à 73 av. J.-C., fut accusé en 69 de rapines dans sa province, et défendu par Cicéron, dont le discours existe encore en partie.

Fŏrentium ou **Fĕrentum** (-i), ville d'Apulie, entourée de champs fertiles et située sur un terrain bas, suivant Horace (*Ep.* 1, 17, 8).

Formiæ (-ārum), *Mola di Gaeta,* très-ancienne ville du Latium sur la voie Appienne, au fond du beau sinus Caietanus (golfe de Gaëte). Elle fut fondée par les Pélasges Tyrrhéniens, et fut, suivant la Fable, le séjour de Lamus et des Lestrigons. Près de Formies étaient de nombreuses villas des nobles Romains. La plus connue est le Formianum de Cicéron dans le voisinage duquel il fut tué. Les collines de Formies produisaient de bon vin.

Fornax (-ācis), déesse romaine, qui présidait à la cuisson du pain dans le four (*fornax*), et était adorée à la fête des Fornacalia.

Fortūna (-æ), appelée Tyché par les Grecs, déesse de la fortune, adorée en Grèce et en Italie. Elle était représentée avec divers attributs : avec une baguette, elle était considérée comme la divinité qui guide et conduit les affaires du monde; avec une boule, elle représentait l'inconstance de la fortune. Avec Plutus ou la corne d'Amalthée, elle était le symbole des dons abondants de la fortune. Elle était plus adorée par les Romains que par les Grecs. Son culte avait une grande importance à Antium et à



Fortune.

Préneste, où ses *sortes* ou oracles étaient très-célèbres.

Fortūnātæ ou (**-ōrum**) **insulæ**, les îles Fortunées ou des Bienheureux. Dans l'opinion des anciens Grecs, comme Homère nous l'apprend, les champs Élysées, où les héros favorisés passaient sans mourir, étaient situés à l'extrémité de la terre, près de la rivière Océan (voy. *Elysium*). Dans les poëmes postérieurs à Homère, une île leur est assignée pour séjour, et, bien que sa position fût indéterminée, les poëtes et les géographes qui suivirent la plaçaient au-delà des colonnes d'Hercule. Lorsque des îles furent découvertes dans l'Océan, à l'O. de la côte d'Afrique, le nom d'îles Fortunées leur fut donné ; on les appelle maintenant les îles Canaries et Madère.

Fŏrŭli (**-ōrum**), petite ville des Sabins près du confluent de l'Himella et du Tibre.

Fŏrum (**-i**), emplacement découvert où le public se réunissait pour les transactions et pour la vente et l'achat des provisions. Le nombre des *fora* (marchés) s'accrut à Rome avec les progrès de la ville : c'étaient des terrains de niveau, de forme oblongue, entourés de bâtiments privés et publics. Les principaux *fora* de Rome étaient : 1) *Forum Romanum*, appelé aussi simplement le Forum, et distingué plus tard par les épithètes de *Vetus* ou de *Magnum*. Il se trouvait entre les monts Palatin et Capitolin, et s'étendait du pied du Capitole ou de l'arc de Septime-Sévère dans la direction de l'arc de Titus, mais sans atteindre tout à fait ce dernier. L'origine du Forum est attribuée à Romulus et à Tatius. Le Forum, dans son sens le plus étendu, renfermait le Forum proprement dit et le Comitium. Le Comitium occupait l'extrémité supérieure et resserrée du Forum ; c'était le lieu où les patriciens se réunissaient pour les comices par curies. Le Forum, dans son sens le plus restreint, était dans l'origine un marché et n'avait aucune destination politique. Plus tard le Forum, dans son sens le plus restreint, était le lieu de réunion des plébéiens pour les comices par tribus, et était séparé du Comitium par les Rostres ou plate-forme, d'où les orateurs parlaient au peuple. Au temps de Tarquin, le Forum fut entouré d'une rangée de boutiques qui furent plus tard occupées par les banquiers et les changeurs. Dans la grandeur de Rome, le Forum fut orné des statues des grands hommes, de temples, de basiliques et d'autres monuments publics ; l'ancien Forum est occupé par le Campo Vaccino. — 2) *Forum Julium* ou *Forum Cæsaris*, bâti près du vieux Forum par Jules César, parce que celui-ci était trop étroit pour les transactions et les affaires. — 3. *Forum Augusti*, bâti par Auguste derrière le Forum Julium. — 4) *Forum Nervæ* ou *Forum Transitorium*, petit Forum situé entre le Temple de la Paix et les Fora de Jules César et d'Auguste. Il fut bâti par Nerva, et devait servir de passage entre le Temple de la Paix et les Fora de César et d'Auguste. De là son nom. — 5) *Forum Trajani*, bâti par l'empereur Trajan entre le Forum d'Auguste et le Champ de Mars.

Fŏrum, nom de plusieurs villes, dans l'origine simples marchés ou lieux pour l'administration de la justice. 1) *Appii*, dans le Latium, sur la voie Appienne, au milieu des marais Pontins, à 43 milles S.-E. de Rome, fondé par le censeur Appius Claudius quand il fit la voie Appienne : c'est là que les chrétiens de Rome vinrent à la rencontre de l'apôtre Paul. — 2) *Julii* ou *Julium* (*Fréjus*), colonie romaine fondée par Jules César 44 av. J.-C. dans la Gaule Narbonnaise, sur la côte : patrie d'Agricola. — 3) *Julium* (voy. *Illiturgis*).

Fosi (**-ōrum**), peuple de Germanie, voisins et alliés des Chérusques dont ils partagèrent le sort (voy. *Cherusci*).

Fossa (**-æ**), ou **Fossæ** (**-ārum**), canal. 1) *Cluilia* ou *Cluiliæ*, tranchée, à environ 5 milles de Rome, fut, dit-on, le fossé derrière lequel le roi d'Albe Cluilius abrita son camp, lorsqu'il marcha contre Rome sous le règne de Tullus Hostilius. — 2) *Drusianæ* ou *Drusinæ*, canal que Drusus fit creuser par ses soldats l'an 11 av. J.-C. pour unir le Rhin à l'Yssel. — 3) *Mariana* ou *Marianæ*, canal creusé par ordre de Marius pendant la guerre des Cimbres pour unir le Rhône à la Méditerranée. — 4) *Xerxis* (voy. *Athos*).

Franci (**-ōrum**), proprement les

hommes libres, confédération de tribus germaines formée sur le bas Rhin à la place de l'ancienne ligue des Chérusques. Après avoir soutenu des guerres fréquentes contre les Romains, ils s'établirent définitivement dans la Gaule, dont ils devinrent maîtres sous Clovis en 496.

Frĕgellæ (**-ārum**), *Ceprano*, ville des Volsques sur le Liris, dans le Latium, conquise par les Romains et colonisée en 328 av. J.-C.

Frĕgēnæ, appelée quelquefois **Fregellæ** (**ārum**), ville d'Étrurie, sur la côte, entre Alsium et le Tibre, colonisée par les Romains, 245 av. J.-C.

Frentāni (**-ōrum**), peuple samnite sur la côte de l'Adriatique, depuis la rivière Sagrus au N. (et plus tard depuis l'Aternus au N.) jusqu'à la rivière Frento au S., d'où ils tiraient leur nom. Ils se soumirent aux Romains en 304 av. J.-C.

Frento (**-ōnis**), *Fortore*, rivière d'Italie formant la limite entre les Frentani et l'Apulie; elle se jette dans la mer Adriatique.

Frīsii (**-orum**), peuple de Germanie habitant la côte depuis la bouche orientale du Rhin jusqu'à l'Amisia (Ems) et borné au sud par les Bructères. Au cinquième siècle, ils se joignirent aux Angles et aux Saxons pour envahir la Bretagne.

Frontīnus, Sex. Julius (**-i**), gouverneur de Bretagne (75-78), où il se distingua par la conquête des Silures. Il composa deux traités qui existent encore, l'un sur l'art de la guerre et l'autre sur les aqueducs romains. Il fut nommé *curator Aquarum*, ou surintendant des aqueducs, en 97 : il mourut en 106.

Fronto (**-ōnis**), **M. Cornelius** (**-i**), célèbre rhéteur sous Adrien et Marc Aurèle, né à Cirta en Numidie; on lui confia l'éducation de M. Aurèle et de L. Verus, et il en fut récompensé par des richesses et des honneurs. On a quelques fragments de ses ouvrages.

Frŭsino (**-ōnis**), ville des Herniques dans le Latium, et ensuite colonie romaine.

Fucentis, Fucentia (voy. *Alba*, n° 1).

Fŭcīnus lacus (*Lago di Celano* ou *Capistrano*), grand lac au centre de l'Italie, dans le pays des Marses, d'environ 30 milles de circonférence, dans lequel tombent tous les torrents de l'Apennin. Comme les eaux de ce lac inondaient souvent le pays d'alentour, l'empereur Claude construisit un déversoir ou canal artificiel pour faire passer les eaux du lac dans la rivière Liris; ce déversoir est presque intact; il a près de 3 milles de longueur.

Fufius Calenus. Voy. *Calenus*.

Fulvia (**-æ**) 1), maîtresse de Q. Curius, complice de Catilina; ce fut elle qui révéla la conjuration à Cicéron. — 2) fille de M. Fulvius Bambalio de Tusculum et successivement femme de P. Clodius, de Scribonius Curion et de M. Antoine. Elle mourut en 40 av. J.-C.

Fulvius Flaccus. Voy. *Flaccus*.

Fulvius Nobilior. Voy. *Nobilior*.

Fundānius (**-i**), auteur de comédies, loué par Horace (*Sat.* 1,10, 41-42.)

Fundi (**-ōrum**), auj. *Fondi*, ancienne ville du Latium sur la voie Appienne, à l'entrée d'une baie étroite qui pénètre profondément dans l'intérieur des terres, et qui est nommée *lacus Fondanus*. La contrée environnante produisait de bon vin.

Furculæ Caudinæ. Voy. *Caudium*.

Furiæ. Voy. *Eumenides*.

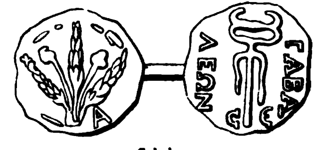
Furius Bibaculus. Voy. *Bibaculus*.

Furius Camillus. Voy. *Camillus*.

Fuscus Aristius (**-i**), ami du poëte Horace, qui lui dédia une ode (1,22), et une épître (1,10).

G

Găbăla (**-ōrum**), port de mer dans la *Syria Seleucis*, au S. de Laodicée; on en tirait d'excellent storax.



Gabala.

Găbăli (**-ōrum**), peuple de la Gaule Aquitaine dont la principale ville était Anderitum (Antérieux).

Găbĭi (**-ōrum**), ville du Latium sur le lac Gabinus, entre Rome et Préneste, colonie d'Albe la Longue, lieu où, suivant la tradition, Romulus fut élevé; elle fut prise par ruse par Tarquin le Superbe, et était en ruines au temps d'Auguste. Le *cinctus Gabinus* (Virg. *Æn.* 5, 612; Liv. 8, 9, 10, 7), mode particulière de porter la toge à Rome, semble dérivé du nom de cette ville. Il y a dans le voisinage des carrières de pierres dont on bâtit une partie de Rome.

Găbīnius A. (**-i**), tribun du peuple, 66 av. J.-C., présenta une loi qui donnait à Pompée le commandement de la guerre contre les pirates; consul en 58, il contribua à l'exil de Cicéron; en 57 il alla comme proconsul en Syrie, et rétablit Ptolémée Aulétès sur le trône d'Égypte, contrairement à un décret du sénat. A son retour à Rome en 54, il fut accusé à la fois de *majestas* et de *repetundæ;* il fut défendu par Cicéron : condamné sur le second chef d'accusation, il partit pour l'exil; dans la guerre civile, il combattit pour César. Il mourut vers la fin de 48 av. J.-C.

Gădăra, grande ville fortifiée de Palestine, située sur un affluent oriental du Jourdain.

Gādes (**-ium** : *Cadix*), très-ancienne ville de l'Espagne Bétique, fondée par les Phéniciens, et un de leurs principaux ports de commerce, à l'O. de l'Europe, située sur une petite île du même nom (île de Léon), séparée du continent par un canal étroit. Hérodote dit (IV, 8) que l'île d'Érythia était près de Gadeira; sur quoi beaucoup d'écrivains postérieurs ont supposé que l'île de Gadès est la même que l'île mythique d'Érythia, où Hercule enleva les bœufs de Géryon. Les habitants reçurent le droit de cité de Jules César.



Gadès en Espagne.

Gæa (**-æ**) ou **Gē** (**-es**), appelée Tellus par les Romains, personnification de la Terre; elle est donnée pour le premier être qui sortit du chaos; elle enfanta Uranus (le Ciel) et Pontus (la Mer). Par Uranus elle devint mère des Titans, qui étaient haïs de leur père. Gé les cacha dans le sein de la terre, et fit une large faucille de fer avec laquelle Cronos (Saturne) mutila Uranus. Gé ou Tellus était regardée par les Grecs et les Romains comme une divinité souterraine, et son nom est fréquemment mentionné avec celui des dieux infernaux.

Gætūlia (**-æ**), Gétulie, intérieur de l'Afrique septentrionale, au S. de la Mauritanie, de la Numidie et de la région des Syrtes, bornée à l'O. par l'Océan Atlantique, et sans limite déterminée au S. et à l'E. Les purs Gétules n'étaient pas de race éthiopienne (c.-à-d. nègre), mais de race libyenne, et tiraient probablement leur origine d'Asie. Ils sont probablement les ancêtres des Berbères.

Gaius ou **Caius** (**-i**), célèbre jurisconsulte romain, écrivit sous Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. Un de ses principaux ouvrages était un traité élémentaire sur le droit romain, intitulé *Institutiones*, en 4 livres, dont se servirent ceux qui commençaient l'étude du droit romain, jusqu'à l'époque de la compilation des Institutes de Justinien; il fut perdu pendant des siècles et retrouvé en 1816 à Vérone par Niebuhr.

Galanthis (voy. *Galinthias*).

Gălătēa (**-æ**), fille de Nérée et de Doris (voy. *Acis*).

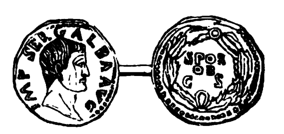
Gălătia (**-æ**), contrée d'Asie Mineure, formée de parties de la Phrygie et de la Cappadoce, et bornée à l'O., au S. et au S.-O. par ces contrées, au N.-E., au N. et au N.-O. par le Pont, la Paphlagonie et la Bithynie. Elle tirait son nom de ses habitants, les Gaulois, qui avaient envahi l'Asie Mineure et s'y étaient établis à diverses époques, dans le troisième siècle av. J.-C. Ils parcoururent rapidement toute l'Asie Mineure en deçà du Taurus et exigèrent des tributs des divers princes; mais Attale Ier remporta sur eux une victoire complète (230 av. J.-C.) et les força de se fixer dans les limites du pays nommé dès lors

Galatie, et aussi Gréco-Galatie, ou Gallo-Grèce, à cause du mélange des Grecs et des Celtes. Les peuples de Galatie adoptèrent les habitudes, les usages, les coutumes religieuses des Grecs, mais gardèrent leur propre langue. Ils gardèrent aussi leurs divisions politiques et leur forme de gouvernement; ils se composaient de trois grandes tribus : les Tolistoboges, les Trocmes et les Tectosages, divisées chacune en quatre parties, nommées tétrarchies par les Grecs. A la tête de chacune de ces douze tétrarchies était un chef ou tétrarque. Enfin un des tétrarques, Déjotarus, fut récompensé des services qu'il avait rendus aux Romains dans la guerre de Mithridate par le titre de roi et le don du Pont et de la Petite Arménie. Après la mort de son successeur Amyntas, la Galatie fut réduite en province romaine par Auguste (25 av. J.-C.). Les seules villes importantes étaient au S.-O. Pessinus, capitale des Tolistoboges; au centre, Ancyre, capitale des Tectosages, et au N.-E. Tavium, capitale des Trocmes. L'épître de Saint-Paul aux Galates nous apprend que les églises chrétiennes de Galatie étaient composées, en grande partie, de Juifs convertis.



Galatia.

Galba (-æ), nom d'une famille distinguée de la gens Sulpicia. — 1) P. Sulpicius Galba, deux fois consul, en 211 et 200 av. J.-C., fit pendant ses deux consulats la guerre à Philippe de Macédoine. — 2) Serg. Sulpicius Galba, dont Cicéron vante l'éloquence, préteur en 151, massacra traîtreusement un grand nombre de Lusitaniens et fut consul en 144. — 1). Serg. Sulpicius Galba, empereur romain, de juin 68 à janvier 69, naquit l'an 3 av. J.-C. Après son consulat il eut le gouvernement de la Gaule (39), fit une guerre heureuse contre les Germains et rétablit la discipline dans les troupes. Néron lui donna en 61 le gouvernement de l'Espagne Tarraconnaise, où il resta pendant huit ans. Quand Néron fut tué, Galba s'avança vers Rome, où il fut reconnu empereur. Mais sa sévérité et son avarice le rendirent bientôt impopulaire, et il fut massacré par les soldats à l'instigation d'Othon.



Serg. Sulpic. Galba, empereur rom., ap. J.-C. 68-69.

Gălēnus Claudius (-i), nommé communément Galien, très-célèbre médecin, né à Pergame, 130. Il fut élevé avec soin par son père Nicon, qui, par suite d'un rêve, choisit pour lui la profession de médecin; il étudia la médecine d'abord à Pergame, puis à Smyrne, à Corinthe et à Alexandrie; il l'exerça dans sa ville natale et à Rome, où il soigna les empereurs M. Aurèle et L. Verus. Il mourut vers 200, à l'âge de soixante-dix-ans, sous le règne de Septime-Sévère. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de médecine et de philosophie; on a encore de lui 83 traités reconnus comme authentiques et beaucoup d'autres qui sont apocryphes ou douteux.

Galepsus (-i), ville de Macédoine sur le golfe Toronaïque.

Galerius Maximianus (voy. *Maximianus*).

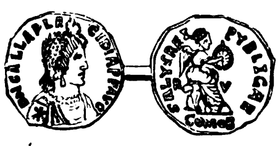
Gălēsus (-i), rivière dans le S. de l'Italie; elle se jette dans le golfe de Tarente après avoir arrosé des prairies célèbres par les troupeaux qui y paissaient et dont la laine était très-vantée dans l'antiquité.

Gălĕus (-i), c.-à-d. le Lézard, fils d'Apollon et de Thémisto, dont les Galéotes, famille de devins siciliens, tiraient leur origine; la ville principale des Galéotes était Hybla, qui prit le nom de Galeotis ou Galeatis.

Gălīlæa (-æ), la Galilée, à la naissance du Christ, était la plus septentrionale des trois divisions de la Palestine à l'O. du Jourdain. Les habitants étaient d'une race mêlée de Juifs, de Syriens, de Phéniciens, de Grecs et d'autres, et étaient méprisés pour cela des Juifs de Judée.

Gălinthias (-ădis) ou **Galanthis** (-ĭdis), fille de Prœtus de Thèbes et amie d'Alcmène. Quand Alcmène fut sur le point de donner le jour à Hercule et que les Mœræ et les Ilithyiæ, à la demande de Hera (Junon), s'efforçaient de retarder cette naissance, Galanthias entra tout à coup en annonçant faussement qu'Alcmène avait donné naissance à un fils. Les déesses ennemies furent si surprises à cette nouvelle qu'elles laissèrent tomber leurs bras. Le charme fut rompu et Alcmène put mettre au monde Hercule ; les déesses trompées se vengèrent en métamorphosant Galinthias en belette (γαλῆ). Hécate eut pourtant pitié d'elle et la prit à sa suite, et plus tard Hercule lui éleva un temple.

Galla Placidia ou simplement *Placidia*, fille de Théodose le Grand. Elle tomba entre les mains d'Alaric, quand il prit Rome (apr. J.-C. 410), et Ataulphe, roi des Goths, l'épousa en 414. Après la mort d'Ataulphe, elle fut rendue à Honorius; et, en 417, elle épousa Constance, à qui elle donna un fils qui fut Valentinien III, et pendant la minorité duquel elle gouverna l'empire d'Occident ; elle mourut vers 450.



Galla Placidia, fille de Théodose le Grand.

Gallæcia (-æ), pays des Gallæci ou Callæci au N. de l'Espagne, entre les Astures et le Durius ; les habitants étaient les moins civilisés de l'Espagne ; ils furent défaits et taillés en pièces par D. Brutus, consul en 138 av. J.-C., qui obtint le surnom de Gallæcus.

Gallia (-æ), la Gaule. Dans le sens le plus étendu ce nom signifiait toute la terre habitée par les Gaulois ou Celtes, mais, dans un sens plus restreint, il s'appliquait à deux pays : — 1) *Gallia*, nommée aussi Gaule Transalpine ou Gaule ultérieure, pour la distinguer de la Gaule Cisalpine au N. de l'Italie. Au temps d'Auguste elle était bornée au S. par les Pyrénées et la Méditerranée, à l'E. par la rivière du Var et les Alpes qui la séparaient de l'Italie, et par le Rhin qui la séparait de la Germanie ; au N. par l'océan Germanique et le canal d'Angleterre; à l'O. par l'Atlantique; elle renfermait ainsi non-seulement toute la France et la Belgique, mais une partie de la Hollande, une grande partie de la Suisse et toutes les provinces d'Allemagne à l'O. du Rhin. Les Grecs, à une époque très-reculée, connurent la côte S. de la Gaule où ils fondèrent en 600 av. J.-C. l'importante ville de Massilia. Les Romains commencèrent la conquête de la Gaule en 125 av. J.-C. et, quelques années après, ils réduisirent en province romaine la partie S.-O. du pays. Dans les Commentaires de César, la province romaine est appelée simplement *Provincia* pour la distinguer du reste du pays; de là vient le nom moderne de Provence. Le reste du pays fut soumis par César après une lutte de plusieurs années (58 à 50). A cette époque la Gaule était divisée en trois parties : Aquitaine, Celtique et Belgique, d'après les trois races diverses qui l'habitaient. Les Aquitains occupaient le S.-O. entre les Pyrénées et la Garonne ; les Celtes ou Gaulois proprement dits, le centre et l'O. entre la Garonne, la Seine et la Marne ; et les Belges, le N.-E. entre ces deux rivières et le Rhin. Parmi les nombreuses tribus qui habitaient la Gaule Celtique, les plus puissantes étaient les Édues, les Séquanes et les Helvètes. Auguste divisa la Gaule en quatre provinces : 1° Gaule Narbonnaise, l'ancienne Province ; 2° Gaule Aquitaine, des Pyrénées à la Loire ; 3° Gaule Lyonnaise, pays entre la Loire, la Seine et la Saône, ainsi nommée de la colonie de Lyon (Lugdunum), fondée par Munatius Plancus ; 4° Gaule Belgique, entre la Seine, la Saône et le Rhin. Peu après, la partie de la Belgique voisine

du Rhin et habitée par les tribus germaines fut subdivisée en deux nouvelles provinces appelées Germanie première et seconde, ou Germanie supérieure et inférieure. La langue latine devint peu à peu la langue des habitants et la civilisation romaine jeta des racines profondes dans toutes les parties du pays. Les rhéteurs et les poëtes de la Gaule occupent un rang distingué dans la dernière période de la littérature romaine. A la dissolution de l'empire romain, la Gaule, comme les autres provinces, fut envahie par les Barbares, et la plus grande partie fut enfin soumise aux Franci ou Franks sous Clovis vers 496. — 2) Gaule Cisalpine, appelée aussi Gaule Citérieure et Togata, province romaine au N. de l'Italie, bornée à l'O. par la Ligurie et la Gaule Narbonnaise (dont elle était séparée par les Alpes) et au N. par la Rhétie et le Noricum, à l'E. par l'Adriatique et la Vénétie (dont elle était séparée par l'Adige) et au S. par l'Étrurie et l'Ombrie (dont elle était séparée par la rivière du Rubicon). Elle était divisée par le Pô en Gaule Transpadane, nommée aussi Italie Transpadane, au N., et Gaule Cispadane au S. Elle était habitée primitivement par les Ligures, les Étrusques, les Ombriens et d'autres races; mais sa fertilité attira les Gaulois qui, à diverses époques, franchirent les Alpes, et s'établirent dans le pays après avoir chassé les anciens habitants. Après la première guerre punique, les Romains conquirent tout le pays et le réduisirent en province romaine. Cependant les habitants ne supportèrent pas patiemment le joug, et le pays ne fut soumis aux Romains qu'après la défaite complète des Boiens en 191. Les tribus les plus importantes étaient : dans la Gaule Transpadane, de l'E. à l'O., les Taurini, les Salassi, les Libici, les Insubres, les Cenomani; dans la Gaule Cispadane, dans la même direction, les Boii, les Lingones, les Senones.

Galliēnus (-i), empereur romain (260-268), succéda à son père Valérien, quand celui-ci eut été fait prisonnier par les Perses en 260. Gallien était indolent, prodigue, et indifférent au bien public; son règne est un des plus honteux et des plus désastreux de l'hitoire romaine. De nombreux usurpateurs s'élevèrent dans diverses parties de l'empire; on les appelle communément les trente tyrans. Gallien fut tué par ses propres soldats en 268, tandis qu'il assiégeait Milan où l'usurpateur Aureolus s'était réfugié.

Gallīnāria (-æ), 1) île sur la côte de Ligurie, célèbre par le nombre de ses poules; de là son nom. — 2) Silva, forêt de pins près de Cumes en Campanie.

Gallo-Græcia (voy. *Galatia*).

Gallus, C. Cornelius (-i), poëte romain, né à Forum Julii (Fréjus) en Gaule, vers 66 av. J.-C., alla dans sa jeunesse en Italie et se fit connaître sous Jules César et Auguste; ce dernier le fit préfet de la province d'Égypte; mais il encourut la disgrâce d'Auguste, tandis qu'il était en Égypte et le sénat l'envoya en exil; alors il se tua, 26 av. J.-C. Gallus vécut dans l'intimité d'Asinius Pollion, de Virgile, de Varus, et d'Ovide qui le met au premier rang parmi les poëtes élégiaques romains; tous ses ouvrages ont péri.

Gallus Trebonianus (-i), empereur romain (251-254). Successeur de Décius, acheta des Goths une paix honteuse et fut ensuite tué par ses propres soldats.

Gallus (-i), rivière de Galatie, qui se jette dans le Sangarius près de Pessinus. On dit que les prêtres de Cybèle tenaient de cette rivière leur nom de Galli.

Gandărĭdæ, **Gandărĭtæ** ou **Gandăræ** (-ārum), peuple indien au milieu du Punjab, entre les rivières Acesines (Chenab) et Hydrastes (Ravee), dont le roi, à l'époque de l'invasion d'Alexandre, était cousin et homonyme du célèbre Porus.

Gangărĭdæ (-ārum), peuple indien près des embouchures du Gange.

Ganges (-is), le plus grand fleuve de l'Inde, qu'il divise en deux parties nommées par les anciens : Inde en-deçà du Gange (Hindostan) et Inde au-delà du Gange (Birman, Cochinchine, Siam et presqu'île de Malacca); il prend sa source dans la partie la plus élevée des monts Émodes (Himalaya) et se jette par plusieurs branches au fond du golfe Gangétique (golfe du Bengale). Les anciens

n'avaient sur ce fleuve que des connaissances très-imparfaites.

Gănȳmēdes (**-is**), fils de Tros et de Callirrhoé, et frère d'Ilus et d'Assaracus, était le plus beau des mortels, et fut enlevé par les dieux pour remplir la coupe de Zeus (Jupiter) et vivre au milieu des immortels : tel est le récit d'Homère; mais d'autres traditions donnent des détails différents: on l'appelle fils de Laomédon, ou d'Ilus, ou d'Érichthonius, ou d'Assaracus. Les écrivains anciens disent que Jupiter l'enleva lui-même, sous la forme d'un aigle, ou à l'aide de son aigle. On n'est pas d'accord sur le lieu où cet événement se passa, mais le plus souvent on représente Ganymède comme enlevé sur le mont Ida. Zeus consola le père de la perte de son fils par le don d'une paire de chevaux divins. Les astronomes placèrent Ganymède parmi les astres sous le nom d'Aquarius. Son nom fut quelquefois corrompu en latin en celui de Catamitus.



Ganymède
(Visconti, Mus. Pioclem. Vol. 3, tav. 49).



Ganymède.
(Zannoni, Gal. di Firenze, série 4, vol. 2, pl. 101.)

Gărămantes (**-um**), le peuple le plus méridional que les anciens connussent au N. de l'Afrique; il habitait, bien au sud de la Grande Syrte, dans la région nommée Phaziana (Fezzan). Garama (auj. Dscherme) était leur capitale; ils sont mentionnés par Hérodote comme un peuple lâche et non belliqueux (Herdt. 4, 147, 183). Cf. Liv. 29, 33; Tac. *Ann.* 3,74; 4, 27; *Hist.* 4,50.

Gargănus mons (*Monte Gargano*), montagne et cap d'Apulie, où se trouvaient des forêts de chênes.

Gargără (**-ōrum**), cime méridionale du mont Ida en Troade, avec une ville du même nom, au pied de la montagne.

Gargettus (**-i**), dème de l'Attique, sur le versant N.-O. du mont Hymette, patrie du philosophe Épicure.

Garītes (**-um**), peuple d'Aquitaine, voisin des Ausci.

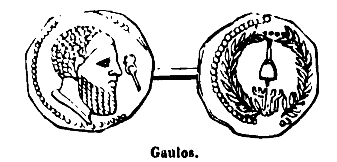
Garŏcĕli (**-ōrum**), peuple de la Gaule Narbonnaise près du mont Cénis.

Gărumna (**-æ**) (Garonne), une des principales rivières de la Gaule, qui prend sa source dans les Pyrénées, coule au N.-O. à travers l'Aquitaine, et devient une baie maritime au-dessous de Burdigala (Bordeaux).

Gărumni (**-ōrum**), peuple d'Aquitaine sur la Garonne.

Gaugămēla (**-ōrum**), village d'Assyrie, où fut livrée la dernière bataille entre Alexandre et Darius en 331, que l'on nomme communément bataille d'Arbelles.

Gaulos (Γαῦλος, auj. Gozzo), île de la mer de Sicile, près de *Melite* (Malte).

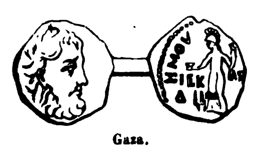


Gaulos.

Gaurus mons ou **Gaurănus** (**-i**), chaîne de montagnes volcaniques en Campanie, entre Cumes et Naples, dans le voisinage de Puteoli (Pouzzoles), produit de bon vin; lieu mémorable par la défaite des Samnites par Valerius Corvus en 343 av. J.-C.

Gaza (**-æ**), dernière ville de la fron-

tière S.-O. de la Palestine, clef du pays du côté de l'Égypte, était située sur une éminence à environ 2 milles de la mer, et était très-fortifiée ; c'était une des cinq villes des Philistins; elle fut prise par Alexandre le Grand après une résistance obstinée de plusieurs mois.

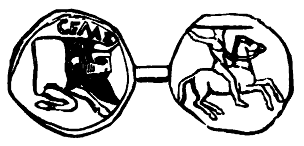


Gaza.

Gebenna mons, voy. *Cebenna.*

Gĕdrōsia (-æ), province de l'empire persan, la plus reculée au S.-E. et une des subdivisions de l'Ariana; bornée à l'O. par la Carmanie, au N. par la Drangiane et l'Arachosie, à l'E. par l'Inde ou l'Indo-Scythie et au S. par la mer Érythrée ou océan Indien. Elle est surtout connue en histoire par les souffrances que le manque d'eau y fit éprouver à l'armée d'Alexandre.

Gĕla (-æ), ville sur la côte S. de la Sicile, sur une rivière du même nom, fondée par les Rhodiens de Lindos et par les Crétois en 690 av. J.-C. Elle devint bientôt riche et puissante; en 582 elle fonda Agrigente. Gélon transporta la moitié de ses habitants à Syracuse; elle déchut de plus en plus, et au temps d'Auguste elle n'était plus habitée. Le poëte Eschyle y mourut.

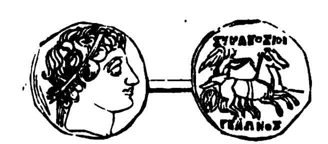


Gela en Sicile.

Geldŭba (-æ) (Gelb au-dessous de Cologne), ville forte des Ubii sur le Rhin, dans la basse Germanie.

Gellius, Aulus (-i), grammairien latin, vivait vers 117-180 : il écrivit un ouvrage, qui existe encore, contenant de nombreux extraits des écrivains grecs et romains, et qu'il appela Nuits Attiques, parce qu'il fut composé près d'Athènes pendant les longues nuits d'hiver.

Gĕlon (-ōnis), 1) tyran de Gela et ensuite de Syracuse, devint le maître de sa ville natale en 491 av. J.-C. En 485 il obtint le pouvoir suprême à Syracuse, et s'efforça d'agrandir et d'enrichir cette ville. En 480, le jour de la bataille de Salamine, il remporta à Himère une brillante victoire sur les Carthaginois qui avaient envahi la Sicile avec une nombreuse armée. Il mourut en 478, après avoir régné sept ans à Syracuse. On le représente comme un homme d'une douceur et d'une modération singulières, qui chercha par tous les moyens à assurer le bien-être de ses sujets. —2) Gélon II, fils d'Hiéron II, roi de Syracuse ; il mourut avant son père, à l'âge de cinquante ans. Il avait reçu le titre de roi du vivant de son père.



Gélon II, roi de Syracuse.

Gĕlōni (-ōrum), peuple scythique qui habitait la Sarmatie asiatique à l'E. du Tanaïs (Don).

Gĕmōniæ (scālæ) ou **Gemonii** (GRADUS), suite de degrés taillés dans l'Aventin, au pied desquels on traînait les corps des criminels étranglés dans la prison, avant de les jeter dans le Tibre.

Gĕnăbum ou **Cĕnăbum (-i)** (Orléans), ville de la Gaule Lyonnaise, sur la rive droite de la Loire, capitale des Carnutes, nommée plus tard Civitas Aurelianorum, ou Aurelianensis urbs, d'où est venu son nom moderne.

Gĕnauni (-ōrum), peuple de Vindélicie, soumis par Drusus. Il habitait la vallée des Alpes nommée maintenant Valle di Non.

Gĕnēva ou **Gĕnāva (-æ)** (Genève), dernière ville des Allobroges sur la frontière des Helvètes, sur la rive méridionale du Rhône, à l'endroit où le fleuve sort du lac Léman; il y avait à Genève un pont sur le Rhône.

Gĕnĭtrix (-icis), c'est-à-dire la

mère, terme employé par Ovide comme surnom de Cybèle au lieu de *mater* ou *magna mater ;* mais ce terme est plus usité comme surnom de Vénus, à laquelle César dédia un temple à Rome comme mère de la *gens Julia*.

Gĕnĭus (-**i**), esprit tutélaire, ayant de l'analogie avec les anges gardiens invoqués par l'Église romaine; la croyance à de tels esprits existait en Grèce et à Rome. Les Grecs les appelaient démons (δαίμονες), et les poëtes les représentaient comme vivant sur la terre, invisibles aux mortels, ministres de Zeus (Jupiter) et gardiens des hommes et de la justice. Les philosophes grecs s'emparèrent de cette idée et enseignèrent que des démons étaient assignés aux hommes au moment de leur naissance, les accompagnaient pendant leur vie, et après leur mort conduisaient leur âme dans l'Hadès. Il semble que les Romains reçurent des Étrusques leurs notions touchant les génies, bien que le nom de Genius soit latin (dérivé de *gigno*, *genui*, et ayant le même sens que *generator* ou père). Suivant l'opinion des Romains, chaque homme à sa naissance obtenait un génie qu'il adorait comme *sanctus* et *sanctissimus deus*, particulièrement le jour anniversaire de sa naissance, avec des libations de vin, de l'encens et des guirlandes de fleurs. Le lit nuptial était consacré au génie, et le lit lui-même était appelé *lectus genialis*. Dans d'autres occasions heureuses on offrait aussi des sacrifices au génie, et se livrer à la joie était souvent exprimé par les mots *genio indulgere*, *genium curare* ou *placare;* chaque lieu avait aussi son génie; les génies étaient ordinairement représentés dans les œuvres d'art comme des êtres ailés. Le génie d'un lieu est représenté sous la forme d'un serpent mangeant un fruit placé devant lui.



Génie du vin.
(Tire d'une mosaïque de Pompeii.)

Genseric, roi des Vandales, le plus terrible de tous les envahisseurs barbares de l'empire. En 429, il partit d'Espagne et se rendit maître de tout le N. de l'Afrique. En 455 il prit Rome et la pilla pendant quatorze jours; il mourut très-vieux en 477. Il était arien et persécuta ses sujets catholiques.

Gentius (-**i**), roi d'Illyrie, vaincu par les Romains en 168 av. J.-C.

Gĕnŭa (-**æ**) (Gênes), importante v. de commerce en Ligurie, située à l'extrémité du golfe de Ligurie (golfe de Gênes), devint plus tard un municipe romain.

Gĕnūsus (-**i**), rivière de l'Illyrie grecque, au N. de l'Apsus.

Gēpĭdæ (-**ārum**), peuple goth qui combattit sous Attila, et s'établit ensuite en Dacie, sur les bords du Danube; ils furent soumis par les Langobards ou Lombards.

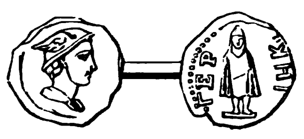
Gĕræstus (-**i**), promontoire et port à l'extrémité S. de l'Eubée, avec un célèbre temple de Poséidon (Neptune).

Gĕrănēa (-**æ**), chaîne de montagnes le long de la côte O. de la Mégaride, se termine par le cap Olmiæ sur le territoire de Corinthe.

Gĕrēnia (-**æ**), ancienne ville de Messénie, patrie de Nestor, qui fut appelé pour cela le Gérénien.

Gergŏvia (-**æ**), — 1) ville forte des Arvernes, en Gaule, située sur une montagne élevée et inaccessible à l'O. ou au S.-O. de l'Elaver (Allier), probablement dans le voisinage de Clermont. — 2) ville des Boiens en Gaule, dont la position est incertaine.

Germa, Γέρμη, v. de Mysie, appelée aussi Ἱερὰ Γέρμη, située entre les fleuves *Macestus* et *Rhyndacus* (Ptol. 5, 2, § 14; Steph. B., Hierocl.); on trouve encore des ruines de cette v. dans le voisinage de Germasloo.

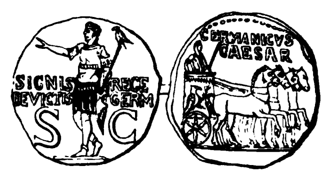


Germa en Mysie.

Germānia (-æ), contrée bornée par le Rhin à l'O., par la Vistule et les monts Carpathes à l'E., le Danube au S., l'océan Germanique et la Baltique au N. Elle s'étendait plus loin que l'Allemagne moderne au N. et à l'E. et moins loin à l'O. et au S. Le N. et le N.-E. de la Gaule Belgique étaient aussi nommés Germanie première et seconde sous les empereurs romains (voy. *Gallia*), et c'était pour la distinguer de ces provinces que l'on donnait à la Germanie propre les noms de Grande Germanie, ou Germanie Transrhénane, ou Germanie barbare. Les habitants étaient appelés Germains par les Romains. Tacite dit que le nom de Germani était celui des Tungres, premier peuple germain qui franchit le Rhin. Comme ce furent les premières tribus germaines avec lesquelles les Romains furent en rapport, ils étendirent ce nom à toute la nation. Les Germains étaient une branche de la grande race indo-germanique, qui, avec les Celtes, émigra du Caucase et du bord de la mer Noire et de la Caspienne, en Europe, à une époque antérieure aux souvenirs historiques. On les représente comme un peuple de haute stature, d'une grande force corporelle, avec le teint clair, les yeux bleus et les cheveux blonds ou roux. Beaucoup de leurs tribus étaient nomades et changeaient de résidence chaque année; les hommes n'avaient pas de plus grand plaisir que les dangers et la passion de la guerre. Les femmes étaient tenues en grand honneur. Leur chasteté était irréprochable : les deux sexes étaient également remarquables par un invincible amour de la liberté. Dans chaque tribu on trouve le peuple divisé en 4 classes : les nobles, les hommes libres, les vassaux, et les esclaves. Un roi ou chef était élu parmi les nobles; son autorité était très-limitée, et, en cas de guerre, il abdiquait souvent en faveur du guerrier qui était choisi pour chef. Les Germains apparaissent d'abord dans l'histoire, à l'époque des campagnes des Cimbres et des Teutons (113 av. J.-C.). Les Teutons étaient sans nul doute un peuple germain (voy. *Teutones*). Des campagnes contre les Germains furent dirigées par Jules César (58-53), par Drusus (12-9,) par Varus très-malheureusement en 9 ap. J.-C., et par Germanicus qui remportait de continuelles victoires quand il fut rappelé par Tibère (16 ap. J.-C.). Les Romains ne firent plus d'autres efforts pour soumettre la Germanie. Ils eurent plutôt à défendre leur propre empire contre les invasions des diverses tribus germaines, surtout contre les deux puissantes confédérations des Alemands et des Francs (voy. *Alemanni*, *Franci*). Au quatrième et au cinquième siècle les Germains s'emparèrent de quelques-unes des plus belles provinces de l'empire. — Les Germains sont divisés par Tacite en 3 grandes tribus : 1° les Ingævones sur l'Océan; 2° les Hermiones au centre; 3° les Istævones dans le reste de la Germanie, par conséquent à l'E. et au S. Nous devons ajouter à ces peuples les habitants de la péninsule scandinave, les Hillevio-nes, divisés en Sinones et Sitones.

Germānĭcus (-i), **Cæsar** (-ăris), fils de Néron Claudius Drusus et d'Antonia, fille du triumvir Antoine, né en 15 av. J.-C. Il fut adopté par son oncle Tibère du vivant d'Auguste, et élevé aux honneurs dès sa jeunesse. Il aida Tibère dans la guerre contre les Pannoniens et les Dalmates (7-10 ap. J.-C.), et contre les Germains (11-12). Il commandait les légions de Germanie, quand une révolte alarmante éclata parmi les soldats de Germanie et d'Illyrie, au moment de la mort d'Auguste (14). Après avoir rétabli l'ordre parmi ses troupes, il entreprit la conquête de la Germanie, et poussa la guerre avec tant de vigueur et de succès qu'il ne fallait plus qu'une campagne pour soumettre complétement les pays entre le Rhin et l'Elbe. Mais la jalousie de Tibère sauva la Germanie. Il rappela Germanicus à Rome (17) et lui donna le commandement de toutes les provinces orientales; mais en même temps il envoya Pison en Syrie, avec l'ordre secret de gêner et d'affaiblir Germanicus. Germanicus mourut en Syrie en 19; on crut, et il crut

lui-même, qu'il avait été empoisonné par Pison. Il fut très-regretté du peuple romain, et Tibère fut obligé de sacrifier Pison à l'indignation publique (voy. *Pison*). Il eut d'Agrippine 9 enfants dont les plus connus sont l'empereur Caligula, et Agrippine, mère de Néron. Germanicus fut un auteur de quelque réputation; il écrivit plusieurs poëmes dont la plus grande partie est perdue. On a de lui une traduction en vers des Phénomènes d'Aratus qui ne manque ni de facilité ni d'élan poétique.



Germanicus.

Gerrha, une des principales villes d'Arabie, grand marché pour le commerce de l'Arabie et de l'Inde, était située sur la côte N.-E. de l'Arabie Heureuse. Les habitants nommés Gerræi étaient, dit-on, primitivement des Chaldéens chassés de Babylone.

Gĕrȳŏn (**-ŏnis**), ou **Geryones** (**-æ**), fils de Chrysaor et de Callirrhoé, monstre à trois têtes et, selon d'autres, à trois corps unis ensemble, était roi d'Espagne et possédait des bœufs magnifiques, qu'Hercule lui enleva (voy. *Hercules*).

Gesorĭăcum (**-i** : *Boulogne*), port des Morini dans la Gaule Belgique, où l'on s'embarquait d'ordinaire pour passer en Bretagne; on l'appela plus tard *Bononia* d'où vient son nom moderne.

Gĕta (**-æ**) **Septimius** (**-i**), frère de Caracalla, par qui il fut assassiné en 212 (voy *Caracalla*).


Geta.

Gĕtæ (**-ārum**), les Gètes, peuple thrace, appelé Daces par les Romains. Hérodote et Thucydide les placent au S. de l'Ister (Danube), près de son embouchure; mais au temps d'Alexandre le Grand ils habitaient au-delà de ce fleuve, au N. des Triballes.

Gĭgantes (**-um**), les Géants, nés du sang qu'Uranus laissa tomber sur la terre, en sorte que Gé (la Terre) fut leur mère. On les représente comme des êtres d'une taille monstrueuse, avec un air terrible et des queues de dragons. Ils firent une attaque contre le ciel, armés de troncs d'arbres et d'énormes rochers; mais les dieux, avec l'aide d'Hercule, les détruisirent tous et en ensevelirent plusieurs sous l'Etna et d'autres volcans. Il est digne de remarque que la plupart des écrivains placent les Géants dans des contrées volcaniques, et il est probable que les éruptions volcaniques donnèrent naissance à l'histoire de la lutte des Géants et des dieux.

Gigōnus, ville et promontoire de Macédoine sur le golfe Thermaïque.

Glăbrĭo (**-ōnis**), **Acilius** (**-i**), — 1) consul 191 av. J.-C., défit Antiochus aux Thermopyles. — 2) préteur de la Ville en 70, présida l'affaire de Verrès, fut consul en 67 et succéda à Lucullus dans le commandement de la guerre contre Mithridate; il y fut remplacé lui-même par Pompée.

Glănis (**-is**) (voy. *Clanis*).

Glăphȳra (voy. *Archelaüs*, n° 6).

Glaucē (**-es**). — 1) une des Néréides; le nom de Glaucé n'est que la personnification de la couleur de la mer. — 2) fille de Créon de Corinthe, nommée aussi Creüsa (voy. *Créon*).

Glaucus (**-i**), — 1) de Potniæ, fils de Sisyphe et père de Bellérophon, fut mis en pièces par ses chiens, parce qu'il avait méprisé la puissance d'Aphrodité (*Vénus*). — 2) fils d'Hippoloque et petit-fils de Bellérophon, commandait les Lyciens à la guerre de Troie; il était uni à Diomède par les liens de l'hospitalité, et quand ils se rencontrèrent dans le combat, ils s'abstinrent de lutter ensemble et échangèrent leurs armes. Glaucus fut tué par Ajax. — 3) un des fils de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé ou de Crété. Dans son enfance il tomba dans un coffre plein de miel et fut étouffé. Il fut décou-

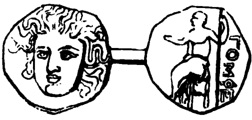
vert par le devin Polyidus d'Argos, qu'Apollon avait chargé de ce soin; Minos lui demanda de rendre la vie à son fils; ne pouvant le faire, il fut enterré avec Glaucus, mais un serpent révéla une herbe qui rendait les morts à la vie. — 4) Gl. d'Anthédon en Béotie, pêcheur qui devint dieu marin en mangeant une partie de l'herbe divine que Cronos (Saturne) avait semée. On croyait que Glaucus visitait chaque année toutes les côtes et les îles de la Grèce, accompagné de monstres marins et publiant des prophéties; les pêcheurs et les marins l'honoraient d'un culte particulier et avaient grande confiance dans ses oracles. — 5) Gl. de Chios, statuaire en métal, célèbre pour avoir inventé l'art de souder les métaux, florissait en 490 av. J.-C.

Glўcĕra (-æ), nom favori des courtisanes.

Gnosus, Gnossus. (Voy. *Cnossus.*)

Golgi (-ōrum), ville de Chypre, dont on ignore la position; c'était une colonie de Sicyone et un des lieux les plus renommés pour le culte d'Aphrodité (*Vénus*).

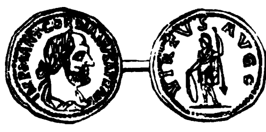
Gomphi (-ōrum), ville de l'Hestiæotide en Thessalie, forteresse sur les confins de l'Épire, commandant le principal passage entre l'Épire et la Thessalie.



Gomphi en Thessalie.

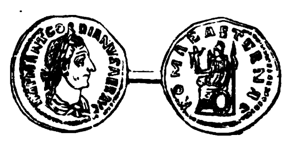
Gōnni (-ōrum), **Gonnus** (-i), ville très-forte des Perrhèbes en Thessalie, sur le Pénée, à l'entrée de la vallée de Tempé.

Gordiānus, M. Antonius (-i), nom de trois empereurs romains, père,



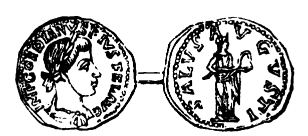
Gordien I, emp. rom., 38 après J.-C.

fils, et petit-fils; le père était un homme distingué par ses qualités morales et intellectuelles, et avait gouverné l'Afrique pendant longtemps, quand il fut proclamé empereur à l'âge de quatre-vingts ans : il associa son fils à l'empire, mais il ne régna que deux mois. Son fils fut tué dans un combat, et alors il mit lui-même fin à sa vie (238). Son petit-fils fut proclamé empereur à Rome par les soldats en 238,



Gordien II, emp. rom., après J.-C., 238.

après le meurtre de Balbin et de Papien, bien qu'il ne fût âgé que de douze ans; il régna six ans, de 238 à 244, et fut assassiné par Misithée en Mésopotamie.



Gordien III, emp. rom., après J.-C. 238-244.

Gordium (-i), ancienne capitale de la Phrygie sur le Sangarius, résidence royale des rois de la dynastie de Gordius, et théâtre du fameux exploit d'Alexandre coupant le nœud Gordien. (Voy. *Gordius.*)

Gordius (-i), ancien roi de Phrygie, père de Midas, était d'abord un pauvre paysan; des troubles intérieurs ayant éclaté en Phrygie, un oracle informa les habitants qu'un chariot leur amènerait un roi qui mettrait fin aux troubles. Peu après Gordius arriva conduisant son chariot pour se rendre à l'assemblée du peuple. Celui-ci le reconnut à l'instant pour roi; Gordus, par reconnaissance, consacra son chariot à Zeus (*Jupiter*) dans l'Acropole de Gordium; un nœud très-habilement fait attachait le timon au joug; un oracle déclara que celui qui dénouerait ce nœud régnerait sur toute l'Asie. Alexandre à son arrivée à Gordium coupa le

nœud avec son épée et s'appliqua l'oracle.

Gordȳēne ou **Corduene** (**-es**), district montagneux dans le S. de la Grande Arménie, entre le lac Arsissa (lac de Van) et les monts Gordiæi (montagnes du Kurdistan). Ses belliqueux habitants, nommés Gordiæi ou Cordueni, étaient sans doute le même peuple que les Carduchi des géographes grecs et que les Kurdes modernes.

Gorge (**-es**), fille d'Œnée et sœur de Déjanire; elles gardèrent toutes deux leur première forme, quand leurs autres sœurs furent métamorphosées par Artémis (Diane) en oiseaux.

Gorgias (**-æ**), 1) de Leontini, en Sicile, célèbre rhéteur et sophiste, né vers 480 av. J.-C., vécut plus de cent ans. En 427 il fut envoyé par ses concitoyens en ambassade à Athènes, pour demander la protection des Athéniens contre Syracuse. Un dialogue de Platon porte le nom de Gorgias. Il écrivit plusieurs ouvrages qui sont perdus à l'exception de deux déclamations : l'Apologie de Palamède et l'Éloge d'Hélène dont l'authenticité est douteuse. — 2) d'Athènes, enseigna la rhétorique au jeune M. Cicéron, quand il était à Athènes.

Gorgŏnes (**-um**), nom de trois filles terribles, Sthéno, Euryalé et Méduse, filles de Phorcys et de Céto, ce qui leur fait donner quelquefois le nom de Phorcydes. D'autres traditions les plaçaient en Libye : au lieu de chevelure, elles avaient la tête couverte de serpents sifflants : elles avaient des ailes, des griffes et d'énormes dents. Méduse, la seule des sœurs qui fût mortelle, était d'abord, suivant les légendes, une belle fille, dont les cheveux furent changés en serpents par Athéna



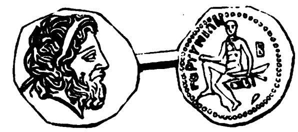
La Gorgone (Méduse).
(Florentin. Gemm.)

(Minerve), parce qu'elle était devenue, par Poséidon (Neptune), mère de Chrysaor et de Pégase, dans un des temples d'Athéna. Sa tête devint si terrible que tous ceux qui la regardaient étaient changés en pierres. De là, la grande difficulté qu'éprouva Persée pour la tuer (voy. *Perseus*). Athéna plaça ensuite cette tête au centre de son bouclier ou de sa cuirasse.



La Gorgone Méduse
(Tête de marbre, à Munich).

Gortȳn, **Gortȳna**, très-ancienne ville de Crète sur le Léthée, à 90 stades de son port nommé Leben et à 130 stades de son autre port, Matalia.



Gortyne en Crète.

Gortȳnia (**-æ**), ville d'Émathie en Macédoine, dont la position est incertaine.

Gŏthi (**-ōrum**), **Gŏthōnes**, **Guttōnes** (**-um**), puissant peuple germain qui habitait primitivement sur la côte prussienne de la Baltique, à l'embouchure de la Vistule, mais ensuite émigra vers le S. Au commencement du troisième siècle, ils se montrent sur les côtes de la mer Noire, et en 272 ap. J.-C l'empereur Aurélien leur cède toute la Dacie; vers ce temps on les trouve séparés en deux grandes divisions, les Ostrogoths ou Goths de l'E. et les Visigoths ou Goths de l'O. Les Ostrogoths s'établirent en Mœsie et en Pannonie, tandis que les Wisigoths restèrent au N. du Danube. Les Visigoths, sous Alaric, envahirent l'Italie, prirent et pillèrent Rome en 410. Quelques années

plus tard, ils s'établirent à demeure dans le S.-O. de la Gaule et fondèrent un royaume dont Toulouse était la capitale. De là ils envahirent l'Espagne, où ils fondèrent aussi un royaume qui dura pendant plus de deux siècles, jusqu'à ce qu'il fut renversé par les Arabes. Les Ostrogoths dans le même temps étendaient leur domination presque jusqu'aux portes de Constantinople; et sous leur roi Théodoric le Grand ils s'emparèrent de toute l'Italie (493). Les Ostrogoths embrassèrent le christianisme à une époque reculée, et ce fut pour leur usage qu'Ulphilas traduisit l'Écriture sainte en langue gothique, au quatrième siècle.

Gŏthīni, peuple celte au S.-E. de la Germanie, sujet des Quades.

Gracchus (1), nom d'une célèbre famille de la *gens Sempronia*. — 1) *Tib. Sempronius Gracchus*, général distingué dans la seconde guerre punique; en 212 il fut tué dans une bataille contre Magon à Campi Veteres, en Lucanie. Son corps fut envoyé à Hannibal qui lui fit faire de magnifiques funérailles. — 2) *Tib. Sempronius Gracchus*, père des tribuns Tiberius et Caius Gracchus. En récompense des services publics qu'il avait rendus, pendant son tribunat, à Scipion l'Africain, il obtint la main de sa plus jeune fille Cornélie. Il fut deux fois consul et une fois censeur. Il eut de Cornélie douze enfants qui moururent jeunes, excepté les deux tribuns et une fille, Cornélie, qui épousa le second Africain. — 3) *Tib. Sempronius Gracchus*, fils aîné du précédent, perdit son père dès son enfance, et fut élevé, avec son frère Caïus, par son illustre mère, Cornélie, qui consacra sa vie à rendre ses fils dignes de leur père et de ses propres ancêtres. La condition malheureuse du peuple romain excita vivement les sympathies de Tibérius. Il avait vu avec peine en Italie des contrées désertes, et les immenses domaines des riches cultivés par des esclaves; il résolut de faire tous ses efforts pour remédier à cet état de choses en tâchant de créer une industrieuse classe moyenne d'agriculteurs, et d'humilier l'avarice sans bornes du parti dominant. Tribun du peuple en 133, il proposa une loi pour renouveler et étendre la loi Licinia, par laquelle aucun citoyen ne devait posséder plus de 500 *jugera* de terres publiques; il y ajouta une clause qui permettait au père de deux fils de garder 250 *jugera* pour chacun d'eux; en sorte que le père de deux fils pouvait avoir en tout mille arpents. L'aristocratie fit la plus vive opposition à cette mesure; néanmoins, grâce à la vigueur et à l'énergie de Tibérius, la loi passa, et des triumvirs furent chargés de la mettre à exécution : c'étaient Tib. Gracchus, Appius Claudius, son beau-père, et son frère Caïus Gracchus. Vers ce temps, Attale, roi de Pergame, mourut, laissant le peuple romain héritier de ses biens, et, sur la proposition de Gracchus, ses richesses furent partagées entre les pauvres, afin qu'ils pussent se procurer leur matériel de ferme, etc. L'année suivante, quand vint le moment de l'élection des tribuns, Tibérius se présenta de nouveau comme candidat; mais, au milieu de l'élection, il fut publiquement assassiné par P. Scipion Nasica. Il avait probablement trente-cinq ans lorsqu'il mourut. Tib. fut un ami sincère des opprimés et agit d'après des motifs honorables; quelles qu'aient pu être ses erreurs politiques, la haine qui s'est attachée à son nom et à celui de son frère, vient en grande partie de ce qu'on n'a pas bien compris les lois agraires des Romains. — 4) Caïus Sempronius Gracchus, frère du précédent, fut tribun du peuple en 123. Ses réformes furent beaucoup plus radicales que celles de son frère, et telle était son influence sur le peuple, que toutes ses propositions furent adoptées et que le sénat fut dépouillé de quelques-uns de ses plus importants privilèges. Sa première mesure fut de renouveler la loi agraire de son frère; il voulut aussi que les juges, qui avaient jusqu'alors été choisis parmi les sénateurs, le fussent à l'avenir parmi les chevaliers, et que, chaque année, avant l'élection des consuls, le sénat déterminât les deux provinces qui seraient assignées aux consuls. Caïus fut élu tribun une seconde fois en 122; le sénat, se voyant dans l'impossibilité de résister aux mesures de Caïus, résolut de ruiner son influence sur le peuple; dans ce but, il persuada à M. Livius Drusus, un des collègues de Caïus,

de proposer des mesures encore plus populaires que celles de Caïus ; le peuple se laissa tromper par le perfide agent du sénat, et la popularité de Caïus s'évanouit peu à peu. Il échoua dans sa demande du tribunat pour l'année suivante (121), et à la fin de son tribunat des ennemis commencèrent à attaquer quelques-unes de ses lois ; Caïus vint au forum pour leur résister ; une lutte eut lieu, et, tandis que ses amis combattaient pour sa défense, il s'enfuit dans le bois des Furies, où il tomba sous les coups de son esclave, auquel il avait commandé de le tuer ; environ 3,000 de ses amis furent tués, d'autres arrêtés et étranglés dans la prison.

Grădīvus (-**ī**), c.-à-d. le marcheur (probablement de *gradior*), surnom de Mars qui est appelé *gradivus pater* et *rex gradivus*. Numa établit 12 Saliens comme prêtres de ce dieu.

Grææ (-**ārum**), γραῖαι, c.-à-d. les vieilles femmes, filles de Phorcys et de Céto, étaient au nombre de 3 : Pephredo, Enyo et Dino. On les nommait aussi Phorcydes ; elles avaient des cheveux blancs depuis leur naissance, une seule dent, et un seul œil pour elles trois, qu'elles se prêtaient l'une à l'autre quand elles en avaient besoin.

Græcia (-**æ**), la Grèce, ou **Hellas** (-**ădos**), la Hellade, contrée d'Europe dont les habitants étaient appelés Grecs ou Hellènes. Parmi les Grecs, *Hellas* ne signifiait pas une contrée particulière, bornée par certaines limites géographiques; ce terme était employé en général pour signifier le séjour des Hellènes, en quelque endroit qu'ils fussent établis. Ainsi les colonies grecques de Cyrène en Afrique, de Syracuse en Sicile, de Tarente en Italie et de Smyrne en Asie, sont considérées comme faisant partie de la Hellade. Dans les temps les plus anciens la Hellade était un petit district de la Phthiotide en Thessalie. Comme les Hellènes, habitants de ce district, s'étendirent peu à peu sur le pays environnant, leur nom fut adopté par d'autres tribus, jusqu'à ce qu'enfin tout le N. de la Grèce, depuis les monts Cérauniens et Cambuniens jusqu'à l'isthme de Corinthe, fut désigné par le nom de Hellade. Pendant l'époque brillante de l'indépendance grecque, le Péloponnèse était généralement considéré comme distinct de la Hellade propre ; mais plus tard le Péloponnèse et les îles grecques furent aussi renfermés dans le nom général de Hellade, par opposition à la terre des barbares. Les Romains appelaient la terre des Hellènes *Græcia* (d'où nous avons fait le nom de Grèce), probablement parce qu'ils furent d'abord en rapport avec la tribu des *Græci*, qui paraissent à une époque reculée avoir habité la côte O. de l'Épire. La plus grande longueur de la Grèce propre, du mont Olympe au cap Ténare, est d'environ 250 milles anglais ; sa plus grande largeur, de la côte O. de l'Acarnanie à Marathon en Attique, est d'environ 180 milles. Sa surface est un peu moindre que celle du Portugal. Au N. elle était séparée de la Macédoine et de l'Illyrie par les monts Cambuniens et Cérauniens. Des trois autres côtés elle est bornée par la mer, savoir : par la mer Ionienne à l'O., et par la mer Égée à l'E. et au S. C'est une des contrées les plus montagneuses de l'Europe ; elle possède peu de plaines étendues et de longues vallées. Les habitants étaient ainsi séparés les uns des autres par des barrières qu'il n'était pas aisé de franchir, et ils furent naturellement amenés à former des communautés politiques séparées. Plus tard le N. de la Grèce fut généralement partagé en 10 districts : l'Épire, la Thessalie, l'Acarnanie, l'Étolie, la Doride, la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et la Mégaride ; le S. de la Grèce ou Péloponnèse était ordinairement partagé aussi en 10 districts : la Corinthie, la Sicyonie, la Phliasie, l'Achaïe, l'Élide, la Messénie, la Laconie, la Cynurie, l'Argolide et l'Arcadie. Un résumé de la géographie des anciens habitants et de l'histoire de chacun de ces districts est donné dans des articles séparés. Les plus célèbres des habitants primitifs de la Grèce étaient les Pélasges, desquels descendait sans doute une grande partie de la population grecque (voy. *Pelasgi*). Les Hellènes faisaient remonter leur origine à un ancêtre mythique, Hellen, dont les fils et les petits-fils donnèrent naissance aux 4 grandes tribus des Doriens, des Éoliens, des Achéens et des Ioniens (voy. *Hellen.*).

Græcia magna ou **G. major**,

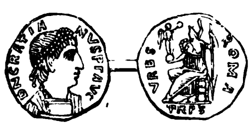
nom donné aux districts du S. de l'Italie, habités par des Grecs. Ce nom ne fut jamais usité pour désigner simplement le S. de l'Italie. Il fut toujours limité aux cités grecques et à leurs territoires et ne s'appliqua jamais aux districts environnants, habités par des tribus italiennes. Il semble avoir été appliqué surtout aux villes situées sur le golfe de Tarente, Tarente, Sybaris, Crotone, Caulonia, Siris (Héraclée), Métaponte, Locres et Rhegium; mais on distingue aussi sous ce nom les villes grecques de la côte O., telles que Cumes et Néapolis; Strabon étend cette appellation même aux villes grecques de Sicile.

Grampius mons, (*monts Grampiens*), chaîne de montagnes dans la Bretagne barbare ou Calédonie, séparant les Highlands et les Lowlands d'Écosse. Agricola pénétra jusqu'à ces montagnes au pied desquelles il battit Galgacus.

Grānīcus (-i), petite rivière de Mysie, prend sa source au mont Ida et tombe dans la Propontide (mer de Marmara) à l'E. de Priapus; célèbre par la victoire d'Alexandre le Grand sur les Perses (334), et aussi par une victoire de Lucullus sur Mithridate en 73 av. J.-C.

Gratiæ (voy. *Charites*).

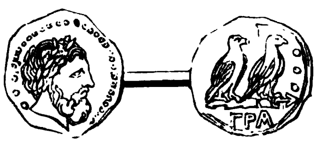
Grātiānus (-i), Gratien, empereur d'Occident (367-383), fils de Valentinien Ier. Il fut déposé et tué par l'usurpateur Maxime.



Gratien.

Grātiānus Făliscus (-i), contemporain d'Ovide et auteur d'un poëme sur la chasse, qui existe encore.

Grăviscæ (-ārum), ancienne ville



Médaille assignée à Graviscæ.

d'Étrurie, sujette de Tarquinies et colonisée par les Romains en 183 av. J.-C. Elle était située dans la Maremme, et son air était insalubre; aussi Virgile l'appelle *intempestæ Graviscæ*.

Grudii (-ōrum), peuple de la Gaule Belgique, sujet des Nerviens.

Grumentum (-i), ville de l'intérieur de la Lucanie, sur la route de Bénévent à Héraclée.

Gryllus (-i), fils aîné de Xénophon, tué à la bataille de Mantinée en 362, après avoir, selon quelques récits, donné le coup mortel à Épaminondas.

Grynia (-æ) ou **-ium** (-i), ancienne ville dans le S. de la Mysie, célèbre par son temple et son oracle d'Apollon, nommé pour cela Grynæus Apollo.

Gryps (-ȳpis) ou **Gryphus** (-i), griffon, animal fabuleux, qui avait le corps d'un lion, la tête et les ailes d'un aigle; il habitait sur les monts Rhipéens, entre les Hyperboréens et les Arimaspes à l'œil unique, et gardait l'or du nord. Les Arimaspes montèrent à cheval, et essayèrent de dérober l'or; de là, la haine entre le cheval et le griffon. La croyance aux griffons venait de l'Orient, où ils sont mentionnés parmi les animaux fabuleux qui gardaient les trésors de l'Inde.

Gugerni ou **Guberni** (-ōrum), peuple de Germanie qui franchit le Rhin et s'établit sur la rive gauche entre les Ubiens et les Bataves.

Gulussa (-æ), Numide, second fils de Massinissa et frère de Micipsa et de Manastabal; il laissa un fils nommé Massiva.

Guttones (voy. *Gothi*).

Gȳărus (-i) ou **Gyara** (-ōrum), une des Cyclades, petite île au S.-O. d'Andros, pauvre et improductive, et habitée seulement par des pêcheurs : sous les empereurs romains c'était un lieu d'exil.

Gȳās ou **Gȳēs** ou **Gȳgēs** (-æ), fils d'Uranus (le Ciel) et de Gé (la Terre), un des géants aux cent bras qui firent la guerre aux dieux.

Gygæus lacus, petit lac de Lydie au N. de Sardes.

Gȳgēs (-æ), premier roi de Lydie de la dynastie des Mermnades, détrôna Candaule et lui succéda (voy. *Candau-*

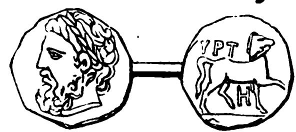
les). Il régna de 716 à 678 av. J.-C. Il envoya de magnifiques présents à Delphes, et les richesses de Gygès devinrent proverbiales.

Gȳlippus (-i), Spartiate, fils de Cléandridas, envoyé pour commander les Spartiates à Syracuse et résister aux Athéniens (404 av. J.-C.). Sous son commandement les Syracusains anéantirent le grand armement des Athéniens et firent prisonniers Démosthène et Nicias (413). En 404 il fut chargé par Lysandre, après la prise d'Athènes, de transporter le trésor à Sparte; il ouvrit les sacs en dessous et enleva une somme considérable; le vol fut découvert et Gylippe envoyé en exil.

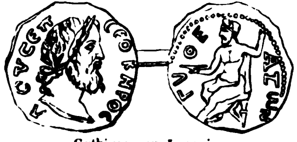
Gymnēsiæ (voy. *Baleares*).

Gyndēs (-æ), rivière d'Assyrie, prend sa source dans le pays des Matiènes, dans les montagnes du Kurdistan et se jette dans le Tigre; célèbre par l'histoire de Cyrus qui divisa ses eaux en 360 canaux.

Gyrton (-ōnis), **Gyrtona** (-æ), ancienne ville de la Pélasgiotide en Thessalie, sur le Pénée.


Gyrton, en Thessalie.

Gȳthēum, Gythium (-i), ancien port de Laconie, situé presque au fond du golfe de Laconie, au S.-O de l'embouchure de l'Eurotas.


Gythium, en Laconie.

H

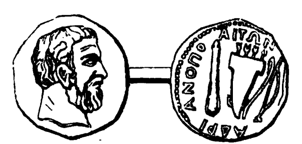
Hādes ou **Ăïdes** (-æ), ou **Plūto** (-ōnis), dieu du monde souterrain; dans la vie ordinaire on l'appelait le plus souvent Pluton (dispensateur de la richesse), parce qu'on n'aimait pas à prononcer le nom redouté de Hadès ou Aïdès; les poëtes romains emploient les noms de Dis, d'Orcus et de Tartare, comme synonymes de Pluton. Hadès était fils de Cronus (Saturne) et de Rhéa, et frère de Zeus (Jupiter) et de Poséidon (Neptune). Sa femme était Perséphoné ou Proserpine, fille de Déméter, qu'il enleva du monde supérieur, comme il est raconté ailleurs (voy. *Demeter*). Dans la division du monde entre les trois frères, Hadès obtint le monde inférieur, le séjour des ombres, qu'il gouverna. Son caractère est décrit comme farouche et inexorable; aussi de tous les dieux il était le plus haï des mortels : les sacrifices qu'on lui offrait ainsi qu'à Proserpine consistaient en moutons noirs, et celui qui offrait le sacrifice devait détourner la tête. L'insigne de son pouvoir était un sceptre avec lequel, comme Hermès, il gouvernait les ombres dans le séjour inférieur. Il y était assis sur un trône avec son épouse Perséphoné. Il possédait un casque qui rendait invisible celui qui le portait, et qu'il prêtait quelquefois aux dieux et aux hommes. Comme les autres dieux, il n'était pas un époux fidèle; on appelle les Furies ses filles. La nymphe Mintho, qu'il aima, fut métamorphosée par Perséphoné en une plante nommée menthe et la nymphe Leucé, qu'il aima également, fut changée par lui, après sa mort, en peuplier blanc. Comme roi du monde souterrain, Pluton est le


Hadès (Pluton).

dispensateur de tous les biens qui viennent de la terre; c'est lui qui donne les métaux contenus dans la terre; de là son nom de Pluton (πλοῦτος, richesse). Dans les œuvres d'art il ressemble à ses frères Zeus et Poséidon, excepté que ses cheveux tombent sur son front, et que sa contenance est sombre et sinistre. Ses attributs ordinaires sont la clef des enfers et Cerbère.

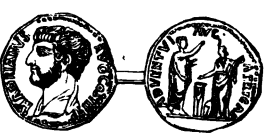
Hadria (voy. *Adria*).

Hădrĭānŏpŏlĭs (-is : *Andrinople*), ville de Thrace sur la rive droite de l'Hèbre, dans une plaine étendue; elle fut fondée par l'empereur Hadrien.



Hadrianopolis, en Thrace.

Hādrĭānus, P. Ælius (-i), ordinairement appelé Hadrien ou Adrien, empereur romain (117-138), naquit à Rome en 76. Il jouit de la faveur de Plotine, femme de Trajan, et ce fut surtout par son influence qu'il succéda à l'empire. Il passa la plus grande partie de son règne à parcourir les provinces de l'empire, afin d'examiner par lui-même leur situation. Il résida quelque temps à Athènes, qui était sa ville favorite et dont il connaissait à fond la langue et la littérature. Sous son règne, les Juifs se révoltèrent et ne furent soumis qu'après une lutte acharnée qui dura trois ans. Hadrien eut pour successeur Antonin le Pieux qu'il avait adopté quelques mois auparavant. Le règne d'Hadrien est une des périodes les plus heureuses de l'histoire romaine. Sa politique était de conserver la paix avec les nations étrangères, et d'accroître le bien-être des provinces. Il éleva plusieurs monuments magnifiques dans différentes parties de l'empire et plus particulièrement à Athènes. Il existe encore des ruines considérables de sa magnifique villa de Tibur, où l'on a découvert beaucoup d'œuvres d'art antiques. Son mausolée, qu'il bâtit à Rome, forme la base du château St-Ange. Voyez ce mausolée à l'article *Rome*.



Hadrien.

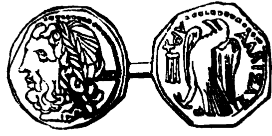
Hadrūmētum ou **Adrumetum** (-i), ville florissante fondée par les Phéniciens dans le N. de l'Afrique, capitale de la Byzacène sous les Romains.

Hæmon (-ŏnis), 1) fils de Pélasgus et père de Thessalus, d'où l'on croit que venait l'ancien nom de la Thessalie Hæmonia, ou Æmonia. Les poëtes romains se servent souvent de l'adjectif *Hæmonius* comme synonyme de Thessalien. — 2) fils de Créon de Thèbes, aimait Antigone et se tua en apprenant qu'elle était condamnée par son père à être enterrée vivante.

Hæmŏnia. Voy. *Hæmon*, n° 1.

Hæmus (-i) (*Balkan*), chaîne de montagnes escarpées qui séparent la Thrace et la Mœsie. Ce nom se rattache probablement au grec χειμών et au latin *hiems*. Ces montagnes étaient ainsi nommées à cause de leur climat froid et neigeux. Le passage le plus fréquenté dans l'antiquité était dans la partie O. de la chaîne, et nommé *Succi* ou *Succorum Angustiæ* et aussi *Porta Trajani* (Ssulu Derbend) entre Philippopolis et Serdica.

Hălēsa (-æ), ville sur la côte N. de la Sicile, sur la rivière Halésus, fondée par les Grecs mercenaires d'Archonide, chef des Sicules, et nommée primitivement Archonidion.



Halèse en Sicile.

Hălēsus (-i), chef des Aurunces et des Osques, fils d'un devin et allié de Turnus, tué par Évandre : il vint d'Argos, en Italie; de là son nom d'*Agamem-*

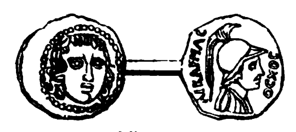
nonius, *Atrides*, ou *Argolicus*. On dit qu'il fonda Faleries.

Hăliăcmon (-ōnis) (*Vistriza*), rivière importante de Macédoine, prend sa source dans les monts Tymphéens, sert de limite entre l'Éordée et la Piérie et tombe dans le golfe Thermaïque. César en fait par erreur la limite de la Macédoine et de la Thessalie.

Hăliartus (-i), ancienne ville de Béotie, au S. du lac Copaïs, détruite par Xerxès dans son invasion en Grèce (480), puis rebâtie. Lysandre fut tué sous ses murs (395).

Hălias (-ădos), district sur la côte d'Argolide entre Asiné et Hermioné, ainsi nommée parce que la pêche était la principale occupation de ses habitants. Leur ville fut appelée Haliæ ou Halies.

Hălicarnassus (-i) (*Budrum*), célèbre ville d'Asie Mineure, située dans la partie S.-O. de la Carie, en face de l'île de Cos. Elle fut fondée par les Doriens de Trézène. Elle tomba sous la domination des Perses avec le reste de la côte d'Asie Mineure. Lygdamis se fit tyran de la ville, et fonda une dynastie qui dura pendant plusieurs générations. Sa fille Artémise aida Xerxès dans son expédition contre la Grèce. Halicarnasse était célèbre par le Mausolée, magnifique édifice qu'Artémise II bâtit pour y enterrer son mari, Mausole (352 av. J.-C.), et qui était orné des ouvrages des plus célèbres sculpteurs grecs de l'époque. Des fragments de ces sculptures, découverts dans les murs de la citadelle de Budrum, sont maintenant au Musée britannique. Halicarnasse fut la patrie des historiens Hérodote et Denys.



Halicarnasse.

Halicyæ (-ārum), ville du N.-O. de la Sicile, entre Entella et Lilybée, longtemps possédée par les Carthaginois et municipe à l'époque de Cicéron.

Hălirrhŏtius (-i), fils de Poseidon (Neptune) et d'Euryté, essaya de déshonorer Alcippe, fille d'Arès (Mars) et d'Agraulos, mais fut tué par Arès. Arès fut mis en jugement par Poseidon, pour ce meurtre, sur la colline d'Athènes, qui fut ensuite appelée Areopagus ou colline d'Arès.

Hălizōnes (-um), peuple de Bythynie, ayant pour capitale Alybé.

Hălŏnēsus (-i), île de la mer Égée, sur la côte de Thessalie, à l'E. de Sciathos et de Peparethos, avec une ville du même nom. La possession de cette île occasionna de grands démêlés entre Philippe et les Athéniens ; il y a un discours à ce sujet dans les œuvres de Démosthène ; mais il fut probablement écrit par Hégésippe.

Hălўcus (-i), rivière dans le S. de la Sicile, se jette dans la mer près d'Heraclea Minoa.

Hălўs (-ys) (*Kizil-Irmak* ou *la Rivière Rouge*), le plus grand fleuve de l'Asie Mineure, prend sa source dans la chaîne de l'Anti-Taurus, sur les confins de la Petite Arménie et du Pont, et, après avoir arrosé la Cappadoce et la Galatie, séparé la Paphlagonie du Pont, se jette dans le Pont-Euxin, entre Sinope et Amisus. Il séparait les races indo-européennes qui peuplaient l'O. de l'Asie Mineure, des races sémitiques (syro-arabes) qui habitaient le reste du S.-O. de l'Asie ; il marqua aussi la séparation entre l'empire lydien et l'empire médo-perse.

Hămădrўădes. Voy. *Nymphæ*.

Hamaxĭtus (-i), petite ville sur la côte de la Troade.

Hămaxŏbii (-ōrum), peuple de la Sarmatie européenne, dans le voisinage du Palus Méotide, était de race nomade, comme son nom l'indique.

Hămilcăr (-ăris), nom de plusieurs généraux carthaginois, dont le plus célèbre fut Hamilcar Barca, frère d'Hannibal. Le surnom de Barca signifiait probablement « l'Éclair. » C'était un surnom personnel, que l'on ne peut regarder comme un nom de famille, quoiqu'on trouve souvent le nom de Barcine appliqué à la famille ou à la faction d'Hamilcar dans l'État. Il fut mis à la tête des forces carthaginoises en Sicile, dans la dix-huitième année de la première guerre punique (247). A cette

époque les Romains étaient maîtres de presque toute la Sicile; mais il se maintint pendant plusieurs années, malgré tous les efforts des Romains, d'abord sur une montagne nommée Hercté, dans le voisinage immédiat de Panorme, et ensuite sur la position, encore plus forte, du mont Eryx. Après la grande défaite des Carthaginois par Lutatius Catulus (241) qui mit fin à la première guerre Punique, il eut à combattre en Afrique les mercenaires Carthaginois, qu'il vainquit après une lutte de trois ans (240-238). Hamilcar passa alors en Espagne, pour fonder dans ce pays un nouvel empire carthaginois. Dans l'espace de près de neuf ans, il s'empara d'une partie considérable de l'Espagne, soit par la force des armes, soit par des négociations. Il périt dans un combat contre les Vettons, en 229 : il fut remplacé dans le commandement par son gendre Hasdrubal. Il laissa trois fils, Hannibal, Hasdrubal et Magon.

Hannĭbăl (-ălis), nom commun parmi les Carthaginois, signifiant : « la grâce ou la faveur de Baal. » La syllabe finale, *Bal*, se rapporte à cette divinité tutélaire des Phéniciens. Le plus célèbre personnage de ce nom fut le fils d'Hamilcar Barca : il naquit en 247. Il n'avait que neuf ans quand son père l'emmena avec lui en Espagne, et lui fit jurer sur l'autel une haine éternelle contre Rome. Hannibal n'oublia jamais ce vœu, et toute sa vie ne fut qu'une lutte continuelle contre la puissance et la domination de Rome. Bien qu'il n'eût que dix-huit ans à l'époque de la mort de son père (229), il avait déjà montré tant de courage et de talent pour la guerre, qu'Hasdrubal (gendre et successeur d'Hamilcar) lui confia le commandement de la plupart des entreprises militaires que lui-même avait conçues. Il gagna les cœurs des soldats; et après l'assassinat d'Hasdrubal (221), les soldats proclamèrent unanimement leur jeune général commandant en chef, choix que le gouvernement de Carthage ratifia ensuite. Hannibal avait alors vingt-six ans. En deux campagnes il soumit tout le pays au S. de l'Èbre à l'exception de la riche ville de Sagonte. Au printemps de 219, il vint mettre le siége devant Sagonte, qu'il prit après une résistance acharnée qui dura près de huit mois. Sagonte était au S. de l'Èbre, et par conséquent n'était pas protégée par le traité conclu entre Hannibal et les Romains; mais comme elle avait fait alliance avec les Romains, ceux-ci regardèrent l'attaque de Sagonte comme une violation du traité entre Rome et Carthage. A la chute de Sagonte, les Romains demandèrent qu'on leur livrât Hannibal; cette demande ayant été rejetée, la guerre fut déclarée, et ainsi commença cette longue et périlleuse lutte que l'on appelle seconde guerre punique. Au printemps de 218, Hannibal quitta ses quartiers d'hiver de Carthagène, et commença sa marche vers l'Italie; il traversa les Pyrénées et la Gaule jusqu'au pied des Alpes. Il franchit probablement les Alpes au passage du petit Saint-Bernard, nommé dans l'antiquité Alpes grées ou grecques. Arrivé au N. de l'Italie, il rencontra l'armée romaine sous le commandement du consul P. Scipion. Il le défit, d'abord sur le Tésin, puis dans une bataille plus décisive sur la Trébie. Après avoir passé l'hiver au N. de l'Italie, parmi les tribus gauloises, il marcha vers l'Étrurie, au commencement de 217, par les marais de l'Arno . Là, son armée éprouva de vives souffrances, et lui-même perdit un œil par suite d'une ophthalmie. Le consul Flaminius se hâta de marcher à sa rencontre, et une bataille eut lieu près du lac Trasimène; l'armée romaine fut détruite, et le consul tué. Les Romains levèrent une nouvelle armée, et la mirent sous les ordres du dictateur Fabius Maximus, qui évita prudemment une action générale et essaya seulement de harceler et de fatiguer l'armée carthaginoise. Pendant ce temps les Romains avaient fait de grands préparatifs pour la campagne de l'année suivante (216). Les deux nouveaux consuls, L. Æmilius Paulus et C. Terentius Varron, entrèrent en Apulie à la tête d'une armée de près de 90,000 hommes. Hannibal livra bataille à cette puissante armée dans les plaines situées sur la rive droite de l'Aufidus, audessous de la ville de Cannes. L'armée romaine fut encore anéantie. Le consul

Paul Émile périt avec un grand nombre de Romains distingués. Cette victoire fut suivie de la révolte de la plupart des peuples du S. de l'Italie contre Rome. Hannibal mit son armée en quartiers d'hiver à Capoue, qui était passée de son côté. Capoue était célèbre par ses richesses et sa mollesse, et l'affaiblissement qu'y éprouva l'armée d'Hannibal devint dans la suite le sujet favori des exagérations des rhéteurs. La futilité de telles déclamations est assez prouvée par le seul fait que la supériorité de cette armée en rase campagne fut aussi marquée qu'auparavant. Cependant, il est vrai de dire que l'hiver passé à Capoue (216-215) fut le commencement du déclin de la fortune d'Hannibal; l'expérience de ce qu'il pouvait faire avec sa seule armée avait été tentée, et malgré toutes ses victoires, elle avait décidément échoué ; car Rome n'était pas conquise, et préparait de nouveaux moyens de soutenir la lutte. A partir de ce moment, les Romains changèrent leur plan d'opérations, et au lieu d'opposer à Hannibal une grande armée en rase campagne, ils surveillèrent ses mouvements de tous côtés, et tinrent une armée dans chaque province d'Italie pour contrarier les opérations de ses lieutenants. Dans les campagnes suivantes, Hannibal gagna plusieurs victoires; mais ses forces s'affaiblirent de plus en plus; son seul but était maintenant de se soutenir au S. de l'Italie jusqu'à ce que son frère, Hasdrubal parût au N., événement qu'il attendait avec anxiété. En 207 Hasdrubal passa enfin les Alpes, et descendit en Italie; mais il fut défait et tué sur les bords du Métaure (voy. *Hasdrubal*). La défaite et la mort d'Hasdrubal décidèrent du sort de la guerre en Italie; Hannibal abandonna toute pensée d'opérations offensives, et réunit ses forces dans la presqu'île du Bruttium. Il se maintint dans cette région sauvage et montagneuse pendant près de quatre ans (297-203). Il repassa en Afrique vers la fin de 203 pour s'opposer à Scipion. L'année suivante (202) une bataille décisive fut livrée près de Zama. Hannibal fut complètement vaincu. Tout espoir de résistance était alors évanoui, et il fut le premier à montrer la nécessité d'une paix immédiate. Le traité entre Rome et Carthage ne fut définitivement conclu que l'année suivante (201). Par ce traité, Hannibal vit les projets de toute sa vie ruinés et Carthage humiliée devant sa rivale. Quelques années après, il fut forcé, par la jalousie des Romains, et par l'inimitié d'un parti puissant à Carthage, de fuir sa ville natale. Il se réfugia à la cour d'Antiochus III, roi de Syrie, qui était à cette époque (193) à la veille de faire la guerre aux Romains. Hannibal lui montra en vain l'urgence de porter tout d'un coup la guerre en Italie, au lieu d'attendre les Romains en Grèce. Après la défaite d'Antiochus, une des conditions de la paix accordée au roi était de livrer Hannibal; celui-ci prévit le danger, et s'enfuit chez Prusias, roi de Bithynie. Il y trouva pendant quelque temps un asile assuré; mais les Romains ne pouvaient être tranquilles tant qu'il vivait; et T. Quinctius Flamininus fut enfin envoyé à la cour de Prusias pour demander qu'on lui livrât le fugitif. Le roi de Bithynie ne pouvait résister; et Hannibal, voyant que la fuite était impossible, prit du poison, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, vers l'année 183. Il est inutile de parler du talent d'Hannibal comme général; mais en le comparant avec les grands généraux de l'antiquité, nous devons tenir compte des circonstances particulières dans lesquelles il était placé. Faiblement soutenu par le gouvernement de Carthage, il resta seul à la tête d'une armée composée de mercenaires de toutes nations. Cependant, non-seulement il garda l'attachement de ces hommes, malgré le changement de fortune, pendant une période de plus de quinze ans, mais il leva armée sur armée; et longtemps après que les vétérans qui avaient passé les Alpes avec lui ne formaient plus qu'une poignée d'hommes, ses nouvelles levées étaient encore aussi invincibles que celles qui les avaient précédées.

Hanno (-ōnis), nom commun parmi les Carthaginois; les principaux personnages de ce nom furent: 1) H., surnommé le Grand, sans doute à cause de ses succès en Afrique, bien que nous n'ayons aucun

détail sur ses exploits. Il était à la tête du parti aristocratique et, comme tel, le principal adversaire d'Hamilcar Barca et de sa famille. En toute occasion, depuis le départ de Barca pour l'Espagne jusqu'au retour d'Hannibal d'Italie, période de plus de trente-cinq ans, Hannon est représenté comme contrariant les vues de cette puissante famille, et comme opposé à la guerre contre Rome. — 2) navigateur carthaginois, d'une époque incertaine, sous le nom duquel nous avons un *Périple*, écrit primitivement en langue punique, et traduit ensuite en grec. Il contient le récit d'un voyage entrepris au delà des colonnes d'Hercule pour fonder des villes liby-phéniciennes.

Harma (**-ōrum**), petite ville de Béotie près de Tanagre.

. **Harmatūs** (**-untis**), ville et promontoire sur la côte d'Éolide en Asie Mineure, sur le côté N. du golfe Élaïtique.

Harmŏdius (-**i**), et **Aristŏgīton** (**-ŏnis**), nobles athéniens, meurtriers d'Hipparque, frère du tyran Hippias, en 514 av. J.-C. Aristogiton était vivement attaché au beau et jeune Harmodius, qui lui rendait une affection non moins vive; Hipparque tâcha de gagner l'amour du jeune homme; il échoua, et résolut de se venger en lui faisantune insulte publique : il eut soin que la sœur d'Harmodius fût invitée à porter une des corbeilles sacrées dans une procession religieuse, et quand elle se présenta, il la fit congédier et déclarer indigne d'un tel honneur : cette insulte détermina les deux amis à tuer Hipparque et son frère Hippias. Ils communiquèrent leur complot à quelques amis, et choisirent pour leur entreprise le jour de la fête des grandes Panathénées, seul jour où on pût se montrer en armes sans exciter de soupçons. Quand le moment fixé arriva, les deux principaux conspirateurs virent un de leurs complices en conversation avec Hippias. Se croyant trahis, ils tuèrent Hipparque ; Harmodius fut aussitôt mis à mort par les gardes. Aristogiton échappa d'abord, mais fut pris ensuite, et mourut dans les supplices ; mais il mourut sans révéler aucun des noms des conjurés. Quatre ans plus tard Hippias fut chassé, et dès lors Harmodius et Aristogiton obtinrent parmi les Athéniens de toutes les générations suivantes les titres de patriotes, de libérateurs et de martyrs. Leurs descendants furent exempts d'impôts.

Harmŏnia (**æ**), fille d'Arès (Mars) et d'Aphrodité (Vénus), fut donnée pour femme à Cadmus par Zeus (Jupiter). Le jour des noces, Cadmus reçut en présent un collier qui devint ensuite fatal à tous ceux qui le possédèrent. Harmonia accompagna Cadmus quand il fut obligé de quitter Thèbes, et partagea sa destinée (Paus. 9, 16). (Voy. *Cadmus*.)

Harpăgĭa (**-æ**) ou **ium** (**-i**), petite ville de Mysie, entre Cyzique et Priapus : lieu de l'enlèvement de Ganymède, selon quelques légendes.

Harpăgus (**-i**), noble Mède qui, dit-on, sauva Cyrus enfant. Il fut ensuite un des généraux de Cyrus, et conquit les villes grecques de l'Asie Mineure. (Hérodt. 1, 80.)

Harpălus (**-i**), Macédonien, commis par Alexandre à la garde du trésor royal et chargé de l'administration de la satrapie de Babylone ; il se saisit de grosses sommes d'argent, passa en Grèce en 324 av. J.-C., et employa ses trésors à gagner les hommes influents d'Athènes pour qu'ils le défendissent contre Alexandre et Antipater. On dit qu'il corrompit Démosthène lui-même. (Plut., *Phoc.*; Diod., 17.)

Harpălўce (**-es**), fille d'Harpalycus, roi de Thrace, élevée pour la guerre par son père. (Virg., *Æn.*, 1,321; Hygin., *Fab.*, 193, 252.)

Harpăsus (**-i**), 1) rivière de Carie, affluent du Méandre. (Liv., 38,13.) — 2) rivière de la Grande Arménie, coule au S. et se jette dans l'Araxe. (Xen., *Anab.*, 4,7, 18.)

Harpyiæ (**-ārum**), les *Harpies*, c.-à-d. les *Voleuses*, décrites par Homère, comme enlevant des personnes que l'on ne revit jamais. Ainsi elles enlevèrent, dit-on, les filles de Pandareos, sujet représenté sur un des monuments lyciens, actuellement au Musée britannique. Hésiode les représente avec de belles chevelures et des ailes au dos, mais les écrivains postérieurs les représentent comme des monstres dégoûtants, oi-

seaux avec des têtes de femmes, de longues griffes, et le visage pâli par la faim. Elles furent envoyées par les dieux pour tourmenter l'aveugle Phinée, et chaque fois qu'un mets était placé devant lui, elles venaient l'enlever ou le souiller. Phinée en fut délivré par Zétès et Calaïs, fils de Borée, et deux des Argonautes. Plus tard, les écrivains mentionnent trois Harpies, mais leurs noms ne sont pas les mêmes dans tous les récits. Virgile les place dans les îles Strophades, dans la mer d'Ionie, où elles s'établirent après avoir été chassées loin de Phinée. (Hom. *Il.*, 16, 150; *Od.* 1, 241. Hésiod., *Théog.*, 267. Virg., *Æn.*, 3, 209 et suiv.)



Harpie.
(Mus. brit.; tiré d'un tombeau à Xanthus.)

Harūdes (**-um**), peuple germain, de l'armée d'Arioviste (58 av. J.-C.) : on suppose que c'est le même peuple que les Charudes, établis dans la Chersonnèse cimbrique. (Cæs., *B. G.*, 1, 31. 37; 51.)

Hasdrubal (**-ălis**), nom carthaginois (qui signifie probablement celui à qui Baal vient en aide). Les principaux personnages de ce nom sont : 1) le gendre d'Hamilcar Barca, qui succéda à celui-ci, en 229, dans le commandement de l'Espagne. Il fonda Carthagène, et conclut avec les Romains le célèbre traité qui fixait l'Èbre comme limite des possessions romaines et carthaginoises. Il fut assassiné par un esclave, dont il avait fait périr le maître (221), et fut remplacé dans le commandement par Hannibal. — 2) fils d'Hamilcar Barca et frère d'Hannibal. Quand Hannibal partit pour l'Italie (218), Hasdrubal fut laissé pour commander en Espagne, et y combattit pendant plusieurs années contre les deux Scipions; en 207 il franchit les Alpes et entra en Italie, pour venir au secours d'Hannibal; mais il fut défait sur le Métaure par les deux consuls C. Claudius Néro et M. Livius Salinator; son armée fut détruite et lui-même périt dans le combat. On lui coupa la tête, et on la jeta dans le camp d'Hannibal. — 3) fils de Giscon, un des généraux carthaginois en Espagne pendant la deuxième guerre punique, qu'il ne faut pas confondre avec le frère d'Hannibal mentionné plus haut.

Hēbē (**-es**), appelée **Jŭventas** (**-ātis**), par les Romains, déesse de la jeunesse, était fille de Zeus (Jupiter) et d'Héra (Junon). Elle servait les dieux, et remplissait leurs coupes de nectar, avant que Ganymède obtînt cet emploi. Elle épousa Hercule, quand il fut reçu parmi les dieux, et lui donna deux fils. Plus tard, la tradition la représente comme une divinité qui avait le pouvoir de rajeunir les vieillards. Il y avait à Rome plusieurs temples de Juventas. (Hésiod., *Théog.* 950. Hom., *Il.*, 4, 2. Paus., 1, 19; 2, 12. Appollod., 1, 3; 2, 7. Ovid., *Met.* 9, 400.)



Hébé.
(Tiré d'un bas-relief à Rome.)

Hebrōn (**-ōnis**), ville du S. de la Judée, première capitale du royaume de David, qui y régna sept ans et demi, comme roi de Juda seulement.

Hēbrus (**-i**), (auj. Maritza), principal fleuve de Thrace, a sa source dans les montagnes de Scomius et de Rhodope, et se jette dans la mer Égée, près d'Ænos, après avoir formé un estuaire nommé *Stentoris Lacus*. L'Hèbre était célèbre

dans les légendes grecques; sur ses bords Orphée fut mis en pièces par les femmes thraces, et on le mentionne souvent en parlant du culte de Dionysus.

Hĕcălē (-**es**), pauvre vieille femme qui donna l'hospitalité à Thesée, lorsqu'il chassait le taureau de Marathon.

Hĕcătæus (-**i**), de Milet, un des plus anciens et des plus remarquables historiens et géographes grecs. En 500 av. J.-C., il s'efforça de détourner ses concitoyens de se révolter contre les Perses. Il avait auparavant visité l'Égypte et beaucoup d'autres pays. Ses ouvrages ont péri.

Hĕcăte (-**es**), divinité mystérieuse, représentée communément comme fille de Persæus ou Persès et d'Astéria, et nommée de là Perseis. Elle fut du nombre des Titans, et la seule de sa race qui garda son pouvoir sous la domination de Zeus (Jupiter). Elle fut honorée par tous les dieux immortels, et le grand pouvoir qu'elle possédait fit qu'elle fut identifiée plus tard avec plusieurs autres divinités. On dit qu'elle fut Séléné ou la Lune dans le ciel, Artémis ou Diane sur la terre, et Perséphoné ou Proserpine dans le monde inférieur. Étant ainsi, pour ainsi dire, une triple déesse, elle est représentée avec trois corps ou trois têtes : de là ses épithètes de *Tergemina*, *Trifrmis*, *Triceps*, etc. Elle prit une part active à la recherche de Proserpine, et quand celle-ci fut trouvée, elle resta avec elle comme sa suivante et sa compagne. Elle devint ainsi une divinité du monde inférieur, et est représentée à ce titre comme une divinité puissante et redoutable. On supposait qu'elle envoyait du monde souterrain, pendant la nuit, toutes sortes de démons et de fantômes terribles. Elles enseignait la sorcellerie et la divination, et se tenait à la jonction de deux routes, sur des tombes et près du sang des personnes assassinées. Elle-même errait çà et là avec les âmes des morts, et son approche était annoncée par les hurlements des chiens. A Athènes, à la fin de chaque mois, on lui servait des plats aux endroits où deux routes se joignaient; cette nourriture était consommée par les pauvres gens. Les sacrifices qu'on lui offrait se composaient de chiens, de miel, et d'agneaux noirs femelles.



Hécate.
(Causei. Mus. Rom. vol. 1, tab. 21.)

Hĕcătompȳlos (-**i**), ville au centre de la Parthie, agrandie par Séleucus, et plus tard résidence royale des rois parthes.

Hĕcătonnēsi (-**ōrum**), c.-à-d. les cent îles, nom d'un groupe de petites îles entre Lesbos et la côte d'Éolide.

Hectŏr (-**ŏris**), principal héros des Troyens dans la guerre contre les Grecs, était le fils aîné de Priam et d'Hécube, l'époux d'Andromaque et le père de Scamandrius; il combattit contre les plus braves des Grecs, et enfin tua Patrocle, ami d'Achille. La mort de son ami rappela Achille au combat. Les autres Troyens fuyaient devant lui et se réfugiaient dans la ville. Hector seul resta hors des murs, bien que ses parents implorassent son retour ; mais quand il vit Achille, le cœur lui manqua, et il se mit à fuir; trois fois il courut autour de la ville, poursuivi par Achille aux pieds légers, et il tomba percé par la lance de ce héros. Achille attacha à son char le corps d'Hector, et le traîna ainsi dans le camp des Grecs. D'autres traditions rapportent qu'il le traîna d'abord trois fois autour des murs d'Ilium. Sur l'ordre de Zeus (Jupiter), Achille rendit le corps aux prières de Priam, qui l'enterra à Troie, en grande pompe. Hector est une des plus nobles conceptions du poëte de l'Iliade. Il est le grand rempart de Troie, et Achille même tremble à son approche ; il a le pressentiment de la chute de son pays, mais il persévère dans son héroï-

que résistance, préférant la mort à l'esclavage et à la honte. Outre ces vertus du guerrier, il se distingue aussi par celles de l'homme; son cœur est ouvert aux nobles sentiments de fils, de mari et de père.



Hector
(Marbres d'Égine).

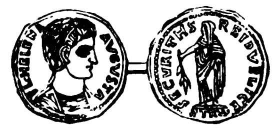
Hĕcŭba (-æ), et **Hecube** (-es), fille de Dymas de Phrygie, ou de Cisseus, roi de Thrace. Elle était femme de Priam, roi de Troie, dont elle eut Hector, Pâris et plusieurs autres enfants. Après la chute de Troie, elle fut emmenée comme esclave par les Grecs. Sur la côte de Thrace, elle vengea la mort de son fils Polydore en tuant Polymestor (voy. *Polydorus*). Elle fut métamorphosée en chien, et sauta dans la mer à un endroit nommé Cynossema, ou le Tombeau du chien.

Hēgēsīnus (-i), de Pergame, successeur d'Évandre, et prédécesseur immédiat de Carnéade à la tête de l'Académie, florissait vers 185 av. J.-C.

Hēgēsippus (-i), orateur athénien, contemporain de Démosthène, au parti politique duquel il appartenait. Les grammairiens lui attribuent le discours sur l'Halonèse, qui est parvenu jusqu'à nous sous le nom de Démosthène.

Hĕlĕna (-æ) et **Helene** (-es), fille de Zeus (Jupiter) et de Léda, et sœur de Castor et Pollux (les Dioscures). Elle était d'une beauté surprenante. Dans sa jeunesse, elle fut emmenée en Attique par Thesée et Pirithoüs. Quand Thésée fut descendu dans l'Hadès, Castor et Pollux entreprirent une expédition en Attique pour délivrer leur sœur. Athènes fut prise, Hélène délivrée, et Éthra, mère de Thésée, faite prisonnière et emmenée à Sparte comme esclave d'Hélène. A son retour, Hélène fut recherchée en mariage par les plus nobles chefs de toutes les parties de la Grèce; elle choisit Ménélas, et devint mère d'Hermione; elle fut ensuite séduite par Pâris, et emmenée à Troie (voy. *Pâris et Ménélas*). Les chefs grecs résolurent de venger cet enlèvement, et firent voile contre Troie. De là vint la célèbre guerre de Troie, qui dura dix ans. Pendant la guerre, elle est représentée comme montrant une grande sympathie pour les Grecs; après la mort de Pâris, vers la fin de la guerre, elle épousa son frère Déiphobus. A la prise de Troie, qu'elle favorisa, dit-on, elle trahit Déiphobus pour les Grecs, se réconcilia avec Ménélas et l'accompagna à Sparte : elle y passa quelques années heureuses et paisibles. Les récits diffèrent sur la mort d'Hélène. Suivant la prophétie de Protée dans l'Odyssée, Ménélas et Hélène ne devaient pas mourir et les dieux devaient les conduire dans l'Élysée. D'autres racontent qu'elle et Ménélas furent enterrés à Thérapné en Laconie; d'autres, enfin, racontent qu'après la mort de Ménélas elle fut chassée du Péloponnèse par les fils de ce dernier, et qu'elle s'enfuit à Rhodes, où elle fut liée à un arbre et étranglée par Polyxo : les Rhodiens expièrent ce crime en lui dédiant un temple sous le nom d'Hélène Dendritis. Suivant une autre tradition, elle épousa Achille dans l'île de Leucé et en eut un fils, Euphorion.

Hĕlĕna, Flavia Julia (-æ), mère de Constantin le Grand, était chrétienne, et passe pour avoir découvert à Jérusalem le tombeau de N.-S., ainsi que le bois de la vraie croix.



Hélène, femme de Constance-Chlore et mère de Constantin le Grand.

Hĕlĕna (-æ), petite île rocheuse en-

tre le S. de l'Attique et Céos, autrefois appelée Cranaé.

Hĕlĕnus (**-i**), fils de Priam et d'Hécube, célèbre par son talent de devin; il abandonna ses concitoyens et vint se joindre aux Grecs. Il y a différents récits sur sa désertion de Troie. Suivant les uns, il agit ainsi de lui-même; suivant d'autres, il fut pris par Ulysse, qui voulait connaître ses prophéties sur la chute de Troie. D'autres, enfin, rapportent qu'à la mort de Pâris, Hélénus et Déiphobus se disputèrent la possession d'Hélène, et qu'Hélénus vaincu s'enfuit sur le mont Ida, où il fut fait prisonnier par les Grecs. Après la chute de Troie, il échut en partage à Pyrrhus. Il prédit à ce prince les souffrances qui attendaient les Grecs pendant leur retour vers la Grèce, et il le détermina à retourner par terre en Épire. Après la mort de Pyrrhus, il obtint une partie de ce pays et épousa Andromaque. Quand Énée, errant sur les mers, débarqua en Épire, il reçut l'hospitalité d'Hélénus.

Hēlĭădæ (**-ārum**) ou **Heliades** (**-um**), fils et filles de Hélios (le Soleil). Le nom d'Héliades est donné particulièrement à Phaéthusa, Lampétia et Phœbé, filles de Hélios et de la nymphe Clymène et sœurs de Phaéton. Elles pleurèrent si amèrement la mort de leur frère Phaéton sur les bords de l'Éridan, que les dieux, par compassion, les changèrent en peupliers et leurs larmes en ambre (voy. *Eridanus*).

Hĕlĭce (**-ēs**), 1) fille de Lycaon, aimée de Jupiter. Héra, transportée de jalousie, la métamorphosa en ourse, et Jupiter la plaça parmi les astres, sous le nom de la Grande Ourse. — 2) ancienne capitale de l'Achaïe, engloutie par un tremblement de terre en même temps que Bura, en 373 av. J.-C.

Hĕlĭcon (**-ōnis**), célèbre chaîne de montagnes en Béotie, entre le lac Copaïs et le golfe de Corinthe, couverte de neige pendant la plus grande partie de l'année, consacrée à Apollon et aux Muses; celles-ci sont de là nommées *Heliconiades* et *Heliconides*. Là jaillissaient les fameuses fontaines des Muses, Aganippe et Hippocrène.

Hēlĭŏdōrus (**-i**), 1), rhéteur qui vivait à Rome au temps d'Auguste, et qu'Horace mentionne comme compagnon de son voyage à Brindes. — 2) philosophe stoïcien de Rome, qui devint délateur sous le règne de Néron.

Heliogabalus. (Voy. *Elagabalus*.)

Hēlĭŏpŏlis (**-is**, c.-à-d. la ville du soleil). 1) (Hebr.: Balaath; Baalbek), célèbre ville de Syrie, centre du culte de Baal, dont un des symboles était le soleil. De là le nom grec de cette ville. Elle était située au milieu de la Cœlésyrie au pied occid. de l'Antiliban, et avait une grande importance commerciale, étant située sur la route directe qui va de l'Égypte et de la mer Rouge, et aussi de Tyr, en Syrie, en Asie Mineure et en Europe. Ses ruines, qui sont étendues et magnifiques, sont de la période romaine. — 2) Anc. Test., On : célèbre cité de la Basse-Égypte sur le côté E. de la branche Pélusiaque du Nil, un peu au-dessous de l'ouverture du Delta, centre du culte du soleil en Égypte. Ses prêtres étaient renommés pour leur science.

Hēlĭos (**-i**), appelé Sol (-ōlis) par les Romains, dieu du soleil. Il était fils d'Hypérion et de Théa et frère de Séléné et d'Éos; du nom de son père, on l'appelle souvent Hypérionidès, ou Hypérion, ce dernier nom étant la forme abrégée du patronymique Hypérionion. Homère décrit Hélios comme se levant de l'Océan à l'est, traversant le ciel et descendant le soir dans les ténèbres de l'ouest et de l'Océan. Plus tard les poëtes ont merveilleusement embelli cette simple notion. Ils parlent du magnifique palais d'Hélios, à l'Orient, d'où il s'élance le matin sur un char traîné par quatre chevaux. Ils lui assignent aussi un second palais à l'O., et représentent ses chevaux comme se nourrissant des herbes qui poussent dans les îles Fortunées. Hélios est représenté comme le dieu qui voit et entend tout, et qui put ainsi révéler à Héphæstus (Vulcain) l'infidélité d'Aphrodité (Vénus) et à Déméter (Cérès) l'enlèvement de sa fille. Plus tard on identifia Hélios avec Apollon, bien que les deux dieux fussent primitivement tout à fait distincts. L'île de Trinacria (Sicile) était consacrée à Hélios, et il y possédait des troupeaux de moutons et de bœufs que faisaient paître

ses filles Phaétusa et Lampétia. Il était adoré dans beaucoup de lieux de la Grèce, et surtout dans l'île de Rhodes, où le fameux colosse était une représentation du dieu. Les sacrifices qu'on lui offrait consistaient en porcs, taureaux, chèvres, agneaux et surtout chevaux blancs et en miel. Parmi les animaux qui lui étaient consacrés on nomme spécialement le coq.



Hélios (le Soleil).
(Médaille de Rhodes au Musée britannique.)

Hellānīcus de Mitylène, dans l'île de Lesbos, un des plus anciens et des plus éminents historiens grecs, né vers 496 av. J.-C., mort en 411. Tous ses ouvrages ont péri.

Hellas, Hellenes. (Voy. *Græcia.*)

Helle (**-es**), fille d'Athamas et de Néphélé, et sœur de Phrixus. Quand Phrixus fut sur le point d'être sacrifié (voy. *Phrixus*) Néphélé enleva ses deux enfants, qui parcoururent les airs sur le bélier à Toison d'or, don d'Hermès; mais, entre Sigée et la Chersonnèse, Hellé tomba dans la mer, qui fut nommée de là mer d'Hellé (*Hellespontus*).

Hellen (**-ēnos**), fils de Deucalion et de Pyrrha, et père d'Æolus, de Dorus et de Xuthus; il était roi de Phthie en Thessalie, et eut pour successeur son fils Æolus. Il était l'ancêtre mythique de tous les Hellènes; de ses deux fils Æolus et Dorus descendaient les Éoliens et les Doriens; et de ses deux petits-fils Achæus et Ion, fils de Xuthus, descendaient les Achéens et les Ioniens.

Hellespontus (**-i**), (détroit des Dardanelles), détroit long et resserré, qui unit la Propontide (mer de Marmara) à la mer Égée. La longueur de ce détroit est d'environ 50 milles et la largeur varie de 6 milles, à l'extrémité supérieure, à 2 milles à l'extrémité inférieure; et en quelques endroits elle n'est que d'un mille et même moins encore. La partie la plus étroite est entre les anciennes villes de Sestus et d'Abydus, où Xerxès fit un pont de bateaux (voy. *Xerxès*), et où la légende rapportait que Léandre passait à la nage pour visiter Héro (voy. *Leander*). Le nom d'Hellespont, c.-à-d. mer de Hellé, venait de l'histoire de Hellé noyée dans ses eaux (voy. *Helle*). L'Hellespont servait de limite entre l'Europe et l'Asie, et séparait la Chersonnèse de Thrace de la Troade et des territoires d'Abydus et de Lampsaque. Le district sur la côte S. de l'Hellespont était aussi nommé Hellespontus et ses habitants Hellespontii.

Hellŏmĕnum (**-i**), port des Acarnaniens sur l'île de Leucas.

Hĕlōrus ou **Helorum** (**-i**), ville sur la côte E. de la Sicile, au S. de Syracuse, à l'embouchure de l'Hélorus.

Hĕlos. 1) ville de Laconie, sur la côte, dans un territoire marécageux, d'où elle tirait son nom (ἕλος, marais). On disait que les esclaves spartiates nommés Hélotes (εἵλωτες) étaient primitivement des habitants achéens de cette ville, qui furent réduits en esclavage par les conquérants doriens; mais ce récit de l'origine des Hélotes paraît n'avoir été qu'une pure invention, née de la ressemblance de leur nom avec celui de la ville d'Hélos. — 2) ville du canton d'Élis sur l'Alphée.

Helvecōnæ (**-ārum**), peuple de Germanie entre le Viadus et la Vistule, au S. des Rugii et au N. des Burgundes, mentionné par Tacite parmi les Ligiens.

Helvĕtii (**-ōrum**), puissant et brave peuple celte, qui habitait entre le mont Jura, le lac Leman (lac de Genève), le Rhône et le Rhin jusqu'au lac Brigantinus (lac de Constance). Leur pays appelé *Ager Helvetiorum* (et jamais Helvetia) correspondait ainsi à la partie O. de la Suisse. Leur principale ville était Aventicum. Ils étaient divisés en quatre pagi ou cantons, dont le plus célèbre était le *Pagus Tigurinus*. Les Helvètes sont mentionnés pour la première fois dans la guerre contre les Cimbres. En 107 av. J.-C., les Tiguriens défirent et tuèrent le consul romain Cassius Longinus sur le lac de Genève, tandis qu'une autre divi-

sion des Helvètes envahissait l'Italie avec les Cimbres, et revenait saine et sauve dans son pays, après la défaite des Cimbres par Marius et Catulus en 101. Environ quarante ans plus tard, ils résolurent sur le conseil d'Orgétorix, un de leurs chefs, d'émigrer de leur pays avec leurs femmes et leurs enfants, et de chercher une nouvelle patrie dans les plaines plus fertiles de la Gaule. En 58, ils tâchèrent de mettre leur plan à exécution, mais ils furent défaits par César et forcés de rentrer dans leur pays; les Romains y établirent alors des colonies et y bâtirent des forteresses (Noviodunum, Vindonissa, Aventicum), et les Helvètes adoptèrent peu à peu les usages et la langue de leurs vainqueurs.

Helvia (-æ), mère de Sénèque le philosophe.

Helvidius Priscus. (Voy. *Priscus.*)

Helvii (-ōrum), peuple de Gaule entre le Rhône et les Cévennes, qui le séparaient des Arvernes; ils furent pendant longtemps sujets de Marseille, et appartinrent ensuite à la province de la Gaule Narbonnaise : leur pays produisait de bons vins.

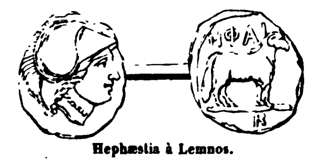
Helvius Cinna. (Voy. *Cinna.*)

Hĕnĕti (-ōrum), ancien peuple de Paphlagonie, habitant sur la rivière Parthénius. Ils combattirent du côté de Priam contre les Grecs, mais ils avaient disparu avant les temps historiques; ils étaient regardés par beaucoup d'anciens écrivains comme les ancêtres des Vénètes d'Italie (voy. *Veneti*).

Hĕniŏchi (-ōrum), peuple de Colchide, au N. du Phase, connu par ses pirateries.

Henna. (Voy. *Enna.*)

Hēphæstia, æ, f., Ἡφαιστία, ville dans le N.-O. de l'île de Lemnos.



Hephæstia à Lemnos.

Hēphæstion (-ōnis), Macédonien, célèbre comme ami d'Alexandre le Grand, avec lequel il avait été élevé; il mourut à Ecbatane (325 av. J.-C.), à la grande douleur d'Alexandre.

Hēphæstus (-i), appelé *Vulcanus* (-i) par les Romains, dieu du feu. Il était, suivant Homère, fils de Zeus (Jupiter) et de Héra (Junon). Des traditions postérieures établissent qu'il n'eut pas de père, et que Héra lui donna naissance sans Jupiter, parce qu'elle était jalouse de ce que Jupiter avait donné naissance à Athéna (Minerve) sans elle. Il naquit boiteux et faible, et déplut tellement à sa mère qu'elle le précipita de l'Olympe. Les divinités de la mer, Thétis et Eurynomé, le reçurent, et il habita avec elles pendant neuf ans dans une grotte au fond de l'Océan. Ensuite il retourna dans l'Olympe, et il est représenté dans Homère comme le grand artiste des dieux de l'Olympe. Bien qu'il eût été traité cruellement par sa mère, il lui témoigna toujours respect et tendresse. Dans une occasion il prit son parti, lorsqu'elle se querellait avec Zeus, ce qui irrita si fort le père des dieux qu'il saisit Héphæstus par la jambe et le précipita du ciel. Héphæstus tomba pendant tout un jour; mais le soir il arriva dans l'île de Lemnos, où il fut bien reçu par les Sintiens. Quelques écrivains disent que cette chute le rendit boiteux, tandis qu'Homère le représente comme boiteux de naissance. Il revint encore dans l'Olympe, et joua le rôle de médiateur entre ses parents. Dans cette occasion, il offrit une coupe de nectar à sa mère et aux autres dieux, qui éclatèrent d'un rire inextinguible en le voyant courir en boitant d'un dieu à l'autre. Héphæstus semble avoir été primitivement seulement le dieu du feu; mais comme le feu est indispensable pour travailler les métaux, il fut ensuite regardé comme artiste. Son palais dans l'Olympe était impérissable et brillant comme les étoiles. Il contenait son atelier avec l'enclume et vingt soufflets qui travaillaient spontanément sur son ordre. Tous les palais de l'Olympe étaient ses ouvrages. Il fit l'armure d'Achille, le fatal collier d'Harmonia, les taureaux vomissant des flammes, d'Æétès, roi de Colchide, etc. Dans les récits postérieurs, les Cyclopes sont ses ouvriers et ses serviteurs, et son atelier

n'est plus dans l'Olympe, mais dans quelque île volcanique. Dans l'Iliade, la femme d'Héphæstus est Charis; dans Hésiode, Aglaia, la plus jeune des Charites; mais dans l'Odyssée et dans les récits plus récents il a pour femme Aphrodité (Vénus). Aphrodité fut infidèle à son époux et aima Arès (Mars), dieu de la guerre : mais Hélios (le Soleil) découvrit leurs amours à Héphæstus, qui enlaça le couple coupable dans un filet invisible et les exposa aux rires des dieux assemblés. Le séjour favori d'Héphæstus sur la terre était l'île de Lemnos; mais d'autres îles volcaniques Lipara, Hiera, Imbros et la Sicile sont appelées ses demeures et ses ateliers. Les Grecs plaçaient souvent près du foyer de petites statues où ce dieu ressemblait à un nain. Pendant la meilleure période de l'art grec, il était représenté comme un homme vigoureux avec de la barbe, et on le reconnaît à son marteau ou à quelque autre outil, à son bonnet ovale et à son vêtement, qui laisse à découvert l'épaule et le bras droit. Le Romain Vulcain était une ancienne divinité italienne (voy. *Vulcanus*).


Héphæstus (Vulcain).
Cabinet de Paris.


Héphæstus (Vulcain).
(Tiré d'un autel au Vatican.)

Hēra (-**æ**) ou **Hērē** (-**es**), nommée Junon par les Romains. La Grecque Héra, c.-à-d. maîtresse, était fille de Cronos (Saturne) et de Rhéa, et sœur et femme de Zeus (Jupiter). Suivant Homère, elle fut élevée par Océan et Téthys, et devint ensuite l'épouse de Jupiter, à l'insu de ses parents. D'autres écrivains ajoutent qu'elle fut avalée par son père, comme les autres enfants de Cronos, et ensuite rendue à la vie. Dans l'Iliade, Héra est traitée par les dieux de l'Olympe avec le même respect que son mari. Zeus lui-même écoute ses conseils, et lui confie ses secrets. Elle lui est cependant très-inférieure en puissance et doit lui obéir sans réserve. Elle n'est pas comme Zeus la reine des dieux et des hommes, mais seulement l'épouse du dieu suprême. L'idée qu'elle était la reine du ciel avec une richesse et une puissance royales est de date beaucoup plus récente. Son caractère, tel qu'il est décrit par Homère, est peu aimable. Sa jalousie, son opiniâtreté, son humeur querelleuse font quelquefois trembler son mari. De là de fréquentes disputes entre Héra et Zeus; et dans une occasion Héra, d'accord avec Poséidon (Neptune) et Athéna (Minerve), forma le projet d'enchaîner Jupiter. Alors celui-ci non-seulement menace Héra, mais la frappe. Une fois il la suspendit dans les nuages, les mains enchaînées et avec deux enclumes suspendues aux pieds. Une autre fois, quand Héphæstus (Vulcain) essaya de la secourir, Zeus le précipita de l'Olympe. Par Zeus elle fut mère d'Arès (Mars), d'Hébé et d'Héphæstus. Héra était, à proprement parler, la seule déesse réellement mariée parmi les divinités de l'Olympe; car on peut à peine compter le mariage d'Aphrodité (Vénus) et de Héphæstus. Aussi est-elle représentée comme la déesse du mariage et de la naissance des enfants, et est-elle représentée comme la mère des Ilithyiæ. Elle est représentée dans l'Iliade montée sur un char traîné par deux chevaux, et pour les atteler et les dételer elle est aidée par Hébé et les Heures. Le jugement de Pâris (voy. *Pâris*) la rendit hostile aux Troyens, et dans la guerre de Troie elle se mit du côté des Grecs. Elle persécuta tous les enfants que Zeus eut de mères

tière S.-O. de la
pays du côté de l'
sur une éminence
de la mer, et était
une des cinq villes
fut prise par Alex
une résistance obstin



Ge

Gebenna mons
Gĕdrōsia (-æ), pro
persan, la plus reculée
des subdivisions de l'
l'O. par la Carmanie
Drangiane et l'Arach
l'Inde ou l'Indo-Scyth
mer Érythrée ou océan
surtout connue en hist
frances que le manque
ver à l'armée d'Alexan

Gĕla (-æ), ville
Sicile, sur une rivière
fondée par les Rhodien
les Crétois en 690 av.
bientôt riche et puiss
fonda Agrigente. Gélo
moitié de ses habitants
déclinut de plus en plus,
guste elle n'était plus
Eschyle y mourut.



Géla en Sici

Geldŭba (-æ) (Gel
Cologne), ville forte d
Rhin, dans la basse Ger

Gellius, Aulus (-i
latin, vivait vers 117-18
ouvrage, qui existe enc
de nombreux extraits des
et romains, et qu'il app
ques, parce qu'il fut com



dant les longues ...
(-ônis), 1) tyran de ...
Syracuse, devint ...
tale en 491 av. J.-C. ...
le pouvoir suprême ...
efforça d'agrandir ...
ille. En 480, il ...
famine, il ...
nte victoire sur ...

mortelles; de là son inimitié contre Dionysus (Bacchus), Hercule et d'autres. Héra était adorée dans beaucoup de lieux de la Grèce, mais plus particulièrement à Argos. Elle avait un temple magnifique dans le voisinage de cette ville, sur la route de Mycènes. Elle avait aussi un temple magnifique à Samos. — Il est parlé du culte de la romaine Junon dans un article spécial (voy. *Juno*). Héra était ordinairement représentée comme une femme majestueuse, et d'âge mûr, avec un beau front, de grands yeux et une expression grave qui commandait le respect. Ses cheveux étaient ornés d'une couronne ou d'un diadème. Elle a souvent un voile derrière la tête, en qualité de fiancée de Zeus. Le diadème, le voile, le sceptre et le paon sont ses attributs ordinaires.



Héra (Junon).
(Visconti, Mus. Pio-clem, vol. 4, tav. 3.)



Héra et Mercure.
(Mus. Borbonico.)

Hēraclēa (-ae), c.-à-d. la ville d'Héraclès ou d'Hercule, était le nom de plusieurs villes. I. En Europe. 1) en Lucanie, sur le Siris, fondée par les Tarentins.



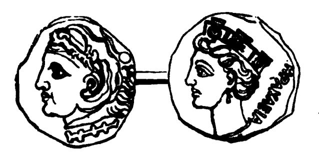
Héraclée en Lucanie.

— 2) En Acarnanie, sur le Golfe d'Ambracie. — 3) dernier nom de Périnthe en Thrace (voy. *Perinthus*). — 4) H. Lyncestis, appelée aussi Pélagonia, en Macédoine, sur la *via Egnatia*, à l'O. de l'Érigon, capitale d'un des quatre districts de la Macédoine sous les Romains. — 5) H. Minoa, sur la côte S. de la Sicile, à l'embouchure de la rivière Halycus, entre Agrigente et Sélinonte. Suivant la tradition, elle fut fondée par Minos, quand il poursuivit Dédale en Sicile, et elle peut avoir été une ancienne colonie de Crète. Elle fut colonisée par les habitants de Sélinonte, et son nom primitif était *Minoa*, qu'elle porta jusque vers 500 av. J.-C., où la ville fut prise par les Lacédémoniens sous Euryléon, qui changea son nom en celui d'Héraclée. A une époque reculée elle tomba au pouvoir des Carthaginois, qui la conservèrent jusqu'à la conquête de la Sicile par les Romains. — 6) H. Sintica, en Macédoine, ville des Sinti, sur la rive gauche du Strymon, fondée



Heraclea Sintica, en Macédoine.

par Amyntas frère de Philippe. — 7) H. Trachiniae, en Thessalie (voy. *Trachis*). II. En Asie. 1) H. Pontica, sur la côte S. du Pont-Euxin, en Bithynie, sur le territoire des Mariandyni, fondée vers 550 av. J.-C. par des colons de Mégare et de



Heraclea Pontica.

Tanagre, en Béotie. — 2) H. ad Latmum, ville d'Ionie, au S. E. de Milet, au pied du mont Latmus, et sur le golfe Latmique; elle était appelée anciennement Latmus. Près de cette ville était une caverne avec le tombeau d'Endymion.

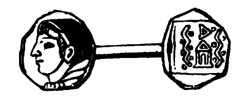
Hērăclēum (-i), ville sur la côte du delta d'Égypte, un peu à l'O. de Canope. La bouche Canopique du Nil était souvent appelée bouche Héracléotique.

Hērăclīdæ (-ārum), descendants d'Héraclès ou Hercule, qui, unis aux Doriens, conquirent le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la destruction de Troie, ou en 1104 av. J.-C., suivant la chronologie mythique. Dans cette invasion ils eurent pour chefs Téménus, Cresphonte, et Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque. Aristodème mourut avant d'entrer dans le Péloponnèse; mais ses fils jumeaux reçurent sa part de la conquête. Téménus obtint Argos; Proclès et Eurysthée, fils d'Aristodème, Lacédémone, et Cresphonte, la Messénie. Cette légende représente la conquête de la population achéenne par les envahisseurs doriens, qui dès lors sont la race dominante dans le Péloponnèse.

Hērăclīdes (-æ) Ponticus, ainsi nommé parce qu'il était né à Héraclée, dans le Pont, était un philosophe grec, disciple de Platon et d'Aristote. Il écrivit plusieurs ouvrages, qui sont presque entièrement perdus.

Hērăclītus (-i), 1) d'Éphèse, philosophe de l'école ionienne, florissait vers 513 av. J.-C. Il considérait le feu comme la forme primitive de toute matière. — 2) philosophe académique de Tyr, ami d'Antiochus, et élève de Clitomaque et de Philon.

Hēræa (-æ), ville d'Arcadie, sur la rive droite de l'Alphée, près des frontières de l'Élide.



Heræa en Arcadie.

Heræi Montes, chaîne de montagnes en Sicile, partant du centre de l'île et finissant au S.-E. au promontoire Pachynum.

Heræum. (Voy. *Argos*.)

Herbita, ville de Sicile, au N. d'Agyrium, dans les montagnes, résidence du tyran Archonides.

Hercŭlānĕum ou **Herculanum** (-i), ancienne ville de Campanie, près de la côte, entre Néapolis et Pompéii, fut d'abord fondée par les Osques, puis possédée par les Tyrrhéniens, et enfin habitée surtout par des Grecs. Elle fut prise par les Romains, dans la guerre sociale (89-88 av. J.-C.); en 63 ap. J.-C. elle fut en partie détruite par un tremblement de terre, et en 79 elle fut engloutie avec Pompéii et Stabies par la grande éruption du Vésuve. Elle fut ensevelie sous des monceaux de cendres et des flots de lave, de 70 à 100 pieds au-dessous de la surface actuelle du sol. Sur son emplacement s'élève la moderne *Portici*, et une partie du village de *Resina*. L'ancienne ville fut découverte par hasard, par l'écroulement d'un puits en 1720 : on y a découvert beaucoup de constructions et d'œuvres d'art.

Hercŭles (-is et-i), appelé Héraclès par les Grecs, le plus célèbre de tous les héros de l'antiquité. Suivant Homère, Hercule était fils de Zeus (Jupiter) et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, de Thèbes en Béotie. Zeus visita Alcmène sous la forme d'Amphitryon, tandis que ce dernier était absent et faisait la guerre aux Taphiens. Le jour où Hercule devait naître, Zeus se vanta de devenir le père d'un héros destiné à gouverner la race de Persée, qui était l'aïeul d'Amphitryon et d'Alcmène. Héra (Junon) obtint de de Jupiter le serment que le descendant de Persée qui naîtrait en ce jour serait ce chef. Elle se transporta promptement à Argos, et là, la femme de Sthénélus, fils de Persée, donna naissance à Eurysthée :

puis elle retarda la naissance d'Hercule et le priva ainsi de l'empire que Zeus lui avait destiné; Zeus fut irrité de cette fourberie, mais ne put violer son serment. Alcmène mit au monde deux fils, Hercules, fils de Zeus, et Iphiclès, fils d'Amphitryon, plus jeune d'un jour qu'Hercule. Tandis que celui-ci était au berceau, Héra envoya deux serpents pour le faire périr, mais le héros enfant les étrangla de ses mains. Quand il grandit, Amphitryon lui apprit à conduire un char, Autolycus le pugilat, Eurytus à tirer de l'arc, Castor à combattre pesamment armé, Linus à chanter et à jouer de la lyre. Linus fut tué par son élève d'un coup de sa lyre, pour lui avoir adressé des reproches; Amphitryon l'envoya alors garder le bétail. Il passa ainsi sa vie jusqu'à dix-huit ans. Sa première grande aventure eut lieu tandis qu'il gardait les bœufs de son père; un énorme lion, qui habitait le mont Cithæron, faisait de grands, ravages parmi les troupeaux d'Amphitryon et de Thespius (ou Thestius), roi de Thespies. Hercule promit de délivrer le pays de ce monstre; et Thespius, qui avait cinquante filles, récompensa Hercule en le faisant son hôte tant que la chasse dura, et en lui abandonnant ses filles. Hercule tua le lion, et se revêtit de sa peau, avec la gueule et la tête comme casque. D'autres racontaient que la peau de lion que portait Hercule était celle du lion de Némée. Il défit ensuite et tua Erginus, roi d'Orchomène, auquel les Thébains payaient un tribut. Dans le combat Hercule perdit son père Amphitryon; mais Créon le récompensa, en lui donnant la main de sa fille, Mégara, dont il eut plusieurs enfants. Les dieux lui donnèrent des armes, et il portait d'ordinaire une énorme massue, qu'il avait façonnée dans le voisinage de Némée. Peu après, Hercule fut rendu furieux par Héra, et tua les enfants qu'il avait eus de Mégara et deux d'Iphiclès. Dans sa douleur il se condamna à l'exil, et alla trouver Thespius, qui le purifia. Il consulta l'oracle de Delphes sur le lieu où il devait se fixer. La Pythie lui donna la première le nom d'Hercule (car jusqu'alors il avait porté le nom d'Alcides ou Alcæus), et lui ordonna de se fixer à Tirynthe et de servir Eurysthée pendant l'espace de douze ans, après quoi il deviendrait immortel. Hercule obéit, et fit ce que lui ordonna Eurysthée. Le récit des douze travaux qu'Hercule accomplit sur l'ordre d'Eurysthée ne se trouve que dans les écrivains postérieurs. Le seul des douze travaux qui soit mentionné par Homère est la descente aux enfers pour enlever Cerbère. On trouve aussi dans Homère le combat d'Hercule avec un monstre marin; son expédition à Troie pour chercher les chevaux que Laomédon lui avait refusés, et sa guerre contre Pylos, dans laquelle il extermina toute la famille du roi Nelée, à l'exception de Nestor. Les douze travaux sont d'ordinaire présentés dans l'ordre suivant: 1° *Combat contre le lion de Némée*. La vallée de Némée,



I. Hercule et le lion de Némée.
(Tiré d'une lampe romaine.)

entre Cléone et Phlionte, était habitée par un lion monstrueux, né de Typhon et d'Échidna. Eurysthée ordonna à Hercule de lui apporter la peau de ce monstre. Après s'être servi en vain de sa massue et de ses flèches contre le lion, il l'étrangla de ses propre mains, et revint à Tirynthe, portant le lion mort sur ses épaules. 2° *Combat contre l'hydre de Lerne*. Ce monstre, comme le lion, était né de Typhon et d'Échidna, et fut suscité par Héra. Il ravageait le pays de Lerne, près d'Argos, et habitait dans un marais près du puits d'Amymoné. Il avait neuf têtes; celle du milieu était seule immortelle; Hercule le frappa de sa massue; mais, à la place de la tête qu'il coupait, deux nouvelles têtes se montraient chaque fois. Pourtant, avec l'aide de son fidèle serviteur Iolaüs, il brûla les têtes de l'hydre, et enterra la neuvième, la seule immortelle,

sous un énorme rocher. Puis il trempa ses flèches dans le venin du monstre, et les blessures qu'elles faisaient étaient



II. Hercule et l'Hydre.
(Tiré d'un marbre à Naples.)

incurables. 3° *Prise du cerf d'Arcadie.* Cet animal avait les cornes d'or et les pieds d'airain; Hercule reçut l'ordre d'amener l'animal vivant à Eurysthée. Il le poursuivit en vain pendant une année entière ; enfin, il le blessa d'une de ses flèches, l'atteignit, et l'emporta sur



III. Hercule et le cerf aux pieds d'airain.
(Tiré d'une statue à Naples.)

ses épaules. 4° *Destruction du sanglier d'Érymanthe.* Cet animal qu'Hercule dut aussi apporter vivant à Eurysthée, était descendu du mont Érymanthe à Psophis; Hercule le chassa à travers une neige épaisse, et, l'ayant forcé, le prit dans un filet, et l'apporta à Eurysthée. D'autres traditions placent la chasse du sanglier d'Érymanthe en Thessalie; il faut observer que ce travail d'Hercule et les suivants se rattachent à d'autres travaux secondaires, nommés *Parerga.* Le premier est le combat d'Hercule contre les Centaures; tandis qu'il poursuivait le sanglier, il arriva chez le centaure Pholus, qui avait reçu de Dionysus (Bacchus) une outre d'excellent vin; Hercule l'ouvrit malgré le désir de son hôte, et le délicieux parfum attira les autres Centaures, qui assiégèrent la grotte de Pholus : Hercule les repoussa; ils s'enfuirent chez Chiron, et Hercule, acharné à les poursuivre, blessa Chiron, son ancien ami, d'une de ses flèches empoisonnées; Chiron mourut de sa blessure (voy. *Chiron*). Pholus fut blessé aussi d'une des flèches, qui lui tomba par hasard sur le pied, et



IV. Hercule et le sanglier avec Eurysthée.
(Tiré d'un marbre à Naples.)

mourut. 5° *Les écuries d'Augias.* Eurysthée imposa à Hercule la tâche de nettoyer en un seul jour les étables d'Augias, roi d'Élis. Augias avait un troupeau de trois mille bœufs, dont les étables n'avaient



V. Hercule nettoie les étables d'Augias.
(Tiré d'un bas-relief à Rome.)

pas été nettoyées pendant trente ans. Hercule, sans parler de l'ordre d'Eurysthée, vint trouver Augias, et lui offrit de nettoyer ses étables en un jour, s'il voulait lui donner la dixième partie de son bétail. Augias y consentit, et Hercule, après avoir pris à témoin Phyléus, fils d'Augias, fit passer les rivières de l'Alphée et du Pénée dans les étables, qui furent ainsi nettoyées en un jour. Mais Augias, ayant su qu'Hercule avait entrepris ce travail sur l'ordre d'Eurysthée, lui refusa la récompense promise; son fils Phyléus se porta témoin contre son père, qui l'exila hors de l'Élide. Plus tard Hercule envahit l'Élide, et tua Augias et ses fils: on dit que c'est après cet exploit qu'il fonda les jeux Olympiques. 6° *Destruction des oiseaux de Stymphale.* Ces oiseaux voraces avaient été élevés par Arès; ils avaient le bec, les serres, et les ailes d'airain, se servaient de leurs plumes comme de flèches et se nourrissaient de chair humaine. Ils habitaient sur un lac près de Stymphale en Arcadie, d'où Hercule reçut d'Eurysthée l'ordre de les chasser. Quand Hercule entreprit cette tâche, Athéna le pourvut d'une crécelle d'airain, dont le bruit effraya les oiseaux, et comme ils essayaient de s'envoler, il les tua de ses flèches. Suivant d'autres récits, il les éloigna seulement, et ils allèrent dans l'île d'Arétias, où les Argonautes les trouvè-



VI. Hercule et les oiseaux du lac Stymphale.
(Tiré d'une gemme à Florence.)

rent. 7° *Capture du taureau de Crète.* Poséidon avait fait sortir ce taureau du sein des eaux, pour que Minos pût l'offrir en sacrifice; mais Minos fut si charmé de la beauté de l'animal, qu'il le garda et en immola un autre. Poséidon punit Minos en rendant le taureau furieux; il fit de grands ravages dans l'île de Crète. Hercule reçut d'Eurysthée l'ordre de s'emparer du taureau, et il y réussit; il le rapporta sur ses épaules, puis il le remit en liberté; le taureau parcourut la Grèce, et vint enfin à Marathon, où on le retrouve dans l'histoire de Thésée.



VII. Hercule et le taureau.
(Tiré d'un bas-relief du Vatican.)

8° *Capture des cavales de Diomède de Thrace.* Ce Diomède, roi des Bistones en Thrace, nourrissait ses chevaux de chair humaine. Eurysthée ordonna à Hercule de lui amener ces animaux. Avec quelques compagnons, il s'en empara, et les conduisit jusqu'au bord de la mer; mais là il fut surpris par les Bistones. Pendant le combat il confia les cavales à son



VIII. Hercule et les cavales de Diomède.
(Tiré du Musée Bourbon.)

ami Abderus, qui fut dévoré par elles. Hercule défit les Bistones, tua Diomède, dont il jeta le corps aux cavales, bâtit la ville d'Abdère, en l'honneur de son malheureux ami, puis retourna vers Eurysthée avec les cavales, qui étaient devenues soumises après avoir mangé la chair de leur maître. Elles furent ensuite mises en liberté, et détruites sur le mont Olympe par les bêtes féroces. 9o *Prise de la ceinture de la reine des Amazones*. Hippolyte, reine des Amazones, possédait une ceinture qu'elle avait reçue d'Arès. Admète, fille d'Eurysthée, voulut avoir cette ceinture, et Hercule fut envoyé pour s'en emparer. Après diverses aventures en Europe et en Asie, il atteignit enfin le pays des Amazones; Hippolyte le reçut d'abord avec bonté et lui promit sa ceinture; mais Héra ayant excité Hippolyte contre Hercule, une lutte eut lieu, dans laquelle celui-ci tua la reine. Il prit sa ceinture, et l'emporta. A son retour, il débarqua en Troade, où il délivra Hésione du monstre que Poséidon avait envoyé contre elle; pour ce service, son père Laomédon promit à Hercule les chevaux qu'il avait reçus de Zeus, après l'enlèvement de son fils Ganymède. Mais comme Laomédon ne tint pas sa parole, Hercule en le quittant le menaça de faire la guerre contre Troie, menace qu'il mit plus tard à exécution. 10° *Capture des bœufs de Géryon en Érythie*. Géryon, monstre à trois corps, vivait dans l'île fabuleuse d'Érythia (rougeâtre), ainsi nommée parce qu'elle était à l'O. sous les rayons du soleil couchant. Cette île était d'abord placée sur la côte d'Épire, mais on la confondit ensuite avec Gades ou les îles Baléares. Les bœufs de Géryon étaient gardés par le Géant Eurytion et Orthus le chien à deux têtes; Hercule reçut d'Eurysthée l'ordre d'aller s'en emparer. Après avoir traversé divers pays, il atteignit enfin les limites de la Libye et de l'Europe, où il éleva deux colonnes (Calpé et Abyla) des deux côtés du détroit de Gibraltar, qui furent nommées les colonnes d'Hercule. Fatigué de la chaleur du soleil, Hercule lança des flèches contre Hélios (le Soleil), qui admira tant son audace, qu'il lui offrit une coupe ou un bateau d'or, sur lequel il s'embarqua pour Erythia. Il tua Eurytion et son chien, et Géryon, et s'embarqua avec son butin pour Tartessus, où il rendit à Hélios la coupe (le bateau) d'or. A son retour il traversa la Gaule, l'Italie, l'Illyrie et la Thrace, et y rencontra de nombreuses aventures, qui sont diversement ornées par les poëtes; on fit plusieurs tentatives pour lui enlever les bœufs, mais enfin il les amena à Eurys-



X. Hercule et Géryon.
(Musée Bourbon.)

thée, qui les immola à Héra. 11o *Recherche des Pommes d'or des Hespérides*. Ce travail était difficile à exécuter, parce qu'Hercule ne savait pas où les trouver. C'était les pommes que Héra avait reçues en se mariant de Gé (la Terre), et qu'elle avait confiées à la garde des Hespérides et du dragon Ladon, sur le mont Atlas, dans le pays des Hyperboréens (voy. *Hespérides*). En arrivant au mont Atlas, Hercule envoya Atlas chercher les pommes, et pendant ce temps soutint à sa



XI. Hercule et les Hespérides.
(Tiré d'un bas-relief à Rome.)

place sur ses épaules le poids du monde. Atlas revint avec les pommes, mais refusa de reprendre le fardeau du monde sur ses épaules. Hercule parvint cependant par un stratagème à s'emparer des pommes, et s'éloigna rapidement; à son retour, Eurysthée lui fit présent de ces fruits; mais Hercule les consacra à Athéna (Minerve), qui les remit à leur ancienne place. Quelques traditions ajoutent qu'Hercule tua le dragon Ladon. 12° *Enlèvement de Cerbère de l'Enfer*. Ce fut le plus difficile des douze travaux d'Hercule. Il descendit dans l'Hadès, près de Ténare en Laconie, accompagné d'Hermès (Mercure) et d'Athéna. Il délivra Thésée et Ascalaphus de leurs tourments. Il obtint de Pluton la permission d'emmener Cerbère dans le monde supérieur, pourvu qu'il y parvînt sans recourir aux armes. Hercule réussit à s'emparer du monstre et à l'emmener sur la terre; et après qu'il l'eut montré à Eurysthée, il le ramena



XII. Hercule et Cerbère.
(Millin, Tombeaux de Canosa.)

dans le monde inférieur. Outre ces douze travaux, Hercule accomplit plusieurs autres exploits sans l'ordre d'Eurysthée. Plusieurs furent entremêlés aux douze travaux, et ont été déjà racontés; voici maintenant ceux qui ne se rattachent pas aux douze travaux. Après qu'Hercule eut accompli les douze travaux, il fut délivré de la servitude d'Eurysthée, et revint à Thèbes; là, il donna Mégara en mariage à Iolaüs, et il voulut obtenir pour lui-même la main d'Iole, fille d'Eurytus, roi d'Œchalie. Eurytus promit sa fille à l'homme qui triompherait de lui et de ses fils au tir de l'arc. Hercule le vainquit: mais Eurytus et ses fils, à l'exception d'Iphitus, refusèrent de lui donner Iole, parce qu'il avait tué ses propres enfants. Peu après, il tua son ami Iphitus, dans un accès de fureur. Bien que purifié de ce meurtre, il fut cependant atteint d'une cruelle maladie. L'oracle de Delphes déclara qu'il serait rendu à la santé s'il se mettait pendant trois ans au service de quelqu'un et dégageait Eurytus de sa promesse, en compensation de la mort d'Iphitus. — Alors il servit Omphale, reine de Lydie, et veuve de Tmolus. Les écrivains postérieurs représentent Hercule menant une vie efféminée près d'Omphale; il filait de la laine, dit-on, et quelquefois se revêtait d'habits de femme, tandis qu'Omphale portait sa peau de lion; suivant d'autres récits, il accomplit pendant ce temps plusieurs grands exploits. Il entreprit une expédition en Colchide, qui le mit en rapport avec les Argonautes. Il prit part à la chasse de Calydon, et rencontra Thésée de retour de Trézène à l'isthme de Corinthe. Quand le temps de sa servitude fut écoulé, il fit voile vers Troie, prit la ville, et tua le roi Laomédon. Ce fut vers ce temps que les dieux le mandèrent pour combattre les Géants (voy. *Gigantes*). Peu après son retour à Argos il marcha contre Augias, comme il a été dit plus haut. Puis il attaqua Pylos, qu'il prit, et tua toute la famille de Nélée, à l'exception de Nestor. Il alla ensuite à Calydon, où il obtint pour femme Déjanire, fille d'Œneus, après avoir combattu pour elle contre Acheloüs (voy. *Dejanira*, *Acheloüs*). Trois ans après son mariage avec Déjanire, il tua par accident le jeune Eunomus, dans un festin chez Œneus. Suivant la loi, il partit pour l'exil, emmenant avec lui sa femme Déjanire; en route ils arrivèrent au fleuve Évenus, que le centaure Nessus faisait traverser aux voyageurs pour une faible somme d'argent. Hercule gagna lui-même l'autre rive, mais laissa à Nessus le soin de porter Déjanire. Nessus essaya de la violer; Hercule entendit ses cris, et lança une flèche dans le cœur de Nessus. Le centaure mourant engagea Déjanire à garder son sang, comme un sûr

moyen de conserver l'amour de son mari. Ensuite il s'établit à Trachis, d'où il marcha contre Eurytus d'Œchalie. Il prit Œchalie, tua Eurytus et ses fils, et emmena sa fille Iole prisonnière. A son retour il débarqua à Cenæum, promontoire d'Eubée, éleva un autel à Zeus, et envoya son compagnon Lichas à Trachis, pour lui chercher un vêtement blanc dont il voulait se revêtir pendant le sacrifice. Déjanire, craignant qu'Iole ne la supplantât dans l'amour de son époux, trempa le vêtement blanc dans le sang de Nessus. Ce sang avait été empoisonné par la flèche dont Hercule avait tué Nessus ; et, en conséquence, aussitôt que le vêtement eut touché le corps d'Hercule, le poison pénétra dans tous ses membres, et lui causa les plus atroces souffrances. Il saisit Lichas par les pieds et le lança dans la mer ; il se dépouilla du vêtement, mais il s'arracha des lambeaux de chair. Dans cet état il fut ramené à Trachis ; Déjanire, voyant ce qu'elle avait fait involontairement, se pendit; Hercule ordonna à Hyllus, son fils aîné par Déjanire, d'épouser Iole aussitôt qu'il arriverait à l'âge viril; puis il monta sur le mont Œta, éleva une pile de bois sur laquelle il se plaça, et ordonna qu'on y mît le feu. Quand le bûcher fut en feu, un nuage descendit du ciel, et au milieu des éclats du tonnerre, l'enleva dans l'Olympe, où il reçut l'immortalité, se réconcilia avec Héra et épousa sa fille Hébé. Il fut plus tard adoré en Grèce à la fois comme dieu et comme héros : son culte, pourtant, s'étendit plus chez les Doriens que chez les autres races grecques. Les sacrifices qu'on lui offrait consistaient surtout en taureaux, sangliers et agneaux. Les ouvrages d'art qui représentent Hercule sont extrêmement nombreux; mais qu'on le représente enfant, jeune homme, héros, ou immortel habitant de l'Olympe, son caractère est toujours celui de la force et de l'énergie héroïque. La plus belle image du héros qui soit parvenue jusqu'à nous est celle que l'on appelle l'Hercule Farnèse. Le héros est au repos, appuyé sur son bras droit et la tête penchée sur sa main gauche; cette œuvre est un admirable mélange de douceur et de force. Le culte d'Hercule à Rome et en Italie se rattache, d'après les écrivains romains, à l'expédition du héros pour chercher les bœufs de Géryon. Ils disaient qu'Hercule à son retour visita l'Italie, où il abolit les sacrifices humains chez les Sabins, établit le culte du feu, et tua le brigand Cacus, qui lui avait dérobé ses bœufs (voy. *Cacus*). Les aborigènes et surtout Évandre honoraient Hercule d'un culte divin ; et Hercule, en retour, leur apprit la manière dont il devait être adoré et confia le soin de son culte à deux familles distinguées les *Potitii* et les *Pinarii* (voy. *Pinaria gens*). A Rome, Hercule se rattachait aux muses, de là son nom de ***Musagetes***, et on le représentait avec une lyre, ce qui n'eut jamais lieu en Grèce. Les Grecs et les Romains donnent aussi le nom d'Hercule à des héros distingués par leur force corporelle parmi les autres nations de l'ancien monde. Ainsi il est fait mention des Hercules égyptien, indien, et phénicien.

Hercŭles (**-is** et **-i**), fils d'Alexandre le Grand par Barsine, veuve de Memnon de Rhodes ; il fut mis à mort par Polysperchon, 310 av. J.-C.

Herculis Columnæ (voy. *Abyla*, *Calpe*).

Herculis Monœci Portus. Voy. *Monœchus*.

Herculis Portus. Voy. *Cosa*.

Herculis Promontorium (cap Spartivento), point le plus méridional de l'Italie dans le Bruttium.

Hercĭnia Silva (**æ**), longue chaîne de montagnes en Germanie, couverte de forêts, décrite par César comme ayant dix jours de marche en largeur et plus de soixante jours de marche en longueur, s'étendait à l'E. depuis les territoires des Helvètes, des Némètes et des Rauraques, parallèlement au Danube, jusqu'à la frontière des Daces. Sous ce nom général César semble avoir compris toutes les montagnes et les forêts au S. et au centre de la Germanie. Le nom est encore conservé dans le moderne Harz ou Erz.

Herdŏnia (**-æ**), ville d'Apulie, détruite par Hannibal.

Herillus (**-i**) de Carthage, philosophe stoïcien, disciple de Zénon de Citium.

Hermæum (**-i**), ou en latin MERCU-

HII PROMONTORIUM (cap Bon), point extrême N.-E. du territoire carthaginois en face de Lilybée, et le plus rapproché de la Sicile.

Hermăgŏras (-æ). 1) de Temnos, rhéteur grec distingué du temps de Cicéron, appartenait à l'école d'éloquence rhodienne. — 2) rhéteur grec qui enseignait la rhétorique à Rome du temps d'Auguste.

Hermăphrŏdītus (-i), fils d'Hermès et d'Aphrodité (Vénus), et par conséquent arrière-petits-fils d'Atlas : d'où son nom d'Atlantiades ou Atlantius. Il avait hérité de la beauté de ses parents, et excita l'amour de la Nymphe de la fontaine de Salmacis, près d'Halicarnasse. Elle tenta en vain de gagner son affection ; et comme il se baignait un jour dans la fontaine, elle l'embrassa et demanda aux dieux d'être unie à lui pour toujours ; les dieux exaucèrent sa demande, et les corps du jeune homme et de la nymphe furent unis ensemble, mais gardèrent les caractères de l'un et de l'autre sexe.

Hermes (-æ), appelé **Mercurius** (-i) par les Romains. Le grec Hermès était fils de Zeus (Jupiter) et de Maia, fille d'Atlas, et était né dans une caverne du mont Cyllène en Arcadie, d'où son nom d'*Atlantiades* ou *Cyllenius*. Peu d'heures après sa naissance il montra son penchant naturel : il s'échappa de son berceau, alla en Piérie, et enleva quelques-uns des bœufs d'Apollon, qu'il emmena à Pylos. Puis il revint à Cyllène, et trouvant une tortue à l'entrée de la caverne où il était né, il plaça des cordes dans son écaille, et inventa ainsi la lyre, dont il joua aussitôt. Apollon, par sa puissance prophétique, avait pendant ce temps découvert le voleur ; il alla à Cyllène pour accuser Hermès ; sa mère, Maia, montra au dieu l'enfant dans son berceau ; mais Apollon le conduisit devant Zeus, qui le força de rendre les bœufs. Quand Apollon entendit les sons de la lyre, il fut si charmé qu'il permit à Hermès de conserver les bœufs et devint son ami. Zeus fit d'Hermès son héraut, et il fut employé par les dieux et surtout par Zeus dans une foule d'occasions, qui sont racontées dans l'histoire ancienne. Ainsi il conduisit Priam à Achille pour réclamer le corps d'Hector ; il attacha Ixion à sa roue. Il conduisit Héra (Junon), Aphrodité (Vénus) et Athéna (Minerve) à Pâris ; il tira Bacchus des flammes après sa naissance ; il vendit Hercule à Omphale, et reçut de Zeus l'ordre d'enlever Io, qui était changée en vache, et gardée par Argus, qu'il tua (voy. *Argus*). Il était aussi employé par les dieux pour conduire les ombres des morts du monde supé-



Hermès (Mercure) présentant une âme à Hadès (Pluton) et à Perséphoné (Proserpine).
(Pictur. Ant. Sepolchr. Nasonum, pl. 8.)

rieur dans le monde souterrain. Comme héraut des dieux, il est le dieu de l'éloquence, puisque les hérauts sont les orateurs publics dans les assemblées et dans d'autres occasions. Il était aussi le dieu de la prudence et de la ruse, soit en paroles et en actions, soit même par fraude, parjure et larcin. Doué de finesse et de sagacité, il était regardé comme l'auteur de nombreuses inventions, telles que la lyre et la syrinx, l'alphabet, les nombres, la musique, l'astronomie, l'art de combattre, la gymnastique, la culture de l'olivier, les poids et mesures et bien d'autres choses. Il était regardé comme le dieu des routes, qui protégeait les voyageurs ; ses statues, nommées Hermæ, s'élevaient en grand nombre sur les routes et aux portes des villes et des maisons. Il était aussi le dieu du commerce et des chances heureuses, et présidait comme tel au jeu de dés. On croyait qu'il avait inventé les sacrifices, et on en avait fait le protecteur des animaux à sacrifier. Il

était pour cette raison particulièrement adoré des bergers, et on le mentionne avec Pan et les Nymphes. Hermès était aussi le patron de tous les jeux gymnastiques des Grecs. Tous les gymnases étaient sous sa protection. Les artistes grecs tiraient du gymnase leur idéal du dieu, et le représentaient comme un jeune homme dont les membres étaient harmonieusement développés par les exercices gymnastiques. Le plus ancien séjour du culte d'Hermès est l'Arcadie, où il était né; de là son culte fut porté à Athènes, et se répandit enfin dans toute la Grèce. Les fêtes célébrées en son honneur étaient appelées *Hermæa*. Parmi les objets qui lui étaient consacrés étaient le palmier, la tortue, le nombre quatre et plusieurs espèces de poissons. Les sacrifices qu'on lui offrait se composaient d'encens, de miel, de gâteaux, de porcs, et surtout d'agneaux et de jeunes chèvres. Les principaux attributs d'Hermès sont : 1° Un chapeau de voyageur avec de larges bords, qui plus tard fut orné de



Hermès faisant une lyre.
(Osterley, Denkm. der alt. Kunst, vol. 2, tav. 29.)

deux petites ailes. 2° Le bâton qu'il portait comme héraut et qu'il avait reçu d'Apol-



Hermès.
(Mus. Borb. t. 6, tav. 2.)

lon. Plus tard, dans les œuvres d'art, les rubans blancs qui entouraient le bâton du héraut furent changés en deux serpents. 3° Ses sandales portaient le dieu, sur terre et sur mer, avec la rapidité du vent, et il avait des ailes aux chevilles, d'où son nom d'*Alipes*. On parlera séparément du Mercure romain.



Hermès.
(Pitture e Bronzi d'Ercolano, vol. 4, tav. 31.

Hermĭnius (-i) **Mons** (Sierra de la Estrella), principale montagne de Lusitanie, au S. du Durius.

Hermĭŏnē (-es), 1) fille de Ménélas et d'Hélène. Elle avait été promise en mariage à Oreste avant la guerre de Troie; mais Ménélas après son retour la maria à Néoptolème (Pyrrhus). Après la mort de celui-ci (voy. *Neoptolème*), Hermione épousa Oreste, et en eut un fils, Tisamène. — 2) ville d'Argolide, d'abord indépendante d'Argos, était située sur un promontoire sur la côte E. et sur une baie qui tirait son nom de celui de la ville (Hermionicus sinus). Elle était primitivement habitée par les Dryopes.

Hermiones. Voy. *Germania*.

Hermŏcrătes, un des généraux syracusains, à l'époque où les Athéniens assiégèrent Syracuse (414 av. J.-C.). Il fut banni par les Syracusains, 410, et, ayant tenté de se rétablir par la force des armes, il fut tué, en 407.

Hermŏgĕnes, célèbre rhéteur grec, né à Tarse, vivait sous le règne de Marc-Aurèle (160-180). Plusieurs de ses ouvrages existent encore.

Hermŏgĕnes, M. Tigellius (-i), détracteur d'Horace, qui l'appelle pour-

tant *optimus cantor et modulator*. (Hor. *Fat.*, 1, 3, 129.)

Hermŏlāus (-i), jeune Macédonien, page d'Alexandre le Grand, forma une conspiration contre la vie du roi (327 av. J.-C.); mais le complot fut découvert, et Hermolaüs et ses complices furent lapidés par les Macédoniens.

Hermŏpŏlis (-is), c.-à-d. ville d'Hermès (Mercure). 1) Parva, ville de la basse Égypte, située sur le canal qui unissait la branche Canopique du Nil au lac Mareotis. — 2) Magna, ancienne ville de la moyenne Égypte, située sur la rive O. du Nil, un peu au-dessous des confins de la haute Égypte.

Hermundūri (-ōrum), une des plus puissantes nations de la Germanie, appartenait à la race suève, et habitait entre le Meiu et le Danube.

Hermus (-i), rivière considérable d'Asie Mineure, prend sa source au mont Dindymène, et, après avoir traversé la plaine de Sardes, se jette dans le golfe de Smyrne, entre Smyrne et Phocée : elle servait de limite entre l'Éolide et l'Ionie.

Hernĭci (-ōrum), peuple du Latium appartenant à la race sabine, habitait les montagnes de l'Apennin entre le lac Fucin et la rivière Trerus, et était borné au N. par les Marses et les Éques, et au S. par les Volsques : sa principale ville était Anagnia; c'était un peuple brave et belliqueux, qui résista longtemps et énergiquement aux Romains. Les Romains firent une ligue avec eux sur le pied d'égalité sous le troisième consulat de Spurius Cassius (486 av. J.-C.). Ils furent enfin soumis par les Romains en 806.

Hēro. (Voy. *Leander*.)

Hērō (-ōs), célèbre mathématicien, né à Alexandrie, vivait sous les règnes de Ptolémée Philadelphe et de Ptolémée Évergète (285-222 av. J.-C.). Il est célèbre par ses inventions mécaniques. Plusieurs de ses ouvrages existent encore.

Hērōdēs (-is), Hérode. 1) Hérode, surnommé le Grand, roi des Juifs, était fils d'Antipater. Il reçut le royaume de Judée d'Antoine et d'Octave (40 av. J.-C.). Il avait un caractère jaloux et emporté. Il mit à mort sa femme, Mariamne, qu'il soupçonnait à tort d'adultère, et dont il était vivement épris. Plus tard il fit aussi mourir les deux fils qu'il avait eus d'elle, Alexandre et Aristobule. Son gouvernement, bien que cruel et tyrannique, fut énergique; dans la dernière année de son règne Jésus-Christ, naquit; et il faut que ce soit sur son lit de mort qu'il ait ordonné le massacre des enfants de Bethléem. Il mourut dans la trente-septième année de son règne et la soixante-dixième de son âge. — 2) Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand, et de Malthacé, Samaritaine, obtint la tétrarchie de Galilée et de Pérée, à la mort de son père, tandis que le royaume de Judée fut dévolu à son frère aîné, Archélaüs. Il épousa Hérodias, femme d'Hérode-Philippe, qui avait, malgré la loi juive, divorcé avec son premier mari. Il fut privé de ses États par Caligula, et envoyé en exil à Lyon (39 ap. J.-C.). Ce fut cet Hérode Antipas qui emprisonna et mit à mort saint Jean-Baptiste, coupable de lui avoir reproché son union illégale avec Hérodias; ce fut aussi devant lui que le Christ fut envoyé par Ponce-Pilate à Jérusalem, comme appartenant à sa juridiction, puisqu'on le supposait d'origine galiléenne. — 3) Hérode Agrippa. (Voy. *Agrippa*.) — 4) Hérode Atticus, rhéteur. (Voy. *Atticus*.)

Hērōdĭānus (-i), Hérodien, auteur d'une histoire qui existe encore, en langue grecque, de l'empire romain, en huit livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'au commencement du règne de Gordien III (180-238).

Hērŏdŏtus (-i), historien grec et père de l'histoire, né à Halicarnasse, colonie dorienne en Carie, en 484 av. J.-C. Il appartenait à une noble famille d'Halicarnasse. Il était fils de Lyxès et de Dryo, et le poëte épique Panyasis était son parent. Hérodote quitta jeune encore sa ville natale pour échapper à la tyrannie de Lygdamis, tyran d'Halicarnasse, qui fit périr Panyasis. Il résida probablement quelque temps à Samos, et y apprit le dialecte ionien; mais il employa plusieurs années à de grands voyages en Europe, en Asie et en Afrique. Plus tard il revint à Halicarnasse, et prit part à l'expulsion de Lygdamis. Puis il alla s'établir à Thurii, colonie athénienne

d'Italie, où il mourut. On ne peut déterminer avec certitude s'il accompagna les premiers colons à Thurii en 443, ou s'il les suivit quelques années après. On dispute aussi sur la question de savoir où Hérodote écrivit son histoire. Lucien rapporte qu'Hérodote lut son ouvrage aux Grecs assemblés à Olympie, qui le reçurent avec de tels applaudissements qu'on donna les noms des neuf muses aux neuf livres de son histoire. Le même écrivain ajoute que le jeune Thucydide assistait à cette lecture et fut touché jusqu'aux larmes; mais cette célèbre anecdote, qui ne repose que sur l'autorité de Lucien, doit être rejetée pour plusieurs raisons. Il n'y a pas non plus de preuve suffisante qu'Hérodote ait lu son histoire aux Panathénées d'Athènes en 446 ou 445 et qu'il ait reçu des Athéniens dix talents de récompense : il est probable qu'il écrivit à Thurii, dejà avancé en âge, puisqu'il semble avoir réuni des matériaux pendant une grande partie de sa vie. C'est probablement dans ce but qu'il entreprit ses grands voyages en Grèce et à l'étranger, et son ouvrage renferme presqu'à chaque page les résultats de ses observations et de ses recherches personnelles; il y avait à peine une ville de quelque importance en Grèce et sur les côtes d'Asie Mineure qu'il ne connût parfaitement. Au N. de l'Europe il visita la Thrace et les tribus scythiques de la mer Noire. En Asie, il parcourut l'Asie Mineure et la Syrie, et visita Babylone, Ecbatane, et Suse. Il passa quelque temps en Égypte, et alla jusqu'à Éléphantine au S. Le sujet de son histoire est la lutte entre les Grecs et les Perses; il retrace les causes d'inimitié entre l'Europe et l'Asie dans les temps mythiques; il passe rapidement sur la période mythique pour venir à Crésus, roi de Lydie, connu pour avoir commis des actes d'hostilité contre les Grecs. La conquête de la Lydie par les Perses sous Cyrus l'amène ensuite à raconter les commencements de la monarchie perse, et la soumission de l'Asie Mineure et de Babylone. Il donne encore des détails plus ou moins minutieux sur les nations mentionnées dans le cours de ce récit. L'histoire de Cambyse et de son expédition en Égypte l'amène à entrer dans des détails sur l'histoire d'Égypte; l'expédition de Darius contre les Scythes l'amène à parler de la Scythie et du N. de l'Europe. En même temps la révolte des Ioniens éclate, et amène le dénoûment de la lutte entre la Perse et la Grèce. Le récit de cette insurrection est suivi de l'histoire de l'invasion de la Grèce par les Perses, et l'histoire de la guerre médique suit son cours jusqu'à la prise de Sestos par les Grecs, en 478, événement auquel se termine l'ouvrage. Pour juger exactement la valeur historique de l'œuvre d'Hérodote, il faut distinguer les parties où il parle d'après ses propres observations, de celles où il ne fait que répéter ce qu'il a appris des prêtres et d'autres. Dans ce dernier cas il fut sans aucun doute souvent trompé; mais chaque fois qu'il parle d'après ses observations personnelles il est un modèle de véracité et d'exactitude. Plus les contrées qu'il décrit ont été explorées par les voyageurs modernes, et plus son autorité a été fermement établie. Il écrivit en dialecte ionien, mêlé d'expressions épiques ou poétiques, et parfois même de formes attiques et doriennes. Les grandes qualités de son style sont le coloris antique et épique, la clarté transparente et la vivacité du récit.

Hērŏpŏlis (**-is**), ou **Hero** (**-us**), ville de la Basse-Égypte, située sur la limite du désert, à l'E. du Delta, sur le canal qui joint le Nil à la pointe O. de la mer Rouge, qui prit delà le nom de golfe Héroopolite.

Hērostrătus (**-i**), Éphésien, qui mit le feu au temple d'Artémis à Éphèse, la nuit où Alexandre le Grand naquit, (356 av. J.-C.) pour immortaliser son nom.

Herse (**-es**), fille de Cécrops et sœur d'Agraulos, aimée d'Hermès (voy. *Agraulos.*)

Hersĭlĭa (**æ**), femme de Romulus, adorée après sa mort sous le nom de Hora ou Horta.

Hĕrŭli ou **Eruli** (**-ōrum**), puissant peuple germain, qui venait primitivement, dit-on, de Scandinavie, attaqua l'empire romain sur son déclin : sous le commandement d'Odoacre, qui était, dit-

on, Hercule, ils détruisirent l'empire d'Occident (4-6).

Hēsĭŏdŭs (-**i**), un des plus anciens poëte grecs, mentionné fréquemment avec Homère. De même qu'Homère représente l'école ionienne de poésie en Asie Mineure, de même Hésiode représente l'école béotienne. Les seuls points de ressemblance qui existent entre les deux écoles sont la versification et le dialecte. — A d'autres égards elles diffèrent entièrement. L'école homérique prend pour sujet l'activité sans trève de l'âge héroïque, tandis que l'école hésiodique tourne son attention vers les paisibles occupations de la vie ordinaire, l'origine du monde, les dieux et les héros. Hésiode vivait environ un siècle après Homère, vers 735 av. J. C. Nous savons par son poëme des *Travaux et des Jours* qu'il était né au village d'Ascra, en Béotie, où son père avait émigré de la ville éolienne de Cymé, en Asie Mineure. Après la mort de son père, il eut une discussion avec son frère Parsès au sujet de son petit patrimoine, et on décida en faveur de son frère. Alors il se retira à Orchomène, où il passa le reste de sa vie. C'est là tout ce qu'on sait avec certitude de la vie d'Hésiode. Beaucoup de détails racontés sur son compte se rapportent à son école de poésie, et non à sa personne. C'est ainsi qu'il faut considérer la tradition d'après laquelle Hésiode soutint une lutte poétique contre Homère, qui eut lieu, dit-on, soit à Chalcis, soit à Aulis. Les deux principaux ouvrages d'Hésiode qui sont parvenus jusqu'à nous sont : *Les Travaux et les Jours*, contenant des préceptes moraux, politiques et économiques, et une *Théogonie*, qui donne le récit de l'origine du monde et de la naissance des dieux.

Hēsĭŏnē (-**es**), fille de Laomédon, roi de Troie, fut enchaînée par son père à un rocher pour être dévorée par un monstre marin, afin d'apaiser ainsi la colère d'Apollon et de Poséidon : Hercule promit de la sauver, si Laomédon voulait lui donner les chevaux qu'il avait reçus de Zeus après l'enlèvement de Ganymède. Hercule tua le monstre, mais Laomédon refusa de tenir sa promesse. Alors Hercule prit Troie, tua Laomédon, et donna Hésione à son ami et compagnon Télamon, dont elle eut pour fils Teucer. Son frère Priam envoya Anténor la réclamer, et le refus des Grecs est cité comme une des causes de la guerre de Troie.

Hespĕrĭa (-**æ**), terre occidentale (de Ἕσπερος, Vesper), nom donné par les poëtes grecs à l'Italie, parce qu'elle est située à l'O de la Grèce. A leur imitation, les poëtes romains donnaient le nom d'Hespérie à l'Espagne, qu'ils appelaient quelquefois *Ultima Hesperia*, pour la distinguer de l'Italie, qu'ils appelaient parfois *Hesperia magna*.

Hespĕrĭdes (-**um**), célèbres gardiennes des pommes d'or que Gé (la Terre) donna à Héra, lors de son mariage avec Zeus. Suivant quelques-uns, elles étaient filles d'Atlas et d'Hespéris (d'où leurs noms d'Atlantides ou d'Hespérides) ; mais d'autres racontent autrement leur origine. Quelques traditions mentionnaient trois Hespérides : Æglé, Arethusa, et Hesperia ; d'autres quatre : Æglé, Crytheia, Hestia et Arethusa ; d'autres encore sept. Dans les plus anciennes légendes elles sont représentées comme vivant sur le fleuve Océan, à l'extrême occident ; mais elles furent ensuite placées près du mont Atlas, ou dans d'autres parties de la Libye ; elles étaient aidées pour garder les pommes d'or par le dragon Ladon : s'emparer de ces pommes fut un des travaux d'Hercule (voy. *Hercules*).

Hesperidum Insulæ (voy. *Hesperium*).

Hesperis (voy. *Berenice*).

Hespĕrĭum (-**i**), (cap Verde ou cap Roxo), pointe de terre sur la côte O. d'Afrique, était un des points les plus éloignés le long de cette côte que connussent les anciens ; à un jour de là était le groupe d'îles nommées *Hesperidum Insulæ*, confondues à tort par quelques auteurs avec les îles Fortunées : ce sont ou les îles du cap Vert, ou plus probablement les îles Bissagos, à l'embouchure du Rio-Grande.

Hespĕrus (-**i**), étoile du soir, fils d'Astræus et d'Eos (Aurora), de Céphale et d'Eos ou d'Atlas : on le regardait aussi comme le même que l'étoile du matin. Voy. *Lucifer*.

Hestĭa (-æ), appelée Vesta (-æ) par les Romains, déesse du foyer, ou plutôt du feu brûlant sur le foyer, était une des douze grandes divinités des Grecs ; elle était fille de Cronos (Saturne) et de Rhéa, et, suivant une tradition commune, elle était l'aînée des enfants de Rhéa, et par conséquent la première des enfants avalés par Cronos. Quand Apollon et Poséidon (Neptune) demandèrent sa main, elle jura par la tête de Jupiter de rester toujours vierge. Comme le foyer était considéré comme le centre de la vie domestique, Hestia était la déesse de la vie domestique, et, comme telle, on croyait qu'elle habitait la partie intérieure de chaque maison. Comme déesse du feu sacré de l'autel, Hestia avait une part dans les sacrifices offerts à tous les dieux : on lui offrait la première part de chaque sacrifice : on faisait des serments solennels par la déesse du foyer ; et le foyer lui-même était l'asile sacré où les suppliants imploraient la protection des habitants de la maison. Une ville ou une cité n'est qu'une famille plus étendue ; aussi chacune avait aussi son foyer sacré. Le foyer public était d'ordinaire placé dans le Prytanée de la ville, et la déesse y avait un sanctuaire spécial ; là, comme au foyer privé, Hestia protégeait les suppliants. Au départ d'une colonie, les émigrants emportaient de la métropole le feu qui devait brûler au foyer de leur nouvelle patrie. Voy. *Vesta*.



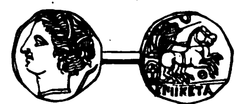
(Hestia (Vesta).
(Tiré d'une statue antique.)

Hestĭæōtis (-is). 1). Partie N.-O. de la Thessalie (voy. *Thessalia*). — 2) ou Histiæa, district de l'Eubée (voy. *Eubœa*).

Hetricŭlum (-i), ville des Bruttiens.

Hibernia (-æ), nommée aussi Ierne, Iverna, ou Juverna (-æ), île d'Irlande, semble tirer son nom des habitants de sa côte S. nommés Juverni. Mais son nom primitif était probablement *Bergion* ou *Vergion* ; elle est mentionnée par César. Les Romains ne tentèrent jamais de conquérir l'île, bien qu'ils eussent quelques notions sur elle, par les relations de commerce qui existaient entre l'Hibernie et la Bretagne.

Hīcĕtas (-æ), Ἱκέτας 1) tyran de syracuse, contemporain de Denys le jeune et de Timoléon. Il fut d'abord l'ami de Dion. Après la mort de celui-ci (353 av. J.-C.), sa femme, Arété, et sa sœur, Aristomaché, se mirent sous la protection d'Icétas ; mais il n'en fut pas moins complice de leur mort. Quelques années plus tard, il devint tyran de Léontini. Il fit la guerre à Denys le jeune, le défit, et il s'était emparé de toute la ville, à l'exception de la citadelle, lorsque arriva Timoléon (344), qui le vainquit et le fit mettre à mort (339 ou 338). — 2) tyran de Syracuse, durant l'intervalle du règne d'Agathoclès et de celui de Pyrrhus. Il défit Phintias, tyran d'Agrigente, et fut lui-même battu par les Carthaginois. Après un règne de neuf ans (288-279), il fut chassé de Syracuse.



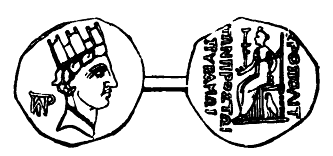
Hicetas.

Hĭempsăl (-ălis), 1) fils de Micipsa, roi de Numidie, et petit-fils de Masinissa, assassiné par Jugurtha, peu après la mort de Micipsa (118 av. J.-C.). — 2) roi de Numidie, petit-fils ou arrière-petit-fils de Masinissa, et père de Juba, reçut probablement la souveraineté d'une partie de la Numidie après la guerre de Jugurtha. Il fut chassé de son royaume par Cn. Domitius Ænobarbus, chef du parti de Marius, en Afrique, mais fut

rétabli par Pompée, en 81. Hiempsal écrivit quelques ouvrages en langue punique, qui sont cités par Salluste.

Hĭĕrāpŏlis (-is), 1) ville de la Grande Phrygie, près du Méandre, fut une des premières églises chrétiennes, et est mentionnée dans l'épître de Saint-Paul aux Colossiens. — 2) autrefois Bambyce, ville du N.-E. de la Syrie, célèbre par le culte d'Astarté. — 3) Ville de Cilicie, connue seulement par des médailles, qui nous apprennent pourtant qu'elle était située sur la rivière Pyramus (Ἱεροπολιτῶν τῶν πρὸς τῷ Πυράμῳ). Le nom de cette ville s'écrit toujours Hieropolis.


Hierapolis en Phrygie.


Hieropolis en Cilicie.

Hierapytna (Ἱεράπυτνα. Strab.; Plin. 14,20; Ἱερὰ Πύτνα, Ptol.; Ἱεράπυδνα, Dion. Cass. 36, 8; Hierocl; Ἱεράπύδνα, Stadiasm.; *Hiera*, Tab. Peut.), v. de Crète, située, selon Strab., dans la partie la plus étroite de l'île, en face de Minoa. C'était une v. de la plus haute antiquité, et sa fondation est attribuée aux Corybantes. Elle porta successivement les noms de *Cyrba*, *Pytna*, *Camirus et Hierapytna*, (Strab.; Styh. B.). On a deux monnaies (autonome et impériale) appartenant à Hierapytna; le symbole dans la première est généralement un palmier. (Eckhel, II, p. 313.)


Hierapytna.

Hĭĕron (-ōnis). 1) tyran de Syracuse (478-467 av. J.-C.), frère de Gélon, auquel il succéda. Il remporta une grande victoire sur la flotte étrusque près de Cumes, en 474. Il protégea les lettres. Les poëtes Eschyle, Pindare et Simonide s'établirent à sa cour. — 2) roi de Syracuse (270-216 av. J.-C.), noble Syracusain descendant du grand Gélon, fut élu librement roi par ses concitoyens après la défaite des Mamertins (270 av. J.-C.). Il se mit du côté des Carthaginois au commencement de la première guerre punique (264 av. J.-C.); mais l'année suivante il conclut la paix avec les Romains, et depuis lors jusqu'à sa mort, pendant près d'un demi-siècle, il resta l'ami et l'allié des Romains. Il mourut en 216, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il eut pour successeur son petit-fils, Hiéronyme.

Hĭĕrōnўmus (-i), 1) de Cardia, accompagna Alexandre le Grand en Asie, et après la mort de ce roi (323), il servit sous son concitoyen Eumène. Il combattit ensuite sous Antigone, sous son fils Démétrius et son petit-fils Antigone Gonatas. Il survécut à Pyrrhus, et mourut à l'âge avancé de cent quatre ans. Hiéronyme écrivit une histoire des événements accomplis depuis la mort d'Alexandre jusqu'à celle de Pyrrhus; elle est perdue. — 2) roi de Syracuse, succéda à son aïeul Hiéron II, en 216, à l'âge de quinze ans, et fut assassiné après un court règne


Hieronymus,
roi de Syracuse, av. J.-C. 216.

de treize mois. — 3) de Rhodes, philosophe péripatéticien, disciple d'Aristote.

Hierosolyma. Voy. *Jérusalem.*

Hillerlones. Voy. *Germania.*

Hīmĕra (-æ). 1) (*Fiume Salvo*), une des principales rivières du S. de la Sicile, fut quelque temps la frontière des Carthaginois et des Syracusains; elle reçoit près d'Enna l'eau d'une source salée, et est salée jusqu'à son embouchure. — 2) petite rivière du N. de la Sicile, se jette dans la mer entre les villes d'Himère et de Thermæ. — 3) célèbre ville grecque de la côte N. de la Sicile, à l'O. de l'embouchure de la rivière Himera, (n° 2); fondée par les Chalcidiens de Zanclé en 648 av. J.-C., elle reçut ensuite des habitants doriens, en sorte que les habitants parlaient un dialecte mélangé partie ionien (chalcidien) et partie dorien. En 409 av. J.-C. elle fut prise par les Carthaginois et complétement rasée. Elle ne fut jamais rebâtie; mais sur la rive opposée de la rivière Himera, les Carthaginois fondèrent une nouvelle ville, qui fut nommée Thermæ, d'une source chaude d'eaux minérales, située dans le voisinage. Le poëte Stésichore était né à l'ancienne Himère, et le tyran Agathocle à Thermæ.



Himera en Sicile.

Hipparchus (i), 1) fils de Pisistrate (voy. *Pisistratidæ*). — 2) célèbre astronome grec, né à Nicée en Bithynie, florissait en 160-145 av. J.-C., et résida à Rhodes et à Alexandrie; son catalogue des étoiles a été conservé par Ptolémée.

Hippĭas (-æ) 1), fils de Pisistrate. — 2) célèbre sophiste, né à Élis et contemporain de Socrate.

Hippo (-ōnis). 1) H. Regius, ville sur la côte de Numidie, jadis résidence royale, et célèbre plus tard par l'épiscopat de saint Augustin. — 2) H. Diarrhytus ou Zarytus, ville sur la côte N. du territoire carthaginois à l'O. d'Utique. — 3) ville des Carpetani dans l'Espagne Tarraconnaise, au S. de Tolède.

Hippŏcŏon (-ontis), fils d'Œbalus et de Batea. Après la mort de son père, il chassa son frère Tyndarée, pour s'assurer le royaume. Mais Hercule rétablit Tyndarée, et tua Hippocoon et ses fils.

Hippocrătes (-is), le plus célèbre médecin de l'antiquité, né dans l'île de Cos, vers 460 av. J.-C. Il écrivit sur son art, l'enseigna, et le pratiqua dans sa patrie, parcourut diverses parties de la Grèce continentale, et mourut à Larisse en Thessalie, vers 357, à l'âge de cent quatre ans. Il eut deux fils, Thessalus et Dracon, et un beau-fils, Polybe, qui suivirent tous la même profession. Les écrits qui nous sont parvenus sous le nom d'Hippocrate ont été composés par divers auteurs, et diffèrent entre eux de mérite.

Hippocrēnē (-es), c.-à-d. Fontaine du Cheval, était une fontaine du mont Hélicon, en Béotie, consacrée aux Muses, et avait jailli, disait-on, par un coup de pied de Pégase.

Hippŏdămīa (-æ), 1) fille d'Œnomaüs roi de Pise, en Élide (voy. *OEnomaüs et Pelops*). — 2) femme de Pirithoüs, aux noces de laquelle eut lieu le fameux combat des Centaures et des Lapithes (voy. *Pirithoüs*).

Hippŏlўte (-es), 1) fille d'Arès et d'Otrera, fut reine des Amazones, et sœur d'Antiope et de Mélanippe. Elle portait une ceinture que lui avait donnée son père, et quand Hercule vint s'emparer de cette ceinture, il la tua. Suivant une autre tradition, Hippolyte, avec une armée d'Amazones, marcha contre l'Attique pour se venger sur Thésée de l'enlèvement d'Antiope; mais, vaincue par Thésée, elle s'enfuit à Mégare, où elle mourut de douleur; dans quelques récits, c'est Hippolyte et non Antiope qui fut la femme de Thésée. — 2) ou Astydamia, femme d'Acaste, devint amoureuse de Pélée (voy. *Acastus*).

Hippŏlўtus (-i), fils de Thesée par Hippolyte, reine des Amazones, ou par sa sœur Antiope; Thésée épousa ensuite Phèdre, qui devint amoureuse d'Hippolyte; mais celui-ci ayant dédaigné son amour, elle l'accusa près de son père d'avoir attenté à son honneur : Thesée maudit son

fils, et fit des vœux pour sa mort. En conséquence, comme Hippolyte conduisait son char le long du rivage, Poséidon fit sortir un taureau du sein des eaux; les chevaux s'effrayèrent, renversèrent le char, et traînèrent Hippolyte sur le sol jusqu'à ce qu'il fût mort. Thésée apprit ensuite l'innocence de son fils, et Phèdre, dans son désespoir, se tua. Artémis (Diane) engagea Esculape à rendre la vie à Hippolyte, et, suivant les traditions italiennes, Diane, ayant changé son nom en celui de Virbius, le mit sous la protection de la nymphe Égérie, dans le bois d'Aricie, dans le Latium, où il fut honoré d'un culte divin. Horace suit la tradition la plus ancienne, et dit que Diane ne put rendre la vie à Hippolyte.

Hippŏmĕnes (-is), 1) fils de Mégarée et arrière-petit-fils de Poséidon (Neptune), vainquit Atalante à la course (voy. *Atalanta* n° 2). — 2), descendant de Codrus, quatrième et dernier archonte décennal. Indignés de la punition barbare qu'il infligea à sa fille, les nobles Athéniens le déposèrent.

Hippōnax (-actis) d'Éphèse, poëte iambique grec, florissait en 546-520 av. J.-C. Il était célèbre par l'amertume de ses satires.

Hipponicus. (Voy. *Callias*.)

Hipponium. (Voy. *Vibo*.)

Hippŏnŏus. (Voy. *Bellerophon*.)

Hippŏtădes (-æ), fils d'Hippotès, c.-à-d. Æolus. De là les îles Éoliennes sont aussi nommées *Hippotadæ regnum*.

Hippŏthŏus (-i), fils de Cercyon, et père d'Æpytus, roi d'Arcadie.

Hirpīni (-ōrum), peuple samnite, habitant le S. du Samnium, entre l'Apulie, la Lucanie, et la Campanie. Leur principale ville était Æculanum.

Hirtius (-i), A., ami du dictateur César et consul avec Pansa en 43 av. J.-C. Hirtius et son collègue périrent à la bataille de Modène, qu'ils livrèrent à Antoine. (Voy. *Augustus*.) On attribue à Hirtius ou à Oppius le huitième livre de la guerre des Gaules, aussi bien que l'histoire des guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne. Il n'est pas impossible qu'il ait écrit les trois premières; mais il n'a certainement pas écrit la guerre d'Espagne.

Hispălis (-is), plus rarement **Hispal** (-ălis, Séville), ville des Turdétains dans la Bétique, fondée par les Phéniciens, située sur la rive gauche du Bætis, et en réalité port de mer, car, bien qu'elle soit à 500 stades de la mer, les plus gros navires peuvent remonter le fleuve jusqu'à Séville. C'était une ville importante sous les Romains; sous les Goths et les Vandales elle fut la capitale du S. de l'Espagne, et sous les Arabes la capitale d'un royaume séparé.

Hispānia (-æ) (Espagne), péninsule dans le S.-O. de l'Europe, unie au continent seulement au N.-E., où les Pyrénées lui servent de limite, baignée de tous les autres côtés par la mer, et au N. par la mer des Cantabres. Les Grecs et les Romains n'avaient pas une connaissance exacte du pays jusqu'à l'époque de l'invasion romaine dans la seconde guerre punique. Elle est d'abord mentionnée par Hécatée (vers 500 av. J.-C.) sous le nom d'Iberia; mais ce nom indiquait d'abord seulement la côte E. La côte O. au delà des colonnes d'Hercule était nommée Tartessis (Ταρτησσίς.) Elle était nommée par les Grecs Ibérie, nom dérivé du fleuve *Iberus*, et par les Romains *Hispania*. L'Espagne était célèbre dans l'antiquité par ses richesses minérales. On trouvait l'or en abondance dans diverses parties du pays : il y avait aussi plusieurs mines d'argent, dont les plus célèbres étaient près de Carthagène, d'Ilipa, de Sisapon, et de Castulon. Les pierres précieuses, le cuivre, le plomb, l'étain, et d'autres métaux s'y trouvaient aussi avec plus ou moins d'abondance. Les plus anciens habitants de l'Espagne étaient les Ibères, qui habitaient des deux côtés des Pyrénées, et s'étendaient au S. de la Gaule jusqu'au Rhône. Les Celtes franchirent ensuite les Pyrénées, et se mêlèrent avec les Ibères, d'où vint la race des Celtibériens qui habitaient surtout le haut plateau du centre de la Péninsule. (Voy. *Celtiberi*.) Outre cette race mêlée des Celtibériens, il y avait plusieurs tribus ibériennes et celtiques, qui ne s'unirent jamais à d'autres. Ces Ibériens, ancêtres des modernes Basques, habitaient surtout les Pyrénées et le littoral, et les tribus les plus connues étaient les

Astures, les Cantabres, les Vaccéens, etc. Les Celtes habitaient surtout sur le fleuve Anas et dans la partie N.-O. du pays ou Gallæcia. Il y avait de plus sur les côtes des établissements carthaginois et phéniciens, dont les plus importants étaient Gades et Carthago Nova. Il y avait aussi des colonies grecques telles qu'Emporiæ et Sagonte. Enfin la conquête du pays par les Romains y introduisit beaucoup d'habitants romains, dont la langue et la civilisation se répandirent graduellement sur toute la péninsule. Sous l'empire, quelques-uns des écrivains latins les plus distingués étaient nés en Espagne. Ainsi les deux Sénèque, Lucain, Martial, Quintilien, Silius Italicus, Pomponius Mela, Prudentius et d'autres. Les anciens habitants de l'Espagne étaient un peuple brave, fier et belliqueux, aimant la liberté, et prêt en tout temps à sacrifier sa vie pour sauver son indépendance. L'histoire d'Espagne commence à l'invasion du pays par les Carthaginois (238 av. J.-C.). Sous le commandement d'Hamilcar (238-229) et sous celui de son gendre Hasdrubal (228-221), les Carthaginois conquirent la plus grande partie du S. E. de la Péninsule, jusqu'à l'Èbre, et Hasdrubal fonda l'importante ville de Carthago Nova. Ces succès des Carthaginois excitèrent la jalousie des Romains; un traité fut conclu entre les deux nations vers 228, par lequel les Carthaginois s'engageaient à ne pas franchir l'Èbre. La ville de Sagonte, bien que sur la rive du fleuve, était sous la protection des Romains, et la prise de cette ville par Hannibal, en 219, fut la cause immédiate de la deuxième guerre punique. Dans le cours de cette guerre les Romains chassèrent les Carthaginois de la Péninsule, et s'emparèrent de leurs possessions au S. du pays. Mais plusieurs tribus au centre de l'Espagne gardèrent leur indépendance, et celles du N. et du N.-O. étaient encore tout à fait inconnues des Carthaginois et des Romains. Il s'éleva une lutte longue et sanglante entre les Romains et les diverses tribus d'Espagne, et il fallut près de deux cents ans aux Romains pour soumettre entièrement la Péninsule. Les Celtibériens furent soumis par Caton l'Ancien (195) et Tib. Gracchus, père des deux tribuns (179). Les Lusitaniens, qui résistèrent longtemps aux Romains sous leur brave chef Viriathe, furent obligés de se soumettre vers l'an 137 à D. Brutus, qui pénétra jusqu'en Galice. Mais ce ne fut qu'après la prise de Numance par le second Africain (133) que les Romains eurent la souveraineté incontestée des différentes tribus du centre du pays, et des Lusitaniens jusqu'au S. du Tage. Jules César, après sa préture, soumit les Lusitaniens au N. du Tage (60). Les Cantabres, les Astures, et les autres tribus des montagnes du N. furent définitivement soumis par Auguste et ses généraux. Les Romains, à la fin de la seconde guerre punique, avaient divisé l'Espagne en deux provinces, séparées l'une de l'autre par l'Èbre, et nommées Espagne Citérieure, et Espagne Ultérieure, la première à l'E. et la seconde à l'O. du fleuve. A cause des deux provinces, on trouve souvent le pays désigné par le nom de les Espagnes. Les provinces étaient gouvernées par deux proconsuls ou deux propréteurs. Auguste fit une nouvelle division du pays, et en forma trois provinces, la Tarraconaise, la Bétique et la Lusitanie. La province Tarraconaise, qui tirait son nom de Tarraco, capitale de la province, était de beaucoup la plus grande des trois, et comprenait tout le N., l'O. et le centre de la Péninsule. La province Bétique, qui tirait son nom du fleuve Bétis, était séparée de la Lusitanie au N. et à l'O. par le fleuve Anas, et de la Tarraconaise à l'E. par une ligne tirée du fleuve Anas au promontoire Charidemus sur la Méditerranée. La province de Lusitanie correspondait presque exactement au Portugal actuel. En Bétique, Cordoue ou Hispalis était le siége du gouvernement; en Tarraconaise, Tarraco; en Lusitanie, Augusta Emerita. A la chute de l'empire



Médaille attribuée à l'Espagne.

Romain, l'Espagne fut conquise par les Vandales, en 409.

Histiæa. (Voy. *Hestiæotis.*)

Histiæus (-i), tyran de Milet, fut laissé avec les autres Ioniens à la garde du pont de bateaux sur le Danube quand Darius envahit la Scythie (513). Il s'opposa au conseil de l'Athénien Miltiade de détruire le pont, et d'abandonner les Perses à leur destinée, et reçut en récompense de Darius un district en Thrace, où il bâtit une ville nommée Myrcinus, probablement dans le but d'y établir un royaume indépendant. Il excita par là les soupçons de Darius, qui l'invita à se rendre à Suse, où il le traita bien, mais lui défendit de retourner en Thrace. Fatigué des entraves qu'on lui imposait, il engagea son parent Aristagoras à persuader aux Ioniens de se révolter, espérant qu'une révolte de l'Ionie lui ferait rendre la liberté. Son dessein réussit. Darius permit à Histiée de partir (496), sur sa promesse de soumettre l'Ionie. Alors Histiée jeta le masque, et fit la guerre anx Perses. Il fut enfin fait prisonnier, et mis à mort par Artapherne, satrape d'Ionie.

Hŏmērus (-i), grand poëte épique de la Grèce. Ses poëmes étaient la base de la littérature grecque. Tout Grec qui avait reçu une éducation libérale les connaissait dès l'enfance, et les apprenait par cœur dans les écoles. Mais nul ne pouvait rien affirmer de certain sur leur auteur. L'époque où il vécut et sa patrie étaient des sujets de discussion. Sept villes se disputaient la naissance d'Homère (Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes). Les réclamations les plus fondées étaient celles de Smyrne et de Chio. Les meilleurs écrivains modernes placent la vie d'Homère vers 850 av. J.-C. A l'exception du simple fait qu'il était Grec asiatique, tous les détails sur sa vie sont tout à fait fabuleux. La tradition commune rapportait qu'il était fils de Mæon (d'où son nom de *Mæonides vates*), et que dans sa vieillesse il fut pauvre et aveugle. — Homère était universellement regardé par les anciens comme l'auteur des deux grands poëmes de l'Iliade et de l'Odyssée. Cette croyance prévalut jusqu'aux temps modernes, jusqu'à l'année 1795, où le professeur allemand F. A. Wolf écrivit ses fameux Prolégomènes, où il s'efforçait d'établir que l'Iliade et l'Odyssée n'étaient pas deux poëmes complets, mais des chants épiques distincts et indépendants l'un de l'autre, et que ces poëmes avaient été *pour la première fois écrits* et réunis par Pisistrate, tyran d'Athènes. Cette opinion donna lieu à une controverse longue et animée sur l'origine des poëmes Homériques, controverse qui n'est pas encore terminée et qui probablement ne le sera jamais. Voici la conclusion qui semble la plus probable: Beaucoup de poëmes héroïques conservaient les récits de la guerre de Troie; ces chants, sans rapport entre eux, furent pour la première fois réunis par un grand génie nommé Homère, et il fut le *seul individu* qui conçut l'idée élevée de cette unité poétique qu'il faut reconnaître et admirer dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Mais comme l'écriture n'était pas connue, ou du moins peu employée à l'époque où vivait Homère, il s'ensuivit naturellement que dans de si longs ouvrages on introduisit beaucoup d'interpolations, et qu'ils furent peu à peu démembrés, et rendus ainsi à leur état primitif de poëmes séparés. Ils furent conservés par les rhapsodes, ou chanteurs, qui chantaient ces poëmes aux banquets des grands et dans les fêtes publiques. Solon dirigea l'attention de ses concitoyens sur l'unité des poëmes homériques; mais la voix unanime de l'antiquité attribuait à Pisistrate le mérite d'avoir réuni les poëmes épars d'Homère, et de les avoir le premier confiés à l'écriture. Les anciens, outre l'Iliade et l'Odyssée, attribuaient à Homère plusieurs autres poëmes; mais aucun de ces poëmes ne peut prétendre à un tel honneur. Les hymnes qui portent encore le nom d'Homère sont probablement dues à quelques rhapsodes. La Batrachomyomachie, ou Combat des rats et de grenouilles, qui existe encore, et le Margitès, poëme perdu, où l'on tournait en ridicule un homme qui prétendait beaucoup savoir et qui ne savait rien comme il faut, étaient souvent attribués par les anciens à Homère, mais étaient évidemmens d'une époque plus récente. — L'O-

dyssée fut évidemment composée après l'Iliade, et beaucoup d'écrivains établissent que les deux ouvrages sont de deux auteurs différents ; mais, d'un autre côté, on a remarqué qu'il n'y a pas plus de différence entre les deux poëmes qu'il n'en existe souvent entre les œuvres d'un même auteur au commencement et à la fin de sa carrière. Les grammairiens alexandrins ont donné une grande attention au texte des poëmes homériques, et l'édition de l'Iliade et de l'Odyssée par Aristarque a été la base du texte jusqu'à nos jours.

Hŏmŏlē (**-es**), 1) montagne escarpée de Thessalie, près de Tempé, avec un sanctuaire de Pan. — 2) ou Homolium (-i), ville de la Magnésie en Thessalie, au pied du mont Ossa, près du Penée.

Hŏnor, ou **Hŏnos** (**-ōris**), personnification de l'honneur à Rome, auquel des temples furent bâtis par Marcellus et par Marius. Près du temple de Honos, Marcellus en bâtit aussi un à la Vertu, et les deux divinités sont souvent mentionnées ensemble.



Honos et Virtus.

Hŏnōrius Flavius (**-i**), empereur romain d'Occident (395-423), était le second fils de Théodose le Grand. Sous son règne Alaric prit et pilla Rome.

Hōræ (**-ārum**), filles de Zeus (Jupiter) et de Thémis, déesses de l'ordre de la nature et des saisons, qui gardaient les portes de l'Olympe, et disposaient de la fertilité de la terre, par les divers temps qu'elles envoyaient aux mortels. A Athènes, deux Horæ, Thallo, l'heure du printemps, et Carpo, l'heure de l'automne, étaient adorées depuis une époque reculée ; mais on les représente d'ordinaire au nombre de trois ou quatre. Hésiode leur donne les noms de Eunomia (bon ordre), Dicé (justice) et Irène (paix). Dans les œuvres d'art les Heures sont représentées comme des jeunes filles à la fleur de l'âge, portant les produits des diverses saisons.


Horæ (les Saisons).
(Tiré d'une médaille de Commode.


Horæ (les Saissons).
(Tiré d'un bas-relief à Rome.)

Hŏrātia Gens, une des plus anciennes familles patriciennes de Rome; trois frères de cette famille combattirent avec les Curiaces, trois frères d'Albe, pour décider qui de Rome ou d'Albe aurait la suprématie. Le combat fut longtemps incertain; deux des Horaces succombèrent, mais les trois Curiaces étaient grièvement blessés. A cette vue, le survivant Horace, qui n'avait point de blessures, prit la fuite, et vainquit ses adversaires blessés, en les attaquant l'un après l'autre. Il revint en triomphe, portant les triples dépouilles. Comme il approchait de la porte Capène, sa sœur, Horatia, vint à sa rencontre, et reconnut sur ses épaules le manteau d'un des Curiaces, son cher fiancé; sa douleur importune excita la colère d'Horace, qui la frappa de son glaive en s'écriant : « Ainsi périsse toute femme romaine qui pleurera un ennemi ! » Pour ce meurtre, il fut condamné par les dumnvirs à être frappé de verges, la tête voilée, et pendu à l'arbre maudit.

Horace en appela au peuple, qui l'acquitta, mais en prescrivant une espèce de châtiment. La tête voilée, conduit par son père, il passa sous un joug, « *Tigillum* « *sororium, le poteau de la sœur*.»

Horatius Cocles. (Voy. *Cocles*.)

Hŏrātius Flaccus Q. (-1), poëte, né le 8 décembre 65 av. J.-C. à Vénouse, en Apulie; son père était affranchi. Il avait reçu la liberté avant la naissance du poëte, qui était de naissance libre, mais sans échapper à l'espèce de souillure qui s'attachait longtemps à une origine servile. Son père était collecteur (*coactor*) soit des impôts indirects affermés par les publicains, soit aux ventes à l'enchère. Des profits de sa charge il avait acheté une petite ferme dans le voisinage de Venouse, où le poëte naquit. Le père consacra tout son temps et sa fortune à l'éducation du futur poëte. Bien que peu riche, il envoya le jeune Horace à l'école tenue alors à Venouse par un certain Flavius, et où se rendaient les enfants de l'aristocratie rurale. Probablement vers sa douzième année, son père l'emmena à Rome pour y recevoir l'éducation d'un fils de chevalier ou de sénateur; il fréquenta les meilleures écoles de la capitale: l'une d'elles était tenue par un ancien soldat nommé Orbilius, que son élève a immortalisé. A dix-huit ans Horace alla à Athènes pour continuer ses études dans ce sanctuaire des lettres. Quand Brutus vint à Athènes, après la mort de César, Horace se joignit à son armée, et reçut à la fois le grade de tribun militaire et le commandement d'une légion. Il assistait à la bataille de Philippes, et partagea la fuite de l'armée républicaine; dans un de ses poëmes il fait une allusion plaisante à sa fuite, et à son bouclier perdu. Il résolut alors de poursuivre un but plus paisible, et ayant obtenu son pardon, il revint à Rome; il avait perdu son petit patrimoine, enveloppé dans la confiscation générale. Il put cependant réunir assez d'argent pour acheter une place de secrétaire du questeur, et il vécut des profits de cette place, avec la plus grande frugalité. Pendant ce temps quelques-uns de ses poëmes attiraient l'attention de Varius et de Virgile, qui le présentèrent à Mécène (39 av. J.-C.). Horace devint bientôt l'ami de Mécène, et cette amitié se changea vite en intimité. Un an ou deux après le commencement de leur amitié (37), Horace accompagna son patron à ce voyage à Brindes si agréablement décrit dans la 5e satire du 1er livre. Vers l'an 34, Mécène donna au poëte une ferme dans la Sabine, suffisante pour assurer l'aisance et le bonheur du reste de sa vie (*satis beatus unicis Sabinis*). Cette ferme était dans la vallée d'Ustica, en vue du mont Lucrétile, et près de Digentia, à environ 15 milles de Tibur (Tivoli). On a découvert dans les temps modernes un site qui répond exactement à la villa d'Horace, et où on a trouvé des ruines. Son admiration pour la vue magnifique des environs de Tibur l'engagea à louer ou à acheter une petite habitation dans cette ville charmante, et les dernières années de sa vie se passèrent soit à Rome, soit dans ces deux résidences champêtres. Il resta l'ami intime de Mécène, et cette amitié fit naturellement connaître à Horace les autres grands hommes de son temps, et enfin Auguste lui-même, qui donna au poëte des marques de sa faveur. Horace mourut le 17 novembre de l'an 8 av. J.-C. à l'âge de cinquante-sept ans. — Il nous a laissé son portrait. Il était de petite taille, avait les yeux et les cheveux noirs, mais grisonna de bonne heure. Dans sa jeunesse il était assez robuste, mais il souffrit d'une affection des yeux. A un âge plus avancé il devint corpulent, et Auguste le plaisantait sur son ventre protubérant. Sa santé n'était pas toujours bonne, et il semble être devenu valétudinaire. Ses habitudes, même quand il fut devenu riche, étaient frugales et simples; cependant parfois, dans sa jeunesse comme dans son âge mûr, il semble avoir été bon convive. Il aimait les vins de choix, et dans la société de ses amis ne se faisait pas scrupule de jouir des plaisirs de son temps. Il ne fut jamais marié. — La philosophie d'Horace était celle d'un homme du monde; il fait allusion à son épicuréisme, mais c'était plutôt un épicurien pratique que spéculatif. Son esprit, du reste, n'était nullement spéculatif. La sagesse de la vie commune faisait son étude, et il y apportait une vivacité d'observation et un parfait bon sens qui ont

fait de ses ouvrages les délices des hommes pratiques. Les *Odes* d'Horace n'ont pas l'inspiration élevée de la poésie lyrique ; mais comme œuvres d'un art raffiné, par le bonheur de l'expression et de la mesure, par la clarté et la beauté des images exprimées en termes qui se gravent pour toujours dans la mémoire, elles sont sans rivales. Dans les *Satires* d'Horace il n'y a ni cette indignation morale élevée, ni cette véhémence d'invectives qui caractérisent les satiriques des siècles suivants. Il montre avec une adresse merveilleuse la sottise du vice plutôt que sa laideur. Rien ne peut surpasser la finesse de ses observations ni son bonheur d'expression : c'est la plus belle des comédies de mœurs sous une forme descriptive plutôt que dramatique. Dans les *Épodes* il y a de l'aigreur causée, à ce qu'il semble, par quelque haine personnelle, et par l'ambition d'imiter Archiloque; mais il semble y avoir épuisé toute la malignité et la violence de son caractère. — Les *Épîtres* sont le poëme le plus parfait d'Horace, poëme de mœurs et de société, dont la beauté consiste dans une sorte d'idéal, de bon sens et de sagesse politique. Le titre d'*Art poétique* pour l'épître aux Pisons est aussi ancien que Quintilien, mais il est reconnu maintenant qu'il n'avait pas l'intention d'en faire une théorie complète de l'art de la poésie. On a supposé avec beaucoup de vraisemblance qu'il voulait détourner un des jeunes Pisons de se consacrer à la poésie, pour laquelle il avait peu de génie, ou du moins lui montrer la difficulté d'atteindre à la perfection. La chronologie des poëmes d'Horace est d'une grande importance, parce qu'elle éclaire la vie, l'époque et les écrits du poëte. Le 1er livre des Satires, qui parut d'abord, semble être de l'année 35 av. J.-C. quand Horace avait trente ans. Il publia le 2e livre des satires, à trente-deux ans, vers 33 av. J.-C.; les Épodes, vers trente et un à trente-quatre ans; les trois premiers livres des Odes, vers 24 ou 23, à quarante et un ou quarante-deux ans ; le 1er livre des Épîtres vers 20 ou 19, à quarante-cinq ou quarante-six ans; le *carmen seculare*, en 17, à quarante-huit ans ; le 4e livre des Odes en 14 ou 13, à cinquante et un ou cinquante-deux ans. La date du 2e livre des Épîtres et de l'Art poétique est incertaine, mais ces deux ouvrages furent publiés avant la mort du poëte, survenue en 8 av. J.-C.

Horta (-æ), ou **Hortānum** (-i), ville d'Etrurie au confluent du Nar et du Tibre, ainsi nommée de la déesse étrusque Horta, dont le temple à Rome restait toujours ouvert.

Hortensius Q. (-i), orateur, né en 114 av. J.-C., huit ans avant Cicéron : à dix-neuf ans il parla au Forum avec grand succès, et s'éleva tout d'un coup au premier rang comme avocat. Dans les guerres civiles il fut du parti de Sylla, et resta toujours attaché au parti aristocratique. Il défendit comme avocat les hommes de ce parti accusés de malversations et d'extorsions dans les provinces, ou de brigue pour arriver aux charges. Il n'eut pas de rival au Forum, jusqu'à ce qu'il eut Cicéron pour adversaire, et exerça longtemps une influence incontestée sur les cours de justice. En 81 il fut questeur, en 75 édile; en 72 préteur, et en 69 consul avec Q. Cæcilius Metellus. Il mourut en 50. L'éloquence d'Hortensius était du genre orné ou, comme on disait alors, asiatique, plutôt faite pour être entendue que pour être lue. Sa mémoire était si prompte et si sûre qu'il put, dit-on, au sortir d'une salle de vente, redire toute la liste des enchères. Son action était très-soignée, et les écrivains anciens parlent de la peine qu'il se donnait pour arranger les plis de sa toge. Roscius, le Tragédien, le suivait au Forum pour prendre de lui une leçon de son art. Il possédait une immense fortune, et avait plusieurs villas magnifiques. Son fils Q. Hortensius Hortalus fut mis à mort par M. Antoine, après la bataille de Philippes.

Hōrus (-i), dieu égyptien du soleil, qui était aussi adoré en Grèce et à Rome.

Hostīlĭa (-æ), petite ville de la Gaule Cisalpine, sur le Pô, et sur la route de Modène à Vérone, patrie de Cornélius Népos.

Hostilius Tullus. (Voy. *Tullus Hostilius.*)

Hunni (-ōrum), peuple asiatique qui occupa pendant plusieurs siècles les

plaines de la Tartarie, et se rendit redoutable à l'empire chinois, longtemps avant d'être connu des Romains. Une partie de la nation passa en Europe, et fut autorisée par Valens à s'établir en Thrace (376). Sous Attila, leur roi (434-453), les Huns dévastèrent les plus belles provinces de l'empire; mais quelques années après la mort d'Attila, leur empire fut complétement détruit.

Hyăcinthus (-i), fils du roi de Sparte Amyclas, était un beau jeune homme, aimé d'Apollon et de Zéphyre. Il répondit à l'amour d'Apollon; mais comme il jouait une fois aux raquettes avec le dieu, Zéphyre, par jalousie, fit que la raquette d'Apollon frappa la tête du jeune homme et le tua sur le coup. Du sang d'Hyacinthe sortit la fleur qui porte son nom, et sur les feuilles de laquelle on voyait le cri de douleur AI AI, ou la lettre Υ, initiale de Ὑάκινθος. Suivant d'autres traditions, l'hyacinthe naquit du sang d'Ajax. Hyacinthe était adoré à Amyclæ comme un héros, et on célébrait en son honneur la grande fête appelée d'Hyacinthia.

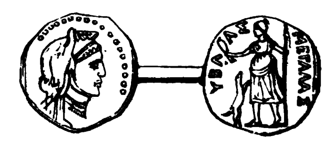
Hyădes (-um), c.-à-d. les Pluvieuses, nom de nymphes formant un groupe de sept étoiles dans la tête du taureau. Leurs noms étaient Ambrosia, Eudora, Pedile, Coronis, Polyxo, Phyto, et Thyene ou Dione. Leur nombre varie cependant dans les anciens écrivains. Elles furent chargées par Zeus (Jupiter) du soin de son jeune fils Dionysus (Bacchus), et furent ensuite placées par Zeus parmi les étoiles. L'histoire qui les faisait filles d'Atlas rapporte que leur nombre était de douze ou quinze et que d'abord cinq d'entre elles furent placées parmi les étoiles comme Hyades, et les (sept ou dix) autres ensuite sous le nom de Pléiades, pour les récompenser de la douleur qu'elles avaient témoignée à la mort de leur frère Hyas, tué en Libye par une bête féroce. Les Romains faisaient dériver leur nom de ὗς, cochon, et le traduisaient par *Suculæ*. L'étymologie la plus naturelle vient de ὕειν, pleuvoir, parce que la constellation des Hyades, quand elle se levait avec le soleil, annonçait un temps pluvieux : Horace les nomme *tristes Hyades*.

Hyampŏlis (is), ville de Phocide, à l'E. du Céphise, près de Cléone, fondée par les Hyantes, détruite par Philippe et les Amphictyons.

Hyantes (-um), anciens habitants de la Béotie, d'où ils furent chassés par les compagnons de Cadmus. Une partie des Hyantes émigra en Phocide, où ils fondèrent Hyampolis, et une partie en Étolie. Les poëtes se servent de l'adjectif *Hyantius* comme synonyme de Béotien.

Hyas (-antis), fils d'Atlas et père ou frère des Hyades.

Hybla (-æ), trois villes de Sicile. 1) H. Major, sur le versant S. de l'Ætna, et sur la rivière Symæthus, était primitivement une ville des Sicules. — 2) H. Minor, appelée plus tard Megara. — 3) H. Heræa, au S. de l'île, sur la route de Syracuse à Agrigente. On ne sait de laquelle de ces trois villes venait le miel d'Hybla, si souvent mentionné par les poëtes.



Hybla major.

Hyccăra (-ōrum), ville des Sicanes, sur la côte N. de la Sicile à l'O. de Panorme, prise par les Athéniens, qui vendirent les habitants comme esclaves (415). Parmi les captives était la belle Timandra, maîtresse d'Alcibiade et mère de Laïs.

Hydaspēs (-æ ou -is) (*Jelum*), le plus septentrional des cinq grands affluents de l'Indus, qui, avec l'Indus lui-même, arrose la vaste plaine du N. de l'Inde, bornée au N. par la chaîne de l'Himalaya, et nommée maintenant *Punjab* ou les cinq rivières. L'Hydaspes se jette dans l'Acésinès (Chenab), qui se jette dans l'Indus. L'épithète de *fabulosus* qu'Horace applique à l'Hydaspes a trait aux histoires merveilleuses qui avaient cours parmi les Romains, lesquels ne savaient presque rien de l'Inde, et le *Medus Hydaspes* de Virgile montre seulement combien les poëtes Romains désignaient d'une manière vague les contrées situées à l'est de l'empire.

Hydra. (Voy. *Hercules.*)

Hȳdrea (**-æ** : *Hydra*), petite île dans le golfe d'Hermione, sur la côte d'Argolide, sans importance dans l'antiquité, mais dont les habitants ont joué un rôle distingué dans la guerre de l'indépendance grecque, et sont au nombre des meilleurs marins de la Grèce.

Hȳdruntum (**-i**) ou **Hydrus** (**-untis**) (Otrante), une des plus anciennes villes de Calabre, située sur la côte S.-E., près d'une montagne du même nom. Elle avait un bon port, d'où l'on s'embarquait souvent pour l'Épire.

Hўgīēa, nommée aussi **Hўgēa** ou **Hўgīa** (**-æ**), déesse de la santé, et fille d'Esculape, bien que quelques traditions en fassent la femme de ce dieu. Dans les œuvres d'art, elle est représentée comme une vierge vêtue d'une longue robe et tenant un serpent.

Hȳlæus (**-i**), c.-à-d. le Bucheron, nom d'un centaure arcadien, qui fut tué par Atalante, qu'il poursuivait. Suivant quelques légendes, Hylæus périt dans le combat contre les Lapithes, et suivant d'autres, il fut un des centaures tués par Hercule.

Hўlas (**-æ**), beau jeune homme, aimé d'Hercule, qu'il accompagna dans l'expédition des Argonautes. Ayant débarqué sur la côte de Mysie pour faire de l'eau, il fut enlevé par les Naïades, et Hercule le chercha longtemps en vain.

Hўle (**-es**), petite ville de Béotie, sur le lac Hylice, qui tirait son nom de celui de la ville.

Hylĭas (**-æ**), rivière du Bruttium, séparait le territoire de Sybaris de celui de Crotone.

Hȳlĭce. (Voy. *Hyle.*)

Hyllus (**-i**), fils d'Hercule et de Déjanire, et époux d'Iole. Avec les autres fils d'Hercule il fut chassé du Péloponnèse par Eurysthée, et se réfugia à Athènes. Il fut tué dans un combat par Échémus, roi d'Arcadie, quand il essaya de rentrer dans le Péloponnèse.

Hyllus (**-i**), rivière de Lydie, se jette dans l'Hermus, du côté N.

Hўmēn ou **Hўmĕnæus** (**-i**), dieu du mariage, était représenté comme un jeune homme d'une grande beauté, et invoqué dans le chant nuptial. Son nom désignait primitivement le chant nuptial lui-même, puis on le personnifia. Sa naissance est diversement racontée, mais on l'appelle le plus souvent fils d'Apollon et d'une muse. Il est représenté dans les œuvres d'art comme un jeune homme, mais plus grand et plus sérieux qu'Éros (l'Amour) et tenant à la main une torche nuptiale.

Hўmettus (**-i**), montagne de l'Attique, à environ 3 milles au S. d'Athènes, célèbre par son marbre et son miel.

Hypacyris, Hypacăris ou **Pacaris** (**-is**), rivière de la Sarmatie Européenne, traverse le pays des Scythes nomades, et se jette par le golfe Carcinites, dans le Pont-Euxin.

Hўpæpa (**-ōrum**), ville de Lydie sur le versant S. du mont Tmolus, près de la rive N. du Caïstre.

Hўpănis (**-is** : (*Bog*), fleuve de la Sarmatie européenne, se jette dans le Pont-Euxin à l'O. du Borysthène.

Hўpăta (**-ōrum**), ville des Œnianes en Thessalie, au S. du Sperchius, dont les habitants étaient fameux comme sorciers.

Hўperbŏlus (**-i**), démagogue athénien pendant la guerre du Péloponnèse, d'origine servile. Pour se débarrasser soit de Nicias, soit d'Alcibiade, Hyperbolus réclama l'emploi de l'ostracisme ; mais les partis menacés s'unirent contre lui, et on vota l'exil d'Hyperbolus. Après avoir appliqué l'ostracisme à un tel homme, on ne voulut plus s'en servir contre personne. Quelques années plus tard il fut assassiné par les oligarques de Samos, en 411.

Hўperbŏrēi (**-ōrum**), peuple fabuleux qu'on supposait vivre dans un état de bonheur parfait, dans une terre où le soleil brillait toujours, *au delà du vent du Nord;* d'où leur nom (ὑπερβόρεοι, de ὑπὲρ et de Βορέας). Les poëtes se servent du mot Hyperboréen pour signifier l'extrême nord ; c'est ainsi que Virgile et Horace parlent des *Hyperboreæ oræ*, et *Hyperborei Campi*. La fable des Hyperboréens peut être regardée comme une des formes sous lesquelles la tradition d'une période primitive de bonheur et d'innocence s'est perpétuée parmi les peuples de l'ancien monde.

Hȳperbŏrĕī Montes, nom mythique donné d'abord à une chaîne de montagnes imaginaires au N. de la Terre, et appliqué ensuite par les géographes à diverses chaînes, au Caucase, aux monts Riphées, et à d'autres.

Hȳpĕrīdēs (-is), un des dix orateurs attiques, ami de Démosthène, et un des chefs du parti populaire. Il fut tué par les émissaires d'Antipater à la fin de la guerre Lamiaque (322). Quelques-uns de ses discours existent encore.

Hȳpĕrīon (-ŏnis), Titan, fils d'Uranus (le Ciel) et de Gé (la Terre), père de Hélios (le Soleil), de Séléné (la Lune) et d'Eos (l'Aurore). Hélios lui-même est aussi nommé *Hyperion* par contraction du patronymique *Hyperionion* (voy. *Helios*).

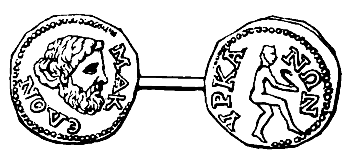
Hȳpermnestra (-æ), 1) mère d'Amphiaraüs. — 2) une des filles de Danaüs, épouse de Lyncée (voy. *Danaus* et *Lynceus*.)

Hyphăsis ou **Hypasis** ou **Hypanis (-is)**, rivière de l'Inde qui se jette dans l'Acésinès.

Hypsĭpȳle (-es), fille de Thoas, roi de Lemnos, sauva son père, quand les femmes de Lemnos tuèrent tous les hommes de l'île. Quand les Argonautes y débarquèrent, elle eut deux fils jumeaux de Jason. Les Lemniennes découvrirent plus tard que Thoas était vivant et forcèrent Hypsipyle à quitter l'île. Dans sa fuite elle fut faite prisonnière par des pirates et vendue au roi de Némée, Lycurgue, qui confia à ses soins son fils Aschémorus ou Opheltes (voy. *Aschemorus*).

Hyrcānĭa (-æ), province de l'ancien empire Perse, sur les côtes S. et S.-E. de la Caspienne et de la mer d'Hyrcanie, et séparée par des montagnes au S., à l'O. et à l'E. de la Médie, de la Parthiène, et de la Margiane. Elle fut surtout florissante sous les Parthes, dont les rois passaient souvent l'été en Hyrcanie.

Hyrcānia (-æ), v. de Lydie, située dans la plaine hyrcanienne, ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle était une colonie d'Hyrcaniens établie en ce lieu par les Perses. (Strab. 13, p. 629). Sa population fut plus tard mêlée de Macédoniens, qui vinrent s'établir là, d'où le nom de *Macédones Hyrcani*, que leur donnent Pline (29, 31), et Tacite (*Ann.* 2, 47).

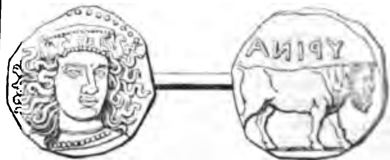


Hyrcania en Lydie.

Hyrcānum ou **-ium Mare**. (Voy. *Caspium Mare*.)

Hyrcānus (-i), 1) Jean, prince et grand prêtre des juifs, fils et successeur de Simon Macchabée, restaurateur de l'indépendance de la Judée. Il succéda à la puissance de son père en 135 av. J.-C. et mourut en 106. Bien qu'il n'ait pas pris le titre de roi, il peut être regardé comme le fondateur de la monarchie de Judée, qui resta dans sa famille jusqu'à l'avénement d'Hérode. — 2) grand prêtre et roi des Juifs, était le fils aîné d'Alexandre Jannée et d'Alexandra. Il fut souvent en guerre avec son frère Aristobule. Il fut mis à mort par Auguste, en 30 av. J.-C. Il eut pour successeur sur le trône Hérode.

Hȳria, Hyrium ou **Uria**; nom de plusieurs villes très-anciennes de l'Italie. 1) Ὑρία, App.; Οὐρία, Strab.; v. dans l'intérieur de la Calabre, presque dans le cœur du pays, sur la voie Appienne, à peu près à moitié chemin entre *Brundusium* et Tarente. Auj. Oria, v. considérable, située sur une colline peu élevée, mais qui domine une grande étendue de pays. — 2). *Uria*, Plin.; Οὔριον, Ptol.; Ὕριον, Dionys. P.), v. d'Apulie, située sur la côte de l'Adriatique au N. du cap Garganus. — 3) autre v. de Campanie, dont l'existence, bien qu'elle ne repose que sur des médailles, doit être considérée comme bien établie. (Millingen, *Num.*



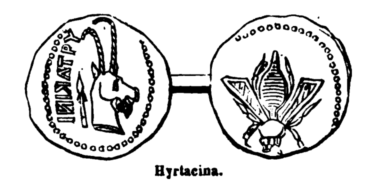
Hyria en Campanie.

de l'anc. Ital. p. 138 ; Cavedoni, Num. Ital. vet. p. 31 ; Friedländer, Oskische Münzen, p. 37, 38).

Hȳrie (**es**), 1) ville de Béotie près du Tanagre. —2) ville d'Apulie. (Voy. *Uria.*)

Hyrmīne (**es**), ville d'Élide, mentionnée par Homère.

Hyrtăcīna (Ὑρταχίνα, Ὑρσαχίνα, Scyl. p. 18; Ἀρτάκινα, Ptol. 3; 17 § 10), v. de Crète, située probablement au S.-E. de *Polyrrhenia* et à l'*O*. de *Lappa*. Scylax la place dans le S. de l'île, et au S. du temple d'Artemis Dictynna, et du district Pergamien. Ces indications concordent bien avec les ruines découvertes par Pashley (Trav. vol. 2, p. 111), et situées sur une colline près du village actuel de Temenia.



Hyrtacina.

Hyrtăcus (**-i**), Troyen auquel Priam donna sa première femme Arisba, quand il épousa Hécube. Homère le fait père d'Asius, nommé Hyrtacides. — Dans Virgile Nisus et Hippocoon sont aussi nommés fils d'Hyrtacus.

Hysiæ (**-ārum**), 1) ville d'Argolide au S. d'Argos, détruite par les Spartiates dans la guerre du Péloponnèse. — 2) ville de Béotie à l'E. de Platées, nommée par Hérodote dème de l'Attique, mais dépendant probablement de Platée.

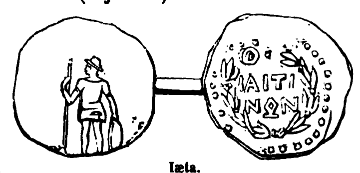
Hystaspes (**-is**), père du roi de Perse Darius I[er].

I.

Ĭacchus (**-i**), nom solennel de Bacchus aux mystères d'Éleusis. Ce nom venait du chant nommé Iacchus. Dans ces mystères Iacchus était regardé comme fils de Zeus (Jupiter) et de Déméter (Cérès), et était distingué du Thébain Bacchus (Dionysus), fils de Zeus et de Sémélé. Dans quelques traditions Iacchus est même appelé fils de Bacchus, mais dans d'autres Iacchus et Bacchus ne sont qu'un même personnage.

Iadĕra ou **Iader**, ville de la côte d'Illyrie.

Iæta ou **Ietæ** (Ἰεταί, Steph. B.; Ἰαιτῖνος, Diod.) v. de l'intérieur de la Sicile, dans le N. de l'île, non loin de *Panormus*, sur une montagne, au S.-O. de Macella (auj. Jato).



Iæta.

Ĭālysus (**-i**), une des trois anciennes villes doriennes de l'île de Rhodes, sur la côte N.-O. de l'île, à environ 60 stades S.-O de Rhodes.

Iamblĭchus (**-i**), célèbre philosophe néoplatonicien sous le règne de Constantin le Grand. Parmi les ouvrages de lui qui existent encore, il y a une vie de Pythagore.

Iamnīa (**-æ**) (Anc. Test. *Iabneel*, *Iabneh*), ville importante de Palestine entre Diospolis et Azoth, près de la côte, avec un bon port.

Iamus (**-i**) fils d'Apollon et d'Évadné, reçut de son père le don de prophétie, et était regardé comme la tige de la fameuse famille de Darius, des Iamidæ, à Olympie.

Ianthe (voy. *Iphis*).

Ĭăpĕtus (**-i**), un des Titans, fils d'Uranus (le Ciel) et de Gé (la Terre), et père d'Atlas, de Prométhée, d'Épiméthée et de Ménœtius. Il fut enfermé avec Cronos (Saturne) dans le Tartare. Ses descendants, Prométhée, Atlas et les autres, sont souvent désignés par le nom patronymique d'*Iapetidæ* (*es*), *Iapetionidæ* (*es*) et le féminin *Iapetionis*.

Ĭăpȳdes (**-um**), peuple barbare et belliqueux du N. de l'Illyrie, entre les rivières Arsia et Tedanius, était de race mêlée, en partie illyrienne et en partie celtique, et se tatouait le corps. Ils furent soumis par Auguste. Leur pays se nommait Iapydia.

Ĭăpȳgĭa, (**-æ**) nom donné par les Grecs au S. de l'Apulie, de Tarente et de

Brindes, jusqu'au promontoire Iapygium (cap Leuca) : quelquefois on applique ce nom à toute l'Apulie (voy. *Apulia*). Le nom est dérivé du nom mythique Iapyx.

Ĭāpyx (-ȳgis), 1) fils de Lycaon et frère de Daunius et de Peucetius, qui allèrent conduire une colonie en Italie. Suivant d'autres, il était Crétois, et fils de Dédale. — 2) le vent O.-N.-O. qui souffle de la côte d'Iapygie (Apulie), et est par conséquent favorable à ceux qui s'embarquent pour la Grèce.

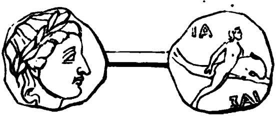
Iarbas ou **Hiarbas (-æ)**, roi des Gétules et fils de Jupiter Ammon et d'une nymphe de Libye, demanda en vain la main de Didon. Voy. *Didon*.

Iardănes, roi de Lydie et père d'Omphale, qui est nommée de lui Iardanis.

Iardănes ou **Iardanus (-i)**, 1) rivière de l'Élide. — 2) rivière du N. de la Crète, qui passait près de la ville de Cydonie.

Īăsĭon (-ōnis), **Iasius** ou **Iasus (-i)**, fils de Zéus (Jupiter) et d'Électre, aimé de Déméter (Cérès), qui devint par lui mère de Pluton ou Plutus en Crète. De Iasion venait le nom patronymique *Iasides*, donné à Palinure comme descendant d'Atlas. — 2) père d'Atalante, nommée de là Iasis. — 3) ville de Carie, fondée par les Argiens, et colonisée plus tard par les Milésiens, située sur le *Iassus*, ou *Iassicus sinus*, auquel elle donnait son nom.

Iassus (-i) ou **Iasus**, v. de Carie, sur le golfe *Iassius*, fondée par les Argiens et plus tard colonisée par les Milésiens.



Iassus en Carie.

Ĭăsus (voy. *Iasion*).

Ĭăzȳges (-um), puissant peuple sarmate, qui habitait primitivement sur la côte du Pont-Euxin et du Palus-Méotide, mais qui s'établit sous le règne de Claude près des Quades en Dacie, dans le pays borné par le Danube, la Theiss, et les montagnes de Sarmatie.

Ĭbēria (-æ), 1) nom donné par les Grecs à l'Espagne. (Voy. *Hispania*.) — 2) (partie de la Géorgie) contrée d'Asie au centre de l'Isthme, entre la mer Noire et la Caspienne, bornée au N. par le Caucase, à l'O. par la Colchide, à l'E. par l'Albanie et au S. par l'Arménie. Elle était entourée de montagnes de tout côté, et était renommée par sa fertilité comme l'atteste encore son nom moderne (de Γέωργος). Ses habitants, les Ibères ou Iberi, étaient plus civilisés que leurs voisins de Colchide et d'Albanie. Leur principale occupation était l'agriculture. Les Romains connurent pour la première fois ce pays, lors de l'expédition de Pompée en 65 av. J.-C. On ne peut établir aucun rapport entre les Ibériens d'Asie et ceux d'Espagne.

Ĭbērus (-i) (Èbre), principal fleuve du N.-E. de l'Espagne, prend sa source dans les montagnes des Cantabres, et se jette dans la Méditerranée, près de Dertosa, après avoir formé un Delta.

Ibȳcus (-i) poëte lyrique grec de Rhegium, passa la plus grande partie de sa vie à Samos, à la cour de Polycrate, vers 540. On rapporte que, voyageant dans un lieu désert près de Corinthe, il fut assassiné par des brigands, mais qu'avant de mourir il demanda à une bande de grues qui passaient au-dessus de sa tête, de venger sa mort; quelque temps après, comme le peuple de Corinthe était assemblé au théâtre, des grues se montrèrent; un des assassins, qui était présent, s'écria : « Voilà les vengeurs d'Ibycus, » et on découvrit ainsi les auteurs du crime.

Ĭcărius ou **Ĭcărus (-i)**, 1) Athénien, qui donna l'hospitalité à Dionysus en Attique, et en apprit en retour la culture de la vigne. Icarius fut tué par des paysans, troublés par le vin qu'il leur avait donné et qui se croyaient empoisonnés par lui; sa fille Érigone, après de longues recherches, trouva son tombeau où elle fut conduite par son fidèle chien Macra. De douleur, elle se pendit à l'arbre sous lequel il était enterré. Zeus (Jupiter), ou Dionysus, la plaça ainsi qu'Icarius parmi les astres, fit d'Érigone la *Vierge*, d'Icare *le Bouvier* ou *Arcturus*, et de Macra *Procyon* ou le petit Chien. On appelle aussi cette étoile *Icarius Canis*. — 2) Lacédémonien, fils de Périérès et de Gorgophoné, ou frère de Tyndare,

petit-fils de Périérès, et fils d'Œbalus. Il promit de donner sa fille Pénélope au héros qui remporterait le prix de la course à pied ; mais, quand Ulysse eut gagné le prix, Icare essaya de persuader à sa fille de rester près de lui. Ulysse lui permit d'agir comme elle voudrait ; alors elle se couvrit le visage de son voile pour cacher sa rougeur, montrant ainsi qu'elle voulait suivre son mari.

Īcărus (-**i**), fils de Dædalus (voy. *Dædalus*).

Īcărus (-**i**), ou **Icaria** (-**æ**), île de la mer Égée; une des Sporades, à l'O. de Samos. Son nom et celui de la mer qui l'entourait, *Icarium mare*, venaient du mythe d'Icare. Elle fut d'abord colonisée par les Milésiens, mais appartint ensuite aux Samiens.

Iccius (-**i**), ami d'Horace, qui lui adressa une ode (I, 29), dans laquelle le poëte blâme délicatement le désir immodéré qu'avait Iccius de s'enrichir.

Icēni (-**ōrum**), peuple puissant de Bretagne, au N. des Trinobantes, dans les comtés modernes de Suffolk et de Norfolk. Leur révolte contre les Romains, sous leur héroïque reine Boadicée, est célèbre dans l'histoire. (Voy. *Boadicea*.) Leur principale ville était *Venta Icenorum* (Caister) à environ 3 milles de Norwick.

Ichthyŏphăgi (-**ōrum**, c.-à-d. mangeurs de poisson), était un nom donné vaguement par les anciens à divers peuples sur les côtes d'Asie et d'Afrique, dont on ne savait presque rien. Ainsi nous trouvons des Ichthyophages 1° à l'extrémité S.-E. de l'Asie, dans le pays des Sines; 2° sur la côte de Gédrosie; 3° sur la côte N.-E. de l'Arabie Heureuse; 4° en Afrique, sur la côte de la mer Rouge, audessus de l'Égypte; 5° sur la côte O. de l'Afrique.

Icilius (**i**), nom d'une célèbre famille plébéienne, dont le membre le plus distingué fut Sp. Icilius, tribun du peuple en 456 et 455. Il fut un des principaux chefs de la révolte contre les décemvirs (449), Virginie ayant été sa fiancée. (Voy. *Virginia*.)

Icŏnĭum (-**i**) (Koniyeh), capitale de la Lycaonie, en Asie Mineure, était florissante à l'époque où saint Paul la visita.

Īda (-**æ**), 1) chaîne de montagnes de Mysie, en Asie Mineure, célèbre dans la mythologie par l'enlèvement de Ganymède (nommé de là *Idæus puer*) et par le jugement de Pâris, nommé de là *Idæus judex*. Dans Homère, la cime de l'Ida est le lieu d'où les dieux observent les combats dans la plaine de Troie. On y adorait anciennement Cybèle, qui était désignée par le nom d'*Idæa Mater*. — 2) montagne au centre de l'île de Crète, célèbre par le culte de Jupiter (Zeus), qui, dit-on, avait été élevé dans une caverne de cette montagne.

Idæi Dactyli (voy. *Dactyli*).

Īdălĭum (-**i**), v. de Chypre, consacrée à Vénus, qui portait le surnom d'*Idalia*.

Īdās (-**æ**), fils d'Aphareus et d'Aréné, et frère de Lyncée. Du nom de leur père, Idas et Lyncée sont nommés *Apharetidæ* ou *Apharidæ*. Apollon aimait Marpessa, fille d'Évenus, mais Idas l'enleva sur un char ailé que Poseidon (Neptune) lui avait donné. Apollon et Idas combattirent pour la posséder, mais Zeus (Jupiter) les sépara, et laissa le choix entre eux à Marpessa qui choisit Idas, dans la crainte qu'Apollon ne l'abandonnât dans sa vieillesse. Les Apharétides prirent aussi part à la chasse de Calydon et à l'expédition des Argonautes. Mais le fait le plus célèbre de leur histoire est leur combat avec les Dioscures, Castor et Pollux, qui est raconté ailleurs.

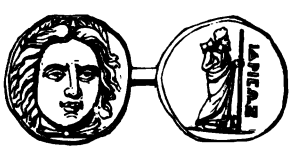
Idistavisus campus, plaine de Germanie près du Wéser, probablement dans le voisinage de la *porte Westphalienne*, mémorable par la victoire de Germanicus sur les Chérusques. (16 ap. J.-C.)

Idmōn (-**ŏnis**), 1) père d'Arachné, né à Colophon. — 2) fils d'Apollon et d'Artéria, ou Cyrène, était devin et accompagna les Argonautes, bien qu'il sût d'avance que la mort l'attendait dans l'expédition. Il périt dans le pays des Mariandyniens.

Idŏmĕneus (-**ei** ou-**eos**), fils du Crétois Deucalion, et petit-fils de Minos et de Pasiphaë, était roi de Crète. Il est quelquefois appelé *Lyctius* ou *Cnossius*, des villes de Crète, Lyctus et Cnossus. Il conduisit les Crétois contre Troie, et fut un des plus braves héros de cette guerre. Il fit vœu de sacrifier à Poseidon (Nep-

tune) la première personne qu'il rencontrerait en débarquant, si le dieu lui accordait une heureuse navigation; il sacrifia ainsi son propre fils. Alors, la peste ayant ravagé la Crète, les Crétois chassèrent Idoménée, qui alla en Italie, où il s'établit en Calabre.

Idrĭeus ou **Hidrieus**, roi de Carie, second fils d'Hécatomnus, monta sur le trône à la mort d'Artémise, veuve de son frère Mausole, av. J.-C. 351. Il mourut en 344, laissant la couronne à sa sœur Ada, qu'il avait épousée.



Idrieus, roi de Carie.

Ĭdūmæa (-æ), forme grecque du nom *Edom* de l'Écriture. Dans l'Anc. Test. Edom est le district du mont Seir, c.-à-d. de la région montagneuse qui s'étend de la mer Morte jusqu'à l'extrémité E. de la mer Rouge. La décadence du royaume de Judée permit aux Édomites d'étendre leur puissance sur la partie S. de la Judée jusqu'à Hébron, tandis que leur territoire primitif fut occupé par les Arabes Nabathéens. Ainsi l'Idumée des anciens Juifs et de l'histoire romaine est la partie S. de la Judée et une petite partie du N. de l'Arabie Petrée, s'étendant de la Méditerranée jusqu'au versant O. du mont Seir. Antipater, père d'Hérode le Grand, était Iduméen. Les écrivains romains du temps d'Auguste et des temps postérieurs emploient les mots d'Idumée et de Judée comme synonymes. Les anciens Édomites et les Iduméens étaient un peuple commerçant, et servaient d'intermédiaires entre l'Orient et les côtes de la Méditerranée.

Idyia (-æ), femme du roi de Colchide Æétès et mère de Médée.

Iĕtæ (-ārum), ville de l'intérieur de la Sicile, sur une montagne du même nom, au S.-O. de Macella.

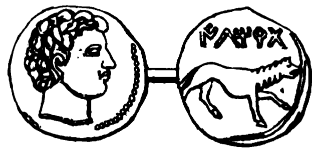
Igilium (-i : *Giglio*), petite île sur côte d'Étrurie, en face de Cosa.

Ĭgŭvĭum (-i. *Gubbio* ou *Eugubio*), ville importante de l'Ombrie, sur le versant S. de l'Apennin. Sur une montagne près de cette ville était un célèbre temple de Jupiter, dans les ruines duquel on découvrit 7 tables d'airain couvertes d'inscriptions ombriennes, et qui sont encore conservées à Gubbio. Ces tables, nommées souvent *Tables Eugubiennes*, contiennent plus de mille mots ombriens et sont d'une grande importance pour la connaissance des anciennes langues d'Italie.

Ilaira (-æ), fille de Leucippe et de Philodicé et sœur de Phœbé. Les 2 sœurs sont souvent désignées par les poëtes sous le nom de Leucippidæ. Toutes deux furent enlevées par les Dioscures, et Ilaira devint femme de Castor.

Ilercaones, Ilercaonenses, ou **Illurgavonenses** (-ium), peuple de l'Espagne Tarraconaise, sur la côte O. entre l'Èbre et le mont Idubeda. Leur capitale était Dertosa.

Ilerda (-æ), ville des Ilergètes dans l'Espagne Tarraconaise, sur une hauteur au-dessus de la rivière Sicoris (la Sègre) qu'on y passait sur un pont de pierre. C'est là qu'Afranius et Petreius, lieutenants de Pompée, furent défaits par César. (49 av. J.-C.)



Ilerda en Espagne.

Ilergētes (um), peuple de la Tarraconaise entre l'Èbre et les Pyrénées.

Ilia ou **Rhea Silvia**. (Voy. *Romulus.*)

Ilienses, ancien peuple de Sardaigne.

Īlĭŏna (-æ), fille de Priam et d'Hécube, femme de Polymnestor ou Polymestor, roi de la Chersonèse de Thrace, dont elle eut un fils, Deipylus. (Voy. *Polydorus.*)

Īlĭŏneus (-ei ou -eos), fils de Niobé, qu'Apollon aurait voulu sauver, parce qu'il priait; mais la flèche n'était plus au pouvoir du dieu. (Voy. *Niobe.*)

Ilĭpa, ville de l'Espagne Bétique, sur

la rive droite du Bétis, que les petits navires pouvaient remonter jusqu'à la ville.



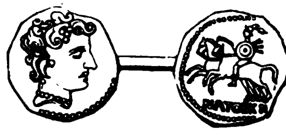
Ilipa en Espagne.

Ilissus (-i), petite rivière de l'Attique, naît sur le versant N. du mont Hymette, passe à l'E. d'Athènes, et se perd dans les marais de la plaine d'Athènes.

Ilīthyia (-æ), déesse grecque qui aidait les femmes dans l'enfantement. Dans l'Iliade, les Ilithyies (au pluriel) sont appelées filles de Héra (Junon), mais dans l'Odyssée et chez les autres poëtes il n'y a qu'une déesse de ce nom.

Ilium. (Voy. *Troas*.)

Illĭbĕris (-is), 1) (le Tech) appelé *Tichis* ou *Techum* par les Romains, rivière de la Gaule Narbonnaise dans le territoire des Sardones, naît dans les Pyrénées et se jette dans la mer Gallique. — 2) (Elne) ville des Santones, sur la rivière ci-dessus, au pied des Pyrénées. Constantin changea son nom en *Helena*, d'où le nom moderne Elne.


Illiberis en Espagne.

Illiturgis ou **Illiturgi**, importante ville des Turdules dans l'Espagne Tarraconaise, sur un rocher escarpé, près du Bétis.

Illȳrĭcum (-i), ou **Illȳris** (-ĭdis), plus rarement **Illyra** (-æ), était, dans le sens le plus étendu, tout le pays à l'O. de la Macédoine et à l'E. de l'Italie et de la Rhétie, s'étendait au S. jusqu'à l'Épire, et au N. jusqu'aux vallées de la Save et de la Drave, et jusqu'au confluent de ces rivières et du Danube. Le pays était divisé en 2 parties : 1o Illyrie barbare ou romaine, province romaine d'Illyrie, s'étendait le long de la mer Adriatique depuis l'Italie (Istrie) dont elle était séparée par l'Arsia, jusqu'à la rivière Drilo ; était bornée à l'E. par la Macédoine et la Mœsie supérieure, dont elle était séparée par le Drinus, et au N. par la Pannonie dont elle était séparée par la Drave. Elle comprenait ainsi une partie de la Croatie moderne, toute la Dalmatie, presque toute la Bosnie, et une partie de l'Albanie. Elle était divisée autrefois en 3 districts : 1° l'Iapydie, intérieur du pays au N. depuis l'Arsia jusqu'au Tédanius (voy. *Iapides*) ; 2° la Liburnie, le long de la côte depuis l'Arsia jusqu'au Titius (voy. *Liburni*), et 3° la Dalmatie, au S. de la Liburnie, le long de la côte, depuis le Titius jusqu'au Driso (voy. *Dalmatia*). Les Liburniens furent soumis de bonne heure aux Romains ; mais ce ne fut qu'après la conquête de la Dalmatie, sous le règne d'Auguste, que tout le pays fut organisé en province romaine. Depuis cette époque, les Illyriens et surtout les Dalmates formèrent une partie importante des légions romaines. — 2) Illyrie grecque ou Illyrie propre, nommée aussi Nouvelle Épire, s'étendait depuis le Driso, le long de l'Adriatique, jusqu'aux monts Cérauniens qui la séparaient de l'Épire propre. Elle était bornée à l'E. par la Macédoine. Elle embrassait ainsi la plus grande partie de l'Albanie moderne. Les habitants furent soumis par Philippe, père d'Alexandre le Grand ; mais, après la mort de ce dernier, ils recouvrèrent leur indépendance. Plus tard, le préjudice que le commerce romain éprouvait de la part des pirates attira contre eux les armes de la république. Leur reine Teuta fut défaite par les Romains et forcée de payer un tribut annuel (229). Les Illyriens furent encore soumis par le consul Paul Émile (219). Leur roi Gentius fit alliance avec Persée, roi de Macédoine, contre Rome ; mais il fut vaincu par le préteur L. Anicius, la même année que Persée (168). Alors l'Illyrie, aussi bien que la Macédoine, fut soumise aux Romains. Les tribus illyriennes étaient toutes plus ou moins barbares. Elles avaient probablement la même origine que les Thraces, mais quelques Celtes s'y étaient mêlés.

Ilus (-i), fils de Tros et de Callirrhoé, arrière-petit-fils de Dardanus; de là son nom de *Dardanides*; il fut père de Laomédon et aïeul de Priam; on le croyait fondateur d'Ilion, qui était aussi nommée Troie, du nom de son père.

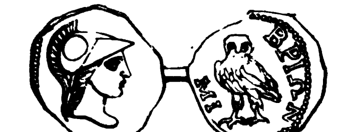
Ilva. (Voy. *OEthalia.*)

Ilvātes (-um), peuple de Ligurie, au S. du Pô, dans le Montferrat moderne.

Imachăra (-æ), ville de Sicile, dans les monts Héréens.

Imăus (-i), nom d'une grande chaîne de montagnes d'Asie, est un des termes dont les anciens géographes se sont servis de la manière la plus vague, faute de connaissances exactes. Dans son sens le plus précis, il semble s'appliquer à la partie O. de l'Himalaya, entre le Paropamisus et les monts Émodi. Mais quand on l'applique à quelque grande chaîne, s'étendant beaucoup plus loin au N. et divisant la Scythie en 2 parties (*Scythia intra Imaum et Scythia extra Imaum*), il faut plutôt y voir les monts Moussour ou Altaï, ou encore une chaîne imaginaire, qui ne représente aucune montagne moderne.

Imbros ou **Imbrus** (-i), île au N. de la mer Égée, près de la Chersonèse de Thrace, a environ 25 milles de circonférence. Comme l'île voisine de Samothrace, c'était un des lieux les plus connus du culte des Cabires.



Imbros.

Inăchis (-idis), surnom d'Io, fille d'Inachus. La déesse Isis est aussi nommée Inachis parce qu'elle était la même qu'Io, et parfois on emploie Inachis comme synonyme d'Argienne ou de Grecque. — On donnait aussi le nom d'*Inachides* à Epaphus, petit-fils d'Inachus et aussi à Persée, parce qu'il était né à Argos, ville d'Inachus.

Inăchus (-i), 1) fils de l'Océan et de Téthys, et père de Phoronée et d'Io, fut le premier roi d'Argos, et donna, dit-on, son nom à la rivière Inachus. Quelques anciens le regardaient comme le chef d'une colonie égyptienne ou libyenne sur les bords de l'Inachus. — 2) principale rivière d'Argolide, naît sur les frontières de l'Arcadie, reçoit près d'Argos la petite rivière de Charadrus, et se jette dans le golfe Argolique au S.-E. d'Argos.

Inarime. (Voy. *Ænaria.*)

Inăros (-i), fils de Psammitichus, Libyen, et chef d'une révolte des Égyptiens contre les Perses (461 av. J.-C.). Il fut d'abord heureux, mais fut ensuite défait par les Perses, pris et mis en croix (455).

India (-æ), nom dont se servaient les Grecs et les Romains, comme les modernes disent *Indes orientales*, pour désigner toute la partie S.-E. de l'Asie, renfermant les deux péninsules de l'Hindoustan, et de Busmah, de Cochinchine, de Siam et de Malacca, et aussi les îles de l'archipel Indien. Les premières notions que les nations occidentales ont eues de l'Inde datent du règne de Darius, fils d'Hystaspe, qui ajouta à l'empire perse la partie N.-O. peut-être seulement jusqu'à l'Indus, mais certainement pas au-delà du Punjab. L'expédition d'Alexandre le Grand dans l'Inde mit pour la première fois les Grecs en contact avec ce pays; mais les conquêtes d'Alexandre ne s'étendirent au Scinde et au Punjab que jusqu'à l'Hyphase, d'où il descendit jusqu'à l'Indus, et ensuite de l'Indus jusqu'à la mer. Le roi grec de Syrie, Séleucus Nicator, franchit l'Hyphase et fit la guerre aux Prasiens, peuple qui habitait les bords du Gange supérieur, auxquels il envoya ensuite des ambassadeurs, nommés Mégasthène et Daïmachus, qui habitèrent plusieurs années Palibothra, capitale des Prasiens, et eurent ainsi l'occasion d'obtenir beaucoup de renseignements sur les parties de l'Inde voisines du Gange. Plus tardl es géographes firent deux grandes divisions de l'Inde, séparées par le Gange et nommées *India intra Gangem* et *India extra Gangem* : la première renfermait la péninsule de l'Hindoustan, et la seconde la presqu'île des Birmans. Ils connurent la division des peuples de l'Hindoustan en castes et ils en énumèrent 7.

Indĭcētæ ou **Indĭgētes** (-um), peuple à l'extrémité N.-E. de l'Espagne Tarraconaise près des Pyrénées. Leur capitale était Emporium.

Indicus Oceanus. (Voy. *Erythræum mare.*)

Indĭgĕtes (-um), nom des dieux indigènes et des héros de Rome, qui, après avoir vécu sur la terre comme mortels, étaient adorés comme dieux après leur mort. Ainsi Énée, après sa disparition sur les bords du Numicus, devint un *deus Indiges, pater Indiges* ou *Jupiter Indiges*. De la même manière Romulus devint *Quirinus*, et Latinus *Jupiter Latiaris.*

Indus (-i), 1) grand fleuve de l'Inde, prend sa source dans le plateau du Thibet, coule dans la grande plaine du *Punjab* et se jette dans la mer Érythrée (océan Indien) par plusieurs embouchures. — 2) grande rivière d'Asie Mineure, prend sa source en Phrygie, traverse la Carie, et se jette dans la Méditerranée, en face de Rhodes.

Indutiomarus ou **Induciomarius** (-i), un des chefs des Trévires en Gaule, défait et tué par Labienus en 54 av. J.-C. (Voy. *Cingetorix.*)

Inessa. (Voy. *Ætna* n° 2.)

Infĕri (-ōrum), dieux du monde souterrain, par opposition aux *Superi* ou dieux du ciel. Mais ce mot *Inferi* est souvent employé pour désigner les morts et comprend ainsi tous les habitants du monde inférieur, les dieux, comme Hadès ou Pluton, sa femme Perséphoné (Proserpine), les Érinnyes ou Furies, etc. et les âmes des hommes qui ont quitté la terre.

Inferum mare. (Voy. *Etruria.*)

Ingævones. (Voy. *Germania.*)

Ingauni (-ōrum), peuple de Ligurie, sur la côte, dont la capitale était Albium Ingaunum.

Ino (-us; *acc.*-o.), fille de Cadmus et d'Harmonie, et femme d'Athamas. (Voy. *Athamas.*)

Inōus (-i), nom de Mélicerte et de Palémon comme fils d'Ino.

Insŭbres (-ium), peuple gaulois qui franchit les Alpes et s'établit dans la Gaule Transalpine au N. de l'Italie. Leur capitale était Mediolanum. Ils furent soumis par les Romains, peu avant le commencement de la seconde guerre punique.

Intĕmĕli (-ōrum), peuple de Ligurie, sur la côte, dont la capitale était Albium Intemelium.

Intĕramna (-æ), nom de plusieurs villes d'Italie, ainsi nommées parce qu'elles se trouvaient entre 2 rivières. 1) (Terni) en Ombrie, sur le Nar, entourée d'un canal qui se jetait dans cette rivière, ce qui fit donner à ses habitants le nom d'*Interamnates Partes*. Ce fut la patrie de l'historien Tacite. — 2) dans le Latium, au confluent du Casinus et du Liris, d'où ses habitants étaient nommés *Interamnates Lirinates.*

Intercatia (-æ), ville des Vaccéens dans l'Espagne Tarraconaise, sur la route d'Asturica à Cæsaraugusta.

Internum mare (mer Méditerranée), s'étendant à l'O. depuis les Colonnes d'Hercule qui la séparaient de l'Atlantique jusqu'aux côtes de Syrie et d'Asie Mineure à l'E. Elle était nommée par les Romains, *mare Internum* ou *Intestinum;* par les Grecs, ἡ ἔσω θάλαττα, ou ἡ ἐντὸς θάλαττα, ou plus complétement ἡ ἐντὸς Ἡρακλείων στηλῶν θάλαττα, et par Hérodote ἥδε ἡ θάλαττα. Comme elle baignait à la fois les côtes de Grèce et d'Italie, les Grecs et les Romains l'appelaient aussi « notre mer » (ἡ ἡμετέρα θάλαττα, ἡ καθ'ἡμᾶς θάλαττα, *mare nostrum*) : l'expression de *mare Mediterraneum* n'est pas employée par les meilleurs auteurs classiques et se trouve pour la première fois dans Solinus. Le flux et le reflux de la marée ne sont sensibles que dans quelques parties de la Méditerranée, comme les Syrtes, sur la côte d'Afrique, l'Adriatique, etc. Les diverses parties de la Méditerranée étaient désignées par différents noms dont il est parlé dans des articles séparés.

Inui castrum. (Voy. *Castrum* n° 1.)

Īō (**Ūs**), fille d'Inachus, premier roi d'Argos, aimée de Zeus (Jupiter) et métamorphosée par crainte de Héra (Junon) en génisse. La déesse, avertie de ce changement, la mit sous la garde d'Argus aux cent yeux, qui fut cependant tué par Hermès (Mercure) sur l'ordre de Jupiter. Alors Héra tourmenta Io par un taon et la chassa de lieux en lieux, dans un état de frénésie, jusqu'à ce qu'enfin

elle trouva le repos sur les bords du Nil. Là elle reprit son ancienne forme et eut de Zeus un fils, nommé Epaphus. (Voy. *Epaphus.*) Les courses d'Io étaient très-célèbres dans l'antiquité, et le Bosphore fut ainsi nommé, dit-on, après qu'elle l'eut franchi à la nage. Suivant quelques traditions, Io épousa Ariris ou Télégonus, roi d'Égypte, et fut plus tard identifiée par les Égyptiens avec la déesse Isis. Il paraît qu'Io était aussi la même que la Lune. Elle est représentée sous la forme d'une femme avec des cornes de génisse.

Iobates, roi de Lycie. (Voy. *Bellerophon.*)

Iol. (Voy. *Cæsarea* nº 1.)

Ĭŏlāüs (-i), fils d'Iphiclès et d'Automédusa. Iphiclès était frère d'Hercule, et Iolaüs fut le fidèle compagnon et conducteur du héros. Hercule l'envoya en Sardaigne à la tête des fils qu'il avait eus des filles de Thespius; mais il revint près du héros peu avant sa mort, et fut le premier qui lui offrit des sacrifices comme à un demi-dieu. Iolaüs après sa mort obtint des dieux du monde souterrain la permission de venir en aide aux enfants d'Hercule. Il tua Eurysthée, puis retourna parmi les ombres.

Ĭolcus (-i), ancienne ville de la Magnésie de Thessalie, au fond du golfe Pagasétique, à environ un mille de la mer. Elle était célèbre dans la mythologie comme résidence de Pélias et de Jason, et comme lieu d'embarquement des Argonautes partant à la recherche de la Toison d'or.

Ĭŏlē (-es), fille d'Eurytus d'Œchalia, aimée d'Hercule (voy. *Hercules*). Après la mort d'Hercule, elle épousa son fils Hyllus.

Ĭōn (-ōnis), ancêtre fabuleux des Ioniens, fils de Xuthus et de Creüsa, ou d'Apollon et de Creüsa, petit-fils d'Hellen. Suivant quelques traditions il régna en Attique.

Ĭōnia (-æ), et **Ĭōnis** (-ĭdis) (dans les poëtes romains), district sur la côte O. d'Asie Mineure, ainsi nommé des Grecs Ioniens qui y établirent une colonie à une époque antérieure à tout monument historique. Le récit mythique de « la grande migration ionienne » rapporte que, par suite des disputes entre les fils de Codrus, roi d'Athènes, au sujet de la succession au pouvoir, ses plus jeunes fils, Nélée et Androclus, traversèrent la mer Égée, à la recherche d'une nouvelle patrie, 140 ans après la guerre de Troie, 1044 av. J.-C. Dans les temps historiques, on trouve douze grandes cités sur la côte ci-dessus mentionnée, se prétendant d'origine ionienne, et réunies en confédération. Le territoire qu'elles possédaient s'étendait entre l'embouchure du Méandre au S. et de l'Hermus au N. Les noms des 12 cités en allant du S. au N. étaient Milet, Myus, Priène, Samos (ville et île), Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Érythræ, Chios (ville et ile), Clazomène et Phocée. La ville de Smyrne, située dans ce district, mais d'origine éolienne, fut plus tard unie à la confédération ionienne (vers 700 av. J.-C.). Le sanctuaire commun de la ligue était le Panionium, sanctuaire de Poseidon (Neptune) sur le promontoire de Mycale, en face de Samos. Là se tenait la grande assemblée de la confédération, nommée Panionia. À une époque reculée ces villes atteignirent un haut degré de prospérité. Elles furent d'abord soumises par Crésus, roi de Lydie; une seconde fois par Harpagus, général de Cyrus (545); s'étant révoltées contre les Perses, elles furent soumises une troisième fois (496.) Dans nul pays habité par la race hellénique, sauf à Athènes, les raffinements de la civilisation, les arts, la littérature, ne furent plus cultivés qu'en Ionie. Dans la longue liste des artistes et des auteurs d'Ionie, nous pouvons mentionner les poëtes Mimnerm de Colophon et Anacréon de Téos, les philosophes Thalès de Milet et Anaxagore de Clazomène, les premiers annalistes Cadmus et Hécatée de Milet, et les peintres Zeuxis, Apelle et Parrhasius. La place importante qu'occupent quelques villes d'Ionie dans l'histoire primitive du christianisme est attestée par les *Actes des apôtres* et par les épîtres de St-Paul aux Éphésiens, et de St-Jean aux 7 Églises d'Asie.

Ĭōnium mare, mer entre l'Italie et la Grèce, au S. de l'Adriatique, commence au N. à Hydruntum en Calabre, et à l'E. à Oricus en Épire, ou aux monts Cérauniens; dans les plus anciens temps,

l'Adriatique était appelée golfe Ionien, tandis que plus tard la mer Ionienne elle-même fut comprise dans l'Adriatique. Dans son sens le plus étendu, la mer Ionienne comprenait les mers de Sicile, de Crète, et Icarienne. Les anciens faisaient dériver son nom des courses d'Io, mais elle était plus probablement nommée ainsi à cause des colonies ioniennes qui s'établirent à Céphallénie, et dans les autres îles sur les côtes O. de la Grèce.

Iŏphon (**-ontis**), fils de Sophocle et de Nicostrate, remarquable poëte tragique. Pour la célèbre histoire de l'accusation qu'il intenta à son père, voy. *Sophocle.*

Ios (Ἴος), île de la mer Égée, une des Sporades et faussement classée par Steph. B. parmi les Cyclades; elle est située au N. de Thera et au S. de Paros et de Naxos. Selon Pline (4,12,23) elle avait 25 milles en longueur et était à 18 milles de Naxos, à 25 de Thera; elle possédait une ville de même nom, située sur une hauteur dans la partie O. de l'île, qui s'appelle auj. Nio (ἐν Ἴῳ).



Ios.

Iphĭas (**-ădis**), c.-à-d. Évadné, fille d'Iphis et femme de Capanée.

Īphicles (**-is**) ou **Iphiclus** (**-i**), 1) fils d'Amphitryon et d'Alcmène de Thèbes, était d'une nuit plus jeune que son frère Hercule. Il épousa d'abord Automédusa, fille d'Alcathoüs, dont il eut Iolaüs, et ensuite la plus jeune fille de Créon. — 2) fils de Phylacus ou Céphalus, un des Argonautes, célèbre pour sa rapidité à la course.

Īphicrătes, fameux général athénien, fils d'un cordonnier, introduisit dans l'armée athénienne les peltastes, corps de troupes ayant jusqu'à un certain point les avantages des troupes pesamment armées et des troupes légères. Il substitua un petit bouclier au bouclier pesant, adopta la lance et une épée plus longue, et remplaça l'ancienne cotte de mailles par un corselet de toile; à la tête de ses peltastes il défit les Spartiates en 392, exploit qui fut célèbre dans toute la Grèce. Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et mourut peu avant 348.

Iphĭgĕnīa (**-æ**), fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, suivant la tradition commune; mais fille de Thésée et d'Hélène, suivant d'autres. Agamemnon ayant une fois tué une biche dans le bois d'Artémis (Diane), la déesse irritée rendit la mer si calme que la flotte grecque réunie à Aulis ne put mettre à la voile pour se diriger contre Troie. Sur l'avis du devin Calchas, Agamemnon sacrifia Iphigénie pour apaiser la déesse; mais Artémis mit une génisse à sa place, et la transporta en Tauride où elle devint prêtresse d'Artémis; c'est là qu'elle sauva son frère Oreste, qui allait être sacrifié à Artémis et s'enfuit avec lui en Grèce emportant la statue de la déesse. Iphigénie était adorée à Athènes et à Sparte, et il est probable qu'elle était primitivement la même qu'Artémis elle-même.

Īphĭmĕdīa (**-æ**), ou **Iphimede** (**-es**), femme d'Aloeus, devint par Poseidon (Neptune) mère des Aloïdes, Otus et Éphialtes.

Īphis (**-ĭdis**), jeune homme qui aima Anaxarète. (Voy. *Anaxarète.*) — 2) jeune fille de Crète, fut élevée comme garçon, et, étant fiancée à Ianthe, fut métamorphosée par Isis en jeune homme.

Īphĭtus (**-i**), fils d'Eurytus d'Œchalia, un des Argonautes, tué par Hercule. (Voy. *Hercule*). — 2) Roi d'Élide, qui rétablit les jeux Olympiques et institua la suspension de toute guerre pendant leur célébration. (885 av. J.-C.)

Ipsus (**-i**), petite ville de la Grande Phrygie, célèbre par la grande bataille où Antigone fut défait et tué par Séleucus et Lysimaque en 301.

Īra (**-æ**), montagne fortifiée en Messénie, célèbre par la résistance qu'y opposa Aristomène aux Spartiates pendant onze ans. Sa prise par les Spartiates, en 668, mit fin à la seconde guerre de Messénie.

Īrēne (**-es**), nommée **Pax** (**-ācis**) par les Romains, déesse de la paix, était, suivant Hésiode, fille de Zeus et de Thémis, et une des Heures (voy. *Horæ*). Elle

était adorée à Athènes et à Rome. Dans cette dernière ville un temple magnifique lui fut bâti par l'empereur Vespasien. La Paix est représentée sur les médailles comme une jeune femme tenant dans la main gauche une corne d'abondance, et dans la droite une branche d'olivier ou le caducée de Mercure.

Ĭris (**-is** ou **ĭdis**), 1) fille de Thaumas (d'où son nom de Thaumantias) et d'Électre, et sœur des Harpies. Dans l'Iliade, elle est la messagère des dieux; mais, dans l'Odyssée, Hermès (Mercure) est le messager des dieux et Iris n'est pas mentionnée. Iris était d'abord la personnification de l'arc-en-ciel, que l'on regardait comme le rapide messager des dieux. Dans les anciens poëtes Iris est une déessse vierge; mais plus tard, elle est femme de Zéphyrus, et mère d'Éros (l'Amour). Iris est représentée, dans les œuvres d'art, vêtue d'une tunique longue et ample, surmontée d'un léger vêtement, avec des ailes aux épaules, tenant dans la main gauche le bâton de héraut. —



Iris
(tiré d'un vase antique).

2) (Yeshil Irmak) rivière considérable d'Asie Mineure, naît dans le N. de l'Anti-Taurus, traverse le Loar, et se jette dans l'Euxin au golfe d'Amisus.

Is (*Hit*), ville du S. de la Mésopotamie, à 8 journées de marche de Babylone, sur la rive O. de l'Euphrate, et sur une petite rivière du même nom. Il y avait dans le voisinage des sources d'asphalte, d'où on tira le bitume qui servit de mortier pour bâtir les murs de Babylone.

Īsæus (**-i**), un des 10 orateurs attiques, né à Chalcis, vint de bonne heure à Athènes. Il écrivit pour d'autres des discours judiciaires, et établit une école de rhétorique à Athènes, où Démosthène fut, dit-on, son élève. Il vécut entre 420 et 348. Onze de ses discours existent encore et se rapportent tous à des questions de succession. Ils fournissent beaucoup de détails importants sur cette partie du droit athénien.

Ĭsăra (**-æ**) (Isère), rivière de la Gaule Narbonnaise, descend des Alpes Grées et se jette dans le Rhône au N. de Valence.

Ĭsauria (**-æ**), district d'Asie Mineure, dans le N. du Taurus, entre la Pisidie et la Cilicie, dont les habitants, les Isauriens, étaient des brigands déterminés. Ils furent défaits par le consul romain L. Servilius (75 av. J.-C.), qui reçut le surnom d'Isauricus.

Isionda (**-æ**), ville de Pisidie, en Asie Mineure, près de Termessus.

Īsis (**-is-ĭdis** ou**-ĭdos**), une des principales divinités égyptiennes, femme d'Osiris et mère d'Horus. Elle fut d'abord déesse de la terre, et ensuite de la lune. Les Grecs la confondaient avec Déméter (Cérès) et avec Io (voy. *Io*). Son culte s'introduisit à Rome vers la fin de la république, et devint très-populaire sous l'empire. Le temple le plus important d'Isis, à Rome, était dans le champ de Mars, d'où on l'appelait Isis Campensis. Les prêtres et les serviteurs de la déesse portaient des vêtements de toile; aussi l'appelait-on elle-même *Linigera*.

Ismărus (**-i**) ou **Ismăra** (**-ōrum**), ville de Thrace, près de Maronée, sur une montagne du même nom qui produisait d'excellent vin. Elle est mentionnée dans l'Odyssée comme ville des Cicones. Les poëtes se servent souvent de l'adjectif *Ismarius*, comme synonyme de *Thrace*.

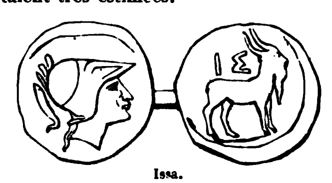
Ismēne (**-es**), fille d'Œdipe et de Jocaste, et sœur d'Antigone.

Ismēnus (**-i**), petite rivière de Béotie, naît au mont Cithéron, passe à Thèbes, et se jette dans le lac Hylica. Le ruisseau de Dircé, si célèbre dans l'histoire de Thèbes, se jetait dans l'Isménus; c'est de cette rivière qu'Apollon était nommé *Ismenius*.

Īsŏcrătes (**-is**), un des 10 orateurs attiques, né à Athènes en 436 av. J.-C. reçut une éducation soignée. Parmi ses

maîtres étaient Gorgias, Prodicus et Socrate; il enseigna d'abord la rhétorique à Chios, puis à Athènes. Là, il obtint un grand succès, et acquit peu à peu une grande fortune par sa profession. Il avait 100 élèves, dont chacun lui payait 1000 drachmes. Il tira aussi un revenu considérable des discours qu'il écrivit pour d'autres; mais, naturellement timide et d'une faible constitution, il ne prit jamais la parole en public. Il aimait ardemment son pays, et, quand la bataille de Chéronée eut détruit le dernier espoir de liberté, il mit fin à ses jours, en 338, à l'âge de 98 ans. Il travaillait ses discours avec le plus grand soin; mais son style est artificiel. 21 de ses discours sont parvenus jusqu'à nous; le plus célèbre est le Panégyrique, où il montre quels services Athènes a rendus à la Grèce à toutes les périodes de son histoire.

Issa (**-æ** : *Lissa*), petite île de la mer Adriatique, avec une ville du même nom, sur la côte de Dalmatie, tirait, dit-on, son nom d'Issa, fille de Macareus de Lesbos, qui fut aimée d'Apollon. L'île était habitée par une courageuse race de marins, dont les barques (*lembi Issæi*) étaient très-estimées.



Issa.

Issĕdŏnes (**-um**), tribu scythique, dans la grande Tartarie, près des Massagètes, auxquels ils ressemblaient pour les mœurs; on les représente comme s'étendant jusqu'aux limites de la Sérique.

Issicus Sinus (voy. *Issus*).

Issus (**-i**), ville à l'extrémité S.-E. de la Cilicie, près du golfe Issicus (golfe d'Iskenderoon) et au pied du col du mont Amanus nommé Portes Syriennes; célèbre par la grande bataille où Alexandre défit Darius Codoman (333), livrée dans une étroite vallée près de la ville.

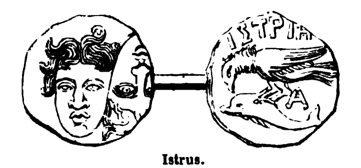
Istævones. (Voy. *Germania.*)

Ister. Voy. *Danubius.*

Istria ou **Histria** (**-æ**), presqu'île à l'extrémité N. de l'Adriatique, séparée de la Vénétie par la rivière Timavus et de l'Illyrie par la rivière Arsia. Les habitants, les *Istri* ou *Histri*, étaient une belliqueuse race illyrienne, qui soutint plusieurs guerres contre les Romains; ils furent enfin soumis par le consul C. Claudius Pulcher, 177 av. J.-C. Leurs principales villes étaient Tergestes et Pola.

Istrŏpŏlis (**-is**), **Istros** ou **Istria** (**-æ**), ville de la Basse Mœsie, non loin de l'embouchure du Danube; colonie de Milet.

Istrus (Ἴστρος), ville de Crète, qu'Artémidore appelait aussi *Istrona*. Ce dernier nom se trouve dans une inscription (*ap.* Chishull, *Antiq. Asiatic.* p. 110)



Istrus.

Ĭtălĭa (**-æ**), signifiait au temps d'Auguste le pays au S. des Alpes que nous nommons Italie. Le nom d'Italia était primitivement usité pour désigner un pays beaucoup plus limité. La plupart des anciens tiraient ce nom de l'ancien roi Italus; mais il n'est pas douteux que l'Italia ou Vitalia, comme on l'appelait aussi, était le pays des Itali, Vitali, Vitelli ou Vituli, race ancienne, plus connue sous le nom de Sicules. Cette race se répandit dans la partie S.-O. de la Péninsule et elle avait pour limite au N. une ligne tirée du mont Garganus à l'E., jusqu'à Terracine à l'O. Suivant les Grecs, l'Italie était dans l'origine seulement composée de la partie S. du Bruttium, et était bornée au N. par une ligne tirée du golfe Lamétique au golfe de Scylla. Plus tard ils étendirent le nom d'Italie à tout le pays au S. de Posidonia à l'O. et de Tarente à l'E. Quand les Romains eurent soumis Tarente et le S. de la péninsule, vers 272, le nom d'Italie eut une signification encore plus étendue. Il signifia alors tout

le pays soumis aux Romains depuis le détroit de Sicile jusqu'à l'Arno et au Rubicon. Le pays au N. de ces rivières continua à être appelé Gaule Cisalpine et Ligurie jusqu'à la fin de la république. Auguste fut le premier qui étendit le nom d'Italie aux pays depuis les Alpes Maritimes à l'O jusqu'à Pola en Istrie. Outre le nom d'Italie, on désignait la péninsule par des noms divers, surtout les poëtes : on la nommait *Hesperia*, nom que les Grecs lui donnaient parce qu'elle était à l'O. de la Grèce ou *Hesperia Magna*, pour la distinguer de l'Espagne (*Hesperia*), et *Saturnia*, parce que Saturne avait, dit-on, jadis régné dans le Latium. Les noms de certaines parties de l'Italie étaient aussi appliqués par les poëtes à tout le pays. Ainsi on la nommait *OEnotria*, primitivement terre des *OEnotri*, dans le pays nommé plus tard Bruttium et Lucanie; *Ausonie* ou *Opica*, primitivement terre des Ausones et des Opiques ou Osques, sur la côte O. dans le pays nommé ensuite Campanie; *Tyrrhenia*, proprement la terre des Tyrrhéniens, aussi sur la côte O., au N. de l'Ausonie ou Opique, et plus spécialement le pays nommé ensuite Étrurie; *Iapygia*, la terre des Iapyges, sur la côte E., dans le pays appelé ensuite Calabre; *Ombrica*, terre des Ombriens, sur la côte E., le long de l'Étrurie. L'Italie ne fut jamais habitée par une seule race. Des races diverses y avaient émigré à une époque très-reculée. Les plus anciens habitants furent les Pélasges ou Œnotriens, rameau de la grande race qui habita primitivement la Grèce et les côtes d'Asie Mineure. On les appelait aussi Aborigènes et Sicules. A l'époque où commence l'histoire romaine, l'Italie était peuplée par les races suivantes. Depuis l'embouchure du Tibre, entre sa rive droite et la mer, étaient les Étrusques, qui s'étendaient au N. jusqu'aux Alpes. Le long des Étrusques, entre la rive gauche du Tibre et l'Adriatique, étaient les Ombriens. Au S. des Étrusques étaient les Sacrani, Casci, ou Prisci, tribus osques, qui, chassées des montagnes par les Sabins, avaient battu les tribus pélasgiques des Sicules, des Aborigènes ou Latins, et, s'unissant à ces peuples vaincus, avaient formé le peuple nommé d'abord Prisci Latini et ensuite seulement Latini. Au S. de ceux-ci, jusqu'à la rivière Laus, étaient les Opiques, nommés aussi Ausones ou Aurunces, et dont faisaient partie les Volsques, les Sidicins, les Saticules et les Èques. Le S. de la Péninsule était habité par les Œnotriens, qui furent plus tard refoulés dans l'intérieur par les nombreuses colonies grecques fondées le long des côtes. Au sud des Ombriens jusqu'au mont Garganus, étaient les diverses tribus sabines ou sabelliennes, les Péligniens, les Marses, les Marrucins, les Vestins et les Herniques; c'est de ces tribus que sortit plus tard la belliqueuse race des Samnites. Du mont Garganus à l'extrémité S.-E. de la Péninsule, le pays était habité par les Dauniens ou Apuliens, les Peucétiens, les Messapiens et les Salentins. Ils furent tous soumis par les Romains, qui devinrent maîtres de toute la péninsule. A l'époque d'Auguste, voici quelles étaient les principales divisions de l'Italie: I. L'Italie Supérieure depuis les Alpes jusqu'à la Macra à l'O. et au Rubicon à l'E. Elle comprenait : 1° la Ligurie, 2° la Gaule Cisalpine, 3° la Vénétie avec la Carnie, 4° l'Istrie. II. — Italie Centrale, nommée quelquefois Italie Propre (terme non usité chez les anciens) pour la distinguer de la Gaule Cisalpine ou Haute Italie, et de la Grande Grèce ou Basse Italie, s'étendait depuis la Macra à l'O. et le Rubicon à l'E. jusqu'au Silarus à l'O. et au Frento à l'E. Elle comprenait : 1° L'*Étrurie*, 2° l'*Ombrie*, 3° le *Picenum*, 4° le *Samnium* avec le pays des Sabins, des Vestins, des Marrucins, des Marses, des Péligniens, etc., 5° le *Latium*, 6° la *Campanie*. III. — Basse Italie ou Grande Grèce qui comprenait le reste de la Péninsule au S. du Silarus et du Frento. Elle renfermait 1° l'*Apulie*, avec la *Calabre*, 2o la *Lucanie*, 3° le *Bruttium*. Auguste divisa l'Italie en 11 régions: 1° Latium et Campanie, 2° terre des Hirpins, Apulie et Calabre, 3o Lucanie et Brutium, 4° territoire des Frentans, des Marrucins, des Marses, des Péligniens et des Sabins, avec le Samnium, 5° Picenum, 6° Ombrie avec le district d'Ariminum, 7° Étrurie, 8° Gaule Cispadane, 9° Ligurie, 10° partie E. de la Gaule Transpadane, Vénétie,

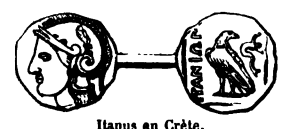
Carnie, et Istrie, 11° partie O. de la Gaule Transpadane.

Italica, 1) ville de la Bétique, sur la rive O. du Bétis, au N.-O. d'Hispalis, fondée par Scipion l'Africain pendant la 2e guerre punique ; il y établit quelques-uns de ses vétérans. Ce fut la patrie de Trajan et d'Hadrien. — 2) nom donné à Corfinium par les Italiens pendant la guerre sociale (voy. *Corfinium*).

Italicus Silius. (Voy. *Silius.*)

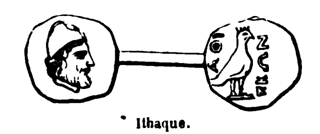
Italus. (Voy. *Italia.*)

Itănus (-i), v. sur la côte E. de la Crète, près du promontoire de même nom, fondée par les Phéniciens.



Itanus en Crète.

Ĭthăca (-æ), petite île de la mer Ionienne, sur la côte d'Épire, patrie d'Ulysse. Elle a environ 12 milles de long, 4 de large, et est divisée en deux parties, unies par un isthme étroit, qui n'a pas plus d'un demi-mille. Dans chacune de ces parties il y a une chaine de montagnes d'une hauteur considérable. Celle du N. est nommée *Neritum* et celle du



Ithaque.

S. *Neium*. La ville d'Ithaque, résidence d'Ulysse, était située sur une montagne conique et escarpée, nommée maintenant Aeto, ou la Serre de l'Aigle, occupant toute la largeur de l'isthme. Ithaque est maintenant une des 7 îles Ioniennes longtemps placées sous la protection de la Grande-Bretagne et rendues enfin au royaume de Grèce (en 1864).

Ithōme (-es), forteresse de Messénie sur une montagne du même nom, qui forma ensuite la citadelle de la ville de Messène. Elle fut prise par les Spartiates en 723, à la fin de la seconde guerre de Messénie, puis en 455 à la fin de la 3e guerre de Messénie.

Itius Portus, port des Morins, sur la côte N. de la Gaule, où César s'embarqua pour la Bretagne ; probablement Vissant, ou Witsand, près de Calais.

Iton. (Voy. *Itonia.*)

Itōnia (-æ, **Itōnias-ădis,** ou **Itonis -idis**), surnom d'Athéné (Minerve), qui venait de la ville d'Iton dans le S. de la Phtiotide, en Thessalie. La déesse y avait un sanctuaire célèbre et est nommée de là *Incola Itoni.*

Itūræa, Itȳræa, district de la frontière N.-E. de la Palestine, habité par un peuple arabe, belliqueux et pillard. Auguste donna l'Iturée, qui avait été jusqu'alors gouvernée par ses princes indigènes, à la famille d'Hérode. A l'époque de J.-C. elle était gouvernée par Philippe, frère d'Hérode Antipas, en qualité de tétrarque.

Itys. Voy. *Tereus.*

Iūlĭs (-idis), capitale de Céos : patrie de Simonide. (Voy. *Ceos.*)

Iūlus, 1) fils d'Énée, nommé d'ordinaire Ascanius (voy. *Ascanius*). — 2) fils aîné d'Ascanius, réclama le gouvernement du Latium, mais fut obligé de l'abandonner à son frère Silvius.

Ixīon (-ōnis), roi des Lapithes, fils de Phlégyas, et père de Pirithoüs. Il assassina traîtreusement son beau-père, pour ne pas donner les présents de noces qu'il avait promis, et comme personne ne voulait le purifier de ce meurtre, Zeus (Jupiter) l'enleva au ciel et le purifia. Mais Ixion fut ingrat envers le père des dieux et essaya de gagner l'amour d'Héra (Junon). Zeus créa alors un fantôme qui ressemblait à Héra, et par lequel Ixion devint père d'un centaure (voy. *Centauri*). Ixion fut cruellement puni de son ingratitude impie. Il eut les mains et les pieds enchaînés par Hermès (Mercure) à une roue qui tournait sans relâche.

Ixīŏnĭdes (-æ), c.-à-d. Pirithoüs, fils d'Ixion. On appelle aussi les Centaures *Ixionidæ.*

J.

Jaccetāni (-ōrum), peuple de l'Espagne Tarraconaise entre les Pyrénées et l'Èbre.

Jana. (Voy. *Janus.*)

Janiculum. (Voy. *Roma.*)

Jānus (-**i**) et **Jāna** (-**æ**), couple d'anciennes divinités latines, adorées comme le soleil et la lune. Les noms de Janus et Jana ne sont que des formes de Dianus et Diana, mots qui ont la même racine, *dies*, jour. Janus occupait une place importante dans la religion des Romains. Il présidait au commencement de toute chose, et était toujours invoqué le premier dans toute entreprise, même avant Jupiter. Il ouvrait l'année et les saisons, et le premier mois de l'année était désigné par son nom. Il était le portier du ciel, et portait les surnoms de Patulcus, ou Patuleius (l'Ouvreur), et de Clusius ou Clusivius (le Fermeur). Il était aussi sur la terre la divinité gardienne des portes, et on le représentait d'ordinaire avec 2 têtes, parce que toute porte regarde de deux côtés (*Janus bifrons*). Il est quelquefois représenté avec 4 têtes (*Janus quadrifrons*) parce qu'il présidait aux 4 saisons. A Rome, Numa consacra, dit-on, à Janus le passage couvert qui portait son nom, qui était ouvert en temps de guerre et fermé en temps de paix. Ce passage est communément, mais à tort, appelé un temple. Il était près du Forum. Il semble qu'on l'ouvrait pendant la guerre, pour indiquer symboliquement que le dieu était parti pour aider les guerriers romains, et qu'on le fermait en temps de paix, pour que le dieu, sauvegarde de la cité, ne pût s'éloigner. Le jour du nouvel an, qui était la principale fête du dieu, on se faisait des présents les uns aux autres, consistant en friandises et en médailles de cuivre, représentant d'un côté la double tête de Janus, et de l'autre un vaisseau. Le nom général de ces présents était *Strenæ*.



Janus
tiré d'une médaille de Sex. Pompée
au Musée Britann.).

Jāson (-**ŏnis**), 1) fils d'Æson et célèbre chef des Argonautes. Son père Æson, qui régnait à Jolcos en Thessalie, fut privé de la royauté par son frère Pélias, qui essaya de faire périr Jason enfant. Il fut sauvé par ses amis et confié aux soins du centaure Chiron. Quand il fut grand, il vint à Iolcos, et réclama le royaume, que Pélias promit de lui rendre pourvu qu'il rapportât la Toison d'or, qui appartenait au roi Æétès de Colchide et était gardée par un dragon vigilant. Jason entreprit l'expédition et s'embarqua sur le navire Argo, accompagné des principaux héros de la Grèce. Il obtint la Toison avec l'aide de Médée, qu'il épousa, et avec laquelle il revint à Iolcos. L'histoire de ses exploits dans cette expédition est racontée ailleurs (voy. *Argonautes*). Pour venger la mort de son père, qui avait été tué par Pélias en son absence, Médée, à l'instigation de Jason, persuada aux filles de Pélias de couper leur père en morceaux et de le faire bouillir pour lui rendre la jeunesse et la force; Pélias mourut ainsi misérablement; et son fils Acaste chassa Jason et Médée d'Iolcos. Ils allèrent à Corinthe, où ils vécurent heureux pendant plusieurs années, jusqu'à ce que Jason abandonna Médée pour épouser Glaucé ou Creüsa, fille de Créon, roi du pays. Médée se vengea cruellement de cet affront. Elle envoya à Créuse un vêtement empoisonné, qui la fit périr par le feu, dès qu'elle s'en revêtit. Créon périt aussi dans les flammes. Médée tua les enfants qu'elle avait eus de Jason, et s'enfuit à Athènes sur un char traîné par des dragons ailés. La mort de Jason est racontée de diverses manières. Suivant les uns, il se tua de désespoir; suivant d'autres, il fut écrasé par la poupe du vaisseau Argo, qui tomba sur lui tandis qu'il était couché dessous. — 2) tyran de Phères, fut nommé tagus ou généralissime de Thessalie (374). Il eut un grand pouvoir, et aspira à la suprématie de la Grèce; mais il fut assassiné en 370.

Jaxartes (-**is**. *Syr* ou *Syhoun*), grand fleuve de l'Asie centrale, qui se jette dans la mer d'Aral; les anciens supposaient qu'il se jetait au N. de la mer Caspienne, et ne distinguaient pas

les 2 mers. Il séparait la Sogdiane de la Scythie; sur ses bords habitait une tribu scythique, les Jaxartes.

Jericho ou **Hierichus**, ville des Cananéens, dans une plaine à l'O. du Jourdain, près de son embouchure, détruite par Josué, et rebâtie plus tard.

Jērūsălem ou **Hiĕrŏsŏlȳma** (**-ōrum**), capitale de la Palestine en Asie. Elle était primitivement la capitale des Jébuséens, tribu chananéenne; mais elle fut prise par David en 1050, et il en fit la capitale du royaume d'Israël. Après la division du royaume sous Jéroboam, elle fut la capitale du royaume de Juda, jusqu'à sa destruction et à la captivité de ses habitants sous Nabuchodonosor, roi de Babylone (588). En 536 les exilés juifs, ayant obtenu de Cyrus la permission de revenir dans leur patrie, commencèrent à rebâtir la ville et le temple: l'ouvrage fut achevé en 24 ans environ. Après la mort d'Alexandre le Grand, Jérusalem fut soumise d'abord aux rois grecs d'Égypte, et ensuite aux rois grecs de Syrie. Mais, par suite des efforts faits par Antiochus IV Épiphane pour détruire la religion nationale, les Juifs se révoltèrent sous les Machabées, et parvinrent à fonder leur indépendance. Jérusalem devint la capitale d'un royaume séparé, gouverné par les Machabées. Pour l'histoire de ce royaume voy. *Palæstina*. En 70 la révolte des Juifs contre les Romains fut étouffée et Jérusalem prise par Titus, après un siége de plusieurs mois, et rasée complétement. Après une nouvelle révolte des Juifs, Hadrien résolut de détruire tous les vestiges de leur nationalité et de leur religion; il établit une nouvelle colonie romaine sur l'emplacement de Jérusalem, sous le nom d'Ælia Capitolina, et bâtit un temple de Jupiter Capitolinus, sur l'emplacement du temple de Jéhovah (135). Lorsque le christianisme devint la religion de l'empire romain, Jérusalem reprit son caractère sacré. — Jérusalem est à l'O. de l'extrémité de la mer Morte, à environ 20 milles (en droite ligne), et à 35 milles de la mer Méditerranée, sur une plate-forme élevée, séparée, par une série de vallées, des montagnes qui l'entourent de tout côté. Cette plate-forme a une inclinaison générale de l'O. à l'E. Le point le plus élevé est la montagne de Sion à l'extrémité S.-O. de la ville, sur laquelle s'élevait la cité de David. La partie S.-E. de la plate-forme est occupée par la montagne de Moriah, où s'élevait le temple, et la partie E. par le mont Acra; mais ces deux sommets peuvent à peine être distingués maintenant de la surface générale de la plate-forme, probablement parce que les vallées voisines ont été peu à peu comblées. Le mont Sion a 2535 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, et environ 300 au-dessus de la vallée qui s'étend à ses pieds.



Ælia Capitolina (Jérusalem).



Ælia Capitolina (Jérusalem).

Jŏcaste (**-es**) ou **Jŏcasta** (**-æ**), nommée **Epicaste** (**-es**) dans Homère, femme de Laius et mère d'Œdipe. (Voy. *OEdipus*.)

Joppe (**-es**), **Joppa** (**-æ**), Anc. Test. Japho-Jaffa, ancienne ville maritime de Palestine, au S. de la frontière de la Judée et de la Samarie.

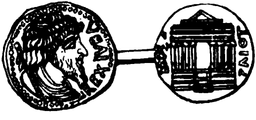
Jordanes (**-is**, *le Jourdain*), rivière de Palestine, prend sa source au versant S. du mont Hermon (partie la plus méridionale de l'Anti-Liban.), coule vers le S. et se jette dans la mer de Galilée (lac de Tibériade), puis dans le lac Asphaltite (mer Morte.)

Jŏsēphus Flāvius (**-i**), historien juif, né à Jérusalem en 37 ap. J.-C., fut

un des généraux des Juifs dans leur révolte contre les Romains. Il fut fait prisonnier par Vespasien, qui lui laissa la vie par l'intercession de Titus. Josèphe prit alors le caractère de prophète, et annonça à Vespasien que l'empire lui appartiendrait ainsi qu'à son fils. Josèphe était avec Titus au siége de Jérusalem, et l'accompagna ensuite à Rome. Il reçut de Vespasien le droit de cité et fut traité avec faveur par cet empereur et par ses successeurs Titus et Domitien. Il prit le nom de Flavius, comme affranchi de la famille Flavienne, et mourut vers 100 ap. J.-C. Les ouvrages de Josèphe sont écrits en grec. Le plus important, intitulé *Antiquités juives*, en 20 livres, résume l'histoire juive depuis la création du monde jusqu'à l'an 66, où commença la révolte des Juifs. Il raconte cette révolte dans son *Histoire de la guerre des Juifs* en 7 livres. Dans le premier de ces ouvrages il cherche à accommoder la religion juive au goût et aux préjugés païens.

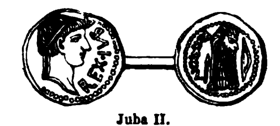
Jŏviānus, Flāvius Claudius (-i), élu empereur par les soldats en juin 363, après la mort de Julien (voy. *Julianus*) qu'il avait accompagné dans son expédition contre les Perses. Il fit la paix avec les Perses et mourut en 364 après un règne d'un peu plus de 7 mois. Jovien était chrétien; mais il protégea les païens.

Jŭba (-æ), 1) roi de Numidie, fils d'Hiempsal, se joignit au parti de Pompée et remporta une victoire sur Curion, lieutenant de César. Il combattit ensuite avec Scipion contre César; et, après la



Juba I.

bataille de Thapsus (46), il se tua. — 2) fils du précédent, encore enfant à l'époque de la mort de son père, fut emmené par César à Rome, où il reçut une excellente éducation. Il devint un des hommes les plus savants de son temps, et écrivit de nombreux ouvrages sur des sujets historiques ou autres. En 30 av. J.-C. Auguste le rétablit dans son royaume de Numidie et lui donna en mariage Cléopâtre, autrement nommée Sélène, fille d'Antoine et de Cléopâtre. 5 ans après, en 25, Auguste lui donna la Mauritanie en échange de la Numidie qui fut réduite en province romaine. Il mourut en Mauritanie vers 19 ap. J.-C.



Juba II.

Judæa, Judæi. (Voy. *Palæstina.*)

Jŭgurtha (-æ), fils illégitime de Manastabal et petit-fils de Masinissa. Jeune encore il perdit son père, mais fut élevé par Micipsa, avec ses propres fils Hiempsal et Adherbal. Jugurtha était un prince brave, capable et ambitieux. Il se distingua beaucoup en servant sous Scipion contre Numance (134 av. J.-C.). Micipsa, en mourant (118), laissa son royaume indivis entre Jugurtha et ses deux fils Adherbal et Hiempsal; Jugurtha aspira à régner seul. Il assassina Hiempsal peu après la mort de son père, et le sénat romain partagea le royaume entre Adherbal et Jugurtha : mais bientôt Jugurtha attaqua Adherbal, le fit prisonnier et le fit périr (112). Les Romains lui avaient défendu toute hostilité contre Adherbal; et, comme il avait enfreint cette défense, ils lui déclarèrent la guerre. Le consul L. Calpurnius Bestia fut envoyé en Afrique (111); mais Jugurtha acheta de lui, au prix de grosses sommes d'argent, une paix favorable. Ce procédé honteux excita une grande indignation à Rome. La paix fut désavouée, et la guerre recommença sous le consul Sp. Postumius Albinus; mais, pendant l'absence du consul, son frère Aulus fut défait par Jugurtha (110). L'année suivante (109) le consul Q. Cæcilius Métellus fut envoyé en Afrique à la tête d'une nouvelle armée. Pendant deux ans Métellus défit souvent Jugurtha et le força enfin à se réfugier chez les Gétules. En 107 Métellus fut remplacé dans le commandement par Marius. La cause de Jugurtha fut soutenue par son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie; mais Marius

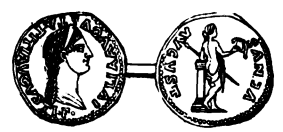
défit leurs forces réunies, et Bocchus acheta son pardon des Romains en livrant son gendre à Sylla, questeur de Marius (106). Jugurtha fut emmené prisonnier à Rome, et, après avoir orné le triomphe de Marius (1er janvier 104), il fut jeté en prison et y mourut de faim.

Jūlia (-æ), 1) tante de César le dictateur et femme de Marius. — 2) mère de Marc Antoine le Triumvir. — 3) sœur de César le dictateur et femme de M. Atius Balbus, dont elle eut Atia, mère d'Auguste (voy. *Atia*). — 4) fille du dictateur César et de Cornélie, épousa Cn. Pompée en 59 et mourut en couches en 54. — 5) fille d'Auguste et de Scribonia, unique enfant d'Auguste, née en 39 et mariée 3 fois : 1o à M. Marcellus, son cousin, en 25; 2o après la mort de Marcellus (23) dont elle n'eut pas d'enfants, à M. Agrippa, dont elle eut 3 fils, C. et L. Cæsar et Agrippa Postumius, et 2 filles, Julie et Agrippine; 3o après la mort d'Agrippa, en 12, à Tibérius Néron, le futur empereur. Ses adultères la firent exiler par Auguste dans l'île de Pandataria sur la côte de Campanie (2 av. J.-C.). Elle fut ensuite reléguée à Rhégium. Elle mourut en 14 ap. J.-C. peu



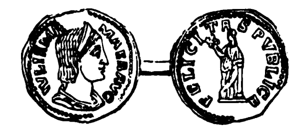
Julie, fille d'Auguste, morte ap. J.-C., 14.

après l'avénement de Tibère. — 6) fille de la précédente et femme de L. Æmilius Paulus. Elle imita les désordres de sa mère et fut bannie par son aïeul Auguste, dans la petite île de Trémérus, sur la côte d'Apulie. (9 ap. J.-C.) Elle mourut en 28. 7) dernière enfant de Germanicus et d'Agrippine, mise à mort par Claude à l'instigation de Messaline. 8) fille de Drusus et de Livie, sœur de Germanicus, mise aussi à mort par Claude, à l'instigation de Messaline (59). 9) Julie, fille de Titus, fils de Vespasien, et mariée à Flavius Sabinus, neveu de l'empereur Vespasien. Elle mourut dans un avortement causé par Domitien avec qui elle avait des relations criminelles.



Julie, fille de Titus.

Julia Mamæa, née à Émèse en Syrie, fille de *Julia Mæsa*, et mère d'Alexandre Sévère. C'était une femme d'une vertu irréprochable, et elle éleva son fils avec le plus grand soin ; elle fut mise à mort par les soldats en même temps que son fils (apr. J.-C. 235).

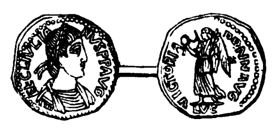


Julia Mamæa, mère d'Alexandre Sévère, morte ap. J.-C. 235.

Jūlia gens, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome, d'origine albaine, amenée à Rome par Tullus Hostilius, à la destruction d'Albe la Longue. Elle prétendait descendre du mythique Jule, fils de Vénus et d'Anchise. La famille la plus célèbre de cette *gens* est celle de César.

Jūliānus Flavius Claudius, nommé d'ordinaire Julien et surnommé l'Apostat, empereur romain (361-363). Il était né à Constantinople en 331, et était fils de Julius Constantius et neveu de Constantin le Grand. Julien et son frère aîné Gallus furent les seuls membres de la famille impériale dont la vie fut épargnée par les fils de Constantin le Grand, à la mort de ce dernier en 337. Les deux frères furent élevés avec soin et dans les principes de la religion chrétienne. Julien abandonna de bonne heure intérieurement le christianisme. Mais la crainte de l'empereur Constance l'empêcha de faire une déclaration ouverte d'apostasie. Il se consacra avec ardeur à l'étude de la littérature et de la philosophie grecque; parmi ses compagnons d'études à Athènes se trouvaient Grégoire

de Nazianze et Basile, qui devinrent ensuite tous deux si célèbres dans l'Église chrétienne. Julien ne resta pas longtemps à Athènes : ayant été envoyé par Constance en Gaule pour repousser les Germains, il leur fit la guerre pendant cinq ans (356-360) avec grand succès. En 360 il fut proclamé empereur par ses soldats à Paris, et la mort opportune de Constance l'année suivante le laissa maître incontesté de l'empire. Il se déclara alors publiquement païen. Son court règne fut surtout rempli par ses préparatifs militaires contre les Perses. En 363 il franchit le Tigre, et s'avança dans l'intérieur du pays à la recherche du roi de Perse; mais il fut obligé de se retirer par suite des souffrances que fit endurer à son armée le manque d'eau et de provisions. Dans sa retraite il fut attaqué par les Perses et tué dans le combat. Il eut pour successeur Jovien (voy. *Jovianus*); Julien écrivit un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns existent encore. Son style est d'une pureté remarquable, et une exacte imitation de celui des écrivains classiques grecs.



Julien, emp. rom. (361-363).

Julius Cæsar (voy. *Cæsar*).

Jūnia gens, ancienne maison patricienne de Rome, à laquelle appartenait le célèbre M. Junius Brutus qui prit une part active à l'expulsion des Tarquins. Dans la suite cette *gens* figure parmi les familles plébéiennes. Les principales familles étaient celles des Brutus et des Silanus.

Jūno (**-ōnis**), nommée Héra par les Grecs (voy. *Hera*). Le mot Juno a la même racine que Jupiter. Comme Jupiter est le roi du ciel et des dieux, Junon est la reine du ciel, ou Jupiter femme. Elle était adorée à Rome, comme reine du ciel, dès les premiers temps avec le surnom de *Regina*. Comme Jupiter était le protecteur du sexe masculin, Junon veillait sur le sexe féminin. On supposait qu'elle accompagnait chaque femme durant sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Aussi portait-elle les surnoms spéciaux de *Virginalis* et de *Matrona*, et les surnoms généraux de *Opigena* et de *Sospita;* c'est sous ce dernier nom qu'elle était adorée à Lanuvium. Le jour de leur naissance les femmes offraient des sacrifices à Junon surnommée *Natalis;* mais la grande fête célébrée par toutes les femmes, en l'honneur de Junon, était nommée *Matronalia* et avait lieu le 1er mars. Comme elle présidait au mariage des femmes, on l'appelait *Juga* ou *Jugalis*, et encore *Pronuba, Cinxia Lucina*, etc. Le mois de juin qui, dit-on, s'appelait primitivement *Junonius*, passait pour l'époque la plus favorable pour se marier. Les femmes en couches appelaient à leur aide Junon Lucina, et les enfants nouveau-nés étaient aussi sous sa protection. Aussi a-t-elle été quelquefois confondue avec la déesse grecque Artémis ou Ilithya. Junon était de plus, comme Saturne, la gardienne des finances, et, sous le nom de *Moneta*, elle avait un temple sur le mont Capitolin, où l'on gardait les coins des monnaies.

Jūpĭter (**Jŏvis**), nommé Zeus par les Grecs. (Voy. *Zeus*.) Le Jupiter romain était d'abord une divinité élémentaire, et son nom signifie père ou maître du ciel, par contraction de *Diovis Pater* ou *Diospiter;* maître du ciel, on l'adorait à ce titre comme dieu de la pluie, des vents, du tonnerre, des éclairs : de là les épithètes de *Pluvius*, *Fulgurator*, *Tonitrualis*, *Tonans* et *Fulminator*; il était le plus grand et le plus puissant des dieux et surnommé pour cela *Optimus Maximus*. Son temple à Rome s'élevait sur la colline escarpée du Capitole, d'où venaient les surnoms de *Capitolinus* et de *Tarpeius*. Il était regardé comme le protecteur spécial de Rome. Comme tel, il était adoré par les consuls à leur entrée en charge; et le triomphe d'un général victorieux était une procession solennelle au temple du dieu. De là les nombreux surnoms de *Imperator*, *Victor*, *Invictus*, *Stator*, *Opitulus*, *Feretrius*, *Prædator*, *Triumphator*, etc. Sous tous ces surnoms il avait des temples ou des statues à Rome; sous le nom de *Jupiter Capitolinus* il prési-

dait aux grands jeux romains, et sous le nom de *Jupiter Latialis* ou *Latiaris* aux Féries Latines. Jupiter, suivant la croyance des Romains, décidait du cours de toutes les affaires humaines. Il prévoyait l'avenir, et les événements étaient le résultat de sa volonté. Il révélait l'avenir aux hommes par des signes dans le ciel et le vol des oiseaux que l'on nommait de là messagers de Jupiter, tandis que le dieu lui-même est désigné par le nom de *Prodigialis*, c'est-à-dire qui envoie les prodiges. Pour la même raison le dieu était invoqué au commencement de toute entreprise sacrée ou profane, en même temps que Janus qui rendait heureux le commencement lui-même. Jupiter était aussi regardé comme le gardien de la loi, et le protecteur de la justice et de la vertu. Il maintenait la sainteté du serment, et présidait à toutes les transactions basées sur la bonne foi et la justice. Aussi Fides était-elle sa compagne sur le Capitole ainsi que la Victoire, et c'était de la roche Tarpéienne que l'on précipitait les traîtres et les parjures. Comme Jupiter était le maître du ciel, et par conséquent le prince de la lumière, la couleur blanche lui était consacrée; des animaux blancs lui étaient sacrifiés; on croyait que son char était traîné par 4 chevaux blancs; ses prêtres portaient des bonnets blancs, et les consuls étaient vêtus de blanc quand ils offraient des sacrifices au Capitole, le jour de leur entrée en charge. Le culte de Jupiter à Rome était confié spécialement au *Flamen Dialis*, qui tenait le premier rang parmi les flamines.

Jura ou **Jurassus mons**, chaîne de montagnes qui court au N. du lac Léman jusqu'à Augusta Rauracorum (près de Bâle) sur le Rhin, et qui formait la limite entre les Séquanes et les Helvètes.

Justĭnĭānus (-i), surnommé le Grand, empereur de Constantinople (537-565), ne doit être mentionné dans cet ouvrage qu'à cause de sa législation. Il établit une commission de jurisconsultes pour rédiger un corps de lois complet. Ils exécutèrent leur tâche en compilant deux grands ouvrages, l'un nommé *Digeste* ou *Pandecte*, en 50 livres, collection de tout ce qu'il y avait d'important dans les ouvrages des jurisconsultes antérieurs, l'autre nommé Code Justinien, collection de constitutions impériales. A ces deux ouvrages on ajouta ensuite un traité élémentaire en 4 livres sous le titre d'*Institutes;* Justinien publia encore diverses constitutions nouvelles auxquelles il donna le nom de *Novelles*. Les 4 ouvrages législatifs de Justinien, les Institutes, le Digeste ou Pandecte, le Code et les Novelles, sont renfermés sous le nom général de *Corpus juris civilis*, et forment le Droit romain tel qu'il est reçu en Europe.



Justinien.

Justīnus (-i), historien, d'une époque incertaine, auteur d'un ouvrage qui existe encore, intitulé : *Historiarum Philippicarum libri XLIV*. Cet ouvrage est tiré des *Historiæ Philippicæ* de Trogue Pompée, qui vivait au temps d'Auguste. Le titre de *Philippicæ* lui fut donné, parce que l'objet de l'ouvrage était de tracer l'histoire de la monarchie macédonienne avec toutes ses branches; mais, dans l'exécution de ce plan, Trogue Pompée se laissa aller à tant de digressions que l'ouvrage formait une espèce d'histoire universelle, depuis la naissance de la monarchie assyrienne jusqu'à la conquête de l'Orient par les Romains. L'ouvrage original de Trogue Pompée, qui n'était pas de grande valeur, est perdu. L'ouvrage de Justin n'est pas tant un abrégé de celui de Trogue Pompée qu'un choix des parties qui lui semblaient les plus dignes d'être généralement connues.

Jūturna (-æ), nymphe d'une fontaine du Latium, fameuse par les guérisons qu'elle causait, et dont l'eau servait dans la plupart des sacrifices. Un étang du Forum, entre les Temples de Castor et de Vesta, était nommé *Lacus Juturnæ*.

On dit que la nymphe fut aimée de Jupiter, qui la récompensa par l'immortalité et la domination sur les eaux. Virgile l'appelle sœur de Turnus.

Jŭvĕnālis (-**is**) **Decimus Junius** (-**i**), grand poëte satirique romain, sur la vie duquel nous avons peu de détails authentiques. Les anciens biographes rapportent qu'il était ou le fils ou le pupille (*alumnus*) d'un riche affranchi; qu'il s'occupa à déclamer, presque jusqu'au milieu de sa vie, et qu'ayant composé ensuite quelques vers élégants sur le pantomime Pâris, il fut porté à cultiver le genre satirique; que, ses attaques contre Pâris l'ayant fait connaître à la cour, le poëte, bien qu'âgé de quatre-vingts ans, fut chargé du commandement d'un corps de troupes dans un district éloigné de l'Égypte, où il mourut peu après. Mais les seuls faits qui regardent Juvénal et que l'on puisse accepter avec confiance sont: qu'il florissait vers la fin du premier siècle, qu'Aquinum fut, sinon sa patrie, du moins la résidence qu'il choisit, et qu'il est selon toute probabilité l'ami auquel Martial adresse 3 de ses épigrammes. Chacune de ses satires est un essai de rhéteur, énergique, brillant et sonore. Il dénonce le vice dans les termes de la plus vive indignation; mais le ton d'exagération qui règne dans toutes ses invectives laisse douter de la réalité de cette colère soutenue, et on se demande jusqu'où il a cherché l'effet. Les ouvrages conservés de Juvénal se composent de 16 satires, toutes en vers hexamètres.

Jŭventas (voy. *Hébé*).

L.

Labdăcĭdes (voy. *Labdacus*).

Labdăcus, fils du roi thébain Polydore; sa mère, Nyctéis, était fille de Nyctéus. Labdacus perdit son père de bonne heure et fut placé sous la tutelle de Nyctéus et plus tard sous celle de Lycus, frère de Nyctéus. Quand il fut arrivé à l'âge viril, Lycus lui rendit le pouvoir; et, à la mort de Labdacus, qui arriva peu après, Lycus prit la tutelle de son fils Laïus, le père d'Œdipe. Le nom de Labdacides est fréquemment donné aux descendants de Labdacus: Œdipe, Polynice, Étéocle et Antigone.

Labdalum (voy. *Syracusæ*).

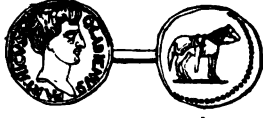
Labĕātes, peuple belliqueux de la Dalmatie, dont la capitale était Scodra; sur leur territoire se trouvait le marais Labeatis (lac de Scutari), qui traverse la rivière Barbana.

Lăbĕon (*Antistius*), jurisconsulte romain, un des meurtriers de César, mit fin à sa vie après la bataille de Philippes (42). — 2) fils du précédent et encore plus éminent jurisconsulte. Il adopta les opinions républicaines de son père, et fut en conséquence haï d'Auguste. Il est probable que l'expression *Labeone insanior* d'Horace est un trait adressé au jurisconsulte, pour plaire à l'empereur. Labéon écrivit un grand nombre d'ouvrages, qui sont cités dans le Digeste. Il fut fondateur d'une des deux grandes écoles de droit, dont il a été parlé (voy. *Capiton*).

Lăbĕrius (*Decimus*), chevalier romain et auteur distingué de mimes, était né en 107 av. J.-C.; il mourut à Pouzzoles, en Campanie. César le contraignit de paraître sur la scène et de lutter contre Syrus, mime de profession; c'était un métier déshonorant; mais il prit sa revanche en décochant quelques traits d'esprit à César.

Lăbīci ou **Lavici**, ancienne ville du Latium, sur une colline du mont Albain, à 15 milles S.-E. de Rome, à l'ouest de Préneste et au N.-E. de Tusculum. Elle fut prise par les Romains, 418 av. J.-C.

Lăbiēnus (-**i**), T., tribun du peuple (63 av. J.-C.), ami et partisan de César et son principal lieutenant dans les guerres de Gaule; mais, quand éclata la guerre civile (49 av. J.-C.), il passa à Pompée. Il fut tué à la bataille de Munda, en Espagne (45 av. J.-C.). — 2) Q., fils du précédent, envahit la Syrie à la tête d'une armée de Parthes (40); mais les Parthes l'ayant abandonné l'année sui-



Q. Labienus, mort av. J.-C., 39.

vante, à l'instigation de P. Ventidius, envoyé d'Antoine, il s'enfuit en Cilicie, où il fut pris et mis à mort.

Labranda (**-ōrum**), ville de Carie, à 68 stades N. de Mylasa, célèbre pour son temple de Zeus (Jupiter).

Labro, (**-ōnis**), port de mer en Étrurie, peut-être le même que la moderne Livourne ou Leghorn.

Labynētus, nom commun à plusieurs rois de Babylone, paraît avoir été un titre plutôt qu'un nom propre. Le Labynétus mentionné par Hérodote comme médiateur pour la paix entre Cyaxare et Alyatte, est le même que Nabuchadnezzar. Le Labynétus cité par Hérodote comme contemporain de Cyrus et de Crésus, est le même que le Belshazzar du prophète Daniel. D'autres auteurs l'appellent Nabonadius ou Nabonidus. Il fut le dernier roi de Babylone.

Lacedæmone. (voy. *Sparte*).

Lacetāni, peuple de l'Espagne Tarraconaise, au pied des Pyrénées.

Lăchĕsis, (**-is**), une des Parques (voy. *Mœræ*).

Lăcīnium, promontoire du Bruttium, à quelques milles S. de Crotone, et formant la limite occidentale du golfe de Tarente. Il possédait un temple célèbre de Junon, qui y était honorée sous le nom de Lacinia. Les ruines de ce temple ont fait appeler le promontoire *Capo delle Colonne*.

Lacmon (**-ōnis**), ou **Lacmus**, **-i**), partie N. du Pinde, où l'Aoüs prend sa source.

Lăcōnĭca, quelquefois appelée Laconia par les Romains, contrée du Péloponnèse, bornée au N. par l'Argolide et l'Arcadie, à l'ouest par la Messénie, à l'E. et au S. par la mer. La Laconie était une longue vallée qui courait vers la mer; elle était entourée de montagnes de chaque côté, excepté au S. Cette vallée est traversée par l'Eurotas qui se jette dans le golfe de Laconie. Dans la partie supérieure la vallée se rétrécit, et près de Sparte les montagnes se serrent si près l'une de l'autre qu'il ne reste qu'un petit espace pour le lit de la rivière. C'est pour cela qu'on voit la vallée de Sparte appelée : *la creuse Lacédémone*. Au-dessous de Sparte les montagnes s'éloignent et la vallée s'ouvre en une plaine d'une grande étendue. Le sol de cette vallée est pauvre, mais, sur la pente des montagnes, il est d'une riche fertilité. Loin de la côte on trouvait des poissons à coquille qui fournissaient une pourpre inférieure seulement à celle de Tyr. La Laconie est bien décrite par Euripide comme d'un accès difficile à l'ennemi. Au N. le pays ne peut être envahi que par la vallée de l'Eurotas et de l'Œnus; la chaîne du Taygète forme une barrière presque insurmontable à l'ouest; et le manque de bons ports à l'est protége ce côté. Sparte est la seule ville d'importance de ce pays (voy. Sparta). — Les plus anciens habitants de cette contrée furent, dit-on, les Cynuriens et les Léléges. Ils furent expulsés ou conquis par les Achéens, qui habitèrent la Laconie aux temps héroïques. Plus tard les Doriens envahirent le Péloponnèse et devinrent la race dominante en Laconie. La plupart des anciens Achéens furent réduits en servitude. Cependant un grand nombre ne furent que sujets des Doriens sous le nom de Périœques, περίοικοι. Le nom général pour les habitants est celui de Laconiens ou de Lacédémoniens; seulement les Périœques étaient fréquemment appelés Lacédémoniens, par opposition aux Spartiates.

Lăcōnĭcus Sinus, golfe dans le S. du Péloponnèse, où l'Eurotas venait se jeter.

Lacydes, (**-is**), originaire de Cyrène, succéda à Arcésilas comme chef de l'Académie, à Athènes; mourut vers 215.

Lādas, courrier agile d'Alexandre le Grand.

Ladē, île sur la côte O. de la Carie, en face de Milet, et de la rade où s'écoule le Méandre.

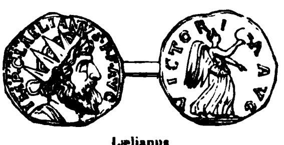
Lādōn, (**-ōnis**), 1) dragon qui gardait les pommes des Hespérides; fut tué par Hercule. — 2) rivière d'Arcadie, qui prenait sa source près de Clitor, et se jetait dans l'Alphée, entre Heræa et Phrixa. Dans la mythologie, Ladon est le mari de Stymphalis et le frère de Daphné et de Métope. — 3) petite rivière de l'Élide, qui coulait sur la frontière de l'Achaïe et se jetait dans le Pénée.

Læētāni (**-ōrum**), peuple sur la côte E.

de l'Espagne Tarraconaise, près de l'embouchure du Rubricatus, probablement le même que les Laletani, dont le pays, Lalétanie, produisait un excellent vin, et dont la principale ville était Barcino.

Lælaps (**-ăpis**), vent de la tempête, représenté sous la forme d'un chien agile, que Procris avait reçu d'Artémis (Diane) et donné à son mari Céphalus. Quand le renard Teumessien fut envoyé pour punir les Thébains, Céphalus envoya le chien Lælaps contre le renard ; le chien surprit le renard, mais Zeus (Jupiter) changea les deux animaux en une pierre que l'on montrait dans les environs de Thèbes.

Lælĭānus (**-i**), un des trente tyrans, empereur en Gaule, après la mort de Postumus, ap. J.-C. 267 ; il fut tué quelques mois plus tard par ses propres soldats, qui proclamèrent Victorinus à sa place.



Lælianus.

Lælius C., 1) ami du Ier Scipion l'Africain, suivit le second dans presque toutes ses campagnes. Il fut consul, 190 av. J.-C. — 2) surnommé le Sage, fils du précédent. Son intimité avec Scipion l'Africain, le second, était aussi remarquable que l'amitié de son père pour le Ier Africain, et elle a été immortalisée par Cicéron, dans le dialogue de l'Amitié ; Lælius est un des interlocuteurs dans le *de Senectute* et dans la République. Ses deux sœurs furent mariées l'une à Q. Mucius Scévola l'augure ; l'autre à C. Fannius Strabon.

Lænas, nom d'une famille de la gens Popilia, connue pour sa cruauté et la hauteur de son caractère. Les principaux membres de cette famille furent : 1) C. Popilius Lænas, consul en 172 av. J.-C. et plus tard envoyé en ambassade auprès d'Antiochus, roi de Syrie, que le sénat désirait voir s'abstenir de toute hostilité contre l'Égypte. Antiochus marchait justement contre Alexandrie, lorsque Popilius lui remit la lettre du sénat, que le roi lut et promit de prendre en considération. Popilius décrivit aussitôt avec son bâton un cercle sur le sable autour du roi, et lui ordonna de n'en pas sortir avant d'avoir donné une réponse décisive. Cette audace effraya tellement Antiochus qu'il consentit tout de suite à la demande de Rome. — 2) P. Popilius Lænas, consul en 132, l'an qui suivit le meurtre de Tib. Gracchus. Il fut chargé par le parti aristocratique vainqueur de la poursuite des complices de Gracchus, et déploya dans cette odieuse tâche toute la cruauté de sa famille. Aussi chercha-t-il dans un exil volontaire un abri contre la vengeance de C. Gracchus et ne retourna-t-il à Rome qu'après la mort de ce dernier.

Laërce (voy. *Diogène*).

Lāertēs, roi d'Ithaque, fils d'Acrisius, mari d'Anticlée, et père d'Ulysse, appelé de là *Laertiades*. Quelques écrivains appellent Ulysse fils de Sisyphe (voy. Anticlea). Laerte prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes. Il était encore vivant au retour d'Ulysse, après la chute de Troie.

Læstrȳgŏnes (**-um**), race sauvage de cannibales, qu'Ulysse rencontra dans ses voyages. Ils furent gouvernés par Antiphate et Lamus. Ils appartiennent à la mythologie plutôt qu'à l'histoire. Les Grecs les plaçaient à la côte E. de la Sicile, dans les plaines de Léontium, qui étaient appelées pour cette raison champs Lestrygoniens. Les poëtes romains, qui regardaient le promontoire de Circé comme l'île de Circé d'Homère, placèrent les Lestrygons à la côte S. du Latium, dans le voisinage de Formies, qu'ils supposaient avoir été fondée par Lamus, roi de ce peuple. Aussi Horace dit-il : *Læstrygonia Bacchus in amphora*, c'est-à-dire, le vin de Formies, et Ovide appelle Formies : *Læstrygonis Lami urbs*.

Lævi ou **Levi**, peuple de Ligurie, dans la Gaule Transpadane, sur le Ticinus ; réuni avec les Mariques, il fonda la ville de Ticinum (*Pavie*).

Lagus (voy. *Ptolémée*).

Lævīnus, **Vălĕrius** (**-i**), 1) P., consul en 280 av. J.-C., défait par Pyrrhus sur les bords du Siris. — 2) M., préteur en

215, fit la guerre contre Philippe, en Grèce; consul en 210, il porta la guerre en Sicile et prit Agrigente.

Lăïs (**-ĭdis**), nom de deux célèbres courtisanes grecques. 1) La 1re, née probablement à Corinthe, vécut au temps de la guerre du Péloponnèse et fut célébrée comme la plus belle femme de son temps. — 2) La 2e, fille de Timandre, probablement née à Hyccara, en Sicile. Selon certains récits, elle fut transportée à Corinthe à l'âge de sept ans, après avoir été faite prisonnière dans l'expédition des Athéniens en Sicile. Cette histoire offre de nombreuses difficultés, qui semblent provenir en partie de la confusion de cette Laïs avec une autre plus âgée, du même nom.

Lāïŭs, roi de Thèbes, fils de Labdacus, mari de Jocaste, et père d'Œdipe qui le tua (voy. *OEdipe*).

Lălăgē (**-ēs**), nom commun de courtisane, du grec λαλαγή, babil, qui servait de terme de caresse : « petite bavarde ».

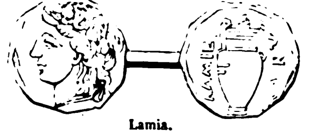
Laletani (voy. *Lætani*).

Lamăchus, Athénien, collègue d'Alcibiade et de Nicias, dans l'expédition de Sicile, 415 av. J.-C. Il mourut sous les murs de Syracuse, dans une sortie des assiégés.

Lămĭa, fantôme (voy. *Empusa*).

Lămia (**-æ**), **Ælius**, famille romaine, qui prétendait descendre du héros mythologique Lamus. — L. Ælius Lamia, ami d'Horace, consul l'an 3 ap. J.-C., fils du Lamia qui aida Cicéron à étouffer la conspiration de Catilina.

Lămĭa, ville de la Phthiotide, en Thessalie, située sur la petite rivière de l'Achéloüs, à 50 stades, dans l'intérieur, du golfe Maliaque. Elle donna son nom à la guerre des Grecs confédérés contre Antipater, après la mort d'Alexandre (323). Antipater fut défait par l'Athénien Léosthène et contraint de se réfugier à Lamia, défendue par quelques montagnes.



Lamia.

Lampĕtĭa, fille d'Hélios (le soleil) et sœur de Phaëton.

Lampōnĭa ou **Lampŏnĭum**, ville de Mysie, en Asie Mineure, dans l'intérieur de la Troade, sur les confins de l'Éolie.

Lampsăcus (**-i**), ville importante de Mysie, en Asie Mineure, sur la côte de l'Hellespont; colonie des Phocéens; célèbre pour son vin; lieu principal du culte de Priape.



Lampsaque sur l'Hellespont.

Lămus (**-i**), 1) fils de Poseidon (Neptune) et roi des Lestrygons, passait pour avoir fondé Formies, en Italie (voy. Formies, Lestrygons). — 2) rivière et ville de Cilicie.

Langobardi ou **Longobardi** (**-ōum**), d'où, par corruption, Lombards, tribu germaine de la race des Suèves, placée ordinairement sur les bords de l'Elbe, et qui, après plusieurs émigrations, traversa éventuellement les Alpes (568 ap. J.-C.) et s'établit au N. de l'Italie; cette partie de la Péninsule a toujours reçu depuis le nom de Lombardie. Le royaume des Lombards subsista au plus deux siècles; il fut détruit par Charlemagne.

Lānŭvĭum (**-i** : Lavigna), ancienne ville du Latium, située sur une colline du mont Albain, non loin de la voie Appienne; possédait un temple ancien et célèbre de Junon Sospita (Sauveuse); elle donna le jour à l'empereur Antonin le Pieux.

Lāŏcŏon, prêtre troyen d'Apollon Thymbræus. Il essaya en vain de dissuader ses concitoyens de recevoir dans leurs murs le cheval de bois que les Grecs avaient laissé, quand ils feignirent de s'éloigner de Troie. Il se préparait à sacrifier un taureau à Poséidon, quand deux affreux serpents sortent de la mer, entourent Laocoon et ses deux fils et les étouffent. Cette mort forme le sujet d'un magnifique ouvrage de l'art ancien conservé au Vatican.



Laocoon
(groupe au Vatican).

Lăŏdămīa (-æ,)fille d'Acaste et épouse de Protésilas. Quand son mari eut été tué devant Troie, elle demanda aux dieux la permission de converser avec lui seulement pendant trois heures. Cette demande lui fut accordée. Hermès (Mercure) ramena Protésilas sur la terre; et, quand ce dernier mourut pour la seconde fois, Laodamia mourut avec lui.

Lăŏdĭcē (-es), 1) fille de Priam et d'Hécube, et épouse d'Hélicaon. — 2) nom donné par Homère à la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, appelée Électre par les poëtes tragiques (voy. *Electre*). — 3) nom de plusieurs princesses grecques, de la famille des Séleucides, dont l'une fut mère de Séleucus Nicator, le fondateur de la monarchie syrienne.

Lăŏdĭcēa (-æ),nom de plusieurs villes grecques d'Asie, ainsi appelées de la mère de Séleucus I Nicator et d'une autre princesse syrienne de ce nom. 1) *Laodicea ad Lycum,* ville de Phrygie, fondée par Antiochus II Théos. Elle devint une des villes les plus florissantes de l'Asie Mineure, et plus tard, à l'époque des apôtres, le siége d'une Église chrétienne célèbre. — 2) *Laodicea Combusta*, c.-à-d. l'Incendiée; la raison de cette épithète est douteuse; c'était une ville de la Lycaonie, au N. d'Iconium. — 3) *Laodicea ad mare,* ville sur la côte de Syrie, à 50 milles S. d'Antioche, bâtie par Séleucus I; c'était le meilleur port de la Syrie. — 4)



Laodicée ad Mare.

Laodicea ad Libanum, ville de la Cœlé-Syrie, à l'entrée N. de la vallée étroite formée par le Liban et l'Antiliban.

Lăŏmĕdon (-ontis), roi de Troie, fils d'Ilus et père de Priam, d'Hésione et d'autres enfants. Poseidon (Neptune) et Apollon, qui avaient offensé Jupiter, furent condamnés à servir Laomédon. Par suite, Neptune bâtit les murs de Troie, tandis qu'Apollon faisait paître les troupeaux du roi sur le mont Ida. Quand les deux dieux eurent fait leur ouvrage, Laomédon leur refusa la récompense promise et les chassa de son royaume; Neptune envoya un monstre marin pour ravager la contrée; les Troyens devaient de temps en temps lui sacrifier une jeune fille. Une fois il fut décidé par le sort qu'Hésione, fille de Laomédon, serait la victime; mais elle fut sauvée par Hercule qui tua le monstre, à condition que Laomédon lui donnerait les chevaux que Tros avait reçu de Jupiter, en compensation de Ganymède. Mais, quand le monstre fut tué, Laomédon viola de nouveau sa parole. Alors Hercule marcha sur Troie avec une escadre de six vaisseaux, fit mourir Laomédon avec tous ses fils, excepté Priam, et il donna Hésione à Télamon. Priam, comme fils de Laomédon, est appelé *Laomedontiades*, et les Troyens, comme sujets de Laomédon, sont appelés *Laomedontiadæ*.

Lapidei campi (voy. *Campi Lapidei*).

Lăpĭthæ (-ārum), peuple mythologique qui habitait les montagnes de la Thessalie. Ils étaient gouvernés par Pirithoüs, qui était fils d'Ixion et par conséquent demi-frère des Centaures. Ces derniers demandèrent leur part dans l'héritage paternel, et, comme leurs réclamations ne furent point satisfaites, une guerre éclata qui se termina par une paix. Mais, quand

Pirithoüs épousa Hippodamie et invita les Centaures aux fêtes du mariage, ces derniers, excités par le vin et par Mars, essayèrent d'enlever et la mariée et les autres femmes. Il s'ensuivit un conflit sanglant dans lequel les Centaures furent défaits par les Lapithes. Les Lapithes passent pour avoir inventé les freins et les brides. Il est probable qu'ils formaient un peuple pélasgien, qui défit les Centaures, moins civilisés que lui, et les força à abandonner le mont Pélion.

Lăr ou **Lars** (**-rtis**), prénom étrusque porté, par exemple, par Porséna et par Tolumnius. Des Étrusques il passa aux Romains; d'où Lar Herminius, qui fut consul en 448 av. J.-C. Ce mot signifie noble, roi, héros, en étrusque.

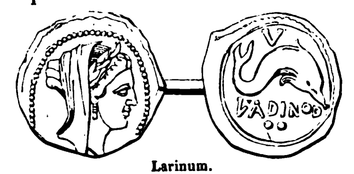
Lara (voy. *Larunda*).

Lăranda (**-ōrum**), ville considérable dans le S. de la Lycaonie, au pied septentrional du mont Taurus, dont les brigands isauriens avaient fait une de leurs places fortes.

Larentia. (voy. *Acca Larentia*).

Lăres, dieux inférieurs, à Rome; ils peuvent être divisés en deux classes : *Lares domestiques*, *Lares publics*; les premiers étaient les Mânes d'une maison, élevés à la dignité de demi-dieux; les Mânes se rattachaient étroitement aux funérailles; les Lares étaient des divinités présidant au foyer et à l'ensemble de la maison. Ce n'étaient que les esprits des hommes de bien qu'on honorait sous le nom de Lares. Tous les Lares domestiques étaient gouvernés par le Lar Familiaris, qui était regardé comme le fondateur de la famille dont il était inséparable. Il la suivait quand elle changeait de demeure. Parmi les Lares publics il faut mentionner les *Lares præstites* et les *Lares compitales*. Les premiers étaient les protecteurs de toute la cité; les derniers présidaient à plusieurs divisions de la cité, qui étaient marquées par les *compita* ou points de rencontre de deux ou plusieurs rues. Les images des Lares, dans les grandes maisons, étaient ordinairement dans des lieux spéciaux, Lararia. Quand les habitants de la maison prenaient leurs repas, une portion était offerte aux Lares, et dans les joyeuses occasions on les ornait de guirlandes et on laissait ouverts les Lararia.

Lārīnum (**-i**), ville des Frentani, appelés quelquefois *Frentani Larinates*, sur le Tifernus, et près des frontières de l'Apulie.



Larinum.

Lārissa (**-æ**), nom de plusieurs villes *pélasgiennes*, puisque Larissa est appelée dans la mythologie fille de Pélasgus. 1) Ville importante de Thessalie, dans la Pélasgiotide, située sur le Pénée, dans une vaste plaine et autrefois la capitale



Larisse en Thessalie.

des Pélasges. — 2) L., surnommée *Crémates*, autre ville importante de Thessalie, dans la Phthiotide, à 20 stades du golfe Malia. — 3) ancienne ville sur les côtes de la Troade. — 4) L. *Phriconis*, ville sur les côtes de la Mysie, près de Cyme, d'origine pélasgienne, mais peuplée par une colonie d'Éoliens. Elle était appelée Larisse l'Égyptienne, parce que Cyrus le Grand y établit un corps de ses mercenaires égyptiens. — 5) L. *Ephesia*, ville de Lydie, dans la plaine du Caystre. — 6) ville d'Assyrie, à l'E. du Tigre, à quelque distance N. de l'embouchure du Zabatas ou Lycus. Elle était déserte quand Xénophon la vit. Le nom de Larissa est sans doute la corruption de quelque nom assyrien (peut-être Al-Assur) que Xénophon confondit aisément avec Larissa.

Lārissus (**-i**), petite rivière formant la limite entre l'Achaïe et l'Élide; elle s'écoulait dans la mer Ionienne.

Lārius Lacus (Lac de Côme), beau lac dans la Gaule Transpadane (N.

de l'Italie), allant du N. au S.: il est traversé par l'Adda. Pline avait plusieurs villas sur le bord de ce lac.

Lartia gens, famille patricienne, qui se distingua au commencement de la république par deux de ses membres, T. Lartius, I[er] dictateur de Rome, et Sp. Lartius, compagnon d'Horatius sur le Pont de bois.

Lărunda ou **Lăra** (-æ), fille d'Almon, la nymphe qui informa Junon du commerce de Jupiter avec Juturne; c'est pour cela que son nom a rapport au mot λαλεῖν (ou plutôt ληρεῖν). Jupiter la priva de la langue et ordonna à Mercure de la conduire dans le plus bas monde. En route, Mercure l'aima et donna le jour aux 2 Lares.

Larvæ (voy. *Lemures*).

Lās, ancienne ville de Laconie, sur le côté E. du golfe Laconien, à 10 stades de la mer et au S. de Gytheum.

Lasæa (-æ), ville dans l'E. de la Crète, non loin du promontoire de Samonium, mentionnée dans les Actes des apôtres.

Lāsus (-i) d'Hermione, en Argolide; poëte lyrique et maître de Pindare; vécut à Athènes, sous le patronage d'Hipparque. Ses ouvrages ont péri.

Lătĭālis ou **Latiaris** (-is), surnom de Jupiter comme divinité protectrice du Latium. Les villes latines et Rome célébraient tous les ans en son honneur les *Feriæ Latinæ* sur le mont Albain : ces fêtes étaient présidées par un des consuls romains (voy. *Latinus*).

Lătīnus (-i), roi du Latium, fils de Faunus et de la nymphe Marica, frère de Lavinius, mari d'Amata, et père de Lavinia, qui épousa Énée (voy. *Lavinia*). Selon une tradition, Latinus, après sa mort, devint Jupiter Latiaris, comme Romulus devint Quirinus.

Lătium (-i), contrée d'Italie; c'était primitivement le nom d'un petit pays entre le Tibre et le Numicus; plus tard il désigna le pays borné au N. par l'Étrurie, dont il était séparé par le Tibre; au sud, par la Campanie, dont il était séparé par le Liris; à l'O. par la mer Tyrrhénienne et à l'E. par les tribus sabines et samnites. La plus grande partie de ce pays est une vaste plaine d'origine volcanique, d'où part un rang isolé de montagnes connues sous le nom de *mons Albanus*, dont l'Algide et les éminences toscanes sont des branches. Une partie de cette plaine, sur la côte, entre Antium et Terracine, était autrefois très-cultivée, mais elle devint un marais, les rivières du Nymphæus, de l'Ufens, de l'Amasenus ne trouvant pas d'issue pour leurs eaux (voy. *Pomptinæ paludes*); mais le reste de cette contrée était célèbre dans l'antiquité pour sa fertilité. — Les Latins étaient un des plus anciens peuples de l'Italie. Ils paraissent avoir été une tribu pélasgienne, et ils étaient fréquemment appelés Aborigènes. A une période bien antérieure à la fondation de Rome, ces Pélasges ou Aborigènes occupaient une plaine étroite entre le Tibre et le Numicus; ils chassèrent ou soumirent les Sicules, primitifs habitants de cette contrée, et alors ils furent connus nous le nom de *Latini*. Ces anciens Latins, appelés *Prisci Latini*, pour les distinguer des derniers Latins soumis à Rome, formaient une ligue ou confédération composée de 30 États. La ville d'Albe-la-Longue devint plus tard la capitale de la ligue. Cette ville, qui fonda plusieurs colonies et entre autres Rome, se vantait de son origine troyenne; mais toute l'histoire d'un établissement troyen en Italie est probablement une invention des derniers temps. Quoique Rome fût une colonie d'Albe, elle devint assez puissante sous son troisième roi, Hostilius, pour prendre et raser Albe. Sous Servius Tullius Rome était admise dans la ligue latine; Tarquin le Superbe contraignit les autres villes latines à reconnaître Rome pour capitale de la ligue. Seulement après l'expulsion des rois, les Latins revendiquèrent leur indépendance et commencèrent avec Rome une lutte qui ne devait finir qu'en 340 av. J.-C., par la défaite des Latins au mont Vésuve. La ligue latine fut un instant dissoute. Plusieurs des villes, par ex. Lanuvium, Aricia, Nomentum, Pedum et Tusculum, reçurent la franchise romaine; les autres devinrent alliées, et sont mentionnées dans l'histoire sous le nom général de Nomen Latinum ou Latini. Elles reçurent divers droits et priviléges dont les autres alliés furent privés. Les Romains fondè-

rent des colonies dans diverses parties de l'Italie; ils les associèrent au Nomen Latinum, quoiqu'elles ne fussent pas situées dans le Latium; mais elles étaient composées de Latins. Les Latins parvinrent à jouir d'un certain état intermédiaire entre celui de citoyens romains et d'étrangers.

Latmĭcus sinus (-i), golfe sur la côte d'Ionie, en Asie Mineure, où se jette le Méandre; il prend son nom du mont Latmus, qui le domine. Par les changements qu'a produits le Méandre sur cette côte, il n'est plus maintenant qu'un lac intérieur, appelé Akees-Chai ou Ufa-Bassi.

Latmus (-i), montagne de Carie, qui s'étend dans la direction S.-E. en partant du golfe *Latmicus*. C'est la scène de l'aventure de Séléné (Lune) et d'Endymion, qui pour cela reçut des poëtes latins le nom de *Latmius heros* et *Latmius venator*.

Latobrĭgi (-ōrum), peuple de la Gaule Belgique, voisin des Helvétiens, habitant probablement près des sources du Rhin dans le Switzerland.

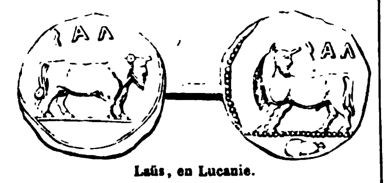
Latona (voy. *Leto*).

Laurentium (-i), ancienne ville du Latium, résidence du mythologique Latinus, située sur une hauteur entre Ostie et Ardée, non loin de la mer; elle était entourée d'un bois de lauriers (Lauri), d'où on a dérivé son nom.

Laurium (-i), montagne dans le S. de l'Attique, un peu au N. du promontoire de Sunium, célèbre pour ses mines d'argent qui, fertiles d'abord, étaient épuisées au temps d'Auguste.

Laurōn (-ōnis), ville dans l'est de l'Espagne Tarraconaise, près de la mer et du Sucro.

Lāüs (-i), ville grecque de Lucanie, près de l'embouchure du Laüs, qui formait la limite de la Lucanie et du Bruttium.



Laüs, en Lucanie.

Laus Pompeii (Lodi Vecchio), ville de la Gaule Cisalpine, au N.-O. de Placentia et au S.-E. de Mediolanum, devint un municipe par la protection du père de Pompée, dont elle prit le nom.

Lausus (-i), 1) fils de Mézence, roi des Étrusques, fut tué par Énée. — 2) fils de Numitor et frère d'Ilia, fut mis à mort par Amulius.

Lautŭlæ (-ārum), village des Volsques dans le Latium, dans une plaine étroite entre Terracine et Fundi.

Lăverna (-æ), déesse romaine des voleurs et des fourbes; elle donna son nom à la porte *Lavernalis*.

Lavīcum (voy. *Labicum*).

Lăvīnia (-æ), fille de Latinus et d'Amata, promise à Turnus et mariée à Ænée (voy. *Turnus*).

Lăvīnium ou **Lăvīnĭum** (-i), ancienne ville du Latium, à 3 milles de la mer et à 6 milles E. de Laurentum, sur la voie Appienne, fondée par Énée, et appelée Lavinium en l'honneur de Lavinia.

Lēander (-dri), jeune homme célèbre d'Abydos, qui nageait toutes les nuits à travers l'Hellespont pour aller visiter Héro, prêtresse d'Aphrodité (Vénus) à Sestos. Mais une nuit il périt dans les flots, et quand le matin les vagues déposèrent son corps sur les rives de Sestos, Héro elle-même se jeta dans la mer.

Lĕbadēa (-æ), ville de Béotie, entre Chéronée et le mont Hélicon, au pied d'un rocher dont un antre servait de sanctuaire à l'oracle de Trophonius.

Lĕbĕdus (-i), une des 12 cités ioniennes, sur la côte de Lydie, entre Colophon et Téos. Elle était presque déserte au temps d'Horace.

Lĕchæum (voy. *Corinthus*).

Lĕbinthus ou **Lĕbynthus** (-i), île de la mer Égée, une des Sporades.

Lectum (-i), promontoire S.-E. de la Troade, formé par le mont Ida qui se prolonge dans la mer.

Lēda (-æ), fille de Thestius, d'où elle est appelée *Thestias*, épouse de Tyndare, roi de Sparte, et mère, soit par Jupiter, soit par Tyndare, de Castor et Pollux, de Clytemnestre et d'Hélène. Selon la tradition commune, Jupiter visita Léda sous la forme d'un cygne : elle enfanta 2 œufs; de l'un naquit Hé-

lène, et de l'autre, Castor et Pollux.

Lĕlĕges (-**um**), ancienne race, fréquemment nommés avec les Pélasges comme les plus anciens habitants de la Grèce. Les Léléges formaient un peuple belliqueux et errant; les premiers, ils prirent possession des côtes et des îles grecques; plus tard ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays. La piraterie était probablement leur principale occupation; ils étaient représentés comme les ancêtres des Téléboeens et des Taphiens, qui étaient connus pour leur piraterie. Les Grecs dérivaient le nom de Lélèges de Lélex, qu'on appelle roi de Mégare ou de Sparte. Ils doivent être regardés comme une branche de la grande race indo-germanique, qui s'incorpora peu à peu aux Hellènes, et cessa alors d'exister comme race indépendante.

Lelex (voy. *Leleges*).

Lĕmannus ou **Lĕmānus lacus** (-**i**) (lac de Genève), vaste lac formé par le Rhône, servait de limite entre les Helvétiens et la province romaine.

Lemnos ou **Lemnus** (-**i**), une des plus grandes îles de la mer Égée, située à peu près à mi-chemin du mont Athos à l'Hellespont. Elle était consacrée à Héphæstus (Vulcain), qui, dit-on, y tomba, quand il fut précipité du ciel. Aussi l'atelier de ce dieu est-il placé dans cette île. Cette légende paraît devoir sa naissance à la nature volcanique du sol. Les premiers habitants de cette île, selon Homère, étaient les Thraces *Sinties*. Lorsque les Argonautes relâchèrent à Lemnos, ils la trouvèrent habitée seulement par des femmes : elles avaient tué leurs maris (voy. Hypsipyle). Unis à ces Lemniennes, les Argonautes devinrent les pères des *Minyæ* qui habitèrent cette île, jusqu'à ce qu'ils en furent chassés par les Pélasges. Lemnos fut conquise par un des généraux de Darius; mais Miltiade la délivra du joug des Perses, et la soumit à Athènes.

Lemonia, une des tribus rustiques de Rome, ainsi nommée du village de Lemonium, situé sur la voie Latine, devant la porte Capène.

Lĕmŏvīces (-**ium**), peuple de la Gaule Aquitaine, entre les Bituriges et les Arvernes, dont la principale ville était Augustoritum, appelée plus tard Lemovices (la moderne Limoges).

Lemovii (-**ōrum**), peuple de la Germanie, mentionné avec les *Rugii*, habitaient les bords de la Baltique (Poméranie moderne).

Lĕmŭres (-**um**), spectres ou esprits de la mort. Quelques écrivains représentent les *Lemures* comme le nom commun de tous les esprits de la mort et les divisent en deux classes : les *Lares* ou âmes des hommes de bien, et les *Larvæ* ou âmes des méchants. Mais les Larvæ et les Lemures étaient les mêmes. Ils passaient pour errer la nuit comme des spectres et pour tourmenter les vivants. Pour les apaiser, les Romains célébraient la fête dite *Lemuralia* ou *Lemuria*.

Lēnæus (-**i**), surnom de Bacchus, dérivé de ληνός, le pressoir ou les vendanges.

Lentŭlus (-**i**), fameuse famille patricienne de la *gens Cornelia*, dont les principaux personnages furent : 1) P. Cornélius Lentulus Sura, un des plus marquants de la conspiration de Catilina. Il fut questeur de Sylla en 81 av. J.-C.; préteur en 75; consul en 71. Dans les dernières années, il fut chassé du sénat, avec 63 autres, pour sa vie infâme. C'est probablement ce qui l'unit à Catilina. A cause de sa naissance distinguée et de son rang élevé, il espérait devenir le chef de la conspiration, et une prophétie des livres sibyllins lui fut appliquée par flatterie par les aruspices : 3 Cornélius devaient gouverner Rome et il était le 3e après Sylla et Cinna; la vingtième année après l'incendie du Capitole, etc., devait être fatale à la république. Pour gagner du pouvoir et recouvrer sa place au sénat, il devint de nouveau préteur en 63. Quand Catilina quitta la ville pour aller en Étrurie, Lentulus fut laissé comme le chef des conspirateurs, et son irrésolution sauva probablement Rome de l'incendie; elle était causée par ses précautions excessives dans les négociations entamées avec les députés Allobroges: ces alliés mobiles révélèrent le secret au consul Cicéron. Le reste de sa vie se trouve fondu dans celle de Catilina. Lentulus fut dépouillé de la préture et étranglé au Capitole le 5 décembre. — 2) P. Cornélius Lentulus *Spinther*, édile

curule en 63, préteur en 60, et consul en 57. Pendant son consulat il demanda le rappel immédiat de Cicéron, et plus tard il reçut la province de Cilicie. Au commencement de la guerre civile (49) il se joignit au parti de Pompée. — 3) *L. Cornelius Lentulus Crus*, préteur en 58, et consul en 49 : il prit une part active dans la lutte contre César. Après la bataille de Pharsale, il se réfugia en Égypte et fut mis à mort par le ministre du jeune Ptolémée.

Lĕōnĭdas (-æ), 1) roi de Sparte, 491-480 av. J.-C., fils d'Anaxandride et successeur de son beau-frère Cléomène. Lorsque Xerxès envahit la Grèce, 480, Léonidas fut envoyé avec une petite armée pour prendre une position contre les ennemis au passage des Thermopyles. Son armée se montait à un peu plus de 5,000 hommes, parmi lesquels 300 Spartiates seulement. En vain les Perses essayèrent-ils de passer les Thermopyles; ils furent repoussés par Léonidas et sa vaillante troupe avec de grandes pertes. A la fin le Malien Éphialte montra aux Perses le sentier d'*Anopæa*, par lequel il fut possible de tomber sur l'arrière-garde des Grecs. Quand Léonidas apprit que les Perses allaient franchir la montagne, il renvoya tous les autres Grecs, excepté les Thespiens et les Thébains, déclarant que lui et les Spartiates sous ses ordres devaient absolument rester à leur poste. Alors, avant que le corps des Perses qui devait franchir la montagne arrivât pour l'attaquer par derrière, il sortit du pas étroit et chargea ses nombreux ennemis avec sa poignée d'hommes; ils n'avaient aucun espoir de se sauver; ils s'inquiétaient seulement de vendre chèrement leur vie. Dans la bataille désespérée qui suivit, Léonidas tomba un des premiers. — 2) autre roi de Sparte, fils de Cléonyme, monta sur le trône vers 256. Contraire aux projets de réforme de son contemporain Agis IV, il fut chassé du trône qui passa à son fils légitime, Cléombrote; mais il fut bientôt après rappelé et fit mettre Agis à mort, 240. Il mourut vers 236, et il eut pour successeur son fils, Cléomène III.

Lĕonnātus (-i), Macédonien, né à Pella, un des généraux d'Alexandre. Il passa en Europe en 322 pour assister Antipater contre les Grecs; mais il fut défait par les Athéniens et leurs alliés, et tomba sur le champ de bataille.

Lĕontīni (-ōrum : *Lentini*), ville dans l'E. de la Sicile, à environ 3 milles de la mer, au N.-O. de Syracuse, fondée par des Chalcidiens venus de Naxos, 730 av. J.-C.; mais jamais elle n'acquit une grande importance politique à cause du voisinage de Syracuse. Les riches plaines au N. de cette ville, appelées *Leontini campi*, étaient des plus fertiles de la Sicile et produisaient les plus belles récoltes de froment. C'était le lieu de naissance de Gorgias.



Leontini en Sicile.

Leoprepĭdes, c.-à-d. le poëte Simonide, fils de Léoprépès.

Lĕosthĕnes (-is), chef athénien de l'armée grecque dans la guerre Lamiaque, fut tué pendant qu'il assiégeait Antipater dans la ville de Lamia, 322 av. J.-C.

Lĕōtychĭdes (-is), 1) roi de Sparte, 491-469 av. J.-C. Il commanda la flotte grecque en 479, et défit les Perses à la bataille de Mycale. — 2) Le fils présumé d'Agis II, exclu du trône, parce qu'on le croyait fils d'Alcibiade par *Timæa*, épouse d'Agis. Son oncle, Agésilas II, lui fut substitué.

Lĕpĭdus, **M. Æmilius** (-i), triumvir, fils de M. Lépidus, consul en 78 av. J.-C.; ce dernier prit les armes pour casser les lois de Sylla, mais fut défait par Pompée et Catulus. Son fils était préteur en 49; et soutint César pendant la guerre civile. En 46 il fut consul avec César, et en 44 il reçut de ce dernier le gouvernement de la Gaule Narbonnaise et de l'Espagne citérieure. Il était dans le voisinage de Rome au temps de la mort du dictateur, et, ayant le commandement d'une armée, il pouvait prêter à M. Antoine une assistance efficace. Il avait été récemment élu grand pon-

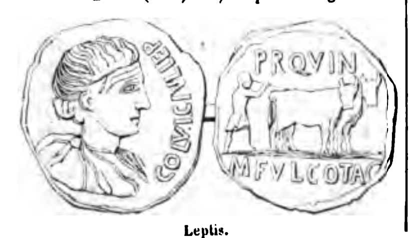
tife, dignité devenue vacante par la mort de César, quand il se retira dans ses provinces de Gaule et d'Espagne. Antoine, après sa défaite à Modène (43), se réfugia auprès de Lépidus qui épousa sa cause contre le sénat. Ils passèrent les Alpes à la tête d'une puissante armée; Octave (plus tard Auguste) les atteignit au N. de l'Italie. Au mois d'octobre fut formé le fameux triumvirat, par lequel le monde romain était divisé entre Auguste, Antoine et Lépide. Dans la nouvelle division des provinces après la bataille de Philippes (42), Lépide reçut l'Afrique, où il demeura jusqu'en 36. Cette année, Auguste le fit venir en Sicile pour s'en faire aider contre Sextus Pompée. Lépidus obéit, mais, irrité d'être traité comme un subordonné, il résolut de s'efforcer d'acquérir la Sicile pour lui-même. Il fut aisément soumis par Auguste qui lui laissa la vie, mais l'exclut du triumvirat et lui ordonna de vivre à *Circeii* sous une étroite surveillance. Cependant il lui permit de conserver la dignité de grand pontife. Il ne fut point instruit de la conspiration de son fils pour assassiner Auguste. Il mourut l'an 13. Auguste lui succéda au pontificat.

Lĕpontii (**-ōrum**), peuple des Alpes, près des sources du Rhin, au S. du mont St-Gothard et du Simplon. Son nom est resté au *val Loventina*. Sa principale ville était Oscela (*Domo d'Ossola*).

Leprĕum (**-i**), ville d'Élide dans la Triphylie, à 40 stades de la mer.

Leptĭnēs, Athénien, connu seulement pour avoir proposé une loi abolissant toute exemption spéciale des charges publiques; c'est contre cette loi qu'est dirigé le discours de Démosthène, connu sous le nom de discours sur Leptine, 355 av. J.-C.

Leptis (**-is**). 1) *Leptis Magna* ou *Neapolis*, ville de la côte N. de l'Afrique, entre les Syrtes, à l'E. d'Abrotonum; c'était une colonie phénicienne, qui faisait un commerce florissant, quoiqu'elle ne possédât pas de port. Elle donna le jour à l'empereur Septime Sévère. — 2) *Leptis Minor* ou *Parva*, ordinairement appelée Leptis sans qualificatif, colonie phénicienne sur la côte du Byzacium, au N. de l'Afrique.



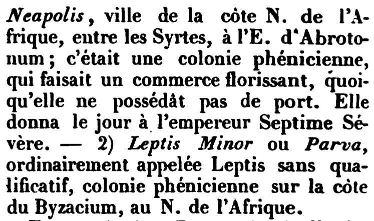
Leptis.

Lerna (**-æ**) ou **Lerne** (**-es**), district en Argolide, non loin d'Argos, dans lequel se trouvaient un marais et une petite rivière du même nom. C'est là qu'Hercule tua l'hydre de Lerne.

Lĕros, petite île, une des Sporades, vis-à-vis de l'embouchure du golfe *Iassius*, sur la côte de Carie.

Lesbos ou **Lesbus** (**-i**), grande île de la mer Égée, à la hauteur de la côte de Mysie en Asie Mineure. Elle fut peuplée par les Éoliens qui y fondèrent l'*Hexapolis*, consistant en 6 villes : Mitylène, Méthymne, Érésus, Pyrrha, Antissa et Arisbe; cette espèce de confédération se réduisit plus tard à 5 villes, quand Arisbe eut été détruite par les Mityléniens. Les principaux faits de l'histoire de Lesbos sont réunis avec ceux de Mitylène. C'est une île très-importante dans les premiers temps de l'histoire grecque, comme le berceau de l'école éolienne de la poésie lyrique. Elle produisit Terpandre, Alcée, Sappho, Arion, le sage Pittacus, l'historien Hellanicus et le philosophe Théophraste.

Lētē (Λήτη), v. de Macédoine, que Steph. B. affirme avoir été le lieu de naissance de Néarque, amiral d'Alexandre le Grand; mais il se trompe évidemment; car il est certain que Néarque était un Crétois (cf. Arrian., Ind. 18; Diod. XIX, 19).


Lete.

Lēthē (**-es**), fleuve des enfers; les

ombres en buvant de son eau oubliaient le passé.

Lētō (**-ūs**), appelée **Lātōna** (**-æ**) par les Romains, fille du Titan Cæus et de Phébé, mère d'Apollon et d'Artémis (Diane) par Zeus (Jupiter). L'amour du roi des dieux valut à Léto l'inimitié de Junon (Héra). Persécutée par cette déesse, Léto erra de lieu en lieu, jusqu'à son arrivée à Délos, qui était alors une île flottante et portait le nom d'*Asteria* ou *Ortygia*. Jupiter l'attacha par des chaînes de diamant au fond de la mer, pour qu'elle fût un séjour sûr pour sa bien-aimée : c'est là que cette dernière enfanta Apollon et Artémis. Léto était honorée conjointement avec ses enfants ; Délos l'honorait principalement. A cause de sa mère, Apollon est fréquemment appelé *Letoïus* ou *Latoïus*, et Diane, *Letoïa*, *Letoïs*, *Latoïs* ou *Latoé*.

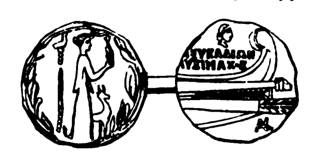


Latone
(tiré d'un vase peint).

Leuca (**-ōrum**), ville à l'extrémité du promontoire Iapygien en Calabre.

Leucæ (**-ārum**), *Leuca*, petite ville sur la côte de l'Ionie, en Asie Mineure, près de Phocée.

Leucas (**-ădis**), ou **Leucădia** (**-æ**), (Santa-Maura), île de la mer Ionienne, à l'ouest de la côte d'Acarnanie, de 20 milles de long, sur 5 à 8 milles de large. Elle dérivait son nom des nombreuses collines calcaires qui couvraient sa surface. Elle était primitivement unie au continent, par son extrémité N.-E., au moyen d'un petit isthme. Homère en parle comme d'une péninsule et en cite la ville très-fortifiée de *Nericus*. Elle était alors habitée par les Téléboens et les Léléges. Elle le fut plus tard par les Corinthiens sous Cypsélus, vers 665 et 625 av. J.-C., qui y fondèrent une nouvelle ville, appelée *Leucas*. Ils creusèrent un canal à travers l'isthme, ce qui convertit la péninsule en une île. Ce canal fut plus tard comblé par des dépôts de sable ; les Romains le rouvrirent. Maintenant ce canal est à sec en quelques endroits ; en d'autres il n'a guère que 3 ou 4 pieds d'eau. Pendant la guerre entre Philippe et les Romains, Leucas était le lieu de réunion de la ligue Acarnanienne. A l'extrémité S. de l'île, vis-à-vis de Céphallénie, était un célèbre promontoire désigné sous les noms de *Leucas*, *Leucatas*, *Leucates* ou *Leucate*, sur lequel était un temple d'*Apollo Leucadius*. A la fête annuelle de ce dieu, c'était l'usage de précipiter de ce promontoire dans la mer un criminel. On attachait à son corps des oiseaux de toute sorte pour affaiblir sa chute ; s'il atteignait la mer sain et sauf, des bateaux étaient préparés pour le recueillir. C'était, à ce qu'il paraît, une cérémonie expiatoire. De là vient l'histoire bien connue que les amants sautaient du haut de ce rocher pour tâcher de soulager les maux de leur amour. Ainsi Sappho, dit-on, exécuta ce saut, quand elle aimait Phaon (voy. *Sappho*).



Leucas.

Leuci (**-ōrum**), peuple du S.-E. de la Gaule Belgique, au S. de *Mediomatrici*, entre la Marne et la Moselle : leur capitale était Tullum (*Toul*).

Leucippe (voy. *Alcathoe*).

Leucippides (voy. *Leucippus*, n° 2).

Leucippus (**-i**). 1) fils d'Œnomaüs, l'amant de Daphné. — 2) fils de Périérès, prince des Messéniens, et père de Phœbé et d'Hilaïra, appelées ordinairement *Leucippides* ; elles furent fiancées à Idas et à Lynceus, fils d'Aphareus, mais elles furent ravies par Castor et Pollux. — 3) philosophe grec, fondateur de la théorie atomistique, qui

fut développée par Démocrite. Date incertaine.

Leucŏpĕtra (-æ), (*C. dell'Armi*), promontoire dans le S.-O. du Bruttium, dans le détroit de Sicile, à quelques milles seulement de Rhegium. Il a pris son nom de la couleur blanche de ses rochers.

Leucophrys, ville de Carie, près d'un lac d'eau chaude très-curieux; elle avait un temple renommé d'*Artemis Leucophryna*.

Leucŏsĭa (-æ), ou **Leucăsia** (*Piana*), petite île au S. du golfe de Pæstum, près de la côte de Lucanie, prit, dit-on, son nom d'une des Sirènes.

Leucŏsȳri (-ōrum), (Syriens blancs), nom donné par les Grecs aux habitants de la Cappadoce, qui étaient de la race syrienne, par opposition aux tribus syriennes d'au-delà du Taurus, dont le teint était noir.

Leucŏthĕa (-æ), ou **Leucŏthŏē** (-es), 1) déesse marine, primitivement Ino, femme d'Athamas. (voy. *Athamas*.) — 2) fille du roi babylonien Orchamus et d'Eurynomé; aimée par Apollon, elle fut enterrée toute vive par son père; alors Apollon la changea en un arbrisseau à encens.

Leuctra (-ōrum), petite ville de Béotie, sur la route de Platées à Thespies, célèbre par la victoire d'Épaminondas et des Thébains sur les Spartiates, 371 av. J.-C.

Lexovii ou **Lexobii** (-ōrum), peuple de la Gaule Lyonnaise, sur les bords de l'Océan, à l'O. de l'embouchure de la Seine; leur capitale était Noviomagus (*Lisieux*).

Lĭbănĭus (-i), célèbre sophiste et rhéteur grec; il fut le maître de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, et l'ami de l'empereur Julien. Il était né à Antioche, sur l'Oronte, vers 314 ap. J.-C., et il mourut vers 395. Il reste plusieurs de ses ouvrages.

Lĭbănus (-i), chaîne de montagnes sur les confins de la Syrie et de la Palestine; elle sépare la Phénicie de la Cœlé-Syrie. Ses plus hauts sommets sont couverts d'une neige éternelle; ses flancs étaient autrefois couverts de forêts de cèdres. Le Liban est considérablement plus bas que la chaîne opposée, dite Antiliban. Dans l'Écriture le nom de Libanon sert pour les deux chaînes et pour chacune d'elles; mais dans les auteurs classiques les noms de Liban et d'Antiliban sont des termes distincts, appliqués respectivement à la chaîne occidentale et à la chaîne orientale.

Lĭbentīna, **Lŭbentīna** ou **Lubentia** (-æ), surnom de Vénus chez les Romains, par lequel ils la définissaient comme la déesse des plaisirs sensuels.

Līber (-bĕri), ou **Liber Pater**, nom fréquemment donné par les poëtes romains au Bacchus ou Dionysus des Grecs. Mais le dieu Liber et la déeese *Libera* étaient d'anciennes divinités italiennes, qui présidaient à la culture de la vigne et à la fertilité des champs. C'est pourquoi dès les premiers temps ils se confondirent avec Cérès. Les Romains identifiaient *Libera* à Cora ou Proserpine, fille de Déméter (Cérès); c'est pourquoi Cicéron appelle Liber et Libera enfants de Cérès, tandis qu'Ovide appelle Ariadne, Libera.

Libera (voy. *Liber*).

Lībertas (-ātis), déesse de la Liberté, à qui plusieurs temples furent élevés à Rome. Il faut bien distinguer ces temples de l'*atrium Libertatis*, qui était la résidence des censeurs. La liberté est représentée sur les ouvrages d'art comme une matrone, avec le *pileus* (bonnet), symbole de la liberté, ou avec une branche de laurier. Quelquefois elle se montre tenant à la main le bonnet phrygien.

Lībēthrĭdes (voy. *Libethrum*).

Lībēthrius mons, montagne de Béotie, dépendance du mont Hélicon : elle possédait une grotte de la nymphe Libéthrienne.

Lībēthrum (-i), ou **Libethra** (-æ), ancienne ville de Thrace, dans la Piérie, en Macédoine, sur le penchant de l'Olympe, où vécut, dit-on, Orphée. Elle était consacrée aux Muses, qui de là prenaient le nom de *Libethrides*, et il est probable que le culte des Muses sous ce nom fut transféré de là en Béotie.

Lĭbĭtīna (-æ), ancienne divinité italienne, confondue par les Romains de l'âge postérieur avec *Perséphoné* (Pro-

serpina), à cause de ses rapports avec la mort et les funérailles. Dans son temple à Rome, on gardait tout ce qui est nécessaire aux convois, et chacun pouvait y louer ou y acheter ces sortes d'objets. La personne qui entreprenait les funérailles de quelqu'un s'appelait *Libitinarius*, et son emploi *Libitina*. De là l'expression : *Libitina funeribus non sufficiebat*, c.-à-d. on ne pouvait enterrer tous les morts. Les poëtes romains employaient fréquemment le nom de cette déesse pour la mort même.

Lĭbўphœnīces (-um), habitants des villes fondées par les Phéniciens sur la côte du territoire de Carthage, ainsi appelés parce qu'ils formaient une race composée de Libyens et de colons phéniciens.

Lĭbŭi (-ōrum), tribu gauloise dans la Gaule Cispadane, à qui appartenaient les villes de *Brixia* et de *Verona*, d'où les chassèrent les *Cenomani*.

Lĭburnia (-æ), province de l'Illyrie, le long de la mer Adriatique; séparée de l'Istrie par la rivière *Arsia*, et de la Dalmatie par le *Titius*. Ses habitants (*Liburni*) s'adonnaient surtout au commerce et à la navigation; ils étaient célèbres à une époque très-ancienne comme d'habiles et courageux navigateurs. Leurs navires étaient remarquables pour leur rapidité; de là le nom de *Liburnicæ* ou *Liburnæ naves*, donné aux vaisseaux construits sur le même modèle. C'est à des vaisseaux légers de cette forme qu'Auguste dut en partie son succès sur Antoine à la bataille d'Actium. Ce fut le premier peuple de l'Illyrie que soumirent les Romains.

Lĭbўa (-æ), nom grec pour désigner le continent d'Afrique, en général.

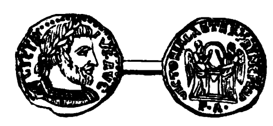
Lĭchas (-æ), compagnon d'Hercule; il apporta à son maître la tunique empoisonnée. Hercule, dans les transports de sa douleur, le précipita dans la mer. Trois petites îles, les Lichades, entre l'Eubée et la Locride, prirent de lui leur nom, à ce qu'on dit.

Lĭcĭnĭa gens : elle renfermait les familles de Crassus, de Lucullus et de Muréna.

Lĭcĭnius (-i), 1) C. Licinius Calvus, surnommé *Stolo*, surnom dérivé, dit-on, du soin avec lequel il arrachait les bourgeons qui poussaient aux racines de sa vigne. Il termina heureusement le débat engagé entre les plébéiens et les patriciens et devint ainsi la cause de la grandeur romaine. Il fut tribun du peuple de 376 av. J.-C. à 367, et il fut fidèlement secondé par son collègue L. Sextius. Les lois qu'il proposa sont : 1° qu'à l'avenir il ne serait plus nommé de tribuns consulaires, mais que des consuls, dont l'un serait toujours plébéien, seraient élus; 2° que chacun devrait ne pas posséder plus de 500 arpents du domaine public, 100 têtes de gros bétail et 500 de petit bétail; 3° une loi qui réglait les affaires entre les débiteurs et les créanciers; 4° que les livres sibyllins seraient confiés à un collége de 10 membres (Decemviri), dont la moitié seraient plébéiens. Ces lois passèrent après une violente opposition de la part des patriciens; Lucius Sextius fut le premier plébéien qui obtint le consulat, en 366. Licinius lui-même fut élu deux fois consul, 364 et 361. Quelques années plus tard il fut accusé par M. Popilius Lænas d'avoir transgressé sa propre loi concernant la quantité de terres publiques qu'une personne pouvait posséder; il fut condamné à payer une grosse amende. — 2) C. Licinius Macer, historien et orateur, fut accusé de concussion par Cicéron; prévoyant sa condamnation, il se donna la mort, 66 av. J.-C. — 3) C. Licinius Macer Calvus, fils du précédent, orateur et poëte distingué, né en 82 av. J.-C., et mort vers 47 ou 46, à l'âge de trente-cinq ou trente-six ans. Son plus célèbre discours fut prononcé contre Vatinius que défendait Cicéron : il n'avait alors que vingt-sept ans. Ses élégies ont été louées par Catulle, Properce, Ovide. Tous ses ouvrages ont péri.

Lĭcĭnius (-i), empereur romain, 307-324 ap. J.-C. C'était un paysan de la Dacie; l'empereur Galérius l'éleva au rang d'Auguste. Plus tard il eut le gouvernement de l'Orient. Il fit la guerre une première fois contre Maximinus II, qui fut défait en 314, et plus tard contre Constantin, qui le défit en 315. Une seconde guerre éclata en 323 entre Constantin et Licinius; ce dernier perdit son

trône et fut, l'année suivante, mis à mort par l'ordre de Constantin, 324.



Licinius, emp. rom., ap. J.-C., 307-324.

Lide -**es**), montagne de Carie, au-delà de Pédasus.

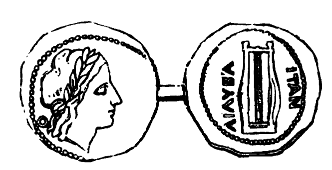
Lĭgārius (-**i**), Q., combattit dans le parti de Pompée en Afrique; Cicéron le défendit devant César; le discours existe encore. Ligarius se joignit aux conspirateurs qui assassinèrent César, 44 av. J.-C., et périt dans la proscription des triumvirs, 43.

Lĭger ou **Lĭgĕris** (-**is** : *la Loire*), grand fleuve de la Gaule qui a sa source dans les Cévennes, traverse le territoire des Arvernes, des Éduens, des Carnutes, et se jette dans l'Océan entre le pays des *Namnetes* et celui des *Pictones*.

Lĭgŭria (-**æ**), province de l'Italie, bornée à l'O. par le Varus et les Alpes maritimes, qui la séparent de la Gaule Transalpine, au S.-E. par la rivière Macra, qui la sépare de l'Étrurie, au N. par le Pô et au S. par la mer Ligustique. Les Alpes maritimes et les Apennins traversent la plus grande partie de ce pays. Les Grecs appelaient les habitants *Ligyes* et *Ligystini*; les Romains, *Ligures* (au singulier Ligus, ou plus rarement Ligur). Primitivement ils s'étendaient très-loin, et habitaient les côtes de la Gaule et de l'Italie, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Pise en Étrurie. Ils étaient divisés par les Romains en *Ligures Transalpini* et *L. Cisalpini*. Les noms des principales tribus étaient : — sur le côté O. des Alpes, les *Salyes* ou *Salluvii*, les *Oxybii*, et les *Deciates*; à l'E., les *Intemelii*, les *Ingauni* et les *Apuani* près de la côte, les *Vagienni*, les *Salassi* et les *Taurini* sur le cours supérieur du Pô, et les *Lævi*, les *Marisii* au N du Pô. — Les Liguriens étaient petits de stature, mais forts, actifs, braves. Dans les premiers temps ils servaient comme mercenaires dans les armées des Carthaginois; ils ne furent soumis par les Romains qu'après une longue et cruelle lutte.

Lĭlæa (-**æ**), ancienne ville de Phocide, près des sources du *Cephissus*.

Lĭlybæum (-**i** : *Marsala*), ville à l'O. de la Sicile avec un excellent port, située sur un promontoire de même nom, vis-à-vis du promontoire *Hermæum* ou de Mercure (C. Bon) en Afrique; l'espace entre ces deux promontoires est la plus courte distance entre la Sicile et l'Afrique. La ville avait été fondée par les Carthaginois vers 397 av. J.-C., et formait une de leurs principales forteresses en Sicile.



Lilybée en Sicile.

Limites (-**um**) **Romani** (-**orum**), nom d'une série de fortifications, consistant en châteaux forts, murs, remparts de terre, etc., que les Romains élevèrent le long du Rhin et du Danube, pour protéger leurs possessions contre les attaques des Germains.

Limnæ (-**ārum**), ville de Messénie, sur les frontières de la Laconie, avec un temple d'Artémis (Diane) Limnatis.

Limnæa (-**æ**), ville du N. de l'Acarnanie, près du golfe d'Ambracie, sur lequel elle a un port.

Limonum (voy. *Pictones*).

Lĭmўra (-**æ**), ville du S.-E. de la Lycie, sur le Limyrus.

Lindum (-**i** : *Lincoln*), ville des *Coritani*, en Bretagne, sur la route de *Londinium* à *Eboracum*. C'était une colonie romaine. Le nom moderne de *Lincoln* a été formé de *Lindum colonia*.

Lindus (-**i**), une des trois cités doriennes dans l'île de Rhodes, sur la côte E.

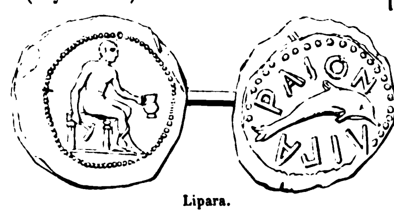
Lingŏnes (-**um**), 1) peuple puissant de la Gaule Transalpine, borné au N. par les *Treviri*, au S. par les *Se-*

quani. Leur principale ville était *Andematurinum*, plus tard *Lingones* (Langres). — 2) branche du peuple précédent, qui émigra dans la Gaule Cisalpine avec les Boii et s'établit dans le voisinage de Ravenne.

Linternum (voy. *Liternum*).

Lĭnus (-**i**), personnification d'un chant ou lamentation funèbre et pour cela représenté comme fils d'Apollon et d'une Muse (Calliope ou Psamathé, ou Chalciopé). Argos et Thèbes se disputaient l'honneur de sa naissance. Une tradition argienne rapportait que Linus fut exposé par sa mère après qu'elle l'eut mis au monde, et recueilli par un berger, mais que plus tard il fut mis en pièces par des chiens. Psamathé dans sa douleur découvrit sa faute à son père, qui la fit périr. Apollon, indigné de la cruauté de ce père, envoya une peste à Argos, et, pour obéir à l'oracle, les Argiens, désirant se rendre Psamathé et Linus propices, durent recourir à des sacrifices et à des chants qu'on appela *Lini*. Suivant une tradition béotienne, Linus fut tué par Apollon, parce qu'il avait eu avec le dieu une lutte musicale. Les Thébains distinguaient deux Linus; le dernier passait pour avoir instruit Hercule dans la musique : l'élève tua le maître.

Lĭpăra et **Lĭpărenses insulæ** (voy. *Æoliæ*).



Lipara.

Lips, vent du S.-O., correspondant à l'Africus des Latins.



Lips.

Liquentia (-**æ** : *Livenza*), rivière de Vénétie dans le N. de l'Italie : elle se jette dans le *sinus Tergestinus*.

Lĭris (-**is** : *Garigliano*), appelé auparavant **Clanis** (-**is**), ou **Glanis**, une des principales rivières de l'Italie centrale; elle prend sa source dans les Apennins, à l'ouest, au lac Fucinus, et se jette dans le *sinus Caietanus*; elle forme la frontière du Latium et de la Campanie. Son cours est tranquille, d'où l'expression d'Horace : « *Liris quieta aqua.* »

Lissus (-**i**), ville dans le S. de la Dalmatie, à l'embouchure du Drilon, fondée par *Dionysius* de Syracuse, 385 av. J.-C.; elle possédait une citadelle très-forte appelée *Acrolissus*, et considérée comme imprenable.

Litāna silva, immense forêt sur les Apennins, en Gaule Cisalpine, au S.-E. de *Mutina*.

Lĭternum ou **Linternum** (-**i** : Patria), ville sur la côte de la Campanie, à l'embouchure du Clanis ou Glanis, qui dans la dernière partie de son cours prend le nom de *Liternus*, et traverse un marais situé au N. de la ville; de là le nom de Literna Palus. C'est dans cette place que le 1er Scipion l'Africain se retira, quand les tribuns voulurent le mettre en jugement; il y mourut même, dit-on.

Lĭvia (-**æ**), 1) sœur de *M. Livius Drusus*, le fameux tribun (91 av. J.-C.) mariée pour la première fois à *M. Porcius Cato*, dont elle eut *Cato Uticensis*, et plus tard à *Q. Servilius Cæpio*, dont elle eut une fille, *Servilia*, la mère de *M. Brutus*, qui tua César. — 2) *Livia Drusilla*, fille de Livius Drusus Claudianus (Drusus, n° 3), mariée d'abord à Tib. Claudius Nero; et plus tard à Auguste, qui força son mari à divorcer, 38 av. J.-C. Elle avait déjà donné à son mari un fils, le futur empereur Tibère, et au temps de son mariage avec Auguste elle était enceinte, de 6 mois, d'un enfant qui fut Drusus. Elle n'eut jamais d'enfant d'Auguste, mais elle conserva son affection jusqu'à sa mort. Pour élever son fils au trône, elle essaya d'abord de lui obtenir une part égale dans le gouvernement, mais le caractère jaloux de Tibère ne le put souffrir. Elle mourut en

29 ap. J.-C., âgée de quatre-vingt-deux



Livie, mère de l'emp. Tibère, morte en 29 ap. J.-C.

ou quatre-vingt-six ans. — 3) ou *Livilla*, fille du premier Drusus et d'Antonia et épouse du second Drusus, fils de l'empereur Tibère. Elle fut séduite par Séjan, qui lui persuada d'empoisonner son mari, 23 ap. J.-C. — 4) Julia Livilla, fille de Germanicus et d'Agrippine (voy. Julia, nº 7).

Līvius (-**i**), T., historien romain, né à *Patavium* (Padua) dans le N. de l'Italie, 59 av. J.-C. Il passa à Rome la plus grande partie de sa vie, mais il retourna dans sa ville natale avant sa mort, qui arriva la quatrième année du règne de Tibère, 17 ap. J.-C. Il avait soixante-seize ans. Son talent trouva un appui dans Auguste; sa réputation était si grande qu'un Espagnol vint de Cadix à Rome seulement pour le voir; sa curiosité satisfaite, il retourna chez lui. Le grand ouvrage de T.-Live est une histoire de Rome, qui s'étend depuis la fondation de cette ville jusqu'à la mort de Drusus, 9 av. J.-C. : elle comprenait 142 livres; 35 sont arrivés jusqu'à nous; mais nous avons un *Epitome* (abrégé) du tout, excepté de deux livres. L'ouvrage a été divisé en *décades*, de chacune 10 livres. La première décade est entière et embrasse la période de la fondation de la ville à l'année 294 av. J.-C. La deuxième est perdue; elle embrassait la période de 294 à 219, et contenait entre autres matières l'invasion de Pyrrhus et la première guerre punique. La troisième est intacte. Elle va de 219 à 201 et comprend toute la seconde guerre punique. La quatrième est entière, comme aussi la moitié de la cinquième. Ces 15 livres vont de 201 à 167 et développent les progrès des armées romaines en Gaule Cisalpine, en Macédoine, en Grèce, en Asie, et finissent avec le triomphe de Paul-Émile. Du reste de l'ouvrage on ne possède que des fragments peu considérables. Le style de Tite-Live est clair, animé, éloquent; mais il ne prend pas trop la peine de rechercher la fidélité des événements qu'il raconte. Son but était d'offrir à ses concitoyens une narration claire et intéressante, qui, en satisfaisant leur vanité, ne contînt pas de trop grosses erreurs.

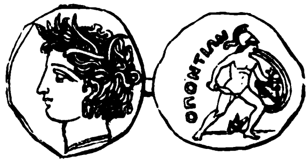
Līvius Andronicus (-**i**), le premier poëte romain. Il était Grec et esclave de *M. Livius Salinator*, qui l'émancipa et lui donna le nom romain de Livius. Il écrivit des tragédies et des comédies en latin; son premier ouvrage fut joué en 240 av. J.-C.

Livius Drusus (voy. *Drusus*).

Livius Salinator (voy. *Salinator*).

Lixus (-**i**), ville sur la côte O. de la *Mauritania Tingitana*, en Afrique, à l'embouchure d'une rivière de même nom : c'était une place de quelque importance commerciale.

Lŏcri (-**ōrum**), quelquefois appelés **Locrenses** (-**ium**), par les Romains, habitants de deux districts appelés *Locris*, en Grèce. 1) *Locris* d'Orient, s'étendait depuis la Thessalie et les Thermopyles le long de la côte jusqu'aux frontières de la Béotie, et bornée par la Doride et la Phocide à l'O. C'était un pays fertile et bien cultivé. Le N. était habité par les *Locri Epicnemidii* qui dérivaient leur nom du mont Cnemis. Le S. était occupé par les *Locri Opuntii* dont le nom venait d'Opus, leur principale

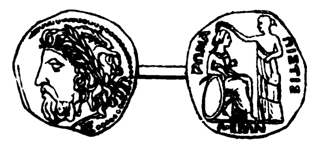


Locri Opuntii.

ville. Les deux tribus étaient séparées par Daphnus, petite langue de terre qui quelque temps appartint à la Phocide. Les *Epicnemidii* furent longtemps soumis aux Phocéens, et rejetés dans la dernière classe du peuple; aussi rencontre-t-on plus souvent le nom des *Opuntii* dans

l'histoire grecque. — 2) *Locris* d'Occident, ou pays des *Locri Ozolæ*, bornée au nord par la Doride, à l'O. par l'Étolie, à l'E. par la Phocide et au S. par le golfe de Corinthe. Ce pays est montagneux et stérile en grande partie. Le mont Corax du côté de l'Étolie et le mont Parnasse du côté de la Phocide en occupent la plus grande partie. Les Locriens Ozoles étaient une colonie des Locriens d'Orient et restèrent plus barbares que ces derniers. Ils ressemblaient beaucoup à leurs voisins, les Étoliens, par leurs habitudes de brigandage et par leur manière de faire la guerre. Leur ville principale était Amphissa.

Lŏcri Epizephyrii (**-ōrum**), un des plus anciens États grecs de la basse Italie; il était situé au S.-E. du Bruttium, au N. du promontoire *Zephyrium,* d'où les habitants tirèrent leur surnom d'*Épizephyrii;* d'autres cependant disent que ce surnom leur vint de leur position, à l'O. de la Grèce. Cette ville fut fondée par des Locriens venus de Grèce, 683 av. J.-C. Les habitants prétendaient descendre d'*Ajax Oïleus;* et comme ce dernier habitait la ville de *Naryx,* chez les *Opuntii,* les poëtes donnaient à la Locride le nom de *Narycia* et aux fondateurs de la ville de *Locri Epizephyrii* celui de



Locri Epizephyrii.

Narycii Locri. Pour la même raison la poix du Bruttium est appelée souvent *Narycia. Locri* était célèbre par ses lois qu'elle avait reçues de Zaleucus aussitôt après la fondation de la ville (voy. Zaleucus). Près de cette ville était un ancien temple de Proserpine.

Lŏcusta, ou plus correctement **Lūcusta** (**-æ**), fameuse empoisonneuse, employée par Agrippine contre l'empereur Claude et par Néron pour faire mourir Britannicus. Elle fut mise à mort sous le règne de Galba.

Lollius (**-i**), M., consul, 21 av. J.-C., et gouverneur de la Gaule, 16 av. J.-C.; fut nommé par Auguste tuteur du petit-fils de ce dernier, *C. Cæsar,* qu'il accompagna en Orient, 2 av. J.-C. Horace lui adressa à lui-même une ode (IV, 9), et 2 épîtres (I, 2, 18) à son fils aîné.

Londīnium (**-i**) ou **Londīnum** (*Londres*), capitale des *Cantii* en Bretagne, originairement située sur la rive S. de la Tamise dans le moderne *Southwark.* Plus tard elle s'étendit sur le côté N. de la rivière et fut dès lors appelée ville des *Trinobantes.* Elle est mentionnée pour la première fois sous le règne de Néron, comme une ville florissante et populeuse, très-fréquentée par les marchands romains. Elle fut prise et ses habitants furent massacrés par les Bretons, quand ils se révoltèrent sous *Boadicea,* 62 ap. J.-C. Le quart de la ville au N. de la rivière fut entouré d'un rempart et d'un fossé par Constantin le Grand ou par Théodose, gouverneur romain de la Bretagne. Le rempart commençait probablement à un fort, près de la tour actuelle, et s'étendait le long des Minories, jusqu'à Cripplegate, Newgate et Ludgate. Londres était le point central de toutes les voies romaines en Bretagne. Elle possédait un *milliarium aureum,* à partir duquel on comptait les milles; un fragment de ce milliarium, la fameuse pierre de Londres, peut se voir fixé au mur de l'église de Saint-Suithin, dans Cannon-Street. C'est le seul monument romain qui reste de la Londres romaine, à l'exception de monnaies, de parquets en mosaïque, et autres choses semblables, qu'on a trouvées dans la terre.

Longīnus (**-i**), philosophe et grammairien grec distingué, qui vécut au troisième siècle de notre ère. Il enseigna la philosophie et la rhétorique à Athènes pendant plusieurs années avec un grand succès; parmi ses élèves était le célèbre Porphyre. Plus tard il alla en Orient, où il connut la fameuse Zénobie, de Palmyre, qui le prit pour professeur de littérature grecque. Ce fut surtout à son instigation qu'elle repoussa toute alliance avec Rome. A la prise de Palmyre par Aurélien en 273, Longin fut mis à mort par l'empereur. Longin était un homme d'un sens excellent, d'un jugement so-

lide et d'une vaste connaissance. Son traité *du Sublime*, dont il nous reste une grande partie, est un ouvrage d'un grand mérite.

Longinus Cassius (voy. *Cassius*).

Longobardi (voy. *Langobardi*).

Longŭla (-æ), ville des *Volsci* dans le Latium, non loin de Corioles.

Longus (-i), sophiste grec, d'une date incertaine, auteur d'un ouvrage érotique, Daphnis et Chloé, qui nous est parvenu.

Lōrium (-i) ou **Lōrii** (-ōrum), petite place d'Étrurie, sur la voie Aurelia, où Antonin le Pieux mourut.

Lōrÿma (-ōrum), ville sur la côte S. de la Carie.

Lōtis (-ĭdis), nymphe, qui, pour éviter les embrassements de Priape, fut métamorphosée en un arbre qui prit le nom de *lotus*.

Lŏtŏphăgi (-ōrum, c.-à-d. mangeurs de lotus). Homère, dans l'Odyssée, représente Ulysse abordant pendant ses voyages à une côte habitée par un peuple qui se nourrissait d'un fruit appelé lotus, dont la saveur était si délicate que tous ceux qui en mangeaient oubliaient de retourner dans leur pays. Plus tard, dans les temps historiques, les Grecs trouvèrent que les peuples du N. de l'Afrique, entre les Syrtes, employaient en grande quantité le fruit d'une plante qu'ils confondirent avec le lotus d'Homère, et ils appelèrent ces peuples Lotophagi. Ils se livraient au commerce avec l'Égypte et l'intérieur de l'Afrique, par certaines voies de caravane suivies encore aujourd'hui.

Lŭa (-æ), appelée aussi *Lua Mater* ou *Lua Saturni*, une des divinités primitives de l'Italie, à laquelle on consacrait les armes prises dans les batailles.

Lūca (-æ : *Lucca*), ville ligurienne dans la haute Italie, au pied des Apennins et sur l'Ausus, au N.-E. de Pise.

Lūcānia (-æ), district de la basse Italie, borné au N. par la Campanie et le Samnium, à l'E. par l'Apulie et le golfe de Tarente; au S. par le Bruttium, et à l'O. par la mer Tyrrhénienne. Elle était séparée de la Campanie par le Silarus, et du Bruttium par le Laus. La Lcuanie était célèbre par ses excellents pâturages, et ses bœufs étaient les meilleurs et les plus gros de l'Italie. Aussi les Romains appelèrent-ils d'abord les éléphants bœufs de Lucanie (Lucas Bos). Les côtes de la Lucanie étaient principalement habitées par les Grecs, dont les villes étaient nombreuses et florissantes. L'intérieur de ce pays était primitivement habité par les Chones et les Œnotriens. Les Lucaniens véritables étaient Samnites, d'une race courageuse et belliqueuse, qui quitta son pays pour s'établir à la fois dans la Lucanie et dans le Bruttium. Non-seulement ils chassèrent et soumirent les Œnotriens, mais peu à peu ils se mirent en possession de la plupart des villes grecques sur la côte. Ils furent soumis par les Romains après le départ de Pyrrhus.



Lucanie.

Lūcānus, M. Annæus (-i), ou Lucain, poëte romain né à Cordoue en Espagne, 39 ap. J.-C. Son père, *L. Annæus Mella*, était frère de Sénèque le Philosophe. Lucain vint à Rome quand il était encore enfant. Il s'engagea dans la conspiration de Pison contre la vie de Néron; il reçut l'ordre de se donner la mort. Il mourut en 65 ap. J.-C., à la vingt-sixième année de son âge. Il reste de lui un poëme héroïque en dix chants, intitulé *Pharsalia*, où sont détaillées les diverses phases de la lutte de César et de Pompée. Le dixième livre est incomplet et la narration s'interrompt brusquement au milieu de la guerre d'Alexandrie.

Lucanus, Ocellus (voy. *Ocellus*).

Lucceius (-i), L., un des amis et des voisins de Cicéron; il brigua inutilement le consulat avec J. César, 60 av. J.-C. Il écrivit une histoire contempo-

raine de Rome, à partir de la guerre sociale ou contre les Marses.

Lŭcĕrĭa (-æ : *Lucera*), quelquefois appelée *Nuceria*, ville d'Apulie sur la frontière du Samnium et plus tard colonie romaine.



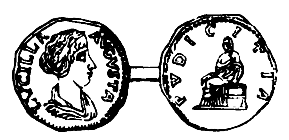
Lucérie.

Lūcĭānus (-i), Lucien, écrivain grec, né à Samosate, capitale de la Commagène, en Syrie; florissait sous le règne de *M. Aurelius*. Il exerça quelque temps la profession d'avocat à Antioche; plus tard il passa en Grèce et enseigna la rhétorique. Il obtint ensuite la charge de procureur d'une partie de l'Égypte. Le plus important des ouvrages de Lucien consiste en *Dialogues*. Ils offrent la plus grande variété possible dans le style, passant du sérieux au comique et au bouffon. Les sujets et le but en sont variés; quelquefois ils attaquent la philosophie et la religion païenne; d'autres sont des peintures des hommes, sans esprit de polémique. Le mérite de Lucien comme écrivain consiste dans sa connaissance de la nature humaine, son grand bon sens et dans la simplicité et la grâce attique de sa diction.

Lūcĭfer (-ĕri) ou **Phosphŏrus** (-i), c.-à-d. porteur de lumière; c'est le nom de la planète Vénus, quand elle se lève le matin. La même planète était appelée *Hesperus, Vesperugo, Vesper, Noctifer*, quand elle paraissait au ciel après le coucher du soleil. Lucifer comme personnification est dit fils d'*Astræus* et de l'Aurore (Eos), de *Cephalus* et de l'Aurore, ou encore d'Atlas. Il fut, dit-on, père de Ceyx par Philonis. On l'appelle aussi le père de Dædalion et des Hespérides. Lucifer est aussi le surnom de plusieurs divinités lumineuses, comme *Artemis, Aurora, Hecate*.

Lŭcīlius (-i), C., poëte satirique romain, né à *Suessa*, dans le pays des *Arunci*, 148 av. J.-C. et mort à Naples, 103, à la quarante-sixième année de sa vie. Il vécut dans une familiarité intime avec Scipion et Lælius. Il fut le premier qui donna à la satire romaine la forme qui se développa entre les mains d'Horace, de Perse, et de Juvénal.

Lūcilla (Annia), fille de Marc-Aurèle et de *Faustine junior*, née vers 147 apr. J.-C., épousa l'empereur L. Verus, et, après sa mort (169), Claudius Pompeianus. En 183 elle trempa dans un complot contre la vie de son frère Commode. Ce complot ayant été découvert, elle fut bannie dans l'ile de Caprée, et là mise à mort.



Annia Lucilla, fille de Marc-Aurèle, morte apr. J.-C. 183.

Lūcīna (-æ), déesse de la lumière ou plutôt déesse qui met à la lumière, c.-à-d. déesse qui présidait aux accouchements. C'est pour cela qu'on donnait aussi ce nom à Junon et à Diane. Lucina correspondait à la déesse grecque *Ilithyia*.

Lūcrētia (-æ), épouse de *L. Tarquinius Collatinus;* l'outrage que lui fit *Sex. Tarquinius* amena le renversement de Tarquin le Superbe et l'établissement de la république (voy. *Tarquinius*).

Lūcrētīlis (-is), jolie montagne du pays des Sabins; elle dominait la villa d'Horace.

Lūcrētius Carus, T., poëte romain, né en 95 av. J.-C. : un philtre le rendit fou, dit-on, et il se donna la mort, 52 ou 51 av. J.-C. Il ne serait pas impossible que l'histoire du philtre amoureux et de son suicide ne fût qu'une invention des ennemis des Épicuriens. Lucrèce est auteur d'un poëme philosophique, en vers hexamètres, divisé en six livres, adressé à *C. Memmius Gemellus*, qui fut préteur en 58, et intitulé *de Rerum natura*. Il contient une exposition des doctrines d'Épicure. Ce poëme

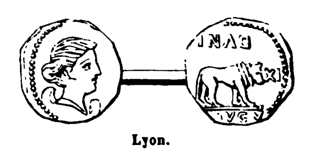
passe, au jugement de tous les critiques modernes, pour le plus grand des poëmes didactiques. Les spéculations les plus abstraites y sont clairement exposées en vers majestueux; le sujet, qui en lui-même était sec et aride, est embelli de digressions agréables.

Lucrīnus (-**i**) **lacus**, c'était proprement la partie intérieure du *sinus Cumanus* ou *Puteolanus*, baie de la côte de Campanie, entre le promontoire *Misenum* et *Puteoli*. A une époque reculée, le lac Lucrin était séparé du reste de la baie par une sorte de digue de huit stades de long, et avait l'apparence d'un lac intérieur; seulement ses eaux restaient salées. Ce lac était célèbre par ses bancs d'huîtres. Derrière le lac Lucrin était un autre lac appelé *lacus Avernus*. Au temps d'Auguste, Agrippa fit un canal de communication entre l'Averne et le Lucrin et le *sinus Cumanus* et forma ainsi le fameux port Julien. Le lac Lucrin fut comblé par une éruption volcanique en 1538, et à sa place s'élève une montagne conique, appelée Monte-Nuovo.

Lūcullus, L. Licinius (-**i**), célèbre comme vainqueur de Mithridate; il se rangea du côté de Marius contre Sylla. Il fut préteur en 77 et consul en 74 av. J.-C. A la dernière date, il reçut la conduite de la guerre contre Mithridate et la fit pendant huit ans avec un grand succès (voy. *Mithridates*). Mais, incapable de terminer la guerre à cause des dispositions séditieuses de ses troupes, il fut remplacé dans son commandement par *Acilius Glabrio*, 67 av. J.-C. Glabrion cependant ne prit jamais le commandement; mais, l'année suivante (66), Lucullus dut résigner le commandement à Pompée, à qui la loi Manilia donna la succession de Lucullus et de Glabrion. A son retour à Rome, Lucullus s'adonna à l'indolence et à la luxure et vécut dans une magnificence extraordinaire. Il mourut en 57 ou 56. Il fut le premier à introduire des cerises à Rome; il les avait apportées de *Cerasus*, dans le Pont. Il était le patron du poëte Archias et des hommes de lettres en général. Il avait aussi composé une histoire de la guerre Marsique en Grèce.

Lucumo (voy. *Tarquinius*).

Lugdūnum (-**i**). 1) (Lyon), capitale de la *Gallia Lugdunensis*, située au pied d'une éminence au confluent de la Saône (Arar) et du Rhône (Rhodanus), était une colonie romaine, 43 av. J.-C., et devint sous Auguste la capitale de la province et la résidence du gouverneur romain. Lyon est mémorable dans l'histoire de l'église chrétienne comme siége



Lyon.

de l'évêché de Saint-Irénée. — 2) L. Batavorum (Leyde), capitale des Batavi.

Lūna (-**æ**). 1) divinité (voy. *Selene*). — 2) (*Luni*), ville étrusque, située à gauche du Macra, à quatre milles de la côte; primitivement elle faisait partie de la Ligurie, mais elle devint la ville la plus septentrionale de l'Étrurie, quand Auguste étendit les limites de cette dernière province jusqu'au Macra. Elle possédait une rade vaste et commode à l'embouchure de la rivière; ce port s'appelait *Lunæ portus* (golfe de Spezzia). En 177 av. J.-C., Luna devint une colonie romaine.

Lŭpercus (-**i**), ancien dieu italien honoré comme protecteur des troupeaux contre les loups. Les Romains quelquefois confondirent Lupercus avec Pan Arcadien. Pour ce qui concerne la fête célébrée en l'honneur de Lupercus et de ses prêtres, les *Luperci*, voyez le Dictionnaire des antiquités.

Luppia ou **Lupia** (-**æ** : la *Lippe*), rivière dans le N.-O. de la Germanie; elle se jette dans le Rhin à Wesel en Westphalie; les Romains y construisirent une forteresse du même nom.

Lŭpus, Rŭtīlius (-**i**), 1) auteur d'un traité de rhétorique en deux livres, qui nous reste et porte le titre de *De figuris sententiarum et elocutionis*, paraît avoir vécu au temps d'Auguste.

Lusitania, Lusitani (voy. *Hispania*).

Lutatius Catulus (voy. *Catulus*).

Lūtētia (-**æ**), ou plus communé-

ment *Lutetia Parisiorum* (Paris), capitale des *Parisii* dans la *Gallia Lugdunensis*, était située dans une île de la *Sequana* (Seine) et réunie aux rives du fleuve par deux ponts de bois. Sous les empereurs elle devint une ville d'importance et la principale station de la navigation de la Seine. C'est là que Julien fut proclamé empereur, 360 ap. J.-C.

Lўcăbettus (-i : Saint-George), montagne d'Attique, qui appartenait à la chaîne du *Pentelicus* et était enfermée dans les murs d'Athènes au N.-E. de la ville.

Lўcæus ou **Lўcēus** (-i), haute montagne d'Arcadie, au N.-O. de Mégalopolis, un des principaux centres du culte de Zeus (Jupiter) et de Pan; d'où à chacun d'eux l'épithète de *Lycæus*.

Lycambes (voy. *Archilochus*).

Lўcāon (-ŏnis), roi d'Arcadie, fils de *Pelasgus*, roi impie qui servit à Zeus (Jupiter) un plat de chair humaine, quand ce dieu vint le visiter. Lycaon et tous ses fils, à l'exception de Nyctimus, furent tués par Jupiter avec un éclair, ou selon d'autres furent changés en loups. — Callisto, la sœur de Lycaon, passe pour avoir été transformée en la constellation de l'Ourse; aussi est-elle appelée par les poëtes *Lycaonis arctos*, *Lycaonia arctos*, *ou Lycaonia virgo*, ou désignée par le nom patronymique de *Lycaonis*.

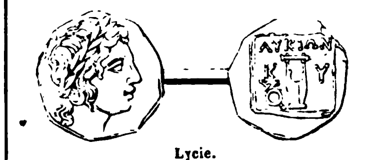
Lўcāŏnia (-æ), district de l'Asie Mineure, formant la partie S.-E. de la Phrygie; la population était une race aborigène et parlait une langue qui est mentionnée dans les Actes des Apôtres comme un dialecte à part : elle était belliqueuse, et particulièrement habile à tirer de l'arc.

Lўcēum (-i), nom des trois anciens gymnases d'Athènes; ainsi appelé du temple d'*Apollo Lyceus* qui se trouvait dans le voisinage. Ce gymnase était au S.-E. de la ville, en dehors des murs et sur les bords mêmes de l'Ilissus. Il est célèbre comme le lieu d'enseignement d'Aristote et des Péripatéticiens.

Lycēus (-i), surnom d'Apollon, dont le sens n'est pas bien certain. Quelques-uns le dérivent de λύκος, loup, comme qui dirait « tueur de loups »; d'autres, de λύκη, lumière, « donneur de lumière »; d'autres enfin, de Lycie, nom d'une province.

Lychnĭdus (-i), plus rarement **Lychnĭdium** (-i) ou **Lychnis** (-ĭdis), ancienne capitale des Dessaretii dans l'intérieur de l'Illyrie, située sur une hauteur, au N. du lac Lychnitis.

Lўcia (-æ), petit district dans le S. de l'Asie Mineure, entre la Carie et la Pamphylie. Suivant la tradition, l'ancien nom de ce pays était *Milyas*, et celui des premiers habitants *Milyæ*, et plus tard *Solymi :* plus tard les *Termilæ*, venus de Crète, s'établirent dans le pays; et en dernier lieu, l'Athénien Lycus, fils de Pandion, évitant son frère *Ægeus*, vint en Lycie et donna son nom au pays. Homère, qui donne à la Lycie une grande place dans l'Iliade, représente ses chefs, Glaucus et Sarpédon, comme descendant de la famille royale d'Argos (*Æolides*). Il parle des *Solymi*, comme d'une race guerrière, habitant les montagnes, contre lesquels le héros grec *Bellerophontes* fut envoyé par son parent le roi de Lycie. Outre la légende de Bellérophon et de la Chimère, la Lycie fut le théâtre d'une autre aventure populaire en Grèce, celle des Harpyes et des filles de *Pandareus :* ces deux événements ont été conservés sur des monuments lyciens actuellement dans le Muséum britannique. En somme, il est clair que la Lycie fut colonisée par des Grecs à une époque très-ancienne et que ses habitants, aux temps historiques, étaient des Grecs mêlés aux



Lycie.

habitants primitifs. Les noms primitifs furent conservés dans un district du N. nommé Milyas, et dans les montagnes appelées *Solymi*. Les Lyciens gardèrent toujours la réputation de bons guerriers qu'ils ont dans Homère. Eux et les Ciliciens furent les seuls peuples à l'O. de l'Halys que Crésus ne put conquérir, et ils furent les

derniers à résister aux Perses (voy. *Xanthus*).

Lўcĭus (-i), Lycien, surnom d'Apollon, qui était honoré dans plusieurs places de Lycie, particulièrement à Patara, où il avait un oracle. De là les *Lyciæ sortes* de Virgile (*Æn.* 4, 436.)

Lўcŏmēdēs (-is), roi des Dolopes, dans l'île de Scyros, à la cour duquel fut envoyé Achille, déguisé en femme, par sa mère Thétis, qui voulait l'empêcher d'aller au siége de Troie. Là Achille eut de Deidamia, fille de Lycomède, Pyrrhus ou Néoptolème. Lycomède tua traîtreusement Thésée en le précipitant du haut d'un rocher.

Lўcon (-ōnis), de la Troade, célèbre péripatéticien et disciple de Straton auquel il succéda comme chef d'école (272 av. J.-C.).

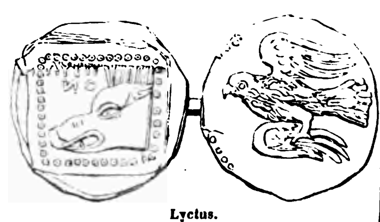
Lўcŏphrōn (-ōnis), grammairien et poëte, né à Chalcis en Eubée, vécut à Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe (285-247 av. J.-C.). Il est l'auteur d'un poëme qui existe et porte le titre de *Cassandra* ou *Alexandra*, dans lequel Cassandre prophétise la chute de Troie avec bien d'autres événements. L'obscurité de cet ouvrage est proverbiale. Parmi les nombreux commentaires sur cet ouvrage, les plus importants sont les scholies d'Isaac et de Jean Tzetzès, qui sont bien supérieures à l'ouvrage lui-même.

Lўcŏpŏlis (-is), ville de la haute Égypte, à l'O. du Nil, entre Hermopolis et Ptolémaïs.

Lўcōrēa (-æ), ancienne ville au pied du mont *Lycorea*, qui était le plus méridional des deux sommets du mont Parnasse (voy. *Parnassus*). De là dérive le surnom d'Apollon : *Lycoreus*.

Lycoris (voy. *Cytheris*).

Lyctus ou **Lyttus** (-i), ville importante dans l'E. de la Crète, située sur une hauteur à quatre-vingts stades de la côte. Elle passait pour une colonie de Sparte.



Lyctus.

Lўcurgus (-i), 1) fils de Dryas, et roi des *Edones* en Thrace, fameux par la persécution de Dionysius (Bacchus). Il fut rendu furieux par les dieux à cause de son impiété et fut tué plus tard. Mais sa mort est racontée de diverses manières.



Lycurgue furieux.
(Osterley, Denk. der alt. Kunst, p. 2, t. 37.)

— 2) législateur de Sparte; il était fils d'*Eunomus*, roi de Sparte, et frère de Polydecte. Ce dernier succéda à son père comme roi de Sparte et mourut laissant la reine avec un enfant. Cette femme ambitieuse proposa à Lycurgue de faire mourir son fils, s'il voulait partager le trône avec elle. Lycurgue fit semblant d'y consentir; mais quand elle eut donné naissance à l'enfant, nommé Charilaüs, Lycurgue le proclama roi publiquement, et comme parent il en eut la garde. Pour empêcher tout soupçon d'ambition, Lycurgue quitta Sparte, entreprit ses fameux voyages; il visita, dit-on, la Crète, l'Ionie, l'Égypte, et pénétra même jusqu'à l'Inde. Son retour à Sparte fut célébré avec joie par tous les partis. Sparte était livrée à l'anarchie et Lycurgue fut regardé comme seul capable de faire cesser les dissensions. Il entreprit cette tâche, et, malgré quelque opposition, il fit une nouvelle répartition des propriétés, réforma toute la constitution civile et militaire. Quand Lycurgue eut obtenu pour ses institutions l'approbation du dieu de Delphes, il exigea du peuple la promesse de ne faire aucun changement aux lois avant son retour. Il quitta alors Sparte pour terminer sa vie dans un exil volontaire, afin que ses compatriotes fussent con-

traints, aux termes de leur serment, de ne faire jamais aucun changement aux lois. On ne sait ni où ni comment il mourut. Il était honoré à Sparte comme un dieu; il eut un temple, des sacrifices annuels, jusqu'aux derniers temps. La date de Lycurgue est diversement donnée, mais il est impossible de la mettre plus tard que 825 av. J.-C. Dans les âges suivants, Lycurgue fut considéré comme le législateur de Sparte et on lui attribua toutes les institutions de cette république. Mais il ne faut pas croire qu'elles fussent toutes de son invention. — 2) orateur attique, né à Athènes, vers 396 av. J.-C., disciple de Platon et d'Isocrate, chaud partisan de la politique de Démosthène, un des plus vertueux citoyens et des plus habiles hommes d'État de son temps. Il fut trois fois nommé *tamias*, c.-à-d. intendant du trésor public. Il mourut en 323. Il ne nous reste qu'un de ses discours.

Lўcus (-**ī**), 1) de Thèbes, mis à mort avec son épouse Dircé, par Amphion et Zéthus, à cause de la cruauté avec laquelle ils avaient traité Antiopé, mère de ces deux derniers qu'elle avait eus de Jupiter. (Pour les détails voy. *Amphion.*) — 2) fils de Pandion, fut chassé par son frère Ægée, et se réfugia dans le pays des Termili, qui de lui prirent le nom de *Lycii*. Le Lycée, gymnase d'Athènes, passait pour avoir pris le nom de ce personnage. — 3) nom de plusieurs rivières, ainsi nommées, dit-on, à cause de l'impétuosité de leur cours. 1° En Bithynie; elle se jette dans la mer au S. d'*Heraclea Pontica*. 2° Dans le Pont; elle prend sa source dans les montagnes du N. de l'*Armenia Minor* et se jette à l'O. dans l'Iris près d'Eupatoria. 3° En Phrygie; elle coule de l'E. à l'O. en passant à *Colossæ* et à *Laodicea* pour se jeter dans le Méandre.

Lydda (-**ōrum**), ville de Palestine, au S.-E. de Joppa, et au N.-O. de Jérusalem, plus tard appelée Diospolis.

Lydia (-**æ**), province d'Asie Mineure, au milieu du côté occidental de la péninsule, entre la Mysie au N. et la Carie au S., et entre la Phrygie à l'E. et la mer Égée à l'O. Dans ces limites est enfermée la bande de côtes qui appartient à l'Ionie. La Lydie est divisée en deux vallées inégales par la chaîne du mont Tmolus; celle qui est au S. est la plus petite et elle est arrosée par le *Cayster*, et celle du Nord forme la grande plaine de l'Hermus. Dans les premiers temps ce pays avait le nom de *Mæonia* sous lequel seulement Homère la connaît. La Lydie fut le premier centre de la civilisation asiatique, et elle eut une très-grande influence sur la Grèce. La monarchie lydienne, qui fut fondée à Sardes, devint un empire, sous lequel les diverses tribus de l'Asie Mineure à l'O. de l'Halys furent d'abord réunies. Les noms et les dates des rois de Lydie sont : 1, Gygès, 716-678 av. J.-C.; 2, Ardys, 678-620; 3, Sadyattès, 629-617; 4, Alyattès, 617-560; 5, Crœsus, 560 (ou un peu plus tôt)-546. Sous ce dernier, les Perses, conduits par Cyrus, mirent fin à la monarchie lydienne. Sous les Perses, la Lydie et la Mysie formèrent la seconde satrapie; après la conquête macédonienne, la Lydie appartint d'abord aux rois de Syrie, et fut réunie (après la défaite d'Antiochus par les Romains) à Pergame, et passa, par le testament d'Attale III, aux Romains, sous lesquels elle forma une partie de la province d'Asie.

Lydias ou **Ludias** (-**æ**), rivière de Macédoine, qui se jette dans l'Axius, à peu de distance du golfe Thermaïque. Hérodote confond le Lydias et l'Haliacmon et forme un seul fleuve de ces deux rivières.

Lygii ou **Ligii** (-**ōrum**), peuple important de Germanie, entre le *Viadus* (*Oder*) et la Vistule.

Lyncestis (-**ĭdis**), province dans le S.-O. de la Macédoine, sur les frontières de l'Illyrie; habitée par les *Lyncestæ*, peuple illyrien. L'ancienne capitale de ce pays était *Lyncus*, mais Héraclée dans les derniers temps prit sa place. Près de Lyncus était une rivière dont les eaux avaient une force enivrante comme le vin.

Lynceus (-**ĕī**, -**ēī**, -**ĕŏs**), 1) un des cinquante fils d'*Ægyptus*, à qui son épouse *Hypermnestra* sauva la vie, tandis que tous ses frères furent tués par les filles de Danaüs (voy. *Ægyptus*). Lynceus

succéda à Danaüs comme roi d'Argos. — 2) fils d'*Aphareus* et d'*Aréné*, et frère d'Idas, fut un des Argonautes et fut célèbre par sa vue perçante. Il fut tué par Pollux. Pour les détails de sa mort, voyez *Dioscuri*.

Lyncus (-i), roi de Scythie, essaya de tuer Triptolème, qui était venu à lui avec les dons de Cérès, mais la déesse le métamorphosa en lynx.

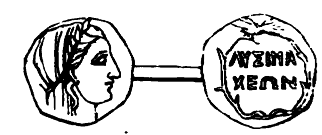
Lyrcēa (-æ), ou **Lyrcēum** (-i), petite ville d'Argolide, sur une montagne de même nom.

Lyrnessus (-i), ville de la Troade, où naquit Briséis.

Lўsander (-dri), un des généraux et des diplomates spartiates les plus distingués. Nommé pour commander la flotte lacédémonienne, sur les côtes de l'Asie Mineure, il gagna la faveur de Cyrus, qui lui fit accepter une grande somme d'argent pour payer les matelots. En 405 av. J.-C, il mit fin à la guerre du Péloponnèse, par la défaite des Athéniens à Ægos-Potamos; l'année suivante il entra en vainqueur dans Athènes. Malgré son influence, *Agesilaus*, frère d'Agis, obtint le trône de Sparte sur Léotychidès, fils réputé d'Agis. Lysandre accompagna Agésilas en Asie. Mais le roi traversa à dessein tous ses projets et lui refusa toutes les faveurs qu'il demanda. A son retour à Sparte, Lysandre résolut de tenter un changement dans la constitution, en abolissant l'hérédité de la couronne et en rendant le trône électif. Mais, avant d'avoir pu accomplir sa résolution, il périt dans une bataille sous les murs d'*Haliartus*, 395 av. J.-C.

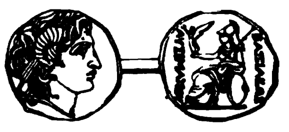
Lўsĭas (-æ), orateur attique, né à Athènes en 458 av. J.-C.; mais il n'était pas citoyen athénien, car il était fils de Céphalus, natif de Syracuse. A l'âge de quinze ans, Lysias se joignit aux Athéniens qui allaient comme colons à Thurium, en Italie, 443; mais il retourna à Athènes après la défaite des Athéniens en Sicile, 411. Durant le règne des trente tyrans (404), il fut mis dans les fers; mais il s'échappa et rejoignit Thrasybule et les autres exilés, auxquels il fut d'un grand secours. Il mourut en 378, à l'âge de quatre-vingts ans. Lysias écrivit un grand nombre de discours pour les autres : plusieurs existent encore. Ils se distinguent par la grâce et l'élégance.

Lўsĭmăchīa ou **-ēa** (-æ), ville importante de Thrace, sur le golfe Mélas, et sur l'isthme qui joint la Chersonèse de Thrace avec le continent; elle fut fondée en 309 av. J.-C. par Lysimachus, qui y envoya les habitants de la ville de *Cardia*, située dans le voisinage.



Lysimachia en Thrace.

Lўsĭmăchus (-i), un des généraux d'Alexandre; il obtint la Thrace dans le partage de l'empire d'Alexandre (323 av. J.-C), et il prit le titre de roi en 306. Il se joignit aux autres généraux d'Alexandre pour résister à *Antigonus*, sur lequel il remporta avec Séleucus la victoire décisive d'Ipsus, dans laquelle Antigonus périt (301). En 291 Lysimaque fut fait prisonnier par *Dromichætes*, roi des Gètes, dont il avait envahi le pays, mais il fut rendu à la liberté. En 287, Lysimaque et Pyrrhus chassèrent Démétrius de la Macédoine. Pyrrhus, pendant quelque temps, fut en possession du trône de Macédoine; mais l'année suivante il en fut chassé par Lysimaque qui devint roi à sa place. Vers la fin de sa vie, Lysimaque mit à mort son fils Agathocle, à l'instigation de sa femme, Arsinoé, fille de Ptolémée Soter. Ce meurtre lui aliéna l'esprit de ses sujets; Séleucus envahit les possessions de Lysimaque. Les deux rois se rencontrèrent dans la plaine de Corus (Corupedion); Lysimaque tomba dans la bataille, 281 av. J.-C., à l'âge de quatre-vingts ans.



Lysimachus, roi de Thrace, mort av. J.-C. 281.

Lўsippus (-i), de Sicyone, un des sculpteurs grecs les plus distingués, contemporain d'Alexandre le Grand, qui, à ce qu'on raconte, ne voulut être peint que par Apelles, et représenté en statue que par Lysippe.

Lўsis (-ĭdis), célèbre philosophe pythagoricien, maître d'Épaminondas.

Lystra (-æ), ville de Lycaonie, sur les confins de l'Isaurie, célèbre pour avoir été le lieu principal des prédications de saint Paul et de saint Barnabé.

M

Măcæ (-ārum), 1) peuple sur la côte E. de l'Arabie Heureuse, probablement aux environs de Muscat. — 2) peuple dans l'intérieur de la Lybie, dans la partie du N. de l'Afrique, située entre les Syrtes.

Măcăreus (-ei), fils d'Éole, qui commit un inceste avec sa sœur Canacé (voy. *Canace*). C'est pour cela que Issé, fille de Macareus, était appelée Macareïs.

Maccăbæi (-ōrum), descendants de la famille de l'héroïque Judas *Maccabée*, surnommé ainsi à cause de ses glorieuses victoires (de l'hébreu *Makkab*, marteau). Ils étaient aussi appelés *Asamonæi*, d'Asamonæus ou Chasmon, l'ancêtre de Judas Maccabée, ou, sous une forme plus courte : *Asmonæi* ou *Hasmonæi*. La famille obtint cette distinction par la résistance qu'elle opposa aux attentats d'Antiochus IV Épiphane, roi de Syrie, pour détruire le culte de Jéhovah. Ils réussirent à délivrer leur pays de la servitude syrienne, et devinrent les gouverneurs de la Judée.

Măcĕdŏnia (-æ), contrée d'Europe dans le N. de la Grèce; elle fut, dit-on, nommée primitivement Émathie. Ses limites avant le temps de Philippe, père d'Alexandre, étaient au S. l'Olympe et les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Thessalie et de l'Épire, à l'E. le Strymon, qui la séparait de la Thrace, et au N. et à l'O. l'Illyrie et la Pæonie. La Macédoine fut considérablement agrandie par les conquêtes de Philippe. Il ajouta à son royaume la Pæonie au N.; une partie de la Thrace à l'E. jusqu'à la rivière Nestus; ce canton thrace était ordinairement appelé *Macedonia adjecta;* la péninsule chalcidienne au S., et à l'O. une partie de l'Illyrie, jusqu'au lac Lychnitis. A l'époque de la conquête de ce pays par les Romains, 168 av. J.-C., la Macédoine était divisée en quatre districts, indépendants les uns des autres; mais tout le pays fut réduit en une seule province romaine après la soumission des Achéens en 146. La masse des habitants consistait en tribus thraces ou illyriennes. A une époque primitive quelques tribus grecques étaient établies dans le S. de ce pays. Elles passaient pour être venues d'Argos, et pour avoir été conduites par les trois fils de Téménus l'Héraclide. Perdiccas, le plus jeune des trois, est regardé comme le fondateur de la monarchie macédonienne. Une tradition postérieure, cependant, considérait Caranus, qui était aussi un Héraclide, comme le fondateur de la monarchie. Ces colons grecs se mêlèrent avec les habitants du pays. Le dialecte qu'ils parlaient tenait au dorien, mais il contenait quelques mots et quelques formes barbares; les Macédoniens n'étaient pas regardés comme de vrais Grecs. De plus, ce n'était que dans le S. de la Macédoine qu'on parlait le grec. On ne connaît que très-peu l'histoire de la Macédoine jusqu'au règne d'Amyntas I, contemporain de Darius, fils d'Hystaspe; et depuis lors son histoire est plus ou moins liée à l'histoire de la Grèce, jusqu'à ce qu'enfin Philippe, père d'Alexandre le Grand, devint le maître réel de toute la Grèce. Les conquêtes d'Alexandre étendirent la suprématie de la Macédoine sur une grande partie de l'Asie, et les rois de Macédoine continuèrent d'exercer leur souveraineté sur la Grèce, jusqu'à la défaite de Persée par les Romains, 168, qui mit fin à la monarchie macédonienne.



Macédoine.

Măcella (-æ), petite ville fortifiée

dans l'O. de la Sicile et au S.-O. de Ségeste.

Măcer (-cri) Æmilius (-i), 1) poëte romain, né à Vérone; il mourut en Asie, 16 av. J.-C. Il écrivit un poëme sur les oiseaux, les serpents et les plantes médicinales. — 2) Il faut le distinguer d'Æmilius Macer, également de Vérone; il fut aussi poëte et écrivit sur la guerre de Troie. Il devait vivre en l'an 12 ap. J.-C, puisque Ovide lui écrivit cette année-là. (*Pont. II,* 10, 2.)

Macer, Licinius (voy. *Licinius*).

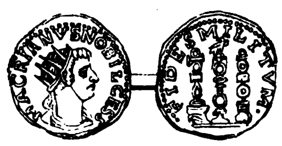
Măcĕtæ (-ārum), autre nom des Macédoniens.

Măchāōn (-ŏnis), fils d'Esculape, médecin des Grecs pendant la guerre de Troie; il emmena des troupes avec son frère Podalirius, de Tricia, d'Ithome et de l'Œchalie. Il fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe.

Macra (-æ : la *Magra*), petite rivière qui descend des Apennins et se jette dans la mer de Ligurie, près de Luna; à partir du temps d'Auguste, elle forma la frontière de la Ligurie et de l'Étrurie.

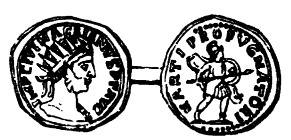
Macri Campi (voy. *Campi Macri*).

Măcrĭānus (-i), un des trente tyrans, général distingué qui accompagna Valérien dans son expédition contre les Perses, ap. J.-C. 260. Après la capture de Valérien, il fut proclamé empereur avec ses deux fils Macrien et Quietus. Il



Macrianus junior, un des 30 tyrans, mort ap. J.-C. 262.

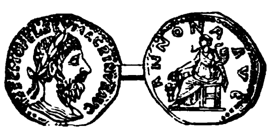
assigna le gouvernement des affaires de l'Orient à *Quietus,* et partit avec le jeune



Macrianus senior, un des 30 tyrans, mort ap. J.-C. 262.

Macrien pour l'Italie. Ils furent rencontrés par *Aureolus* sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie, défaits et tués (262). Quietus lui-même fut tué bientôt après en Orient par Odenath.

Macrīnus, M. Opilius Severus (-i), empereur romain (avril, 217 ap. J.-C. — Juin, 218), et successeur de Caracalla, qu'il fit tuer. Il fut défait par les généraux d'Élagabale et mis à mort.



Macrin, emp. romain, ap. J.-C. 217-218.

Măcrŏbii (-ōrum, c'est-à-dire à-longue-vie), peuple d'Éthiopie en Afrique, placé par Hérodote sur les bords de l'Océan.

Macrŏbius (-ii), grammairien romain, qui vécut environ vers 400 ap. J.-C. — Il écrivit plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont : 1° un traité en sept livres, intitulé *Saturnalia convivia,* qui consistent en une série de dissertations sur l'histoire, la mythologie, la critique, et divers points de l'antiquité. 2° Un commentaire du Songe de Scipion par Cicéron.

Macrōnes (-um), peuple puissant et belliqueux du Caucase, sur le rivage N.-E. du Pont-Euxin.

Madўtus (-i), port de mer sur la côte de la Chersonèse de Thrace.

Mæander (-dri), rivière d'Asie Mineure, célèbre par ses détours; elle prend sa source dans le S. de la Phrygie, reçoit le Marsyas, coule entre la Lydie et la Carie dont elle forme la limite, et enfin se jette dans la mer Icarienne entre Myus et Priène. Comme divinité, le Méandre est le frère de la nymphe Cyanée, mère de Caunus. De là le nom de *Mæandrius juvenis* donné à ce dernier par Ovide.

Mæcēnas (-ātis) C. Cilnius (-i), chevalier romain, descendant par son père et par sa mère des Lucumons d'Étrurie. Ses ancêtres paternels, les *Cilnii,* étaient une puissante famille d'Arretium; ses ancêtres maternels, les *Mæcenates,*

étaient aussi d'Arretium. Mécène était un des principaux amis et des ministres d'Auguste, et il jouit plusieurs années de la confiance de ce dernier. Mais plus tard il y eut quelque froideur entre ces deux hommes; Mécène se retira entièrement de la vie publique. Il mourut l'an 8 av. J.-C. La renommée de Mécène consiste surtout dans la protection qu'il accorda à la littérature, particul. à Virgile et à Horace. Virgile lui dut de recouvrer son patrimoine, dont les vétérans s'étaient emparés, 41 av. J.-C. Ce fut à la requête de Mécène qu'il entreprit les Géorgiques. Pour Horace, Mécène fut toujours un bienfaiteur; il lui donna, avec les moyens d'une vie aisée, une campagne dans la Sabine.

Mæcius Tarpa (voy. *Tarpa*).

Mædica (-æ), contrée de la Médie, habitée par un peuple puissant, dans l'O. de la Thrace, sur le bord O. du Strymon.

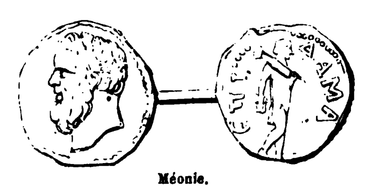
Mælius (-i), Sp., le plus riche des chevaliers plébéiens, employa sa fortune à acheter du blé en Étrurie pendant une grande famine à Rome, 440 av. J.-C. Il vendit ce blé au peuple à un faible prix ou même en fit des distributions gratuites. Les patriciens l'accusèrent d'aspirer à la royauté et nommèrent Cincinnatus dictateur. C. Servilius Ahala, maître de la cavalerie, somma Mælius de paraître devant le tribunal du dictateur; celui-ci refusa de se présenter; Ahala se précipita au milieu de la foule et le tua. Ses biens furent confisqués et sa maison fut pillée; l'emplacement qu'on appelait *Æquimælium*, laissé vacant, perpétua dans la suite le souvenir du sort de Mælius.

Mænădes (-um) (sing. Mænas), nom des Bacchantes, dérivé de μαίνομαι, c.-à-d. être furieux, parce qu'elles entraient en délire, pendant les cérémonies de Dionysus ou Bacchus.

Mænălus (-i), montagne d'Arcadie, qui s'étendait de Mégalopolis au Tégée; c'était la demeure favorite du dieu Pan. Les poëtes romains se servaient fréquemment de l'adjectif *Mænalius* ou *Mænalis* comme équivalent d'Arcadien.

Mænius (-i) C., consul en 338 av. J.-C., avec L. Furius Camillus. Les deux consuls achevèrent la soumission du Latium; ils furent tous deux récompensés par le triomphe, et des statues équestres furent élevées sur le Forum en leur honneur. La statue de Mænius était placée sur une colonne appelée *Columna Mænia*. Cette colonne paraît avoir existé à l'extrémité du Forum sur le Capitolin. Mænius, pendant sa censure (318), permit de mettre des balcons aux maisons qui entouraient le Forum, afin que les citoyens pussent voir plus facilement les jeux donnés au Forum : ces balcons furent plus tard appelés Mæniana (s. ent. Ædificia).

Mæŏnĭa (-æ), ancien nom de la Lydie. Virgile donna ce nom à l'Étrurie, parce que les Étruriens passaient pour descendre des Lydiens. Homère est appelé *Mæonides*, *Mæonius senex*, et ses poëmes portent les noms de *Mæoniæ chartæ*, ou *Mæonium carmen*. Une tradition le faisait naître en Mæonie (voy. *Lydia*). — Mæonis se rencontre aussi comme surnom d'Omphale et d'Arachné, parce qu'elles étaient de Lydie.



Méonie.

Mæotæ (voy. *Mæotis Palus*).

Mæŏtis (-idis) Palus (mer d'Azow), mer intérieure entre l'Europe et l'Asie, au N. du Pont-Euxin (mer Noire), avec lequel elle communique par le Bosphore Cimmérien. Les tribus scythes qui en occupaient les bords portaient le nom collectif de *Mæotæ* ou *Mæotici*. Cette mer portait aussi le nom de *mare Cimmerium* ou *Bosporicum*.

Mæra, chien d'Icarius, père d'Érigone (voy. *Icarius*, n° 1).

Mævius (voy. *Bavius*).

Magdŏlum (anc. Test. : Migdol), cité de la basse Égypte, près de la frontière N.-E., près de laquelle Pharaon Nécho défit les Syriens.

Magetobria (Moigte de Broie), ville sur la frontière O. des Séquanes, sur la Saône. C'est près de cette ville que les Gaulois furent défaits par les Germains peu avant l'arrivée de César en Gaule.

Măgi (-ōrum), nom d'un ordre de prêtres et de docteurs religieux chez les Mèdes et les Perses (voy. *Zoroastre*).

Magna Græcia (voy. *Græcia*).

Magna mater (voy. *Rhea*).

Magnentius (-i), empereur romain d'Occident, 350-353 ap. J.-C.; il obtint le trône par la mort de Constans; mais il fut défait par Constantius et mit lui-même fin à sa vie.

Magnēsia (-æ), 1) petite bande de terre sur la côte orientale de la Thessalie; elle s'étendait du Pénée au N. au golfe Pagaséen au S. Ses habitants, les *Magnetes*, passaient pour avoir fondé en Asie les deux cités suivantes : — 2) *Magnesia ad Sipylum*, ville dans le N.-O. de la Lydie, au pied du mont Sipyle, et sur le versant S. de l'Hermus, fameuse comme théâtre de la victoire remportée par *Scipio Asiaticus* sur Antiochus le Grand, 190 av. J.-C.; — 3) *Magnesia*



Magnesia ad Sipylum.

ad Mæandrum, ville dans le S.-O de la Lydie, située sur la rivière *Lethæus*, un des affluents du Ménandre. Elle fut détruite par les Cimmériens (probablement vers 700 av. J.-C.) et rebâtie par des colons de Milet.



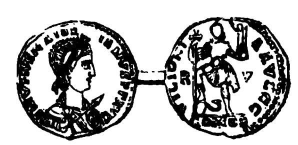
Magnesia ad Mæandrum

Măgo (-ōnis), nom de plusieurs Carthaginois dont les plus célèbres furent : 1) le fils d'Hamilcar **Barca** et le plus jeune des frères d'**Annibal**. Il fit la guerre plusieurs années en **Espagne**, et après que les **Carthaginois** eurent été chassés de ce pays par **Scipion**, il passa en Ligurie où il resta **deux ans** (205-203 av. J.-C.). — 2) auteur d'un ouvrage sur l'agriculture en langue punique; il était en vingt-huit livres **et** fut traduit en latin par l'ordre du **sénat** romain.

Magontiacum (voy. *Mogontiacum*).

Maia (-æ), fille d'Atlas et de Pléioné, l'aînée des Pléiades et la plus belle des sept sœurs. Dans une grotte du mont Cyllène, en Arcadie, Jupiter la rendit mère d'Hermès (Mercure). Arcas, fils de Jupiter et de Callisto, lui fut donné à élever (voy. *Pleiades*).

Mājōriānus (-i), JUL. VALERIUS, empereur romain d'Occident, apr. J.-C. 457-461, fut élevé à l'empire par Ricimer. Son règne fut principalement occupé à préparer une invasion chez les Vandales en Afrique; mais la flotte immense qu'il avait réunie dans cette vue dans le port de Carthagène en Espagne fut détruite par les Vandales en 460. Alors il fit la paix avec Genséric. Son activité et sa popularité excitèrent la jalousie de Ricimer qui le força à abdiquer et mit ensuite fin à ses jours.



Majorien, emp. romain, ap. J.-C. 457-461.

Mălăca (-æ) (Malaga), ville importante sur la côte de la Bétique, en Espagne, et sur la rivière de même nom; elle fut fondée par les Phéniciens.

Mălĕa ou -**ēa** (-æ), promontoire dans le S.-E. de la Laconie; il séparait les golfes Argolique et Laconique.

Maliacus Sinus (voy. *Malis*).

Malis, province dans le S. de la

Thessalie, sur les côtes du golfe Maliaque et en face du point N.-O. de l'île d'Eubée. Elle s'étendait jusqu'au passage des Thermopyles. Ses habitants, *Malienses*, étaient Doriens et appartenaient à la ligue amphictyonique.

Malli (**-ōrum**), peuple indien sur les deux côtés de l'Hydraotes : leur capitale, à ce qu'on suppose, était située sur l'emplacement de la fameuse forteresse de *Mooltan*.

Mallus (**-i**), ville très-ancienne de la Cilicie, sur une éminence, à l'E. de l'embouchure du *Pyramus ;* elle fut fondée, dit-on, au temps de la guerre de Troie par Mopsus et Amphilochus.



Mallus en Cilicie.

Mamæa, voy. Julia.

Māmercus (**-i**), nom d'une famille distinguée de la *gens Æmilia,* dans les premiers temps de la république.

Māmers (**-tis**), nom osque du dieu Mars.

Mamertini (voy. *Messana*).

Māmīlius (**-i**), nom d'une famille distinguée de Tusculum. Ce fut à un membre de cette famille, *Octavius Mamilius*, que Tarquin promit sa fille; lors de son expulsion de Rome, son gendre souleva le peuple latin contre la république naissante, et périt dans la grande bataille du lac Régille. Plus tard les *Mamilii* se retirèrent à Rome.

Mamurius Veturius (voy. *Veturius*).

Māmurra (**-æ**), chevalier romain, né à *Formiæ*, fut chef des ingénieurs (*præfectus fabrūm*) dans l'armée de Jules César en Gaule et amassa de grandes richesses. Horace appelle plaisamment Formies *urbs Mamurrarum*, d'où nous pouvons conjecturer que le nom de Mamurra était devenu un terme de mépris.

Mancīnus, C. Hostilius (**-i**), consul en 137 av. J.-C., fut défait par les Numantins et n'obtint son salut qu'en faisant la paix avec eux. Le sénat refusa de reconnaître ce traité et eut recours à une hypocrisie : il livra le consul aux ennemis qui ne voulurent point le recevoir.

Mandūbii (**-ōrum**), peuple de la Gaule Lyonnaise (Bourgogne), dont la principale ville était *Alesia*.

Mandūria (**-æ**), ville de Calabre, sur la route de Tarente à Hydruntum.

Mānes (**-ium**), nom que les Romains donnaient aux âmes des morts, qu'ils honoraient comme des divinités. C'est pourquoi on trouve sur les sépulcres D. M. S., c.-à-d. *Dis Manibus Sacrum* (voy. *Lares*).

Mānĕtho (**-ōnis**), prêtre égyptien sous le règne du premier Ptolémée; il écrivit en grec un ouvrage sur la religion et l'histoire de son pays. Son histoire contenait une relation des différentes dynasties, prise dans des documents authentiques. L'ouvrage lui-même est perdu; mais une liste des dynasties nous a été conservée par Julius Africanus et par Eusèbe.

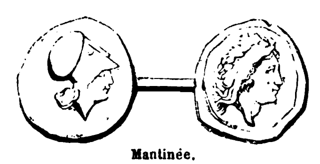
Mānīlius (**-i**), 1) C., tribun du peuple en 66 av. J.-C., proposa la loi connue sous le nom de *Manilia lex*, qui donnait à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate et que Cicéron soutint dans un discours que nous possédons. — 2) poëte romain, qui vécut au temps d'Auguste; auteur d'un ouvrage d'astronomie en cinq livres et en vers, intitulé *Astronomica,* qui existe encore.

M. Manlius (**-i**), consul en 392 av. J.-C., se réfugia dans le Capitole, à la prise de Rome par les Gaulois en 390. Une nuit, lorsque les Gaulois s'efforçaient d'escalader le Capitole, Manlius fut réveillé par le cri des oies; réunissant à la hâte une poignée d'hommes, il réussit à repousser l'ennemi, qui avait précisément atteint le sommet. On dit que pour cette action il reçut le nom de *Capitolinus*. En 385, il défendit la cause des Plébéiens qui avaient à souffrir de cruels traitements de la part de leurs créanciers, les Patriciens. L'année suivante, il fut accusé par les Patriciens de haute trahison,

et condamné à mort par le peuple; les tribuns le précipitèrent du haut de la roche Tarpéienne. Les membres de la *gens Manlia* résolurent dès lors de ne plus porter le prénom de Marcus.

Manlius Torquatus (voy. *Torquatus*).

Mantĭnēa (-æ), une des plus anciennes et des plus importantes villes de l'Arcadie, située sur la petite rivière d'Ophis, au centre environ de la frontière E. de ce pays. Elle est célèbre par une grande bataille que se livrèrent sous ses murs les Spartiates et les Thébains, et où mourut Épaminondas, 362 av. J.-C. A cause de leur trahison envers les Achéens, les principaux citoyens furent mis à mort par Aratus; les autres furent réduits en esclavage, et le nom de la ville fut changé en celui d'*Antigonia*, en l'honneur d'Antigonus Doson. L'empereur Hadrien rendit à cette place son ancien nom.



Mantinée.

Mantō (-ūs), 1) fille de Tirésias; elle fut prophétesse et mère du prophète Mopsus. — 2) fille d'Hercule, prophétesse aussi; elle donna son nom à la ville de Mantoue.

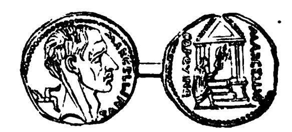
Mantŭa (-æ), ville de la Gaule Transpadane, dans une île de la rivière *Mincius;* elle avait peu d'importance; elle est célèbre à cause de Virgile qui naquit dans un village voisin, Andes, qui dépendait de Mantoue.

Mărăcanda (-ōrum), (Samarkand), capitale de la Sogdiane, où Alexandre le Grand tua son ami Clitus.

Mărăthōn (-ōnis), village de l'Attique, près d'une rade, sur la côte E., à vingt-deux milles d'Athènes par une route, et vingt-six milles par une autre. Il était, le long de la mer, dans une plaine de six milles de long environ et d'un mille et demi à trois milles de largeur; des éminences rocheuses l'entouraient de trois côtés. Deux marais marquaient les extrémités de cette plaine. C'est là que fut livrée la fameuse bataille entre les Perses et les Athéniens, 490 av. J.-C. Les Perses occupaient la plaine et les Athéniens une partie des hauteurs. Le tumulus élevé aux Athéniens qui périrent dans la bataille existe encore. La plaine de Marathon est encore célèbre dans la mythologie : Thésée y tua un taureau sauvage.

Mărăthus (-i), ville importante sur la côte de la Phénicie en face de l'Aradus et près de l'Antaradus.

Marcellus (-i), nom d'une illustre famille plébéienne de la gens Claudia. — 1) *M. Claudius Marcellus*, célèbre pour avoir été cinq fois consul et avoir pris Syracuse. Consul pour la première fois, en 222, Marcellus se distingua en tuant dans une bataille de sa propre main *Britomartus* ou *Viridomarus*, roi des Gaulois Insubriens, dont les dépouilles furent consacrées comme dépouilles opimes dans le temple de *Jupiter Feretrius*. C'est la troisième et dernière fois qu'on trouve une pareille offrande dans l'histoire romaine. Marcellus fut un des généraux de la seconde guerre punique. Il prit Syracuse en 212 après un siége de plus de deux ans, où tous les artifices de l'art militaire furent rendus inutiles par la science d'Archimède qui dirigeait les machines des assiégés. A la prise de la ville, Archimède fut tué par les soldats romains. Marcellus périt dans une bataille contre Hannibal, 208. — 2) *M. Claudius Marcellus*, consul en 51 av. J.-C., un des plus ardents ennemis de César. En 46 César lui pardonna sur les prières du sénat : c'est à ce sujet que Cicéron remercia César dans le discours *pro Marcello*, qui nous est parvenu. Il vivait alors à Mytilène; à son retour, un des serviteurs qui l'accompagnaient le tua au



Marcellus, vainqueur de Syracuse.
Le revers le représente portant les dépouilles opimes au temple de Jupiter Feretrius.

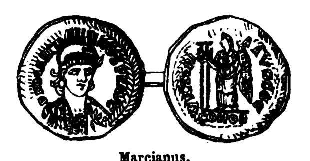
Pirée : ce serviteur s'appelait P. Magius Chilo. — 3) *C. Claudius Marcellus*, frère du précédent et ennemi aussi de César; il fut consul en 49, quand éclata la guerre civile. — 4) *C. Claudius Marcellus*, cousin germain des deux précédents et, comme eux, ennemi de César. Il fut consul en 50; il ne put rejoindre Pompée en Grèce; César lui pardonna. — 5) *M. Claudius Marcellus*, fils du précédent et d'Octavie, fille de C. Octavius et sœur d'Auguste; il était né en 43. Auguste, qui probablement le destinait pour être son successeur, l'adopta comme son fils et lui donna sa fille Julia en mariage (25 av. J.-C.). En 23, il fut édile curule, mais il mourut cette année même au grand regret d'Auguste et de sa mère Octavie. La mémoire de Marcellus est immortalisée dans un passage bien connu de Virgile (Ænéide, VI, 860-886) que le poëte récita à Auguste et à Octavie.

Marcĭāna (**-æ**), sœur de l'empereur Trajan, et mère de Matidia, qui fut mère de Sabina, femme de l'empereur Hadrien.



Marciana, sœur de Trajan.

Marcĭānus (**-i**), 1) empereur romain d'Orient (ap. J.-C. 450-457), natif de Thrace ou d'Illyrie, servit plusieurs années comme simple soldat dans l'armée impériale. On ne sait presque rien de son existence antérieure, mais, à la mort de Théodose II, en 450, il s'était tellement distingué, que la veuve de cet empereur, la célèbre Pulchérie, lui offrit sa main et le trône. Il devint ainsi empereur d'Orient. C'était un homme résolu et brave; et quand Attila envoya demander le tribut que le jeune Théodose s'était engagé à payer annuellement, Marcien lui répondit : « J'ai du fer pour Attila, mais point d'or. » Attila jura de se venger; mais il envahit d'abord l'empire d'Occident, et sa mort, deux ans après, sauva l'Orient. Marcien en 451 assembla le concile de Chalcédoine, où furent condamnées les doctrines d'Eutychius. Il mourut en 457 et eut pour successeur



Marcianus.

Léon. — 2) Marcien, d'Héraclée (dans le Pont), géographe grec, de date incertaine, mais qui vivait peut-être dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Il a écrit un ouvrage en prose, intitulé : Périple de la mer extérieure, orientale et occidentale, et des îles les plus considérables qui s'y trouvent. Cet ouvrage était en deux livres; le premier, sur les mers de l'E. et du S., est entièrement perdu; et du second, qui traitait des mers de l'Ouest et du Nord, nous ne possédons que les trois derniers chapitres sur l'Afrique, et un autre, mutilé, sur la distance de Rome aux principales villes du monde.

Marcius (**-i**), nom d'une famille romaine, qui prétendait descendre d'Ancus Martius, le quatrième roi de Rome (voy. Ancus Martius). Coriolan appartenait à cette gens (voy. *Coriolanus*); dans les derniers temps elle comprenait les familles de *Philippus*, de *Rex*, de *Rutilius*.

Marcŏmanni (**-ōrum**), c.-à-d. hommes des marches ou bords, peuple puissant de Germanie; il était de la race des Suèves. Primitivement il habitait entre le Rhin et le Danube, sur les bords du Main; mais sous la conduite de leur chef Maroboduus ils émigrèrent dans les pays des Boii, qui habitaient la Bohême et une partie de la Bavière. Ils soumirent les Boïens, s'établirent dans le pays et fondèrent un puissant royaume qui s'étendait au S. jusqu'au Danube (voy. Maroboduus). Mais plus tard les *Marcomanni*, réunis aux Quades et à d'autres tribus germaines, firent une longue et sanglante guerre à l'empereur *M. Aurelius;* cette guerre dura pendant la plus grande partie du règne de ce prince et ne fut terminée que par son fils Commode qui fit

la paix avec les Barbares à son avénement au trône, 180 ap. J.-C.

Mardi (voy. *Amardi*).

Mardŏnius (-i), Perse distingué, fils de Gobryas, et gendre de Darius Hystaspe. En 492 av. J.-C., il fut envoyé par Darius pour châtier Érétrie et Athènes pour l'aide qu'elles avaient donnée aux Ioniens; mais sa flotte fut détruite par une tempête, à la hauteur du mont Athos, et la plus grande partie de son armée de terre fut détruite à son passage en Macédoine par les Brygiens, tribu thrace. Après l'avénement de Xerxès, il fut un des principaux instigateurs de l'expédition contre la Grèce. Après la défaite des Perses à Salamine (480), Xerxès le laissa avec une immense armée qui devait faire la conquête de la Grèce; mais il fut défait l'année suivante (479) près de Platées par les forces combinées des Grecs, sous le commandement de Pausanias. Mardonius périt dans la bataille.

Mărĕa -ēa, -īa (-æ), ville de la basse Égypte, qui donna son nom à la province et au lac *Mareotis*. Le lac était séparé de la Méditerranée par la langue de terre sur laquelle s'éleva Alexandrie. Il était alimenté par le bras du Nil appelé Canopique, et par des canaux. Il servait comme de port à Alexandrie, pour les vaisseaux qui faisaient la navigation du Nil.

Mareotis (voy. *Marea*).

Marēsa, Marescha, ancienne forteresse de Palestine, dans le sud de la Judée; elle a quelque importance dans l'histoire des premiers rois de Juda et des Maccabées.

Margiāna (-æ), province de l'ancien empire perse, bornée à l'E. par la Bactriane, au N.-E. et au N. par l'Oxus, et à l'O. par l'Hyrcanie. Elle prit son nom de la rivière Margus, qui la traverse. Sur cette rivière s'élevait la capitale de la province, *Antiochia Margiana*, qui fut fondée par Alexandre le Grand et rebâtie par Antiochus I.

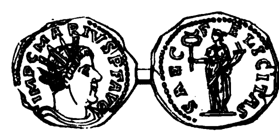
Margus (voy. *Margiana*).

Marianæ Fossæ (voy. *Fossa*).

Mărīca (æ), nymphe latine, mère de Latinus qu'elle eut de *Faunus;* elle était honorée par les habitants de Minturnes, dans un bosquet sur les bords du Liris. Aussi la contrée qui entoure Minturnes est-elle appelée par Horace : *Maricæ littora*.

Mărĭus (-i), C., 1) célèbre romain qui fut sept fois consul. Il était né près d'Arpinum, 157 av. J.-C., d'une famille humble et obscure. Il se fit distinguer par ses talents militaires. Il servit sous le second Scipion l'Africain, au siége de Numance en Espagne (134), mais il ne fut élu tribun du peuple qu'en 119, quand il avait trente-huit ans. Plus tard il épousa Julia, sœur de C. Julius César, le père du fameux dictateur. Marius fut à partir de cette époque considéré comme l'un des chefs du parti populaire. En 109 Marius servait en Afrique comme lieutenant du consul Q. Métellus, dans la guerre contre Jugurtha. En 107 il fut élu consul et obtint la province de Numidie et la conduite de la guerre contre Jugurtha (107). L'année suivante (106), Jugurtha dut se rendre, trahi par Bocchus, roi de Mauritanie. Marius envoya son questeur Sylla pour recevoir le roi numide des mains de Bocchus. Cette circonstance fut comme le germe de la haine personnelle qui exista dans la suite entre Marius et Sylla, car les ennemis de Marius répétaient que Sylla avait terminé la guerre en obtenant que la personne de Jugurtha lui fût livrée. Sur ces entrefaites l'Italie fut menacée d'une immense horde de Barbares, qui descendaient du N. de la Germanie. Les deux principales nations qui la composaient étaient appelées *Cimbri* et *Teutoni*. Ils avaient successivement défait les armées romaines, et tous convenaient que Marius était seul capable de sauver l'État. En conséquence il fut élu consul pour la seconde fois (104); mais les Barbares, au lieu de traverser les Alpes, allèrent en Espagne et ravagèrent ce pays pendant deux ou trois ans. Marius fut élu consul une troisième fois en 103 et une quatrième fois en 102; cette dernière année, les Barbares retournèrent en Gaule et divisèrent leurs forces. Les Cimbres traversèrent les Alpes Tyroliennes par le défilé de Tridentum (Trente). Les Teutons et les Ambrons, formant une autre armée, marchèrent contre Marius, qui avait pris position dans un camp fortifié sur le

Rhône. La bataille décisive fut livrée près d'Aquæ Sextiæ (Aix); Marius y anéantit toute la nation. Les Cimbres cependant avaient pénétré en Italie; Marius fut élu consul une cinquième fois (101); il rejoignit le proconsul Catulus au N. de l'Italie. Les deux généraux gagnèrent une grande victoire sur l'ennemi dans une plaine appelée *Campi Raudii*, près de Vercellæ (*Vercelli*). Marius fut reçu à Rome avec des honneurs sans précédent. Jusqu'alors sa carrière avait été très-glorieuse; mais le reste de sa vie est plein d'horreurs. Pour obtenir le consulat une sixième fois, il s'allia avec deux démagogues, Saturninus et Glaucia : il fut consul une sixième fois. Cette année-là il fit exiler Métellus, son ancien ennemi; et bientôt après, lorsque Saturninus et Glaucia prirent les armes contre la république, il fut contraint par le sénat de réprimer l'insurrection. Mais, quoique vieux et comblé d'honneurs, il aurait voulu le commandement de la guerre contre Mithridate, que le sénat avait donné à Sylla (88 av. J.-C.). Il obtint un vote du peuple qui lui conférait ce commandement; alors Sylla marcha sur Rome à la tête de son armée et força Marius à prendre la fuite. Après avoir erré sur les côtes du Latium, Marius fut fait prisonnier dans les marais formés par le Liris, près de Minturnes; quand un soldat cimbre entra dans sa prison pour le mettre à mort, Marius s'écria d'une voix terrible : « Oserais-tu tuer Marius? » Le barbare épouvanté sortit de la prison. Les habitants de Minturnes prirent pitié de lui et le placèrent sur un mauvais bateau; il aborda en Afrique et se fixa à Carthage; mais à peine avait-il mis pied à terre que le gouverneur romain lui envoya un officier pour lui enjoindre de quitter cette terre. Ce dernier coup accabla Marius qui répliqua : « Dis au préteur que tu as vu C. Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage. » Bientôt après Marius retourna en Italie où le consul Cinna (87 av. J.-C.) avait pris les armes contre le parti de Sylla. Cinna fut repoussé de Rome, mais il rentra de nouveau avec Marius. Les plus terribles scènes s'ensuivirent. Les satellites de Marius tuaient tous ceux qu'il ne saluait pas et les rues étaient inondées du sang de la noblesse romaine. Sans observer aucune espèce d'élection, Marius et Cinna se nommèrent eux-mêmes consuls pour l'année suivante (86). Mais le dix-huitième jour de ce consulat Marius mourut d'une pleurésie, à l'âge de soixante et onze ans. — 2) fils du précédent, mais seulement par adoption; fut consul en 82 av. J.-C., quand il n'avait encore que vingt-sept ans. Cette année-là il fut défait par Sylla, près de *Sacriportus*, sur les frontières du Latium; il se réfugia alors dans la ville forte de *Præneste*. Là il fut assiégé quelque temps; mais après la grande victoire de Sylla sur *Pontius Telesinus* à la porte Colline, à Rome, Marius mit lui-même fin à sa vie, après avoir fait une inutile tentative pour se sauver. — 3) le faux Marius mis à mort par Antoine, 44 av. J.-C. — 4) *Marius M. Aurelius*, un des trente tyrans, fut le quatrième des usurpateurs qui gouvernèrent la Gaule, en bravant l'autorité de Gallien. Il régna seulement deux ou trois jours, mais il y a des médailles de lui.



Aurélius Marius, un des 30 tyrans.

Marmărĭca (-æ), district du nord de l'Afrique entre la Cyrénaïque et l'Égypte; il s'étendait jusqu'à l'Oasis d'Ammon. Ses habitants s'appelaient *Marmaridæ*.

Maro (voy. *Virgilius*).

Maroboduus (-i), roi des Marcomans; il était d'origine suève, et fut conduit à la cour d'Auguste. Après son retour dans son pays natal, il réussit à fonder un royaume en Germanie (voy. Marcomanni); mais, étant devenu suspect aux autres tribus germaines, il fut chassé vers 19 ap. J.-C., et se réfugia en Italie, où Tibère lui permit de rester.

Mărōnea (-æ), ville de la côte méridionale de Thrace, sur le lac Ismaris; elle appartenait primitivement aux *Cicones*, mais fut plus tard colonisée par Chios.

la paix avec les Barbares à son avénement au trône, 180 ap. J.-C.

Mardi (voy. *Amardi*).

Mardŏnius (-i), Perse distingué, fils de Gobryas, et gendre de Darius Hystaspe. En 492 av. J.-C., il fut envoyé par Darius pour châtier Érétrie et Athènes pour l'aide qu'elles avaient donnée aux Ioniens; mais sa flotte fut détruite par une tempête, à la hauteur du mont Athos, et la plus grande partie de son armée de terre fut détruite à son passage en Macédoine par les Brygiens, tribu thrace. Après l'avénement de Xerxès, il fut un des principaux instigateurs de l'expédition contre la Grèce. Après la défaite des Perses à Salamine (480), Xerxès le laissa avec une immense armée qui devait faire la conquête de la Grèce; mais il fut défait l'année suivante (479) près de Platées par les forces combinées des Grecs, sous le commandement de Pausanias. Mardonius périt dans la bataille.

Mărĕa -ēa, -īa (-æ), ville de la basse Égypte, qui donna son nom à la province et au lac *Mareotis*. Le lac était séparé de la Méditerranée par la langue de terre sur laquelle s'éleva Alexandrie. Il était alimenté par le bras du Nil appelé Canopique, et par des canaux. Il servait comme de port à Alexandrie, pour les vaisseaux qui faisaient la navigation du Nil.

Mareotis (voy. *Marea*).

Marēsa, Marescha, ancienne forteresse de Palestine, dans le sud de la Judée; elle a quelque importance dans l'histoire des premiers rois de Juda et des Maccabées.

Margiāna (-æ), province de l'ancien empire perse, bornée à l'E. par la Bactriane, au N.-E. et au N. par l'Oxus, et à l'O. par l'Hyrcanie. Elle prit son nom de la rivière Margus, qui la traverse. Sur cette rivière s'élevait la capitale de la province, *Antiochia Margiana*, qui fut fondée par Alexandre le Grand et rebâtie par Antiochus I.

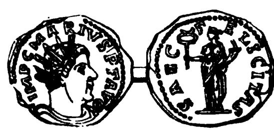
Margus (voy. *Margiana*).

Marianæ Fossæ (voy. *Fossa*).

Mărīca (æ), nymphe latine, mère de Latinus qu'elle eut de *Faunus;* elle était honorée par les habitants de Minturnes, dans un bosquet sur les bords du Liris. Aussi la contrée qui entoure Minturnes est-elle appelée par Horace : *Maricæ littora.*

Mărĭus (-i), C., 1) célèbre romain qui fut sept fois consul. Il était né près d'Arpinum, 157 av. J.-C., d'une famille humble et obscure. Il se fit distinguer par ses talents militaires. Il servit sous le second Scipion l'Africain, au siége de Numance en Espagne (134), mais il ne fut élu tribun du peuple qu'en 119, quand il avait trente-huit ans. Plus tard il épousa Julia, sœur de C. Julius César, le père du fameux dictateur. Marius fut à partir de cette époque considéré comme l'un des chefs du parti populaire. En 109 Marius servait en Afrique comme lieutenant du consul Q. Métellus, dans la guerre contre Jugurtha. En 107 il fut élu consul et obtint la province de Numidie et la conduite de la guerre contre Jugurtha (107). L'année suivante (106), Jugurtha dut se rendre, trahi par Bocchus, roi de Mauritanie. Marius envoya son questeur Sylla pour recevoir le roi numide des mains de Bocchus. Cette circonstance fut comme le germe de la haine personnelle qui exista dans la suite entre Marius et Sylla, car les ennemis de Marius répétaient que Sylla avait terminé la guerre en obtenant que la personne de Jugurtha lui fût livrée. Sur ces entrefaites l'Italie fut menacée d'une immense horde de Barbares, qui descendaient du N. de la Germanie. Les deux principales nations qui la composaient étaient appelées *Cimbri* et *Teutoni*. Ils avaient successivement défait les armées romaines, et tous convenaient que Marius était seul capable de sauver l'État. En conséquence il fut élu consul pour la seconde fois (104); mais les Barbares, au lieu de traverser les Alpes, allèrent en Espagne et ravagèrent ce pays pendant deux ou trois ans. Marius fut élu consul une troisième fois en 103 et une quatrième fois en 102; cette dernière année, les Barbares retournèrent en Gaule et divisèrent leurs forces. Les Cimbres traversèrent les Alpes Tyroliennes par le défilé de Tridentum (Trente). Les Teutons et les Ambrons, formant une autre armée, marchèrent contre Marius, qui avait pris position dans un camp fortifié sur le

Rhône. La bataille décisive fut livrée près d'Aquæ Sextiæ (Aix); Marius y anéantit toute la nation. Les Cimbres cependant avaient pénétré en Italie; Marius fut élu consul une cinquième fois (101); il rejoignit le proconsul Catulus au N. de l'Italie. Les deux généraux gagnèrent une grande victoire sur l'ennemi dans une plaine appelée *Campi Raudii*, près de Vercellæ (*Vercelli*). Marius fut reçu à Rome avec des honneurs sans précédent. Jusqu'alors sa carrière avait été très-glorieuse; mais le reste de sa vie est plein d'horreurs. Pour obtenir le consulat une sixième fois, il s'allia avec deux démagogues, Saturninus et Glaucia : il fut consul une sixième fois. Cette année-là il fit exiler Métellus, son ancien ennemi; et bientôt après, lorsque Saturninus et Glaucia prirent les armes contre la république, il fut contraint par le sénat de réprimer l'insurrection. Mais, quoique vieux et comblé d'honneurs, il aurait voulu le commandement de la guerre contre Mithridate, que le sénat avait donné à Sylla (88 av. J.-C.). Il obtint un vote du peuple qui lui conférait ce commandement; alors Sylla marcha sur Rome à la tête de son armée et força Marius à prendre la fuite. Après avoir erré sur les côtes du Latium, Marius fut fait prisonnier dans les marais formés par le Liris, près de Minturnes; quand un soldat cimbre entra dans sa prison pour le mettre à mort, Marius s'écria d'une voix terrible : « Oserais-tu tuer Marius? » Le barbare épouvanté sortit de la prison. Les habitants de Minturnes prirent pitié de lui et le placèrent sur un mauvais bateau; il aborda en Afrique et se fixa à Carthage; mais à peine avait-il mis pied à terre que le gouverneur romain lui envoya un officier pour lui enjoindre de quitter cette terre. Ce dernier coup accabla Marius qui répliqua : « Dis au préteur que tu as vu C. Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage. » Bientôt après Marius retourna en Italie où le consul Cinna (87 av. J.-C.) avait pris les armes contre le parti de Sylla. Cinna fut repoussé de Rome, mais il rentra de nouveau avec Marius. Les plus terribles scènes s'ensuivirent. Les satellites de Marius tuaient tous ceux qu'il ne saluait pas et les rues étaient inondées du sang de la noblesse romaine. Sans observer aucune espèce d'élection, Marius et Cinna se nommèrent eux-mêmes consuls pour l'année suivante (86). Mais le dix-huitième jour de ce consulat Marius mourut d'une pleurésie, à l'âge de soixante et onze ans. — 2) fils du précédent, mais seulement par adoption; fut consul en 82 av. J.-C., quand il n'avait encore que vingt-sept ans. Cette année-là il fut défait par Sylla, près de *Sacriportus*, sur les frontières du Latium; il se réfugia alors dans la ville forte de *Præneste*. Là il fut assiégé quelque temps; mais après la grande victoire de Sylla sur *Pontius Telesinus* à la porte Colline, à Rome, Marius mit lui-même fin à sa vie, après avoir fait une inutile tentative pour se sauver. — 3) le faux Marius mis à mort par Antoine, 44 av. J.-C. — 4) *Marius M. Aurelius*, un des trente tyrans, fut le quatrième des usurpateurs qui gouvernèrent la Gaule, en bravant l'autorité de Gallien. Il régna seulement deux ou trois jours, mais il y a des médailles de lui.



Aurélius Marius, un des 30 tyrans.

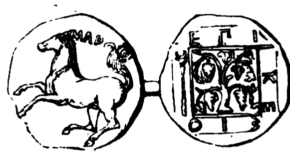
Marmărĭca (-æ), district du nord de l'Afrique entre la Cyrénaïque et l'Égypte; il s'étendait jusqu'à l'Oasis d'Ammon. Ses habitants s'appelaient *Marmaridæ*.

Maro (voy. *Virgilius*).

Maroboduus (-i), roi des Marcomans; il était d'origine suève, et fut conduit à la cour d'Auguste. Après son retour dans son pays natal, il réussit à fonder un royaume en Germanie (voy. Marcomanni); mais, étant devenu suspect aux autres tribus germaines, il fut chassé vers 19 ap. J.-C., et se réfugia en Italie, où Tibère lui permit de rester.

Mărōnea (-æ), ville de la côte méridionale de Thrace, sur le lac Ismaris; elle appartenait primitivement aux *Cicones*, mais fut plus tard colonisée par Chios.

Elle était célèbre pour son excellent vin, et elle est mentionnée dans Homère comme la résidence de Maron, fils d'Évanthe, petit-fils de Dionysus (Bacchus) et d'Ariane, et prêtre d'Apollon.



Maronea en Thrace.

Marpessa (-æ), 1) fille d'Évenus (voy. *Idas*). — 2) montagne de Paros, d'où l'on tirait le fameux marbre de Paros. Virgile a dit *Marpessia cautes*, c.-à-d. marbre de Paros.

Marrūcīni ou **Marucini** (-ōrum), un des peuples les plus belliqueux de l'Italie, étaient de la race des Sabelliens; ils occupaient un petite bande de terre à droite de la rivière *Alternus;* ils étaient bornés au N. par les *Vestini*, à l'O. par les *Peligni* et les *Marsi*, au S. par les *Frentani*, à l'E. par la mer Adriatique. Leur principale ville était *Teate*. En même temps que leurs voisins les Marses, les Péligniens, etc., ils furent soumis aux Romains en 304 av. J.-C.

Marrŭvĭum ou **Mārŭvium** (-i), capitale des Marses (qui pour cela sont appelés *gens Maruvia* par Virgile), située à l'E. du lac Fucinus.

Mars (-rtis), ancien dieu romain, que les Romains confondirent avec l'*Ares* grec (voy. *Ares*). Le nom de ce dieu dans la Sabine et dans le pays des Osques était *Mamers;* et Mars lui-même est une contraction de *Mavers* ou *Mavors*. Uni à Jupiter, Mars recevait les plus grands honneurs à Rome. Il était considéré comme le père de Romulus, fondateur de la nation. On l'appelle souvent *Marspiter* ou *Maspiter*, mot formé comme Jupiter. Jupiter, Mars et Quirinus étaient les trois divinités tutélaires de Rome; Numa donna un flamine à chacun d'eux. Mars était honoré à Rome comme dieu de la guerre, et la guerre était elle-même fréquemment désignée par le nom de Mars. Ses prêtres, les Saliens, dansaient en armes, et la place destinée à leurs exercices militaires portait le nom de *Campus Martius*, champ de Mars. Mars était aussi le protecteur de l'agriculture, et, sous le nom de Silvanus, il était honoré comme gardien du bétail. Mars était aussi identifié avec Quirinus, qui était la divinité veillant sur les affaires civiles. Aussi Mars se présente-t-il sous trois formes. Comme dieu de la guerre, il était appelé *Gradivus;* comme dieu champêtre, Silvanus; et comme dieu des relations civiles, Quirinus. Son épouse était *Neria* ou *Neriene*, féminin de Nero, qui en langue sabine signifiait « robuste ». Le loup et le pivert étaient consacrés à Mars. De nombreux temples lui étaient dédiés à Rome; le plus considérable était à la porte *Capène*, sur la voie Appienne; il y avait aussi le temple de *Mars ultor* qu'Auguste fit élever au Forum.

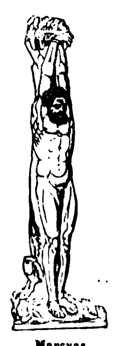
Marsi (-ōrum). 1) Peuple belliqueux de la race sabellienne, établi au centre de l'Italie, dans un pays entouré des Apennins, où se trouvait le lac *Fucinus*. Avec leurs voisins les *Peligni, Marrucini*, etc., ils conclurent la paix avec Rome, en 304 av. J.-C.; leur bravoure était proverbiale; ils furent les premiers instigateurs de la guerre contre Rome par les *Socii* et les alliés d'Italie, pour obtenir les priviléges des Romains : cette guerre est connue sous le nom de guerre *Marsique* ou *sociale*. Leur principale ville était *Marruvium*. — Les Marses, à ce qu'il paraît, connurent les propriétés médicinales de plusieurs plantes de leurs montagnes et les employèrent contre les morsures des serpents et dans d'autres cas. C'est pour cela qu'on les regardait comme des magiciens et des descendants de Circé. — 2) Peuple du N.-O. de la Germanie, appartenant à la ligue des *Cherusci*, avec lesquels ils combattirent les Romains : cette guerre se termina par la défaite de Varus.

Marsigni (-ōrum), peuple au S.-E. de la Germanie, de la race des Suèves.

Marsus, Domitius (-i), poëte romain du temps d'Auguste.

Marsўas ou **Marsўa** (-æ). 1) Satyre de Phrygie, qui, ayant trouvé la flûte qu'*Athena* (Minerve) avait rejetée parce qu'elle faisait grimacer, découvrit qu'elle

émettait d'elle-même les sons les plus beaux. Fier de ce succès, Marsyas osa provoquer Apollon à une lutte musicale, dont la condition était que le vainqueur ferait ce qu'il voudrait du vaincu. Apollon joua sur la cithare et Marsyas sur la flûte. Les Muses, qui étaient les arbitres, décidèrent en faveur d'Apollon. Pour le punir de sa présomption, Apollon l'attacha à un arbre et l'écorcha tout vif. Son sang donna naissance à la rivière Marsyas, et Apollon suspendit sa peau à la caverne d'où sortait le fleuve. Dans les forums des anciennes villes on plaçait souvent une statue de Marsyas, qui probablement devait enseigner au spectateur quelle sévère punition est réservée à la présomption. La statue de Marsyas sur le forum de Rome est bien connue par les

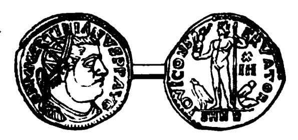


Marsyas.
(Osterley, Denk. der alt. Kunst, p. 2, t. 14.)

allusions des poëtes latins. — 2) Petite rivière de Phrygie, qui prenait sa source dans le palais des rois de Perse à *Celænæ*, sous l'Acropole, et se jetait dans le Méandre, hors de la ville. — 3) Rivière considérable de Carie, qui se jetait dans le Méandre, près de *Tralles*.

Martĭālis (**-is**), **M. Valerius** (**-i**), auteur d'épigrammes, né à Bilbilis, en Espagne, 43 ap. J.-C.. Il vint à Rome en 66; après y être resté trente-cinq ans, il retourna au lieu de sa naissance (100). Sa mort n'eut pas lieu avant l'année 104. Sa réputation était très-étendue, et il jouit de la protection de Titus et de Domitien. Les ouvrages qui restent de lui consistent en une collection de petites poésies, enfermées sous le titre général d'*Epigrammata* et divisées en quatorze livres. Elle montre une imagination féconde, beaucoup d'esprit et un grand bonheur d'expression; mais elles sont gâtées par des impudicités et des expressions trop licencieuses, et aussi par les flatteries adressées à Domitien.

Martīnĭānus (**-i**), fut élevé à la dignité de César par Licinius, après qu'il eut fait les préparatifs de la dernière lutte contre Constantin. Après la défaite de Licinius, Martinianus fut mis à mort par Constantin, ap. J.-C. 323.



Martinianus, César romain, mort ap. J.-C., 323.

Martius Campus (voy. *Campus Martius*).

Maruvium (voy. *Marruvium*).

Măryandīni (**-ōrum**), ancien peuple du N.-O. de la Bythinie, en Asie Mineure.

Mascas, fleuve de Mésopotamie à l'E. de l'Euphrate, où il se jette.

Măsĭnissa (**-æ**), roi des Numides, fils de Gala, roi des Massyliens, la plus orientale des deux tribus numides. Pendant la deuxième guerre punique, il combattit pour la première fois à côté des Carthaginois en Espagne (212), mais plus tard il les abandonna pour passer dans le parti des Romains. A son retour en Afrique, il fut attaqué par les Carthaginois et par son voisin Syphax, et c'est à peine s'il put se maintenir jusqu'à l'arrivée de Scipion en Afrique (204). Il rendit un important service à Scipion, et soumit *Cirta*, la capitale de Syphax. Parmi les captifs qu'il fit se trouvait *Sophonisba*, épouse de Syphax, qui avait été promise à Masinissa lui-même. L'histoire de ce singulier mariage et sa tragique conséquence sont rapportées ailleurs (voy. *Sophonisba*). A la bataille décisive de Zama (202), Masinissa commandait la cavalerie de l'aile droite. A la

conclusion de la paix entre Rome et Carthage, il fut récompensé par la plus grande partie du territoire de Syphax. Pendant les cinquante années suivantes, Masinissa régna en paix. Il mourut la deuxième année de la troisième guerre punique, 148 av. J.-C., à l'âge de quatre-vingt-dix ans : il avait toujours conservé une vigueur juvénile et une activité singulière. Il laissait trois fils, *Micipsa*, *Mastanabal* et *Gulussa*, entre lesquels le second Scipion l'Africain divisa le royaume paternel.

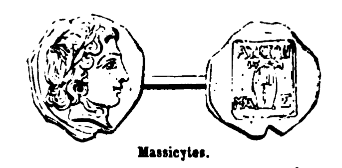
Massa (**-æ**), **Bæbius** ou **Bebius** (**-i**), fut accusé par Pline le Jeune et Hérennius Sénécion d'avoir pillé la province de Bétique, dont il avait été gouverneur, 93 ap. J.-C. Il fut condamné, mais il échappa au châtiment par la faveur de Domitien; depuis lors il devint un des espions et des favoris de l'empereur.

Massæsȳli (**-ii**) (voy. *Mauretania; Numidia*).

Massăgĕtæ (**-ārum**), peuple belliqueux de l'Asie centrale, au N. du Jaxartes (l'Araxes d'Hérodote) et de la mer d'Aral, et sur la péninsule entre ce lac et la mer Caspienne. Hérodote semble réunir sous ce nom toutes les tribus nomades de l'Asie à l'E. de la mer Caspienne. Ce fut dans une expédition contre eux que Cyrus le Grand fut défait et tué.

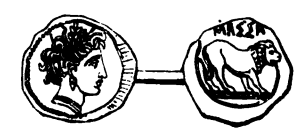
Massĭcus (**-i**), ou **Massĭca** (**-ōrum**), montagne dans le N.-O. de la Campanie près des frontières du Latium, célèbre pour l'excellent vin qu'on récoltait sur le versant méridional. Le fameux vin de Falerne était récolté sur le versant oriental.

Massĭcȳtus ou **Massĭcȳtes**, une des principales chaînes de montagnes de Lycie.



Massicytes.

Massĭlĭa (**-æ**), appelée par les Grecs *Massalia* (Marseille), ville grecque dans la Gaule Narbonnaise, sur la côte de la Méditerranée, dans le pays des *Salyes*, fondée par les Phocéens d'Asie Mineure, vers 600 av. J.-C. Elle était située sur un promontoire, relié au continent par un isthme étroit et baigné de trois côtés par la mer. Son excellente rade était formée par un petit golfe de la mer, long d'un mille et demi environ et large d'un demi-mille. Ce mouillage n'avait qu'une étroite ouverture, audevant de laquelle se trouvait une île, où les vaisseaux trouvaient une bonne relâche. Primitivement les *Massilienses* cultivèrent l'amitié des Romains, pour lesquels ils restèrent de fidèles alliés. *Massilia* fut pendant plusieurs siècles un des centres les plus importants du commerce de l'ancien monde. Dans la guerre civile entre César et Pompée (49 av. J.-C.), elle prit parti pour le dernier, mais, après un long siége, pendant lequel elle perdit sa flotte, elle fut obligée de se soumettre à César. Les habitants s'appliquèrent longtemps à la philosophie et à la littérature; sous les premiers empereurs elle devint un des principaux centres d'instruction où se rendaient les fils de plusieurs Romains pour compléter leur éducation.



Massilia (Marseille).

Massīva (**-æ**). 1) Numide, petit-fils de Gala, roi des Massyliens, et neveu de Masinissa, qu'il accompagna en Espagne. — 2) Fils de Gulussa, et petit-fils de Masinissa, assassiné à Rome par ordre de Jugurtha, parce qu'il avait réclamé le royaume de Numidie.

Massȳli ou **-ii** (voy. *Mauretania : Numidia*).

Mastănăbal ou **Manastabal** (**-ălis**), le plus jeune des trois fils de Masinissa.

Mătho (**-ōnis**), avocat plein de pompe et d'enflure, ridiculisé par Juvénal et Martial.

Mătiāna, le pays le plus au S.-O. de la *Media Atropatene*, le long des montagnes qui séparent la Médie de l'Assyrie; il était habité par les *Matiani*.

Mătīnus (-i), montagne d'Apulie, qui se prolongeait dans la mer; une des ramifications du mont *Garganus;* souvent célébrée par Horace, natif d'Apulie.

Matisco (Mâcon), ville des *Ædui*, dans la *Gallia Lugdunensis*, sur l'*Arar*.

Matrŏna (-æ) (Marne), rivière de la Gaule, qui se jette dans la Seine, un peu au S. de Paris.

Mattĭăci (-ōrum), peuple de Germanie, qui habitait sur le bord oriental du Rhin, entre le Main et la Lahn, était une branche des *Chatti*. Leurs principales villes étaient *Aquæ Mattiacæ* (Wiesbaden) et *Mattiacum* (*Marburg*.)

Mattium (Maden), ville principale des *Chatti*, située sur l'*Adrana* (*Eder*).

Mātūta (-æ), ordinairement appelée *Mater Matuta*, déesse de l'aurore, identifiée par les Romains avec *Leucothea*. Sa fête, les *Matralia*, se célébrait le 11 juin (voy. Dictionnaire de l'Antiquité, art. *Matralia*).

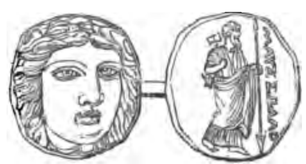
Maurētānia ou **Mauritania** (-æ), contrée du N. de l'Afrique, située entre l'Atlantique à l'O., la Méditerranée au N., la Numidie à l'E., et la Gétulie au S.; mais les pays compris sous la dénomination de Mauretania et de Numidia furent d'une étendue très-différente selon les temps. La côte septentrionale de l'Afrique depuis l'Atlantique jusqu'aux Syrtes était primitivement habitée par trois tribus : les *Mauri* ou *Maurusii*, à l'O. de la rivière *Malva* ou *Malucha;* les *Massæsylii* allaient de là à la rivière *Ampsaga;* les *Massylii*, entre l'Ampsaga et la Tusca, formaient la frontière occidentale des Carthaginois. Les *Mauri* s'appliquèrent plus à l'agriculture que leurs alliés de l'E. De là la différence que les Grecs marquèrent en donnant le nom général de Νομάδες aux tribus entre la Malva et la Tusca; de là vint le nom romain de Numidia. Ainsi la Mauritania était primitivement la contrée à l'O. de la Malva, mais plus tard elle embrassa une portion considérable de la Numidie à l'E. Les Romains communiquèrent pour la 1re fois avec ce pays pendant la guerre contre Jugurtha (106 av. J.-C.). (Voy. *Bocchus*.) Il fut réduit en province romaine par Claudius, qui ajouta à ce pays tout le territoire jusqu'à l'Ampsaga, et divisa le tout en deux parties, dont l'une, à l'O., fut appelée *Tingitana*, du nom de sa capitale *Tingis* (Tanger), et l'autre, à l'E., fut nommée *Cæsariensis*, de sa capitale *Julia Cæsarea;* leur frontière commune était la *Malva*, ancienne limite du royaume de Bocchus I.

Mauri (voy. *Mauretania*).

Mauritania (voy. *Mauretania*).

Maurusii (voy. *Mauretania*).

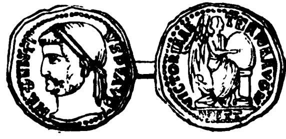
Mausōlus (-i), roi de Carie, fils aîné de Hécatomnus; régna de 377 à 353 av. J.-C. Il fut remplacé au trône par son épouse et sœur, *Artemisia*, qui lui éleva le fameux monument sépulcral d'où est venu le nom générique de *Mausoleum* (voy. *Artemisia*).



Mausole, roi de Carie, av. J.-C. 377-353.

Mavors (voy. *Mars*).

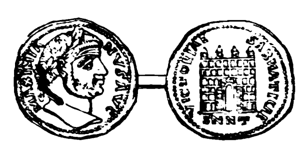
Maxentius (-i), empereur romain, 306-312 ap. J.-C. Il avait été négligé dans le partage de l'empire qui suivit l'abdication de son père *Maximianus* et de Dioclétien, 305 ap. J.-C.; mais il s'empara de Rome, où il fut proclamé empereur, 306. Il régna jusqu'en 312, où il fut défait par Constantin aux *Saxa Rubra* près de Rome. Il essaya de se sauver en se jetant du haut du pont



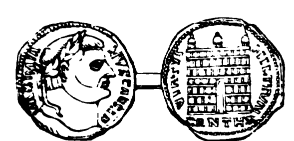
Maxence, emp. rom., ap. J.-C. 306-312.

Milvius à Rome, mais il périt dans le fleuve. Maxence est représenté par tous les historiens comme un monstre de rapacité, de cruauté et de dérèglement.

Maxĭmiānus (-i). 1) Empereur romain, 286-305 ap. J.-C.; fut primitivement simple soldat, originaire de Pannonie. Dioclétien le fit son collègue à l'empire, mais tous deux durent abdiquer (voy. Diocletianus). Quand son fils *Maxentius*, l'année suivante (306), prit le titre d'empereur, il resta quelque temps à Rome; mais, chassé de cette ville par Maxence, il se réfugia en Gaule avec Constantin, qui avait épousé sa fille Fausta. Il y fut contraint par Constantin à mettre fin à sa vie, 310. — 2) *Galerius Maximianus*, ordinairement appelé *Galerius*, empereur romain, 305-311 ap. J.-C. Il fut d'abord fait César par Dioclétien dont il avait épousé la fillle, et à l'abdication de Dioclétien et de Maximien (305), il devint Auguste, c.-à.-d. empereur. Il mourut en 311, de la maladie connue dans les temps modernes sous le nom de Morbus Pediculosus. Il fut un cruel persécuteur des chrétiens.

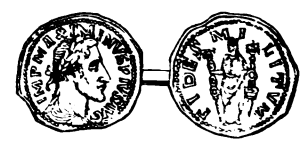


Maximien I, emp. rom., ap. J.-C. 286-305.



Maximien II, emp. rom., ap. J.-C. 305-311.

Maxĭmīnus (-i). 1) Empereur romain (235-238 ap. J.-C.), né en Thrace, de parents barbares. Il succéda à Alexandre Sévère; mais son gouvernement fut signalé par la plus extrême cruauté. Il fut tué par ses propres soldats devant *Aquileia*. On raconte des particularités extraordinaires de sa constitution physique; sa taille excédait huit pieds; d'une seule main il arrêtait une voiture chargée, et d'un coup de pied il brisait la jambe d'un cheval. Il pouvait manger en un jour environ quarante livres de viande et boire une amphore de vin. — 2) Empereur romain, 308-314, neveu de Galérius, par une sœur, fut élevé à l'empire par Galérius. A la mort de ce dernier en 311, Maximin et Licinius se partagèrent l'Orient; mais, ayant attaqué Licinius, Maximin fut défait et mourut peu après. Il fut un cruel persécuteur des chrétiens.

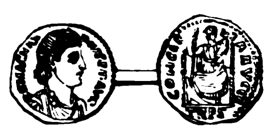


Maximin I, emp. rom., av. J.-C. 235-238.



Maximin II, emp. romain, ap. J.-C. 305-314.

Maxĭmus (-i), *Magnus Clemens*, empereur romain (383-388), en Gaule, en Bretagne et en Espagne; il obtint le trône en faisant périr Gratien, mais plus tard il fut tué par Théodose.



Maximus Magnus, emp. rom., ap. J.-C. 383-388.

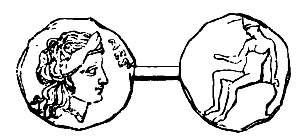
Maxĭmus Tyrius (-i), Maxime de Tyr, natif de Tyr, rhéteur grec et philosophe platonicien, vécut pendant les règnes des Antonins et de Commode; il est l'auteur de quarante et une dissertations que

nous possédons sur des sujets philosophiques : son style est aisé et agréable.

Mazaca (voy. *Cæsarea*, n° 1).

Mēcyberna (-æ), ville de Macédoine, dans la Chalcidique, à l'entrée du golfe Toronaïque, à l'E. d'Olynthe, à laquelle elle servait de port de mer.

Mědăma, Medma ou **Mesma**, ville grecque; sur la côte occid. du Bruttium, fondée par les Locriens, avec une fontaine célèbre et un port nommé *Emporium*.



Medama ou Medma, dans le Bruttium.

Mēdēa (-æ), fils d'Æëtès, roi de Colchide, célèbre pour son habileté en magie. Quand Jason vint en Colchide pour conquérir la Toison d'or, elle devint amoureuse du héros, l'aida à accomplir son projet; elle le suivit en Grèce comme son épouse, et empêcha son père, qui s'était mis à sa poursuite, de l'atteindre, en tuant son frère Absyrtus et en en jetant à la mer les membres que le père s'arrêtait à recueillir. Abandonnée par Jason pour la jeune sœur de Créon, roi de Corinthe, elle prit sur son infidèle époux une terrible vengeance; elle tua les deux enfants qu'elle en avait eus et



Médée et ses enfants.
(Mus. Borbon., vol. 5, tav. 33.)

fit périr la jeune épouse au moyen d'un vêtement empoisonné. Alors elle s'enfuit à Athènes sur des dragons ailés. Elle y épousa, dit-on, le roi Ægée. (Voir pour plus de détails *Absyrtus*, *Argonautæ*, *Jason*.)

Mědēon (-ōnis). 1) Ville intérieure de l'Acarnanie, près de la route qui conduit de *Limnæa* à Stratos.— 2) Ville sur la côte de la Phocide près d'Anticyre. — 3) Ville de Béotie, près d'Onchestus et du lac Copaïs. — 4) Ville des Labeates en Dalmatie, près de Scodra.

Mēdĭa (-æ), importante contrée d'Asie, au-dessus de la Perse; elle était bornée au N. par l'*Araxes*, à l'O. et au S.-O. par la chaîne de montagnes appelées Zagros et Parachoatras (monts du Kurdistan et Louristan), qui la séparent de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, à l'E. par les Mts Caspiens (Mt Elburz). C'était un pays fertile, très-peuplé, et une des plus importantes provinces de l'ancien empire Perse. Après la conquête macédonienne, elle fut divisée en deux parties, la Grande Médie et l'*Atropatene*. Les premiers temps de l'histoire de ce pays sont enveloppés d'obscurité. Hérodote ne reconnaît que quatre rois de Médie : 1° *Deioces*, 710-657 av. J.-C.; 2° *Phraortes*, 657-635; 3° *Cyaxares*, 635-595; 4° *Astyages*, 595-560. Ce dernier fut renversé par une révolution qui fit passer la Médie sous le pouvoir des Perses; les Mèdes firent une tentative pour ressaisir la suprématie; l'usurpation du faux Smerdis était sans doute une tentative de ce genre; on en voit une seconde sous le règne de Darius II., lorsque les Mèdes se révoltèrent; mais ils furent promptement soumis (408 av. J.-C.). Avec le reste de l'empire perse, la Médie tomba au pouvoir d'Alexandre; elle forma ensuite une partie du royaume des Séleucides; puis elle fut conquise par les Parthes, au deuxième siècle av. J.-C.; depuis lors elle resta entre les mains de ses derniers maîtres et fit partie du second empire perse. — Il est important de connaître l'usage que les poëtes romains font des noms de Medus et de Medi : ils les emploient pour désigner les peuples d'Asie à l'E. du Tigre en général, et les Parthes en particulier.

Mediæ murus, rempart artificiel qui partait de l'Euphrate et allait jusqu'au Tigre, à l'endroit où ces deux fleuves étaient le plus rapprochés et séparaient la Mésopotamie de la Babylonie. Cette muraille est citée par Xénophon (*Anab.* II, 4), comme ayant vingt parasanges de long, cent pieds de haut et vingt d'épaisseur; elle était de briques cuites, cimentées avec de l'asphalte.

Mĕdĭōlānum (-i). 1) (Milan), capitale des Insubres dans la Gaule Transpadane, fut prise par les Romains, 222 av. J.-C., et plus tard devint un municipe et une colonie. Depuis le temps de Dioclétien jusqu'à sa prise par Attila, elle fut la résidence habituelle des empereurs d'Occident. Elle est célèbre dans l'histoire ecclésiastique comme siége de saint Ambroise. — 2) (Saintes), ville des Santones, dans l'Aquitaine, au N.-E. de l'embouchure de la Garonne; plus tard elle fut appelée *Santones,* d'où le nom moderne.

Mediomatrĭci (-ōrum), peuple dans le S.-E de la Gaule Belgique, sur la Moselle, au S. des *Treviri.* Leur capitale était *Divodurum* (Metz).

Mediterraneum mare (voy. *Internum mare*).

Medŏăcus ou **Meduacus (-i),** rivière de Vénétie, dans le N. de l'Italie; se jette dans la mer Adriatique près d'*Edron*, rade de *Patavium.*

Medobrīga (-æ), ville de Lusitanie, sur la route d'*Emerita* à *Scalabis.*

Mĕdon (-ontis), fils de Codrus; fut le 1er archonte (voy. *Codrus*).

Mĕdŭli (-ōrum), peuple d'Aquitaine, sur la côte de l'Océan, au S. de l'embouchure de la Garonne, dans le moderne Médoc. On trouvait d'excellentes huîtres sur la côte.

Mĕdulli (-ōrum), peuple dans l'E. de la Gaule Narbonnaise et dans les Alpes maritimes; dans leur pays coulait la Druentia (Durance), et la Duria (*Doria minor*).

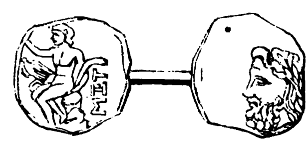
Medullia (-æ), colonie d'Albe, dans le pays des Sabins, située entre le Tibre et l'Anio.

Medusa (voy. *Gorgones*).

Megæra (voy. *Eumenides*).

Mĕgālia ou **Megaria,** petite île dans la mer Tyrrhénienne, vis-à-vis *Neapolis.*

Mĕgălŏpŏlis (-is), la plus récente mais la plus importante ville de l'Arcadie; fut fondée sur l'avis d'Épaminondas, après la bataille de Leuctres, 371 av. J.-C., et reçut les habitants de trente-huit villages. Elle était située dans le canton de *Mænalia,* près des frontières de la Messénie, sur la rivière Hélisson, qui coulait dans la ville. Elle devint plus tard une des principales villes de la ligue Achéenne. Philopœmen et l'historien Polybe étaient natifs de Mégalopolis.

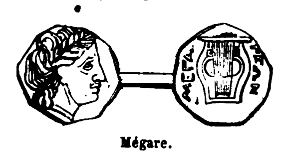


Mégalopolis.

Mĕgăra (-æ), (et au pluriel, **Megara (-ōrum).** 1) Ville, capitale de la Mégaride, petit district de la Grèce, entre le golfe de Corinthe et le golfe Saronique, borné au N. par la Béotie, à l'E. et au N.-E. par l'Attique, au S. par le territoire de Corinthe; elle était située à un mille de la mer, en face de l'île de Salamine. Sa citadelle était appelée *Alcathoë,* de son prétendu fondateur Alcathoüs, fils de Pélops. Son port de mer était *Nisæa,* qui se reliait à Mégare par deux murs, bâtis par les Athéniens quand ils avaient la possession de Mégare (461-445 av. J.-C.). En face de *Nisæa* se trouvait la petite île de *Minoa,* qui ajoutait beaucoup à la sécurité du port. Dans l'ancien temps Mégare formait une des quatre divisions de l'Attique. Elle fut ensuite conquise par les Doriens et fut quelque temps soumise à Corinthe; enfin elle obtint son indépendance, et devint rapidement une opulente et puissante cité. Sa puissance est attestée par les colonies florissantes qu'elle fonda, parmi lesquelles on compte *Selymbria, Chalcedon, Byzantium,* et la Mégare Hybléenne en Sicile. Après les guerres des Perses, Mégare fut quelque temps en guerre avec Corinthe; et ce fut alors qu'elle forma une alliance avec Athènes, qui mit


Nisæa et Minoa.

garnison dans la citadelle (461 av. J.-C.); mais le parti oligarchique chassa les Athéniens (441). Mégare est célèbre dans



Mégare.

l'histoire de la philosophie, comme le berceau d'une école, ordinairement appelée mégarienne, parce qu'elle fut fondée par Euclide de Mégare (voy. *Euclides*, n° 2). —2) Ville de Sicile, sur la côte orientale, au N. de Syracuse, fondée par des Doriens de Mégare, en Grèce, 728 av. J.-C., sur l'emplacement de la petite ville d'Hybla, d'où le nom de *Megara Hyblæa*. Depuis Gélon, elle appartint à Syracuse.

Mĕgăreus (-**ei** ou-**eos**), fils ou d'Onchestus, ou de Neptune (Poseidon), et père d'Hippomène et d'*Evæchmé*.

Megaris (voy. *Megara*).

Megiddo, ville considérable de Palestine, sur la rivière Kishon, dans la vallée du même nom, sur les confins de la Galilée et de la Samarie.

Mela, rivière (voy. *Mella*).

Mēla ou **Mella** (-**æ**), **M. Annæus** (-**i**), le plus jeune fils de *M. Annæus Seneca*, le rhéteur, père de *L. Seneca*, le philosophe, et père du poëte Lucain.

Mēla (-**æ**), **Pomponius** (-**i**), né en Espagne, sous l'empereur Claude; auteur d'un ouvrage latin sur la géographie, intitulé : *De situ orbis, libri III*, qui nous est resté.

Mĕlampus (-**ŏdis**), fils d'Amythaon, prophète et philosophe célèbre, le premier qui introduisit en Grèce le culte de Dionysus (Bacchus). Il guérit, dit-on, les femmes d'Argos de la folie dont elles étaient atteintes, et reçut en récompense, avec son frère Bias, les deux tiers du royaume d'Argos. Mélampus et Bias épousèrent les deux filles de Prœtus.

Mĕlanchlæni (-**ōrum**), peuple du N. de l'Asie vers le cours supérieur du Tanaïs (Don); ils avaient les mœurs des Scythes, quoique de race différente. Leur nom grec venait de leur habillement sombre.

Mĕlănippe (-**es**), fille de Chiron, appelée aussi *Evippe*. Enceinte d'*Æolus*, elle s'enfuit sur le mt Pélion, où elle fut métamorphosée en jument par Artémis (*Diane*).

Mĕlănippĭdes, de Mélos. Célèbre poëte lyrique dans le genre dithyrambique : florissait vers 440 av. J.-C.

Mĕlanthius (-**i**), chevrier d'Ulysse.

Mĕlas (-**ănis**, et -**æ**), nom de plusieurs rivières, dont les eaux étaient d'une couleur foncée. 1) Petite rivière de Béotie, qui coulait entre *Orchomenus* et *Aspledon*. — 2) Rivière de Thessalie, dans la Malide; se jetait dans le golfe Malique. — 3) Rivière de Thessalie, en Phthiotide, se jetant dans l'Apidanus. — 4) Rivière de Thrace, qui se jetait dans le *Sinus Melas*. — 5) Rivière du N.-E. de la Sicile; elle s'écoulait dans la mer entre *Mylæ* et *Naulochus*, à travers des champs fertiles, où furent nourris les chevaux du Soleil. — 6) Rivière d'Asie Mineure, frontière entre la Pamphylie et la Cilicie.

Melas sinus (voy. *Melas*, n° 4).

Meldi (-**ōrum**) ou **Meldæ** (-**ārum**), peuple au N. de la Gaule, et de la Seine.

Mĕlĕăger ou **Meleagrus** (-**i**), fils d'*OEneus*, roi de Calédonie; prit part à l'expédition des Argonautes, et il fut plus tard le principal héros parmi ceux qui

firent la chasse au monstrueux sanglier qui dévastait les champs de Calydon.



Méléagre.
(Tiré d'une peinture à Pompéi.)

Suivant une tradition postérieure, il donna la peau du sanglier à *Atalanta*, qu'il aimait; mais les frères de sa mère, les fils de Thestius, la lui prirent; Méléagre dans sa colère les tua. Ce fut la cause de sa propre mort. Quand il était âgé de sept jours, les *Mœræ* ou *Fata* (Destinées) prédirent que cet enfant mourrait aussitôt que le morceau de bois qui brûlait dans l'âtre; *Althæa*, sa mère, retira le tison et le cacha dans un coffre; mais, irritée de la mort de ses frères, elle le jeta au feu et aussitôt Méléagre mourut. Althée elle-même, se repentant de sa précipitation, mit fin à sa vie. Les sœurs de Méléagre ne cessèrent de pleurer jusqu'à ce qu'Artémis (Diane) les changea en pintades (μελεαγρίδες) qui furent transportées dans l'île de Léros.



Althée et les Destinées.

Mĕlētus ou **Melitus** (-i), poëte tragique, connu seulement comme un des accusateurs de Socrate.

Mĕlĭa (-æ) ou **Melie** (-es), nymphe, fille d'*Oceanus;* d'Inachus elle eut un fils appelé Phoroneus.

Mĕlĭbœa (-æ), ville sur la côte de la Thessalie, dans la Magnésie, entre le mont Ossa et le mont Pélion, où régna Philoctète, qui de là est appelé par Virgile *dux Melibœus*.

Melicertes (voy. *Palæmon*).

Mĕlissa (-æ), nymphe, qui passait pour avoir découvert l'usage du miel : c'est d'elle que les abeilles empruntèrent leur nom (μέλισσαι) : il peut bien se faire que ce nom ait été tiré de μέλι (miel), ainsi que celui de la nymphe.

Mĕlĭta (-æ) ou **Melite** (-es). 1) (Malte), île de la Méditerranée, colonisée par les Phéniciens; elle appartint plus tard aux Carthaginois, à qui les Romains la prirent pendant la deuxième guerre punique. Célèbre par le naufrage de l'apôtre saint Paul; quelques écrivains prétendent que c'est contre une île de même nom, sur les côtes de l'Illyrie, que saint Paul fit naufrage. Les habitants fabriquaient des étoffes très-fines



Melita (Malte).

(Meletensia vestimenta). — 2) (Meleda), petite île dans l'Adriatique, près de la côte d'Illyrie (Dalmatie), au N.-O. d'Épidaure.

Mĕlitæa, **Melitea**, ou **Melitia** (-æ), ville de Thessalie dans la Phthiotide, au N. du mont Othrys et près de l'Énipée.

Mĕlĭte (-es), nymphe, une des Néréides, fille de Nérée et de Doris.

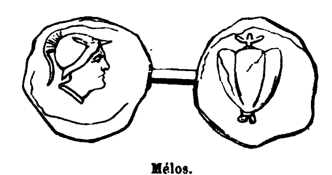
Mĕlĭtēnē (-es), ville et district de l'Arménie mineure, entre l'Anti-Taurus et l'Euphrate.

Mella ou **Mela** (-æ : Mella), rivière de la Gaule Transpadane; elle passait à Brixia et se jetait dans l'Ollius (Oglio).

Mellāria (-æ), 1) ville des *Bastuli* dans l'Espagne Bétique, entre *Belon* et *Calpe*. — 2) ville de la même province, mais bien plus au nord.

Melodūnum (**-i** : Melun), ville des *Senones* dans la Gaule Lyonnaise, dans une île de la Sequana (Seine).

Mēlos (**-i**), île de la mer Égée, la plus occidentale des Cyclades, colonisée d'abord par des Phéniciens et plus tard par des Lacédémoniens, et en dernier lieu par des Doriens. Pendant la guerre du Péloponnèse, elle prit le parti de Sparte. En 416 av. J.-C., elle fut prise par les Athéniens, qui tuèrent tous les jeunes gens, réduisirent les femmes et les enfants en esclavage, et peuplèrent l'île avec des colons athéniens. Elle donna le jour à Diagoras, l'athée.



Mélos.

Melpŏmĕnē (**-es**), c.-à-d. déesse des vers, une des neuf Muses; elle présidait à la tragédie.

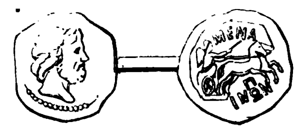
Memmius (**-i**), nom d'une *gens* romaine, qui prétendait descendre du Troyen *Mnestheus*. — 1) *C. Memmius*, tribun du peuple en 111 av. J.-C., ennemi ardent du parti oligarchique pendant la guerre contre Jugurtha. Il fut tué par la bande de Saturninus et de Glaucia, quand il se portait candidat au consulat (100). — 2) *C. Memmius Gemellus*, tribun du peuple en 66, préteur en 58, fut accusé de brigue et relégué à Mytilène. Il épousa Fausta, fille du dictateur Sylla, et en eut un fils. Il était distingué en littérature et en éloquence. Lucrèce lui dédia son poëme, *de Natura rerum*.

Memnon (**-ŏnis**), 1) fils de Tithonus et d'Eos (Aurora), fut roi des Éthiopiens, et vint au secours de Priam vers la fin de la guerre de Troie. Il portait une armure que lui avait faite Hephæstus (Vulcain), à la prière de sa mère. Il tua Antilochus, fils de Nestor, mais il fut tué lui-même par Achille, après un long combat. Pendant que les deux héros luttaient, Zeus (Jupiter) pesait leurs destinées; le plateau qui contenait celui de Memnon pencha. Pour apaiser les plaintes de sa mère, Zeus donna l'immortalité à Memnon, et fit sortir des oiseaux nombreux du monument funéraire : ces oiseaux se livrèrent bataille sur les cendres du héros. Ces oiseaux furent appelés *Memnonides* et ils visitaient, disait-on, chaque année les cendres du héros sur l'Hellespont. Les Grecs donnaient le nom de *Memnonium* ou *Memnonia* à certains monuments en Europe et en Asie, qu'ils supposaient construits par Memnon ou en son honneur. Parmi ces monuments, le plus célèbre était un temple immense à Thèbes, derrière lequel se trouvait une statue colossale, appelée statue de Memnon; lorsque les premiers rayons du soleil la frappaient, elle rendait, disait-on, des sons harmonieux. Il paraît que cette statue représentait en réalité le roi d'Égypte Aménophis. La citadelle de Suse était aussi appelée Memnonia par les Grecs. — 2), né à Rhodes; il avait le commandement de la côte occidentale de l'Asie, quand Alexandre envahit ce pays. C'était un bon général, et sa mort, 333, fut une perte irréparable pour la Perse.

Memnonium (voy. *Memnon*, n° 1).

Memphis (**-is** ou **ĭdos**), grande ville d'Égypte, la seconde en importance après Thèbes; quand celle-ci fut tombée, elle devint la capitale de tout le pays, privilége qu'elle avait partagé avec Thèbes. Elle passe pour avoir été fondée par Ménès. Elle était sur la rive occidentale du Nil, à dix milles environ au-dessus des Pyramides.

Mĕnænum ou **Menæ,** ville sur la côte orientale de la Sicile, au S. d'Hybla, lieu de naissance et résidence du chef sicilien Ducetius.



Menænum en Sicile.

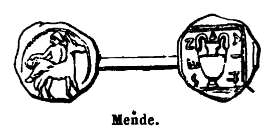
Menalippus (voy. *Melanippus*).

Mĕnander, Menandros ou **-drus**

(-**dri**), d'Athènes, le poëte le plus distingué de la nouvelle comédie; né en 342 av. J.-C.; il se noya en se baignant dans le port d'Athènes. Il était élève de Théophraste et ami intime d'Épicure. Quoique ses comédies soient perdues, nous pouvons par Térence nous faire une idée de son mérite : Térence n'est guère que le traducteur de Ménandre.

Mĕnăpii (-**ōrum**), peuple puissant du N. de la Gaule Belgique, primitivement établi sur les deux rives du Rhin, mais plus tard rejeté sur la rive gauche par les *Usipetes* et les *Tenchteri*; ils n'occupèrent que la rive gauche, aux environs de l'embouchure du fleuve, et à l'O. de la Meuse.

Mendē (-**es**), ou **Mendæ** (-**ārum**), ville sur la côte occidentale de la Macédoine, dans la presqu'île Pellène, et sur le golfe Thermaïque. C'était une colonie des Érétriens : elle était célèbre pour ses vins.



Mende.

Mendēs, ville considérable du Delta, en Égypte, sur un des embranchements du Nil, qui prit le nom d'embouchure Mendésienne.

Mĕnĕdēmus (-**i**), philosophe grec d'Érétrie, où il établit une école de philosophie, dite Érétrienne. Il vint auprès d'Antigone, en Asie, où il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, probablement vers 277 av. J.-C.

Menelai portus, ancienne ville sur la côte de la Marmarica, dans le N. de l'Afrique, fondée, selon la tradition, par Ménélas, dans les lieux où mourut Agésilaüs.

Mĕnĕlāïum (-**i**), montagne de Laconie, au S.-E. de Sparte, près de *Therapne*, où était situé le monument (Heroum) de Ménélas.

Mĕnĕlāus (-**i**), fils de Plisthène ou d'Atrée, et frère cadet d'Agamemnon; fut roi de Lacédémone et marié à la belle Hélène, dont il eut Hermione. Les premiers temps de sa vie, le rapt de son épouse par Pâris, et l'expédition des Grecs contre Troie sont racontés à l'art. Agamemnon. Pendant la guerre de Troie, Ménélas tua plusieurs Troyens; dans un combat singulier il aurait tué Pâris, si ce dernier n'eût été enlevé dans un nuage par Aphrodité (Vénus). Aussitôt que Troie eut été prise, Ménélas et Ulysse allèrent droit à la maison de *Deiphobus*, qui avait épousé Hélène après la mort de Pâris, et le mirent à mort d'une façon barbare. On dit que Ménélas fut secrètement introduit dans la chambre de Déiphobe par Hélène, qui de cette sorte se réconcilia avec son premier époux. Il fut un des premiers à mettre à la voile; il était accompagné d'Hélène et de Nestor; il erra huit ans avant de retourner dans sa patrie. Depuis lors il vécut en paix à Sparte avec Hélène. Quand Télémaque visita Sparte pour s'informer de son père, Ménélas célébrait le mariage de sa fille Hermione avec Néoptolème, et celui de son fils *Megapenthes* avec la fille d'Alector. Dans les poëmes homériques Ménélas est décrit comme ayant un aspect d'athlète; il parlait peu, mais ce qu'il disait faisait impression; il était brave, courageux, plus compatissant qu'Agamemnon, intelligent, hospitalier. Selon les prophéties de Protée dans l'Odyssée, Ménélas et Hélène ne mourraient pas; les dieux les conduiraient à l'Élysée. Selon une tradition postérieure, ils vinrent chez les Tauriens, où Iphigénie les immola à Artémis. Quant à la tradition qui veut qu'Hélène n'ait jamais été à Troie, voy. *Helena*.

Mĕnēnius (**i**), **Lānātus** (-**i**), **Agrippa** (-**æ**), consul en 503 av J.-C. C'est grâce à sa médiation que la première rupture entre les Patriciens et les Plébéiens, à la suite de laquelle ces derniers se retirèrent sur le mont Sacré, eut une heureuse et pacifique solution (403); et ce fut à cette occasion, dit-on, qu'il prononça l'apologue bien connu de l'Estomac et des Membres.

Mēnes, premier roi d'Égypte, selon les traditions égyptiennes.

Mĕnestheus (-**ĕï**, -**ĕī**, **ĕos**). 1) Fils de *Peleus*, roi d'Athènes, mena les Athéniens au siége de Troie. Il renversa, dit-on, Thésée. — 2) Cocher de Diomède.

Mēninx (**-gis**) ou **Lotophagītis** (**-is**), île près de la côte de l'*Africa Propria*, au S.-E. de la petite Syrte.

Mĕnippus (**-i**), philosophe cynique, né à *Gadara* dans la *Cœle-Syria;* florissait vers 60 av. J.-C. Il était connu par ses écrits satiriques; aussi Varron donna-t-il à ses satires le titre de *Saturæ Menippeæ*.

Menœceus (**ĕī, -ĕī, ĕos**). 1) Thébain, petit-fils de Penthée et père d'Hipponomé, de Jocaste et de Créon. — 2) Petit-fils du premier et fils de Créon; mit fin à sa vie parce que Tirésias avait déclaré que sa mort procurerait la victoire à son pays contre les sept chefs d'Argos.

Mĕnœtius (**-i**), fils d'*Actor* et d'*Ægina*, et père de Patrocle, qui est appelé Menœtiades.

Mĕnon (**-ōnis**), aventurier thessalien, un des généraux grecs dans l'armée mercenaire des Grecs au service de Cyrus le Jeune, quand ce dernier marchait vers la haute Asie, contre son frère Artaxerxès, 401 av. J.-C. Après la mort de Cyrus il fut pris avec les autres généraux grecs par Tissapherne et mis à mort par de longues tortures, qui durèrent une année entière. Son caractère est peint sous de noires couleurs par Xénophon. C'est le même Ménon qui est un des interlocuteurs du dialogue de Platon intitulé *Ménon*.

Mentĕsa, 1) surnommée Bastia, ville des *Oretani* dans l'Espagne Tarraconnaise. — 2) Ville des *Bastuli* dans le S. de l'Espagne Bétique.

Mentor (**-ŏris**). 1) Fils d'Alcimus et ami fidèle d'Ulysse, fréquemment mentionné dans l'Odyssée. — 2) Grec de Rhodes, nommé par Darius Ochus à la satrapie de toute la côte orientale de l'Asie Mineure, où il fut remplacé par son frère Memnon. — 3) Le plus fameux ciseleur d'argenterie en Grèce; florissait avant 356 av. J.-C. Ses ouvrages étaient des vases et des coupes, fort estimés des Romains.

Mercurii promontorium (voy. *Hermæum*).

Mercŭrius (**-i**), divinité romaine du commerce et du gain, confondue par les Romains avec l'Hermès grec. Les Romains des derniers temps lui assignèrent tous les attributs et toutes les fables d'Hermès. Les *Fetiales* cependant ne reconnurent jamais cette identification; à la place du Caducée, ils se servaient d'une branche sacrée, emblème de la paix. La ressemblance entre Mercure et Hermès est en vérité très-faible. Le caractère du dieu romain est marqué par le nom même, lequel a du rapport avec *merx* et *mercari*. Un temple lui fut bâti vers 495 av. J.-C., près du *Circus Maximus;* il avait un autel près de la porte Capène, sur le côté d'une fontaine. Sa fête était célébrée le 25 mai, surtout par les marchands, qui visitaient la fontaine, près de la porte Capène, à laquelle on attribuait une puissance magique.

Mērĭŏnes (**-æ**), héros crétois, fils de Molus; un des guerriers de la guerre de Troie; il combattait ordinairement aux côtés de son ami Idoménée.

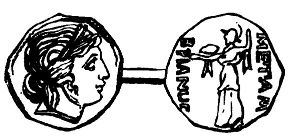
Mermĕrus (**-i**), un des centaures présents au mariage de Pirithoüs.

Mĕrŏē (**-es**), île formée par l'Astapus et l'Astaboras, et la portion du Nil comprise entre leurs embouchures; c'était un district d'Éthiopie. Sa capitale était aussi appelée Méroé; elle fut à une époque reculée la capitale d'un État florissant. Les prêtres de Méroé étaient étroitement unis à ceux d'Égypte par leur origine et leurs coutumes; selon quelques traditions, ces derniers descendaient des premiers, qui à leur tour se rattachaient aux Indiens (voy. *Æthiopia*).

Mĕrŏpe (**-es**). 1) Une des Héliades ou sœurs de Phaëton. — 2) Fille d'Atlas, une des Pléiades, épouse de Sisyphe de Corinthe, et mère de Glaucus. Dans la constellation des Pléiades, elle est la septième des étoiles visibles, la dernière parce qu'elle est confuse d'avoir eu commerce avec un mortel. — 3) Fille de Cypsélus, épouse de Cresphonte, et mère d'Æpytus (voy. ÆPYTUS).

Mĕrops (**-ŏpis**), roi des Éthiopiens; ce fut son épouse, Clyméné, qui donna Phaéton à Hélios (*Sol, Soleil*).

Mĕsembria (**-æ**). 1) Ville célèbre de Thrace sur le Pont-Euxin et au pied du mont Hæmus, fondée par les habitants de *Chalcedon* et de *Byzantium* à l'époque de Darius Hystaspe, et appelée colonie de Mégare, parce que ces deux villes



Mesembria.

avaient été fondées par des Mégariens. — 2) Ville de Thrace, de peu d'importance, sur la côte de la mer Égée, et dans le territoire des *Cleones*, près de l'embouchure du Lissus.

Mĕsŏpŏtămia (-æ), district d'Asie, ainsi nommé à cause de sa position entre l'Euphrate et le Tigre; elle était séparée par le premier de la Syrie et de l'Arabie, et par le second de l'Assyrie. Au N. elle était séparée de l'Arménie par une branche du Taurus, appelée *Masius*, et, au S., de la Babylonie par le rempart dit mitoyen. Pour la première fois au temps des Séleucides les Grecs firent usage de ce nom. Auparavant elle était regardée comme une partie tantôt de la Syrie, tantôt de l'Assyrie. Dans la division de l'empire perse, elle appartenait à la satrapie babylonienne. La partie septentrionale de la Mésopotamie était divisée en deux districts, la *Mygdonia* et l'*Osroëne*. Dans un sens plus large le nom est quelquefois appliqué à toute la contrée entre l'Euphrate et le Tigre.

Mespĭla (-æ), ville d'Assyrie, à l'E. du Tigre; Xénophon la mentionne comme ayant été autrefois une ville importante, habitée par les Mèdes, mais qui alors était déchue. Layard la place à *Kouyounjik*, en face de Mosul.

Messa (-æ), ville et port de Laconie, près du cap *Tænarum*.

Messala ou **Messālla** (-æ), nom d'une famille distinguée de la *gens* Valeria à Rome. Le premier qui prit le nom de Messala fut M. Valerius Maximus Corvinus Messala, consul en 263 av. J.-C., qui fit la guerre aux Carthaginois, en Sicile, et reçut ce surnom à cause des secours qu'il fournit à Messine. Le membre le plus célèbre de cette famille fut M. Valerius Messala Corvinus; il combattait dans les rangs du parti républicain à la bataille de Philippes (42 av. J.-C.), mais plus tard il fut gracié par les triumvirs et devint un des premiers généraux et amis d'Auguste. Il fut consul en 31 av. J.-C., et proconsul d'Aquitaine en 28 et 27. Il mourut vers l'an 3 av. J.-C. ou ap. J.-C. Messala fut un protecteur de la science et lui-même fut poëte, historien, grammairien, orateur; mais aucun de ses ouvrages n'est resté. Son amitié pour Horace et son intimité avec Tibulle est bien connue. Dans les élégies de ce dernier poëte, on trouve continuellement le nom de Messala.

Messălīna, Valeria (-æ), épouse de l'empereur Claude, et mère de Britannicus, connue pour ses débauches et sa licence et pour l'empire long et illimité qu'elle exerça sur son faible époux. Narcisse, affranchi de Claude, persuada enfin à l'empereur de faire mourir Messaline, parce qu'elle s'était publiquement mariée à un beau Romain, C. Silius, pendant que Claude était à Ostie, 48 ap. J.-C.

Messāna (-æ : *Messine*), ville célèbre de Sicile, sur le détroit qui sépare cette île de l'Italie et qui en cet endroit a environ quatre milles. Les Romains appelaient cette ville *Messana*, selon la prononciation dorienne, mais *Messene* était le nom usuel chez les Grecs. C'était primitivement une ville des *Siceli*, et elle s'appelait Zancle ou faucille, à cause de la forme de son port qui s'arrondit en une courbe de sable et de coquillages. Elle fut d'abord colonisée par des Chalcidiens, et plus tard habitée par des Samiens, venus en Sicile après la prise de Milet par les Perses (494 av. J.-C.). Bientôt les Samiens furent chassés de Zancle par Anaxilas, qui changea le nom de la ville en celui de Messana ou Messene, parce qu'il était Messénien et qu'il transporta dans la ville une partie des Messéniens de Rhégium. En 396 av. J.-C., Messine fut prise et détruite par les Carthaginois, mais elle fut rebâtie par Denys. Plus tard elle tomba au pouvoir d'Agathocle. Parmi les mercenaires de ce tyran se trouvaient des Mamertins, peuple osque, venus de Campanie : leurs concitoyens les avaient envoyés sous la protection du dieu Mamers ou Mars s'établir dans un autre pays. Ces Mamertins furent établis à Messine, et, après la mort d'Agathocle (282), ils se rendirent maîtres de la ville, tuèrent les

habitants mâles, dont ils prirent les femmes, les enfants et les propriétés. La ville fut alors appelée *Mamertina* et les habitants *Mamertini;* mais l'ancien nom de Messana continua d'être plus usité. Les nouveaux habitants ne purent se défaire de leurs habitudes de brigandage; aussi en vinrent-ils à une guerre avec Hiéron de Syracuse, qui se serait probablement emparé de la ville, si les Carthaginois ne fussent venus au secours des Mamertins; les Carthaginois, sous le prétexte de les secourir, s'emparèrent de la citadelle. Ces Mamertins à la même époque implorèrent le secours des Romains, qui profitèrent de l'occasion pour mettre un pied en Sicile. Ainsi Messine fut la cause immédiate des guerres puniques, 264. Les Mamertins chassèrent la garnison carthaginoise et reçurent les Romains auxquels Messine resta jusqu'aux derniers temps.



Messine.

Messine en Sicile.

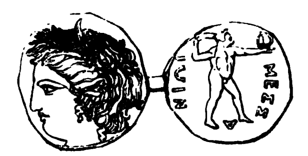
Messapia (-æ), nom grec de la Calabre.

Messēnĭa (-æ), contrée du Péloponnèse, bornée au N. par l'Élide et l'Arcadie, à l'E. par la Laconie, dont elle est séparée par le mont Taygète, au S. et à l'O. par la mer. Dans les temps homériques la partie orientale de ce pays appartenait aux princes de Pylos, dont Nestor est le plus célèbre; et la partie orientale à la monarchie lacédémonienne. Lors de la conquête du Péloponnèse par les Doriens, la Messénie tomba dans la part de Cresphonte, qui devint roi de tout le pays. La Messénie était plus fertile que la Laconie. Les Spartiates convoitèrent



Ithome, vu du stade de Messène.

bientôt ce pays, et alors éclata la guerre entre les deux peuples. La première guerre de Messénie dura vingt ans, 743-723 av. J.-C.; et malgré la vaillante résistance du roi messénien, Aristodème, les Messéniens durent se soumettre aux Spartiates après la prise de leur forteresse d'Ithome (voy. *Aristodemus*). Après avoir porté le joug pendant trente-huit ans, les Messéniens prirent de nouveau les armes sous leur héroïque chef Aristomène. La deuxième guerre de Messénie dura dix-sept ans (685-668), et se termina par la conquête d'Ira et la complète soumission du pays. Beaucoup de Messéniens émigrèrent dans les pays étrangers et ceux qui restèrent furent réduits à la condition d'Hilotes, c.-à-d. esclaves. Ils restèrent dans cet état jusqu'en 464, où les Messéniens et d'autres Hilotes prirent occasion d'un tremblement de terre à Sparte pour se révolter contre leurs oppresseurs. Cette troisième guerre messénienne dura dix ans (464-455) et finit par la reddition d'Ithome aux Spartiates, à la condition que les Messéniens formeraient une partie libre du Péloponnèse. Quand la suprématie de Sparte eut été renversée par la bataille de Leuctres, Epaminondas réunit les exilés messéniens et fonda la ville de Messène (369), au pied du mont Ithome, qui formait l'acropole de la ville. Messène devint la capitale du pays. La Messénie ne fut plus



Messénie.

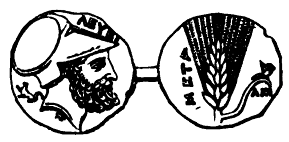
soumise par Sparte et conserva son indépendance jusqu'à la soumission des Achéens et du reste de la Grèce aux Romains (146.)

Mestra (-æ), fille d'Érysichthon et petite-fille de Triopas, ce qui lui fait donner par Ovide le nom de Triopeis.

Mĕtăbus (-i), chef des Volsques, père de Camille.

Mĕtănīra (-æ), épouse de Celeus, et mère de Triptolemus. (voy. *Celeus.*)

Mĕtăpontium (appelée aussi *Metapontum* par les Romains) (-i), célèbre ville grecque en Lucanie, sur le golfe de Tarente. Elle fut fondée par les Grecs à une époque reculée, et plus tard détruite par les Samnites. Elle tomba entre les mains des Romains avec les autres cités grecques du S. de l'Italie dans la guerre contre Pyrrhus; mais elle se révolta en faveur d'Annibal après la bataille de Cannes.



Métaponte.

Metaurum (voy. *Metaurus*, n° 2).

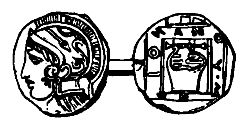
Mĕtaurus (-i). 1) Petite rivière dans l'Ombrie; elle se jette dans la mer Adriatique; mémorable par la défaite et la mort d'Hasdrubal, frère d'Annibal, sur ses bords, 207 av. J.-C. — 2) Rivière à l'E. du Bruttium, à l'embouchure de laquelle se trouvait la ville de Metaurum.

Mĕtellus (-i), famille plébéienne distinguée de la gens Cæcilia, à Rome. 1) *L. Cæcilius Metellus*, consul en 251 av. J.-C., quand il défit les Carthaginois en Sicile; consul une seconde fois en 249; plus tard grand pontife; c'est dans cette dernière charge qu'il perdit la vue, en retirant le Palladium du temple de Vesta incendié. — 2) *Q. Cæcilius Metellus Macedonicus*, était préteur en 148 quand il défit en Macédoine l'usurpateur Andriscus et reçut en conséquence le surnom de Macedonicus. Il fut consul en 143, et fit la guerre contre les Celtibériens d'Espagne. — 3.) *Q. Cæcilius Metellus Numidicus*, consul en 109 av. J.-C. Il fit la guerre à Jugurtha avec un grand succès, d'où son surnom de Numidicus (voy. *Jugurtha*). En 107 il fut supplanté par Marius dans le commandement (voy. *Marius*). En 102 il fut censeur et deux ans plus tard (100) il fut banni de Rome par les intrigues de son ennemi, Marius. Il fut cependant rappelé l'année

suivante (99). Métellus fut un des chefs du parti aristocratique et un homme d'un caractère intègre. — 4) *Cæcilius Metellus Pius;* fils du précédent, reçut le surnom de Pius, à cause de l'amour qu'il montra pour son père, en suppliant le peuple de le rappeler de l'exil. Il fut préteur en 89 et un des chefs dans la guerre sociale. Plus tard il fut un des généraux de Sylla dans la guerre contre Marius; il fut même consul avec Sylla en 80. L'année suivante (29), il alla en qualité de proconsul en Espagne, où pendant quelques années il fit la guerre contre Sertorius (79-72). Il mourut en 63 et eut pour successeur au grand pontificat Julius Cæsar. — 5) *Q. Cæcilius Metellus Celer*, préteur en 63 av. J.-C., et consul en 60, était un chaud partisan du parti aristocratique. Il mourut en 59; on soupçonna son épouse Clodia de l'avoir empoisonné. — 6) *Q. Cæcilius Metellus Nepos*, jeune frère du précédent, tribun en 62, préteur en 60 et consul en 57, soutint Pompée contre l'aristocratie. — 7) *Q. Cæcilius Metellus Pius Scipio*, fils adoptif de Metellus Pius (n° 4); était fils de Scipion Nasica; fut préteur en 94. Pompée épousa Cornélie, fille de Métellus Scipion, en 52 av. J.-C., et la même année fit son beau-père son collègue au consulat. Scipion combattit à côté de Pompée dans la guerre civile; après la bataille de Pharsale, il passa en Afrique où il reçut le commandement des troupes pompéiennes. Il fut défait par César à la bataille de Thapsus (46), et il se donna la mort peu après. — 8) *Q. Cæcilius Metellus Creticus*, consul en 69, fit la guerre dans la Crète, qu'il soumit en trois ans. — 9) *L. Cæcilius Metellus*, frère du précédent, préteur en 71, et, comme propréteur, successeur de Verrès dans le gouvernement de la Sicile.— 10) *M. Cæcilius Metellus*, préteur en 69, présida le tribunal de Verrès.

Mĕthōne (-es), 1) ou **Mothone**. Ville à l'extrémité S.-O. de la Messénie, avec un excellent port, protégé du côté de la mer par des rochers, dont le plus grand était appelé Mothon. — 2) Ville de Macédoine sur le golfe Thermaïque, fondée par les Érétriens et célèbre par la perte d'un œil qu'y fit Philippe, en l'assiégeant. — 3) ou *Methana*, ancienne ville de l'Argolide, sur une péninsule de même nom, en face de l'île d'Égine.

Mēthymna (-æ), seconde ville de l'île de Lesbos, située à l'extrémité N. de l'île. Elle était le lieu de naissance du poëte Arion et de l'historien Hellanicus. Le fameux vin de Lesbos se récoltait dans ses environs. Dans la guerre du Péloponnèse elle resta fidèle à Athènes, même durant la grande révolte de Lesbos : plus tard elle fut saccagée par les Spartiates (406 av. J.-C.).



Méthymne.

Mētis (-ĭdis), personnification de la prudence, représentée comme fille d'Oceanus et de Tethys, et comme première épouse de Zeus (Jupiter). Craignant qu'elle ne donnât le jour à un enfant plus sage et plus puissant que lui-même, Zeus la dévora au premier mois de sa grossesse. Plus tard il donna le jour à Athéné, qui sortit de sa tête.

Metius (voy. *Mettius*).

Mĕton (-ōnis), astronome d'Athènes, qui, de concert avec Euctémon, introduisit le cycle de dix-neuf ans, par lequel il concilia le cours de la lune avec celui du soleil. Le commencement de ce cycle avait été fixé à 432.

Mētrŏdōrus (-i), natif de Lampsaque ou d'Athènes; philosophe épicurien, et le plus distingué des disciples d'Épicure, mourut en 277 av. J.-C.

Mētrŏpŏlis (-is), ville de Thessalie dans l'*Histiæotis*, près du Pénée et entre Gomphi et Pharsale. Il y avait plusieurs autres villes de ce nom.

Mettius ou **Metius** (-i). 1) *Curtius* (voy. Curtius). — 2) Fuffetius, dictateur d'Albe, fut écartelé par des chariots poussés en sens divers, par ordre de Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, en punition de sa trahison contre les Romains.

Mĕtŭlum (-i), ville principale des Iapydes en Illyrie.

Mēvānia (-æ : Bevagna), ancienne

ville dans l'intérieur de l'Ombrie, sur la *Tinea*, dans un pays fertile, et célèbre pour la beauté de ses bœufs. Selon quelques-uns, Properce était de cette ville.

Mĕzentius (-i), roi de Cære ou Agylla en Étrurie; fut expulsé par ses sujets à cause de sa cruauté, et se réfugia près de Turnus, roi des Rutules, qu'il aida dans la guerre contre Énée et les Troyens. Mézence et son fils Lausus furent tués dans une bataille, par Énée.

Mĭcipsa (-æ), roi de Numidie (148-118 av. J.-C.), l'aîné des fils de Massinissa. Il laissa son royaume à ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, et à leur frère adoptif Jugurtha.

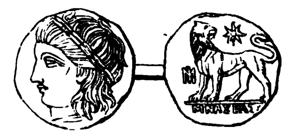
Micon, d'Athènes, célèbre peintre et sculpteur contemporain de Polygnote, vers 460 av. J.-C.

Mĭdas ou **Mĭdă** (-æ), fils de Gordius et roi de Phrygie, renommé pour ses immenses richesses. A cause de ses bons traitements envers Silène, le compagnon et le maître de Dionysus (Bacchus), ce dernier accorda à Midas le choix d'une faveur. Midas dans sa folie désira voir changer en or tout ce qu'il toucherait. Sa demande fut exaucée; mais, comme la nourriture même devenait or, il pria le dieu de reprendre sa faveur. Dionysus lui ordonna d'aller à la source du Pactole, près le mont Tmolus et de s'y baigner; Midas fut sauvé, mais depuis ce temps le Pactole roula de l'or. Un jour que Pan et Apollon luttaient sur la flûte et la lyre, Midas fut pris pour arbitre. Le roi décida en faveur de Pan; Apollon changea ses oreilles en oreilles d'âne. Midas imagina de les cacher sous le bonnet phrygien, mais son barbier découvrit la chose. Le secret lui pesait tellement, qu'il creusa un trou dans la terre, auquel il dit tout doucement : « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Son cœur fut soulagé, mais au même endroit poussa un roseau qui répétait le secret.

Mĭdēa ou **Mĭdĕa** (-æ), ville d'Argolide.

Mīlănĭon (-ōnis), mari d'Atalante (voy. *Atalanta*).

Mīlētus (-i), 1) Fils d'Apollon et d'Aria de Crète, fut envoyé en Asie par Minos et y bâtit la ville de Milet. Ovide l'appelle fils d'Apollon et de Déionés, d'où le nom de *Déïonides*. — 2) une des plus grandes villes d'Asie, appartenant territorialement à la Carie et politiquement à l'Ionie; elle était la plus méridionale des douze cités de la confédération ionienne. Elle était située sur la pointe S. du golfe Latmique, en face de l'embouchure du Méandre; elle possédait quatre rades distinctes, protégées par un groupe de petites îles. Son territoire était riche en troupeaux et la ville était célèbre par ses fabriques de draps, *Milesia vellera*. Dans un temps très-reculé elle fut une puissance maritime importante, elle fonda de nombreuses colonies, surtout sur les côtes du Pont-Euxin. Elle donna naissance aux philosophes Thalès, Anaximandre, Anaximène, et aux historiens Cadmus et Hécatée. Elle fut le centre de la grande révolte ionienne contre les Perses, après laquelle elle fut détruite (494 av. J.-C.). Elle reprit une assez grande importance jusqu'à oser résister à Alexandre le Grand, qui la détruisit une seconde fois. Sous l'empire romain elle fut une place de quelque importance.



Milet.

Mīlo ou **Milon** (-ōnis). 1) De Crotone, célèbre athlète, six fois vainqueur aux luttes olympiques, et autant de fois aux jeux Pythiens. Il fut un des sectateurs de Pythagore et commanda une armée qui défit les Sybarites (511 av. J.-C.). Les historiens ont rapporté d'étranges effets de sa force; par exemple, qu'il porta une génisse de cinq ans dans tout le stade d'Olympie, et qu'il la mangea tout entière en un jour. Traversant une forêt, dans sa vieillesse, il aperçut un arbre coupé en partie par les bûcherons; il voulut achever de le fendre, mais sa main resta prise entre les parties de l'arbre; des loups le dévorèrent. — 2) *T. Annius Milo Papianus*, né à Lanuvium,

dont il fut dictateur ou magistrat suprême en 53 av. J.-C. Comme tribun du peuple, en 57, il prit une part active au rappel de Cicéron. Depuis lors il fut en lutte avec P. Clodius. En 53 Milon était candidat pour le consulat et Clodius pour la préture de l'année suivante. Chacun de ces candidats prit à sa suite une troupe de gladiateurs qui souvent en vinrent aux mains dans les rues de Rome. Enfin, le 20 janvier, 52, Milon et Clodius se rencontrèrent, en apparence par un effet du hasard, sur la voie Appienne, à *Bovillæ*. Un combat s'ensuivit, et Clodius y fut tué. A Rome, il éclata un tel désordre aux funérailles de Clodius, que Pompée fut nommé consul unique pour rétablir l'ordre. Milon fut traduit en justice. Quoique défendu par Cicéron, il fut condamné et se retira à Marseille. Les soldats qui entouraient le Forum effrayèrent Cicéron, qui ne prononça point le discours qu'il avait préparé. Milon retourna en Italie en 48, afin de soutenir les projets révolutionnaires du préteur M. Cælius; mais il fut tué sous les murs d'une très-obscure forteresse du pays des *Thurii*. Milon, en 57, avait épousé Fausta, fille du dictateur Sylla.

Miltĭădes (-is). 1) Fils de Cypsélus; Athénien du temps de Pisistrate; fonda une colonie dans la Chersonèse de Thrace et en fut le tyran. Il mourut sans enfants et sa puissance passa entre les mains de Stésagoras, le fils de son demi-frère Cimon. — 2) Fils de Cimon et frère de Stésagoras, devint tyran de la Chersonèse à la mort de ce dernier, envoyé par Pisistrate pour prendre possession de cet héritage vacant. Il se joignit à Darius Hystaspe, dans une expédition contre les Scythes, et il fut laissé avec les autres Grecs à la garde d'un pont sur le Danube. Quand il vit que Darius ne revenait pas après le temps fixé, il recommanda aux Grecs de détruire le pont et d'abandonner le grand roi à sa destinée. Après l'extinction de la révolte ionienne, et à l'approche de la flotte phénicienne, Miltiade s'enfuit à Athènes. Il y fut accusé de tyrannie, mais on l'acquitta. Quand l'Attique fut menacée de l'invasion des Perses, sous la conduite de Datis et d'Artapherne, Miltiade fut choisi pour être un des généraux. Il persuada le polémarque Callimachus de voter pour la bataille, alors que les sentiments des dix généraux étaient divisés. Il fut vainqueur à Marathon (voy. *Marathon*). Après la défaite des Perses, il persuada aux Athéniens de lui confier une flotte de soixante-dix vaisseaux, sans qu'ils eussent connaissance de ses projets. Il commença par attaquer l'île de Paros pour satisfaire une haine particulière. Son attaque resta sans succès; après avoir reçu à la jambe une blessure dangereuse, il fut contraint de lever le siége et de retourner à Athènes, où il fut accusé par Xanthippe d'avoir trompé le peuple. La gangrène s'était mise à sa blessure; incapable de plaider lui-même sa cause, il fut porté au tribunal sur un lit: son frère Tisagoras plaida pour lui. Il fut condamné; mais, en reconnaissance de ses services, sa peine fut changée en une amende de cinquante talents, le prix de l'armement. Il ne put payer cette amende, et fut retenu en prison : il y mourut bientôt après des suites de sa blessure. Plus tard son fils Cimon paya l'amende.

Milvius pons (voy. *Roma*).

Milyas (voy. *Lycia*).

Mĭmallŏnes ou **Mimallonides (-um)**, nom macédonien des Bacchantes.

Mĭmas (-antis). 1) Un des géants qui firent la guerre contre les dieux : il fut tué d'un coup de foudre. — 2) Promontoire d'Ionie, en face de l'île de Chios.

Mimnermus (-i), célèbre poëte élégiaque; regardé généralement comme natif de Colophon; mais il était de Smyrne; il descendait des Colophoniens qui reprirent Smyrne sur les Éoliens. Il fleurit vers 634 (à 600); il fut contemporain de Solon. Mimnerme fut le premier qui systématiquement affecta l'élégie aux plaintes et aux peines d'amour. Il ne reste que quelques fragments de ses poésies.

Mincius (-i : *Mincio*), rivière de la Gaule Transpadane, qui traverse le lac Benacus (Lago di Garda), et se jette dans le Pô, un peu au-dessous de Mantoue.

Mĭnerva (-æ), appelée Athena par les Grecs. La déesse grecque est traitée

dans un article séparé (voy. *Athena*). Ici il ne s'agit que de la divinité romaine. Ce nom vient probablement de la racine *mens;* elle est la puissance pensante personnifiée. Au Capitole, Minerve avait un sanctuaire qu'elle partageait avec Jupiter et Junon. Elle était honorée comme la déesse de la sagesse et la protectrice des arts et des métiers. De là l'expression : faire quelque chose *pingui Minerva*, c.-à-d. d'une manière maladroite et grossière. *Sus Minervam* se disait d'une personne stupide qui prétendait redresser une personne intelligente. Minerve guidait aussi les guerriers dans les dangers de la guerre, où la victoire se gagne par la prudence, le courage et la persévérance. Aussi est-elle représentée avec un casque, un bouclier et une cotte de mailles; dans la guerre on lui consacrait le butin. Elle fut de plus regardée comme l'inventrice des instruments de musique, qui étaient d'un usage important dans le culte : aussi les soumettait-on à une sorte de purification le dernier jour des fêtes de Minerve. Cette fête se célébrait pendant cinq jours, du 19 au 23 mars, et s'appelait Quinquatrus. Le plus ancien temple de Minerve à Rome était probablement sur le Capitole; un autre se trouvait sur l'Aventin; elle avait aussi un petit sanctuaire au pied du Cælius, où elle avait le surnom de *Capta*.

Minervæ promontorium (-**i**), promontoire plein de rochers, en Campanie, qui se prolonge loin dans la mer, à six milles S.-E. de *Surrentum*, et au sommet duquel se trouvait un temple de Minerve, bâti, dit-on, par Ulysse. Les Sirènes y habitèrent.

Mĭnĭo (-**ōnis** : auj. Mignone), petite rivière en Étrurie; elle se jette dans la mer Tyrrhénienne, entre *Graviscæ* et *Centum Cellæ*.

Minoa (voy. *Megara*).

Mīnos (-**ōis**). 1) Fils de Zeus (Jupiter) et d'Europa, frère de Rhadamanthe, roi et législateur de Crète, et après sa mort un des juges des États d'Hadès. — 2) Fils de Lycastus et petit-fils du premier, fut aussi roi et législateur de Crète. Il fut mari de Pasiphaé, fille d'Hélios (le Soleil) et père de Deucalion, d'Androgée, d'Ariadne et de Phèdre. Pour venger l'affront fait à son fils Androgée à Athènes, il fit la guerre aux Athéniens et les réduisit à envoyer chaque année en Crète, en forme de tribut, sept garçons et sept filles, pour y être dévorés par le Minotaure. Le Minotaure était un monstre moitié homme et moitié taureau, et produit de l'union de Pasiphaé avec un taureau. Le labyrinthe dans lequel il habitait avait été construit par Dédale. Ce monstre fut tué par Thésée, avec l'aide d'Ariadne, fille de Minos (voy. *Theseus*). Dédale ayant fui de Crète pour éviter la colère de Minos, Minos le poursuivit en Sicile, où il fut tué par Cocalus et ses filles. De Minos est venu *Mīnōis*, fille ou descendante de Minos, comme Ariadne, et les adjectifs *Minoius* et *Minous*, employés par les poëtes comme synonymes de Crétois.

Minotaurus (voy. *Minos*).

Mintha (-**æ**), ou **Minthe** (-**es**), fille de Cocytus, aimée par Hadès, métamorphosée par Déméter (Cérès) ou Perséphoné (Proserpina), en une plante appelée *mintha* (menthe).

Minturnæ (-**ārum**), ville importante du Latium, sur les frontières de la Campanie, sur la voie Appienne, sur les deux rives du Liris, et près de l'embouchure de cette rivière. C'était une ancienne ville des *Ausones* ou *Aurunci*; elle se soumit d'elle-même aux Romains et reçut une colonie romaine, en 296 av. J.-C. Dans son voisinage était une grotte consacrée à la nymphe Marica, et aussi des marais très-étendus (*Paludes Minturnenses*) formés par les débordements du Liris; ce fut là que Marius fut pris.

Mĭnŭcius (-**i**), nom d'une *gens* romaine, dont le membre le plus célèbre fut M. Minucius Rufus, maître de la cavalerie sous le dictateur Q. Fabius Maximus, 217 av. J.-C., dans la guerre contre Annibal. Il mourut à la bataille de Cannes.

Mĭnўæ (-**ārum**), ancienne race grecque, qui habitait primitivement en Thessalie. Le héros de leur race, Minyas, passe pour avoir émigré de la Thessalie dans le N. de la Béotie, où il établit l'empire des Minyæ, avec Orchomène pour capitale. (voy. *Orchomenos*). Comme une grande partie des Argonautes descendaient des Minyæ, on les appela Minyæ. Les Minyæ

fondèrent une colonie à Lemnos, appelée Minyæ, d'où ils s'avancèrent jusque dans l'Élide Triphylia et dans l'île de Théra. Une fille de Minyas fut appelée Minyeias (-adis) ou Minyeis (-idis). Ses filles furent changées en chauves-souris pour avoir dédaigné les fêtes de Dionysus (*Bacchus*).

Mīsēnum (-i), promontoire de Campanie, au S. de Cumes; il avait, dit-on, pris son nom de Misénus, un des compagnons d'Énée (*Énéide*, VI), qui fut enseveli en cet endroit. La baie formée par ce promontoire fut convertie par Auguste en un excellent port, et devint la principale station de la flotte romaine dans la mer Tyrrhénienne. La ville embrassait le port. Là se trouvait la villa de C. Marius, qui plus tard passa entre les mains de l'empereur Tibère, qui y mourut.

Mīthrās (-æ), dieu du soleil chez les Perses. Sous les empereurs romains, son culte fut introduit à Rome. Le dieu est ordinairement représenté comme un beau jeune homme, revêtu du bonnet et du costume phrygien et à genoux sur un taureau dont il coupe le cou.

Mĭthrĭdātes (-is), nom de plusieurs rois de Pont, dont le plus célèbre est Mithridate VI, surnommé le Grand, et fameux par ses guerres contre les Romains. Il régna de 120 à 63 av. J.-C. C'était un homme d'une grande habileté; sa mémoire était si vaste qu'il apprit, dit-on, vingt-cinq langues. Il étendit beaucoup son empire dans les premiers temps de son règne par ses conquêtes sur les nations voisines; il se mesura enfin avec les Romains. La première guerre de Mithridate est de 88 av. J.-C.; elle dura jusqu'en 84. D'abord il remporta de grands succès; il chassa Ariobarzane de la Cappadoce et Nicomède de la Bithynie; mais ces deux princes furent restaurés par les Romains; à la fin il se rendit maître de la province romaine d'Asie. Pendant un hiver il ordonna de massacrer tous les Romains et les Italiens qui se trouvaient en Asie; en un jour on n'en tua pas moins de 80,000. Sylla reçut le commandement de la guerre contre Mithridate, et il passa en Grèce en 87. Archélaüs, général de Mithridate, fut deux fois défait par Sylla en Béotie (86); vers le même temps le roi lui-même fut défait en Asie par Fimbria (voy. *Fimbria*.) Mithridate alors demanda la paix, que Sylla lui accorda en 84. La seconde guerre Mithridatique (83-82) fut causée par une attaque imprévue de Muréna, qui avait remplacé Sylla. Muréna envahit les possessions de Mithridate, qui le défit; et Sylla ordonna à Muréna de cesser les hostilités. La troisième guerre fut la plus importante (74-63); elle éclata quand Mithridate s'empara de la Bithynie léguée au peuple romain par Nicomède III. Le consul Lucullus fit cette guerre avec un grand succès. En 73 il délivra Cyzique, assiégée par Mithridate, et dans le cours des deux années suivantes il chassa Mithridate du Pont et le força à se retirer chez son gendre, Tigrane, roi d'Arménie, qui épousa la cause de son beau-père; alors Lucullus se dirigea contre l'Arménie, défit Tigrane et Mithridate, dans deux batailles, 69 et 68. Mais, ses soldats s'étant mutinés pour retourner chez eux, Lucullus ne put poursuivre sa conquête et Mithridate reprit le Pont; en 66 Pompée succéda à Lucullus; Mithridate fut défait, et, comme Tigrane refusait de le recevoir dans ses États, il marcha vers la Colchide et de là à *Panticapæum*, capitale du Bosphore Cimmérien. Là il conçut le hardi projet de marcher sur l'Italie à la tête des peuples du N. et de l'O. du Pont-Euxin, des Sarmates et des Gètes. Mais ses partisans étaient abattus. Son fils, Pharnace, se révolta ouvertement contre lui; toute l'armée se rallia à lui ainsi que les habitants de *Panticapæum*; il fut proclamé roi. Mithridate, craignant de tomber entre les mains des Romains, se donna la mort, 63 av. J.-C.; il avait soixante-huit ou soixante-neuf ans et avait régné cinquante-sept ans.



Mithridate VI, roi de Pont, av. J.-C. 120-63.

Mithridates, roi de Parthie (voy. *Arsaces*, 6, 9, 13).

Mitylene (voy. *Mytilene*).

Mnēmŏsўne (-es), c.-à-d. Mémoire, fille d'Uranus (le Ciel) et mère des Muses par Zeus (*Jupiter*).

Mnestheus (-ĕī ou eī), Troyen qui accompagna Énée en Italie et fut, dit-on, l'ancêtre des *Memmii*.

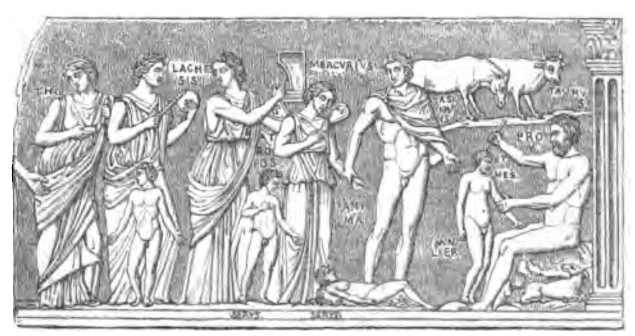
Mŏăbītis, appelée **Moab** dans l'Ancien Testament, district de l'Arabie Pétrée, à l'E. de la mer Morte. Les Moabites furent souvent en guerre avec les Israélites. Ils furent soumis par David, mais plus tard ils recouvrèrent leur indépendance.

Mœris (-ĭdis), roi d'Égypte, qui passe pour avoir creusé le grand lac qui porte son nom; mais ce lac en réalité était naturel et non artificiel. Il est à l'O. du Nil, dans l'Égypte moyenne; il servait à recevoir les eaux du Nil débordé.

Mœsia (-æ), contrée d'Europe, bornée au S. par la Thrace et la Macédoine; à l'O. par l'Illyrie et la Pannonie, au N. par le Danube, à l'E. par le Pont-Euxin; elle correspondait à la Servie et à la Bulgarie actuelles. Ce pays fut soumis sous le règne d'Auguste et fut divisé en deux provinces, appelées *Mœsia superior* et *Mœsia inferior*, la première à l'O. et la seconde à l'E. Quand Aurélien abandonna la Dacie aux barbares et repoussa les habitants de cette province au S. du Danube, la moitié de la Mœsie prit le nom de *Dacia Aureliani*.

Mogontĭăcum (-i), **Moguntiacum** ou **Magontiacum** (Mayence), ville sur la rive gauche du Rhin, en face de l'embouchure du Mœnus (Main).

Moiræ, appelées **Parcæ (-ārum)** par les Romains, étaient au nombre de trois : Clotho, qui filait les destinées; Lachésis, qui les distribuait; Atropos, ou la Parque qu'on ne pouvait fléchir. Quelquefois elles apparaissent comme les divinités du destin dans le sens strict du terme, et quelquefois ce ne sont que les divinités allégoriques de la vie humaine. Dans le premier cas, elles veillent à ce que la destinée assignée à chaque homme par des lois éternelles s'accomplisse sans obstacle, et alors tous les dieux et les hommes leur sont soumis. Ces graves et puissantes déesses étaient représentées par les anciens artistes avec des bâtons ou sceptres, symbole de leur puissance. Les *Moiræ*, comme divinités de la durée de la vie humaine, déterminée par les points extrêmes de la naissance et de la mort, étaient considérées comme les divinités de la naissance et de la mort. La distribution des fonctions entre elles trois n'était pas strictement observée; car quelquefois on trouve les trois déesses représentées comme filant la vie, quoique ce fût proprement la fonction de Clotho. Aussi Clotho et quelquefois les deux autres Parques étaient-elles représentées avec



Les Parques ou les Destinées et Prométhée.

un fuseau; et elles passaient pour rompre ou couper le fil de la vie, quand elle touchait à sa fin. Les poëtes les décrivent quelquefois comme des femmes âgées et

hideuses, et même boiteuses, pour indiquer la marche lente du destin; mais dans les ouvrages d'art elles sont représentées graves, avec des attributions différentes : Clotho avec un fuseau ou un rouleau (livre du destin); Lachésis faisant des marques sur le globe avec une baguette; et Atropos avec une paire de ciseaux, un cadran solaire, ou un instrument tranchant.

Molione (voy. *Moliones*).

Mŏlīŏnes (-**um**) ou **Molionidæ** (-**ārum**), c.-à-d. Eurytus et Ctéatus, ainsi appelés à cause de leur mère Molioné. Ils étaient aussi appelés *Actoridæ* ou *Actorione* (Ἀκτορίωνε) à cause de leur père, le célèbre Actor, mari de Molioné. Ils étaient cités comme vainqueurs de Nestor dans les luttes de char et pour avoir pris part à la chasse Calydonienne. Étant venus au secours d'*Augias* contre Hercule, ils furent tués par ce dernier.

Mŏlōssi (-**ōrum**), peuple d'Épire, habitait un petit pays, appelé de son nom Molossia ou Molossis, qui s'étendait sur le bord O. de l'Arachthus, jusqu'au golfe Ambracien. Ils furent le peuple le plus puissant d'Épire et leurs rois étendirent petit à petit leur domination sur toute la contrée. Le premier de ces princes qui prit le titre de roi fut Alexandre, qui périt en Italie en 326 (voy. *Epirus*). Leur capitale était Ambracia. Les chiens molosses étaient célèbres dans l'antiquité.

Mŏlȳcrīum (-**i**), ville dans le sud de l'Étolie, à l'entrée du golfe de Corinthe.

Mōmus (-**i**), dieu de la moquerie et de la critique, appelé par Hésiode fils de la Nuit. Il passait pour avoir censuré l'homme formé par Héphæstus (Vulcain), qui n'avait point laissé à la poitrine de sa créature une petite ouverture pour qu'on pût y voir ses pensées secrètes.

Mŏna (-**æ** : Anglesey), île près de la côte des *Ordovices* en Bretagne, un des principaux siéges des druides. César, par erreur, décrit cette île comme étant située à mi-chemin de Bretagne en Espagne. Aussi quelques-uns ont supposé que la Mona de César est l'île de Man; mais il est plus probable, à cause de la célébrité de l'île de Mona, que César a voulu parler d'Anglesey, mais qu'il a été trompé par un faux rapport sur la position de cette île.

Mŏnæses (-**is**), général parthe mentionné par Horace, probablement le même que Surénas, général d'Orodès, qui défit Crassus.

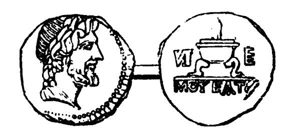
Mŏnēta (-**æ**), surnom de Junon chez les Romains, protectrice de l'argent. Sous ce nom elle eut un temple au Capitole, qui était à la même époque l'hôtel des monnaies.

Mŏnœci portus ou **Herculis Monœci portus** (Monaco), ville et port de mer sur la côte de Ligurie, fondée par les Marseillais, située sur un promontoire (le *arx Monœci* de Virgile); elle possédait un temple d'*Hercule Monœcus*, d'où est venu le nom de la ville.

Mopsia ou **Mopsŏpia**, ancien nom de l'Attique, d'où *Mopsopius* est souvent employé par les poëtes comme équivalent d'*Atheniensis*.

Mopsium (-**i**), ville de Thessalie, dans la Pélasgiotide, située sur une montagne du même nom, entre Tempé et Larissa.

Mopsuestia (-**æ**), importante ville de Cilicie, sur les deux rives du Pyramus.

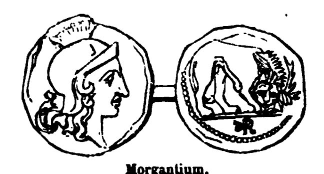


Mopsuestia en Cilicie.

Mopsus (-**i**). 1) Fils d'Ampyx et de la nymphe Chloris, prophète et devin des Argonautes, mourut en Libye de la morsure d'un serpent. — 2) Fils d'Apollon et de Manto, fille de Tirésias, et aussi célèbre prophète. Il lutta avec Calchas à Colophon, et l'emporta (voy. *Calchas*). Il fut regardé comme le fondateur de Mallos, en Cilicie, de concert avec le prophète Amphilochus. Une lutte s'éleva entre les deux devins au sujet de la possession de la ville, et tous deux tombèrent dans le combat de la main l'un de l'autre.

Morgantium (-**i**), **Morgantina** ou **Murgantia** ou **Morgentia** (-**æ**), ville de Sicile, au S.-E. d'Agyrium, et près du Symæthus, fondée par les *Mor-*

getes, après qu'ils eurent été chassés de l'Italie par les Œnotriens.



Morgantium.

Morgetes (voy. *Morgantium*).

Mŏrĭni (**-ōrum**), peuple le plus septentrional de la Gaule; aussi Virgile les a-t-il appelés les derniers des hommes (*extremi hominum*). Ils habitaient sur la côte, vers la partie la plus étroite du canal entre la Gaule et la Bretagne.

Morpheus (**-ĕŏs, -ĕī** ou **-eī**), fils du Sommeil et dieu des songes. Le nom signifie : *façonneur* ou *formeur*, parce qu'il faisait les songes qui apparaissent dans le sommeil.

Mors (**-tis**), appelée *Thanatos* par les Grecs, déesse de la mort : elle est représentée comme fille de la Nuit et sœur du Sommeil.

Mŏsa (**-æ** : Meuse), rivière de la Gaule Belgique, qui coule des Vosges et se jette dans le *Vahalis* ou branche occidentale du Rhin.

Moschi (**-ōrum**), peuple d'Asie, qui habite dans la partie S. de la Colchide

Moschus (**-i**), de Syracuse, poëte bucolique, qui vécut vers 250 av. J.-C. Il y a de lui quatre idylles, ordinairement réunies avec celles de Bion.

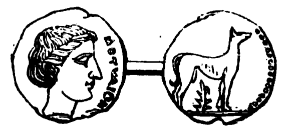
Mŏsella (**-æ** : Moselle), rivière de la Gaule Belgique, qui prend sa source aux Vosges et se jette dans le Rhin à Coblentz.

Mostēni (**-ōrum**), ville de Lydie, au S.-E. de *Thyatira*.

Mŏsynœci (**-ōrum**), peuple barbare sur la côte N. de l'Asie Mineure, dans le Pont, ainsi appelé à cause des maisons coniques de bois où ils habitaient.

Mŏtūca (**-æ**), ville dans le S. de la Sicile, à l'O. du promontoire *Pachynus*. Les habitants s'appelaient Mutycenses.

Mŏtȳa (**-æ**), ancienne ville du N.-O. de la Sicile, située sur une petite île près de la côte, avec laquelle elle était jointe par une digue. Elle fut fondée par les Phéniciens et appartint ensuite aux Carthaginois, qui transportèrent les habitants à Lilybée, 397 av. J.-C.



Motya.

Mucius Scævola (voy. *Scævola*).

Mulcĭber (**-bri**), surnom de Vulcain, qui semble lui avoir été donné par euphémisme : qui ne peut consumer les habitations des hommes, qui les aide au contraire dans leurs projets. (Ou plutôt : celui qui amollit le fer, les métaux, *mulceo, ferrum*.)

Mulūcha (**-æ**), rivière du N. de l'Afrique; prenait sa source à l'Atlas et formait la frontière entre la Mauritanie et la Numidie.

Mummius (**-i**), L., consul en 146 av. J.-C.; gagna le surnom d'Achaïcus par la conquête de la Grèce et l'établissement d'une province romaine en Achaïe. Après avoir défait les armées de la ligue achéenne, à l'isthme de Corinthe, il entra à Corinthe sans opposition et la détruisit (voy. *Corinthus*). Il fut censeur en 142 avec le premier Scipion l'Africain.

Munatius Plancus (voy. *Plancus*).

Munda (**-æ**), ville de l'Espagne Bétique, célèbre par la victoire de Jules César sur les fils de Pompée, 45 av. J.-C.

Mūnȳchĭa (**-æ**), le plus petit et le plus oriental des trois ports d'Athènes. Les poëtes se servent de l'adj. Munychien pour signifier Athénien.

Murcĭa, Murtĕa ou **Murtia** (**-æ**), surnom de Vénus à Rome, où elle avait une chapelle et une statue dans le cirque. Ce surnom lui vint, dit-on, de son amour pour le myrthe.

Mūrēna (**-æ**), mot qui signifie lamproie, était le nom d'une famille de la *gens* Licinia; les plus célèbres membres furent : — 1) *L. Licinius Murena*, qui fut laissé par Sylla en Asie, en qualité de propréteur, 84 av. J.-C., et fut cause de la seconde guerre mithridatique. — 2) *L. Licinius Murena*, fils du précédent, consul en 63, fut accusé de subornation

et défendu par Cicéron dans un discours qui nous est resté.

Murgantia (voy. *Morgantium*).

Mus, Decius (voy. *Decius*).

Mūsa (-æ), *Antonius*, célèbre médecin à Rome, frère d'Euphorbe, le médecin du roi Juba; il fut attaché à l'empereur Auguste. Il avait d'abord été esclave.

Musæ (-ārum), les Muses, étaient, selon les premiers écrivains, les déesses qui inspiraient les chants; selon les derniers récits, elles présidaient aux diverses œuvres de la poésie et étaient représentées comme les filles de Zeus (Jupiter) et de Mnémosyne; elles étaient nées dans la *Pieria*, au pied du mont Olympe. Primitivement leur nombre paraît avoir été de trois; mais plus tard elles furent toujours au nombre de neuf. Leurs noms et leurs attributs étaient :

1° *Clio*, muse de l'histoire, représentée assise ou debout avec un rouleau de papier ou une caisse de livres.



Clio. Euterpe. (Statue au Vatican.)

2° *Euterpe*, muse de la poésie lyrique, représentée avec une flûte.

3° *Thalia*, muse de la comédie et de la poésie joyeuse ou idylle : on la représente avec un masque comique, avec un bâton de berger ou une guirlande de lierre.

4° *Melpomene*, muse de la tragédie, représentée avec un masque tragique, avec la massue d'Hercule ou une épée : sa tête était couronnée de pampre; le cothurne chaussait son pied.

5° *Terpsichore*, muse de la danse



Thalie. (Statue au Vatican.) Melpomène. (Statue au Vatican.)

chorale et du chant, représentée avec une lyre et un plectrum.

6° *Erato*, muse de la poésie érotique et de l'imitation mimique; elle avait aussi quelquefois une lyre.



Érato. (Statue au Vatican.) Polymnie. (Statue au musée du Louvre.

7° *Polymnia* ou *Polyhymnia*, muse de l'hymne sublime, ordinairement sans attribut, dans une attitude pensive.

8° *Urania*, muse de l'astronomie, avec un compas et un globe.

9° *Calliope* ou *Calliopea*, muse de la poésie épique, représentée dans les ouvrages d'art avec une tablette, un stylet, et quelquefois avec un rouleau de papier ou un livre. Le culte des Muses passa de Thrace et de Piérie en Béotie; leur de-


Uranie.
Statue auj. en Suède.)


Calliope.
(Statue au Vatican.)

meure favorite en Béotie était le mont Hélicon, où étaient les fontaines sacrées d'Aganippe et d'Hippocrène. Le mont Parnasse leur était consacré aussi, avec la source de Castalie. Les sacrifices offerts aux Muses consistaient en libations d'eau et de miel, et de lait. Les Muses étaient invoquées par les poëtes comme inspirant les chants; mais quiconque osait lutter avec elles était sévèrement puni; ainsi les Sirènes, qui l'osèrent, furent dépouillées des plumes de leurs ailes, que les Muses s'approprièrent; les neuf filles de Piérus, qui avaient voulu rivaliser avec les Muses, furent métamorphosées en oiseaux. Elles étaient naturellement unies avec Apollon, le dieu de la lyre, qui est désigné, comme chef des Muses, par le nom de *Musagetes*.

Mūsæus (-i), personnage demi-mythologique, qu'il faut ranger avec Olen et Orphée; il est représenté comme un des poëtes primitifs de la Grèce. Le petit poëme sur les amours d'Héro et de Léandre qui porte le nom de Musée, est une production postérieure.

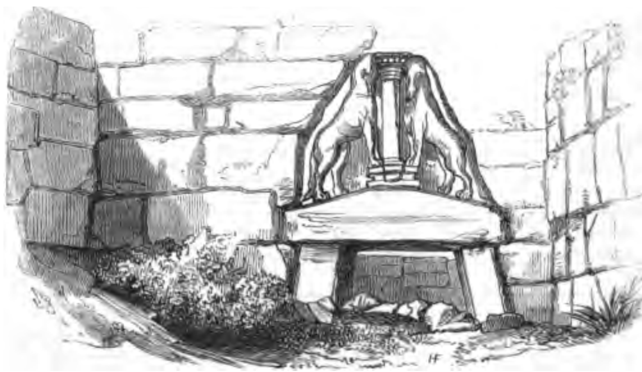
Musagetes (voy. *Musæ*).

Mŭtĭna (-æ : Modène), ville importante de la Gaule Cispadane; primitivement ville des Boïens, et plus tard colonie romaine. Elle est célèbre dans l'histoire des guerres civiles qui suivirent la mort de César. Décimus Brutus y fut assiégé par Antoine depuis le mois de décembre (44) jusqu'au mois d'avril (43); sous ses murs se livra une bataille où périrent les consuls Hirtius et Pansa.

Mўcăle (-es), montagne dans le S. de l'Ionie en Asie Mineure, au N. de l'embouchure du Méandre, en face de l'île de Samos. C'est là que les Grecs gagnèrent une grande victoire sur la flotte des Perses, le jour même de la bataille de Platées, 479 av. J.-C.

Mўcălessus (-i), ancienne ville de Béotie, sur la route de l'Aulide à Thèbes. En 413 av. J.-C. elle fut saccagée par quelques Thraces mercenaires à la solde d'Athènes.

Mўcēnæ (-ārum), quelquefois **Mўcēne** (-es), ancienne ville d'Argolide, à environ six milles au N.-E


Porte des Lions à Mycènes.

d'Argos, située sur une colline à l'entrée d'une vallée étroite. Mycènes passait pour avoir été fondée par Persée, et elle fut dans la suite la résidence favorite des Pélopides. Pendant le règne d'Agamemnon elle était regardée comme la première ville de la Grèce; mais, après la conquête du Péloponnèse par les Doriens, elle cessa d'être une ville importante. Elle resta indépendante jusqu'en 468 av. J.-C., époque à laquelle elle fut attaquée par les Argiens; ses habitants l'abandonnèrent par suite d'une famine; elle fut alors détruite; il reste assez de ruines pour juger de la grandeur de cette ville.

Mycērīnus (-i), fils de Chéops, roi d'Égypte; succéda à son oncle Chéphren; il régna avec justice. Il commença une pyramide, mais il mourut pendant les travaux.

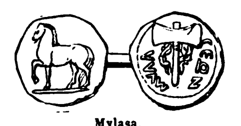
Mycŏnus (-i), petite île dans la mer Égée, une des Cyclades, à l'E. de Délos; elle est célèbre dans la mythologie comme un des lieux où les géants furent défaits par Hercule.

Mygdon (-ŏnis), fils d'Acmon, qui combattit contre les Amazones; c'est, dit-on, de lui que quelques Phrygiens furent appelés Mygdoniens. Il eut un fils, *Corœbus*, qui est appelé *Mygdonides*.

Mygdŏnia (æ). 1) District dans l'E. de la Macédoine, le long du golfe Thermaïque et de la péninsule Chalcidique. — 2) district dans l'E. de la Mysie, et l'O. de la Bithynie, nommée ainsi des *Mygdones*, peuple de Thrace, qui y formèrent un établissement; mais ils furent plus tard soumis par les Bithyniens. — 3) district du N.-E. de la Mésopotamie, entre le mont Masius et le Chaboras, qui la sépare de l'Osroëne. Le nom de *Mygdonia* lui fut donné après la conquête macédonienne.

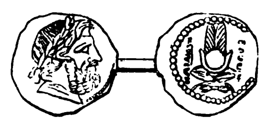
Mȳlæ (ārum), ville dans la partie orientale de la côte N. de la Sicile, fondée par Zancle (Messana) et située sur un promontoire qui s'avance dans la mer. Ce fut en face de *Mylæ* qu'Agrippa défit la flotte de Sext. Pompée, 36 av. J.-C.

Mȳlăsa ou **Mȳlassa** (-ōrum), ville célèbre de Carie, dans une plaine fertile de l'intérieur.



Mylasa.

Myndus (-i), colonie dorienne sur la côte de Carie, située à l'extrémité O. de la péninsule sur laquelle se trouvait Halicarnasse.



Myndus.

Myonnēsus (-i), promontoire d'Ionie, avec une ville et une petite île de même nom, qui forme l'extrémité du golfe d'Éphèse.

Mȳos Hormos (ὁ Μυὸς ὅρμος, c.-à-d. Port de la Souris), ville et port de mer important de la Haute-Égypte, bâtie par Ptolémée II Philadelphe, sur la mer Rouge, à six ou sept journées de Coptos.

Myra (-æ et -ōrum), une des principales villes de Lycie, bâtie sur un rocher à deux milles de la mer.

Mȳrĭandrus (-i), colonie phénicienne en Syrie, à l'E. du golfe d'Issus, un peu au S. d'Alexandrie.

Myrīna (-æ), 1) ancienne et importante ville des Éoliens sur la côte O. de la Mysie. — 2) ville de l'île de Lemnos.



Myrina.

Myrlēa (-æ), ville de Bithynie, non loin de Prusa, fondée par des Colophoniens, et entièrement rebâtie par Prusias I, qui l'appela Apamea, du nom de son épouse.

Myrmĭdŏnes (-um), race achéenne, en Phthiotide dans la Thessalie, qui obéissait à Achille et qui accompagna ce héros à la guerre de Troie. Ils avaient, dit-on, habité primitivement l'île d'Égine, et avaient émigré avec Pélée en Thessalie; mais les critiques modernes supposent qu'une colonie au contraire émigra de Thessalie dans l'île d'Égine. Les Myrmidons disparurent de l'histoire à une époque plus moderne. Les anciens dérivaient leur nom de leur ancêtre mythologique Myrmidon, fils de Zeus (Jupiter) et d'Euryméduse; ce Myrmidon fut père d'Actor; d'autres le faisaient venir de μύρμηκες (fourmis), parce qu'ils supposaient qu'à Égine les fourmis avaient été transformées en hommes au temps d'*Æacus* (voy. *Æacus*).

Mўron (-ōnis), célèbre sculpteur et graveur grec; il était né à Éleuthères en Béotie, vers 480 av. J.-C. Il fut élève d'Agéladas, disciple et successeur de Polyclète, et jeune contemporain de Phidias. Il pratiqua son art à Athènes, vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, 431.

Myrrha ou **Smyrna** (voy. *Adonis*).

Myrtĭlus (-i), fils d'Hermès (Mercure) et cocher du roi de Pise Œnomaüs; fut précipité dans la mer par Pélops (voy. *Pelops*). Après sa mort, Myrtile fut placé parmi les étoiles (voy. *Auriga*).

Myrtōum mare, partie de la mer Égée au S. de l'Eubée, de l'Attique et de l'Argolide; elle prit son nom de la petite île de Myrtos, quoique d'autres supposent que ce mot vient de Myrtilus : c'est là que Pélops l'aurait précipité.

Myrtuntium (-i), appelée *Myrsinus* dans Homère, ville des Épéens en Élide, sur la route d'Élis à Dymé.

Myrtus (voy. *Myrtoum mare*).

Mys (-yos), un des graveurs les plus distingués de la Grèce; il représenta la bataille des Lapithes et des Centaures et d'autres figures sur un bouclier de Phidias pour la statue d'Athena Promachos, dans l'Acropole d'Athènes.

Myscĕlus (-i), né en Achaïe, fonda Crotone en Italie, 710 av. J.-C.

Mўsia (-æ), district qui occupait le N.-O. de l'Asie Mineure, entre l'Hellespont au N.-O.; la Propontide au N., la Bithynie et la Phrygie à l'E., la Lydie au S., et la mer Égée à l'O. Elle était divisée en cinq parties : 1° la *Mysia Minor*, le long de la côte N.; 2° la *Mysia Major*, partie intérieure au S.-E., avec une petite portion de la côte entre la Troade et les établissements éoliens vers le golfe Éléatique; 3° la *Troas*, à l'angle N.-O., entre la mer Égée et l'Hellespont, et la côte S. au pied de l'Ida; 4° l'*Æolis* ou *Æolia*, partie S. de la côte O., autour du golfe Éléatique, où se trouvaient les cités les plus importantes de la confédération éolienne; 5° *Teuthrania*, angle S.-O., entre Temnos et les frontières de la Lydie, où, à une époque très-reculée, Teuthras établit, dit-on, un royaume mysien qui fut plus tard soumis par les rois de Lydie. Les divisions de la Mysie ainsi que son étendue varièrent selon les temps. Les *Mysi* étaient un peuple thrace, qui passa d'Europe en Asie à une période tout à fait primitive. Dans les âges héroïques, nous trouvons la grande monarchie teucrienne au N.-O. du pays, et les Phrygiens le long de l'Hellespont. Pour les Mysiens qui apparaissent comme alliés des Troyens, on ne sait au juste s'ils étaient Européens ou Asiatiques. Par Mysie dans les légendes qui concernent Téléphus, il faut comprendre le royaume teuthranien au S., mais avec plus d'étendue. Sous l'empire perse, la partie N.-O., qui avait été occupée jusqu'alors par des Phrygiens, et principalement par des Éoliens, fut appelée *Phrygia Minor*, et *Hellespontus* par les Grecs. La Mysie était une région au S. de la chaîne de l'Ida; elle formait avec la Lydie la seconde satrapie de l'empire des Perses. Plus tard la Mysie forma une partie du royaume de Pergame (280 av. J.-C.); elle fut soumise aux Romains en 133 par le testament d'Attale III et forma une partie de la province d'Asie.

Mўtĭlēne ou **Mitylene** (-es), capitale de Lesbos, située au S. de l'île, en face de la côte d'Asie; elle fut primitivement colonisée par les Éoliens (voy. *Lesbos*.) Elle parvint à une grande importance comme place maritime; elle fonda des colonies sur les côtes de Mysie et de Thrace. Au commencement du septième

siècle av. J.-C., la possession d'une de ces colonies, Sigeum, à l'entrée de l'Hellespont, fut disputée les armes à la main entre les Mytilénéens et les Athéniens. Après la guerre médique, Mytilène forma une alliance avec Athènes; mais la quatrième année de la guerre du Péloponnèse, 428, il éclata une révolte dans la plus grande partie de l'île, dont les progrès et la fin sont un des épisodes les plus intéressants de l'histoire de la guerre du Péloponnèse (voy. *Lesbos*).



Mitylène.

Myus (-untis), la plus petite ville de la confédération ionienne en Carie, au S. du Méandre.

N.

Năbăthæi (-ōrum) et **Nabathæ (-ārum)**, peuple d'Arabie qui occupait presque toute l'Arabie Pétrée, des deux côtés du golfe Élanitique de la mer Rouge et les monts de l'Idumée où ils avaient leur capitale, Pétra, taillée dans le roc. Les poëtes romains se servent souvent de l'adjectif Nabathæus dans le sens d'oriental.

Nabis (-i), tyran de Lacédémone, connu par ses actes de cruauté, succéda à Machanidas en 207. Il fut défait par Philopœmen en 192 et peu après assassiné par des Étoliens.

Nabonassar, roi de Babylone, dont l'avénement au trône est l'ère d'après laquelle les astronomes babyloniens commencèrent leurs calculs : cette ère est nommée *ère de Nabonassar* et commence en 747 av. J.-C.

Nacrāsa (Νάκρασα), v. dans le N. de la Lydie, sur la route de *Thyatira* à *Pergamum* (Ptol. 5, 2 § 16; Hiérocl. p. 670, où elle est nommée Ἄκρασος).



Nacrasa.

Chishull (*Ant. Asiat.* p., 146) l'identifie avec Bakhir ou Bakri, un peu au N.-E. de *Pomna*.

Nævius (-i), Cn., ancien poëte romain, probablement né en Campanie, fit jouer sa première pièce en 235 av. J.-C. Il était attaché au parti plébéien; il attaqua Scipion et les Métellus dans ses pièces; mais il fut cité en justice par Q. Métellus et jeté en prison, et n'obtint sa liberté qu'en rétractant ses premières imputations. Son repentir ne dura pas longtemps, et il expia bientôt par l'exil une nouvelle offense. Il se retira à Utique, où il mourut vers 202 av. J.-C. Nævius écrivit un poëme sur la première guerre punique, ainsi que des comédies et des tragédies.

Nagidus (Νάγιδος), ville de Cilicie, sur la côte, colonisée, dit-on, par les Samiens.



Nagidus.

Naharvāli (-ōrum), tribu de Lygiens en Germanie, habitait probablement sur les bords de la Vistule.

Naïades (voy. *Nymphæ*).

Naisus, Naissus, ou **Næsus (-i)**, (Nissa), ville de la Mœsie supérieure, sur un affluent oriental du Margus, célèbre par la naissance de Constantin le Grand.

Namnētæ (-ārum) ou **Namnetes**

(**-um**), peuple de la côte O. de la Gaule Lyonnaise, sur la rive N. de la Loire. Leur capitale était Condivincum, plus tard Namnetes (*Nantes*).

Nantŭātæ (**-ārum**) ou **Nantuates** (**-um**), peuple du S.-E. de la Gaule Belgique, à l'extrémité E. du lac Leman (*lac de Genève*).

Napææ (voy. *Nymphæ*).

Năr (**-āris**) (Nera), rivière de l'Italie centrale, naît au mont Fiscellus, sert de limite entre l'Ombrie et le territoire des Sabins, et se jette dans le Tibre, non loin d'Ocriculum : elle était célèbre par ses eaux sulfureuses et de couleur blanche.

Narbo (**-ōnis**) **Martius** (**-i**), ville du S. de la Gaule, capitale de la province romaine de la Gaule Narbonnaise, située sur la rivière d'Atax (Aude). Le consul Q. Martius ou Marcius y établit une colonie romaine en 118, et elle prit le surnom de Martius; ce fut la première colonie fondée par les Romains en Gaule.

Narbōnensis Gallia (voyez *Gallia*).

Narcissus (**-i**). 1) Beau jeune homme, fils de Céphissus et de Liriopé, était insensible aux sentiments d'amour; et la nymphe Écho, qui était amoureuse de lui, mourut de douleur (voy. *Echo*). Mais Némésis, pour le punir, lui fit voir sa propre image réfléchie dans une source, et il en devint si amoureux qu'il dépérit peu à peu et fut métamorphosé en une fleur qui porte son nom. — 2) Affranchi, favori et secrétaire de l'empereur Claude, amassa une fortune énorme. Il fut mis à mort par ordre d'Agrippine en 54 ap. J.-C.

Narisci (**-ōrum**), peuple du S. de la Germanie, dans le Haut Palatinat et le pays du Fichtelgebirge.

Narnia (**-æ** : Narni), ville de l'Ombie, sur une montagne escarpée, sur la rive S. du Nar, nommée primitivement Nequinum, et devenue colonie romaine en 299 av. J.-C.; elle prit le nom de Narnia, de la rivière du Nar.

Narona (**-æ**), colonie romaine de Dalmatie, sur la rivière Naro.

Nāryx (**-y̆cis**), **Nāry̆cus** ou **Narycium** (**i**), ville des Locriens Opuntiens, sur la mer d'Eubée, patrie d'Ajax, fils d'Oïlée, nommé de là *Narycius heros*. Comme les Locriens Épizéphyriens au S. de l'Italie prétendaient être une colonie de Naryx, en Grèce, on trouve la ville de Locres, appelée *Narycia* par les poëtes, et l'extrémité du Bruttium était aussi nommée *Narycia*.

Năsămōnes (**-um**), peuple de Libye, sauvage et puissant, qui habitait primitivement les bords de la Grande Syrte, mais fut repoussé dans l'intérieur par les Grecs de la Cyrénaïque et ensuite par les Romains.

Nasica, Scipio (voy. *Scipio*).

Nāsĭdĭēnus (**-i**), riche Romain qui donna à Mécène un souper dont Horace se moque dans une de ses satires (2, 8, 1).

Naso, Ovidius (voy. *Ovidius*).

Natta ou **Nacca**, nom d'une ancienne famille de la *gens* Pinaria; le Natta dont Horace ridiculise la misérable bassesse était probablement membre de la noble famille des Pinarius (Hor. *Od.* 1, 6, 124).

Naucrătis (**-is**), ville d'Égypte, dans le Delta, sur la rive E. de la branche Canopique du Nil, était une colonie de Milet, fondée sous le règne d'Amasis vers 550 av. J.-C., et resta une ville toute grecque. C'était le seul lieu d'Égypte où les Grecs eussent la permission de s'établir et de faire le commerce; ce fut la patrie d'Athénée, de Julius Pollux, et d'autres hommes distingués.

Naulŏchus (**-i**), station navale à l'E. de la côte N. de Sicile, entre Mylæ et le cap Pelorus.

Naupactus (**-i** : Lépante), ancienne ville des Locriens Ozoles, près du promontoire Antirrhium, avec le meilleur port sur la côte N. du golfe de Corinthe. Son nom venait, disait-on, de ce que les Héraclides y avaient construit la flotte avec laquelle ils passèrent dans le Péloponnèse (de ναῦς et πήγνυμι). Après les guerres médiques, elle tomba au pouvoir des Athéniens, qui y établirent les Messéniens forcés de quitter leur patrie à la fin de la troisième guerre de Messénie (455 av. J.-C.).

Nauplia (**-æ**), port d'Argos, sur le golfe Saronique, n'eut jamais d'importance dans l'antiquité; mais c'est à présent une des principales villes de la Grèce.

Nauplĭus (-i), roi d'Eubée, et père de Palamède, nommé de là *Naupliades*. Pour venger la mort de son fils que les Grecs avaient fait périr pendant la guerre de Troie, il attendit leur retour, et, comme ils approchaient de la côte d'Eubée, il alluma des torches sur le dangereux promontoire de Capharée; les marins, ainsi trompés, firent naufrage.

Nauportus (-i), (Haut Laibach), importante ville des Taurisques, sur la rivière Nauportus (*Laibach*), affluent de la Save, dans la Pannonie Supérieure.

Nausĭcăa (-æ), fille d'Alcinoüs, roi des Phæaciens, et d'Arété, conduisit Ulysse à la cour de son père quand il eut fait naufrage sur la côte.

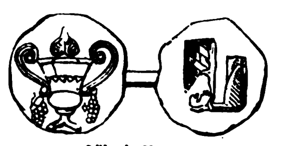
Nautēs (voy. *Nautia gens*).

Nautia gens, famille patricienne de Rome, qui prétendait descendre de Nautès, un des compagnons d'Énée, qui avait apporté, disait-on, le Palladium de Troie; le Palladium était placé sous la garde des Nautii à Rome.

Nāva (-æ : Nahe), affluent du Rhin, qui se jette dans ce fleuve à Bingen.

Nāvius, Attus, ou **Attius**, (-i), augure renommé du temps de Tarquin l'Ancien, qui s'opposa au projet du roi de doubler le nombre des centuries équestres. Tarquin lui ordonna de lui dire si la chose à laquelle il pensait était réalisable; et quand Navius eut déclaré qu'elle l'était, le roi lui présenta un caillou et un rasoir pour le couper. Navius le coupa sur-le-champ.

Naxos ou **Naxus** (i). 1) Ile de la mer Égée, la plus grande des Cyclades, célèbre surtout par son vin; c'est dans cette île que Dionysus (Bacchus) trouva, dit-on, Ariane, après qu'elle eut été abandonnée par Thésée. Elle fut colonisée par les Ioniens, qui avaient émigré d'Athènes. Après les guerres médiques,



L'île de Naxos.

les Naxiens furent les premiers alliés que les Athéniens réduisirent à l'état de sujets (471 av. J.-C.). — 2) Ville grecque sur la côte E. de Sicile, fondée en 735 av. J.-C. par les Chalcidiens de l'Eubée, et la première colonie grecque établie dans l'île. En 403 av. J.-C. cette ville fut détruite par Denys de Syracuse, mais environ cinquante ans plus tard (358) les Naxiens dispersés en Sicile furent réunis par Andromachus, et une nouvelle ville fut fondée sur le mont Taurus, à laquelle on donna le nom de Tauromenium (v. *Tauromenium*).



Naxos en Sicile.

Nazareth, Nazăra (-æ), ville de Palestine, en Galilée, au S. de Cana.

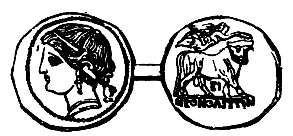
Nazianzus, ville de Cappadoce, célèbre pour avoir été le diocèse du Père de l'Église saint Grégoire de Nazianze.

Nĕæra (-æ), nom de plusieurs nymphes et jeunes filles mentionnées par les poëtes.

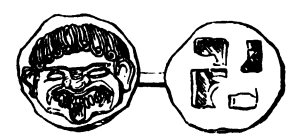
Nĕæthus (-i : Nieto), rivière du Bruttium, qui se jette dans le golfe de Tarente un peu au N. de Crotone. C'est là, dit-on, que les Troyennes captives mirent le feu aux vaisseaux des Grecs.

Nĕăpŏlis (-is). 1) (Naples), ville de Campanie, au fond d'une belle baie, sur le flanc O. du mont Vésuve, fut fondée par les Chalcidiens de Cumes, sur l'emplacement de Parthénope, ainsi nommée d'une sirène de ce nom. Virgile et Ovide emploient encore le nom de Parthénope. A l'époque où cette ville est mentionnée pour la première fois dans l'histoire romaine, elle était divisée en deux parties, séparées l'une de l'autre par un mur et nommées Palæpolis (ancienne ville) et Neapolis (ville nouvelle). Cette séparation eut lieu probablement après la prise de Cumes par les Samnites, quand un grand nombre d'habitants de Cumes se réfugièrent dans la ville qu'ils avaient

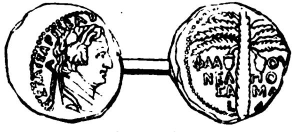
fondée : alors le vieux quartier fut nommé Palæpolis, et le nouveau, qui reçut les nouveaux habitants, s'appela Neapolis. En 327 av. J.-C. la ville fut prise par les Samnites, et en 290 elle passa au pouvoir des Romains, mais elle resta toujours une ville grecque. Sous les Romains, les deux quartiers de la ville furent réunis et le nom de Palæpolis disparut. La beauté du site et la vie voluptueuse de la population grecque firent de Neapolis la résidence favorite de beaucoup de Romains. Dans le voisinage il y avait des bains chauds, la célèbre villa de Lucullus, et la villa du Pausilippe, léguée par Védius Pollion à Auguste, et qui a donné son nom à la célèbre grotte de Posilippo, entre Naples et Pouzzoles, à l'entrée de laquelle on


Naples en Campanie.

montre le tombeau de Virgile.— 2) Partie de Syracuse (voy. *Syracusæ*). — 3) (auj. *Kavallo*), port de mer, en Thrace, plus tard *Macedonia adjecta*, sur le golfe Strymonien, entre le Strymon et le Nessus


Neapolis en Thrace.

ou Nestus. — 4) en Palestine, la Sychem ou Sychar de l'Écriture, auj. *Naplouse*, une des plus anciennes cités de la Samarie, située dans une étroite vallée, entre les monts Ebal et Garizim, capitale


Neapolis en Palestine.

religieuse des Samaritains ; les Romains l'appelaient *Flavia Neapolis*.

Nĕarchus (**i**), officier d'Alexandre, qui conduisit la flotte macédonienne de l'embouchure de l'Indus au golfe Persique (326-325 av. J.-C.). Il a laissé une relation de ce voyage, dont le résumé nous a été conservé par Arrien.

Nebo, montagne de Palestine, sur le côté E. du Jourdain, et dans la partie S. de la chaîne nommée Abarim. C'est sur une des cimes de cette montagne, nommée Sisgah, que Moïse mourut.

Nebrōdēs (**-æ**), principale chaîne de montagnes de Sicile, qui court au centre de l'île, et est une continuation de l'Apennin.

Nĕcessĭtās (**-ātis**), nommée Anauké (Ἀνάγκη) par les Grecs, personnification de la nécessité, est représentée comme une déesse puissante, à laquelle ni les dieux ni les hommes ne peuvent résister. Elle tient à la main des clous d'airain, avec lesquels elle fixe les décrets du destin.


La Nécessité.

Neco, ou Necho, roi d'Égypte (617-601 av. J.-C.), fils et successeur de Psammitichus : sous son règne, des Phéniciens firent, dit-on, la circumnavigation de l'Afrique. Dans sa marche contre Baby-

lone il défit à Magdolus (*Mageddo*) Josias, roi de Juda, vassal de Babylone. Il défit ensuite les Babyloniens eux-mêmes sur l'Euphrate, et prit Circesium; mais en 606 il fut défait à son tour par Nabuchodonosor.

Nectanăbis (**-is**). 1) Roi d'Égypte (374 à 364 av. J.-C.), résista avec succès à l'invasion des Perses sous Pharnabaze et Iphicrate. Il eut pour successeur Tachos. — 2) Neveu de Tachos, enleva à celui-ci le pouvoir en 861 avec l'aide d'Agésilas; il fut défait par les Perses en 350 et s'enfuit en Éthiopie.

Nēleus (**-ĕŏs, ĕī** ou **eī**), fils de Posidon (Neptune) et de Tyro, fille de Salmonée. Avec son frère jumeau Pélias, il fut exposé par sa mère; tous deux furent sauvés par des paysans. Ils apprirent plus tard leur naissance, et après la mort de Crétheus, roi d'Iolcos, qui avait épousé leur mère, ils s'emparèrent du trône d'Iolcos, à l'exclusion d'Æson, fils de Crétheus et de Tyro. Mais Pélias chassa bientôt son frère, et devint ainsi seul roi. Alors Néleus alla avec Mélampus et Bias, à Pylos, dans le Péloponnèse, dont il devint roi (voy. *Pylos*). Néleus eut douze fils, mais ils furent tous tués par Hercule, quand il attaqua Pylos, à l'exception de Nestor.

Nēlīdes ou **Nēlēĭădes** (**-æ**), noms patronymiques de Nélée par lesquels on désigne soit Nestor, fils de Nélée, soit Antilochus, son petit-fils.

Nĕmausus (**-i**), (Nîmes), ville importante de la Gaule Narbonnaise, capitale des Arecomici et colonie romaine, située à l'O. du Rhône sur la grande route d'Italie en Espagne. Les ruines romaines de Nîmes sont au nombre



Nemausus (Nîmes).

des plus parfaites de ce côté des Alpes.



Aqueduc romain près de Nimes. Auj. Pont du Gard.

Nĕmĕa (**-æ**), ou **Nemee** (**-es**), vallée de l'Argolide entre Cléone et Phlionte, célèbre dans l'histoire mythique par la mort du lion de Némée (voy. *Hercule*). Il y avait dans cette vallée un temple magnifique de Zeus Nemeus (Jupiter Néméen), entouré d'un bois sacré où l'on célébrait chaque année les jeux Néméens.

Nĕmĕsĭānus (**-i**) M. Aurelius Olympius, poëte romain, à la cour de l'empereur Carus (283 ap. J.-C.), auteur d'un poëme sur la chasse, qui existe encore, intitulé *Cynegetica*.

Nĕmĕsis (**-is**), déesse grecque, qui mesurait aux mortels le bonheur et le malheur et faisait éprouver des pertes et des souffrances à ceux qui avaient été favorisés de trop de dons de la fortune. Tel est le caractère que lui donnent les premiers écrivains grecs; mais plus tard elle fut regardée, ainsi que les Érinnyes

ou Furies, comme la déesse qui punissait les crimes. On lui donne souvent les surnoms d'Adrastia, et de Rhamnusia, ou Rhamnusis, ce dernier, à cause de la ville de Rhamnus en Attique, où elle avait un temple célèbre.



Némésis et l'Espérance (tiré du vase Chigi).

Nemetacum ou **Nemetocenna** (voy. *Atrebates*).

Nĕmētes (**-um**) ou **Nĕmĕtæ** (**-ārum**), peuple de la Gaule Belgique sur le Rhin, dont la capitale était Noviomagus, plus tard Nemetæ (*Spire*).

Nemorensis Lacus (voy. *Aricia*).

Nemossus (voy. *Arverni*).

Neobule (voy. *Archilochus*).

Nĕŏcæsărēa (**-æ**), ville du Pont, en Asie Mineure, sur la rivière Lycus.

Nĕōn, ancienne ville de Phocide, au pied E. du mont Tithorea, rameau du mont Parnasse, fut détruite par les Perses sous Xerxès, mais rebâtie et nommée Tithorea, du nom de la montagne sur laquelle elle était située.

Nĕontīchos (c-à-d. nouveau mur). 1) Une des douze villes d'Éolide, sur la côte de Mysie.—2) Fort sur la côte de Thrace, près de la Chersonèse.

Nĕoptŏlĕmus (**-i**), nommé aussi Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède. Il était nommé Pyrrhus à cause de sa blonde (πυῤῥός) chevelure, et Néoptolème, parce qu'il arriva tard à la guerre de Troie. De son père on le nomme quelquefois *Achillides*, et de son aïeul ou de son bisaïeul *Pelides* et *Æacides*. Néoptolème fut élevé à Scyros, dans le palais de Lycomède, et Ulysse vint l'y chercher, parce qu'une prophétie annonçait que Néoptolème et Philoctète étaient nécessaires pour prendre Troie. A Troie, Néoptolème se montra digne de son illustre père. Il fut un des héros cachés dans le cheval de bois. A la prise de la ville, il tua Priam au foyer sacré de Zeus (Jupiter) et sacrifia Polyxène aux mânes de son père. Quand les captives troyennes furent distribuées entre les vainqueurs, Andromaque, veuve d'Hector, fut donnée à Néoptolème. A son retour en Grèce, il abandonna son pays natal de Phthie, en Thessalie, et s'établit en Épire, où il devint l'ancêtre des rois molosses. Il épousa Hermione, fille de Ménélas, et fut tué pour cette raison par Oreste à qui Hermione avait d'abord été promise.

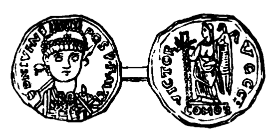
Nĕpĕtē, ou **Nepet** (**-is** : Nepi) ancienne ville d'Étrurie, située près du *saltus Ciminius*.

Nĕphĕlē (**-es**), femme d'Athamas et mère de Phryxus et d'Hellé. De là le nom de *Nepheleis* donné à Hellé (voy. *Athamas*).

Nĕpōs (**-ōtis**) **Cornelius** (**-i**), contemporain et ami de Cicéron, d'Atticus et de Catulle, était probablement né à Vérone, et mourut sous le règne d'Auguste. Népos écrivit plusieurs ouvrages historiques, et il existe encore sous son nom un ouvrage intitulé : *Vitæ excellentium imperatorum*, qui contient la vie de plusieurs généraux illustres. Mais dans tous les manuscrits cet ouvrage est attribué à un auteur inconnu, Æmilius Probus, qui vivait sous Théodose à la fin du quatrième siècle de notre ère : à l'exception cependant de la vie d'Atticus, et d'un fragment de la vie de Caton le Censeur, qui sont formellement attribués à Cornélius Népos. Ces deux vies peuvent être positivement assignées à Cornélius Népos; mais la latinité des autres vies est telle, qu'on ne peut supposer qu'elles aient été écrites par un contemporain instruit de Cicéron. Il est probable que Probus abrégea l'ouvrage de Népos, et que les *Vies*, telles que nous les avons, sont en réalité des résumés des Vies écrites par Népos.

Nĕpos, Jūlius, dernier empereur d'Occident, apr. J.-C. 474-475, fut élevé au trône par Léon, empereur d'Orient. Il déposa sans peine Glycérius, regardé

à Constantinople comme un usurpateur, mais il fut lui-même déposé l'année suivante par Oreste, qui proclama son fils Romulus. Népos s'enfuit en Dalmatie, où il fut tué en 480.



Julius Nepos, emp. rom., ap. J.-C. 474-475.

Nĕpōtĭānus, *Flavius Popilius*, fils d'Eutropia, demi-sœur de Constantin le grand, fut proclamé empereur à Rome, en 350 apr. J.-C.; mais il fut tué par Marcellin, général de l'usurpateur Magnence, après un règne de 28 jours.



Nepotianus, emp. rom., ap. J.-C. 350.

Neptūnus (-**i**), nommé Poseidon par les Grecs. Neptune était la principale divinité maritime des Romains; mais comme les anciens Romains n'étaient pas un peuple marin, nous ne savons presque rien du culte du dieu italien de ce nom. Son temple était dans le Champ de Mars. A sa fête on formait des tentes (*umbræ*) de branches d'arbres où l'on faisait des festins. Dans les poëtes romains, Neptune est complétement identifié avec le Grec Poseidon, et en conséquence tous les attributs du dernier furent transférés au premier (voy. *Poseidon*).

Nērēis (-**ĭdis**), fille de Nérée et de Doris; le mot est usité surtout au pluriel, *Nereides*(-*um*), pour désigner les cinquante filles de Nérée et de Doris. Les Néréides étaient les nymphes de la Méditerranée, par opposition aux Naïades, nymphes de l'eau douce, et aux Océanides, nymphes du grand Océan. Une des plus célèbres Néréides était Thétis, mère d'Achille. On les représente comme des divinités aimables, habitant avec leur père au fond de la mer, et on les croyait favorables aux navigateurs. Elles étaient adorées dans plusieurs parties de la Grèce, mais plus spécialement dans les ports. Elles sont souvent représentées dans les ouvrages d'art et d'ordinaire comme de belles jeunes filles; mais quelquefois sur les pierres gravées on les représente moitié filles et moitié poissons.



* Néréide (tiré du vase Chigi).

Nērēĭus (-**ī**), nom donné par les poëtes à un descendant de Nérée, par exemple à Phocus et à Achille.

Nēreus (-**ĕŏs**, **ĕī** ou **eī**), fils de Pontus et de Gæa, et époux de Doris dont il eut les cinquante Néréides. On le représente comme le sage et infaillible vieillard de la mer, au fond de laquelle il habite. Son empire est la Méditerranée



Nérée. (Panofka, Mus. Blacas, pl. 20.)

ou plus spécialement la mer Égée, ce qui lui fait donner quelquefois le nom d'Égéen. On croyait qu'il avait, comme les autres divinités marines, le pouvoir de prophétiser l'avenir et d'apparaître aux mortels sous diverses formes. Dans l'histoire d'Hercule, il joue un rôle important, comme Protée dans l'histoire d'Ulysse, et Glaucus dans celle des Argonautes. Dans les œuvres d'art, Nérée est souvent représenté, comme les autres dieux marins, avec des joncs marins aux sourcils et sur la poitrine.

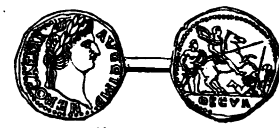
Nericus (voy. *Leucas*).

Nērīnē (**-es**), synonyme de *Nereis*, fille de Nérée (voy. *Nereis*).

Nerio, **Neriene**, ou **Nerienis** (voy. *Mars*).

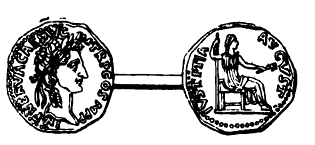
Nērĭtum ou **Nērĭtus** (**i**), montagne d'Ithaque et petite île rocheuse près d'Ithaque. L'adjectif *Neritius* est souvent employé par les poëtes comme synonyme d'Ithacien ou d'Ulysséen.

Nĕro (**-ōnis**), nom d'une célèbre famille de la *gens* Claudia. — 1) C. Claudius Nero, consul en 207 av. J.-C. défit et tua Hasdrubal, frère d'Hannibal, sur le Métaure. — 2) Tib. Claudius Nero, époux de Livie et père de l'empereur Tibère et de son frère Drusus (v. *Livia*). — 3) Empereur romain (54-68), fils de Cn. Domitius Ahenobarbus et d'Agrippine, fille de Germanicus. Le nom originaire de Néron était L. Domitius Ahenobarbus, mais, après le mariage de sa mère avec son oncle, l'empereur Claude, il fut adopté par Claude (50) et fut nommé Nero Claudius Cæsar Drusus Germanicus. Néron naquit à Antium en 37. Peu après son adoption par Claude, à l'âge de seize ans, il épousa Octavie, fille de Claude et de Messaline (53). Sénèque fut un de ses maîtres. A la mort de Claude (54), Agrippine assura l'empire à son fils, à l'exclusion de Britannicus, fils de Claude. Le jeune empereur se fit bientôt remarquer par sa vie licencieuse, sa brutalité et sa cruauté. Il fit périr Britannicus, sa mère Agrippine et sa femme Octavie. Il fit mourir celle-ci, afin de pouvoir épouser sa maîtresse, Poppæa Sabina, femme d'Othon. Le grand incendie de Rome eut lieu sous le règne de Néron (64), mais il est difficile de croire que la ville ait été brûlée par ordre de Néron, comme l'affirment quelques anciens écrivains. L'empereur rebâtit la ville sur un plan meilleur, avec des rues plus larges. Il tâcha de rejeter sur les chrétiens cet odieux incendie, et beaucoup furent cruellement mis à mort. Enfin la tyrannie de Néron (65) amena la formation d'une redoutable conspiration contre lui; on l'appelle conspiration de Pison, du nom d'un des principaux conjurés. Le complot fut découvert et un grand nombre de personnages distingués furent mis à mort, entre autres Pison, le poëte Lucain, et le philosophe Sénèque. Trois ans après, Julius Vindex, gouverneur de Gaule, leva l'étendard de la révolte; son exemple fut suivi par Galba, gouverneur de l'Espagne Tarraconaise. Dès que cette nouvelle parvint à Rome, Néron fut abandonné : il s'enfuit dans une maison, à environ quatre milles de Rome, où il mit fin à sa vie en entendant le galop des chevaux de ceux qui le poursuivaient. (68) Les plus importants événements extérieurs de ce règne furent la conquête de l'Arménie par Domitius Corbulon (v. *Corbulo*) et la révolte des Bretons sous Boadicée, comprimée par Suetonius Paulinus.



Néron, emp. rom.

Nerva (**-æ**) **M. Cocceius** (**-i**), empereur romain (96-98), né à Harnia en Ombrie, en 32. A la mort de Domitien, Nerva fut proclamé empereur et son administration rendit aussitôt la tranquillité à l'État. Les délateurs furent punis, et quelques-uns mis à mort. Au commencement de son règne, Nerva jura de ne faire mourir aucun sénateur, et il tint sa parole, même quand un complot eut été tramé contre sa vie par Calpurnius Crassus. Bien que Nerva fût vertueux et humain, il n'avait pas assez de vigueur et d'énergie. Il adopta pour fils et successeur M. Ulpius Trajanus (v. *Trajanus*).


Nerva, emp. rom.

Nervii (**-ōrum**), peuple puissant et belliqueux de la Gaule Belgique, dont le territoire s'étendait depuis la Sabis (Sambre) jusqu'à l'Océan.

Nēsis (**-ĭdis** : *Nisita*), petite île sur la côte de Campanie entre Puteoli et Neapolis, résidence favorite des nobles Romains.

Nessonis, lac de Thessalie, un peu au S. du Pénée.

Nessus (v. *Hercules*).

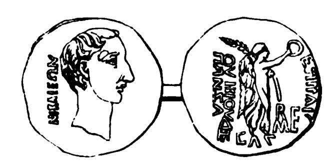
Nestor (**-ŏris**), roi de Pylos, fils de Neleus et de Chloris, et le seul des douze fils de Neleus qui ne fut pas tué par Hercule. Dans sa jeunesse Nestor fut un guerrier distingué. Il défit les Arcadiens et les Éléens. Il prit part au combat des Lapithes contre les Centaures, et il est mentionné parmi les chasseurs de Calydon et les Argonautes : bien qu'avancé en âge, il s'embarqua pour Troie avec les autres héros grecs. Comme il avait régné sur trois générations d'hommes, il était renommé pour sa sagesse, sa justice, et sa connaissance de la guerre. Après la chute de Troie, il revint sain et sauf à Pylos. Sur la situation de cette Pylos, v. *Pylos*.

Nestus, quelquefois **Nessus** (**-i**), fleuve de Thrace, qui prend sa source au mont Rhodope, et se jette dans la mer Égée en face de l'île de Thasos. Le Nestus formait la limite E. de la Macédoine depuis les règnes de Philippe et d'Alexandre le Grand.

Nētum (**-i**), ville de Sicile au S.-O. de Syracuse.

Neuri (**-ōrum**), peuple de la Sarmatie européenne, au N.-O. des sources du Tyras (*Dniester*).

Nīcæa (**-æ**). 1) Célèbre ville d'Asie, située à l'E. du lac Ascania en Bithynie, bâtie par Antigone, roi d'Asie, et nommée d'abord Antigonea; mais Lysimaque changea bientôt ce nom en celui de Nicæa, en l'honneur de sa femme. Sous les rois de Bithynie, elle fut souvent résidence royale, et sous les Romains elle continua à être une des principales villes d'Asie. Elle est fameuse dans l'histoire ecclésiastique par le grand concile œcuménique que Constantin y convoqua en 325, pour prendre une décision sur la controverse arienne : le credo de Nicée


Nicée, en Asie.

y fut formulé. — 2) Forteresse des Locriens Épicnémidiens sur la mer, près du passage des Thermopyles, qu'elle commandait. — 3) (Nizza, Nice), ville sur la côte de Ligurie, un peu à l'E. du Var; colonie de Marseille et soumise à cette cité.

Nīcander (**-dri**), poëte, grammairien et médecin grec, né à Claros près de Colophon en Ionie, florissait vers 185-135 (av. J.-C.). Deux de ses poëmes existent encore, intitulés *Theriaca* et *Alexipharmaca*.

Nīcē (**-es**), nommée **Victoria** (**-æ**) par les Romains, déesse de la Victoire, est représentée comme fille de Pallas et de Styx, et comme sœur de Zélus (zèle), de Cratos (la puissance) et de Bia (la force). Nicé avait un temple célèbre sur l'acropole d'Athènes, qui existe encore;


Temple de Niké Aptéros
(Victoire sans ailes).

on la voit souvent représentée dans les

anciennes œuvres d'art, surtout avec d'autres divinités, comme Zeus (Jupiter) et Athéna (Minerve), et avec les héros conquérants dont elle guide les chevaux.



Niké, la Victoire (tiré d'une pierre antique).

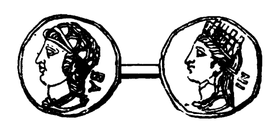
Par l'extérieur, elle ressemble à Athéna, mais elle a des ailes et porte une palme et une couronne, et s'occupe à élever un trophée ou à inscrire la victoire du conquérant sur un bouclier.

Nīcēphŏrĭum (-i), ville forte de Mésopotamie, sur l'Euphrate, au S. d'Édesse, bâtie par ordre d'Alexandre et probablement achevée par Séleucus.

Nīcēphŏrĭus (-i), rivière de la Grande Arménie sur laquelle Tigrane bâtit sa résidence, Tigranocerte. C'était un affluent du haut Tigre, probablement le même que le *Gentrites* ou un petit affluent de celui-ci.

Nīcĭas (-æ). 1) Célèbre général athénien, possesseur d'une grande fortune et chef du parti aristocratique pendant la guerre du Péloponnèse. Ce fut par son influence que la paix fut conclue avec les Spartiates en 421. Il fit tous ses efforts pour engager les Athéniens à maintenir cette paix, mais il eut pour adversaire Alcibiade, qui était devenu chef du parti populaire. En 415 les Athéniens résolurent d'envoyer une grande expédition en Sicile, et en donnèrent le commandement à Nicias, à Alcibiade et à Lamachus, bien que Nicias désapprouvât l'expédition. Alcibiade fut bientôt rappelé (v. *Alcibiades*), et la timidité et l'irrésolution de Nicias furent les principales causes qui firent échouer l'expédition. Malgré de puissants renforts qui furent envoyés à son aide en 413, sous le commandement de Démosthène, les Athéniens furent défaits et forcés de se retirer. — 2) Célèbre peintre athénien, florissait vers 320.

Nīcŏcles (-is), roi de Salamine en Chypre, fils d'Évagoras, à qui il succéda, 374 av. J.-C. Isocrate lui adressa un long panégyrique sur les vertus de son père. Il récompensa l'orateur en lui faisant présent de vingt talents. On ne sait que fort peu de choses sur le règne de ce prince. Il périt, dit-on, de mort violente, mais il n'est fait mention ni de la date ni des circonstances de cet événement.



Nicoclès, roi de Salamine, av. J.-C., 334.

Nīcŏlāus Dămascēnus (-i), historien grec, né à Damas et ami intime d'Hérode le Grand et d'Auguste. Quelques fragments de ses ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, et le plus important renferme une partie de la vie d'Auguste.

Nīcŏmăchus (-i). 1) Père d'Aristote. — 2) Fils d'Aristote et de l'esclave Herpyllis. — 3) De Thèbes, célèbre peintre, florissait vers 360.

Nīcŏmēdes (-is), nom de trois rois de Bithynie. 1) Régna de 278 à 250, était le fils aîné et le successeur de Zipœtès. Il fonda la ville de Nicomédie, dont il fit la capitale de son royaume. — 2) Surnommé Épiphanes, régna de 142 à 91 et était fils et successeur de



Nicomède II.

Prusias II, qu'il détròna et fit mourir. Il fut le fidèle allié des Romains. — 3) Surnommé Philopator, fils et successeur du précédent, régna de 91 à 74. Deux fois chassé par Mithridate, il fut deux fois rétabli par les Romains. Comme il n'avait pas d'enfants, il légua son royaume au peuple romain.



Nicomède III.

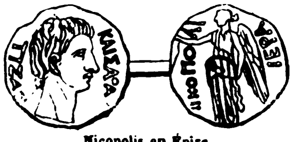
Nīcŏmēdīa (-æ), célèbre ville de Bithynie, bâtie par le roi Nicomède I (264), à l'extrémité N.-E. du golfe Astacène. Sous les Romains, elle devint une colonie et la résidence favorite de plusieurs empereurs, surtout de Dioclétien et de Constantin le Grand. Elle est célèbre pour avoir été le théâtre de la mort d'Hannibal. L'historien Arrien y naquit.



Nicomédie.

Nicōnia ou **Nicōnium**, ville de Scythie sur la rive droite du Tyras (*Dniester.*)

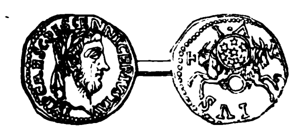
Nīcŏpŏlis (-is), ville à l'extrémité S.-O. de l'Épire, à l'entrée N. du golfe d'Ambracie, en face d'Actium. Elle fut fondée par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium, et fut peuplée par Ambracie, Anactorium et d'autres villes voisines, et aussi par des Ætoliens.



Nicopolis en Épire.

Nīger (-gri), grand fleuve de l'Éthiopie intérieure, que l'usage moderne a identifié avec le fleuve nommé *Joli-ba* (la grande rivière) et *Quorra* dans l'Afrique occidentale. Beaucoup d'anciens se figuraient que le Niger était une branche du Nil.

Nīger, C. Pescennius (i), fut proclamé empereur par les légions d'Orient, après la mort de Commode (193), mais l'année suivante il fut défait et tué par Septime Sévère.



Pescennius Niger, emp. rom. ap. J.-C. 193.

Nīlus (-i), un des plus grands fleuves du monde, traverse l'Éthiopie et l'Égypte et se jette dans la Méditerranée. (Sur son cours à travers l'Égypte et ses crues périodiques, v. *Ægyptus.*)

Ninus (-i). 1) Fondateur présumé de la ville de Ninus ou Ninive, et époux de Sémiramis (v. *Semiramis*). — 2) Ninive, capitale de la grande monarchie assyrienne, sur la rive E. du Tigre, dans la partie supérieure de son cours, dans le district d'Aturia. Le prophète Jonas (825) la décrit comme une très-grande ville, renfermant plus de cent-vingt mille personnes qui ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche : ce qui, si cette phrase se rapporte aux enfants, suppose une population de six cent mille âmes. Diodore la décrit comme une ville quadrangulaire et oblongue, de cent cinquante stades sur quatre-vingt-dix, ce qui fait pour le circuit des murs quatre cent quatre-vingts stades. S'il en était ainsi, la ville était deux fois aussi grande que Londres et ses faubourgs ; mais il faut tenir compte de l'espace immense occupé par les palais et les temples, et aussi de l'usage des Orientaux de renfermer dans l'enceinte

de leurs villes de grands jardins et d'autres espaces découverts. Les murs de Ninive sont représentés comme hauts de cent pieds, et assez épais pour laisser passer trois chariots de front, avec quinze cents tours de deux cents pieds de haut. La ville fut, dit-on, entièrement détruite par le feu quand elle fut prise par les Mèdes et les Babyloniens vers 606 : et on trouve de fréquentes allusions à son état de désolation. Sous l'empire romain, on trouve cependant encore une ville de Ninive dans le district de l'Adiabène, mais c'était probablement une ville plus récente bâtie sur l'emplacement ou près des ruines de l'ancienne Ninive. De toutes les grandes cités du monde, nulle n'était regardée comme plus complétement perdue que la capitale de la plus ancienne des grandes monarchies : la tradition indiquait quelques monticules informes en face de Mossoul, sur le Tigre supérieur, comme tout ce qui restait de Ninive; mais dans ces dernières années on a trouvé que ces monticules informes renfermaient les ruines de grands palais. Les fouilles dirigées par Layard et Botta ont laissé voir les restes sculptés d'immenses palais non-seulement sur l'emplacement traditionnel de Ninive, à Kouyunjik et à Nebbi-Younis en face de Mossoul, et à Khorsabad à environ dix milles au N.-N.-E., mais encore dans un monticule à dix-huit milles plus bas sur le fleuve, sur la langue de terre entre le Tigre et le Grand Zab, qui porte encore le nom de Nimroud : on n'est pas encore fixé sur la question de savoir à laquelle de ces ruines correspondait l'antique Ninive, ou si cette vaste cité a pu s'étendre tout le long du Tigre, de Kouyunjik à Nimroud, et au N.-E. du fleuve jusqu'à Khorsabad. Quelques beaux fragments de sculpture obtenus par Layard à Nimroud sont maintenant au *British Museum*..

Nĭŏbē (**-es**) ou **Nioba** (**-æ**), fille de Tantale, et femme d'Amphion, roi



Groupe de Niobé.
(Zannoni, Gal. di Firenze, série 4, vol. 1.)



Niobé et ses enfants.
Visconti, Mus. Pio Clem. vol. 4, tav. 17

de Thèbes. Fière du nombre de ses enfants, elle se crut supérieure à Léto (Latone), qui n'en avait que deux. Apollon et Artémis (Diane), indignés d'une telle présomption, lui tuèrent tous ses enfants à coups de flèches. Niobé elle-même fut métamorphosée par Zeus (Jupiter), sur le mont Sipyle en Lydie, en une pierre qui pendant l'été versait toujours des larmes : le nombre de ses enfants diffère dans les auteurs, mais le nombre ordinaire était sept fils et sept filles. L'histoire de Niobé et de ses enfants était un sujet aimé des artistes anciens. Il y a à Florence un beau groupe formé de Niobé tenant sa plus jeune fille sur ses genoux et de treize statues de ses fils et de ses filles.

Nīphātes (-æ), chaîne de montagnes d'Arménie, qui se prolonge à l'E. du Taurus.

Nīreus (-ĕos, ĕī ou eī), fils de Charopus et d'Aglaia, et le plus beau des Grecs devant Troie.

Nisæa (v. *Megara*).

Nisæus campus, plaine dans le N. de la grande Médie, près de Rhagæ, célèbre par ses chevaux.

Nĭsĭbis (-is), nommée aussi Antiochia Mygdoniæ, célèbre ville de Mésopotamie, capitale du district de Mygdonie, sur le Mygdonius, dans un pays très-fertile. Elle avait une grande importance comme poste militaire : son nom fut changé en Antiochia, mais elle reprit bientôt son premier nom. Dans les guerres entre les Romains et les Parthes et les Perses, elle fut plusieurs fois prise et reprise, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba entre les mains des Perses sous le règne de Jovien.

Nīsus (-i). 1) Roi de Mégare, père de Scylla. Scylla, ayant aimé Minos, quand celui-ci assiégeait Mégare, arracha le cheveu d'or ou de pourpre, placé au sommet de la tête de son père, et dont sa vie dépendait. Nisus mourut et Minos s'empara de la ville. Mais il eut une telle horreur de la conduite de cette fille dénaturée qu'il la fit attacher à la poupe de son vaisseau et noyer dans le golfe Saronique. Selon d'autres, Minos abandonna Mégare de dégoût; Scylla sauta dans la mer et nagea après son vaisseau; mais son père qui avait été changé en aigle marin (*haliætus*) fondit sur elle, et elle fut métamorphosée soit en poisson, soit en un oiseau nommé Ciris. Scylla, fille de Nisus, est quelquefois confondue par les poëtes avec Scylla, fille de Phorcus, et celle-ci est quelquefois nommée à tort *Niseia virgo* et *Niseis* (v. *Scylla*). On suppose que Nisæa, port de Mégare, a reçu son nom de Nisus, et que le promontoire Scyllæum doit le sien à sa fille. — 2) Fils d'Hyrtacus, et ami d'Euryale. Les deux amis accompagnèrent Énée en Italie et périrent dans une attaque de nuit contre le camp des Rutules.

Nisўrus (-i), petite île de la mer de Carpathos, en face de la Carie; sa nature volcanique donna naissance à la fable sur son origine, d'après laquelle Posidon (Neptune) l'arracha de l'île voisine de Cos pour la lancer sur le géant Polybatès.

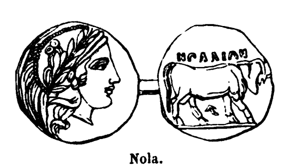
Nitiobrīges (-um), peuple celtique de la Gaule Aquitaine entre la Garonne et la Loire.

Nitŏcris. 1) Reine de Babylone, mentionnée par Hérodote, et que les écrivains modernes supposent femme de Nabuchodonosor. — 2) Reine d'Égypte, choisie pour régner à la place de son frère, que les Égyptiens avaient tué. Après avoir mis à mort les meurtriers, elle se jeta dans une chambre pleine de cendres. On dit qu'elle bâtit la troisième pyramide.

Nitriæ, Nitrāriæ, célèbres lacs de nitre, de la Basse-Égypte, dans une vallée sur la limite S.-O. du Delta.

Nōbĭlĭor (-ōris), nom d'une famille distinguée de la *gens* Fulvia : le membre le plus remarquable de cette famille fut M. Fulvius Nobilior, consul en 189, qui vainquit les Étoliens et prit Ambracie. Il aimait les lettres et les arts, et protégea le poëte Ennius, qui l'accompagna dans sa campagne contre les Étoliens.

Nōla (-æ : *Nola*), une des plus anciennes villes de Campanie, à vingt et un milles romains au S.-E. de Capoue, célèbre par la mort de l'empereur Auguste. C'est dans le voisinage de cette ville qu'on a trouvé dans les temps modernes les plus beaux vases campaniens.


Nola.

Nōmentānus (-i), cité par Horace comme un homme d'une extravagance proverbiale et d'une vie désordonnée.

Nōmentum (-i), ville latine fondée par Albe, et ensuite ville sabine à quatorze milles romains de Rome; ses environs étaient célèbres par leurs vins.

Nŏmĭus (-i), c.-à-d. *le pâtre*, surnom des divinités protectrices des pâturages et des bergers, telles qu'Apollon, Pan, Hermès (Mercure) et Aristée.

Nōnăcris (-is), ville dans le N. de l'Arcadie, entourée de montagnes escarpées où le Styx prenait sa source. C'est de cette ville qu'Évandre est nommé *Nonacrius*, Atalante *Nonacria*, et Callisto *Nonacrina virgo*, dans le sens d'Arcadienne.

Nonius Marcellus (v. *Marcellus*).

Nōra (-ōrum). 1) Ville de Sardaigne sur le golfe Caralitanus. — 2) Forteresse de Cappadoce, sur les frontières de la Lycaonie.

Norba (-æ). 1) Ville du Latium sur le flanc des montagnes des Volsques et près des sources du Nymphæus, appartint d'abord aux Latins, et ensuite à la ligue volsque. En 492 les Romains fondèrent une colonie à Norba. — 2) Surnommée Cæsarea (*Alcantara*), colonie romaine de Lusitanie sur la rive gauche du Tage. Le pont bâti par ordre de Trajan sur le Tage en cet endroit existe encore.

Norbānus (-i), C., un des chefs du parti de Marius dans la guerre contre Sylla, fut consul en 83.

Norbanus Flaccus (v. *Flaccus*).

Nōrēïa (*Neumark*, en Styrie), ancienne capitale des Taurisques ou Noriques dans le Noricum, qui donnèrent leur nom à tout le pays. Elle est célèbre par la défaite de Carbon par les Cimbres (113).

Nōrĭcum (-i), province romaine au S. du Danube, bornée au N. par le Danube, à l'O. par la Rhétie et la Vindélicie, à l'E. par la Pannonie, et au S. par la Pannonie et l'Italie. Elle correspond ainsi à la plus grande partie de la Styrie et de la Carinthie, et à une partie de l'Autriche, de la Bavière et de Salzbourg. Un des rameaux des Alpes, les Alpes Noriques, dans le voisinage de Salzbourg, traversaient la province. On tirait de ces montagnes beaucoup d'excellent fer, et les épées noriques étaient célèbres dans l'antiquité. Les habitants du pays étaient des Celtes divisés en plusieurs tribus, dont la plus importante était celle des Taurisques, nommés aussi Noriques, de leur capitale Noreia. Ils furent soumis par les Romains vers la fin du règne d'Auguste, après la soumission de la Rhétie par Tibère et Drusus, et leur pays forma une province romaine.

Nortia ou **Nurtia** (-æ), divinité étrusque adorée à Volsinies.

Nŏtus (-i), nommé **Auster** (-tri) par les Romains, vent du S. ou plus exactement du S.-O., amenait les brouillards et la pluie.


Le Notus.

Nŏvāria (-æ : *Novare*), ville de la Gaule Transpadane sur une rivière du même nom (*Gogna*) et sur la route de Mediolanum à Vercellæ.

Nŏvēsium (-i : *Neuss*), ville forte des Ubiens sur le Rhin, et sur la route qui conduit de Colonia Agrippina (Cologne) à Castra Vetera (*Xanten*).

Nŏvĭŏdūnum (-i), nom donné à plusieurs villes celtiques situées sur une montagne (Dun). — 1) (Nouan) ville des *Bituriges Cubi* en Aquitaine. — 2) (Nevers) ville des *Ædui* dans la Lyonnaise, au confluent de la Nièvre et de la Loire, nommée ensuite Nevirnum. — 3) Ville des *Suessons* dans la Gaule Belgique, probablement la même qu'*Augusta Suessonum* (Soissons). — 4) (Nion) ville des

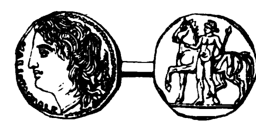
Helvètes, dans la Gaule Belgique sur la rive N. du lac Léman (lac de Genève.)

Nŏvius (-i), Q., célèbre auteur d'atellanes, contemporain du dictateur Sylla.

Nox (-ctis), nommée Nyx par les Grecs, personnification de la Nuit. Elle est représentée comme fille de Chaos, et sœur d'Érébus, par qui elle devint mère d'Æther (Air) et d'Héméra (Jour). Son séjour était dans les ténèbres de l'Hadès.

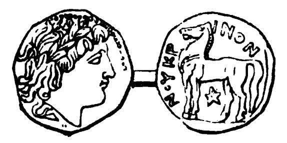
Nūbæ (-ārum), **Nūbæi** (-ōrum), peuple africain au S. de l'Égypte, dans la *Nubie* moderne.

Nūcĕrĭa (-æ). 1) Surnommée Alfaterna (Nocera), ville de Campanie sur le Sarnus (Sarno) et à neuf milles romains



Nucérie en Campanie.

de la côte. — 2) Surnommée Camellaria (Nocera), ville de l'intérieur de l'Ombrie sur la voie Flaminienne. — 3) (Luzzara) petite ville de la Gaule Cispadane sur le Pô, au N.-E. de Brixellum. — 4) Ville d'Apulie, plus correctement nommée Luceria.



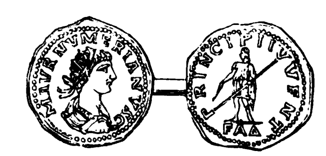
Nucérie dans l'Ombrie.

Nuithŏnes (-um), peuple de Germanie, sur la rive droite de l'Albis (Elbe) dans le Mecklembourg.

Nŭma (-æ) **Pompilius** (-i), second roi de Rome, qui appartient à la légende et non à l'histoire. Il était né à Cures dans le pays des Sabins, et fut élu roi un an après la mort de Romulus, quand le peuple fut fatigué de l'interrègne du sénat. Il était renommé pour sa sagesse et sa piété, et on croyait généralement qu'il devait sa science à Pythagore. Son règne fut long et pacifique, et il consacra tous ses soins à l'établissement de la religion parmi ses grossiers sujets. Il était instruit par la nymphe Égérie, qui le visitait dans un bois près de Rome, et qui l'honora de son amour. Il était révéré par les Romains comme auteur de tout leur culte. Il établit le premier les pontifes, les augures, les flamines, les vierges de Vesta et les Saliens. Il fonda le temple de Janus, qui resta toujours fermé pendant son règne; il mourut après un règne de trente-neuf ou quarante-trois ans.

Nŭmantia (-æ), capitale des *Arevacæ* dans l'Espagne Tarraconaise, et la plus importante ville de toute la Celtibérie, située près des sources du Durius, sur une montagne à pic. Elle fut prise par le second Africain, après un long siége, en 133.

Nŭmĕrĭānus (-i), M. AURELIUS, le plus jeune fils de l'empereur Carus, qu'il accompagna dans son expédition contre les Perses, en 283. Après la mort de son père, qui eut lieu la même année, Numérien fut reconnu empereur avec son frère Carin. Huit mois après il fut assassiné, et les soupçons s'étant portés sur Arrius Asper, préfet des prétoriens, et beau-père de Numérien, Dioclétien le tua (v. *Diocletianus*).



Numérien, emp. rom.

Nŭmīcius ou **Nŭmīcus** (-i : Numico), petite rivière du Latium, qui se jette dans la mer Tyrrhénienne, près d'Ardée, et sur les bords de laquelle était le tombeau d'Énée.

Nŭmĭdia (-æ), contrée du N. de l'Afrique, séparée de la Mauritanie à l'O. par la rivière Malva ou Mulacha, et du territoire de Carthage à l'E. (province d'Afrique) par la rivière Tusca. Les habitants étaient d'abord des tribus errantes, nommées pour cela par les Grecs, Nomades (Νομάδες), et ce nom s'est perpétué dans celui du pays. Les deux

grandes tribus étaient les Massyliens et les Massæsyliens, formant deux monarchies qui furent réunies en une seule sous Masinissa en 201 (v. *Masinissa*). A la défaite de Jugurtha, en 106, le pays fut en réalité soumis aux Romains, mais ils permirent à la famille de Masinissa de le gouverner avec le titre de rôi, jusqu'en 46. Alors Juba, qui avait embrassé le parti de Pompée dans la guerre civile, fut défait et détrôné par Jules César, et la Numidie devint province romaine. Une partie du pays fut ensuite ajoutée à la province de Mauritanie (v. *Mauretania*). La capitale de la Numidie était Cirta.

Numitor (v. *Romulus*).

Nursia (-æ), ville des Sabins, près des sources du Nar, et au milieu des Apennins, ce qui la fait nommer par Virgile *frigida Nursia*. Ce fut la patrie de Sertorius et de la mère de Vespasien.

Nycteis (v. *Nycteus*).

Nycteus (-ĕos, ĕī ou eī), fils d'Hyrieus et de Clonia et père d'Antiope, nommée de là **Nyctēis** (-ĭdis). Antiope fut enlevée par Épopeus, roi de Sicyone; alors Nycteus, qui gouvernait Thèbes, comme gardien de Labdacus, envahit Sicyone avec une armée thébaine. Nycteus fut défait et mourut de ses blessures, laissant son frère Lycus gardien de Labdacus (v. *Lycus*).

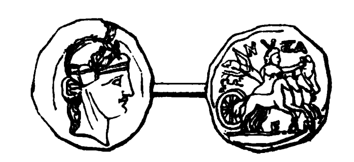
Nyctўmĕne (-es), fille d'Épopeus, roi de Lesbos. Ayant été déshonorée par son père, elle se cacha dans les forêts, où elle fut métamorphosée par Athéna (Minerve) en chouette.

Nymphæ (-ārum), divinités féminines d'un rang inférieur, dont les Grecs peuplaient toutes les parties de la nature, la mer, les rivières, les grottes, les arbres et les montagnes. Ces nymphes étaient divisées en différentes classes, suivant les différentes parties de la nature qu'elles représentaient. 1° *Nymphes de la mer,* composées des *Océănĭdes,* ou nymphes de l'Océan, filles d'Oceanus, et des *Nērēĭdes,* nymphes de la Méditerranée, filles de Nérée. 2° *Nāĭădes* ou *Nāĭdes,* nymphes de l'eau douce, fleuves, lacs, ruisseaux, sources. Beaucoup de nymphes présidaient à des sources, dont l'eau, croyait-on, inspirait ceux qui la buvaient. On croyait les nymphes douées d'une puissance prophétique et capables d'inspirer les hommes : de là les noms de *lymphati, lymphatici.* 3° *Orēădes,* nymphes des montagnes et des grottes, désignées aussi par des noms dérivés des montagnes qu'elles habitaient. 4° *Năpææ,* nymphes des vallées. 5° *Dryădes* et *Hămădryădes* (de δρῦς) nymphes des arbres, qu'on croyait mourir avec les arbres qui leur avaient servi de demeure depuis leur naissance. Il y avait aussi une autre classe de nymphes qui se rattachaient à certaines races ou à certaines localités dont elles tiraient leurs noms, *Nysiades, Dodonides, Lemniæ,* etc... Les sacrifices offerts aux nymphes consistaient en chèvres, agneaux, lait et huile, mais jamais en vin. Elles sont représentées dans les œuvres d'art comme de belles jeunes filles, nues ou à demi vêtues.

Nymphæum (-i), montagne et peut-être village sur la rivière Aous, près d'Apollonie en Illyrie.

Nymphæus (-i). 1) Petite rivière du Latium, qui se jette dans la mer au-dessus d'Astura, et contribue à former les marais Pontins. — 2) Petite rivière d'Arménie, affluent du haut Tigre.

Nysa ou **Nyssa** (-æ), lieu légendaire où fut nourri Dionysus (Bacchus), qui est nommé de là Nysæus, Nysius, Nyseius, Nyseus, Nysigena, etc... Ce nom fut aussi appliqué à plusieurs lieux



Nysa en Carie.

consacrés à Bacchus. 1) Dans l'Inde, à l'extrémité N.-O. du Punjab, près du confluent du Cophen et du Choaspes. — 2) Ville de Carie sur le flanc S. du mont Messogis. — 3) Ville de Cappadoce, près de l'Halys, diocèse de Saint-Grégoire de Nyssa.

Nȳsēĭdes ou **Nȳsĭădes** (-um), nymphes de Nysa, qui, disait-on, avaient élevé Bacchus et dont les noms étaient :

Cisséis, Nysa, Érato, Ériphia, Bromia et Polyhymno.

O.

Ŏărus (-i), rivière de Sarmatie qui prend sa source dans le pays des Thyssagètes, et se jette dans le Palus Mæotide.

Oasis (-is), forme grecque d'un mot égyptien qui désignait *une île dans la mer de sable* du grand désert de Libye. Ces oasis sont mises à l'abri des sables fins par des éminences escarpées faites de pierre calcaire qui les entourent et arrosées par des sources qui les rendent fertiles et habitables. Ce nom s'appliquait surtout à deux de ces îles dans l'O. de l'Égypte et dont les Égyptiens avaient pris possession à une époque reculée : 1) Oasis major, ou Grande Oasis, située à sept journées de marche à l'O. d'Abydos, appartenait à la Haute-Égypte. Cette oasis renferme des ruines considérables de l'ancienne période égyptienne et romaine. — 2) Oasis Minor, petite oasis, à une bonne journée de marche de l'extrémité S.-O. du lac Mœris, appartenait à l'Heptanomide, ou moyenne Égypte. — 3) Une oasis plus célèbre que les précédentes était celle d'Ammon, Hammon, Ammonium, Hammonis oraculum, et était le siége du culte et de l'oracle du dieu Ammon. On l'appelle maintenant *Sirrah*. La distance du Caire est de douze journées, et celle de la côte N. est d'environ cent soixante milles. Les Ammoniens ne paraissent pas avoir été soumis à l'ancienne monarchie égyptienne. Cambyse, après la conquête de l'Égypte en 525, envoya contre eux une armée, qui fut ensevelie sous les sables du désert. En 331 Alexandre le Grand visita l'oracle, qui le salua du nom de Zeus Ammon.

Oaxes (voy. *Oaxus*).

Ŏaxus (-i), nommée **Axus** (-i) par Hérodote, ville de l'intérieur de la Crète sur la rivière Oaxes.

Obsĕquens (-entis) **Julius** (-i), auteur d'un ouvrage intitulé *de Prodigiis* ou *Prodigiorum Libellus*, dont une partie a été conservée. On ne sait rien de l'auteur.

Ŏbulco (*Porcuna*), surnommée *Pontificense*, municipe romain dans l'*Hispania Bætica*, à 300 stades de *Corduba* (*Cordoue*).



Obulco en Espagne.

Ŏcălĕa (-æ), ancienne ville de Béotie, située sur une rivière du même nom qui se jette dans le lac Copaïs.

Oceanides (voy. *Nymphæ*).

Ŏcĕănus (-i), dieu des eaux que l'on croyait entourer toute la terre, est appelé fils du Ciel et de la Terre, mari de Téthys, et père de tous les dieux des fleuves et des nymphes des eaux de toute la terre. Les premiers Grecs, regardaient la Terre comme un cercle plat, entouré d'un fleuve dont les eaux coulaient sans cesse autour d'elle, et ce fleuve était l'Océan : on supposait que c'était du sein de l'Océan que se levaient le soleil et les astres, et qu'ils se couchaient dans l'Océan. Sur ses bords était le séjour des morts. Quand les connaissances géographiques firent des progrès, ce nom fut appliqué aux grandes eaux *extérieures* de la terre, par opposition aux mers *intérieures*, et surtout à l'*Atlantique* ou mer au-delà des colonnes d'Hercule, pour la distinguer de la *Méditerranée* ou mer en-deçà de cette limite, et ainsi l'Atlantique est souvent nommée seulement Océan. L'épithète d'Atlantique (*Atlanticum mare*) lui était donnée à cause de la position mythique d'Atlas sur ses rivages.

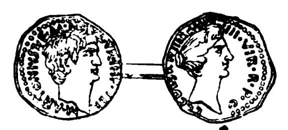
Ŏcĕlum (-i), ville des Alpes Cottiennes, était la dernière ville de la Gaule Cisalpine, avant d'entrer sur le territoire du roi Cottius.

Ŏchus (-i). 1) Surnom d'Artaxerxès III, roi de Perse (voy. *Artaxerxes* III). — 2) Grand fleuve de l'Asie centrale, que quelques-uns supposent être le même que l'Oxus.

Ocricŭlum (-i : *Otricoli*), ville de

l'Ombrie, sur le Tibre, près du confluent de ce fleuve et du Nar.

Octăvia (**-æ**). 1) Sœur de l'empereur Auguste, épousa d'abord C. Marcellus, consul en 50, et, après sa mort, Antoine le triumvir, qui l'abandonna bientôt pour Cléopâtre. Elle mourut en 11 av. J.-C. Elle eut cinq enfants, trois de Marcellus, un fils et deux filles, et deux filles d'Antoine; son fils, M. Marcellus, fut adopté par Auguste et devait être son successeur; mais il mourut en 23 (voy. *Marcellus* n° 5). Les descendants de ses deux filles gouvernèrent successivement l'empire romain (voy. *Antonia*).



Octavie, sœur d'Auguste et femme de M. Antoine. Le revers porte la tête de son mari.

— 2) Fille de l'empereur Claude et de Messaline, et femme de Néron qui divorça avec elle pour épouser sa maîtresse Poppée; elle fut peu après mise à mort par ordre de Néron, en 62.



Octavie, femme de Néron. La tête de son mari est sur le revers.

Octăvius, nom d'une *gens* romaine, à laquelle appartenait l'empereur Auguste, dont le nom originaire était C. Octavius. Aussi, lorsqu'il fut adopté par son grand oncle, C. Julius César, il porta le surnom d'*Octavianus* (v. *Augustus*).

Octŏdūrus (**-i** : *Martigny*), ville des *Veragri* dans le pays des Helvètes.

Octŏgēsa (**-æ**), ville des Ilergètes dans l'Espagne Tarraconaise, près de l'Èbre, probablement au S. du Sicoris.

Ocypete (v. *Harpyiæ*).

Ŏcўrhŏē (**-es**), fille du centaure Chiron.

Odenăthus, gouverneur de Palmyre, qui arrêta les progrès des Perses après la défaite et la prise de Valérien en 260. En retour de ces services, Gallien donna à Odenath le titre d'Auguste. Il fut tué peu après, et sa femme Zénobie lui succéda (266).

Ŏdessus (**-i** : *Varna*), ville grecque de Thrace, dans la Mœsie inférieure, sur le Pont-Euxin, fondée par les Milésiens, faisait un commerce étendu.



Odessus.

Odoăcer (**-cri**), roi des Hérules, et chef des barbares qui renversèrent l'empire d'Occident en 476. Il prit le titre de roi d'Italie, et régna jusqu'à ce qu'il fut renversé par Théodoric, roi des Goths, en 493.

Odrўsæ (**-ārum**), peuple le plus puissant de Thrace, habitant la plaine de l'Èbre, dont le roi Sitalcès, à l'époque de la guerre du Péloponnèse, dominait sur presque toute la Thrace. Les poëtes se servent souvent de l'adjectif *Odrysius* dans le sens général de Thrace.

Odysseus (voy. *Ulysses*).

Œăgrus ou **Œager** (**-gri**), roi de Thrace et père d'Orphée et de Linus; *OEagrius* dans les poëtes est synonyme de Thrace.

Œbălus (**-i**). 1) Roi de Sparte et père de Tyndare; les noms patronymiques *OEbalides*, *OEbalis*, et l'adjectif *OEbalius*, s'appliquent non-seulement à ses descendants, mais aux Spartiates en général. Ainsi, Tarente est nommée *OEbalia arx*, parce qu'elle fut fondée par les Lacédémoniens; et, comme les Sabins étaient, suivant une tradition, une colonie lacédémonienne, on trouve le roi sabin Titus Tatius nommé *OEbalius Ti-*

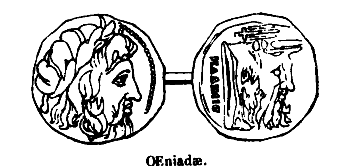
tus, et les femmes sabines *OEbalides matres*. — 2) Fils de Télon et d'une nymphe du fl. Sebethus, près de Naples, gouvernait la Campanie.

Œchălĭa (-æ). 1) Ville de Thessalie, sur le Pénée, près de Tricca. — 2) Ville de Messénie, sur la frontière de l'Arcadie. — 3) Ville d'Eubée dans le district d'Érétrie. Les anciens étaient divisés d'opinion sur la question de savoir laquelle de ces villes était la résidence d'Eurytus qu'Hercule défit et tua. La légende primitive appartenait probablement à l'Œchalie thessalienne et fut de là transférée à d'autres villes.

Œdĭpus (-i ou ŏdis), fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste, sœur de Créon. Son père ayant appris d'un oracle qu'il devait périr de la main de son propre fils, exposa Œdipe sur le mont Cithéron, aussitôt après sa naissance, avec les pieds percés et liés ensemble. L'enfant fut trouvé par un berger du roi de Corinthe Polybus, et ses pieds enflés lui firent donner le nom d'Œdipe. Il fut porté au palais, et le roi l'éleva comme son propre fils; mais quand Œdipe eut grandi, l'oracle de Delphes, qu'il était allé consulter, lui dit qu'il était destiné à tuer son père et à épouser sa mère. Croyant que Polybus était son père, il résolut de ne pas retourner à Corinthe. Sur la route entre Delphes et Daulis, il rencontra Laïus, qu'il tua sans savoir que c'était son père. En même temps le célèbre Sphinx avait paru dans le voisinage de Thèbes; assis sur un rocher, il posait une question à chaque Thébain qui passait, et quiconque ne pouvait la résoudre était tué par le monstre. Cette calamité engagea les Thébains à déclarer que celui qui délivrerait le pays du Sphinx obtiendrait la royauté et épouserait Jocaste. La question du Sphinx était celle-ci: Un être à quatre pieds, à deux pieds et trois pieds et une seule voix; mais le nombre de ses pieds varie, et plus il en a, plus il est faible. Œdipe résolut le problème en disant que c'était l'homme, qui dans son enfance se traîne à quatre pattes, plus tard se tient droit sur deux pieds, et dans sa vieillesse appuie ses membres chancelants sur un bâton. Alors le Sphinx se précipita du haut du rocher. Œdipe devint roi de Thèbes, épousa sa mère et devint père d'Étéocle, de Polynice, d'Antigone et d'Ismène. Par suite de cette alliance incestueuse, le pays des Thébains fut ravagé par la peste. L'oracle, consulté, ordonna de chasser le meurtrier de Laïus; et le devin Tirésias dit à Œdipe qu'il était le coupable. Jocaste se pendit, et Œdipe s'arracha les yeux et partit de Thèbes, accompagné de sa fille Antigone. Il trouva enfin un asile en Attique; et à Colone, près d'Athènes, les Euménides le firent disparaître de la terre. La destinée tragique d'Œdipe et de ses enfants fit le sujet de plusieurs des plus belles tragédies grecques.

Œneus (-ĕos, -ĕī ou -eī), roi de Pleuron et de Calydon en Étolie, et époux d'Althée, père de Tydée, de Méléagre, de Gorgé, de Déjanire, etc. Il fut privé de la royauté par les fils de son frère Agrius. Il fut ensuite vengé par son petit-fils Diomède, qui tua Agrius et ses fils, et mit sur le trône Andræmon, gendre d'Œneus, celui-ci étant trop vieux. Diomède emmena son grand-père avec lui dans le Péloponnèse, mais il y fut tué par deux des fils d'Agrius, qui avaient échappé au massacre de leurs frères. Quant au sanglier qui dévasta le pays de Calydon sous son règne, v. *Méléagre*.

Œnĭădæ (-ārum), ville d'Acarnanie, près de l'embouchure de l'Achéloüs, entourée de marais. La forteresse de Nesus ou Nasus, appartenant au territoire d'Œniadæ, était située dans un petit lac près d'Œniadæ.



Œniadæ.

Œnĭdēs (-æ), nom patronymique d'Œneus, donné à Méléagre, fils d'Œneus, et à Diomède, petit-fils d'Œneus.

Œnoë, Οἰνόη, Strab., petite ville de l'île d'Icarus (*Nikaria*), dans la mer Égée. Elle était située au S. de la pet. v. d'Isti, sur la côte N. de l'île.



Œnoë, en Icarus.

Œnŏmăus (-i), roi de Pise en Élide, fils d'Arès (Mars) et père d'Hippodamie (v. *Pelops*).

Œnōne (-es), fille du dieu fluvial Cebren, et femme de Pâris, avant l'enlèvement d'Hélène (v. *Pâris*).

Œnŏpĭa (-æ), ancien nom d'Égine.

Œnŏphȳta (-ōrum), ville de Béotie sur la rive gauche de l'Asopus, mémorable par la victoire qui y fut gagnée par les Athéniens sur les Béotiens, en 456.

Œnŏpĭōn (-ōnis), fils de Dionysus (Bacchus) et époux de la nymphe Hélicé, et père de Mérope dont le géant Orion fut amoureux (voy. *Orion*).

Œnōtri, **Œnotria** (v. *Italia*).

Œnōtrĭdes, deux petites îles de la mer Tyrrhénienne, en face de la côte de Lucanie, de la ville d'Elea ou Velia et de l'embouchure de l'Hélos.

Œta (-æ) ou **Œte** (-es), montagne du S. de la Thessalie, branche orientale du Pinde, s'étendant le long de la rive S. du Sperchius jusqu'au golfe Maliaque aux Thermopyles, et formant ainsi la barrière septentrionale de la Grèce propre. Sur le passage du mont Œta, voy. *Thermopylæ*. Le mont Œta était célèbre dans la mythologie comme lieu où Hercule se brûla sur un bûcher.

Ŏfella (-æ), homme plein de sens et de droiture, qu'Horace oppose aux Stoïciens de son temps. Ofella était aussi le nom d'une famille de la *gens* Lucretia.

Ōgȳges (-is) ou **Ōgygus** (-i), fils de Boœtus, et premier roi de Thèbes, qui fut nommée de lui Ogygia. On dit qu'un grand déluge eut lieu pendant son règne. Le nom d'Ogygès se rattache aussi à l'histoire de l'Attique, car on mentionne aussi en Attique un déluge d'Ogygès. Les poëtes nomment les Thébains Ogygidæ, et Ogygius est employé dans le sens de Thébain.

Ōĭleus (-ĕos, -ĕī ou -eī), roi des Locriens et père d'Ajax, nommé de là *Ōĭlīdes*, *Oīlĭădes* et *Ajax Oilei*. Il fut un des Argonautes.

Olbia (-æ). 1) *Narbonensis*, v. sur une montagne nommée Olbianus, à l'E. de Telo Martius. — 2) Ville dans le N.-E. de la Sardaigne, avec le seul bon port de la côte; on y débarquait ordinairement en venant de Rome. 3) (v. *Borysthenes*).



Olbia.

Olcădes (-um), peuple de l'Espagne Tarraconaise, près des sources de l'Anas, dans une partie du pays habitée ensuite par les Oretani.

Olcĭnĭum (-i : *Dulcigno*), ville sur la côte d'Illyrie.

Olearus (v. *Oliarus*).

Ōlēn, personnage mythique, représenté comme le plus ancien poëte lyrique grec : on le nomme à la fois Hyperboréen et Lycien, et il s'établit, dit-on, à Délos. Son nom semble seulement signifier *le joueur de flûte*.

Ōlĕnus (-i). 1) Époux de Lethæa, changé avec elle en pierre. — 2) Ville d'Étolie près de Noé-Pleuron, détruite par les Étoliens à une époque reculée. — 3) Ville d'Achaïe, entre Patræ et Dyme; la chèvre Amalthée, qui allaita Jupiter enfant, est nommée *Olena capella* par les poëtes, soit parce qu'on supposait que cette chèvre était née près de la ville d'Olenus, et avait été ensuite transportée en Crète, soit parce que la nymphe Amalthée, à laquelle la chèvre appartenait, était fille d'Olenus.

Ŏlĭărus ou **Olearus** (-i), petite île de la mer Égée, une des Cyclades, à l'O. de Paros.

Ŏlĭsīpo (*Lisbonne*), ville de Lusitanie, près de l'embouchure du Tage.

Ŏlympia (-æ), petite plaine de l'Élide, bornée au S. par l'Alphée, et à l'O.

par le Cladĕus, où l'on célébrait les jeux Olympiques. Dans cette plaine était le bois sacré de Zeus (Jupiter) nommé Altis. L'Altis et son voisinage immédiat étaient ornés de nombreux temples, de statues, de monuments publics, que l'on désignait par le nom général d'Olympie : mais il n'y avait pas de ville de ce nom. Parmi les nombreux temples de l'Altis, le plus célèbre était l'*Olympieum* ou temple de Jupiter Olympien, qui renfermait le chef-d'œuvre de l'art grec, la statue colossale de Jupiter par Phidias. La statue était d'ivoire et d'or, et le dieu était représenté assis sur un trône de bois de cèdre, orné d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses. Les jeux Olympiques étaient célébrés dès les premiers temps de la Grèce; il y avait un intervalle de quatre ans entre la célébration des jeux, et cet intervalle se nommait *Olympiade*. Mais les Olympiades ne furent employées comme ère chronologique qu'après la victoire de Corœbus à la course à pied en 776.

Olympias (**-ădis**), femme de Philippe II, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre le Grand, était fille de Néoptolème, premier roi d'Épire; elle quitta la Macédoine, quand Philippe épousa Cléopâtre, nièce d'Attale, en 337; on crut généralement qu'elle prêta son appui à l'assassinat de Philippe en 336. Dans les temps de troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, elle joua un rôle important. En 317, elle s'empara du pouvoir en Macédoine, et mit à mort Philippe Arrhidée et sa femme Eurydice. Attaquée par Cassandre, elle se réfugia à Pydna, et, quand la place se rendit après un long siége, elle fut mise à mort par Cassandre, en 316.

Ŏlympius, l'*Olympien*, surnom de Zeus (Jupiter), d'Hercule, des Muses (Olympiades), et en général de tous les dieux que l'on croyait habiter l'Olympe, par opposition aux dieux du monde inférieur.

Ŏlympus (**-i**). 1) Chaîne de montagnes qui sépare la Macédoine de la Thessalie, mais plus spécialement la partie orientale de la chaîne qui forme, à son extrémité, le versant N. de la vallée de Tempé. Sa hauteur est d'environ 9700 pieds, et son principal sommet est toujours couvert de neige. Dans la mythologie grecque l'Olympe était la résidence des dieux dont Jupiter était le chef. Les plus anciens poëtes croyaient que les dieux résidaient encore sur la cime de la montagne. La fable des géants escaladant le Ciel doit même être comprise dans un sens littéral; non qu'ils aient mis Pélion et Ossa sur la cime de l'Olympe pour atteindre le Ciel, mais ils entassèrent Pélion sur Ossa, et ces deux montagnes sur le flanc inférieur de l'Olympe, pour escalader le sommet de l'Olympe lui-même, séjour des dieux. Homère représente les dieux comme ayant leurs divers palais sur le sommet de l'Olympe; passant le jour dans le palais de Zeus, autour duquel ils siégent en assemblée solennelle, tandis que les dieux plus jeunes dansent devant eux et que les Muses les charment par leurs chants et le son de la lyre. Ils sont soustraits à la vue des hommes par un rempart de nuages dont les Heures gardent les portes. Dans les poëtes plus récents, le séjour des dieux est transporté du sommet de l'Olympe à la voûte du Ciel. — 2) Chaîne de montagnes escarpées dans le N.-O. de l'Asie Mineure, appelée souvent Olympe de Mysie.

Ŏlynthus (**-i**), ville de la Chalcidique, sur le golfe Toronaïque, la plus importante des villes grecques sur la côte de Macédoine. Elle était à la tête d'une ligue de toutes les villes grecques du voisinage, et défendit son indépendance, sauf un court intervalle où elle fut sujette de Sparte, jusqu'à sa prise et à sa destruction par Philippe (347). Les Olynthiennes de Démosthène furent prononcées par l'orateur pour presser les Athéniens d'envoyer des secours à cette ville attaquée par Philippe.

Ombi (**-ōrum**), la dernière grande ville de la Haute-Égypte avant Syène, sur la rive E. du Nil dans l'Ombitès Nomos, célèbre par le culte du crocodile. La quinzième satire de Juvénal a pour sujet une guerre religieuse entre les habitants d'Ombi et ceux de Tentyra, qui haïssaient les crocodiles.

Omphăle (**-es**), reine de Lydie, fille de Jardanus, et femme de Tmolus, après

la mort duquel elle régna. On a raconté ailleurs l'histoire d'Hercule la servant comme esclave (voy. *Hercule*).



Omphale et Hercule.
Groupe Farnèse, auj. à Naples)

Onchesmus ou **Onchismus** (-i), port d'Épire, en face de Corcyre.

Onchestus (-i). 1) Ancienne ville de Béotie, un peu au S. du lac Copaïs, près d'Haliarte, passait pour avoir été fondée par Onchestus, fils de Posidon (Neptune). — 2) Rivière de Thessalie, passe à Cynoscéphales, et se jette dans le lac Bœbeis.

Ŏnŏmăcrĭtus (-i), Athénien qui vivait vers 520-485 av. J.-C. et fit une collection d'anciens oracles. On découvrit qu'il avait interpolé un oracle de Musée, et il fut banni d'Athènes par Hipparque, fils de Pisistrate.

Ophīōn (-ŏnis). 1) Un des Titans. — 2) Un des compagnons de Cadmus. — 3) Père du Centaure Amycus, nommé de là *Ophionides*.

Ophĭūsa ou **Ophiussa** (-æ), nom donné à plusieurs endroits où abondaient les serpents. C'était un ancien nom de Rhodes et de Chypre, et Ovide dit : *Ophĭusia arva* pour Chypre.

Ŏpĭci (v. *Osci*).

Opīmius (-i), L., consul en 121, prit une grande part au meurtre de C. Gracchus. Convaincu de s'être laissé corrompre par Jugurtha, il fut exilé à Dyrrachium, en Épire, où il mourut dans une extrême pauvreté. L'année de son consulat fut remarquable par la chaleur extraordinaire de l'automne, et le vin de cette année resta longtemps célèbre sous le nom de *vinum Opimianum*.

Opĭtergium (-i : *Oderzo*), colonie romaine de Vénétie, dans le N. de l'Italie, sur la rivière Liquentia.

Oppĭānus (-i), auteur de deux poëmes grecs en vers hexamètres, qui existent encore, l'un sur la pêche, intitulé *Halieutica*, l'autre sur la chasse, intitulé *Cynegetica*. Des critiques modernes ont montré que ces deux poëmes furent écrits par deux auteurs différents portant le même nom. L'auteur des *Halieutica* était né à Anazarba ou à Corycus, en Cilicie, et florissait vers 180 ap. J.-C. L'auteur des *Cynegetica* était d'Apamée ou de Pella, en Syrie, et florissait vers 206 ap. J.-C.

Oppius, nom d'une *gens* romaine. 1). C. Oppius, tribun du peuple en 213, fit une loi pour restreindre les dépenses et le luxe des femmes romaines. — 2) C. Oppius, intime ami de Jules César, dont il administrait les affaires privées, avec Cornelius Balbus.

Ops (**Ŏpis**), femme de Saturne, et déesse romaine de l'abondance et de la fertilité, comme son nom l'indique (*opimus*, *opulentus*, *inops*, *copia*). Elle protégeait particulièrement l'agriculture.

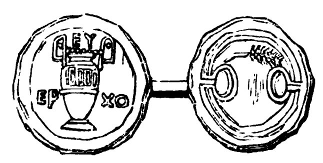
Opūs (-untis), ville de Locride, d'où les Locriens Opuntiens tiraient leur nom. Elle vit naître Patrocle.

Orbĭlĭus Pupillus (-i), grammairien et maître d'école à Rome, nous est connu pour avoir été le maître d'Horace, qui lui donne l'épithète de *plagosus*, à cause des sévères corrections qu'il infligeait à ses élèves. Il était né à Bénévent, et, après avoir été appariteur des magistrats, et soldat dans l'armée, il s'établit à Rome à cinquante ans, sous le consulat de Cicéron, en 63. Il vécut près de cent ans.

Orcădes (-um : îles Orkney et Shetland), groupe de plusieurs petites îles près de la côte N. de la Bretagne, que les Romains connurent pour la première fois quand Agricola fit par mer le tour de la Bretagne.

Orchŏmĕnus (-i). 1) Ancienne ville riche et puissante de Béotie, capitale des

Minyens aux âges anté-historiques de la Grèce, et nommée par Homère Orchomène Minyenne. Elle était située au N.-O. du lac Copaïs, sur le Céphise; soixante ans après la guerre de Troie, elle fut prise par les Béotiens, et fit partie de la ligue béotienne : elle resta indépendante jusqu'en 367 : elle fut alors prise et détruite par les Thébains, et, bien que restaurée plus tard, elle ne recouvra jamais son ancienne prospérité. — 2) Ancienne ville d'Arcadie, au N.-O. de Mantinée.



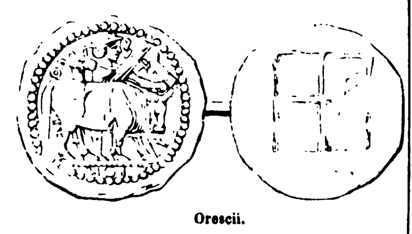
Orchomène en Béotie.

Orcus (voy. *Hades*).

Ordŏvīces (-um), peuple dans l'O. de la Bretagne, en face de l'île de Mona (Anglesey), occupait la partie N. du pays de Galles.

Ŏrēădes (voy. *Nymphæ*).

Orescii ('Ορῤήσκιοι), peuple de Macédoine ou de Thrace, connu seulement par ses monnaies. Celles-ci ont été rapportées par quelques écrivains aux *Orestæ*, mais il est plus probable, comme le suppose Leake, que c'était une des tribus thraces qui exploitaient les mines d'argent du Pangæum; circonstance qui explique le grand nombre de médailles d'argent de grand module appartenant à un peuple obscur dont le nom n'est mentionné dans aucun ancien auteur.



Orescii.

Ŏrestæ (-ārum), peuple du N. de l'Épire, sur les frontières de Macédoine, d'abord indépendant et soumis ensuite aux rois de Macédoine.

Orestes (-**æ** *et* -**is**), fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Après le meurtre de son père par Égisthe et Clytemnestre, Oreste échappa au même sort, grâce à sa sœur Électre qui l'envoya secrètement chez Strophius, roi de Phocide, époux d'Anaxibia, sœur d'Agamemnon. Là, il se lia d'une étroite amitié avec Pylade, fils du roi, et quand il fut grand, il revint secrètement à Argos avec son ami, et vengea la mort de son père en tuant Égisthe et Clytemnestre; après le meurtre de sa mère, il fut pris de folie furieuse, et s'enfuit de pays en pays, poursuivi par les Furies. Enfin, sur l'avis d'Apollon, il se réfugia dans le temple d'Athéna (Minerve) à Athènes, où il fut acquitté par l'Aréopage que la déesse avait chargé de décider de son sort. Suivant une autre histoire, Apollon lui dit qu'il ne pourrait être guéri de sa folie qu'en allant chercher la statue d'Artémis (Diane) dans la Chersonèse Taurique. Il se rendit dans ce pays avec son ami Pylade. A leur arrivée, ils furent saisis par les habitants, pour être sacrifiés à Artémis, suivant la coutume du pays. Mais Iphigénie, prêtresse d'Artémis, était sœur d'Oreste, et, après s'être reconnus, ils s'enfuirent tous trois, emportant la statue de la déesse. De retour dans le Péloponnèse, Oreste prit possession du royaume de son père, à Mycènes, et épousa Hermione, fille de Ménélas, après avoir tué Néoptolème (voy. *Hermione* et *Neoptolemus*).

Orestilla, Aurelia (voy. *Aurelia*).

Orētāni (-**ōrum**), peuple puissant dans le S.-O. de l'Espagne Tarraconaise.

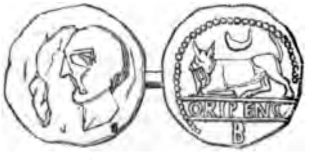
Ŏrēus (-**i**), ville du N. de l'Eubée, nommée primitivement Hestiæa ou Histiæa. S'étant révoltée contre les Athéniens en 445, elle fut prise par Périclès; ses habitants furent chassés et remplacés par 2,000 Athéniens.

Ŏrĭcum ou **Orĭcus** (-**i**), ville grecque importante sur la côte d'Illyrie, près des monts Cérauniens et des frontières de l'Épire.

Ŏrīōn (-**ōnis**), fils d'Hyrieus, d'Hyria en Béotie, géant et beau chasseur.

Étant venu à Chios, il devint amoureux de Mérope, fille d'Œnopion ; la manière dont il la traita exaspéra tellement son père qu'avec l'aide de Dionysus (Bacchus) il priva le géant de la vue. Informé par un oracle qu'il la recouvrerait, s'il exposait ses prunelles aux rayons du soleil levant, Orion gagna l'île de Lemnos, où Héphæstus (Vulcain) lui donna pour guide Cédalion, qui le conduisit vers l'Orient. Après avoir recouvré la vue, il vécut comme chasseur auprès d'Artémis (Diane). La cause de sa mort est racontée de diverses manières. Suivant les uns, Orion fut enlevé par Éos (l'Aurore) qui l'aimait; mais comme cela déplut aux dieux, Artémis le tua d'une flèche dans Ortygie. Suivant d'autres il fut aimé d'Artémis (Diane), et Apollon, indigné de l'affection de sa sœur pour lui, la défia d'atteindre avec une flèche un point éloigné qu'il lui montrait dans la mer. Elle visa, la flèche atteignit le but, mais c'était la tête d'Orion, qui nageait dans la mer. Un troisième récit, que suit Horace, dit qu'il voulut faire violence à Artémis, et que la déesse le tua d'une de ses flèches. Un quatrième récit dit qu'il fut mordu mortellement par un scorpion, et qu'Esculape fut tué par Jupiter d'un éclat de la foudre, quand il essaya de rendre le géant à la vie. Après sa mort, Orion fut placé parmi les astres, où il a l'apparence d'un géant, avec une épée, une peau de lion et une massue. La constellation d'Orion se couchait au commencement de novembre, temps où les orages et les pluies étaient fréquents. De là les surnoms de *imbrifer*, *nimbosus* ou *aquosus*.

Orippo, v, de l'*Hispania Bætica*, sur la route entre *Gades* (*Cadix*) et *Hispalis*.



Orippo en Espagne.

Ōrīthyīa (-æ), fille d'Érechthée, roi d'Athènes, et de Praxithée, qui fut enlevée par Borée, et emmenée en Thrace où elle devint mère de Cléopâtre, de Chioné, de Zétès et de Calaïs.

Orměnus (-i), fils de Cercaphus et père d'Amyntor. De là Amyntor est nommé *Ormenides*, et Astydamia, sa petite-fille, *Ormenis*.

Ornēæ (-ārum), ancienne ville d'Argolide, près du territoire de Phlionte, soumise par les Argiens dans la guerre du Péloponnèse, 415 av. J.-C.

Ŏrōdes (-æ), nom de deux rois de Parthie (voy. *Arsaces* XIV et XVII).

Ŏrōntes (-is ou-æ), la plus grande rivière de Syrie, naît dans l'Anti-Liban, passe près d'Antioche et se jette dans la mer au pied du mont Pieria.

Orōpus (-i), ville sur la frontière E. de la Béotie et de l'Attique, fut longtemps une cause de querelle entre les Béotiens et les Athéniens. Elle resta enfin au pouvoir de ces derniers.

Orpheus (gén.-ĕos ou-eī), dat.-ĕī, ou-eo, acc.-ea ou-eum, voc. -eu, abl. eo), personnage mythique, regardé par les Grecs comme le plus célèbre des poëtes qui vivaient avant le temps d'Homère. Voici l'histoire d'Orphée, telle qu'on la racontait. Orphée, fils d'Œagrus et de Calliope, vivait en Thrace au temps des Argonautes, qu'il accompagna dans leur expédition; Apollon lui donna une lyre, dont les Muses lui enseignèrent l'usage, et il enchanta par sa musique, non-seulement les bêtes féroces, mais les arbres et les rochers de l'Olympe, au point de les entraîner après lui. Au retour de l'expédition des Argonautes, il s'établit en Thrace, où il épousa la nymphe Eurydice; sa femme étant morte de la morsure d'un serpent, il la suivit dans l'Hadès. Là, les charmes de sa lyre suspendirent les souffrances des coupables, et il arracha sa femme à la plus inexorable de toutes les divinités. Mais sa prière n'avait été exaucée qu'à la condition qu'il ne regarderait pas derrière lui pour voir l'épouse qui lui était rendue, jusqu'à ce qu'il fut arrivé au monde supérieur. Au moment où ils allaient franchir la limite fatale, l'inquiétude de l'amour accabla le poëte; il tourna la tête pour voir si Eurydice le suivait, et il la vit entraînée dans les régions infernales.

Dans sa douleur de la perte d'Eurydice, il traita avec mépris les femmes thraces, qui, pour se venger, le mirent en pièces au moment des Bacchanales; après sa mort, les Muses réunirent ses restes, et les enterrèrent à Libethra, près de l'Olympe; sa tête, jetée dans l'Hèbre, roula dans ses flots jusqu'à la mer, et fut portée jusqu'à Lesbos. On disait aussi que sa lyre avait été transportée à Lesbos : mais ces deux traditions ne sont que des embellissements poétiques d'un fait historique. La poésie lyrique ne fut nulle part plus cultivée qu'à Lesbos. Les astronomes enseignaient que la lyre d'Orphée avait été placée par Jupiter parmi les astres, à la demande d'Apollon et des Muses. Beaucoup de poëmes attribués à Orphée étaient répandus à l'époque florissante de la littérature grecque; mais les poëmes qui existent encore sous le nom d'Orphée ont été fabriqués par les grammairiens chrétiens et les philosophes de l'école d'Alexandrie; bien que parmi les fragments, qui forment une partie de la collection, il y ait quelques restes purs de la poésie orphique, connus des anciens écrivains grecs.



Orphée
(tiré d'une mosaïque).

Orthăgŏria (Ὀρθαγορία), v, de Macédoine, dont on a des médailles.



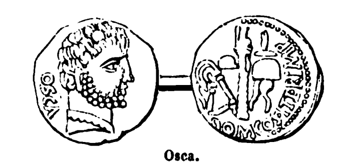
Orthagoria.

Pline (4, 11, 18) dit que *Orthagurea* était l'ancien nom de *Maronea;* mais nous apprenons par un ancien géographe (Hudson, *Geogr. min.* vol. 4, p. 42) que *Orthagoria* était l'ancien nom de Stagire (Eckhel, vol. 2, p. 73).

Orthia (-æ), surnom d'Artémis, à Sparte, à l'autel de laquelle les jeunes Spartiates subissaient la flagellation, nommée *Diamastigosis*.

Orthrus (-i), chien à deux têtes, de Géryon.

Ortўgĭa (-æ) et **Ortўgĭe** (-es). 1) Ancien nom de Délos. Comme Artémis (Diane) et Apollon étaient nés à Délos, les poëtes nomment parfois la déesse *Ortygia*, et donnent le nom d'*Ortygiæ boves* aux bœufs d'Apollon. — 2) Ile près de Syracuse (voy. *Syracusæ*). — 3) Bois près d'Éphèse, où les Éphésiens prétendaient qu'Apollon et Artémis étaient nés. Le Caystre, qui passait près d'Éphèse, est nommé *Ortygius Cayster*.



Osca.

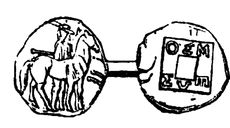
Osca (-æ : *Huesca* en Aragon), importante ville des Ilergètes, et colonie romaine de l'Espagne Tarraconaise, sur la route de Tarracone à Ilerda, avec des mines d'argent.

Osci ou **Ŏpĭci** (-ōrum), une des plus anciennes tribus d'Italie, habitant le centre de la Péninsule, surtout la Campanie et le Samnium. Ils furent soumis par les Sabins et les Tyrrhéniens et disparurent de l'histoire à une époque comparativement reculée. Beaucoup d'écrivains les confondent avec les Ausones ou Aurunces. La langue osque se rattachait aux autres anciens dialectes italiens dont fut formée la langue latine, et elle continua à être parlée par les peuples de Campanie longtemps après que les Osques eurent disparu comme peuple distinct. La connaissance de cette langue se conserva à Rome par les *fabulæ Atellanæ*, espèce de farces ou de comédies écrites en osque.

Ŏsīris (-**is** et -**ĭdis**), grande divinité égyptienne, époux d'Isis, fut, dit-on, primitivement roi d'Égypte, et arracha ses sujets à la vie barbare en leur enseignant l'agriculture, et en leur donnant de sages lois. Il parcourut ensuite des contrées étrangères, répandant, partout où il allait, les bienfaits de la civilisation. A son retour en Égypte, il fut assassiné par son père Typhon, qui mit son corps en pièces, et le jeta dans le Nil. Après une longue recherche, Isis découvrit les restes mutilés de son mari, et avec l'aide de son fils Horus défit Typhon, et recouvra la souveraineté que Typhon avait usurpée (voy. *Isis*).

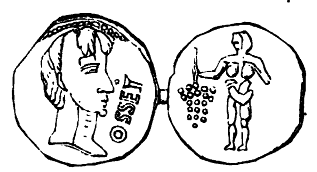
Osrŏēne (-**es**), district dans le N. de la Mésopotamie, séparé par le Chaboras de la Mygdonie à l'E. et du reste de la Mésopotamie au S. La capitale était Édesse.

Ossa (-**æ**), célèbre montagne du N. de la Thessalie, se rattachait au Pélion au S.-E. et était séparée de l'Olympe au N.-O. par la vallée de Tempé. Elle est mentionnée dans la légende de la guerre des Géants (voy. *Olympus*).



Ossa.

Osset, avec le surnom de *Constantia Julia*, v. de l'Espagne Bétique, sur la rive droite du *Bætis*, vis-à-vis d'*Hispalis*.



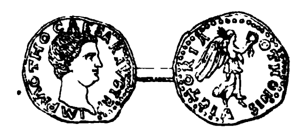
Osset en Espagne.

Ostia (-**æ** : *Ostie*), ville à l'embouchure du Tibre, port de Rome, dont elle est éloignée de seize milles par terre; elle est située sur la rive gauche du fleuve. Elle fut fondée par Ancus Martius, quatrième roi de Rome, fut colonie romaine, et devint importante et florissante. L'empereur Claude construisit un port nouveau et meilleur, sur la rive droite du Tibre; il fut agrandi et amélioré par Trajan. Ce nouveau port était appelé simplement *portus Romanus* ou *portus Augusti*, et une ville florissante, nommée aussi *Portus*, s'étendait alentour. L'ancienne ville d'Ostie, dont le port avait été déjà en partie comblé par le sable, et était devenu sans importance, n'existait plus que par ses *salines* qui avaient été établies par Ancus Martius.

Ostorius Scapula (voy. *Scapula*).

Ŏtho (-**ōnis**) **L. Roscius** (-**i**). Tribun du peuple en 67 av. J.-C., porta une loi qui donnait aux chevaliers une place particulière dans les spectacles publics, composée de quatorze gradins (*in quattuordecim gradibus sive ordinibus*), immédiatement après les sénateurs qui étaient assis à l'orchestre. Cette loi fut très-impopulaire, et pendant le consulat de Cicéron (63) il y eut une telle rixe causée par cette mesure, qu'il fallut toute l'éloquence du consul pour apaiser l'agitation.

Otho (-**ōnis**) M. Salvius, empereur romain, du 15 janvier au 16 avril 69, né en 32. Il fut un des compagnons de débauches de Néron; mais quand l'empereur lui prit sa femme, la belle mais dissolue Poppæa Sabina, Othon fut envoyé comme gouverneur dans la Lusitanie, qu'il administra pendant les dix dernières années de la vie de Néron. Othon s'attacha à Galba, quand il se révolta contre Néron, dans l'espoir d'être adopté par lui, et de succéder à l'empire. Mais quand Galba eut adopté L. Pison, le 10 janvier 69, Othon forma une conspiration contre Galba, et fut proclamé à Rome par les soldats, qui mirent Galba à mort. En même temps Vitellius avait été proclamé empereur à Cologne par les



Othon, emp. rom., apr. J.-C. 69.

troupes de Germanie le 3 janvier. A cette nouvelle, Othon s'avança vers le N. de l'Italie pour s'opposer aux généraux de Vitellius; son armée éprouva une défaite décisive près de Bedriacum, et il se tua de sa main à Brixellum, à trente-sept ans.

Ŏthrўădes (-æ). 1) Nom patronymique donné à Panthoüs ou Panthus, prêtre troyen d'Apollon, comme fils d'Othrys. — 2) Survivant des trois cents Spartiates qui combattirent contre trois cents Argiens pour la possession de Thyrea. Honteux de retourner à Sparte seul de ses compagnons, il se tua sur le champ de bataille.

Ŏthrys (-ўos), chaîne de montagnes escarpées dans le S. de la Thessalie, s'étendant du mont Tymphrestus, partie la plus méridionale du Pinde, jusqu'à la côte E. Elle fermait la grande plaine de Thessalie au S.

Ōtus (-i), et son frère **Ĕphĭaltes,** plus connus sous le nom d'*Aloidæ* (voy. *Aloeus*).

Ŏvĭdĭus Nāso (-ōnis), P., poëte romain, né à Sulmone, dans le pays des Péligniens, le 20 mars 43 av. J.-C. Il descendait d'une ancienne famille équestre. On le destina au barreau, et il étudia la rhétorique sous Arellius Fuscus et Porcius Latro. Son éducation fut complétée à Athènes, et il voyagea ensuite avec le poëte Macer en Asie et en Sicile. Son amour pour la poésie lui fit abandonner l'étude du droit; mais il fit partie des centumvirs, qui jugeaient les affaires de testaments, et même des causes criminelles. Il se maria deux fois dans sa jeunesse, sur le désir de ses parents, mais il divorça successivement avec ses deux femmes, et mena une vie licencieuse. Il épousa une troisième femme, qu'il semble avoir sincèrement aimée, et dont il eut une fille, Périlla. Après avoir vécu longtemps à Rome, et avoir joui de la faveur d'Auguste, il fut tout à coup banni par l'empereur à Tomi, ville sur l'Euxin, près des bouches du Danube. Le prétexte de son exil fut son poëme licencieux de l'Art d'aimer (*Ars amatoria*), qui avait été publié près de dix ans auparavant : mais la cause réelle de son exil est inconnue. On a supposé qu'il s'était rendu coupable d'une intrigue avec la seconde Julie, petite-fille d'Auguste, qui fut bannie la même année qu'Ovide. Ovide fait un tableau touchant des souffrances qu'il eut à endurer dans son exil. Il chercha quelque soulagement dans la poésie. Non-seulement il écrivit alors plusieurs poëmes latins, mais il apprit la langue des Gètes, dans laquelle il écrivit des poëmes en l'honneur d'Auguste. Il mourut à Tomi dans la soixantième année de son âge en 18 ap. J.-C. Outre ses poëmes érotiques, les plus importants de ses ouvrages conservés sont : les *Métamorphoses*, depuis la création du monde jusqu'à Jules César, qui fut changé en astre; *les Fastes*, sorte de calendrier poétique des Romains; les *Tristes* et les Épîtres *ex Ponto*, élégies écrites pendant son exil.

Oxus (-i : *Jihoun* ou *Amou*), grand fleuve de l'Asie centrale, sert de limite entre la Sogdiane, au N., et la Bactriane et la Margiane au S., et se jette dans la mer Caspienne. Le *Jihoun* se jette maintenant dans la pointe S.-O. de la mer d'Aral; mais il y a encore des vestiges d'un canal allant dans la direction S.-O. de la mer d'Aral à la mer Caspienne, par lequel les eaux de l'Oxus s'écoulaient dans la mer Caspienne. L'Oxus occupe une place importante dans l'histoire : il a été presque à toutes les époques l'extrême limite entre les grandes monarchies du S.-O. de l'Asie et les hordes errantes des steppes centrales. Hérodote ne mentionne pas l'Oxus sous ce nom, mais on suppose que c'est le fleuve qu'il nomme Araxes.

P.

Păchўnus ou **Pachynum** (-i), promontoire à l'extrémité S.-E. de la Sicile.

Păcŏrus (-i) 1). Fils d'Orode I, roi des Parthes (voy. *Arsaces* XIV). — 2) Roi des Parthes (voy. *Arsaces* XXIV).

Pactōlus (-i), rivière petite mais célèbre, en Lydie, naît au mont Tmolus, passe près de Sardes, et se jette dans l'Hermus. Les sables d'or du Pactole ont passé en proverbe, et étaient une des sources de richesse de l'ancienne Lydie.

Pactyē (**-es**), ville de la Chersonèse de Thrace, sur la Propontide, où Alcibiade se retira quand il fut banni par les Athéniens en 407.

Păcŭvius (**-i**), M., le plus grand des poëtes tragiques romains, né vers 220 av. J.-C. à Brindes; il était fils de la sœur d'Ennius. Après avoir vécu longtemps à Rome, où il acquit une grande réputation comme peintre et comme poëte, il retourna à Brindes, où il mourut à quatre-vingt-dix ans, en 130 av. J.-C. Ses tragédies étaient empruntées aux grands poëtes grecs : mais il ne se borna pas, comme ses prédécesseurs, à une simple traduction; il mit en œuvre ses matériaux avec plus de liberté et d'indépendance de jugement.

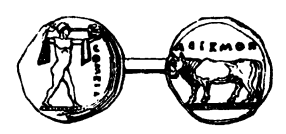
Pădus (**-i** : Pô), principal fleuve d'Italie, identifié par les poëtes romains avec le fabuleux Éridan, d'où on tirait l'ambre. Cette opinion semble avoir pris naissance de cette circonstance que les vaisseaux phéniciens recevaient aux bouches du Padus l'ambre qui avait été transporté par terre des côtes de la Baltique jusqu'à celles de l'Adriatique. Le Padus naît au mont Vesula (mont Viso) dans les Alpes, et coule à l'E. dans la grande plaine de la Gaule Cisalpine, qu'il sépare en deux parties, la Gaule Cispadane et la Gaule Transpadane. Il reçoit de nombreux affluents qui arrosent cette vaste plaine et descendent des Alpes au N. et des Apennins au S. Ces affluents, grossis en été par la fonte des neiges des montagnes, amènent souvent au Padus un volume d'eau qui le fait déborder. Le cours entier du fleuve, avec ses détours, est d'environ quatre cent cinquante milles. A environ vingt milles de la mer, le fleuve se partage en deux branches et se jette dans l'Adriatique par plusieurs bouches entre Ravenne et Altinum.

Pæān (**-ānis**), c.-à-d. « le guérisseur », était d'abord le nom du médecin des dieux de l'Olympe. Ensuite ce nom fut employé pour désigner le dieu qui écarte les maux et les calamités, et fut ainsi appliqué à Apollon. D'Apollon, le nom passa au chant qui lui était consacré, et au chant belliqueux que l'on chantait avant ou pendant la bataille.

Pæŏnes (**-um**), puissant peuple thrace, qui dans les temps historiques habitait tout le N. de la Macédoine, depuis les frontières de l'Illyrie jusqu'à une petite distance à l'E. du Strymon. Le pays était nommé Pæonia.

Pæstanus sinus (voy. *Pæstum*).

Pæstum (**-i**), nommée **Posidonia** (**-æ**) par les Grecs, était une ville de Lucanie, à quatre ou cinq milles au S. du Silarus, et près du golfe qui tirait son nom de la ville (Pæstanus sinus, golfe de Salerne). Elle fut colonisée par les Sybarites vers 524 av. J.-C. et devint bientôt une ville puissante et florissante. Sous les Romains, elle perdit peu à peu son importance, et au temps d'Auguste elle n'est mentionnée que pour les belles roses qui fleurissaient dans le voisinage. Les ruines de deux temples doriques, à Pæstum, sont au nombre des ruines les plus remarquables qui nous soient parvenues de l'antiquité.



Pæstum.

Pætus (**-i**), surnom, dans beaucoup de familles romaines, pour désigner une personne ayant l'œil un peu de travers.

Pætus Ælius, nom de deux frères, Publius, consul en 201 av. J.-C., et Sextus, consul en 198 av. J.-C. tous deux jurisconsultes éminents.

Pætus Thrasea (voy. *Thrasea*).

Păgăsæ (**-ārum**) ou **Pagasa** (**-æ**), ville de Thessalie, sur la côte de Magnésie, et sur le golfe *Pagasæus* ou *Pagasicus*. C'était le port d'Iolcos, et ensuite de Phères, et elle est célèbre dans la Mythologie, parce que Jason y construisit le navire Argo. De là l'épithète de Pagasæus appliquée à Jason, et employée aussi dans le sens général de Thessalien. Apollon est surnommé *Pagasæus* parce qu'il avait un temple dans cette ville.

Pălæmōn (**-ŏnis**), fils d'Athamas et d'Ino, nommé d'abord Mélicertes, devint un dieu marin, quand sa mère

sauta avec lui dans la mer (voy. *Athamas*). Les Romains identifièrent Palæmon avec leur propre dieu Portunus ou Portumnus (voy. *Portunus*).

Palæpolis (voy. *Neapolis*).

Pălæste (**-es**), ville sur la côte d'Épire, un peu au S. des monts Acrocérauniens, où César aborda quand il passa en Grèce pour faire la guerre à Pompée.

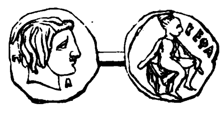
Pălæstīna (**-æ**), forme grecque et romaine du mot hébreu employé pour désigner le pays des Philistins, et qui s'étendait à tout le pays. Les Romains l'appelaient Judée, étendant à tout le pays le nom de sa partie S. Elle était regardée par les Grecs et les Romains comme faisant partie de la Syrie. Elle était bornée à l'O. par la Méditerranée; au N. par le Liban; à l'E. par le Jourdain et ses lacs, et au S. par les déserts qui la séparaient de l'Égypte. Les Romains ne furent en rapport avec ce pays que lorsque Pompée prit Jérusalem, en 63. A partir de cette époque, ce pays fut en réalité soumis aux Romains; à la mort d'Hérode, son royaume fut partagé entre ses fils, sous le nom de tétrarques. Mais les différentes parties de la Palestine étaient éventuellement annexées à la province romaine de Syrie, et gouvernées par un procurateur.

Pălămēdes (**-is**), fils de Nauplius et de Clymène, un des héros grecs qui prirent part à la guerre de Troie. Quand Ulysse simula la folie pour ne pas être forcé de s'embarquer avec les autres chefs, Palamède découvrit la ruse en plaçant son enfant devant lui, tandis qu'il labourait (voy. *Ulysses*). Pour se venger, Ulysse gagna un serviteur de Palamède pour placer sous le lit de son maître une lettre écrite au nom de Priam. Il accusa alors Palamède de trahison; en visitant sa tente, on trouva la fatale lettre, et Palamède fut lapidé par les Grecs : des écrivains plus récents représentent Palamède comme un sage, et lui attribuent l'invention des mesures, des échecs, du disque, des dés, etc. On dit qu'il ajouta à l'alphabet primitif de Cadmus les lettres θ, ξ, χ, φ.

Palatinus mons (voy. *Roma*).

Palatium (voy. *Roma*).

Pălē (**-ēs**), auj. Lixuri, une des 4 cités de Céphallénie, située sur une éminence en face de Zacynthe.



Palé.

Păles (**-is**), divinité romaine des troupeaux et des bergers, dont la fête, les Palilia, était célébrée le vingt et un avril, jour de la fondation de Rome.

Pălīci (**-ōrum**), dieux siciliens, fils jumeaux de Zeus (Jupiter), et de la nymphe Thalia. Leur mère, par crainte de Héra (Junon), demanda aux dieux d'être engloutie sous la terre; sa prière fut exaucée; mais les deux jumeaux sortirent du sein de la terre, et furent adorés dans le voisinage du mont Etna, près de Palicé.

Pălīnūrum (**-i**), (cap Palinure), promontoire sur la côte O. de la Lucanie, tirait son nom, disait-on, de Palinure, pilote du vaisseau d'Énée, qui tomba à la mer, et fut tué sur la côte par les naturels.

Pallădium (**-i**), en général toute image de Pallas Athéna (Minerve), mais spécialement appliquée à une ancienne image de la déesse, à Troie, de la conservation de laquelle dépendait le salut de la ville. Elle fut dérobée par Ulysse et Diomède, et portée par ce dernier en Grèce. Suivant quelques récits, Troie renfermait deux Palladia, dont l'un fut enlevé par Ulysse et Diomède, tandis que l'autre fut emporté par Énée en Italie. D'autres rapportent que le Palladium pris par les Grecs n'était qu'une copie, tandis que la véritable image fut emportée par Énée en Italie. Mais ce double Palladium n'était probablement qu'une invention, pour expliquer sa présence à Rome.

Pallantia (**-æ**), capitale des Vaccéens, dans le N. de l'Espagne Tarraconaise, sur un affluent du Durius.

Pallantias (**-ădis**) et **Pallantis** (**-ĭdis**), noms patronymiques donnés à l'Aurore, fille du géant Pallas.

Pallantium (**-i**), ancienne ville

d'Arcadie, près de Tégée, fondée, dit-on, par Pallas, fils de Lycaon. Évandre venait de cette ville et donna son nom, *Pallanteum* (plus tard *Palantium* et *Palatium*), à la ville qu'il fonda sur les bords du Tibre. Évandre est nommé de là *Pallantius heros*.

Pallas (-ădis), surnom d'Athéna (voy. *Athena*).

Pallas (-antis). 1) Un des géants. — 2) Père d'Athéna, suivant quelques traditions. — 3) Fils de Lycaon, et aïeul d'Évandre (voy. *Pallantium*). — 4) Fils d'Évandre et allié d'Énée. — 5) Fils du roi athénien Pandion, de qui la célèbre famille des Pallantides, d'Athènes, tirait son origine. — 6) Affranchi, favori de l'empereur Claude, qui acquit d'énormes richesses. De là le vers de Juvénal : *Ego possideo plus Pallante et Licinio*.

Pallēnē (-es), la plus occidentale des trois presqu'îles de la Chalcidique, en Macédoine.

Palmȳra (-æ : *Tadmor*), célèbre ville de Syrie, dans une oasis du grand désert syrien, halte pour les caravanes entre la Syrie et la Mésopotamie. Salomon y bâtit une ville, nommée en hébreu Tadmor, ou la ville des palmiers. Le nom grec Palmyra en est la traduction. Sous Hadrien et les Antonins elle fut très-favorisée, et atteignit à un haut degré de splendeur (voy. *Odenathus* et *Zenobia*). Les belles ruines, qui offrent un aspect frappant au milieu du désert, sont de l'époque romaine.

Pamphȳlia (-æ), pays resserré dans le S. de l'Asie Mineure, décrivant un arc le long du Pamphylus sinus (golfe d'Adalie) entre la Lycie à l'O., la Cilicie à l'E., et la Pisidie au N. Les habitants étaient de races mêlées, d'où leur nom de Pamphyli (Πάμφυλοι). Il y avait sur cette côte des établissements grecs, dont la fondation était attribuée à Mopsus, ce qui fit donner d'abord au pays le nom de Mopsopia. Elle fit successivement partie des royaumes de Perse, de Macédoine, de Syrie et de Pergame, et passa aux Romains par le testament d'Attale III (130). Elle fut réduite en province; mais cette province de Pamphylie renfermait aussi la Pisidie et l'Isaurie, et plus tard une partie de la Lycie. Sous Constantin la Pisidie fut de nouveau séparée de la Pamphylie.

Pan (gén. Panos), grand dieu des troupeaux et des bergers chez les Grecs, nommé souvent fils d'Hermès (Mercure), était primitivement un dieu d'Arcadie, et l'Arcadie fut toujours le centre de son culte. De ce pays, son nom et son culte s'étendirent dans d'autres parties de la Grèce; mais il ne fut adoré à Athènes qu'à l'époque de la bataille de Marathon. On le représente comme parcourant les montagnes et les vallées d'Arcadie, tantôt chassant, tantôt dirigeant les danses des nymphes. Il aimait la musique et inventa la syrinx ou flûte pastorale. Pan, comme les autres dieux habitants des forêts, était redouté des voyageurs, auxquels il apparaissait quelquefois, en les frappant de terreur : aussi une frayeur soudaine, sans cause visible, était-elle attribuée à Pan, et nommée terreur panique. Les Romains confondirent leur dieu Faunus avec Pan (voy. *Faunus*). Dans les œuvres d'art, Pan est représenté comme un dieu sensuel, avec des cornes et des pieds de chèvre, tantôt dansant, tantôt jouant de la syrinx.



Pan.
(Bas relief en bronze trouvé à Pompéi.)

Pănætius (-i), né à Rhodes, célèbre philosophe stoïcien, vécut quelques années à Rome, où il devint l'ami intime de Lælius et du second Africain. Il remplaça Antipater à la tête de l'École stoïque, et mourut à Athènes, 111 av. J.-C. Le principal ouvrage de Panætius était son Traité sur la théorie des obligations morales qui a fourni à Cicéron la plus grande partie du *de Officiis*.

Pandărĕōs, fils de Mérops de Milet, dont les filles furent enlevées par les Harpies.

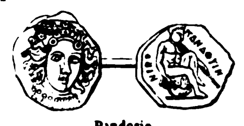
Pandărus (-**i**), 1) Lycien, se distingua comme archer dans l'armée troyenne. — 2) fils d'Alcanor, et frère jumeau de Bitias, un des compagnons d'Énée, tué par Turnus.

Pandātăria (-**æ** : *Vendutene*) petite île près de la côte de Campanie, où Julie, fille d'Auguste, fut reléguée.

Pandīōn (-**ōnis**), 1) roi d'Athènes, fils d'Erichthonius, et père de Procné et de Philomèle (voy. *Tereus*). — 2) roi d'Athènes, fils de Cécrops, chassé d'Athènes par les Métionides, s'enfuit à Mégare, où il devint roi.

Pandōra (-**æ**), nom de la première femme sur la terre. Quand Prométhée eut dérobé le feu du ciel, Jupiter, pour se venger, fit faire par Héphæstus une femme de terre, qui, par ses charmes et sa beauté, ferait le malheur de la race humaine : Aphrodité (Vénus) l'orna de sa beauté, Hermès (Mercure) lui donna l'audace et la ruse, et les dieux la nommèrent Pandora (qui a tous les dons). Hermès la remit à Epiméthée, qui la prit pour femme, oubliant le conseil de son frère Prométhée, de ne recevoir aucun don des dieux. Pandore apporta du ciel une boîte contenant tous les maux, et, dès qu'elle fut ouverte, ils se répandirent sur la terre; l'espérance seule resta dans la boîte de Pandore. Plus tard on disait que cette boîte contenait tous les dons divins qui eussent été réservés à la race humaine, si Pandore n'avait ouvert la boîte et laissé échapper tous ces dons ailés.

Pandŏsĭa (-**æ**), 1) ville d'Épire dans le district de Thesprotis, sur l'Achéron. — 2) Ville du Bruttium, près des frontières de Lucanie, sur l'Achéron; ce fut là qu'Alexandre d'Épire mourut en 326 pour accomplir un oracle.



Pandosie.

Pandrŏsos (-**i**), fille de Cécrops et sœur de Hersé et d'Aglauros.

Pangæus (-**i**) ou **Pangæa** (-**ōrum**), chaîne de montagnes en Macédoine, entre le Strymon et le Nestus, dans le voisinage de Philippes, avec des mines d'or et d'argent, et des roses éclatantes.

Panĭōnĭum (-**i**), lieu situé dans la partie N. du promontoire de Mycale, avec un temple de Posidon (Neptune), lieu de réunion des villes d'Ionie.

Pannŏnĭa (-**æ**), province romaine entre le Danube et les Alpes, séparée, à l'O., du Norique par le mont Cetius et de la haute Italie par les Alpes Juliennes; au S., de l'Illyrie par la Save; à l'E., de la Dacie par le Danube, et au N., de la Germanie par le même fleuve. Les Pannoniens étaient probablement d'origine illyrienne. C'était un peuple brave et belliqueux, qui fut soumis par les Romains sous Auguste (vers 33 av. J.-C.). En 7 ap. J.-C. les Pannoniens s'unirent aux Dalmates et aux autres tribus illyriennes révoltées contre Rome; mais ils furent soumis par Tibère, après une lutte de trois ans (7-9 ap. J.-C.). La Pannonie ne formait d'abord qu'une province, mais elle fut ensuite divisée en deux provinces: la Pannonie supérieure, et la Pannonie inférieure.

Pănomphæus (-**i**), c.-à-d. auteur de tous les signes et présages, surnom de Zeus (Jupiter).

Pănŏpe (-**ēs**) ou **Panopæa** (-**æ**), nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris.

Pănŏpeus (-**eos** ou -**ei**), 1) fils de Phocus, accompagna Amphitryon dans son expédition contre les Taphiens ou Téléboëns, et fut un des chasseurs de Calydon. — 2) ou Panope (-es), ancienne ville de Phocide sur le Céphise et près des frontières de Béotie.

Panoptes. (Voy. *Argus*).

Pănormus (-**i** : Palerme), impor-



Panorme en Sicile.

tante ville sur la côte N. de Sicile, fondée par les Phéniciens, et qui reçut plus tard son nom grec à cause de son excellent port. Des Phéniciens elle passa au pouvoir des Carthaginois, et fut prise par les Romains dans la première guerre punique (254 av. J.-C.).

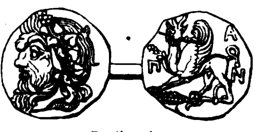
Pansa (-æ) C. Vibius, consul avec Hirtius en 43 (voy. *Hirtius*).

Pantăgĭas ou **Pantagies** (-æ), petite rivière sur la côte E. de la Sicile, qui se jette dans la mer entre Mégare et Syracuse.

Panthēum (-i), célèbre temple à Rome, dans le Champ de Mars, qui existe encore et sert d'église chrétienne; il fut bâti par M. Agrippa, en 27 av. J.-C., et fut dédié à Mars et à Vénus.

Panthŏüs (par contr. Panthus), prêtre d'Apollon à Troie, père d'Euphorbus, nommé de là *Panthoïdes*. Pythagore est aussi nommé *Panthoïdes*, parce qu'il soutenait que son âme avait précédemment animé le corps d'Euphorbus. Panthoüs est appelé par Virgile *Othryades* ou fils d'Othryas.

Pantĭcăpæum, ville de la Chersonèse Taurique sur une montagne, sur le Bosphore Cimmérien, fondée par les Milésiens vers 541 av. J.-C. Elle devint la résidence des rois grecs du Bosphore.



Panticapée.

Pănўăsis, né à Halicarnasse, parent et probablement oncle de l'historien Hérodote, florissait vers 480 av. J.-C. et était célèbre comme poëte épique.

Paphlăgŏnia (-æ), contrée d'Asie Mineure, bornée à l'O. par la Bithynie, à l'E. par le Pont, au S. par la Phrygie et ensuite par la Galatie, au N. par le Pont-Euxin. Lors de la guerre de Troie les Paphlagoniens vinrent au secours des Troyens, sous le commandement de Pylæmène. Ils furent soumis par Crésus, et firent ensuite partie de l'empire des Perses. Sous les Romains, la Paphlagonie forma une partie de la province de Galatie; mais Constantin en fit une province séparée.

Păphus (-i), 1) fils de Pygmalion et fondateur de la ville du même nom. — 2) nom de deux villes sur la côte O. de Cypre, nommées « ancienne Paphos (Παλαίπαφος) et nouvelle Paphos, » la première près du promontoire de Zephyrium, à dix stades de la côte, la seconde plus dans l'intérieur, à soixante stades de la première. L'ancienne Paphos était célèbre par le culte d'Aphrodité (Vénus) qui, disait-on, avait pris terre en ce lieu, après sa naissance au milieu des flots, et qui est souvent nommée déesse de Paphos (*Paphia*). Elle y avait un temple célèbre dont le grand prêtre exerçait une sorte de suprématie religieuse sur toute l'île.

Pāpĭnĭānus (-i), Æmilius, célèbre jurisconsulte romain, préfet du prétoire sous Septime-Sévère et mis à mort par Caracalla en 212.

Papinius Statius (voy. *Statius*)

Papirius Carbo (voy. *Carbo*).

Papirius Cursor (voy. *Cursor*).

Părætăcēne (-es), région montagneuse sur les frontières de la Médie et de la Perse.

Părætŏnĭum (-i), ou **Ammonia** (-æ), importante ville sur la côte N. de l'Afrique, appartenait politiquement à l'Égypte : aussi cette ville à l'O. et Péluse à l'E. sont elles nommées « *Cornua Ægypti*. » L'adjectif *Parætonius* est employé par les poëtes dans le sens général d'Égyptien.

Parcæ (voy. *Moiræ*).

Păris (-idis), 1) nommé aussi ALEXANDER (-DRI), était le second fils de Priam et d'Hécube. Avant sa naissance, Hécube rêva qu'elle avait mis au monde un brandon enflammé, dont les flammes couvraient toute la ville. En conséquence, dès que l'enfant fut né, il fut exposé sur le mont Ida, mais il fut élevé par un berger qui lui donna le nom de Pâris. Devenu grand, il se fit remarquer en défendant courageusement les troupeaux et les bergers, et fut nommé Alexandre, ou défenseur des hommes. Il réussit à découvrir sa véritable origine, et Priam le reçut comme son fils. Il épousa Œnone, fille du dieu fluvial Cébren, mais il

l'abandonna bientôt pour Hélène. On raconte que, lorsque Pélée et Thétis célébrèrent leurs noces, tous les dieux furent invités au mariage à l'exception d'Éris (Discordia). Irritée de cette exclusion, la déesse jeta une pomme d'or parmi les invités avec cette inscription : « A la plus belle. » Alors Héra (Junon), Aphrodité (Vénus) et Athéna (Minerve) réclamèrent chacune la pomme. Jupiter ordonna à Hermès (Mercure) de conduire les déesses sur le mont Ida, et de remettre la décision du différend au berger Pâris : les déesses se présentèrent devant lui. Héra lui promit la souveraineté de l'Asie, Athéna la gloire des guerriers, et Aphrodité la plus belle des femmes pour épouse. Pâris se prononça en faveur d'Aphrodité et lui donna la pomme d'or. Ce jugement fit naître dans le cœur d'Héra et d'Athéna une haine violente contre Troie. Sous la protection d'Aphrodité, Pâris franchit la mer, alla en Grèce, et fut reçu dans le palais de Ménélas, à Sparte. Il réussit à enlever Hélène, femme de Ménélas, la plus belle des femmes; cet enlèvement amena la guerre de Troie. Avant d'épouser Ménélas, elle avait été recherchée par les plus nobles chefs de toutes les parties de la Grèce : les anciens prétendants résolurent de tirer vengeance de son enlèvement, et s'embarquèrent pour Troie (voy. *Agamemnon*). Pâris combattit contre Ménélas devant les murs de Troie; il fut vaincu, mais enlevé par Aphrodité; on dit qu'il tua Achille, soit d'une de ses flèches, soit par trahison (voy. *Achille*). A la



Jugement de Pâris.
(Tiré d'un marbre peint.)

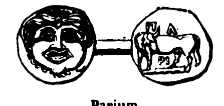
prise de Troie, Pâris fut blessé par Philoctète d'une des flèches d'Hercule, puis revint à Œnone, son épouse longtemps abandonnée. Mais, comme elle refusa de soigner sa blessure, Pâris mourut : Œnone se repentit bientôt, et se tua. Pâris est représenté dans les œuvres d'art comme un beau jeune homme, sans barbe, avec un bonnet phrygien. — 2) Nom de deux célèbres pantomimes, dont le premier vivait sous le règne de Néron, et le second sous Domitien.



Pâris tirant de l'arc.
(Marbres d'Égine.)

Părĭsii (voy. *Lutetia Parisiorum*).

Părĭum (-i), ville de Mysie, sur la Propontide, fondée par une colonie de Milet et de Paros.



Parium.

Parma (-æ : *Parme*), ville de la Gaule Cispadane, sur une rivière du même nom entre Placentia et Mutina, d'abord ville des Boii, devenue colonie romaine en 183. Elle était renommée pour ses laines.

Parmĕnĭdes (-is), philosophe grec distingué, né à Élée en Italie, fondateur de l'école philosophique d'Élée, où il eut pour successeur Zénon. Il était né vers 513 av. J.-C., et visita Athènes en 448 à l'âge de soixante-cinq ans.

Parmĕnĭon (-ōnis), général macédonien au service de Philippe et d'Alexandre le Grand. Pendant l'expédition d'Alexandre en Asie, Parménion fut regardé comme le premier des lieutenants du conquérant, et le plus dévoué des amis du roi : mais, quand Philotas, fils de Parménion, fut accusé en Drangiane (330) d'avoir participé à un complot contre la vie du roi, non-seulement il avoua son crime, mais, mis à la torture, il accusa aussi son père. Soit que le roi crut réellement à la complicité de Parménion, soit qu'il jugeât nécessaire de le faire périr après l'exécution de son fils, il fit assassiner son vieil ami en Médie, avant qu'il eût pu être instruit de la mort de son fils.

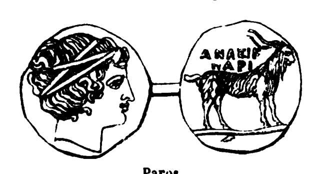
Parnassus (-i), chaîne de montagnes qui s'étend au S.-E. dans la Doride et la Phocide, et se termine au golfe de Corinthe, entre Cyrrha et Anticyra. Mais ce nom était plus ordinairement appliqué seulement à la partie la plus élevée de la chaîne, à quelques milles au N. de Delphes; ses deux cimes les plus élevées étaient nommées Tithorea et Lycorea. Les poëtes parlent souvent de la double cime du Parnasse; les flancs du Parnasse étaient couverts de bois : à ses pieds croissaient le myrte, le laurier et l'olivier; le sommet de la montagne était couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année : il renfermait de nombreuses cavernes, des vallées et des ravins pittoresques. Il est célèbre comme une des principales résidences d'Apollon et des Muses, et une source d'inspiration poétique et musicale. Sur le mont Lycorée était la caverne Corycienne, ce qui a fait donner aux Muses le nom de Nymphes Coryciennes. Juste au-dessus de Delphes était la fameuse fontaine de Castalie qui jaillissait entre deux collines, nommées Nauplia et Hyamplia. Ces collines sont souvent nommées par les poëtes les cimes du Parnasse, bien qu'elles ne soient en réalité que de petits monticules au pied de la montagne. Le Parnasse était aussi consacré à Dionysus (Bacchus), et sur un de ses sommets les Thyades célébraient leurs fêtes bachiques. Entre le Parnasse propre et le mont Cirphis était la vallée du Plistus, où passait la route sacrée de Delphes à Daulis et à Stiris : c'est à la bifurcation de la route (σχιστή) qu'Œdipe tua son père Laïus.

Parnēs (-ēthis), montagne du N.-E. de l'Attique, continuation du mont Cithéron, formait une partie de la limite entre l'Attique et la Béotie; elle était bien boisée, abondait en gibier, et son versant inférieur produisait d'excellent vin.

Părŏpamīsus (-i), partie de la grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, entre les monts Saripbi (monts du Kohistan) à l'O. et le mont Imaüs (Himalaya) à l'E. Les Grecs la nommaient quelquefois Caucase Indien, nom qui est venu jusqu'à nous sous la forme de Hindro-Koosh. Les habitants étaient nommés Paropamisadæ ou Paropamisii.

Părŏs (-i), île de la mer Égée, une des plus grandes des Cyclades, située au S. de Délos, à l'O. de Naxos, séparée de cette dernière par un canal de cinq ou six milles de large. Elle a environ trente-six milles de circonférence. Elle était habitée par les Ioniens, et devint si florissante, même à une époque reculée, qu'elle envoya des colonies à Thasos et à Parium sur la Propontide. A la première invasion de la Grèce par les généraux de Darius, Paros se soumit aux Perses, et, après la bataille de Marathon, Miltiade essaya de réduire l'île, mais il échoua, et reçut une blessure mortelle (voy. *Miltiades*). Après la défaite des Perses, Paros subit la suprématie d'Athènes, et partagea le sort des autres Cyclades. Paros était renommée pour son marbre, si employé par les anciens sculpteurs. On le tirait surtout d'une montagne nommée *Marpessa*. Paros était la patrie du poëte Archiloque. — C'est à Paros qu'on découvrit la célèbre inscription, nommée Chronique de Paros, qui est conservée à Oxford. Dans son état

parfait, elle contenait l'abrégé chronologique des principaux événements de l'histoire grecque, depuis Cécrops (1582) jusqu'à l'archontat de Diognète (264).



Paros.

Parrhăsĭa (-æ), district dans le S. de l'Arcadie ; l'adjectif *Parrhasius* est souvent employé par les poëtes comme synonyme d'Arcadien.

Parrhăsĭus (-i), célèbre peintre grec, né à Éphèse, exerça son art surtout à Athènes. Il florissait vers 400 av. J.-C. Parrhasius fit pour la peinture, au moins pour la représentation des dieux et des héros, ce qui avait été fait pour la sculpture par Phidias dans les sujets divins et par Polyclète pour la figure humaine; il établit un canon de proportion, qui a été suivi par tous les artistes qui viennent après lui. Pour l'histoire de sa rivalité avec Zeuxis, voy. *Zeuxis*.

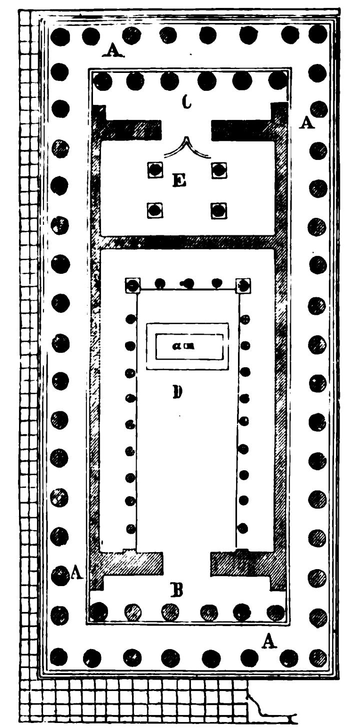
Partheni (voy. *Parthini*).

Parthĕnĭum (-i), 1) ville de Mysie au S. de Pergame. — 2) Promontoire de la Chersonèse Taurique, avec un temple de Diane Taurique ; c'était dans ce temple que l'on offrait à la déesse des sacrifices humains.

Parthĕnĭus (-i), 1) de Nicée, célèbre grammairien qui enseigna le grec à Virgile. — 2) Montagne sur les frontières de l'Argolide et de l'Arcadie. Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, y fut allaité par une biche. C'est là aussi que le dieu Pan apparut à Phidippide, courrier athénien, peu avant la bataille de Marathon. — 3) Principale rivière de Paphlagonie, se jette dans l'Euxin, et forme dans la partie inférieure de son cours la limite entre la Bithynie et la Paphlagonie.

Parthĕnon (-ōnis, c.-à-d. *chambre de la Vierge*), nom usuel du temple d'Athéna (Minerve) Parthénos sur l'Acropole d'Athènes. Il fut élevé sous l'administration de Périclès, et dédié en 438 av. J.-C. Les architectes furent Ictinus et Callicrate, mais tous les travaux étaient sous la direction de Phidias. Il était bâti entièrement en marbre pentélique; ses dimensions étaient de deux cent vingt-sept pieds de longueur, cent un de largeur, et soixante-cinq de hauteur; son architecture était de l'ordre dorique le plus pur. Il se composait d'un bâtiment central oblong (*cella*) entouré de tous côtés d'un péristyle de colonnes. La *cella* était divisée en deux salles de dimension inégale, le *prodomus* ou *pronaos*, et l'*opisthodomus* ou *posticum;* la


Parthénon restauré.



Plan géométral du Parthénon.
A. Péristyle.
B. Pronaos ou Prodomus.
C. Opisthodomus ou Porticum.
D. Hécatompedon.
a. Statue de la déesse.
E. Parthénon.

première, qui était la plus grande, renfermait la statue de la déesse, et était le vrai sanctuaire; la seconde servait probablement de trésor et de vestiaire. Il était orné au dedans et au dehors de peintures, de dorures et de sculptures, qui sont regardées comme les chefs-d'œuvre de l'art antique. 1) Les tympans des frontons étaient pleins de groupes de statues colossales détachées, celles de l'E. ou de la façade principale représentant la naissance d'Athéna, et celles de la façade O. la discussion entre Athéna et Posidon (Neptune) pour la terre de l'Attique. — 2) sur la frise de l'entablure, les métopes étaient remplis de sculptures en bas-reliefs, représentant des sujets de la mythologie athénienne, entre autres le combat des Athéniens contre les Centaures; il forme le sujet de quinze métopes du côté S. qui sont maintenant au Musée Britannique. — 3) le long du mur extérieur de la *cella*, sous le péristyle, courait une frise sculptée qui représentait la procession des Panathénées en bas-relief : beaucoup de débris de cette frise furent transportés en Angleterre par lord Elgin, et toute la collection des sculptures du Parthénon a été acquise par les Anglais en 1816 et déposée au Musée Britannique : les plus grands dommages éprouvés par le Parthénon eurent lieu pendant le siége d'Athènes par les Vénitiens en 1687 : une bombe éclata au milieu du Parthénon, et renversa une partie des murs. Ses ruines sont pourtant encore suffisamment conservées pour donner une idée de la construction de toutes ses parties principales.



Procession des Panathénées (tiré de la frise du Parthénon

Parthĕnŏpæus (-i), fils de Méléagre et d'Atalante, un des sept héros qui marchèrent contre Thèbes (voy. *Adrastus*).

Parthenope (voy. *Neapolis*).

Parthĭa, Parthўæa (-æ), **Parthĭēne** (-es : *Khorassan*), contrée d'Asie au S.-E. de la Caspienne, bornée primitivement au N. par l'Hyrcanie, à l'E. par l'Asie, au S. par la Carmanie, à l'O. par la Médie. Les Parthes étaient un peuple très-belliqueux et surtout renommé pour ses archers à cheval. Leur tactique passa en proverbe. Leurs cavaliers, couverts de cottes de mailles, se répandaient comme un nuage autour de l'armée ennemie, lançaient une grêle de traits, puis évitaient un combat corps à corps par une fuite rapide, pendant laquelle ils se retournaient pour lancer leurs flèches à l'ennemi. Les Parthes furent soumis successivement aux Perses et aux rois grecs de Syrie; vers 250 ils se révoltèrent contre les Séleucides, sous un chef nommé Arsace, qui fonda une monarchie indépendante. Leur empire s'étendait en Asie de l'Euphrate à l'Indus, et de l'océan Indien au Paropamise et même jusqu'à l'Oxus. Pour leur histoire, voy. *Arsaces*. Les poëtes latins du siècle d'Auguste se servent indifféremment des noms de Parthes, de Perses et de Mèdes.

Parthīni ou **Parthēni** (-ōrum), peuple illyrien dans le voisinage de Dyrrachium.

Paryadres, chaîne de montagnes d'Asie, qui se rattache au Taurus et aux montagnes d'Arménie, était considérée comme limite entre la Cappadoce et l'Arménie.

Parysătis (-ĭdis), fille d'Artaxerxès I Longuemain, roi de Perse, et femme de son propre frère Darius Ochus; elle eut pour fils Artaxerxès Mnémon et Cyrus. Elle soutint celui-ci dans sa révolte contre Artaxerxès (401 av. J.-C.) (voy. *Cyrus*). Elle empoisonna ensuite Statira, femme d'Artaxerxès et engagea le roi à faire périr Tissapherne, qu'elle haïssait pour avoir le premier dévoilé les desseins de Cyrus à son frère.

Pāsargădæ (-æ) ou -æ (-ārum), la plus ancienne des deux capitales de la Perse (la seconde plus récente est Persépolis), fondée, dit-on, par Cyrus le Grand à l'endroit où il remporta une grande victoire sur Astyage. Le tombeau de Cyrus y était élevé au milieu d'un beau parc. La position exacte en est douteuse. Les géographes les plus modernes l'identifient avec *Murghab* au N.-E. de Persépolis, où l'on voit les restes d'un grand monument sépulcral des anciens Perses.

Pāsĭphăē (-es), fille de Hélios (le Soleil) et de Perséis, femme de Minos, mère d'Androgée, d'Ariane et de Phèdre : aussi Phèdre est-elle nommée *Pasiphaeia* par Ovide. Pasiphaé fut aussi mère du Minotaure.

Pāsĭthĕa (-æ) ou **Pasithee** (-es), une des Charites ou Grâces, nommée aussi Aglaia.

Pasitĭgris (-ĭdis), rivière qui prend sa source aux confins de la Médie et de la Perse, traverse la Susiane et se jette dans le golfe Persique, après avoir reçu l'Eulæus sur sa rive O. Quelques géographes font du Pasitigris un affluent du Tigre.

Passărōn (-ōnis), ville d'Épire en Molossie, ancienne capitale des rois molosses.

Patala, **Patalene** (v. *Pattala*, *Pattalene*).

Pătăra (-æ), une des principales villes de Lycie, située sur la côte à quelques milles à l'E. de l'embouchure du Xanthus. Elle fut colonisée par les Doriens de Crète, et devint le centre du culte d'Apollon; celui-ci y avait un oracle très-célèbre, qui ne rendait ses réponses qu'en hiver. Horace appelle Apollon « Delius et Patareus Apollo. »

Pătăvium (-i : Padoue), ancienne ville des Vénètes, dans le N. de l'Italie, sur le Médoacus Minor, et sur la route de Messine à Altinum, fondée, dit-on, par le Troyen Anténor. Sous les Romains c'était la plus importante ville du N. de l'Italie, et par son commerce et ses manufactures (surtout d'étoffes de laine) elle acquit une grande opulence. Elle est la patrie de l'historien Tite-Live.

Pătercŭlus (-i) **C. Velleius**, historien romain, servit sous Tibère dans ses campagnes de Germanie, sous le règne d'Auguste, et vécut au moins jusqu'en 30

ap. J.-C., puisqu'il dédia son histoire à M. Vinicius qui fut consul cette année-là. Cet ouvrage est un court abrégé d'histoire romaine, qui commence à la destruction de Troie, et finit en 30 ap. J.-C.

Patmos (**-i**), une des îles Sporades, dans la mer Icarienne, célèbre comme lieu d'exil de l'apôtre saint Jean, qui y écrivit l'Apocalypse.

Patræ (**-ārum** : *Patras*), une des douze villes d'Achaïe, à l'O. de Rhium, près de l'entrée du golfe de Corinthe. Auguste en fit la capitale de l'Achaïe.



Patræ en Achaïe.

Patroclus (**-i**), quelquefois **Patrocles** (**-is**), fils de Ménœtius, Opontien, et de Sthénélé, petit-fils d'Actor et d'Ægine, d'où son surnom d'*Actorides*. Ayant involontairement commis un meurtre dans sa jeunesse, son père l'envoya à Pélée, à Phthia, où il devint l'intime ami d'Achille. Il l'accompagna à la guerre de Troie, mais, quand son ami se retira du théâtre de l'action, Patrocle suivit son exemple. Il obtint ensuite la permission de conduire les Myrmidons au combat où les Grecs étaient presque accablés par les Troyens : Achille le revêtit de sa propre armure et lui prêta ses armes : Patrocle réussit à repousser les Troyens jusqu'à leurs murailles, mais il fut tué par Hector. Le désir de venger la mort de Patrocle ramena Achille sur le champ de bataille (v. *Achilles*).



Patrocle
(marbres d'Égine).

Pattala (v. *Pattalene*).

Pattălēne ou **Patalene** (**-es**), nom du grand Delta formé par les deux principaux bras par lesquels l'Indus se jette dans la mer. A l'entrée du Delta était la ville de Pattala ou Patala, en sanscrit Patâla, c.-à-d. le pays de l'O., nom qui s'applique à la partie O. de l'Inde septentrionale vers l'Indus, par opposition à la partie E. vers le Gange.

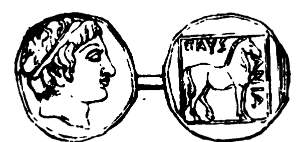
Pătulcius (v. *Janus*).

Paulīnus (**-i**), **C. Suetonius**, gouverneur de Bretagne de 59 à 62, temps où les Bretons se révoltèrent sous Boadicée (v. *Boadicea*); en 66, il fut consul; après la mort de Néron, en 68, il fut un des généraux d'Othon dans la guerre contre Vitellius.

Paulus (**-i**), nom d'une célèbre famille patricienne de la *gens* Æmilia. — 1) L. Æmilius Paulus, consul en 219, vainquit Démétrius de Pharos, dans l'Adriatique, et le força à se réfugier près de Philippe, roi de Macédoine. Il fut consul une seconde fois en 216 avec Térentius Varron. Ce fut l'année de la mémorable défaite de Cannes (v. *Cannæ*). La bataille fut livrée contre l'avis de Paulus, et il y fut tué, après avoir refusé de quitter le champ de bataille, quand un tribun des soldats lui offrait son cheval; Horace dit : *animæque magnæ prodigum Paulum superante Pœno*. Paulus était un des défenseurs de l'aristocratie, et fut élevé au consulat par ce parti pour contre-balancer l'influence du plébéien Térentius Varron. — 2) L. Æmilius Paulus, surnommé Macédonicus, fils du précédent, consul pour la première fois en 181 et une seconde fois en 168, où il mit fin à la guerre contre Persée par la défaite du monarque macédonien, près de Pydna, le 22 juin (v. *Perseus*). Avant de quitter la Grèce, Paul Émile marcha en Épire, où, sur un ordre cruel du sénat, il laissa ses soldats piller soixante-dix villes, parce qu'elles avaient fait alliance avec Persée. Il fut censeur avec Q. Marcius Philippus en 164, et mourut en 160 après une longue et pénible maladie. Les *Adelphes* de Térence furent représentés aux jeux funèbres célébrés en son honneur. Deux de ses fils furent adoptés dans d'autres familles et sont connus dans l'histoire sous les noms de Fabius Maximus et de second Africain.

Paulus (**-i**), Julius, célèbre jurisconsulte romain, préfet du prétoire sous l'empereur Alexandre-Sévère.

Pausănias (-æ), 1) fils de Cléombrote et neveu de Léonidas : plusieurs écrivains lui donnent à tort le nom de roi ; il fut seulement régent pendant l'enfance de son cousin Plistarque, fils de Léonidas. Il commanda les forces combinées des Grecs à la bataille de Platée en 479 av. J.-C., et s'empara ensuite de Byzance, qui était au pouvoir des Perses. Ébloui par son succès et sa réputation, il voulut devenir le tyran de toute la Grèce, avec l'aide du roi de Perse, qui lui promit sa fille en mariage. Sa conduite devint si arrogante que tous les alliés, sauf les Péloponnésiens et les Éginètes, offrirent d'eux-mêmes de transférer aux Athéniens cette prééminence dont Sparte avait joui jusqu'alors. C'est de cette manière que la confédération athénienne prit naissance. Des rapports sur la conduite et les vues de Pausanias étant parvenus à Sparte, il fut rappelé, et les Éphores obtinrent par hasard des preuves de sa trahison. Un homme chargé d'une lettre pour la Perse, ayant observé avec inquiétude qu'aucun de ceux qui en avaient porté de semblables n'était revenu, ouvrit la lettre et y trouva l'ordre de le mettre à mort. Il porta la lettre aux Éphores, qui se préparèrent à arrêter Pausanias. Mais il se réfugia dans le temple d'Athéna (Minerve). Les Éphores enlevèrent le toit du temple et murèrent la porte ; la vieille mère de Pausanias fut, dit-on, une des premières à apporter une pierre dans ce but. Quand il fut sur le point d'expirer, les Éphores le tirèrent dehors, de peur que sa mort ne souillât le sanctuaire : il mourut dès qu'il fut dehors, 470 av. J.-C. — 2) Fils de Plistoanax, et petit-fils du précédent, fut roi de Sparte, de 408 à 394. — 3) roi de Macédoine, fils et succes-



Pausanias, roi de Macédoine, av. J.-C. 394.

seur d'Æropus. Il fut assassiné, l'année même de son accession au trône, par Amyntas II, en 394 av. J.-C. — 4). Jeune Macédonien, d'une famille distinguée : ayant été honteusement traité par Attale, il se plaignit de l'outrage à Philippe ; mais Philippe n'ayant pas tenu compte de ses plaintes, il dirigea sa vengeance contre le roi lui-même, qu'il assassina dans une fête célébrée à Æges, en 336. — 5) Voyageur et géographe, né peut-être en Lydie, vivait sous Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. Son ouvrage intitulé *Periegesis* ou *Itinéraire de la Grèce*, est en dix livres, et contient une description de l'Attique et de la Mégaride (I), de la Corinthie, de la Sicyonie, de la Phliasie et de l'Argolide (II), de la Laconie (III), de la Messénie (IV), de l'Élide (V, VI), de l'Achaïe (VII), de l'Arcadie (VIII), de la Béotie (IX), de la Phocide (X). L'ouvrage montre que Pausanias visita la plupart des lieux de ces divisions de la Grèce, fait clairement démontré par l'exactitude minutieuse de ses descriptions.

Pausias (-æ), né à Sicyone, un des peintres grecs les plus distingués, contemporain d'Apelles, florissait vers 360-330 av. J.-C.

Pausĭlўpum (v. *Neapolis*).

Păvor (-ōris), la Crainte, compagne de Mars.

Pax (Pacis), déesse de la Paix, nommée Iréné par les Grecs (v. *Irene*).

Pēdăsa (-ōrum) ou **Pedăsum** (-i), très-ancienne ville de Carie, primitivement chef-lieu des Lélèges.

Pēdăsus (-i), ville de Mysie, sur le Satnioïs, mentionnée plusieurs fois dans Homère.

Pĕdĭānus Asconius (v. *Asconius*).

Pĕdĭus (-i) **Q.**, petit-neveu du dictateur C. Julius Cæsar, puisqu'il était le petit-fils de Julie, sœur aînée de César. Il servit sous César dans la guerre civile, et César dans son testament le nomma parmi ses héritiers. Après la mort des consuls Hirtius et Pansa, à la bataille de Modène, en avril 43, Octave marcha sur Rome à la tête d'une armée, et au mois d'août il fut nommé consul avec Pédius, qui mourut à la fin de l'année, au moment où la nouvelle des proscriptions arrivait à Rome.

Pednelissus (-i), ville dans l'intérieur de la Pisidie.

Pedo Albinovanus (v. *Albinovanus*).

Pĕdum (-i), ancienne ville du Latium, sur la *via Lavicana*, qui tomba en décadence à une époque reculée.

Pēgæ (v. *Pagæ*).

Pēgăsis (-ĭdis), c.-à-d. née de Pégase, nom appliqué à la fontaine Hippocrène, qui jaillit sous le pied de Pégase. Les Muses sont aussi nommées *Pegasides*, parce que la fontaine Hippocrène leur était consacrée. Œnone est aussi nommée *Pegasis* comme nymphe de fontaine (de πηγή).

Pēgăsus (-i), cheval ailé qui naquit du sang de Méduse, quand elle eut la tête tranchée par Persée. Il fut nommé Pégase, parce qu'il se montra près des sources (πηγαί) de l'Océan. Tandis qu'il buvait à la fontaine de Pirène, sur l'Acrocorinthe, il fut pris par Bellérophon, avec une bride d'argent, qu'Athéna (Minerve) avait donnée au héros. Avec



Pégase et Bellérophon.
(Tiré d'un antique.)

l'aide de Pégase, Bellérophon vainquit la Chimère; mais, en voulant monter au ciel sur son cheval ailé, il tomba sur la terre (v. *Bellérophon*). Pégase continua pourtant son vol vers le ciel, où il resta parmi les astres. — Pégase était aussi regardé comme le cheval des Muses, et a été plus célèbre comme tel dans les temps modernes que dans l'antiquité; Pégase est



Pégase.
Méd. de Corinthe au Mus. Brit.

souvent représenté dans les anciennes œuvres d'art avec Bellérophon et Athéna.

Pĕlăgŏnĭa (-æ), 1) district et ville de Macédoine habités par les Pélagons, et situés au S. de la Pæonie sur l'Érigon. — 2) District de Thessalie, à l'O. de l'Olympe et dépendant de la Perrhæbie.

Pĕlasgi (-ōrum), premiers habitants de la Grèce qui établirent le culte de Jupiter Dodonéen, d'Héphæstus (Vulcain), des Cabires, et des autres divinités des plus anciens habitants du pays. Ils prétendaient descendre d'un héros mythique, Pélasgus. Les Pélasges se répandirent en Grèce et dans les îles de l'archipel grec, et il y eut un temps où le nom de Pélasgia fut donné à la Grèce. Une des plus anciennes traditions représentait Pélasgus comme descendant de Phoronée, roi d'Argos; et les Grecs croyaient généralement que les Pélasges étaient sortis d'Argos pour se répandre dans les autres parties de la Grèce; l'Arcadie, l'Attique, l'Épire et la Thessalie furent, avec Argos, les principales résidences des Pélasges. On les trouvait aussi sur les côtes d'Asie Mineure, et aussi en Italie, suivant quelques écrivains. Nous n'avons aucune notion certaine sur la langue, les habitudes et la civilisation de ce peuple. Hérodote dit qu'ils parlaient une langue barbare, c'est-à-dire non grecque : mais il est probable que les deux langues avaient beaucoup de ressemblance; car elles se fondirent facilement dans toutes les parties de la Grèce, et les Arcadiens et les Athéniens passaient pour être d'origine purement pélasgique. On dit aussi que les Pélasges furent un peuple adonné à l'agriculture et qu'ils connaissaient beaucoup d'arts utiles. Les plus anciennes ruines de la Grèce, telles que le souterrain communément appelé Trésor d'Athènes, mais qui était plus vraisemblablement un tombeau à Mycènes, sont attribuées aux Pélasges et citées comme échantillons de l'architecture pélasgique, bien qu'on ne puisse l'affirmer d'après aucune autorité positive.

Pĕlasgĭōtis, district de Thessalie, entre l'Hestiæotis et la Magnésie (voy. *Thessalia*).

Pelasgus (v. *Pelasgi*).

Pĕlĕthrŏnium (-i), district montagneux de Thessalie, partie du mont Pélion, où habitaient les Lapithes.

Pēleus (-ĕos ou -ĕi, acc. **Pelea**, voc. **Peleu**, abl. **Peleo**). Fils d'Éaque et d'Endéis et roi des Myrmidons à Phthie, en Thessalie; ayant, avec son frère Télamon, assassiné son dernier frère Phocus, il fut chassé d'Égine par Éaque, et alla à Phthie en Thessalie. Là il fut purifié de ce meurtre par Eurytion, fils d'Actor, qui donna à Pélée sa fille Antigone en mariage, et le tiers de son royaume. Pélée accompagna Eurytion à la chasse de Calydon; mais, ayant involontairement tué son beau-père, de son épieu, il mena une vie errante pour la seconde fois. Il se réfugia à Iolcos, où il fut encore purifié par Acaste, roi du pays. Là, il fut faussement accusé par Astydamie, femme d'Acaste, et faillit périr sur le mont Pélion (voy. *Acastus*). Sur le mont Pélion, Pélée épousa la néréide Thétis; elle était destinée à épouser un mortel; mais ayant, comme Protée, le pouvoir de prendre toutes les formes qu'elle voulait, elle tâcha d'échapper à Pélée : celui-ci, instruit par Chiron, garda étroitement la déesse, jusqu'à ce qu'elle lui eut promis de l'épouser; les dieux prirent part à la solennité du mariage; et Éris ou la Discorde fut la seule déesse qui ne fut pas invitée aux noces : par Thétis, Pélée devint père d'Achille; Pélée était trop vieux pour accompagner Achille à Troie; il resta en Grèce et survécut à son fils.



Pélée et Thétis.
(Tiré d'un vase peint.)

Peliades (v. *Pelias*).

Pĕlĭas (-æ), fils de Posidon (Neptune) et de Tyro, fille de Salmonée; il était frère jumeau de Nélée. Les deux enfants furent exposés par leur mère; mais ils furent sauvés et élevés par des paysans. Ils apprirent ensuite quelle était leur naissance; et après la mort de Crétheus, roi d'Iolcos, qui avait épousé leur mère, ils s'emparèrent du trône d'Iolcos, à l'exclusion d'Æson, fils de Crétheus et de Tyro. Pélias chassa peu après son propre frère Nélée et devint ainsi seul roi d'Iolcos. Après qu'il y eut régné longtemps, Jason, fils d'Æson, vint à Iolcos, et réclama le royaume comme lui revenant de droit. Pour se débarrasser de lui, Pélias l'envoya en Colchide chercher la Toison d'or. Après le retour de Jason, Pélias fut coupé en morceaux et bouilli par ses filles (les Péliades) auxquelles Médée avait dit qu'elles rendraient ainsi à leur père la vigueur et la jeunesse. Son fils Acaste célébra des jeux funèbres en son honneur à Iolcos, et chassa du pays Jason et Médée (v. *Jason, Medea, Argonautæ*). Parmi les filles de Pélias était Alcestis, épouse d'Admète.

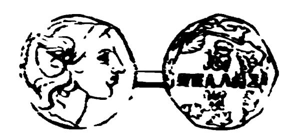
Pēlīdes (-æ), fils de Pélée, c.-à-d. Achille.

Pēligni (-ōrum), peuple brave et belliqueux, d'origine sabine, dans l'Italie centrale, borné par les Marses, les Marrucins, les Samnites et les Frentans. Ils prirent une part active à la guerre sociale (90-89) et leur capitale Corfinium fut destinée par les alliés à être la nouvelle capitale de l'Italie, au lieu de Rome.

Pēlion, plus rarement **Pēlios** (-ii), chaîne de montagnes escarpées en Thessalie, dans le district de Magnésie, située entre le lac Bœbeis et le golfe Pagaséen. Ses flancs étaient couverts de bois, et au sommet était un temple de Zeus (Jupiter) Actæus. Le mont Pélion était célèbre dans la mythologie. Près de sa cime était la caverne du centaure Chiron. Les géants, dans leur guerre contre les dieux, voulurent entasser Ossa et Olympe sur Pélion, ou Pélion et Ossa sur Olympe pour escalader le ciel. C'est sur le mont Pélion que fut coupé le bois avec lequel fut construit le vaisseau Argo.

Pella (-æ). 1) Ancienne ville de Macédoine, dans le district de Bottiée,

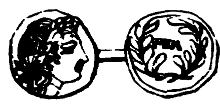
sur un lac formé par la rivière Lydias. Philippe en fit sa résidence et la capi-



Pella en Macédoine.

tale de la monarchie macédonienne. Alexandre le Grand y naquit. Aussi les poëtes donnent-ils le surnom de *Pellæa* à Alexandrie d'Égypte, parce qu'elle fut fondée par Alexandre, et se servent-ils de ce mot dans un sens général, comme synonyme d'égyptien. — 2) Ville de Palestine, à l'E. du Jourdain, dans la Pérée. Ce fut un lieu de refuge pour les chrétiens qui s'enfuirent de Jérusalem, avant qu'elle fût prise par les Romains,

Pellēnē (-es), la plus à l'E. des douze villes d'Achaïe, près des frontières de la Sicyonie, sur une montagne. Les habitants de la péninsule de Pallène en Macédoine prétendaient descendre des Pelléniens d'Achaïe, qui avaient été jetés par un naufrage sur la côte de Macé doine, en revenant de Troie.



Pellène en Achaïe.

Pĕlŏpēa ou **Pelopīa** (-æ), fille de Thyeste, et mère d'Égisthe (v. *Ægisthus*).

Pĕlŏpĭdas (-æ), célèbre général thébain, ami d'Épaminondas. Il prit la plus grande part à l'expulsion des Spartiates de Thèbes en 379 av. J.-C. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il n'y eut pas une année où on ne lui confiât un important commandement. Il fut tué dans un combat livré, à Cynoscéphales en Thessalie, contre Alexandre de Phères (364 av. J.-C.).

Pĕlŏponnēsus (-i), (Morée), partie S. de la Grèce rattachée à la Hellas propre par l'isthme de Corinthe. On dit qu'elle tirait son nom de *Péloponnèse* ou « ile de Pélops » du mythique Pélops (v. *Pelops*). Ce nom ne se trouve pas dans Homère ; à cette époque la péninsule était quelquefois nommée *Apia*, d'Apis, fils de Phoronée, roi d'Argos, et quelquefois *Argos* : ces noms lui étaient donnés parce qu'Argos était à cette époque la première puissance du Péloponnèse. A l'E. et au S. il y a trois grands golfes, Argolique, Laconien et Messénien. Les anciens comparaient la forme du pays à une feuille de platane; et son nom moderne, *Morée*, qu'on trouve pour la première fois au douzième siècle de l'ère chrétienne, lui fut donné à cause de sa ressemblance avec une feuille de mûrier. Le Péloponnèse était divisé en plusieurs provinces, toutes bornées d'un côté par la mer, excepté l'Arcadie, qui était au centre. Ces provinces étaient l'Achaïe au N., l'Élide à l'O., la Messénie au S.-O., la Laconie au S.-E. et la Corinthie au N.-E. La surface du Péloponnèse est évaluée à sept mille sept cent-soixante-dix-neuf milles anglais : et il contenait probablement une population de plus d'un million d'âmes à l'époque florissante de l'histoire grecque. — Le Péloponnèse fut primitivement habité par les Pélasges; puis les Achéens, qui appartenaient à la race éolienne, s'établirent au N. et au S. de la péninsule, dans l'Argolide, la Laconie, et la Messénie; et les Ioniens, au N. en Achaïe. Les restes des habitants primitifs, les Pélasges, se réunirent surtout dans la partie centrale, en Arcadie. Quatre-vingts ans après la guerre de Troie, suivant la chronologie mythique, les Doriens, sous la conduite des Héraclides, envahirent et conquirent le Péloponnèse et fondèrent des États doriens en Argolide, en Laconie, en Messénie, d'où ils étendirent leur pouvoir sur Corinthe, Sicyone et Mégare. Une partie de la population achéenne resta dans ces provinces comme sujette et tributaire des Doriens sous le nom de *Periœci*, tandis que d'autres Achéens passaient au N. du Péloponnèse, chassaient les Ioniens et s'établissaient dans le pays qui prit le nom d'Achaïe. Les Étoliens, qui avaient envahi le Péloponnèse avec les Doriens, s'établirent en Élide et se mêlèrent aux habitants primitifs. La

Péninsule resta sous l'influence dorienne pendant la plus importante période de l'histoire grecque, et lutta contre la grande cité ionienne, Athènes. Après la conquête de la Messénie par les Spartiates, elle fut sous la suprématie de Sparte jusqu'à la bataille de Leuctres en 372.

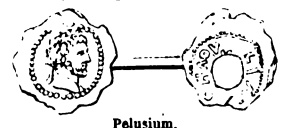
Pĕlops (**-ŏpis**), petit-fils de Zeus (Jupiter) et fils de Tantale, roi de Phrygie. Chassé de Phrygie, il vint en Élide, où il épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs auquel il succéda sur le trône. Les richesses qu'il avait apportées avec lui, lui donnèrent une si grande influence dans la Péninsule, qu'on l'appela « l'île de Pélops. » Les légendes sur Pélops disent seulement qu'il fut coupé en morceaux et bouilli, et parlent de ses démêlés avec Œnomaüs et Hippodamie et de ses rapports avec ses fils. I. *Pélops coupé en morceaux et bouilli.* Tantale, favori des dieux, les invita une fois à un festin, tua son fils, le fit cuire et servit sa chair aux dieux. Mais ceux-ci, connaissant son action, n'y touchèrent pas : Déméter (Cérès) seule, absorbée par la douleur de la perte de sa fille, mangea une épaule. Les dieux ordonnèrent à Hermès (Mercure) de mettre les membres de Pélops dans un chaudron et de lui rendre la vie. Clotho le tira du chaudron, et comme il lui manquait l'épaule mangée par Cérès, la déesse lui en mit une d'ivoire; on croyait que ses descendants (les Pélopides) avaient, comme marque de leur origine, une épaule aussi blanche que l'ivoire. II. *Démêlés avec OEnomaüs et Hippodamie.* Un oracle ayant déclaré à Œnomaüs, roi de Pise en Élide, qu'il serait tué par son gendre, il déclara qu'il donnerait la main de sa fille Hippodamie à celui qui le vaincrait à la course des chars, mais que tous ceux qu'il vaincrait seraient mis à mort. Ses chevaux étaient plus rapides que ceux d'aucun mortel; il avait déjà vaincu et tué bien des prétendants, quand Pélops vint à Pise. Pélops gagna Myrtile, cocher d'Œnomaüs, par la promesse de la moitié du royaume s'il voulait l'aider à triompher de son maître. Myrtile y consentit et enleva les chevilles du char d'Œnomaüs : dans la course, le char fut brisé, et Œnomaüs renversé et tué. Ainsi Hippodamie devint femme de Pélops. Mais Pélops ne voulut pas tenir la promesse faite à Myrtile, et, une fois qu'ils étaient sur une falaise, il jeta Myrtile à la mer. Celui-ci, en se noyant, maudit Pélops et toute sa race. Pélops revint avec Hippodamie à Pise en Élide, s'empara bientôt d'Olympie, et y rétablit les jeux Olympiques avec plus de splendeur que jamais. III. *Les fils de Pélops.* Chrysippe était le favori de son père, et était en conséquence l'objet de la jalousie de ses frères. Les deux aînés, Atrée et Thyeste, d'accord avec Hippodamie, tuèrent Chrysippe, et jetèrent son corps dans un puits. Pélops, soupçonnant ses fils de ce meurtre, les bannit. — Pélops, après sa mort, fut honoré à Olympie au-dessus de tous les autres héros. Le nom de Pélops était si célèbre que les poëtes s'en servaient constamment pour désigner ses descendants et les villes qu'ils habitèrent. Atrée, fils de Pélops, est nommé *Pelopeius Atreus*, et Agamemnon, petit-fils ou arrière petit-fils d'Atrée, *Pelopeius Agamemnon*. Iphigénie, fille d'Agamemnon, et Hermione, fille de Ménélas, sont nommées l'une et l'autre par Ovide, *Pelopeia virgo*. Virgile emploie l'expression *Pelopea mœnia* pour signifier les villes du Péloponnèse gouvernées par Pélops et par ses descendants. Ovide appelle Mycènes *Pelopeiades Mycenæ*.

Pĕlōris (**-ĭdis**), **Pelorias** (**-ădis**), ou **Pĕlōrus**, (**-i**) (cap Taro), extrémité N.-E. de la Sicile, un des trois promontoires qui forment le triangle de l'île. Suivant l'histoire la plus reçue, il tirait son nom de Pélorus, pilote du vaisseau d'Hannibal; mais le nom est plus ancien qu'Hannibal, puisqu'on le trouve dans Thucydide (4, 25).

Peltæ (**-ārum**), ancienne et florissante ville du N. de la Phrygie.

Pēlūsium (**-i** : Anc. Test. *Sin*, les deux noms sont dérivés de noms qui signifient *marais*), célèbre ville de la Basse-Égypte, sur la rive E. de la bouche la plus orientale du Nil, nommée bouche Pélusiaque, à vingt stades de la mer, au milieu de marais, d'où elle tirait son nom. Clef de l'Égypte au N.-E. et ville frontière du côté de la Syrie et de l'Ara-

bie, elle était très-fortifiée, et fut le théâtre de beaucoup de batailles et de siéges : le géographe Ptolémée y naquit.



Pelusium.

Pĕnātes (**-um**), dieux domestiques des Romains, aussi bien de la famille que de l'État considéré comme une famille de citoyens. Il faut donc distinguer les Pénates privés et publics. Le nom vient de *penus*, et on gardait les images de ces dieux dans les *penetralia* au centre de la maison. Les Lares étaient comptés au nombre des Pénates, et les deux noms sont souvent employés comme synonymes. Les Lares, bien que faisant partie des Pénates, n'étaient pas les seuls Pénates; car chaque famille n'avait d'ordinaire qu'un Lar, tandis qu'on emploie toujours le mot Pénates au pluriel. Les plus anciens écrivains croyaient que les Pénates de l'État avaient été apportés par Énée, de Troie en Italie, et conservés d'abord à Lavinium, puis à Albe la Longue, et enfin à Rome. Les Pénates privés avaient leur place au foyer de chaque maison, et la table leur était aussi consacrée. On entretenait sur le foyer un feu perpétuel en leur honneur, et il y avait toujours sur la table la salière et des fruits, offrandes à ces divinités.



Les Pénates.
(Tiré du Virgile du Vatican.)

Pĕnēis (**-ĭdis**), c.-à-d. Daphné, fille du dieu fluvial Péneus.

Pēnĕlŏpe (**-es**), fille d'Icarius et de Periboea de Sparte, épousa Ulysse, roi d'Ithaque (v. *Icarius* n° 2). Elle n'eut d'Ulysse qu'un enfant, Télémaque, encore en bas âge quand Ulysse partit pour Troie. Pendant la longue absence d'Ulysse elle fut importunée par de nombreux prétendants, qu'elle trompa en déclarant qu'elle devait finir une grande robe qu'elle faisait pour Laerte, son vieux beau-père, avant de faire un choix. Pendant le jour elle travaillait à cette robe, et la nuit elle défaisait l'ouvrage du jour. De cette manière elle réussit à se débarrasser des prétendants, mais enfin son stratagème fut révélé par ses servantes, et, au moment où la fidèle Pénélope était de plus en plus pressée par les prétendants, Ulysse arriva à Ithaque, après une absence de vingt ans. Ce retour mit fin à ses chagrins (v. *Ulysse*). Tandis qu'Homère représente Pénélope comme une chaste et fidèle épouse, quelques écrivains disent qu'elle devint mère de Pan, par Hermès, ou par tous les prétendants. Ils ajoutent qu'Ulysse la répudia à son retour, et qu'elle alla à Sparte, puis à Mantinée. Suivant une autre tradition, elle épousa Télégonus, après qu'il eut tué son père Ulysse.



Pénélope.
(Musée Britannique.)

Pēneus (**-i**), 1) principale rivière de Thessalie, naît au mont Pindus, et, après avoir reçu plusieurs affluents, se fraye un passage dans la vallée de Tempé entre le mont Ossa et la mer, où elle se jette (v. *Tempe*). Comme dieu, Pénée était fils d'Océan et de Téthys, et père de Daphné et de Cyrène. — 2) Rivière de l'Élide, naît aux frontières de l'Arcadie, et se jette dans la mer Ionienne.

Pĕnĭus (-i), petite rivière du Pont, se jette dans l'Euxin.

Penninæ Alpes (v. *Alpes*).

Pentăpŏlis (-is), nom de toute association de cinq villes, était appliqué spécialement aux cinq principales villes de la Cyrénaïque, dans le N. de l'Afrique : Cyrène, Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs et Apollonie.

Pentĕlĭcus (-i), montagne de l'Attique, célèbre par son marbre, est une branche du mont Parnès, et court au S.-E. entre Athènes et Marathon jusqu'à la côte.

Penthĕsĭlēa (-æ), fille d'Arès (Mars) et d'Otréra, et reine des Amazones. Après la mort d'Hector, elle vint au secours des Troyens, mais fut tuée par Achille, qui pleura sur la reine mourante, à cause de sa beauté, de sa jeunesse et de sa valeur. Thersite se moqua de la douleur d'Achille, et fut tué par le héros. Diomède, parent de Thersite, jeta le corps de Penthésilée dans le Scamandre ; mais, suivant d'autres, Achille lui-même l'enterra sur les bords du Xanthus.

Pentheus (-ĕos ou eī, acc. ĕa ou-ĕum), fils d'Échion et d'Agavé, fille de Cadmus. Il succéda à Cadmus comme roi de Thèbes, et ayant résisté à l'introduction du culte de Dionysus (Bacchus) dans son royaume, le dieu le rendit fou; son palais fut renversé et lui-même mis en pièces par sa mère et ses deux sœurs, Ino et Autonoé, qui dans leur délire bachique le prirent pour une bête féroce; on dit que Penthée périt sur le mont Cithéron, ou sur le mont Parnasse ; on racontait que Penthée était monté sur un arbre pour assister en secret au banquet des Bacchantes et que, découvert par elles, il fut mis en pièces.

Pentri (-ōrum), peuple important du Samnium, qui avait pour capitale Bovianum.

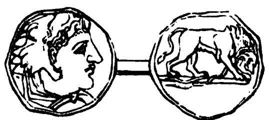
Pĕpărēthus (-i), petite île de la mer Égée, sur la côte de Thessalie, à l'E. d'Halonèse. Elle produisait beaucoup de vin.

Pephredo (v. *Grææ*).

Pĕræa (-æ), c.-à-d. *pays du côté opposé*, nom général de tout district appartenant à un pays dont il est séparé par une mer ou un fleuve. 1) Partie de la Palestine à l'E. du Jourdain. — 2) Peræa Rhodiorum, district dans le S. de la Carie, en face de l'île de Rhodes et soumis aux Rhodiens, s'étendait du mont Phœnix à l'O. jusqu'à la frontière de Lycie à l'E. — 3) Ville de la côte O. de Mysie, près d'Adramyttium, colonie des Mytiléniens.

Percōtē (-es), très-ancienne ville de Mysie, entre Abydos et Lampsaque, près de l'Hellespont.

Perdiccas (-æ), 1) fondateur de la monarchie macédonienne suivant Hérodote, bien que les écrivains postérieurs donnent Caranus comme premier roi de Macédoine et ne placent Perdiccas que le quatrième (v. *Caranus*). Perdiccas et ses deux frères, Gauanès et Æropus, vinrent, dit-on, d'Argos et s'établirent près du mont Bermius d'où ils soumirent le reste de la Macédoine. — 2) Roi de Macédoine de 454 environ à 413, fils et successeur d'Alexandre Ier. Dans la guerre du Péloponnèse, nous le trouvons tantôt allié des Spartiates, et tantôt des Athéniens : il est évident qu'il se joignit à l'une ou à l'autre des parties belligérantes, suivant son intérêt du moment. — 3) Roi de Macédoine (364-359), second fils d'Amyntas II, obtint le trône par l'assassinat de l'usurpateur Ptolémée d'Alorus. Il fut tué dans un combat contre



Perdiccas III, roi de Macédoine, av. J.-C. 364-359.

les Illyriens. — 4) Un des généraux les plus distingués d'Alexandre le Grand. Le roi mourant ôta, dit-on, de son doigt l'anneau royal et le donna à Perdiccas. Après la mort d'Alexandre (323), Perdiccas eut la plus grande part du pouvoir sous le nouveau roi Arrhidée. Des vues ambitieuses engagèrent Antipater, Cratère et Ptolémée à former une ligue et à faire ouvertement la guerre à Perdiccas. Celui-ci marcha en Égypte contre Ptolémée, mais il fut défait et ensuite tué par ses propres soldats en 321 av. J.-C.

Perdix (-īcis), neveu de Dédale, est inventeur de la scie, du ciseau, du

compas, etc. Son adresse excita la jalousie de Dédale qui le précipita du temple d'Athéna (Minerve) sur l'Acropole; mais la déesse le retint dans sa chute et le changea en l'oiseau qui porte son nom, *perdix*, la perdrix.

Perenna Anna (v. *Anna*).

Perga (-æ), ancienne et importante ville de Pamphylie, un peu dans l'intérieur des terres, au N.-E. d'Attalie, entre les rivières Catarrhactès et Cestrus, à soixante stades de l'embouchure de la première. Elle était fameuse par le culte d'Artémis (Diane). Ce fut la première ville d'Asie visitée par l'apôtre saint Paul.

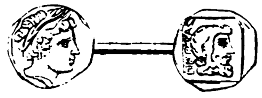

Perga.

Pergama et **Pergamia** (v. *Pergamum*, n° 1).

Pergamum ou **Pergamus** (-i). Le premier nom est de beaucoup le plus usité par les écrivains classiques, bien que le second soit plus commun en anglais, probablement parce qu'il est employé dans la traduction de la Bible. Le nom vient de πύργος, tour. 1) Citadelle de Troie; nom employé par les poëtes pour désigner Troie elle-même. Les poëtes se servent aussi des formes Pergama (-orum) et Pergamia (-æ). — 2) Célèbre ville d'Asie Mineure, capitale du royaume de Pergame, et ensuite de la province romaine d'Asie, dans le district S. de la Mysie, nommé Teuthrania, sur la rive N. du Caïcus, à environ vingt milles de la mer. Le royaume de Pergame fut fondé vers 280 av. J.-C. par Philétère,


Philétère, fondateur du royaume de Pergame, mort av. J.-C. 263.

à qui Lysimaque avait confié le commandement de la ville. Les rois successifs de Pergame furent : Philétærus (280-263), Eumène I (263-241), Attale I (241-197), Eumène II (197-159), Attale II Philadelphe (159-138), Attale III Philométor (138-133). Le royaume atteignit sa plus grande étendue après la défaite d'Antiochus le Grand par les Romains en 190 av. J.-C., quand les Romains donnèrent à Eumène II toute la Mysie, la Lydie, les deux Phrygies, la Lycaonie, la Pisidie et la Pamphylie. Sous le même roi fut fondée la célèbre bibliothèque de Pergame qui rivalisa longtemps avec celle d'Alexandrie, et dont la formation amena l'invention du parchemin, *charta pergamena*. A la mort d'Attale III en 133, le royaume, par son testament, passa aux Romains. Pergame est une des sept églises d'Asie auxquelles est adressée l'Apocalypse. Le rhéteur Apollodore et le médecin Galien naquirent à Pergame.


Pergame en Mysie.

Perge (v. *Perga*).

Périander (-dri), fils de Cypsélus, auquel il succéda comme tyran de Corinthe (625 av. J.-C.); il régna quarante ans jusqu'en 585. Son autorité fut d'abord douce et bienfaisante, puis devint oppressive. Il protégea les lettres et la philosophie; Arion et Anacharsis étaient en faveur à sa cour. On le compte souvent parmi les sept sages.

Périclēs (-is ou -i), le plus grand des hommes d'État athéniens, fils de Xanthippe et d'Agaristé, qui appartenaient tous deux aux plus nobles familles d'Athènes. La fortune de ses parents lui permit de recevoir une éducation soignée, et il eut pour maîtres Damon, Zénon d'Elée, et Anaxagore. En 469, Périclès commença à prendre part aux affaires publiques, quarante ans avant sa mort, et fut bientôt regardé comme le chef du parti démocratique, opposé à Cimon. Ce fut à son instigation que son ami Éphialte proposa en 461 la mesure

qui enlevait à l'Aréopage le pouvoir qui le rendait redoutable au parti démocratique. Ce succès fut suivi de l'exil de Cimon par l'ostracisme. Périclès se distingua comme général aussi bien que comme politique, et commanda souvent les armées athéniennes dans les guerres avec les États voisins. En 448 il commandait l'armée qui aida les Phocidiens dans la guerre sacrée. En 445 il rendit le service le plus signalé à l'État, en soumettant l'île d'Eubée qui s'était révoltée contre Athènes. Après la mort de Cimon, en 449, le parti aristocratique eut pour chef Thucydide, fils de Mélésias; mais, après l'ostracisme de Thucydide en 444, Périclès resta sans rival, et pendant le reste de sa carrière politique nul ne lui contesta le premier rang. L'événement important où Périclès fut ensuite engagé fut la guerre contre Samos, qui s'était révoltée contre les Athéniens, et qu'il soumit après une campagne difficile en 440. Le poëte Sophocle fut un des généraux qui combattirent avec Périclès contre Samos. Pendant les dix années suivantes, jusqu'à l'explosion de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens ne tentèrent aucune opération militaire importante. Périclès employa ce temps de paix à orner Athènes de monuments publics qui firent de cette ville la merveille de la Grèce (voy. *Phidias*). Les ennemis de Périclès essayèrent plusieurs fois de ruiner sa réputation, mais ils échouèrent et s'attaquèrent à ses amis; Phidias, Anaxagore et Aspasie, maîtresse de Périclès, furent accusés devant le peuple. Phidias fut condamné et jeté en prison. Anaxagore fut aussi condamné à payer une amende et à sortir d'Athènes (voy. *Anaxagoras*). Aspasie ne fut acquittée que grâce aux instances et aux larmes de Périclès. — La guerre du Péloponnèse a été faussement attribuée aux vues ambitieuses de Périclès. Il est vrai qu'il conseilla aux Athéniens de ne pas se soumettre aux demandes des Lacédémoniens : mais il le fit parce qu'il vit que la guerre était inévitable, et que, tant qu'Athènes garderait la grande puissance qu'elle possédait alors, Sparte ne serait jamais satisfaite. Quand la guerre éclata en 431, une armée péloponnésienne sous Archidamus envahit l'Attique, et sur l'avis de Périclès les Athéniens apportèrent tout ce qu'ils avaient dans la ville, et laissèrent les Péloponnésiens ravager l'Attique sans rencontrer de résistance. L'année suivante (430), quand les Péloponnésiens envahirent de nouveau l'Attique, Périclès suivit la même politique. Cet été-là, la peste se montra à Athènes. Elle enleva ses deux fils, Xanthippe et Paralus, et la plupart de ses amis. Dans l'automne de 429, Périclès lui-même mourut. Il ne laissa pas d'enfants légitimes. Son fils Périclès, qu'il avait eu d'Aspasie, fut un des généraux à la bataille des Arginuses, et fut mis à mort par les Athéniens avec les autres généraux en 406.

Pĕrĭclȳmĕnus (**-i**), un des Argonautes, fils de Nélée et frère de Nestor.

Perillus (voy. *Phalaris*).

Pĕrinthus (**-i**), ville importante de Thrace sur la Propontide, fondée par les Samiens vers 559 av. J.-C. à 22 milles à l'O. de Sélymbrie sur une petite presqu'île. Plus tard elle fut nommée Héraclée et quelquefois *Heraclea Thraciæ* ou *Heraclea Perinthus*.



Périnthe.

Pĕrĭphas (**-antis**), 1) roi d'Attique. — 2) Un des Lapithes. — 3) Compagnon de Pyrrhus au siége de Troie.

Permessus (**-i**), rivière de Béotie, descend du mont Hélicon, et se jette dans le lac Copaïs près d'Haliarte.

Pērō (**-ōnis**), fille de Nélée et de Chloris et femme de Bias.

Perpĕrēna (**-æ**), petite ville de Mysie au S. d'Adramyttium.

Perperna ou **Perpenna** (**-æ**), la première forme est préférable. 1) M., consul en 130, défit Aristonicus en Asie, et le fit prisonnier. — 2). M. Perperna Vento, fils du précédent, se joignit au parti de Marius dans la guerre

civile, et fut élevé à la préture. Il passa ensuite en Espagne et combattit sous Sertorius pendant plusieurs années ; mais, jaloux de celui-ci, Perperna et ses amis l'assassinèrent dans un festin en 72. La mort de Sertorius mit bientôt fin à la guerre. Perperna fut vaincu par Pompée, fait prisonnier et mis à mort.

Perrhæbi (**-ōrum**), puissant et belliqueux peuple pélasgique du N. de la Thessalie. Homère place les Perrhèbes dans le voisinage de Dodone de Thessalie et de la rivière Titarosius; plus tard le nom de Perrhébie fut appliqué au district borné par la Macédoine et les monts Cambuniens au N., le Pinde à l'O., le Pénée au S. et au S.-E., et le Pénée et l'Ossa à l'O. Les Perrhèbes faisaient partie de la ligue amphictyonique.

Persæ (voy. *Persis*).

Persē (**-es**) ou **Persă** (**-æ**), fille d'Océan et femme de Hélios (le Soleil) par qui elle devint mère d'Éétès, de Circé, de Pasiphaé et de Persès.

Persēïs (**-idis**), nom donné à Hécate comme fille de Persès par Astéria.

Persĕphŏnē (**-es**), nommée **Proserpina** (**-æ**) par les Romains, déesse, fille de Zeus (Jupiter) et de Déméter (Cérès). En Attique elle était adorée sous le nom de Coré (Κόρη), c'est-à-dire *la fille* (de Déméter), et les deux déesses étaient souvent nommées *la Mère et la Fille*. Homère la représente comme femme de Hadès (Pluton) et la formidable, vénérable et majestueuse reine des ombres, qui règne sur les âmes des morts, ainsi que son époux. Aussi est-elle appelée



Perséphoné (Proserpine) sur un trône. (Gerhard, Archæol. Zeit., tav. 11.)

par les auteurs : *Juno inferna*, *Averna* et *Stygia*. Les Érinnyes (Furies) étaient filles de Proserpine et de Pluton. L'histoire de son enlèvement par Hadès, les courses de sa mère à sa recherche, et le culte des deux déesses en Attique, aux fêtes d'Éleusis, sont rapportées à l'article *Déméter*. Perséphoné est ordinairement représentée dans les œuvres d'art avec le caractère grave et sévère de la Junon du monde souterrain.

Persĕpŏlis (**-is**), capitale de la Perse et de l'empire perse : elle semble pourtant avoir été rarement résidence royale ; elle n'est mentionnée ni par Hérodote, ni par Xénophon, ni par Ctésias, ni par les écrivains sacrés pendant la période persane; tandis qu'ils parlent souvent de Babylone, de Suse et d'Ecbatane, comme capitales de l'empire; c'est seulement par les écrivains grecs, après la conquête macédonienne, que nous savons quel était son rang dans l'empire; elle était une des deux villes où l'on enterrait les rois (l'autre était Pasargade) et on y gardait le trésor royal ; car Alexandre trouva dans le palais d'immenses richesses, qui, disait-on, y avaient été accumulées depuis l'époque de Cyrus. Elle conserva sa splendeur jusqu'après la conquête macédonienne; elle fut alors incendiée. Alexandre (à ce que dit l'histoire) mit le feu au palais, de sa propre main, à la fin d'un festin, à l'instigation de la courtisane Thaïs (331). Elle ne fut cependant pas aussi complétement détruite que quelques historiens le racontent. Elle est souvent nommée aux époques subséquentes; maintenant elle est déserte, mais ses ruines sont considérables. Elle était située au cœur de la Perse, dans la partie nommée *Perse creuse*, non loin des limites du désert de Carmanie, dans une vallée arrosée par le fleuve Araxe, et ses affluents le Médus et le Cyrus.

Perses (**-æ**), fils de Hélios (le Soleil) et de Persé, frère d'Éétès et de Circé et père d'Hécate.

Perseus (**-ĕos** ou **-eī**), 1) fameux héros argien, fils de Zeus (Jupiter) et de Danaé et petit-fils d'Acrisius. Un oracle avait dit à Acrisius qu'il était condamné à périr de la main du fils de Danaé ; il enferma sa fille dans une chambre de

pierre et d'airain. Mais Jupiter, s'étant métamorphosé en pluie d'or, descendit par le toit de la prison et devint par Danaé père de Persée. Celui-ci est quelquefois nommé pour cela *Aurigena*. Dès qu'Acrisius découvrit que Danaé avait donné naissance à un fils, il enferma la mère et l'enfant dans une caisse et les jeta dans la mer; mais Zeus les fit aborder à Sériphos, une des Cyclades, où un pêcheur, nommé Dictys, trouva Danaé et son fils, et les mena à Polydecte, roi du pays, qui les traita avec bonté; ensuite Polydecte aima Danaé, et, pour se débarrasser de Persée qui était devenu homme, il envoya le jeune héros chercher la tête de Méduse, une des Gorgones. Guidé par Hermès (Mercure) et Athéna (Minerve), Persée alla d'abord trouver les Grææ, sœurs des Gorgones, leur prit leur dent et leur œil unique, et ne les leur rendit qu'après qu'elles lui eurent montré la route pour aller trouver les nymphes qui possédaient les sandales ailées, la corbeille magique, et le casque de Hadès (Pluton) qui rendait invisible celui qui le portait : ayant reçu des nymphes ces présents inestimables, d'Hermès une faucille, et d'Athéna un miroir, il monta en l'air, et arriva au séjour des Gorgones, qui habitaient près de Tartessus, sur le rivage de l'Océan : il les trouva endormies et coupa la tête de Méduse, en regardant sa figure dans un miroir, car un coup d'œil du monstre lui-même l'aurait changé en pierre. Persée mit la tête de Méduse dans la corbeille qu'il portait sur son dos, et comme il s'éloignait il fut poursuivi par les deux autres Gorgones; mais son casque qui le rendait invisible lui permit de s'échapper en sûreté. Persée alla alors en Éthiopie, où il sauva et épousa Andromède (voy. *Andromeda*). Persée changea aussi Atlas en une montagne du même nom, à l'aide de la tête de la Gorgone. A son retour à Sériphos, il trouva sa mère réfugiée dans un temple pour se soustraire aux violences de Polydecte; il alla alors au palais de Polydecte et le métamorphosa en pierre, ainsi que tous ses hôtes. Puis il donna la tête de la Gorgone à Athéna qui la plaça au milieu de son bouclier ou de sa cuirasse. Persée alla ensuite à Argos, accompagné de Danaé et d'Andromède; Acrisius, se souvenant de l'oracle, s'enfuit à Larissa, dans le pays des Pélasges; mais Persée le suivit déguisé, pour lui persuader de revenir. A son arrivée à Larissa, il prit part aux jeux publics, et tua par hasard Acrisius avec son disque. Persée, laissant le royaume d'Argos à Mégapenthès, fils de Prœtus, reçut de lui en échange le gouvernement de Tirynthe. Persée passe pour avoir fondé Mycènes. — 2) ou Perses (-æ), dernier roi de Macédoine, fils aîné de Philippe V, régna onze ans, de 178 à 168 : sa guerre contre les Romains dura quatre ans (171-168) et fut terminée par la victoire décisive de Paul Émile à Pydna en 168. Persée orna le triomphe de son vainqueur et finit ses jours dans une honorable captivité à Albe.



Persée et Méduse.
(Tiré d'une terre-cuite du Musée Britann.)



Persée, roi de Macédoine.

Persia (voy. *Persis*).

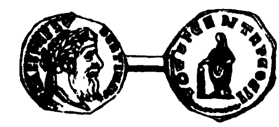
Persicus sinus, Persicum mare, nom donné par les anciens géographes au grand golfe de la mer Érythrée (océan Indien), qui s'étend entre la côte d'Arabie et la côte de Susiane, la Perse et la Carmanie, et nommé maintenant *golfe Persique*.

Persis (-idis), très-rarement **Persia** (-æ), primitivement petit district

d'Asie, borné au S.-O. par le golfe Persique, au N.-O. et au N. par la Susiane, la Médie et la Parthie, et à l'E. du côté de la Carmanie, par les limites mal définies du désert. La seule partie plane du pays était sur le rivage; le reste était entrecoupé de montagnes. Les habitants étaient divisés en trois classes ou castes : 1° Les nobles ou guerriers, contenant les trois tribus des *Pasargadæ* qui étaient les plus nobles, et desquelles sortait la famille royale des Achemenidæ. 2° Les tribus agricoles et autres sédentaires. 3° Les tribus nomades. Les Perses avaient une grande analogie d'origine avec les Mèdes, et suivaient les mêmes coutumes et la même religion (voy. *Magi, Zoroaster*). A leur première apparition dans l'histoire, on les représente comme une nation de bergers robustes, qui, sous leur chef Cyrus, renversèrent l'empire des Mèdes et devinrent maîtres de l'Asie occidentale en 559 (voy. *Cyrus*). Sous le règne de Darius, troisième roi de Perse, l'empire s'étendait depuis la Thrace et la Cyrénaïque à l'O. jusqu'à l'Indus à l'E., et depuis l'Euxin, le Caucase, la Caspienne, l'Oxus et le Jaxarte au N. jusqu'à l'Éthiopie, l'Arabie, et la mer Érythrée au S. Il embrassait, en Europe, la Thrace et quelques-unes des villes grecques au N. de l'Euxin; en Afrique, l'Égypte et la Cyrénaïque; en Asie, à l'O. la Palestine, la Phénicie, la Syrie, plusieurs districts d'Asie Mineure, l'Arménie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Babylonie, la Susiane, l'Atropatène, la Grande Médie; au N. l'Hyrcanie, la Margiane, la Bactriane et la Sogdiane; à l'E. le Paropamise, l'Arachosie et l'Inde (partie du Punjab et du Scinde); au S. la Perse, la Carmanie et la Gédrosie, et, au centre de la partie E., la Parthie, l'Asie et la Drangiane. Les villes capitales de l'empire étaient : Babylone, Suse, Ecbatane en Médie, et aussi, bien qu'elles fussent rarement résidences royales, Pasargade et Persépolis. Darius entreprit d'organiser ce vaste empire et le partagea en vingt satrapies. Voici la liste des rois de Perse : 1) Cyrus (559-529).—2) Cambyse (529-522). — 3) Usurpation du Pseudo-Smerdis, 7 mois (522-521). — 4) Darius Ier, fils d'Hystaspe (521-485). — 5) Xerxès Ier (485-465). —6 Usurpation d'Artaban, 7 mois (465-464).—7) Artaxerxès Ier Longuemain (464-425).—8) Xerxès II, 2 mois. —9) Sogdien, 7 mois (425-424).—10) Ochus ou Darius II Nothus (424-405). —11) Artaxerxès II Mnémon (405-359). —12) Ochus ou Artaxerxès III (359-338). —13) Arsès (338-336).—14) Darius III Codoman (336-331) (voy. *Alexander*). Là finit l'ancienne histoire de Perse, comme royaume; mais, comme peuple, les Perses propres, sous l'influence surtout de leur religion, conservèrent leur existence, et enfin regagnèrent leur indépendance à la chute de l'empire des Parthes (voy. *Sassanidæ*). En lisant les poëtes romains, il faut se souvenir qu'ils emploient constamment *Persæ* ou *Medi*, comme terme général pour les peuples à l'E. de l'Euphrate et du Tigre, et surtout pour les Parthes.

Persius Flaccus (-i), A., poëte romain, chevalier, en relation par sa naissance et son mariage avec les personnes du plus haut rang, naquit à Volaterræ en Étrurie, en 34 ap. J.-C. Il était élève de Cornutus le stoïcien, et, dès sa jeunesse, était lié avec Lucain, Cæsius Bassus, poëte lyrique, et plusieurs autres auteurs distingués. Il était cher à Pætus Thraséa, et paraît avoir été digne d'une telle affection, car il est représenté comme un jeune homme agréable et vertueux. Il mourut en 62, avant vingt-huit ans. Les ouvrages existants de Perse se composent de six courtes satires, qui sont restées inachevées; elles sont d'un style obscur, et difficiles à comprendre.

Pertĭnāx (-acis) **Helvius** (-i), empereur romain du 1er janvier au 28 mars 193, accepta malgré lui l'empire, à la mort de Commode. Il voulut réprimer la licence des prétoriens, et fut mis à mort par ceux-ci, qui mirent alors l'empire à l'enchère.



Pertinax, emp. rom., av. J.-C. 193.

Pĕrŭsia (-æ : Perugia), ancienne ville de la partie E. de l'Étrurie, entre le lac Trasimène et le Tibre, était une des douze villes de la ligue étrusque. Elle était située sur une montagne, et très-fortifiée par la nature et par l'art : c'est là que se réfugia L. Antonius, frère du triumvir, quand il fut hors d'état de résister à Octavianus (Auguste). Celui-ci l'y bloqua depuis la fin de 41 av. J.-C. jusqu'au printemps de 40. La famine força Antonius de se rendre; mais, un habitant ayant mis le feu à sa maison, toute la ville fut incendiée. Elle fut rebâtie par Auguste.

Pescennius, voy. *Niger*.

Pessīnus ou **Pesinus** (-untis), ville à l'extrémité S.-O. de la Galatie, sur le versant S. du mont Dindymus ou Agdistis, était célèbre par le culte de Cybèle, surnommée Agdistis, dont le temple, plein de richesses, s'élevait sur une montagne hors de la ville. Dans ce temple était une image de la déesse, qui fut transportée à Rome, pour exécuter un oracle des livres sibyllins.

Pĕtēlia ou **Pĕtīlia** (-æ : *Strongoli*), ancienne ville sur la côte E. du Bruttium, fondée, suivant la tradition, par Philoctète.

Petilius Capitolinus (voy. *Capitolinus*).

Petra (-æ), nom de plusieurs villes bâties sur des rochers, ou dans des lieux rocailleux, dont la plus célèbre était dans l'Arabie Pétrée, capitale, d'abord des Iduméens, et ensuite des Nabathéens. Elle se trouve au milieu des montagnes de Séir, juste à moitié chemin entre la mer Morte et l'extrémité du golfe Élanitique de la mer Rouge, dans une vallée, ou plutôt un ravin, entouré de précipices presque inaccessibles et où l'on pénètre par une gorge si resserrée entre les rochers qu'en quelques endroits deux cavaliers auraient de la peine à passer de front. Sur les bords de la rivière qui coule dans ce ravin, s'élevait la ville elle-même, et quelques belles ruines de ses monuments publics existent encore. Ces ruines sont surtout de la période romaine, quand Petra était devenue importante comme centre du commerce par caravanes des Nabathéens. Elle resta indépendante jusqu'au temps de Trajan qui s'en empara. C'était la capitale de l'Arabie Pétrée, et, à la fin de l'empire, la capitale de la Palestine troisième.

Petreius (-i), **M.**, militaire expérimenté, mentionné pour la première fois en 62 quand il servit comme lieutenant de C. Antonius et défit l'armée de Catilina. Il appartenait au parti aristocratique, et en 55 il fut envoyé en Espagne avec Afranius comme lieutenant de Pompée; il combattit ensuite contre César en Afrique, et, après la perte de la bataille de Thapsus, lui et Juba s'entre-tuèrent.

Pĕtrīnum (-i), montagne près de Sinuessa, sur les confins du Latium et de la Campanie, où l'on récoltait d'excellent vin.

Petrŏcŏrĭ (-ōrum), peuple de la Gaule Aquitaine, dans le moderne *Périgord*.

Pĕtrōnius (-i) **C.** ou **T.,** un des compagnons choisis de Néron, regardé comme directeur des plaisirs impériaux (*elegantiæ arbiter*). L'influence que Pétronius acquit ainsi excita la jalousie de Tigellinus; accusé de trahison, il mit fin à sa vie en s'ouvrant les veines. On dit qu'il envoya, à ses derniers moments, une lettre au prince, où il le blâmait de ses infâmes excès. On ne sait s'il est l'auteur de l'ouvrage qui est venu jusqu'à nous, sous le titre de *Petronii Arbitri Satiricon*. C'est une espèce de roman comique licencieux.

Peuce (-es), île de la Mœsie inférieure, formée par les deux bouches méridionales du Danube, habitée par les Peucini, tribu des Bastarnes, qui prit son nom de l'île.

Peucestas (-æ), officier d'Alexandre le Grand, à la mort duquel il eut le gouvernement de la Perse. Il combattit avec Eumène contre Antigone (317-316), et fut enfin privé de sa satrapie par Antigone.

Peucetia (voy. *Apulia*).

Peucīni (voy. *Peuce*).

Phacussa (-æ), île de la mer Égée, une des Sporades.

Phæāces (-um), peuple fabuleux immortalisé par l'Odyssée, habitait l'île

Schéria (Σχερία) à l'extrémité O. de la Terre, et était gouverné par le roi Alcinoüs (voy. *Alcinoüs*). On le représente comme ayant des mœurs voluptueuses. Horace nomme un glouton *Phæax*. Les anciens confondaient la Schéria homérique avec Corcyre; mais il vaut mieux regarder Schéria comme tout à fait fabuleuse.

Phædon (-ōnis), né à Élis, fut fait prisonnier, et vendu comme esclave à Athènes : il obtint ensuite sa liberté et devint disciple de Socrate, à la mort duquel il assista. Il revint ensuite à Élis, où il fonda une école de philosophie. Le dialogue de Platon, qui contient un récit de la mort de Socrate, porte le nom de Phædon.

Phædra (-æ), fille de Minos et femme de Thésée, accusa calomnieusement son beau-fils Hippolyte. Après la mort d'Hippolyte, son innocence fut reconnue par son père, et Phèdre se tua.

Phædrus (-i), fabuliste latin, était d'abord esclave; il fut emmené de Thrace ou de Macédoine à Rome, où il apprit la langue latine. Auguste lui donna la liberté. Ses fables sont au nombre de quatre-vingt-dix-sept, écrites en vers ïambiques: la plupart sont empruntées à Ésope.

Phæstus (-i), ville du S. de la Crète, près de Gortyne, patrie d'Épiménide.



Phæstus.

Phăĕthon (-ontis), (c.-à-d. celui qui éclaire), épithète ou surnom de Hélios (le Soleil), mais plus souvent nom d'un fils de Hélios et de Clymène. Il reçut de son père le nom de Phaéthon, et fut ensuite assez présomptueux pour demander à son père de lui permettre de conduire le char du soleil dans les cieux pendant un jour : Hélios céda aux prières de son fils et de Clymène, mais le jeune homme étant trop faible pour maintenir les chevaux, ils s'élancèrent hors de leur route ordinaire, et vinrent si près de la terre, qu'ils la mirent presque en feu : Zeus tua alors Phaéthon d'un éclat de sa foudre, et le précipita dans le fleuve Éridan. Ses sœurs, les *Heliadæ* ou *Phaethontiades*, qui avaient attelé les chevaux au char, furent changées en peupliers, et leurs larmes en ambre (voy. *Heliadæ*).



Phaéthon.

Phaethusa (voy. *Heliadæ*).

Phălanthus (-i), chef des Lacédémoniens qui fondèrent Tarente en Italie vers 708 av. J.-C.

Phălăris (-ĭdis), tyran d'Agrigente en Sicile, célèbre par sa cruauté. Il régna de 570 à 564. Il périt dans une émeute soudaine du peuple irrité. Rien n'est plus connu sur son compte que le taureau d'airain, où il faisait brûler vivantes les victimes de sa cruauté, et qu'il essaya, dit-on, sur l'inventeur Périllus; Bentley a prouvé que les épîtres qui portent le nom de Phalaris sont l'œuvre de quelque sophiste.

Phălĕrum (-i), le plus oriental

des ports d'Athènes, et presque le seul dont se servirent les Athéniens avant les guerres médiques. Phalères eut moins d'importance après l'établissement, par Thémistocle, d'un port dans la presqu'île du Pirée.

Phănæ (**-ārum**), pointe méridionale de l'île de Chios, célèbre par son temple d'Apollon, et par son excellent vin.

Phănăgŏrĭa (**-æ**), ville grecque sur la côte asiatique du Bosphore Cimmérien, capitale des rois du Bosphore, en Asie.

Phăon (**-ōnis**), batelier de Mytilène, était, dit-on, un laid vieillard; mais ayant fait faire à Aphrodité (Vénus) une traversée sans accepter de payement, la déesse lui donna la jeunesse et la beauté ; Sappho l'aima, et, se voyant dédaignée, se précipita du rocher de Leucade (voy. *Sappho*).

Phăræ (**-ārum**), 1). Ville à l'O. de l'Achaïe, une des douze villes achéennes, sur la rivière Piérus. — 2) Ville de Messénie sur la rivière Nédon, près des frontières de la Laconie.

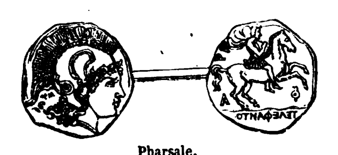
Pharmăcūsa (**-æ**), île sur a côte de Milet, où Jules César fut pris par des pirates.

Pharnabāzus (**-i**), satrape des provinces perses près de l'Hellespont, vers la fin de la guerre du Péloponnèse, et pendant longtemps ensuite. Son caractère était généreux et ouvert. On l ui a reproché, il est vrai, le meurtre d'Alcibiade; mais celui-ci fut probablement tué par d'autres (voy. *Alcibiades*).

Pharnăces (**-is**). 1) Roi de Pont, aïeul de Mithridate le Grand, régna de 190 environ, jusqu'en 156. —2) Roi de Pont, ou plus exactement du Bosphore, était fils de Mithridate le Grand, qu'il força de se donner la mort. Dans la guerre civile entre César et Pompée, Pharnace saisit l'occasion de reprendre les États de son père; mais il fut battu par César près de Zéla (47). La victoire fut si facile, que César en informa le sénat par ces mots : *Veni, vidi, vici.* (*Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*) Dans le cours de la même année, Pharnace fut tué par Asander, un de ses généraux (v. *Asander*).

Pharnăcĭa, ville florissante d'Asie Mineure, sur la côte du Pont, bâtie près de l'emplacement de Cérasus, probablement par Pharnace, aïeul de Mithridate le Grand.

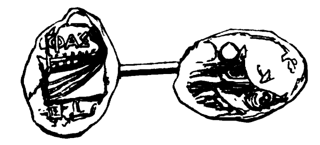
Pharsālus (**-i**), ville de Thessalie, dans le district de Thessaliotis, à l'O. de la rivière Énipée. Près de Pharsale, fut livrée la bataille décisive entre César et Pompée (48) qui rendit César maître du monde romain : on l'appelle souvent bataille de la *Pharsalia*, qui était le nom du territoire de la ville.



Pharsale.

Phărus ou **Phăros** (**-i**). 1) Petite île sur la côte d'Égypte : quand Alexandre le Grand fonda la ville d'Alexandrie sur la côte en face de Pharos, il fit unir l'île au continent par un môle de sept stades de longueur, qui formait ainsi les deux ports de la ville (voy. *Alexandria*). L'île était surtout fameuse par la haute tour qui y avait été bâtie par Ptolémée II pour établir un phare : c'est de là que le nom de *phare* fut appliqué à toutes les constructions semblables. — 2) Ile de l'Adriatique, sur les côtes de Dalmatie, à l'E. d'Issa.

Phăsēlis (**-ĭdis**), ville sur la côte de Lycie, près des frontières de Pamphylie, fondée par des colons doriens. Elle fut ensuite le quartier général des pirates qui infestaient les côtes S. de l'Asie Mineure, et fut détruite par P. Servilius Isauricus; c'est à Phasélis qu'on construisit d'abord les vaisseaux légers et rapides nommés *phaseli*.



Phasélis en Lycie.

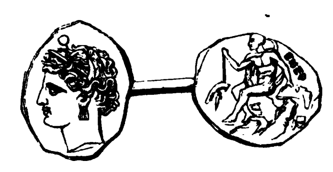
Phăsis (**-is** ou **-ĭdis**). 1) Célèbre fleuve de Colchide, qui se jette à l'extré-

mité E. du Pont-Euxin. Il était fameux à cause de l'expédition des Argonautes. Aussi Médée est-elle nommée *Phasias* et l'adjectif *Phasiacus* est-il employé dans le sens de *Colchidien* (voy. *Argonautæ*). Il a donné son nom au faisan (*Phasianus*) qui fut amené de ses bords en Grèce. — 2) Près de l'embouchure du fleuve, sur la rive méridionale, était une ville du même nom, fondée par les Milésiens.

Phēgeus (**-ĕos** ou **-ĕī**), roi de Psophis en Arcadie, purifia Alcmæon du meurtre de sa mère et lui donna en mariage sa fille Alphésibée (voy. *Alcmæon*).

Phēmĭus (**-i**), célèbre chanteur, qui se faisait entendre au milieu des prétendants, dans le palais d'Ulysse, à Ithaque.

Phĕnĕus (**-i**), ancienne ville du N.-E. de l'Arcadie, au pied du mont Cyllène.



Pheneus.

Phĕræ (**-ārum**), ancienne ville de Thessalie, dans la plaine Pélasgienne, à quatre-vingt-dix stades du port de Pagasæ, sur le golfe Pagaséen. Elle est célèbre dans la mythologie comme résidence d'Admète, et dans l'histoire, à cause de ses tyrans, qui étendirent leur puissance sur presque toute la Thessalie. Parmi eux, le plus puissant fut Jason, qui fut fait tagus ou généralissime de Thessalie vers 374 av. J.-C.

Pheræ (v. *Pharæ*).

Phĕrĕcrătes (**-is**), d'Athènes, un des meilleurs poëtes de l'ancienne comédie, contemporain d'Aristophane. Il inventa un nouveau mètre, qui fut nommé *phérécratien*.

Phĕrĕcȳdes (**-is**). 1) De Syros, ancien philosophe grec, florissait vers 544 av. J.-C. Il fut, dit-on, le maître de Pythagore et enseigna la doctrine de la métempsycose. —2) D'Athènes, un des premiers logographes grecs, était contemporain d'Hérodote.

Phĕrēs (**-ētis**), fils de Crétheus et de Tyro, père d'Admète et de Lycurgue, et fondateur de Pheræ en Thessalie. Admète, comme fils de Phérès, est nommé *Pheretiades*.

Phĭdĭas (**-æ**), le plus grand sculpteur et statuaire de la Grèce, naquit à Athènes vers 490 av. J.-C. Périclès lui confia la surintendance de toutes les œuvres d'art qui furent élevées à Athènes pendant son administration. Parmi ces ouvrages étaient les Propylées de l'Acropole, et par-dessus tout le temple d'Athéna sur l'Acropole, nommé *Parthénon*, où les meilleurs artistes déployèrent tout leur génie. Les sculptures de ce temple, dont les restes font la gloire du Musée Britannique, furent exécutées sous la direction immédiate de Phidias; mais la statue colossale de la déesse, en ivoire et en or, était de la main même de Phidias. La statue fut consacrée en 438. — Après avoir terminé ce grand travail à Athènes, Phidias alla à Élis et à Olympie, où il acheva son chef-d'œuvre, la statue de Jupiter Olympien. A son retour à Athènes, il fut victime de la jalousie qu'excitait son illustre protecteur, Périclès (voy. *Périclès*). Il fut d'abord accusé de péculat, mais cette accusation fut aussitôt réfutée; car, de l'avis de Périclès, l'or avait été fixé de telle manière à la statue d'Athéna, qu'on pouvait le détacher, et en vérifier le poids. On accusa alors Phidias d'impiété, pour avoir mis dans la bataille des Amazones, sur le bouclier de la déesse, son propre portrait et celui de Périclès. Il fut jeté en prison, où il mourut de maladie, en 432.

Phīdippĭdes ou **Philippides** (**-is**), célèbre coureur, qui fut envoyé par les Athéniens à Sparte en 490 av. J.-C. pour leur demander leur assistance contre les Perses, et qui y arriva le second jour après son départ d'Athènes.

Phīdon (**-ōnis**), roi d'Argos, qui étendit son pouvoir sur la plus grande partie du Péloponnèse. En 748 av. J.-C. il priva les Éléens de leur présidence aux jeux Olympiques, et célébra ces jeux de concert avec les Pisans : mais, peu après, les Éléens le défirent, avec l'aide

de Sparte, et recouvrèrent leur privilége. L'acte le plus mémorable de Phidon fut l'introduction de monnaies de cuivre et d'argent, et une nouvelle échelle de poids et mesures qui prévalut dans le Péloponnèse et se répandit ensuite dans presque toute la Grèce : l'échelle en question était connue sous le nom d'éginète, et on suppose généralement que la monnaie de Phidon fut frappée à Égine ; mais ce nom lui était peut-être donné à cause de l'activité commerciale des Éginètes.

Phigalia (-**æ**), ville à l'extrémité S.-O. de l'Arcadie, sur les frontières de la Messénie et de l'Élide, qui doit sa célébrité dans les temps modernes, aux ruines d'un magnifique temple situé dans son territoire, et bâti à l'époque de Périclès. Les sculptures en relief, qui ornaient la frise dans l'intérieur, sont maintenant conservées au Musée Britannique. Elles représentent le combat des Centaures et des Lapithes, des Grecs et des Amazones.

Phĭlădelphia (-**æ**). 1) Ville de Lydie, au pied du mont Tmolus, bâtie par Attale Philadelphe, roi de Pergame ; son église chrétienne est une des sept auxquelles était adressée l'Apocalypse. — 2) Ville de Cilicie, sur le Calycadnus, au-dessus d'Aphrodisias.

Phĭlădelphus (-**i**), surnom de Ptolémée II, roi d'Égypte (voy. *Ptolemæus*), et d'Attale II roi de Pergame (voy. *Attalus*).

Phĭlæ (-**ārum**), île du Nil, juste au-dessous de la première cataracte, à la frontière S. de l'Égypte du côté de l'Éthiopie ; elle était habitée à la fois par des Égyptiens et des Éthiopiens, et était couverte de temples magnifiques, dont il reste de belles ruines.

Phĭlæni (-**ōrum**), deux frères, citoyens de Carthage, dont on raconte l'histoire suivante. Une dispute s'étant élevée entre les Carthaginois et les Cyrénéens au sujet de leurs limites, il fut convenu que des envoyés partiraient à un moment précis de chacune des deux villes, et que l'endroit de leur rencontre servirait de limite aux deux territoires. Les Philènes partirent de Carthage et firent beaucoup plus de chemin que les envoyés de Cyrène ; les Cyrénéens les accusèrent d'être partis avant le temps convenu, mais enfin ils consentirent à accepter comme limite le lieu où ils étaient arrivés, si les Philènes consentaient à y être enterrés vivants. Les Philènes se dévouèrent pour leur pays. Les Carthaginois rendirent de grands honneurs à leur mémoire et leur élevèrent des autels à l'endroit où ils étaient morts : ce lieu fut nommé « les autels des Philènes. »

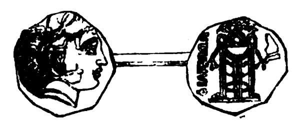
Phĭlammon (-**ōnis**), poëte mythique et musicien, passait pour fils d'Apollon, et pour père de Thamyris et d'Eumolpus.

Phĭlēmon (-**ŏnis**). 1) Phrygien âgé, époux de Baucis, qui donna l'hospitalité à Zeus (Jupiter) et à Hermès (Mercure). — 2) Célèbre poëte athénien de la comédie nouvelle, né à Soli en Cilicie ; il vint de bonne heure à Athènes, et y reçut le droit de cité. Il florissait sous le règne d'Alexandre, un peu avant Ménandre, auquel, pourtant, il survécut longtemps. Il commença à faire représenter ses pièces vers 330, et vécut près de cent ans. Bien que Philémon fût inférieur à Ménandre comme poëte, il était cependant plus aimé des Athéniens, et l'emporta souvent sur son rival dans les luttes dramatiques (v. *Menander*). — 3) Philémon le jeune, aussi poëte de la nouvelle comédie, était fils du précédent.

Philetærus (voy. *Pergamum*).

Phĭlētas (-**æ**), de Cos, poëte et grammairien alexandrin distingué, tuteur de Ptolémée II Philadelphe.

Phĭlippi (-**ōrum**), célèbre ville de Macédoine, sur une hauteur escarpée du mont Pangée, fondée par Philippe de Macédoine, sur l'emplacement d'une ancienne ville, *Crénides*, colonie des Thasiens. Philippes est célèbre dans l'histoire par la victoire qu'y remportèrent Octave et Antoine sur Brutus et Cassius en 42 av. J.-C. et par la première prédication de l'apôtre saint Paul en Europe, en 54 ap.

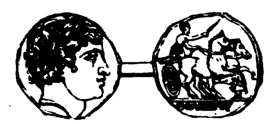


Philippes en Macédoine.

J.-C. Une des épitres de Saint-Paul est adressée à l'église de Philippes.

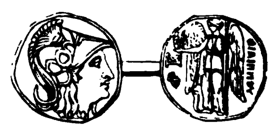
Phĭlippŏpŏlis (-is), importante ville de Thrace, fondée par Philippe de Macédoine, située dans une vaste plaine, au S.-E. de l'Hèbre, sur une montagne à trois sommets, ce qui l'a fait appeler quelquefois *Trimontium*. Sous l'empire romain elle fut la capitale de la province de Thrace.

Phĭlippus (-i). I. *Rois de Macédoine*. 1) Fils d'Argée, fut le troisième roi, suivant Hérodote et Thucydide, qui ne comptent pas Caranus et ses deux successeurs immédiats et regardent Perdiccas Ier comme fondateur de la monarchie. — 2) Le plus jeune fils d'Amyntas II et d'Eurydice, régna de 359 à 336 av. J.-C. Né en 382, il fut élevé à Thèbes, où il avait été emmené en otage par Pélopidas, et où il reçut une éducation très-soignée. A la mort de son frère, Perdiccas III, Philippe obtint le gouvernement de la Macédoine, d'abord comme tuteur de son neveu Amyntas; mais, au bout de quelques mois, il méconnut les droits du jeune prince et prit pour lui-même le titre de roi. Dès qu'il fut solidement établi sur le trône, il introduisit parmi les Macédoniens une discipline militaire plus rigoureuse et organisa leur armée sur le plan de la phalange; il tourna alors ses vues vers l'agrandissement de son royaume. Il résolut d'abord de s'emparer des diverses villes grecques de la côte de Macédoine. Amphipolis, Pydna, Potidée, Méthone et enfin Olynthe tombèrent successivement en son pouvoir. Démosthène, dans ses Philippiques et ses Olynthiennes, montra aux Athéniens le danger que couraient Athènes et la Grèce, par suite des projets ambitieux de Philippe; mais les Athéniens ne firent aucun effort énergique pour arrêter les progrès du roi de Macédoine. Sur l'invitation des Amphictyons, il soumit les Phocidiens, et en récompense obtint leur place dans le conseil amphictyonique (346 av. J.-C). Enfin les Athéniens s'alarmèrent de ses agrandissements; et quand il marcha vers les Thermopyles, sur l'invitation des Amphictyons, pour punir les Locriens d'Amphissa, ils résolurent de l'en empêcher. Par l'influence de Démosthène, ils réussirent à former une alliance avec les Thébains; mais leurs armées réunies furent défaites par Philippe au mois d'août, 338, à la bataille décisive de Chéronée, qui mit fin à l'indépendance de la Grèce. Un congrès des États grecs fut tenu à Corinthe; on y résolut de faire la guerre aux Perses, et le roi de Macédoine fut nommé généralissime des Grecs. Au milieu de ses préparatifs pour son expédition d'Asie, il fut assassiné pendant la célébration des noces de sa fille avec Alexandre, d'Épire, par un jeune homme de noble naissance, nommé Pausanias. Aristote dit qu'il était animé d'un sentiment de vengeance personnelle contre Philippe, auquel il s'était plaint en vain d'un grossier outrage que lui avait fait Attale. Sa femme Olympias fut aussi soupçonnée d'avoir pris part au complot (voy. *Olympias*). Philippe mourut à quarante-sept ans, dans la quatrième année de son règne, et eut pour successeur



Philippe II, roi de Macédoine, av. J.-C. 359-336.

Alexandre le Grand. — 3) Le nom de Philippe fut donné par l'armée macédonienne à Arrhidée, fils bâtard de Philippe II, quand il fut mis sur le trône après la mort d'Alexandre le Grand. Il figure par conséquent sur la liste des rois de Macédoine, comme Philippe III.



Philippus III, Arrhidée, roi de Macédoine.

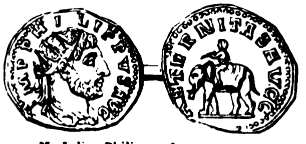
(V. *Arrhidæus*.) — 4) Fils aîné de Cassandre, auquel il succéda sur le trône en 296; mais il ne régna que quelques mois. — 5) Fils de Démétrius II, régna de 220 à 178. Il succéda à son oncle, Antigone Doson, à dix-sept ans. Pendant les trois premières années de son

règne, il fit la guerre contre les Étoliens, à la demande des Achéens et d'Aratus; mais, dès qu'il eut terminé cette guerre, il devint jaloux d'Aratus, dont il se débarrassa en secret par un poison lent. Philippe fut engagé dans deux guerres avec les Romains: la première dura de 215, époque de son alliance avec Hannibal, jusqu'en 205. La seconde commença en 200, et se termina par la défaite de Philippe, par le consul Flamininus, à la bataille de Cynoscéphales, en 197 (voy. *Flamininus*). Par suite de l'accusation mensongère de son fils Persée, il mit à mort son autre fils Démétrius; mais il découvrit ensuite l'innocence de celui-ci et mourut dévoré de remords en 179. Il



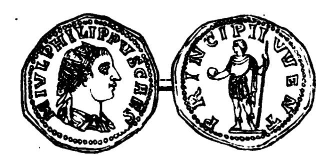
Philippus V.

eut pour successeur Persée.— II. *Famille des Marcii Philippi.* 1) L. Marcius Philippus, consul en 91, s'opposa énergiquement aux mesures du tribun Drusus. Il fut un des orateurs les plus distingués de son temps. — 2) L. et Marcius Philippus, fils du précédent, consul en 56 av. J.-C., et beau-père d'Auguste, dont il épousa la mère, Atia. — III. *Empereurs romains.* M. Julius Philippus, nom de deux empereurs romains, père et fils, dont le premier régna de 244 à 249. Il était Arabe de naissance, et s'éleva à un haut grade dans l'armée romaine; il obtint l'empire par l'assassinat de Gordien. Il fut tué près de Vérone, soit dans un combat contre Décius, soit par ses



M. Julius Philippus I, emp. rom., mort 249 av. J.-C.

propres soldats. Son fils, qu'il avait proclamé Auguste deux ans auparavant, mourut en même temps.



M. Julius Philippus II, emp. rom., mort av. J.-C. 249.

Phĭlistus (**i**), Syracusain, ami de Denys le Jeune, dont il commanda la flotte dans un combat contre Dion : ayant été défait, il se tua. Il était auteur d'une fameuse histoire de Sicile, où il imitait soigneusement Thucydide.

Phĭlo (**-ōnis**). 1) Philosophe académicien, né à Larisse et disciple de Clitomaque. Après la conquête d'Athènes par Mithridate, il se retira à Rome, où il compta Cicéron parmi ses auditeurs. — 2) De Byzance, célèbre mécanicien, contemporain de Ctésibius, florissait vers 146 av. J.-C. — 3) Juif, ou surnommé le Juif, né à Alexandrie, fut envoyé à Rome en 40, en ambassade près de l'empereur Caligula. Il écrivit plusieurs ouvrages qui sont venus jusqu'à nous, dans lesquels il essaye de concilier les saintes Écritures avec les doctrines de la philosophie grecque.

Phĭlo, Q. Publĭlius, général distingué dans les guerres samnites, proposa pendant sa dictature, en 339, les célèbres *leges Publiliæ* qui abolissaient la puissance de l'assemblée patricienne par curies, et établissaient l'égalité entre les plébéiens et les patriciens.

Phĭloctētes (**-is**), fils de Pœas (d'où son nom de *Pœantiades*), était le plus fameux archer à la guerre de Troie. Il fut l'ami et le compagnon d'Hercule qui lui légua son arc et ses flèches empoisonnées, pour avoir mis le feu au bûcher du mont Œta, sur lequel Hercule périt. Philoctète fut aussi un des prétendants d'Hélène, et prit ainsi part à la guerre de Troie. Dans son voyage vers Troie, tandis qu'il était arrêté dans l'île de Chryse, il fut mordu au pied par un serpent, ou blessé par une de ses flèches. La blessure produisait une infection si

insupportable que les Grecs, sur l'avis d'Ulysse, laissèrent Philoctète sur le rivage solitaire de Lemnos. Il resta dans cette île jusqu'à la dixième année de la guerre de Troie, lorsqu'Ulysse et Diomède vinrent le chercher pour l'emmener à Troie, car un oracle avait annoncé que la ville ne pourrait pas être prise sans les flèches d'Hercule; il accompagna ces héros à Troie, et à son arrivée Esculape ou ses fils guérirent sa blessure. Il tua Pâris et beaucoup d'autres Troyens. A son retour de Troie on dit qu'il se fixa en Italie.

Phĭlŏdēmus (-i), de Gadara, en Palestine, philosophe épicurien et poëte épigrammatique, contemporain de Cicéron : il est ainsi nommé par Horace (*Sat.* I, 2, v. 121).

Phĭlŏlāüs, philosophe pythagoricien distingué, né à Crotone ou à Tarente, était contemporain de Socrate.

Phĭlŏmēla (-æ), fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Procné, qui avait épousé Térée, roi de Thrace. Ayant été déshonorée par ce dernier, Philomèle fut métamorphosée en rossignol (voy. *Tereus*).

Phĭlŏmēlium ou **Philomelum** (-i), ville de Phrygie, sur les confins de la Pisidie et de la Lycaonie, devait son nom, disait-on, aux nombreux rossignols du voisinage.

Phĭlŏpœmen (-ĕnis), de Mégalopolis en Arcadie, un des rares grands hommes que la Grèce produisit au déclin de son indépendance politique. Le grand objet de sa vie fut d'animer les Achéens de l'esprit militaire, et d'établir ainsi leur indépendance sur une base ferme et stable. Il se distingua à la bataille de Sellasie (221 av. J.-C.), où Cléomène fut défait. Peu après il partit pour la Crète et servit pendant quelques années dans les guerres entre les villes de cette île. En 208 il fut élu stratége ou général de la ligue achéenne, et la même année tua de sa main dans un combat Machanidas, tyran de Lacédémone. Il fut huit fois général de la ligue Achéenne, et remplit les devoirs de sa charge à son honneur et à l'avantage de sa patrie. En 183, comme il marchait contre les Messéniens qui s'étaient séparés de la ligue achéenne, il tomba au milieu d'un corps nombreux de troupes messéniennes, fut fait prisonnier, conduit à Messène et condamné à boire du poison.

Phĭlostrătus, Flavius (-i). 1) Né à Lemnos, florissait dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne, et enseigna la rhétorique d'abord à Athènes et ensuite à Rome. Il écrivit plusieurs ouvrages dont le plus important est la *vie d'Apollonius de Tyane* en huit livres. — 2) Le jeune, petit-fils du précédent, écrivit un livre intitulé *Imagines*.

Phĭlōtas (-æ), fils de Parménion, eut une grande place dans l'amitié d'Alexandre, mais fut accusé en 330 d'avoir fait partie d'un complot contre la vie du roi; il n'y avait pas de preuve de son crime; mais on lui arracha un aveu par la torture, et il fut lapidé par les soldats (voy. *Parmenion*).

Phĭloxĕnus (-i), de Cythère, un des plus remarquables poëtes dithyrambiques de la Grèce, né en 435, mort en 380. Il passa une partie de sa vie à Syracuse où il fut jeté en prison par Denis, pour avoir dit au tyran, qui lui demandait de revoir un de ses poëmes, que le meilleur moyen de le corriger serait de l'effacer en entier : quelques fragments de ses poëmes ont seuls été conservés.

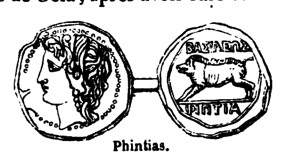
Phĭlus, L. Furius (-i), consul en 136, aimait la littérature et la civilisation grecque, et est un des interlocuteurs du dialogue de Cicéron *de Republica*.

Phĭlȳra (-æ), nymphe, fille d'Océan, et mère du centaure Chiron, fut métamorphosée en arbre. — C'est d'elle qne Chiron est nommé *Philyrides* et sa demeure *Philyreia tecta*.

Phīneus (-ĕos, ĕī ou -eī). 1) Fils de Bélus et d'Anchinoé et frère de Céphens, fut tué par Persée (v. *Andromeda et Perseus*). — 2) Fils d'Agénor et roi de Salmydessus, en Thrace, célèbre devin. Il priva ses fils de la vue, par suite d'une calomnie dirigée contre eux par Idæa, leur belle-mère. Les dieux, en conséquence, le punirent par la perte de la vue et envoyèrent les Harpies le tourmenter (v. *Harpyiæ*). Il fut délivré de ces monstres par Zétus et Calaïs, fils de Borée, quand les Argonautes passèrent en Thrace. En récompense, Phinée indiqua aux

Argonautes la voie qu'ils devaient suivre; suivant d'autres récits, il fut tué par Hercule.

Phintias (-iæ), 1) ami de Damon (v. *Damon*). — 2. Tyran d'Agrigente, qui établit son pouvoir sur cette cité pendant la période de confusion qui suivit la mort d'Agathocle (av. J.-C. 289). Il fonda une cité nouvelle sur la côte S. de Sicile, à laquelle il donna son propre nom, et où il transporta tous les habitants de Géla, après avoir rasé cette ville.



Phintias.

Phlĕgĕthon (-ontis), fleuve du monde souterrain, où coulaient des flammes au lieu d'eau.

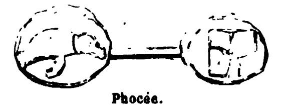
Phlegra (v. *Pallene*).

Phlegræi campi (-ōrum), nom d'une plaine volcanique le long de la côte de Campanie, de Cumes à Capoue, ainsi nommée parce qu'on croyait qu'elle avait été jadis en feu.

Phlĕgyas (-æ), fils d'Arès (Mars) et de Chrysé, et roi d'Orchomène en Béotie; il fut père d'Ixion et de Coronis, et celle-ci devint par Apollon mère d'Esculape. Irrité de ce fait, Phlégyas mit le feu au temple du dieu, qui le tua de ses flèches et le condamna à un rigoureux châtiment dans le monde souterrain. Ses descendants, les *Phlegyæ*, sont représentés comme une race mythique qui détruisit le temple de Delphes.

Phlīūs (-untis), capitale d'une petite province du N.-E. du Péloponnèse, dont le territoire, la Phliasie, était borné par la Sicyonie, l'Arcadie et l'Argolide.

Phōcæa (-æ), la plus au N. des villes ioniennes sur la côte O. d'Asie Mineure, célèbre comme grand État mari-

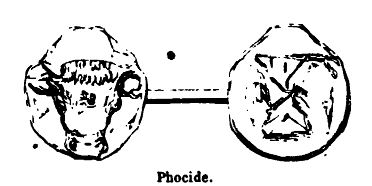


Phocée.

time, et surtout pour avoir fondé la colonie grecque de Massilia en Gaule; on désigne souvent Marseille par le nom de Phocéenne.

Phōcĭon (-ōnis), général et homme d'État athénien, né vers 402. Il s'opposa souvent aux mesures de Démosthène et recommanda la paix avec Philippe; mais il ne fut pas au nombre des défenseurs mercenaires du roi de Macédoine; au contraire, sa vertu est au-dessus du soupçon et sa conduite publique fut toujours dirigée par des motifs élevés. Quand le Pirée fut pris par Alexandre, fils de Polysperchon, en 318, Phocion fut soupçonné d'avoir conseillé à Alexandre de s'assurer de ce poste; il s'enfuit alors vers Alexandre, mais fut lâchement livré aux Athéniens par Polysperchon. Il fut condamné à boire la cigüe et mourut ainsi en 317 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; on dit que les Athéniens se repentirent de leur conduite à son égard.

Phōcis (-ĭdis), pays de la Grèce septentrionale, borné au N. par les Locriens Épicnémidiens et Opuntiens, à l'E. par la Béotie, à l'O. par les Locriens Ozoles et la Doride, et au S. par le golfe de Corinthe. C'était un pays montagneux et stérile, qui doit son importance en histoire à l'oracle de Delphes. La principale montagne était le Parnasse, et la principale rivière, le Céphise: les Phocidiens ne jouèrent aucun rôle important dans l'histoire grecque jusqu'au temps de Philippe de Macédoine; mais, à cette époque, ils furent engagés dans une guerre, nommée guerre de Phocide ou guerre sacrée, à laquelle prirent part les principaux États de la Grèce. A l'instigation des Thébains, ennemis acharnés des Phocidiens, les Amphictyons condamnèrent les Phocidiens à une amende, et, sur leur refus de la payer, déclarèrent la terre de Phocide confisquée au profit du dieu de Delphes. Les Phocidiens, pour soutenir la guerre, s'emparèrent des trésors du temple de Delphes. La guerre dura dix ans (357-346) et eut pour dénoûment la conquête de la Phocide par Philippe de Macédoine; toutes les villes furent rasées à l'exception d'Abæ; et les deux voix des Phocidiens au conseil amphictyonique leur furent enlevées et données à Philippe.


Phocide.

Phōcus (-i), fils d'Éaque et de la Néréide Psamathé, fut tué par ses frères Télamon et Pélée (voy. *Peleus*).

Phōcȳlĭdes (-is) de Milet, poëte gnomique, contemporain de Théognis, né en 560 av. J.-C.

Phœbe (-es), 1) surnom d'Artémis (Diane) comme déesse de la Lune, celle-ci étant regardée comme Phœbus féminin. — 2) fille de Tyndare et de Léda, et sœur de Clytemnestre — 3) fille de Leucippe.

Phœbus (-i), c.-à-d. « le brillant » ou « le pur », épithète d'Apollon.

• **Phœnīce** (-es), contrée d'Asie, sur la côte de Syrie, s'étendait depuis la rivière Éleuthérus, au N., jusqu'au-dessous du mont Carmel au S. et était bornée à l'E. par la Cœlé-Syrie et la Palestine. C'était un littoral montagneux, qui n'avait pas plus de dix ou douze milles de largeur, resserré entre la Méditerranée et la chaîne du Liban, dont les rameaux latéraux finissent sur la côte en promontoires escarpés, sur lesquels étaient situées quelques-unes des principales cités maritimes de l'ancien monde (voy. *Sidon*, *Tyrus*, etc.). Les habitants étaient de race sémitique et leur langue était un dialecte de l'araméen, ayant une grande ressemblance avec l'hébreu et le syriaque. Leurs caractères étaient les mêmes que ceux du samaritain, ou ancien hébreu. C'est de ces caractères que dérivait sans doute l'alphabet grec, et par lui la plupart des alphabets d'Europe; aussi les Grecs regardaient-ils les Phéniciens comme les inventeurs des lettres : on leur attribuait aussi d'autres inventions dans les sciences et les arts : p. ex. l'arithmétique, l'astronomie, la navigation, la fabrication du verre et la monnaie frappée. Ce qui prouve qu'à une époque reculée ils excellaient dans les arts, c'est l'aide que Salomon reçut d'Hiram, roi de Tyr, pour la construction et les ornements sculptés du temple de Jérusalem, et les passages d'Homère relatifs aux artistes de Sidon. Dans l'Ancien Testament, comme dans les plus anciens poëtes grecs, il est parlé des Phéniciens comme d'un grand peuple maritime. Leurs voyages et leurs établissements s'étendaient au-delà des Colonnes d'Hercule, jusqu'aux côtes O. de l'Afrique et de l'Espagne et même jusqu'en Angleterre (voy. *Britannia*). Dans la Méditerranée ils établirent des colonies nombreuses, dans les îles, sur la côte d'Espagne et surtout sur la côte N. de l'Afrique (voy. *Carthago*). Ils furent successivement soumis par les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Macédoniens et les Romains; mais ces conquêtes ne ruinèrent pas entièrement leur commerce, qui était encore considérable au commencement de l'ère chrétienne. Sous les Romains la Phénicie faisait partie de la province de Syrie.

Phœnix (-īcis), 1) fils d'Agénor et frère d'Europe. Envoyé par son père à la recherche de sa sœur, qui avait été enlevée par Zeus (Jupiter), il s'établit dans le pays qui reçut de lui le nom de Phœnicia.— 2) Fils d'Amyntor et de Cléobule ou d'Hippodamie. Son père ayant négligé sa femme pour une maîtresse, Cléobule persuada à son fils de gagner l'affection de cette dernière. Phœnix y réussit, mais fut maudit par son père; il s'enfuit à Phthie de Thessalie où il reçut l'hospitalité de Pélée, qui le fit roi des Dolopes, et lui confia l'éducation de son fils Achille; il accompagna ensuite Achille à la guerre de Troie; suivant une autre tradition, Amyntor arracha les yeux à son fils; mais Chiron lui rendit la vue.

Phŏlŏē (-es), montagne qui sépare l'Arcadie de l'Élide; c'était un des séjours des Centaures (voy. *Pholus*).

Phŏlus (-i), Centaure tué par hasard par une des flèches empoisonnées d'Hercule, et enterré sous la montagne qui prit de lui le nom de Pholoé.

Phorcus (-i), **Phorcys** (-ȳos), ou **Phorcȳn** (-ȳnos), dieu marin, fils de Pontus et de Gé, et père des Grææ et des Gorgones, nommées de lui *Phorcides*, *Phorcydes* ou *Phorcynides* (-*um*).

Phormion (-ōnis), célèbre général athénien dans la guerre du Péloponnèse.

Phŏrōneus (-ĕos ou -eī), fils d'Inachus et de Mélia, un des rois fabuleux d'Argos, père de Niobé et d'Apis. Le mot *Phoroneus* ou Phoronis est employé dans le sens général d'Argien.

Phrăātes (-æ), nom de quatre rois des Parthes (voy. *Arsaces* V, VII, XII, XV).

Phrăortes, second roi des Mèdes, fils et successeur de Déjocès, régna de 656 à 634. Il fut tué au siége de Ninive.

Phrixus (-i), fils d'Athamas et de Néphélé, et frère de Hellé; par suite des intrigues de sa marâtre Ino, il dut être sacrifié à Zeus (Jupiter); mais Néphélé sauva ses deux enfants, qui voyagèrent dans l'air sur le bélier à la toison d'or, don d'Hermès (Mercure). Entre Sigée et la Chersonèse, Hellé tomba dans la mer qui prit le nom d'Hellespont. Mais Phrixus arriva en sûreté en Colchide, où régnait Éétès, qui lui donna sa fille Chalciopé en mariage. Phrixus sacrifia à Zeus le bélier qui l'avait porté, et donna sa toison à Éétès, qui l'attacha à un chêne dans le bois d'Arès (Mars). Cette toison fut ensuite enlevée par Jason et les Argonautes (voy. *Jason*).

Phrygia mater (voy. *Phrygia*).

Phrȳgĭa (-æ), pays d'Asie Mineure dont les limites varièrent suivant les époques. Sous l'empire romain, la Phrygie était bornée à l'O. par la Mysie, la Lydie et la Carie, au S. par la Lycie et la Pisidie, à l'E. par la Lycaonie (qui est souvent regardée comme faisant partie de la Phrygie) et la Galatie (qui appartenait d'abord à la Phrygie), et au N. par la Bithynie. Les Phrygiens sont mentionnés par Homère comme établis sur les bords du Sangarius, où des écrivains postérieurs nous parlent du puissant royaume phrygien de Gordius et de Midas. Il semblerait que ces Phrygiens étaient une branche de la grande famille thrace, établie primitivement au N.-O. de l'Asie Mineure, jusqu'aux rivages de l'Hellespont et de la Propontide, et que les migrations successives des autres peuples thraces, tels que les Thyniens, les Bithyniens, les Mysiens et les Teucriens, les rejetèrent plus à l'intérieur. Ils ne furent pas cependant entièrement déplacés par les Mysiens et les Teucriens du pays qui s'étend entre les côtes de l'Hellespont et de la Propontide et les monts Ida et Olympe, où ils restèrent côte à côte avec les colonies grecques et où leur nom se perpétua dans la petite Phrygie et la Phrygie de l'Hellespont. Le royaume de Phrygie fut conquis par Crésus et fit partie des empires perse, macédonien, et syro-grec; mais, sous ce dernier empire, la partie N.-E., limitrophe de la Paphlagonie et de l'Halys, fut conquise par les Gaulois et forma la partie O. de la Galatie : sous les Romains, elle fut comprise dans la province d'Asie. Par rapport à la première culture intellectuelle de la Grèce, la Phrygie est très-importante : l'ancienne musique grecque, et surtout la flûte, furent empruntées à la Phrygie, par l'intermédiaire des colonies asiatiques. A ce pays se rapportaient aussi les orgies de Dionysus (Bacchus) et de Cybèle, la mère des dieux, la *Phrygia mater* des poëtes romains. Après la conquête par les Perses, les Phrygiens semblent avoir perdu toute activité intellectuelle, et chez les Grecs et les Romains leur bassesse et leur stupidité étaient proverbiales. Les poëtes latins se servent toujours de l'épithète de Phrygien comme synonyme de Troyen.

Phrȳnĭchus (-i), Athénien, un des plus anciens poëtes tragiques, remporta sa première victoire tragique en 511 av. J.-C., douze ans avant Eschyle (499).

Phthia (voy. *Phthiotis*).

Phthīōtis (-ĭdis), district au S.-E. de la Thessalie, borné au S. par le golfe Maliaque, à l'E. par le golfe Pagaséen, et habité par les Achéens (voy. *Thessalia*). Homère l'appelle Phthia et mentionne une ville du même nom, célèbre pour avoir été la résidence d'Achille. Les poëtes nomment Achille *Phthius heros* et son père Pélée *Phthius rex*.

Phȳcūs (-untis), promontoire sur la côte de la Cyrénaïque, un peu à l'O. d'Apollonie.

Phȳlăcē (-es), petite ville de Thessalie, dans la Phthiotide, patrie de Protésilas, nommé de là *Phylacides*. Sa femme Laodamie est aussi nommée *Phylaceis*.

Phȳlē (-es), lieu fortifié de l'Attique, sur les confins de la Béotie, pris par

Thrasybule et les patriotes athéniens, peu après la fin de la guerre du Péloponnèse, en 404 av. J.-C. et d'où ils dirigèrent leurs opérations contre les trente tyrans à Athènes.

Phyllis (voy. *Demophon*).

Phyllus (-i), ville de Thessalie dans le district de la Thessaliotide : les poëtes emploient *Phylleis* et *Phylleius* dans le sens de Thessalien.

Physcon (voy. *Ptolemæus*).

Piceni (voy. *Picenum*).

Pĭcentia (-æ : Vicenza) ville dans le S. de la Campanie, au fond du golfe de Pæstum. Le nom de Picentins n'était pas borné aux habitants de Picentia; il était donné aux habitants de toute la côte du *sinus Pæstanus*, depuis le promontoire de Minerve jusqu'au Silarus : ils faisaient partie des Picentes Sabins qui furent transplantés par les Romains dans cette partie de la Campanie après la conquête du Picenum (268 av. J.-C.), époque à laquelle ils fondèrent la ville de Picentia.

Picentini (voy. *Picentia*).

Pĭcēnum (-i), contrée de l'Italie centrale, étroite bande de terre, le long de la côte de l'Adriatique, était bornée au N. par l'Ombrie, à l'O. par l'Ombrie et le territoire des Sabins, et au S. par le territoire des Marses et des Vestins. On dit qu'elle tirait son nom de l'oiseau *Picus* qui dirigea les émigrants sabins dans cette terre. Ils furent soumis par les Romains en 268 av. J.-C. et une partie des habitants fut transportée sur la côte du *sinus Pæstanus* où ils fondèrent la ville de Picentia (voy. *Picentia*).

Picti (-ōrum), peuple habitant la partie N. de la Bretagne, semble avoir été soit une tribu des Calédoniens, soit le même peuple que les Calédoniens, bien que sous un autre nom. Ils furent nommés *Pictes* par les Romains à cause de leur habitude de se peindre le corps. Ils sont mentionnés pour la première fois en 296 ap. J.-C. Après cette époque on trouve souvent leur nom dans les écrivains romains et souvent avec celui des Scots.

Pictŏnes (-um), ensuite **Pictāvi** (-ōrum), peuple puissant sur la côte de la Gaule Aquitaine. Leur capitale était Limonum, ensuite Pictavi (*Poitiers.*)

Pīcumnus et **Pīlumnus** (-i), dieux du mariage dans la religion rustique des anciens Romains. Pilumnus était considéré comme l'ancêtre de Turnus.

Pīcus (-i), divinité prophétique latine, fils de Saturne, époux de Cauens, et père de Faunus. La légende de Picus est fondée sur l'idée que le pivert est un oiseau prophétique consacré à Mars. Pomone fut aimée de lui : et comme il ne répondit pas à l'amour de Circé, elle le changea en pivert, et il garda comme oiseau la puissance prophétique qu'il avait eue comme homme.

Pīĕria (-æ), 1) pays resserré sur la côte S.-E. de la Macédoine, s'étendait de l'embouchure du Pénée en Thessalie, jusqu'à l'Haliacmon, et était borné à l'O. par le mont Olympe et ses rameaux. Une partie de ces montagnes était nommée par les anciens écrivains *Pierus* ou monts Piériens. Les habitants de ce pays étaient un peuple thrace et sont célèbres dans l'ancienne histoire de la poésie et de la musique grecque par le culte des Muses, nommées *Pierides*. Après l'établissement du royaume de Macédoine en Émathie, au septième siècle av. J.-C., la Piérie fut conquise par les Macédoniens et les habitants chassés du pays. — 2) District de Macédoine, à l'E. du Strymon, près du mont Pangée, où s'établirent les Piériens chassés de leur patrie par les Macédoniens. — 3) District sur la côte N. de Syrie, ainsi nommé du mont Pieria, branche de l'Amanus, nom qui lui fut donné par les Macédoniens après la conquête de l'Orient.

Pīĕrĭdes (-um), 1) surnom des Muses (voy. *Pieria*). — 2) Les neuf filles de Piérus, roi d'Émathie (Macédoine), auxquelles il donna les noms des neuf Muses. Elles entrèrent ensuite en lutte avec les Muses, et, ayant été vaincues, elles furent changées en oiseaux.

Pierus, 1) personnage mythologique (voy. *Pierides*). — 2) montagne (voy. *Pieria*).

Pīlumnus (voy. *Picumnus*).

Pimplea (-æ), ville de la province macédonienne de Piérie, consacrée aux Muses, nommées pour cela *Pimpleides*.

Horace se sert de la forme *Pimplea* au singulier, et non *Pimpleis*.

Pīnăra (**-ōrum**), ville dans l'intérieur de la Lycie.

Pīnārii et **Pŏtītii** (**-ōrum**), nom de deux anciennes familles romaines, qui présidaient au culte d'Hercule à Rome.

Pīnărus (**-i**), rivière de Cilicie, qui naît au mont Amanus, et se jette dans le golfe d'Issus.

Pindărus (**-i**), le plus grand poëte lyrique de la Grèce, né à Cynoscéphales, village du territoire de Thèbes, vers 522 av. J.-C. Il commença jeune sa carrière de poëte, et fut bientôt chargé par les divers États et princes de toutes les parties du monde hellénique, de composer des chants pour des occasions spéciales. Il recevait de l'argent et des présents pour ses ouvrages; mais il ne fut jamais un poëte mercenaire, et il fut jusqu'à la fin de sa vie respecté de toute la Grèce. Les louanges qu'il donna à Alexandre, roi de Macédoine, furent, dit-on, la principale raison qui fit épargner à Alexandre-le-Grand la maison du poëte quand il détruisit Thèbes. Il mourut à quatre-vingts ans en 442 av. J.-C. Pindare écrivit des poëmes de plusieurs genres, dont la plupart sont mentionnés dans les vers bien connus d'Horace (*Od.* IV, 2) :

Seu per audaces nova dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
Lege solutis :
Seu deos (*Hymmes et péans*) regesve (*Encomia*)
Canit deorum
Sanguinem.....
Sive quos Elea domum reducit
Palma cœlestes (*Epinicia*),
Flebili sponsæ juvenemve raptum
Plorat.

Mais les seuls poëmes de Pindare qui soient venus entiers jusqu'à nous sont les *Epinicia*, composés en souvenir des victoires dans les jeux publics. Ils sont divisés en quatre livres, et célèbrent les victoires remportées aux jeux Olympiques, Pythiens, Néméens et Isthmiques

Pindĕnissus (**-i**), ville fortifiée de Cilicie, prise par Cicéron pendant son proconsulat de Cilicie.

Pindus (**-i**), 1) chaîne de montagnes escarpées au N. de la Grèce, partie de la grande arête qui traverse la Grèce du N. au S. Le nom de Pinde était borné à la partie de la chaîne qui sépare la Thessalie de l'Épire. Sa partie la plus septentrionale et aussi la plus élevée était nommée Lacmon. — 2) Une des quatre villes de la Doride.

Pinna (**-æ**), capitale des Vestins, au pied des Apennins.

Pīræeus (**-eos**), ou **Pīræus** (**-i**), (*Porto Leone* ou *Porto Dracone*), le plus important des ports d'Athènes, situé dans la péninsule à environ cinq milles au S.-O. d'Athènes. Cette presqu'île, nommée quelquefois du nom général de Pirée, contenait trois ports : le Pirée propre, à l'O, de beaucoup le plus grand des trois ; Zea, à l'E., séparé du Pirée par un isthme étroit ; et Munychia (*Pharnari*) encore plus à l'E. Ce fut Thémistocle qui engagea les Athéniens à faire usage du port du Pirée. Avant les guerres médiques leur principal port était Phalères, qui n'était pas dans la presqu'île du Pirée, mais à l'E. de Munychie (voy. *Phalerum*). La ville ou dème du Pirée fut entourée de remparts par Thémistocle, et unie à la ville par les Longs Murs sous l'administration de Périclès : la ville avait une population considérable, et beaucoup de monuments publics et privés.

Pīrēnē (**-es**), célèbre fontaine à Corinthe, où Bellérophon avait pris, disait-on, le cheval Pégase. Elle jaillissait du rocher dans l'Acro-Corinthe; les eaux arrivaient au bas de la montagne par des conduits souterrains et tombaient dans un bassin de marbre qui fournissait d'eau la plus grande partie de la ville. Les poëtes employaient souvent le mot *Pirenis* dans le sens général de Corinthienne.

Pīrĭthŏüs (**-i**), fils d'Ixion et de Dia, et roi des Lapithes en Thessalie. Pirithoüs envahit l'Attique ; mais, quand Thésée vint pour le repousser, il conçut une vive admiration pour le roi athénien et dès lors une intime amitié unit les deux héros. Comme Pirithoüs célébrait son mariage avec Hippodamie, le centaure Eurytion ou Eurytus enleva Hippodamie, et cette action amena le célèbre combat des Centaures et des Lapithes, où les Centaures furent défaits. Thésée, qui assistait au mariage de Pirithoüs, l'aida dans le combat contre les Centaures. Hippodamie mourut ensuite, et chacun des

deux amis résolut d'épouser une fille de Zeus (Jupiter). Avec l'aide de Pirithoüs, Thésée enleva Hélène à Sparte. Pirithoüs fut encore plus ambitieux et résolut d'enlever Perséphoné (Proserpine), épouse du roi du monde souterrain. Thésée n'abandonna pas son ami dans cette entreprise, bien qu'il comprît quel danger ils allaient courir. Les deux amis descendirent dans le monde souterrain, mais ils furent pris par Pluton et enchaînés à un rocher où tous deux restèrent jusqu'à ce qu'Hercule vint aux Enfers. Hercule délivra Thésée, qui n'avait agi que pour faire plaisir à son ami; mais Pirithoüs resta pour toujours livré à son supplice.

Pīsa (-**æ**), capitale de la **Pīsātis** (-**idis**), partie moyenne de la province d'Élide, dans le Péloponnèse (voy. *Elis*). Pise était située au N. de l'Alphée, à très-peu de distance à l'E. d'Olympie, ce qui les a fait souvent confondre par les poëtes. Les habitants de Pise luttèrent longtemps avec les Éléens pour la présidence des jeux Olympiques. Les Pisates obtinrent cet honneur dans la huitième olympiade (748 av. J.-C.) avec l'aide de Phidon, tyran d'Argos, et aussi une seconde fois dans la trente-quatrième olympiade, à l'aide de leur propre roi Pantaléon. Dans la cinquante-deuxième olympiade (572) la lutte entre les deux peuples se termina par la prise et la destruction de Pise par les Éléens.

Pīsæ (-**ārum** : Pise), ancienne ville d'Étrurie, une des douze villes de la confédération, située au confluent de l'Arno et de l'Ausar (Serchio), à environ six milles de la mer. Suivant quelques traditions, Pise fut fondée par les compagnons de Nestor, habitants de Pise en Élide, qui furent jetés sur la côte d'Italie à leur retour de Troie. C'est pour cela que les poëtes romains donnent à la ville étrusque le surnom d'*Alphea*. En 180 av. J.-C. elle devint colonie latine. Son port, nommé *portus Pisanus*, à l'embouchure de l'Arno, était très-utile aux Romains.

Pīsander (-**dri**), Athénien, qui fut à la tête de la révolution des 400, en 412.

Pīsātis (voy. *Pisa*).

Pĭsaurum (-**i** : Pisaro) ancienne ville d'Ombrie, près de l'embouchure de la rivière Pisaurus (Foglia), sur la route d'Ariminum.

Pĭsĭdĭa (-**æ**), district intérieur d'Asie Mineure, au N. de la Lycie et de la Pamphylie, était un pays montagneux, habité par un peuple belliqueux qui défendit son indépendance contre tous les maîtres successifs de l'Asie Mineure.

Pīsistrătĭdæ (-**ārum**), nom donné à Hippias et à Hipparque, fils de Pisistrate.

Pīsistrătus (-**i**), Athénien, fils d'Hippocrate, appartenait à une noble famille d'Athènes. Sa mère était cousine germaine de la mère de Solon. Quand Solon eut quitté Athènes, après l'établissement de sa constitution, l'ancienne rivalité entre les partis de la Plaine, du Rivage, et des Montagnes, éclata de nouveau. Le premier avait à sa tête Lycurgue, le second, Mégaclès, fils d'Alcmæon, et le troisième, Pisistrate, qui avait formé le plan de se faire tyran ou despote d'Athènes. — Solon, à son retour, pénétra vite ses projets, et essaya en vain de le détourner de renverser la constitution. Quand Pisistrate crut ses plans assez mûris pour être mis à exécution, il se présenta un jour dans l'agora, avec ses mules blessées et lui-même montrant une blessure récente, et prétendit qu'il venait d'être presque assassiné par ses ennemis, comme il parcourait la campagne. Aussitôt on réunit une assemblée du peuple, où un de ses partisans proposa de lui donner une garde de cinquante citoyens. Pisistrate profita de l'occasion pour lever des forces plus considérables, s'empara de la citadelle, en 560, et devint ainsi tyran d'Athènes. Sa première usurpation ne fut pas de longue durée. Avant que son pouvoir fût solidement affermi, les factions dirigées par Mégaclès et Lycurgue se réunirent, et Pisistrate fut forcé de sortir d'Athènes. Mais Mégaclès et Lycurgue se brouillèrent bientôt, et le premier offrit à Pisistrate de lui rendre la tyrannie, s'il voulait épouser sa fille. Pisistrate accepta la proposition, et devint ainsi une seconde fois tyran d'Athènes: il épousa la fille de Mégaclès, mais il la traita d'une manière injurieuse. Mégaclès se réunit de nouveau à Lycurgue,

et Pisistrate fut encore forcé de quitter Athènes. Il se retira à Érétrie, en Eubée. Après avoir passé dix ans à faire des préparatifs pour ressaisir le pouvoir, il envahit l'Attique, et se rendit maître d'Athènes pour la troisième fois; il garda le pouvoir jusqu'à sa mort. Son gouvernement ne fut pas tyrannique : il maintint la forme des institutions de Solon, et non-seulement exigea que ses sujets et ses amis obéissent aux lois, mais donna lui-même l'exemple de les respecter; il protégea les lettres; et c'est à lui que nous devons le premier texte écrit de l'ensemble des poëmes d'Homère, qui sans ce soin n'existeraient probablement plus que par fragments séparés. (Voy. *Homerus*). Il mourut en 527, et eut pour successeurs ses deux fils, Hippias et Hipparque. Ils continuèrent à gouverner d'après les principes de leur père; Hipparque hérita des goûts littéraires de son père : plusieurs poëtes distingués vécurent à Athènes sous sa protection, par ex. Simonide de Céos, et Anacréon de Téos. Après le meurtre d'Hipparque en 514, le gouvernement changea. Par désir de vengeance et crainte pour sa sûreté, Hippias devint un tyran taciturne et soupçonneux. Ses anciens ennemis, les Alcmæonides, auxquels appartenait Mégaclès, profitèrent du mécontentement des citoyens, et après un ou deux essais infructueux ils réussirent enfin, soutenus par Cléomène, à chasser Hippias d'Athènes. Celui-ci se retira d'abord à Sigeum, en 510. Il alla ensuite à la cour de Darius, et songea à rentrer dans son pays avec l'aide des Perses. Il accompagna l'expédition envoyée sous Datis et Artapherne, et indiqua aux Perses la plaine de Marathon comme le lieu le plus favorable pour débarquer. Il était alors très-âgé (490); suivant quelques récits, il périt à la bataille de Marathon; suivant d'autres, il mourut à son retour, à Lemnos.

Piso (**-ōnis**), nom d'une famille distinguée de la *gens* Calpurnia; le nom a trait à l'agriculture, occupation la plus honorée des anciens Romains; il vient du verbe *pisere* ou *pinsere*, et a le sens de piler ou de moudre le blé. Les principaux membres de cette famille sont : 1) L. Calpurnius Piso Cæsoninus, consul en 112 av. J.-C., qui servit comme lieutenant sous L. Cassius Longinus, en 107, et périt dans un combat contre les Tigurins, sur le territoire des Allobroges. Ce Pison fut le grand-père du beau-père de César, circonstance à laquelle César fait allusion en racontant sa propre victoire sur les Tigurins. — 2) Calpurnius Piso Frugi, consul en 133 av. J.-C., reçut, pour son intégrité et sa délicatesse, le surnom de Frugi, qui équivaut à peu près à notre expression *d'homme d'honneur*. Il défendit vivement le parti aristocratique, et fit une forte opposition aux mesures de C. Gracchus. Il écrivit des Annales, qui contenaient l'histoire de Rome depuis les premiers temps jusqu'à l'époque de Pison. — 3) C. Calpurnius Piso, consul en 67 av. J.-C. appartenait au parti aristocratique. Il administra ensuite comme proconsul la province de Gaule Narbonnaise. En 63 il fut accusé de dilapidations dans sa province, et fut défendu par Cicéron. L'accusation avait été portée contre Pison à l'instigation de César; et Pison, pour se venger, implora Cicéron, mais sans succès, pour qu'il accusât César de complicité dans la conjuration de Catilina. — 4) M. Calpurnius Piso, nommé souvent M. Pupius Piso, parce qu'il fut adopté par M. Pupius. Il fut élu consul en 61 av. J.-C. par l'influence de Pompée. — 5) Cn. Calpurnius Piso, jeune noble qui avait dissipé sa fortune en prodigalités et en extravagances, et qui fit partie de la conjuration de Catilina (66). Le sénat, qui désirait se débarrasser de Pison, l'envoya dans l'Espagne Citérieure comme questeur, mais avec le rang et le titre de propréteur. Ses exactions dans la province le firent tellement haïr des habitants qu'ils l'assassinèrent. — 6) L. Calpurnius Piso, consul en 58, fut débauché, cruel et magistrat corrompu. Pison, avec son collègue Gabinius, soutint Clodius dans ses mesures contre Cicéron, qui amenèrent l'exil de l'orateur. Pison gouverna ensuite la Macédoine, et pilla la province de la manière la plus effrontée. A son retour à Rome (55), Cicéron l'attaqua dans un discours qui existe encore (*in Pisonem*). Calpurnia, fille de Pison, fut la dernière femme du dicta-

teur César. — 7) C. Calpurnius Piso Frugi, gendre de Cicéron, épousa sa fille Tullia, en 63. Il mourut en 57. — 8) Cn. Calpurnius Piso, fut chargé par Tibère du commandement en Syrie en 18 ap. J.-C., pour contrarier et gèner Germanicus, qui avait reçu le gouvernement de toutes les provinces orientales. Plancine, femme de Pison, était aussi excitée par Livie, mère de l'empereur, à lutter contre Agrippine. Germanicus et Agrippine furent ainsi exposés à l'opposition et aux insultes de Pison et de Plancine. Quand Germanicus tomba malade dans l'automne de 19, il crut qu'ils l'avaient empoisonné. Pison, à son retour à Rome (20), fut accusé de la mort de Germanicus; le sénat fit une enquête; mais avant la fin de l'enquête Pison fut trouvé un matin dans sa chambre la gorge coupée, et son épée près de lui. La puissante influence de Livie assura l'acquittement de Plancine. — 9) C. Calpurnius Piso, chef du fameux complot contre Néron, en 65 ap. J. C. Le complot fut découvert et il s'ouvrit les veines.

Pistor (**-ōris**), (le boulanger) surnom de Jupiter à Rome, parce que lorsque les Gaulois assiégeaient Rome, il suggéra aux assiégés l'idée de jeter des pains parmi les ennemis pour leur faire croire que les Romains avaient des provisions en abondance.

Pistōria (**-æ**) ou **Pistōrium** (**-i** : Pistora) petite ville d'Étrurie, sur la route de Lucques à Florence, célèbre par la défaite de Catilina dans ses environs.

Pĭtănē (**-es**), port de Mysie, sur la côte du golfe Élaïtique : patrie du philosophe académique Arcésilaüs.

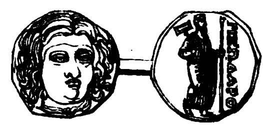
Pithecusa (voy. *OEnaria*).

Pītho (**-ūs**), déesse grecque de la Persuasion, nommée Suada ou Suadela par les Romains. Son culte se rattachait à celui d'Aphrodité (Vénus).

Pittăcus (**-i**), un des « sept sages » de la Grèce, né à Mytilène de Lesbos, fut célèbre comme guerrier, homme d'État, philosophe et poëte. En 606 av. J.-C. il commandait les Mytiléniens, dans leur guerre avec les Athéniens pour la possession de Sigée, se signala en tuant, en combat singulier, Phrynon, chef des Athéniens. Le pouvoir suprême à Mytilène fut vivement disputé par divers tyrans et par le parti aristocratique dirigé par Alcée, qui fut exilé. Comme les exilés essayaient de rentrer par la force des armes, le parti populaire choisit pour chef Pittacus, avec un pouvoir absolu, sous le titre d'*Æsymnetes*. Il garda cette charge dix ans (589-579), puis abdiqua volontairement, après avoir rétabli l'ordre dans l'État. Il mourut en 569, à un âge avancé.

Pittheus (**-ĕos** et **-ĕī**), roi de Trézène, fils de Pélops, père d'Æthra, et grand-père de Thésée. Æthra est nommée de lui *Pittheis*.

Pixōdărus (**-i**), prince et roi de Carie, était le plus jeune des trois fils d'Hécatomnus, qui régnèrent tous successivement. Pixodarus prit possession du trône en expulsant sa sœur Ada, la veuve de son frère Idrieus, appelée à lui succéder. Il régna sans opposition cinq ans (340-335 av. J.-C.). Il eut pour successeur son beau-fils Orontobates.



Pixodarus.

Plăcentia (**-æ** : Plaisance), colonie romaine dans la Gaule Cisalpine, fondée en même temps que Crémone, en 219 av. J.-C. sur la rive droite du Pô, non loin de l'embouchure de la Trébie. Elle fut prise et détruite par les Gaulois en 200, mais, elle fut bientôt rebâtie par les Romains, et devint une ville importante.

Plănāsia (**-æ** : Pianosa), île entre la Corse et les côtes d'Étrurie, où Auguste exila son petit-fils Agrippa Posthumus.

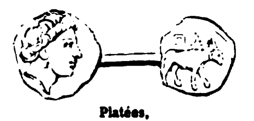
Plancina (v. *Piso*, n. 9).

Plancius Cn. (**-i**), que Cicéron défendit en 54 av. J.-C., dans un discours qui existe encore, d'une accusation de brigue pour se faire élire édile curule.

Plancus (**-i**), nom d'une famille distinguée de la *gens* Munatia. Le surnom de Plancus indique une personne qui a le pied plat. — 1) L. Munatius Plancus, ami de Jules César, qui le nomma au gouvernement de la Gaule Transalpine

pour l'an 44 av. J.-C. Il y joignit Antoine et Lépide. Il fut consul en 42, et gouverna successivement les provinces d'Asie et de Syrie. Il abandonna Antoine et Auguste, un peu avant que la guerre civile éclatât entre eux, en 31. La vie publique et privée de Plancus fut souillée de beaucoup de vices. Une ode d'Horace (Carm. I, 7) lui est adressée. — 2) T. Munatius Plancus Bursa, frère du précédent, fut tribun du peuple en 52 av. J.-C., et fut exilé pour sa conduite pendant sa charge. Il combattit du côté d'Antoine dans la campagne de Modène. — 3) C. Munatius Plancus, frère des deux précédents, fut préteur en 43. — 4) L. Plautius Plancus, frère des trois précédents, fut adopté par un L. Plautius. Il fut proscrit par les triumvirs en 43, du consentement de son frère Lucius, et mis à mort.

Plătæa (-æ), plus souvent **Plătææ** (-ārum), ancienne ville de Béotie, sur le versant N. du mont Cithæron, non loin des sources de l'Asopus, et sur les frontières de l'Attique. On disait qu'elle devait son nom à Platæa, fille d'Asopus. A une époque reculée, les Platéens abandonnèrent la confédération béotienne, et se mirent sous la protection d'Athènes. Quand les Perses envahirent l'Attique en 490, ils envoyèrent 1,000 hommes au secours des Athéniens, et combattirent avec eux à Marathon. Dix ans après (480) leur ville fut détruite par l'armée de Xerxès, à l'instigation des Thébains. Elle était encore en ruines l'année suivante, quand fut livrée sur leur territoire la mémorable bataille où Mardonius fut défait et l'indépendance de la Grèce assurée. Le territoire de Platée fut déclaré inviolable. Il jouit alors de cinquante ans de prospérité; mais dans la troisième année de la guerre du Péloponnèse (429) les Thébains persuadèrent aux Spartiates d'attaquer la ville, et ils parvinrent à s'en emparer après un siége de deux ans (427). Platées fut rasée, puis rebâtie après



Platées.

la paix d'Antalcidas (387). Elle fut détruite une troisième fois par ses ennemis acharnés, les Thébains, en 374; elle fut restaurée sous la domination macédonienne, et eut une très-longue existence.

Plăto (-ōnis). 1) Poëte comique athénien, contemporain d'Aristophane, florissait de 428 à 389. On le compte parmi les meilleurs poëtes de l'ancienne comédie. — 2) philosophe, fils d'Ariston et de Périctioné ou Potoné, naquit à Athènes, en 429 ou 428. Suivant d'autres il naquit à Égine. Sa famille paternelle se vantait de descendre de Codrus, et ses ancêtres maternels de leur parenté avec Solon. Il apprit la grammaire, la musique et la gymnastique, sous les maîtres les plus distingués du temps : à vingt ans, il devint disciple de Socrate, et un de ses plus ardents admirateurs. Après la mort de Socrate (399), il se retira à Mégare, et visita ensuite l'Égypte, la Sicile, et les villes grecques de l'Italie méridionale, dans le désir de s'instruire. Pendant son séjour en Sicile, il connut Denys l'Ancien, mais rompit bientôt avec le tyran. Suivant une commune tradition, il fut vendu comme esclave par le tyran et mis en liberté par Annicéris de Cyrène. A son retour il commença à enseigner dans le gymnase de l'Académie et dans ses avenues ombragées, ce qui fit donner à son école le nom d'Académique. Sur le vestibule de sa maison il mit cette inscription : « Que nul n'entre ici sans savoir la géométrie. » L'enseignement de Platon fut deux fois interrompu par ses voyages en Sicile. D'abord, quand Dion lui persuada d'essayer de gagner le jeune Denys à la philosophie; la seconde fois, quelques années plus tard (vers 360), quand l'invitation de Denys à venir le réconcilier avec Dion le ramena à Syracuse. Ses efforts furent chaque fois inutiles, et il ne dut son salut qu'à l'active intervention d'Archytas. Il mourut à quatre-vingt-deux ans, en 347. Platon a écrit un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets philosophiques; ils ont été conservés; ils sont sous forme de dialogue, et sont remarquables par la pureté du langage et l'élégance du style.

Plautus (-i), T. Maccius, et non

Accius), le plus célèbre poëte comique de Rome, né à Sarsina, petit village de l'Ombrie, vers 254 av. J.-C. Sa jeunesse fut peu heureuse. Il fut d'abord employé au service des acteurs, et ayant épargné un peu d'argent, il quitta Rome et entreprit de faire le commerce. Mais ses spéculations ayant échoué, il revint à Rome, et entra au service d'un boulanger, qui l'employa à tourner un moulin. C'est alors qu'il écrivit trois pièces dont la vente aux entrepreneurs des jeux publics le mit en état de quitter son vil métier et de commencer sa carrière littéraire. Il avait probablement alors trente ans (224). Il continua ses occupations littéraires pendant environ quarante ans, et mourut en 184, à soixante-dix ans. Vingt de ses comédies sont venues jusqu'à nous. Elles eurent une popularité sans rivale parmi les Romains, et furent représentées jusqu'au temps de Dioclétien. Elles paraissent toutes empruntées à des modèles grecs : mais il est moins exact imitateur que Térence.

Plēïădes (-um), filles d'Atlas et de Pléioné, ce qui les fait appeler *Atlantides*. Elles étaient nommées *Vergiliæ* par les Romains; elles étaient sœurs des Hyades et au nombre de sept, dont six sont représentées comme visibles et la septième comme invisible. Quelques uns nomment la septième Stéropé, et disent qu'elle devint invisible par honte, parce que seule elle avait aimé un mortel. Les Pléiades étaient les compagnes vierges d'Artémis (Diane) et, avec leur mère Pléioné, elles furent poursuivies par le chasseur Orion en Béotie. Les dieux entendirent la prière qu'elles firent d'être délivrées de lui, et elles furent changées en colombes (πελειάδες), et placées parmi les astres. Le lever des Pléiades en Italie est vers le commencement de mai, et leur coucher vers le commencement de novembre. Leurs noms étaient Électra, Maia, Taygete, Alcyone, Celæno, Sterope, et Merope.

Plemmyrium (-i), promontoire sur la côte S. de Sicile, juste au S. de Syracuse.

Plēiŏne (-es), fille d'Océanus et mère des Pléiades par Atlas (v. *Atlas*, *Pleiades*).

Pleumoxii (-ōrum), petite tribu de la Gaule Belgique, soumise aux Nerviens.

Pleuron (-ōnis), ancienne ville d'Étolie, à peu de distance de la côte; elle fut abandonnée par ses habitants, quand Démétrius II, roi de Macédoine, ravagea le pays d'alentour, et une nouvelle ville du même nom fut bâtie près de l'ancienne. Les deux villes sont distinguées par les géographes sous les noms de vieux Pleuron et de nouveau Pleuron.

Plīnius (-i), 1) C. Plinius Secundus, nommé souvent Pline l'Ancien, né en 23, à Vérone ou à Côme dans le N. de l'Italie. Dans sa jeunesse il servit à l'armée de Germanie, et fut ensuite pendant quelque temps avocat à Rome. Mais il consacrait à l'étude la plus grande partie de son temps, et fut un des savants les plus laborieux qui aient jamais existé. Il périt dans la célèbre éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum et Pompéi en 79, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il commandait alors la flotte romaine en station à Misène, et ce fut son désir d'examiner de plus près ce phénomène extraordinaire qui le fit voguer vers Stabies, où il débarqua et mourut. Pline a écrit un grand nombre d'ouvrages; le seul qui nous soit parvenu est son *Historia naturalis*. Elle est divisée en trente-sept livres et dédiée à Titus, fils de Vespasien, avec lequel Pline était très-lié. — 2) C. Plinius Cæcilius Secundus, souvent nommé Pline le Jeune, était fils de C. Cæcilius, et de Plinia, sœur de Pline l'Ancien; il naquit à Come, en 61. Ayant perdu son père, il fut adopté par son oncle. Dès sa jeunesse il se consacra aux lettres : à quatorze ans il composa une tragédie grecque, et à dix-neuf ans il commença à parler au Forum, et se fit remarquer comme orateur. Il était ami de l'historien Tacite. En 100, il fut consul et en 103 propréteur de la province du Pont, où il ne resta pas tout à fait deux ans. On a de lui le Panégyrique de Trajan et dix livres de *Lettres*.

Plisthĕnes (-is), fils d'Atrée et époux d'Aéropé ou Ériphyle, par laquelle il devint père d'Agamemnon, de Ménélas et d'Anaxibia; mais dans Homère ce

sont les enfants d'Atrée (voy. *Atreus*, *Agamemnon*).

Plistŏănax ou **Plistōnax** (-actis), roi de Sparte (458-408), fils aîné de Pausanias, le vainqueur de Platées, en 479. Pendant dix-neuf ans de son règne (445-426), il vécut en exil; mais on le rappela ensuite, pour obéir à l'oracle de Delphes.

Plistus (-i), petite rivière de Phocide, naît au mont Parnasse, et se jette dans le golfe de Crissa.

Plōtīna, Pompeia (-æ), femme de l'empereur Trajan, qui persuada à son époux d'adopter Hadrien.

Plōtīnus (-i), fondateur du système néo-platonicien, né en Égypte, vers 203 ap. J.-C. Pendant la dernière partie de sa vie, il enseigna à Rome, où il eut parmi ses disciples le célèbre Porphyre. Ses ouvrages, que nous possédons encore, furent mis dans leur ordre actuel par Porphyre. Plotin mourut à Puteoli, en Campanie, en 262.

Plūtarchus (-i), biographe et philosophe, né à Chéronée en Béotie, probablement sous le règne de Claude. Il vécut quelque temps à Rome, et dans d'autres parties de l'Italie, et il fit des lectures à Rome sous le règne de Domitien. Il passa la fin de sa vie à Chéronée, où il remplit plusieurs magistratures, et exerça le sacerdoce. L'époque de sa mort est inconnue. L'ouvrage qui a immortalisé le nom de Plutarque est ses *Vies parallèles* de Grecs et de Romains. Peut-être aucun ouvrage de l'antiquité n'a été plus lu dans les temps modernes que ces vies. La cause de leur popularité est que Plutarque a bien compris le devoir d'un biographe : ses biographies sont de vrais portraits; ses autres écrits, au nombre de plus de 60, sont désignés par le titre général d'Œuvres morales. Les meilleurs sont des traités pratiques; leur mérite consiste dans la profondeur de ses vues sur les événements ordinaires de la vie humaine, et dans la bienveillance de son caractère.

Plūto ou **Plūton** (-ōnis) (celui qui donne la richesse), d'abord surnom de Hadès, dieu du monde souterrain et employé ensuite comme nom véritable du dieu (voy. *Hades*).

Plūtus (-i), dieu de la richesse, est représenté comme fils de Jasion et de Déméter (Cérès) (voy. *Jasion*). Zeus (Jupiter) le priva de la vue, pour qu'il distribuât ses dons aveuglément, et sans égard au mérite.

Plŭvius (-i), (celui qui envoie la pluie) surnom de Jupiter chez les Romains, qui lui offraient des sacrifices pendant les pluies prolongées.

Pŏdălīrius (-i), fils d'Esculape, et frère de Machaon, avec lequel il conduisit les Thessaliens de Tricca contre Troie. Il était, comme son frère, habile dans l'art médical; à son retour de Troie, il fut jeté par la tempête sur la côte de Syros, en Carie, où l'on dit qu'il se fixa.

Pŏdarces (-is), 1) nom original de Priam (voy. *Priamus*) — 2) Fils d'Iphiclus et petit-fils de Phylacus, frère de Protésilas, conduisit les Thessaliens de Phylacé contre Troie.

Podarge (voy. *Harpyiæ*).

Pœas (-antis), père de Philoctète, nommé de lui *Pœantiades*, *Pœantius Heros*, *Pœantia Proles*, et *Pœante Satus*. Il est compté parmi les Argonautes (voy. *Hercules*. *Philoctetes*).

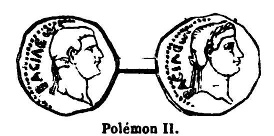
Pœni (-ōrum), nom commun des Carthaginois, parce qu'ils étaient une colonie phénicienne.

Pōgon (-ōnis), port de Trézène en Argolide.

Pŏla (-æ), ancienne ville d'Istrie, sur la côte O. près du promontoire Polaticum, fondée, dit-on, par les Colchidiens, envoyés à la poursuite de Médée. Elle fut ensuite colonie romaine, et importante par son commerce, étant jointe par de bonnes routes à Aquilée, et aux principales villes d'Illyrie. Son importance est attestée par ses magnifiques ruines dont les principales sont celles d'un amphithéâtre, d'un arc de triomphe et de plusieurs temples.

Pŏlĕmon (-ōnis), 1) roi du Pont et du Bosphore, était fils de l'orateur Zénon, de Laodicée. Antoine lui donna, en 39, le gouvernement d'une partie de la Cilicie; il obtint ensuite en échange le royaume de Pont. Après la bataille d'Actium, il put faire sa paix avec Auguste, qui le confirma dans son royaume. Vers

l'an 16 av. J.-C., Agrippa lui confia le soin de réduire le royaume de Bosphore, qu'il conquit et dont il fut fait roi. Il périt ensuite dans une expédition contre la tribu barbare des Aspurgiens. Sa femme, Pythodoris, lui succéda. — 2) II. Fils du précédent et de Pythodoris, obtint de Caligula, en 39, la souveraineté du Pont et du Bosphore. Néron l'amena à abdiquer le trône, en 62, et le Pont fut



Polémon II.

réduit en province romaine. — 3) D'Athènes, éminent philosophe platonicien. Dans sa jeunesse il fut extrêmement prodigue ; mais un jour, vers l'âge de trente ans, comme il entrait dans l'école de Xénocrate, à la tête d'une bande de débauchés, son attention fut tellement attirée par le discours du philosophe, qui traitait de la tempérance, qu'il arracha sa guirlande, et resta auditeur attentif. Depuis ce jour, il adopta une vie frugale, et continua à fréquenter l'école, dont il devint chef après la mort de Xénocrate, en 315 av. J.-C. Il mourut très-âgé, en 273. — 4) Philosophe stoïcien et éminent géographe surnommé *Périégète*, vivait du temps de Ptolémée Épiphane, au commencement du deuxième siècle av. J.-C. — 5) Antonius, célèbre sophiste et rhéteur, florissait sous Trajan, Hadrien et les premiers Antonins : il naquit de famille consulaire, à Laodicée, mais passa la plus grande partie de sa vie à Smyrne. Aristide fut son plus célèbre disciple ; pendant la fin de sa vie, il fut si tourmenté de la goutte, qu'il résolut de mettre fin à ses jours. Il se fit enfermer dans le tombeau de ses ancêtres à Laodicée, et y mourut de faim, à l'âge de soixante-cinq ans. — 6) Auteur d'un court ouvrage grec sur la physiognomonie que nous avons encore. Il vivait probablement au deuxième ou au troisième siècle de notre ère.

Pŏlĕmŏnium (-i), ville sur la côte du Pont en Asie Mineure, bâtie par le roi Polémon (probablement Polémon II), sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sidé, au fond d'un golfe profond.

Pŏlĭas (-ădis), c.-à-d. la déesse protectrice de la ville, surnom d'Athéna à Athènes, où elle était adorée comme protectrice de l'Acropole.

Pŏlĭorcētes, Demetrius (voy. *Démétrius*).

Pŏlītes (-æ), fils de Priam et d'Hécube, et père de Priam le jeune, fut tué par Pyrrhus.

Politōrium (-i), ville dans l'intérieur du Latium, détruite par Ancus Martius.

Polla Argentaria (-æ), femme du poëte Lucain.

Pollentia (-æ : Polenza), ville des Satielles en Ligurie, au confluent de la Sturia et du Tanaro. Elle était célèbre par ses laines. Dans ses environs Stilicon remporta une victoire sur les Goths commandés par Alaric.

Pollio (-ōnis), **Asinius** (-i), orateur distingué, poëte et historien, du siècle d'Auguste. Il naquit à Rome, en 76, et se distingua dès sa jeunesse comme orateur. Dans la guerre civile il fut du parti de César, et à la mort du dictateur il eut le commandement de l'Espagne ultérieure. Il unit ensuite ses forces à celles d'Octave, d'Antoine et de Lépide. Antoine le chargea d'établir les vétérans dans les terres qui leur avaient été assignées dans la Gaule Transpadane. Ce fut à cette occasion qu'il sauva la propriété de Virgile à Mantoue de la confiscation. En 40 av. J.-C. Pollion prit une part active à la réconciliation d'Antoine et d'Octave à Brindes. La même année il fut consul, et ce fut pendant son consulat que Virgile lui adressa sa quatrième églogue. En 39 av. J.-C. Antoine alla en Grèce, et Pollion comme lieutenant d'Antoine défit les Parthini et prit la ville dalmate de Salonæ. Ce fut pendant la campagne d'Illyrie que Virgile lui adressa sa huitième églogue. Depuis cette époque Pollion abandonna la vie politique, et se voua à l'étude des lettres. Il mourut en 4 ap. J.-C. à l'âge de quatre-vingts ans. Pollion ne fut pas seulement le protecteur de Virgile, d'Horace et d'autres grands poëtes et écrivains,

mais il fut aussi le premier qui établit à Rome une bibliothèque publique. Aucun des ouvrages de Pollion n'est parvenu jusqu'à nous, mais ils eurent assez de mérite pour que ses contemporains missent son nom avec ceux de Cicéron, de Virgile et de Salluste, comme orateur, poëte et historien. Ce fut comme orateur qu'il eut la plus grande réputation, et Horace (Od., 2, 1) s'adresse à lui en ces termes : « *Insigne mæstis præsidium reis et consulenti, Pollio, Curiæ*, Pollion, appui des accusés plongés dans l'affliction, et oracle du sénat. » Pollion écrivit l'histoire des guerres civiles en dix-sept livres, depuis le consulat de Metellus et d'Afranius en 60 av. J.-C. Comme poëte, Pollion était surtout connu par ses tragédies, dont Virgile et Horace parlent avec éloge, mais qui probablement n'avaient pas grand mérite, car elles sont à peine mentionnées par les écrivains qui suivirent.

Pollio (-ōnis), VEDIUS, ami d'Auguste, avait l'habitude de nourrir ses lamproies de chair humaine. Si un esclave encourait son déplaisir, il le faisait jeter dans le bassin pour nourrir ses poissons. Il mourut en l'an 15 av. J.-C., laissant une grande partie de ses biens à Auguste. Ce fut ce Pollion qui bâtit la fameuse villa du Pausilype, près de Naples.

Pollux ou **Polydeuces** (v. *Dioscuri*).

Pollux (-ūcis), **Julius** (-i), de Naucratis, en Égypte, sophiste et grammairien grec, vivait sous le règne de Commode. Il est auteur d'un ouvrage qui existe encore, intitulé Onomasticon, en dix livres, qui contient des explications sur le sens de mots grecs.

Pŏlȳænus (-i), 1) de Lampsaque, mathématicien et ami d'Épicure. — 2) Macédonien, auteur de l'ouvrage des Stratagèmes de guerre, qui existe encore; il vivait vers le milieu du deuxième siècle de notre ère.

Pŏlȳbĭus (-i), historien, fils de Lycortas, né à Mégalopolis, en Arcadie, vers 204 av. J.-C. Son père, Lycortas, était un des hommes les plus distingués de la ligue achéenne; et Polybe dès sa jeunesse prit part aux affaires publiques. Après la conquête de la Macédoine par les Romains, en 168, Polybe fut un des mille Achéens distingués qui furent emmenés prisonniers à Rome. A son arrivée dans cette ville il obtint l'amitié du second Africain. Après un séjour de dix-sept ans en Italie, Polybe retourna dans le Péloponnèse, en 151, avec les exilés achéens survivants, qui obtinrent enfin du sénat la permission de revoir leur pays natal. Puis il accompagna Scipion dans sa campagne contre Carthage, et assista à la destruction de cette ville, en 146. Il se rendit ensuite en Grèce, où il arriva peu après la prise de Corinthe : il usa de toute son influence pour soulager le malheur de ses concitoyens. Il entreprit des voyages dans les pays étrangers pour visiter les lieux qu'il devait décrire dans son histoire. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, d'une chute de cheval, vers 122. Son histoire formait quarante livres. Elle commençait en 220 av. J.-C., où s'arrêtait l'histoire d'Aratus, et finissait en 146, à la ruine de Corinthe. Elle se composait de deux parties distinctes. La première comprenait une période de trente-cinq ans, depuis le commencement de la seconde guerre punique et la guerre sociale en Grèce, jusqu'à la défaite de Persée et à la chute du royaume de Macédoine, en 168. Le grand objet qu'il se proposait était de montrer comment les Romains avaient, dans cette courte période de cinquante-trois ans, soumis la plus grande partie du monde; mais comme les Grecs ignoraient, pour la plupart, l'ancienne histoire de Rome, il donne un aperçu de l'histoire romaine depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'au commencement de la deuxième guerre punique, dans les deux premiers livres qui servent ainsi d'introduction au corps de l'ouvrage. La seconde partie, sorte de supplément à la première, s'étendait de la défaite de Persée, en 168, à la chute de Corinthe, en 146. L'histoire de Polybe est une des œuvres les plus précieuses que nous ait laissées l'antiquité; mais malheureusement la plus grande partie a péri. Nous avons les cinq premiers livres en entier, et seulement des fragments et des extraits des autres.

Pŏlȳbus (-i), roi de Corinthe qui éleva Œdipe (voy. *OEdipus*).

Pŏlȳclētus (-i), d'Argos, probablement par droit de cité, et né probablement à Sicyone, fut un des plus célèbres statuaires de l'antiquité. Il était aussi sculpteur et architecte. Il était un peu plus jeune que Phidias, et florissait vers 452-412. Phidias était sans rival pour représenter les hommes.

Pŏlȳcrătes (-is), tyran de Samos, et un des plus puissants de tous les tyrans grecs. Il avait une nombreuse marine, et étendit son pouvoir sur toutes les îles voisines. Il accueillit à sa cour les poëtes et les artistes les plus éminents. Son amitié pour Anacréon est surtout célèbre. Mais au milieu de sa prospérité, Orœtès, satrape de Sardes, l'attira sur le continent, où il fut arrêté peu après son arrivée et mis en croix, 522 av. J.-C.

Pŏlȳdămas (-antis), fils de Panthoüs et de Phrontis, héros troyen, ami d'Hector, et frère d'Euphorbe.

Pŏlȳdectes (-æ), roi de l'île de Sériphos, reçut amicalement Danaé et Persée. (Voy. *Perseus*.)

Pŏlȳdeucēs appelé POLLUX par les Romains. (Voy. *Dioscuri*).

Pŏlȳdōrus (-i), 1) roi de Thèbes, fils de Cadmus et d'Harmonia, époux de Nyctéis, et père de Labdacus. — 2) Le plus jeune des fils de Priam et de Laotoé, fut tué par Achille. Tel est le récit d'Homère; mais d'autres traditions le font fils de Priam et d'Hécube, et racontent autrement sa mort. Quand Ilion fut sur le point de tomber au pouvoir des Grecs, Priam confia Polydore et une grosse somme d'argent à Polymestor, ou Polymnestor, roi de la Chersonèse de Thrace. Après la destruction de Troie, Polymestor tua Polydore, pour rester maître de ses trésors, et jeta son corps dans la mer. Son corps fut ensuite rejeté sur le rivage, où il fut trouvé et reconnu par sa mère Hécube, qui se vengea de Polymestor, en tuant ses deux enfants et en lui arrachant les yeux. D'après une autre tradition, Polydore fut confié à sa sœur Iliona, qui avait épousé Polymestor. Elle l'éleva comme son enfant, en faisant croire à tout le monde que son propre fils Déiphile, ou Déipyle, était Polydore. Polymestor, à l'instigation des Grecs, tua son propre fils en croyant tuer Polydore. Alors ce dernier persuada à sa sœur Iliona de tuer Polymestor.

Pŏlygnōtus (-i), célèbre peintre grec, fils d'Aglaophon, et né dans l'île de Thasos; mais il reçut à Athènes le droit de cité, et on l'appelle quelquefois Athénien. Il vécut dans l'amitié de Cimon et de sa sœur Elpinicé; il vint probablement à Athènes en 463. Après la soumission de Thasos par Cimon il continua d'exercer son art presque jusqu'au commencement de la guerre du Péloponnèse en 431.

Polyhymnia (v. *Musæ*).

Polymestor ou **Polymnestor** (v. *Polydorus*.)

Pŏlȳmnestus ou **Pŏlȳmnastus** (-i), fils de Mélès de Colophon, était à la fois poëte épique, élégiaque, lyrique et musicien. Il florissait de 675 à 644 av. J.-C. Il appartient à l'école musicale dorienne, qui en ce temps-là brillait d'un vif éclat à Sparte. Il se rendit dans cette ville, où il ajouta encore aux perfectionnements introduits par Thalétas. Les poëtes comiques d'Athènes attaquèrent ses poésies pour leur obscénité. Comme poëte élégiaque, il peut être considéré comme le prédécesseur de son compatriote Mimnerme.

Polymnia (v. *Musæ*).

Pŏlȳnīces (-is), fils d'Œdipe et de Jocaste, et frère d'Étéocle et d'Antigone (voy. *Eteocles*, *Adrastus*).

Pŏlȳphēmus (-i), fils de Poséidon (Neptune) et de la nymphe Thoasa, fut un des Cyclopes de Sicile (v. *Cyclopes*). Il est représenté comme un monstre gigantesque, n'ayant qu'un œil au milieu du front, ne redoutant rien des dieux, et dévorant les hommes. Il habitait dans une caverne près du mont Etna, et faisait paître ses moutons sur la montagne. Il aima la nymphe Galatée; mais comme elle le dédaigna pour Acis, il écrasa ce dernier sous un énorme rocher. Quand Ulysse fut jeté sur les côtes de Sicile, Polyphème dévora plusieurs de ses compagnons, et Ulysse aurait eu le même sort s'il n'avait crevé l'œil du monstre

pendant son sommeil (*voyez Ulysses*).



Le Cyclope Polyphème.
(Zoëga, Bassirilievi, tav. 57.)

Polysperchon (-ontis), Macédonien, officier distingué d'Alexandre le Grand. Antipater à son lit de mort (319) chargea Polysperchon de lui succéder comme régent de Macédoine, en ne laissant à son propre fils Cassandre que la position subordonnée de chiliarque. Polysperchon fut bientôt engagé dans une guerre avec Cassandre, et fut vaincu.

Pŏlyxĕna (-æ), fille de Priam et d'Hécube, fut aimée d'Achille. Quand les Grecs, à leur retour, étaient sur la côte de Thrace, l'ombre d'Achille leur apparut, demandant que Polyxène lui fût sacrifiée. Néoptolème la tua sur la tombe de son père.

Pŏlyxo (-ūs), 1) nourrice de la reine Hypsipylé, à Lemnos, célèbre comme prophétesse. — 2) Femme argienne, mariée à Tlépolème, fils d'Hercule, suivit son époux à Rhodes, où, suivant quelques traditions, elle mit à mort la célèbre Hélène. (V. *Helena*).

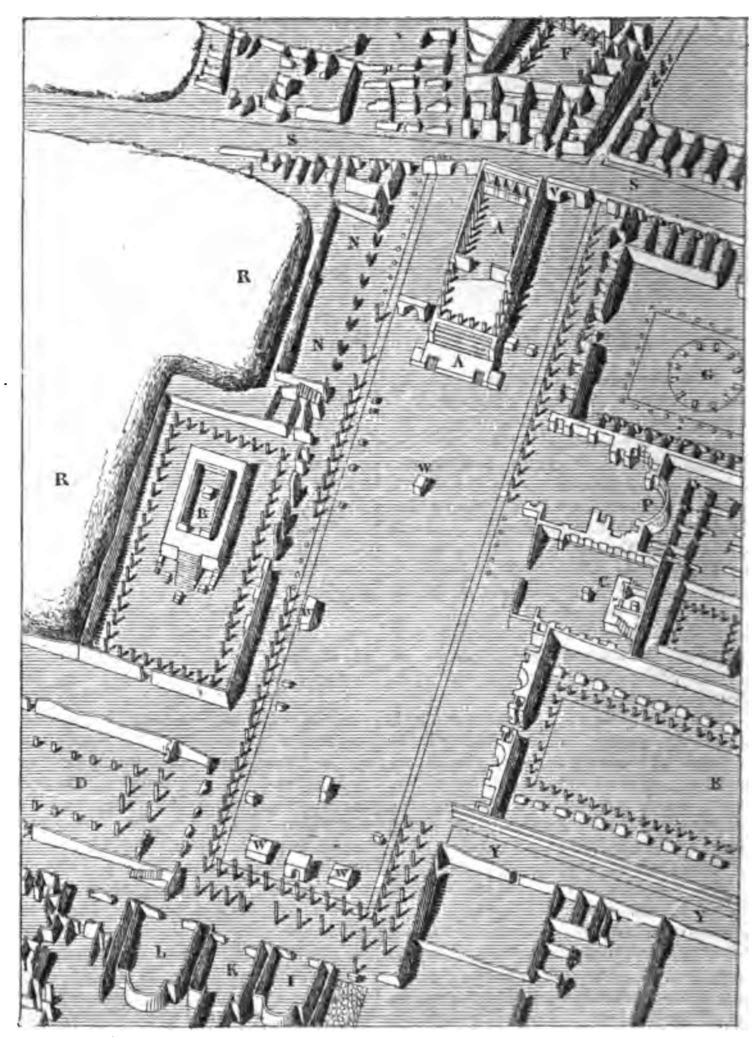
Pŏlȳzelus (-i), 1) frère d'Hiéron, tyran de Syracuse (Voy. *Hiéron*). — 2) de Rhodes, historien de date incertaine, qui écrivit une histoire de sa ville natale. — 3) d'Athènes, poëte comique appartenant à la dernière période de l'ancienne comédie et au commencement de la nouvelle.

Pōmōna (-æ), divinité romaine des fruits, nommée aussi *Pomorum patrona*. Son nom dérive de *Pomum*. Elle est représentée par les poëtes comme aimée de plusieurs divinités rustiques, telles que Silvain, Picus, Vertumnus et autres.

Pompeia (-æ), 1) fille de Q. Pompeius Rufus, fils du consul de 88 av. J.-C., et de Cornelia, fille du dictateur Sulla. Elle épousa C. Cæsar, plus tard dictateur, en 67 av. J.-C., mais divorça avec lui en 61, parce qu'elle fut soupçonnée d'intrigue avec Clodius, qui s'introduisit dans la maison de son époux tandis qu'elle célébrait les mystères de la bonne déesse. — 2) Fille de Pompée le triumvir et de sa troisième femme, Mucia; elle épousa Faustus Sulla, fils du dictateur, qui périt dans la guerre d'Afrique, en 46. — 3) Fille de Sex. Pompée, fils du triumvir et de Scribonia. A la paix de Misène, en 39, elle fut fiancée à M. Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Octave, mais ne l'épousa jamais.

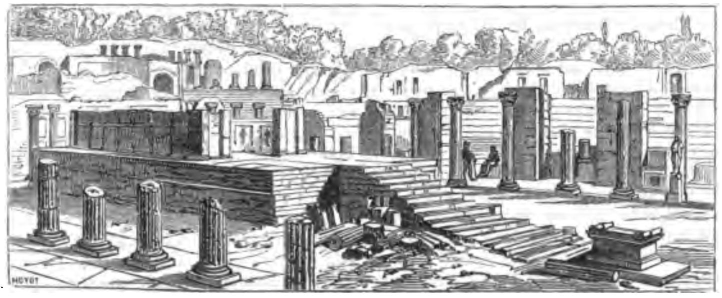
Pompeiānus Tib. Claudius, fils d'un chevalier romain originaire d'Antioche, fut élevé aux plus hautes dignités sous Marc Aurèle, qui lui donna sa fille Lucilla en mariage. Il vécut jusqu'au règne de Sévère.

Pompēii (-ōrum), ville de Campanie, sur la côte, au pied du mont Vésuve; mais, par suite des changements physiques que le pays d'alentour a éprouvés, les ruines de Pompéii sont à présent à environ deux milles de la mer. Elle fut engloutie en 79, avec Herculanum et Stabies, par la grande éruption du Vésuve. La lave n'atteignit pas Pompéii, mais la ville fut couverte de couches successives de cendres et d'autres matières volcaniques, sur lesquelles un sol s'est formé peu à peu. Ainsi une grande partie de la ville a été conservée, et sa découverte dans les temps modernes a jeté un grand jour sur beaucoup de points relatifs à l'antiquité, comme la construction des maisons romaines, et en général tout ce qui se rattache à la vie privée des anciens. Les premières traces de l'antique cité furent découvertes en 1689, s'élevant au dessus du sol; mais ce ne fut qu'en 1721 que l'on commença les fouilles. Elles ont été continuées avec diverses interruptions jusqu'à nos jours; la moitié de la ville est maintenant déblayée; elle était entourée de murs formant une enceinte d'environ deux milles, surmontés de tours de distance en distance et contenant six portes.



Vue à vol d'oiseau du Forum de Pompéi.

A. Temple de Jupiter.
B. Temple de Vénus.
C. Temple de Mercure.
D. Basilique.
E. Édifice d'Eumachia.
F. Thermes.
G. Panthéon ou temple d'Auguste.
I. K. L. Tribunaux.
N. Greniers.
P. Curie ou palais du Sénat.
R. Partie non encore fouillée.
S Rue des Fruits secs.
T. Rue conduisant au temple de la Fortune.
V. Arc de triomphe.
W. Piédestaux.
Y. Rue des Argentiers.



Temple de Vénus à Pompéi.



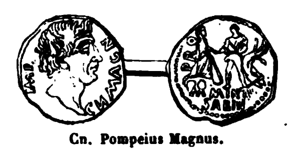
Rue des Tombeaux.

Pompeiopolis (v. *Solæ*).

Pompēius (-i), 1) Q. Pompeius, fils, dit-on, d'un joueur de flûte, fut le premier de cette famille qui s'éleva aux grandes dignités de l'État. Il fut consul en 141, et fit une campagne sans succès contre les Numantins, en Espagne. — 2) Q. Pompeius Rufus, zélé défenseur du parti aristocratique, fut consul en 88 av. J.-C., avec L. Sylla. Quand Sylla partit pour faire la guerre contre Mithridate, il laissa le soin de l'Italie à Pompéius Rufus, et lui assigna l'armée de Cn. Pompéius Strabon, qui était encore engagé dans la guerre contre les Marses : Strabon, qui ne voulait pas perdre son commandement, fit tuer Pompéius Rufus par les soldats. — 3) Cn. Pompéius Strabo, consul en 89 av. J.-C., fit la guerre avec succès contre les alliés, et soumit la plus grande partie des Italiens qui étaient encore en armes; il commanda comme proconsul dans le S. de l'Italie, l'année suivante, et fit tuer Pompéius Rufus. Peu après il fut tué par la foudre. Son avarice et sa cruauté l'avaient fait haïr des soldats à un tel point qu'ils traînèrent son cadavre dans les rues. — 4) Cn. Pompéius Magnus, le triumvir, fils du précédent, naquit le 30 septembre 106, et était par conséquent de quelques mois plus jeune que Cicéron, né le 3 janvier de la même année, et plus âgé que César de six ans. Il combat-

tit sous son père, en 89, contre les Italiens, âgé seulement de dix-sept ans. Lorsque Sylla revint en Italie (84), Pompée marcha à son secours; et dans la guerre qui suivit contre le parti de Marius il se distingua comme un des généraux de Sylla les plus heureux. Par suite de ses victoires en Afrique sur le parti de Marius, il fut salué par Sylla du nom de Magnus, qu'il porta toujours dans la suite. Il entra à Rome en triomphe (81), bien qu'il ne fût encore que simple chevalier et qu'il n'eût rempli aucune charge publique. Pompée resta fidèle à l'aristocratie après la mort de Sylla (78), et soutint le consul Catulus dans sa résistance aux tentatives de son collègue Catulus pour abolir les lois de Sylla. Il fut ensuite envoyé comme proconsul en Espagne, pour aider Métellus contre Sertorius, et resta cinq ans dans ce pays. (76-71) (v. *Sertorius*). A son retour à Rome, il fut consul avec M. Crassus, en 70 av. J.-C. Pendant son consulat, il rompit ouvertement avec l'aristocratie, et devint le grand héros populaire. Il porta une loi qui rendit aux tribuns la puissance que Sylla leur avait enlevée. En 67 le tribun A. Gabinius proposa une loi pour donner à Pompée le commandement de la guerre contre les pirates, avec des pouvoirs extraordinaires. Cette loi passa, et dans l'espace de trois mois il nettoya la Méditerranée des pirates qui avaient été longtemps la terreur des Romains. L'année suivante (66) il fut chargé de remplacer Lucullus dans le commandement de la guerre contre Mithridate. La loi qui lui conférait ce commandement fut proposée par le tribun C. Manilius, et fut soutenue par Cicéron dans un discours que nous avons encore. Il défit aisément Mithridate, qui s'enfuit vers le Bosphore Cimmérien. Il reçut la soumission de Tigrane, roi d'Arménie; réduisit la Syrie en province; prit Jérusalem, et, après avoir réglé les affaires d'Asie, il revint en Italie en 62. Il licencia son armée après avoir débarqué à Brindes, et calma ainsi les craintes de ceux qui redoutaient qu'il s'emparât du pouvoir suprême : il rentra en triomphe à Rome le 30 septembre 60 av. J.-C. Cependant le sénat refusa de ratifier ses actes en Asie : alors Pompée fit une étroite alliance avec César; pour être plus sûrs de mettre leurs plans à exécution, ils admirent le riche Crassus à leurs conseils. Tous trois convinrent de s'aider mutuellement contre leurs ennemis; et ainsi fut formé le premier triumvirat. Cette union des trois hommes les plus puissants de Rome accabla quelque temps l'aristocratie. Pour cimenter leur union, César donna à Pompée sa fille Julia en mariage. L'année suivante (58) César alla dans sa province de Gaule, et Pompée resta à Rome. Tandis que César augmentait en Gaule sa gloire et son influence, Pompée perdait peu à peu la sienne à Rome. En 55, il fut consul une seconde fois avec Crassus. Il obtint pour province les deux Espagnes, qui furent gouvernées par ses lieutenants L. Afranius et M. Pétréius, tandis que lui-même resta en Italie. La puissance et l'influence croissantes de César firent enfin voir à Pompée qu'une lutte éclaterait entre eux tôt ou tard. La mort de sa femme Julia (54), à laquelle il était tendrement attaché, rompit le dernier lien qui l'unissait encore à César. Pour obtenir le pouvoir suprême, Pompée encouragea secrètement les troubles civils qui déchiraient l'État, et de si terribles scènes d'anarchie suivirent la mort de Clodius au commencement de 52 que le sénat n'eut pas d'autre alternative que de réclamer l'assistance de Pompée, qui fut fait seul consul en 52, et réussit à rétablir l'ordre dans l'État. Peu après, Pompée se réconcilia avec l'aristocratie, dont il fut regardé comme le chef reconnu. L'histoire de la guerre civile qui suivit est racontée dans la vie de César. Après la bataille de Pharsale (48), Pompée fit voile vers l'Égypte, où il fut mis à mort par ordre des ministres du jeune roi Ptolémée. Pompée monta dans une barque, que les Égyptiens envoyaient pour l'amener à terre; mais comme la barque touchait au rivage, il fut poignardé, par derrière à la vue de sa femme, qui du vaisseau le suivait des yeux. Il fut tué le 29 septembre, 48 av. J.-C., comme il complétait sa cinquante-huitième année. Sa tête fut coupée et portée à César, à son arrivée en Égypte; mais il

détourna les yeux, versa des larmes, et mit à mort les meurtriers de Pompée. Pompée fut marié cinq fois; voici les noms de ses femmes : 1° Antistia, 2° Æmilia, 3° Mucia, 4° Julia, 5° Cornélia. —



Cn. Pompeius Magnus.

5) Cn. Pompéius Magnus, fils aîné du triumvir et de sa troisième femme Mucia, fit la guerre contre César en Espagne, et fut défait à la bataille de Munda (45). Il fut peu après fait prisonnier et mis à mort. — 6) Sex. Pompéius Magnus, second fils du triumvir et de sa troisième femme Mucia, combattit avec son frère contre César à Munda, mais ne fut pas tué. Après la mort de César (44), il réunit une grande flotte, devint maître de la mer, et prit possession de la Sicile. Il fut défait par la flotte d'Auguste, s'enfuit de Sicile en Asie, et y fut fait prisonnier et mis à mort (35).

Pompeius Festus (v. *Festus*).

Pompeius Trogus (v. *Justinus*).

Pompĕlon (**-ōnis** : Pamplona) la même que Pompéiopolis, ainsi nommée par les fils de Pompée, était la capitale des Vascons, dans l'Espagne Tarraconnaise.

Pompilius Numa. (V. *Numa*).

Pompōnĭa (**-æ**), 1) sœur de T. Pomponius Atticus, fut mariée à Q. Cicéron, frère de l'orateur, en 68. Ce mariage fut malheureux. Q. Cicéron, après avoir vécu en désaccord avec sa femme pendant près de vingt-cinq ans, divorça enfin avec elle (45 ou 44). — 2) Fille de T. Pomponius Atticus, mariée à M. Vipsanius Agrippa. Sa fille, Vipsania Agrippina, épousa Tibère, successeur d'Auguste.

Pomponius Sextus (**-i**), jurisconsulte romain, qui vivait sous Antonin le Pieux et Marc-Aurèle.

Pompōnĭus Atticus (v. *Atticus*).

Pomponius Mela (v. *Mela*).

Pomptīnæ ou **Pontīnæ** (**-ārum**) **Paludes** (**-um**), (les marais Pontins), nom d'une plaine basse et marécageuse sur la côte du Latium, entre Circéii et Terracine, ainsi nommée, dit-on, d'une ancienne ville, Pontia, qui disparut à une époque reculée. Ces marais sont formés surtout d'un grand nombre de petits ruisseaux, qui, au lieu de se faire jour jusqu'à la mer, s'étendent sur cette plaine. Les miasmes qui s'élèvent de ces marais sont extrêmement malsains en été. A une époque reculée, ou ils n'existaient pas, ou ils n'avaient que peu d'étendue. On dit qu'il y avait jadis vingt-trois villes dans cette plaine; et en 312 av. J.-C. la plus grande partie de la plaine devait être à sec, puisque le censeur Appius Claudius y fit passer la fameuse voie Appienne. Au temps d'Auguste, il y avait un canal navigable le long de la voie Appienne, du Forum Julii au bois de Feronia, destiné à l'écoulement d'une partie des eaux des marais. Horace s'embarqua sur ce canal dans son célèbre voyage de Rome à Brindes, en 37.

Pontĭa (**-æ** : Ponza), île rocheuse sur la côte du Latium, en face de Formies, prise par les Romains sur les Volsques et colonisée en 313 av. J.-C. Sous l'Empire c'était un lieu d'exil pour les criminels d'État.

Pontius (**-i**), C., général des Samnites en 321 av. J.-C., défit l'armée romaine dans un défilé près de Caudium, et la força de passer sous le joug. Près de trente ans plus tard, Pontius fut défait par Q. Fabius Gurges (292), fait prisonnier, et mis à mort après le triomphe du consul.

Pontus (**-i**), partie la plus au N.-E. de l'Asie Mineure, le long de la côte du Pont-Euxin, à l'E. du fleuve Halys, n'avait d'abord aucun nom particulier, fut désignée comme le pays *sur le Pont* (*Euxin*), et garda le nom de Pont, qu'on rencontre pour la première fois dans l'Anabase de Xénophon. Ce nom acquit une importance *politique* par la fondation d'un nouveau royaume, vers le commencement du quatrième siècle av. J.-C., par Ariobarzane I. Ce royaume atteignit sa plus grande puissance sous Mithridate VI, qui soutint longtemps la guerre contre les Romains (v. *Mithridates* VI). En 62 ap. J.-C., le pays fut constitué par Néron en province romaine : il formait les

trois districts de *Pontus Galaticus*, à l'O., sur la frontière de Galatie; *P. Polemoniacus* au centre, ainsi nommé de sa capitale Polemonium; et *P. Cappadocius*, à l'E., sur la frontière de Cappadoce (Petite Arménie). Le Pont est un pays montagneux; désert et stérile à l'E., où les grandes chaînes arrivent jusqu'à l'Euxin; mais à l'O. il est arrosé par les grands fleuves Halys et Iris et par leurs affluents; ces vallées, ainsi que le pays qui longe la côte, sont extrêmement fertiles. La partie E. était riche en métaux, et renfermait les fameuses mines de fer des Chalybes.

Pontus Euxīnus ou seulement **Pontus** (-i), (mer Noire), grande mer intérieure, bornée par l'Asie Mineure au S., la Colchide à l'E., la Sarmatie au N., et la Dacie et la Thrace à l'O. et qui n'a d'autre issue que l'étroit Bosphore de Thrace à son extrémité S.-O. Sa longueur est d'environ sept cents milles, et sa largeur varie de quatre cent à cent-soixante. Les légendes argonautiques montrent que les Grecs avaient quelque connaissance de cette mer à une époque très-reculée. On dit qu'ils la nommèrent d'abord Ἄξενος (inhospitalière), à cause du caractère sauvage des peuples du littoral, et à cause des dangers supposés de sa navigation; et qu'ensuite, pour ne pas employer de mots de mauvais présage, ils changèrent son nom en Εὔξενος, Ion. Εὔξεινος (hospitalière). Les Grecs d'Asie Mineure, surtout ceux de Milet, fondèrent sur ses côtes de nombreuses colonies et des établissements de commerce.

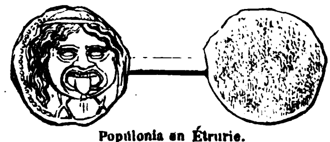
Popillius Lænas (v. *Lænas*).

Poplicola (v. *Publicola*).

Poppæa Sabina (v. *Sabina*).

Poppæus Sabinus (v. *Sabinus*).

Pŏpŭlōnia (-æ) ou **Populonium** (-i), ancienne ville d'Étrurie, sur une hauteur escarpée, qui se termine à pic dans la mer, et forme une presqu'île. Elle fut détruite par Sylla, dans les guerres civiles.



Populonia en Étrurie.

Porcia (-æ), 1) sœur de Caton d'Utique, épousa L. Domitius Ahenobarbus, consul en 54 av. J.-C., qui fut tué à la bataille de Pharsale. — 2) Fille de Caton d'Utique, épousa d'abord M. Bibulus, consul en 59 av. J.-C. et ensuite M. Brutus, l'assassin de Jules César. Elle engagea son mari, la nuit qui précéda le 15 mars, à lui découvrir le complot contre la vie de César, et se blessa, dit-on, à la cuisse, pour lui montrer qu'elle avait une âme courageuse et capable de recevoir un secret. Elle mit fin à sa vie après la mort de Brutus, en 42.

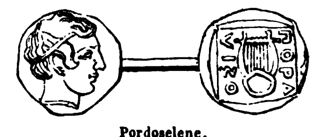
Porcius Cato (v. *Cato*).

Porcius Festus (v. *Festus*).

Porcius Latro (v. *Latro*).

Porcius Licinus (v. *Licinus*).

Pordŏsĕlēnē (Πορδοσελήνη), île principale des *Hecatonnesi*, groupe de petites îles situées entre Lesbos et la côte d'Asie; elle possédait une ville de même nom (Scylax, p. 36; Hudson; Strab. 13, p. 618; Steph. B.). Strab. dit que pour éviter l'idée désagréable contenue dans ce nom (Pet-de la Lune) quelques écrivains l'ont nommée *Porosolene*, c'est sous ce nom que la désignent Ptolémée, Pline et Élien.



Pordoselene.

Porphȳriōn (-ōnis), un des géants qui firent la guerre aux dieux, tué par Zeus (Jupiter) et Hercule.

Porphȳrius (-i), nommé ordinairement Porphyre, philosophe grec de l'école néo-platonicienne, né en 233 ap. J.-C., soit à Batanée en Palestine, soit à Tyr. Son nom était *Malchus*, forme grecque du syro-phénicien *Melech*, mot qui signifiait roi. Il étudia à Athènes sous Longin, qui changea son nom en celui de Porphyrius (par allusion à la couleur ordinaire des robes royales). Il s'établit à Rome à trente ans, et y devint disciple de Plotin, dont il corrigea et mit en ordre les écrits (v. *Plotinus*). Son ouvrage le plus célèbre était son traité con-

tre la religion chrétienne, qui fut publiquement détruit par ordre de l'empereur Théodose.

Porsĕna ou **Porsenna** (-æ), **Lars** (-tis), roi de la ville étrusque de Clusium, marcha contre Rome à la tête d'une nombreuse armée, pour rétablir Tarquin le Superbe sur le trône. Il s'empara du mont Janicule, et aurait pénétré dans la ville par le pont qui unissait Rome au Janicule, sans le courage surhumain d'Horatius Coclès (v. *Cocles*). Il mit alors le siége devant la ville, qui commença bientôt à souffrir de la famine. Alors un jeune romain, nommé C. Mucius, résolut de délivrer son pays en tuant l'envahisseur; il alla au camp des Étrusques; mais comme il ne connaissait pas Porsenna, il tua son secrétaire au lieu de lui. Saisi et menacé de la torture, il mit sa main droite dans le feu sur l'autel, et la laissa brûler pour montrer combien peu il craignait la douleur. Étonné de ce courage, le roi le laissa partir; et Scævola, comme on l'appela depuis lors, lui dit, par reconnaissance, de faire la paix avec Rome, parce que trois cents jeunes nobles avaient juré de tuer le roi, et qu'il était le premier que le sort avait désigné. Porsenna fit la paix avec les Romains, et retira ses troupes du Janicule après avoir reçu vingt ôtages des Romains. Tel fut le conte par lequel la vanité romaine cacha un des premiers et des plus grands désastres de la ville : le fait réel est que Rome fut complétement prise par Porsenna et forcée de payer tribut.

Portūnus ou **Portumnus** (-i), génie protecteur des ports chez les Romains, le même que le Grec Palæmon. (Voy. *Palæmon.*)

Pōrus (-i), 1) roi des provinces de l'Inde, à l'E. du fleuve Hydaspes, fit une résistance formidable à Alexandre, quand celui-ci essaya de franchir ce fleuve, en 327 av. J.-C. Il fut vaincu par Alexandre et reçu ensuite dans sa faveur. On dit que Porus était un homme de taille gigantesque, de 8 coudées de haut, d'une force corporelle et d'un courage remarquables. — 2) Autre monarque indien, au temps de l'expédition d'Alexandre. Ses Etats furent soumis par Héphæstion, et réunis à ceux de l'autre Porus, qui était son parent.

Pŏseidon, nommé **Neptunus** (-i) par les Romains, était le dieu de la Méditerranée. Son nom semble se rapporter à πότος, πόντος et ποταμός, ce qui indique qu'il est le dieu de l'élement liquide. Il était fils de Cronos (Saturne) et de Rhéa; d'où ses noms de Cronius, et de Saturnius dans les poëtes latins. Il était par conséquent frère de Zeus (Jupiter) et de Hadès (Pluton), et le sort décida qui régnerait sur la mer. Comme ses frères et ses sœurs, il fut, après sa naissance, avalé par son père Cronos, mais rejeté ensuite. Dans les poëmes homériques, Poseidon est représenté comme égal à Zeus en dignité, mais moins puissant. Il s'irrite des efforts de Zeus pour l'intimider; il menace même son puissant frère, et une fois il trame un complot aveo Héra (Junon) et Athéna (Minerve) pour l'enchaîner; mais dans d'autres occasions on le voit soumis à Zeus. Le palais de Poseidon était au fond de la mer, près d'Ægæ en Eubée, où il tenait ses chevaux aux sabots d'airain et aux crinières d'or. Il se promène sur son char, sur les vagues de la mer, qui s'apaise à son approche, tandis que les monstres marins jouent autour du dieu. Poseidon passait pour avoir bâti, avec Apollon, les murs de Troie pour Laomédon : de là le nom donné à Troie de *Neptunia Pergama*. Laomédon refusa de donner à ces dieux la récompense convenue et même les renvoya avec des menaces : alors Poseidon envoya un monstre marin, qui allait dévorer la fille de Laomédon, quand il fut tué par Hercule : il continua à porter une haine implacable aux Troyens, et se mit du côté des Grecs pendant la guerre de Troie. Dans l'Odyssée, on le voit hostile à Ulysse, qu'il empêche de retourner à Ithaque, parce qu'il a privé de la vue Polyphême, fils de Poseidon et de la nymphe Thoosa. On dit qu'il créa le cheval, quand il se disputait avec Athéna, pour savoir lequel donnerait son nom à la capitale de l'Attique (voy. *Athena*). On croyait qu'il avait appris aux hommes l'art de conduire les chevaux avec la bride et qu'il avait inventé et protégé

les courses de chevaux. Il se métamorphosa même en cheval, pour tromper Déméter (Cérès). Poseidon avait épousé Amphitrite, dont il eut trois enfants, Triton, Rhodé et Benthésicymé; mais il eut beaucoup d'enfants d'autres déesses et de femmes mortelles : les sacrifices qu'on lui offrait consistaient ordinairement en taureaux noirs et blancs, mais on lui sacrifiait aussi des sangliers et des béliers : on célébrait en son honneur des courses de chars et de chevaux à l'isthme de Corinthe. Le symbole de la puissance de Poseidon était le trident, ou lance à trois pointes, avec lequel il déchaînait ou calmait les tempêtes, ébranlait la terre, etc.... Dans les œuvres d'art, Po-



Poseidon (méd. de Démétrius Poliorc.).



Poseidon (tiré d'une médaille d'Adrien).

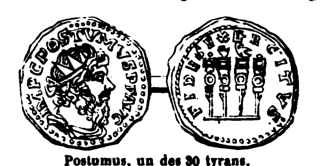
seidon est facile à reconnaître à ses attributs, le dauphin, le cheval ou le trident, et il est souvent représenté en groupe avec Amphitrite, les Tritons, les Néréides, les Dauphins etc. (voy. *Neptunus*).

Posidonia (voy. *Pæstum*).

Pŏsīdōnius (-i), philosophe stoïcien, né à Apamée en Syrie, vers 135 av. J.-C. Il étudia à Athènes, sous Panætius, et enseigna à Rhodes avec grand succès : il compta Cicéron au nombre de ses auditeurs et Pompée au nombre de ses amis. En 51, il vint à Rome, et y mourut peu après, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Postumius (v. *Albinus*).

Postŭmus (-i) prit le titre d'empereur en Gaule en 258 ap. J.-C., et régna



Postumus, un des 30 tyrans.

jusqu'en 267, où il fut tué par ses soldats.

Postverta ou **Postvorta** (-æ), déesse romaine qui présidait à la naissance des enfants.

Pŏtentia (-æ), ville du Picenum, sur la rivière Floris.

Pŏtĭdæa (-æ), ville de Macédoine sur l'isthme étroit de la presqu'île de Pallène, était une colonie des Corinthiens. Elle devint ensuite tributaire d'Athènes, et sa révolte contre cette ville en 432 fut une des causes immédiates de la guerre du Peloponnèse. Elle fut prise par les Athéniens en 429, après un siége de plus de deux ans; les habitants furent chassés et remplacés par des colons athéniens. En 356 elle fut prise par Philippe, qui détruisit la ville et donna son territoire aux Olynthiens. Cassandre bâtit une nouvelle ville au même endroit, qu'il nomma Cassandrea, et qui devint bientôt la plus florissante ville de toute la Macédoine.

Potitii (voy. *Pinaria Gens*).

Potniæ (-ārum), petite ville de Béotie, sur l'Asopus. L'adjectif *Potniades* (sing. *Potnias*) est une épithète souvent donnée aux cavales qui mirent en pièces Glaucus de Potniæ (voy. *Glaucus* n° 1).

Præneste (-is : Palestrina), une des plus anciennes villes du Latium, sur une montagne escarpée, à environ vingt milles au S.-E. de Rome. Elle passait pour avoir été fondée par Télégonus, fils d'Ulysse. Elle était très-fortifiée par la nature et par l'art, et résista souvent aux attaques des Romains. Avec

les autres villes latines, elle devint sujette de Rome, et fut plus tard colonie romaine. C'est à Préneste que le jeune Marius se réfugia, et fut assiégé par les troupes de Sylla. Il y avait à Préneste un fameux temple de la Fortune, avec un oracle, mentionné souvent sous le nom de *Prænestinæ sortes*. Par sa situation sur une montagne, Préneste était un séjour frais et salubre pendant les grandes chaleurs de l'été : Horace l'appelle *frigidum Præneste*.

Præsus (-i), v. de Crète, dans la partie E., à l'intérieur, appartenait aux *Eteo-Cretes*. Elle fut détruite par la ville voisine, *Hierapytna*.



Præsus.

Prætoria Augusta (voy. *Augusta* n° 1).

Prasii (-ōrum), grand et puissant peuple de l'Inde, sur le Gange, gouverné au temps de Séleucus Ier par le roi Sandrocottus : leur capitale était Palibothra (*Patna*).

Pratĭnas (-æ), ancien poëte tragique d'Athènes, contemporain d'Eschyle.

Praxĭtĕles (-is), célèbre sculpteur grec, florissait vers 364 : il était citoyen, sinon natif, d'Athènes ; il est avec Scopus à la tête de la seconde école attique, ainsi nommée pour la distinguer de l'ancienne école de Phidias. Sans essayer ces sublimes représentations de la majesté divine, où Phidias avait réussi d'une manière inimitable, Praxitèle fut sans rival pour représenter la beauté humaine, et surtout la femme. Son ouvrage le plus célèbre était une statue de marbre d'Aphrodité (Vénus), qu'on appelait Vénus de Cnide, parce que les Cnidiens l'achetèrent.

Prĭămĭdes (-æ), c.-à-d. fils de Priam, nom que l'on donne souvent à Hector, à Pâris, à Hélénus, à Déiphobus et aux autres fils de Priam.

Prĭămus (-i), fameux roi de Troie à l'époque de la guerre de Troie, était fils de Laomédon : son nom originaire était Podarcès, c.-à-d. aux pieds légers : il fut changé en celui de Priam, « le racheté » (de πρίαμαι), parce qu'il fut racheté par sa sœur Hésioné, après être tombé au pouvoir d'Hercule. Il épousa d'abord Arisba, et ensuite Hécube. Suivant Homère, il fut père de cinquante fils, dont dix-neuf étaient nés d'Hécube. Dans la première partie de son règne, Priam soutint les Phrygiens dans leur guerre contre les Amazones. Quand les Grecs abordèrent sur le rivage troyen, Priam était avancé en âge, et ne prit pas une part active à la guerre. Une fois seulement il alla sur le champ de bataille, pour régler les conditions du combat singulier entre Pâris et Ménélas. Après la mort d'Hector, Priam alla dans la tente d'Achille pour racheter le corps de son fils, afin de l'ensevelir, et il l'obtint. A la prise de Troie, il fut tué par Pyrrhus, fils d'Achille.

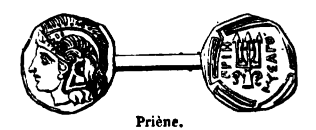
Prĭāpus (-i), 1) fils de Dionysus (Bacchus) et d'Aphrodité (Vénus), était



Priape.
(Visconti, Mus. Pio. Clem. vol. 1. pag. 50.)

né à Lampsaque sur l'Hellespont, ce qui lui fait donner quelquefois le nom d'*Hellespontiacus*. Il était regardé comme le dieu de l'abondance en général, et était adoré comme protecteur des troupeaux de moutons et de chèvres, des abeilles, du vin, et de tous les produits des jardins. Il était représenté dans les images sculptées, le plus souvent en forme d'Hermæ, portant des fruits dans son vêtement, et une faucille ou une corne d'abondance à la main. — 2) Ville de Mysie, sur la Propontide, à l'E. de Parium, colonie de Milet, et centre du culte du dieu Priape.

Priēnē (-es), une des douze villes Ioniennes de la côte d'Asie Mineure, à l'extrémité N.-O. de la Carie, au pied du mt Mycale. C'était la patrie de Bias, un des sept sages de la Grèce.


Priène.

Primus, M. Antonius (-i), général de Vespasien, qui vainquit l'armée de Vitellius à Bedriacum, en 69.

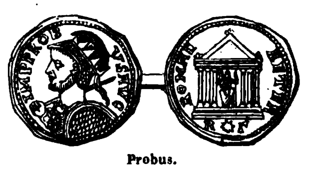
Priscĭānus (-i), grammairien romain, florissait vers 450, et enseigna la grammaire à Constantinople. Plusieurs de ses œuvres grammaticales existent encore.

Priscus Helvĭdĭus (-i), gendre de Thrasea Pætus, remarquable par son amour de la vertu, de la philosophie, de la liberté, fut mis mis à mort par Vespasien.

Prīvernum (-i), ancienne ville du latium, sur le fleuve Amazenus.

Probus Æmilius (voy. *Nepos Cornelius*).

Prŏbus M. Aurēlius (-i), empereur romain (276-282), succéda à Tacite. Pendant son règne, il remporta plusieurs


Probus.

brillantes victoires sur les barbares vers les frontières de Gaule et d'Illyrie et dans d'autres parties de l'empire Romain. Il fut tué dans une révolte de ses soldats.

Prŏcas (-æ), un des rois fabuleux d'Albe la Longue, père de Numitor et d'Amulius.

Prŏchȳta (-æ : Procida), île sur la côte de Campanie, près du promontoire de Misène.

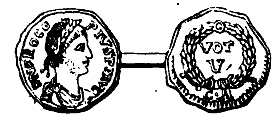
Proclēs, un des fils jumeaux d'Aristodème (voy. *Eurysthenes*).

Prŏclus (-i), célèbre philosophe néoplatonicien, né à Byzance, en 412, mort en 487. Il prétendait posséder une puissance merveilleuse, et son système est vague et mystique. Plusieurs de ses ouvrages existent encore.

Procnē (-es), fille du roi Pandion d'Athènes et femme de Térée (voy. *Tereus*).

Prŏconnēsus (-i : Marmara), île de de la Propontide (qui lui doit son nom moderne de Marmara), sur la côte N. de la Mysie, au N.-O. de la presqu'île de Cyzique ou Dolionis. L'île était célèbre par son marbre : de là son nom moderne.

Prŏcŏpĭus (-i), 1) de Cilicie, parent de l'empereur Julien, servit avec distinction sous Constantin II et sous Julien. Devenu suspect à Jovien et à son successeur Valens, Procope vécut dans la retraite pendant environ deux ans; mais l'an 365 apr. J.-C. il fut proclamé empereur à Constantinople, tandis que Valens était à Césarée en Cappadoce. Les deux partis se préparèrent à la guerre. L'année suivante (366) les forces de Procope furent défaites dans deux grandes batailles. Lui-même fut pris et mis à



Procopius, emper. rom.

mort par ordre de Valens. — 2) Procope, éminent historien byzantin, né à Césarée en Palestine, vers 500 apr. J-C. Venu tout jeune à Constantinople, il s'y dis-

tingua tellement comme avocat et comme professeur d'éloquence que Bélisaire en fit son secrétaire, en 527. Il accompagna ce héros dans ses différentes guerres en Asie, en Afrique, en Italie, et eut souvent à s'occuper d'affaires d'état importantes et même à conduire des expéditions militaires. L'empereur Justinien, appréciant ses talents, lui confia le titre d'*illustre,* le fit sénateur et, en 562, préfet de Constantinople. Il mourut en 565. On a de lui 8 livres d'histoires, 2 sur la guerre de Perse; 2 sur la guerre avec les Vandales; 4 sur la guerre gothique; un ouvrage sur les édifices publics dus à Justinien, en 6 livres; des anecdotes, sorte de chronique scandaleuse de la cour de Justinien; enfin des *Discours;* le tout en style pur, élégant, imité des classiques.

Procris (**-is**), fille d'Érechthée et femme de Céphale (voy. *Cephalus*).

Procrustes (**-æ**), surnom du fameux brigand Polypémon ou Damastès. Il enchaînait sur un lit tous les voyageurs qui tombaient entre ses mains. S'ils étaient plus courts que le lit, il leur tirait les membres, jusqu'à ce qu'ils fussent de la même longueur : s'ils étaient plus longs que le lit, il leur coupait les membres. Il fut tué par Thésée.

Prŏcŭlēius (**-i**), C., chevalier romain, un des amis d'Auguste, partagea, dit-on, ses biens avec ses frères (peut-être ses cousins) Cæpion et Muréna, qui avaient perdu les leurs dans les guerres civiles.

Prŏcŭlus (**-i**), jurisconsulte, contemporain du jurisconsulte Nerva le jeune, qui fut probablement père de l'empereur Nerva. Il donna son nom à l'école ou secte (*Proculiani* ou *Proculeiani*) qui était opposée à celle des *Sabiniani :* ce qui prouve qu'il était un jurisconsulte en renom.

Prŏcŭlus, Julius (**-i**), sénateur romain, informa le peuple, après la mort de Romulus, que le roi lui était apparu et lui avait ordonné de dire au peuple qu'il fallait l'honorer comme un dieu sous le nom de Quirinus.

Prŏdĭcus (**-i**), célèbre sophiste, né à Iulis, dans l'île de Céos, vivait à l'époque de la guerre du Péloponnèse; il visita souvent Athènes.

Prœtides (voy. *Prœtus*).

Prœtus (**-i**), fils d'Abas et d'Ocaléa, et frère jumeau d'Acrisius. Dans la dispute entre les deux frères pour le royaume d'Argos, Prœtus fut chassé, se retira en Lycie, chez Iobatès, dont il épousa la fille Antea ou Sthenobœa. Avec l'aide d'Iobatès, Prœtus revint dans son pays natal; et Acrisius lui donna une part de son royaume, Tirynthe, Midée, et la côte d'Argolide. Prœtus eut trois filles, Lysippé, Iphinoé et Iphianassa, qui sont souvent désignées par le nom général de *Prœtides*. Elles furent frappées de folie, soit pour avoir méprisé le culte de Dionysus (Bacchus), soit pour avoir osé comparer leur beauté à celle de Héra (Junon) (voy. *Melampus*). Cette folie gagna les autres femmes d'Argos; enfin Prœtus consentit à partager son royaume entre Mélampus et son frère Bias, sur la promesse du premier de guérir les femmes d'Argos. Prœtus joue aussi un rôle important dans l'histoire de Bellérophon (voy. *Bellerophon*). Suivant Ovide, Acrisius fut chassé de son royaume par Prœtus, et Persée, petit-fils d'Acrisius, vengea son grand-père en changeant Prœtus en pierre, au moyen de la tête de Méduse.

Prŏmētheus (**-ĕos** ou **-ĕī**), fils du Titan Iapetus et de Clymène, et frère d'Atlas, de Ménœtius et d'Épimétheus : son nom signifie « qui pense d'avance », et celui de son frère épimétheus « qui pense après. » Il est représenté comme le grand bienfaiteur des hommes en dépit de Zeus (Jupiter). Il déroba le feu du ciel, dans un tube creux, et enseigna aux mortels tous les arts utiles. Pour punir les hommes, Zeus donna Pandore à Épiméthée, et les



Prométhée.
(Bellorii, Ant. Lucern. Sepolcr. tav. 2.)

maux et les souffrances de tous genres fondirent sur les mortels (voy. *Pandora*). Il enchaîna aussi Prométhée à un rocher sur le mont Caucase, où pendant le jour un aigle lui rongeait le foie, qui renaissait chaque nuit. Prométhée fut ainsi soumis à un supplice continuel; mais Hercule tua l'aigle, et délivra Prométhée, du consentement de Zeus, qui eut aussi l'occasion d'assurer à son fils une gloire immortelle. Il y avait aussi une légende qui racontait que Prométhée créa l'homme de terre et d'eau. On dit qu'il donna aux hommes une partie de toutes les qualités que possédaient les autres animaux.

Prōnŭba (-æ), surnom de Junon chez les Romains, parce qu'elle présidait au mariage.

Prŏpertius (-i), **Sex. Aurelius**, poëte latin, né en Ombrie, vers 51 av. J.-C. Il commença très-jeune à écrire des poëmes, et le mérite de ses œuvres lui attira l'attention et la protection de Mécène. On ignore l'année de sa mort. Properce est un des principaux poëtes élégiaques romains.

Prŏpontis (-ĭdis) (mer de Marmara), ainsi nommée à cause de sa position par rapport au Pont-Euxin, étant πρὸ τοῦ Πόντου, « avant le Pont » ; c'est la petite mer qui unit l'Euxin et la mer Égée et qui sépare l'Europe (Thrace) de l'Asie (Mysie et Bithynie).

Proserpina (voy. *Persephone*).

Prōtăgŏras (-æ), célèbre sophiste, né à Abdère, en Thrace, probablement vers 480 av. J.-C. et mort vers 411, à l'âge de près de soixante-dix ans : il fut le premier qui se donna le nom de sophiste et qui enseigna pour de l'argent : il exerça sa profession pendant l'espace de quarante ans. Ses leçons étaient si estimées qu'il reçut parfois cent mines d'un de ses disciples; et Platon dit que Protagoras gagna plus d'argent que Phidias et dix autres sculpteurs. En 411, il fut accusé d'impiété par Pythodorus, un des Quatre Cents : l'accusation était basée sur son livre *sur les dieux*, qui commençait par cette assertion : « Quant aux dieux, je ne puis savoir s'ils existent ou n'existent pas. » Il fut condamné à l'exil : suivant d'autres, son livre seul fut brûlé.

Prōtĕsĭlāüs (-i), fils d'Iphiclus et d'Astyoché, né à Phylacé, en Thessalie. On l'appelle *Phylacius* et *Phylacides*, soit pour cette circonstance, soit parce qu'il était petit-fils de Phylacus. Il conduisit contre Troie les guerriers de plusieurs villes thessaliennes, et fut le premier de tous les Grecs qui fut tué par les Troyens, après avoir sauté le premier des vaisseaux sur le rivage troyen. Suivant la tradition commune il fut tué par Hector.

Prōteus (-ĕos ou -ĕī ou -eī), vieux prophète marin, est représenté dans les plus anciennes légendes comme sujet de Poseidon (Neptune), dont il gardait les troupeaux (veaux marins). Suivant Homère il résidait dans l'île de Pharos, à la distance d'une journée de marche du fleuve Ægyptus (Nil). Virgile place sa résidence dans l'île de Carpathos, entre la Crète et Rhodes. Au milieu du jour, Protée sortait de la mer, et dormait à l'ombre des rochers, avec les monstres marins couchés autour de lui. Quiconque voulait savoir de lui l'avenir était obligé de se saisir de lui en ce moment. Dès qu'il était saisi, il prenait toutes les formes possibles pour échapper à la nécessité de prophétiser; mais, quand il voyait que ses efforts étaient inutiles, il reprenait sa forme habituelle, et disait la vérité. Après avoir terminé sa prophétie, il rentrait dans la mer. Homère lui donne une fille, Idothée. D'autres traditions représentent Protée comme fils de Poseidon, et roi d'Égypte, avec deux fils, Télégonus et Polygonus ou Tmolus.

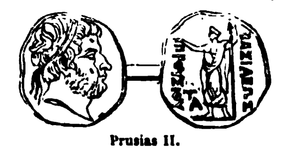
Prōtŏgĕnes (-is), célèbre peintre grec. Il était né à Caunus, en Carie, ville soumise aux Rhodiens, et florissait en 332-300. Il résida presque toujours à Rhodes : la seule autre ville de Grèce qu'il visita fut Athènes, où il exécuta une de ses grandes œuvres dans les Propylées. On dit que jusqu'à cinquante ans il vécut dans la pauvreté et presque dans l'obscurité. Sa renommée parvint cependant jusqu'à Apelles, qui, pour faire connaître le mérite de Protogène, lui offrit de chacun de ses ouvrages terminés la somme énorme de cinquante talents, et les Rhodiens comprirent alors quel artiste ils possédaient.

Proxĕnus (-i), Béotien, disciple de Gorgias et ami de Xénophon.

Prudentius, Aurelius Clemens, le premier des poètes chrétiens ayant quelque valeur, était né en Espagne, en 348 apr. J.-C. Après avoir exercé la profession d'avocat et rempli les fonctions de juge civil et criminel dans deux importantes affaires, il fut investi par l'empereur Théodose ou Honorius d'une haute charge militaire à la cour; mais en avançant en âge il comprit la vanité des grandeurs humaines, et se livra aux pratiques de la religion. Ses poëmes sont composés dans une grande variété de mètres, mais n'ont qu'un faible mérite, tant pour la forme que pour le fond. La latinité en est impure, mélange de mots barbares et de termes classiques employés dans un sens barbare; et l'auteur ignore ou néglige complétement les lois de la prosodie commune.

Prusa ou **Prusias** (-æ), 1) grande ville de Bithynie, au N. du mt Olympe, à quinze milles romains de Cius et à vingt-cinq de Nicée. — 2) Quelques écrivains distinguent de cette ville une autre ville plus petite, au N.-O. de la première, nommée primitivement Cierus.

Prūsias (æ), 1) roi de Bithynie, de 228 à 180. Il était fils de Ziélas, auquel il succéda. Il semble avoir été énergique et habile, et il accrut beaucoup la puissance et la prospérité de la Bithynie. Il livra lâchement Hannibal, qui s'était réfugié à sa cour, aux Romains; mais celui-ci échappa à ses ennemis par une mort volontaire. — 2) Fils et successeur du précédent, régna de 180 à 149. Il ménagea soigneusement l'alliance des Romains. Il fit la guerre contre Attale, roi de Pergame, avec lequel les Romains le forcèrent de conclure la paix, en 154.



Prusias II.

Psammĕnĭtus (-i), roi d'Égypte, succéda à son père Amasis, en 526 av. J.-C., et ne régna que six mois. Il fut vaincu par Cambyse, en 525, et l'Égypte devint une province de l'empire perse.

Psammis, roi d'Égypte, succéda à son père Nécho, et régna de 601 à 595.

Psammĭtĭchus ou **Psammetichus** (-i), roi d'Égypte, et fondateur de la dynastie saïtique, régna de 671 à 617. Il fut d'abord un des douze rois qui acquirent une souveraineté indépendante dans la confusion qui suivit la mort de Séthos. Ayant été exilé par les autres rois, il se réfugia dans les marais; mais peu après, avec l'aide de quelques pirates ioniens et cariens, il soumit ces autres rois, et devint seul maître de l'Égypte. L'emploi de mercenaires étrangers par Psammitichus porta une grave atteinte à la caste militaire en Égypte : elle émigra, au nombre de deux cent quarante mille hommes, en Éthiopie, où le roi d'Éthiopie leur assigna des établissements.

Psōphis (-ĭdis), ville dans le N.-O. de l'Arcadie, sur la rivière Érymanthe, fut, dit-on, nommée Phegia.

Psȳchē (-es), (l'âme) personnification de l'âme humaine, à une époque avancée de l'antiquité. Psyché était la plus jeune des trois filles d'un roi, et excita par sa beauté la jalousie et l'envie de Vénus. Pour se venger, la déesse ordonna à Cupidon (l'Amour) d'inspirer à Psyché de l'amour pour le plus méprisable des hommes; mais Cupidon fut si frappé de sa beauté, qu'il s'éprit lui-même de Psyché. Il la conduisit dans un lieu délicieux, où, sans être vu ni connu, il la visitait chaque nuit, et la quittait dès que l'aurore commençait à poindre. Mais, jalouses de Psyché, ses sœurs lui firent croire que dans les ténèbres de la nuit elle embrassait un monstre hideux, et une fois, pendant que Cupidon dormait, elle s'approcha de lui avec une lampe, et vit, à son grand étonnement, le plus beau et le plus aimable des dieux : une goutte d'huile chaude tomba sur l'épaule de Cupidon : il s'éveilla, lui reprocha sa défiance, et disparut. Le bonheur de Psyché disparut aussi, et, après avoir essayé en vain de se jeter dans une rivière, elle erra de temple en temple, cherchant Cupidon, et arriva enfin au palais de Vénus. Là commencèrent ses véritables souffrances : car Vénus la re-

tint, la traita comme son esclave, et lui imposa les travaux les plus rudes et les plus humiliants. Psyché aurait succombé au poids de ses souffrances, si Cupidon, qui l'aimait encore en secret, ne l'avait invisiblement consolée et aidée dans ses fatigues. Avec son aide, elle réussit enfin à triompher de la jalousie et de la haine de Vénus : elle devint immortelle, et fut unie à l'Amour pour jamais. Dans cette charmante histoire, Psyché représente évidemment l'âme humaine, qui est purifiée par les passions et les malheurs, et préparée ainsi à jouir du bonheur pur et véritable. Dans les œuvres d'art, Psyché est représentée comme une jeune fille avec des ailes de papillon, près de l'Amour, dans les diverses situations décrites dans l'Allégorie.



Psyché.
(Tiré d'une gemme antique.)

Psylli (-ōrum), peuple de Libye, les premiers habitants connus du district N. de l'Afrique, nommé Cyrénaïque.

Psyttalēa (voy. *Salamis*).

Ptĕlĕum (-i), 1) (*Ptelia*), ancien port de Thessalie dans le district de Phthiotide, à l'extrémité S.-O. du golfe Pagaséen, fut détruit par les Romains. — 2) Ville de l'Élide Triphylie, passait pour une colonie de la précédente. — 3) Forteresse d'Ionie, sur la côte d'Asie Mineure, appartenait à *Erythræ*.

Ptŏlĕmæus (-i), Ptolémée, nom de plusieurs rois d'Égypte. 1) Ptolémée surnommé Soter (Sauveur), mais plus généralement connu par la désignation de fils de Lagus, régna de 323 à 285 av. J.-C. Son père Lagus était un Macédonien de basse naissance, mais sa mère Arsinoé avait été une des concubines de Philippe de Macédoine, ce qui a probablement donné lieu à l'opinion généralement répandue qu'il était réellement fils de ce monarque. Ptolémée accompagna Alexandre dans ses expéditions en Asie, et dans le partage de l'empire qui eut lieu après la mort d'Alexandre (323), il obtint le gouvernement de l'Égypte. Il étendit ensuite ses domaines en s'emparant de l'importante satrapie de Phénicie et de Cœlé-Syrie, et en se rendant maitre de la ville de Jérusalem, qu'il attaqua un samedi (jour du Sabat). Il perdit ces provinces, mais il les recouvra dans une guerre contre Antigone et son fils Démétrius. Ptolémée passa ensuite en Grèce, où il s'annonça comme le libérateur des Grecs, promesse qu'il réalisa peu. En 306 il fut défait par Démétrius dans une grande bataille navale devant Salamine de Chypre, et il perdit cette île importante. L'année suivante (305) Ptolémée rendit le plus important service aux Rhodiens, assiégés par Démétrius, en leur envoyant du secours, et quand Démétrius eut été enfin obligé à lever le siége (304), les Rhodiens décernèrent les honneurs divins au roi d'Égypte, leur sauveur (σωτήρ, *Soter*). Les dernières années du règne de Ptolémée paraissent avoir été presque entièrement consacrées aux arts de la paix, et en 285 il abdiqua en faveur de son plus jeune fils Ptolémée Philadelphe. Il survécut deux ans à cet événement, et mourut en 283. Le caractère de Ptolémée ne mérite point des éloges sans bornes; mais il se distingua comme administrateur et comme protecteur des lettres et des sciences. Il passe pour avoir été le fondateur de la bibliothèque et du Musée d'Alexandrie. Plusieurs littérateurs distingués avaient été attirés auprès du roi d'Égypte; dans ce nombre on doit par-



Ptolémée I.

ticulièrement citer : *Démétrius* de Phalères, le grand géomètre *Euclide*, les philosophes *Stilpon* de Mégare, *Théodore* de Cyrène, et *Diodore* surnommé *Cronus* ; le poëte élégiaque *Philétas* de Cos, et le grammairien *Zénodote*. Ptolémée était lui-même un écrivain, et il avait composé une histoire des guerres d'Alexandre. — II. **Ptolémée Philadelphe** (285-247 av. J.-C.), fils de Ptolémée 1er et de Bérénice, sa femme, était né dans l'île de Cos (309). Son long règne fut marqué par peu d'événements saillants. Il fut engagé dans une longue guerre contre son demi-frère Magas, pour la possession de la Cyrénaïque, qu'il lui céda éventuellement. Il conclut aussi un traité avec les Romains. Il fut souvent engagé dans des hostilités contre la Syrie, lesquelles se terminèrent vers la fin de son règne, par un traité de paix, en vertu duquel Ptolémée donnait la main de sa fille Bérénice à Antiochus II. Toutefois la principale sollicitude de Ptolémée eut pour objet l'administration intérieure de son royaume et le patronage des lettres et des sciences. Sous lui le musée d'Alexandrie devint l'asyle et le sanctuaire de tous les hommes de lettres les plus distingués de ce temps, et dans la bibliothèque qui y était annexée furent accumulés tous les trésors de la science antique. Suivant une tradition bien connue, les saintes Écritures des Juifs furent, par son ordre formel, traduites de l'hébreu en grec. Les cités ou colonies nouvelles fondées par lui dans différentes parties de ses États étaient extrêmement nombreuses. Toutes les autorités sont d'accord pour attester le haut degré de puissance et de prospérité auquel s'éleva la monarchie égyptienne sous Ptolémée Philadelphe; mais sa vie privée est loin de s'offrir à nous sous un jour aussi favorable qu'on aurait pu l'inférer de la


Ptolémée II.

splendeur de son administration. — III. **Euergetes** (av. J.-C. 247-222), fils aîné et successeur de Philadelphe. Peu de temps après son avénement il envahit la Syrie, pour venger la mort de sa sœur Bérénice. Il s'avança jusqu'à Babylone et Suse, et, après avoir soumis toute la Mésopotamie, la Babylonie et la Susiane, il reçut la soumission de toutes les provinces supérieures de l'Asie jusqu'aux confins de la Bactriane et de l'Inde. Au milieu de cette carrière de conquêtes il fut rappelé par la nouvelle de séditions en Égypte, et retourna dans cette contrée, rapportant un butin immense, et, entre autres objets, toutes les statues des divinités égyptiennes, qui avaient été emportées par Cambyse à Babylone ou en Perse, et qu'il rétablit dans leurs temples respectifs. Dès lors il obtint le titre d'**Euergetes** (εὐεργέτης, bienfaiteur). Ses flottes n'eurent pas moins de succès ; mais il paraît que la majeure partie des provinces orientales rentrèrent promptement sous l'obéissance de Séleucus, tandis que Ptolémée demeura maître des régions maritimes et d'une grande partie de la Syrie elle-même. Pendant les dernières années de son règne il soumit les tribus éthiopiennes de sa frontière méridionale, et s'avança jusqu'à *Adule*, port de la mer Rouge. Ptolémée Évergète est presque aussi célèbre que son père pour le patronage qu'il accorda à la littérature et aux


Ptolémée III.

sciences. — IV. **Philopator** (av. J.-C. 222-205), fils aîné et successeur d'Évergète, fut bien loin d'hériter des vertus et des capacités de son père, et son règne fut le commencement du déclin de la monarchie égyptienne. Il signala son avénement par des crimes atroces. Il mit à mort sa mère Bérénice, son frère Magas, et son oncle Lysimaque, et se livra lui-même sans retenue à une vie de dissolution et

de mollesse, abandonnant à son ministre Sosibius le soin de toutes les affaires politiques. Antiochus le Grand, roi de Syrie, profita de cet état de désordre, et conquit la plus grande partie de la Cœlé-Syrie et de la Palestine; mais dans la troisième année de la guerre (217) il fut complétement défait par Ptolémée en personne à la célèbre bataille de Raphia. Au retour de son expédition de Syrie, Ptolémée se livra plus que jamais à toute espèce de vices et de débauches et perdit ainsi bientôt la vie. Il mourut en 205. A l'exemple de ses prédécesseurs, il encouragea les philosophes et les hommes de lettres, et protégea spécialement le



Ptolémée IV.

fameux grammairien Aristarque. — V. EPIPHANES (av. J.-C. 205-181), fils et successeur de Ptolémée IV. Il était âgé de cinq ans à la mort de son père (205). Philippe, roi de Macédoine et Antiochus III, de Syrie, voulurent profiter de la minorité de Ptolémée et formèrent une ligue pour se partager ses États. En exécution de cet arrangement, Antiochus conquit la Cœlé-Syrie, tandis que Philippe soumettait les Cyclades et les cités de Thrace qui étaient demeurées jusque-là sujettes de l'Égypte; mais les Romains ordonnèrent à ces deux princes de ne pas pousser plus loin les hostilités et de rendre toutes les villes prises. En 196 le jeune roi fut déclaré en âge de régner, et la cérémonie de son *Anacleteria*, ou couronnement, fut célébrée avec une grande magnificence; ce fut à cette occasion que fut publié le décret qui nous est parvenu dans la fameuse inscription de Rosette. Tant que Ptolémée se laissa guider dans le gouvernement par l'influence d'Aristomène, son administration fut équitable et populaire; mais il s'éloigna peu à peu de ce ministre habile et vertueux, et finit par l'obliger à s'empoisonner. Vers la fin de son règne, Ptolémée conçut le projet de recouvrer la Cœlé-Syrie sur Séleucus, successeur d'Antiochus, ce monarque n'ayant pas restitué cette province, d'après le traité conclu lorsque Ptolémée épousa sa fille Cléopâtre. Mais ayant, par une expression inconsidérée, excité les appréhensions de quelques-uns de ses amis, il fut empoisonné dans la vingt-quatrième année de son règne et dans la vingt-neuvième de son âge (181). Son règne fut marqué par le déclin rapide de la monarchie égyptienne, et à sa mort Chypre et la Cyrénaïque furent les seules possessions étrangères encore attachées à la couronne



Ptolémée V.

d'Égypte. — VI. PHILOMETOR (av. J.-C. 181-146), fils aîné et successeur de Ptolémée V. C'était encore un enfant à la mort de son père, et la régence fut prise pendant sa minorité par sa mère, Cléopâtre. Elle morte, en 173, ses ministres eurent la témérité de s'engager dans une guerre contre Antiochus Épiphanes, dans le vain espoir de recouvrer les provinces de Cœlé-Syrie et de Phénicie; mais leur armée fut complétement défaite par Antiochus, près de *Pelusium*, et ce prince s'avança jusqu'à Memphis, 170. Le jeune roi lui-même tomba entre ses mains, mais fut traité avec douceur et distinction, Antiochus espérait par lui se rendre maître de l'Égypte; mais, incapable de prendre Alexandrie, défendue par le jeune frère de Ptolémée, Antiochus retourna en Syrie, après avoir établi Philométor comme roi à Memphis, mais en retenant en son pouvoir la forteresse frontière de Pelusium. Cette dernière circonstance, jointe aux ravages commis par les troupes syriennes, amena Philométor, qui jusque-là n'avait été qu'un instrument dans les mains du roi de Syrie, à se rendre compte de sa véritable situation, et il se hâta de faire des ou-

vertures de paix à son frère, qui pendant la captivité de Ptolémée avait pris le titre de roi, sous le nom d'Évergète II. Il fut convenu que les deux frères régnegneraient ensemble et que Philométor épouserait sa sœur Cléopâtre. Alors Antiochus marcha une seconde fois, et parvint jusque sous les remparts d'Alexandrie. Mais il rentra dans ses États, 168, sur l'ordre que lui intima M. Popilius Lænas, l'ambassadeur romain. Bientôt des dissensions éclatèrent entre les deux frères, et Évergète chassa Philométor d'Alexandrie. Philométor se rendit en personne à Rome (164), où il fut reçu par le sénat avec les plus grands honneurs, et des députés furent nommés pour le rétablir sur son trône. Le reste de son règne fut principalement occupé par les affaires de Syrie. En 146, il gagna une victoire décisive sur Alexandre Balas; mais il mourut peu de jours après, par suite d'un chute de cheval faite pendant la bataille. Il avait régné trente-cinq ans à partir de son avénement, et dix-huit depuis sa restauration par les Romains. Philométor est estimé pour la douceur et l'humanité de ses sentiments; et s'il ne fut pas un des plus grands, il fut du moins le meilleur prince de la race des Ptolémées. —



Ptolémée VI.

VII. **Evergètes II**, ou **Physcon**, c.-à-d. *le Ventru*, régna de 149 à 117 av. J.-C. Pour s'assurer la possession incontestée du trône, il épousa sa sœur Cléopâtre, veuve de son frère Philométor, et fit périr son neveu Ptolémée, qui avait été proclamé roi, avec le surnom d'*Eupator*. Son règne ainsi commencé dans le sang se continua de même. Plusieurs citoyens distingués d'Alexandrie, qui avaient pris parti contre lui à la mort de son frère, furent mis à mort, et les rues de la ville furent plusieurs fois inondées de sang. En même temps qu'il encourait ainsi la haine de ses sujets par ses cruautés, il se rendit l'objet de leur aversion et de leur mépris en s'abandonnant aux vices les plus dégradants. Il s'éprit de sa nièce Cléopâtre (fille de sa femme, la veuve de Philométor), et n'hésita point à divorcer pour l'épouser et la faire reine. Par de tels procédés il s'aliéna de plus en plus l'affection de ses sujets grecs; et ses vices et ses cruautés finirent par faire éclater une insurrection à Alexandrie. Il se refugia à Chypre, et les Alexandrins proclamèrent reine sa sœur Cléopâtre (130). Furieux de cet événement, Ptolémée fit périr Memphitis, le fils qu'il avait eu de Cléopâtre, et envoya sa tête et ses mains à sa mère infortunée; mais, Cléopâtre ayant été bientôt après chassée elle-même d'Alexandrie, Ptolémée se trouva, contre son attente, réinstallé sur le trône (127). Il mourut après un règne de vingt-neuf ans, à dater de la mort de son frère. Bien que Physcon eût souillé son caractère par les vices les plus infâmes et les cruautés les plus sanguinaires, ce prince conserva toujours l'amour des lettres, qui paraît avoir été héréditaire dans toute



Ptolémée VII.

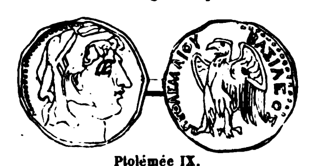
la race des Ptolémées. — VIII. **Soter** et aussi **Philométor**, mais plus communément appelé **Lathyrus** ou **Lathurus**, régna de 117 à 107 av. J.-C., puis de 89 à 81. Bien qu'il fût en âge de régner à la mort de son père (117), il fut obligé de partager le trône avec sa mère Cléopâtre, qui avait été désignée par la volonté de son dernier époux pour lui succéder. Après un règne de dix ans, il fut chassé d'Alexandrie par une insurrection populaire que celle-ci avait soulevée contre lui (107). Son frère Alexandre prit alors le gouvernement de l'Égypte, conjointement avec sa mère, et régna dix-huit ans. Après la mort de Cléopâtre et l'expulsion d'Alexandre, en 89, Ptolémée Lathyrus, qui s'était établi à Chypre,

fut rappelé par les Alexandrins, et réintégré sur le trône d'Égypte, qu'il occupa



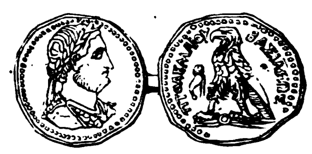
Ptolémée VIII.

sans interruption jusqu'à sa mort, en 81. L'événement le plus important de cette période fut la révolte de Thèbes, dans la Haute-Égypte. Cette ville fut prise après un siége de trois ans et réduite à l'état de ruines, où elle est toujours restée depuis. — IX. *Alexandre Ier*, le plus jeune fils de Ptolémée VII, régna, conjointement avec sa mère Cléopâtre, depuis l'expulsion de son frère *Lathyrus* (av. J.-C. 107-90). Cette année-là il assassina sa mère; mais il ne régna pas seul une seule année; une révolte générale du peuple et de l'armée l'obligea à quitter Alexan-



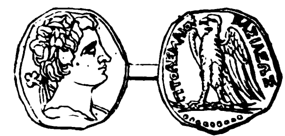
Ptolémée IX.

drie. — X. ALEXANDRE II, fils du précédent, fut mis à mort par les Alexandrins peu de temps après son accession. — XI. DIONYSUS, plus communément connu sous le nom d'AULETES (*le joueur de flûte*), fils illégitime de Ptolémée Lathyrus, fut proclamé roi par les Alexandrins, à la mort d'Alexandre II, 80 av. J.-C. Pour obtenir des Romains la ratification de ce titre, il dépensa des sommes immenses, qu'il se procura par de nouvelles taxes, et le mécontentement qu'il excita par là, joint au mépris qu'inspirait son caractère, le fit expulser par les Alexandrins, en 58. Il se rendit alors en personne à Rome pour demander assistance; mais avant 55 A. Gabinius, proconsul de Syrie, fut engagé, par l'influence de Pompée, aidé par l'énorme présent de 10,000 talents que lui fit Ptolémée, à entreprendre sa restauration. Un de ses premiers actes fut de mettre à mort sa fille Bérénice (que les Alexan-



Ptolémée XI.

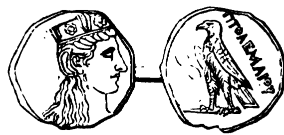
drins avaient placée sur le trône) et beaucoup d'autres citoyens considérables d'Alexandrie. Il mourut en 51, après un règne de vingt-neuf ans, à partir de son avénement. — XII. Ptolémée, fils aîné du précédent. Par la volonté de son père, le souverain pouvoir fut laissé à lui et à sa sœur Cléopâtre. Mais cette dernière fut chassée par son ministre Pothinus, après avoir régné trois ans, conjointement avec son frère. Elle se réfugia alors en Syrie, rassembla une armée, et envahit l'Égypte. Bientôt après César arriva en Égypte; mais comme les charmes de Cléopâtre lui avaient gagné son appui, Pothin excita une insurrection contre lui. De là prit naissance la guerre dite d'Alexandrie. Ptolémée, qui avait été d'abord entre les mains de César, parvint à s'échapper et se mit lui-même à la tête des insurgés. Mais il fut défait par César, et se noya dans une tentative qu'il fit pour



Ptolémée XII.

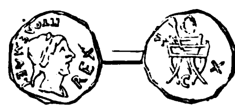
s'échapper par la rivière (47). — XIII. Le plus jeune fils de Ptolémée Aulète fut déclaré roi par César, conjointement avec Cléopâtre, après la mort de son frère aîné; mais en 43 Cléopâtre le fit périr. — ROIS D'AUTRES CONTRÉES : 1) Ptolémée, surnommé ALORITES, c.-à-d. d'Alorus, régent, ou, selon d'autres auteurs, roi de Macédoine, assassiné par Perdiccas III, 364. — 2) Surnommé APION, roi de Cyrène (117-96), fils illégitime de Ptolémée Physcon, roi d'Égypte. —

3) surnommé Céraunus (la foudre), fils de Ptolémée, roi d'Égypte, assassina Séleucus (280), et prit possession du trône de Macédoine. Après un règne de quelques mois il fut défait dans une bataille par les Gaulois, fait prisonnier et mis à mort. — 4) Tétrarque de Chalcis, en Syrie, régna environ de 70 à 40. — 5) Roi de Chypre, frère cadet de Ptolémée Aulète, roi d'Égypte, mit fin lui-même à ses jours, en 57. — 6) Roi d'Épire, second fils d'Alexandre II. La date de son règne ne peut être fixée avec certitude, mais il peut être placé entre 239 et 229.



Ptolémée, roi d'Épire.

— 7) Roi de Mauritanie, fils et successeur de Juba II. Par sa mère, Cléopâtre, il descendait des rois d'Égypte, dont il portait le nom. Il régna de l'an 18, ou même plus tôt, à l'an 40 après J.-C., époque où, appelé à Rome par Caligula, il y fut mis à mort peu de temps après.



Ptolémée, roi de Mauritanie.

Ptŏlĕmæus (-i), **Claudius**, célèbre mathématicien, astronome et géographe. De Ptolémée lui-même nous ne connaissons absolument rien, si ce n'est sa date. Il est certain qu'il fit des observations scientifiques à Alexandrie en 139 (ap. J.-C.); et puisqu'il survécut à Antonin, il vivait en 167 (ap. J.-C.). Sa géographie, en 8 livres, est le plus célèbre de ses ouvrages.

Ptŏlĕmāïs (-ĭdis), autrement **Ace** (Anc. Test. : ACCO : arabe, Akka ; français, *Saint-Jean-d'Acre*, anglais, *Acre*), célèbre cité sur la côte de Phénicie, au S. de Tyr, et au N. du mont Carmel, s'étend au fond d'une baie environnée de montagnes, dans une position que la nature a marquée comme une clef du passage entre la Syrie creuse et la Palestine. C'est une des plus vieilles cités de Phénicie qui soient mentionnées dans le livre des Juges (I, 31). — 2) (à ou près d'El-Lahum), petite ville de la moyenne Égypte, dans le nome Arsinoïtes. — 3) P. Hermii (Menshieh, Ru.), ville de la Haute-Égypte, sur la rive occidentale du Nil, au-dessous d'Abydos. — 4) P. Théron, ou Épithéras, port de la mer Rouge sur la côte des Troglodytes. — 5) (Tolméita, ou Tolométa, Ru.), sur la côte N.-O. de la Cyrénaïque, une des cinq grandes cités de la Pentapole Libyenne.

Pūblĭcŏla, ou **Pōplĭcŭla**, ou **Pōplĭcŏla** (-æ), surnom romain signifiant : « qui flatte le peuple » (de *populus* et *colo*), et par conséquent « ami du peuple ». Les formes Poplicola ou Poplicula furent les plus anciennes, mais Publicola fut la seule employée par les Romains dans les derniers temps. 1) P. Valerius Publicola prit une part active à l'expulsion des Tarquins de Rome, et fut, par ce motif, élu consul avec Brutus (509 av. J.-C.). Il assura les libertés du peuple, par la proposition de quelques lois, et ordonna que les licteurs abaissassent les faisceaux devant le peuple, comme pour reconnaître que son pouvoir était supérieur à celui des consuls. Cela le rendit si populaire qu'il reçut le surnom de Publicola. Il fut de nouveau consul trois fois : à savoir en 508, 507, et 504. Il mourut en 503. — 2) L. Gellius Publicola, consul avec Cn. Lentulus Clodianus, 72 av. J.-C. Il appartenait au parti aristocratique. En 63 il soutint chaleureusement Cicéron dans la répression de la conspiration de Catilina. —3) L. Gellius Publicola, fils du précédent, épousa le parti républicain, et alla en Asie avec M. Brutus ; mais il déserta aux triumvirs Octave et Antoine, trahison qui lui valut le consulat en 36. Dans la guerre entre Octave et Antoine, il prit parti pour le dernier et commanda l'aile droite de la flotte d'Antoine à la bataille d'Actium.

Publĭlĭă (-æ), la seconde femme de M. Tullius Cicéron, qu'il épousa en 46 av. J.-C

Publĭlius Philo (voy. *Philo*).

Pūblĭlius (-i), **Vŏlĕro** (-ōnis),

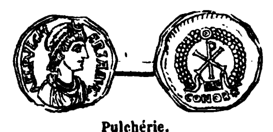
tribun du peuple en 472 av. J.-C. et de nouveau en 471, effectua un important changement dans la constitution romaine. En vertu de lois qu'il proposa, les tribuns du peuple et les édiles furent élus par les *comitia tributa*, au lieu de l'être par les *comitia centuriata*, comme cela s'était pratiqué antérieurement, et les tribus obtinrent le pouvoir de délibérer et de décider dans tous les sujets qui affecteraient toute la nation, et non pas seulement dans ceux qui concernaient la plèbe.

Publĭus Sÿrus (v. *Syrus*).

Pŭdīcitĭa (-æ), personnification de la modestie, fut adorée tout à la fois en Grèce et à Rome. A Athènes un autel lui était dédié. A Rome deux sanctuaires lui étaient consacrés, un sous le nom de *Pudicitia patricia* et l'autre sous celui de *Pudicitia plebeia*.

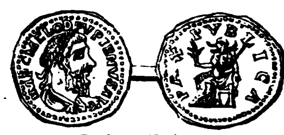
Pulcher Claudius (v. *Claudius*).

Pulchĕrĭa (-æ), l'aînée des filles de l'empereur Arcadius, née en 399 apr. J.-C.; en 414, alors qu'elle n'avait encore que quinze ans, elle fut commise à la garde de son frère Théodose, et déclarée *Augusta* ou impératrice. Elle posséda virtuellement le gouvernement pendant toute la vie de son frère, qui mourut en 450. A sa mort, elle resta à la tête des affaires, et peu de temps après elle épousa Marcien, avec qui elle partagea le pouvoir jusqu'à sa mort, arrivée en 453. Pulchérie était une femme habile, et elle fut célébrée pour sa piété et pour ses vertus, tant privées que publiques.


Pulchérie.

Pulchrum Prōmontōrium (-i), promontoire sur la côte N. du territoire de Carthage dans le N. de l'Afrique, probablement identique avec l'*Apollinis Promontorium*.

Pūpiēnus Maximus, M. Clōdĭus (-i), fut élu empereur avec Balbinus, en 238 ap. J.-C., quand le sénat reçut la nouvelle de la mort des deux Gordiens en Afrique; mais dans la même année les nouveaux empereurs furent tués par les soldats à Rome.


Pupienus. Maximus.

Pūpius (-i), auteur dramatique romain (Lacrimosa poemata Pupi, *Hor.*).

Purpŭrārĭæ Insŭlæ (-ārum), (prob. le groupe de Madère), groupe d'îles dans l'Océan Atlantique, loin de la côte N.-O. d'Afrique.

Pŭtĕŏlānum (-i), maison de campagne de Cicéron près de Puteoli (Pouzzoles), où il écrivit ses *Quæstiones academicæ*, et où fut enterré l'empereur Adrien.

Pŭtĕŏlānus Sinus (-i : *Baie de Naples*), baie formée par la mer sur la côte de Campanie entre le promontoire Misénum et celui de Minerve; on l'appela dans l'origine Cumanus.

Pŭtĕŏli (-ōrum : *Pozzuoli*, *Pouzoles*), appelée d'abord *Dicæarchia*, célèbre port de mer de Campanie, situé sur un promontoire à l'est du Puteolanus Sinus, et un peu à l'E. de Cumes, fut fondée par les Grecs de Cumes, 521 av. J.-C., sous le nom de *Dicæarchia* ; elle dut son nom de Puteoli, soit à ses nombreux puits, soit à la mauvaise odeur provenant des sources minérales de son voisinage. La ville dut son importance à son excellent port, qui fut protégé par un large mole, auquel Caligula attacha un pont flottant qui s'étendait aussi loin que Baïes, à une distance de deux milles. Putéoli fut le principal entrepôt du commerce avec Alexandrie et avec la plus grande partie de l'Espagne. La ville fut colonisée par les Romains, en 194 av. J.-C. Elle le fut de nouveau par Auguste, Néron, et Vespasien. Elle fut détruite par Alaric en 410 ap. J.-C., par Genséric en 455 et aussi par Totila en 545; mais à chaque fois elle fut promptement rebâtie: il y a encore dans la ville moderne de Pouzzoles beaucoup de ruines de l'ancienne.

Pydna (-æ : *Kitron*), ville de Macédoine, dans le district de Pieria, était située un peu à l'O. du golfe Thermaï-



que, sur lequel elle avait un port. Elle fut dans l'origine une colonie grecque, mais elle fut soumise par les rois de Macédoine, sous la domination desquels elle se révolta cependant fréquemment; elle fut subjuguée par Philippe, qui agrandit et fortifia la place. Elle est principalement remarquable par la victoire gagnée sous ses murs par Paul Émile sur Persée, le dernier roi de Macédoine, 168. Sous les Romains elle s'appela aussi Citrum ou Citrus.

Pygĕla ou **Phygĕla** (-æ), petite ville d'Ionie, sur la côte de Lydie.

Pygmæi (-ōrum), c.-à-d. hommes de la hauteur d'une πυγμή, 13 1/2 pouces, peuple fabuleux mentionné pour la première fois par Homère comme habitant le rivage de l'Océan et attaqué, au printemps, par des grues. Quelques écrivains les placent en Éthiopie, d'autres dans l'Inde, et d'autres dans l'extrême nord de la terre.

Pygmălĭon (-ōnis), 1) roi de Chypre. On rapporte qu'il s'éprit d'une statue d'ivoire qu'il avait faite lui-même et qui représentait une jeune fille, et qu'il pria Vénus de lui communiquer la vie. Sa prière exaucée, Pygmalion épousa la jeune fille, qui lui donna un fils, Paphus. — 2) fils de Bélus et frère de Didon, tua Sichæus, mari de Didon (voy. *Didon*).

Pўlădes (-is), 1) fils de Strophius et d'Anaxibia, sœur d'Agamemnon. Son père était roi de Phocide. Après la mort d'Agamemnon, Oreste fut secrètement conduit à la cour de son père. Là, Pylade contracta avec Oreste cette amitié qui devint proverbiale. Il aida Oreste dans le meurtre de sa mère Clytemnestre, et finalement épousa sa sœur Électre (voy. *Orestes*). — 2) danseur de pantomimes sous le règne d'Auguste.

Pўlæ (-ārum), dénomination générale d'un étroit défilé, tel que les Thermopyles, les Pyles albaniennes, les Caspiennes, etc.

Pўlēnē (-es), ancienne ville d'Étolie, près de la côte, mentionnée par Homère. Les Éoliens qui prirent Pylène s'avancèrent ensuite plus loin dans l'intérieur du pays, et fondèrent *Proschium*.

Pўlŏs (-i), nom de trois villes de la côte occidentale du Péloponnèse, 1) en Élide au pied du mont Scollis, et à environ 70 ou 80 stades de la ville d'Élis sur la route d'Olympie, près du confluent du Ladon et du Pénée. — 2) en Triphylie, à environ 30 stades de la côte, sur la rivière Mamaus, à l'O. de la montagne de Minthe, et au N. de Lepreum. — 3) dans le S.-O. de la Messénie, était située au pied du mont Ægaleos, sur un promontoire, à l'entrée nord du bassin qu'on appelle aujourd'hui la *Baie de Navarin*, le plus grand et le plus sûr port de toute la Grèce. Ce port faisait face à une petite île qui le protégeait, l'île de Sphactérie (*Sphagia*), qui s'étendait le long de la côte à environ 1 3/4 de mille, ne laissant que deux étroits passages à chacune de ses extrémités. Pylos devint mémorable dans la guerre du Péloponnèse, quand les Athéniens sous la conduite de Démosthène bâtirent un fort sur le promontoire de Coryphasium, un peu au S. de l'ancienne cité, et dominant justement l'entrée nord du port (425 av. J.-C.). Les tentatives des Spartiates pour faire déloger les Athéniens furent infructueuses ; et la capture que fit Cléon des Spartiates qui avaient abordé dans l'île de Sphactérie fut un des plus importants événements de toute la guerre.

Pўracmōn (voy. *Cyclopes*).

Pўrămus (voy. *Thisbe*).

Pўrămus (-i : *Jihan*), une des plus grandes rivières de l'Asie Mineure, prend sa source dans la chaîne de l'Anti-Taurus, près d'Arabissus en Cataonie (partie S.-E. de la Cappadoce), court ensuite au S.-E., d'abord sous terre, devient ensuite navigable, traverse la chaîne du Taurus dans une profonde et étroite vallée. Il coule ensuite au S.-O. à travers la Cilicie; son courant est rapide et profond, il a environ un stade de largeur, et se jette dans la mer près de Mallus.

Pўrēne (es), ou **Pўrēnæi** (-ōrum) **Montes** (Pyrénées), chaîne de montagnes s'étendant de l'Atlantique à la Méditerranée, et formant la limite entre la Gaule et l'Espagne. La longueur de ces montagnes est en droite ligne d'environ 270 milles (*anglais*, valant à peu près 434 kilom. 513 mèt.). Leur largeur varie de 40 à 20 milles (64 kilom. 372 à 32 kilom. 186^{m}). Leur plus

grande hauteur est comprise entre 11,000 et 12,000 pieds (ce sont des pieds anglais, ce qui fait entre 3,352^{m} et 3,657^{m}). La continuation des montagnes le long de la mer Cantabrique fut appelée Saltus Vasconum, et plus à l'O. mont Vindius ou Vinnius.

Pȳrēnēs Prōmontōrĭum, ou **prom. Vĕnĕris** (*C. Creus*), extrémité S.-E. des Pyrénées en Espagne, sur les frontières de la Gaule, tirait son nom d'un temple de Vénus bâti sur le promontoire.

Pyrgi (-ōrum), 1) la ville la plus méridionale de la Triphylie en Élide, près de la frontière de Messénie ; on dit qu'elle fut fondée par les Minyæ. — 2) (Santa Severa), ancienne ville Pélasgique, sur la côte d'Étrurie, servit de port à Ceré ou Agylla, et fut une place d'importance considérable, comme entrepôt commercial.

Pyrgŏtĕles (-is), un des plus célèbres lapidaires de l'ancienne Grèce, fut contemporain d'Alexandre le Grand, qui le mit sur le même niveau qu'Apelle et que Lysippe, en le déclarant le seul artiste autorisé à graver les anneaux-cachets pour le roi.

Pȳrĭphlĕgĕton (-ontis), c'est le nom d'une rivière des Enfers, dont les ondes sont des flammes.

Pyrrha (-æ). 1) [voy. *Deucalion*]. — 2) ville de la côte O. de l'île de Lesbos, sur la partie la plus intérieure de la profonde baie de ce nom, et par conséquent sur la partie la plus étroite de l'île. — 3) ville et promontoire de la Phthiotide en Thessalie, sur le golfe Pagaséon et près de la frontière de Magnésie. Au large de ce promontoire se trouvaient deux petites îles nommées Pyrrha et Deucalion.

Pyrrho (-ōnis), philosophe, fondateur de l'école sceptique ou pyrrhonienne, était natif d'Élis, dans le Péloponnèse. On dit qu'il était pauvre, et qu'il suivit d'abord la carrière de peintre. On rapporte qu'ensuite les livres de Démocrite lui firent prendre goût à la philosophie, qu'il suivit les leçons de Bryson, disciple de Stilpon, qu'il se lia étroitement à Anaxarque, et fit partie avec lui de l'expédition d'Alexandre le Grand. Il affirmait qu'on ne pouvait rien savoir de rien ; et que le grand but de l'homme devait être de mener une vie vertueuse. Pyrrhon n'a pas fait d'ouvrage, si ce n'est un poëme adressé à Alexandre, et dont il fut royalement récompensé. Son système de philosophie fut rédigé pour la première fois par son disciple Timon. Il atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans ; mais nous n'avons aucune mention soit de l'année de sa naissance, soit de celle de sa mort.

Pyrrhus (-i). 1) personnage mythologique (voy. Néoptolème). — 2) I. Roi d'Épire, fils d'Éacidès et de Phthia, naquit en 318 (av. J.-C.). Les Épirotes ayant préféré Cassandre et chassé leur jeune roi, Pyrrhus, qui n'avait que dix-sept ans, accompagna son beau-frère Démétrius en Asie, et fut présent à la bataille d'Ipsus, en 301, où sa valeur lui fit un grand renom ; ensuite il alla en ôtage, à la place de Démétrius, en Égypte, où il épousa Antigone, fille de Bérénice. Alors Ptolémée lui donna des forces, avec lesquelles il reconquit son royaume (295). Ensuite il essaya la conquête de la Macédoine, et obtint une part au trône de Lysimaque ; mais il fut chassé du pays après sept mois de règne (286). Pendant les quelques années suivantes Pyrrhus régna tranquillement en Épire ; mais en 280 les Tarentins le prièrent de les assister dans leur guerre contre les Romains. Il passa en Italie avec une grosse armée, et dans la première campagne battit le consul romain M. Valerius Lævinus, près d'Héraclée. La bataille fut longue et acharnée, et ce ne fut que lorsque Pyrrhus eut lancé ses éléphants, qui renversaient tout devant eux, que les Romains prirent la fuite. Les pertes de Pyrrhus, quoique inférieures à celles des Romains, furent encore très-considérables. De là il fit 24 milles sur Rome ; mais comme il reconnut qu'il était impossible de forcer les Romains à faire la paix, il revint sur ses pas, et prit ses quartiers d'hiver à Tarente. Dans la seconde campagne (279), Pyrrhus gagna près d'Asculum une autre victoire sur les Romains, commandés par les consuls P. Decius Mus et P. Sulpicius Saverrio. La bataille cependant n'eut pas de résultats décisifs, et les forces de Pyrrhus étaient tellement

épuisées qu'il prêta une oreille facile aux propositions des Grecs de Sicile, qui lui demandaient de venir à leur aide contre les Carthaginois. En conséquence, il passa en Sicile, où il resta depuis le milieu de 278 jusqu'à la fin de 276. Il obtint d'abord un brillant succès, mais ayant échoué dans une tentative sur Lilybée, il perdit sa popularité chez les Grecs, qui commencèrent à former des intrigues et des complots contre lui. Sa position en Sicile devint enfin si pénible et si dangereuse qu'il retourna en Italie dans l'automne de 276. L'année suivante il fut défait avec de grandes pertes, près de Bénévent, par le consul romain Curius Dentatus, et obligé de quitter l'Italie. Il n'amenait avec lui en Épire que 8,000 fantassins et 500 cavaliers, et il n'avait pas même d'argent pour pouvoir les garder sans entreprendre de nouvelles guerres. Il envahit, en conséquence, la Macédoine, dont il devint roi une seconde fois, et tourna ensuite ses armes contre Sparte et Argos. Dans la dernière ville il fut tué d'un tuile lancée par une femme du haut d'une maison, dans la quarante-sixième année de son âge et la vingt-troisième de son règne. Pyrrhus fut le plus grand guerrier et un des meilleurs princes de son temps. — 3) II. Roi d'Épire, fils d'Alexandre II et d'Olympias, et petit-fils de Pyrrhus Ier.

Pȳthăgŏras (-æ), 1) célèbre philosophe grec natif de Samos, florissait aux temps de Polycrates et de Tarquin le Superbe (540 à 510 av. J.-C.). Il fit ses études dans son propre pays, sous Créophile, Phérécyde de Syros et d'autres, et on dit qu'il visita l'Égypte et beaucoup de contrées de l'Orient dans le dessein de s'instruire. Il croyait à la transmigration des âmes, et on dit qu'il a prétendu qu'il avait été Euphorbus, fils de Panthus dans la guerre de Troie, ainsi que d'autres personnages divers. Il donna une grande attention à l'arithmétique et à son application aux poids et mesures, et à la théorie de la musique. Il prétendait à la divination et à la prophétie; il semble l'inventeur d'une manière de vivre calculée pour élever ses disciples au-dessus du niveau de l'humanité et les recommander à la faveur des dieux. S'étant établi à Crotone en Italie, il forma une confrérie de choix, ou association de 300 membres liés par une espèce de vœu à Pythagore et entre eux, dans le dessein d'accomplir les pratiques religieuses et ascétiques recommandées par leur maître, et d'étudier ses théories religieuses et philosophiques. Il paraît qu'ils avaient quelques signes secrets de convention au moyen desquels les membres de la confrérie pouvaient se reconnaître entre eux, et qu'ils étaient astreints au silence. Mais la populace de Crotone se souleva contre eux; le bâtiment dans lequel ils se rassemblaient fut livré aux flammes, et les plus jeunes et les plus agiles échappèrent seuls. De semblables troubles eurent lieu dans les autres villes de la Grande Grèce où s'étaient formées des associations pythagoriciennes. Les récits sont différents sur le sort de Pythagore lui-même. Quelques-uns disent qu'il périt dans le temple avec ses disciples; d'autres qu'il s'enfuit d'abord à Tarente, et que, chassé de là, il se sauva à Metapontum, où il se laissa mourir de faim. — 2) de Rhegium, un des plus célèbres statuaires de la Grèce, florissait probablement 480-430 av J.-C.

Pȳthēas (-æ), 1) orateur athénien, se distingua par sa continuelle animosité contre Démosthène. — 2) de Massilia en Gaule, célèbre navigateur grec, qui probablement vivait dans le temps d'Alexandre le Grand, ou peu de temps après. Il paraît avoir entrepris des voyages, un dans lequel il visita la Grande-Bretagne et Thulé, et un second dans lequel il côtoya toute l'Europe, de Gadira (Cadix) au Tanaïs, et dont la relation formait probablement le sujet de son *Périple*. Pythéas mit six jours pour aller de la Grande-Bretagne à Thulé; il rapporta que le jour et la nuit duraient chacun six mois à Thulé. De là quelques écrivains modernes ont supposé qu'il doit avoir atteint l'Islande, tandis que d'autres ont soutenu qu'il s'était avancé jusqu'aux Shetlands, mais chacune de ces suppositions est très-peu probable.

Pȳthĭus (-i), le Pythien, surnom de l'Apollon de Delphes (voy. *Python*).

Pȳthōn (-ōnis), le célèbre serpent produit par la vase qui resta sur la terre

après le déluge de Deucalion. Il vivait dans les cavernes du mont Parnasse, mais fut tué par Apollon, qui institua les jeux Pythiens en commémoration de sa victoire, et reçut en conséquence le surnom de *Pythien*.

Pyxus (voy. *Buxentum*).

Q.

Quădi, puissant peuple germain de race suève, habitait le S.-E. de la Germanie, entre le mont Gabreta, la forêt Hercynienne, les monts de Sarmatie et le Danube. Ils avaient pour voisins: à l'O. les Marcomanni, avec lesquels ils furent toujours étroitement unis, au N. les Gothini et les Osi, à l'E les Iazyges Metanastæ, dont ils étaient séparés par la rivière Granuas (*Gran*), et au S. les Pannoniens, dont ils étaient séparés par le Danube. Sous le règne de Tibère les Romains prirent les Quadi sous leur protectorat. Cependant, sous M. Aurèle, ils se joignirent aux Marcomanni et à d'autres tribus germaines, dans une longue et sanglante guerre contre l'empire; guerre qui dura la plus grande partie du règne de M. Aurèle. Leur nom est surtout célèbre dans l'histoire de cette guerre, par la victoire que M. Aurèle remporta sur eux en 174. Les Quadi disparaissent de l'histoire vers la fin du quatrième siècle.

Quădrĭfrons (**-ontis**), surnom de Janus. On dit qu'après la conquête de Faléries on trouva une image où Janus était représenté avec quatre fronts. Ce fut de là que plus tard, dans le Forum transitorium, on bâtit à Janus Quadrifrons un temple qui avait quatre portes. Ce fait de représenter le dieu avec quatre têtes est considéré par les anciens comme indiquant qu'il est la divinité de l'année et de ses quatre saisons.

Quădrĭgārius, **Q. Claudius** (-**i**), historien romain qui florissait 100-78 av. J.-C. Son ouvrage commence immédiatement après la destruction de Rome par les Gaulois, et doit selon toute probabilité avoir continué jusqu'à la mort de Sylla.

Quintĭlius Vārus (voy. *Varus*).

Quintĭliānus, **M. Fabius** (-**i**), le plus célèbre des rhéteurs romains, naquit à Calagurris (*Calahorra*) en Espagne, 40 av. J.-C. Il compléta son éducation à Rome, et commença à pratiquer au barreau vers 68. Il se distingua surtout comme maître d'éloquence, laissant bien loin derrière lui ses rivaux dans cette partie, au point que, pour dire un maître accompli, on dit proverbialement un *Quintilien*. Domitien l'investit des insignes et du titre de consul (*consularia ornamenta*), et il est en outre célébré comme étant le premier instituteur public qui, en vertu de la dotation de Vespasien, reçut un salaire régulier des finances impériales. On suppose qu'il mourut vers 118. Le grand ouvrage de Quintilien est un système complet de rhétorique, en 12 livres, intitulé *De Institutione oratoria Libri* XII, ou quelquefois *Institutiones oratoriæ*, dédié à son ami Marcellus Victorius, lui-même orateur célèbre et très-goûté à la cour. Cette production porte l'empreinte d'un jugement clair et sain, d'un fin discernement, et d'un goût pur, perfectionné par une grande lecture, une profonde réflexion et une longue pratique. Il y a aussi cent soixante quatre déclamations sous le nom de Quintilien, mais personne ne les croit véritablement de lui, et peu de gens les supposent du même auteur.

T. Quintius Căpĭtōlīnus Barbātus (-**i**), général célèbre dans l'histoire des premiers temps de la république, et distingué également dans l'histoire de l'intérieur. Il fut six fois consul, à savoir: en 471 (av. J.-C), 468, 465, 446, 443, 439. Plusieurs de ses descendants eurent le consulat, mais aucun d'eux ne mérite d'être mentionné, si ce n'est T. QUINTIUS PENNUS CAPITOLINUS CRISPINUS, qui fut consul en 208 et défait par Annibal.

Quintius Cincinnātus (voy. *Cincinnatus*).

Quintius Flāmĭnīnus (voy. *Flamininus*).

Quintus Curtius (voy. *Curtius*).

Quintus Smyrnæus (-**i**), communément appelé **Quintus Calaber**, auteur d'un poëme épique grec sur les événements de la guerre de Troie de-

puis la mort d'Hector jusqu'au retour des Grecs. Quintus copia Homère de très-près : il ne semble pas avoir eu de lui-même une seule inspiration poétique.

Quirinalis Mons (voy. *Roma*).

Quĭrīnus (-i), mot sabin, peut-être dérivé de *quiris*, lance. On le trouve pour la première fois comme le nom de Romulus, après qu'il eut été élevé au rang de divinité; les fêtes célébrées en son honneur portaient le nom de *Quirinalia*. Il est aussi employé comme surnom de Mars, de Janus, et même d'Auguste.

R.

Răbīrĭus (-i), 1) C., sénateur âgé, fut accusé en 63 av. J.-C. par T. Labiénus, tribun du peuple, d'avoir mis à mort le tribun L. Appuleius Saturninus en 100, presque quarante ans auparavant (voy. *Saturninus*). L'accusation fut élevée à l'instigation de César, qui la jugea nécessaire pour détourner le sénat d'avoir recours aux armes contre le parti du peuple. Les *Duumviri Perduellionis* (tribunal qui tombait en désuétude) nommés pour juger Rabirius étaient C. César lui-même et son parent L. César; Rabirius fut condamné, mais il en appela au peuple dans les comices par centuries. Le cas avait un haut intérêt, car il ne s'agissait pas simplement de la vie ou de la mort de Rabirius, mais du pouvoir et de l'autorité du sénat. Rabirius fut défendu par Cicéron; mais l'éloquence de son avocat ne lui fut d'aucun secours, et le peuple aurait ratifié la décision des décemvirs, si l'assemblée n'eût été rompue par le préteur Quintus Métellus Celer, qui enleva l'étendard militaire qui flottait sur le Janicule. — 2) C. Rabirius Postumus était le fils de la sœur du précédent. Après que Gabinius eut rétabli Ptolémée Aulète dans son royaume, en 55 av. J.-C., Rabirius se rendit à Alexandrie, et fut investi par le roi de l'office de *diœcetes*, ou *premier trésorier*. Dans ces fonctions, ses extorsions furent si terribles que Ptolémée le fit arrêter; mais Rabirius s'échappa, probablement de connivence avec le roi, et retourna à Rome. Là un jugement l'attendait : Gabinius, en raison de ses extorsions en Égypte, avait été condamné à payer une lourde amende; comme il ne pouvait payer cette amende, un procès fut intenté contre Rabirius, qui devenait obligé de combler tout le déficit s'il pouvait être prouvé qu'il eût reçu quoique ce fût de l'argent dont Gabinius était illégalement devenu le possesseur. Rabirius fut défendu par Cicéron, et probablement condamné. — 3) Poëte romain qui vécut dans les dernières années de la république, et écrivit un poëme sur les guerres civiles.

Ramses, nom de beaucoup de rois d'Égypte des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties.

Raphīa ou **Raphēa** (-æ : *Repha*), ville, port de mer à l'extrémité S.-O. de la Palestine, au-dessus de Gaza, sur le bord du désert.

Rasĕna (voy. *Etruria*).

Ratomagus ou **Rotomăgus** (-i : *Rouen*), principale ville des Vellocasses, dans la Gaule Lyonnaise.

Raudĭi Campi (voy. *Campi Raudii*).

Raurăci (-ōrum), peuple de la Gaule Belgique, limité au S. par les Helvètes, à l'O. par les Séquanes, au N. par les Tribocci, et à l'E. par le Rhin. Ils doivent avoir été un peuple d'une importance considérable, car on dit qu'en 58 av. J.-C. 23,000 d'entre eux émigrèrent avec les Helvètes, et qu'ils possédaient plusieurs villes, dont les plus importantes étaient Augusta (*August*) et Basilia (Basle ou Bâle).

Răvenna (-æ : Italie septentrionale, *Ravenne*), importante ville de la Gaule Cisalpine, sur le Bedesis, à environ un mille de la mer, quoiquelle en soit aujourd'hui à cinq, parce que la mer s'est retirée tout le long de cette côte. Ravenne située au milieu de marais n'était accessible que d'un côté par terre, probablement celui de la route venant d'Ariminum. On dit qu'elle fut fondée par les Thessaliens (Pélasges), et qu'ensuite elle passa aux mains des Ombriens; mais elle resta longtemps une place insignifiante, et sa grandeur ne date que du temps de l'empire, quand Auguste en fit une des deux grandes stations de la flotte romaine. Ravenne devint ainsi tout à

coup une des plus importantes places du nord de l'Italie. Quand l'empire d'occident fut menacé par les barbares, les empereurs transportèrent leur résidence à Ravenne, qui, en raison de sa situation et de ses fortifications, était regardée comme imprenable. Après la chute de l'empire d'occident, Théodoric en fit aussi la capitale de son royaume; et après que Narsès eut renversé la domination gothique, elle devint la résidence des exarques, ou gouverneurs de l'empire Byzantin d'Italie, jusqu'à 752 ap. J.-C., époque où les Lombards la prirent.

Rĕātĕ (**is** : *Rieti*), ancienne ville des Sabins dans l'Italie centrale : on dit qu'elle fut fondée par les Aborigènes ou Pélasges. Elle était située sur le lac Vélinus et sur la voie Salaria. C'était le principal lieu de réunion des Sabins, et elle fut dans la suite une préfecture ou un municipe. La vallée dans laquelle Réaté était située était si belle qu'elle reçut le nom de Tempé; dans son voisinage il y a une célèbre chute d'eau connue sous le nom de chute de *Ternes* (Terni) ou la *Cascade des marbres* (*Cascata delle marmore*).

Rĕdŏnes (**-um**), peuple de l'intérieur de la Gaule Lyonnaise, et dont la capitale était Condate (Rennes).

Rēgillus Lacus (**-i**), lac du Latium, célèbre par la victoire que remportèrent sur ses bords les Romains sur les Latins, 498 av. J.-C. Il était à l'E. de Rome dans le territoire de Tusculum, entre Lavicum et Gabii; mais on ne peut avec certitude l'identifier à aucun lac moderne.

Rĕgium Lĕpĭdi, Rĕgium Lĕpĭdum, ou simplement **Regium**, aussi **Forum Lĕpĭdi** (*Reggio*), ville des Boïens dans la Gaule Cisalpine.

Rēgŭlus (**-i**), nom d'une famille de la *gens* Atalia. 1) M. Atilius Regulus, consul en 267 av. J.-C., fit la conquête de Salente, prit Brundusium (*Brindes*), et obtint en conséquence l'honneur d'un triomphe; il fut consul une seconde fois avec L. Manlius Vulso Longus, en 256. Les deux consuls défirent la flotte carthaginoise, et abordèrent en Afrique avec une force considérable. Ils eurent un grand et éclatant succès. Ensuite, quand Manlius retourna à Rome avec la moitié de l'armée, Régulus resta en Afrique avec l'autre moitié, et poursuivit la guerre avec la dernière vigueur. Les généraux carthaginois Hasdrubal, Bostar et Hamilcar, se retirèrent dans les montagnes, où ils furent attaqués par Régulus et défaits avec de grandes pertes. Les troupes carthaginoises se retirèrent dans les murs de la ville, et Régulus parcourut alors tout le pays sans rencontrer d'opposition. Les Carthaginois, au désespoir, envoyèrent un héraut demander la paix à Régulus; mais le général romain ne voulait l'accorder qu'à de si dures conditions que les Carthaginois résolurent de continuer la guerre et de tenir bon jusqu'au dernier. Un Lacédémonien nommé Xantippe montra aux Carthaginois que leur défaite était due à l'incapacité de leurs généraux, et non à la supériorité des armes romaines. Mis à la tête de leurs troupes, il battit complétement les Romains et fit prisonnier Régulus lui-même (255). Régulus resta captif pendant les cinq années suivantes jusqu'en 250, où les Carthaginois, après avoir été défaits par le proconsul Métellus, envoyèrent une ambassade à Rome pour demander la paix ou du moins l'échange des prisonniers. Ils accordèrent à Régulus d'accompagner les ambassadeurs, sur la promesse qu'il leur fit de retourner à Carthage si leur proposition était rejetée. Cette ambassade de Régulus est un des faits les plus célèbres de l'histoire romaine. On rapporte qu'il dissuada le sénat de consentir à la paix ou même à l'échange des prisonniers, et que, résistant à toutes les prières de ses amis, qui l'engageaient à rester à Rome, il retourna à Carthage, où l'attendait la mort au milieu des tortures. A son arrivée à Carthage il fut, dit-on, mis à mort et torturé. Lorsque la nouvelle de cette mort barbare parvint à Rome, on prétend que le sénat livra à la famille de Régulus Hamilcar et Bostar, deux des plus nobles captifs carthaginois, et qu'ils furent par représailles mis à mort et torturés. Mais quelques écrivains ont supposé que cette histoire avait été inventée pour excuser les cruautés commises par la famille de Régulus sur les prisonniers carthaginois confiés à leur garde. Régulus était un des caractères de prédilection de l'histoire

ents noms on pourrait suivre la trace ce culte jusqu'à l'Euphrate et même Bactriane. Rhéa était en effet la grande esse du monde oriental, et nous l'y ouvons honorée sous une multitude de mes et de noms. A l'égard des Roains, ils adoraient depuis les temps les us reculés Jupiter et Ops, femme de turne, qui paraît avoir été la même e Rhéa. Dans toutes les contrées de Europe on se représentait Rhée accomgnée par les Curètes, qui semblent séparablement liés à la naissance et à éducation de Zeus en Crète; en Phrye, elle est accompagnée des corybantes tys et Agdestis. Les *corybantes* étaient s prêtres de Rhée. Agités de violents ansports, munis de tambours, de cymales, de cors, et armés de toutes pièces, ls se livraient à leurs danses orgiaques lans les forêts et sur les monts de Phryie. A Rome elle avait pour prêtres les *alli*. Le lion lui était consacré. Dans les œuvres d'art elle est ordinairement représentée assise sur un trône, ornée d'une courone murale d'où descend un voile. On voit des lions couchés à droite et à gauche de son trône, et quelquefois elle est portée sur un char traîné par des lions.



Rhée.
(tiré d'une lampe rom.)



Rhee.
(tiré d'une médaille d'Adrien.)

Rhēa Silvia (voy. *Romulus*).

Rhēdōnes (voy. *Redonnes*).

Rhēgĭum(-i: *Reggio*), célèbre ville grecque, sur la côte du Bruttium, dans le S. de l'Italie, était située sur le *Fretum Siculum*, c.-à-d. sur le détroit qui sépare l'Italie et la Sicile. Rhegium fut fondée vers le commencement de la première guerre messénienne, (av. J.-C. 743), par des Éoliens de Chalcis en Eubée et par des Doriens de Messène, qui avaient quitté leur pays natal, quand les hostilités éclatèrent entre Sparte et Messène. Même avant les guerres persiques Rhegium était assez puissante pour envoyer 3,000 hommes au secours des Tarentins, et du temps de Denys l'Ancien elle possédait une flotte de quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce monarque ayant été offensé par les habitants, prit la ville et la traita avec la dernière sévérité. Rhegium ne recouvra jamais sa grandeur première, bien qu'elle continuât d'être une place d'une importance considérable. Les Rhégiens ayant demandé assistance à Rome, lorsque Pyrrhus était dans le S. de l'Italie, les Romains mirent dans la place une garnison de 4,000 soldats, levés dans les colonies latines de Campanie. Ces troupes s'emparèrent de la ville en 279, tuèrent ou chassèrent les habitants mâles, et prirent possession des femmes et des enfants. Les Romains étaient trop engagés alors dans leur guerre contre Pyrrhus pour s'occuper de cet outrage; mais quand Pyrrhus eut été chassé de l'Italie, ils tirèrent une vengeance signalée de ces Campaniens et réintégrèrent dans leur ville les Rhégiens survivants. Rhégium était la ville d'où l'on passait ordinairement en Sicile, mais



Rhegium.

l'endroit où l'on s'embarquait, et nommé *Columna Rhegina* (Torre di Carallo), était à cent stades au N. de la ville.

Rhēnēa (-æ), primitivement nommée *Ortygia* et *Celadussa*, île de la mer Egée et une des Cyclades, à l'O. de Délos, dont elle était séparée par un étroit bras de mer de 4 stades de largeur.

Rhēnus (-i), 1) *Rhein* en allem.; *Rhin* en franç.), un des grands fleuves de l'Europe, formait anciennement la limite entre la Gaule et la Germanie; il prend naissance dans le mont *Adulas* (St-Gothard), non loin des sources du Rhône, et coule d'abord dans la direction de l'ouest, passant à travers le *lacus Brigantinus* (lac de Constance) jusqu'à *Basilia* (Bâle), où il se dirige vers le nord, et va se jeter dans l'Océan par plusieurs embouchures. Les anciens parlent de deux bras principaux dans lesquels le Rhin se divisait en entrant dans le territoire des Bataves, et dont l'un, celui de l'E., continuait à porter le nom de Rhin, tandis que celui de l'O., qui recevait la Meuse (*Mosa*), s'appelait *Vahalis* (*Waal*). Après que Drusus, 12 av. J.-C., eut joint le *Flevo lacus* (*Zuyderzee*) au Rhin, en employant probablement pour cela le lit de l'Yssel, nous trouvons qu'il est fait mention de trois embouchures du Rhin. Les noms de ces trois embouchures, tels que les donne Pline, sont: à l'O. *Helium* (le *Vahalis* des autres écrivains), au centre le Rhin et à l'E. *Flevum*. Mais dans les temps postérieurs on ne fait plus mention que de deux embouchures. Le Rhin est décrit par les anciens comme un fleuve large, rapide et profond. Il reçoit plusieurs tributaires, dont les plus importants sont la *Mosella* (*Moselle*) et la *Mosa* (*Meuse*) à gauche, le *Nicer* (*Necker*), le *Mœnus* (*Main*) et la *Luppia* (*Lippe*) à droite. La totalité de son cours est d'environ 950 milles. Les anciens parlent des inondations produites par le Rhin près de son embouchure. César est le premier général romain qui ait franchi le Rhin. Il établit un pont de bateaux sur ce fleuve, probablement dans le voisinage de Cologne. — 2 (*Reno*), rivière tributaire du Pô dans la Gaule Cisalpine près de *Bononia* (*Bologne*), sur une petite île de laquelle Octave, Antoine et Lépide formèrent leur célèbre triumvirat.

Rhēsus (-i), 1) dieu fluvial en Bithynie, fils de l'Océan et de Téthys. — (2) fils du roi de Thrace Eïonée, alla au secours des Troyens dans leur guerre contre les Grecs. Un oracle avait déclaré que Troie ne pourrait être prise si les chevaux blancs comme neige de Rhésus ne buvaient les eaux du Xanthe et ne paissaient l'herbe des campagnes troyennes. Mais à peine Rhésus avait-il atteint le territoire troyen et planté ses tentes au milieu de la nuit, qu'Ulysse et Diomèdes pénétrèrent dans son camp, tuèrent Rhésus et enlevèrent ses chevaux.

Rhiānus (-i), de Crète, célèbre poète et grammairien à Alexandrie, florissait en 222 av. J.-C.

Rhinocolura ou **Rhinocorūra** (-æ), auj. Kulat-el-Arish, v. frontière entre l'Égypte et la Palestine, était située au milieu du désert, à l'embouchure du ruisseau nommé El-Arish, qui séparait les deux pays et qui, dans l'Écriture, est appelé rivière d'Égypte.

Rhīpæi montes (-ōrum), nom d'une chaîne de hautes montagnes dans la partie N. de la terre, et dont la position est diversement indiquée dans les anciens écrivains. Ce nom paraît avoir été donné d'une manière tout à fait indéterminée par les poëtes grecs à toute les montagnes de la partie septentrionale de L'Europe et de l'Asie. C'est ainsi que les *Rhipæi montes* sont quelquefois appelés *Hyperborei montes* (voy. *Hyperborei*). Les géographes plus modernes placent les monts Rhipées au N.-E. du mont *Alaunus*, sur les frontières de la Sarmatie Asiatique, et disent que le Tanaïs a sa source dans ces montagnes. D'après ces indications les monts Rhipées peuvent être considérés comme une branche occidentale des monts Ourals.

Rhithymna (Ῥίθυμνα), ville de Crète, mentionnée par Ptolémée (3,17 § 7) et Pline (4,20) comme la première ville sur la côte N., à l'E. d'Amphimalla, et donnée pour une ville de Crète par Steph. C., qui écrit Ῥιθυμνία. Lycophron y fait allusion (76). La ville moderne de Rhithymnos ou Retimo a retenu le nom de l'ancienne cité dont elle occupe l'emplacement.

Rhīum (-i : *Castello di Morea*), promontoire en Achaïe, vis-à-vis du promontoire nommé *Antirrhium* (*Castello di Romelia*), situé sur les confins de l'Étolie et de la Locride et avec lequel il formait l'étroite entrée du golfe de Corinthe, détroit aujourd'hui nommé *Petites Dardanelles*.

Rhŏda ou **Rhŏdus** (auj. Rozas), marché (*emporium*) grec sur la côte des *Indigetæ*, dans l'Espagne Tarraconaise, fondé par les Rhodiens et occupé dans la suite par les Marseillais.

Rhŏdănus (-i : *le Rhône*), un des principaux fleuves de la Gaule, a sa source dans le mont *Adulas*, dans les *Alpes Pennines*, non loin de celles du Rhin; il coule d'abord dans la direction de l'O., et après avoir traversé le lac Léman il tourne au S., passe par les villes de Lyon, Vienne, Avignon et Arles, reçoit plusieurs tributaires, et va se jeter enfin par plusieurs embouchures dans le *Sinus Gallicus*, dans la Méditerranée. Le Rhône est un fleuve très-rapide, et il est très-difficile d'en remonter le cours, bien qu'il soit navigable pour de grands bâtiments jusqu'à la hauteur de Lyon et, au moyen de la Saône, plus loin encore vers le N.

Rhŏdē (voy. *Rhodos*).

Rhŏdĭus (-i : probablement le ruisseau des Dardanelles), petit cours d'eau de la Troade, mentionné par Homère et Hésiode. Il avait sa source au pied du mont Ida, et coulait au N.-O. dans l'Hellespont, entre *Abydus* et *Dardanus*, après avoir reçu le *Selleïs* à l'O.

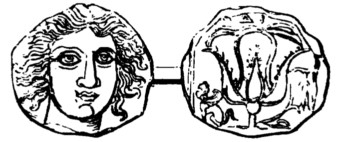
Rhŏdŏpē (-es), le Rhodope, une des plus hautes chaînes de montagnes de la Thrace, s'étendant du mont Scomius, à l'E. de la rivière Nestus et des frontières de Macédoine, dans la direction S.-E. vers la côte. Il est le plus élevé dans sa partie N. et couvert d'épaisses forêts. Le Rhodope, comme le reste de la Thrace, était consacré à *Dionysus* (*Bacchus*).

Rhŏdōpis (-ĭdis), célèbre courtisane grecque d'origine thrace, était compagne d'esclavage du poëte Ésope, et tous deux appartenaient au Samien Iadmon. Elle devint ensuite la propriété de Xanthus, autre Samien, qui la conduisit à Naucratis en Égypte, sous le règne d'Amasis, et dans ce grand port de de mer elle exerça au profit de son maître le commerce de courtisane. Ce fut alors que Charaxus, frère de la poëtesse Sapho, qui était venu à Naucratis comme marchand, s'éprit d'un violent amour pour elle et la racheta d'esclavage en comptant à son maître une forte somme. Sapho, mécontente, l'attaqua dans un poëme. Elle continua de vivre à Naucratis, et de la dixième partie de son gain consacra à Delphes dix broches d'airain, qui furent vues par Hérodote, et destinées à rôtir des bœufs entiers : Hérodote l'appelle Rhodopis, mais Sapho, dans son poëme, la nomme Doricha. Il est probable que Doricha était son véritable nom, et qu'elle reçut celui de *Rhodopis*, qui signifie : « *au teint de rose,* » à cause de sa beauté.

Rhŏdos, quelquefois **Rhŏde** (-es), fille de *Posidon* (*Neptune*) et de *Helia*, ou de *Helios* (*le Soleil*) et d'*Amphitrite*, ou de *Posidon* et d'*Aphrodité* (*Vénus*), ou enfin de l'Océan. C'est à elle que, suivant la tradition, l'île de Rhodes doit son nom; dans cette île elle donna le jour à sept fils ayant pour père Hélios.

Rhŏdus (-i : *Rhodes*), l'île la plus orientale de la mer Égée, ou plus exactement de la mer Carpathienne, était située devant la côte S. de la Carie, exactement au S. du promontoire de *Cynossema* (cap. *Aloupo*), à la distance d'environ douze milles géographiques. Sa longueur, du N.-E. au S.-O., est d'environ quarante-cinq milles; sa plus grande largeur de vingt à vingt-cinq milles. Elle s'appelait primitivement *Æthræa* et *Ophiussa*, et eut encore plusieurs autres noms. Il y a diverses traditions mythologiques sur son origine et sa population. Sa colonisation hellénique est attribuée à Tlépolème, fils d'Hercule, avant la guerre de Troie, et après cette guerre à *Althæmenes*, Homère cite trois établissements doriens à Rhodes, à savoir : *Lindus*, *Ialysus*, et *Camirus;* et ces cités, avec Cos, Cnide et Halicarnasse, formaient l'Hexapole dorienne, établie à une époque dont on ne saurait préciser la date, à la pointe S.-O. de l'Asie Mineure. Rhodes devint bientôt un grand état

maritime ou plutôt une confédération, l'île étant partagée entre les trois cités ci-dessus mentionnées. Les Rhodiens firent de lointains voyages et fondèrent de nombreuses colonies. Au commencement de la guerre du Péloponnèse, Rhodes était un des États maritimes sujets d'Athènes. Mais, dans la vingtième année de la guerre (av. J.-C. 412), elle fit alliance avec Sparte, et le parti oligarchique, qui avait été humilié et dont les chefs, les *Eratidæ*, avaient été chassés, recouvra son ancien pouvoir sous les Doriens. En 408 la nouvelle capitale, appelée Rhodes, fut bâtie et peuplée par les trois anciennes cités d'*Ialysus*, *Lindus* et *Camirus*. Lors de la conquête macédonienne les Rhodiens se soumirent à Alexandre, mais après sa mort ils chassèrent la garnison macédonienne. Dans les guerres suivantes ils firent alliance avec Ptolémée, fils de Lagus, et leur ville, Rhodes, soutint avec succès un siége fameux contre les forces de Démétrius Poliorcète, qui, à la fin, dans son admiration pour la valeur des assiégés, leur fit présent des machines dont il avait fait usage contre leur ville; ils les vendirent, et le prix servit à couvrir les frais du célèbre colosse. Enfin ils entrèrent en relation avec Rome et devinrent ses alliés, avec Attale, roi de Pergame, dans la guerre contre Philippe III de Macédoine. Dans la guerre suivante, avec Antiochus, les Rhodiens aidèrent puissamment les Romains avec leur flotte; et dans le partage qui eut lieu ensuite des possessions syriennes de l'Asie Mineure, il furent récompensés par la suprématie de la Carie méridionale, où ils avaient eu des établissements dès les temps les plus anciens. Leur alliance avec Rome fut un instant interrompue, lorsqu'ils épousèrent la cause de Persée: défection dont ils furent sévèrement punis, en 168; mais ils rentrèrent en grâce avec Rome par l'importante assistance navale qu'ils lui prêtèrent dans la guerre contre Mithridate. Dans les guerres civiles Rhodes prit parti pour César, et eut, par suite, à souffrir de la part de Cassius (42); mais elle fut plus tard dédommagée de ses pertes par la faveur d'Antoine. Elle fut enfin privée de son indépendance par l'empereur Claude; et sa prospérité reçut le dernier coup dans un tremblement de terre qui fit de la ville un monceau de ruines, sous le règne d'Antonin le Pieux (ap. J.-C. 155).



Rhodus.

Rhœcus (-i), 1) centaure qui, joint à Hylæus, poursuivit Atalante en Arcadie, et fut tué par une flèche qu'elle lui lança. Les poëtes romains l'appellent Rhœtus, et disent qu'il fut blessé aux noces de Pirithoüs. — 2) fils de *Philéas* ou *Philæus*, de Samos, architecte et statuaire qui florissait vers 640 av. J.-C. Il inventa l'art de fondre des statues en bronze et en airain.

Rhœtēum (-i : *Cap Intepeh* ou *Barbieri*), promontoire ou portion de côte rocheuse qui se découpe en plusieurs caps, en Mysie, sur l'Hellespont, près d'Æantium, avec une ville de même nom (probabl. *Paleo Castro*).

Rhœtus (-i), 1) centaure, voy. *Rhœcus*. — 2) un des géants tués par Bacchus; on l'appelle ordinairement *Eurytus*.

Rhoxolāni ou **Roxolāni** (-ōrum), peuple guerrier de la Sarmatie d'Europe, sur la côte du *Palus-Mæotis*, entre le Borysthène et le Tanaïs; on suppose généralement qu'ils furent les ancêtres des Russes modernes.

Rhyndăcus (-i : *Edrenos* ou *Lycus*), rivière considérable de l'Asie Mineure; elle sort du mont Dindymène, vis-à-vis des sources de l'Hermus, coule au N. à travers la Phrygie, tourne au N.-O., puis à l'O., puis au N., à travers le lac *Apolloniatis*, et se jette dans la Propontide. A partir du point où elle quitte la Phrygie, elle forme la frontière de la Mysie et de la Bithynie.

Rhypes, une des douze cités d'Achaïe, située entre *Ægium* et *Patræ*. Elle fut détruite par Auguste, et ses habitants furent transplantés à *Patræ*.

Rhytium (-i), ville de Crète, mentionnée par Homère.

Ricimer (-ĕris), général romain, surnommé *le faiseur de rois*, était fils d'un chef Suève, et fut élevé à la cour de Valentinien III. En l'an 472 ap. J.-C. il prit Rome d'assaut, et mourut quarante jours après.

Rōbīgus (-i) ou **Rōbīgo** (-ĭnis), divinité qui, selon quelques écrivains latins, était honorée d'un culte à Rome et dont on invoquait le secours contre la nielle ou la sécheresse qui ravageait les jeunes blés. La fête des *Robigalia* se célébrait le 25 avril; elle avait été, dit-on, instituée par Numa.

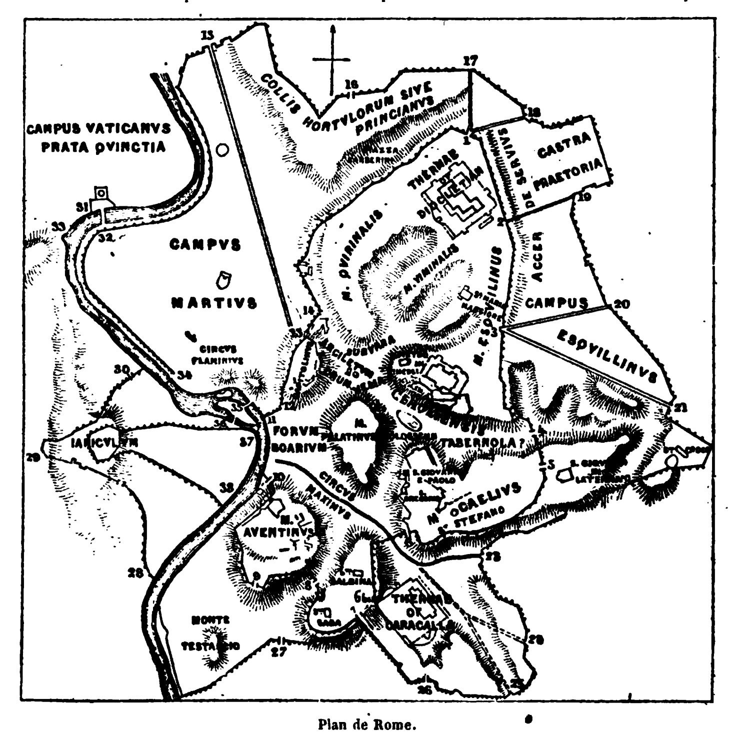
Robus (-i), forteresse sur le territoire des Rauraques dans la Gaule Belgique.

Rōma (-æ : *Rome*), capitale de l'Italie et du monde, était située sur la rive gauche du Tibre, sur la frontière N.-O. du Latium, à environ seize milles de la mer. Rome passe pour avoir été une colonie d'Albe-la-Longue et pour avoir été fondée par Romulus, vers l'an 753 av. J.-C. (voy. *Romulus*). Toutes les traditions s'accordent à dire que la cité primitive ne comprenait que le Mont Palatin (*Mons Palatinus* ou *Palatium*) et une certaine portion du terrain situé immédiatement au-dessous. Elle était entourée de murs et de forme carrée, d'où l'épithète de *quadrata*. Sur les collines environnantes existaient aussi de temps immémorial des établissements de Sabins et d'Étrusques. La ville sabine, probablement nommée *Quirium*, et habitée par les *Quirites*, était située sur les collines au N. du mont Palatin, c.-à-d. sur le *quirinalis* et le *Capitolinus* ou *Capitolium;* c'est sur cette dernière colline que s'élevait l'*Arx* ou citadelle sabine. D'après les traditions, les Sabins s'unirent aux Romains ou Latins sous le règne de Romulus, et il se forma ainsi un peuple unique sous le nom de « *Populus Romanus* (*et*) *Quirites*. » Les Étrusques étaient établis sur le *Mons Cœlius* et s'étendaient sur le *Mons Cissius* et sur le *Mons Oppius*, qui sont des parties de l'Esquilin. De très-bonne heure les Étrusques furent incorporés dans l'État romain; mais ils furent obligés d'abandonner leur position sur les collines et de construire leurs demeures dans la plaine qui s'étend entre le Cœlius et l'Esquilin; d'où le nom de *Vicus Tuscus*. Sous les rois la cité s'accrut rapidement en population et en étendue. Ancus Martius ajouta le mont Aventin à la ville. Ce même roi construisit aussi une forteresse sur le Janicule, colline située sur l'autre rive du Tibre, comme protection contre les Étrusques, et la rattacha à la ville au moyen du pont de bois (*Pons Sublicius*). Rome fut encore accrue et agrandie par Tarquinius Priscus et par Servius Tullius. Toutefois, c'est à Servius Tullius qu'on dut le complément de cette extension. Ce roi comprit dans l'enceinte de Rome le mont *Viminal* et le mont *Esquilin*, et entoura la ville entière d'une ligne de fortifications qui embrassait toutes les collines de Rome, au nombre de sept (Palatin, Capitolin, Quirinal, Cœlius, Aventin, Viminal, Esquilin). De là Rome fut appelée la ville aux sept collines, *Urbs septicollis*. Ses fortifications avaient environ sept milles de circonférence. En l'an 390 av. J.-C. Rome fut entièrement détruite par les Gaulois, à l'exception de quelques maisons du Palatin. Après le départ des barbares elle fut reconstruite en toute hâte et confusément, sans aucun égard à la régularité et avec des rues étroites et tortueuses. Après la conquête de Carthage et la défaite des rois de Macédoine et de Syrie, la ville commença à être ornée d'édifices publics et d'élégantes maisons particulières; et elle fut encore embellie par Auguste, qui se vanta de l'avoir trouvée de briques et de l'avoir laissée de marbre. Le grand incendie qui eut lieu sous le règne de Néron (64 ap. J.-C.) détruisit les deux tiers de la ville. Néron profita de cette occasion pour satisfaire sa passion pour les constructions, et Rome prit un aspect encore plus régulier et plus magnifique. L'empereur Aurélien l'entoura de nouveaux murs, qui embrassaient toute la cité de Servius Tullius et tous les faubourgs qui s'étaient élevés dans la suite autour d'elle, par exemple le mont Janicule, sur la rive droite du Tibre, et le *Collis Hortulorum* ou *Mons Pincianus*, sur la rive gauche du fleuve, au N. du Quirinal.

L'enceinte d'Aurélien avait environ onze milles de circonférence. Ils furent restaurés par Honorius et reconstruits aussi en partie par Bélisaire. Rome fut divisée par Servius Tullius en quatre régions ou districts, correspondant aux quatre tribus de la cité. Les noms de ces régions étaient : I. *Suburana*, comprenant tout l'espace depuis le *Subura* jusqu'au mont Cœlius, tous deux inclusivement ; II. *Esquilina*, comprenant la colline de l'Esquilin ; III. *Collina*, s'étendant sur le Quirinal et le Viminal ; IV. *Palatina*, comprenant le mont Palatin. Le Capitole, comme siége des divinités, et l'Aventin ne furent point enfermés dans ces *Regiones*. Ces régions furent encore subdivisées en 27 *sacella Argeorum*, qui furent probablement élevés aux endroits où deux rues (*compita*) se croisaient. La division de Servius Tullius en quatre régions resta sans changement jusqu'à Auguste, qui en fit une nouvelle en quatorze régions, à savoir : 1° *Porta Capena*, 2° *Cœlimontium*, 3° *Isis et Serapis*, 4° *Via Sacra*, 5° *Esquilina cum colle Viminali*, 6° *Alta Semita*, 7° *Via Lata*, 8° *Forum Romanum*, 9° *Circus Flaminius*, 10° *Palatium*, 11° *Circus Maximus*, 12° *Piscina Publica*, 13° *Aventinus*, 14° *Trans Tiberim*, la seule région de la rive droite du fleuve. Chacune de ces régions était subdivisée en un certain nombre de *vici*, analogues aux *sacella* de Servius Tullius. Les maisons furent divisées en deux classes, appelées respectivement *domus* et *insulæ*. La première se composait des habitations des nobles Romains, correspondant à nos palais modernes ; la seconde comprenait les demeures de la classe moyenne et du bas peuple. Chaque *insula* contenait plusieurs appartements ou parties d'appartement, qui étaient loués à différentes familles ; et elle était souvent entourée de boutiques. Le nombre des *insulæ* dépassait de beaucoup celui des *domus*. Il est constaté qu'il y avait à Rome 46,602 *insulæ*, et seulement 1,790 *domus*. Nous savons par le *Monumentum Ancyranum* que la plèbe urbaine (*plebs urbana*) du temps d'Auguste était de 320,000 âmes, non compris les femmes, ni les sénateurs, ni les chevaliers ; de sorte que la population libre ne pouvait pas être moindre de 650,000. A ce nombre nous devons ajouter les esclaves, qui doivent avoir été en dernier lieu aussi nombreux que la population libre. Par conséquent la population totale de Rome au temps d'Auguste doit avoir été de 1,300,000 personnes, et très-probablement elle excédait de beaucoup ce nombre. Bien plus, comme nous savons que cette cité continua de grandir en étendue et en population, du temps de Vespasien et de Trajan, nous pouvons, sans être trop téméraires, supposer que Rome sous le règne de ces empereurs renfermait 2,000,000 d'habitants. Les aqueducs (*aquæductus*) fournissaient à Rome une grande abondance d'eau pure, amenée des collines qui environnaient la *Campania*. Les Romains eurent d'abord recours à l'eau du Tibre et aux sources qui coulaient dans la ville. Ce ne fut qu'en 313 av. J.-C. que furent construits les premiers aqueducs ; mais leur nombre s'accrut graduellement jusqu'à quatorze, au temps de Procope, c.-à-d. au sixième siècle de l'ère chrétienne.

Murs et portes : 1° *Mur de Romulus*. La direction de ce mur est décrite par Tacite. Commençant au *Forum Boarium*, dont la position est marquée par l'arc élevé en cet endroit à Septime Sévère, il courait le long du pied du mont Palatin, la vallée étant occupée par le *Circus Maximus* à droite, jusqu'à l'autel de *Consus*, à peu près en face de l'extrémité du Cirque ; de là il tournait autour de l'angle S. du Palatin, suivait le pied de la colline presque en ligne droite jusqu'aux *Curiæ Veteres*, qui n'étaient pas éloignées de l'endroit où s'élevait l'arc de Constantin ; puis il montait la pente roide au sommet de laquelle était dressé l'Arc de Titus, et redescendait de l'autre côté à l'angle du Forum, qui était alors un marécage. Dans ce mur étaient trois portes, nombre prescrit par les règles de la religion des Étrusques : à savoir 1° *Porta Mugonia* ou *Mugionis*, nommée aussi *Porta vetus Palatii*, sur la pente N. du Palatin, au point où se recontraient la *Via Sacra* et la *Via Nova* ; 2° *Porta Romanula*, à l'angle O. de la colline près du temple de la Victoire et entre les

églises modernes de *Santa-Teodoro* et de *Santa-Anastasia* ; 3° le nom et la position de la troisième porte ne sont point mentionnés, car la *Porta Janualis* paraît avoir été la même que le *Janus* ou arc-porte, généralement connu sous le nom de temple de Janus, qui était de l'autre côté du Forum, et pouvait n'avoir aucune connexion avec la cité primitive de Romulus. — II. Murs de Servius Tullius. Il est établi que ce roi entoura toute la ville d'un mur en pierres de taille; mais diverses raisons autorisent à mettre en doute cette assertion. Les sept collines sur lesquelles Rome fut bâtie étaient pour la plupart très-bien fortifiées par la nature, ayant des flancs abruptes ou pouvant aisément être mises à pic en



Plan de Rome.

Portes dans le mur de Servius.

1. Porta Collina.
2. — Viminalis.
3. — Esquilina.
4. — Querquetulana.
5. — Cœlimontana
6. — Capena.
6 *bis*. — Lavernalis.
7. — Rauduseulana.
8. — Nævia.
9. — Minucia.
10. — Trigemina.
11. — Flumentana.
12. — Carmentalis.
13. Porta Ratumena.
14. — Fontinalis.

Portes du mur d'Aurélien.

15. Porta Flaminia.
16. — Pinciana.
17. — Salaria.
18. — Nomentana.
19. — Clausas.
20. — Tiburtina (S. Lorenzo).
21. — Prænestina (Maggiore).
22. — Asinaria.
23. — Metrovia.
24. — Latina.
25. — Appia. (S. Sebastiano).
26. Porta Ardeatina?
27. — Ostiensis.
28. — Portuensis.
29. — Aurelia (S. Sebastiano).
30. — Septimiana.
31. — Aurelia (de Procope).

Ponts.

32. Pont Ælius (Ponte S. Angelo).
33. — Vaticanus.
34. — Janiculensis.
35. — Fabricius.
36. — Cestius.
37. — Palatinus (Æmilius).
38. Restes supposés du P. Sublicius.

coupant dans le tuf. Ainsi, au lieu de construire un mur autour de tout l'espace occupé par la ville, Servius paraît n'avoir fait que relier les diverses collines par des murs ou des retranchements élevés à travers les étroites vallées qui les séparaient. La plus formidable de ces fortifications était l'*Agger*, ou rempart, qui s'étendait à travers le large plateau formé par la jonction du Quirinal, de l'Esquilin et du Viminal, attendu que c'était de ce côté que la ville était le plus exposée aux attaques de l'ennemi. L'*Agger* était un grand rempart de terres rapportées, large de 50 pieds et haut d'environ 60, revêtu d'un parement de dalles et flanqué de tours, et au pied s'étendait un fossé large de 100 pieds, profond de 30. Il reste encore des traces de cet ouvrage. Partant de l'extrémité S. de cet Agger à la porte Esquiline, les fortifications de Servius couraient le long de la pointe extérieure du Cœlius et de l'Aventin jusqu'au Tibre par la *Porta Trigemina*. A partir de ce point jusqu'à la *Porta Flumentana*, près de l'extrémité S.-O. du mont Capitolin, il n'y avait, paraît-il, aucun mur, le fleuve étant considéré comme une défense suffisante. A la *Porta Flumentana* les fortifications recommençaient, et longeaient l'extrémité extérieure du Capitolin et du Quirinal jusqu'à l'extrémité N. de l'Agger à la *Porta Collina*. Le nombre des portes pratiquées dans les murs de Servius est incertain et la position de plusieurs d'entre elles est douteuse. Pline cependant assure que leur nombre était de trente-sept; mais il est très-certain que dans ce nombre il faut comprendre beaucoup de simples ouvertures pratiquées dans les murs pour relier différentes parties de la ville avec les faubourgs, attendu que depuis longtemps les murs de Servius avaient cessé d'être respectés. Voici la liste des portes dont l'existence est constatée : 1° La *Porta Collina*, à l'extrémité N. de l'*Agger* et la plus septentrionale de toutes, était au point de jonction de la Via Salaria et de la Via Nomentana, juste au-dessus de l'angle N. de la Vigna dei Certosini. — 2° La *Porta Viminalis*, au S. du n° 1, et au centre de l'Agger. — 3° *Porta Esquilina*, au S. du n° 2, sur l'emplacement de l'Arc de Gallien, qui probablement la remplaça; là commençaient la Via Pranestina et la Via Labicana. — 4° *Porta Querquetulana*, au S. du n° 3. — 5° *Porta Cœlimontana*, au S. du n° 4, sur les hauteurs du mont Cœlius, derrière l'hôpital de St-Jean-de-Latran, au point de jonction des deux rues modernes qui portent les noms de S.-Stefano Rotondo, et de SS. Quattro Coronati. — 6° *Porta Capena*, une des plus célèbres portes de Rome, où prenait naissance la Voie Sacrée, *Via Sacra*; elle était au S.-O. du n° 5 et au pied S.-O. du mont Cœlius, sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les terrains de la villa Mattei. — 7, 8, 9° *Porta Lavernalis*, *P. Rauduscu-lana* et *P. Nævia*, trois des portes les plus méridionales, situées entre le Cœlius et l'Aventin. Là les murs de Servius faisaient probablement un grand coude vers le S., pour renfermer les hauteurs de Santa-Balbina et de Santa-Saba. — 10° *Porta Minucia*, probablement à l'O. des trois précédentes et au S. de l'Aventin. — 11° *Porta Trigemina*, au N.-O. de l'Aventin, près du Tibre et des grands magasins de sel. — 12° *Porta Flumentana*, au N. de la précédente, près de la pente S.-O. du Capitole et sur le bord du Tibre. — 13° *Porta Carmentalis*, au N. du n° 12, et au pied de la pente N.-O. du Capitole, près de l'autel de Carmenta, et conduisant au *Forum Olivarium* et au théâtre de Marcellus. Cette porte avait deux passages; celui de droite s'appela *Porta Scelerata*, depuis le temps où les trois cents Fabii sortirent de Rome par cette porte, et on évitait toujours d'y passer. — 14° *Porta Ratumenalis*, au N. du n° 13, et sur la pente N.-O. du mont Capitolin; elle conduisait du Forum de Trajan au Champ de Mars. — 15° *P. Fontinalis*, au N. du n° 14, sur la pente O. du Quirinal; elle conduisait aussi au Champs de Mars. — 16° *P. Sanqualis*, au N. du n° 15, également sur la pente O. du Quirinal. — 17° *P. Salutaris*, au N. du n° 16, sur la pente N.-O. du Quirinal, près du temple de Salus. — 18° *P. Triumphalis*; la position de cette porte est tout à fait incertaine : on sait seulement qu'elle conduisait plus ou

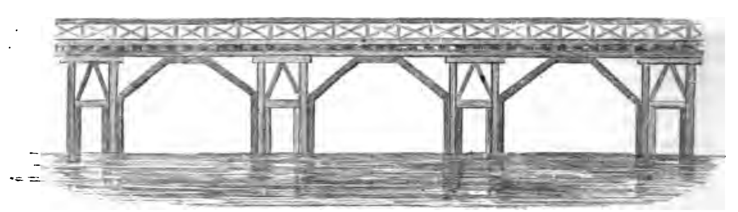
moins directement au Champ de Mars.

Murs d'Aurélien. Ces murs sont exactement les mêmes que ceux qui entourent la Rome moderne, à l'exception de la partie au-delà du Tibre. Le Janicule et le faubourg adjacent était la seule portion située au-delà du Tibre qui fût enfermée dans les fortifications d'Aurélien, car le Vatican ne fut entouré de murs qu'au temps de Léon IV, dans le neuvième siècle. Sur la rive gauche du Tibre les murs d'Aurélien embrassaient au N. le *Collis Hortulorum* ou *Pincianus*, à l'O. le Champ de Mars, à l'E. le *Campus Esquilinus*, et au S. le *Mons Testăceus*. Il y avait quatorze portes dans les murs d'Aurélien. La plupart tirent leur nom des routes qui y prenaient naissance. 1° *P. Aurelia*, sur le Tibre en face du Pont Ælius. — 2° *P. Pinciana*, sur la colline de même nom. — 3° *P. Salaria*, qui existe encore sous le même nom, mais restaurée dans les temps modernes. — 4° *P. Nomentana* conduisant à l'ancienne porte Colline. — A l'E. — 5° *P. Tiburtina*, conduisant à l'ancienne porte Esquiline, auj. Porta S.-Lorenzo. — 6° *P. Prænestina*, auj. Porta Maggiore. — Au S. — 7° *P. Asinaria*, sur l'emplacement qu'occupe auj. la Porta S.-Giovanni. — 8° *P. Metronis* ou *Metronii* ou *Metrovia*, qui a disparu auj., probablement à l'entrée du Cœlius, entre S.-Stefano Rotondo et la villa Mattei. — 9° *P. Latina*, auj. murée. — 10° *P. Appia*, auj. P. S. Pancrazio. Les routes passant par cette porte et par celle du n° 9 conduisaient toutes deux à l'ancienne *P. Capena*. — 11° *P. Ostiensis*, conduisant à Ostie, auj. Porta S.-Paolo. — A l'O. — 12° *P. Portuensis*, sur l'autre rive du Tibre et près du fleuve; la route du Port y prenait naissance. — 13° Une deuxième *Porta Aurelia*, sur la pente O. du Janicule, auj. P. S.-Pancrazio. — 14° *P. Septimiana*, près du Tibre, qui fut détruite par Alexandre VI.

Ponts. Il y avait huit ponts sur le Tibre, qui se suivaient probablement dans l'ordre suivant du N. au S. 1° *Pons Ælius*, bâti par Adrien ; il conduisait de la ville au Mausolée de cet empereur, c'est auj. le pont et le château St-Ange. — 2° *Pons Neronianus* ou *Vaticanus*, qui conduisait du Champ de Mars au Vatican et aux jardins de Caligula et de Néron. Les restes de ses piles se voient encore, quand les eaux du Tibre sont basses, sur les derrières de l'Hôpital du St-Esprit. — 3° *P. Aurelius*, appelé quelquefois, mais par erreur, *P. Janiculensis*, qui conduisait au Janicule et à la porte *Aurelia*. Il occupait la place où se trouve auj. le Ponte Sisto, construit par Sixte IV sur les ruines de l'ancien pont. — 4°, 5° *Pons Fabricius*, et *Pons Cestius*, les deux ponts qui joignent l'île du Tibre à la rive opposée du fleuve, le premier avec la Cité, le second avec le Janicule. Tous les deux existent encore. Le *Pons Fabricius*, qui fut construit par un L. Fabricius, *curator viarum*, peu de temps avant la conspiration de Catilina, porte auj. le nom de « Ponte Quattro Capi. » Le P. Cestius, bâti beaucoup plus tard, s'appelle auj. Ponte S. Bartolommeo. — 6° *P. Senatorius* ou *Palatinus*, au-dessous de l'île du Tibre, formait la communication entre le Palatin et ses alentours et avec le Janicule. — 7° *Pons Sublicius*, le plus ancien de tous, fut, dit-on, bâti par Ancus Martius, quand il éleva un fort sur le Janicule. Il était construit en bois, d'où son nom, qui vient de *sublices* (ais, solives). Il fut plusieurs fois emporté par les eaux du Tibre, mais, par un sentiment de religieux respect, il fut toujours reconstruit en bois, jusqu'aux derniers temps. — 8° *P. Mulvius* ou *Milvius*, auj. « Ponte Molle », était situé en dehors de la ville, au N. du P. Ælius ; il avait été construit par Æmilius Scaurus le Censeur. — INTÉRIEUR DE LA VILLE. 1. **Fora et Campi.** Les *Fora* étaient des places découvertes, pavées en pierre, entourées de constructions et servant de marchés ou de lieux de réunion pour les affaires publiques. Nous traitons des *Fora* à l'article *Forum*. Nou donnons ici le forum dans son état actuel. Les *Campi* étaient aussi des terrains libres, mais plus vastes, couverts de gazons, plantés d'arbres et ornés d'œuvres d'art. Ils servaient au peuple de lieux d'exercice et d'amusement et peuvent être comparés aux parcs de Londres, à nos Champs-Élysées, à notre esplanade des Invalides. Les *Campi* étaient : 1° le *Campus Mar-*



Insula Tiberina, avec le pont Fabricius et le pont Cestius.



Pons Sublicius (pont de bois).

tius, Champ de Mars, plaine ouverte située entre les murs de la ville et le Tibre et dont la partie S., dans le voisinage du *Circus Flaminius*, était appelée *Campus Flaminius* ou *Prata Flaminia*. Nous parlons de cette plaine, de beaucoup la plus célèbre de toutes, dans un article séparé. Voy. *Campus Martius*. — 2° *Campus Sceleratus*, attenant à la porte Colline et aux murs de Servius, à l'endroit où les vestales qui avaient manqué à leur vœu de chasteté étaient enterrées vives. — 3° *Campus Agrippæ*, probablement sur la pente S.-O. du mont Pincius, à l'E. du Champ de Mars, sur la droite du Corso, au N. de la place des Apôtres (*Piazza degli Apostoli*). — 4° *Campus Esquilinus*, en dehors de l'*Agger* de Servius et près de la porte Esquiline : on y exécutait les criminels ; on y enterrait les gens de la basse classe. La majeure partie de cette plaine fut convertie plus tard en jardins d'agrément, appartenant au palais de Mécène. — 5° *Campus Viminalis*, sur la pente E. du Viminal, près de la villa Negroni.

Rues et quartiers. Il y avait, dit-on, à Rome deux cent quinze rues en tout. Les grandes rues étaient appelées *viæ* et *vici* ; *vicus* signifie proprement un quartier de la ville, mais la principale rue d'un *vicus* portait fréquemment le nom du *vicus* auquel elle appartenait ; les petites rues se nommaient *angiportus*. Les voies principales étaient : 1° La *Via Sacra* (voie Sacrée), la principale rue de Rome. Elle commençait près du *Sacellum Streniæ*, dans la vallée qui s'é-



Le Forum dans son état actuel.

tend entre le Cœlius et l'Esquilin, et, laissant l'Amphithéâtre Flavien (*Colosseum*) à gauche, elle courait le long de la pente N. du Palatin, passant sous l'Arc de Titus, et traversait le Forum Romanum pour aller atteindre le Capitole. — 2. *Via Lata* (la large rue) conduisait du côté N. du Capitole et de la *Porta Ratumena* à la Porte Flaminia, d'où sa partie N. s'appelait *Via Flaminia*. — 3. *Via Nova* (*la rue neuve*), du côté de la pente O. du Palatin, allait de l'ancienne Porta Romanula, et du Vélabre au Forum, et se reliait par une rue latérale à la voie Sacrée. — 4. Le *Vicus Jugarius*, conduisait de la Porte Carmentale au-dessous du Capitole au Forum Romanum, où il entrait près de la Basilica Julia et du Lacus Servilius. — 5. *le Vicus Tuscus* joignait le Velabrum au Forum, courant à l'O. de la *Via Nova* et presque parallèlement. Elle contenait un grand nombre de boutiques, où se vendaient des articles de luxe, et ses habitants n'avaient point, à ce qu'il paraît, un caractère bien charmant (*Tusci turba impia vici*, Hor., *Sat.* 2, 3,228). — 6. *Vicus Cyprius*, allait du Forum à l'Esquilin; sa partie supérieure, tournant à droite vers l'Urbius Clivus, s'appelait *Sceleratus Vicus*, parce que ce fut là que Tullia fit passer son char sur le corps de son père Servius. — 7. *Vicus Patricius*, dans la vallée qui s'étend entre l'Esquilin et le Viminal, dans la direction des rues modernes Via Urbana et Via di S.-Pudenziana. — 8. *Vicus Africus*, dans le quartier de l'Esquilin, mais dont on ne peut déterminer exactement la position, fut, dit-on, ainsi appelé parce que les ôtages africains y furent gardés durant la première guerre Punique. — 9. *Vicus Sandalarius*, également dans le quartier de l'Esquilin, s'étendait aussi loin que les hauteurs des Carinæ. Outre les échoppes de cordonniers, d'où lui venait son nom, il contenait aussi plusieurs boutiques de libraires. — 10. *Vicus Vitriarius* ou *Vitrarius*, dans la partie E. de la ville, près de la Porte Capène. — 11. *Vicus longus*, dans la Vallée de Quirinus, entre le Quirinal et le Viminal, auj. S.-Vitale. — 12. *Capu. Africæ*, près du Colosseum, la voie moderne des S. S. Quattro Coronati. — 13,

l'endroit où l'on s'embarquait, et nommé *Columna Rhegina* (Torre di Carallo), était à cent stades au N. de la ville.

Rhēnēa (-æ), primitivement nommée *Ortygia* et *Celadussa*, île de la mer Égée et une des Cyclades, à l'O. de Délos, dont elle était séparée par un étroit bras de mer de 4 stades de largeur.

Rhēnus (-i), 1) *Rhein* en allem.; *Rhin* en franç.), un des grands fleuves de l'Europe, formait anciennement la limite entre la Gaule et la Germanie; il prend naissance dans le mont *Adulas* (St-Gothard), non loin des sources du Rhône, et coule d'abord dans la direction de l'ouest, passant à travers le *lacus Brigantinus* (lac de Constance) jusqu'à *Basilia* (Bâle), où il se dirige vers le nord, et va se jeter dans l'Océan par plusieurs embouchures. Les anciens parlent de deux bras principaux dans lesquels le Rhin se divisait en entrant dans le territoire des Bataves, et dont l'un, celui de l'E., continuait à porter le nom de Rhin, tandis que celui de l'O., qui recevait la Meuse (*Mosa*), s'appelait *Vahalis* (*Waal*). Après que Drusus, 12 av. J.-C., eut joint le *Flevo lacus* (*Zuyderzee*) au Rhin, en employant probablement pour cela le lit de l'Yssel, nous trouvons qu'il est fait mention de trois embouchures du Rhin. Les noms de ces trois embouchures, tels que les donne Pline, sont: à l'O. *Helium* (le *Vahalis* des autres écrivains), au centre le Rhin et à l'E. *Flevum*. Mais dans les temps postérieurs on ne fait plus mention que de deux embouchures. Le Rhin est décrit par les anciens comme un fleuve large, rapide et profond. Il reçoit plusieurs tributaires, dont les plus importants sont la *Mosella* (*Moselle*) et la *Mosa* (*Meuse*) à gauche, le *Nicer* (*Necker*), le *Mœnus* (*Main*) et la *Luppia* (*Lippe*) à droite. La totalité de son cours est d'environ 950 milles. Les anciens parlent des inondations produites par le Rhin près de son embouchure. César est le premier général romain qui ait franchi le Rhin. Il établit un pont de bateaux sur ce fleuve, probablement dans le voisinage de Cologne. — 2 (*Reno*), rivière tributaire du Pô dans la Gaule Cisalpine près de *Bononia* (*Bologne*), sur une petite île de laquelle Octave, Antoine et Lépide formèrent leur célèbre triumvirat.

Rhēsus (-i), 1) dieu fluvial en Bithynie, fils de l'Océan et de Téthys. — (2) fils du roi de Thrace Eïonée, alla au secours des Troyens dans leur guerre contre les Grecs. Un oracle avait déclaré que Troie ne pourrait être prise si les chevaux blancs comme neige de Rhésus ne buvaient les eaux du Xanthe et ne paissaient l'herbe des campagnes troyennes. Mais à peine Rhésus avait-il atteint le territoire troyen et planté ses tentes au milieu de la nuit, qu'Ulysse et Diomèdes pénétrèrent dans son camp, tuèrent Rhésus et enlevèrent ses chevaux.

Rhiānus (-i), de Crète, célèbre poëte et grammairien à Alexandrie, florissait en 222 av. J.-C.

Rhinocolura ou **Rhinocorūra** (-æ), auj. Kulat-el-Arish, v. frontière entre l'Égypte et la Palestine, était située au milieu du désert, à l'embouchure du ruisseau nommé El-Arish, qui séparait les deux pays et qui, dans l'Écriture, est appelé rivière d'Égypte.

Rhīpæi montes (-ōrum), nom d'une chaîne de hautes montagnes dans la partie N. de la terre, et dont la position est diversement indiquée dans les anciens écrivains. Ce nom paraît avoir été donné d'une manière tout à fait indéterminée par les poëtes grecs à toute les montagnes de la partie septentrionale de L'Europe et de l'Asie. C'est ainsi que les *Rhipæi montes* sont quelquefois appelés *Hyperborei montes* (voy. *Hyperborei*). Les géographes plus modernes placent les monts Rhipées au N.-E. du mont *Alaunus*, sur les frontières de la Sarmatie Asiatique, et disent que le Tanaïs a sa source dans ces montagnes. D'après ces indications les monts Rhipées peuvent être considérés comme une branche occidentale des monts Ourals.

Rhithymna (Ῥίθυμνα), ville de Crète, mentionnée par Ptolémée (3,17 § 7) et Pline (4,20) comme la première ville sur la côte N., à l'E. d'Amphimalla, et donnée pour une ville de Crète par Steph. C., qui écrit Ῥιθυμνία. Lycophron y fait allusion (76). La ville moderne de Rhithymnos ou Retimo a retenu le nom de l'ancienne cité dont elle occupe l'emplacement.

Rhĭum (-i : *Castello di Morea*), promontoire en Achaïe, vis-à-vis du promontoire nommé *Antirrhium* (*Castello di Romelia*), situé sur les confins de l'Étolie et de la Locride et avec lequel il formait l'étroite entrée du golfe de Corinthe, détroit aujourd'hui nommé *Petites Dardanelles*.

Rhŏda ou **Rhŏdus** (auj. Rozas), marché (*emporium*) grec sur la côte des *Indigetæ*, dans l'Espagne Tarraconaise, fondé par les Rhodiens et occupé dans la suite par les Marseillais.

Rhŏdănus (i : *le Rhône*), un des principaux fleuves de la Gaule, a sa source dans le mont *Adulas*, dans les *Alpes Pennines*, non loin de celles du Rhin; il coule d'abord dans la direction de l'O., et après avoir traversé le lac Léman il tourne au S., passe par les villes de Lyon, Vienne, Avignon et Arles, reçoit plusieurs tributaires, et va se jeter enfin par plusieurs embouchures dans le *Sinus Gallicus*, dans la Méditerranée. Le Rhône est un fleuve très-rapide, et il est très-difficile d'en remonter le cours, bien qu'il soit navigable pour de grands bâtiments jusqu'à la hauteur de Lyon et, au moyen de la Saône, plus loin encore vers le N.

Rhŏdē (voy. *Rhodos*).

Rhŏdĭus (-i : probablement le ruisseau des Dardanelles), petit cours d'eau de la Troade, mentionné par Homère et Hésiode. Il avait sa source au pied du mont Ida, et coulait au N.-O. dans l'Hellespont, entre *Abydus* et *Dardanus*, après avoir reçu le *Selleïs* à l'O.

Rhŏdŏpē (-es), le Rhodope, une des plus hautes chaînes de montagnes de la Thrace, s'étendant du mont Scomius, à l'E. de la rivière Nestus et des frontières de Macédoine, dans la direction S.-E. vers la côte. Il est le plus élevé dans sa partie N. et couvert d'épaisses forêts. Le Rhodope, comme le reste de la Thrace, était consacré à *Dionysus* (*Bacchus*).

Rhŏdōpis (-ĭdis), célèbre courtisane grecque d'origine thrace, était compagne d'esclavage du poëte Ésope, et tous deux appartenaient au Samien Iadmon. Elle devint ensuite la propriété de Xanthus, autre Samien, qui la conduisit à Naucratis en Égypte, sous le règne d'Amasis, et dans ce grand port de de mer elle exerça au profit de son maître le commerce de courtisane. Ce fut alors que Charaxus, frère de la poëtesse Sapho, qui était venu à Naucratis comme marchand, s'éprit d'un violent amour pour elle et la racheta d'esclavage en comptant à son maître une forte somme. Sapho, mécontente, l'attaqua dans un poëme. Elle continua de vivre à Naucratis, et de la dixième partie de son gain consacra à Delphes dix broches d'airain, qui furent vues par Hérodote, et destinées à rôtir des bœufs entiers : Hérodote l'appelle Rhodopis, mais Sapho, dans son poëme, la nomme Doricha. Il est probable que Doricha était son véritable nom, et qu'elle reçut celui de *Rhodopis*, qui signifie : « *au teint de rose*, » à cause de sa beauté.

Rhŏdos, quelquefois **Rhŏde** (-es), fille de *Posidon* (*Neptune*) et de *Helia*, ou de *Helios* (*le Soleil*) et d'*Amphitrite*, ou de *Posidon* et d'*Aphrodité* (*Vénus*), ou enfin de l'Océan. C'est à elle que, suivant la tradition, l'île de Rhodes doit son nom; dans cette île elle donna le jour à sept fils ayant pour père Hélios.

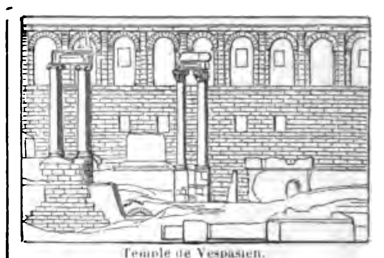
Rhŏdus (-i : *Rhodes*), l'île la plus orientale de la mer Égée, ou plus exactement de la mer Carpathienne, était située devant la côte S. de la Carie, exactement au S. du promontoire de *Cynossema* (cap. *Aloupo*), à la distance d'environ douze milles géographiques. Sa longueur, du N.-E. au S.-O., est d'environ quarante-cinq milles; sa plus grande largeur de vingt à vingt-cinq milles. Elle s'appelait primitivement *Æthræa* et *Ophiussa*, et eut encore plusieurs autres noms. Il y a diverses traditions mythologiques sur son origine et sa population. Sa colonisation hellénique est attribuée à Tlépolème, fils d'Hercule, avant la guerre de Troie, et après cette guerre à *Althæmenes*, Homère cite trois établissements doriens à Rhodes, à savoir : *Lindus*, *Ialysus*, et *Camirus*; et ces cités, avec Cos, Cnide et Halicarnasse, formaient l'Hexapole dorienne, établie à une époque dont on ne saurait préciser la date, à la pointe S.-O. de l'Asie Mineure. Rhodes devint bientôt un grand état

temples de la Fortune sur le Palatin, sur le Quirinal, etc. — 35. *Ædes Herculis Musarum*, attenant au Portique d'Octavie, et entre le théâtre de Marcellus et le Circus Flaminius, bâti par M. Fulvius Nobilior et orné des statues des Muses apportées d'Ambracie. — 36. *T. Honoris et Virtutis*, bâti par Marius, de position incertaine; quelques écrivains modernes supposent qu'il était sur l'Esquilin; d'autres le placent sur le Capitolin. — 37. *T. Martis*, dans le Champ de Mars, près du Circus Flaminius, construit par D. Brutus Callaicus et orné d'une statue colossale du dieu. — 38. *T. Veneris Genetricis*, dans le Forum de César; la statue équestre de César s'élevait devant. — 39. *T. Martis Ultoris*, dans le Forum d'Auguste, auquel appartenaient les trois magnifiques piliers qu'on voit près du couvent S. Annunziata. — 40. *T. Apollinis*, sur le Palatin, entouré d'un portique où se trouvait la célèbre bibliothèque Palatine. — 41. Le *Panthéon*, célèbre temple dans le Champ de Mars, bâti par Agrippa (voy. *Panthéon*). —

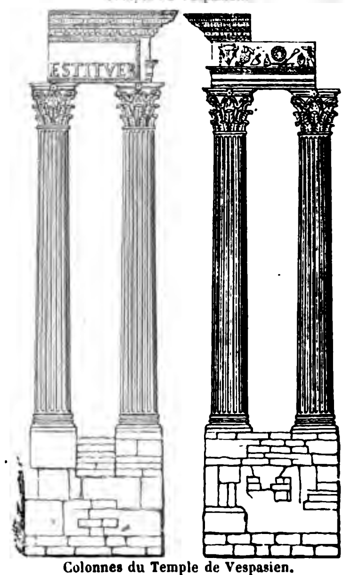


Temple d'Agrippa.

42. *T. Augusti*, commencé par Tibère et achevé par Caligula, sur la pente du Palatin du côté de la Via Nova. Il était devant le temple de Minerve, dont il était probablement séparé par la Via Nova. — 43. *T. Pacis*, un des plus splendides temples de Rome, bâti par Vespasien sur le Velia. — 44. *T. Isidis et Serapidis*, dans la troisième région qui tira son nom de celui du temple. — 45. *T. Vespasiani et Titi*, dans le Forum, bord à bord avec le temple de la Concorde. —

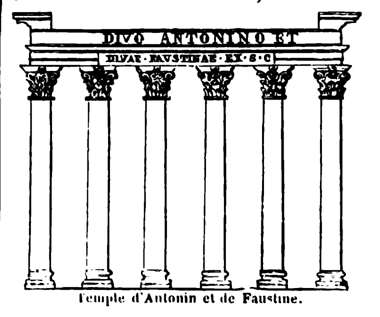


Temple de Vespasien.



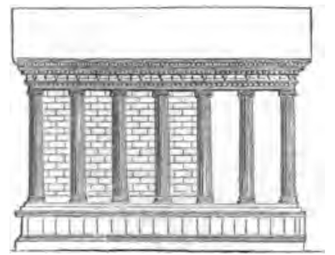
Colonnes du Temple de Vespasien.

46. *T. Antonini et Faustinæ*, tout à l'ex-



Temple d'Antonin et de Faustine.

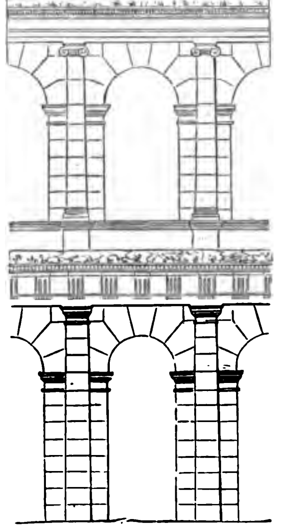
trémité du côté N. du Forum, au-dessous du Velia. Les restes de ce temple sont dans l'église moderne de S. Lorenzo in Miranda. — 46. *T. Minervæ*, sur le côté S. du Forum, derrière le temple d'Auguste, bâti par Domitien. — 47. *T. Bonæ Deæ*, très-ancien temple à l'endroit de l'Aventin qui fut nommé Saxum Sacrum, mais reculé par Adrien, probablement sur le côté S.-E. de la colline, en face des hauteurs de S. Saba et de S. Balbina. — 48. *T. Romæ et Veneris*, appelé plus tard *T. Urbis*, vaste et superbe temple, bâti par Adrien, entre l'Esquilin et le Palatin, au N.-E. du Colosseum. Il fut détruit par un incendie sous le règne de Maxence, mais on le rebâtit plus tard. On en voit les restes entre le Colosseum et l'église de S. Maria Nova ou S. Francesca Romana. — 49. *T. Solis*, à l'extrémité supérieure du Circus Maximus. — 50. *T. Herculis*, dans le Forum Boarium, probablement le temple rond encore existant de S. Maria del Sole qu'on a coutume de regarder par erreur comme le temple de Vesta. Il y avait un autre temple d'Hercule au Circus Maximus près de la Porta Trigemina. — 51. *T. Solis*, temple splendide, bâti par Aurélien à l'E. du Quirinal. — 52. *T. Floræ*, ancien temple sur la partie S. du Quirinal; mais on ignore l'époque de sa fondation. — 53. *Vulcanale ;* ce n'était point un temple, mais seulement une *area* dédiée au dieu avec un autel sur le côté N. du Forum, au-dessus du Comitium; il était si vaste que non-seulement on y construisit la Curia Hostilia et l'Ædes Concordiæ, mais qu'on y put aussi tenir un marché au poisson. — 54. *T. de la Pudeur Patricienne* (Pudicitia Patricia), dont on ignore la position; mais qui existait du temps de Virginie qui s'y réfugia (Liv. X, 23).


Temple de la Pudeur Patricienne.

CIRCI. Les cirques étaient des places pour les courses de chars et de chevaux. 1. *Circus Maximus*, souvent appelé simplement *Circus*, fut fondé par Tarquin l'Ancien, dans la plaine qui s'étend entre le Palatin et l'Aventin, et successivement agrandi par Jules César et Trajan. Sous les empereurs il contenait 385,000 personnes. Il fut restauré par Constantin le Grand, et on y célébra des jeux jusqu'au sixième siècle. — 2. *Circus Flaminius*, construit par Flaminius en l'an 221 av. J.-C. dans les Prata Flaminia devant la Porte Carmentale; il n'était point assez vaste pour contenir la population de Rome, et ne fut que d'un usage rare. — 3. *C. Neronis*, construit par Caligula dans les jardins d'Agrippine, de l'autre côté du Tibre. Il y avait un autre *Cirque de Néron* de l'autre côté du Tibre, près du Môle d'Adrien, dans les jardins de Domitia. — 4. *Circus Palatinus*, sur le Palatin, où se célébraient les *Ludi Palatini*. On en voit des traces dans l'Orto Roncioni dans la partie S. de la colline. — 5. *Circus Heliogabali*, dans les jardins de cet empereur, derrière l'Amphitheatrum Castrense, à la pointe E. des murs d'Aurélien. — 6. *Circus Maxentii*, appelé communément Circo di Caracalla, devant la Porta Appia, dans la partie S. de la ville. Parmi les cirques nous pouvons compter aussi : — 7. Le *Stadium*, également appelé *Circus Agonalis* et *Circus Alexandri*, dans le Champ de Mars, construit par Domitien à la place du stade en bois bâti par Auguste. Il contenait des siéges pour 33,888 personnes. Ses restes existent encore sur la Piazza Navona.

THÉATRES. Il ne fut construit de théâtres à Rome qu'à une époque comparativement récente et longtemps après les cirques. D'abord on les construisit en bois pour un usage temporaire et ensuite on les détruisait. Néanmoins plusieurs de ces théâtres furent construits avec une grande magnificence. Le splendide théâtre de M. Æmilius Scaurus était capable de contenir 80,000 spectateurs. 1. *Theatrum Pompeii*, le premier théâtre per-

manent en pierre, fut construit par M. Pompée, 55 av. J.-C., dans le Champ de Mars, au N.-E. du Circus Flaminius, sur le modèle du théâtre de Mitylène. Il contenait des siéges pour 40,000 spectateurs. Il fut restauré successivement par Auguste, Tibère, Caligula, Dioclétien et Théodoric. Ses ruines seraient encore au Palazzo Pio, non loin du Campo di Fiore. — 2. *Th. Cornelii Balbi*, au S.-E. du précédent, près du Tibre, sur l'emplacement du Palazzo Cenci. Il fut dédié par Cornelius Balbus, l'an 13 av. J.-C., fut en partie brûlé sous Titus, mais reconstruit plus tard. Il pouvait contenir 11,600 personnes. — 3. *Th. Marcelli*, dans le Forum Olitorium, à l'O. du précédent, entre la pente du Capitole et l'île du Tibre, sur l'emplacement du temple de la Piété. Il fut commencé par J. César et dédié par Auguste, l'an 13 av. J.-C., en mémoire de son petit-fils Marcellus. Il fut restauré par Vespasien et peut-être aussi par Alexandre Sévère. Il contenait des siéges pour 20,000 spectateurs. Les restes de la Cavea existent encore près de la Piazza Montanara. Ce sont là les 3 seuls



Théâtre de Marcellus.

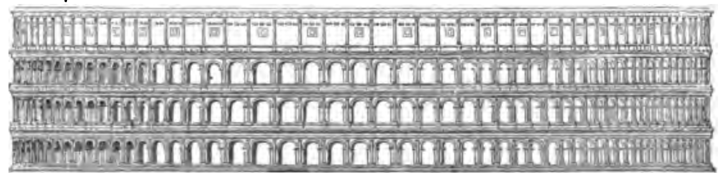
théâtres de Rome; d'où Ovide parle de *terna theatra*. Il y avait cependant un *Odeum* ou salle de concerts, que l'on peut classer parmi les théâtres. — 4. *Odeum*, dans le Champ de Mars, bâti par Domitien, quoique quelques écrivains en attribuent la construction à Trajan; il contenait des siéges pour environ 11,000 personnes.

AMPHITHÉATRES. Les amphithéâtres, comme les théâtres, étaient originairement construits en bois pour un usage temporaire. Ils étaient destinés aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Le premier amphithéâtre de bois fut bâti par C. Scribonius Curio, le célèbre partisan de César, et le premier personnage près de J. César pendant sa dictature perpétuelle (av. J.-C. 46). 1. *Amphitheatrum Statilii Tauri*, dans le Champ de Mars; ce fut le premier amphithéâtre en pierre; il fut construit par Statilius Taurus, en 30 av. J.-C; cet édifice fut le seul en ce genre jusqu'à la construction de l'amphithéâtre Flavien. Il ne satisfaisait point Caligula, qui en commença un autre près des *Septa;* mais l'ouvrage ne fut point continué par Claude. Néron aussi, en 57 apr. J.-C., éleva un vaste amphithéâtre en bois, mais comme construction temporaire. L'amphithéâtre de Taurus fut détruit dans l'incendie de Rome, l'an 64, et fut probablement reconstruit; mais il n'en est plus fait mention. — 2. *Amphitheatrum Flavium*, ou, comme on l'appela jusqu'au temps de Beda, le *Colosseum* ou *Colisæum*, nom dérivé, dit-on, de la statue colossale de Néron, qui s'élevait tout à côté. Il était situé dans la vallée qui s'étend entre le Cælius, l'Esquilin et le Velia, sur le terrain marécageux qui était antérieurement le vivier du palais de Néron. Il fut commencé par Vespasien et terminé par Titus, qui le dédia en l'an 80, lorsque 5,000 bêtes féroces de différentes espèces furent massacrées. Cette merveilleuse construction, dont il reste encore des vestiges considérables, couvrait à peu près 6 acres de terrain; il y avait des siéges pour 87,000 spectateurs. Sous le règne de Macrin il fut frappé de la foudre, et les dégâts furent si grands que pendant plusieurs années les jeux furent célébrés

dans le Stade. La restauration en fut commencée par Élagabale et terminée



Colosseum.



Élévation du Colosseum.

par Alexandre Sévère. – 3. *Amphitheatrum Castrense*, à l'E. des murs d'Aurélien.

Naumachiæ. Les Naumachies étaient des constructions d'un genre analogue à celui des amphithéâtres. Elles servaient à la représentation de combats sur eau et consistaient en lacs artificiels, entourés de siéges en pierre pour les spectateurs. 1. *Naumachia Julii Cæsaris*, dans la partie médiane du Champ de Mars, appelée le petit Codeta (Codeta Minor). Ce lac fut comblé du temps d'Auguste, et il n'est plus fait mention dans les écrivains postérieurs que de deux naumachies. — 2. *Naumachia Augusti*, construite par Auguste, de l'autre côté du Tibre, au-dessous du Janicule et près de la Porta Portuensis : elle fut appelée plus tard *Vetus Naumachia* pour la distinguer de la suivante. -- 3. *N. Domitiani*, construite par l'empereur Domitien, probablement de l'autre côté du Tibre, au-dessous du mont Vatican et du cirque de Néron.

Thermæ. Les thermes doivent être rangés parmi les plus magnifiques constructions de la Rome impériale. Ils étaient distincts des *balneæ* (bains publics), dont il y avait un grand nombre à Rome. Dans les thermes les bains ne constituaient qu'une faible partie de l'édifice. C'était, à proprement parler, une appropriation romaine des gymnases grecs; et, outre les bains, ils contenaient des espaces pour les exercices des athlètes et les jeux de la jeunesse, des *exedræ* ou halles publiques, des portiques, et des

vestibules pour les ignorants et des bibliothèques pour les gens instruits; ils étaient décorés des plus beaux ouvrages de l'art et ornés de fontaines, de promenades ombragées et de plantations. 1. *Thermæ Agrippæ*, dans le Champ de Mars, construits par M. Agrippa. Le Panthéon, encore existant, est supposé par quelques-uns, mais sans raison suffisante, avoir été dans l'origine le vestibule de ces thermes. — 2. *Thermæ Neronis*, élevés par Néron dans le Champ de Mars, à la suite de ceux d'Agrippa; ils furent restaurés par Alexandre Sévère et, depuis cette époque, appelés *Th. Alexandrinæ*. — 3. *Th. Titi*, sur l'Esquilin, près de l'amphithéâtre de cet empereur; il en reste encore des ruines considérables. — 4. *Th. Trajani*, également sur l'Esquilin, immédiatement derrière les deux précédents, du côté N.-E. — 5. *Th. Commodianæ* et *Th. Severianæ*, tous deux se touchant, près de S. Balbina, dans la partie S.-E. de Rome. — 6. *Th. Antonianæ*, également dans la partie S.-E. de Rome, derrière les deux précédents; ces thermes étaient des plus magnifiques : 2,300 hommes pouvaient s'y baigner en même temps. La plus grande partie avait été bâtie par Caracalla; l'édifice fut achevé par Héliogabale et Septime Sévère. Il y a encore des restes considérables de cette construction au-dessous de S. Balbina. — 7. *Th. Diocletiani*, dans la partie N.-E. de la ville, entre l'Agger de Servius, le Viminal et le Quirinal. C'étaient les plus vastes de tous; ils contenaient une bibliothèque, une galerie de tableaux, un Odeum, etc., et des bains assez vastes pour que 3,000 personnes pussent s'y baigner en même temps. Il existe encore des restes considérables de cette construction près de S. Maria d'Angeli. — 8. *Th. Constantini*, sur le Quirinal, sur l'emplacement moderne du Palazzo Rospigliosi. Il n'en reste aucun vestige. Les thermes suivants étaient plus petits et moins célèbres. — 9. *Th. Decianæ*, sur l'Aventin. — 10. *Th. Suranæ*, construits par Trajan en mémoire de son ami Sulpicius Sura, également dans le voisinage de l'Aventin, probablement les mêmes que les *Th. Varianæ*. — 11. *Th. Philippi*, près de S. Matteo in Merulana. — 12. *Th. Agrippinæ*, sur le Viminal, derrière S. Lorenzo. — 13. *Th. Caii et Lucii*, sur l'Esquilin, nommés au moyen âge Terme di Galluccio.

Basilicæ. Les basiliques étaient des constructions qui servaient de cours de justice, de bureaux de change, et de lieux de réunion pour les marchands et les hommes d'affaires. C'étaient des espèces de Bourses. 1. *Basilica Porcia*, construite par M. Porcius Latro, dans le Forum, contiguë à la Curia, en 184 av. J.-C.; elle fut brûlée en même temps que la Curia dans les émeutes qui suivirent la mort de Clodius, en 52. — *B. Fulvia*, appelée aussi *Æmilia* et *Fulvia*, parce qu'elle fut bâtie par les censeurs L. Æmilius Lepidus et M. Fulvius Nobilior en 179. Elle était située dans le Forum près de la précédente. Elle fut restaurée par Æmilius Paulus du temps de César et fut, par suite, appelée *B. Æmilii* ou *Pauli*. Elle fut dédiée par son fils Paulus Æmilius Lepidus pendant son consulat en 34. Elle fut brûlée vingt ans après (en 14) et reconstruite nominalement par Paulus Lepidus, mais en réalité par Auguste et les amis de Paulus. Le nouvel édifice était magnifique. Les colonnes en marbre de Phrygie sont particulièrement célèbres. Il fut réparé par un autre Lepidus sous le règne de Tibère, en 22 ap. J.-C. — 3. *Basilica Sempronia*, bâtie par Ti. Sempronius Gracchus, en 171 av. J.-C., dans le Forum, à l'extrémité du Vicus Tuscus. — 4. *B. Opimia*, dans le Forum, près du temple de la Concorde. — 5. *B. Julia*, commencée par J. César et finie par Auguste, dans le Forum, entre les temples de Castor et de Saturne, probablement sur l'emplacement de la basilique Sempronia mentionnée plus haut. Quelques écrivains supposent qu'Æmilius Paulus bâtit deux basiliques et que la *B. Julia* occupait l'emplacement de l'une d'elles. — 6. *B. Argentaria*, dans le Forum, près du Clivus Argentarius et devant le temple de la Concorde, probablement la même que celle mentionnée sous le nom de B. Vascularia. On voit les restes de cette construction derrière S. Martina, sur la même ligne que la Salita di Marforio. — 7. *B. Ulpia*, au milieu du Forum de Tra-

jan, dont on voit encore des restes con-



Basilica Ulpia.

sidérables. — 8. *B. Constantiana*, entre le temple de la Paix et le temple de Rome et Vénus.

Porticus. Les portiques étaient des promenades couvertes, dont le toit était supporté par des colonnes, et ouvertes d'un côté. Il y avait plusieurs portiques publics à Rome, dont quelques-uns, de vaste étendue, servaient de lieu de récréation et de rendez-vous d'affaires. 1. *Porticus Pompeii*, attenant au théâtre de Pompée, et construit pour servir d'abri aux spectateurs dans le théâtre en cas de pluie. Il fut restauré par Jovien, d'où son nom de *P. Jovia*. — 2. *P. Argonautarum*, ou *Neptuni* ou *Agrippæ*, bâti par Agrippa dans le Champ de Mars, autour du temple de Neptune, et orné d'une peinture célèbre représentant les Argonautes. — 3. *P. Philippi*, à côté du temple d'Herculis Musarum et du Portique d'Octavie, bâti par M. Philippus le beau-père d'Auguste, et orné de magnifiques œuvres d'art. — 4. *P. Minucii*, dans le Champ de Mars, près du Circus Flaminius, bâti par Q. Minucius Rufus, en 109 av. J.-C., en commémoration de ses victoires sur les Scordisques et les Triballes l'année précédente. Il paraît qu'il y avait deux portiques de ce nom, puisqu'il est fait mention d'un *Minucia Vetus* et d'un *Minucia frumentaria*. Il parait aussi que les tesseræ ou bulletins, qui donnaient droit à une part dans les distributions de blé, se délivraient dans le *P. Minucia*. — 5. *P. Metelli*, bâti par Q. Metellus, après son triomphe sur Persée, roi de Macédoine, en 146 av. J.-C. Il était situé dans le Champ de Mars, entre le Circus Flaminius et le théâtre de Marcellus, et entourait les deux temples de Jupiter Stator et de Juno Regina. — 6. *P. Octaviæ*, bâti par Auguste, sur l'emplacement de celui de P. Metellus dont nous venons de parler, en l'honneur de sa sœur Octavie. C'était un superbe édifice, contenant un grand nombre d'œuvres d'art, et une bibliothèque publique, où le sénat s'assemblait fréquemment; de là le nom de *Curia Octavia* qu'on lui donne quelquefois. Il brûla sous le règne de Titus. Les ruines seraient près de l'église de S. Angelo in Pescaria. — 7. *P. Octavia*, qu'il faut soigneusement distinguer du *P. Octaviæ* ci-dessus mentionné, fut construit par Cn. Octavius, qui commandait la flotte romaine dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine. Il était situé dans le Champ de Mars entre le théâtre de Pompée et le Circus Flaminius. Il fut reconstruit par Auguste, et contenait deux rangées de colonnes d'ordre corinthien avec chapiteaux d'airain, d'où le nom de *P. Corinthia* qu'on lui donnait aussi. — 8. *P. Europæ*, probablement au pied du Pincius, où avaient lieu des courses à pied. — 9. *Porticus Polæ*, bâti par la sœur d'Agrippa dans le Campus Agrippæ, où il y avait aussi des courses à pied. — 10. *P. Liviæ*, sur l'Esquilin, entourant le temple de la Concorde. — 11. *P. Julia* ou *P. Caii et Lucii*, bâti par Julie, en l'honneur de ces deux fils d'Agrippa, était probablement situé aussi sur l'Esquilin, près des thermes de Caïus et de Lucius. Les portiques qui suivent étaient moins célèbres : — 12. *P. Vipsania*, que quelques auteurs supposent n'avoir été qu'un nom plus récent du *P. Argonautarum*. — 13. *P. Claudia*, sur l'Esquilin.

Arcs de triomphe. Les arcs de triomphe étaient des constructions particulières aux Romains, et ils étaient élevés par les généraux victorieux en commémoration de leurs victoires. Ils étaient construits en travers des principales rues de la ville, et, selon l'espace disponible, avaient ou une seule arche ou une arche centrale pour les voitures et deux plus étroites de chaque côté pour les piétons.

Les écrivains anciens mentionnent 21 arcs de triomphe dans Rome. Les plus importants étaient : 1. *Arcus Fabianus*, appelé aussi *Fornix Fabianus*, près du commencement de la Via Sacra, élevé par Fabius Maximus, en 121 av. J.-C., en commémoration de sa victoire sur les Allobroges. — 2. *A. Drusi*, dressé par le sénat, en l'an 9 av. J.-C., en l'honneur de Nero Claudius Drusus. Il était situé sur la Voie Appi enne, et existe encore formant la porte intérieure de la Porta



Arc de Drusus.

di S. Sebastiano. — 3. *A. Augusti*, dans le Forum, près de la maison de Jules César. — 4. *A. Tiberii*, près du temple de Saturne, sur le Clivus Capitolinus, élevé par Tibère, l'an 16 ap. J.-C., en commémoration des victoires de Germanicus en Germanie. — 5. *A. Claudii*, dans la plaine à l'E. du Quirinal, dressé, l'an 51 après J.-C., pour rappeler les victoires de Claude en Bretagne. Des restes de cet arc ont été retrouvés dans des fouilles à l'entrée de la Piazza di Sciarra, près de la Via di Pietra. — 6. *A. Titi*, au milieu de la Voie Sacrée, au pied du mont Palatin ; il existe toujours. Il a été érigé en l'honneur de Titus, après sa conquête de la Judée, mais il ne fut terminé qu'après sa mort, puisque l'inscription porte « Divus Titus » et qu'il y est représenté comme enlevé au ciel par un aigle. Les bas-reliefs représentent les dépouilles du temple de Jérusalem promenées triom-



Arc de Titus restauré.

phalement. — 7. *A. Trajani*, dans le Forum de cet empereur, à l'endroit où l'on

y entre en venant du Forum d'Auguste. — 8. *A. Veri*, sur la Voie Appienne, érigé en l'honneur de Verus après sa victoire sur les Parthes. — 9. *A. Marci Aurelii*, dans la septième région, probablement pour rappeler la victoire de cet empereur sur les Marcomans. Il existait sous différents noms près du Piazzo Fiano en 1662, quand il fut détruit par ordre



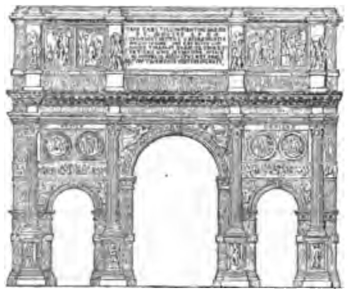
Arc de Marc-Aurèle.

d'Alexandre VII. — 10. *A. Septimi Severi*, dans le Forum, à l'extrémité de la Voie Sacrée et du Clivus Capitolinus, devant le temple de la Concorde, et encore existant près de l'église des SS. Sergio e Bacco; il fut érigé par le sénat, l'an 203 apr. J.-C., en l'honneur de Septime Sévère et de ses deux fils, Caracalla et Géta, à l'occasion de leurs victoires sur les Par-



Arc de Septime Sévère.

thes et les Arabes. — 11. *A. Gordiani*, sur l'Esquilin. — 12. *A. Gallieni*, érigé en l'honneur de Gallien par un simple particulier, M. Aurelius Victor, également sur l'Esquilin, au S.-E. de la Porte Esquiline. Il existe encore près de l'Église de S. Vito. — 12. *A. Diocletiani*, probablement identique à l'*A. Novus*, dans la septième région. — 13. *A. Constantini*, à l'entrée de la vallée entre le Palatin et le Cælius; il existe encore. Il fut élevé par le sénat en l'honneur de Constantin après sa victoire sur Maxence, en 312 ap. J.-C. Les ornements y ont été prodigués, et plusieurs des bas-reliefs qui le décorent ont été pris d'un des arcs élevés



Arc de Constantin.

sous Trajan. — 13. *A. Theodosiani, Gratiani et Valentiani*, en face du Pons Ælius et du Môle d'Adrien.

Curiæ ou palais du Sénat. 1. *Curia Hostilia*, souvent appelée simplement *Curia;* elle fut construite par Tullus Hostilius; ce fut le lieu ordinaire des réunions du sénat jusqu'au temps de Jules César. Elle était située dans le Forum sur le côté N. du Comitium. Elle fut détruite de fond en comble par un incendie dans les émeutes qui suivirent le meurtre de Clodius, en 52 av. J.-C. Elle fut néanmoins reconstruite, et la direction de l'œuvre fut confiée à Faustus, fils du dictateur Sylla; mais à peine était-elle terminée que le sénat, sur la motion de César, en décréta la démolition, et que sur l'emplacement on éleva un temple à la Fortune, une nouvelle Curie devant être construite, qui porterait le nom de Julia. (*Voy.* plus bas.) — 2. *C. Pompeia* ou *Pompeii*, attenante au Portique de Pompée dans le Champ de Mars. Ce fut

dans cette Curie que César fut assassiné le jours des ides de mars. — 3. *C. Julia,* construite en vertu d'un décret du sénat que nous avons mentionné plus haut; elle fut terminée et consacrée par Auguste. Elle n'était pas sur l'emplacement de la Curia Hostilia, comme quelques écrivains modernes l'ont supposé, mais à l'angle S.-O. du Comitium, entre le temple de Vesta et celui de Castor et Pollux. — 4. *Curia Pompiliana,* bâtie par Domitien et restaurée par Dioclétien; elle fut le siége habituel du sénat à partir du temps de Domitien. Elle était située à côté du temple de Janus, bâti, dit-on, par Numa Pompilius; d'où le nom de Pompiliana donné à cette Curie.

Prisons. Il y avait deux prisons publiques (Carceres) à Rome. La plus ancienne, nommée *Carcer Mamertinus* (nom qui ne se rencontre du reste dans aucun auteur ancien), fut bâtie par Ancus Martius, sur le revers du Mont Capitolin qui domine le Forum. Elle fut agrandie par Servius Tullius, qui y ajouta un lugubre cachot souterrain, appelé de son nom *Tullianum*, où furent mis à mort les complices de Catilina : ce cachot était à 12 pieds sous terre, muré de tout côté et voûté en pierre. Il existe encore et sert de chapelle souterraine à une petite église bâtie sur cet emplacement et nommé S. Pietro in Carcere. Près de cette prison étaient les *Scalæ Gemoniæ,* ou escalier par lequel les corps des suppliciés étaient jetés dans le Forum pour y être exposés aux regards de la populace. L'autre prison d'État s'appelait *Lautumiæ* et était probablement située vers le côté N. du Forum, près de la Curia Hostilia et de la Basilique Porcia. Toutefois quelques écrivains supposent que *Lautumiæ* n'est qu'un autre nom du Carcer Mamertinus.

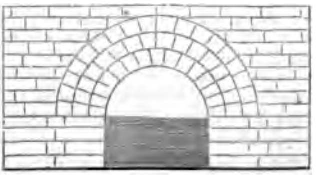
Castra (camps, quartiers, ou casernements). 1. *Castra Prætoria,* à la pointe N.-E. de la ville, sur la pente du Quirinal et du Viminal, et au-delà des thermes de Dioclétien; ils furent construits par l'empereur Tibère dans la forme d'un camp romain : c'est là qu'étaient toujours casernées les cohortes prétoriennes et la garde impériale. — 2. *Castra Peregrina,* sur le Cælius, probablement construit par Septimius Severus, à l'usage des troupes étrangères, qui pouvaient servir de contre-poids à la garde prétorienne.

Aqueducs (*Aquæductus*). 1. *Aqua Appia,* fut commencé par le censeur Appius Claudius Cæcus, en 313 av. J.-C. Ses sources étaient près de la Via Prænestina, entre la septième pierre milliaire et la huitième, et il aboutissait aux Salinæ près de la Porta Trigemina. Sa longueur était de 11,190 pas; il avait 11,130 pas de conduite souterraine; pour les 60 pas restants, au-dedans de la ville, de la Porta Capena à la Porta Trigemina, il était sur des arches. Il n'en reste aucune trace. — 2. *Anio Vetus,* commencé en 273 av. J.-C. par le censeur M. Curius Dentatus, et terminé par M. Fulvius Flaccus. L'eau était prise dans la rivière Anio, au-dessus de Tibur, à une distance de 20 milles romains de la ville; mais, à cause de ses sinuosités, la longueur réelle de cet aqueduc était de 43 milles, longueur dont à peine un mille (221 pas) était au-dessus du sol. On en voit des restes considérables sur les murs d'Aurélien, près de la Porta Maggiore, et aussi dans le voisinage de Tivoli. — 3. *Aqua Marcia,* qui portait à Rome l'eau la plus fraîche et la plus saine, fut construit par le préteur Q. Marcius Rex, sur l'ordre du sénat, en 144 av. J.-C. Il commençait à côté de la Via Valeria, à 36 milles de Rome; sa longueur était de 61,710½ pas, dont 7,463 seulement étaient au-dessus du sol, à savoir 528 sur de solides fondations, et 6,935 en arches. Il était assez élevé pour fournir l'eau sur le sommet du Mont Capitolin. Il fut réparé par Agrippa pendant son édilité, 33 av. J.-C. (*voy.* plus bas n° 2), et le volume de ses eaux fut accru par Auguste, au moyen de l'eau d'une source située à 800 pas : le court aqueduc qui amenait cette eau s'appelait *Aqua Augusta,* mais il ne fut jamais compté comme aqueduc distinct. Plusieurs arches de l'aqueduc Marcia subsistent encore. — 4. *Aqua Tepula,* qui fut construit par les censeurs Cn. Servilius Cépion et L. Cassius Longinus, en 127 av. J.-C., commençait à un endroit du pays Lucullan ou Tusculan, à 2 milles à droite de la 10me borne sur la Voie Latine. Il fut plus tard réuni au suivant. — 5. *Aqua Julia.* Parmi les splendides ouvrages

publics exécutés par Agrippa pendant son édilité, en 33 av. J.-C., figurent la construction d'un nouvel aqueduc et la restauration de tous les autres. En prenant les eaux d'une source située à 2 milles à droite de la 12me borne sur la Voie Latine, il construisit son Aqueduc (*Aqua Julia*) à partir de l'Aqua Tepula, dans lequel il se fondait, jusqu'au réservoir (*piscina*) établi sur la Voie Latine, à 7 milles de Rome. A partir de ce réservoir l'eau était conduite par deux canaux distincts, reposant sur les mêmes fondations (c'étaient probablement les fondations primitives de l'Aqua Tepula, restaurées à nouveau); le canal inférieur s'appelait *Aqua Tepula*, et le supérieur *Aqua Julia;* et ce double aqueduc fut encore réuni avec l'*Aqua Marcia*, au-dessus duquel furent amenées deux autres conduites. Le monument élevé à la jonction de ces trois aqueducs se voit encore à la Porte S. Lorenzo. Il porte une inscription se rapportant aux réparations faites sous Caracalla. Le trajet entier de l'Aqua Julia, depuis sa source, s'élevait à 15,426 pas, en partie sur constructions massives, en partie sur arches. — 6. *Aqua Virgo,* construit par Agrippa pour alimenter ses bains. Ses eaux étaient aussi estimées pour les bains que celles de l'Aqua Marcia l'étaient pour la consommation de la table. Il commençait à la 8me borne sur la Via Collatina, et arrivait, par une route très-sinueuse, en grande partie sous terre, jusqu'au mont Pincius, d'où il était conduit sur des arches au Champ de Mars; sa longueur était de 14,105 pas, dont 12,172 sous terre. — 7. *Aqua Alsietina,* appelé quelquefois *Aqua Augusta*, sur l'autre rive du Tibre, fut construit par Auguste depuis le lac Alsietinus (Lago di Martignano), qui est situé à 6,500 pas à droite de la 14me borne sur la Via Claudia, et fut conduit jusqu'à la partie de la Regio Transtiberina située au-dessous du Janicule. Sa longueur était de 22,172 pas, dont 358 seulement étaient sur arches; et ses eaux étaient si mauvaises qu'elles ne pouvaient avoir été amenées à Rome que pour alimenter la Naumachie d'Auguste et servir à l'arrosement des jardins. — 8, 9. *Aqua Claudia* et *Anio Novus* (ou *Aqua Aniena Nova*), les deux aqueducs les plus magnifiques, commencés tous deux par Caligula en 36 ap. J.-C. et terminés par Claude l'an 50. L'*Aqua Claudia* commençait près de la 38me borne sur la Via Sublacencis. Ses eaux étaient réputées les meilleures après celles de l'Aqua Marcia. Sa longueur était de 46,406 pas (à peu près 46 1/2 milles), dont 9,567 sur arches. L'*Anio Novus* commençait à la 42me borne sur la Via Sublacensis. Sa longueur était de 58,700 pas (environ 59 milles), et quelques-unes de ses arches avaient une hauteur de 109 pieds dans le voisinage de Rome; ces deux aqueducs se réunissaient, formant deux canaux sur les mêmes arches, l'Aqua Claudia dessous, et l'Anio Novus dessus. Un monument intéressant joint à ces aqueducs est la porte aujourd'hui appelée Porta Maggiore, qui était dans l'origine une double arche, au moyen de laquelle l'aqueduc passait sur la Via Labicana et sur la Via Prænestina. Au-dessus de cette double arche sont trois inscriptions, qui rappellent les noms de Claudius comme fondateur et de Vespasien et de Titus comme restaurateurs de l'aqueduc. A côté de cette arche l'aqueduc passait le long des murs d'Aurélien jusqu'à une certaine distance, et de là continuait sous les Arcus Neroniani ou Cælimontani, qui furent ajoutés par Néron à la construction originale et qui se terminaient au temple de Claudius, construit aussi par Néron sur le Cælius, où probablement les eaux étaient conduites à un Castellum (Château d'eau) déjà construit pour l'Aqua Julia et pour une branche de l'Aqua Marcia, et qui avait été continué quelque temps auparavant jusqu'au Cælius. — 10. *Aqua Crabra*, qui avait sa source près de l'Aqua Julia et qui était primitivement conduit droit à travers le Circus Maximus; mais l'eau en était si mauvaise, qu'Agrippa ne voulut pas la verser dans l'Aqua Julia, et l'abandonna au peuple du pays Tusculan. De là son nom d'*Aqua Damnata*. Plus tard cependant les eaux furent déversées dans l'Aqua Julia. Il en reste des vestiges considérables. — 11. *Aqua Trajana*. Cette eau fut amenée à Rome par Trajan du Lacus Labatinus (auj. Bracciano) pour

l'approvisionnement du Janicule et de la Regio Transtiberina. — 12. *Aqua Alexandrina*, construit par Alexandre Sévère; ses sources étaient dans le pays de Tusculum, à environ 14 milles de Rome, entre Gabies et le lac Régille. Son peu de hauteur indique qu'il était destiné à alimenter les bains de Sévère qui étaient dans une des vallées de Rome. — 13. *Aqua Septimiana*, construit par Septime Sévère, n'était peut-être qu'un embranchement de l'Aqua Julia, formé par l'empereur pour porter l'eau dans ses bains. — 14. *Aqua Algentia*, avait ses sources au mont Algide près de la Via Tusculana. On ne sait par qui il fut construit. — Trois de ces aqueducs continuent à fournir l'eau à Rome, ce sont : 1. *Acqua Vergine*, l'ancien *Aqua Virgo*, qui fut restauré par le pape Pie IV, et plus tard embelli par Benoît XIV et Clément XIII. La partie la plus considérable de ses eaux est distribuée par la belle fontaine de Trevi, mais il alimente aussi 12 autres fontaines publiques et la plus grande partie de la ville basse. — 2. *Acqua Felice*, ainsi nommé du nom conventuel de son fondateur Sixte V (Fra Felice), est probablement une portion de l'ancien *Aqua Claudia*, bien que quelques écrivains le prennent pour l'*Aqua Alexandrina*. Il fournit 28 fontaines publiques et la partie orientale de la ville. — 3. *Acqua Paola*, l'ancien *Alsietina*, fournit le Transtevere et le Vatican, et alimente, entre autres, les splendides fontaines situées devant St-Pierre.

ÉGOUTS. Le plus célèbre était le *Cloaca Maxima*, construit par Tarquin l'Ancien, pour charrier les eaux descendues des collines adjacentes dans le Velabrum et dans la vallée du Forum. Il déversait les eaux dans le Tibre près d'une des extrémités de l'Insula Tiberina. Cet égoût était



Cloaca Maxima.

composé de trois arches l'une dans l'autre, celle du milieu étant une voûte demi-circulaire d'environ 14 pieds de diamètre. Il existe encore dans son état primitif, sans qu'une pierre en ait été déplacée.

PALAIS. 1. *Palatium*, ou palais impérial, était situé sur le côté N.-E. du Palatin, entre l'arc de Titus et le sanctuaire de Vesta; sa façade était tournée du côté du Forum, et on y arrivait par la Via Sacra tout près de l'arc de Titus. C'était dans l'origine la demeure de l'orateur Hortensius; elle fut agrandie par Auguste, qui en fit la résidence impériale. Une partie du Palatium s'appelait *Domus Tiberiana;* c'était dans l'origine la demeure séparée de Tibère sur le Palatin, et elle fut plus tard réunie au palais d'Auguste. Il était sur le flanc de la colline tourné vers le Cirque et le Vélabre, et on le nomme quelquefois *Postica pars Palatii*. Ce fut par cette partie du Palatium que l'empereur Othon s'enfuit dans le Vélabre. Il est fait mention dans les auteurs de la Domus Tiberiana même après que le palais impérial eut été brûlé de fond en comble sous le règne de Néron; d'où l'on infère que, lorsque le palais fut reconstruit, une portion continuait à porter ce nom. Le Palatium fut considérablement agrandi par Caligula; mais il ne satisfaisait point encore l'amour de Néron pour la pompe et la splendeur. Néron bâtit deux magnifiques palais qu'il faut distinguer l'un de l'autre. Le premier, appelé *Domus Transitoria Neronis*, couvrait tout le Palatin, s'étendait jusqu'à l'Esquilin aux jardins de Mécène. Ce palais devint la proie des flammes dans le grand incendie de Rome. Ce fut alors que Néron commença un nouveau palais connu sous le nom de *Domus Aurea* (Maison d'Or), qui embrassait toute l'étendue du Palatin, le Velia, la vallée du Colosseum et les hauteurs des Thermes de Titus, s'étendait près de la porte Esquiline, et était coupé non-seulement par la Via Sacra, mais encore par d'autres rues. Toutefois la construction n'était point achevée à la mort de Néron, et Vespasien borna le palais impérial au Palatin, convertissant le reste de la Domus Aurea en édifices privés ou publics. Ce

palais lui-même ne fut terminé que sous Domitien, qui le décora de nombreux ouvrages d'art. L'empereur Septime Sévère ajouta sur le côté S. du Palatin une construction appelée le *Septizonium*, destinée apparemment à servir d'Atrium. On voyait encore des restes considérables de ce Septizonium à la fin du seizième siècle, quand Sixte V en ordonna la démolition et en fit porter les piliers au Vatican.


Le Septizonium.

Parmi les palais particuliers de Rome les suivants étaient les plus importants. — 2. *Domus Ciceronis*, touchant au Porticus Catuli, probablement sur la pointe N.-E. du Palatin; elle fut bâtie par M. Livius Drusus, et achetée par Cicéron à un des Crassus. Elle fut détruite par Claudius après le bannissement de Cicéron; mais elle fut plus tard reconstruite aux frais du public. — 3. *Domus Pompeii*, le palais de Pompée, était situé dans les Carènes, près du temple de Tellus. Il fut plus tard la résidence de M. Antoine. — 4. *Domus Crassi*, le palais de L. Crassus, l'orateur, sur le Palatin. — 5. *Domus Scauri*, aussi sur le Palatin, célèbre par sa magnificence; il appartint plus tard à Clodius. — 6. *Domus Lateranorum*, sur la limite E. du Cœlius; ce palais appartenait dans l'origine à la famille distinguée des Palatii Laterani; mais, après l'exécution de Plautius Lateranus sous Néron, il devint une propriété impériale. Il fut donné par Septime Sévère à son ami Lateranus, et devint ensuite le palais de Constantin qui l'orna avec une grande magnificence. Le palais moderne du Lateran en occupe l'emplacement.

Jardins (Horti). Les *Horti* étaient des parcs ou jardins établis par les riches Romains sur les collines des environs de Rome et ornés de belles constructions et d'œuvres d'art. 1. *Horti Luculliani*, sur le mont Pincius, d'où le nom de Collis Hortorum donné à cette colline. Ils furent créés par Lucullus le vainqueur de Mithridate. Sous le règne de Claude, ils appartenaient à Valerius Asiaticus, qui fut mis à mort par l'influence de Messaline, principalement parce qu'elle convoitait la possession de ces jardins. A dater de cette époque, ils paraissent avoir appartenu à la maison impériale. — 2. *Horti Sallustiani*, créés par l'historien Salluste, à son retour de Numidie, dans une vallée située entre le Quirinal et le Pincius. — 3. *Horti Cæsaris*, légués par César au peuple, étaient situés sur la rive droite du Tibre au pied du Janicule, probablement à l'endroit où Auguste construisit sa grande Naumachie. — 4. *Horti Mæcenatis*, dans le Campus Esquilinus, légués par Mécène à Auguste et fréquemment hantés par la maison impériale. — 5. *Horti Agrippæ*, sur la rive droite du Tibre; Caligula y bâtit son Cirque. C'était là que Néron se servit de chrétiens allumés en guise de torches pour éclairer ses orgies nocturnes, après les avoir fait enduire de poix. — 6. *Horti Domitiæ*, également sur la rive droite, dans lesquels Adrien construisit son Mausolée. — 7. *Horti Pallantini*, sur l'Esquilin, créés par Pallas, le puissant affranchi de Claude. — 8. *Horti Getæ*, sur la rive gauche, créés par Septime Sévère.

Monuments funèbres. 1. *Mausolée d'Auguste*. Il était situé dans le Champ de Mars et fut construit par Auguste comme sépulture de la famille impériale. Il était entouré d'un vaste jardin ou parc, et considéré comme un des plus beaux édifices de son règne. Il n'en reste plus que quelques ruines insignifiantes. — 2. *Mausolée d'Adrien*, commencé par Adrien dans les jardins de Domitia, sur la rive droite du Tibre, et réuni à la ville par le Pons Ælius; il fut terminé et dédié par Antonin le Pieux, en 140 ap. J.-C. Là furent enterrés Adrien, Antonin le Pieux, L. Verus, Commode et probablement aussi Septime Sévère, Géta et Caracalla. Cet édifice, dépouillé de ses

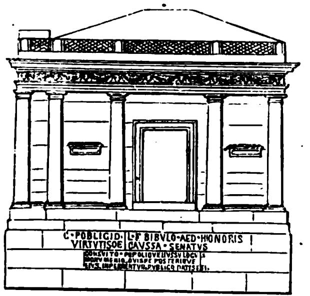
ornements, forme aujourd'hui la forteresse de Rome moderne (Château St-


Mausolee d'Adrien.

Ange). — 3° *Mausolée d'Hélène,* monument rond, sur l'Esquilin, d'une étendue considérable, érigé par Constantin pour la sépulture de sa mère. Ses restes, situés dans la rue à droite de la Porte Majeure, s'appellent aujourd'hui Torre Pignattara. — 4° *Sepulcrum Scipionum*, le tombeau des Scipions, était situé à gauche de la Voie Appia, près de la porte Capène. La plupart des tombeaux des familles distinguées de Rome pendant la période républicaine sont situés le long de la Voie Appienne. Le tombeau de Scipion fut découvert en 1780, à 400 pas environ en-dedans de la porte moderne de S. Sebastiano. Il contenait plusieurs monuments et inscriptions d'un haut intérêt, qui sont maintenant déposés dans le Musée Pio-Clémentin. — 5° *Sepulcrum Cæciliæ Metellæ*, élevé à la mémoire de Cæcilia Metella, fille de Metellus Creticus, non loin du Cirque de Maxence. Cet important monument, encore existant, est connu sous le nom de Capo di Bove (tête de bœuf). — 6° *Sepulcrum Cestii,* situé au S. de l'Aventin, près de la Porta Ostiensis, en partie en-dedans, en partie en-dehors du mur d'Aurélien. Ce monument, encore existant, est en forme de pyramide; il fut construit du temps d'Au-


Tombeau de Cæcilia Metella.

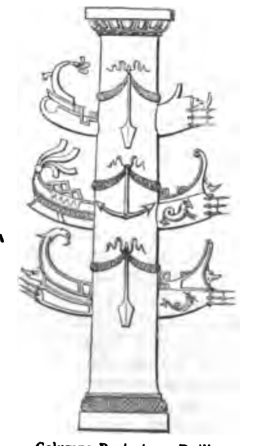
guste pour un certain C. Cestius. — 7° *Sepulcrum Septimii Severi*, sur la Voie Appienne, fut construit par Septime Sévère lui-même, sur le modèle du



Tombeau de Caius Bibulus.

Septizonium. — 8° Le tombeau de Caius Bibulus, un des monuments en petit nombre de la république, situé dans le Macellum des Corbeaux.

Colonnes. On élevait souvent à Rome des colonnes (*Columnæ*) destinées à rappeler des personnages ou des événements. 1° *Columna Mænia*, près de l'extrémité du Forum, vers le Capitole; elle fut érigée en l'honneur du consul C. Mænius, qui vainquit les Latins et prit la ville d'Antium (338 av. J.-C.). — 2° *Columna Rostrata*, également dans le Forum, élevée en l'honneur du consul C. Duilius, pour rappeler sa victoire sur la flotte carthaginoise (260, av. J.-C.). Ce nom de *Rostrata* lui fut donné, parce qu'elle était ornée des éperons (*Rostra*) des navires capturés. L'inscription de cette colonne, écrite dans la vieille langue de Rome, existe encore. — 3° *Columna Trajani*, colonne Trajane, dans le Forum; les cendres de l'empereur Trajan y furent déposées. Elle existe encore, et c'est


Columna Rostrata ou Duilia.


Colonne Trajane.

un des monuments les plus intéressants de l'ancienne Rome. Elle a, y compris le piédestal, 117 pieds de haut. Le sommet était couronné dans l'origine de la statue de l'empereur; il est aujourd'hui surmonté de celle de l'apôtre St-Pierre. Un bas-relief en spirale, qui s'enroule autour de la colonne, représente les guerres de l'empereur contre Décébale et les Daces, et est une des autorités les plus précieuses pour les recherches archéologiques. — 4° *Columna Antonini Pii.* Ce



Colonne Antonine.

monnument, élevé en l'honneur d'Antonin le Pieux après sa mort, consistait en une colonne de granit rouge sur un piédestal de marbre blanc, et était situé dans le Champ de Mars, près du temple dédié à cet empereur. Il existait à une



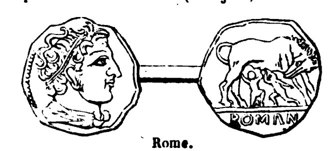
Piédestal de la colonne d'Antonin le Pieux.

époque éloignée non loin de la Curia Innocenziana sur le Monte Citorio, dans le jardin de la Casa della Missione. Aujourd'hui la base seule subsiste : on la conserve dans le jardin du Vatican. — 5° *Columna M. Aurelii Antonini*, généralement nommée Colonne Antonine, élevée à la mémoire de l'empereur Marc-Aurèle, dans le Champ de Mars, et encore existante. C'est une imitation de la Colonne Trajane; elle contient des bas-reliefs représentant les guerres de M. Aurèle contre les Marcomans.

Obélisques. Les Obélisques (*Obelisci*) de Rome étaient, pour la plupart, des œuvres de l'art égyptien, transportées d'Égypte à Rome du temps des empereurs. Auguste en fit transporter deux; l'un fut dressé dans le Cirque et l'autre dans le Champ de Mars. Le premier fut restauré en 1589 et porte à présent le nom d'Obélisque Flaminien. Sa hauteur totale est d'environ 111 pieds et, sans la base, de 78 pieds. L'Obélisque du Champ de Mars fut érigé par Auguste comme cadran solaire. Il est à présent sur le Monte Citorio, où il fut placé en 1792. Sa hauteur totale est d'environ 110 pieds et, sans la base, d'environ 81. Un autre obélisque fut porté à Rome par Caligula et placé sur le Vatican dans le Cirque de Caligula. Il est actuellement devant l'église de St-Pierre, où il fut placé en 1586, et sa hauteur totale est d'environ 132 pieds, et sans sa base et les orne-

ments modernes du sommet, de 83 environ. Mais le plus grand obélisque de Rome est celui qui fut primitivement transporté d'Héliopolis à Alexandrie par Constantin et envoyé à Rome par son fils Constance, qui le plaça dans le Circus Maximus. Sa position actuelle est devant le portique N. de l'église de St-Jean de Latran, où il fut placé en 1588. Sa hauteur totale est d'environ 149 pieds et, sans la base, d'environ 105 pieds. Outre les obélisques ci-dessus mentionnés il y en a encore 8 autres à Rome, mais aucun d'eux n'a d'importance historique.

ROUTES CONDUISANT HORS DE ROME. Les plus importantes étaient : 1° *Via Latina,* la plus ancienne des routes du sud; elle partait d'abord de la Porte Capène, mais, après Aurélien, elle eut son point de départ à la Porte Latine. Elle joignait la Via Appia à Bénévent. — 2° *Via Appia,* la grande route du sud, partait aussi de la Porte Capène; c'est la plus célèbre des voies romaines. Elle fut commencée par Appius Claudius Cæcus, pendant sa censure ; elle s'arrêtait à Capoue, mais fut éventuellement conduite jusqu'à Brindes. — 3° *Via Ostiensis,* passait dans l'origine par la Porte Trigemina ; elle partit plus tard de la Porta Ostiensis, et prenait la rive gauche du Tibre pour se rendre à Ostie. — 4° *Via Portuensis,* partait de la même porte que la Via Ostiensis, et suivait la rive droite du Tibre pour se rendre à Portus, le nouveau port fondé par Claude, près d'Ostie. — 5° *Via Labicana,* partait de la Porte Esquiline, et, traversant Labicum, allait tomber dans la Via Latina à la station nommée Ad Bivium, à 30 milles de Rome. — 6° *Via Prænestina,* dans l'origine *Via Gabina,* partait d'abord de la Porte Esquiline, puis de la Porte Prénestine. Passant par Gabies et par Préneste, elle rejoignait la Via Latina juste au-dessous d'Anagnia. — 7° *Via Tiburtina,* partait d'abord de la Porte Esquiline, puis de la Porte Tiburtine, ou de la Porte Viminale, et plus tard de la Porte Tiburtine, et se rendait à Tibur, d'où elle fut continuée, sous le nom de Via Valeria, au-delà de Corfinium jusqu'à Adria. — 8° *Via Nomentana,* anciennement Ficulnensis, partait de la Porte Colline, plus tard de la Porte Nomentane, et, traversant l'Anio, allait à Nomentum et un peu au delà tombait dans la Via Salaria à Eretrum. — 9° *Via Salaria,* partait de la Porte Colline, puis de la Porte Salaria, et se rendait au-delà de Fidènes, à Reate et à Asculum Picenum. A Castrum Truentinum elle atteignait la côte, qu'elle longeait jusqu'à ce qu'elle eut rejoint la Via Flaminia à Ancône. — 10° *Via Flaminia,* la grande route du Nord, commencée sous la censure de C. Flaminius, partait de la Porte Flaminia, et se rendait par Ocriculum, Narnia et Pisaurum à Ariminum, d'où elle se continuait, sous le nom de *Via Æmilia,* jusqu'à Plaisance et Aquilée. — 11° *Via Aurelia,* la grande route côtière, partait primitivement de la Porta Janiculensis; elle atteignait la côte à Alsium et suivait le rivage de la Mer Inférieure le long de l'Étrurie et de la Ligurie à Gênes (Genoa) jusqu'à Forum Julii (Fréjus) en Gaule.

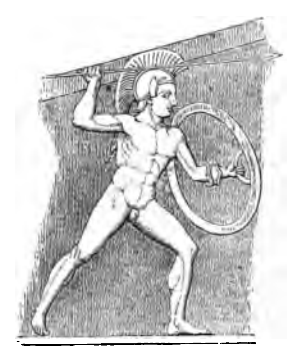


Rome.

Rōmŭlĕa (-æ), ancienne V. des Hirpins dans le Samnium, sur la route de Bénévent à Tarente.

Rōmŭlus (-i), le fondateur de la V. de Rome, peut n'être pas considéré comme un personnage réel. Les récits qui le concernent sont de nature mythique. Selon la tradition commune, Romulus et Rémus étaient fils de Rhéa Silvia et de Mars. Silvia était fille de Numitor (un descendant d'*Iule,* fils d'Énée) qui avait été dépossédé du trône d'Albe-la-Longue par son frère Amulius; et, comme Silvia était une vestale, elle et ses deux jumeaux furent condamnés à être noyés dans le Tibre. Le berceau dans lequel les enfants furent exposés ayant été rejeté sur la rive, ils furent allaités par une louve, qui les emporta dans sa tanière, où ils furent découverts par Faustulus, berger du roi. Celui-ci les transporta dans sa maison et les confia aux soins de sa femme, Acca Larentia. Quand ils furent devenus

grands, Romulus et Rémus quittèrent Albe pour aller fonder une ville sur les bords du Tibre. Une dispute s'étant élevée entre les deux frères, d'abord sur l'emplacement de la ville, puis sur celui des deux qui lui donnerait son nom, Rémus fut tué par son frère. Aussitôt que la ville fut construite, Romulus en trouva la population trop peu nombreuse. Pour l'augmenter, il ouvrit sur la colline du Capitole un asile ou sanctuaire, où les meurtriers et les esclaves fugitifs trouveraient un refuge. De cette façon la ville regorgea bientôt d'habitants, mais ils manquaient de femmes. Romulus alors fit annoncer qu'on célébrerait des jeux à Rome en l'honneur du dieu Consus, et il invita ses voisins, les Latins et les Sabins, à cette solennité. Pendant la célébration des jeux, la jeunesse romaine se rua sur les étrangers et enleva les jeunes filles. Cet acte de violence amena la guerre entre les deux nations; mais, pendant une bataille longue et acharnée, les femmes sabines se jetèrent entre les deux armées et supplièrent leurs époux et leurs pères



Romulus.

de se réconcilier. Leur prière fut entendue. Les deux peuples non-seulement firent la paix, mais encore consentirent à ne former dorénavant qu'une seule nation. Mais cette union ne fut pas de longue durée. Titus Tatius, le roi des Sabins, qui partageait le trône avec Romulus, fut tué dans une fête à Lavinium par quelques Laurentins, à qui il avait refusé satisfaction pour quelques outrages commis envers eux par ses parents. De ce moment Romulus régna seul sur les Romains et sur les Sabins. Après trente-sept ans de règne, il fut enfin retiré du monde par son père, Mars, qui l'enleva au ciel dans un char de feu. Peu de temps après il apparut dans une beauté plus qu'humaine à Julius Proculus et le chargea de dire aux Romains de l'honorer comme leur dieu tutélaire, sous le nom de Quirinus : telle fut, d'après la pure tradition, la fin glorieuse de Romulus; mais, suivant un autre récit, les sénateurs, mécontents du gouvernement tyrannique de leur roi, le tuèrent au milieu des ténèbres d'un violent orage, mirent son corps en pièces et emportèrent sous leurs robes les débris sanglants.

Rōmŭlus Augustŭlus (voy. *Augustulus*).

Rōmulus Silvius (voy. *Silvius*).

Roscĭānum (**-i** : *Rossano*), forteresse sur la côte orientale du Bruttium, entre Thurii et Paternum.

Roscius. 1) L., ambassadeur romain envoyé à Fidènes en 438 av. J.-C. — 2) *Sex.*, d'Amérie, v. d'Ombrie, accusé d'avoir tué son père et défendu par Cicéron (80 av. J.-C.) dont le plaidoyer existe encore. — 3) Q., le plus célèbre acteur comique de Rome, était né à Solonium, petite ville dans le voisinage de Lanuvium. Ses talents de comédien lui attirèrent la faveur de plusieurs familles nobles, et, entre autres, du dictateur Sylla, qui lui fit présent d'un anneau d'or, symbole de l'ordre équestre. Roscius jouit de l'amitié de Cicéron, qui parle toujours de lui dans les termes de l'admiration et de l'affection. Roscius passait chez les Romains pour avoir porté son art à une telle perfection, qu'ils avaient coutume d'appeler « un Roscius » quiconque se distinguait d'une manière particulière dans l'art du théâtre. Il acquit une immense fortune et mourut en 62.

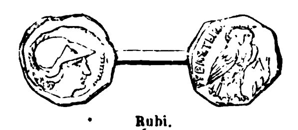
Rotomagus (voy. *Ratomagus*).

Roxāna, fille d'Oxyartes le Bactrien, tomba entre les mains d'Alexandre, quand ce prince s'empara du fort nommé le « roc », élevé sur une colline de la Sogdiane (327 av. J.-C.). Alexandre fut tellement épris de ses charmes qu'il l'épousa. Bientôt après la mort de son mari

(323), elle donna naissance à un fils (Alexander Ægus), qui fut admis à partager la souveraineté nominale avec Arrhidée, sous la régence de Perdiccas. Roxane ensuite passa en Europe avec son fils, se plaça sous la protection d'Olympias, et se jeta avec elle dans Pydna. En 316 Pydna fut prise par Cassandre; Olympias fut mise à mort; Roxane et son fils confinés à Amphipolis, où ils furent assassinés en 311 par ordre de Cassandre.

Roxōlāni (voy. *Rhoxolani*).

Rŭbi (**-ōrum**: *Ruvo*), ville d'Apulie sur la route de Canusium à Brindes.



Rubi.

Rŭbĭco (**-ōnis**), petite rivière d'Italie, qui se jette dans l'Adriatique un peu au N. d'Ariminum; pendant la période républicaine, elle formait la limite entre la province de la Gaule Cisalpine et l'Italie proprement dite. Elle est célèbre dans l'histoire par le passage de César qui la franchit à la tête de son armée: passage qui était de sa part une déclaration de guerre à la république.

Rubra Saxa, appelés par Martial *Rubræ breves*, c.-à-d. *petræ* (les pierres rouges), petite place d'Étrurie, à quelques milles de Rome, près de la rivière Cremera et sur la Via Flaminia.

Rubresus lacus (voy. *Narbo*).

Rubrum Mare (voy. *Erythræum Mare*).

Rŭdĭæ (**-ārum**: *Rotigliano* ou *Ruge*), ville des Peucetii en Apulie, sur la route de Brindes à Venusia, était originairement une colonie grecque; elle fut plus tard un municipe romain. Rudies est célèbre comme patrie d'Ennius.

Rŭgii (**-ōrum**), peuple important de Germanie, habitait d'abord sur la côte de la Baltique entre le Viadus (l'Oder) et la Vistule. Après avoir longtemps disparu de l'histoire, on le retrouve tout à coup dans l'armée d'Attila; et, après la mort d'Attila, il fonda un nouveau royaume sur la rive N. du Danube, dans l'Autriche et la Hongrie, et le nom s'en est conservé jusqu'à nos jours sous celui de *Rugiland* (pays des Rugii). Ils ont aussi laissé des traces de leur nom dans les pays précédemment habités par eux; *Rügen*, *Rügenwalde*, *Rega*, *Regenwalde*.

Rullus, P. Servilius, tribun du peuple en 63 av. J.-C., proposa une loi agraire, attaquée par Cicéron dans trois discours qui nous sont parvenus.

Rŭpĭlius (**-i**), P., consul en 132 av. J.-C., persécuta avec le dernier acharnement tous les adhérents de Tib. Gracchus, tué l'année précédente. Comme proconsul en Sicile l'année suivante, il fit pour cette province divers règlements administratifs, connus sous le nom de *Leges Rupiliæ*. Rupilius fut condamné sous le tribunat de C. Gracchus, comme coupable de nombreuses illégalités et de divers actes de cruauté dans la poursuite des amis de Tib. Gracchus.

Ruscĭno (**-ōnis**), v. des Sordones ou Sordi, dans la partie S.-E. de la Gaule Narbonnaise, au pied des Pyrénées.

Rusellæ (**ārum**: *Rosello*), une des plus anciennes cités d'Étrurie, située sur une éminence, à l'E. du lac Prelius et sur la Via Aurelia. Les murs de Rusellæ subsistent encore et sont les plus anciens qu'on trouve en Italie.

Rusticus (**-i**), **L. Junius Arulēnus**, ami et disciple de Pætus Thrasea, fut un ardent admirateur de la philosophie stoïcienne. Il fut mis à mort sous Domitien, pour avoir écrit un panégyrique de Thrasea.

Rŭtēni (**ōrum**), peuple de la Gaule Aquitaine, sur les confins de la Gaule Narbonnaise, dans le Rouergue moderne.

Rŭtĭlius Lŭpus (voy. *Lupus*).

Rŭtĭlius Rūfus, P., homme d'État et orateur romain. Il fut tribun militaire sous Scipion dans la guerre de Numance, préteur en 111 av. J.-C., consul en 105, et Legatus en 95 sous Q. Mucius Scævola, proconsul d'Asie. Agissant en cette qualité il déploya tant d'honnêteté et de fermeté à réprimer les extorsions des publicains qu'il s'attira la crainte et la haine du corps entier. Aussi, à son retour à Rome, fut-il accusé de concussion (*de repetundis*), déclaré coupable et obligé de s'exiler, en 92.

Rŭtŭba (**-æ** : *Roga*), rivière sur la

côte de Ligurie, qui se jette dans la mer près d'Album Intemelium.

Rŭtŭli (-ōrum), ancien peuple d'Italie, habitait une étroite bande de terre sur la côte du Latium, un peu au S. du Tibre. Leur ville principale était Ardea, résidence de Turnus. Ils furent soumis de bonne heure par les Romains et disparurent de l'histoire.

Rŭtŭpæ ou **Rŭtŭpiæ** (*Richborough*), port des Cantii, dans le S.-E. de la Bretagne, où l'on trouve encore de nombreuses ruines romaines.

S

Săba (-æ). 1 (Anc. Test. Sheba), capitale des SABÆI dans l'Arabie Heureuse, était située sur une haute montagne boisée, et était désignée par une tradition arabe pour être la résidence de la « Reine de Sheba ». — 2) il y avait une autre ville du même nom dans l'intérieur de l'Arabie Heureuse, où l'on trouve encore auj. une place nommée *Sabea*, tout à fait dans le centre de *El-Yemen*. — 3) v. et port en Éthiopie, sur la mer Rouge, au S. de Ptolemaïs Theron.

Sabăcon, roi d'Éthiopie qui envahit l'Égypte sous le règne du roi aveugle Anysis, qu'il détrôna et chassa dans les marais. Le conquérant éthiopien régna sur l'Égypte pendant cinquante ans, mais enfin il quitta ce pays, par suite d'un songe, et Anysis recouvra sa couronne. Tel est le récit qu'Hérodote recueillit de la bouche des prêtres (Herdt. 2,137-140); mais il paraîtrait d'après Manéthon qu'il y eut trois rois éthiopiens qui régnèrent sur l'Égypte, savoir : *Sabacon*, *Sebichus*, et *Taracus*, dont les règnes réunis forment un total de quarante ou cinquante années et qui composent la vingt-cinquième dynastie de cet écrivain. Le récit de Manéthon doit être préféré à celui d'Hérodote.

Săbæi (-ōrum) ou **Săbæ (-ārum**: Anc. Test. *Shebaïim*), les Sabéens, un des principaux peuples d'Arabie ; ils habitaient, à la pointe S.-O. de la péninsule, dans la partie de beaucoup la plus belle de l'Arabie Heureuse, le N. et le centre de la province d'El-Yemen. C'est ainsi du moins que Ptolémée décrit leur position ; mais la vérité paraît être qu'ils étaient les principaux représentants d'une race qui, à une période éloignée, s'était répandue au loin des deux côtés de la partie S. de la mer Rouge, à l'endroit où l'Arabie et l'Éthiopie se touchent, presque au détroit de Bab-el-Mandeb ; et de là, probablement, la confusion qu'on a souvent faite entre la *Sheba* et la *Seba* de l'Écriture, ou entre les *Shebaïim* d'Arabie et les *Sebaïim* d'Éthiopie. Leur pays produisait les épices et les parfums les plus précieux de l'Arabie.

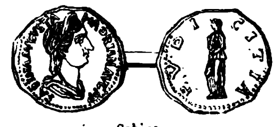
Sabăte, v. d'Étrurie, sur la route de Cosa à Rome, et sur la pointe N.-O. d'un lac nommé de son nom LACUS SABATINUS (*Lago di Bracciano*).

Săbătīni (-ōrum), peuple de Campanie, qui tirait son nom de celui de la rivière Sabatus (*Sabbato*), affluent du Calor, qui se jette dans le Vulturne.

Sabāzius (-i), dieu phrygien, qu'on donne généralement pour un fils de Rhea ou Cybèle. Dans les derniers temps il fut identifié au mystique Dionysus (Bacchus), qui, de là, est parfois nommé Dionysus Sabazius. Pour la même raison Sabazius est appelé fils de Zeus (Jupiter) et de Perséphoné et passe pour avoir été nourri par une nymphe nommée Nysa, bien que d'autres aient été amenés par des spéculations philosophiques à le considérer comme fils de Cabirus, de Dionysus ou de Cronos. Les Titans le déchirèrent en sept morceaux.

Săbelli (voy. *Sabini*).

Săbīna (-æ), femme de l'empereur Adrien, était la petite-nièce de Trajan, étant la fille de Matidia, qui était fille de Marciana, la sœur de Trajan. Sabine



Sabina.

épousa Adrien vers l'an 100 apr. J.-C., mais ce mariage ne fut pas heureux. Sabine mit elle-même fin à ses jours, probablement en 138, et on a même prétendu qu'elle avait été empoisonnée par son mari.

Săbīna Poppæa (-æ), femme

d'une beauté supérieure, mais de mœurs licencieuses, était fille de T. Ollius, mais elle prit le nom de son aïeul maternel, Poppæus Sabinus, qui avait été consul en l'an 9 apr. J.-C. Elle fut d'abord mariée à Rufius Crispinus, et ensuite à Othon, un des amis intimes de Néron. Ce dernier ne tarda pas à s'éprendre d'elle; et pour se débarrasser de la présence d'Othon, Néron l'envoya comme gouverneur en Lusitanie (58). Poppæa devint alors la maîtresse reconnue de Néron, sur qui elle exerçait un empire absolu. Pressée de devenir la femme de l'empereur, elle persuada d'abord à Néron d'assassiner sa mère Agrippine (59), qui était opposée à cette union inconvenante, puis de divorcer avec son innocente et vertueuse femme Octavie, et de la faire mourir (62). Elle devint alors la femme de Néron. En 65 Poppée étant enceinte fut tuée d'un coup de pied de son brutal époux.

Săbīni (-ōrum), un des plus anciens et plus puissants peuples de l'Italie centrale. Les anciens dérivaient leur nom de Sabinus, fils de la divinité indigène Sancus. Les différentes tribus de la race sabine étaient répandues au loin sur tout le territoire de l'Italie centrale, et elles étaient liées aux Opiques, aux Ombriens, et à tous ces autres peuples dont la langue était parente du grec. Les premières traces des Sabins se rencontrent dans le voisinage d'Amiterne au pied de la principale chaîne des Apennins, d'où ils s'étendirent au S. jusqu'aux confins de la Lucanie et de l'Apulie. Les Sabins peuvent être divisés en trois grandes classes, appelées l'une SABINI, l'autre SABELLI, et la troisième SAMNITES. Les SABINI proprement dits habitaient le pays situé entre le Nar, l'Anio et le Tibre, entre le Latium, l'Étrurie, l'Ombrie et le Picenum. Les SABELLI étaient les petites tribus issues des Sabins. A celles-ci appartenaient les Vestini, les Marsi, les Marrucini, les Peligni, les Frentani et les Hirpini. Les Picentes, les Picentini et les Lucani étaient aussi d'origine sabine. Les SAMNITES, qui étaient de beaucoup les plus puissants de tous les peuples sabins, sont l'objet d'un article à part (voy. *Samnium*). Certains traits caractéristiques distinguaient toute la race sabine. C'était un peuple de mœurs simples et vertueuses, fidèle à sa parole et profondément imbu du sentiment religieux ; aussi est-il fait très-souvent mention de présages et de prodiges dans leur pays. C'était une race d'émigrants et elle adoptait un système particulier d'émigration. A l'exception des Sabins de Lucanie et de Campanie, ils n'atteignirent jamais un haut degré de civilisation, c.-à-d. de culture intellectuelle; mais ils se distinguèrent toujours par leur amour de la liberté, qu'ils maintinrent avec le plus grand courage. Les Sabins formèrent un des éléments dont le peuple romain se composa. Du temps de Romulus, une partie des Sabins, après l'enlèvement de leurs femmes et de leurs filles, fut incorporée aux Romains et les deux peuples furent fondus en un seul sous le nom général de Quirites. Le reste des Sabins proprement dits, qui étaient moins belliqueux que les Samnites et les Sabelli, fut enfin soumis par M. Curius Dentatus, en 290 av. J.-C., et reçurent la franchise romaine, sans droit de suffrage.

Săbīnus (-i), 1) poëte contemporain et ami d'Ovide, qui nous apprend que Sabinus avait écrit les réponses à six de ses héroïdes. — 2) FLAVIUS, frère de l'empereur Vespasien, gouverna sept ans la Mœsie pendant le règne de Claude, et occupa l'important office de Præfectus Urbis, durant les onze dernières années du règne de Néron. Il fut dépouillé de cette charge par Galba, mais il la reprit à l'avénement d'Othon, qui tenait à se concilier Vespasien. Il continua à garder cette dignité sous Vitellius. Dans la lutte entre Vespasien et Vitellius pour la possession de l'empire, Sabinus se réfugia au Capitole, où il fut attaqué par les troupes de Vitellius. Dans l'assaut le Capitole fut brûlé de fond en comble ; Sabinus fut fait prisonnier et mis à mort par les soldats, en présence de Vitellius, qui essaya vainement de lui sauver la vie. Sabinus était un homme de haute réputation et d'un caractère irréprochable. — 3) MASSURIUS, juriste distingué du temps de Tibère. C'est ce Sabinus qui donna son nom à l'école des Sabiniani (voy. *Capito*). — 4) POPPÆUS, consul en l'an 9, fut

nommé du vivant d'Auguste gouverneur de la Mœsie, et fut non-seulement confirmé dans ce gouvernement par Tibère, mais encore il reçut de ce dernier, en sus de la Mœsie, les provinces d'Achaïe et de Macédoine. Il continua à régir ces provinces jusqu'à sa mort arrivée en 35 après vingt-quatre années d'exercice. — 5) Q. TITURIUS, un des lieutenants de César en Gaule; il périt avec L. Aurunculeius Cotta dans l'attaque dirigée contre eux par Ambiorix en 54 av. J.-C.

Sabis (**-is** : *la Sambre*), 1) rivière large et profonde de la Gaule Belgique et du territoire des Ambiani; elle se jette dans la Meuse. — 2) petite rivière sur la côte de Carmanie. — 3) (voy. *Sapis*).

Sabrata (voy. *Abrotonum*).

Sabrīna (**-æ**), appelée aussi *Sabriana* (Severn), rivière dans l'O. de la Bretagne, qui se jetait près de Venta Silurum dans l'Océan.

Săcæ (**-ārum**), une des plus nombreuses et plus puissantes tribus nomades de Scythie; elle avait ses demeures à l'E. et au N.-E. des Massagètes, jusqu'à la Serica, dans les steppes de l'Asie centrale aujourd'hui habitées par les Kirguises Cosacks, dont le nom, selon quelques géographes, rappelle celui de leurs ancêtres. Ils étaient très-belliqueux et excellaient surtout comme cavalerie et comme archers tant à pied qu'à cheval. Le nom de Saces (*Sacæ*) sert souvent à désigner d'autres tribus scythes et quelquefois les Scythes en général.

Săcer mons, 1) colline isolée dans le pays des Sabins, sur la rive droite de l'Anio et à l'O. de la Via Nomentana, à trois milles de Rome, sur laquelle se retirèrent les plébéiens dans leurs célèbres retraites. — 2) montagne de l'Hispania Tarraconensis près du Minius.

Sacra Via, la voie Sacrée, la principale rue de Rome, allait de la vallée située entre le Cœlius et l'Esquilin, en passant sous l'arc de Titus, au-delà du Forum Romanum, au Capitole.

Sacrĭportus (**-us**), petite place du Latium, dont la position est incertaine, mémorable par la victoire de Sylla sur Marius le Jeune, en 82 av. J.-C.

Sacrum Prōmontōrium, 1) (*Cap St-Vincent*), sur la côte O. de l'Espagne. — 2) (*Cap Corse*), la pointe N.-E. de la Corse. — 3) (*Cap Iria*, aussi *Makri, Efta Kavi* ou *Jedi Burum*, c.-à-d. les sept points), la pointe extrême du mont Cragus, en Lycie, entre le Xanthe et Telmissus. — 4) (*Cap Khelidoni*), autre promontoire en Lycie, près des confins de la Pamphylie; et vis-à-vis des îles Chélidoniennes d'où le nom qu'on lui donne aussi de *Prom. Chelidonium*.

Sadyattes (**-is**), roi de Lydie, qui succéda à son père Ardys et régna de 629 à 617 av. J.-C. Il fit la guerre aux Milésiens pendant six ans, et à sa mort il légua la continuation de cette guerre à son fils et successeur Alyattes (voy. *Alyattes*).

Sæpīnum ou **Sepīnum** (**-i** : *Sepino*), municipe romain dans le Samnium, sur la route d'Allifæ à Bénévent.

Sætăbis (**-is**), 1) (*Alcoy?*), rivière sur la côte S. de l'Hispania Tarraconensis, à l'O. du Sucro. — 2) ou SETABIS (*Setabitanus* : *Jativa*), v. importante des Contestani dans l'Espagne Tarraconaise, et municipe romain, était située sur une colline au S. du Sucro; elle était renommée pour ses manufactures de toile.

Sagalassus (**-i** : *Allahsun*, Ru), grande ville fortifiée de Pisidie, près des frontières de Phrygie, à une journée de marche au S.-E. d'Apamea Cibotus. Elle était située, comme ses vastes ruines l'indiquent encore, en forme d'amphithéâtre, sur le penchant d'une colline, et avait une citadelle sur un rocher haut de 30 pieds.

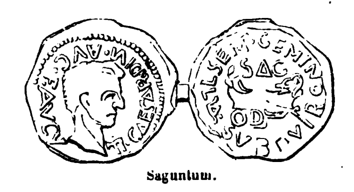
Săgăris (**-is**), rivière de la Sarmatie européenne, qui se jette dans une baie dans le N.-O. de l'Euxin, laquelle, appelée de son nom SAGARICUS SINUS, recevait aussi la rivière Axiaces.

Sagartii (**-ōrum**), selon Hérodote, peuple nomade de Perse. Dans la suite on le trouve, d'après l'autorité de Ptolémée, en Médie et dans les passages du mont Zagros.

Sagra (**-æ**), petite rivière de la Grande-Grèce, sur la côte S.-E. du Bruttium; elle se jette dans la mer entre Caulonia et Locri.

Săguntum, plus rarement **Săguntus** (**-i** : *Murviedro*), fut fondée dit-on, par les habitants de Zacynthe; ville des Edetani ou Sedetani, en Espagne, au S. de l'Èbre, sur la rivière Palantias, à en-

viron trois milles de la côte. Quoique située au S. de l'Èbre, elle avait formé une alliance avec les Romains; et le siége qu'en fit Annibal (219 av. J.-C.)



Saguntum.

fut la cause immédiate de la deuxième guerre Punique. Les ruines d'un théâtre et un temple de Bacchus se voient encore à *Murviedro* (corruption de *Muri veteres*, vieux murs).

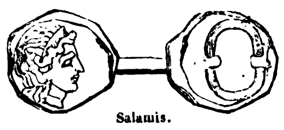
Saïs (**is** : *Sa-el-Hajjar*, Ru.), grande ville d'Égypte, dans le Delta, sur la rive E. du bras Canopique du Nil. C'était l'ancienne capitale de la Basse-Égypte, et elle renfermait le palais et la sépulture des Pharaons, ainsi que le tombeau d'Osiris : elle a donné son nom au Nome Saïtique (Saïtes Nomos).

Saïtis, surnom d'Athéné (Minerve), sous lequel un sanctuaire lui était consacré sur le mont Pontinus, près de Lerne, en Argolide. Ce nom fut emprunté par les Grecs aux Égyptiens, chez qui Athéné était, dit-on, appelée Saïs.

Sala (**-æ** : *Saale*), 1) rivière de Germanie, entre laquelle et le Rhin mourut Drusus. C'était un affluent de l'Elbe. — 2) (*Saale*), autre rivière de Germanie, tributaire du Main; elle formait la limite entre les Hermunduri et les Chatti; elle avait dans ses environs de grandes sources salées.

Sălăcia (**-æ**), déesse de la mer chez les Romains, et femme de Neptune. Son nom se rattache évidemment à *Sal* (ἅλς, l'onde salée, la mer), et désigne par conséquent la vaste et haute mer.

Sălămis (**-īnis** : *Koluri*), 1) Salamine, île située devant la côte O. de l'Attique, dont elle est séparée par un étoit canal. Elle forme la limite S. de la baie d'Eleusis. Sa plus grande longueur, du N. au S., est d'environ dix milles, et sa largeur, dans la partie la plus étendue, de l'E. à l'O., est d'un peu plus de dix milles. Elle fut, dit-on, nommée Salamis du nom d'une fille d'Asopus. Elle fut colonisée de bonne heure par les Æacides d'Égine. Télamon, fils d'Eaque, forcé de s'expatrier après le meurtre de son demi-frère Phocus, se retira à Salamine et devint le souverain de cette île. Son fils Ajax accompagna les Grecs dans la guerre de Troie avec douze vaisseaux salaminiens. Salamine continua d'être un État indépendant jusqu'au commencement de la quarantième Olympiade (av. J.-C. 620), où une dispute s'éleva pour sa possession entre les Mégariens et les Athéniens. Après une longue lutte elle tomba d'abord au pouvoir des Mégariens, mais elle fut en définitive occupée par les Athéniens grâce à un stratagème imaginé par Solon (voy. *Solon*), et devint un des dèmes de l'Attique. Elle continua d'appartenir aux Athéniens jusqu'au temps de Cassandre, où ses habitants la livrèrent volontairement aux Macédoniens (318). Les Athéniens la recouvrèrent en 232 par Aratus et punirent très-sévèrement les Salaminiens de leur désertion aux Macédoniens. La ville vieille de Salamine était située sur le côté S. de l'île, vis-à-vis d'Égine ; mais elle fut ensuite abandonnée et une nouvelle ville du même nom fut bâtie sur le côté E., vis-à-vis de l'Attique, sur une petite baie appelée auj. *Ambelakia*. A l'extrémité du promontoire S. formant cette baie était la petite île de PSYTTALIA (*Lypsokutali*), qui a environ un mille de long et de deux à trois cents mètres de large. Salamine est surtout célèbre par la grande bataille navale livrée devant ses côtes, où la flotte perse de Xerxès fut défaite par les Grecs, en 480 av. J.-C. — 2) ancienne v. de l'île

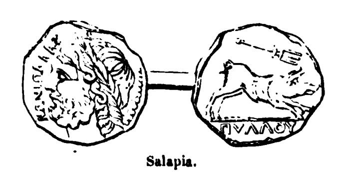


Salamis.

de Chypre, située au milieu de la côte E., un peu au N. de la rivière Pediæus. Sous Constantin elle souffrit beaucoup d'un tremblement de terre qui ensevelit sous ses ruines une grande partie de ses ha-

bitants. Elle fut rebâtie par Constantin, qui la nomma Constantia, et en fit la capitale de l'île. Il reste encore quelques ruines de cette ville.

Sălăpīa (**-æ** : *Salpi*), ancienne ville d'Apulie, dans le district nommé Daunia, était située au S. de Sipontum, sur un lac auquel elle donnait son nom. Il n'en est fait aucune mention avant la deuxième



Salapia.

guerre Punique, où elle se révolta en faveur d'Annibal après la bataille de Cannes; mais elle se rendit ensuite aux Romains et leur livra la garnison carthaginoise stationnée dans la ville.

Sălăpīna Pălus (*Lago di Salpi*), lac d'Apulie, entre les embouchures du Cerbalus et de l'Aufide.

Sălăria (**-æ**), ville des Bastetani dans l'Hispania Tarraconensis, et colonie romaine.

Sălăria Via, route romaine, qui conduisait de la Porta Salaria, en passant par Fidènes, Reate et Asculum Picenum, à Castrum Truentinum et de là, le long de la côte, à Ancone.

Sălassi (**-ōrum**), peuple brave et belliqueux de la Gaule Transpadane, dans la vallée de la Duria, au pied des Alpes Grées et Pennines, et que quelques-uns regardent comme une branche des Salyes ou Salluvii, en Gaule. Leur principale ville était Augusta Prætoria (*Aosta*).

Sălentīni ou **Sallentīni** (**-ōrum**), peuple dans la partie S. de la Calabre; il habitait les environs du promontoire Iapygium, qui tire de là son nom de SALENTINUM ou SALENTINA. Il fut soumis par les Romains à la fin de leur guerre avec Pyrrhus.

Sălernum (**-i** : *Salerno*), ancienne v. de Campanie, sur la pointe intérieure du Sinus Pæstanus, située sur une colline près de la côte. Elle fut érigée en colonie romaine en 194 av. J.-C.; mais elle atteignit son plus haut degré de prospérité au moyen âge, après qu'elle eut été fortifiée par les Lombards.

Salganeus ou **Salganea**, petite v. de Béotie, sur l'Euripe, et sur la route d'Anthédon à Chalcis.

Sălīnæ (**-ārum**), Salines, nom de plusieurs villes qui possédaient des salines dans leur voisinage. 1) v. de Bretagne, sur la côte E., dans la partie S. du Lincolnshire. — 2) v. des Suetrii, dans les Alpes Maritimes, dans la Gaule Narbonnaise, à l'E. de Reii. — 3) (*Torre delle Saline*), place sur la côte d'Apulie, près de Salapia. — 4) place du Picenum, sur la rivière Sannus (*Salino*). — 5) (*Torda*), place de Dacie. — 6) SALINÆ HERCULEÆ, près d'Herculanum, en Campanie.

Sălīnātor, Livius. 1) M., consul en 219 av. J.-C., avec L. Æmilius Paulus, fit la guerre avec son collègue contre les Illyriens. A leur retour à Rome, les deux consuls furent mis en jugement pour avoir déloyalement distribué le butin aux soldats. Livius fut condamné, mais cette condamnation paraît avoir été injuste, et Livius prit sa disgrâce tellement à cœur qu'il se retira dans ses terres. En 210 les consuls l'invitèrent à rentrer à Rome, et en 207 il fut réélu consul avec C. Claudius Nero. Il partagea avec son collègue la gloire d'avoir défait Hasdrubal sur le Métaure (voy. *Nero Claudius*). L'année suivante (208) Livius fut établi en Étrurie, en qualité de proconsul, avec une armée, et son commandement fut prolongé pour deux années. En 204 il dut censeur avec son premier collègue dans le consulat, Claudius Nero, et imposa une taxe sur le sel, de là son surnom de *Salinator*, qui semble lui avoir été donné par dérision, mais qui n'en resta pas moins héréditaire dans sa famille. — 2) C., édile curule en 203, et préteur en 202, où il obtint le Bruttium comme province. — 3) C., préteur en 191, où il eut le commandement de la flotte dans la guerre contre Antiochus. Il fut consul en 188, et eut la Gaule pour province.

Sallentini (voy. *Salentini*).

Sallustius Crispus, C., ou **Salustius** (**-i**), 1) Salluste, historien romain, appartenait à une famille plébéienne; il était né, en 86, à Amiterne,

dans le pays des Sabins. Il fut questeur en 59, et tribun du peuple en 52, l'année où Clodius fut tué par Milon. Dans son tribunat il se rangea du parti populaire et prit une part active à l'opposition faite à Milon. En 50 Salluste fut chassé du sénat par les censeurs, probablement parce qu'il appartenait au parti de César, bien que quelques-uns donnent pour raison de cette expulsion ses relations adultères avec la femme de Milon. Dans la guerre civile il suivit la fortune de César. En 47 nous le trouvons préteur désigné, et l'obtention de cette charge lui valut sa réintégration dans le sénat. Il faillit perdre la vie dans une révolte de quelques-unes des troupes de César en Campanie, où elles avaient été dirigées pour passer en Afrique. Il accompagna César dans sa guerre d'Afrique (46), et fut laissé dans ce pays comme gouverneur de la Numidie. On l'accuse d'avoir commis dans son gouvernement maintes exactions et de s'être enrichi aux dépens de ses administrés : accusation qui semble confirmée par ce fait qu'il acquit une fortune immense, comme le prouvent les magnifiques jardins (*Horti Sallustiani*) qu'il créa sur le Quirinal. A son retour d'Afrique il se retira dans la vie privée et traversa tranquillement la période de troubles qui suivit la mort de César. Il mourut en 34, 41 ans avant la bataille d'Actium. L'histoire de son mariage avec la veuve de Cicéron, Terentia, ne saurait être admise. Il est probable que Salluste n'écrivit pas ses œuvres historiques avant son retour d'Afrique. Ces ouvrages sont le *Catilina* ou *Bellum Catilinarium*, histoire de la conjuration de Catilina sous le consulat de Cicéron (63); le *Jugurtha* ou *Bellum Jugurthinum*, histoire de la guerre des Romains contre Jugurtha, roi de Numidie, et les *Historiarum libri quinque*. Ce dernier ouvrage est perdu, à l'exception de quelques fragments qui ont été réunis et mis en ordre. Outre ces divers écrits on attribue encore à Salluste *Duæ Epistolæ de Republica ordinanda* (deux lettres à César sur le gouvernement de la république) et une *Declamatio in Ciceronem*. Quelques écrivains latins disent que Salluste s'attache à imiter le style de Thucydide. Son langage est généralement concis et clair; toutefois son amour de la brièveté fut peut-être cause de l'ambiguïté qu'on trouve de temps en temps dans ses pensées. Il affecte aussi les termes archaïques. Il a néanmoins probablement le mérite d'avoir été le premier Romain qui ait écrit ce qu'on appelle ordinairement une histoire. — 2) petit-fils de la sœur de l'historien; il fut adopté par ce dernier et hérita de son immense fortune. Quand Mécène fut en disgrâce, il devint le principal conseiller d'Auguste. Il mourut l'an 30 apr. J.-C., à un âge avancé. Une des odes d'Horace (Carm. 2, 2) lui est adressée.

Salmantĭca (-æ : *Salamanca*), appelée **Helmantica** ou **Hermantica** par Tite-Live, et **Elmantica** par Po-



Salmantica.

lybe, importante ville des Vettones, en Lusitanie, au S. du Durius sur la route d'Emerita à Cæsaraugusta.

Salmona ou **Salmōnia** (-æ), v. d'Élide, dans le district de la Pisatis, sur la rivière Enipeus, fut, dit-on, fondée par Salmonée.

Salmōneus (-ĕŏs ou-eī), fils d'Éole et d'Énarété, et frère de Sisyphe. Il vivait d'abord en Thessalie, mais il émigra en Élide, où il bâtit la ville de Salmone. Sa présomption et son arrogance étaient si grandes, qu'il se croyait l'égal de Jupiter et ordonna qu'on lui offrit des sacrifices; il alla même jusqu'à imiter le tonnerre et les éclairs, mais le père des dieux le foudroya, détruisit sa ville et le punit dans le monde inférieur. Sa fille Tyro porte le nom patronymique de *Salmonis*.

Salmydessus, et dans les temps postérieurs **Halmydessus** (-i : *Midja ou Midjeh*), v. de Thrace, sur la côte de l'Euxin, au S. du promontoire Thynias. Ce nom s'appliquait dans l'origine

à toute la côte depuis ce promontoire jusqu'à l'entrée du Bosphore; et ce fut à cette côte que la mer Noire dut son nom de Pontus Axenos, c.-à-d. mer inhospitalière.

Sălo (**-ōnis** : *Xalon*), affluent de l'Èbre, en Celtibérie, traversait Bilbilis, ville natale du poëte Martial, qui en fait très-souvent mention dans ses vers.

Sălōna (**-æ**) ou **Sălōnæ** (**-ārum**) ou **Salon** (**-ōnis** : *Salona*), importante v. d'Illyrie, et capitale de la Dalmatie, était située sur une baie étroite de la mer. L'empereur Dioclétien était né au petit village de Dioclea, près de Salone; et, après son abdication, il se retira dans le voisinage de cette ville et y passa le reste de ses jours. Les restes de son magnifique palais se voient encore au village de *Spalatro*, l'ancienne SPOLATUM, à 3 milles au S. de Salone.

Sălōnīna (**-æ**), CORNELIA, femme de l'empereur Gallien et mère de Saloninus.



Salonina.

Elle vit de ses propres yeux la mort de son époux devant Milan, 218 apr. J.-C.

Sălōnīnus (**-i**), P. LICINIUS CORNELIUS VALERIANUS, fils de Gallien et de Salonine, petit-fils de l'empereur Valérien. Quand son père et son grand-père



Saloninus.

prirent le titre d'Augustes en 253 ap. J.-C., il reçut, tout jeune encore, celui de César; quelques années après il fut laissé en Gaule et fut mis à mort après la prise de Cologne par Postumus en 259, à l'âge d'environ dix-sept ans.

Salvius Otho (voy. *Otho*).

Sălus (**-ūtis**), divinité romaine, personnification de la santé, de la prospérité et du bien-être public. Dans la première de ces significations, elle répond exactement à la divinité grecque Hygieia (Ὑγίεια), et elle était représentée dans les œuvres d'art avec les mêmes attributs que la déesse grecque. Dans la seconde acception, elle représente la prospérité en général. Dans le troisième sens, elle est la déesse du bien-être public (*Salus publica* ou *Romana*). En cette qualité elle avait un temple qui lui fut consacré en l'an 307 av. J.-C. par le censeur C. Junius Bubulcus, sur le mont Quirinal, et qui fut dans la suite orné de peintures par C. Fabius Pictor. On lui rendait un culte public le 30 avril, en même temps qu'à la Paix, à la Concorde et à Janus. *Salus* était représentée, comme la Fortune, avec un gouvernail, un globe à ses pieds, et quelquefois assise et versant d'une patère une libation sur un autel, autour duquel s'enroule un serpent.

Salustius (voy. *Sallustius*).

Sălyes (**-um**) ou **Salluvii** (**-ōrum**), la plus puissante et la plus célèbre de toutes les tribus liguriennes, habitait la côte S. de la Gaule depuis le Rhône jusqu'aux Alpes Maritimes; c'étaient de très-incommodes voisins pour la ville de Marseille, avec laquelle ils furent souvent en guerre. Ils furent soumis par les Romains, en 133 av. J.-C., après une longue et opiniâtre résistance, et la colonie d'*Aquæ Sextiæ* (Aix) fut fondée sur leur territoire par le consul Sextius.

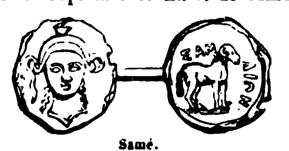
Samara (voy. *Samarobriva*).

Sămărīa (**-æ** : Hebr. : *Shomron*; Chald. : *Shamraïn*; *Samarites*; plur. *Samaritæ*), plus tard **Sebaste** (*Sebustieh*, Ru.), Samarie, une des principales cités de Palestine, bâtie par Omri, roi d'Israël (vers 922 av. J.-C.), sur une colline, au milieu d'une plaine entourée de montagnes, juste au centre de la Palestine, à l'O. du Jourdain. Son nom dérivait de Shemer, le propriétaire de la colline qu'Omri acheta pour bâtir sa ville. C'était la capitale du royaume d'Israël et le siége principal du culte idolâtre auquel les dix tribus se livrèrent, jusqu'à ce qu'elle fut prise par Salmanazar, roi d'Assyrie (vers 720 av. J.-C.), qui emmena les habitants de la ville et du pays environnant, connu aussi dans l'histoire

sous le nom de Samaria (*voy.* plus bas), et les remplaça par les populations païennes venues des provinces orientales de son empire. Quand les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, ceux des Samaritains qui adoraient Jéhovah offrirent de les aider à rebâtir le temple de Jérusalem, mais leur concours fut refusé, et de là naquit la haine profonde qui exista entre les Juifs et les Samaritains. Sous les rois syriens et les princes Maccabées nous trouvons le nom de SAMARIA nettement employé pour désigner une province qui se composait du district situé entre la Galilée au N. et la Judée au S. Pompée assigna ce district à la province de Syrie et Gabinius fortifia la ville à nouveau. Auguste donna ce même district à Hérode, qui restaura considérablement la ville de Samarie, qu'il appela *Sebaste* (Augusta) en l'honneur de son patron. Au quatrième siècle de notre ère elle était devenue une place sans importance. Son magnifique emplacement est maintenant occupé par un pauvre village qui porte le nom grec de la ville, légèrement altéré (Sebustieh). Comme district de la Palestine, la Samarie s'étendait de Ginæa (Jenin) au N. jusqu'à Bethhoron, au N.-O. de Gibéon au S.; ou, le long de la côte, depuis un peu au S. de Césarée au N. jusqu'à un peu au N. de Joppa au S. Elle était coupée par les monts d'Ephraïm, courant au N. et au S. au milieu de son territoire, et par leurs branches latérales qui divisaient le pays en belles et fertiles vallées (voy. *Palæstina*).

Samarobrīva (-æ), plus tard AMBIANI (*Amiens*), v. principale des Ambiani dans la Gaule Belgique sur la rivière Samara (Somme); d'où son nom, qui signifie Samara Bridge (Pont de la Somme).

Sămē (-es) ou **Sămos** (-i), ancien nom de l'île de Céphallénie (voy. *Cephallenia*). C'était aussi le nom d'une des quatre villes de Céphallénie. La v. de Samé ou



Samé.

Samos était située sur la côte E., en face d'Ithaque; elle fut prise et détruite par les Romains, en 189 av. J.-C.

Samnium (-ii) (**Samnītes-um** plus rarement **Samnitæ-ārum**), pays dans le centre de l'Italie, borné au N. par les Marses, les Pélignes et les Marrucins, à l'O. par le Latium et la Campanie, au S. par la Lucanie, à l'E. par les Frentans et l'Apulie. Les Samnites étaient une branche des Sabins qui émigrèrent de leur pays situé entre le Nar, le Tibre et l'Anio, avant la fondation de Rome, et s'établirent dans la contrée appelée plus tard Samnium (voy. SABINI). Ce pays était habité, au temps de leur émigration, par les Opiques, qu'ils vainquirent et dont ils adoptèrent la langue; car nous trouvons qu'à une époque très-reculée les Samnites parlaient l'Opique ou Osque. Le Samnium est un pays marqué de traits physiques frappants. La plus grande partie en est occupée par une énorme masse de montagnes appelée aujourd'hui *Matese*, qui sort de la ligne centrale des Apennins. Les Samnites se distinguaient par leur bravoure et leur amour de l'indépendance. Descendant des retraites sûres de leurs montagnes, ils parcouraient une grande partie de la Campanie; Capoue ainsi inquiétée implora l'assistance de Rome contre leurs incursions et ce fut l'origine de la guerre qui éclata entre les deux peuples en 343 av. J.-C. Les Romains trouvèrent dans les Samnites les plus belliqueux et les plus redoutables ennemis qu'ils eussent jamais eu à combattre en Italie; et la guerre, commencée en 343, continua, presque sans interruption, pendant cinquante-trois ans. La guerre civile entre Marius et Sylla leur donna l'espoir de recouvrer leur indépendance; mais ils furent défaits par Sylla devant les portes de Rome (82); la plus grande partie de leurs soldats tomba dans la bataille et le reste fut mis à mort. Leurs villes furent laissées désertes, les habitants vendus comme esclaves, et remplacés par des colons romains.

Sămos ou **Sămus** (-i : grec mod. : *Samo*; turc : *Susam Adassi*), une des principales îles de la mer Égée, située dans la partie qui se nomme mer Icarienne, à la hauteur de la côte d'Ionie,

dont elle n'est séparée que par un détroit formé par la saillie de son promontoire oriental (Posidium) et la pointe la plus occidentale du mont Mycale (Prom. Trogilium, auj. Cap S. Maria). Ce détroit, qui a un peu plus de trois quarts de mille de large, fut le théâtre de la bataille de Mycale. L'île est formée par une rangée de montagnes qui s'étendent de l'E. à l'O., d'où son nom; car Samos (Σάμος) est un vieux mot grec qui signifie *montagne*. La circonférence de l'île est d'environ 80 milles. Suivant les plus anciennes traditions, elle était le siége principal des Cariens et des Léléges et la résidence de leur premier roi, Ancæus; elle fut plus tard colonisée par des Éoliens de Lesbos et par des Ioniens d'Épidaure. Les Samiens acquirent de bonne heure une telle puissance maritime, que non-seulement ils occupèrent plusieurs parties de la côte opposée, mais encore fondèrent maintes colonies. Après avoir passé de l'état de monarchie héroïque à celui d'aristocratie, puis à celui de démocratie, cette île finit par subir le joug d'un de ces maîtres qu'on désignait sous le nom de tyrans, mais qui souvent étaient des hommes d'une haute valeur; ce tyran était Polycrate, le plus distingué de ces usurpateurs. Sous son gouvernement (532 av. J.-C.) les Samiens s'élevèrent au plus haut degré de puissance et de splendeur, et, sans le meurtre de Polycrate, Samos serait probablement devenue souveraine maîtresse de la mer Égée. Pendant cette période de leur histoire les Samiens entretinrent des relations commerciales très-étendues avec l'Égypte, et ils obtinrent d'Amasis le privilége d'avoir à Naucratis un temple particulier. Ils devinrent alors sujets de l'empire des Perses, sous la domination desquels ils furent gouvernés par des tyrans, peu de temps après la révolte des Ioniens, jusqu'à la bataille de Mycale qui leur rendit leur indépendance (479 av. J.-C.). Ils entrèrent alors dans la confédération athénienne, dont ils continuèrent à être membres jusqu'en 440, où l'occasion se présenta de les réduire à une sujétion complète et de les priver de leur flotte; succès obtenu par Périclès après une résistance obstinée de 9 mois. Dans la guerre du Péloponnèse, Samos tint ferme pour Athènes. Tombée sous la domination de Sparte après la bataille d'Ægospotamos, en 405, elle rentra bientôt sous celle d'Athènes par celle de Cnide, 394; mais elle revint de nouveau à Sparte en 390. Bientôt après elle tomba sous le joug des Perses, conquise par le satrape Tigrane; mais elle fut reprise par l'Athénien Timothée. Dans la guerre sociale, les Athéniens la défendirent avec succès contre les attaques des troupes confédérées de Chios, de Rhodes et de Byzance, et y placèrent un corps de 2,000 Cleruchi (colons militaires), av. J.-C. 352. Après la mort d'Alexandre, Samos fut enlevée aux Athéniens par Perdiccas, 323; mais elle leur fut rendue par Polysperchon, 319. Dans la guerre de Macédoine, Samos fut prise par les Rhodiens, puis par Philippe et enfin reprise par les Rhodiens, 200 av. J.-C. Elle prit part avec Mithridate à la première guerre contre Rome, et, cette guerre terminée, elle fut définitivement annexée à la province d'Asie, 84 av. J.-C. Cependant elle avait considérablement décliné, et durant la guerre elle avait été dévastée par les incursions des pirates. Sa prospérité fut en partie rétablie sous la propréture de Q. Cicéron (62 av. J.-C.), mais bien plus encore par la résidence d'Antoine et de Cléopâtre (32); et ensuite d'Octavien, qui proclama Samos État libre. Elle perdit toute importance au deuxième siècle. Samos peut être regardée comme le principal centre des mœurs, des talents, du luxe, des sciences et des arts de l'Ionie. Dès les premiers temps, il y avait une école nationale de statuaire; et les architectes samiens devinrent fameux bien au-delà de leur île. Dans la peinture, Samos a produit Calliphon, Théodore, Agatharque et Timanthe. Ses poteries étaient célèbres dans tout le monde ancien. En littérature, elle fut illustrée par les poëtes Asius, Chœrilus et Æschrion; par les philosophes Pythagore et Mélissus, et par les historiens Pagæus et Duris. La ville capitale, nommée également Samos, était située sur le côté S.-E. de l'île, vis-à-vis du Prom. Trogilium, en partie sur le rivage, en partie sur la colline où elle s'élevait en forme d'amphithéâtre. Elle

avait un magnifique port; et une foule de superbes édifices, parmi lesquels, outre l'Heræum et autres temples, on comptait comme les principaux le Sénat, le théâtre, et le gymnase dédié à Eros



Samos.

(l'Amour). Du temps d'Hérodote, Samos était regardée comme une des cités les plus polies du monde. Ses ruines sont assez considérables pour permettre d'en tracer le plan. Il y a des restes de ses murs et de ses tours, du théâtre et de l'aqueduc

Sămŏsăta (*Someisat*), capitale de la province et, plus tard, du royaume de Comagène, dans le N. de la Syrie, était située sur la rive droite de l'Euphrate,



Samosata.

au N.-O. d'Édesse. Elle est célèbre, dans l'histoire des lettres, comme lieu de naissance du polygraphe Lucien, et, dans l'histoire ecclésiastique, comme patrie de l'hérétique Paul, évêque d'Antioche, au troisième siècle. Il n'en reste qu'un amas de ruines.

Sămŏthrācē (**-ēs**) et **Sămŏthrācia** (**-æ** : *Samothraki*), petite île dans le N. de la mer Égée, vis-à-vis de l'embouchure de l'Hèbre en Thrace, dont elle était éloignée de 38 milles. Elle a environ 32 milles de circonférence et contient dans sa partie centrale une haute montagne, appelée Saoce, d'où, au dire d'Homère, on pouvait apercevoir Troie. L'île de Samothrace était le siége principal des Cabires (voy. *Cabiri*), et était célèbre par ses mystères religieux, comptés parmi les plus fameux de l'antiquité. L'histoire politique de Samothrace est de faible importance.

Sampsĭcĕramus (**-i**), nom d'un petit prince d'Émèse en Syrie; sobriquet donné par Cicéron à Cn. Pompée.

Sanchūniaton (**-ōnis**), était, dit-on, un ancien écrivain phénicien dont les ouvrages furent traduits en grec par Philon de Byblos, qui vivait dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Un fragment considérable de la traduction de Philon nous a été conservé par Eusèbe dans le premier livre de sa *Præparatio Evangelica;* mais il est aujourd'hui généralement admis par les critiques modernes que cet ouvrage a été forgé par Philon lui-même.

Sancus, **Sangus** ou **Semo Sancus** (**-i**), divinité romaine, qui était, dit-on, originairement un dieu sabin identique à Hercule et à Dius Fidius. Le nom qui est étymologiquement le même que *Sanctus*, et se rattache à *Sancire*, semble justifier cette conjecture et donne à Sancus le caractère d'une divinité présidant aux serments. Il avait un temple à Rome, sur le Quirinal, en face de celui de Quirinus, et tout près de la porte qui tirait de lui le nom de *Sanqualis Porta*.

Sandrocottus (**-i**), roi de l'Inde au temps de Séleucus Nicator, régnait sur la puissante nation des Gangarides et des Prasiens sur les bords du Gange.

Sangărĭus (**-i**), **Sangaris** ou **Sagaris** (*Sakariyeh*), le plus grand fleuve de l'Asie Mineure après l'Halys, avait sa source dans une montagne appelée Adoreus, près de la petite ville de Sangia, sur les confins de la Galatie et de la Phrygie, d'où il coulait d'abord au N. à travers la Galatie, puis à l'O. et au N.-O. à travers le N.-E. de la Phrygie, puis au N. à travers la Bithynie, dont il formait originairement la limite E. Il se jetait enfin dans l'Euxin à moitié chemin entre le Bosphore et Héraclée.

Sangia (voy. *Sagarius*).

Sannio (**-ōnis**), nom du bouffon dans les mimes, dérivé de *Sanna*, d'où vient l'italien *Zanni* et l'anglais *Zany*, bouffon.

Sannyrĭon (**-ōnis**), poëte comique

athénien, florissait vers 407 av. J.-C. et plus tard. Son excessive maigreur a été ridiculisée par Strattis et Aristophane.

Santŏnes (-**um**) ou **Santŏni** (-**ōrum**), peuple puissant de la Gaule Aquitaine, habitait sur la côte de l'Océan, au N. de la Garonne. Sous les Romains, ce fut un peuple indépendant. Leur ville principale était Mediolanum, plus tard Santones (*Saintes*).

Săpæi (-**ōrum**), peuple de Thrace, qui habitait sur le mont Pangée, entre le lac Bistonia et la côte.

Săpis (-**is** : *Savio*), petite rivière de la Gaule Cisalpine, qui a sa source dans les Apennins, et se jette dans l'Adriatique au S. de Ravenne, entre le Pô et l'Aternus.

Săpŏr (voy. *Sassanidæ*).

Sapphō (-**us**), Sapho, femme poëte, un des deux grands chantres lyriques qu'a produits l'école éolienne (l'autre était Alcée); elle était née à Mitylène ou, selon d'autres, à Érésos dans l'île de Lesbos. Sapho était contemporaine d'Alcée, de Stésichore et de Pittacus. Elle n'était pas seulement contemporaine d'Alcée, elle avait avec lui des rapports d'amitié : c'est ce que nous apprennent des fragments parvenus jusqu'à nous de ces deux poëtes. Quant aux événements de sa vie, nous n'en savons que ce que nous apprend une obscure allusion des Marbres de Paros et d'Ovide (*Her.*, 15,51) à sa fuite de Mitylène en Sicile, pour échapper à l'on ne sait quel péril, entre 604 et 592 ; et l'histoire bien connue qu'étant éprise de Phaon et n'étant pas payée de retour, elle se jeta du rocher de Leucade dans la mer. Cette histoire, néanmoins, paraît être une invention des temps postérieurs. A Mitylène Sapho paraît avoir été le centre d'une société de femmes de lettres, dont la plupart étaient ses élèves dans l'art de la poésie, de l'élégance et de la galanterie. Les anciens écrivains s'accordent tous dans l'expression de leur admiration pour ses poésies. Ses poëmes lyriques formaient 9 livres, mais il ne nous en est parvenu que des fragments. Le plus important est une magnifique ode à Vénus, que nous possédons peut-être entière.

Sarancæ, **Sarangæ** (-**ārum**) ou **Saranges** (-**um**), peuple de la Sogdiane.

Sardănăpălus (-**i**), le dernier roi de l'empire assyrien de Ninive, décrié pour son luxe, ses débauches et ses mœurs efféminées. Il passait son temps renfermé dans son palais, invisible pour ses sujets, paré comme une femme et entouré de concubines. Enfin Arbacès ou Arbactus, satrape de Médie, et Bélésys, le plus noble des prêtres chaldéens, résolurent de secouer le joug d'un aussi indigne monarque et marchèrent contre Ninive à la tête d'une armée formidable. Mais tout à coup ce prince efféminé quitta ses vêtements de luxe et parut en intrépide guerrier. A la tête de ses troupes, il défit deux fois les rebelles, mais il finit par être vaincu et obligé de se retrancher dans Ninive. Là il soutint un siége de deux années, jusqu'au moment où, désespérant de triompher et de tenir plus longtemps, il réunit tous ses trésors, ses femmes, ses concubines, les plaça sur un immense bûcher construit par ses ordres, y mit le feu et périt avec tout son monde au milieu des flammes (876 av. J.-C.). Tel est le récit de Ctésias, qui nous a été conservé par Diodore de Sicile, et qui a été suivi par la plupart des écrivains et chronologistes venus après lui. Mais des historiens modernes ont démontré que tout ce récit de Ctésias n'est qu'une fable; il est en contradiction formelle avec le dire d'Hérodote et des auteurs de l'Ancien Testament.

Sardi (voy. *Sardinia*).

Sardĭnĭa (-**æ** : Sardi; *Sardinia*, *Sardaigne*), grande île de la Méditerranée, qui a la forme d'un parallélogramme, de 140 milles marins de long du N. au S., avec une largeur moyenne de 60 milles. Elle était regardée par les anciens comme la plus grande des îles de la Méditerranée et cette opinion, bien qu'on la considère ordinairement comme une erreur, se trouve aujourd'hui exacte ; il est démontré par les mesures prises de nos jours que la Sardaigne est un peu plus étendue que la Sicile. Elle occupe la position la plus centrale entre l'Espagne, la Gaule, l'Italie et l'Afrique. Une chaîne de montagnes la parcourt tout entière dans sa partie E. du N. au

S., occupant environ un tiers de sa superficie. Ces montagnes étaient appelées par les anciens Insani Montes, sans doute à cause de leur aspect rude et sauvage, et des nombreuses bandes de brigands dont elles étaient le repaire. La Sardaigne était très-fertile, mais elle n'était pas cultivée dans une grande étendue, par suite de l'état grossier de ses habitants. Cependant les plaines de la partie N. et de la partie S. produisaient une grande quantité de blé dont une partie considérable était chaque année exportée à Rome. Parmi les productions de l'île, la plus célèbre était l'*herba Sardonica,* plante vénéneuse, qui donnait, disait-on, des convulsions mortelles aux personnes qui en mangeaient. Ces convulsions agitaient et déformaient la bouche de telle sorte que le patient semblait rire même au milieu des plus atroces douleurs; d'où l'expression bien connue de risus Sardonicus (*rire Sardonique*). La Sardaigne renfermait une grande quantité de métaux précieux, et surtout d'argent, dont les mines furent exploitées par les anciens sur une grande échelle. Il y avait aussi un grand nombre de sources minérales; et on fabriquait d'immenses quantités de sel sur les côtes O. et S. — La population de l'île était fort mêlée. Nous ignorons à quelle race appartenaient les habitants primitifs; mais il paraît que des Phéniciens, des Tyrrhéniens et des Carthaginois s'y établirent à différentes époques. Les Grecs passent aussi pour y avoir implanté des colonies; mais cette tradition est très-suspecte. La Sardaigne ne fut pas connue des Grecs avant l'an 500 av. J.-C., époque où nous trouvons qu'Histiée de Milet promit à Darius de rendre l'île de Sardo tributaire de son empire. Elle fut conquise de très-bonne heure par les Carthaginois et continua d'être en leur possession jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique. Peu de temps après cet événement, les Romains profitèrent de la guerre dangereuse que Carthage avait eu à faire contre ses propres mercenaires en Afrique pour s'emparer de la Sardaigne (238 av. J.-C.). Elle fut alors érigée en province romaine sous le gouvernement d'un préteur; mais pour une grande partie de l'île cette soumission n'était que nominale; et ce ne fut que nombre d'années plus tard et après de nombreuses révoltes que les habitants se soumirent à la domination romaine. Elle continua d'appartenir à l'empire romain jusqu'au troisième siècle où les Vandales s'en emparèrent.

Sardis (-**is**) ou **Sardes** (-**ium** : Sardiani; *Sart,* Ru.), Sardes, une des plus anciennes et des plus fameuses cités de l'Asie-Mineure, et capitale de la grande monarchie lydienne, était située à la pointe S. de la riche vallée de l'Hermus, au pied N. du mont Tmolus, sur la petite rivière du Pactole, à 30 stades (3 milles géogr.) au S. de la jonction de cette rivière avec l'Hermus. Sur un rocher haut et escarpé, formant une saillie de la chaîne du Tmolus, était la citadelle, presque inexpugnable, que quelques-uns supposent être la Hylé d'Homère, qui, bien qu'il ne fasse nulle part mention des Lydiens ni des Sardes par leur nom, parle cependant du mont Tmolus et du lac de Gygès. La construction de cette citadelle est attribuée à Mélès, ancien roi de Lydie. Elle était entourée d'un triple mur, et renfermait le palais et le trésor des rois lydiens. A la chute de l'empire de Lydie, elle résista à toutes les attaques de Cyrus et ne fut enlevée que par surprise. Sous les empires perse et gréco-syrien, Sardes fut la résidence du satrape de Lydie. La fondation de Pergame diminua beaucoup son importance; mais sous les Romains elle fut toujours une ville considérable et le siége d'un *Conventus Juridicus.* Sous le règne de Tibère, elle fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre, mais elle fut rebâtie avec l'aide de l'empereur. Elle fut un des siéges les plus anciens de la religion chrétienne et une des 7 églises de la province d'Asie à qui saint Jean adresse son Apocalypse. Mais le langage de l'apôtre donne à comprendre que l'église de Sardes était déjà tombée dans un état de décadence presque désespéré. Dans les guerres du moyen âge la ville fut presque entièrement détruite, et sa situation présente aujourd'hui le plus triste spectacle de désolation qu'on puisse trouver dans les ruines des cités antiques.



Sardes.

Sarmătæ ou **Saurŏmătæ** (**-ārum**), peuple d'Asie, habitant au N.-E. du Palus Mæotis (mer d'Asow), à l'E. du Tanaïs (le Don), qui les séparait des Scythes d'Europe.

Sarmătĭa (**-æ**), (la partie E. de la Pologne et la partie S. de la Russie d'Europe), nom employé pour la première fois par Méla pour désigner la partie N. de l'Europe et de l'Asie, s'étendant de la Vistule (*Wisla*) et des SARMATICI MONTES à l'O., qui la séparaient de la Germanie, jusqu'au Rha (le Wolga) à l'E., qui la séparait de la Scythie; bornée au S.-O. et au S. par les fleuves Ister (*Danube*), Tibiscus (*Theiss*) et Tyras (*Dniester*), qui la séparaient de la Pannonie et de la Dacie, et, plus loin, par l'Euxin et au delà par le Caucase, qui la séparait de la Colchide, de l'Ibérie et de l'Albanie, et s'étendant au N. jusqu'à la Baltique et aux régions inconnues de l'Europe septentrionale. Le peuple d'où était tiré le nom de Sarmatia n'habitait qu'une faible portion du pays. La plus grande partie était peuplée de tribus scythes; mais quelques-uns des habitants de la partie N. paraissent avoir été d'origine germanique, comme les VENEDI sur la Baltique et les IAZYGES, les ROXOLANI et les HAMAXOBII dans le S. de la Russie; la principale des autres tribus à l'O. du Tanaïs était les ALAUNI ou ALANI SCYTHÆ, peuple scythique venu d'Asie et établi dans les parties centrales de la *Russia*. Tout le pays était divisé par le Tanaïs (Don) en deux parties appelées l'une *Sarmatia Europæa* et l'autre *Sarmatia Asiatica;* mais il faut observer que, d'après la division moderne du continent, la totalité de la Sarmatie appartient à l'Europe. Il faut aussi bien remarquer que la Chersonnèse Taurique (Crimée), bien que renfermée dans les limites indiquées, n'était pas considérée comme une partie de la Sarmatie, mais bien comme une contrée séparée.

Sarmătĭcæ portæ (Pas de Dariel), passage central du Caucase, conduisant d'Ibérie en Sarmatie.

Sarmătĭci montes (partie des monts Carpathes), chaîne de montagnes dans l'Europe centrale, s'étendant des sources de la Vistule au Danube, entre la Germanie à l'O. et la Sarmatie à l'E.

Sarmătĭcus Oceanus ou **Pontus**, **Sarmaticum mare** (Mer Baltique), la grande mer qui baigne la côte N. de la Sarmatie d'Europe.

Sarnus (**-i** : *Sarno*), rivière de Campanie, qui coule à Nucérie et se jette dans le Sinus Puteolanus près de Pompeii.

Sărōnĭcus Sinus (Golfe d'Égine), baie de la mer Egée, située entre l'Attique et l'Argolide, et commençant entre le cap Sunium en Attique et celui de Scyllæum en Argolide.

Sarpēdon (**-ŏnis**), 1) fils de Zeus (Jupiter) et d'Europe, frère de Minos et de Rhadamanthe. Ayant eu un démêlé avec Minos au sujet de Milétus, il se réfugia auprès de Cilix, qu'il assista contre les Lyciens (voy. *Miletus*). Il devint ensuite roi de Lycie et Jupiter lui accorda le privilége de vivre trois générations. — 2) fils de Jupiter et de Laodamie ou, selon d'autres, d'Évandre et de Déidamie, et frère de Clarus et de Themon. C'était un prince lycien, petit-fils du n° 1. Dans la guerre de Troie il fut un allié des Troyens et se distingua par

sa valeur, mais il fut tué par Patrocle.

Sarpēdon Prōmontōrium (cap Lissan el Kapeh), promontoire de Cilicie, au 34° de longitude E., à 80 stades de l'embouchure du Calycadnus.

Sarpēdōnĭum Prōmontōrium, promontoire de Thrace, entre les embouchures des rivières Melas et Erginus, en face de l'île d'Imbros.

Sarraster (voy. *Sarnus*).

Sarsīna (-æ : *Sarsina*), ancienne v. d'Ombrie, sur la rivière Sapis, au S.-O. d'Ariminum, plus tard municipe romain, célèbre comme lieu de naissance du poëte comique Plaute.

Sarus (-i : *Seihau*), rivière considérable dans le S.-E. de l'Asie Mineure. Elle a sa source dans l'Anti-Taurus, au centre de la Cappadoce, et coule au S. au-delà de Comana vers les frontières de la Cilicie, où elle reçoit un bras occidental qui jusque-là coulait parallèlement; de là, traversant d'un cours sinueux la Cilicia Campestris, elle se jette dans la mer un peu à l'E. de l'embouchure du Cydnus et au S.-E. de Tarse.

Saso ou **Sasonis insula** (*Saseno, Sassono, Sassa*), petite île rocheuse devant la côte d'Illyrie, au N. du promontoire acrocéraunien, et fréquentée par les pirates.

Saspīres (-um) ou **Saspiri** (-ōrum), peuple scythique d'Asie, au S. de la Colchide et au N. de la Médie, dans l'intérieur des terres (c.-à-d. en Arménie) selon Hérodote, mais selon d'autres sur la côte de l'Euxin.

Sassanĭdæ (-ārum), nom d'une dynastie qui régna en Perse de l'an 226 à l'an 651 de notre ère. 1) Artaxerxès (l'Ardishir ou Ardshir des Persans), fondateur de la dynatie des Sassanides, régna de 226 à 240 ap. J.-C. Il était fils d'un Babek, officier de bas étage. Il avait servi avec distinction dans l'armée d'Artaban, fut payé d'ingratitude et se vengea en se révoltant. Il revendiqua le trône comme descendant des anciens rois de Perse et du grand Cyrus. Le peuple soutint chaudement sa cause, en le voyant se déclarer le champion de l'antique religion de la Perse. En 226 Artaban fut défait dans une bataille décisive et Artaxerxès prit alors le titre pompeux, mais national, de « Roi des Rois ». Un de ses premiers actes législatifs fut la restauration de la religion de Zoroastre et le rétablissement du culte du feu. Après avoir établi son autorité dans son pays, il demanda à l'empereur Alexandre Sévère la cession immédiate de toutes les portions de l'empire romain qui avaient appartenu à la Perse du temps de Cyrus et de Xerxès, c.-à-d. la totalité des possessions romaines en Asie, aussi bien que l'Égypte. Une guerre immédiate entre les deux empires fut la conséquence de cette réclamation. Après une lutte énergique la paix fut rétablie, peu de temps après le meurtre d'Alexandre en 237, chacune des deux nations gardant les possessions qu'elle avait avant l'ouverture des hostilités. — 2) *Sapor* I (Shapur), fils et successeur d'Artaxerxès I, régna de 240 à 273. Il fit la guerre d'abord à Gordien, puis à Valérien. Ce dernier empereur fut battu par Sapor, fait prisonnier et retenu captif pendant le reste de ses jours. Après la prise de Valérien, Sapor conquit la Syrie, détruisit Antioche, et, après s'être rendu maître des passages du Taurus, mit la ville de Tarse en cendres, et prit Césarée. Il fut arrêté dans sa marche triomphante par Odénath et Zénobie. — 3) Hormisdas I (Hormuz), fils du précédent, ne régna qu'un an et mourut en 274. — 4) Varanès ou *Varuranès* I (Bahram ou Baharam), fils d'Hormisdas I, régna de 274 à 277. Il fit la guerre sans succès à Zénobie, et, après sa captivité, fut engagé dans une querelle avec Aurélien, querelle qui n'eut pas de résultats sérieux, à cause de la mort subite d'Aurélien en 275. Ce fut sous son règne qne fut mis à mort le célèbre Many, sectaire chrétien que les mages firent écorcher vif. — 5) Varanès II (Bahram), fils de Varanès I, régna de 277 à 294. Il fut défait par Carus, qui prit Séleucie et Ctésiphon; et le reste de ses États ne fut sauvé que par la mort soudaine de Carus en 283. — 6) Varanès III (Bahram), fils aîné de Varanès II, mourut après un règne de 8 mois (294). — 7) Narsès (Narsi), fils cadet de Varanès II, régna de 294 à 303. Il fit une guerre redoutable à Dioclétien; mais,

dans sa seconde campagne, il fut défait avec de grandes pertes et obligé de conclure une paix désavantageuse avec les Romains. En 303 Narsès abdiqua en faveur de son fils et mourut bientôt après. — 8) HORMISDAS II (HORMUZ), fils de Narsès, régna de 303 à 310. Durant son règne, aucun événement important ne se produit à l'égard de Rome. — 9) SAPOR II POSTUMUS (SHAPUR), fils d'Hormisdas II, était né après la mort de son père; il fut couronné dans le sein de sa mère, et les mages placèrent solennellement le diadème sur le corps de sa mère. Il régna de 310 à 381. Son règne fut signalé par une persécution acharnée et cruelle des chrétiens. Il fit avec succès la guerre pendant plusieurs années contre Constance II et ses successeurs. Sapor a été surnommé le grand et aucun roi de Perse n'a inspiré autant de terreur à Rome que ce monarque. Sapor eut pour successeur 18 princes de la même dynastie; mais en 651 YESDIGERD, le dernier roi, fut défait et tué par Kaleb, général du calife Abu-Bekr. La Perse devint alors un pays mahométan.

Sassŭla (-æ), v. du Latium, appartenant au territoire de Tibur.

Sătăla (-ōrum), v. considérable dans le N.-E. de l'Arménie mineure, importante comme clé des passages à travers les montagnes du Pont. Elle était située au point de jonction de 4 routes conduisant à des villes sur l'Euxin, un peu au N. de l'Euphrate, dans une vallée entourée de montagnes, à 325 milles romains de Césarée en Cappadoce, et à 135 de Trapézonte.

Sătīcŭla (-æ), v. du Samnium, située sur une montagne, sur les frontières de Campanie.

Satrĭcum (-i : *Casale di Conca*), v. du Latium, près d'Antium.

Sătŭræ pălūs (*Lago di Paola*), lac ou marais du Latium, formé par la rivière Nymphæus, et près du promontoire Circeium.

Sătŭrĭum ou **Saturelum** (-i : *Saturo*), v. dans le S. de l'Italie près de Tarente, célèbre pour ses chevaux (Hor., *Sat.* 1, 6, 59).

Săturnia (-æ), 1) ancien nom de l'Italie (voy. *Italia*). — 2) (*Saturnia*), primitivement appelée **Aurinia**, ancienne v. d'Étrurie, fondée, dit-on, par les Pélasges, était située dans le territoire de Caletra, sur la route de Rome à Cosa, à environ 20 milles de la mer.

Săturnīnus (-i), 1) un des trente tyrans, était général de Valérien qui l'aimait beaucoup. Dégoûté des débauches de Gallien, il accepta des soldats le titre d'empereur, mais il fut mis à mort par ces mêmes soldats, qui ne purent se soumettre à la sévérité de sa discipline. — 2) né en Gaule, officier de talent, fut nommé par Aurélien au commandement de la frontière orientale, et proclamé empereur à Alexandrie pendant le règne de Probus, dont les soldats le tuèrent par hasard.

Săturnīnus L. Appuleius, célèbre démagogue, questeur en 104 av. J.-C. et tribun du peuple pour la première fois en 102. Il contracta une étroite alliance avec Marius et ses amis et acquit bientôt une grande popularité. Il se porta candidat au tribunat pour la seconde fois, en 100, et l'obtint par le meurtre de son rival. Aussitôt après son entrée en charge, il proposa une loi agraire, qui fit bannir Métellus Numidicus, comme nous le rapportons ailleurs (voy. *Metellus*). Saturninus proposa d'autres mesures populaires, telles qu'une loi *frumentaria* et une loi pour fonder de nouvelles colonies en Sicile, en Achaïe, en Macédoine. Dans les comices pour l'élection des magistrats de l'année suivante, Saturninus obtint le tribunat pour la troisième fois. A cette même époque il y eut une lutte pour le consulat entre Glaucia et Memmius, et, comme Memmius semblait devoir l'emporter, Saturninus et Glaucia apostèrent des assassins à leurs gages qui le tuèrent publiquement en pleins comices. Ce dernier acte produisit une réaction complète contre Saturninus et ses complices. Le sénat les déclara ennemis publics et donna ordre aux consuls de les renverser par la force. Marius n'était guère disposé à agir contre ses amis, mais il n'avait pas d'autre alternative et sa lenteur fut compensée par le zèle de l'autre. Chassés du Forum, Saturninus, Glaucia et le questeur Saufeius cherchèrent un

refuge dans le Capitole, mais les partisans du Sénat coupèrent les tuyaux qui conduisaient l'eau au Capitole. Dans l'impossibilité de tenir plus longtemps, ils se rendirent à Marius. Ce dernier fit tout ce qu'il put pour leur sauver la vie; aussitôt qu'ils furent descendus du Capitole, il les mit pour leur sûreté dans la Curia Hostilia; mais la populace arracha les tuiles qui couvraient la Curie et les jeta sur les coupables jusqu'à ce qu'elle les eût tués.

Sāturnĭus (-**i**), c.-à-d. fils de Saturne, surnom sous lequel on désigne Jupiter, Neptune et Pluton. Pour la même raison on appelait du nom de SATURNIA Junon et Vesta.

Sāturnus (-**i**), roi fabuleux d'Italie, que les Romains ont toujours identifié avec le grec Cronos, et dont ils ont fait par conséquent le père de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Junon, etc. (voy. *Cronos*); mais il n'y a en réalité aucune ressemblance entre les attributs des deux divinités, si ce n'est que toutes deux étaient regardées comme les plus anciennes dans leur pays respectif. La ressemblance est plus sérieuse entre Déméter (Cérès) et Saturne; car tout ce que les Grecs attribuent à Déméter, les Italiens l'attribuent à Saturne. Saturne tirait son nom de *sero* (*sevi*, *satum*, semer) et passait pour le fondateur de la civilisation et de l'ordre social, qui sont étroitement liés à l'agriculture. Pour cette même raison son règne est regardé comme l'âge d'or de l'Italie. Comme l'agriculture est la source de toute richesse, sa femme était *Ops*, symbole de l'abondance. La tradition rapportait que ce dieu vint en Italie sous le règne de Janus, chez qui il reçut l'hospitalité, et qu'il forma un établissement sur la colline du Capitole, qui fut nommée de là *colline Saturnienne*. Au pied de cette colline, sur la route conduisant au Capitole, il y eut plus tard un temple dédié à Saturne. Saturne alors enseigna au peuple l'agriculture, le fit passer de la vie sauvage à la vie civilisée et morale. Il en résulta que tout le pays reçut le nom de *Saturnia tellus*, terre de Saturne ou de l'abondance. D'après une tradition postérieure le *Latium* tirerait son nom du verbe *lateo*, être caché, à cause de la disparition de Saturne, qui fut soudainement ravi à la terre, et, pour cette raison, regardé par quelques-uns comme une divinité du monde inférieur. Sur la fête célébrée par les Romains en l'honneur de Saturne, voy. le Dict. Mythol. (Didot) au mot *Saturnales*. La statue de Saturne était creuse et remplie d'huile, probablement pour indiquer la fertilité du Latium en oliviers; il est représenté tenant à la main une serpe, et avec des bandelettes de laine autour des pieds. Le temple de Saturne servait de trésor public, et plusieurs tables de lois y furent aussi déposées.

Sătȳri (-**ōrum**), les Satyres. Ce nom désignait une classe d'êtres appartenant à la mythologie grecque, inséparablement liés au culte de Dionysus (Bacchus), et représentant les puissances vitales de la nature dans toute leur plénitude. Ils passent généralement pour les fils de Hermès (Mercure) et d'Iphthima ou des Naïades. Les Satyres sont représentés avec une chevelure hérissée, le nez rond et un peu retroussé, les oreilles plantées dans la tête comme celle des animaux, deux petites cornes sur le devant de la tête, et une queue semblable à celle d'un cheval ou d'une chèvre. Dans les œuvres d'art on les représente à divers âges de la vie; les plus âgés étaient communément appelés Silènes (*Sileni*), et les plus jeunes *Satyrisci* (jeunes Satyres). Les Satyres sont toujours dépeints comme aimant le vin passionnément et adonnés à tous les plaisirs sensuels. Aussi les représente-t-on tantôt avec une coupe ou un thyrse à la



Satyre.
(Tiré d'une Statue du Louvre.)

main, tantôt dormant, jouant de quelque instrument de musique ou engagés dans des danses voluptueuses avec des nymphes. Ils sont vêtus de peaux de bêtes et portent des guirlandes de vignes, de lierre ou de sapin. Comme toutes les divinités habitant les forêts et les campagnes ils étaient fort redoutés des mortels. Les écrivains des derniers temps, et spécialement les poëtes romains, confondent les Satyres avec les Faunes de l'Italie, et par suite les représentent avec de grandes cornes et des pieds de chèvre, bien que dans l'origine ce fussent des êtres tout à fait distincts.

Sătȳrus (-**i**), nom d'un acteur comique athénien très-distingué, qui enseigna, dit-on, à Démosthène l'art de compléter l'effet de ses discours en y joignant une action appropriée.

Săvo (-**ōnis** : *la Saône*), rivière de Campanie, qui se jette dans la mer au S. de *Sinuessa*.

Săvus (-**i** : la *Save* ou *Sau*), affluent navigable du Danube; il a sa source dans les Alpes Carniques, forme la limite d'abord entre le *Noricum* et l'Italie, puis entre la Pannonie et l'Illyrie, et se jette dans le Danube près de *Singidunum*.

Saxa (-**æ**) **Dĕcĭdĭus**, né en Celtibérie, fut dans l'origine un des soldats de l'armée de César; il accompagna éventuellement Antoine en Orient et fut nommé par lui gouverneur de Syrie. Il y fut défait par Labiénus le jeune et les Parthes, et tué dans sa fuite après la bataille (en l'an 40).

Saxa (-**æ**) **Q. Vŏcōnĭus**, tribun du peuple (169 av. J.-C.), proposa la loi Voconia. (Voy. sur cette loi le Dict. d'Antiquités.)

Saxa Rubra. (Voy. *Rubra Saxa*.)

Saxŏnes (-**um**), les Saxons, peuple puissant de Germanie, qui habitait originairement dans la partie S. de la Chersonnèse Cimbrique, entre les rivières *Albis* (l'Elbe) et *Chalusus* (la Trave), par conséquent dans le Holstein moderne. Les Saxons apparaissent pour la première fois dans l'histoire en 286 av. J.-C., à la tête d'une puissante confédération de peuples germains, qui, sous la dénomination générale de Saxons, occupèrent éventuellement le pays situé entre l'Elbe, le Rhin, la Lippe, et l'Océan de Germanie. Une partie de ces Saxons, unie aux Angles, conquit la Bretagne vers le milieu du cinquième siècle de notre ère.

Scæva (-**æ**) **Cassius**, centurion dans l'armée de César, se distingua par des actes de bravoure extraordinaire à la bataille de Dyrrhachium.

Scævŏla (-**æ**), nom d'une famille distinguée de la *Gens Mucia*. 1°) C. MUCIUS SCÆVOLA. Quand le roi Porsenna assiégeait Rome, il sortit de la ville dans l'intention de le tuer; mais, par méprise, il frappa le secrétaire du roi au lieu du roi lui-même. Le roi, dans sa colère, ordonna qu'on le brûlât vif. En entendant cet arrêt, Mucius mit sa main droite dans un brasier ardent allumé sur un autel pour un sacrifice et l'y maintint sans sourciller. Le roi, étonné de tant d'énergie, ordonna qu'on l'éloignât de l'autel et lui permit de se retirer libre et sauf. Pour reconnaître ce généreux pardon, Mucius déclara à Porsenna qu'il y avait trois cents jeunes gens appartenant aux premières familles de Rome, qui avaient pris l'engagement par serment de tuer le roi, que le sort l'avait désigné pour tenter le premier l'entreprise, et que les autres en feraient autant après son retour. Porsenna craignant pour ses jours, qu'il ne savait comment garantir contre l'audace de ces désespérés, fit des propositions de paix aux Romains et évacua leur territoire. Mucius reçut le nom de *Scævola*, c.-à-d. gaucher, à cause de la perte de sa main droite. — 2°) P. MUCIUS SCÆVOLA, tribun du peuple en 141, préteur en 136, et consul en 133, l'année où Tib. Gracchus perdit la vie. En 131 il succéda à son frère Mucianus comme *Pontifex Maximus*. Scævola se faisait remarquer par sa profonde connaissance du *Jus Pontificium* (droit pontifical). Sa réputation comme légiste est mentionnée par Cicéron dans plusieurs passages. — 3) Q. MUCIUS SCÆVOLA, l'augure, épousa la fille de C. Lælius, l'ami de Scipion l'Africain le jeune. Il fut tribun du peuple en 123, édile plébéien en 125, et, comme préteur, fut gouverneur de l'Asie Mineure en 121, l'année où C. Gracchus perdit la vie. Il fut poursuivi à son retour de sa province en 120, sous l'accusation de concussion, par

T. Albucius, mais il fut acquitté. Il fut consul en 117. Il vécut enfin jusqu'au tribunat de P. Sulpicius Rufus en 88. Cicéron, qui était né en 106, nous apprend que, lorsqu'il prit la robe virile, son père le mena chez Scævola qui était alors un vieillard, et qu'il se logea aussi près de lui que possible, afin de profiter de ses leçons. Après sa mort Cicéron se fit disciple de Q. Mucius Scævola le pontife. L'augure était distingué par sa connaissance des lois; mais on ne cite aucun écrit de lui. Il est un des interlocuteurs dans le traité *de Oratore,* dans le *Lælius*, et dans la *République* (1, 12). — 4) Q. MUCIUS SCÆVOLA, grand pontife, fils du n° 2, fut tribun du peuple en 106, édile curule en 104, et consul en 95 avec Licinius Crassus l'orateur. Après son consulat Scævola fut proconsul en Asie, fonction où il s'acquit l'estime des populations placées sous son gouvernement. Il fut ensuite grand pontife. Il mourut sous le consulat de C. Marius le jeune et de Cn. Papirius Carbo (82), après avoir été proscrit par le parti de Marius. Les vertus de Scævola sont préconisées par Cicéron qui, après la mort de l'augure, devint un des auditeurs du pontife. La pureté de son caractère, ses principes sévères d'équité et l'aménité de ses manières, ses talents comme administrateur, comme orateur et comme juriste, le placent parmi les hommes illustres de tous les temps et de tous les pays. C'est le premier Romain à qui l'on puisse attribuer une conception scientifique et systématique du droit civil, qu'il réalisa dans un ouvrage en 18 livres.

Scaldis (-is : l'*Escaut*), rivière importante dans le N. de la Gaule Belgique, se jette dans l'Océan. César la donne à tort pour un affluent de la Meuse.

Scămander (-dri), le Scamandre, 1) rivière dans la partie occidentale de la côte N. de la Sicile; elle se jette dans la mer près de Ségeste. — 2) célèbre rivière de la Troade (voy. TROAS). Comme personnage mythologique le dieu fluvial Scamandre portait parmi les dieux le nom de Xanthe.

Scămandrius (-i), fils d'Hector et d'Andromaque, nommé *Astyanax* par les Troyens, parce que son père était le protecteur de la ville de Troie.

Scandea. (Voy. *Cythera.*)

Scandia ou **Scandinavia** (-æ), Scandinavie, nom donné par les anciens à la Norwége, à la Suède et aux îles environnantes.

Scandila (-æ : *Scandole*), petite île dans le N.-E. de la mer Égée, entre Péparéthos et Scyros.

Scantia Silva, forêt de Campanie.

Scaptē Hȳlē, nommée aussi, mais moins correctement, SCAPTESYLE, petite île près de la côte de Thrace, en face de l'île de Thasos. Elle renfermait de célèbres mines d'or, qui furent d'abord exploitées par les Thasiens. Ce fut là que Thucydide réunit et mit en ordre les matériaux de son histoire.

Scaptia (-æ), ancienne v. du Latium, qui donna son nom à une tribu romaine, mais qui disparut de très-bonne heure.

Scăpŭla (-æ), **P. Ostōrius**, gouverneur de la Bretagne vers l'an 50 apr. J.-C., défit la puissante tribu des *Silures*, fit prisonnier leur roi Caractacus et l'envoya à Rome chargé de chaînes.

Scardus ou **Scordus mons**, chaîne de hautes montagnes, qui forment la limite entre la Mœsie et la Macédoine.

Scarphe (-es), **Scarphēa** ou **Scarphia** (-æ), v. des Locriens Epicnémidiens, était le point où se réunissaient les routes qui passaient par les Thermopyles.

Scaurus (-i), nom d'une famille de la *gens Æmilia*. 1) M. ÆMILIUS SCAURUS éleva sa famille de l'obscurité aux premiers rangs de la noblesse romaine. Il était né en 163 av. J.-C. En dépit de son origine patricienne, il songea d'abord à exercer quelque état médiocre, comme son père, mais il finit par se vouer à l'étude de l'éloquence, avec l'espoir de parvenir aux honneurs politiques. Il servit aussi dans l'armée, où il paraît avoir acquis quelque distinction. Il fut édile curule en 123, consul en 115, après avoir fait la guerre avec succès contre quelques tribus des Alpes. En 112 il fut envoyé comme chef d'ambassade auprès de Jugurtha; et, en 111, il accompagna L. Calpurnius Bestia, en qualité de lieutenant, dans la guerre contre ce prince. Tous les deux, lui et le consul, reçurent de Jugurtha des présents considérables pour lui obtenir une paix favorable; ce qui donna lieu plus tard à une

accusation de corruption portée contre eux par C. Manilius, tribun du peuple; mais, bien que Scaurus eût été un des plus coupables, son influence politique était telle qu'il réussit à se faire nommer un des trois *quæsitores* (magistrats instructeurs) qui furent élus pour faire une enquête et poursuivre les coupables. Il parvint ainsi à se mettre lui-même hors de cause, mais il ne put sauver un seul de ses complices. En 109 Scaurus fut censeur avec M. Livius Drusus. Durant son consulat il restaura le pont Milvius et construisit la voie Æmilia. En 107 il fut élu consul une seconde fois en remplacement de L. Cassius Longinus. Dans les luttes entre le parti de l'aristocratie et celui de la démocratie, Scaurus fut toujours un ardent défenseur du premier. Il mourut en 89. — 2) M. ÆMILIUS SCAURUS, fils aîné du précédent, et fils adoptif du dictateur Sylla, servit en qualité de questeur, sous Pompée, dans la troisième guerre contre Mithridate. Il commanda ensuite une armée en Orient. Il fut édile curule en 58, et donna à cette occasion des jeux d'une magnificence extraordinaire. En 56 il fut préteur, et, l'année suivante, gouverneur de la province de Sardaigne, qu'il pilla sans merci. A son retour à Rome il fut accusé de concussion et défendu par Cicéron, Hortensius et autres, et acquitté malgré sa culpabilité. Il fut accusé de nouveau en 52, aux termes de la nouvelle loi de Pompée contre la brigue, et condamné. — 3) M. ÆMILIUS SCAURUS, fils du n° 2, et de Mucia, première femme de Pompée le triumvir, et par conséquent demi-frère de Sext. Pompée. Il accompagna ce dernier en Asie, après la défaite de sa flotte en Sicile, mais il le trahit et le livra aux généraux de Marc Antoine, en 35. — 4) M. ÆMILIUS SCAURUS, fils du n° 3, se distingua comme orateur et comme poëte, mais il avait des mœurs dissolues. Accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, en 34 ap. J.-C., il mit lui-même fin à ses jours.

Scĕlĕrātus Campus (-i), le Champ du crime, endroit de Rome, tout près de la porte Colline, où les Vestales qui avaient violé leur vœu de chasteté étaient enterrées vives.

Scēnītæ (-ārum) (c.-à-d. habitants des tentes), dénomination générale par laquelle les Grecs désignaient les tribus de Bédouins de l'Arabie Déserte.

Scepsis (probabl. *Eski Upshi* ou *Eskishupshe*, Ru.), ancienne v. dans l'intérieur de la Troade, au S.-E. d'Alexandrie, dans les montagnes d'Ida.

Schĕrĭa. (Voy. *Phæaces.*)

Scĭăthus (-i : *Skiatho*), petite île de la mer Égée, au N. de l'Eubée et à l'E. de la côte magnésienne de Thessalie, avec une v. de même nom.

Scillūs (-untis), v. d'Élide, dans le district de Triphylie, sur la rivière *Selinus*, à 20 stades au S. d'Olympie.

Scĭōne (-es), v. principale de la péninsule de Pallène en Macédoine, sur la côte occidentale.

Scīpio (-ōnis), nom d'une illustre famille patricienne de la *gens Cornelia*; ce nom fut donné, dit-on, au fondateur de cette famille, parce qu'il était en quelque sorte le *bâton* (scipio) de son père aveugle. Cette famille a produit plusieurs des plus grands hommes de Rome, et elle contribua plus qu'aucune autre à lui assurer l'empire du monde. Le tombeau de famille des Scipions fut découvert en 780, et les inscriptions et autres objets curieux qu'il renfermait sont aujourd'hui déposés dans le Musée Pio-Clémentin, à Rome. 1) P. CORNELIUS SCIPIO, maître de la cavalerie en 396 av. J.-C. et tribun consulaire en 395 et 394. — 2) L. CORNELIUS SCIPIO, consul en 350. — 3) P. SCIPIO BARBATUS, consul en 328 et dictateur en 306. Il fut aussi grand pontife. — 4) L. CORNELIUS SCIPIO BARBATUS, bisaïeul du vainqueur d'Annibal, consul en 298, dirigea la guerre contre les Étrusques et les vainquit près de Volaterres. — 5) CN. CORN. SCIPIO ASINA, fils du n° 4, fut consul en 260, dans la première guerre punique, et une seconde fois en 254. — 6) L. CORN. SCIPIO, également fils du n° 4, fut consul en 259. Il chassa les Carthaginois de la Sardaigne et de la Corse par la défaite d'Hannon leur général. Il fut censeur en 258. — 7) P. CORN. SCIPIO ASINA, fils du n° 5, fut consul en 221, conduisit la guerre, avec son collègue M. Minucius Rufus, contre les Istriens qu'ils soumirent. — 8) P. CORN. SCIPIO, fils du

n° 6, fut consul, avec Ti. Sempronius Longus, en 218, la première année de la deuxième guerre punique. Il rencontra Annibal dans sa marche sur l'Italie dans la Gaule Cisalpine; mais les Romains furent défaits; le consul lui-même, grièvement blessé, ne fut sauvé que par le courage de son jeune fils, Publius, le futur vainqueur d'Annibal. Scipion se retira alors en-deçà du Tésin, passa le Pô, prit d'abord ses quartiers à Plaisance, puis se retira sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de la Trébie où il fut rejoint par l'autre consul, Sempronius Longus. Ce dernier voulut livrer bataille, contrairement à l'avis de son collègue. Le résultat de cette imprudence fut la défaite complète de l'armée romaine, qui fut obligée de chercher un refuge derrière les murs de Plaisance. L'année suivante (217), Scipion, dont le commandement avait été prolongé, passa en Espagne, où, avec son frère Cnéius, il tint tête aux Carthaginois jusqu'en 211, date de leur défaite et de leur mort. — 9) CN. CORN. SCIPIO CALVUS, fils du n° 6 et frère du n° 8, fut consul en 222, avec M. Claudius Marcellus. — 10) P. CORN. SCIPIO AFRICANUS MAJOR, fils du n° 8, naquit en 234. Ce fut sans contredit un des plus grands hommes de Rome, et il conquit très-jeune encore la confiance et l'admiration de ses concitoyens. Son esprit enthousiaste le porta à se persuader qu'il était le favori des dieux, et il ne s'engagea jamais dans aucune entreprise privée ou publique sans être allé au Capitole, où il s'asseyait quelque temps tout seul, pour y recevoir les communications des dieux. Il est fait mention de lui pour la première fois en 218, à la bataille du Tésin, où il sauva la vie à son père, comme nous l'avons déjà dit. Il combattit à Cannes, deux années plus tard (218), étant déjà tribun militaire, et il fut un des officiers en petit nombre qui survécurent à cette fatale journée. Il fut choisi en même temps qu'Appius Claudius pour commander les débris de l'armée qui s'était réfugiée à Canusium, et ce fut grâce à son bouillant héroïsme et à sa présence d'esprit que les nobles Romains, qui avaient songé dans leur désespoir à abandonner l'Italie, renoncèrent à l'exécution de leur projet téméraire. Il avait déjà gagné la faveur populaire à ce point qu'il fut élu édile en 212, bien qu'il n'eût point encore atteint l'âge légal. En 210, après la mort de son père et de son oncle en Espagne, et alors âgé de vingt-quatre ans, il fut nommé avec enthousiasme pour prendre le commandement de ce pays. Ses succès furent brillants et rapides. Dans la première campagne (210) il prit l'importante place de Carthagène, et dans le cours des trois années qui suivirent il chassa complétement les Carthaginois d'Espagne. Il retourna à Rome en 206, et fut élu consul pour l'année suivante (205), bien qu'il n'eût point encore été préteur et qu'il n'eût que trente ans. Il songeait sérieusement à passer en Afrique et à vider le différend aux portes mêmes de Carthage; après une forte opposition, il obtint une armée et une flotte pour l'exécution de son plan. Après avoir passé l'hiver en Sicile et complété tous ses préparatifs pour l'invasion de l'Afrique, il s'embarqua pour ce pays dans le cours de l'année suivante. Le succès était encore réservé à ses armes. Les Carthaginois et leur allié Syphax furent battus avec de grandes pertes; et les premiers furent contraints de rappeler Annibal d'Italie comme le seul homme en état de sauver leur pays. La longue lutte entre les deux peuples fut enfin terminée par la bataille livrée près de la ville de Zama le 19 octobre 202, où Scipion remporta sur Annibal une brillante et décisive victoire. Carthage n'eut pas d'autre alternative que de se soumettre; mais le traité final ne fut conclu que l'année suivante (201). Scipion retourna en Italie en 201 et entra à Rome en triomphateur. Il y fut accueilli avec enthousiasme et le surnom d'Africain lui fut conféré. Pendant quelques années il ne prit aucune part aux affaires publiques. Il fut censeur en 199 avec P. Ælius Pætus, et consul une seconde fois en 194 en même temps que Ti. Sempronius Longus. En 193 il fut un des trois commissaires envoyés en Afrique comme médiateurs entre Massinissa et les Carthaginois; et dans la même année il fit partie de l'ambassade envoyée auprès d'Antiochus à Éphèse, où Annibal avait alors sa résidence. En 190 Sci-

pion l'Africain servit comme lieutenant sous son frère Lucius dans la guerre contre Antiochus le Grand. Après leur retour, Lucius et par suite Scipion lui-même furent accusés d'avoir reçu des présents d'Antiochus pour se montrer coulants envers ce monarque, et de s'être approprié une partie de l'argent payé par Antiochus à la République. Le succès de l'attaque dirigée contre Lucius enhardit ses ennemis à traduire le grand Scipion lui-même devant le peuple. Son accusateur était M. Nævius, tribun du peuple, et l'accusation fut portée en 185. Lorsque le jugement arriva, et que Scipion fut interpellé, il rappela fièrement au peuple que ce jour-là était l'anniversaire du jour où il avait défait Annibal à Zama, et il invita la foule à le suivre au Capitole pour y rendre grâces aux dieux immortels et les prier de donner à la République des citoyens semblables à lui. Scipion touchait là une corde qui vibra dans tous les cœurs et la foule le suivit au Capitole. Ayant ainsi bravé toutes les lois, il quitta Rome immédiatement et se retira à sa maison de campagne de Liternum. Les tribuns désiraient renouveler leurs poursuites, mais Gracchus leur persuada sagement de n'en rien faire. Scipion ne rentra jamais à Rome. L'année de sa mort est incertaine. Mais il est probable qu'il mourut en 183. — 11) L. CORN. SCIPIO ASIATICUS, appelé aussi ASIAGENES ou ASIAGENUS, était fils du n° 8 et frère du Grand Africain. Il servit sous son frère en Espagne, fut préteur en 193, année où il obtint la province de Sicile, et consul en 190 avec C. Lælius. Il défit Antiochus au mont Sipylus en 190, entra en triomphe à Rome l'année suivante, et prit le surnom d'Asiatique. Nous avons déjà parlé de son accusation et de sa condamnation dans la vie de son frère. — 12) P. CORN. SCIPIO AFRICANUS, fils aîné du Grand Africain, ne put prendre aucune part aux affaires publiques à cause de sa faible santé. — 13) L. ou CORN. SCIPIO AFRICANUS, fils cadet du Grand Africain. Il accompagna son père en Asie en 190, et fut fait prisonnier par Antiochus. C'était un fils dégénéré, et indigne de son illustre père. — 14) L. CORN. SCIPIO ASIATICUS, descendant du n° 11, appartenait au parti de Marius et fut consul en 83 avec C. Norbanus. — 15) P. CORN. SCIPIO ÆMILIANUS AFRICANUS MINOR était le plus jeune fils de L. Æmilius Paulus, le vainqueur de la Macédoine ; il fut adopté par P. Scipion (n° 12), fils du vainqueur d'Annibal. Il était né vers 185. A l'âge de dix sept ans il accompagna son père Paulus en Grèce, et fit ses premières armes sous ses ordres à la bataille de Pydna, en 168. Scipion s'appliqua avec ardeur à l'étude de la littérature et se lia d'une amitié intime avec Polybe et Panætius. Il admit également dans son intimité les poëtes Lucile et Térence, et on prétend qu'il aida ce dernier dans la composition de ses comédies. Son amitié avec Lælius, dont les goûts et les penchants étaient si conformes aux siens, a été immortalisée par le célèbre traité de Cicéron intitulé *Lælius* ou *De Amicitia*. Malgré cette passion prononcée pour les belles-lettres, Scipion cultiva, dit-on, les vertus qui distinguèrent les anciens Romains, et prit Caton pour modèle de sa conduite. Scipion servit d'abord en Espagne avec une grande distinction comme tribun militaire sous le consul L. Lucullus en 151. Quand éclata la troisième guerre punique, en 149, il accompagna l'armée romaine en Afrique avec le rang de tribun militaire. Il y acquit un grand renom. Par sa bravoure personnelle et son habileté comme homme de guerre, il répara en grande partie les fautes commises par le consul Manilius, dont il eut le bonheur, en une occasion, de sauver l'armée d'une destruction certaine. Il retourna en 148 à Rome, où il jouissait déjà d'une si grande popularité que, quand il se présenta comme candidat à l'édilité pour l'année suivante (147), il fut nommé consul à l'âge de trente-sept ans, n'ayant pas encore atteint l'âge légal. Le sénat lui assigna la province d'Afrique pour laquelle il s'embarqua immédiatement. Il poursuivit le siége de Carthage avec une extrême vigueur ; et, en dépit de sa résistance désespérée, s'en empara au printemps de 146. Après avoir ramené l'Afrique à la forme de province romaine, Scipion retourna la même année à Rome où un magnifique triomphe lui fut décerné à l'occasion de sa victoire. Le sur-

nom d'Africain qu'il avait hérité par adoption du vainqueur d'Annibal lui était acquis de nouveau par ses propres exploits. En 142 Scipion fut censeur, et dans l'accomplissement de ses devoirs il essaya de réprimer les progrès du luxe et de l'immoralité chez ses contemporains. En 139 il fut accusé par Ti. Claudius Asellus du crime de lèse-majesté, mais acquitté. Les discours qu'il prononça à cette occasion eurent une grande célébrité et furent tenus en grande estime dans les âges postérieurs. Ce fut, paraît-il, après cet événement que Scipion fut envoyé en ambassade en Égypte et en Asie pour veiller aux intérêts de Rome dans ces contrées. La longue durée de la guerre d'Espagne appela de nouveau Scipion au consulat. Il fut nommé consul pendant son absence et la province d'Espagne lui fut assignée en 134. Ses opérations furent couronnées de succès, et en 133 il termina la guerre par la prise de Numance après un long siége. Il reçut alors le surnom de *Numantinus* ajouté à celui d'Africain. Pendant son séjour en Espagne Tib. Gracchus avait été assassiné. Scipion avait épousé Sempronia, sœur du tribun tombé, mais il n'avait aucune sympathie pour ses réformes et n'éprouva aucun regret de son sort. A son retour à Rome, en 132, il se mit à la tête du parti opposé au parti populaire et osa empêcher la loi agraire de Tib. Gracchus d'être mise à exécution. Dans les conflits qui s'élevèrent à cette occasion, il fut accusé par Carbon et assailli des plus amères invectives comme ennemi du peuple, et, comme il répétait qu'il approuvait la mort de Tib. Gracchus, le peuple s'écria avec fureur : « A bas le tyran ! » Le soir il rentra chez lui dans l'intention de composer un discours pour le jour suivant, mais le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre. On suppose qu'il avait été assassiné, et Cicéron mentionne Carbon comme son assassin. — 16) P. Corn. Scipio Nasica, c.-à-d. *Scipion au nez pointu*, était fils de Cn. Scipio Calvus, qui succomba en Espagne en 211 (n° 9). Il est mentionné pour la première fois en 204 comme un jeune homme que le sénat jugeait le meilleur citoyen de la république, et en conséquence il fut envoyé à Ostie avec les matrones romaines pour recevoir la statue de la *Mère Idéenne* (Idæa Mater) expédiée de Pessinonte à Rome. Il fut édile curule en 196 ; préteur en 194, année où il combattit avec succès dans l'Espagne ultérieure, et consul en 191, où il défit les Boïens et triompha d'eux à son retour à Rome. Scipion Nasica était un juriste célèbre, et une maison lui avait été donnée par l'État sur la *via Sacra*, afin qu'il pût être plus aisément consulté. — 17) P. Corn. Scipio Nasica Corculum, fils du n° 16, hérita de son père un grand amour pour la jurisprudence, et acquit une telle célébrité par sa sagacité et sa profonde connaissance du droit pontifical et des lois civiles qu'il reçut le surnom de *Corculum* (c.-à-d. petit trésor de sens). Il fut élu souverain pontife en 150. — 18) P. Corn. Scipio Nasica Serapio, fils du n° 17, est principalement connu comme guide du sénat dans le meurtre de Tib. Gracchus. Par suite de sa conduite en cette occasion, Nasica devint l'objet de la haine populaire à un degré tel que le sénat jugea à propos de l'envoyer avec une prétendue mission en Asie, bien qu'il fût grand pontife et dût, à ce titre, ne pas quitter l'Italie. Il ne s'aventura pas à rentrer à Rome, et, après avoir erré de ville en ville, il mourut bientôt après à Pergame. — 19) P. Corn. Scipio Nasica, fils du n° 18, fut consul en 111, et mourut pendant son consulat. — 20) P. Corn. Scipio Nasica, fils du n° 19, préteur en 94. Ce Scipion devint le beau-père de Cn. Pompée le triumvir et mourut en Afrique en 46. Nous racontons sa vie à l'article Metellus. — 21) Cn. Corn. Scipio Hispallus, fils de L. Scipion, qui n'est connu que comme frère des 2 Scipions morts en Espagne. Hispallus fut préteur en 179, et consul en 171. — 22) Cn. Corn. Scipio Hispallus, fils du n° 21, fut préteur en 139 ; et, comme tel, publia cette année-là un édit qui donnait 10 jours à tous les Chaldéens (astrologues) pour quitter Rome et l'Italie.

Scīrītis, contrée sauvage et montagneuse dans le N. de la Laconie, sur les frontières de l'Arcadie, avec une ville nommée *Scirus*.

Scīron (-ōnis), fameux brigand qui infestait la frontière entre l'Attique et la

Mégaride. Il ne se bornait pas à détrousser les voyageurs qui traversaient le pays; il les forçait sur la roche Scironienne à lui laver les pieds et les précipitait de là dans la mer. Au pied de la roche il y avait une tortue qui dévorait le corps des victimes. Il fut tué par Thésée.

Scīrōnia saxa (*Derveni Bouno*), vastes rochers sur la côte orientale de la Mégaride. Entre ces rochers et la mer il n'y avait qu'un passage étroit et dangereux, appelé *route Scironienne*. Ils devaient leur nom au célèbre brigand Sciron.

Scodra (**-æ** : *Scodar* ou *Scutari*), une des villes les plus importautes de l'*Illyricum*, sur la rive gauche de la rivière Barbana, à la pointe S.-E. du *lacus Labeatis*, et à environ 17 milles de la côte.

Scodrus (voy. *Scardus*).

Scomius Mons, montagne de Macédoine, qui s'étendait à l'E. du mont *Scardus*, du N. au S. vers le mont *Hæmus*.

Scŏpas (**-æ**), 1) Étolien, qui tenait le premier rang parmi ses concitoyens à l'époque où éclata la guerre entre Philippe et les Achéens, av. J.-C. 220. Dans la première année de cette guerre il commanda l'armée étolienne. Après la fin de la guerre il se retira à Alexandrie. Là il fut accueilli avec la plus grande faveur par les ministres du jeune roi Ptolémée V, et fut nommé généralissime de l'armée contre Antiochus le Grand; mais il échoua. Il n'en continua pas moins d'être en grand crédit à la cour d'Égypte; mais, ayant formé un complot en 196 pour obtenir de force la haute administration du royaume, il fut arrêté et mis à mort. — 2) sculpteur et architecte distingué, naquit à Paros, et paraît avoir appartenu à une famille d'artistes de cette île. Il fleurit de 395 à 350 av. J.-C. Il fut l'architecte du temple d'*Athena Alea*, à Tégée, en Arcadie, lequel fut commencé peu de temps après (494 av. J.-C.). Ce fut un des artistes employés à exécuter les bas-reliefs qui décorèrent la frise du Mausolée, à Halicarnasse, en Carie, et dont une partie est aujourd'hui déposée dans le Musée Britannique. Parmi les statues et groupes particuliers de Scopas, le meilleur ouvrage que l'on connaisse dans les temps modernes est le groupe représentant la destruction des enfants de Niobé. Mais la plus estimée de ses œuvres dans l'antiquité était le groupe représentant Achille conduit à l'île de Leucé par les divinités de la mer.

Scordisci (**-ōrum**), les Scordisques, peuple de la Pannonie supérieure, que l'on classe quelquefois parmi les Illyriens, mais qui se composait des restes d'une ancienne et puissante tribu celtique. Ils habitaient entre la Save et la Drave.

Scōti (**-ōrum**), peuple mentionné avec les Pictes par les derniers écrivains romains comme une des principales tribus des anciens Calédoniens. Ils habitaient dans le S. de l'Écosse et en Irlande, et c'est d'eux que la première de ces deux contrées tire son nom.

Scŏtussa (**æ**), ancienne ville de Thessalie, dans le district de la *Pelasgiotis*, près de la source de l'*Onchestus*.

Scrībōnia (**-æ**), femme d'Octavien, qui fut plus tard l'empereur Auguste. Elle avait été mariée déjà trois fois. D'un de ses premiers maris, P. Scipion, elle avait eu deux enfants, P. Scipion, qui fut consul l'an 16 av. J.-C., et une fille, Cornelia, qui épousa Paulus Æmilius Lepidus, censeur l'an 22 av. J.-C. Scribonia était sœur de L. Scribonius Libo, beau-père de Sex. Pompée. Auguste l'épousa en 40, sur le conseil de Mécène, qui craignait alors que Sex. Pompée ne formât une alliance avec Antoine, pour ruiner sa cause; mais, lorsqu'il eut lui-même renoué son alliance avec Antoine, Octavien divorça l'année suivante (39), le jour même où elle lui donna une fille, Julie; et il épousa Livie. Scribonia vécut encore longtemps après sa séparation. En l'an 2 apr. J.-C. elle accompagna volontairement sa fille Julie en exil dans l'île de Pandataria.

Scrībōnius Cūrio (voy. *Curio*).

Scrībōnius Libo (voy. *Libo*).

Scrībōnius Prŏcŭlus (voy. *Proculus*).

Scultenna (**-æ** : *Panaro*), rivière de la Gaule Cispadane, qui a sa source dans les Apennins et se jette, à l'E. de Modène, dans le Pô.

Scȳlăcium, et **Scȳlăcēum** ou **Scyllētium** (**-i** : *Squillace*), v. grecque

située sur la côte E. du Bruttium, et bâtie sur deux collines contiguës à une courte distance de la côte, entre les rivières *Cæcinus* et *Carcines*. Elle a donné son nom au golfe nommé *Scyllacius* ou *Scylleticus sinus*.

Scȳlax (**-ăcis**), 1) de Caryanda en Carie, navigateur, fut envoyé par Darius, fils d'Hystaspe, pour faire un voyage de découverte et explorer les côtes d'Asie, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'intérieur du golfe Arabique. Parti de la ville de Caspatyrus et du district Pactyique, Scylax gagna la mer et fit voile à l'Ouest par l'océan Indien vers la mer Rouge. Il accomplit cette traversée en 30 mois. Il existe un périple (Περίπλους) sous le nom de Scylax; mais cet ouvrage ne peut avoir été écrit ni par le Scylax de cet article ni par celui du suivant. — 2) d'Halicarnasse, ami de Panætius, distingué comme astronome, et comme politique très-influent dans le gouvernement de son pays.

Scylla (**-æ**) et **Charybdis** (**-is**), Scylla et Charybde, noms de deux rochers situés entre l'Italie et la Sicile. Dans l'un, le plus rapproché de l'Italie, était une caverne habitée par Scylla, fille de Cratæis, monstre épouvantable, hurlant comme un chien; il était pourvu de douze pieds ou griffes, et de six cous d'une longueur énorme et sur chacun était une tête horrible, garnie de trois rangées de dents aiguës. Le rocher opposé, beaucoup moins élevé, contenait un immense figuier, sous lequel habitait Charybde, qui trois fois par jour engloutissait les eaux de la mer et trois fois les revomissait. Tel est le récit homérique; mais des traditions postérieures donnent autrement la généalogie de Scylla. Hercule la tua, dit-on, parce qu'elle vola quelques-uns des bœufs de Géryon; mais Phorcys lui rendit la vie. Virgile (*Æn.* VI, 286) parle de plusieurs Scyllas et les place dans le monde inférieur. On représente Charybde, fille de Poséidon (Neptune) et de Gæa (la Terre), comme une femme vorace, qui déroba les bœufs d'Hercule et fut précipitée dans la mer par la foudre de Zeus (Jupiter).

Scylla (**-æ**), fille de Nisus, roi de Mégare, qui s'éprit d'amour pour Minos (voy. *Nisus* et *Minos*).

Scyllæum (**-i**), 1) (*Scigilo*), promontoire sur la côte du Bruttium, à l'entrée N. du détroit de Sicile, où le monstre Scylla était supposé avoir son séjour (voy. *Scylla*). — 2) (*Scilla* ou *Scigilo*), ville du Bruttium, sur le promontoire ci-dessus nommé. On y voit les restes d'une antique citadelle. — 3) promontoire en Argolide, sur la côte de Trœzène, formant avec le cap Sunium en Attique l'entrée du golfe Saronique.

Scyllētĭcus sĭnus (voy. *Scylacium*).

Scyllētium (voy. *Scylacium*).

Scymnus (**-i**), de Chio, auteur d'une description de la terre, intitulée *Periegesis*, en prose, et par conséquent différente de la *Periegesis* en vers ïambiques qui nous est parvenue.

Scȳros (**-i** : *Scyro*), île de la mer Égée, à l'E. de l'Eubée et une des Sporades. Ce fut là que Thétis cacha son fils Achille sous des habits de femme parmi les filles de Lycomède, et là aussi que fut élevé Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie. D'après une autre tradition cette île fut conquise par Achille, pour venger la mort de Thésée, qui avait été, disait-on, traîtreusement assassiné à Scyros par Lycomède. Les restes de Thésée furent en effet découverts à Scyros par Cimon, lorsqu'il conquit cette île (476 av. J.-C.), et envoyés à Athènes, où on les conserva dans le *Theseum*. Depuis cette époque Scyros demeura sujette d'Athènes jusqu'à la période de la suprématie macédonienne; mais les Romains obligèrent le dernier Philippe à la restituer à Athènes (196 av. J.-C.).

Scȳthia (**-æ** : **Scythes** ou **Scytha** (**-æ**), un Scythe; plur. **Scythæ** (**-ārum**); fém. **Scythis** (**-idis**), et **Scythissa**, une Scythe), la Scythie, nom appliqué à des contrées fort différentes à différentes époques. La Scythie d'Hérodote comprend, à généralement parler, les parties S.-E. de l'Europe, entre les monts Carpathes et le Tanaïs (le Don). Les peuples qui habitaient cette région étaient désignés par les Grecs sous le nom de Σκύθαι, nom d'origine douteuse, qu'on rencontre pour la première fois dans Hésiode. Mais dans leur propre langue ils s'appellaient Σκόλοτοι, c'est-à-dire Slavo-

niens. Hérodote les croyait d'origine asiatique; et son récit, rapproché de la description que donne Hippocrate des particularités physiques de ces peuples, ne permet pas de douter qu'ils n'appartinssent à la grande race mongole dont une partie serait venue, dès la plus haute antiquité, s'établir là, après avoir franchi les steppes de l'Asie centrale. Hérodote dit encore qu'ils furent chassés de leur territoire asiatique, au N. de l'Araxe, par les Massagètes, et qu'en passant en Europe ils chassèrent les Cimmériens. Les Scythes étaient un peuple nomade, c.-à-d. pasteur, qui n'avait pas de demeure fixe et errait dans une vaste étendue de pays, selon la fantaisie du moment et les besoins de ses troupeaux. Ils vivaient dans une sorte de chariots couverts qu'Eschyle définit « de hautes maisons d'osier élevées sur des chariots à bonnes roues. » Ils entretenaient de grands troupeaux de chevaux et étaient fort habiles comme cavaliers et comme archers. Aussi était-il impossible à une armée d'insavion d'agir contre eux, comme l'éprouva le roi de Perse Darius, lorsqu'il envahit leur pays (av. J.-C. 507). Ils se retirèrent simplement, avec leurs chariots et tout ce qu'ils possédaient, devant l'ennemi, le harassant avec leur cavalerie légère, et laissant la famine et le manque d'abri, dans leurs steppes sauvages, faire le reste. Il s'était opéré toutefois une importante modification dans leurs habitudes avant l'époque où Hérodote nous les décrit. La fertilité des plaines dans le N. de l'Euxin, et l'influence des établissements grecs à l'embouchure du Borysthène et le long de la côte, avaient amené les habitants de cette partie de la Scythie à s'établir eux-mêmes comme cultivateurs sur le sol, et à nouer avec les Grecs des relations commerciales et autres. En conséquence, Hérodote mentionne deux classes ou hordes de Scythes qui avaient ainsi renoncé à la vie nomade pour se faire agriculteurs. Dans les temps postérieurs les Scythes furent graduellement subjugués par les peuples du voisinage et spécialement par les Sarmates, qui donnèrent leur nom à tout le pays (voy. *Sarmatia*). Dans les écrivains du temps de l'empire romain, le nom de Scythie désigne tout le N. de l'Asie, depuis le fl. Rha (Wolga) à l'O., qui la sépare de la Sarmatie Asiatique, jusqu'à la Serica à l'E., et s'étendant vers l'Inde au S. Elle était partagée par le mont Imaüs en 2 parties, appelées l'une, *Scythia intra Imaüm*, c.-à-d. située sur le côté N.-O. de ses rives, et l'autre, *Scythia extra Imaüm*, sur le côté S.-E. Des peuples de ce pays on ne connait rien, si ce n'est quelques noms; mais on a suppléé à l'absence de connaissances positives par des récits merveilleux et peu intéressants.

Scythini (**-ōrum**), peuple sur la limite O. de l'Arménie, à travers le pays duquel les Grecs, sous la conduite de Xénophon, firent une marche de quatre journées.

Scythŏpŏlis (**-is** : Anc. Test. : *Bethshan : Beisan*, Ru.), v. considérable de Palestine, dans le S.-E. de la Galilée, d'après la division reçue, mais quelquefois aussi assignée à la Samarie, quelquefois à la Décapole, et quelquefois à la Cœlé-Syrie. Elle est souvent mentionnée dans l'Ancien Testament à l'époque des Macchabées et sous les Romains. Elle avait une population mixte composée de colons cananéens, philistins et assyriens. Sous le bas empire elle devint le siége de l'archevêché de la *Palæstina Secunda*, et elle resta une cité florissante jusqu'au temps de la première croisade.

Sĕbastē (**-ēs**) : = Augusta), 1) *Ayash*, Ru.), v. sur la côte de la Cilicia Aspera. — 2) (*Segikler*), v. de Phrygie, au N.-O. d'Eumenia. — 3) v. du Pont, appelée aussi Cabira (voy. *Cabira*). — 4) voy. *Samaria*.

Sebennytus (**-i** : *Semennout*, Ru.), cité considérable de la Basse-Égypte, dans le Delta, sur la côte O. de la branche du Nil appelée de son nom bouche Sébennytique. Elle était la capitale du nome Sebennytes ou Sebennyticus.

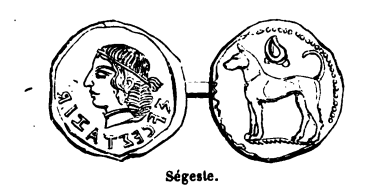
Sĕbēthus (**-i** : *Maddalena*), petite rivière de Campanie, qui coule autour du Vésuve et se jette dans le Sinus Puteolanus, à l'E. de Naples.

Sĕdētani (voy. *Edetani*).

Sedūni (**-ōrum**), peuple des Alpes dans la Gallia Belgica, à l'E. du lac de Genève, dans la vallée du Rhône, dans le moderne Valais.

Sedusii (-ōrum), peuple germain, qui formait une partie de l'armée d'Arioviste quand il envahit la Gaule, en 58 av. J.-C. On ne peut préciser le lieu qu'ils habitaient.

Sĕgesta (-æ : *Alcamo*, Ru.), forme postérieure du nom de la ville appelée par les Grecs *Egesta* ou *Ægesta* et par Virgile *Acesta*; elle était située dans le N.-O. de la Sicile, près de la côte, entre Panormus et Drepanum. Elle passe pour avoir été fondée par les Troyens sur deux petites rivières, auxquelles ils donnèrent les noms de Simoïs et de Scamandre. De là les Romains en ont fait une colonie d'Énée.


Ségeste.

Sĕgestes (-is), capitaine chérusque, opposé à Arminius.

Segni (-ōrum), peuple germain de la Gaule Belgique, entre les Treveri et les Eburones, dont le nom s'est conservé dans celui de la ville de *Sinei* ou *Signei*.

Segobrīga (-æ), la v. principale des Celtiberi, dans l'Hispania Tarraconensis, au S.-O. de Cæsaraugusta.



Segobriga.

Segontia ou **Seguntia** (-æ), v. des Celtiberi, dans l'Hispania Tarraconensis, à 16 milles de Cæsaraugusta.

Segovia (-æ), 1) (*Segovia*), v. des Arevaci, sur la route d'Emerita à Cæsaraugusta. Il existe encore à Ségovie un magnifique aqueduc romain. — 2) v. de l'Hispania Bætica, sur le Flumen Silicense, près de Sacili.

Segusiāni (-ōrum), un des peuples les plus considérables de la Gaule Lyonnaise, borné par les Allobroges au S., par les Séquanes à l'E., par les Éduens au N. et par les Arvernes à l'O. Sur leur territoire était la ville de Lyon (*Lugdunum*), capitale de la province moderne.

Segusĭo (-ōnis : *Susa*), capitale des *Segusini* et résidence du roi Cottius, était située dans la Gaule Transpadane, au pied des Alpes Cottiennes. L'arc de triomphe, érigé dans cette ville par Cottius, en l'honneur d'Auguste, existe encore.

Sējānus (-i), **Ælius**, né à Vulsinii, en Étrurie, était fils de Seius Strabo, qui commandait la garde prétorienne à la fin du règne d'Auguste (apr. J.-C. 14). Il succéda à son père dans le commandement de ces troupes et finit par prendre une telle influence sur l'esprit de Tibère que ce prince en fit son confident. Pendant plusieurs années il gouverna Tibère; mais, non content de cette haute position, il forma le dessein d'obtenir le pouvoir impérial. Dans cette vue il ne songea plus qu'à se rendre populaire auprès des soldats, fit empoisonner Drusus, fils de Tibère par sa femme Livie, qu'il avait séduite. Après que Tibère se fut retiré dans l'île de Caprée, Séjan eut le champ libre pour dresser ses batteries, et la mort de Livie, mère de Tibère (29), fut suivie du bannissement d'Agrippine et de ses fils Néron et Drusus. Tibère enfin commença à soupçonner les desseins de Séjan, et envoya Sertorius Macro à Rome, avec ordre de prendre le commandement des cohortes prétoriennes. Macro, après s'être assuré des troupes, et avoir privé Séjan de sa garde ordinaire, produisit une lettre de Tibère au sénat, dans laquelle le prince exprimait ses appréhensions à l'égard de Séjan. Le sénat décréta sa mort et il fut immédiatement exécuté. Son corps fut traîné par un croc dans les rues de Rome, puis jeté dans le Tibre. Plusieurs des amis de Séjan périrent en même temps; son fils et sa fille partagèrent son sort.

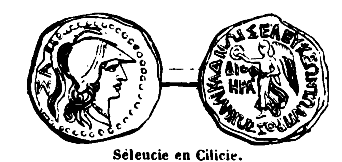
Sĕleucīa (-æ) et rarement **Sĕleucēa**, nom de plusieurs villes situées dans différentes parties de l'Asie, et bâties par Séleucus I, roi de Syrie. 1) SELEUCIA AD TIGRIM, nommée aussi SELEUCIA BA-

BYLONIA, S. ASSYRIÆ, et S. PARTHORUM, grande cité sur les confins de l'Assyrie et de la Babylonie, et pendant longtemps capitale de l'Asie, jusqu'à l'époque où elle fut éclipsée par CTÉSIPHON. Sa position exacte a donné lieu à des discussions; mais l'opinion la plus probable est qu'elle était située sur la rive occident. du Tigre, au N. de la jonction de ce fleuve avec le Canal royal, vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Delas ou Silla (*Diala*), et sur l'emplacement où Ctésiphon fut plus tard élevée par les Parthes. Elle était un peu au S. de la moderne cité de Bagdad. Elle était construite dans la forme d'un aigle qui étend les ailes, et peuplée de colons venus d'Assyrie, de Mésopotamie, de Syrie et de Judée. Elle prit un accroissement rapide et éclipsa bientôt Babylone en richesse et en splendeur. Même après que les rois parthes furent devenus maîtres des rives du Tigre, et eurent fixé leur résidence à Ctésiphon, Séleucie, quoique privée d'une grande partie de son importance, continua d'être une cité très-considérable. Sous le règne de Titus elle avait, suivant Pline, 600,000 habitants. Elle déclina à partir de sa prise par Sévère, et lors de l'expédition de Julien elle fut trouvée entièrement déserte.



Séleucie en Syrie.

— 2) SELEUCIA PIERIA (appelée *Seleukeh* ou *Kepse*, plus tard *Suadeiah*, Ru.), grande ville et forteresse de Syrie, fondée par Séleucus en avril 300 av. J.-C. Elle occupait l'emplacement d'une ancienne forteresse, sur les rochers qui dominent la mer, au pied du mont Pieria, à environ 4 milles à l'O. d'Antioche. Sa force naturelle avait été accrue par toutes les ressources alors connues de l'art des fortifications. Dans la guerre avec l'Égypte, qui suivit la mort de Ptolémée II, Séleucie se rendit à Ptolémée III Évergète (av. J.-C. 246). Elle fut ensuite reprise par Antiochus le Grand (219). Dans la guerre entre Antiochus VIII et IX, le peuple de Séleucie se rendit indépendant (109 ou 108). Cette cité était entièrement déchue dans le sixième siècle de notre ère. Il reste des ruines considérables du port et du môle, des murs de la ville et de sa nécropole. Le district environnant s'appelait SELEUCIS. — 3) SELEUCIA AD BELUM, v. de Syrie, dans la vallée de l'Oronte, près d'Apamée. Sa position est douteuse. — 4) SELEUCIA TRACHEOTIS (*Selefkeh*, Ru.), cité importante de la *Cilicia Aspera*, fut bâtie par Séleucus I, sur la rive occidentale de Calycadnus, à environ 4 milles de son embouchure, et peuplée avec des habitants de plusieurs villes du voisinage. Elle possédait un oracle d'Apollon, et des jeux en l'honneur de Jupiter Olympien (*Zeus Olympius*) s'y célébraient annuellement. Elle était le lieu de naissance des philosophes Athénée et Xénarque et de



Séleucie en Cilicie.

plusieurs savants. — 5) SELEUCIA IN MESOPOTAMIA (*Bir*) sur la rive gauche de l'Euphrate, en face du gué de Zeugma, était une forteresse de grande importance dans l'ancienne histoire militaire. — 6) cité considérable de la Margiane, bâtie par Alexandre le Grand, dans un beau site, et appelée Alexandria. Elle fut détruite par les barbares et rebâtie par Antiochus I, qui la nomma Seleucia du nom de son frère. — 7) SELEUCIA IN CARIA (voy. *Tralles*). — Il y avait encore d'autres villes de ce nom, mais de moindre importance, en Pisidie, en Pamphylie, en Palestine et dans l'Elymaïs.

Sĕleucis, nom du district le plus beau et le plus fertile de Syrie, renfermant la partie N.-O. du pays, entre le mont Amanus au N., la Méditerranée à l'O., la Cyrresthice et la Chalybonitis au N.-E., le désert à l'E., et la Cœlé-Syrie et les montagnes du Liban au S.

Séleucus (-I), nom de plusieurs rois de Syrie. 1) S. surnommé NICATOR, fondateur de la monarchie syrienne (av. J.-C. 312-280). Il était fils d'Antiochus, Macédonien distingué parmi les officiers de Philippe II, et était né vers 358. Il accompagna Alexandre dans son expédition en Asie, et se distingua particulièrement dans les campagnes de l'Inde. Après la mort d'Alexandre (323) il prit parti pour Perdiccas, qu'il suivit dans son expédition d'Égypte; mais il y prit une grande part à la révolte militaire qui finit à la mort de Perdiccas (321). Dans le second partage des provinces qui suivit cette mort, Séleucus obtint la riche et importante satrapie de la Babylonie; mais la monarchie syrienne ne commence réellement, d'après l'opinion commune, qu'à l'époque où il reprit Babylone sur Antigonus (312). Il conquit ensuite la Susiane et la Médie, et étendit successivement son pouvoir sur toutes les provinces orientales qui avaient fait partie de l'empire d'Alexandre, depuis l'Euphrate jusqu'aux rives de l'Oxus et de l'Indus. En 306 Séleucus prit formellement le titre de roi et le diadème. S'étant ligué avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre contre Antigonus, il obtint, par la défaite et la mort de ce monarque à Ipsus (301), une grande partie de l'Asie Mineure, avec toute la Syrie depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée. Séleucus parait avoir senti la difficulté d'exercer un contrôle vigilant sur toutes les parties d'un si vaste empire, et, en 293, il assigna le gouvernement de toutes les provinces situées au delà de l'Euphrate à son fils Antiochus, à qui il donna le titre de roi, en même temps que la main de sa propre femme, la jeune Stratonice, pour qui le jeune prince avait conçu une violente passion. En 286, avec l'aide de Ptolémée et de Lysimaque, il battit et prit Démétrius, roi de Macédoine, qui avait envahi l'Asie Mineure. Pendant quelque temps il y avait eu quelque jalousie entre Séleucus et Lysimaque; mais la cause immédiate de la guerre entre les deux monarques, qui se termina par la défaite et la mort de Lysimaque (281), est rapportée dans l'article consacré à ce dernier. Séleucus alors franchit l'Hellespont avec le projet de s'emparer du trône de Macédoine, resté vacant par la mort de Lysimaque; mais il n'avait pas encore avancé plus loin que Lysimachia, lorsqu'il fut assassiné par Ptolémée Céraunus, à qui il avait accordé amitié et protection, en sa qualité de fils de son vieil ami et allié. Sa mort eut lieu au commencement de 280, 7 mois seulement après celle de Lysimaque, et dans la 32e année de son règne. Il était dans sa 78e année. Séleucus paraît avoir poursuivi, avec beaucoup d'énergie et de persévérance, les projets originairement formés par Alexandre le Grand pour l'hellénisation de son empire d'Asie, et nous le trouvons fondant, dans presque chaque province, des colonies grecques ou macédoniennes, qui devinrent autant de centres de civilisation et



Séleucus I.

de politesse. — 2) S., surnommé CALLINICUS (246-226), était le fils aîné d'Antiochus II, par sa première femme Laodicée. La première mesure de son administration ou plutôt de l'administration de sa mère, fut de faire mettre à mort sa belle-mère, Bérénice, avec son jeune fils. Pour venger sa sœur, Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, envahit les États de Séleucus et non-seulement se rendit maître d'Antioche et de toute la Syrie, mais porta ses armes sans rencontrer de résistance au-delà de l'Euphrate et du Tigre. Pendant ces opérations Séleucus se tint complétement à l'écart; mais, quand Ptolémée eut été rappelé dans ses propres États par des troubles domestiques, il reprit possession de la plus grande partie des provinces qu'il avait perdues. Séleucus fut bientôt impliqué dans une guerre périlleuse avec son frère, Antiochus Hiérax, et entreprit ensuite une expédition dans l'Est, en vue de réduire à l'obéissance les provinces de Parthie et de Bactrie révoltées. Il fut, cependant,

défait par Arsacès, roi des Parthes, dans une grande bataille qui fut longtemps après célébrée par les Parthes comme la fondation de leur indépendance. Séleucus paraît avoir été engagé dans une expédition ayant pour objet de recouvrer ses provinces d'Asie Mineure, saisies par Attale, quand il périt accidentellement d'une chute de cheval, dans la 21e année de son règne (226). — 3) S. surnommé **Céraunus** (226-223), fils aîné et successeur de Séleucus II, fut assassiné par ses officiers, après un règne de trois ans, et il eut pour successeur son frère, Antiochus le Grand. — 4) S. surnommé **Philopator** (187-175), fils et successeur d'Antiochus le Grand. Son règne fut faible et sans gloire. Il fut assassiné en 175 par un de ses propres ministres. — 5) S., fils aîné de Démétrius II, prit le diadème à la nouvelle de la mort de son père (125); mais sa mère Cléopâtre, qui avait elle-même fait périr Démétrius, fut indignée qu'il eût osé un pareil acte sans son autorité et le fit assassiner comme son père. — 6) S., surnommé **Épiphane** et aussi **Nicator** (95-93), était l'aîné des cinq fils d'Antiochus VIII Grypus. A la mort de son père, en 95, il monta sur le trône et défit et tua dans la bataille son oncle Antiochus Cyzicénus, qui avait réclamé la couronne. Mais peu de temps après il fut à son tour défait par Antiochus Eusébès, fils de Cyzicénus, et chassé de Syrie. Il se réfugia dans la ville de Mopsuestia, en Cilicie; mais sa tyrannie l'avait rendu si odieux qu'il fut brûlé par les habitants.



Séleucus II.



Séleucus III.



Séleucus IV Philopator.


Séleucus V.

Selge (-es : *Sürk?* Ru.), une des principales cités indépendantes des montagnes de Pisidie, située sur le versant méridional du mont Taurus, sur l'Eurymédon, juste à l'endroit où ce fleuve traverse la chaîne des montagnes.


Selge.

Sĕlīnūs (**-untis**), 1) petite rivière sur la côte S.-O. de la Sicile; elle coule près de la v. de même nom. — 2) (*Crestena*), rivière d'Élide, dans le district de Triphylie, près de Scillus, se jette dans l'Alphée à l'O. d'Olympie. — 3) (*Vostiza*), rivière d'Achaïe, qui a sa source dans le mont Érymanthe. — 4) fl. tributaire du Caïcus, en Mysie, coule près de la v. de Pergame. — 5) (*Castel Vetrano*, Ru.), une des plus importantes v. de Sicile, située sur une colline, sur la côte S.-O. et sur une rivière du même nom. Elle fut fondée par les Doriens de Megara Hyblæa, sur la côte E. de Sicile, av. J.-C. 628. Elle atteignit promptement

un haut degré de prospérité; mais elle fut prise en 409 par les Carthaginois; la plupart de ses habitants furent tués ou vendus comme esclaves, et la majeure partie de la ville fut détruite. — 6) (*Selenti*), v. de Cilicie, située sur la côte.



Selinus.

Sellasĭa (**-æ**), v. de Laconie, au N. de Sparte, près de la rivière Œnus.

Sellēïs; 1) rivière d'Élide, sur laquelle était ituée l'Éphyra d'Homère; elle avait sa source dans le mont Pholoé et se jetait dans la mer, au S. du Pénée. — 2) rivière près de Sicyone. — 3) rivière de Troade, près d'Arisbe, et tributaire du Rhodius.

Selli ou **Helli** (voy. *Dodona*).

Sēlymbria ou **Sēlybria** (**-æ** : *Selivria*), importante v. de Thrace, située sur la Propontide. C'était une colonie des Mégariens et elle avait été fondée avant Byzantium.

Sĕmĕlē (**-es**), fille de Cadmus et d'Harmonia, à Thèbes, et par conséquent sœur d'Ino, d'Agavé, d'Autonoé et de Polydorus. Elle fut aimée de Zeus (Jupiter). Héra (Junon), excitée par la jalousie, lui apparut sous la forme de sa vieille nourrice Béroé et lui conseilla de demander à Zeus de se montrer à elle avec la même majesté et la même splendeur qu'à Héra. Zeus la prévint du danger qu'entraînerait l'accomplissement de sa demande; mais, comme il avait juré de lui accorder tout ce qu'elle désirerait, il fut obligé de se rendre à sa prière. Il parut donc devant elle comme dieu du tonnerre et Sémélé fut consumée par la foudre; mais Jupiter sauva son fils Dionysus (Bacchus), qu'elle portait dans son sein. Dionysus dans la suite la retira des enfers et la conduisit dans l'Olympe, où elle devint immortelle sous le nom de Thyoné.

Sĕmīrămis (**-ĭdis**) et **Nīnus** (**-i**), les deux fondateurs, selon la Fable, de l'empire assyrien de Ninus ou Ninive. Ninus était un guerrier célèbre, qui bâtit la ville de Ninus ou Ninive, vers l'an 2182 av. J.-C., et subjugua la plus grande partie de l'Asie. Sémiramis était fille de Dercéto, la déesse d'Ascalon en Syrie, dont le corps se terminait en poisson, et d'un jeune Syrien. Dercéto, honteuse de sa faute, rompit avec ce jeune homme et exposa sa jeune fille; mais l'enfant fut miraculeusement sauvée par des colombes qui la nourrirent jusqu'à ce que des bergers du voisinage la découvrirent. Elle fut alors élevée par le pasteur en chef des troupeaux du roi, nommé Simmas, d'où elle tira son nom de Sémiramis. Son éclatante beauté attira les regards d'Onnès, un des généraux et amis du roi, qui l'épousa. Au siége de Bactres, Sémiramis projeta une attaque contre la citadelle de la ville, escalada les murs avec un petit nombre de braves soldats et se rendit maîtresse de la place. Ninus fut si charmé de sa bravoure et de sa beauté, qu'il résolut de l'épouser, et, à cette nouvelle, son infortuné mari se donna la mort. De Ninus Sémiramis eut un fils, Ninyas, et, à la mort du roi, elle lui succéda sur le trône. Sa renommée éclipsa celle de Ninus, et les âges postérieurs se plurent à raconter ses exploits merveilleux et ses perfections héroïques. Elle fonda plusieurs villes et érigea nombre de constructions gigantesques. A Ninive elle éleva à son mari un tombeau haut de 9 stades, large de 10; elle bâtit la ville de Babylone avec toutes ses merveilles; construisit en Médie ces jardins suspendus dont les écrivains de l'antiquité ont fait de si pompeuses descriptions. Elle soumit plusieurs nations de l'Asie, subjugua l'Égypte et une grande partie de l'Éthiopie, et n'échoua que dans une expédition qu'elle fit dans l'Inde. Après un règne de 42 ans, elle remit le pouvoir entre les mains de son fils Ninyas, et disparut de la terre, prenant son vol vers le ciel sous la forme d'une colombe. La nature fabuleuse de ce récit saute aux yeux. Il est probable que Sémiramis était dans l'origine une divinité syrienne, peut-être la même qui était adorée à Ascalon sous le nom d'Astarté ou la céleste Aphrodité, à qui la colombe était consacrée. De là les histoires relatives à sa vie

voluptueuse, qui avaient cours même du temps d'Auguste.

Semnŏnes, plus rarement **Sennŏnes** (**-um**), peuple germain, décrit par Tacite comme la plus puissante tribu de la race suève; il habitait entre les fl. Viadus (*Oder*) et Albis (*Elbe*), depuis les Montagnes des Géants (*Riesengebirge*) dans le S. jusqu'au pays qui s'étend autour de Francfort sur l'Oder et de Postdam dans le N.

Semo Sancus (voy. *Sancus*).

Semprōnĭa (**-æ**), 1) fille de Tib. Gracchus, censeur en 169 av. J.-C., et sœur des deux célèbres tribuns, épousa Scipion l'Africain le jeune. — 2) femme de D. Junius Brutus, consul en 77, joignait aux charmes de sa personne tous les agréments de l'esprit et de la culture littéraire, mais ses mœurs étaient dissolues. Elle prit part à la conjuration de Catilina, bien que son mari y fût étranger.

Sempronius Gracchus (voy. *Gracchus*).

Sēna (**-æ**), 1) (*Senigaglia*), surnommée GALLICA, et quelquefois appelée SENOGALLIA, v. sur la côte de l'Ombrie, à l'embouchure de la petite rivière Sena, fondée par les Senones. — 2) (*Siena*), v. d'Étrurie et colonie romaine, sur la route de Clusium à Florence.

Sĕnĕca (**-æ**), 1) **M. Annæus,** le rhéteur, était né à Corduba (*Cordova, Cordoue*) en Espagne, vers 61 av. J.-C. Il était à Rome dans la première période du règne d'Auguste. Il retourna ensuite en Espagne, et épousa Helvia, de qui il eut trois fils, L. Annæus Seneca, L. Annæus Mela, ou Mella, père du poëte Lucain, et M. Novatus. Sénèque était riche et appartenait à l'ordre équestre. Dans les derniers temps d'Auguste, il revint à Rome, où il résida jusqu'à sa mort, qui arriva probablement vers la fin du règne de Tibère. Deux des ouvrages de ce Sénèque nous sont parvenus : 1° *Controversiarum libri decem*, dont le 1er, le 2e, le 7e, le 8e et le 10e existent encore, quelque peu mutilés; — 2° *Suasoriarum liber*, qui n'est probablement pas complet. Ces œuvres sont en grande partie des lieux communs puérils, parsemés çà et là de quelques bonnes idées et d'expressions justes. — 2) L. ANNÆUS SENECA, Sénèque le Philosophe, fils du précédent, était né à Cordoue, probablement peu d'années av. J.-C.; il fut conduit à Rome par ses parents, lorsqu'il était encore enfant. Bien qu'il fût naturellement d'une constitution faible, il eut, dès sa jeunesse, une grande ardeur pour le travail et se livra avec passion à l'étude de la rhétorique et de la philosophie. Il se distingua aussi comme avocat et excita même la jalousie et la haine de Caligula par l'habileté avec laquelle il plaida une cause dans le sénat devant l'empereur. Dans la 1re année du règne de Claude (41 apr. J.-C.), Sénèque fut banni en Corse, à cause de son intimité avec Julie, nièce de Claude, dont Messaline était jalouse. Après un séjour de huit années en Corse, Sénèque fut rappelé (49) par l'influence d'Agrippine qui venait d'épouser son oncle l'empereur Claude. Il obtint alors la préture et fut nommé tuteur du jeune Domitius, plus tard l'empereur Néron, qu'Agrippine avait eu de son premier mari. A l'avénement de son pupille au trône impérial, après la mort de Claude (54), Sénèque devint un des principaux conseillers du jeune empereur. Il usa de son influence pour combattre les penchants vicieux de Néron, mais en même temps il profita de sa haute position pour amasser une immense fortune. Il défendit Néron dans ses démêlés avec sa mère Agrippine, et non-seulement il fut complice de la mort de cette dernière, mais encore il écrivit la lettre que Néron adressa au sénat pour justifier ce meurtre. Après la mort de sa mère, Néron se livra sans contrainte à ses mauvais instincts; et bientôt la présence de Sénèque lui devint importune, en même temps que ses grandes richesses excitaient sa cupidité. Sénèque vit le danger, et il demanda à l'empereur la permission de se retirer, en offrant de lui abandonner tout ce qu'il possédait. Néron affecta d'être reconnaissant de ses services passés, refusa l'offre qui lui était faite et le congédia avec de perfides témoignages de respect et d'affection. Sénèque alors modifia son genre de vie, vit peu de monde, et ne vint que rarement à Rome, alléguant l'état de sa santé ou ses occupations philosophiques. Mais cela ne le sauva point. Après la

conspiration de Pison (55), le prince lui envoya un tribun porteur d'un ordre de mort. Sans manifester la moindre alarme, Sénèque réconforta ses amis en pleurs en leur rappelant ses leçons de philosophie. Après avoir embrassé sa femme Pompeia Paulina, il la pria de modérer sa douleur, et de se consoler de la perte de son mari, en songeant qu'il avait vécu honorablement. Mais Pauline déclarant qu'elle voulait mourir avec lui, Sénèque y consentit, et tous deux, enlacés dans les bras l'un de l'autre, se firent ouvrir les veines des bras. Mais le corps de Sénèque était affaibli par l'âge et le régime; le sang coulait difficilement. Il se fit ouvrir les veines des pieds. Cela ne suffit point encore; et, après avoir enduré les plus vives souffrances, on le mit dans une étuve où il fut promptement étouffé. Sénèque mourut, comme c'était la mode à Rome, avec un courage stoïque, mais avec une sorte d'affectation théâtrale qui ôte quelque chose à la dignité de la scène. La réputation de Sénèque repose sur ses nombreux écrits, qui roulent principalement sur des sujets de morale et de philosophie. Le plus important est le traité des Bienfaits (*de Beneficiis*), en 7 livres. Il fut aussi l'auteur de 7 tragédies, qui paraissent plus propres à être lues que représentées. Elles renferment toutefois quelques passages saillants et ne sont pas sans mérite comme poëmes. Sénèque avait incontestablement de grandes qualités d'esprit; il avait beaucoup vécu, beaucoup observé et connaissait bien la nature de l'homme. Sa philosophie, si tant est qu'il eût adopté un système, était celle du Portique (Stoa), mais c'était un stoïcisme éclectique plutôt que le stoïcisme pur. Son style est antithétique et sensiblement travaillé. Or là où le travail se sent, il y a généralement affectation. Quant à sa langue, elle est claire et pleine de force; elle est sobre de mots; la pensée est partout.

Sĕnŏnes (-um), puissant peuple de la Gaule Lyonnaise, établi sur le cours supérieur de la Seine (*Sequana*). Leur principale ville était *Agendicum*, appelée plus tard *Senones* (*Sens*). Une portion de ce peuple franchit les Alpes vers 400 av. J.-C., pour passer en Italie, et alla s'établir sur la mer Adriatique entre les fleuves Utis et Æsis (entre Ravenne et Ancône), après avoir expulsé les Ombriens. Dans cette contrée ils fondèrent la v. de *Sena*. Ils n'étendirent pas leurs ravages seulement en Étrurie; ils marchèrent contre Rome et la prirent en 390 av. J.-C. A partir de cette époque nous les trouvons engagés dans de constantes hostilités avec les Romains jusqu'à ce qu'ils furent complétement soumis et détruits en grande partie par le consul Dolabella en 283.

Sentīnum (-i : *Sassoferrato*, Ru.), v. fortifiée de l'Ombrie, non loin du fl. *Æsis*.

Sēpĭas (-ădis : *St-George*), promontoire dans le S.-E. de la Thessalie, dans le district de Magnésie; ce fut là qu'une grande partie de la flotte de Xerxès fit naufrage.

Sēplăsĭa (-ōrum), une des principales rues de Capoue, habitée par les marchands de parfums et d'objets de luxe analogues.

Sepphōris (*Sefurieh*), v. de Palestine, au milieu de la Galilée, n'était qu'une place insignifiante, avant qu'Hérode Antipas l'eût fortifiée, et érigée en capitale de la Galilée, sous le nom de *Diocæsarea*.

Septem Aquæ, place dans le territoire des Sabins, près de *Reate*.

Septempĕda (*San Severino*), municipe dans l'intérieur du Picenum, sur la route d'Auximum à Urbs Salvia.

Septĭmius Geta (voy. *Geta*).

Septimius Titius, poëte latin dont parle Horace.

Sēquăna (-æ : *Seine*), un des principaux fleuves de la Gaule, qui a sa source dans les parties centrales de cette contrée, traverse la province de la Gaule Lyonnaise et va se jeter dans l'Océan, en face de la Grande-Bretagne. Elle a 346 milles de longueur. Ses principaux affluents sont la Matrona (*Marne*), Esia (*l'Oise*), qui a pour tributaire l'Axona (l'*Aisne*), et l'Incaunus (l'*Yonne*). Ce fleuve a un cours lent et est navigable au-delà de Lutetia Parisiorum (*Paris*).

Sēquăni (-ōrum), puissant peuple celtique de la Gaule Belgique, qui habitait le pays appelé depuis *Franche-Comté*

et *Bourgogne*. Dans la dernière division des provinces de l'empire, le pays des Séquanes forma une province spéciale sous le nom de *Maxima Sequanorum*. Ils tiraient leur nom du fleuve Sequana (la Seine) qui a sa source dans les frontières N.-O. de leur territoire. Leur ville principale était Vesontio (Besançon).

Sĕquester (**-tri** ou **-tris**), VIBIUS, nom inscrit sur le titre du Glossaire qui contient un traité des noms géographiques qu'on rencontre dans les poëtes latins.

Sera (voy. *Serica*).

Sĕrapion (**-ōnis**), médecin d'Alexandrie qui vivait dans le troisième siècle av. J.-C.

Sĕrāpis ou **Sarapis** (**-is** ou **-ĭdis**), divinité égyptienne, dont le culte fut introduit en Grèce dans le temps des Ptolémées, et à Rome en même temps que celui d'Isis (voy. *Isis*).

Serdica ou **Sardica** (**-æ**), v. importante de la Mœsie supérieure, capitale de la Dacia interior; elle devait son nom au peuple thrace SERDI. Elle portait au moyen âge le nom de *Triaditza*. On en voit des ruines considérables au S. de *Sophia*.

Serenus (**-i**), **Q. Sammonĭcus** (ou *Samonicus*), personnage qui jouissait à Rome d'une haute réputation de goût et de savoir et qui fut tué par ordre de Caracalla, 212 apr. J.-C. Il a laissé divers écrits.

Sēres, habitants de la Sérique (voy. *Serica*). On dit rarement au sing. *Sēr*.

Sergius (voy. *Catilina*).

Sērĭca (**-æ**), la Sérique, contrée à l'extrémité E. de l'Asie, fameuse comme patrie primitive du ver à soie, qu'on appelait σήρ; d'où l'adjectif *sericus*, de soie. Ce nom fut connu des nations occidentales à une époque très-reculée, par l'usage de la soie, d'abord dans l'Asie occidentale, et plus tard en Grèce. Il est certain toutefois que, jusqu'à quelque temps après le commencement de notre ère, ce nom n'eut aucune signification géographique distincte. La Sérique de Ptolémée correspond à la partie N.-O de la Chine et aux parties adjacentes du Thibet et de la Tartarie Chinoise. La capitale, SERA, était, selon l'opinion la plus générale, *Singan*, sur le fl. Hoang-ho, et, selon quelques-uns, *Peking*. La grande muraille de la Chine est mentionnée par Ammien Marcellin sous le nom d'*Agge-res Serium*.

Sĕrīphus (**-i** : *Serpho*), île de la mer Égée, une des Cyclades. Elle est célèbre dans la mythologie comme l'île où Danaé et Persée descendirent après avoir été exposés par Acrisius, où Persée fut élevé, et dont il métamorphosa plus tard les habitants en pierres avec la tête de la Gorgone. Sériphо fut colonisée par des Ioniens d'Athènes, et ce fut une des îles en petit nombre qui refusèrent de se sommettre à Xerxès. Elle fut sous les empereurs romains un lieu d'exil pour les criminels d'État.

Serranus (voy. *Regulus*).

Sertōrius (**-i**), Q., un des hommes les plus extraordinaires des derniers temps de la république romaine, né à Nursia, village sabin, de parents obscurs, mais respectables. Il servit sous Marius dans la guerre contre les Teutons; et avant la bataille d'Aquæ Sextiæ (*Aix*), av. J.-C. 102, il pénétra dans le camp des Teutons comme espion sous un déguisement, entreprise périlleuse à laquelle le rendaient propre l'intrépidité de son caractère et une certaine connaissance de la langue gauloise. Il servit aussi comme tribun militaire en Espagne sous T. Didius (97). Il fut questeur en 91, et avait alors perdu un œil dans une bataille. Quand éclata la guerre civile en 88, il se déclara contre le parti de la noblesse et commanda une des 4 armées qui assiégèrent Rome sous Marius et Cinna. Il s'opposa néanmoins aux massacres sanglants qui suivirent l'entrée de Marius et de Cinna à Rome. En 83 Sertorius fut préteur, et cette année-là ou la suivante il passa en Espagne; de là en Mauritanie, où il remporta une victoire sur Paccianus, un des généraux de Sylla. Ensuite, à la prière des Lusitaniens, il devint leur chef et pendant quelques années il résista, à leur tête, à toute la puissance de Rome. Il tira parti du caractère superstitieux de ce peuple pour affermir son autorité sur eux. Il avait reçu d'un indigène à titre de présent un jeune faon, qui bientôt s'apprivoisa jusqu'à le suivre dans ses promenades et à lui obéir

en toute occasion. Lorsque Sylla fut devenu maître de l'Italie, Sertorius fut rejoint par beaucoup de Romains, proscrits par le dictateur, ce qui augmenta sa considération et lui fournit nombre d'excellents officiers. Pour donner quelque apparence de formes à sa formidable puissance, Sertorius établit un sénat de 300 membres, dans lequel aucun provincial ne fut admis. En 79 Metellus Pius avait été envoyé en Espagne avec des forces considérables contre Sertorius, mais sans succès. Sertorius lui fit une guerre de partisans, qui harassait ses troupes, sans leur fournir jamais l'occasion d'une bataille décisive. En 77 Sertorius fut rejoint par M. Perpenna, qui lui amena 53 cohortes (voy. *Perpenna*). L'insuccès constant de Metellus obligea les Romains à envoyer Pompée à son aide, mais avec une armée indépendante. Pompée arriva en Espagne en 76, avec des forces considérables, mais ne put obtenir d'avantage décisif. Pendant les 5 années qui suivirent, Sertorius tint les deux généraux Metellus et Pompée en échec et tailla en pièces une grande partie de leurs troupes. Enfin en 72 il fut assassiné par Perpenna et quelques officiers romains, depuis longtemps jaloux de son autorité.

Servīlĭa (-**æ**), 1) fille de Q. Servilius Cæpio et de la fille de Livia, sœur du célèbre tribun du peuple M. L. Drusus (av. J.-C. 91). Servilia fut mariée deux fois; d'abord à M. Junius Brutus, de qui elle eut M. Junius Brutus, qui fut le meurtrier de César, puis à D. Junius Silanus, consul en 62.— 2) sœur de la précédente, seconde femme de Lucullus, consul en 74.

Servīlĭus Ăhāla (voy. *Ahala*).

Servilius Cæpio (voy. *Cæpio*).

Servilius Casca (voy. *Casca*).

Servius Rullus (voy. *Rullus*).

Servius Maurus ou **Marius Hŏnōrātus**, célèbre grammairien latin, contemporain de Macrobe, qui l'introduit comme acteur parmi les personnages du drame des Saturnales. Son principal ouvrage est un commentaire très-soigné sur Virgile.

Servius Tullius (voy. *Tullius*).

Sĕsostris (-**is** ou -**ĭdis**), nom donné par les Grecs au grand roi d'Égypte qui, dans Manéthon et sur les monuments, est appelé Ramsès ou Ramessès. Ramsès est un nom commun à plusieurs rois des 18ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ dynasties; mais Sésostris peut être identifié avec le Ramsès qui fut le 3ᵉ roi de la 19ᵉ dynastie, fils de Seti, et père de Menephthah. Sesostris fut un grand conquérant. Il subjugua, dit-on, l'Éthiopie, la plus grande partie de l'Asie et la Thrace d'Europe. Il rentra en Égypte après une absence de 9 ans, et les innombrables captifs qu'il emmena avec lui furent employés à l'érection d'un grand nombre d'édifices publics. Il existe encore des monuments de Ramsès-Sésostris dans toute l'Égypte, depuis l'embouchure du Nil jusqu'au S. de la Nubie.

Sestinum (-**i** : *Sestino.*), v. de l'Ombrie, sur les Apennins, près des sources du Pisaurus.

Sestius (voy. *Sextius*).

Sestus (-**i** : *Ialova*), v. de Thrace, située dans la partie la plus étroite de l'Hellespont, vis-à-vis d'Abydos en Asie, dont elle n'était qu'à 7 stades de distance. Elle fut fondée par les Éoliens. Elle était célèbre dans la poésie grecque par les amours de Héro et de Léandre (voy. *Leander*), et dans l'histoire par le pont de bateaux que Xerxès y construisit pour passer l'Hellespont.

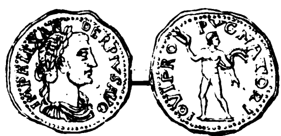
Setăbis (voy. *Sætabis*).

Sĕthon, nom d'un prêtre de Vulcain, qui se rendit maître de l'Égypte après en avoir chassé Sabacon, roi d'Éthiopie. Après lui s'établit la Dodécarchie ou gouvernement de 12 chefs, qui ne cessa que pour faire place à Psammitichus.

Sĕtĭa (-**æ** : *Sezza* ou *Sesse*), ancienne v. du Latium, dans l'E. des Marais Pontins. Elle était célèbre par l'excellent vin qui se récoltait dans son voisinage et passait du temps d'Auguste pour un des plus délicats de l'Italie.

Sĕvērus, M. Aurelius Alexander, ordinairement nommé Alexandre Sévère, empereur romain (apr. J.-C. 222-235), fils de Gessius Marcianus et de Julia Mamæa et premier cousin d'Élagabale, était né à Arce, en Phénicie, le 1ᵉʳ octobre 205. En 221, il fut adopté par Élagabale et créé César; et à la mort de l'empereur, le 11 mars 222, il monta sur le trône. Après un règne paisible de

quelques années, pendant lequel il réforma plusieurs abus, il fut impliqué dans une guerre avec Artaxerxès, roi de Perse, et gagna sur ce prince une grande victoire en 232; mais il ne put poursuivre ses succès, à cause de la nouvelle qui lui parvint d'un grand mouvement parmi les tribus germaines. Il rentra en triomphe à Rome en 233, et l'année suivante (234) il partit pour la Gaule que les Germains dévastaient; mais il tomba dans un piége dressé contre lui par un petit nombre de soldats révoltés, poussés, dit-on, par Maximin, et fut tué, à l'âge de trente ans, dans la 14[e] année de son règne. Alexandre Sévère se distingua par sa justice, sa sagesse et sa clémence dans la vie publique, et par la simplicité et la pureté de ses mœurs dans la vie privée.

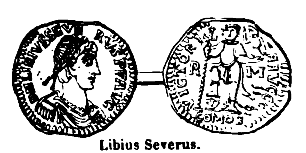

Alexandre Sévère.

Sĕvērus A. Cæcina (voy. *Cæcina*).

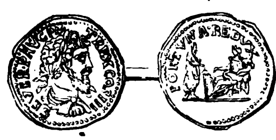
Sĕvērus Flāvius Vălĕrius, empereur romain (306-307 apr. J.-C.). Il fut proclamé César par Galerius en 306 et bientôt après envoyé contre Maxence, qui avait pris à Rome le titre d'empereur. Mais son expédition n'eut pas de succès; et Sévère, s'étant rendu à Ravenne, fut pris, ramené à Rome et forcé de se donner la mort.


Flavius Valerius Severus.

Sĕvērus Libĭus, empereur romain (461-465), était Lucanien de naissance, et devait son avénement à Ricimer, qui le mit sur le trône après le meurtre de Majorien. Pendant son règne le pouvoir fut réellement exercé par Ricimer. Il mourut de sa mort naturelle.


Libius Severus.

Sĕvērus, L. Septĭmius, empereur romain (193-211), était né en 146, près de Leptis en Afrique. Après avoir eu plusieurs commandements militaires importants sous Marc Aurèle et Commode, il fut enfin revêtu du commandement en chef de l'armée de Pannonie et d'Illyrie. Cette armée le proclama empereur après la mort de Pertinax (193). Il marcha alors sur Rome, où Julien avait été fait empereur par les troupes prétoriennes. Julien fut mis à mort à son arrivée devant Rome (voy. *Julianus*). Sévère alors tourna ses armes contre Pescennius Niger qui avait été salué empereur par les légions d'Orient, le défit dans une bataille près d'Issus, et bientôt après le mit à mort (194). Il mit ensuite le siége devant Byzance qui refusait de se soumettre à lui, même après la mort de Niger, et qu'il ne prit qu'en 196. Pendant que le siége continuait, Sévère avait passé l'Euphrate (195) et soumis les Arabes de Mésopotamie. Il retourna en Italie en 196, et, cette même année, il se rendit en Gaule pour s'opposer à Albin qui avait été proclamé empereur par les troupes de cette contrée. Albin fut battu et tué dans une sanglante bataille livrée près de Lyon le 19 février 197. Sévère revint à Rome cette année même; mais, après un court séjour dans la capitale, il se rendit en Orient pour repousser l'invasion des Parthes qui ravageaient la Mésopotamie. Après avoir passé trois ans en Orient, où il obtint les plus brillants succès, Sévère revint à Rome en 202. Pendant les sept années qui suivirent, il demeura tranquille à Rome; mais en 208 il passa en Bretagne avec ses fils Caracalla et Geta. Là il fit la guerre aux Calédoniens et construisit la célèbre muraille qui porta son nom, depuis la Solway jusqu'à l'embouchure de la Tyne. Après un séjour de deux années en Bretagne il mourut à Eboracum (York) le 4 février 211, dans la 65[e] année de son âge et dans la 18[e] de son règne.



Septime Sévère.

Sextiæ Aquæ (voy. *Aquæ Sextiæ*).

Sextius ou **Sestius**, P., questeur en 65 av. J.-C., et tribun du peuple en 57. A l'exemple de Milon, il forma une bande de serviteurs armés pour s'opposer à P. Clodius et à ses partisans; et l'année suivante (56) il fut accusé de violence (*vis*) à cause des actes de brutalité commis pendant son tribunat. Il fut défendu par Cicéron dans un plaidoyer que nous avons encore et fut acquitté le 14 mars, principalement par l'influence de Pompée. Quand éclata la guerre civile en 49, Sextius épousa le parti de Pompée, mais il se joignit ensuite à César.

Sextus Empiricus, médecin, contemporain de Galenus, vivait dans la première moitié du troisième siècle de notre ère. Nous avons deux de ses ouvrages.

Sextus Rufus, 1) nom qu'on trouve en tête d'un ouvrage intitulé *de Regionibus Urbis Romæ*. — 2) nom mis en tête d'un Abrégé de l'histoire romaine, en 28 chapitres, intitulé *Breviarium de Victoriis et Provinciis Populi Romani*, et rédigé par ordre de l'empereur Valens, à qui il est dédié.

Sibyllæ (**-ārum**), les Sibylles, nom sous lequel on désignait plusieurs femmes douées du don de prophétie. La première Sibylle, dont le nom passa, dit-on, à toutes les autres, était fille de Dardanus et de Neso. Quelques auteurs ne mentionnent que *quatre* Sibylles, mais on pense plus communément qu'il y en eut *dix*. La plus célèbre est celle de Cumes, qu'on mentionne sous les noms divers d'Hérophilé, Démo, Phémonoé, Déiphobé, Démophilé et Amalthée. Elle fut consultée par Énée avant sa descente aux enfers. Elle était venue, dit-on, de l'Orient en Italie, et elle est la seule qui, d'après la tradition, apparut au roi Tarquin, offrant de lui vendre les livres Sibyllins. Sur les livres Sibyllins voyez le Dict. d'Antiquités de Smith, article *Sibyllini libri*, et les *Oracula sibyllina* par Ch. Alexandre, Paris, 1841, Didot.

Sĭcambri (voy. *Sygambri*).

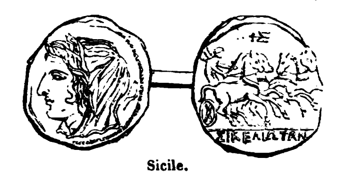
Sĭcāni, Sicēli, Sicelĭōtæ (voy. *Sicilia*).

Sicca Veneria (prob. *Al-Kaff*), v. considérable du N. de l'Afrique, sur les confins de la Numidie et de la Zeugitane, bâtie sur une colline près du fl. Bagradas.

Sichæus, appelé aussi **Acerbas** (voy. *Acerbas*).

Sĭcĭlia (**-æ** : *Sicile*), une des plus grandes îles de la Méditerranée. Les Anciens la regardaient comme identique à l'île nommée TRINACRIA par Homère; et elle est souvent désignée sous le nom de TRINACRIA ou TRINACRIS, dû probablement à la forme triangulaire de cette île; pour la même raison les poëtes romains la nomment TRIQUETRA. Son nom le plus usuel lui vient de ses derniers habitants, les SICELI, d'où l'appellation de SICELIA, changée par les Romains en SICILIA. Comme les SICELI étaient aussi appelés SICANI, on l'appelle également SICANIA. La Sicile est séparée de la côte S. de l'Italie par un étroit canal appelé FRETUM SICULUM (détroit de Sicile), quelquefois simplement FRETUM et encore SCYLLÆUM FRETUM; le nom moderne est *Faro di Messina* (phare de Messine). La mer qui baigne l'E. et le S. de l'île s'appelait aussi MARE SICULUM. Une chaîne de montagnes, qui est la continuation des Apennins, s'étend à travers la Sicile de l'E. à l'O. De ces montagnes les plus importantes étaient le célèbre volcan ÆTNA (l'Etna), sur le côté oriental de l'île, l'ERYX (St. Giuliano), à l'extrémité O., près de Drepanum, et les HERÆI MONTES (*Monti Sori*) dans le S., courant vers le promontoire Pachynus. Un grand nombre de rivières descendaient de ces montagnes, mais la plus grande partie est à sec ou à peu près, en été. Le sol de la Sicile était très-fertile et produisait anciennement une immense quantité de blé, d'où la population romaine tirait principalement sa subsistance. Elle était si célèbre, même dans les temps primitifs, pour l'abondance des céréales, qu'elle était représentée comme consacrée à Déméter (*Cérès*) et comme le séjour favori de cette déesse. Aussi est-

ce dans cette île que sa fille Perséphoné (Proserpine) fut enlevée par Pluton. Outre le blé, cette île produisait d'excellent vin, du safran, du miel, des amandes, et les autres fruits du midi. Les premiers habitants de la Sicile furent, suivant la tradition, les Cyclopes et les Læstrigons, peuples sauvages; mais ce sont des êtres fabuleux, et les premiers habitants mentionnés dans l'histoire sont les SICANI ou SICULI, venus d'Italie. Les émigrés qui vinrent s'y établir après eux auraient été des Crétois. Mais ceux-ci, s'il est vrai qu'ils aient jamais visité la Sicile, y furent bientôt incorporés aux Sicules. Les Phéniciens formèrent aussi, à une époque fort reculée, des établissements commerciaux sur toutes les côtes de Sicile, mais particulièrement dans les parties N. et N.-O. Mais les colonies les plus importantes furent les colonies grecques, comme Naxos (735 av. J.-C.), Syracuse (734), Leontini et Catana en 730, Megara Hyblæa en 726, Gela en 690, Selinus en 626, Agrigente en 579, etc. Les Grecs devinrent bientôt la race dominante dans l'île, et y reçurent le nom de SICELIOTÆ pour les distinguer des habitants primitifs. Dans les derniers temps les Carthaginois obtinrent un important marché en Sicile. Après avoir pris Agrigente en 405, les Carthaginois restèrent maîtres de la partie occidentale de l'île et eurent à soutenir des guerres fréquentes contre Syracuse et les autres cités grecques. La lutte entre eux et les Grecs continua, presque sans interruption, jusqu'à la première guerre punique, à la fin de laquelle (241) les Carthaginois furent obligés d'évacuer la Sicile, dont la partie O. passa alors sous la domination des Romains et fut érigée en province romaine. La partie E. resta sous l'obéissance d'Hiéron, tyran de Syracuse, allié de Rome; mais, après la révolte de Syracuse dans la 2e guerre punique, et la prise de cette ville par Marcellus, toute l'île devint province romaine et fut administrée par un préteur. A la chute de l'empire romain, la Sicile forma une portion de l'empire des Ostrogoths; mais elle leur fut arrachée par Bélisaire en 536 apr. J.-C., et annexée à l'empire byzantin. Elle continua d'être une province de cet empire jusqu'en 828, où elle fut conquise par les Sarrasins.



Sicile.

Sicinius (-i). 1) L. SICINIUS BELLUTUS, chef des plébéiens dans leur retraite sur le mont Sacré en 494 av. J.-C. Il fut un des premiers tribuns. — 2) L. SICINIUS DENTATUS, que quelques écrivains romains nomment Achille, à cause de sa bravoure personnelle. Il fut tribun du peuple en 454, et mis à mort par les décemvirs en 450, pour avoir osé conseiller au peuple une seconde retraite sur le mont Sacré. Les assassins envoyés contre lui le rencontrèrent dans un lieu isolé, mais il les tua presque tous avant qu'on parvînt à se défaire de lui.

Sicinus (-i : *Sikino*), petite île de la mer Égée, une des Sporades, entre Pholegandrus et Ios, avec une ville de même nom.

Sĭcŏris (-is : *Segre*), rivière de l'Espagne Tarraconaise, qui avait sa source dans le territoire des Cerretani, et se jetait dans l'Iberus (l'Èbre), près d'Octogesa.

Siculi (voy. *Sicilia*).

Siculum Fretum, Siculum Mare (voy. *Sicilia*).

Siculus Flaccus (voy. *Flaccus*).

Sĭcȳōnĭa (-æ), petit district dans le N.-E. du Péloponnèse, borné à l'E. par le territoire de Corinthe, à l'O. par l'Achaïe, au S. par le territoire de Phlius et de Cleonæ, et au N. par le golfe de Corinthe. Sa superficie était d'environ 100 milles carrés. Le pays était fertile et produisait de l'huile excellente. Ses amandes et ses poissons étaient aussi fort estimés. La ville principale était SICYONE, située un peu à l'O. de la rivière Asopus et à une distance de 20 stades, 12 selon d'autres, de la mer. Sicyone était une des plus anciennes cités de la Grèce. Elle s'appelait, dit-on, dans l'origine

Ægialea ou Ægiali, du nom d'un ancien roi Ægialeus; puis Méconé et enfin Sicyoné, d'un Athénien de ce nom. Sicyoné est représentée par Homère comme faisant partie de l'empire d'Agamemnon; mais, lors de l'invasion du Péloponnèse, elle fut soumise à Phalcès, fils de Téménus, et devint par conséquent un État dorien. Sicyone, à cause de la faible étendue de son territoire, n'acquit jamais une grande importance politique et fut généralement sous la dépendance ou d'Argos ou de Sparte. Du temps de la 2e guerre de Messénie, elle fut gouvernée par une suite de tyrans qui pendant cent ans usèrent modérément de leur pouvoir. A la mort de Clisthène, le dernier d'entre eux, vers 576, la forme républicaine y fut établie. Sicyone fut longtemps le siége principal de l'art grec. Elle donna son nom à une des grandes écoles de peinture, qui fut fondée par Eupompus, et qui produisit Pamphile et Apelle. Elle passe aussi pour avoir été la première école de sculpture en Grèce; mais le plus ancien artiste célèbre qui y naquit fut Canachus. Lysippe était aussi natif de Sicyone. Cette ville était également célèbre pour le goût et l'habileté déployés dans la fabrication de divers articles de toilette parmi lesquels on cite une espèce particulière de chaussure, très-estimée dans toutes les parties de la Grèce.



Sicyone.

Sīda ou **Sīdē**, 1) (*Eski Adalia;* Ru.), v. de Pamphylie, sur la côte, un peu à l'O. du fl. Mélas. C'était une colonie éolienne de Cymé en Éolie, et le siége principal du culte d'Athéna (Minerve), qui est représentée sur ses médailles tenant une grenade (σίδη), comme emblème de la ville. — 2) ancien nom de POLEMONIUM.



Sida en Pamphilie.

Sĭdĭcīni (**-ōrum**), peuple ausonien dans le N.-O. de la Campanie et sur les frontières du Samnium. Opprimé par les Samnites, il s'unit aux Campaniens. Leur principale ville était Teanum.

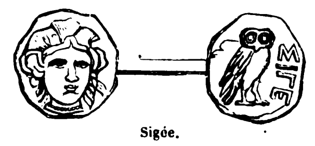
Sīdon (**-ōnis** et **-ŏnis**), (Anc Test. : *Tsidon;* auj. *Saida*, Ru.), Sidon, fut longtemps la plus puissante, comme elle était probablement la plus ancienne ville de Phénicie. Elle était située dans une plaine d'un mille de largeur, sur la côte de la Méditerranée, à 200 stades (20 milles géogr.) au N. de Tyr, à 400 stades (40 milles géogr.) au S. de Berytus, à 66 milles à l'O. de Damas, et à une journée de la source du Jourdain à Paneas. Elle avait un double port très-beau, auj. presque entièrement comblé par le sable, et très-bien fortifié. C'était le siége principal de la puissance maritime des Phéniciens, avant qu'il fût éclipsé par Tyr, leur propre colonie (voy. *Tyrus*); et son pouvoir du côté des terres paraît s'être étendu sur toute la Phénicie et, à une certaine époque (du temps des Juges), sur une partie au moins de la Palestine. Du temps de David et de Salomon, Sidon paraît avoir été soumise au roi de Tyr. Elle reconquit probablement son ancien rang, comme première cité phénicienne, lors de sa soumission à Shalmanezer, à l'époque de la conquête de la Syrie par les Assyriens; car nous la trouvons gouvernée par ses propres rois sous les Babyloniens et les Perses. Dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, les Sidoniens fournirent les meilleurs vaisseaux de toute leur flotte, et leur roi obtint la place la plus élevée, après Xerxès, dans le conseil, et au-dessus du roi de Tyr. Sidon reçut le coup le plus funeste à sa prospérité sous le règne d'Artaxerxès III Ochus, quand les Sidoniens, qui avaient pris part à la révolte de la Phénicie et de Chypre, livrés à Ochus par leur propre roi, Tennès, périrent dans l'incendie de leur ville, allumé par eux-mêmes, en 351 av. J.-C. Outre la renommée qu'elle devait à son commer-

ce, Sidon était encore fameuse par ses manufactures de verre.

Sīdōnius Ăpollĭnāris, Sidoine Apollinaire, né à Lugdunum (Lyon), vers 431 apr. J. C., fut élevé à la dignité de sénateur par l'empereur Avitus, dont il avait épousé la fille. Après la chute d'Avitus il vécut quelque temps dans la retraite; mais en 467 il reparut à Rome comme ambassadeur des Arvernes auprès d'Anthémius. Il se concilia la faveur de ce prince par un panégyrique, fut créé patrice et préfet de Rome; et bientôt après, bien qu'il ne fût point prêtre, évêque de Clermont en Auvergne. Il nous reste de ses œuvres quelques poëmes et 9 livres de lettres.

Sĭga, ville maritime et port considérable de la Mauretania Cæsariensis.

Sīgēum (-**i** : *Yenisheri*), le cap Sigée, dans le N.-O. de la Troade et le cap Méridional à l'entrée de l'Hellespont. C'est là qu'Homère place la flotte et le camp des Grecs pendant la guerre de Troie. Dans le voisinage était une ville avec port qui portait le même nom.



Sigée.

Signia (-**æ** : *Signe*), v. du Latium, sur le versant oriental des montagnes volsques, fondée par Tarquin l'Ancien. Elle était célèbre par son temple de Jupiter Urius, par son vin astringent, ses poires, et par une espèce particulière de parquet, appelé *opus Signium*.



Porte de Signia.

Sila Silva (-**æ** : *Sila*), vaste forêt du Bruttium sur les Apennins, s'étendant au S. de Consentia jusqu'au détroit de Sicile.

Silanion, Athénien, sculpteur en bronze fort distingué, était contemporain de Lysippe et florissait en 324 av. J.-C. Sa statue de Sapho, qu'on voyait dans le Prytanée à Syracuse du temps de Verrès, était regardée comme très-précieuse par Cicéron qui y fait allusion.

Sīlānus, Jūnius. 1) M., était préteur en 212 av. J.-C. En 210 il accompagna P. Scipion en Espagne, et servit sous lui avec grande distinction pendant toute la durée de la guerre dans ce pays. Il périt dans une bataille contre les Boïens en 196. — 2) M., consul en 109, combattit cette année-là contre les Cimbres dans la Gaule Transalpine et fut défait. Il fut, pour cet échec, accusé en 104 par le tribun Cn. Domitius Ahénobarbus, mais il fut acquitté. — 3) D., beau-père de M. Brutus, l'assassin de César, ayant épousé sa mère Servilia. Il fut consul en 62, avec L. Licinius Muréna, de concert avec lequel il proposa la *lex Licinia Julia*. — 4) M., fils du n° 3 et de Servilia, servit en Gaule comme lieutenant de César en 53. Après le meurtre de César en 44, il accompagna M. Lépidus de l'autre côté des Alpes; et l'année suivante Lépide l'envoya avec un détachement de troupes dans la Gaule Cisalpine, où il combattit pour Antoine. Il fut consul en 26.

Sĭlărus (-**i** : *Silaro*), rivière dans la basse Italie, formant la limite entre la Lucanie et la Campanie; elle a sa source dans les Apennins et son embouchure dans le *sinus Pæstanus*, un peu au N. de Pæstum.

Sīlēnus (-**i**), Silène. Nous avons remarqué à l'article *Satyri* que les vieux Satyres étaient généralement appelés *Sileni;* mais un de ces Silènes est communément le Silène, qui accompagne toujours Dionysus (Bacchus), après l'avoir, dit-on, élevé et instruit. Ainsi que les

autres Satyres il est désigné comme fils de *Hermès* (Mercure); mais quelques-uns le font fils de Pan et d'une nymphe, ou de Gæa (Tellus). Compagnon assidu de Dionysus, il passe pour être né, comme lui, à Nysa. De plus, il prit part à sa querelle avec les Géants et tua Encelade. On le dépeint comme un vieillard jovial à tête chauve, à nez camard, gros et rond comme le tonneau qu'il roule constamment avec lui, et presque toujours ivre. Comme il ne peut guère se fier à ses jambes, il est généralement représenté monté sur un âne ou porté par d'autres Satyres. Sous tous les autres rapports on nous le donne comme ressemblant à ses frères par l'amour du sommeil, du vin et de la musique. On le mentionne à côté de Marsyas et d'Olympus comme inventeur de la flûte, dont on le voit souvent jouer, et une sorte particulière de danse était appelée de son nom Silenus, tandis que lui-même est désigné comme le danseur. Mais un trait particulier de son caractère, c'est qu'il était inspiré et prédisait l'avenir; et quand on le surprenait dans l'ivresse et le sommeil il était en la puissance des mortels qui pouvaient alors le forcer à prophétiser et à chanter, en l'entourant de chaines de fleurs.



Silène.

Sīlĭus Ĭtălĭcus (-i), C., poëte romain, né vers l'an 25 apr. J.-C. Il acquit une grande réputation comme avocat et devint plus tard un des centumvirs. Il fut consul en 68, l'année où périt Néron. Admis dans la familiarité de Vitellius, il fut ensuite proconsul en Asie. Arrivé à la 75e année de son âge, dans le désespoir que lui causait une maladie incurable, il se laissa mourir de faim dans la maison qu'avait autrefois occupée Virgile. Le grand ouvrage de Silius Italicus est un poëme héroïque en 17 livres, intitulé *Punica,* qui est arrivé jusqu'à nous.

Silŭres (-um), puissant peuple de la Bretagne, habitant la Galles méridionale, opposa une longue et redoutable résistance aux Romains et plus tard aux Saxons.

Silvānus (-i), Silvain, divinité latine des champs et des bois. Il est aussi appelé le protecteur des limites qui bornent les champs. Comme divinité des forêts (*Silvestris deus*), il présidait spécialement aux plantations et aimait les animaux qui peuplent les bois. De là on le représente portant un tronc de cyprès. Silvain passe encore pour le protecteur des troupeaux, favorisant leur fécondité et éloignant d'eux les loups. Les écrivains des derniers temps identifient Silvain avec Pan, Faune, Inuus et Ægipan. Dans les poëtes latins, comme dans les œuvres d'art, on nous le montre toujours sous les traits d'un vieillard, mais d'humeur joviale et épris de Pomone. Les sacrifices qu'on lui offrait consistaient en raisins, épis de blé, lait, viande, vin et porcs.

Silvium (-i), v. des Peucetii en Apulie sur les frontières de Lucanie, à 20 milles S.-E. de Venusia.

Silvius (-i), fils d'Ascagne, ainsi nommé, dit-on, parce qu'il était né dans une forêt (*Silva*). Toute la série des rois d'Albe qui lui succédèrent portèrent le surnom de Silvius.

Simmias (-æ), Thébain, qui fut d'abord disciple du philosophe pythagoricien Philolaüs, puis l'ami et le disciple de Socrate, à la mort duquel il assista. Simmias a écrit 23 dialogues sur des sujets philosophiques. Ils sont tous perdus.

Sĭmŏïs (-entis). (Voyez *Troas.*) Comme personnage mythologique, c'est le dieu fluvial Simoïs, fils d'Océan et de Téthys, et père d'Astyochus et d'Hiéromnémé.

Sĭmon (-ōnis), un des disciples de Socrate. Il était corroyeur de son état.

Sĭmōnĭdes (-is), 1) d'Amorgos, était, dans l'ordre des dates et de la renommée, le second des 3 principaux poëtes ïambiques de la première période littéraire des Grecs (Archiloque, Simonide,

Hipponax). Il était né à Samos, d'où il conduisit une colonie dans l'île d'Amorgos, qui en est voisine. Il florissait vers 664 av. J.-C. — 2) de Céos, un des plus célèbres poëtes lyriques de la Grèce. Il était né à Iulis, dans l'île de Céos, 556 av. J.-C., et avait pour père Léoprépès. Il paraît avoir été instruit dans la musique et dans la poésie pour en faire sa profession. Il quitta son île natale pour se rendre à Athènes et de là en Thessalie, où il vécut sous le patronage des Alevades et des Scopades. Il retourna ensuite à Athènes, et en 489 il vainquit Eschyle dans le concours pour le prix offert par les Athéniens à la meilleure élégie sur la mort des guerriers tués à Marathon. Il composa plusieurs autres ouvrages de même genre; et, dans la quatre-vingtième année de son âge, sa longue carrière poétique à Athènes fut couronnée par la victoire qu'il remporta dans le chœur dithyrambique (477). C'était le 56e prix qu'il obtenait. Peu de temps après il fut appelé à Syracuse par Hiéron et vécut à la cour de ce prince jusqu'à sa mort, en 467. Il continua, pendant son séjour à Syracuse, à consacrer sa muse, en toute occasion, au service des autres États de la Grèce. Il fit de la littérature une profession et fut, dit-on, le premier qui reçut de l'argent pour ses poëmes. Les principaux caractères de ses poésies étaient la douceur (d'où son surnom de *Melicertes*) et le fini, joints à la véritable conception poétique et à la perfection savante de l'expression, bien que, sous le rapport de l'originalité et du feu, il fût de beaucoup inférieur non-seulement aux poëtes lyriques primitifs, comme Sappho et Alcée, mais encore à son contemporain Pindare.

Simplicius (-i), un des derniers philosophes de l'École néoplatonicienne, était né en Cilicie et fut disciple d'Ammonius et de Damascius. Par suite des persécutions auxquelles furent exposés les philosophes païens sous le règne de Justinien, Simplicius fut un des 7 philosophes qui allèrent chercher un asile à la cour du roi de Perse Chosroès. Il rentra dans son pays en 543. Il a écrit sur plusieurs des ouvrages d'Aristote des commentaires remarquables par un jugement sain et une instruction solide. Il a également composé un commentaire sur le Manuel (Enchiridion) d'Épictète. Tous ces écrits nous sont parvenus.

Sīnæ (-ārum), le peuple le plus oriental de l'Asie. Ptolémée décrit leur pays comme borné au N. par la Sérique, au S. et à l'O. par l'Inde au-delà du Gange. Il correspondait à la partie S. de la Chine et à la partie E. de la péninsule Birmane.

Sinaï ou **Sina** (*Jebel-et-Tur*), le Sinaï, groupe de montagnes sombres, élevées et rocheuses dans l'angle S. de la péninsule triangulaire enfermée entre les deux extrémités de la mer Rouge et bornée au N. par les déserts situés sur les frontières de l'Égypte et de la Palestine. Le nom, qui signifie *Région des roches brisées et crevassées*, s'emploie dans une acception plus étendue pour désigner la péninsule entière, qui formait une portion de l'Arabie Pétrée, et était peuplée, du temps de l'Exode, par les Amalécites et plus tard par les Arabes Nabathéens. Sinaï et Horeb dans l'Ancien Testament sont deux appellations générales pour désigner le groupe entier; la première se trouve dans les 4 premiers livres de Moïse, la seconde dans le Deutéronome. La cime sur laquelle la loi fut donnée à Moïse est probablement celle du N. ou celle qu'on appelle communément Horeb.

Sindi (-ōrum), 1) peuple de la Sarmatie Asiatique, sur la côte E. du Pont-Euxin, et au pied du Caucase. Il est aussi mentionné sous les noms de SINDONES et de SINDIANA. — 2) peuple sur la côte E. de l'Inde en-deçà du Gange (en Cochinchine); il est aussi nommé SINDÆ. Sa ville capitale s'appelle SINDA.

Sindice (voy. *Sindi*).

Singăra (-ōrum : *Sinjar?*), v. puissamment fortifiée et colonie romaine dans l'intérieur de la Mésopotamie, à 84 milles romains au S. de Nisibis.

Singĭtĭcus Sĭnus (voy. *Singus*).

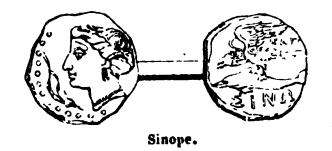
Singus (-i), v. de Macédoine sur la côte E. de la presqu'île Sithonia; elle a donné son nom au golfe Singitique.

Sĭnis ou **Sinnis** (-is), fils de Polypémon, Pémon ou Poséidon (Neptune) et de Syléa, fille de Corinthus. C'était un brigand, qui habitait l'isthme de Co-

rinthe et qui tuait les voyageurs dont il s'emparait, en les attachant à la cime d'un sapin qu'il pliait et laissait ensuite se redresser violemment.

Sinon (-ōnis), fils d'Æsimus ou, selon Virgile (*Æn.* 11,79), de Sisyphe et petit-fils d'Autolycus, était parent d'Ulysse, qu'il accompagna à Troie. Il se dévoua pour la cause des Grecs en se laissant faire prisonnier par les Troyens, à qui il conseilla, par une ruse infernale, d'introduire dans leurs murs un cheval de bois rempli de guerriers armés, et construit par les Grecs comme une prétendue compensation du Palladium. Les Troyens crurent l'imposteur et firent entrer le cheval dans leur ville. Sinon, à la faveur de la nuit, fit sortir les Grecs des flancs de la machine, et ceux-ci s'emparèrent de Troie.

Sĭnōpē (-es : *Sinope, Sinoub*, Ru.), la plus importante de toutes les colonies grecques établies sur les bords de l'Euxin, était située sur la côte N. de l'Asie Mineure, sur le cap O. de la grande baie dont le delta du fl. Halys forme le cap E., et un peu à l'E. du promontoire le plus septentrional de l'Asie Mineure. Elle nous apparaît dans l'histoire comme une très-ancienne colonie des Milésiens. Détruite dans l'invasion de l'Asie par les Cimmériens, elle fut rebâtie par une nouvelle colonie de Milet en 632 av. J.-C. et devint bientôt la plus grande place commerciale sur l'Euxin. Son territoire, nommé SINOPIS, s'étendait jusqu'aux bords de l'Halys. Sinope fut le lieu de naissance et la résidence de Mithridate le Grand, qui l'agrandit et l'embellit. Peu de temps avant le meurtre de Jules César, elle fut colonisée sous le nom de Julia Cæsarea Felix Sinope et resta une cité florissante, mais ne recouvra jamais son importance primitive. Du temps de Constantin elle déclina au point de n'être plus rangée qu'après Amasia. Ce fut la patrie du célèbre philosophe cynique Diogène, du poëte comique Diphile et de l'historien Baton.



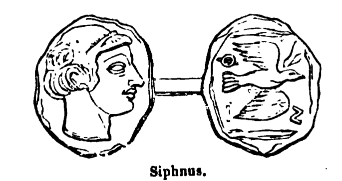
Sinope.

Sintĭca, district de Macédoine, habité par le peuple thrace nommé SINTI; il s'étendait à l'E. de Crestonia et au N. de Bisaltia jusqu'au Strymon et au lac Prasias. Sa principale ville était Heraclæa Sintica.

Sĭnŭessa (-æ : *Rocca di Mandragone*), la dernière ville du Latium sur la frontière de la Campanie, à laquelle elle appartenait dans l'origine; elle était située sur le rivage de la mer et sur la voie Appienne. Elle fut colonisée par les Romains, en même temps que la ville de Minturnes, située dans son voisinage (296 av. J.-C.). Elle possédait un bon port et était d'une grande importance commerciale. Il y avait dans ses environs de célèbres bains, nommés AQUÆ SINUESSANÆ.

Sion (voy. *Jerusalem*).

Siphnus (-i : *Siphno*), île de la mer Egée, une des Cyclades, au S.-E. de Seriphus. Elle est de forme oblongue et a 40 milles environ de circonférence. Son nom primitif était Mérope, et elle fut colonisée par les Ioniens d'Athènes. Grâce à leurs mines d'or et d'argent, dont on voit encore les restes, les Siphniens atteignirent bientôt un haut degré de prospérité, et ils étaient regardés du temps d'Hérodote comme les plus opulents parmi les insulaires. Siphnus fut une des îles en petit nombre qui refusèrent de payer tribut à Xerxès; et un de ses vaisseaux combattit à côté de la flotte grecque à Salamine. Le caractère des Siphniens manquait d'élévation; de là le terme σιφνιάζειν, agir en Siphnien, c'est-à-dire bassement.


Siphnus.

Sĭpontum ou **Sipuntum** (-i : *Siponto*), appelée par les Grecs **Sipus** (-untis ancienne ville d'Apulie, dans

le district de Daunie, sur la pente S. du mont Garganus, et sur la côte. Elle avait été, dit-on, fondée par Diomède et était d'origine grecque. Elle fut colonisée par les Romains, sous lesquels elle devint une place de quelque importance commerciale.

Sĭpўlus (-**i** : *Sipuli-Daph*), montagne de Lydie, dans l'Asie Mineure. C'est une branche du Tmolus, qui part de la chaîne principale dans la direction du N.-O. et s'étend le long du cours de l'Hermus, jusqu'à Magnésia et Sipylum. Elle est mentionnée par Homère. L'ancienne capitale de la Méonie était, disait-on, située dans le cœur de la chaîne et portait le même nom; mais elle avait été de bonne heure engloutie par un tremblement de terre, et son emplacement fut occupé par un petit lac appelé Salé ou Saloé, près duquel était un tumulus, qu'on suppose être le tombeau de Tantale. La montagne était riche en métaux et on y exploitait plusieurs mines.

Sirbōnis lacus (*Sabakat Bardowal*), lac large et profond sur la côte de la Basse-Egypte, à l'E. du mont Casius. Sa circonférence était de 1,000 stades, et ses eaux étaient fortement imprégnées d'asphalte.

Sīrēnes (-**um**), les Sirènes, nymphes de la mer, qui avaient le pouvoir de charmer par leurs chants tous ceux qui les entendaient. Quand Ulysse approcha de l'île, sur le rivage de laquelle se tenaient les Sirènes, essayant d'attirer et lui et ses compagnons, il boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire et s'attacha lui-même au mât de son navire, jusqu'à ce qu'il fût assez loin de la côte pour ne plus entendre la voix des Sirènes. Suivant Homère, l'île des Sirènes était située entre Ææa et le rocher de Scylla, près de la côte S.-O. de l'Italie; mais les poëtes romains la placent près de la côte de Campanie. Quelques-uns prétendent que ces Sirènes étaient deux : Aglaophémé et Thelxiépīa; d'autres en comptent trois; Pisinoé, Aglaopé et Thelxiepīa, ou Parthénopé, Ligīa, et Leucosia. On les appelle filles de Phorcus, d'Achéloüs et de Stéropé, de Terpsichore, de Melpomène, de Calliope ou de Gæa. Les Sirènes se rattachent aussi aux Argonautes et à l'enlèvement de Proserpine. Quand les Argonautes passèrent devant les Sirènes, ces dernières chantèrent, mais en vain; Orphée les éclipsait; et comme, d'après un arrêt du destin, elles devaient cesser de vivre, dès que quelqu'un entendrait leurs chants sans en être ému, elles se précipitèrent dans la mer et furent métamorphosées en rochers.

Sīrēnūsæ (-**ārum**), dans Virgile (*Æn.*, 5, 864) SIRENUM SCOPULI, trois îles désertes et rocheuses près du côté S. du cap Misène, devant la côte de Campanie; elles étaient, selon la tradition, la résidence des Sirènes.

Sīris (-**is**). 1) *Sinno*, rivière de Lucanie, qui se jette dans le golfe de Tarente. — 2) (*Torre di Senna*), ancienne ville grecque de Lucanie, à l'embouchure de la rivière ci-dessus.

Sirmĭo (-**ōnis** : *Sirmione*), beau promontoire sur le rivage S. du lac Benacus (lac de Garde), où Catulle avait une propriété.

Sirmium (-**i** : *Mitrowitz*), ville importante de la Pannonie inférieure, située sur la rive gauche du Savus, fondée par les Taurisques, devint, sous les Romains, la capitale de la Pannonie, et le quartier général de toutes leurs opérations dans leurs guerres contre les Daces et les barbares du voisinage.

Sisăpon (-**ōnis** : *Almaden*, dans la *Sierra Morena*), ville importante de l'Hispania Bætica, au N. de Cordoue.

Siscia (-**æ** : *Sissek*), appelée SEGESTA par Appien, importante ville de la Pannonie supérieure, située sur une île formée par les rivières Savus, Colapis et Odra, et sur la route d'Æmona à Sirmium.

Sīsenna (-**æ**), L. CORNELIUS, annaliste romain, était préteur l'année où Sylla mourut (78 av. J.-C.) et obtint probablement la Sicile pour province en 77. Durant la guerre contre les pirates (67), il opéra comme lieutenant de Pompée et, ayant été envoyé en Crète pour y prendre le commandement d'une armée, il mourut dans cette île à l'âge de cinquante-deux ans. Son grand ouvrage était une histoire de son temps,

mais il avait aussi traduit les Fables milésiennes d'Aristide, et composé un commentaire sur Plaute.

Sisygambis (-is), mère de Darius Codoman, dernier roi de Perse, tomba entre les mains d'Alexandre, après la bataille d'Issus (333 av. J.-C..), avec la femme et les filles de Darius. Alexandre traita ses captives avec la plus grande générosité, et témoigna particulièrement à Sisygambis des respects et des égards qui font le plus grand honneur à son caractère. Après la mort de ce prince elle mit volontairement fin à ses jours en se laissant mourir de faim.

Sīsȳphus (-i), fils d'Æolus et d'Énarété, d'où son nom d'*Æolides*. Il avait épousé Mérope, fille d'Atlas ou une Pléiade, et avait eu d'elle Glaucus, Ornytion (ou Porphyrion), Thersandre et Halmus. Dans les récits postérieurs il est aussi nommé Autolycus et désigné comme père d'Anticlée (voy. *Anticlea*); de là vient que nous trouvons quelquefois Ulysse appelé Sisyphīdes. Il fonda, dit-on, la ville d'Éphyre, plus tard Corinthe. Comme roi de Corinthe, il favorisa la navigation et le commerce; mais il était déloyal, avare et trompeur. La méchanceté dont il fit preuve durant sa vie fut sévèrement punie aux enfers, où son supplice consistait à rouler au haut d'une colline un énorme bloc de marbre, qui, dès qu'il atteignait le sommet, roulait de nouveau au pied.



Sisyphe, Ixion et Tantale

Sităce ou **Sittăce** (-es : *Eski-Bagdad*, Ru.), grande et populeuse ville de Babylonie, près du Tigre, mais non sur ses rives, à huit parasanges en dedans du mur médique. Sa position probable est marquée par une ruine appelée *la Tour de Nemrod*. Elle avait donné le nom de Sittacène au district qui s'étend sur le cours inférieur du Tigre, à l'E. de la Babylonie et au N.-O. de la Susiane.

Sīthŏnĭa (-æ), péninsule qui occupe le centre des trois qui vont de la Chalcidique en Macédoine, entre les golfes Toronaïque et Singitique. Les Thraces s'étaient répandus originairement dans la majeure partie de la Macédoine, et les anciens dérivaient le nom de *Sithonia* d'un roi de Thrace nommé Sithon. Nous trouvons aussi un peuple thrace, les *Sithonii*, mentionné comme habitant les bords du Pont-Euxin, et les poëtes emploient fréquemment *Sithonis* et *Sithonius* dans le sens général de Thrace.

Sitones (-um), tribu germaine en Scandinavie, appartenant à la race des Suèves.

Sittius ou **Sitius** (-ii), P., de Nucérie en Campanie, était lié avec Catilina; il alla en Espagne en 64 (av. J.-C.) et passa de là en Mauritanie l'année suivante. Il rejoignit César, quand celui-ci se rendit en Afrique, en 46, pour y poursuivre la guerre contre le parti de Pompée. Il rendit de grands services à César dans cette guerre, et, à la fin de la campagne, il reçut du vainqueur pour récompense la partie occidentale de la Numidie où il s'établit, distribuant les terres à ses soldats. Après la mort de César, Arabio, fils de Massinissa, retourna en Afrique et tua Sittius par stratagème.

Smaragdus mons (*Jebel Zoburah*), montagne de la Haute-Égypte, près de la côte de la mer Rouge, au N. de Bérénice. Elle devait son nom à ses vastes mines d'émeraudes.

Smerdis, fils de Cyrus, fut tué par ordre de son frère Cambyse. Un mage, nommé Patizithès, qui avait été commis par Cambyse à la garde de son palais et de ses trésors, profita de la ressemblance de son frère avec le prince assassiné pour le proclamer roi, le représentant comme le jeune fils de Cyrus. Cambyse apprit cette révolte en Syrie, mais il mourut par accident d'une blessure à la cuisse, comme il montait à cheval

pour marcher contre l'usurpateur. Le faux Smerdis fut reconnu roi par les Perses et régna sept mois sans opposition. La fraude fut découverte par Phédime, qui avait été une des femmes de Cambyse et avait été transmise à son successeur. Elle révéla le fait à son père Otanès, qui forma dès lors une conspiration et, à l'aide de six autres nobles perses, réussit à pénétrer dans le palais. Là il tua le faux Smerdis et son frère Patizithès dans le huitième mois de leur règne (521).

Smintheus (**-ĕŏs** ou **-ĕī** ou **-ēi**), surnom d'Apollon, que quelques-uns font venir de σμίνθος, souris, et d'autres de *Sminthe*, ville de Troade. Les anciens regardaient la souris comme inspirée par les vapeurs qui s'exhalent de la terre, et comme le symbole de la faculté prophétique.

Smyrna ou **Myrrha** (voy. *Adonis*).

Smyrna et dans plusieurs manuscrits **Zmyrna** (**-æ** : *Smyrne,* en turc *Izmir*), une des plus anciennes et des plus florissantes cités de l'Asie Mineure, et la seule des grandes villes de la côte occidentale de cette contrée qui ait survécu jusqu'à ce jour, était située dans une position aussi remarquable par sa beauté que par d'autres avantages naturels. Située précisément au centre de la côte O. de l'Asie Mineure, sur les rives du fleuve Mélès, au fond d'une baie profonde, le golfe Hermæus ou Smyrnæus (*golfe de Smyrne*), qui formait un port immense et sûr pour les plus grands navires devant les murs de la ville, au pied des riches pentes du Tmolus et à l'entrée de la grande et fertile vallée de l'Hermus, où s'élevait la grande et opulente cité de Sardes, et au milieu des colonies grecques établies sur le littoral oriental de la mer Égée, elle était désignée par la nature même comme le plus grand marché pour le commerce entre l'Europe et l'Asie, et a conservé ce caractère jusqu'à nos jours. Il y a divers récits sur son origine. Le plus probable est celui qui la représente comme une colonie éolienne de Cymé. A une époque très-éloignée elle tomba, par stratagème, au pouvoir des Ioniens de Colophon, et demeura depuis lors une cité ionienne. Le fait paraît avoir eu lieu avant la 23e Olympiade (688 av. J.-C.). Son histoire primitive est fort obscure. Ce qui est clair toutefois, c'est qu'à une certaine époque la vieille cité de Smyrne, située sur la côte N.-E. du golfe Herméen, fut abandonnée, et qu'elle fut remplacée par une cité nouvelle sur la côte S.-E. du même golfe (situation actuelle); bâtie, dit-on, par Antigonus, agrandie et embellie par Lysimaque, cette ville nouvelle était construite en partie sur le rivage de la mer, en partie sur une colline appelée Mastusia. Elle devint bientôt une des cités les plus grandes et les plus florissantes du monde. Elle était l'objet d'une faveur toute particulière de la part des Romains qu'elle avait puissamment aidés dans les guerres de Syrie et contre Mithridate. Elle était le siége d'un *Conventus juridicus.* Dans les guerres civiles elle fut prise et en partie détruite par Dolabella, mais elle se releva promptement. Elle occupe une place distinguée dans l'histoire des premiers temps du christianisme, comme une des deux églises, parmi les sept d'Asie, à qui saint Jean s'adressa, dans l'Apocalypse, sans aucun mélange de réprimande, et comme théâtre des travaux et du martyre de saint Polycarpe. Il ne reste plus que quelques ruines de l'ancienne ville. A tous les autres titres de gloire que Smyrne peut mettre en avant, il faut ajouter qu'elle est à la tête des villes qui revendiquent l'honneur d'avoir vu naître Homère. Ce poëte y était honoré dans un édifice magnifique appelé *Homereum.*



Smyrne.

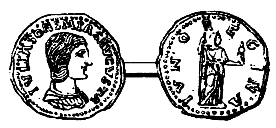
Smyrnæus sinus (*Golfe de Smyrne ou d'Ismir*), grand golfe situé sur la côte O. de l'Asie Mineure, et au fond duquel était bâtie la ville de Smyrne.

Sōcrătes (-is), 1) célèbre philosophe athénien, né dans le dème Alōpĕce, dans le voisinage immédiat d'Athènes, en 469 av. J.-C. Son père, Sophronisque, était statuaire; sa mère, Phænarété, était sage-femme. Dans sa jeunesse Socrate suivit la profession de son père et y acquit assez de talent pour exécuter le groupe des *Grâces vêtues* que l'on conservait dans l'Acropole et qu'on montrait comme son œuvre du temps de Pausanias. Les qualités personnelles de Socrate étaient bien marquées et frappantes. Sa constitution physique était saine, robuste et dure à un degré extraordinaire. Il était capable de supporter la fatigue, le chaud, le froid à un point dont s'étonnaient tous ses amis. Il allait nu-pieds en toute saison, même pendant la campagne d'hiver de Potidée, au milieu des froids rigoureux de la Thrace, et le même vêtement grossier lui suffisait été comme hiver. La laideur de ses traits excitait les plaisanteries de ses amis et de ses ennemis, par qui nous savons qu'il avait le nez camus, les lèvres épaisses, les yeux saillants comme un satyre ou un silène. Nous ignorons complétement les circonstances de sa vie. Il servit comme hoplite à Potidée, à Delium, à Amphipolis, avec grande confiance en lui-même. Il ne paraît pas avoir jamais rempli aucune charge politique jusqu'à 406, où il fut membre du sénat des Cinq Cents, et un des prytanes, et où, à l'occasion du jugement des six généraux, il refusa, à ses risques et périls, de mettre aux voix une question inconstitutionnelle. Il déploya le même courage moral en refusant d'obéir à l'ordre des trente tyrans pour l'arrestation de Léon le Salaminien. A quelle époque Socrate abandonna-t-il sa profession de statuaire? Nous l'ignorons; mais il est certain du moins que le milieu et la dernière partie de sa vie furent consacrés à la tâche qu'il s'était lui-même imposée d'instruire ses concitoyens, à l'exclusion de toute autre affaire publique ou privée et au mépris de tous les moyens de fortune. Mais jamais il n'ouvrit école ni ne fit, à l'exemple des sophistes de son temps, de leçons publiques. Il était persuadé qu'il avait une mission religieuse spéciale, et qu'il entendait constamment les avis d'une voix divine, d'un démon familier. Partout, sur les marchés, dans les gymnases, dans les ateliers, il cherchait et trouvait les occasions d'éveiller et de guider, chez les enfants, les jeunes gens et les hommes faits, la conscience morale et l'instinct des connaissances relatives au but et à la valeur de nos actions. Son dessein toutefois se bornait à aider au développement des germes de nos connaissances; à pratiquer sur les intelligences une sorte d'accouchement comme sa mère Phénarété le pratiquait sur les personnes; il eut en conséquence à lutter infatigablement contre les fausses apparences et les préjugés établis. Ce fut probablement la raison pour laquelle il fut choisi par Aristophane et les autres écrivains comiques pour point de mire de leurs attaques. Ne s'attachant à aucun des partis dominants, Socrate trouva dans chacun d'eux ses amis et ses ennemis. Haï et persécuté par Critias, Chariclès, et autres parmi les trente tyrans, qui l'eurent spécialement en vue dans le décret qu'ils lancèrent pour interdire l'enseignement de l'art oratoire, il fut accusé après leur bannissement et par leurs adversaires. Un orateur nommé Lycon et un poëte (ami de Thrasybule) nommé Mélétus s'unirent, pour l'accuser, au puissant démagogue Anytus, ennemi juré des sophistes et de leurs systèmes, et un des chefs de la bande qui, partie de Phylé, força l'entrée du Pirée et chassa les trente tyrans. Les juges sont également dépeints comme des personnages qui avaient été bannis et étaient rentrés avec Thrasybule. Les principaux chefs de l'accusation étaient que Socrate corrompait la jeunesse et méprisait les dieux de l'État, leur substituant des divinités nouvelles; mais il n'est pas douteux que l'accusation ne fût aussi dictée par des animosités politiques. La substance du discours que Socrate prononça pour sa défense nous a été probablement conservée par Platon dans l'écrit qui a pour titre : *Apologie de Socrate*. Condamné à la majorité de six voix seulement, il refusa d'acquiescer à aucune peine supérieure à une amende de soixante mines, offerte sous la ga-

rantie de Platon, de Criton et autres amis. Irrités par ce discours, les juges le condamnèrent à mort à la majorité de quatre-vingts voix. La sentence ne pouvait être exécutée avant le retour du navire envoyé en mission à Délos pour la théorie périodique. Les trente jours qui s'écoulèrent entre son retour et l'exécution de Socrate furent consacrés par lui à des essais poétiques (les premiers qu'il eût faits de sa vie), et à ses entretiens habituels avec ses amis. Un de ces entretiens, sur l'obéissance aux lois, nous a été rapporté par Platon dans son Criton, ainsi nommé du nom du fidèle disciple de Socrate, qui lui avait conseillé, mais en vain, de prendre la fuite. Dans un autre dialogue, imité ou composé par Platon, dans le Phédon, Socrate, immédiatement avant de boire la ciguë, développa les raisons de sa ferme croyance à l'immortalité de l'âme. Il mourut, calme et gai, dans sa soixante-dixième année, en 399 av. J.-C. Il peut être regardé comme le fondateur de la logique formelle. — 2) historien ecclésiastique, né à Constantinople en 379 ap. J.-C. Il était disciple d'Ammonius et d'Helladius, et exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, d'où son surnom de *Scholasticus*. L'Histoire ecclésiastique de Socrate s'étend du règne de Constantin le Grand (306) à celui de Théodose le Jeune (439).

Sŏdŏma (**-ōrum** et **-æ** : on dit aussi **Sodomum** (**-i**) et **Sodomi** (**-ōrum**), très-ancienne ville de Canaan, dans la belle vallée de Siddim, étroitement liée à Gomorrhe, sur laquelle ainsi que sur les trois autres « cités de la plaine », le roi de Sodome paraît avoir eu une sorte de souveraineté. Dans le livre de la Genèse, nous trouvons que ces villes, du temps d'Abraham, étaient sujettes du roi d'Élam et ses alliées (indication de la suprématie exercée dans l'Asie occidentale par les maîtres de la vallée du Tigre et de l'Euphrate), et que la tentative qu'elles firent pour secouer le joug fut l'occasion de la première guerre mentionnée (*Gen.*, XIV). Bientôt après, les abominables excès de ces villes provoquèrent la vengeance divine et elles furent toutes détruites par le feu céleste, à l'exception de Zoar, qui fut épargnée sur l'intercession de Lot.

Soëmis ou **Soæmias, Julia,** fille de Julia Mæsa, et mère d'Élagabale, devint le conseiller favori de son fils, encouragea et partagea ses extravagances et ses crimes. Elle fut tuée par les prétoriens le 11 mars 222 ap. J.-C.



Soëmis.

Sogdiāna (**-æ**), (en ancien perse, Sughda, parties du *Turkestan* et du *Bokhara*, renfermant le district encore appelé *Sogd*), la Sogdiane, province N.-E. de l'ancien empire des Perses, séparée, au S., de la Bactriane et de la Margiane par le cours supérieur de l'Oxus (*Jihoun*); à l'E. et au N., de la Scythie, par les monts Sogdii Comedarum et Oscii (*Kara-Dagh*, *Alatan* et *Ak Tagh*) et par le cours supérieur du Jaxartes (*Sihoun*), et bornée au N.-O. par les grands déserts situés à l'E. de la mer d'Aral.

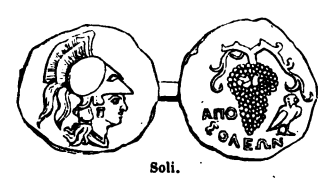
Sogdiānus (**-i**), un des fils illégitimes d'Artaxerxès I[er] Longuemain, monta sur le trône à la mort de son père (42 av. J.-C.) par le meurtre de son frère légitime Xerxès II. Sogdien fut tué à son tour, après un règne de sept mois, par son frère Ochus.

Sogdii Montes (voy. *Sogdiana*).

Sol (voy. *Helios*).

Sŏli (**-ōrum**) ou **Solœ,** 1) *Mezetlu*, Ru.), ville sur la côte de Cilicie, entre les rivières Lamus et Cydnus, fut, dit-on, colonisée par les Argiens et les Lydiens de Rhodes. Pompée restaura cette ville, qui avait été détruite par Tigrane, et la peupla avec les débris des bandes de pirates vaincus par lui; à partir de cette époque, elle porta le nom de POMPEIOPOLIS. Elle est célèbre dans l'histoire littéraire comme lieu de naissance du philosophe stoïcien Chrysippe, du poëte comique Philémon, et de l'astronome et poëte Aratus. — 2)

(*Aligora*, dans la vallée de *Solea*, Ru.), ville et port maritime considérable dans la partie O. de la côte N. de l'île de Chypre.



Soli.

Solīnus (-i), **C. Julius**, Solin, auteur d'un Abrégé de Géographie, divisé en 57 chapitres, contenant une courte esquisse du monde connu des anciens, mêlée de notices historiques, de remarques sur l'origine, les mœurs, les cérémonies religieuses et la condition sociale des diverses nations énumérées. L'ouvrage ne brille ni par l'étendue des connaissances ni par la sûreté du jugement. Solin peut être placé vers 238 ap. J.-C.

Solis Fons (voy. *Oasis*, n° 3).

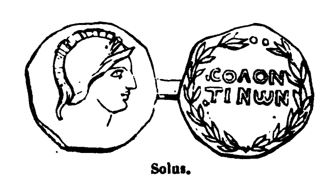
Solœ (voy. *Soli*).

Sŏlŏis (cap *Cantin*, en arabe *Ras el Houdik*), promontoire qui s'avance loin dans la mer, dans la partie S. de la côte O. de la Mauritanie.

Sŏlon (-ōnis), célèbre législateur athénien, né en 638 av. J.-C. Son père Exécestidès descendait de Codrus, et sa mère était cousine de la mère de Pisistrate. Exécestidès avait sérieusement endommagé sa fortune par ses prodigalités, et Solon jugea ou nécessaire ou convenable dans sa jeunesse de se livrer au commerce à l'étranger. Il est assez probable que, du moment où la nécessité le poussait à chercher à se suffire d'une manière ou d'une autre, son esprit actif et investigateur lui fit choisir les meilleurs moyens de réaliser de larges bénéfices. Solon se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie. Ses premiers épanchements furent d'un style quelque peu léger et dans le genre érotique; mais plus tard il se proposa dans ses vers un but plus élevé et plus sérieux, celui d'exprimer de profondes pensées et de donner de sages avis. Sa réputation s'étendit si loin qu'il fut mis au nombre des Sept Sages. La première occasion qui produisit Solon comme acteur sur la scène politique fut la querelle qui éclata entre Athènes et Mégare au sujet de la possession de Salamine. Indigné de la lâche renonciation des Athéniens à leurs droits, il feignit la folie, courut à l'Agora et là donna lecture d'une sorte de poëme élégiaque en 100 vers dans lequel il invitait les Athéniens à réparer leur malheur et à reconquérir l'*aimable île*. La loi pusillanime fut cassée, la guerre déclarée, et Solon lui-même chargé de la conduire. Les Mégariens furent chassés de l'île; mais il en résulta une longue guerre, et il fallut se résoudre de part et d'autre à soumettre le différend à l'arbitrage de Sparte. Les deux parties en appelaient, pour étayer leur droit, à l'autorité d'Homère; et on pensa généralement dans l'antiquité que Solon avait subrepticement inséré dans l'*Iliade* (I, 558) le vers qui parle d'Ajax rangeant ses vaisseaux avec ceux d'Athènes. Les Spartiates se prononcèrent en faveur des Athéniens (596 av. J.-C.). Solon fut probablement un de ceux qui reçurent des concessions de terres à Salamine, ce qui expliquerait comment on a pu dire qu'il était Salaminien. Bientôt après ces événements (595), Solon fut un des plus ardents promoteurs de la guerre en faveur de Delphes contre Cirrha, et ce fut lui qui provoqua le décret des Amphictyons par lequel la guerre fut déclarée. Ce fut vers le temps où éclata cette guerre, que, par suite des embarras où se trouvait Athènes, agitée par les troubles civils, Solon fut choisi comme médiateur par tous les partis, afin de mettre un terme aux malheurs publics. Il fut nommé archonte en 594 et investi, sous ce titre légal, d'un pouvoir illimité pour adopter toutes les mesures exigées par l'état des affaires. Pour accomplir la tâche qui lui était confiée, Solon s'appliqua à faire disparaître la détresse existante, résultat qu'il obtint par sa célèbre ordonnance d'allégement (σεισάχθεια). Cette mesure fut prise pour alléger les débiteurs en portant atteinte le moins possible aux droits des riches créanciers; elle paraît avoir consisté principalement dans la dépréciation de la monnaie. Le succès de la *seisachtheia* valut à Solon une telle popularité

et une si grande confiance qu'il fut chargé ensuite de la tâche de refaire entièrement la constitution. Il rétablit toutes les lois de Dracon, excepté celles relatives à la peine de mort, et introduisit un grand nombre de réformes par une nouvelle distribution des différentes classes de citoyens, en étendant les attributions de l'Assemblée du peuple (Ἐκκλησία) et par l'établissement d'un sénat (βουλή) de 400 membres. Outre les lois qui réglaient d'une manière générale les rapports politiques entre les citoyens, Solon fut l'auteur d'un grand nombre de lois spéciales qui ne paraissent pas avoir été rangées d'une manière systématique. Les lois de Solon furent gravées sur des rouleaux de bois (ἄξονες) et sur des tablettes triangulaires (κύρβεις), et déposées d'abord dans l'Acropole, puis dans le Prytanée. Les Athéniens furent aussi redevables à Solon de quelques rectifications au calendrier. On dit que Solon exigea du peuple le serment solennel d'observer ses lois sans altération pendant un certain espace de temps et qu'alors il s'absenta d'Athènes pour dix ans. Il visita d'abord l'Égypte, se rendit de là à Chypre, où il fut reçu avec grande distinction par Philocyprus, roi de la petite ville d'Æpea. Solon persuada à ce prince d'abandonner l'ancienne position et de bâtir une nouvelle ville dans la plaine. Le nouvel établissement reçut le nom de Soli, en l'honneur de l'illustre visiteur. Il alla, dit-on, ensuite visiter la Lydie, et son entrevue avec Crésus est une des histoires les plus célèbres de l'antiquité (voy. *Crœsus*). Durant l'absence de Solon les anciennes dissensions se ravivèrent à Athènes, et, peu de temps après le retour de Solon, Pisistrate s'empara du souverain pouvoir. Le tyran, après son usurpation, témoigna, dit-on, toutes sortes d'égards à Solon, et, en différentes occasions, sollicita ses conseils, que Solon ne lui refusa point. Le grand législateur mourut probablement en 558, deux ans après le renversement de sa constitution, à l'âge de quatre-vingts ans. Il nous reste plusieurs fragments de ses poëmes. Ils n'accusent point une imagination bien brillante, mais le style en est vigoureux et simple.

Sŏlūs (-untis), appelée SOLUNTUM (d'où l'adj. Solentinus) par les Romains; ancienne ville sur la côte N. de la Sicile entre Panormus et Thermæ.



Solus.

Sŏlȳma (-ōrum) 1) (*Taktalu-Dagh*), chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte E. de Lycie et n'est qu'une continuation méridionale du mont Climax. — 2) autre nom de JERUSALEM.

Solymi (voy. *Lycia*).

Somnus (-i), personnification et dieu du sommeil; il nous est dépeint comme frère de la Mort et fils de la Nuit. Dans les œuvres d'art, le Sommeil et la Mort (le Trépas) sont également représentés comme deux jeunes gens endormis ou tenant en main des torches renversées (voy. *Mors*).

Sontius (-i : *Isonzo*), rivière de Vénétie, dans le N. de l'Italie; elle a sa source dans les Alpes Carniques et se jette dans le Sinus Tergestinus, à l'E. d'Aquilée.

Sŏphēnē (-ēs), district de l'Armenia Major, situé entre les chaînes de l'Antitaurus et du Masius; séparé de la Mélitène, dans l'Armenia Minor, par l'Euphrate; de la Mésopotamie par l'Antitaurus, et de la partie E. de l'Armenia Major par le fl. Nymphius.

Sŏphŏcles (-is), 1) célèbre poëte tragique, né à Colonus, village situé à un peu plus d'un mille au N.-O. d'Athènes, en 495 av. J.-C. Il était de trente ans plus jeune qu'Eschyle et de quinze ans plus âgé qu'Euripide. Sophilus ou Sophillus était le nom de son père, sur la condition duquel nous ne savons rien de certain. Ce qui est sûr, c'est que Sophocle ne reçut pas une éducation moins brillante que les fils des citoyens les plus distingués d'Athènes. Les deux branches principales de l'éducation grecque, musique et gymnastique, furent cultivées par lui avec soin, et, dans l'une comme dans l'autre, il remporta le prix consistant en

une couronne. L'habileté qu'il avait acquise à seize ans dans la musique et dans la danse, et la perfection de ses formes corporelles nous sont attestées d'une manière évidente par ce fait que, lorsque les Athéniens se réunirent en assemblée solennelle autour du trophée qu'ils avaient dressé à Salamine pour célébrer leur victoire sur Xerxès, Sophocle fut choisi pour conduire, nu et la lyre à la main, le chœur qui dansait autour du trophée et chantait les hymnes de triomphe (480). Sa première apparition comme poëte dramatique eut lieu en 468, dans des circonstances particulièrement intéressantes, non-seulement parce que Sophocle, à l'âge de vingt-sept ans, entra en lice comme rival d'Eschyle, vétéran de l'art, dont la suprématie s'était maintenue durant toute une génération, mais encore à cause du caractère des juges. Les solennités des Grandes Dionysiaques étaient rendues plus importantes à l'occasion du retour de Cimon revenant de son expédition à Scyros et rapportant les ossements de Thésée. L'attente publique, relativement à la lutte dramatique dont le moment approchait, était vivement surexcitée, et l'esprit de parti était monté si haut qu'Apséphion, l'archonte éponyme, dont le devoir était de former le jury, n'avait point encore osé procéder à l'acte final du tirage au sort, lorsque Cimon, avec ses neuf collègues dans le commandement, étant entré au théâtre, l'archonte les retint à l'autel et leur fit prêter le serment imposé aux juges du concours dramatique. Leur décision fut en faveur de Sophocle, qui reçut le premier prix; le second seulement fut décerné à Eschyle, qui fut si mortifié de sa défaite qu'il quitta Athènes et se retira en Sicile. A partir de ce moment Sophocle occupa le premier rang sur la scène athénienne jusqu'à ce qu'il rencontra un rival redoutable dans Euripide, qui obtint pour la première fois le premier prix en 441. Au printemps de 440 Sophocle donna son *Antigone*, pièce qui causa tant de satisfaction aux Athéniens qu'ils firent de lui un des 10 stratéges dont Périclès était le chef, dans la guerre contre Samos. Dans ses dernières années, son fils Iophon, jaloux de l'amour de son père pour son petit-fils Sophocle, et craignant qu'il n'eût l'intention de laisser à ce petit-fils une grande partie de ses biens, le traduisit, dit-on, devant les *Phratores*, prétendant que son grand âge avait altéré ses facultés mentales. A cette accusation, pour toute réponse, Sophocle s'écria : « Si je suis Sophocle, je n'ai pas perdu le sens; et, si je l'ai perdu, je ne suis point Sophocle, » et alors il lut de son Œdipe à Colone, qu'il venait de composer, mais qui n'avait point encore paru, le magnifique *parodos* (entrée du chœur) qui commence ainsi :

Εὐίππου, ξένε, τᾶσδε χώρας.

Les juges charmés déclarèrent la cause entendue et gourmandèrent Iophon pour l'ingratitude de sa conduite. Sophocle mourut bientôt après, en 406, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sa mort est racontée de diverses manières et la fiction se mêle à ces récits. Moins héroïques que celles d'Eschyle, moins communes et familières que celles d'Euripide, les tragédies de Sophocle sont la perfection du drame grec. Le nombre de pièces qu'on lui attribue est de 130; et il faut remarquer, comme preuve de son activité croissante et de ses succès, que, sur ce nombre, 81 parurent après sa cinquante-quatrième année. Il ne nous en reste que 7. — 2) fils d'Ariston et petit-fils du grand Sophocle, fut aussi un poëte tragique d'Athènes. En 401, il publia l'Œdipe à Colone de son grand-père; mais il ne commença à produire ses propres œuvres dramatiques qu'en 396.

Sophonisba (-æ), fille du général carthaginois Hasdrubal, fils de Giscon. Elle avait été fiancée par son père, de très-bonne heure, au prince numide Massinissa; mais plus tard Hasdrubal, désirant gagner Syphax, roi rival de Numidie, à l'alliance carthaginoise, lui donna sa fille en mariage. Après la défaite de Syphax et la prise de Cirtha, sa capitale, par Massinissa, Sophonisbe tomba entre les mains du vainqueur, sur qui sa beauté exerça un tel empire qu'elle le détermina à l'épouser. Leur mariage fut célébré sans délai; mais Scipion, qui craignait qu'elle n'exerçât sur Massinissa la même influence que sur Syphax, refusa de ratifier cet arrangement et, reprochant à Massinissa sa faiblesse, insista pour la reddition immé-

diate de la princesse. Ne pouvant résister à cet ordre, le roi numide lui épargna l'humiliation de la captivité, en lui envoyant du poison, qu'elle but sans hésiter, mettant volontairement fin à son existence.

Sŏphrōn (**-ōnis**), de Syracuse, fut l'écrivain le plus distingué dans ce genre de composition qu'on appelait *mime* (μῖμος), et qui était une des nombreuses variétés de la comédie dorienne. Il florissait vers 460-420. Quand on dit que Sophron fut l'inventeur du mime, on veut dire qu'il réduisit à une forme de composition littéraire une espèce d'amusement que les Grecs de Sicile, qui brillaient par leur bonne humeur et leur jovialité, avaient pratiquée de temps immémorial dans leurs fêtes publiques. Platon était grand admirateur de Sophron; et ce grand philosophe passe pour avoir le premier fait connaître les mimes à Athènes. Le but sérieux que se proposait Sophron dans ses ouvrages était toujours, comme dans la comédie attique, voilé sous une forme plaisante.

Sophroniscus (voy. *Socrates*).

Sōra (**-æ**) 1) (*Sora*), v. du Latium, sur la rive droite de la rivière Liris et au N. d'Arpinum, avec une citadelle très-bien fortifiée. — 2) v. de Paphlagonie.

Sōractē (**-is** : *Monte di S. Oreste*), célèbre montagne d'Étrurie, dans le territoire des Falisques, près du Tibre, à 24 milles de Rome, mais dont la cime, souvent couverte de neige, s'apercevait nettement de la ville (Hor., *Od.*, I, 9). La montagne était consacrée à Apollon et sur son sommet était un temple de ce dieu.

Sōrānus (**-i**). 1), divinité sabine, ordinairement identifiée à Apollon, et qu'on honoraît sur le mont Soracte. — 2), médecin, né à Éphèse, qui exerça sa profession d'abord à Alexandrie, puis à Rome, sous les règnes de Trajan et d'Adrien, av. J.-C. 98-138. Il existe encore aujourd'hui plusieurs ouvrages de médecine sous le nom de Soranus, mais on ne saurait décider s'ils ont été écrits par le médecin natif d'Éphèse.

Sōsĭgĕnes (**-is**), philosophe péripatéticien, et astronome, fut chargé par Jules César de présider aux travaux de réforme du calendrier (av. J.-C. 46).

Sōsĭus (**-i**), 1) C., questeur en 66 av. J.-C., et préteur en 49. Il fut ensuite un des principaux lieutenants d'Antoine en Orient, et en 37 il plaça Hérode sur le trône de Jérusalem. — 2), nom de deux frères (Sosii), qui exerçaient à Rome la profession de libraires du temps d'Horace.

Sospĭta (**-æ**), c.-à-d. « la déesse qui sauve », surnom de Junon, à Lanuvium et à Rome, deux villes où elle avait un temple.

Sostrătus (**-i**), fils de Dexiphane, de Cnide, fut un des grands architectes qui fleurirent durant et après le règne d'Alexandre le Grand.

Sōter (**-ēris**), c.-à-d. le Sauveur (en lat. *Servator* ou *Sospes*), se rencontre comme surnom de plusieurs divinités, et particulièrement de Zeus (Jupiter). C'était aussi le surnom de Ptolémée Ier, roi d'Égypte, ainsi que de plusieurs autres rois grecs des derniers temps.

Sottiātes ou **Sotiātes** (**-um**), peuple puissant et belliqueux de la Gaule Aquitaine, sur les frontières de la Gaule Narbonnaise, fut soumis par P. Crassus, lieutenant de César.

Sparta (**-æ** : adj. *Spartiates, Spartanus*), appelée aussi LACEDÆMON (adj. *Lacedæmonius*), capitale de la Laconie et v. principale du Péloponnèse, était située sur la rive droite de l'Eurotas (Iri), à 20 milles de la mer, dans une plaine qui renfermait quantité d'éminences et de collines. Elle était bornée à l'E. par l'Eurotas, au N.-O. par la petite rivière Œnus (*Kelesina*) et au S.-E. par la petite rivière Tisia (*Magula*), deux cours d'eau qui se jettent dans l'Eurotas. La plaine où Sparte s'élevait était défendue à l'E. par le mont Menelaium, et à l'O. par le mont Taygète; d'où l'expression d'Homère : « la creuse Lacédémone ». Elle était de forme circulaire, avait 6 milles de circonférence, et se composait de plusieurs quartiers distincts, qui étaient dans l'origine des villages séparés, et qui ne furent jamais réunis en ville régulière. Son emplacement est occupé aujourd'hui par les villages de *Magula* et de *Psykhiko* ; et la principale ville moderne du voisinage est *Mistra*, située à 2 milles à l'O. des pentes du mont Taygète. Pendant l'époque florissante de l'indépendance

grecque, Sparte ne fut jamais enceinte de murailles, la bravoure de ses citoyens et la difficulté des abords étant supposées rendre de telles défenses inutiles. Elle fut fortifiée pour la première fois par le tyran Nabis, mais elle n'eut de murailles régulières qu'au temps des Romains. Sparte, au rebours de la plupart des cités grecques, n'avait point d'Acropole proprement dite, mais ce nom était donné à une des éminences les plus hautes de la ville au sommet de laquelle était le temple d'Athéna (Minerve) Poliüchos ou Chalciœcus. Sparte fut fondée, dit-on, par Lacedæmon, fils de Zeus (Jupiter) et de Taygète, lequel épousa Sparta, fille d'Eurotas, et donna à la ville le nom de sa femme. Dans la période mythique, Argos était la ville principale du Péloponnèse et Sparte est représentée comme sa sujette. Ce fut là que régna Ménélas, frère cadet d'Agamemnon; et par le mariage d'Oreste, fils d'Agamemnon, avec Hermione, fille de Ménélas, les deux royaumes d'Argos et de Sparte furent réunis en un seul. La conquête dorienne du Péloponnèse, qui, selon la tradition, eut lieu quatre-vingts ans après la guerre de Troie, fit de Sparte la capitale de tout le pays. La Laconie échut en partage à Eurysthène et à Proclès, les deux fils d'Aristodème, qui établirent leur résidence à Sparte et gouvernèrent le royaume conjointement. Après la soumission complète du pays, nous trouvons trois classes distinctes dans la population : les Doriens vainqueurs, qui résidaient dans la capitale, et étaient appelés Spartiatæ ou Spartiani; les Periœci ou anciens habitants achéens qui devinrent tributaires des Spartiates et ne possédaient aucuns droits politiques; enfin les Hélotes ou Ilotes, qui étaient aussi une portion des anciens habitants achéens, mais réduite à l'état d'esclavage. Par différentes causes, les Spartiates furent déchirés par des dissensions intestines, jusqu'à ce qu'enfin Lycurgue, qui appartenait à la famille royale, fût choisi par tous les partis pour donner une nouvelle constitution à l'État. La constitution de Lycurgue, que nous exposons dans un article séparé (voyez *Lycurgus*), jeta les fondements de la grandeur de Sparte. En 743 avant J.-C. les Spartiates attaquèrent la Messénie, la vainquirent après deux guerres, et en firent une partie intégrante de la Laconie (voyez *Messenia*). Après la fin de la seconde guerre messénienne les Spartiates continuèrent leurs conquêtes dans le Péloponnèse. A l'époque de l'invasion des Perses, ils obtinrent, d'un consentement unanime, la suprême direction de la guerre. Mais, après la défaite finale des Perses, les manières hautaines de Pausanias révoltèrent la plupart des États grecs, particulièrement les Ioniens, et les poussèrent à transporter la suprématie à Athènes (477). Toutefois les Spartiates la reconquirent à la suite des revers d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse (404). Mais ils ne la retinrent pas plus de trente ans. Leur défaite décisive par les Thébains sous Épaminondas à la bataille de Leuctres (371) porta à la puissance de Sparte un coup terrible dont elle ne se releva jamais; et le rétablissement des Messéniens dans leur pays, deux ans après, compléta l'humiliation de Sparte. Trente ans après, la plus grande partie de la Grèce fut obligée de se soumettre à Philippe de Macédoine. Les Spartiates cependant se tinrent hautement à l'écart du conquérant macédonien et refusèrent de prendre part à l'expédition de son fils Alexandre le Grand en Asie. Sous les derniers rois de Macédoine la puissance de Sparte alla toujours en déclinant. Agis essaya de rétablir les anciennes institutions de Lycurgue, mais il perdit la vie dans cette tentative (240). Cléomène III, qui commença à régner en 236, fut plus heureux. Ses réformes infusèrent pour ainsi dire un nouveau sang dans l'État, et pendant quelque temps il fit la guerre avec succès contre les Achéens. Mais sa défaite en 221 fut suivie de la prise de Sparte qui perdit dès lors toute importance et dut finir par entrer dans la ligue achéenne. Bientôt après elle tomba, avec le reste de la Grèce, sous la puissance de Rome.

Spartăcus (-i), Thrace de naissance, fut successivement pasteur, soldat et chef de bandits. Dans une de ces expéditions de pillard, il fut fait prisonnier et vendu à un enrôleur de gladiateurs. En 73, il faisait partie de la troupe de Lentulus et fut retenu dans son école à Capoue, pour y être dressé aux jeux qui devaient avoir

lieu à Rome. Il persuada à ses compagnons, prisonniers comme lui, de tenter de s'affranchir. 70 d'entre eux s'échappèrent de l'école de Lentulus et se réfugièrent dans le cratère du Vésuve. Spartacus, choisi pour les commander, fut bientôt rejoint par une foule d'esclaves fugitifs. Ils furent cernés par C. Claudius Pulcher à la tête de 3,000 hommes; mais Spartacus attaqua les assiégeants et les mit en fuite. Le nombre de ses adhérents s'accrut avec rapidité, et en deux ans (73-71) il défit l'une après l'autre les deux armées romaines, et dévasta l'Italie, depuis le pied des Alpes jusqu'à la pointe la plus méridionale de la Péninsule. Les deux consuls de l'année 72 ayant été défaits par Spartacus, M. Licinius Crassus, préteur, fut chargé de conduire la guerre, et la termina par une bataille décisive livrée près du fl. Silarus. Spartacus y fut battu et tué.

Sparti (**-ōrum**), c.-à-d. les Semés, nom donné aux hommes armés qui naquirent des dents de dragon semées par Cadmus.

Spartĭānus (**-i**), ÆLIUS, Spartien, un des écrivains de l'Histoire Auguste (*Scriptores Historiæ Augustæ*), vivait du temps de Dioclétien et de Constantin. Il a écrit les biographies de plusieurs empereurs.

Sperchēus ou **Sperchīus** (**-i** : *Elladha*), rivière dans le S. de la Thessalie; elle a sa source dans le mont Tymphrestus, coule dans la direction E. à travers le territoire des Ænianes et le district de Malis, et se jette tout au fond du golfe Maliaque. Comme dieu fluvial, le Spercheus est fils d'Oceanus et de Gé, et père de Menesthius qu'il eut de Polydora, fille de Pélée.

Spēs (**-ei**), personnification de l'Espérance, était honorée à Rome, où elle avait plusieurs temples, dont le plus ancien avait été bâti en 354 av. J.-C., par le consul Atilius Calatinus, près de la porte Carmentale. Les Grecs rendaient aussi un culte à l'Espérance personnifiée, *Elpis*, et nous leur devons cette belle allégorie, que, lorsque Épiméthée ouvrit la boîte qui lui fut apportée par Pandore, et d'où tous les maux se répandirent sur la terre, l'Espérance seule resta au fond. L'Espérance était représentée dans les œuvres d'art comme une jeune femme, élégamment parée, tenant de la main droite une fleur, et de la gauche relevant son vêtement.

Speusippus (**-i**), philosophe, né à Athènes, fils d'Eurymédon et de Potoné, sœur de Platon. Il succéda à Platon comme président de l'Académie, mais il ne fut à la tête de l'École que huit ans (347-339 av. J.-C.).

Sphacteria (voy. *Pylos*).

Sphæria (**-æ** : *Poros*), île située devant la côte de Trœzène en Argolide, entre celle-ci et l'île de Calauria.

Sphinx (**-gis**), le Sphinx, monstre femelle, né dans le pays des Arimes, fille d'Orthus et de la Chimère, ou de Typhon et d'Echidna, ou enfin de Typhon et de la Chimère. Il proposait, dit-on, une énigme aux Thébains et faisait périr tous ceux qui ne pouvaient la résoudre. Œdipe la résolut et le Sphinx se tua lui-même de désespoir (voy. *OEdipus*). Cette légende paraît originaire d'Égypte, mais le Sphinx est représenté dans la mythologie et dans l'art des Grecs sous une forme quelque peu différente. Le Sphinx égyptien a la forme d'un lion sans ailes, dans l'attitude couchée, la partie supérieure du corps étant semblable à celle d'un être humain. Le Sphinx grec a communément la forme d'un lion ailé, avec un buste et une tête de femme.

Spīna (**-æ**), 1) (*Spinazzino*), ville de la Gaule Cispadane, dans le territoire des Lingons, sur l'embouchure la plus méridionale du Pô, appelée de son nom Ostium Spineticum. — 2) (*Spino*), ville de la Gaule Transpadane, sur le fl. Addua.

Spŏlatum (voy. *Salona*).

Spōlētium ou **Spōlētum** (**-i** : *Spoleto*), ville d'Ombrie, sur la voie Flaminia, colonisée par les Romains, av. J.-C. 242. Elle souffrit cruellement dans les guerres entre Marius et Sylla.

Spŏrădes (**-um**), les Sporades, groupe d'îles éparpillées dans la mer Égée, devant l'île de Crète, et la côte O. de l'Asie Mineure; on les appelle Sporades (les dipersées) par opposition aux Cyclades (îles formant cercle), rangées autour de Délos.

Spurinna Vestritius, nom de l'aruspice qui avertit César d'avoir à se méfier des ides de Mars.

Stăbĭæ (**-ārum** : *Castel a Mare di Stabia*), ancienne ville de Campanie, entre Pompeii et Surrentum, qui fut détruite par Sylla dans la guerre sociale, mais qui continua d'exister jusqu'à la grande éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C., où elle fut engloutie avec Pompeii et Herculanum. Ce fut à Stabies que périt Pline l'Ancien.

Stagīrus (**-i**), plus tard **Stagīra** (**-æ** : *Stavro*), ville de Macédoine, dans la Chalcidique, sur le golfe Strymonien et un peu au N. de l'isthme qui unit le promontoire d'Athos à la Chalcidique. C'était une colonie d'Andros, fondée en 656 av. J.-C. et nommée dans l'origine Orthagoria. Elle est célèbre comme patrie d'Aristote.

Stasīnus (**-i**), de Chypre, poëte épique, à qui quelques anciens attribuaient le poëme du Cycle épique, intitulé *Cypria*, et qui embrassait la période antérieure à l'*Iliade*.

Stătĭelli (**-ōrum**), **Statiellātes** ou **Statiellenses** (**-ium**), petite tribu de Ligurie, au S. du Pô, dont la ville principale était STATIELLÆ AQUÆ (*Acqui*), sur la route de Gênes à Plaisance.

Statīlia Messalīna (voy. *Messalina*).

Statilius Taurus (voy. *Taurus*).

Statīra (**-æ**), 1) femme d'Artaxerxès II, roi de Perse, fut empoisonnée par Parysatis, mère du roi. — 2) sœur et femme de Darius III, célèbre comme la plus belle femme de son temps. Elle tomba au pouvoir d'Alexandre, avec sa belle-mère Sisygambis et ses filles, après la bataille d'Issus, en 333 av. J.-C. Elles furent toutes traitées avec le plus grand respect par le vainqueur; mais Statira mourut peu de temps avant la bataille d'Arbèles, en 331. — 3) nommée aussi BARSINE, fille aînée de Darius III (voy. BARSINE).

Stātius, P. Papinius, Stace, né à Naples, en 61 ap. J.-C., était fils d'un grammairien distingué. Il accompagna son père à Rome, où ce dernier était précepteur de Domitien, qui le tenait en grande estime. Sous l'habile direction de son père, le jeune Stace arriva promptement à la renommée et se fit particulièrement remarquer par ses brillantes improvisations qui lui valurent trois fois le prix dans les concours poétiques d'Albe. Mais ayant eu, après une longue carrière de popularité, la mauvaise chance d'être vaincu dans les jeux quinquennaux, il se retira à Naples, sa ville natale, avec sa femme Claudia, dont il vante souvent les vertus. Il mourut en 96 ap. J.-C. Son œuvre capitale est la Thébaïde (*Thebaïs*), poëme héroïque en douze chants, sur l'expédition des sept Chefs contre Thèbes. Il existe aussi un recueil de ses poésies mêlées, en cinq livres, sous le titre de Silves (*Silvæ*); et un poëme inachevé intitulé Achilléide (*Achilleïs*). Stace peut à bon droit être placé au premier rang parmi les poëtes épiques de l'âge d'argent.

Statōnia (**-æ**), ville d'Étrurie et préfecture romaine, sur la rivière Albinia et sur le Lacus Statoniensis.

Stător (**-ōris**), surnom romain de Jupiter, par lequel ce dieu est désigné comme arrêtant les Romains lorsqu'ils fuient devant l'ennemi et comme maintenant l'ordre de choses établi.

Stentor (**-ŏris**), héraut des Grecs dans la guerre de Troie. Sa voix avait autant d'éclat que celle de cinquante hommes criant à la fois.

Stentŏris lăcus (voy. *Hebrus*).

Stĕnyclērus (**-i**), ville dans le N. de la Messénie, résidence des rois doriens du pays.

Stĕphănus (**-i**), Étienne, de Byzance, auteur du dictionnaire géographique intitulé *Ethnica*, dont nous ne possédons malheureusement qu'un abrégé. Étienne était un grammairien de Constantinople qui vivait après l'époque d'Arcadius et d'Honorius et avant celle de Justinien II. L'abréviateur de son ouvrage est un certain Hermolaüs, qui dédia son abrégé à l'empereur Justinien II.

Stĕrŏpe (**-es**), une des Pléiades, femme d'Œnomaüs, et fille d'Hippodamie.

Stĕrŏpes (voy. *Cyclopes*).

Stēsichŏrus (**-i**), d'Himère, en Sicile, célèbre poëte grec, contemporain de Sappho, d'Alcée, de Pittacus et de Phalaris, naquit, dit-on, en 632 av.

J.-C., fleurit vers 608, et mourut en 552, à l'âge de quatre-vingts ans. Stésichore fut un des neuf coryphées de la poésie lyrique proclamés par les anciens. Il occupa, avec Alcman, le premier rang dans une spécialité de l'art lyrique, la poésie chorale des Doriens.

Stēsimbrŏtus (-i), de Thasos, rhapsode et historien du temps de Cimon et de Périclès, mentionné avec de pompeux éloges par Platon et Xénophon.

Stĕnŏbœa (-æ), appelée ANTEA par plusieurs écrivains, était fille du roi lycien Iobates, et femme de Prœtus. (Voy. *Bellerophontes.*)

Sthĕnĕlus (-i), 1) fils de Persée et d'Andromède, roi de Mycènes, et mari de Nicippé, de qui il eut Alcinoé, Méduse et Eurysthée. — 2) fils d'Androgée et petit-fils de Minos. Il partit de Paros avec Hercule pour l'expédition contre les Amazones, et fut, avec son frère Alcée, nommé par Hercule à la souveraineté de Thasos. — 3) fils d'Actor, également compagnon d'Hercule contre les Amazones. — 4) fils de Capanée et d'Évadné, fut un des Épigones, par qui Thèbes fut prise, et commanda les Argiens sous Diomède, dans la guerre de Troie. C'était un ami fidèle et un compagnon de ce héros. —5) père de Cycnus, qui fut métamorphosé en cygne. De là vient qu'Ovide appelle le cygne *Sthenelеis volucris* et *Stheneleia proles.* —6) poëte tragique contemporain d'Aristophane, qui l'attaque dans les *Guêpes.*

Stheno, voy. *Gorgones.*

Stĭlĭcho (-ōnis), fils d'un capitaine vandale, devint un des généraux les plus distingués de Théodose Ier, à la mort duquel il fut le véritable arbitre de l'Occident sous l'empereur Honorius. Il fut mis à mort à Ravenne en 408.

Stilo (-ōnis) **L. Ælius Præconīnus,** célèbre grammairien romain, un des maîtres de Varron et de Cicéron.

Stilpon (-ōnis), célèbre philosophe, né à Mégare, enseigna la philosophie dans sa ville natale. Il surpassa, dit-on, ses contemporains par son génie inventif et son habile dialectique, et conquit presque toute la Grèce à la philosophie de l'école de Mégare.

Stĭmŭla (-æ), nom de Sémélé, tel que le prononçaient les Romains.

Stŏbæus (-i) **Joannes,** de Stobi, ville de Macédoine, d'où probablement son surnom de Stobæus, vivait vraisemblablement entre 450 et 500 ap. J. C. Les fruits de son immense lecture sont contenus dans un recueil d'extraits, qu'il destinait à son fils Septimius. Le premier livre renfermait en soixante sections les extraits relatifs à la physique; le second, en quarante sections, a trait d'abord à la logique, puis à la morale; il en est de même du troisième en quarante-deux sections, et du quatrième en cinquante-huit. Il nous manque le commencement, et du deuxième livre nous n'avons que les neuf premières sections. Dans les manuscrits le tout est partagé en deux ouvrages particuliers, dont l'un, en deux livres, est intitulé : *Extraits de physique, de dialectique et de morale;* l'autre : *Entretiens.* Chaque section porte un titre spécial, par exemple περὶ ἀρετῆς, περὶ κακίας, etc. Ces extraits sont tirés de plus de cinq cents auteurs grecs, et la valeur de ce recueil consiste principalement en fragments, qu'on ne trouve généralement point ailleurs, des poëtes dramatiques. Les entretiens sont principalement une collection de proverbes ou sentences.

Stŏbi (-ōrum), ville de Macédoine et la plus importante place du district de Pæonie, était probablement située sur la rivière Érigon, au N. de Thessalonique et au N.-O. d'Héraclée. Elle devint colonie romaine et municipe, et, sous les derniers empereurs, elle est la capitale de la province désignée sous le nom de Macédonia II ou Salutaris.

Stœchades insulæ (îles d'Hières), groupe de cinq îles de la Méditerranée, vis-à-vis de la côte de la Gaule Narbonaise et à l'E. de Marseille.

Stœni (-ōrum), peuple ligurien, dans les Alpes maritimes, soumis par Q. Marcius Rex, 118 av. J.-C.

Străbo (-ōnis), surnom commun à plusieurs familles romaines; il signifie *louche* comme *Pætus,* mais il marque une disposition des yeux plus complète que son analogue.

Străbo (-ōnis), géographe, né à

Amasie dans le Pont. La date de sa naissance est inconnue, mais peut-être faut-il la placer en 54 av. J.-C. Il vécut pendant toute la durée du règne d'Auguste et pendant au moins la première partie de celui de Tibère. On suppose qu'il mourut en 24 ap. J.-C. Il passa quelques années à Rome et voyagea beaucoup dans diverses contrées. Nous apprenons par son propre ouvrage qu'en 24 ap. J.-C. il se trouvait en Égypte avec son ami Ælius Gallus. Il a écrit un ouvrage historique en quarante-trois livres, qui est perdu. Il commençait à l'endroit où finit l'histoire de Polybe, et était probablement conduit jusqu'à la bataille d'Actium. Il écrivit aussi un ouvrage sur la géographie (Γεωγραφικά), en dix-sept livres, qui nous est parvenu entier, à l'exception du septième, dont nous n'avons qu'un maigre abrégé. Ce travail de Strabon n'était pas destiné, selon sa propre expression, à l'usage de tout le monde. Il s'adressait à tous ceux qui avaient reçu une bonne éducation et particulièrement à ceux qui se trouvaient engagés dans les hautes régions de l'administration. Son ouvrage forme un frappant contraste avec la géographie de Ptolémée, et la liste toute sèche de noms, de temps en temps relevée par l'addition de quelque détail, qui forme la partie géographique de l'Histoire naturelle de Pline.

Strabo Seius (voy. *Sejanus*).

Străton (**-ōnis**), fils d'Arcésilas, de Lampsaque, célèbre philosophe péripatéticien, maître de Ptolémée Philadelphe. Il succéda à Théophraste comme chef de l'école en 288 av. J.-C., et, après l'avoir dirigée dix-huit ans, il fut remplacé par Lycon. Il se consacra spécialement à l'étude des sciences naturelles, d'où son surnom de *Physicus*.

Strătŏnīce (**-es**), fille de Démétrius Poliorcète et de Phila, fille d'Antipater. En 300 av. J.-C., lorsqu'elle ne pouvait guère avoir plus de dix-sept ans, elle épousa Séleucus, roi de Syrie. Malgré la grande différence d'âge, elle vécut quelques années en parfaite intelligence avec le vieux roi; mais son beau-fils Antiochus ayant conçu pour elle une passion violente, Séleucus, pour sauver la vie de son fils, mise en danger par cet amour, maria Stratonice au jeune prince.

Strătŏnīcēa (**-æ** : *Eski-Hisar*, Ru.), une des villes principales de l'intérieur de la Carie, bâtie par Antiochus Ier Soter, qui la fortifia et la nomma du nom de Stratonice. Elle était située à l'E. de Mylasa et au S. d'Alabanda, près du fleuve Marsyas, qui se jette au S. dans le Méandre. Sous les Romains ce fut une ville libre.

Strătus (**-i** : *Lepenu* ou *Lepanon*, Ru.), ville principale d'Acarnanie, à dix stades à l'O. de l'Achéloüs. Son territoire s'appelait STRATICE.

Strŏphădes insulæ, primitivement nommées PLOTÆ (*Strofadia* et *Strivali*), deux îles de la mer Ionienne, devant la côte de Messénie, et au S. de Zacynthe. Les Harpyes furent poursuivies jusque dans ces îles par les fils de Borée; arrivés là ils s'en retournèrent, et l'on suppose que c'est à cette circonstance que ces îles durent le nom de Strophades (les îles du Retour).

Strŏphĭus (**-i**), roi de Phocide, fils de Crissus et d'Antipathia, et mari de Cydragora, Anaxibia, ou Astyochia, de qui il eut Astydamie et Pylades (voy. *Orestes*).

Strȳmōn (**-ōnis** : *Struma*, nommée par les Turcs : *Karasu*), rivière importante de Macédoine, formant la limite entre cette contrée et la Thrace, jusqu'au temps de Philippe. Elle avait sa source dans le mont Scomius, coulait d'abord au S., puis au S.-E., traversait le lac Prasias, et directement, au S. d'Amphipolis, se jetait dans le golfe de la mer Égée qui, de son nom, s'appelait *Strymonicus sinus*.

Stymphālides (voy. *Stymphalus*).

Stymphālus (**-i**), ville dans le N.-E. de l'Arcadie, et dont le territoire était borné au N. par l'Achaïe, à l'E. par la Sicyonie et la Phliasie, au S. par le territoire de Mantinée et à l'O. par celui d'Orchomène et de Phénée. La ville était située sur une montagne de même nom, et sur le côté N. du lac Stymphalis (*Zaraka*), sur les bords duquel habitaient, selon la tradition, les

célèbres oiseaux, appelés STYMPHALIDES, qui furent détruits par Hercule.

Styra (-ōrum : *Stura*), ville de l'île d'Eubée, sur la côte S.-O., non loin de Carystus, et vis-à-vis de Marathon en Attique.

Styx (-ўgis) (de la même racine que le verbe στυγέω, haïr, abhorrer), Styx, nom du principal fleuve des enfers, qu'il entourait sept fois de ses eaux. Styx est fille de l'Océan et de Téthys. Comme nymphe, elle habite à l'entrée de l'Hadès (enfer), dans une grotte élevée soutenue par des colonnes d'argent. Comme fleuve, le Styx est un bras de l'Océan, qui naît de sa dixième source; le Cocyte est un fleuve qui sort du Styx. Elle eut du géant Pallas : Zélus (*jalousie*), Niké (*victoire*), Bia (*violence*), et Cratos (puissance). Elle fut la première de toutes les immortelles qui conduisit ses enfants à Zeus (Jupiter) pour l'assister contre les Titans; et, en retour de ce service, ses enfants reçurent le privilége de vivre éternellement avec Jupiter; Styx elle-même devint la divinité par laquelle on faisait les serments les plus solennels. Quand un dieu avait à jurer par Styx, Iris allait chercher une coupe pleine de l'eau du fleuve, et le dieu, en prononçant son serment, répandait cette eau.

Styx (*Mavra-Neria*), rivière dans le N. de l'Arcadie, près de Nonacris; elle descendait d'un rocher élevé et se jetait dans le Crathis.

Suāda (-æ), personnification romaine de la Persuasion, répondant à la Pitho (Πειθώ) des Grecs. On la désignait aussi par le diminutif SUADELA.

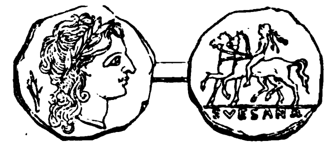
Sublăquĕum (-i : *Subiaco*), petite ville des Èques dans le Latium, sur l'Anio et près de sa source.

Sublĭcĭus Pons, le plus ancien pont de Rome, construit, dit-on, par Ancus Martius. Il était en bois (*Sublicæ*, ais, planches); et, souvent emporté par les eaux, il fut chaque fois, jusqu'à la dernière période, reconstruit en bois, par un sentiment de respect religieux.

Sŭbūra ou **Suburra** (-æ), district populeux de Rome, comprenant la vallée qui s'étend entre l'Esquilin, le Quirinal et le Viminal.

Sūcro (-ōnis) 1) (*Xucar*), rivière de l'Hispania Tarraconensis, qui a sa source dans la branche S. du mont Idubeda dans le territoire des Celtiberi, et se jette au S. de Valentia dans le golfe de la Méditerranée nommé de son nom Sinus Sucronensis (*golfe de Valence*). — 2) (*Callera*), ville des Edetani dans l'Hispania Tarraconensis, sur la rivière précédente, entre l'Iberus et Carthago Nova.

Suessa Aurunca (-æ : *Sessa*), ville des Aurunci dans le Latium, à l'E. de la voie Appienne, entre Minturnes et Tranum, sur la pente O. du mont Massique. Le poëte Lucilius y naquit.



Suessa Aurunca.

Suessa Pōmĕtia (-æ), ou simplement POMETIA, ancienne et importante ville des Volsques dans le Latium, au S. de Forum Appii, prise par Tarquin l'Ancien. C'était une des vingt-trois cités situées dans la plaine qui fut plus tard couverte par les Marais Pomptins, ainsi nommés, dit-on, du nom de cette ville.

Suessĕtāni (-ōrum), peuple de l'Hispania Tarraconensis, mentionné avec les Edetani.

Suessiones ou **Suessōnes** (-um), peuple puissant de la Gallia Belgica, compté parmi les plus vaillants de la Gaule Belgique après les Bellovaques, et qui pouvait du temps de César mettre sur pied 50,000 hommes. Les Suessiones habitaient un pays vaste et fertile à l'E. des Bellovaques, au S. des Veromandui et à l'O. des Remi. Ils possédaient douze villes, dont la capitale était Noviodunum, plus tard Augusta Suessonum ou Suessones (*Soissons*).

Suessŭla (-æ : *Torre di Sessola*), ville du Samnium, sur la pente S. du mont Tifata.

Suĕtōnius Paullinus (voy. *Paullinus*).

Suĕtōnius Tranquillus, C., Suétone, historien romain, né au commen-

cement du règne de Vespasien, exerça la profession d'avocat à Rome sous le règne de Trajan. Il était étroitement lié avec Pline le Jeune, de qui plusieurs lettres lui sont adressées. A la requête de Pline, Trajan accorda à Suétone le *jus trium liberorum;* car, bien qu'il fût marié, il n'avait pas trois enfants, nombre exigé pour le relever de diverses incapacités légales. Suétone fut ensuite nommé secrétaire particulier (*magister epistolarum*) d'Adrien, mais il fut privé de cet emploi en même temps que Septimius Clarus, le préfet du prétoire, pour s'être familiarisé, sans sa permission, avec Sabine, femme de l'empereur. Son principal ouvrage est celui qui a pour titre : « Vies des douze Césars. » L'auteur de ces biographies n'y suit pas l'ordre chronologique ; il groupe ensemble plusieurs choses de même genre. Son style est bref et précis, quelquefois obscur, sans viser à la parure. Le traité *De illustribus Grammaticis* et celui *De claris Rhetoribus* ne sont probablement que des fragments d'un plus grand ouvrage. Les seules productions qui nous restent encore de Suétone sont quelques Vies d'écrivains romains.

Suēvi (**-ōrum**), un des plus grands et plus puissants peuples de la Germanie, ou, à proprement parler, nom collectif d'un grand nombre de tribus germaines, qu'on a groupées ensemble à cause de leur penchant commun à l'émigration, et par opposition aux tribus sédentaires connues sous la dénomination générale d'Ingævones. Les Suèves, d'après tous les écrivains anciens, occupaient la majeure partie de la Germanie; mais leurs récits ne sont point d'accord sur la détermination de cette partie.

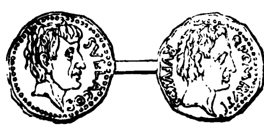
Suidas (**-æ**), lexicographe grec, sur qui on ne sait rien, sinon qu'il doit avoir vécu avant Eustathe. Le lexique de Suidas, bien que sans mérite quant à l'exécution, a cependant pour nous un double titre à l'estime : il est précieux pour l'histoire littéraire de l'antiquité, pour l'explication des mots, et il contient une foule de citations d'anciens écrivains.

Suīŏnes (**-um**), nom général de toutes les tribus germaines établies en Scandinavie.

Sulla (**-æ**), nom d'une famille patricienne de la *gens Cornelia.* 1) P., bisaïeul du dictateur Sylla, et petit-fils de P. Cornelius Rufinus, qui fut deux fois consul pendant les guerres samnites (voy. *Rufinus Cornelius*). Il n'est point fait mention de son père. Il fut *flamen dialis*, *prætor urbanus* et *peregrinus*, en 212 av. J.-C., lorsqu'il présida à la première célébration des jeux Apollinaires. — 2) L., surnommé *Felix* (l'Heureux), le dictateur, naquit en 138 av. J.-C. Bien que son père ne lui eût laissé qu'une très-mince propriété, ses moyens suffirent pour lui faire donner une bonne éducation. Il étudia le grec et la littérature romaine avec ardeur et succès, et paraît s'être pénétré de bonne heure de cet amour des lettres et des arts par lequel il se distingua pendant tout le cours de sa vie. En même temps il poursuivait le plaisir avec une égale ardeur, et sa jeunesse, ainsi que son âge mûr, fut dégradée par les vices les plus sensuels. Il fut questeur en 107, lorsqu'il servit sous Marius en Afrique, et déploya autant d'habileté que de zèle dans l'accomplissement des devoirs de sa charge. Il continua à servir sous Marius avec une grande distinction dans les campagnes contre les Cimbres et les Teutons ; mais Marius s'étant montré jaloux de la réputation naissante de son officier, Sylla quitta Marius en 102 et prit un commandement sous le collègue de Marius, Q. Catulus, qui lui confia la principale direction de la guerre. Sylla alors retourna à Rome, où il paraît avoir vécu quelques années tranquillement. Il fut préteur en 93, et, l'année suivante (92), envoyé en qualité de propréteur en Cilicie, avec l'ordre formel du sénat de rétablir Ariobarzane dans ses États de Cappadoce, d'où il avait été chassé par Mithridate. Sylla obtint un succès complet. Il défit Gordius, général de Mithridate, en Cappadoce, et replaça Ariobarzane sur le trône. L'inimitié qui s'était élevée entre Marius et Sylla prit alors un caractère plus implacable. L'habileté de Sylla et sa renommée toujours croissante avaient déjà amené le parti de l'aristocratie à jeter les yeux sur lui comme sur un de ses chefs, et l'animosité politique vint ainsi s'ajouter à la haine

privée; mais la guerre sociale qui vint à éclater fit taire pour quelque temps les querelles particulières. Marius et Sylla prirent tous les deux une part active à la guerre contre l'ennemi commun. Mais Marius avançait en âge et il éprouvait une mortification profonde à voir tous ses exploits mis en échec par l'énergie supérieure de son rival. Sylla remporta plusieurs victoires éclatantes sur l'ennemi, et s'empara de Bovianum, capitale des Samnites. Il fut élu consul pour l'année 88 et fut investi par le sénat du commandement de la guerre contre Mithridate. Les événements qui suivirent son expulsion de Rome par Marius, son retour dans cette ville à la tête de ses légions, et la proscription de Marius et de ses principaux partisans, sont rapportés dans la vie de Marius. Sylla resta à Rome jusqu'à la fin de l'année, et partit pour la Grèce au commencement de 87, pour diriger la guerre contre Mithridate. Après avoir chassé de la Grèce les généraux de ce monarque, Sylla franchit l'Hellespont et conclut un peu hâtivement, en 84, un traité de paix avec le roi de Pont. Il se prépara alors à retourner en Italie où, pendant son absence, le parti de Marius avait repris l'avantage. Laissant à son lieutenant L. Licinius Murena le gouvernement de la province d'Asie avec deux légions, il fit voile avec son armée pour Athènes. Tout en préparant la terrible lutte qui allait s'engager en Italie, il ne perdit pas de vue les intérêts de la littérature. Il transporta avec lui d'Athènes à Rome la précieuse bibliothèque d'Apellicon de Téos, qui contenait la plus grande partie des œuvres d'Aristote et de Théophraste (voy. *Apellicon*). Il débarqua à Brindes en 83. Les partisans de Marius, à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, avaient toute chance de victoire. Mais Sylla, à force de présents et de promesses, parvint à gagner un grand nombre des soldats de Marius, et il persuada à plusieurs villes d'Italie d'épouser sa cause. Sur le champ de bataille ses efforts furent couronnés d'un égal succès, et il fut habilement soutenu par plusieurs membres de la noblesse romaine. L'année suivante (82), la lutte se termina par la victoire décisive remportée par Sylla sur les Samnites et les Lucaniens commandés par Pontius Télésinus devant la Porte Colline de Rome. Cette victoire fut suivie de la reddition de Préneste et de la mort de Marius le jeune qui s'était réfugié dans cette ville. Sylla fut alors maître de Rome et de l'Italie; il résolut de tirer la plus ample vengeance de ses ennemis et d'extirper le parti populaire. Un de ses premiers actes fut de dresser la liste de ses ennemis qu'il fallait mettre à mort; cette liste fut appelée *proscriptio*. La terreur régna alors non-seulement à Rome, mais dans toute l'Italie. Sans cesse de nouvelles listes de proscrits étaient publiées. Pas un n'échappa; car Sylla, pour complaire à ses partisans, inscrivait sur ces listes fatales leurs ennemis personnels ou les particuliers dont les biens étaient convoités par ses adhérents. Au début de ces horreurs Sylla avait été nommé dictateur pour tout le temps qu'il le jugerait nécessaire; il employa ce temps à essayer de restaurer la puissance de l'aristocratie et du sénat et de diminuer celle du peuple. Au commencement de 81 il célébra un magnifique triomphe en l'honneur de sa victoire sur Mithridate. Afin de consolider son pouvoir il établit des colonies militaires dans toute l'Italie. 23 légions, ou, selon d'autres autorités, 47 légions reçurent des concessions de terre en Italie. Sylla se créa également une sorte de garde du corps pour la protection de sa personne, en accordant le droit de citoyen à un grand nombre d'esclaves ayant appartenu aux personnes proscrites par lui. Le nombre des esclaves ainsi gratifiés s'élevait, dit-on, à plus de 10,000, et ils furent appelés *Cornelii* du nom de Sylla leur patron. Après avoir conservé la dictature jusqu'au commencement de 79, Sylla résigna cette magistrature, à la grande surprise de toutes les classes. Il se retira dans ses terres à Puteoli (Pouzzoles) et là, entouré de toutes les merveilles de la nature et de l'art, il passa le reste de ses jours au sein de la littérature et des plaisirs sensuels qui avaient toujours eu pour lui tant de charmes. Cette vie dissolue hâta sa fin. La cause immédiate de sa mort fut la rupture d'une veine, mais quelque temps auparavant il avait souffert de la

maladie dégoûtante connue dans les temps modernes sous le nom de maladie pédiculaire (*morbus pediculosus* ou *phthiriasis*). Il mourut en 78 dans sa soixantième année.



Sylla, dictateur.

— 3) FAUSTUS, fils du dictateur par sa quatrième femme, Cornelia Metella, et frère jumeau de Fausta, naquit un peu avant 88, année où son père obtint son premier consulat. Faustus accompagna Pompée en Asie et fut le premier qui franchit les murs du temple de Jérusalem en 63. En 60, il donna les jeux de gladiateurs que son père, par ses dernières volontés, avait ordonné de célébrer en son honneur. En 54, il fut questeur. Il épousa la fille de Pompée et suivit dans la guerre civile le parti de son beau-père. Il assista à la bataille de Pharsale et plus tard alla rejoindre en Afrique les chefs du parti. Après la bataille de Thapsus en 46, il essaya de se réfugier en Mauritanie, mais, fait prisonnier par P. Sittius, il fut conduit devant César. Comme il arrivait dans le camp de ce dernier, il fut tué par les soldats au milieu d'un tumulte. — 4) P., petit-fils du dictateur, fut élu consul avec P. Autronius Pætus pour l'an 65, mais ni lui ni son collègue n'entrèrent en charge; ils furent accusés de corruption par L. Torquatus et condamnés. On pensait généralement que Sylla avait trempé dans les deux conjurations de Catilina. Pendant la guerre civile il épousa la cause de César. Il servit sous lui en Grèce en qualité de lieutenant et commanda avec César lui-même l'aile droite à la bataille de Pharsale (48). Il mourut en 45. — 5) SERV., frère du n° 4, prit part aux deux conjurations de Catilina.

Sulmo (**-ōnis**), 1) (*Sulmona*), ville des Pélignes, dans le pays des Sabins, célèbre comme lieu de naissance d'Ovide. — 2) (*Sermoneta*), ancienne ville des Volsques dans le Latium, sur l'Ufens.

Sulpĭcĭa (**-æ**), femme poëte de Rome, florissait vers la fin du premier siècle; elle est célèbre par diverses épîtres amoureuses adressées à son mari Calenus.

Sulpicius Galba (voy. *Galba*).

Sulpĭcius Rufus, 1) P., un des orateurs les plus distingués de son temps, était né en 124 av. J.-C. En 93, il fut questeur, et, en 89, il servit comme lieutenant du consul Cn. Pompeius Strabo dans la guerre marsique. En 88 il fut élu tribun; mais il abandonna le parti de l'aristocratie et se joignit à Marius. Quand Sylla marcha sur Rome à la tête de son armée, Marius et Sulpicius prirent la fuite. Marius réussit à se réfugier en Afrique, mais Sulpicius, découvert dans une villa, fut mis à mort. — 2) P., probablement fils ou petit-fils du précédent, fut un des lieutenants de César en Gaule et dans la guerre civile. Il fut préteur en 48. — 3) SERV., avec le surnom de LEMONIA, indiquant la tribu à laquelle il appartenait, fut contemporain et ami de Cicéron, et à peu près du même âge. Il devint un des meilleurs jurisconsultes et des plus brillants orateurs de son temps. Il fut questeur du district d'Ostia en 74; édile curule en 69; préteur en 65 et consul en 51 avec Claudius Marcellus. Il paraît avoir épousé la cause de César dans la guerre civile, et César le nomma proconsul d'Achaïe en 46 ou 45. Il mourut en 43, dans le camp de M. Antoine, pendant une mission dont le sénat l'avait chargé auprès d'Antoine, qui assiégeait Dec. Brutus dans Modène. Sulpicius avait écrit un grand nombre d'ouvrages de droit.

Summānus (**i**) (forme dérivée de *summus*, suprême), ancienne divinité romaine ou étrusque, considérée comme égale ou même comme supérieure à Jupiter. Jupiter était le dieu du ciel pendant le jour; Summanus y régnait pendant la nuit et lançait ses foudres dans les ténèbres. Il y avait un temple de Summanus à Rome près du Circus Maximus.

Sūnium (**-i** : *Cap Colonni*), célèbre promontoire formant l'extrémité S. de l'Attique, avec une v. de même nom. Là était un magnifique temple d'Athéna, élevé de 300 pieds au-dessus de la mer; les colonnes existent encore et ont donné au promontoire son nom moderne.

Surenas, général des Parthes qui

battirent Crassus en 54 av. J.-C. (voy. *Crassus*).

Sŭpĕrum mare (voy. *Adria*).

Surrentum (**-i** : *Sorrento*), ancienne ville de Campanie, vis-à-vis de Caprées, et située sur le promontoire (*Prom. Minervæ*) qui sépare le golfe de Préneste du golfe de Pouzzoles.

Sūsa (**ōrum** : Anc. Test. *Shusan; Shus*, Ru.), Suse, résidence d'hiver des rois de Perse, était située dans le district Cissia de la prov. de Susiane, sur la rive orientale du fl. Choaspes.

Sūsărĭon (**-ōnis**), à qui on attribue l'origine de la comédie attique, était né à Mégare, d'où il passa en Attique, dans le village d'Icaria, lieu célèbre comme siége du culte de Dionysus (Bacchus). La comédie mégarienne paraît avoir fleuri, dans son plein développement, environ 600 ans av. J.-C. et au delà; et elle fut introduite par Susarion dans l'Attique entre 580 et 564.

Sūsĭāna (**-æ**) ou **Sūsĭāne** (**-es**) ou **Sūsis** (**-ĭdis**, exactement correspondant à *Khusistan*), une des principales provinces de l'ancien empire des Perses, était située entre la Babylonie et la Perse, et entre le mont Parachoatras et la tête du golfe Persique. Dans cette dernière direction son littoral s'étendait du point où l'Euphrate se joint au Tigre jusqu'à l'embouchure du fl. Oroatis (*Tab*). Elle était séparée de la Perse au S.-E. et à l'E. par une chaîne de montagnes habitées par des tribus indépendantes, qui exigeaient même des rois de Perse un droit de libre passage. Au N. elle était séparée de la Grande Médie par le mont Charbanus; à l'O., elle l'était de l'Assyrie par une ligne imaginaire tirée au S. depuis les environs du passage Médique dans le mont Zagros jusqu'au Tigre; et elle l'était de la Babylonie par le Tigre même.

Sutrium (**-i** : *Sutri*), ancienne ville d'Étrurie sur le côté E. du Saltus Ciminius, et sur la route de Vulsinii à Rome; elle devint colonie romaine en 383 av. J.-C.

Sÿbăris (**-is**), 1) (*Coscile* ou *Sibari*), rivière de Lucanie, qui coule près de la ville de même nom et se jette dans le Crathis. — 2) célèbre ville grecque en Lucanie, située entre les rivières Sybaris et Crathis, à une courte distance du golfe de Tarente, et près des frontières du Bruttium. Elle fut fondée en 720 av. J.-C. par les Achéens et les Trœzéniens, et atteignit rapidement un haut degré de prospérité et de richesse. Ses habitants se firent remarquer par un tel amour du luxe et du plaisir que Sybarite devint synonyme de voluptueux.



Sybaris.

Sÿbŏta (**-ōrum** : *Syvota*), groupe de petites îles devant la côte d'Epire, et vis-à-vis du promontoire de Leucymne (à Corcyre), avec un port de même nom sur le continent.

Sÿchæus ou **Sĭchæus** (**-i**), nommé aussi *Acerbas* (voy. ce nom).

Sÿēnē (**-es** : *Assouan*, Ru.), ville de la Haute-Egypte, sur la rive gauche du Nil, juste au-dessous de la première cataracte. C'était un point important dans l'astronomie et la géographie des anciens, parce qu'elle était située précisément sous le tropique du Cancer, et avait été choisie en conséquence comme le lieu le plus convenable pour y faire passer le principal parallèle de latitude.

Sÿennĕsis, nom commun des rois de Cilicie. Les plus importants de ces rois sont : 1) un roi de Cilicie, qui se joignit à Sabynetus (Nebuchadnezzar) pour servir de médiateur entre Cyaxare et Alyatte, rois de Médie et de Lydie, probablement en 610 av. J.-C. — 2) contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, dont il était tributaire. Sa fille fut mariée à Pyxodorus. — 3) contemporain d'Artaxerxès II (Mnémon), régnait sur la Cilicie, quand Cyrus le Jeune traversa son territoire dans son expédition contre son frère Artaxerxès.

Sÿgambri, Sŭgambri, Sĭgambri, Sÿcambri ou **Sĭcambri** (**-ōrum**), un des plus puissants peuples de la Germanie, à une époque très-reculée. Il appartenait aux Istævones, et

habitait originairement au N. des Ubiens sur le Rhin, d'où ils se répandirent au N. jusqu'à la Lippe. Ils furent soumis par Tibère sous le règne d'Auguste. Peu de temps après ils disparaissent de l'histoire et ne sont plus mentionnés qu'au temps de Ptolémée, qui les place beaucoup plus au N., près des Bructères et des Lombards, quelquefois entre le Vecht et l'Yssel. A une époque encore plus moderne nous les trouvons formant une partie importante de la confédération connue sous le nom de Francs.

Sylla (voy. *Sulla*).

Sylvānus (voy. *Silvanus*).

Sȳmæthus (**i** : *Giaretto*), rivière sur la côte de Sicile et au pied du mont Etna; elle forme la limite entre le territoire de Leontini et celui de Catane.

Syme (**-es**), petite île devant la côte S.-O. de Carie, était située à l'embouchure du Sinus Doridis, à l'O. du promontoire de Cynossema.

Symmăchus, Q. Aurelius, savant distingué, homme d'État et orateur, dans la seconde moitié du quatrième siècle de notre ère, remarquable par son zèle à défendre l'ancienne religion païenne de Rome. Il fut proconsul en Afrique en 373; et, en 391, Théodose l'éleva au consulat. De ses œuvres il nous reste encore dix livres de lettres et quelques fragments de discours.

Synnăda (**-æ**), et **Synnăs** (**-ădis** : probabl. *Afiour-Kara-Hisar*, Ru.), ville dans le N. de la Phrygia Salutaris, d'abord peu considérable, plus tard place de grande importance, et, depuis Constantin, capitale de la Phrygia Salutaris.

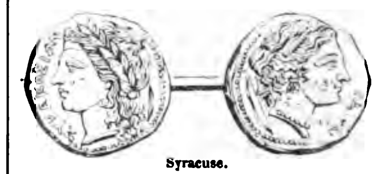
Sȳphax (**-ācis**), roi des Massæsyliens, tribu la plus occidentale de la Numidie. Son histoire est rapportée dans la vie de son contemporain et rival Massinissa. Syphax, fait prisonnier par Massinissa (203 av. J.-C.), fut envoyé par Scipion, sous la garde de Lælius, à Rome, où il mourut peu de temps après.

Sȳrācūsæ (**-ārum** : *Siracusa*), Syracuse, la plus riche et la plus populeuse cité de toute la Sicile, était située dans la partie S. de la côte E., à 400 stades au N. du cap Plemmyrium, et à dix stades au N.-E. de l'embouchure de la rivière Anapus, près du lac ou marais nommé Syraco, d'où elle tirait son nom. Elle fut fondée en 734 av. J.-C., un an après la fondation de Naxos, par une colonie de Corinthiens et autres Doriens, conduits par Archias de Corinthe. La ville était dans l'origine bornée à l'île d'Ortygie située immédiatement devant la côte, mais plus tard elle s'étendit sur le continent voisin et, au temps de sa plus grande extension, sous Denys l'Ancien, elle se composait de cinq villes distinctes, savoir: ORTYGIA, souvent appelée simplement l'ILE, où se trouvait la fontaine Aréthuse; ACHRADINA, TYCHE, NEAPOLIS et EPIPOLÆ. Après qu'Epipolæ eut été adjointe à la ville, la circonférence de Syracuse fut de cent quatre-vingts stades ou plus de vingt-deux milles anglais; et la population entière de la cité est supposée s'être élevée jusqu'à cinq cent mille âmes, au temps de sa plus grande prospérité. Syracuse avait deux ports. Le grand port, encore appelé *Porto Maggiore*, est une magnifique baie, d'environ cinq milles de circonférence, formée par l'île d'Ortygie et le cap Plemmyrium. Le petit port, appelé aussi *Laccius*, situé entre Ortygia et Achradina, était assez spacieux pour recevoir une nombreuse flotte de vaisseaux de guerre. — Il y avait à Syracuse plusieurs carrières de pierres (*Lautumiæ*), qui sont fréquemment mentionnées dans les anciens écrivains et dans lesquelles furent enfermés les malheureux prisonniers athéniens. Dans un côté de ces carrières se trouve la remarquable excavation, appelée l'Oreille de Denys, dans laquelle on dit que ce tyran faisait jeter les prisonniers qui lui étaient suspects, attendu que d'un petit appartement situé au-dessus il pouvait entendre la conversation de ses captifs. Mais ce récit n'est évidemment qu'une fable. — La ville moderne de Syracuse se borne à l'île. Les autres quartiers de l'ancienne cité sont inhabités et leur place n'est marquée que par quelques ruines. Les plus importantes sont celles du grand théâtre et d'un amphithéâtre de la période romaine. — Le gouvernement de Syracuse était dans l'origine une aristocratie; ce fut ensuite une démocratie, jusqu'au jour où Gélon se fit tyran ou souverain de Syracuse, en 485 av. J.-C. Sous son administration et celle

de son frère Hiéron, Syracuse atteignit un degré inouï d'opulence et de prospérité. Hiéron mourut en 467 et eut pour successeur son frère Thrasybule; mais la cruauté et la rapacité de ce dernier provoquèrent bientôt une révolte de ses sujets qui eut pour résultat sa déposition et l'établissement d'une forme démocratique de gouvernement. L'événement le plus important de l'histoire de Syracuse fut le siége de cette ville par les Athéniens, lequel se termina par la destruction totale des grands armements d'Athènes, en 413. La démocratie continua d'exister à Syracuse jusqu'en 406, où Denys l'Ancien s'empara de la tyrannie. Après un règne long et prospère il eut pour successeur, en 367, son fils Denys le Jeune, qui fut enfin chassé par Timoléon en 343. La forme républicaine fut de nouveau établie; mais ce ne fut pas pour longtemps; et, en 317, Syracuse tomba sous la domination d'Agathocle. Ce tyran mourut en 289; et, la ville étant déchirée par les factions, les Syracusains conférèrent volontairement le souverain pouvoir à Hiéron II, avec le titre de roi, en 270. Hiéron entretint des relations amicales avec les Romains; mais à sa mort, en 216, à l'âge de quatre-vingt douze ans, son petit-fils Hiéronyme, qui lui succéda, embrassa le parti des Carthaginois. Une armée romaine conduite par Marcellus fut envoyée contre Syracuse; et, après un siége de deux ans, pendant lequel Archimède aida puissamment ses concitoyens par la construction de diverses machines de guerre (voy. *Archimedes*), la ville fut prise, en 212. Depuis lors Syracuse devint une ville de la province romaine de Sicile.



Syracuse.



Syracuse.



Syracuse.



Vue du Fort Euryalus à Syracuse.

Sўrĭa dea, « la déesse syrienne », nom sous lequel on désigne quelquefois la syrienne Astarté ou Aphrodité (Vénus). On ne saurait douter que le culte d'Aphrodité n'ait été importé de l'Orient dans l'île de Chypre, et n'ait passé de là dans le sud de la Grèce.

Sўrĭa (-æ : en araméen : *Surja; Soristan;* en arab. *Esh-Sham;* c.-à-d. le pays sur la gauche; *Syria*), la Syrie, contrée de l'Asie Occidentale, située le long de l'extrémité E. de la mer Méditerranée, entre l'Asie Mineure et l'Égypte.

Dans un sens plus vaste cette dénomination s'appliquait à tout le pays borné par le Tigre à l'E., les montagnes d'Arménie et de Cilicie au N., la Méditerranée à l'O., et le désert d'Arabie au S. Toute cette étendue de pays était peuplée par la branche araméenne de la grande race sémitique (ou syro-arabe), et est comprise dans l'Ancien Testament sous le nom d'Aram. Les populations étaient des mêmes races, et celles du N. du Taurus en Cappadoce et dans le Pont s'appellent les Syriens blancs (LEUCOSYRI), par opposition aux populations de teint foncé qui habitent la Syrie propre, et qu'on désigne parfois sous le nom de Syriens noirs (Σύροι μέλανες). Même quand le nom de Syrie est employé dans ce sens restreint ordinaire, il est souvent confondu avec celui d'Assyrie, qui ne diffère de Syria que par l'addition de l'article défini. De plus, dans le sens restreint du nom, Syria comprend encore deux districts qui sont souvent considérés comme ne lui appartenant pas, à savoir la PHÉNICIE et la PALESTINE, et un troisième, que l'on regarde souvent aussi comme séparé, à savoir la Cœlé-Syrie; mais cette dernière contrée est généralement reconnue pour une portion de la Syrie. Dans ce sens restreint la Syrie était bornée à l'O. (en commençant par le S.) par le mont Hermon; à l'extrémité S. de l'Anti-Liban, qui la sépare de la Palestine, par la chaîne du Liban qui la séparait de la Phénicie, par la Méditerranée et le mont Amanus, qui la séparait de la Cilicie; au N. (où elle est bordée par la Cappadoce) par la principale chaîne du mont Taurus, exactement le long du parallèle du 38e degré de latitude N., et longeant l'Euphrate juste au-dessous de Juliopolis, et considérablement au-dessus de Samosate; à partir de là l'Euphrate forme la limite E., séparant la Syrie, d'abord d'une très-petite portion de l'Arménie, puis de la Mésopotamie, jusqu'au 36e degré de latitude N. (ou au delà); à partir de ce point les limites S.-E. et S., du côté de la Babylonie et de l'Arabie, dans le Grand Désert, sont tout à fait indéfinies (voy. *Arabia*). La partie O. de la limite S. courait juste au-dessous de Damas, étant formée par les contrées montagneuses de la Trachonitis. La partie O. du pays était coupée par une série de montagnes courant au S. du Taurus, sous les noms d'AMANUS, PIERIA, CASIUS, BARGYLUS, LIBANUS et ANTILIBANUS; et la partie N., entre l'Amanus et l'Euphrate, était également montagneuse. La principale rivière de Syrie était l'ORONTES; les petites rivières CHALUS et CHRYSORRHOAS n'étaient pas non plus sans importance. Dans la période historique la plus ancienne la Syrie contenait une foule de royaumes indépendants, dont le plus important était celui de DAMAS. Ces petits États furent soumis par David, mais ils recouvrèrent leur indépendance à la fin du règne de Salomon, et la maintinrent jusqu'au temps où Tiglath-Pileser, roi d'Assyrie, prit Damas et probablement conquit toute la Syrie, en 740 av. J.-C. Après avoir fait successivement partie des empires d'Assyrie, de Babylonie, de Perse et de Macédoine, elle devint, à la suite de la bataille d'Ipsus, en 301 av. J.-C., le partage de Séleucus Nicator, et forma une partie du grand royaume des Séleucides dont l'histoire est racontée aux articles *Seleucus*, *Antiochus*, *Demetrius*, etc. Dans ce partage toutefois la Cœlésyrie et la Palestine passèrent, non point à la Syrie, mais à l'Égypte, et la possession de ces provinces fut la grande source des contestations qui éclatèrent entre les Ptolémées et les Séleucides. Par les irruptions des Parthes à l'E., et la guerre malheureuse d'Antiochus le Grand avec les Romains, le royaume gréco-syrien fut réduit aux limites mêmes de la Syrie, et s'affaiblit de plus en plus jusqu'à ce que Tigrane, roi d'Arménie, en triompha, en 79 av. J.-C. Bientôt après, quand les Romains eurent vaincu Tigrane ainsi que Mithridate, la Syrie fut paisiblement annexée par Pompée aux États de la république et constituée en province, en 64 av. J.-C.; mais le district N., la COMMAGÈNE, ne fut pas comprise dans cet arrangement. Les efforts tentés par Zénobie pour faire de la Syrie le siége de son empire sont relatés aux articles *Palmyra* et *Zenobia*. Pendant que les empereurs romains défendaient cette précieuse possession contre les attaques des rois de Perse avec des succès divers, un nouveau

danger se présenta, dès le quatrième siècle, de la part des Arabes du Désert, qui commençaient à être connus sous le nom de SARACENI (Sarrasins); et quand l'élévation de Mahomet eut donné aux Arabes cette grande impulsion religieuse qui mit tout le monde d'Orient en révolution, la Syrie fut la première grande conquête qu'ils firent sur l'empire d'Orient, 632-638 apr. J.-C.

Sўriæ Portæ (**-ārum** : *Pas de Beilan*), nom du passage le plus important entre la Cilicie et la Syrie, situé entre les bords du golfe d'Issus à l'O. et le mont Amanus à l'E.

Sўrinx (**-ingis**), nymphe arcadienne qui, poursuivie par Pan, se jeta dans le Ladon, et, sur sa prière, fut métamorphosée en un roseau, dont Pan se fit une flûte.

Sўros ou **Sўrus** (**-i** : *Syra*), île de la mer Égée, une des Cyclades, située entre Rhenea et Cythnus.

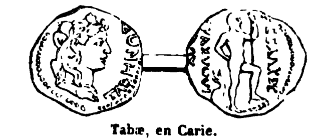
Syrtĭca Regio (partie O. de la Régence de Tripoli), nom spécial de cette partie de la côte N. de l'Afrique qui est située entre les deux Syrtes, depuis le fleuve Triton, au fond de la Petite Syrte, à l'O., jusqu'aux Autels des Philènes (Philenorum Aræ), au fond de la Grande Syrte, à l'E. C'était, en majeure partie, une très-étroite bande de sables, parsemée de marais salés, entre la mer et une chaîne de montagnes formant la pointe du Grand Désert (*Sahara*), et n'offrant que de loin en loin quelques localités susceptibles de culture, particulièrement sur les bords du fl. Cinyps. Elle était peuplée par des tribus libyennes. Sous les Romains elle forma une partie de la province d'Afrique. Elle était souvent appelée TRIPOLITANA à cause de ses trois principales villes, ABROTONUM, ŒA, et LEPTIS MAGNA; ce fut son nom usuel sous le bas empire et ce nom s'est conservé jusqu'à nous dans celui de Régence de *Tripoli*.

Syrtis (**-is** et **ĭdis**), et **Syrtes** (**-ium**), les deux grands golfes situés dans la moitié E. de la côte N. de l'Afrique. Tous les deux étaient proverbialement dangereux, la Grande Syrte à cause de ses bancs de sable et de ses sables mouvants, et de son exposition ouverte aux vents du N., la Petite à cause de ses rives rocheuses inclinées, de son exposition aux vents de N.-E. et de la variabilité des marées qui en résulte pour elle. — 1) SYRTIS MAJOR (*Golfe de Sidra*), celui des deux golfes qui est à l'E., est un golfe vaste et profond sur le littoral de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, exactement vis-à-vis de la mer Ionienne ou de l'embouchure de l'Adriatique, entre la Sicile et le Péloponnèse. Le Grand Désert vient se terminer sur ses rives en y formant une côte sablonneuse (voy. *Syrtica Regio*). La terreur qu'on éprouve à l'idée d'être jeté sur ses rivages se trouve exprimée dans le récit du voyage de Saint-Paul en Italie (Actes des Apôtres 27, 17). — 2) SYRTIS MINOR (*Golfe de Khabs*); ce golfe est situé à l'angle S.-O. du grand coude formé par la côte N. de l'Afrique, à l'endroit où elle incline au S. à partir du voisinage de Carthage, puis s'affaisse vers l'E., en d'autres termes, dans l'angle situé entre la côte de la Zeugitane et de la Byzacène (*Tunis*) et la côte N. de la Tripolitaine (*Tripoli*).

Sўrus Publius, esclave transporté à Rome quelques années avant la chute de la République et qui devint bientôt célèbre comme mimographe. Il paraît avoir fleuri vers l'an 45 av. J.-C. Il existe encore sous le titre de *Publii Syri Sententiæ* une compilation contenant probablement un grand nombre de vers extraits de ses mimes.

T.

Tăbæ (**-ārum**), 1) (*Tavi*), petite v. dans l'intérieur de la Sicile. — 2) (*Dawas*), v. de Carie, sur la frontière de Phrygie. — 3), v. de Perse, dans le district de la Parætacène, sur la route d'Ecbatane à Persépolis.



Tabæ, en Carie.

Tăbernæ (voy. *Tres Tabernæ*).

Tăburnus (-i : *Taburno*), montagne qui appartient moitié à la Campanie, moitié au Samnium. Elle se termine du côté S. aux Fourches Caudines.

Tăcăpē (-es : *Khabs*, Rt.), v. du N. de l'Afrique, dans la Regio Syrtica, à l'angle le plus intérieur de la Syrtis Minor, à laquelle la ville moderne donne son nom.

Tacfarinas, nom d'un Numide, auxiliaire de Rome, qui déserta et devint le chef des Musulamii, peuple qui confine à la Mauritanie. Il fut enfin défait et tué dans la bataille par Dolabella, en 24 apr. J.-C.

Tachompso, et **Tacompsos,** plus tard **Contrapsēlcis,** ville de la Dodeca-Schœnus, c.-à-d. de la partie de l'Éthiopie qui est immédiatement au-dessus de l'Égypte.

Tachōs, roi d'Égypte, successeur d'Acoris, maintint l'indépendance de cette contrée pour peu de temps pendant la fin du règne d'Artaxerxès II.

Tăcĭtus (-i), 1) C. CORNELIUS, historien. Le lieu et la date de sa naissance ne sont pas connus. Il était un peu plus âgé que Pline le jeune, qui était né en 61 apr. J.-C. Tacite dut son premier avancement à l'empereur Vespasien, et il reçut d'autres faveurs de ses fils, Titus et Domitien. En 78, il épousa la fille de C. Julius Agricola, à laquelle il avait été fiancé l'année précédente, lorsqu'Agricola était consul. Sous le règne de Domitien, et en 88, Tacite fut préteur et assista comme quindécemvir à la solennité des Jeux séculaires, qui furent célébrés cette cette année-là. Agricola mourut à Rome en 93, mais ni Tacite ni la fille d'Agricola ne se trouvaient près de lui. On ignore où était Tacite pendant la dernière maladie de son beau-père. Sous le règne de Nerva (97), Tacite fut nommé consul suffectus, à la place de T. Virginius Rufus, qui était mort cette année, et dont il prononça l'oraison funèbre. Tacite et Pline étaient liés d'une étroite amitié. Dans le recueil des Lettres de Pline, on en trouve onze adressées à Tacite. L'époque de la mort de Tacite n'est pas connue, mais il paraît avoir survécu à Trajan, qui mourut en 117. Les œuvres qui nous restent de Tacite sont : une Vie d'Agricola, son beau-père ; les *Histoires* (Historiæ), qui comprenaient la période depuis le second consulat de Galba (en 68), jusqu'à la mort de Domitien (96), et l'auteur se proposait d'y ajouter les règnes de Nerva et de Trajan ; — les quatre premiers livres nous sont seuls parvenus dans leur forme complète ; le cinquième livre est incomplet ; — les *Annales* (Annales), qui commencent à la mort d'Auguste (14) et comprennent la période qui va jusqu'à la mort de Néron (68), c.-à-d. un espace de cinquante-quatre années ; la plus grande partie du livre cinquième est perdue, ainsi que le septième, le huitième, le neuvième, le dixième, le commencement du onzième et la fin du seizième, qui est le dernier ; — le traité *De Moribus et Populis Germaniæ*, qui est une description des Nations germaniques, et enfin le *Dialogue sur les Orateurs*, ouvrage qu'on lui a contesté, mais probablement sans raison. La dignité morale de Tacite est empreinte dans ses œuvres ; l'amour de la vérité et la pureté du but y respirent. Son grand mérite gît dans la connaissance du cœur humain, dans la pénétration des mobiles de la conduite des hommes ; et il trouva d'abondants matériaux pour cette étude dans l'histoire des empereurs, et particulièrement dans celle de Tibère. Le style de Tacite a un cachet particulier, bien qu'il ait quelques traits de ressemblance avec celui de Salluste. Dans les Annales il est concis, nerveux et gros de pensées ; travaillé, mais avec art, et exempt de toute superfluité. Quelquefois un simple mot donne la clé de la pensée, et si l'intention de ce mot échappe, le sens de l'écrivain n'est point saisi. — 2) M. CLAUDIUS, empereur romain du 25 sept. 275 au mois d'avril 276 ap. J.-C. Tacite, à l'époque de son élection, était âgé de soixante-dix ans, et il n'accepta la pourpre qu'à regret. Il soutint dignement pendant son court règne le caractère élevé dont il avait fait preuve avant son accession au trône. Il mourut à Tarse ou à Tyane, le 9 avril 276

Tænărum (-i : *Cap Matapan*), promontoire de Laconie, qui forme l'extrémité S. du Péloponnèse, et sur lequel était construit un célèbre temple de Poséidon (Neptune), possédant un asile inviolable.

Un peu au N. du temple et du port d'Achille était une ville, appelée aussi TÆNARUM ou TÆNARUS et dans les derniers temps CÆNEPOLIS. Sur le promontoire était une caverne, par laquelle on disait qu'Hercule avait traîné Cerbère de l'Enfer au monde supérieur. On y voyait aussi une statue d'Arion assis sur un dauphin, parce que ce fut là, selon la tradition, qu'il débarqua après son merveilleux sauvetage par un dauphin. Du temps des Romains il y avait sur le promontoire de célèbres carrières de marbre.

Tăgēs (-**ētis**), nom d'un être mystérieux d'Étrurie, qu'on représente comme un enfant doué de la sagesse d'un vieillard. Tagès, fils d'un Genius Jovialis, et petit-fils de Jupiter, sortit soudain de la terre et instruisit Tarchon et les Étrusques dans l'art des Haruspices. Les Étrusques écrivirent dans la suite tout ce qu'il avait dit; ce fut là l'origine des livres de Tagès, qui suivant quelques-uns étaient au nombre de douze.

Tăgus (-**i** : en espagnol *Tajo*, en portug. *Tego*), le Tage, un des principaux fleuves d'Espagne; il a sa source dans le pays des Celtibériens, entre les monts Orospeda et Idubeda, et, après avoir coulé dans la direction de l'O., il se jette dans l'Atlantique.

Tălăus (-**i**), fils de Bias et de Pero, et roi d'Argos. Il épousa Lysimaché (Eurynomé ou Lysianassa) et en eut Adraste, Parthénopée, Pronax, Mécistée, Aristomaque et Ériphyle. Le nom patronymique *Talaïŏnĭdes* s'applique à ses fils, Adraste et Mécistée.

Talos (voy. *Perdix*).

Talthȳbius (-**i**), héraut d'Agamemnon devant Troie. Il était honoré comme un demi-dieu à Sparte et à Argos, où on lui offrait des sacrifices.

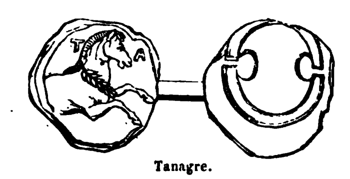
Tămassus ou **Tamăsus** (-**i** : probablement la même que la TEMÈSE d'Homère, ville située au milieu de l'île de Chypre, au N.-O. d'Olympus et à vingt-neuf milles S.-E. de Soloë.

Tămĕsis (-**is**) ou **Tămĕsa** (-**æ** : en angl. *Thames*, en fr. la *Tamise*), fleuve de la Grande-Bretagne, sur lequel était située Londinium (Londres); il se jette dans la mer sur la côte E. César traversa la Tamise à quatre-vingt milles romains de distance de la mer, probablement à Cowey Stakes, près d'Oatlands et du confluent du Wey.

Tamōs, né à Memphis en Égypte, fut vice-gouverneur d'Ionie sous Tissapherne, puis il s'attacha au service de Cyrus le jeune.

Tănăger (-**gri** : *Negro*), rivière de Lucanie, qui a sa source dans les Apennins. Après avoir coulé dans la direction du N.-E., elle se perd sous terre près de Polla pendant un espace de deux milles, et finit par se jeter dans le Silarus près de Forum Popilii.

Tănăgra (-**æ** : *Grimadha* ou *Grimala*), célèbre ville de Béotie, située sur une pente escarpée sur la rive gauche de l'Asopus, à quinze stades d'Oropus, et à deux cents stades de Platées, dans le district nommé Tanagræa, et quelquefois Pœmandris. On supposait que Tanagre était la même que la Græa d'Homère. Placée près des frontières de l'Attique, elle était fréquemment exposée aux attaques des Athéniens; et les Athéniens essuyèrent dans ses environs une célèbre défaite, en 457 av. J.-C.



Tanagre.

Tănăĭs (-**is** ou -**idis**), 1) (le Don, c.-à-d. l'Eau), grand fleuve, qui a sa source dans le N. de la Sarmatie d'Europe (au centre de la Russie) et coule au S.-E. jusqu'à ce qu'il arrive près du Volga; là il tourne au S.-O. et va se jeter dans l'angle N.-E. du Palus Mæotis (mer d'Asow). Il était ordinairement considéré comme la limite entre l'Europe et l'Asie. — 2) (Ru., près de *Kallatchei*), ville de la Sarmatie Asiatique, sur le côté N. de l'embouchure S. du Tanaïs, à une petite distance de la mer.

Tanaquil (voy. *Tarquinius*).

Tanetum (-**i** : *Taneto*), ville des Boïens, dans la Gaule Cispadane, entre Modène et Parme.

Tănis (Anc. Test. : *Zoan; San*,

Ru.), très-ancienne ville de la Basse-Égypte, dans la partie E. du Delta, sur la rive droite du bras du Nil, qui, de son nom, s'appelait bras Tanitique, et sur le côté S.-O. du grand lac situé entre ce bras et le bras Pélusiaque du Nil, qu'on appelait aussi *Tanis* (lac de Menzaleh), d'après le nom de la ville. C'était une des capitales de la Basse-Égypte, sous les premiers rois, et la principale cité du *Nomos Tanites*.

Tantălus (**i**), 1) fils de Zeus (Jupiter) et de la nymphe Pluto. Sa femme est appelée par quelques-uns Euryanassa, par d'autres Taygete ou Dioné, et par d'autres Clytia ou Eupryto. Il fut le père de Pélops, de Broteas et de Niobé. Toutes les traditions le représentent comme un opulent monarque; mais tandis que les unes le disent roi de Lydie, d'autres le donnent pour roi d'Argos et de Corinthe. Tantale est particulièrement célèbre dans l'histoire ancienne, par le châtiment terrible qui lui fut infligé après sa mort. D'après le récit commun, il avait divulgué les secrets que lui avait confiés Zeus, et il fut puni dans les enfers par une soif dévorante; placé au milieu d'un lac, chaque fois qu'il approchait ses lèvres de l'eau, elle fuyait devant lui sans qu'il pût jamais les y tremper. Au-dessus de sa tête pendaient des branches chargées de fruits, qui reculaient également quand ses mains s'étendaient pour les saisir. De plus, au-dessus de lui s'avançait un énorme rocher qui menaçait sans cesse de l'écraser. Une autre tradition rapporte que, désirant éprouver les dieux, il découpa son fils Pélops en morceaux, les fit bouillir et les leur servit à table; une troisième dit qu'il déroba le nectar et l'ambroisie. Suivant une quatrième, Tantale encourut ce châtiment en recélant un chien d'or, que Rhéa avait placé près de Zeus et de sa nourrice pour veiller sur eux, et que Pandarée avait volé. Le supplice de Tantale était passé en proverbe dans l'antiquité, et c'était souffrir le supplice de Tantale que d'avoir constamment sous les yeux l'objet de ses désirs sans pouvoir le saisir. — 2) fils de Thyeste, qui fut tué par Atrée. — 3) fils d'Amphion et de Niobé.

Taŏchi (**-ōrum**), peuple du Pont, sur les frontières d'Arménie.

Tăphĭæ insŭlæ (**-ārum**), groupe de petites îles dans la mer Ionienne, situées entre les côtes de la Leucadie et d'Acarnanie. Elles s'appelaient encore les îles des Téléboens, et leurs habitants étaient indifféremment nommés TAPHIENS ou TÉLÉBOENS. La plus grande de ces îles est appelée TAPHOS par Homère, mais TAPHIOS et TAPHIOUSA par les écrivains postérieurs.

Tăphus (voy. *Taphiæ*).

Taprŏbănē (**-ēs** : *Ceylan*), grande île de l'Océan indien, vis-à-vis de l'extrémité S. de l'Inde en deçà du Gange.

Tăras (voy. *Tarentum*).

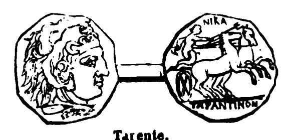
Tarbelli (**-ōrum**), un des peuples les plus importants de la Gaule Aquitaine, entre l'Océan et les Pyrénées. Leur ville principale était *Aquæ Tarbellicæ* ou *Augustæ* sur l'*Aturus* (Dax sur l'Adour).

Tarchon (**-ōnis** ou **-ontis**), fils de Tyrrhenus, fonda, dit-on, la ville de Tarquinii (voy. *Tarquinii*). Virgile le représente comme venant au secours d'Énée contre Turnus.

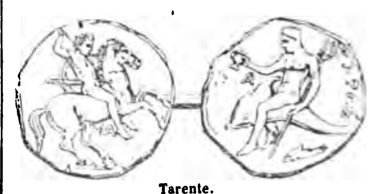
Tărentīnus sinus (golfe de Tarente), grand golfe dans le S. de l'Italie, entre le Bruttium, en Lucanie, et la Calabre; il commence à l'O. près du prom. Lacinium, et finit à l'E. près du prom. Iapygium; il doit son nom à la ville de Tarente.

Tărentum (**-i**), appelée **Taras** (**-antis**) par les Grecs (aujourd'hui Taranto), importante ville grecque en Italie, située sur la côte O. de la presqu'île de Calabre, et sur une baie de la mer, d'environ cent stades de circuit, qui forme un excellent port et est une portion du grand golfe de Tarente. La ville était située au milieu d'une belle et fertile contrée, au S. du mont Aulon et à l'O. de l'embouchure du Galæsus. Elle avait été bâtie dans l'origine par les Iapygiens, auxquels vinrent se joindre, suivant la tradition, quelques colons crétois venus du voisinage de la ville d'Uria, et elle dut son nom au personnage mythique, Taras, fils de Poséidon. La grandeur de Tarente ne date cepen-

dant que de l'an 708 av. J.-C., époque où les habitants primitifs furent expulsés, pour faire place à un corps considérable de *Partheniæ* Lacédémoniens, conduits par Phalante (voy. *Phalantus*). Elle ne tarda pas à devenir la cité la plus puissante et la plus florissante de toute la grande Grèce et à exercer une sorte de suprématie sur toutes les autres cités grecques de l'Italie. L'accroissement de l'opulence introduisit le luxe et la mollesse chez les citoyens, et quand ils se virent pressés par les Lucaniens et autres peuples du voisinage, ils furent obligés d'appeler la mère patrie à leur aide. Archidamus, fils d'Agésilas, fut le premier à les secourir, en 338 av. J.-C., et périt dans la bataille livrée pour les défendre. Le prince dont ils invoquèrent ensuite l'assistance fut Alexandre, roi d'Épire, oncle d'Alexandre le Grand. Il eut d'abord des succès considérables; mais il fut une fois défait et tué par les Bruttiens en 326, près de Pandosie, sur les bords de l'Achéron. Peu de temps après, les Tarentins eurent à combattre un ennemi plus redoutable. Ayant attaqué quelques navires romains et grossièrement insulté l'ambassadeur envoyé de Rome pour demander réparation, la guerre leur fut déclarée par la puissánte république. Ils furent sauvés pendant quelque temps par Pyrrhus, roi d'Épire, qui vint à leur secours en 281 ; mais deux ans après la défaite de ce monarque et son expulsion de l'Italie, Tarente fut prise par les Romains (272). Dans la deuxième guerre punique elle se révolta contre Rome et prit le parti d'Annibal (212) ; mais elle fut reprise par les Romains en 207, et traitée par les vainqueurs avec la plus grande sévérité. Depuis cette époque la prospérité et la richesse de Tarente allèrent en déclinant. Elle devint ensuite une colonie romaine, et elle était encore du temps d'Auguste une place d'une importance considérable. Ses habitants conservèrent leur amour du luxe et des plaisirs; et Horace l'appelle la molle Tarente, la lâche Tarente (*molle, imbelle Tarentum*).



Tarente.



Tarente.

Tarichēa (-æ), ou -eæ (-ārum : *El Kerch*, Ru.), ville de Galilée, à l'extrémité S. du lac Tiberias.

Tarnē (-ēs), ville de Lydie, sur le mont Tmolus, mentionnée par Homère.

Tarpeia (-æ), fille de Sp. Tarpeius, gouverneur de la citadelle romaine sur la colline Saturnia, appelée plus tard Capitoline. Séduite par l'or des bracelets et des colliers des Sabins, elle consentit à ouvrir une porte de la forteresse à Titus Tatius et à ses soldats. Lorsqu'ils y pénétrèrent, ils jetèrent sur elle leurs boucliers, et la firent périr en l'étouffant sous cette masse. Elle donna son nom à la roche Tarpéienne, qui faisait partie de la colline du Capitole.

Tarphē (ēs), ville de Locride, sur le mont Œta, mentionnée par Homère, et appelée plus tard PHARYGÆ.

Tarquĭnĭa (-æ) (voy. *Tarquinius*).

Tarquĭnĭi (-ōrum : *Tarchina; Corneto*), ville d'Étrurie, sur une colline et sur la rivière Marta, au S.-E. de Cosa et sur la route qui mène de cette dernière ville à Rome. C'était une des douze cités étrusques, et elle était probablement considérée comme la métropole de la confédération. Elle fut fondée, dit-on, par Tarchon, fils ou frère de Tyrrhénus, qui conduisit la colonie lydienne d'Asie en Italie. Ce fut à Tarquinies que Démarate, père de Tarquin l'ancien, vint s'établir; et ce fut de cette ville que la famille des Tarquins passa à Rome. Tarquinies devint plus tard colonie romaine et municipe; mais elle perdit graduellement sa première impor-

tance, et, dans le huitième ou neuvième siècle de l'ère chrétienne, elle fut abandonnée par ses habitants, qui fondèrent Corneto sur la colline opposée. On a découvert à Tarquinies quelques restes intéressants de l'art étrusque.

Tarquinius (-i), nom d'une famille connue dans l'histoire primitive de Rome, et qui lui donna son cinquième et son septième rois. Voici, telle qu'elle avait cours, la légende des Tarquins : Démarate, leur ancêtre, qui appartenait à la noble famille des Bacchiades à Corinthe, s'établit à Tarquinies en Étrurie, où il épousa une femme étrusque, de qui il eut deux fils, Lucumon et Aruns. Démarate légua tous ses biens à Lucumon, et mourut peu de temps après. Mais, bien que Lucumon fût ainsi un des plus riches personnages de Tarquinies et qu'il eût épousé Tanaquil, appartenant à une famille du plus haut rang, il fut exclus, comme étranger, de tout pouvoir et de toute influence dans l'État. Mécontent de cette position inférieure, il partit pour Rome, monté sur un char avec sa femme et accompagné d'une suite nombreuse. Quand ils arrivèrent au Janicule, un aigle saisit le bonnet qu'il avait sur la tête, et, après l'avoir enlevé à une grande hauteur, descendit l'y replacer. Tanaquil, qui était versée dans la science augurale des Étrusques, trouva dans ce fait le présage des plus grands honneurs. Ses prédictions ne tardèrent point à se vérifier. L'étranger fut bien venu à Rome, et lui et ses compagnons furent admis aux droits de citoyens. Il prit le nom de L. TARQUINIUS, auquel Tite-Live ajoute celui de PRISCUS. Sa fortune, son courage et sa sagesse lui gagnèrent l'affection d'Ancus Martius et du peuple. Le premier le nomma gouverneur de ses enfants ; et à sa mort le sénat et le peuple l'élurent unanimement pour occuper le trône, devenu vacant. Le règne de Tarquin fut distingué par de grands exploits guerriers et de grandes œuvres pacifiques. Il défit les Latins et les Sabins ; et ce dernier peuple lui céda la ville de Collatia, où il plaça une garnison, sous le commandement d'Égérius, fils de son frère Aruns, décédé, lequel prit le surnom de Collatinus. Quelques traditions portent que Tarquin défit également les Étrusques. Il fit construire beaucoup d'édifices publics et d'autres ouvrages à Rome, entre autres les vastes égouts qui subsistent encore. Tarquin fit aussi d'importants changements dans la constitution de l'État. Il fut assassiné, après un règne de trente-huit ans, à l'instigation des fils d'Ancus Martius. Mais ces derniers ne jouirent point du fruit de leur crime. Car Servius Tullius, avec l'aide de Tanaquil, s'empara du trône vacant. Servius Tullius, dont nous donnons la vie à l'article TULLIUS, fut tué après un règne de quarante-quatre ans, par son beau-fils, L. Tarquinius, qui lui succéda. — L. TARQUINIUS SUPERBUS, Tarquin le Superbe, monta sur le trône sans qu'aucune forme d'élection eût sanctionné son élévation. Un de ses premiers actes fut l'abolition des droits que Servius Tullius avait déférés aux plébéiens ; en même temps tous les sénateurs et patriciens dont il se méfiait, ou dont il convoitait les biens, furent ou mis à mort ou envoyés en exil. Il prit une garde du corps, qui le mit en état de faire tout ce qu'il voulait. Sa cruauté et sa tyrannie lui valurent le surnom de *Superbe*. Mais, tout tyran qu'il était à l'intérieur, il éleva Rome à un haut degré de puissance et d'influence parmi les nations voisines. Il donna sa fille en mariage à Octavius Mamilius de Tusculum, le plus puissant des chefs latins ; par là Rome devint la tête de la confédération latine. Il défit les Volsques, et prit l'opulente ville de Suessa Pometia, avec les dépouilles de laquelle il commença l'érection du Capitole que son père avait fait vœu de bâtir. Dans les voûtes de ce temple il déposa les trois livres sibyllins, qu'il avait achetés d'une sibylle ou prophétesse pour 300 pièces d'or, prix qu'il avait d'abord refusé avec dédain. Il déclara ensuite la guerre à Gabies (Gabii), une des cités latines qui refusaient d'entrer dans la ligue. Ne pouvant s'emparer de cette ville par la force des armes, Tarquin recourut au stratagème. Son fils Sextus, feignant d'être maltraité par son père, et couvert de marques sanglantes produites par des coups de

fouet, s'enfuit à Gabies. Les Gabiens, séduits par ses discours, lui confièrent le commandement de leurs troupes ; puis, sur l'avis de son père, qui dans son jardin, en présence de l'envoyé de Sextus, avait silencieusement abattu les têtes des pavots les plus élevés, il mit à mort ou exila tous les principaux citoyens de Gabies et n'eut plus dès lors aucune difficulté à lui persuader de se soumettre à son père. Au milieu de sa prospérité, Tarquin perdit le trône à la suite d'un outrage honteux commis par son fils Sextus sur la personne de Lucrèce, femme de son cousin Tarquin Collatin. Aussitôt que Sextus fut parti, Lucrèce dépêcha un messager à son mari et à son père. Collatin accourut, accompagné de L. Brutus; Lucretius vint avec P. Valerius, qui plus tard fut surnommé Publicola. Ils la trouvèrent plongée dans le désespoir. Elle leur raconta ce qui était arrivé, leur recommanda de venger son honneur, et se tua sous leurs yeux. Ils jurèrent de la venger. Brutus, dépouillant sa feinte stupidité, se mit à leur tête. Il était Tribunus Celerum ; il réunit le peuple et exposa l'attentat commis. La même indignation s'empara de toutes les classes. Un décret fut rendu qui déposait le roi et le bannissait de Rome, lui et toute sa famille. Tarquin, avec ses deux fils, Titus et Aruns, se réfugia à Cære en Étrurie. Sextus se rendit à Gabies, sa principauté personnelle, où il fut bientôt après mis à mort par les amis de ceux qu'il avait fait périr. Tarquin avait régné vingt-quatre ans. Il fut banni en 510 av. J.-C. Les Tarquiniens et les Véiens épousèrent la cause du tyran exilé, et marchèrent contre Rome. Les deux consuls s'avancèrent à leur rencontre. Une bataille sanglante fut livrée, où Brutus et Aruns, le fils de Tarquin, se tuèrent l'un l'autre. Tarquin alla ensuite demander secours à Lars Porsena, le puissant souverain de Clusium, qui marcha contre Rome à la tête d'une armée considérable. L'histoire de cette mémorable expédition est rapportée à l'article PORSENA. Après que Porsena eut quitté Rome, Tarquin se réfugia chez son beau-fils Mamilius Octavius, à Tusculum. Guidés par ce dernier, les États latins embrassèrent le parti du roi exilé et déclarèrent la guerre à Rome. La querelle fut vidée par la célèbre bataille qui se livra près du lac Régille, où les Romains furent vainqueurs, par le secours de Castor et de Pollux. Tarquin s'enfuit alors auprès d'Aristobule à Cumes, où il mourut vieillard, malheureux et sans enfants. Telle est l'histoire des Tarquins d'après les écrivains anciens; mais elle renferme de nombreuses invraisemblances, et ne saurait être admise comme une histoire véritable.

Tarrăcīna (**-æ** : *Terracina*), plus anciennement **Anxur** (**-ŭris**), ancienne ville du Latium, située à 58 milles au S.-E. de Rome, sur la voie Appienne et sur la côte, avec une citadelle bien fortifiée sur une haute colline, où était le temple de Jupiter Anxurus.

Tarrăco (**-ōnis** : *Tarragona*), ancienne ville sur la côte E. d'Espagne, située sur un rocher de 760 pieds de haut, entre l'Èbre et les Pyrénées, sur le fleuve Tulcis. Elle avait été fondée par les Marseillais, et dans la seconde guerre punique, pendant les campagnes des deux frères P. et Cn. Scipion contre les Carthaginois, elle servit de quartier général aux troupes romaines. Elle devint par la suite une populeuse et florissante cité; et Auguste, qui y prit ses quartiers d'hiver (26 av. J.-C.), après sa campagne contre les Cantabres, en fit la capitale d'une des trois provinces d'Espagne (*Hispania Tarraconensis*) et aussi une colonie romaine.

Tarsius (**-i** : *Tarza* ou *Balikesri*), rivière de Mysie, qui a sa source dans le mont Temnus, coule au N.-E., traverse le lac Miletopolites et se jette dans le Macestus.

Tarsus ou **Tarsos** (**-i** : *Tersus*, Ru.), Tarse, la ville principale de la Cilicie, située près du centre de la Cilicia Campestris, sur le fleuve Cydnus, à 12 milles au-dessus de son embouchure. Tout ce qu'on peut déterminer avec certitude sur son origine, c'est que c'était une très-ancienne ville des Syriens, qui furent les premiers habitants connus de cette partie de l'Asie Mineure, et qu'elle reçut de très-bonne heure des colons grecs. A l'époque de l'invasion

macédonienne, elle fut occupée par les troupes perses, qui se disposaient à la brûler, quand ils en furent empêchés par l'arrivée d'Alexandre. Après avoir joué un rôle important comme poste militaire dans les guerres des successeurs d'Alexandre et sous les rois syriens, elle devint, par la paix conclue entre les Romains et Antiochus le Grand, la ville frontière du royaume de Syrie au N.-O. Lorsque la puissance des Séleucides vint à décliner, Tarse eut beaucoup à souffrir de l'oppression de ses gouverneurs et des guerres entre les membres de la famille royale. Au temps de la guerre de Mithridate, elle fut maltraitée d'un côté par Tigrane, qui envahit la Cilicie, et de l'autre par les pirates qui avaient leurs places fortes dans les montagnes de la Cilicia Aspera et faisaient de là de fréquentes incursions dans la plaine. Elle fut délivrée de ces deux ennemis par Pompée, qui l'érigea en capitale de la nouvelle province de Cilicie (66 av. J.-C.). Sous Auguste, Tarse obtint l'exemption de taxes, par l'influence du précepteur de l'empereur, le philosophe stoïcien Athénodore, natif de cette ville. Elle jouit de cette faveur et fut désignée par le nom de plusieurs des derniers empereurs. Elle fut le théâtre d'événements importants dans les guerres avec les Perses, les Arabes et les Turcs, et aussi pendant les croisades. Tarse fut le lieu de naissance de plusieurs hommes distingués, et particulièrement de l'apôtre saint Paul.



Tarse.

Tartărus (**-i**), fils d'Æther et de Gé, et, par sa mère Gé, père des Géants, de Tiphœe et d'Echidna. Dans l'*Iliade*, le Tartare est un lieu souterrain, qui s'enfonce aussi profondément au-dessous de Hadès (l'Enfer) que le ciel s'élève au-dessus de la terre ; il est clos par des portes d'airain. Les poëtes des derniers temps emploient ce mot comme synonyme de l'enfer.

Tartessus (**-i**), ancienne ville d'Espagne, et un des principaux établissements des Phéniciens, probablement la même que la Tharschisch de l'Écriture Sainte. Tout le pays à l'O. de Gibraltar s'appelait aussi TARTESSIS.

Taruscon ou **Tarascon** (**-onis** : *Tarascon*), ville des Salyes en Gaule, sur la rive E. du Rhône, au N. d'Arelate (*Arles*) et à l'E. de Nemausus (*Nîmes*).

Tarvisium (**-i** : *Treviso*), ville de Vénétie dans le nord de l'Italie, sur la rivière Silis; elle devint le siége d'un archevêché et une place importante au moyen âge.

Tătĭus, Titus, roi des Sabins (voy. *Romulus*).

Tatta (*Tuz-Gœl*), grand lac salé dans le centre l'Asie Mineure.

Taulantii (**-ōrum**), peuple d'Illyrie, dans le voisinage d'Épidamne.

Taunus (**-i** : *Taunus*), chaîne de montagnes en Germanie, à une faible distance du confluent du Main et du Rhin.

Taurăsia (voy. *Taurini*).

Taurentum (**-i**) et **Taurŏīs** (**-entis**), forteresse appartenant à Marseille et près de cette ville.

Tauri (**-ōrum**), peuple grossier et sauvage de la Sarmatie d'Europe, qui sacrifiait tous les étrangers à une déesse que les Grecs identifiaient avec Artémis (Diane). Les Tauri habitaient la péninsule appelée de leur nom Chersonnesus Taurica.

Taurīni (**-ōrum**), peuple de Ligurie, qui habitait sur le cours supérieur du Pô, au pied des Alpes. Leur ville principale était Taurasia, colonisée plus tard par Auguste et appelée Augusta Taurinorum (*Turin*).

Taurisci (**-ōrum**), peuple celtique du Noricum. C'est probablement l'ancien nom celtique de toute la population de la contrée.

Taurŏīs (voy. *Taurentum*)

Taurŏmĕnium (**-i**

fouet, s'enfuit à Gabies. Les Gabiens, séduits par ses discours, lui confièrent le commandement de leurs troupes; puis, sur l'avis de son père, qui dans son jardin, en présence de l'envoyé de Sextus, avait silencieusement abattu les têtes des pavots les plus élevés, il mit à mort ou exila tous les principaux citoyens de Gabies et n'eut plus dès lors aucune difficulté à lui persuader de se soumettre à son père. Au milieu de sa prospérité, Tarquin perdit le trône à la suite d'un outrage honteux commis par son fils Sextus sur la personne de Lucrèce, femme de son cousin Tarquin Collatin. Aussitôt que Sextus fut parti, Lucrèce dépêcha un messager à son mari et à son père. Collatin accourut, accompagné de L. Brutus; Lucretius vint avec P. Valerius, qui plus tard fut surnommé Publicola. Ils la trouvèrent plongée dans le désespoir. Elle leur raconta ce qui était arrivé, leur recommanda de venger son honneur, et se tua sous leurs yeux. Ils jurèrent de la venger. Brutus, dépouillant sa feinte stupidité, se mit à leur tête. Il était Tribunus Celerum; il réunit le peuple et exposa l'attentat commis. La même indignation s'empara de toutes les classes. Un décret fut rendu qui déposait le roi et le bannissait de Rome, lui et toute sa famille. Tarquin, avec ses deux fils, Titus et Aruns, se réfugia à Cære en Étrurie. Sextus se rendit à Gabies, sa principauté personnelle, où il fut bientôt après mis à mort par les amis de ceux qu'il avait fait périr. Tarquin avait régné vingt-quatre ans. Il fut banni en 510 av. J.-C. Les Tarquiniens et les Véiens épousèrent la cause du tyran exilé, et marchèrent contre Rome. Les deux consuls s'avancèrent à leur rencontre. Une bataille sanglante fut livrée, où Brutus et Aruns, le fils de Tarquin, se tuèrent l'un l'autre. Tarquin alla ensuite demander secours à Lars Porsena, le puissant souverain de Clusium, qui marcha contre Rome à la tête d'une armée considérable. L'histoire de cette mémorable expédition est rapportée à l'article PORSENA. Après que Porsena eut quitté Rome, Tarquin se réfugia chez son beau-fils Mamilius Octavius, à Tusculum. Guidés par ce dernier, les États latins embrassèrent le parti du roi exilé et déclarèrent la guerre à Rome. La querelle fut vidée par la célèbre bataille qui se livra près du lac Régille, où les Romains furent vainqueurs, par le secours de Castor et de Pollux. Tarquin s'enfuit alors auprès d'Aristobule à Cumes, où il mourut vieillard, malheureux et sans enfants. Telle est l'histoire des Tarquins d'après les écrivains anciens; mais elle renferme de nombreuses invraisemblances, et ne saurait être admise comme une histoire véritable.

Tarrăcīna (-æ : *Terracina*), plus anciennement **Anxur** (-ŭris), ancienne ville du Latium, située à 58 milles au S.-E. de Rome, sur la voie Appienne et sur la côte, avec une citadelle bien fortifiée sur une haute colline, où était le temple de Jupiter Anxurus.

Tarrăco (-ōnis : *Tarragona*), ancienne ville sur la côte E. d'Espagne, située sur un rocher de 760 pieds de haut, entre l'Èbre et les Pyrénées, sur le fleuve Tulcis. Elle avait été fondée par les Marseillais, et dans la seconde guerre punique, pendant les campagnes des deux frères P. et Cn. Scipion contre les Carthaginois, elle servit de quartier général aux troupes romaines. Elle devint par la suite une populeuse et florissante cité; et Auguste, qui y prit ses quartiers d'hiver (26 av. J.-C.), après sa campagne contre les Cantabres, en fit la capitale d'une des trois provinces d'Espagne (*Hispania Tarraconensis*) et aussi une colonie romaine.

Tarsius (-i : *Tarza* ou *Balikesri*), rivière de Mysie, qui a sa source dans le mont Temnus, coule au N.-E., traverse le lac Miletopolites et se jette dans le Macestus.

Tarsus ou **Tarsos** (-i : *Tersus*, Ru.), Tarse, la ville principale de la Cilicie, située près du centre de la Cilicia Campestris, sur le fleuve Cydnus, à 12 milles au-dessus de son embouchure. Tout ce qu'on peut déterminer avec certitude sur son origine, c'est que c'était une très-ancienne ville des Syriens, qui furent les premiers habitants connus de cette partie de l'Asie Mineure, et qu'elle reçut de très-bonne heure des colons grecs. A l'époque de l'invasion

macédonienne, elle fut occupée par les troupes perses, qui se disposaient à la brûler, quand ils en furent empêchés par l'arrivée d'Alexandre. Après avoir joué un rôle important comme poste militaire dans les guerres des successeurs d'Alexandre et sous les rois syriens, elle devint, par la paix conclue entre les Romains et Antiochus le Grand, la ville frontière du royaume de Syrie au N.-O. Lorsque la puissance des Séleucides vint à décliner, Tarse eut beaucoup à souffrir de l'oppression de ses gouverneurs et des guerres entre les membres de la famille royale. Au temps de la guerre de Mithridate, elle fut maltraitée d'un côté par Tigrane, qui envahit la Cilicie, et de l'autre par les pirates qui avaient leurs places fortes dans les montagnes de la Cilicia Aspera et faisaient de là de fréquentes incursions dans la plaine. Elle fut délivrée de ces deux ennemis par Pompée, qui l'érigea en capitale de la nouvelle province de Cilicie (66 av. J.-C.). Sous Auguste, Tarse obtint l'exemption de taxes, par l'influence du précepteur de l'empereur, le philosophe stoïcien Athénodore, natif de cette ville. Elle jouit de cette faveur et fut désignée par le nom de plusieurs des derniers empereurs. Elle fut le théâtre d'événements importants dans les guerres avec les Perses, les Arabes et les Turcs, et aussi pendant les croisades. Tarse fut le lieu de naissance de plusieurs hommes distingués, et particulièrement de l'apôtre saint Paul.



Tarse.

Tartărus (**-i**), fils d'Æther et de Gé, et, par sa mère Gé, père des Géants, de Tiphœe et d'Echidna. Dans l'*Iliade*, le Tartare est un lieu souterrain, qui s'enfonce aussi profondément au-dessous de Hadès (l'Enfer) que le ciel s'élève au-dessus de la terre ; il est clos par des portes d'airain. Les poëtes des derniers temps emploient ce mot comme synonyme de l'enfer.

Tartessus (**-i**), ancienne ville d'Espagne, et un des principaux établissements des Phéniciens, probablement la même que la Tharschisch de l'Écriture Sainte. Tout le pays à l'O. de Gibraltar s'appelait aussi TARTESSIS.

Taruscon ou **Tarascon** (**-onis** : *Tarascon*), ville des Salyes en Gaule, sur la rive E. du Rhône, au N. d'Arelate (*Arles*) et à l'E. de Nemausus (*Nîmes*).

Tarvisium (**-i** : *Treviso*), ville de Vénétie dans le nord de l'Italie, sur la rivière Silis; elle devint le siége d'un archevêché et une place importante au moyen âge.

Tătĭus, Titus, roi des Sabins (voy. *Romulus*).

Tatta (*Tuz-Gœl*), grand lac salé dans le centre l'Asie Mineure.

Taulantii (**-ōrum**), peuple d'Illyrie, dans le voisinage d'Épidamne.

Taunus (**-i** : *Taunus*), chaîne de montagnes en Germanie, à une faible distance du confluent du Main et du Rhin.

Taurăsia (voy. *Taurini*).

Taurentum (**-i**) et **Taurŏïs** (**-entis**), forteresse appartenant à Marseille et près de cette ville.

Tauri (**-ōrum**), peuple grossier et sauvage de la Sarmatie d'Europe, qui sacrifiait tous les étrangers à une déesse que les Grecs identifiaient avec Artémis (Diane). Les Tauri habitaient la péninsule appelée de leur nom Chersonnesus Taurica.

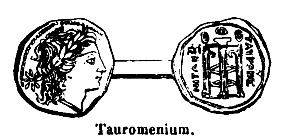
Taurīni (**-ōrum**), peuple de Ligurie, qui habitait sur le cours supérieur du Pô, au pied des Alpes. Leur ville principale était Taurasia, colonisée plus tard par Auguste et appelée Augusta Taurinorum (*Turin*).

Taurisci (**-ōrum**), peuple celtique du Noricum. C'est probablement l'ancien nom celtique de toute la population de la contrée.

Taurŏïs (voy. *Taurentum*).

Taurŏmĕnium (**-i** : *Taormina*),

ville sur la côte E. de la Sicile, située sur le mont Taurus, d'où elle tirait son nom, et fondée, en 358 av. J.-C., par Andromachus avec les débris des habitants de Naxos.



Tauromenium.

Taurus (-**i** : de l'Araméen *Tur* (qui signifie haute montagne), le *Taurus* (*Ala-Dagh*, et autres noms spéciaux), grande chaîne de montagnes d'Asie. Dans sa plus grande extension, ce nom était appliqué par les géographes des derniers temps à la totalité de la grande chaîne qui traverse l'Asie de l'O. à l'E.; mais dans sa signification restreinte il désigne la chaîne située au S. de l'Asie Mineure, qui commence au Sacrum ou Chelidonium Promontorium, à l'angle S.-E. de la Lycie, enveloppe le golfe de Pamphylie, passant au milieu de la Pisidie, puis le long de la frontière S. de la Lycaonie et de la Cappadoce, qu'elle sépare de la Cilicie et de la Commagène; de là, après avoir été coupée par l'Euphrate, elle avance exactement à l'E. à travers le S. de l'Arménie, formant le cours d'eau entre les sources du Tigre au S. et les torrents qui alimentent l'Euphrate supérieur et l'Araxe au N.; puis elle continue jusqu'au littoral S. du lac Arsissa, où elle cesse de porter le nom de Taurus, et se prolonge dans la chaîne qui, sous les noms de Niphates, Zagros, etc., forme le littoral N.-E. de la vallée du Tigre et de l'Euphrate.

Tāvĭum (-**i** : prob. *Boghaz Kieni*, Ru.), capitale des Trocmi en Galatie; elle était située sur le côté E. de l'Halys, mais à quelque distance du fleuve, et formait le point de jonction de plusieurs routes conduisant dans toutes les parties de l'Asie Mineure.

Taxĭla ou **Taxĭăla** (**-ōrum**), importante ville de l'Inde en deçà du Gange; elle était située dans une vaste et fertile plaine entre l'Indus et l'Hydaspes, et était la capitale du roi indien Taxiles.

Taxĭlēs. 1), prince ou roi indien, qui régnait sur le territoire situé entre l'Indus et l'Hydaspes, à l'époque de l'expédition d'Alexandre, en 327 av. J.-C. Son véritable nom était Mophis ou Omphis, et les Grecs paraissent l'avoir appelé Taxiles ou Taxilas, du nom de sa principale ville, Taxila. —2) général au service de Mithridate le Grand.

Tāygĕtē (**-ēs**), fille d'Atlas et de Pléioné, une des Pléiades, qui donna, dit-on, son nom au mont Taygète en Laconie. Elle eut de Jupiter deux fils, Lacedæmon et Eurotas.

Tāygĕtus ou **Tāygĕtum** (**-i**), ou **Tāygĕta** (**-ōrum**), le Taygète, haute chaîne de montagnes d'un caractère sauvage, qui séparent la Laconie et la Messénie, et s'étendent des frontières de l'Arcadie au cap Ténare.

Tĕānum (**-i**), 1) APPULUM (*Ponte Rotto*), ville d'Apulie, sur le fleuve Frento et les confins des Frentani, à 18 milles de Larinum. —2) SIDICINUM (*Teano*), importante ville de Campanie, et capitale des Sidicini, située sur la pente N. du mont Massicus et sur la Via Prænestina, à 6 milles à l'O. de Cales.



Teanum Sidicinum.

Tĕărus (**-i** : *Teara, Deara* ou *Dere*), rivière de Thrace, dont les eaux passaient pour avoir la propriété de guérir les maladies de la peau.

Tĕāte (**-is** : *Chieti*), capitale des Marrucini, située sur une colline escarpée sur le fleuve Aternus et sur la route d'Aternum à Corfinium.

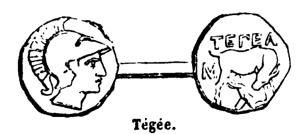


Teate.

Tecmessa (-æ), fille du roi phrygien Teleutas, dont le territoire fut dévasté par les Grecs dans une excursion de pillards sortis de Troie. Tecmessa fut prise et donnée à Ajax, fils de Télamon, de qui elle eut un fils nommé Eurysacès.

Tectŏsăges (-um), 1) en Gaule (voy. *Volcæ*). —2) en Asie Mineure (voy. *Galatia*).

Tĕgĕa (-æ), 1) (*Piali*), importante ville d'Arcadie, capitale du district TEGEATIS, qui était borné à l'E. par l'Argolide et la Laconie, au S. par la Laconie, à l'O. par la Ménalie et au N. par le territoire de Mantinée. C'était une des plus anciennes villes d'Arcadie, fondée, suivant la tradition, par Tégéatès, fils de Lycaon. Les Tégéates envoyèrent trois mille hommes à la bataille de Platées, où ils se signalèrent par leur bravoure. Ils demeurèrent fidèles à Sparte, dans la guerre du Péloponnèse; mais, après la bataille de Leuctres, ils se joignirent au reste des Arcadiens pour l'établissement de leur indépendance. Pendant les guerres de la ligue achéenne Tégée fut prise par Cléomènes, roi de Sparte, et par Antigonus Doson, roi de Macédoine et allié des Achéens. —2) ville de Crète, fondée, dit-on, par Agamemnon.



Tégée.

Tĕlămōn (-ōnis), fils d'Éaque et d'Endéis, et frère de Pélée. Ayant aidé Pélée dans le meurtre de leur demi-frère PHOCUS (voy. *Peleus*), Télamon fut chassé d'Égine et se réfugia à Salamine. Là il épousa d'abord Glaucé, fille de Cychræus, roi de cette île, à la mort duquel il devint roi de Salamine. Il épousa ensuite Periboea ou Eriboea, fille d'Alcathoüs, dont il eut Ajax, qu'on appelle de là souvent *Tĕlămōnĭades* et *Telamonius heros*. Télamon fut un des chasseurs de Calydon et un des Argonautes. Ce fut aussi un grand ami d'Hercule, auquel il se joignit dans son expédition contre Laomédon de Troie, et il entra le premier dans cette ville. Hercule, pour le récompenser, lui donna Theanira ou Hésione, fille de Laomédon, de qui il eut deux fils, Teucer et Trambelus.

Tĕlămōn (*Telamone*), ville et port d'Étrurie, à quelques milles au S. de la rivière Umbro. Elle avait été fondée, dit-on, par Télamon à son retour de l'expédition des Argonautes.

Telchīnes (-um), famille ou tribu qui passait pour descendre de Thalassa ou de Poséidon (Neptune). Ils sont représentés sous trois différents aspects : 1) *Comme cultivateurs du sol et ministres des dieux*. Comme tels, ils vinrent de Crète en Chypre, et passèrent de là à Rhodes, où ils fondèrent Camirus, Ialysus et Lindus. Rhodes, qui reçut d'eux le nom de *Telchinis*, fut abandonnée par eux, parce qu'ils prévoyaient que cette île serait inondée. Poséidon leur fut confié par Rhéa, et ils l'élevèrent de concert avec Caphira, fille de l'Océan. Rhéa, Apollon et Zeus (*Jupiter*) sont néanmoins représentés comme hostiles aux Telchines. Apollon, suivant la tradition, prit la forme d'un loup et détruisit les Telchines, et Zeus les engloutit dans une inondation. —2 *Comme des sorciers et des démons envieux*. Leurs yeux seuls et leur vue donnaient la mort. Il était en leur pouvoir de faire tomber la grêle, la pluie et la neige, et de prendre telle forme qu'il leur plaisait. Ils mêlèrent l'eau du Styx avec du soufre, afin de détruire les animaux et les plantes. —3) *Comme artistes*. Ils passent pour avoir inventé les arts et les institutions utiles, et pour avoir fait les images des dieux. Ils travaillaient le cuivre et le fer; la faucille de Saturne et le trident de Neptune étaient leur ouvrage.

Teleboa (voy. *Taphiæ*).

Tĕlĕgŏnus (-i), fils d'Ulysse et de Circé. Après qu'Ulysse fut retourné à Ithaque, Circé envoya Télégone à la recherche de son père. Une tempête jeta son vaisseau sur la côte d'Ithaque, et, pressé par la faim, il se mit à piller les campagnes. Ulysse et Télémaque, informés des ravages causés par cet étranger, partirent

pour le combattre ; mais Télégone perça Ulysse d'un javelot qu'il avait reçu de sa mère. Sur l'ordre d'Athéné (Minerve), Télégone, accompagné de Télémaque et de Pénélope, se rendit auprès de Circé à Ææa ; là il ensevelit le corps d'Ulysse, et épousa Pénélope, dont il eut Italus.

Tēlĕmăchus (-i), fils d'Ulysse et de Pénélope. Il était encore enfant quand son père partit pour Troie. Celui-ci étant resté absent près de vingt ans, Télémaque se rendit à Pylos et à Sparte pour s'informer de son sort. Il fut reçu hospitalièrement par Nestor, qui chargea son propre fils de conduire Télémaque à Sparte. Ménélas l'y reçut aussi amicalement, et lui fit part des prédictions de Protée au sujet d'Ulysse. De Sparte Télémaque retourna à Ithaque, et à son arrivée il trouva son père, qu'il aida à tuer les prétendants.

Tēlĕmus (-i), fils d'Eurymus, et célèbre devin.

Tēlĕphus (-i), fils d'Hercule et d'Augé, fille du roi de Tégée Aleus. Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, il consulta l'oracle de Delphes pour savoir quels étaient ses parents. Il reçut l'ordre de se rendre auprès du roi Teuthras en Mysie. Là il trouva sa mère, et succéda à Teuthras sur le trône de Mysie. Il épousa Laodicé ou Astyoché, fille de Priam, et essaya d'empêcher les Grecs de débarquer sur la côte de Mysie. Mais Dionysus (Bacchus) le fit choir dans une vigne, où il fut blessé par Achille. Instruit par un oracle que cette blessure ne pouvait être guérie que par celui qui l'avait faite, Télèphe se rendit au camp des Grecs; et comme ceux-ci avaient également appris par un oracle que sans l'aide de Télèphe ils ne pourraient arriver à Troie, Achille guérit Télèphe au moyen de la rouille du javelot par lequel il avait été blessé. Télèphe, reconnaissant, enseigna aux Grecs la route qu'ils devaient prendre.

Telesia (-æ : *Telese*), ville du Samnium, sur la route d'Allifæ à Beneventum.

Tĕlĕsilla (-æ), d'Argos, célèbre poëtesse et héroïne, florissait en 510 av. J.-C. Elle conduisit une troupe de femmes de son pays dans la guerre avec le Spartiates.

Telesīnus, Pontius (voy. *Pontius*).

Tellenæ (-ārum), ville du Latium, entre la voie Ostiensis et la voie Appienne.

Tellus (voy. *Gæa*).

Telmessus ou **Telmissus** (-i), 1) (*Mei*, port de Macri, Ru.), ville de Lycie, près des frontières de Carie, sur un golfe nommé *Telmissicus Sinus* et tout près du promontoire Telmissis. — 2) ville de Carie, à 60 stades (6 milles géogr.) d'Halicarnasse.

Tēlo (-ōnis) **Martius** (Toulon), ville et port de la Gaule Narbonnaise, sur la Méditerranée.

Tēlos (-i : *Telos* ou *Piskopi*), petite île de la mer de Carpathie, une des Sporades.

Telphussa (-æ) (voy. *Thelpusa*).

Tēmĕnĭdæ (voy. *Temenus*).

Temenothyra (Τεμένου θύραι, Paus., 1, 35, § 7), petite ville de Lydie, selon Pausanias, ou de Phrygie, selon Hiéroclès (p. 668. éd. Wess.). Elle paraît avoir été située sur les confins de la Mysie, puisque les *Trimenothuritæ* (Τριμενοθυρῖται) — nom qui n'est sans doute qu'une autre forme de celui de *Temenothyritæ* — sont placés par Ptolémée (5, 2, § 15) en Mysie (Eckhel, 3, p. 119).



Temenothyra.

Tēmĕnus (-i), fils d'Aristomaque, fut un des Héraclides qui envahirent le Péloponnèse. Après la conquête de la péninsule, il reçut Argos pour sa part du butin. Ses descendants, les *Temenidæ*, chassés d'Argos, allèrent, dit-on, fonder le royaume de Macédoine; de là vient que les rois de Macédoine s'appelaient *Temenidæ*.

Tĕmĕsa ou **Tempsa** (-æ : *Torre del Lupi*), ville du Bruttium, sur le Sinus Terinæus, et une des plus anciennes cités ausoniennes du S. de l'Italie.

Temnus (-i), 1) (*Morad* ou *Ak Dagh*), montagne de Mysie, qui s'étend à l'E. depuis le mont Ida jusqu'aux frontières de Phrygie, et qui partage la Mysie en deux. Elle contient les sources du Macestus, du Mysius, du Caïcus et de l'Evenus. — 2) (*Menimen?* ou *Guzal-Hisar?*), ville d'Éolie dans le N.-O. de la Lydie (quelques-uns disent en Mysie), sur la rive O. de l'Hermus, à 30 milles au S. de Cyme. Elle fut presque détruite par un tremblement de terre sous le règne de Tibère, et sous celui de Titus, du temps de Pline, elle n'existait plus.


Temnus.

Tempē (plur. neutre indéclin.), belle et pittoresque vallée dans le N. de la Thessalie, située entre les monts Olympe et Ossa, et que le Pénée traverse pour se rendre à la mer. Le gracieux paysage qu'offre cette vallée est souvent décrit par les anciens poëtes et déclamateurs ; elle était célébrée aussi comme un des séjours favoris d'Apollon, qui transporta son laurier de ce lieu à Delphes. Ce site était si beau que Tempé devint le nom par lequel on désignait toutes les belles vallées. C'est ainsi que nous trouvons dans le pays des Sabins, près de Reate (*Rieti*), une Tempé, arrosée par le fleuve Velinus; une autre en Sicile, baignée par les eaux de l'Hélorus, d'où Ovide l'appelle *Tempe Heloria*. — Virgile a dit aussi, en parlant des fraîches vallées en général : *At frigida tempe* (*Georg.*, 2, 469).

Tenctĕri ou **Tenchteri** (-ōrum), peuple de Germanie, qui habitait les bords du Rhin, entre la Ruhr et le Sieg, au S. des Usipètes, avec lesquels il se trouve ordinairement nommé.

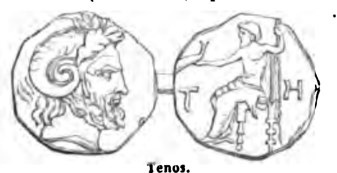
Tĕnĕdos ou **Tĕnĕdus** (-i), petite île de la mer Égée, devant la côte de la Troade; elle n'a pas l'importance que semblerait devoir lui assigner sa position près de l'embouchure de l'Hellespont, dont elle n'est éloignée que de 12 milles. Elle est mentionnée dans la légende de la guerre de Troie comme la station choisie par les Grecs pour abriter leur flotte lorsqu'ils feignirent de se retirer pour tromper les Troyens et les engager à introduire dans leurs murs le Cheval de bois. Dans la guerre des Perses Xerxès l'utilisa comme station navale. Elle devint par la suite alliée et tributaire d'Athènes, et resta fidèle à sa cause pendant toute la durée de la guerre du Péloponnèse, et jusqu'à la paix d'Antalcidas, où elle fut rendue à la Perse. Lors de la conquête macédonienne les Ténédiens recouvrèrent leur indépendance.



Tenedos.

Tēnes ou **Tennes**, fils de Cycnus et de Proclea, et frère d'Hémithée. Cycnus était roi de Colonæ en Troade. Sa seconde femme, Philonomé, s'éprit d'une passion violente pour son beau-fils; mais comme il repoussa ses avances, elle l'accusa auprès de son père, qui enferma dans un coffre et son fils et sa fille et les jeta dans la mer. Mais le coffre fut porté par les flots sur la côte de l'île de Leucophrys, dont les habitants choisirent Ténès pour leur roi. De là le nom de Ténédos donné à l'île.

Tēnos (-i : *Tino*), petite île de la

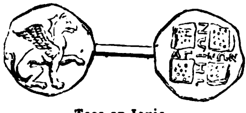


Tenos.

mer Egée, au S.-E. d'Andros et au N. de Délos.

Tentȳra (-ōrum : *Denderah*, Ru.), ville de la haute Égypte, sur la rive occidentale du Nil, entre Abydos et Coptos, avec de célèbres temples d'Athor (la Vénus Égyptienne), d'Isis et de Typhon. On y voit encore de magnifiques restes des temples d'Athor et d'Isis; c'est dans ce dernier qu'on a découvert le célèbre zodiaque déposé au Musée de Paris.

Tĕōs (-i : *Sighajik*), une des villes ioniennes situées sur la côte de l'Asie Mineure, renommée comme lieu de naissance du poëte lyrique Anacréon. Elle était située au fond de la baie, entre les promontoires Coryceum et Myonnesus.



Teos en Ionie.

Tĕrentia (-æ), 1) femme de M. Cicéron, l'orateur, de qui elle eut deux enfants, un fils et une fille. C'était une femme de grand sens et de ferme résolution; et cette fermeté de caractère rendit plus d'un service à son faible et hésitant époux dans maintes circonstances importantes de sa vie. Toutefois, pendant la guerre civile, Cicéron eut à se plaindre de sa conduite, et divorça en 46 av. J.-C. Terentia vécut, dit-on, jusqu'à l'âge de cent trois ans. — 2) nommée aussi TERENTILLA, femme de Mécène, et aussi une des maîtresses favorites d'Auguste.

Tĕrentius Afer, P., Térence, célèbre poëte comique, né à Carthage, en 195 av. J.-C. Par naissance ou par capture il devint esclave de P. Terentius Lucanus, sénateur romain. Une physionomie agréable et intelligente recommanda Térence à son maître, qui lui fit donner la meilleure éducation et finit par l'affranchir. Lorsqu'il fut affranchi, Térence, suivant l'usage, prit le nom de son maître, Terentius. Celui qu'il portait antérieurement était Publius ou Publipor. *L'Andrienne* fut la première pièce présentée par Térence pour être jouée. Les édiles curules renvoyèrent l'ouvrage à Cæcilius, un des auteurs dramatiques les plus en renom à Rome. Inconnu et assez mal vêtu, Térence commença à lire, assis sur un siége bas, la scène qui ouvre sa pièce. Quelques vers suffirent pour faire comprendre au vieux poëte qu'il n'avait pas devant lui un écrivain ordinaire, et le jeune aspirant, alors âgé de vingt-sept ans, fut invité à partager le lit et le souper de son juge. Cette lecture de *l'Andrienne* paraît néanmoins avoir précédé la représentation d'environ deux ans; car Cæcilius mourut en 168, et elle ne fut pas jouée avant 166. Mais, en attendant, il en circulait des copies; l'envie était éveillée, et Luscius Lavinius, vieil écrivain comique peu riche en succès, commença ses attaques acharnées contre le caractère dramatique et personnel de l'auteur. *L'Andrienne* eut un plein succès, et, aidée par les mérites et l'habileté de Térence lui-même, fut pour lui un moyen d'introduction dans les cercles littéraires les plus distingués de Rome. Ses principaux patrons furent Lælius et le jeune Scipion, qui tous les deux le traitèrent comme leur égal et l'aidèrent même, à ce qu'on prétend, dans la composition de ses ouvrages. Après avoir résidé quelques années à Rome, Térence passa en Grèce, où il s'appliqua à l'étude des comédies de Ménandre. Il ne retourna jamais en Italie, et nous avons des récits divers, mais peu certains, de sa mort. Il mourut dans la trente-sixième année de son âge, en 159 ou 158. Six comédies sont tout ce qui nous reste de lui; et c'est probablement aussi tout ce qu'il produisit. Elles ont pour base des pièces grecques; mais nous possédons assez de fragments correspondants de Ménandre pour prouver que Térence ne se bornait point à traduire, mais retouchait et quelquefois perfectionnait son modèle. En résumant ses mérites, nous ne devons point oublier de faire valoir celui qui lui est généralement accordé; c'est que, bien qu'étranger et affranchi, il partage avec Cicéron et César la palme de la pure latinité.

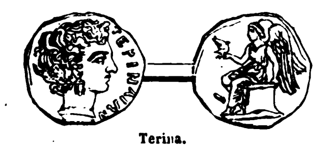
Terentius Varro (voy. *Varro*).

Tēreus (-ĕos ou -eī), Térée, fils d'Arès (Mars), roi des Thraces en Daulide, puis en Phocide. Pandion, roi de l'Attique, qui avait deux filles, Philomèle et Procné, l'appela à son secours contre les Mégarides, et lui donna sa fille Procné en mariage. Térée eut d'elle Itys. Il la cacha alors à la campagne, la fit passer pour morte, et trompa ainsi Philomèle, sa belle-sœur, que son but était d'épouser. En même temps il arracha la langue à cette dernière. Ovide (*Met.*, 6, 565) renverse l'histoire en faisant annoncer par Térée à Procné la mort de sa sœur Philomèle. Celle-ci, toutefois, apprit bientôt la vérité et la fit savoir à Procné, au moyen de quelques mots brodés dans un voile. A cette nouvelle Procné tua son fils Itys, et servit sa chair à son père. Elle s'enfuit alors avec sa sœur. Térée les poursuivit la hache à la main, et quand les deux fugitives se virent atteintes, elles prièrent les dieux de les métamorphoser en oiseaux. Procné fut changée en hirondelle, Philomèle en rossignol, Térée en huppe et Itys en chardonneret. Suivant un autre récit, Procné devint rossignol, Philomèle hirondelle, et Térée faucon.

Tergestĕ (-is : *Trieste*), ville de l'Istrie, sur une baie dans le N.-E. du golfe Adriatique appelée, de son nom, Tergestinus Sinus. Vespasien en fit une colonie romaine.

Tērĭdātes (voy. *Tiridates*).

Tĕrīna (-æ : *St-Eufemia*), ville sur la côte O. du Bruttium; elle donna son nom au Sinus Terinæus.



Terina.

Teriolis ou **Teriŏla castra,** forteresse de Rhétie, qui a donné son nom au Tyrol.

Termessus (-i : probabl. *Shenet*, Ru.), ville de Pisidie, bâtie très-haut sur le Taurus.



Termessus.

Termĭnus (-i), Terme, divinité romaine qui présidait aux limites et aux frontières. Son culte fut, dit-on, institué par Numa, qui ordonna que chacun marquât les bornes de sa propriété rurale par des pierres consacrées à Jupiter, et offrit chaque année des sacrifices à ces pierres-bornes, à la fête des *Terminalia*. Le Terme des États romains était originairement placé entre la cinquième et la sixième pierre miliaire sur la route de Laurentum, près de l'endroit nommé Festi. Un autre Terme public était dans le temple de Jupiter au Capitole.

Terpander (-dri), Terpandre, père de la musique grecque, et par là de la poésie lyrique. Il était né à Antissa, dans l'île de Lesbos, et florissait entre 700 et 650 av. J.-C. Il établit la première école musicale en Grèce, et ajouta trois cordes à la lyre qui jusqu'alors n'en avait eu que quatre.

Terpsĭchŏrē (-ēs), une des neuf Muses; elle présidait au chant choral et à la danse (voy. *Musæ*).

Terra (voy. *Gæa*).

Terracina (voy. *Tarracina*).

Testa (-æ), **C. Trebātĭus,** jurisconsulte romain, contemporain et ami de Cicéron. Trebatius jouissait d'une réputation considérable sous Auguste comme législateur. Horace lui adresse la première satire du deuxième livre.

Tēthys (-ȳos, acc. -yă et -yn), fille d'Uranus et de Gæa, et femme d'Océanus, de qui elle eut les Océanides et les innombrables divinités fluviales.

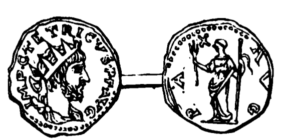
Tĕtrĭca (-æ), montagne sur les confins à Picenum et du pays des Sabins; elle appartenait à la grande chaîne des Apennins.

Tĕtrĭcus (-i), **C. Pesuvius,** un

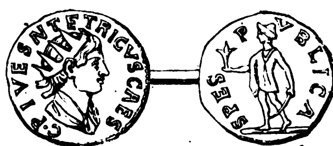
des Trente tyrans, et le dernier des prétendants qui gouvernèrent la Gaule pendant sa séparation de l'empire sous Gallien et son successeur (267-274 apr. J.-C.). Il fut défait par Aurélien, à la bataille de Châlons (274), et fut à cette occasion soupçonné d'avoir trahi son armée en faveur de l'empereur. Toujours est-il que Tétricus (Sénior), bien qu'il eût orné avec son fils (Tétricus junior) le triomphe du vainqueur, fut immédiatement après traité par lui avec la plus grande distinction.



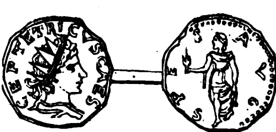
Tetricus senior.



Tetricus senior.



Tetricus junior.



Tetricus junior.

Teucer (**-cri**), 1) fils du dieu fluvial Scamandre et de la nymphe Idæa, fut le premier roi de Troie; d'où le nom de *Teucri* qu'on donne quelquefois aux Troyens. — 2) fils de Télamon et d'Hésioné, était demi-frère d'Ajax, et le meilleur archer des Grecs devant Troie. Il fonda la ville de Salamine, dans l'île de Chypre, et épousa Eunê, fille de Cyprus, dont il eut Asteria.

Teucri (voy. *Troas*).

Teumessus (**-i**), montagne de Béotie, près d'Hypatus et de Thèbes, sur la route de cette dernière place à Chalcis.

Teuthrānĭa (voy. *Mysia*).

Teuthras (**-antis**), ancien roi de Mysie. Il eut pour successeur Télèphe (voy. *Telephus*). Les cinquante filles de Teuthras, données en récompense à Hercule, sont appelées par Ovide *Teuthrantia turba*.

Teuthras (probabl. *Demirji-Dagh*), montagne dans le district de Teuthrania en Mysie. C'est une branche S.-O. du Temnus.

Teutoburgiensis saltus, chaîne de collines en Germanie, s'étendant d'Osnabrück à Paderborn (Teutoburger Wald ou Lippische Wald). Elle est célèbre à cause de la défaite et de la destruction des légions de Varus par les Germains sous la conduite d'Arminius (9 ap. J.-C.).

Teutŏnes (**-um**) ou **Teutŏni** (**-ōrum**), puissant peuple de Germanie, qui habitait probablement sur la côte de la mer Baltique, près des Cimbres. Ils envahirent la Gaule et le territoire romain, avec les Cimbres, dans la deuxième moitié du deuxième siècle av. J.-C.

Thabor, Tabor ou **Atabyrium** (**-i** : *Jebel Tur*), montagne isolée, à l'extrémité E. de la plaine d'Esdrælon en Galilée.

Thāïs (**-ĭdis**), célèbre courtisane athénienne, qui accompagna Alexandre le Grand dans son expédition en Asie. Après la mort d'Alexandre, Thaïs s'attacha à Ptolémée, fils de Lagus, de qui elle eut deux fils, Leontiscus et Lagus, et une fille, Irène.

Thăla (**-æ**), grande ville de Numidie, mentionnée par Salluste et autres écrivains. C'est probablement la même que TELEPTE ou THELEPTE; ville dans le S. de la Numidie, à 71 milles romains au N.-O. de Capsa.

Thălassius, Tălassius (**-i**), ou **Tălassio** (**-ōnis**), sénateur romain du temps de Romulus. A l'époque de l'enlèvement des Sabines, quand les filles d'une beauté remarquable furent emmenées

pour Thalassius, les ravisseurs qui les conduisaient, afin de se mettre à l'abri de toute attaque, pendant le trajet, de la part des autres agents, criaient : « Pour Thalassius! » De là, dit-on, l'exclamation nuptiale avec laquelle la fiancée chez les Romains était conduite à la demeure du fiancé.

Thălēs (**-ētis** et **-is**), philosophe ionien, un des sept sages, était né à Milet, en 636 av. J.-C., et mourut en 546, à l'âge de quatre-vingt-dix ans : telle est la tradition; mais ni la date de sa naissance ni celle de sa mort ne sont exactement connues. Il prédit, assure-t-on, l'éclipse de soleil qui eut lieu sous le règne du roi lydien Alyattes; détourna le cours de l'Halys du temps de Crésus; et enfin, dans le dessein d'unir les Ioniens, quand ils furent menacés par les Perses, institua une assemblée fédérale à Téos. Il fut un des fondateurs des études philosophiques et mathématiques en Grèce. Il soutenait que l'eau était le principe de toutes choses, que tout vient de l'eau et retourne à l'eau. Thalès n'a laissé aucun ouvrage.

Thălēs ou **Thalētas** (**-æ**), célèbre musicien et poëte lyrique, né à Gortyne, en Crète, florissait probablement peu de temps après Terpandre.

Thălīa (**-æ**), 1) une des neuf Muses, et, dans les derniers temps, Muse de la comédie. Voy. MUSÆ. — 2) une des Néréides. — 3) une des Charites ou Grâces.

Thallo (voy. *Horæ*).

Thămȳris (**-is**), ou **Thămȳras** (**-æ**), ancien barde thrace, fils de Philammon et de la nymphe Argiopé. Dans sa présomption, il osa défier les Muses, et, vaincu dans la lutte, il fut par elles privé de la vue et de la faculté de chanter. On le représentait tenant à la main une lyre brisée.

Thănătos (voy. *Mors*).

Thapsăcus (**-i** : Anc. Test. : *Thipsach*, mot araméen qui signifie *gué;* au gué d'El-Hamman, près de *Rakkak*, Ru.), ville de Syrie, dans la province Chalybonitis, sur la rive gauche de l'Euphrate, à 2,000 stades au S. de Zeugma et à quinze parasanges de l'embouchure du Chaboras (l'Araxe de Xénophon).

Thapsus (**-i**), 1) ville sur la côte E. de la Sicile, sur une péninsule de même nom (*Isola degli Magnisi*). — 2) (*Demas*, Ru.), ville sur la côte E. de la Byzacène, dans l'Afrique propre.

Thăsos ou **Thăsus** (**-i** : *Thaso* ou *Tasso*), île dans le N. de la mer Égée, devant la côte de Thrace, et vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Nestus. Les Phéniciens en prirent possession de très-bonne heure, à cause de ses importantes mines d'or. Suivant la tradition, les Phéniciens étaient conduits par Thasus, fils de Poséidon (Neptune) ou Agénor, qui vint de l'Orient à la recherche d'Europe, et qui donna son nom à l'île. Thasos fut plus tard colonisée par les Pariens (708 av. J.-C.) et parmi les colons se trouvait le poëte Archiloque. Les Thasiens possédèrent autrefois une portion considérable de territoire sur la côte de Thrace, et furent un des plus riches et des plus puissants peuples du N. de la mer Égée. Ils furent soumis par les Perses sous Mardonius, et firent ensuite partie de l'empire maritime d'Athènes. Ils se révoltèrent néanmoins contre Athènes, en 415 av. J.-C., et, après avoir soutenu un siége de trois ans, furent réduits à l'obéissance par Cimon, en 464. Ils se révoltèrent une seconde fois, en 411, et furent réunis aux Spartiates; mais Thrasybule les ramena, en 407, sous la domination athénienne.



Thasos.

Thaumas (**-antis**), fils de Pontus et de Gé, et père d'Iris et des Harpyes, qu'il eut de l'Océanide Électra. De là les noms de *Thaumantias*, *Thaumantis* et *Thaumantia Virgo* donnés à Iris.

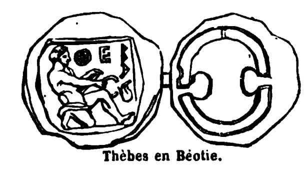
Thĕāno (**-ūs**), 1) fille de Cissée, femme d'Anténor et prêtresse d'Athena (Minerve) à Ilion. — 2) femme philosophe célèbre, appartenant à l'école pythagoricienne; elle paraît avoir été la femme de Pythagore et la mère par lui de

Telangès, de Mnésarque, de Myia et d'Arignoté; mais les versions à son sujet diffèrent beaucoup.

Thēbæ (**-ārum**), quelquefois **Thēbē** (**-es**), dans les poëtes, plus tard DIOSPOLIS MAGNA, c.-à-d. *la grande cité de Jupiter,* dans l'Écriture NO ou NO AMMON, Thèbes, capitale de la Thébaïde, ou haute Égypte, et pendant longtemps de toute la contrée. Elle passait pour la plus antique cité du monde entier. Elle était située à peu près au centre de la Thébaïde, sur les deux rives du Nil, au-dessus de Coptos, et dans le nome Coptitès. Elle paraît avoir été à son plus haut degré de splendeur comme capitale de l'Égypte et comme siége principal du culte d'Ammon vers 1600 av. J.-C. Le bruit de sa grandeur était parvenu jusqu'aux Grecs dès le temps d'Homère, qui la représente, avec l'exagération familière aux poëtes, comme ayant cent portes, par chacune desquelles on pouvait expédier deux cents chariots de guerre complétement armés. Son étendue réelle était, selon les calculs des écrivains grecs, de cent quarante stades (quatorze milles géogr.) de tour. Et cette estimation ne semble point exagérée, si l'on considère les ruines encore existantes qui s'étendent d'un côté à l'autre de la vallée du Nil, dont la largeur en cet endroit est d'environ six milles; et les rochers qui bornent la vallée sont partout creusés en tombeaux. Ces ruines, qui sont peut-être les plus magnifiques qu'il y ait au monde, enferment dans leur enceinte les quatre villages modernes de *Carnac*, *Luxor*, *Medinet Abou*, et *Gournou*.

Thēbæ (**-ārum**), en Europe, 1) (*Theba*, en turc *Stiva*), Thèbes, capitale de la Béotie. Elle était située dans une plaine au S.-E du lac Hylicé, et au N.-E. de Platées. Son acropole, qui était une éminence ovale médiocrement haute, s'appelait CADMEA, parce qu'elle avait été, disait-on, fondée par Cadmus, chef d'une colonie phénicienne. On rapporte que les fortifications de la place furent bâties par Amphion et par son frère Zéthus; et que, quand Amphion jouait de la lyre, les pierres venaient d'elles-mêmes s'arranger et former les murailles. Le territoire de Thèbes s'appelait THÉBAIS et s'étendait du côté de l'E. jusqu'à la mer Eubéenne. Aucune cité n'est plus célébrée que Thèbes dans les âges mythiques de la Grèce. Ce fut par là que l'usage des lettres fut d'abord introduit par les Phéniciens dans l'Europe occidentale. C'était le lieu présumé de la naissance des deux grandes divinités Dionysus (Bacchus) et Hercule. C'était aussi la ville natale du devin Tirésias et du grand musicien Amphion. Elle fut le théâtre des tragiques destinées d'OEdipe et de la guerre des « Sept devant Thèbes ». Peu d'années après, les « Épigones » ou descendants des sept héros marchèrent contre Thèbes pour venger la mort de leurs pères; ils prirent la ville, et la rasèrent. Elle nous apparaît dès les temples plus reculés de la période historis que comme une vaste et florissante cité, et on la représente comme ayant sept portes, nombre que lui assignent les plus anciennes légendes. Les Thébains sont, dès les premiers temps, les ennemis acharnés des Athéniens. Dans la guerre du Péloponnèse ils épousent la cause de Sparte, et contribuent puissamment à la chute d'Athènes. Mais, comme les autres États de la Grèce, ils ne tardent pas à se fatiguer de la suprématie de Sparte, et ils se joignent à la ligue formée contre elle en 394 av. J.-C. La paix d'Antalcidas, en 387, met un terme aux hostilités en Grèce. Mais la prise par trahison de la Cadmée par le général lacédémonien Phœbidas en 382 et sa délivrance en 379 par les exilés thébains, amènent entre Thèbes et Sparte une guerre dans laquelle la première non-seulement reconquiert son indépendance, mais encore détruit à jamais la suprématie lacédémonienne. Ce fut la période la plus glorieuse des annales thébaines, et la défaite décisive des Spartiates à la bataille de Leuctres, en 371, fit de Thèbes la première puissance de la Grèce. Sa grandeur fut due toutefois aux talents de ses citoyens, Épaminondas et Pélopidas; et par la mort du premier à la bataille de Mantinée, en 362, elle perdit la suprématie si récemment acquise. Les Thébains furent amenés par l'éloquence de Démosthènes à oublier leur vieille animo-

sité contre Athènes et à s'unir à eux pour protéger les libertés de la Grèce contre les entreprises de Philippe de Macédoine; mais les forces réunies de ces deux États furent défaites par Philippe à la bataille de Chéronée, en 338. Bientôt après la mort de Philippe et l'avénement d'Alexandre, les Thébains firent un dernier effort pour recouvrer leur liberté, mais ils furent cruellement punis par le jeune roi. Leur ville fut prise en 336 par Alexandre et entièrement détruite, à l'exception des temples et de la maison du poëte Pindare; six mille habitants furent massacrés et trente mille vendus comme esclaves. En 316 la ville fut rebâtie par Cassandre, avec l'aide des Athéniens. En 290, elle fut prise par Démétrius Poliorcète, et souffrit encore beaucoup. Après la période macédonienne, Thèbes vit rapidement décliner son importance; elle reçut le dernier coup par les mains de Sylla, qui donna la moitié de son territoire aux Delphiens. — 2)

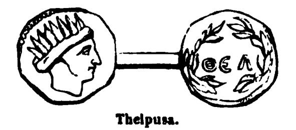

Thèbes en Béotie.

THEBÆ surnommé OHTHIOTHICÆ, importante ville de Thessalie, dans le district Phthiotis.

Thēbāis (voy. *Ægyptus*).

Thēbē (-**ēs**), ville de Mysie, sur la pente boisée du mont Placus; elle fut détruite par Achille. Elle avait été le lieu de naissance d'Andromaque et de Chryséis.

Thelpūsa ou **Telphūsa** (-**æ** : *Varena*, Ru.), ville d'Arcadie sur le fleuve Ladon.


Thelpusa.

Thĕmis (**ĭdis**), fille d'Uranus et de Gé, épousa Zeus (Jupiter), de qui elle eut les Heures, Eunomia, Dicé (Astræa), Iréné, et les Mœres (Destinées). Dans les poëmes d'Homère, Thémis est la personnification de l'ordre établi par les lois, les mœurs et l'équité; aussi la dépeint-on comme régnant dans les assemblées des hommes, et comme convoquant, sur l'ordre de Jupiter, le conseil des dieux. Elle habite l'Olympe et vit en bonne intelligence avec Héra (Junon). Elle est aussi représentée comme une divinité prophétique, et fut, dit-on, en possession de l'Oracle de Delphes comme successeur de Gé, et prédécesseur d'Apollon. Des nymphes, présumées filles de Zeus et de Thémis, vivaient dans une grotte sur le fleuve Éridan, et les Hespérides sont aussi appelées filles de Zeus et de Thémis. Sur les médailles elle a souvent quelque ressemblance de traits avec Athena (Minerve), et elle porte une corne d'abondance et des balances.

Thĕmiscȳra, plaine sur la côte du Pont, s'étendant à l'E. de la rivière Iris, au delà du Thermodon, et célèbre dès l'antiquité comme pays des Amazones.

Thĕmistius (-**i**), célèbre philosophe et rhéteur, était né en Paphlagonie; il florissait d'abord à Constantinople, puis à Rome, sous les règnes de Constance, de Julien, de Jovien, de Valens, de Gratien et de Théodose.

Thĕmistŏcles (-**is**), célèbre Athénien, était fils de Néoclès et d'Abrotonon, femme thrace, et naquit en 514 av. J.-C. Dans sa jeunesse, il avait un caractère plein de fougue; il déploya une grande intelligence jointe à une ambition élevée, à un vif désir de se distinguer comme homme politique. Il débuta dans la carrière en se mettant en opposition avec ceux qui avaient le plus de pouvoir et spécialement avec Aristide, qu'il contribua à faire frapper d'ostracisme (en 485). De ce moment il fut à la tête de la politique athénienne. En 480 il fut archonte éponyme; ce fut à cette époque qu'il persuada aux Athéniens de consacrer le produit des mines d'argent de Laurium à construire une flotte, au lieu de le distribuer aux citoyens d'Athènes. Lors de l'invasion de Xerxès en Grèce, il fut investi du commandement de la flotte athénienne, et ce fut principalement à son

énergie, à sa prudence, à sa prévoyance et à son courage que les Athéniens durent d'échapper à la domination des Perses. A l'approche de Xerxès, les Athéniens, d'après l'avis de Thémistocle, désertèrent leur ville et envoyèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, enfin toute la partie invalide de la population, à Salamine, à Égine et à Trézène. Une terreur panique s'étant emparée des Spartiates et des autres Grecs, Thémistocle expédia un esclave fidèle aux commandants des forces perses, pour les informer que les Grecs songeaient à leur échapper, et qu'une excellente occasion s'offrait aux Perses pour accomplir leurs nobles desseins, s'ils avisaient seulement à couper la retraite aux fuyards. Les Perses crurent ce qu'on leur disait, et dans la nuit leur flotte alla occuper tout le détroit qui s'étend entre Salamine et le continent. Les Grecs furent alors forcés de combattre, et le résultat de la bataille fut la grande et glorieuse victoire où la plus grande partie de la flotte de Xerxès fut détruite. Cette victoire, due à Thémistocle, établit sa réputation parmi les Grecs. Mais son influence ne paraît pas s'être maintenue au delà de l'expulsion des Perses et de la fortification des ports d'Athènes, exécutée d'après ses conseils. Il fut probablement accusé de péculat et peut-être avec raison; car il n'était pas fort scrupuleux. Quoi qu'il en soit, il fut banni en 471 et se retira à Argos. Après la découverte de la correspondance coupable de Pausanias avec le roi de Perse, les Lacédémoniens envoyèrent des agents à Athènes pour accuser Thémistocle de complicité dans les desseins de Pausanias. Sur cet avis les Athéniens envoyèrent avec les Lacédémoniens des émissaires chargés d'arrêter Thémistocle (466). Mais celui-ci, instruit de ce qui se tramait contre sa personne, s'enfuit d'abord d'Argos à Corcyre, puis delà en Épire, où il trouva un asile dans le palais d'Admète, roi des Molosses; puis il atteignit sain et sauf la côte d'Asie. Xerxès alors était mort (465) et Artaxerxès était sur le trône. Thémistocle se rendit à la résidence royale pour voir le roi; arrivé là, il envoya à ce monarque une lettre par laquelle il promettait de lui rendre un grand service, et le priait de vouloir bien attendre une année, au bout de laquelle il viendrait lui exposer personnellement le plan qu'il aurait conçu. Pendant cette année il apprit la langue des Perses, se mit au courant de leurs usages, et, présenté au roi, il obtint sur son esprit la plus grande influence, et reçut de lui, selon l'usage en Perse, de très-jolis présents. Magnésie dut lui fourdir le pain, Lampsaque le vin, et Myonte les autres provisions. Mais avant d'avoir pu rien accomplir, il mourut, probablement empoisonné de sa propre main, désespéré d'avoir à agir contre sa patrie. Thémistocle avait de grands talents, mais peu de moralité. Il termina ainsi sa carrière dans le malheur et la honte. Il mourut en 449, à l'âge de 65 ans.

Thĕŏclȳmĕnus (-i), devin, fils de Polyphides d'Hyperasia, et l'un des descendants de Mélampus.

Thĕŏcrĭtus (-i : 1), de Chios, orateur, sophiste, et peut-être historien, vivait du temps d'Alexandre le Grand. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, à l'exception de deux ou trois épigrammes, dont une très-piquante contre Aristote. — 2) célèbre poëte bucolique, né à Syracuse, et fils de Praxagoras et de Philinna. Il visita Alexandrie pendant la seconde moitié du règne de Ptolémée Soter; là il reçut les leçons de Philetas et d'Asclépiade, et commença à se distinguer comme poëte. Ses premiers essais lui valurent le patronage de Ptolémée Philadelphe, qui partageait le trône avec son frère Ptolémée Soter, en 285 av. J.-C., et en l'honneur duquel il écrivit trois de ses idylles (14ᵉ, 15ᵉ et 17ᵉ). Théocrite retourna ensuite à Syracuse, où il vécut sous Hiéron II, doublement mécontent, d'après sa 16ᵉ idylle, et du peu de libéralité d'Hiéron à récompenser ses poésies, et de l'état politique de sa patrie. On peut donc supposer qu'il consacra la dernière partie de sa vie à contempler ces scènes de la nature et de la vie des champs dont la peinture est le principal fondement de sa réputation. Théocrite fut le créateur de la poésie bucolique, comme branche de la littérature grecque, et, par ses imitateurs, comme Virgile, de la littérature romaine.

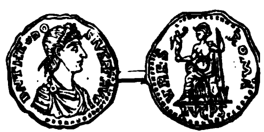
Les idylles pastorales de Théocrite sont d'un caractère dramatique et mimique; elles nous dépeignent la vie ordinaire du bas peuple de la Sicile.

Thĕŏdectes (-æ), de Phasélis, en Pamphylie, rhéteur et poëte tragique fort distingué du temps de Philippe de Macédoine. Il passa la plus grande partie de sa vie à Athènes, où il mourut à l'âge de 41 ans.

Thĕŏdōrĭcus ou **Thĕŏdĕrĭcus** (-i), I), roi des Wisigoths de 418 à 450 apr. J.-C., mourut en combattant à côté d'Aëtius et des Romains à la grande bataille de Châlons, où Attila fut défait en 451. — II) roi des Wisigoths (452-466) et fils de Théodoric Ier, fut assassiné en 466 par son frère Euric, qui lui succéda sur le trône. Théodoric II était le protecteur des lettres et des savants. — III) surnommé le Grand, roi des Ostrogoths, succéda à son père Théodemir, en 475. Il entra en Italie en 489, et après avoir défait Odoacre dans trois grandes batailles, et mis le siége devant Ravenne, il obligea Odoacre à capituler, à la condition que lui et Théodoric se partageraient le gouvernement de l'Italie; mais Odoacre ne tarda pas à être tué par son rival, plus fortuné (493). Théodoric devint ainsi seul maître de l'Italie, qu'il gouverna trente-trois ans, jusqu'à sa mort, en 526. Ce long règne fut prospère et bienfaisant. Il protégea les lettres, et parmi ses ministres figurent Cassiodore et Boethius (Boèce), les deux derniers écrivains qui puissent réclamer une place dans la littérature de l'ancienne Rome.

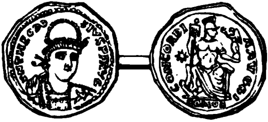
Thĕŏdōrus (-i), 1) de Byzance, rhéteur, contemporain de Platon. — 2) philosophe de la secte cyrénaïque, ordinairement désigné par les anciens écrivains par le surnom d'Athée. Il résida quelque temps à Athènes; banni de cette ville, il se rendit à Alexandrie, où il entra au service de Ptolémée, fils de Lagus. — 3) rhéteur éminent du temps d'Auguste, était né à Gadara. Il s'établit à Rhodes, où Tibère, plus tard empereur, pendant sa retraite dans cette île (6 av. J.-C. — 2 apr. J.-C.), fut un de ses auditeurs. Il enseigna aussi à Rome. Il fut le fondateur d'une école de rhéteurs appelés de son nom *Theodorei*.

Thĕŏdŏsius (-i), Théodose, surnommé le Grand, empereur romain d'Orient, ap. J.-C. 378-395, était fils du général Théodose, et né en Espagne, en 346. Il acquit une réputation militaire considérable du vivant de son père, sous qui il servait; et après la mort de Valens, il fut proclamé empereur d'Orient par Gratien. L'empire romain d'Orient était alors dans une situation critique, due aux incursions des Goths; mais Théodose remporta deux victoires signalées sur ces barbares, et conclut la paix avec eux en 382. En 387 il défit et mit à mort Maxime, qu'il avait auparavant reconnu empereur d'Espagne, de Gaule et de Bretagne. En 390 Théodose donna un terrible exemple de son caractère sauvage. Une révolte sérieuse avait éclaté à Thessalonique; plusieurs officiers et un grand nombre de soldats y furent massacrés. Théodose résolut de tirer une vengeance exemplaire de toute cette cité. Les habitants furent invités aux jeux du cirque; et dès que les places furent occupées les soldats furent employés pendant trois heures à massacrer les spectateurs. Ce fut en cette occasion que saint Ambroise, archevêque de Milan, après avoir reproché son crime à Théodose, refusa de le recevoir dans l'église et l'obligea finalement à demander pardon devant toute l'assemblée. Théodose mourut à Milan, le 17 janvier 395. — II) empereur romain



Théodose I.

d'Orient (408-450 apr. J.-C.), était né en 401, et n'avait que sept ans à la mort de son père Arcadius, à qui il succéda. C'était un prince faible, et sa sœur Pul-



Théodose II.

chérie posséda le gouvernement effectif de l'empire durant son long règne. La compilation connue sous le titre de code Théodosien fut commencée sous son règne.

Thĕognis (**-ĭdis**), de Mégare, ancien poëte élégiaque et gnomique, florissait, à ce qu'on croit, en 548 ou 544 av. J.-C. Il était de naissance noble, et la noblesse avait toutes ses sympathies. Il fut banni avec tous les chefs du parti oligarchique, après avoir été d'abord dépossédé de tous ses biens; et la plupart de ses poëmes furent composés pendant son exil. Les fragments authentiques de Théognis respirent la plus haute poésie dans la pensée, et l'expression y réunit la force à l'élégance.

Thĕōn (**-ōnis**) 1), nom de deux mathématiciens, savoir, Théon l'ancien, de Smyrne, arithméticien, qui vivait du temps d'Adrien, et Théon le jeune, d'Alexandrie, père d'*Hypatie*, connu surtout comme astronome et géomètre, qui vivait du temps de Théodose l'ancien. — 2) ÆLIUS THEON, d'Alexandrie, sophiste et rhéteur de date incertaine, a écrit plusieurs ouvrages, dont un, intitulé *Progymnasmata*, existe encore. — 3) de Samos, peintre qui fleurit depuis le temps de Philippe jusqu'à celui des successeurs d'Alexandre.

Thĕŏnŏē (**-es**), fille de Protée et de Psammathé, appelée aussi Idothea. Voy. *Idothea*.

Thĕŏphănes (**-is**), CN. POMPEIUS, de Mytilène dans l'île de Lesbos, savant grec, un des plus intimes amis de Pompée, avait écrit l'histoire de ses campagnes.

Thĕŏphrastus (**-i**), philosophe grec, né à Érésus dans l'île de Lesbos, étudia la philosophie à Athènes, d'abord sous Platon, puis sous Aristote. Il devint l'élève favori d'Aristote, qui le nomma son successeur à la présidence du Lycée et, par son testament, lui légua sa bibliothèque et les manuscrits originaux de ses propres écrits. Théophraste fut un digne successeur de ce grand maître, et il soutint noblement le caractère de l'école. Il eut, dit-on, deux mille disciples et parmi eux des hommes tels que le poëte comique Ménandre. Il fut en très-haute estime auprès des rois Philippe, Cassandre et Ptolémée, et n'était pas moins l'objet des regards du peuple athénien, comme on le vit quand une accusation d'impiété fut portée contre lui; non-seulement il fut acquitté, mais encore son accusateur aurait été victime de sa calomnie, si Théophraste lui-même n'était généreusement intervenu pour le sauver. Il mourut en 285 av. J.-C., après avoir dirigé trente-cinq ans l'Académie. On n'est pas d'accord sur son âge. Il vécut selon quelques-uns quatre-vingt-cinq ans, et selon d'autres cent sept. Il mourut, dit-on, en déplorant la brièveté de la vie humaine, qui finissait pour lui juste au moment où il commençait à pénétrer les problèmes de l'existence. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont le principal objet était le développement de la philosophie aristotélicienne. Nous n'avons que ses *Caractères* et son ouvrage *Sur les plantes*.

Thĕŏpompus (**-i**), 1) roi de Sparte, régna de 770 à 720 av. J.-C. Il passe pour avoir institué la dignité d'éphore, et pour avoir puissamment contribué à mener à bonne fin la première guerre de Messénie. — 2) de Chios, célèbre historien grec, fils de Damasistrate et frère de Caucalus le rhéteur. Il était né en 378 av. J.-C., et il dirigea l'école fondée à Chios par Isocrate. Il accompagna son père en exil, lorsqu'il fut banni pour avoir épousé la cause des Lacédémoniens; mais il fut réintégré dans sa patrie à l'âge de quarante-cinq ans (333), en conséquence de la lettre d'Alexandre le Grand, qui engageait les habitants de Chios à rappeler leurs exilés. A son retour Théopompe, qui était un personnage fort riche et très-savant, prit naturellement une haute position dans l'État; mais son caractère violent et sa prédilection pour le parti de l'aristocratie lui suscitèrent bientôt une foule d'ennemis. Le plus redoutable de tous était le sophiste Théocrite. Tant que vécut Alexandre, les ennemis de Théopompe n'osèrent agir ouvertement contre lui, et même, après la mort du roi de Macédoine, il paraît avoir joui pendant quelque temps de la protection de la maison royale; mais il fut chassé de Chios comme perturbateur de la paix publique, et se réfugia en Égypte

auprès de Ptolémée, en 305; il avait alors soixante-quinze ans. Nous savons que le roi Ptolémée non-seulement refusa de recevoir Théopompe, mais qu'il l'aurait fait mettre à mort comme un brouillon fort dangereux, sans l'intercession de quelques-uns de ses amis. Sur le reste de sa vie nous n'avons aucune particularité. Aucune des œuvres de Théopompe ne nous est parvenue. Outre ses histoires, il avait composé plusieurs discours. Son style avait du rapport avec celui de son maître Isocrate, et il est loué par les anciens pour son exactitude et le soin de ses recherches, mais blâmé pour la sévérité et l'acrimonie de ses jugements.

Thēra (**-æ** : *Santorin*), île de la mer Égée, et la plus importante des Cyclades, située à sept cents stades de la Crète, et à 25 milles romains de l'île d'Ios.

Thērămĕnes (**-is**), Athénien, fils d'Hagnon, était un des membres les plus influents du gouvernement oligarchique des 400 à Athènes, en 411 av. J.-C. Il n'en prit pas moins dans la suite une part très-importante à la déposition des 400; et il alla même jusqu'à se porter accusateur d'Antiphon et d'Archéptolème, qui avaient été ses amis intimes et dont il poursuivait maintenant lâchement la mort. Après la prise d'Athènes par Lysandre, Théramènes fut un des Trente tyrans (404). Mais comme par politique il osa s'opposer aux mesures tyranniques de ses collègues, Critias l'accusa de trahison et, à l'aide de la violence, le fit condamner. Lorsqu'il eut bu la ciguë, il jeta les dernières gouttes de la coupe, en s'écriant : « A la santé de l'aimable Critias! »

Thĕrapnæ (**-ārum**), ville de Laconie, sur la rive gauche de l'Eurotas, et un peu au-dessus de Sparte; elle est célèbre dans la mythologie comme lieu de naissance de Castor et de Pollux. Selon la tradition, Ménélas et Hélène y furent enterrés.

Thēras, Spartiate qui colonisa l'île de Théra et lui donna son nom.

Thērăsia (**-æ**), petite île à l'O. de Théra.

Therma, ville de Macédoine, appelée plus tard **Thessalonica** (voy. *Thessalonica*), située à l'extrémité N.-E. du grand golfe de la mer Égée, nommé *Thermaicus* ou *Thermæus sinus*, du nom de la ville. Ce golfe s'appelait aussi *Macedonicus sinus*. Son nom moderne est *golfe de Saloniki*.

Thermæ (**-ārum**), ville de Sicile, bâtie par les habitants d'Himère, après la destruction de cette dernière ville par les Carthaginois (voy. *Himera*).

Thermaicus sinus (voy. *Thermæ*).

Thermōdon (**-ontis**) : *Thermeh*), rivière du Pont, dans le district de Thémiscyre, pays supposé des Amazones. Elle a sa source dans la montagne appelée Amazonius Mons (et encore Mason-Dagh), près de Phanarœa, et se jette dans la mer à 30 milles à l'E. de l'embouchure de l'Iris. A son embouchure était la ville de Thémiscyre; et il y a encore, sur le côté O. de l'embouchure du Termeh, un endroit du même nom, Thermeh.

Thermŏpȳlæ (**-ārum**), et souvent simplement PYLÆ, c.-à-d, *Portes chaudes* ou *Portes*, passage célèbre conduisant de Thessalie en Locride. Il est situé entre le Mont Œta et un marais inaccessible formant la pointe du golfe Maliaque. A une des extrémités du passage, tout près d'Anthela, la montagne se rapprochait tellement du marais qu'il n'y avait d'espace que pour un seul char; cette étroite entrée formait la porte O. des Thermopyles. A un mille à l'E. la montagne se rapprochait encore de la mer, près de la ville Locrienne d'Alpeni, et formait ainsi la porte E. des Thermopyles. L'espace qui s'étendait entre ces deux portes était plus large et plus ouvert, et remarquable par ses abondantes sources d'eaux chaudes, consacrées à Hercule. De là le nom de l'endroit. Le passage des Thermopyles est particulièrement célèbre par l'héroïque défense de Léonidas et des trois cents Spartiates contre la puissante armée de Xerxès.

Thermum (**-i**) ou **Therma** (**-ătis**), ville des Étoliens près de Stratus, avec des eaux minérales; elle fut pendant quelque temps regardée comme la capitale du pays.

Thēron (**-ōnis**), tyran d'Agrigente en Sicile, régna de 488 av. J.-C. jus-

qu'en 472, date de sa mort. Il participa avec Gélon à la grande victoire remportée en 480 sur les Carthaginois.

Thersander (-dri), fils de Polynice et d'Argia, et l'un des Épigones, se rendit à Troie avec Agamemnon et périt dans cette expédition, de la main de Télèphe.

Thersītes (-sе), fils d'Agrius, était l'homme le plus difforme et le plus impudent bavard de tous les Grecs réunis devant Troie. Suivant les poëtes des derniers temps, il fut tué par Achille pour s'être moqué des regrets qu'il donnait à la mort de Penthésilée, reine des Amazones.

Thēseus (ĕŏs-ĕī ou-eī), Thésée, le grand héros légendaire de l'Attique, était fils d'Égée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille de Pitthée, roi de Trœzène. Il fut élevé à Trœzène; et quand il eut atteint l'âge viril, il prit, sous la direction de sa mère, l'épée et les sandales, signes de reconnaissance laissés par Égée, et se rendit à Athènes. Jaloux de marcher sur les traces d'Hercule, il parcourut le pays, en signalant sa bravoure par la destruction des brigands et des monstres qui l'infestaient. Au moyen de l'épée qu'il portait, Thésée fut reconnu par Égée, qui le proclama son fils et le déclara son successeur, à l'exclusion des fils de Pallas. La capture du taureau de Marathon, qui avait longtemps dévasté le pays, fut le premier exploit de Thésée. Après cela il voulut, de son plein gré, faire partie des sept jeunes gens que les Athéniens étaient obligés d'envoyer chaque année en Crète, avec sept jeunes filles, pour être donnés



Thésée et le Minotaure (tiré d'un vase peint).

en pâture au minotaure. Quand ils arrivèrent en Crète, Ariadné, fille de Minos, s'éprit d'amour pour Thésée; elle lui donna une épée pour tuer le minotaure et un peloton de fil au moyen duquel il retrouva son chemin pour sortir du Labyrinthe. Ce nouvel exploit accompli, Thésée s'embarqua et partit, emmenant Ariadné. Il y a plusieurs récits concernant Ariadné. Mais, suivant la tradition la plus généralement admise, Thésée l'abandonna dans l'île de Naxos, et retourna seul à Athènes (voy. *Ariadne*). On pense généralement qu'il en eut deux fils, Œnopion et Staphylus. Lorsque le vaisseau qui portait Thésée approcha de l'Attique, il oublia de hisser une voile blanche, signal convenu pour marquer le succès de l'entreprise; Égée, pensant que son fils avait péri, se précipita dans la mer (voy. *Ægeus*). Thésée devint ainsi roi d'Athènes. Une des plus célèbres aventures de Thésée fut son expédition contre les Amazones. On dit qu'il les assaillit avant qu'elles eussent eu le temps de se remettre des attaques d'Hercule, et qu'il emmena leur reine Antiope. Les Amazones à leur tour envahirent l'Attique, et pénétrèrent jusque dans Athènes; et la bataille décisive où Thésée finit par les vaincre fut livrée au milieu même de la ville. D'Antiope Thésée avait eu un fils nommé Hippolyte ou Démophoon, et, après sa mort, il épousa Phèdre (voy. *Hippolytus*, *Phædra*). Thésée figure dans presque toutes les grandes expéditions héroïques. Il fut un des Argonautes; il se rendit à la chasse de Calydon, et aida Adraste à recouvrer les corps des héros morts devant Thèbes. Il se lia d'une étroite amitié avec Pirithoüs; et il l'aida, lui et les Lapithes, contre les Centaures. Assisté de Pirithoüs, il enleva de Sparte Hélène, encore toute jeune fille, et la plaça à Aphidnæ, la confiant aux soins d'Æthra. En retour de ce service, il seconda Pirithoüs dans sa tentative pour enlever Perséphoné des enfers. Pirithoüs périt dans l'entreprise, et Thésée fut retenu dans une dure captivité jusqu'au jour où Hercule vint enfin le délivrer. Cependant Castor et Pollux envahissaient l'Attique et enlevaient Hélène et Æthra, Academus ayant indiqué

aux deux frères le lieu de leur retraite (voy. *Academus*). Ménesthée essayait aussi de soulever le peuple contre Thésée, qui, à son retour, ne put plus rétablir son autorité et se retira à Scyros, où il fut tué traîtreusement par Lycomèdes. On prétend que le héros mort apparut pour aider les Athéniens à la bataille de Marathon. On ne saurait douter que Thésée ne soit un héros purement légendaire, bien que les Athéniens dans les derniers temps le regardassent comme un personnage historique, auteur de plusieurs de leurs institutions politiques.

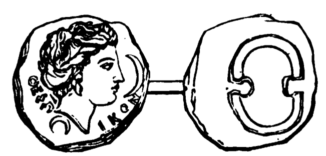


Theseum, temple de Thésée à Athènes.



Statue de Thésée.

Thespĭæ (**-ārum**) ou **Thespia** (**-æ** : *Tremo* ou *Rimocastro*), ancienne ville de Béotie sur la pente S. E. du mont Hélicon, à une faible distance du golfe Crisséen. Elle fut entièrement brûlée par les Perses, mais rebâtie dans la suite. A Thespies on conservait la célèbre statue en marbre d'Éros, œuvre de Praxitèle, donnée par lui-même à Phryné, qui en fit présent à sa ville natale (voy. *Praxiteles*). Le voisinage de Thespies a fait donner aux Muses le nom de *Thespiades* et à l'Hélicon lui-même celui de *Thespia rupes*.



Thespiæ.

Thespis (**-is**), poëte célèbre, père de la tragédie grecque, était contemporain de Pisistrate, et né à Icarus, un des dèmes de l'Attique, où le culte de Dionysus (Bacchus) fut longtemps en grand honneur. Les modifications faites par Thespis et qui donnèrent à la vieille tragédie un caractère nouveau et dramatique furent très-simples, mais très-importantes. Il introduisit un acteur, en vue de donner un peu de répit au chœur. C'est lui-même, selon toute apparence, qui se chargea de ce rôle, jouant divers personnages dans la pièce, sous divers déguisements, qu'il lui était possible de prendre, grâce aux masques de toile dont l'invention lui est attribuée. La première représentation de Thespis eut lieu en 535 av. J.-C. Pour de plus amples détails, voy. le *Dict. d'Antiquités*, article *Tragœdia*.

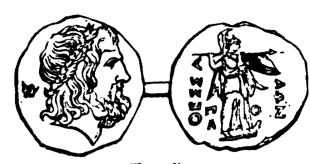
Thespius (**-i**), fils d'Érechthée, qui, selon quelques-uns, fonda la ville de Thespies en Béotie. Ses descendants s'appellent *Thespiadæ*.

Thesprōti (**-ōrum**), peuple d'Épire, habitant le district appelé de son nom THESPROTIA ou THESPROTIS, qui s'étendait le long de la côte depuis le golfe d'Ambracie du côté du N. jusqu'à la rivière Thyamis, et dans l'intérieur jusqu'au territoire des Molosses. Les Thesprotes étaient les plus anciens habitants de l'Épire, et ils devaient, dit-on, leur nom à Thesprotus, fils de Lycaon. C'étaient des Pélasges et dans leur pays se trouvait l'oracle de Dodone, le grand centre du culte Pélasgique. C'est de la Thesprotie que sortirent les Thessaliens qui prirent possession du territoire appelé plus tard, d'après eux Thessalie.

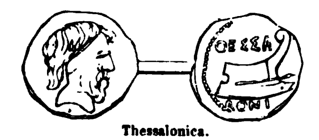
Thessălĭa (**-æ**), Thessalie, la plus

grande division de la Grèce, bornée au N. par les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Macédoine ; à l'O. par le mont Pindus, qui la séparait de l'Épire ; à l'E. par la mer Égée ; et au S. par le golfe Maliaque et le mont Ossa, qui la séparait de la Locride, de la Phocide et de l'Étolie. La Thessalie proprement dite est une vaste plaine close de tous côtés par des barrières de montagnes, et ouverte seulement à la pointe N.-E. par la vallée et le défilé de Tempé, qui sépare l'Ossa de l'Olympe. Cette plaine est arrosée par le fleuve Pénée et ses affluents, et elle n'était, dit-on, dans l'origine qu'un vaste lac dont les eaux s'écoulèrent plus tard à travers la vallée de Tempé par l'effet de quelque soudaine convulsion qui sépara violemment les rochers de cette vallée. Outre la plaine que nous venons de décrire, il y avait encore deux autres districts compris sous le nom général de Thessalie : l'un s'appelait Magnésia, longue et étroite bande de terre qui s'étendait le long de la mer Égée depuis Tempé jusqu'au golfe Pagaséen et bornée à l'O. par les monts Ossa et Olympe ; et l'autre, longue et étroite vallée à l'extrémité S. du pays, située entre les monts Othrys et Œta, et arrosée par le Sperchius. La Thessalie propre se divisait, dès les temps les plus reculés, en quatre districts ou tétrarchies, division que nous retrouvons encore existante dans la guerre du Péloponnèse. Ces districts étaient, 1) l'HESTIÆOTIS, partie N.-O. de la Thessalie, bornée au N. par la Macédoine, à l'O. par l'Épire, à l'E. par la Pélasgiotis et au S. par la Thessaliotis; on peut dire que le Pénée formait en général sa limite S. — 2) la PÉLASGIOTIS, partie E. de la plaine thessalienne, bornée au N. par la Macédoine, à l'O. par l'Hestiæotis, à l'E. par la Magnésie, et au S. par le golfe Pagaséen et la Phthiotis. — 3) la THESSALIOTIS, partie S.-O. de la plaine thessalienne, bornée au N. par l'Hestiæotis, à l'O. par l'Épire, à l'E. par la Pélasgiotis, et au S. par la Dolopie et la Phthiotis. — 4) la PHTHIOTIS, partie S.-E. de la Thessalie, bornée au N. par la Thessaliotis, à l'O. par la Dolopie, au S. par le golfe Maliaque, et à l'E. par le golfe Pagaséen. C'est dans ce district qu'Homère place la Phthie et la Hellade propre et les États d'Achille. Outre cela il y avait encore quatre autres districts, savoir : — 5) la MAGNÉSIE (voy. *Magnesia*. — 6) la DOLOPIE, petit district borné à l'E. par la Phthiotis, au N. par la Thessaliotis, à l'O. par l'Athamanie, et au S. par l'Œtæa. Les Dolopes étaient un ancien peuple ; car ils ne sont pas seulement mentionnés par Homère comme combattant devant Troie; ils envoyaient aussi des députés à l'assemblée des Amphictyons. — 7) l'ŒTÆA, district dans la partie supérieure de la vallée du Sperchius, situé entre les monts Othrys et Œta, et borné au N. par la Dolopie, au S. par la Phocide, et à l'E. par la Malis — 8) la MALIS, voy. *Malis*. — Les Thessaliens étaient une tribu thesprotienne, qui, sous la conduite de chefs prétendus descendants d'Hercule, envahit la partie O. du pays nommé plus tard Thessaliotis, d'où elle se répandit ensuite dans les autres parties de la contrée. Pendant un certain temps après la conquête, la Thessalie fut gouvernée par des rois de la race d'Hercule; mais le pouvoir royal paraît y avoir été aboli de bonne heure, et le gouvernement dans chacun des États séparés devint oligarchique, l'autorité étant concentrée principalement dans les mains d'un petit nombre de grandes familles descendues des anciens rois. Parmi ces familles deux furent puissantes, celle des Alevades, et celle des Scopades; la première gouvernait Larisse, la seconde Cranon ou Crannon. Dès les temps les plus anciens les Thessaliens s'étaient unis en confédération. Chacun des quatre districts dans lesquels le pays était divisé administrait probablement ses affaires au moyen d'un conseil provincial; et en cas de guerre on élevait un magistrat suprême désigné sous le nom de Tagus (Ταγός, c.-à-d. ordonnateur), dont les ordres étaient exécutoires pour les quatre districts. Néanmoins cette confédération ne fut pas d'une grande utilité pratique pour le peuple thessalien, et elle paraît n'avoir guère été profitable qu'aux nobles thessaliens, qui y trouvaient un moyen de

cimenter et de maintenir leur pouvoir. Les Thessaliens n'eurent jamais beaucoup d'importance dans l'histoire de la Grèce. En 344 av. J.-C. Philippe soumit complétement la Thessalie à la Macédoine, en plaçant à la tête des districts des gouverneurs dévoués à ses intérêts. La victoire de T. Flamininus à Cynoscéphales, en 197, restitua aux Thessaliens une ombre d'indépendance sous le protectorat de Rome.


Thessalia.

Thessalonīça (-æ : *Saloniki*), primitivement THERMA, ancienne ville de Macédoine, située à l'extrémité N.-E. du sinus Thermaicus. Sous le nom de Therma, ce n'était point une place de grande importance. Elle fut prise et occupée par les Athéniens quelque temps avant la guerre du Péloponnèse (432 av. J.-C.); mais cette guerre la rendit bientôt à Perdiccas. Cassandre en fit une cité importante, en y réunissant les habitants de plusieurs villes adjacentes (315 av. J.-C.); ce fut lui qui la nomma Thessalonique, en l'honneur de sa femme, fille de Philippe et sœur d'Alexandre le Grand. Depuis lors elle devint une grande et florissante cité. Elle fut visitée par l'apôtre saint Paul en 53 apr. J.-C., et, deux ans après, il adressa de Corinthe deux lettres aux convertis de cette ville.


Thessalonica.

Thestĭus (-i), fils d'Arès (Mars) et de Démonicé ou Androdicé, et, selon d'autres, fils d'Agénor et petit-fils de Pleuron, roi d'Étolie. Il fut le père d'Iphiclus, d'Euippus, de Plexippus, d'Eurypylus, de Léda, d'Althæa, et d'Hypermnestre. On donne le nom patronymique de THESTIADES à son petit-fils Méléagre, ainsi qu'à ses fils, et celui de THESTIAS à sa fille Althée, mère de Méléagre.

Thestor (-ŏris), fils d'Idmon et de Laothoé, et père de Calchas, de Théoclyménus, de Leucippé et de Théonoé. Le nom patronymique THESTORIDES est souvent donné à Calchas.

Thĕtis (-ĭdis), une des filles de Nérée et de Doris, était une divinité marine, et habitait, comme ses sœurs, les Néréides, dans les profondeurs de la mer, avec son père Nérée. Ce fut là qu'elle reçut Dionysus (Bacchus), lorsqu'il fuyait Lycurgue, et le dieu, dans sa reconnaissance, lui fit présent d'une urne d'or. Lorsque Héphæstus (Vulcain) fut précipité du ciel, il fut également reçu par Thétis. Elle avait été élevée par Héra (Junon), et, quand elle fut devenue grande, Zeus (Jupiter) et Héra la donnèrent, contre son gré, en mariage à Pélée. Poséidon (Neptune) et Zeus luimême recherchèrent, dit-on, sa main; mais quand Thémis déclara que le fils de Thétis serait plus illustre que son père, tous deux se désistèrent de leur poursuite. D'autres prétendent que Thétis rejeta les offres de Jupiter, parce qu'elle avait été élevée par Héra; et le dieu, pour se venger, décréta qu'elle épouserait un mortel. Chiron alors informa son ami Pélée de la manière dont il devait se rendre maître de Thétis, lors même qu'elle se métamorphoserait. Car Thétis, comme Protée, avait le pouvoir de prendre à son gré toutes les formes. Pélée, instruit par Chiron, tint la déesse d'une main ferme, jusqu'à ce qu'elle eût repris sa forme propre et promis de l'épouser. La noce fut honorée de la présence de tous les dieux, à l'exception d'Éris ou la Discorde, qui n'avait pas été invitée et qui se vengea en jetant au milieu de l'assemblée une pomme qui fut la source de beaucoup de maux (voy. *Pâris*). De Pélée Thétis eut Achille, pour qui elle eut le plus tendre amour et qu'elle entoura des soins les plus touchants (voy. *Achilles*).

Thīa (-æ), fille d'Uranus et de Gé, une des géantes, eut d'Hypérion plu-

sieurs enfants, à savoir Hélios (Sol), Éos (Aurora) et Sélénê (Luna), c.-à-d. qu'on la regardait comme la divinité d'où procède toute lumière.

This, grande ville de la haute Égypte, capitale du nome Thinite, et résidence de quelques-unes des anciennes dynasties.

Thisbē (-ēs), belle jeune fille babylonienne, aimée de Pyrame. Les deux amants, qui habitaient deux maisons contiguës, se parlaient souvent en secret par une ouverture pratiquée dans le mur, parce que leurs parents refusaient de consentir à leur union. Une fois ils se donnèrent rendez-vous au tombeau de Ninus. Thisbé arriva la première, et, tandis qu'elle attendait Pyrame, elle aperçut une lionne qui venait de mettre un bœuf en pièces, et elle prit la fuite. Dans sa course elle perdit son vêtement, que la lionne souilla de sang. En même temps arriva Pyrame, et, trouvant ce vêtement ensanglanté, il crut qu'elle avait péri, et se donna la mort sous un mûrier, arbre dont les fruits furent depuis aussi rouges que du sang. Thisbé, qui trouva ensuite le corps inanimé de son amant, se tua aussi.

Thisbe (-ēs), plus tard **Thisbæ** (-ārum : *Kakosia*), ville de Béotie, sur la frontière de la Phocide, et entre le mont Hélicon et le golfe de Corinthe.

Thŏantēa (-æ), surnom de l'Artémis Taurique (Diane), dérivé de Thŏas, roi de la Tauride.

Thŏas (-antis), 1) fils d'Andræmon et de Gorgé, était roi de Calydon et de Pleuron, en Étolie, et se rendit avec quarante vaisseaux devant Troie. — 2) fils de Dionysus (Bacchus) et d'Ariadné, était roi de Lemnos; il épousa Myrina, dont il eut Hypsipyle et Sicinus. Lorsque les femmes lemniennes tuèrent tous les hommes de l'île, Hypsipyle sauva et cacha son père, Thoas. Comme fille de Thoas, Hypsipyle est souvent désignée sous le nom patronymique de Thoantias. — 3) fils de Borysthène, et roi de Tauride, dans les États duquel Artémis emmena Iphigénie, au moment où elle allait être immolée.

Thŏrĭcus (-i : *Theriko*), une des douze anciennes villes de l'Attique, et plus tard dème appartenant à la tribu Acamantis; elle était située sur la côte S.-E., un peu au-dessus de Sunium.

Thrācia (-æ), la Thrace, nom donné dès les premiers temps au vaste espace de pays borné au N. par le Danube, au S. par la Propontide et la mer Égée, à l'E. par le Pont-Euxin, et à l'O. par le fleuve Strymon et les plus orientales des tribus illyriennes. Elle était divisée en deux parties par le mont Hæmus (le *Balkan*), qui court de l'O. à l'E. et sépare la plaine du bas Danube des fleuves qui se jettent dans la mer Égée. Deux longues chaines de montagnes se partagent à partir du côté S. de l'Hæmus: l'une se dirigeant au S.-E. vers Constantinople, l'autre, nommée Rhodope, à l'O. de la précédente, et courant dans la direction S.-E. près de la rivière Nestus. Entre ces deux chaînes se trouvent plusieurs plaines, arrosées par l'Hèbre, le plus grand fleuve de Thrace. A une époque plus récente le nom de Thrace fut appliqué à une étendue de pays beaucoup plus bornée. La Thrace, dans sa plus vaste étendue, était peuplée, du temps d'Hérodote et de Thucydide, par un grand nombre de tribus diverses; mais leurs mœurs et leur caractère étaient marqués d'une grande uniformité. Elles étaient sauvages, cruelles, rapaces, sanguinaires, mais braves et guerrières. Dans les premiers temps néanmoins quelques tribus thraces se distinguèrent par un plus haut degré de civilisation que celui des tribus de la dernière période. Les plus anciens poëtes grecs, Orphée, Linus, Musée et autres, sont représentés comme venant de Thrace. Eumolpe, le fondateur des mystères d'Éleusis en Attique, était également de Thrace, et il combattit contre Érechthée, roi d'Athènes. Nous trouvons les Thraces mentionnés dans d'autres parties de la Grèce méridionale et même en Asie. Les principales colonies grecques établies le long de la côte, qui commence au Strymon et se dirige à l'E., furent AMPHIPOLIS, ABDÈRE, DICÆA ou DICÆPOLIS, MARONEA, STRYME, MESEMBRIA et ÆNOS. La Chersonèse de Thrace fut probablement colonisée par les Grecs à une époque fort ancienne, mais elle ne renferme aucun

établissement grec de quelque importance jusqu'à la migration du premier Miltiade dans ce pays, durant le règne de Pisistrate à Athènes (voy. *Chersonesus*). Sur la Propontide les deux principaux établissements grecs furent ceux de PÉRINTHE et de SELYMBRIA ; et sur le Bosphore de Thrace était l'importante ville de BYZANCE. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'établissements grecs sur la côte S.-O. de l'Euxin ; les plus importants furent APOLLONIE, ODESSUS, CALLATIS, TOMI (lieu d'exil d'Ovide) et ISTRIA, près de l'embouchure S. du Danube. Les Thraces furent, dit-on, soumis par Sésostris, roi d'Égypte, puis par les Teucriens et les Mysiens ; mais le premier fait réellement historique relativement aux Thraces est leur soumission par Mégabaze, général de Darius. Après que les Perses eurent été chassés d'Europe par les Grecs, les Thraces recouvrèrent leur indépendance, et, au commencement de la guerre du Péloponnèse, presque toutes les tribus thraces furent réunies sous la domination de Sitalcès, roi des Odryses, dont les États s'étendaient d'Abdère à l'Euxin et à l'embouchure du Danube. Dans la troisième année de la guerre du Péloponnèse (429 av. J.-C.), Sitalcès, qui avait fait un traité d'alliance avec les Athéniens, envahit la Macédoine avec une armée de 150,000 hommes ; mais le manque de vivres l'obligea de retourner dans son pays, après être resté trente jours en Macédoine. Sitalcès périt dans une bataille contre les Triballes en 424, et eut pour successeur son neveu Seuthès qui, durant un long règne, éleva son royaume à un degré de puissance et de prospérité qu'il n'avait jamais atteint auparavant. Après la mort de Seuthès, qui parait être arrivée un peu avant la fin de la guerre du Péloponnèse, nous trouvons son puissant royaume divisé en plusieurs parties. Philippe, père d'Alexandre le Grand, réduisit la plus grande partie de la Thrace ; et, après la mort d'Alexandre, cette contrée échut en partage à Lysimaque. Elle fit ensuite partie des États de Macédoine. Nous ignorons à quelle époque elle devint province romaine.

Thrasea P., Pætus, sénateur romain distingué et philosophe stoïcien, du temps de Néron, était né à Padoue, probablement peu de temps après la mort d'Auguste. Il prit pour modèle Caton le jeune, dont il écrivit la vie. Il épousa Arria, fille de cette héroïque Arria, qui montra à son époux Cæcina comment on meurt ; et sa femme fut digne à la fois de sa mère et de son mari. Plus tard il donna sa propre fille en mariage à Helvidius Priscus, qui marcha fidèlement sur les traces de son beau-père. Après avoir encouru la haine de Néron par l'indépendance de son caractère et par la liberté avec laquelle il exprimait ses opinions, il fut condamné à mort par le sénat, sur l'ordre de l'empereur, en 66 apr. J.-C.

Thrăsўbūlus ((-i), 1) tyran de Milet, fut contemporain de Périandre et d'Alyatte, roi de Lydie. — 2) célèbre Athénien, fils de Lycus. Il fut un zélé partisan de la démocratie athénienne et prit une part active au renversement du gouvernement oligarchique des 400 en 411 av. J.-C. Lors de l'établissement des trente tyrans à Athènes, il fut banni ; mais avec l'aide des Thébains il réussit à renverser les dix, qui avaient pris les rênes du gouvernement, s'empara du pouvoir à Athènes et rétablit la démocratie (403). En 390 il commanda la flotte athénienne dans la mer Égée et fut tué par les habitants d'Aspendus. — 3) frère de Gélon et d'Hiéron, tyrans de Syracuse ; il succéda à ce dernier en 467 av. J.-C., mais il ne tarda pas à être chassé par les Syracusains, révoltés de sa rapacité et de sa cruauté.

Thrăsўmăchus (-i), né à Chalcédoine, sophiste et un de ceux qui cultivèrent des premiers l'art de la rhétorique. Il était contemporain de Gorgias.

Thrăsўmĕnus (voy. *Trasimenus*).

Thrŏnĭum (-i : *Romani*), ville principale des Locriens Épicnémidiens, sur la rivière Boagrius, à une faible distance de la mer, avec un port sur la côte.

Thūcўdĭdes (-is 1), homme d'État athénien, chef du parti aristocratique en opposition avec Périclès. Il fut frappé d'ostracisme en 444 av. J.-C. — 2) cé-

lèbre historien athénien, du dème Halimus, était fils d'Olorus ou Orolus et d'Hégésipyle, et naquit en 471 av. J.-C. Thucydide étudia, dit-on, l'art oratoire sous Antiphon et la philosophie sous Anaxagore. Soit par héritage, soit par mariage, il possédait des mines d'or dans cette partie de la Thrace qui fait face à l'île de Thasos, où il était un personnage de haute importance. Il commandait une escadre athénienne de sept vaisseaux, à Thasus, en 424, quand Euclès, qui commandait à Amphipolis, envoya demander assistance contre Brasidas; mais, ayant échoué dans cette entreprise, il s'exila, sans doute pour éviter un châtiment plus sévère. Il dit lui-même qu'il vécut vingt ans en exil (V, 26), et, comme cet exil datait du commencement de 423, il peut avoir été de retour à Athènes au commencement de 403, à l'époque où Thrasybule délivra Athènes. Il fut, dit-on, assassiné à Athènes peu de temps après son retour; en tout cas, sa mort ne peut pas être placée plus loin que 401. Quant à son œuvre, nous pouvons hardiment avancer que Thucydide nous a laissé d'une période longue et pleine d'événements une histoire plus exacte qu'aucun historien moderne ne l'a su faire pour une période aussi longue et aussi remplie.

Thȳlē (**-es**), île dans la partie N. de l'Océan germanique; elle était regardée par les anciens comme le point le plus septentrional de toute la terre; et quelques-uns supposent qu'elle répond à l'Islande; d'autres y voient une île du groupe des Shetland.

Thūrĭī (**-ōrum**), plus rarement **Thūrium** (**-i** : *Terra Nuova*), ville grecque de Lucanie, fondée en 443 av. J.-C., près de l'emplacement de l'ancienne Sybaris, détruite plus de soixante ans auparavant (voy. *Sybaris*). Elle fut bâtie par les débris de la population de Sybaris, aidés par des colons venus de toutes les parties de la Grèce et spécialement d'Athènes. Parmi ces colons étaient l'historien Hérodote et l'orateur Lysias. Cette nouvelle ville, d'où l'élément sybarite ne tarda pas à être rejeté, atteignit rapidement un haut degré de puissance et de prospérité et devint une des plus importantes cités grecques du S. de l'Italie.

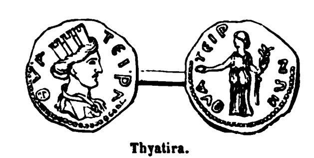


Thurii.

Thyămis (**-is** : *Kalama*), rivière d'Épire, formant la limite entre la Thesprotie et le district de Cestryna.

Thȳădes (voy. *Thyia*).

Thyatīra (**-ōrum**), ville dans le N. de la Lydie, sur le fleuve Lycus, célèbre comme une des sept églises mentionnées dans l'Apocalypse (2, 18).



Thyatira.

Thȳestes (**-æ**), fils de Pélops et d'Hippodamie, était frère d'Atrée et père d'Égisthe (voy. *Atreus* et *Ægisthus*).

Thȳia (**-æ**), fille de Castalius ou Cephisseus, devint par Apollon mère de Delphus. Elle fut, dit-on, la première qui sacrifia à Dionysus (Bacchus) et célébra des orgies en son honneur. C'est d'elle que les femmes de l'Attique, qui venaient chaque année au mont Parnasse célébrer les orgies dionysiaques avec les Thyiades Delphiennes, reçurent elles-mêmes le nom de *Thyiades* ou *Thyades*. Ce mot vient de θύω, et signifie proprement femmes furieuses ou frénétiques, qui s'agitent avec transport.

Thymbra (**-æ**), 1) ville de la Troade, au N. d'Ilium Vetus, avec un célèbre temple d'Apollon, qui dut à cette ville le surnom de Thymbræus. — 2) district boisé en Phrygie, qui sans doute se rattachait à Thymbrium.

Thymbrium (**-i**), petite ville de Phrygie, à dix parasanges à l'O. de Ty-

riæum, avec une fontaine appelée fontaine de Midas.

Thymbrĭus (-**i** : *Thimbrek*), rivière de la Troade, qui se jette dans le Scamandre.

Thўmĕlē (-**ēs**), célèbre mime ou actrice du temps de Domitien, dont elle fut la principale favorite.

Thўmœtēs (-**æ**), un des Troyens les plus âgés, dont le fils fut tué par ordre de Priam, parce qu'un devin avait prédit que Troie serait détruite par un enfant né le jour où naquit celui-ci.

Thўni (-**ōrum**), peuple thrace, qui habitait originairement près de Salmydessus, mais qui, plus tard, passa en Bithynie.

Thўnĭa (-**æ**), 1) pays des Thuni, en Thrace. — 2) autre nom synonyme de Bithynia.

Thўōne (-**es**), nom sous lequel Sémélé fut retirée des enfers par Dionysus (Bacchus) et introduite parmi les immortels. De là le nom de Thyoneus donné à Bacchus.

Thўrĕa (-**æ**), la ville principale de la Cynuria, district situé sur les confins de la Laconie et de l'Argolide, sur une éminence qui domine le golfe nommé de son nom SINUS THYREATES. Le territoire de Thyrea s'appelait THYREATIS.

Thyssăgĕtæ (-**ārum**), peuple de la Sarmatie asiatique, sur la rive E. du Palus Mæotis.

Tĭbărēni ou **Tĭbări** (-**ōrum**), peuple agriculteur et paisible sur la côte N. du Pont, à l'E. de la rivière Iris.

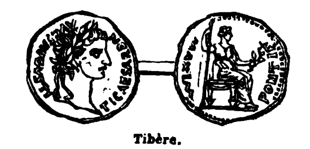
Tĭbĕrĭas, 1) ville de Galilée, sur la rive S.-O. du lac de Tibérias, bâtie par Hérode Antipas en l'honneur de l'empereur Tibère. — 2) ou GENNESARET, ou MER DE GALILÉE, dans l'Anc. Test. CHINNERETH (Bahr Tubariyeh), le deuxième des trois lacs de la Palestine, formé par le cours du Jourdain (voy. *Jordanes*). Il a 11 ou 12 milles géographiques de long et de 5 à 6 milles de large. Il est situé dans un fond parmi de fertiles collines; ses eaux sont claires et douces, et peuplées d'excellent poisson.

Tĭbĕrīnus (-**i**), un des rois fabuleux d'Albe, fils de Capetus et père d'Agrippa; il se noya dans l'Albula qui prit alors le nom de Tiberis (Tibre).

Tĭbĕris et **Tĭbris**, **Tybris**, **Thybris** (-**is** ou **ĭdis**), **Amnis Tiberinus** ou simplement **Tiberinus** (-**i** : *Tevere*, le Tibre), fleuve principal de l'Italie centrale, sur lequel était située la ville de Rome. Selon la tradition, il s'appelait primitivement ALBULA et dut son nom de *Tiberis* au roi d'Albe Tiberinus qui s'y noya. Le Tibre sort de deux sources d'eau limpide dans les Apennins, près de Tifernum, et coule dans la direction du S.-O., séparant l'Étrurie de l'Ombrie, du pays des Sabins et du Latium. Après avoir parcouru cent dix milles, il reçoit le Nar (*Nera*), et à partir de sa jonction avec cet affluent il devient régulièrement navigable. A 3 milles au-dessus de Rome, à la distance d'environ 70 milles du Nar, il reçoit l'Anio (*Teverone*), et à partir de ce point devient un fleuve d'une importance considérable. Arrivé aux murs de Rome, le Tibre a 300 pieds de large, et de 12 à 18 de profondeur. Après les grandes pluies, le Tibre, autrefois comme aujourd'hui, débordait souvent et causait de grands dégâts dans les parties basses de la ville (*Hor.*, Od., I, 2). Ses eaux sont boueuses et jaunâtres, d'où l'épithète de *Flavus* que lui donnent souvent les poëtes romains. Les poëtes lui donnent aussi celle de *Tyrrhenus*, parce qu'il longeait l'Étrurie dans toute l'étendue de son cours, et de *Lydius*, parce que les Étrusques passaient pour être d'origine lydienne.

Tĭbĕrius (-**i**), Tibère, empereur romain, 14-37 ap. J.C. Son non complet était TIBERIUS CLAUDIUS NERO CÆSAR. Il était fils de T. Claudius Nero et de Livie, et était né le 16 nov. 42 (av. J.-C.), avant que sa mère n'épousât Auguste. Il fut élevé avec soin et fit de sérieuses études littéraires, grecques et latines. En l'an 20 il fut envoyé par Auguste pour rétablir Tigrane sur le trône d'Arménie. En 13, il fut consul avec P. Quintilius Varus. En 11, pendant que son frère Drusus combattait contre les Germains, Tibère conduisait la guerre contre les Dalmates et les Pannoniens. En 6, il obtint pour six ans la puissance tribunitienne; mais cette année-là il se retira, avec la permission

de l'empereur, à Rhodes, où il passa les sept années qui suivirent. Son principal motif pour se livrer à cette retraite était de se séparer de sa femme Julie, fille d'Auguste, que l'empereur l'avait forcé d'épouser. Il retourna à Rome en l'an 2 apr. J.-C. A partir de son adoption par Auguste (4 apr. J.-C.) jusqu'à la mort de ce prince, Tibère commanda les armées romaines; néanmoins il visita Rome plusieurs fois. Quand Auguste mourut à Nole, le 19 août de l'an 14 apr. J.-C., Tibère, qui était en route pour l'Illyricum, fut immédiatement rappelé à Rome par sa mère Livie, et il prit possession du pouvoir impérial sans aucune opposition. Il commença son règne en mettant à mort Postumus Agrippa, le petit-fils survivant d'Auguste. Quand il se sentit sûrement établi sur le trône, il commença à exercer son astuce. Il retira à l'assemblée du peuple l'élection des magistrats et la transféra au sénat. Malgré son caractère soupçonneux et méfiant, Tibère donna toute sa confiance à Séjan, qui, pendant plusieurs années, posséda réellement le gouvernement de l'État. En 26, Tibère quitta Rome et se retira en Campanie. Il ne retourna plus dans la capitale. Il partit sous le prétexte de dédier des temples en Campanie, mais ses véritables motifs étaient son dégoût pour Rome, où il entendait une foule de propos désagréables à son oreille, et le désir qu'il avait de se livrer, dans la liberté de la vie privée, à ses penchants sensuels. Afin de s'assurer une retraite plus sûre, il choisit pour résidence l'île de Caprée, située à peu de distance de la côte de Campanie (27). En 31, Séjan, qui n'aspirait à rien moins qu'au trône, fut saisi, condamné et mis à mort ignominieusement, ainsi que ses amis; et, pendant tout le reste du règne de Tibère, Rome fut le théâtre de sanglantes tragédies. Tibère mourut le 16 mars 37, dans la villa de Lucullus, à Misène, étouffé par ordre de Macro, commandant des prétoriens.



Tibère.

Tibiscus ou **Tibissus** (-i), probablement la même que **Parthiscus** ou **Parthissus** (*Theiss*), rivière de Dacie, formant la limite O. de cette contrée.

Tibullus (-i), ALBIUS, Tibulle, poëte romain, d'une famille équestre. On place, par conjecture, sa naissance en 54, et sa mort en 18 av. J.-C. Sur sa jeunesse et son éducation nous ne savons absolument rien. Les propriétés appartenant aux ancêtres équestres de Tibulle étaient situées à Pedum, entre Tibur et Præneste, et le poëte y passa la plus grande partie de sa courte mais paisible et heureuse existence. Son grand protecteur était Messala, qu'il accompagna en 31 en Aquitaine et, l'année suivante, en Orient. Mais il tomba malade en route et dut rester à Corcyre, d'où il retourna à Rome. Ainsi se termina la vie active de Tibulle; le reste n'est plus que la chronique de sa poésie et des passions tendres où elle puisait ses inspirations. Ses *Élégies* sont adressées à deux maîtresses, sous les noms, probablement fictifs, de Délia et de Némésis; outre ces deux beautés, il en célébra encore une autre, nommée Glycère, comme nous l'apprend Horace (Od., 33). Les poésies de ses contemporains nous représentent Tibulle comme un noble et singulièrement aimable homme. Horace particulièrement lui était fort attaché, et son épître à Tibulle nous donne un complet et agréable aperçu de sa retraite poétique et de son caractère.

Tībŭr (-ŭris : *Tivoli*), une des plus anciennes villes du Latium, à 16 milles au N.-E. de Rome, située sur le penchant d'une colline (d'où l'expression d'Horace : *supinum Tibur*), sur la rive gauche de l'Anio, qui forme là une magnifique cascade. Elle devint sujette de Rome avec toutes les autres cités latines lors de la soumission définitive du Latium, en 338 av. J.-C. Sous les Romains Tibur continua d'être une grande et florissante cité, puisque la salubrité et la beauté pittoresque du pays engagea une foule de nobles Romains à y bâtir de magnifiques villas. La plus splendide de toutes était

la villa de l'empereur Adrien, dans les ruines considérables de laquelle on a découvert nombre de précieux spécimens de l'art des anciens. Ce fut aussi là que vécut la célèbre Zénobie après avoir orné le triomphe de son vainqueur Aurélien. Horace avait également aux environs de Tibur une maison de campagne qu'il préférait à toutes les autres.

Tĭcīnum (-i : *Pavia*), ville des Lævi, ou, selon d'autres, des Insubres, dans la Gaule Cisalpine, sur la rive gauche du Ticinus.

Tĭcīnus (-i : *Tessino*, le *Tésin*), rivière importante de la Gaule Cisalpine; elle a sa source dans le mont-Adule, et, après avoir traversé le Lacus Verbanus (*Lago Maggiore*), elle se jette dans le Pô, près de Ticinum. Ce fut sur la rive gauche de cette rivière qu'Hannibal gagna sa première victoire sur les Romains par la défaite de P. Scipion, en 218 av. J.-C.

Tifāta, montagne de Campanie, à l'E. de Capoue.

Tīfernum (-i), 1) **Tiberinum** (*Città di Castello*), ville d'Ombrie, près des sources du Tibre (d'où son surnom), et sur les confins de l'Étrurie. — 2) MÉTAURENSE (*S. Angelo in Vado*), ville d'Ombrie, à l'E. de la précédente, sur le fleuve Métaure. — 3) ville du Samnium, sur la rivière Tifernus.

Tīfernus (-i : *Biferno*), rivière du Samnium, qui sort des Apennins, traverse le pays des Frentani et va se jeter dans l'Adriatique.

Tĭgellīnus, Sophonius (-i), fils d'un Agrigentin, fut le ministre complaisant des mauvaises passions de Néron et celui de tous ses favoris qui fut le plus funeste au peuple romain. A l'avénement d'Othon il fut obligé de mettre lui-même fin à ses jours.

Tĭgellius Hermŏgĕnes (voy. *Hermogenes*).

Tĭgrānes (-is), nom de deux rois d'Arménie, 1) régna de 96 à 56 ou 55 av. J.-C. En 83, il se rendit maître de toute la monarchie syrienne, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer. En 69, Tigrane ayant refusé de livrer son beau-fils, Mithridate, aux Romains, Lucullus envahit l'Arménie, battit la puissante armée que Tigrane conduisit contre lui, et couronna sa victoire par la prise de Tigranocerta. Tigrane, dans la suite, recouvra ses États; mais à l'approche de Pompée, en 66, il se hâta de faire des ouvertures de soumission et mit aux pieds du général romain sa tiare avec six mille talents. Pompée le laissa en possession de l'Arménie propre avec le titre de roi. Tigrane mourut en 56 ou 55.



Tigrane.

— 11) fils d'Artavasde et petit-fils du précédent.

Tĭgranocerta (-ōrum, c'est-à-dire en arménien, la ville de Tigrane, *Sert*, Ru.), la dernière capitale de l'Arménie, bâtie par Tigrane sur une hauteur, près de la rivière Nicephorius, dans la vallée qui s'étend entre les monts Masius et Niphates.

Tĭgris (-idis et -is), le Tigre, le plus grand fleuve de l'Asie Occidentale, a ses sources dans le côté S. de cette partie de la chaîne du Taurus qu'on appelle Niphate, en Arménie; il coule au S.-E., d'abord à travers l'étroite vallée qui s'étend entre le mont Masius et le prolongement du mont Niphate, puis à travers la grande plaine qui est bornée à l'E. par la chaîne nommée en dernier lieu, jusqu'à ce qu'il se jette au fond du golfe Persique, après avoir reçu l'Euphrate de l'O.

Tĭgurīni (-ōrum), tribu d'Helvetii, qui se réunit aux Cimbres pour envahir le pays des Allobroges en Gaule, où ils défirent le consul L. Cassius Longinus, 107 av. J.-C. Ils formaient du temps de César le plus important des quatre cantons (*pagi*) dans lesquels se divisaient les Helvètes.

Tĭlphūsium (-i), ville de Béotie, située sur une montagne du même nom, au S. du lac Copaïs et entre Coronée et Haliarte. Elle tire son nom de la fontaine Tilphusa, qui était consacrée à

Apollon et où Tirésias fut, dit-on, enterré.

Tīmæus (-**i**), Timée, 1) l'historien, fils d'Andromachus, tyran de Tauromenium, en Sicile; il naquit en 352 av. J.-C. Banni de Sicile par Agathocle, il passa son exil à Athènes, où il avait vécu cinquante ans, lorsqu'il écrivit le trente-quatrième livre de son Histoire. Il mourut probablement en 256. Le grand ouvrage de Timée était une Histoire de la Sicile depuis les temps les plus anciens jusqu'en 264. — 2) de Locres, en Italie, philosophe pythagoricien, qui fut, dit-on, le maître de Platon.

Tīmăgĕnes (-**i**), rhéteur et historien, né à Alexandrie, d'où il fut emmené comme prisonnier à Rome, où il ouvrit une école de rhétorique et enseigna avec le plus grand succès.

Tīmanthes (-**is**), célèbre peintre grec à Sicyone, contemporain de Zeuxis et de Parrhasius, vers 400 av. J.-C. Le chef-d'œuvre de Timanthe était son célèbre tableau du sacrifice d'Iphigénie, où Agamemnon était représenté se cachant le visage dans son manteau.

Tīmāvus (-**i**), petite rivière dans le N. de l'Italie, qui formait la limite entre l'Istrie et la Vénétie, et se jetait dans le golfe Tergestinus (dans l'Adriatique), entre Tergeste et Aquilée.

Tīmŏcrĕon (-**ontis**), de Rhodes, poëte lyrique, fameux par l'esprit mordant et agressif de ses œuvres, et spécialement par ses attaques contre Thémistocle et Simonide.

Tīmŏlĕon (-**ontis**), fils de Timodème ou Timænète et de Démaristé, appartenait à une des plus nobles familles de Corinthe. Les débuts de sa vie furent souillés par un acte épouvantable. On rapporte que son amour de la liberté était si ardent que, quand son frère Timophane essaya de se faire tyran de sa ville natale, Timoléon le tua plutôt que de laisser détruire la liberté de l'État. A la requête des cités grecques de Sicile, les Corinthiens envoyèrent Timoléon avec une petite armée (344 av. J.-C.) pour repousser les Carthaginois de cette île. Il s'empara de Syracuse, puis se mit en devoir de chasser de Sicile les tyrans des autres villes grecques; mais il fut arrêté dans l'exécution de cette entreprise par une formidable invasion des Carthaginois qui débarquèrent à Lilybée en 339, avec une immense armée, placée sous le commandement d'Hasdrubal et d'Hamilcar, et composée de 70,000 fantassins et de 10,000 cavaliers. Timoléon ne pouvait mettre en ligne contre ces forces redoutables que 12,000 hommes; mais, avec cette petite armée, il remporta une brillante victoire sur les Carthaginois sur la rivière Crimissus (339). Les Carthaginois s'estimèrent heureux de conclure avec Timoléon (en 338) un traité par lequel la rivière Halycus était désignée comme ligne de démarcation entre le domaine des Carthaginois et celui des Grecs en Sicile. Il expulsa ensuite presque tous les tyrans des cités grecques de Sicile, et établit à leur place autant de démocraties. Timoléon n'en était pas moins en réalité le maître de la Sicile; tous les États le consultaient dans toutes les affaires importantes, et la sagesse de son gouvernement est attestée par l'état florissant de cette île pendant plusieurs années même après sa mort. Il mourut en 337.

Tīmon (-**ōnis**), 1) fils de Timarque de Phlionte, philosophe de la secte des Sceptiques, florissait sous le règne de Ptolémée Philadelphe, en 279 av. J.-C. et au delà. Il enseigna à Chalcédoine comme sophiste avec un tel succès qu'il y réalisa une fortune. Il se retira alors à Athènes, où il passa le reste de ses jours, sauf une courte résidence qu'il fit à Thèbes. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. — 2) le Misanthrope, Athénien, qui vivait à l'époque de la guerre du Péloponnèse. Par suite de l'ingratitude qu'il éprouva et des contrariétés qu'il eut à essuyer de la part de ses anciens amis et compagnons, il se séquestra entièrement du monde, n'admettant personne dans sa société, si ce n'est Alcibiade. Il mourut, dit-on, pour avoir refusé de se laisser remettre un membre cassé.

Tīmŏthĕus (-**i**), Timothée, 1) célèbre musicien et poëte dithyrambique athénien, né à Milet, et fils de Thersandre. Il naquit en 446 av. J.-C. et

mourut en 357, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge Il ne fut pas d'abord très-heureux dans ses efforts. Les Athéniens eux-mêmes, malgré leur amour des nouveautés, furent choqués des innovations audacieuses de Timothée et sifflèrent ses œuvres. On dit qu'en cette occasion Euripide encouragea Timothée en lui prédisant qu'il verrait bientôt tous les théâtres à ses pieds. Cette prédiction paraît s'être accomplie, tant fut grande la popularité dont Timothée jouit par la suite. Il se complaisait à donner à l'expression musicale les formes les plus artificielles et les plus compliquées, et il employait les instruments sans accompagnement de voix avec une liberté dont n'avait encore usé aucun compositeur. Peut-être la plus importante de ses innovations, comme moyen d'introduire toutes les autres, était-elle l'addition qu'il fit au nombre des cordes de la cithare, qu'il paraît avoir porté à onze. — 2) fameux joueur de flûte thébain, qui florissait du temps d'Alexandre le Grand.

Tingis (-is : *Tanger*), ville de Mauritanie, sur la côte S. du Fretum Gaditanum (*détroit de Gibraltar*), était une place d'une très-grande antiquité. Auguste en fit une ville libre, Claude une colonie et la capitale de la Mauritania Tingitana.

Tinia (-æ), petite rivière de l'Ombrie, dont la source est près de Spolète et qui se jette dans le Tibre.

Tīrĕsias (-æ), Thébain, un des devins les plus fameux de toute l'antiquité. Il était aveugle depuis l'âge de sept ans, mais vécut très-vieux. On raconte diversement l'origine de sa cécité et de sa puissance prophétique. Dans la guerre des Sept contre Thèbes il déclara que Thèbes aurait la victoire, si Ménœcée voulait se sacrifier ; et durant la guerre des Épigones, quand les Thébains eurent été défaits, il les engagea à entamer des négociations de paix et de profiter de l'occasion qui leur serait offerte par ce moyen de prendre la fuite. Il s'enfuit lui-même avec eux (ou, selon d'autres, il fut emmené à Delphes comme captif), mais, en chemin, il but à la fontaine Tilphusa et mourut. Même aux enfers Tirésias conserva, dit-on, sa faculté de perception, tandis que les âmes des autres mortels n'étaient que de pures ombres, et là il continua à user de ce précieux don. L'aveugle devin Tirésias joue un rôle si important dans l'histoire mythique de la Grèce, qu'on y rencontre à peine un événement auquel il ne se rattache d'une façon ou d'une autre ; et son intervention dans un si grand nombre de circonstances séparées par un long intervalle de temps était facilitée par la croyance à sa longue existence.

Tīrĭdātēs ou **Tērĭdātēs** (-is), 1) le second roi des Parthes (voy. *Arsaces II*). — 2) roi d'Arménie et frère de Vologèse Ier (voy. *Arsaces XXII*), roi des Parthes. Il fut fait roi d'Arménie par son frère, mais il fut expulsé du trône par Corbulon, général romain, et ne reçut définitivement la couronne que des mains de Néron à Rome en 63 apr. J.-C.

Tīron (-ōnis), **M. Tullius,** Tiron, affranchi de Cicéron, qui l'aimait d'une tendre affection. C'était, paraît-il, un homme d'un caractère fort aimable et d'une intelligence très-cultivée. Il n'était pas seulement le secrétaire (*amanuensis*) de l'orateur, et son aide dans ses travaux littéraires, mais il était lui-même un écrivain de haute réputation, et les auteurs anciens nous ont conservé des notices sur plusieurs ouvrages sortis de sa plume. Après la mort de Cicéron, il acheta une ferme aux environs de Puteoli (*Pouzzoles*), où il vécut jusqu'à l'âge de cent ans. On pense en général que Tiron fut l'inventeur de notes abréviatives, sorte de sténographie, appelée de son nom *Notæ Tironianæ*.

Tīryns (-this), Tirynthe, ancienne ville de l'Argolide, au S.-E. d'Argos, et une des plus anciennes de la Grèce. Selon la tradition, elle fut fondée par Prœtus, frère d'Acrisius, qui en bâtit les massives murailles avec l'aide des Cyclopes. Prœtus eut pour successeur Persée, et ce fut à Tirynthe qu'Hercule fut élevé. De là nous trouvons sa mère Alcmène appelée *Tirynthia* et le héros lui-même désigné sous le nom de *Tirynthius*. Les ruines de

cette cité sont comptées parmi les plus intéressantes de toute la Grèce, et elles nous offrent, avec celles de Mycènes, les plus anciens spécimens de ce qu'on appelle l'architecture cyclopéenne.

Tisămĕnus (-i), 1) fils d'Oreste et d'Hermione, fut roi d'Argos, mais il fut dépouillé de ses États quand les Héraclides envahirent le Péloponnèse. Il fut tué dans une bataille contre ces envahisseurs.

Tisĭphŏne (-es) (voy. *Eumenides*).

Tissăphernes (-is), Perse fameux, qui fut nommé satrape de l'Asie Mineure en 414 av. J.-C. Il embrassa le parti des Spartiates dans la guerre du Péloponnèse, mais ne leur prêta pas d'assistance effective, sa politique étant de laisser les deux partis épuiser leurs forces par la continuation de la guerre. Ses plans furent contrariés par l'arrivée de Cyrus dans l'Asie Mineure en 407. Ce prince secourut les Lacédémoniens de la façon la plus cordiale et la plus efficace. A la bataille de Cunaxa, en 401, Tissapherne fut un des quatre généraux qui commandaient l'armée d'Artaxerxès, et ses troupes furent la seule portion de l'aile gauche qui ne fut pas mise en fuite par les Grecs. Quand les dix mille eurent commencé leur retraite, Tissapherne promit de les conduire chez eux en sûreté; mais pendant la marche il arrêta traîtreusement Cléarque et quatre des autres généraux. En récompense de ses services, il reçut du roi, en sus de sa propre satrapie, l'investiture de toute l'autorité que Cyrus avait exercée dans l'Asie Occidentale. Cela amena une guerre avec Sparte, dans laquelle Tissapherne n'eut aucun succès. A la suite de cet échec, et par l'influence de Parysatis, mère de Cyrus, il fut mis à mort en 395 par ordre du roi.

Tītānes (-um), 1) les Titans. Les fils et les filles d'Uranus (le Ciel) et de Gæa (la Terre) habitaient originairement le Ciel, d'où leur nom d'Uranidæ. Ils étaient douze, six fils et six filles, savoir Océanus, Cæus, Crius, Hypérion, Iapétus, Cronus, Thia, Rhéa, Thémis, Mnémosyné, Phœbé et Téthys; mais leurs noms sont différents dans d'autres récits. On raconte qu'Uranus, le premier maître de l'Univers, précipita dans le Tartare ses fils, les Hécatonchires (à cent bras) : Briarée, Cottys, Gyès; — et les Cyclopes : Argès, Stéropès et Brontès. Gæa, indignée de cette cruauté, conseilla aux Titans de se révolter contre leur père et donna à Cronus (Saturne) une faucille de diamant. Ils suivirent tous le conseil de leur mère, à l'exception d'Océanus. Cronus, avec sa faucille, mutila son père, et jeta l'organe retranché dans les flots. Les gouttes de sang qui jaillirent donnèrent naissance aux Erinnyes (Furies) : Alecto, Tisiphone et Mégère. Les Titans alors détrônèrent Uranus, délivrèrent leurs frères précipités dans le Tartare et mirent Cronus sur le trône. Mais Cronus à son tour précipita de nouveau les Cyclopes dans le Tartare et épousa sa sœur Rhéa. Gæa et Uranus lui ayant prédit qu'il serait détrôné par un de ses propres enfants, il avala successivement Hestia (Vesta), Déméter (Cérès), Héra (Junon), Pluton et Poséidon (Neptune), ses enfants. Mais Rhéa, quand elle fut enceinte de Zeus (Jupiter), se rendit en Crète et donna le jour à l'enfant dans la caverne Dictéenne, où il fut élevé par les Curètes. Quand Jupiter fut devenu grand, il profita de l'assistance que lui offrit Thétis, fille d'Océanus, qui donna à Cronus un breuvage qui lui fit rendre les pierres et les enfants qu'il avait avalés. De concert avec ses frères et sœurs, Zeus entra en lutte avec Cronus et les Titans qui régnaient avec lui. Cette lutte, qu'on appelle ordinairement Titanomachie (combat des Titans), eut pour théâtre la Thessalie, Cronus et les Titans occupant le mont Othrys, et les fils de Cronus le mont Olympe. Elle dura dix ans, jusqu'à ce qu'enfin Gæa promit la victoire à Zeus, s'il délivrait les Cyclopes et les Hécatonchires enfermés dans le Tartare. Zeus, en conséquence, tua Campé, qui gardait les Cyclopes, et ces derniers lui fournirent le tonnerre et les éclairs. Les Titans furent alors vaincus et précipités dans une caverne au-dessous du Tartare; les Hécatonchires furent chargés de les garder. Il faut remarquer que la lutte des Titans est quelquefois confondue par les écrivains anciens avec

celle des Géants. — 2) Le nom de Titans est aussi donné à ces êtres divins ou semi-divins qui étaient descendus des Titans, comme Prométhée, Hécate, Latone, Pyrrha, et spécialement Hélios (le Soleil) et Séléné (la Lune), comme nés d'Hypérion et de Thia, et même aux descendants de Hélios, comme, par exemple, Circé.

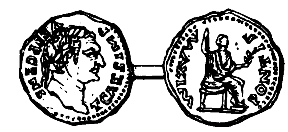
Tītărēsius (-i : *Elassonitiko* ou *Xeragli*), rivière de Thessalie, nommée aussi Europus; elle prend sa source dans le mont Titarus, coule à travers le pays des Perrhæbi, et se jette dans le Pénée, au S.-E. de Phalanna.

Tīthōnus (-i), fils de Laomédon et de Strymo, et frère de Priam. Par les prières d'Eos (l'Aurore) qui l'aimait, il obtint des dieux l'immortalité, mais non une éternelle jeunesse, de sorte que dans sa vieillesse il devint tout racorni et ramassé sur lui-même. De là vient qu'on dit souvent d'un vieillard décrépit : C'est un Tithon. Eos le changea en cigale.

Tithorea (voy. *Neon*).

Tīthraustes, Perse qui succéda à Tissapherne dans sa satrapie et le mit à mort par ordre d'Artaxerxès Mnémon, en 395 av. J.-C.

Titus Flāvius Săbīnus Vespăsiānus (-i), empereur romain (79-81 ap. J.-C.), qu'on désigne communément par son prénom TITUS, était fils de l'empereur Vespasien et de sa femme Flavia Domitilla. Il était né le 30 décembre 40 ap. J.-C. Devenu un jeune homme, il servit comme tribun militaire en Bretagne et en Germanie, avec beaucoup d'éclat. Après avoir été questeur, il eut le commandement d'une légion et servit sous son père dans les guerres contre les Juifs. Vespasien retourna en Italie, après avoir été proclamé empereur le 1er juillet 69; mais Titus resta en Palestine pour continuer le siége de Jérusalem, pendant lequel il montra les talents d'un général et la bravoure d'un soldat. Le siége de Jérusalem se termina par la prise de cette place le 8 septembre 70. Titus retourna en Italie l'année suivante (71) et triompha à Rome avec son père. Il reçut aussi le titre de César et fut associé par Vespasien au gouvernement de l'Empire. Sa conduite à cette époque ne promettait rien de bon et son attachement pour Bérénice, sœur d'Agrippa II, le rendit impopulaire; mais il l'éloigna de Rome, quand il fut devenu empereur. Titus succéda à son père en 79, et son gouvernement causa une agréable surprise à ceux qui avaient auguré le retour des temps de Néron. Pendant tout son règne Titus montra un sincère désir de rendre le peuple heureux et il fit tout ce qu'il put pour le soulager dans les temps de détresse. Il revêtit la dignité de grand pontife après la mort de son père, avec l'intention, comme il le déclara, de garder ses mains pures de sang, résolution qu'il tint religieusement. La première année de son règne fut mémorable par la grande éruption du Vésuve qui désola une grande partie du pays environnant et ensevelit sous la cendre les villes d'Herculanum et de Pompéi. Titus essaya de réparer les ravages de cette terrible éruption; il déploya aussi une grande sollicitude et n'épargna aucune dépense pour réparer les dommages causés à Rome par un incendie qui dura trois jours et trois nuits. Il acheva le Colosseum et construisit les bains qui portent son nom. Il mourut le 13 septembre 81, après un règne de deux ans, deux mois et vingt jours. Il était dans la quarante-unième année de son âge, et on soupçonna qu'il avait été empoisonné par son frère Domitien.



Titus.

Tĭtўus (-i), fils de Gæa, ou de Zeus et d'Elara, fille d'Orchoménus, était un géant, né en Eubée. A l'instigation de Héra (Junon), il tenta de faire violence à Artémis (Diane), quand elle passa par Panopé pour se rendre à Pytho, mais il fut tué par les flèches soit d'Artémis, soit d'Apollon; selon d'autres, Zeus le foudroya. Il fut alors précipité dans le Tartare, et là il gît étendu, couvrant de son corps neuf ar-

pents, tandis que deux vautours lui dévoraient le foie.

Tlēpŏlĕmus (-i), fils d'Hercule par Astyoché, fille de Phylas, ou par Astydamie, fille d'Amyntor. Il était roi d'Argos, mais, ayant tué son oncle Licymnius, il se retira à Rhodes. Il alla rejoindre les Grecs devant Troie avec neuf vaisseaux, et fut tué par Sarpédon.

Tlos, cité considérable dans l'intérieur de la Lycie, à deux milles et demi à l'E. du fleuve Xanthus.

Tmōlus (-i). 1) dieu du mont Tmolus en Lydie, était le mari de Pluto (ou Omphale) et père de Tantale. Ce fut lui qui prononça dans la lutte musicale entre Apollon et Pan. — 2) (*Dagh*), célèbre montagne de l'Asie Mineure, qui court à l'E. et à l'O. à travers le centre de la Lydie et sépare la plaine de l'Hermus, au N., de celle du Caystre, au S.

Tolēnus ou **Telōnius** (-i : *Turano*), rivière dans le pays des Sabins, qui a sa source dans le pays des Marses et des Èques, et se jette dans le Vélinus.

Tŏlētum (-i : *Toledo*), capitale des Carpetani dans l'Espagne Tarraconaise, située sur le Tage, qui l'entoure presque de ses eaux.

Tolistobogi, Tolistoboii (voy. *Galatia*).

Tŏlōsa (-ae : *Toulouse*), ville de la Gaule Narbonnaise, et capitale des Tectosages, était située sur la Garonne, près des frontières de l'Aquitaine. Elle devint plus tard colonie romaine et fut surnommée *Palladia*. C'était une grande et opulente cité ; et elle renfermait un temple célèbre où fut, dit-on, conservé une grande partie du butin fait par Brennus dans le temple de Delphes. La ville et le temple furent pillés par le consul Q. Servilius Cæpio, en 106 av. J.-C.

Tŏlumnĭus (-i) **Lar** (-tis), roi des Véiens, en faveur de qui Fidènes se révolta en 438 av. J.-C. et à l'instigation de qui les Fidénates tuèrent les quatre ambassadeurs romains envoyés pour leur demander compte des motifs de leur conduite. Dans la guerre qui en résulta Tolumnius fut tué dans un combat singulier avec Cornélius Cossus.

Tŏmi (-ōrum), ou **Tŏmis** (-is : *Tomiswar* ou *Jegni Pangola*), ville de Thrace (plus tard Mœsie), située sur la rive O. de l'Euxin, et, dans les derniers temps, capitale de la Scythia Minor. Elle est fameuse comme lieu d'exil d'Ovide.



Tomi.

Tŏmўris (-is), reine des Massagètes, par qui Cyrus fut tué dans une bataille en 529 av. J.-C.

Tŏrōne (-es), ville de Macédoine, dans le district de la Chalcidicé, et dans le côté S.-O. de la péninsule Sithonia ; elle a donné son nom au golfe Toronaïque situé entre les péninsules Sithonia et Pallène.

Torquātus (-i), nom d'une famille patricienne de la Gens Manlia. 1) T. MANLIUS IMPERIOSUS TORQUATUS, fils de L. Manlius Capitolinus Imperiosus, dictateur en 363, av. J. C., était le héros favori de l'histoire romaine. Manlius avait, dit-on, l'esprit obtus dans sa jeunesse, et son père le fit élever à la campagne dans la plus profonde retraite. En 361 il servit sous le dictateur T. Quintius Pœnus dans la guerre contre les Gaulois, et dans cette expédition il s'acquit une gloire immortelle en tuant dans un combat singulier un Gaulois de taille gigantesque. Il enleva au barbare mort la chaîne ou le collier (*torques*) qui le parait, et se le passa autour du cou; de là son surnom de *Torquatus* (orné d'un collier). Il fut dictateur d'abord en 353, puis en 349. Il fut aussi trois fois consul en 347, 344 et 340. Dans cette dernière année Torquatus et son collègue, P. Decius Mus, gagnèrent sur les Latins, au pied du Vésuve, la grande victoire qui établit pour toujours la suprématie de Rome sur le Latium.

Peu de temps avant la bataille, alors que les deux armées campaient en face l'une de l'autre, les consuls publièrent une proclamation portant qu'aucun Romain ne devait s'engager dans un combat singulier avec un Latin sous peine de mort. Cette défense fut transgressée par le jeune Manlius, fils du consul. Pour le punir de cette infraction à la discipline, son père le fit exécuter par le licteur sous les yeux de l'armée assemblée. Cette sentence impitoyable attira au dictateur la haine de toute la jeunesse romaine, qui le détesta jusqu'à sa mort; et dans les âges qui suivirent on employa l'expression de *Manliana imperia* pour signifier des ordres cruels. — 2) T. MANLIUS TORQUATUS, fut consul en 235 av. J.-C., année où il conquit la Sardaigne; censeur en 231; et consul pour la deuxième fois en 224. Il avait la sévérité héréditaire dans sa famille, et nous le voyons s'opposer dans le sénat au rachat des Romains faits prisonniers à la fatale bataille de Cannes. Il fut dictateur en 210. — 3) L. MANLIUS TORQUATUS, consul en 65 avec L. Aurélius Cotta. Il prit une part active aux mesures destinées à étouffer la conspiration de Catilina en 63; et il soutint également Cicéron lorsqu'il fut banni en 58. — 4) L. MANLIUS TORQUATUS, fils du n° 3, appartenait au parti de l'aristocratie et en conséquence fut opposé à César quand éclata la guerre civile en 49. Il était préteur cette année-là, et stationnait à Albe avec six cohortes. Il alla ensuite rejoindre Pompée en Grèce, et, l'année suivante (48), le commandement d'Oricum lui fut confié; mais il fut obligé de rendre à la fois la ville et sa personne à César, qui le renvoya sain et sauf. Après la bataille de Pharsale, Torquatus passa en Afrique, et, lors de la défaite de son parti dans cette contrée en 46, il essaya de se réfugier en Espagne avec Scipion et d'autres, mais il fut pris par P. Sittius à Hippo Regius et tué avec ses compagnons. Torquatus était versé dans la littérature grecque, et Cicéron, avec qui, dans sa jeunesse, il avait été intimement lié, le vante comme un homme possédant l'instruction la plus variée. — 5) A. MANLIUS TORQUATUS, préteur en 52, lorsqu'il présida dans l'affaire intentée à Milon pour fait de corruption. Lors de la guerre civile il épousa la cause de Pompée, et, après la défaite de ce dernier, il se retira à Athènes, où il vivait dans l'exil en 45. C'était un ami intime de Cicéron.

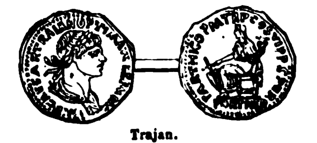
Trăbĕa (-æ), Q., poëte comique romain qui occupe le huitième rang dans le canon de Volcatius Sedigitus. On ne saurait préciser l'époque où il florissait, mais on l'a placé vers l'an 130 av. J.-C.

Trăchis ou **Trăchin** (-īnis), 1) appelée aussi HERACLEA TRACHINIÆ ou HERACLEA PHTHIOTIDIS, ou simplement HERACLEA, ville de Thessalie, dans le district de Malis, célèbre par le séjour qu'Hercule y fit quelque temps. — 2) ville de Phocide, sur les frontières de Béotie, et sur la pente du mont Hélicon dans le voisinage de Lebadea.

Trăchōnītis ou **Trachon**, district N. de la Palestine au-delà du Jourdain, était situé entre l'Antiliban et les montagnes d'Arabie, et borné au N. par le territoire de Damas, à l'E. par l'Auranitis, au S. par l'Ituræa, et à l'O. par la Gaulanitis.

Trājānus (-i) **M. Ulpĭus**, empereur romain (98-117 ap. J.-C.), était né à Italica, près de Séville, le 18 septembre 52. Il fut destiné aux armes et servit avec distinction en Orient et en Germanie. Il fut consul en 91, et à la fin de 97 il fut adopté par l'empereur Nerva, à la mort duquel, l'année suivante, il lui succéda sur le trône avec le titre d'*Imperator Cæsar Nerva Trajanus Augustus*. Son avénement fut accueilli avec joie, et ce nouvel empereur ne trompa point l'attente du peuple. A l'époque où Nerva mourut, Trajan se trouvait à Cologne et ne retourna à Rome que quelques mois après; il y entra à pied, accompagné de sa femme, Pompeia Plotina. Trajan fut occupé pendant les deux ou trois années qui suivirent par la guerre contre Décébale, roi des Daces, qu'il défit et obligea à demander la paix. Trajan prit le nom de *Dacicus* et entra en triomphe à Rome (103). L'année suivante il commença sa seconde

guerre Dacique contre le même Décébale, qui avait, dit-on, violé le traité. Ce prince fut complétement battu et il mit fin à ses jours (106). Après la mort de Décébale, la Dacie fut réduite à la forme de province romaine; des forteresses redoutables furent construites sur plusieurs points du pays et des colonies romaines y furent envoyées. A son retour Trajan eut un triomphe et il donna des jeux au peuple pendant cent vingt-trois jours. Vers le même temps l'Arabie Pétrée fut soumise à l'empire par A. Cornelins Palma, gouverneur de la Syrie, et une ambassade indienne vint à Rome. En 114 Trajan quitta Rome pour aller faire la guerre aux Arméniens et aux Parthes. Il passa l'hiver de 114 à Antioche, et l'année suivante il envahit le territoire parthe. Le plus éclatant succès était réservé à ses armes. En deux campagnes (115-116) il conquit la plus grande partie de l'empire parthique et s'empara de Ctésiphon, la capitale. En 116 il descendit le Tigre et entra dans la mer Érythrée (golfe Persique). Pendant qu'il était ainsi occupé, les Parthes se soulevèrent de nouveau, mais ils furent encore soumis par les généraux de Trajan. De retour à Ctésiphon, Trajan se détermina à donner un roi aux Parthes, et il plaça le diadème sur la tête de Parthamaspatès. En 117 Trajan tomba malade, et, comme le mal empirait, il partit pour l'Italie. Il put atteindre Sélinonte en Cilicie, appelée plus tard Trajanopolis, où il mourut, en août 117, après un règne de dix-neuf ans, six mois et quinze jours. Il ne laissa point d'enfants. Trajan était sévère et laborieux, d'un aspect majestueux, et simple dans son genre de vie. Bien que ce ne fût point un homme de lettres, il avait un jugement sain et désirait sincèrement le bonheur du peuple. Il construisit plusieurs grandes routes dans l'empire; bâtit plusieurs bibliothèques, dont une, appelée *Ulpia bibliotheca*, est souvent mentionnée, et un théâtre dans le Champ de Mars. Sa plus grande œuvre est le Forum Trajanum, au centre duquel s'élève la Colonne Trajane.



Trajan.

Trăjectum (-i : *Utrecht*), ville des Bataves, sur le Rhin, appelée plus tard *Trajectus Rheni* ou *Ad Rhenum*.

Tralles (-ium) ou **Trallis** (-is : *Ghiusel-Hisar*, Ru., *près d'Aidin*), ville de commerce très-florissante en Asie Mineure, et attribuée tantôt à l'Ionie, tantôt à la Carie. Ellle était située sur une hauteur triangulaire au pied S. du mont Messogis (avec une citadelle sur un point plus élevé), sur les bords de la petite rivière Eudon, affluent N. du Méandre, dont la ville était éloignée de 80 stades (8 milles géogr.). Sous les Séleucides elle porta les noms de Seleucia et d'Antiochia.



Tralles.

Trăpēzuns (-untis), 1) près de *Mavria*), ville d'Arcadie, sur l'Alphée. — 2) *Tarabosan*, *Trabezun* ou *Trébizonde*), colonie de Sinope, à l'extrémité E. du rivage N. de l'Asie Mineure. Après que Sinope eut perdu son indépendance, Trébizonde appartint d'abord à l'Arménie Mineure, puis au royaume de Pont. Sous les Romains, elle fut faite ville libre, probablement par Pompée, et, par Trajan, capitale du Pontus Cappadocius. Hadrien y construisit un nouveau port, et la place acquit par là une importance commerciale de premier ordre. Elle fut prise par les Goths sous le règne de Valérien; mais elle fut reconquise, et était dans un état florissant au temps de Justinien, qui releva les fortifications. Au moyen âge elle fut pendant quelque temps le siége d'une fraction de l'empire grec appelée

empire de Trébizonde. Elle est aujourd'hui le second port de commerce de la mer Noire, et prend rang immédiatement après Odessa.

Trăsimĕnus Lacus (-i : *Lago di Perugia*), qu'on écrit quelquefois, mais incorrectement, THRASYMENUS, lac en Étrurie, entre Clusium et Perusia, mémorable par la victoire qu'y remporta Hannibal sur les Romains conduits par Flaminius, 217 av. J.-C.

Treba (-æ : *Trevi*), ville du Latium, près des sources de l'Anio, au N.-E. d'Anagnia.

Trebatius Testa (voy. *Testa*).

Trĕbellĭus (-i) **Pollio** (-ōnis), un des six écrivains de l'Histoire Auguste, florissait sous Constantin.

Trĕbĭa (-æ : *Trebbia*), la Trébie, petite rivière de la Gaule Cisalpine, qui se jette dans le Pô près de Plaisance. Elle est mémorable à cause de la victoire remportée par Hannibal sur les Romains en 218 av. J.-C.

Trĕbōnĭus (-i), C., joua un rôle principal dans les derniers moments de la république. Il commença sa vie publique comme défenseur du parti de l'aristocratie, mais il changea de camp bientôt après, et pendant son tribunat (55) il proposa la *Lex Trebonia*, par laquelle Pompée obtint les deux Espagnes, Crassus la Syrie et César les Gaules et l'Illyricum pour une seconde période de cinq ans. En récompense de ce service il fut nommé un des lieutenants de César en Gaule. En 48, Trébonius fut préteur urbain, et vers la fin de 47 il succéda à Q. Cassius Longinus comme propréteur dans le gouvernement de l'Espagne ultérieure. César l'éleva au consulat en octobre 45, et lui promit la province d'Asie. En retour de tant d'honneurs et de faveurs, Trébonius fut un des premiers meneurs dans la conspiration qui avait pour but l'assassinat de César, et, après le meurtre de son protecteur (44), il passa comme consul dans la province d'Asie. L'année suivante (43), Dolabella surprit la ville de Smyrne où résidait Trébonius et le tua dans son lit.

Trēbŭla (-æ), 1) (*Tregghia*), ville du Samnium située dans la partie S.-E. des montagnes de Cajazzo. — 2) MUTUSCA, ville des Sabins, de position incertaine. — 3) SUFFENA, ville également des Sabins et de position incertaine.

Trērus (-i : *Sacco*), rivière du Latium, tributaire du Liris.

Tres Tăbernæ (-ārum), 1) station sur la Voie Appienne dans le Latium, entre Aricia et Forum Appii. Elle est mentionnée dans le récit du voyage de Saint-Paul à Rome. — 2) (*Borghetto*), station dans la Gaule Cisalpine, sur la route de Plaisance à Milan.

Trēvĭri ou **Trēvĕri** (-ōrum), puissant peuple de la Gaule Belgique; c'était un fidèle allié des Romains et sa cavalerie était la meilleure de toute la Gaule. La Moselle coulait à travers leur territoire, qui s'étendait vers l'O. depuis le Rhin jusqu'aux Remi. Leur ville principale fut érigée en colonie romaine par Auguste et nommée AUGUSTA TREVIRORUM (Trèves). Elle était située sur la rive droite de la Moselle et devint sous le bas empire une des cités les plus florissantes au N. des Alpes. Elle était la capitale de la Gaule Belgique; et, après la division de l'empire romain par Dioclétien (292 apr. J.-C.) en quatre districts, elle devint la résidence du César qui avait le gouvernement de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne. La ville moderne possède encore d'intéressants vestiges de la domination romaine.

Trĭballī (-ōrum), puissant peuple de Thrace, branche des Gètes; il habitait le long du Danube, et fut défait par Alexandre le Grand en 335 av. J.-C.

Tribocci (-ōrum), peuple germain, établi dans la Gaule Belgique, entre les Vosges et le Rhin, dans le voisinage de Strasbourg.

Trĭcasses, Trĭcasii ou **Trĭcassīni** (-ōrum), peuple de la Gaule Lyonnaise, à l'E. des Sénones; leur capitale était Augustobona, plus tard Tricassæ (*Troyes*).

Trĭcastīni (-ōrum), peuple de la Gaule Narbonnaise, habitait une étroite bande de pays entre la Drôme et l'Isère. Leur capitale était Augusta Tricastinorum ou simplement Augusta (Aoste).

Tricca (-æ), plus tard **Triccăla** (*Trikkala*), ancienne ville de Thessalie

dans le district nommé Hestiæotis, et située sur le Lethæus, au N. du Pénée. Homère nous la représente comme gouvernée par le fils d'Esculape; et elle possédait dans les derniers temps un célèbre temple de ce dieu.

Trĭcŏrii (-**ōrum**), peuple ligurien de la Gaule Narbonnaise, branche des Sallyi, dans le voisinage de Marseille et d'Aquæ Sextiæ (Aix).

Trĭdentum (-**i** : *Trente*, en ital. *Trento*), ville capitale des TRIDENTINI et principale ville de la Rhétie, située sur le fleuve Athesis (l'Adige) et sur le passage des Alpes qui conduit à Vérone.

Trinacria (voy. *Sicilia*).

Trinŏbantes (-**um**), un des plus puissants peuples de la Bretagne, qui habitait le moderne Essex.

Trĭŏpas (-**æ**), fils de Poséidon (Neptune) et de Canacé, fille d'Æolus, ou d'Hélios (le Soleil) et de Rhodos, et père d'Iphimédie et d'Erysichthon. De là le nom de *Triopeius* donné à son fils Érysichthon, et celui de *Triopēis* donné à sa petite fille Mestra ou Metra.

Trĭŏpium (-**i** : cap *Krio*), promontoire qui termine la péninsule de Cnide, formant la pointe S.-O. de la Carie et de l'Asie Mineure.

Trĭphȳlia (-**æ**), la partie S. de l'Élide, située entre l'Alphée et le Neda; elle tire, dit-on, son nom des trois différentes tribus qui formaient sa population. Sa capitale était PYLOS.

Trĭpŏlis (-**is**), nom qui désigne proprement une confédération de trois villes, mais qui s'applique aussi à des villes isolées ayant avec d'autres des rapports de nature à justifier ce nom. 1) *Kash Yeniji*), ville sur le Méandre, à 12 milles à l'O. d'Hiérapolis, sur les confins de la Phrygie, de la Carie et de la Lydie, trois contrées à chacune desquelles elle est rapportée par différentes autorités. — 2) (*Tireboli*), forteresse sur la côte du Pont, sur une rivière du même nom (*Tireboli Su*), à 90 stades à l'E. du Promontorium Zephyrium (Cap *Zefreh*). — 3) (*Tripoli, Tarabulus*), sur la côte de Phénicie; c'étaient trois villes distinctes, à 1 stade (600 pieds) l'une de l'autre, ayant chacune son enceinte propre, mais réunies entre elles par une constitution commune, ayant un seul lieu de réunion, et ne formant en réalité qu'une ville unique. C'étaient respectivement des colonies de Tyr, de Sidon et d'Aradus. C'est aujourd'hui une ville de quinze mille habitants et la capitale d'un pachalik de Syrie, le pachalik de Tripoli. — 4) district sur la côte N.



Tripolis en Phénicie.



Tripolis.

de l'Afrique, entre les deux Syrtes, comprenant trois villes : Sabrata (ou Abrotonum), Œa et Leptis Magna; on l'appelait aussi *Tripolitana Regio* (voy. *Syrtica*).

Triptŏlĕmus (-**i**), fils de Céleus, roi d'Éleusis, et de Metanira ou Polymnia. D'autres le disent fils du roi d'Éleusis et de Cothonea ou d'Oceanus et de Gæa, ou de Trochilus et d'une femme d'Éleusis. Triptolème était le favori de Déméter (Cérès); il inventa la charrue, l'agriculture, et fut par conséquent le père de la civilisation qui en résulte. C'était le grand héros des mystères d'Éleusis. Suivant la légende commune, il reçut hospitalièrement Cérès à Éleusis, lorsqu'elle errait à la recherche de sa fille. La déesse, en retour de ce service, désira donner l'immortalité à son fils Démophon et le mit dans le feu pour qu'il y dépouillât les éléments de sa nature mortelle; mais Métanire, à ce spectacle, jeta des cris perçants, et l'enfant périt consumé par les flammes. Comme compensation à cette perte cruelle, la

déesse donna à Triptolème un char attelé de dragons ailés et des semences de blé. Monté sur ce char, Triptolème parcourut la terre, faisant connaître aux hommes les bienfaits de l'agriculture. A son retour dans l'Attique, Celeus tenta de le tuer, mais par ordre de Déméter il fut obligé de céder son territoire à Triptolème, qui y établit le culte de Déméter, et institua les Thesmophories. Triptolème est représenté dans les œuvres d'art comme un jeune héros, quelquefois coiffé du pétasus, sur un char traîné par des dragons, et tenant à la main un sceptre et des épis de blé.

Tritæa (-æ), 1) ville de Phocide, au N.-O. de Cléones, sur la rive gauche du Céphise, et sur les frontières de la Locride. — 2) une des douze villes d'Achaïe, à 120 stades à l'E. de Pharæ au près des frontières d'Arcadie.

Trītō (-ūs) ou **Trītōgĕnīa** (-æ), surnom d'Athéna (Minerve), dérivé, selon quelques-uns, du lac Tritonis en Libye, selon d'autres, du torrent Triton près d'Alalcomènes en Béotie; et, suivant les grammairiens, de τριτώ qui, dans le dialecte des Athamaniens, signifierait *tête*.

Trīton (-ōnis), fils de Poséidon (Neptune) et d'Amphitrite (ou Célæno); il habitait avec son père et sa mère un palais d'or au fond de la mer, ou, suivant Homère, à Ægæ. Des écrivains des derniers temps le représentent chevauchant sur la mer monté sur des chevaux marins ou sur d'autres monstres. Quelquefois il est fait mention de Tritons au pluriel. Leur forme est diversement décrite, bien qu'ils soient toujours conçus comme ayant la figure humaine dans la partie supérieure du corps, et celle d'un poisson dans la partie inférieure. Le trait caractéristique des Tritons chez les poëtes comme dans les œuvres d'art, c'est une trompette faite d'une conque dans laquelle ils soufflent au commandement de Poséidon (Neptune), pour apaiser les vagues agitées de la mer.



Triton.

Trītōn (-ōnis) **Fluvius, Tritonis** (-is) ou **Trītōnītis Pălus,** rivière et lac sur la côte méditerranéenne de Libye, mentionnés dans plusieurs anciennes légendes grecques, notamment dans la mythologie d'Athéna (Minerve), qu'une tradition représentait comme née sur le lac Tritonis. Ce lac est sans doute le grand lac salé situé dans le sud de Tunis et appelé El-Sibkah. Quelques-uns des écrivains anciens donnent à la légende une localité toute différente, et identifient le Triton à la rivière communément appelée LATHON dans la Cyrénaïque.

Trĭvīcum (-i : *Trivico*), petite ville du Samnium, située au milieu des montagnes qui séparent le Latium de l'Apulie.

Trōăs (-ădis : *Chan*), le territoire d'Ilium ou Troie, formant la partie N.-O. de la Mysie. Il était borné à l'O. par la mer Égée, à partir du cap Lectium au cap Sigeum, à l'entrée de l'Hellespont; au N.-O. par l'Hellespont, jusqu'à la rivière Rhodius, au-dessous d'Abydos; au N.-E. et à l'E. par les montagnes qui bordent la vallée du Rhodius, et au S. par la côte N. du golfe d'Adramytte, le long du pied S. de l'Ida; mais au N.-E. et à l'E. la limite s'étend quelquefois assez loin pour renfermer la totalité de la côte de l'Hellespont et d'une portion de la Propontide, et le pays jusqu'au fleuve Granicus, embrassant ainsi le district de Dardanie et un peu plus encore. La Troade est en grande partie montagneuse, coupée par le mont Ida et ses branches : la plus vaste plaine est celle où Troie était située. Les principales rivières étaient le SATNOIS au S., le RHODIUS au N., et le SCAMANDRE et le SIMOIS au centre. Ces deux dernières, si fameuses dans les légendes de la guerre de Troie, coulent de deux points dif-

férents de la chaîne du mont Ida, et se réunissent dans la plaine de Troie, à travers laquelle leurs flots unis se dirigent au N.-O. et vont se jeter dans l'Hellespont, à l'E. du cap Sigée. L'emplacement précis de la ville de Troie, ou, suivant son véritable nom grec, d'Ilion, a donné lieu à beaucoup de discussions. L'opinion la plus probable paraît être celle qui place la ville originaire dans la partie supérieure de la plaine, sur une élévation modérée au pied du mont Ida, et sa citadelle (nommée *Pergăma*, Πέργαμα), sur une éminence plus élevée, séparée en grande partie de la ville par un ravin et presque entourée par le Scamandre. Cette ville paraît n'avoir jamais été restaurée depuis sa destruction par les Grecs. Les colons éoliens bâtirent une nouvelle ville sur l'emplacement de l'ancienne, à ce qu'ils crurent indubitablement, mais en réalité beaucoup plus bas dans la plaine, et cette ville est, si l'on en croit leur opinion, la TROJA ou ILIUM VETUS de la plupart des écrivains anciens. Après l'époque d'Alexandre, cette cité déclina, et on en construisit une nouvelle, encore plus bas dans la plaine, au-dessous du confluent du Scamandre et du Simoïs, et près de l'Hellespont; on l'appela ILIUM NOVUM. Voici brièvement ce que les légendes racontent de l'origine du royaume de Troie : — Teucer, le premier roi de la Troade, avait une fille, qui épousa Dardanus (voy. *Dardania*). Du nom de ce Teucer le peuple s'appela Teucri. Dardanus eut deux fils, Ilus et Erichthonius ; et le second fut le père de Tros, à qui le pays dut le nom de TROAS et le peuple celui de TROES. Tros fut le père d'Ilus, qui fonda la ville, nommée de son nom ILIUM, et aussi, du nom de son père, TROJA. Le roi suivant fut LAOMEDON, et, après lui, Priam (voy. *Priamus*). Sous le règne de ce dernier Troie fut prise et détruite par les Grecs confédérés, après un siége de dix ans. Les chronologistes assignent différentes dates à la prise de Troie; le calcul le plus généralement admis la plaçait en l'an 1184 av. J.-C.

Trocmi ou **Trocmii** (voy. *Galatia*).

Trōĕs (voy. *Troas*).

Trœzen (-ēnis : *Dhamala*), capitale de la TROEZENIA, district situé dans le S.-E. de l'Argolide, sur le golfe Saronique, et vis-à-vis de l'île d'Égine. La ville était située à quelque distance de la côte, sur laquelle elle possédait un port appelé POGON, en face de l'île de Calaurie. Trœzène était une ville très-ancienne; elle s'appelait, dit-on, Poséidonia dans l'origine, à cause du culte qu'y recevait Poséidon (Neptune). Elle dut son nom de Trœzène à Trœzen, un des fils de Pélops; et elle est célèbre dans la mythologie comme résidence de Pitthée, aïeul maternel de Thésée, et comme lieu de naissance de Thésée lui-même. Dans la période historique ce fut une place de quelque importance.

Trōgĭliæ (-ārum), trois petites îles, situées devant le promontoire de Trogilium.

Trōglŏdўtæ (-ārum : c'est-à-dire habitants de cavernes), Troglodytes, nom appliqué par les géographes grecs à différents peuples non civilisés qui ne vivaient point dans des constructions, mais dans des cavernes, et spécialement aux habitants de la côte O. de la mer Rouge, le long du littoral de la haute Égypte et de l'Éthiopie. Il y avait aussi des Troglodytes en Mœsie, sur les bords du Danube.

Trogus Pompeius (voy. *Pompeius*).

Troilium (voy. *Trossulum*).

Trōĭlus (-i), fils de Priam et d'Hécube, ou, selon d'autres, d'Apollon. Il périt de la main d'Achille.

Trōja (-æ), nom de la ville de Troie ou Ilium, et aussi du pays lui-même, c'est-à-dire de la Troade. Voy. *Troas*.



Troie.

Trŏphōnius (-ii), fils d'Érigonus, roi d'Orchomène et frère d'Agamède.

Lui et son frère bâtirent le temple de Delphes et le Trésor du roi Hyriée en Béotie (voy. *Agamedes*). Trophonius, après sa mort, fut honoré comme un demi-dieu et eut un oracle fameux près de Lébadée, en Béotie (voy. le *Dict. d'Antiquités* à l'article *Oraculum*).

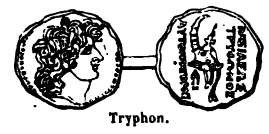
Trōs (-ōis), fils d'Érichthonius et d'Astyoché, et petit-fils de Dardanus. Il épousa Callirrhoé, dont il eut Ilus, Assaracus et Ganymède. Il fut roi de Phrygie. Il a donné son nom à Troie et aux Troyens. Il donna son fils Ganymède à Zeus (Jupiter), pour un présent de chevaux (voy. *Ganymedes*).

Trossŭlum (-i : *Trosso*), ville d'Étrurie, à 9 milles de Volsinii ; elle fut prise, dit-on, par quelques chevaliers romains, sans le secours d'aucun fantassin ; d'où le nom de *Trossuli* donné aux chevaliers romains.

Trŭentum (-i), v. du Picenum, sur la rivière Truentus ou Truentinus (*Tronto*).

Trutulensis Portus, port sur la côte N.-E. de la Bretagne, près de l'estuaire Taus (Tay).

Trȳphon (-ōnis), **Diodotus**, usurpateur du trône de Syrie sous le règne de Démétrius II Nicator. Après la mort d'Alexandre Balas en 146 av. J.-C., Tryphon produisit d'abord Antiochus, jeune fils de Balas, comme prétendant contre Démétrius ; mais en 142 il assassina Antiochus et régna à sa place. Il fut défait et mis à mort par Antiochus Sidétès, frère de Démétrius, en 139, après un règne de 3 ans.



Tryphon.

Tūbĕro (-ōnis) **Ælius**. 1) Q., beau-fils de L. Æmilius Paulus, servit sous ce dernier dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine. — 2) Q., fils du précédent, disciple de Panætius et surnommé le Stoïcien. Il était renommé par son talent et ses connaissances en jurisprudence. Il fut préteur en 123 et consul suffectus en 118. Il était opposé à Tib. Gracchus, ainsi qu'à son frère Caïus Gracchus, et prononça quelques discours contre ce dernier en 123. Tubéron est un des interlocuteurs dans le dialogue de Cicéron intitulé : *De republica*. — 3) L., ami intime de Cicéron. Dans la guerre civile, il se rangea du côté de Pompée, sous qui il servit en Grèce. Il fut plus tard gracié par César et rentra à Rome avec son fils Quintus. Il cultiva la littérature et la philosophie. — 4) Q., fils du précédent, obtint une haute réputation comme juriste, et il est souvent cité dans le Digeste.

Tucca (-æ) **Plotius**, ami d'Horace et de Virgile, à qui ce dernier légua, ainsi qu'à Varius, ses œuvres inachevées.

Tūder (-ĕris : *Todi*), ancienne v. d'Ombrie, située sur une colline près du Tibre, et sur la route de Mevania à Rome.

Tullia (-æ), nom des deux filles de Servius Tullius, 6e roi de Rome.

Tullia (-æ), souvent désignée par le diminutif TULLIOLA, fille de M. Cicéron et de Terentia, née probablement en 79 ou 78 av. J.-C. Elle fut fiancée en 67 à C. Calpurnius Piso Frugi, qu'elle épousa en 63, pendant le consulat de son père. Durant l'exil de Cicéron, Tullie perdit son premier mari. Elle se remaria en 56 à Furius Crassipes, jeune homme de haut rang, fort riche, mais elle ne vécut pas longtemps avec lui, bien qu'on ignore également la date et la cause de leur divorce. En 50 elle épousa son 3e mari, P. Cornélius Dolabella, un parfait débauché. Ce mariage eut lieu pendant le séjour de Cicéron en Cilicie, et, comme on pouvait le présumer, il ne fut pas heureux. En 46, ils divorcèrent d'un commun accord. Au commencement de 45, Tullia accoucha d'un fils, qui était son second enfant de Dolabella. Dès qu'elle fut assez bien rétablie pour supporter les fatigues d'un voyage elle accompagna son père à Tusculum, où elle mourut en février.

Tulliănum (-i), cachot doublement souterrain, ajouté par Servius Tullius à la prison Mamertine (*Carcer Mamertinus*). Il sert aujourd'hui de chapelle à une petite église bâtie en ce lieu et nommée S. Pietro in Carcere.

Tullius Cicero, voy. *Cicero*.

Tullius Servius (-1), 6e roi de Rome. Ce qu'on raconte des premières années et de la mort de Tullius Servius est rempli de merveilleux et ne saurait être considéré comme digne d'entrer dans un récit vraiment historique. Sa mère Ocrisia était une des captives emmenées de Corniculum, et devint une des esclaves de Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien. Il naquit dans le palais, et, malgré son origine servile, fut élevé comme le fils du roi, attendu que Tanaquil, en vertu de sa faculté divinatoire, avait prévu la grandeur future de l'enfant; et Tarquin avait tant de confiance en lui qu'il lui donna sa fille en mariage et l'appela à exercer le gouvernement. Les fils d'Ancus Marcius, craignant qu'il ne les frustrât du trône qu'ils réclamaient comme leur héritage légitime, firent assassiner Tarquin (voy. *Tarquinius*). Mais Tanaquil, au moyen d'un stratagème, sut conserver le pouvoir royal à Servius. Trois événements importants sont assignés à son règne par la tradition universelle. Premièrement il donna une nouvelle constitution à Rome. Les deux principaux objets de cette constitution étaient d'assurer au peuple l'indépendance politique, et d'assigner à la propriété l'influence qui, dans l'État, avait appartenu jusque-là à la naissance exclusivement. Secondement il étendit le Pomœrium, ou consacra les limites de la cité, qu'il compléta en y incorporant les collines du Quirinal, du Viminal et de l'Esquilin (voy. *Roma.*) Troisièmement, il contracta avec les Latins une importante alliance, aux termes de laquelle Rome et les villes du Latium devinrent membres d'une grande ligue. Par sa nouvelle constitution Servius encourut l'hostilité des patriciens, qui conspirèrent avec L. Tarquin pour le priver de la vie et du trône. Suivant la légende, Tullia, une des filles de Servius, femme ambitieuse, qui avait préparé les voies pour son mariage avec L. Tarquin par le meurtre de son premier mari, Aruns, et de sa sœur, la première femme de Tarquin, fut un des premiers moteurs de la conspiration. A son instigation Tarquin entra au Forum revêtu des habits royaux, s'assit sur le siége du roi dans le palais du sénat, et ordonna aux sénateurs de lui obéir comme à leur roi. A la première nouvelle de ce mouvement, Servius arriva en hâte au sénat, et, debout sur le seuil, enjoignit à Tarquin de descendre du trône. Tarquin s'élança de sa place, saisit le vieillard et le précipita du haut des degrés. Couvert de sang, le roi s'enfuit vers sa demeure, mais, avant qu'il y arrivât, il fut pris et tué par les serviteurs de Tarquin. Tullia courut au sénat et salua son époux du titre de roi; mais ses transports de joie lui firent horreur à lui-même. Il la pria de rentrer chez elle, et, comme elle s'en retournait, le conducteur arrêta le char et lui montra le corps de son père étendu tout sanglant en travers du chemin. Elle lui ordonna de passer dessus : le sang de son père jaillit sur le char et sur ses vêtements; et, depuis ce jour, la voie porta le nom de *Vicus Sceleratus*, ou Voie du crime. Servius avait régné 44 ans. Sa mémoire fut longtemps chère aux plébéiens.

Tullus Tiro (voy. *Tiro*).

Tullus Hostilius (-1), 3e roi de Rome. Il était, dit-on, petit-fils d'Hostus Hostilius, qui périt dans une bataille contre les Sabins sous le règne de Romulus. Voici la légende qui le concerne : Tullus Hostilius s'écarta de la voie pacifique tracée par Numa et aspira à la renommée guerrière de Romulus. Il força Albe à reconnaître la suprématie de Rome dans la guerre où les trois frères romains, les Horaces, combattirent avec les trois frères albains, les Curiaces, près de la Fossa Cluilia. Il fit ensuite la guerre à Fidènes et à Véies, et, serré de près par ses deux ennemis réunis, il voua des temples à la *Pâleur* et à la *Peur* (Pallor, Pavor), et, après avoir remporté la victoire, il fit écarteler avec des chars Mettius Fuffetius, roi ou dictateur d'Albe, pour avoir voulu livrer Rome; puis il détruisit Albe de fond en comble, ne respectant que les temples des dieux, et transporta les habitants à Rome, où il leur assigna pour demeure la colline du Cælius. Il tourna ensuite ses armes contre les Sabins, et, se voyant de nouveau menacé d'une défaite dans un bois nommé le Bois Scélérat, il voua une fête annuelle à Saturne et à Ops et doubla le nombre des Saliens ou prêtres de Mamers; et, quand, par leur assistance, il eut vaincu les Sabins,

il accomplit son vœu, et institua les fêtes nommées *Saturnalia* et *Opalia*. Dans sa vieillesse, Tullus se sentit las de guerroyer, et quand une peste vint le frapper, lui et son peuple, qu'une pluie de pierres brûlantes tomba du ciel sur le mont Alba, et qu'une voix comme celle des dieux albains, partie du temple solitaire de Jupiter, se fit entendre à son sommet, il se rappela les jours paisibles et heureux de Numa, et songea à gagner la faveur des dieux, comme l'avait fait Numa, par la prière et la divination. Mais les dieux ne se soucièrent ni de ses prières ni de ses enchantements, et, quand il voulut invoquer Jupiter Elicius, Jupiter courroucé consuma par le feu et Tullus et toute sa maison. Peut-être n'y a-t-il qu'un seul fait historique contenu dans la légende de Tullus, la ruine d'Albe.

Tūnes ou **Tūnis** (**-is** : *Tunis*), v. forte du N. de l'Afrique, située au fond du golfe de Carthage, à 10 milles au S.-O. de Carthage, à l'embouchure de la petite rivière Catada.

Tungri (**-ōrum**), peuple germain qui passa le Rhin et s'établit en Gaule dans le pays occupé auparavant par les Aduatici et les Eburones. Leur capitale s'appelait TUNGRI ou ADUACA TUNGRORUM (Tongern).

Turdĕtāni (**-ōrum**), le peuple le plus considérable de l'Hispania Bætica ; il habitait dans le S. de la province, sur les deux rives du Bætis, jusqu'à la Lusitanie.

Turdūli (**-ōrum**), peuple de l'Hispania Bætica, établi à l'E. et au S. des Turdetani, avec qui ils avaient d'étroits rapports.

Tūrĭa (**-æ**) ou **Tūrium** (**-i** : *Guadalquivir*), fleuve sur la côte E. de l'Espagne, se jette dans la mer à Valence; il est mémorable par la bataille livrée sur ses bords entre Pompée et Sertorius.

Turnus (**-i**), 1) fils de Daunus et de Venilia, et roi des Rutules, à l'époque de l'arrivée d'Énée en Italie. C'était un frère de Juturne, et un parent d'Amata, femme du roi Latinus. Il combattit contre Énée, parce que Latinus avait donné à Énée sa fille Lavinie, qui avait été auparavant promise à Turnus. Il est représenté dans l'Énéide comme un vaillant guerrier; mais à la fin il tomba sous les coups d'Énée. — 2) Poëte satirique romain, né à Aurunca, vécut sous Vespasien et Domitien.

Turnus Herdonius, voy. *Herdonius*.

Tūrŏnes (**-um**), **Turoni** ou **Tūrŏnii** (**-ōrum**), peuple dans l'intérieur de la Gallia Lugdunensis, entre les Aulerci, les Andes et les Pictones. Leur capitale était CÆSARODUNUM, plus tard TURONI (Tours), sur le Liger (la *Loire*).

Turris Hannibalis (**-is** *Bourj-Salek-tah*, Ru.) château sur la côte de la Byzacène, entre Thapsus et Acholla; il appartenait à Hannibal, qui s'y embarqua, lorsqu'il alla chercher un asile auprès d'Antiochus le Grand.

Turris Strătōnis (voy. *Cæsarca*, n° 3).

Tusci, Tuscia (voy. *Etruria*).

Tuscŭlum (**-i** : *Frascati*, Ru.) ancienne v. du Latium, située à 10 milles au S.-E. de Rome, sur un des sommets élevés des montagnes qui, du nom de la ville, s'appelaient TUSCULANI MONTES. Elle avait été fondée, selon la tradition, par Télégonus, fils d'Ulysse ; c'était, en tout cas, une des plus importantes villes latines. Caton le Censeur y était né. Sa proximité de Rome, sa salubrité et la beauté du site en faisaient la résidence favorite des nobles Romains durant l'été. Cicéron, entre autres, y avait sa villa de prédilection, qu'il mentionne fréquemment sous le nom de TUSCULANUM.

Tūtĭcānus (**-i**), poëte romain, ami d'Ovide.

Tўăna (**-ōrum**, *Kis Hisar*, Ru.), v. de l'Asie Mineure, située dans le S. de la Cappadoce au pied N. du mont Taurus. Tyane était le lieu de naissance d'Apollonius, le prétendu faiseur de miracles. Le district S. de la Cappadoce, où cette ville était située, s'appelait TYANITIS.

Tўchē, 1) voy. *Fortuna;* — 2) voy. *Syracusæ*.

Tўdeus (**-ĕos**, **-ĕī** ou **eī**), Tydée, fils d'Énée, roi de Calydon, et de Peribœa. Il fut obligé de quitter Calydon, à cause d'un meurtre qu'il avait commis, mais qui est diversement raconté par les différents auteurs. Il se réfugia à Argos auprès d'Adraste, qui le purifia de ce meurtre et lui donna sa fille Déipylé en mariage. Il en

eut un fils, Diomède, appelé souvent TYDIDES. Il accompagna Adraste dans l'expédition contre Thèbes, et il y fut blessé par Mélanippe, lequel néanmoins périt de sa main. Lorsque Tydée gisait blessé sur le sol, Athéna (Minerve) lui apparut avec un remède qu'elle avait reçu de Zeus (Jupiter) et qui devait le rendre immortel. Mais la bienveillance de la déesse fut paralysée par un stratagème d'Amphiaraüs, qui détestait Tydée; il coupa la tête de Mélanippe et la présenta à Tydée, qui l'ouvrit et mangea la cervelle ou dévora une portion de chair. Athéna, voyant cela, frémit d'horreur, et abandonna Tydée à son destin. Il mourut et fut enseveli par Macon.

Tymphæi (**-ōrum**), peuple d'Épire, sur les frontières de Thessalie, ainsi nommé du mont TYMPHE. Leur pays s'appelait TYMPHÆA.

Tymphrestus (**-i**: *Elladha*), montagne de Thessalie, dans le pays des Dryopes; le Sperchius y avait sa source.

Tyndărĕus (**-ĕi**) et non **Tyndărus**, fils de Périérès et de Gorgophoné, ou, selon d'autres, fils d'Œbalus, et de la nymphe Batta, ou de Gorgophoné. Tyndare et son frère Icarius furent chassés par leur beau-frère Hippocoon et ses fils. Tyndare se réfugia auprès de Thestius en Étolie, et lui prêta son concours dans les guerres contre ses voisins. En Étolie Tyndarée épousa Léda, la fille de Thestius, et fut plus tard rétabli à Sparte par Hercule. De Léda Tyndare eut Timandra, Clytemnestre et Philopoé. Une nuit Léda eut commerce avec Jupiter et avec Tyndare. De là une quadruple naissance : celle de Pollux et d'Hélène, due à Jupiter; celle de Castor et de Clytemnestre, due à Tyndare. Le nom patronymique de TYNDARIDÆ est souvent donné à Castor et Pollux, et celui de TYNDARIS à Hélène et à Clytemnestre. Lorsque Castor et Pollux eurent été reçus parmi les immortels, Tyndare invita Ménélas à venir à Sparte, et lui céda son royaume.

Tyndăris (**-ĭdis**) ou **Tyndărĭum** (**-ii**: *Tindare*), v. sur la côte N. de la Sicile, un peu à l'O. de Messine, fondée par Denys l'Ancien, en 396 av. J.-C.

Tȳphon (**-ōnis**) ou **Typhōeus** (**-ŏĕŏs, -ŏĕī** ou **ŏeī**), Typhée, monstre du monde primitif, que l'on représente quelquefois comme un ouragan destructeur, et quelquefois comme un géant vomissant des flammes, c.-à-d. comme la personnification des tempêtes ou des phénomènes volcaniques. Suivant Homère, il était caché sous terre dans le pays des Arimes, sans cesse foudroyé par Zeus (Jupiter). Dans Hésiode, Typhaon et Typhoeus sont deux êtres distincts. Typhaon est représenté comme fils de Typhoeus, et comme un ouragan de feu, qui eut d'Echidna le chien Orthus, Cerbère, l'hydre de Lerne, la Chimère et le Sphinx. Typhoeus, de son côté, est appelé le plus jeune fils de Tartarus et de Gæa, ou de Héra (Junon) seule, parce qu'elle avait été indignée de ce que Jupiter eût donné seul le jour à Minerve. Il est représenté comme un monstre à 100 têtes, avec des yeux terribles et des voix épouvantables; il avait la prétention de commander aux dieux et aux hommes; mais, après une effroyable lutte, Jupiter le foudroya. Il engendra les Vents; de là on l'appelle aussi père des Harpyies; mais les vents bienfaisants, tels que Notus, Borée, Argestès et Zéphyre, n'étaient pas ses fils. Il fut enseveli dans le Tartare, sous le mont Etna, où se trouvent les forges d'Héphæstus (Vulcain); d'où l'épithète *Typhoïs* donnée par les poëtes à l'Etna.

Tȳrannĭon (**-ōnis**), 1) grammairien grec, né à Amisus dans le Pont, fut fait prisonnier par Lucullus et conduit à Rome, en 72 av. J.-C. Lucullus le donna à Muréna, qui l'affranchit. A Rome Tyrannion s'occupa d'enseignement. Il fut aussi employé à mettre en ordre la bibliothèque d'Apellicon, que Sylla transporta à Rome, et qui contenait les œuvres d'Aristote. Cicéron parle dans les termes les plus flatteurs de son savoir et de son habileté. — 2) né en Phénicie, fils d'Artémidore, et disciple du précédent.

Tȳras (**-æ** : *Dniester*), appelé plus tard DANASTRIS, fl. de la Sarmatie d'Europe; il forme dans la partie inférieure de son cours la limite entre la Dacie et la Sarmatie, et se jette dans le Pont-Euxin, au N. du Danube.

Tyriæum (**-i** : *Ilghun*), v. de Lycaonie, à 20 parasanges à l'O. d'Iconium.

Tyro (**-ûs**), fille de Salmonée et d'Alcidicé. Elle était femme de Créthée, et aimée du dieu fluvial Enipeus en Thessalie, sous la forme duquel Poséidon (Neptune) lui apparut, et eut d'elle Pélias et Nélée. Créthée la rendit mère d'Æson, de Phérès et d'Amythaon.

Tyrrhēni, **Tyrrhenia** (voy. *Etruria*).

Tyrrhēnum mare (voy. *Etruria*).

Tyrrhēnus (**i**), fils du roi lydien Atys et de Callithea, et frère de Lydus. Il passe pour avoir conduit une colonie pélasgique de Lydie en Italie, dans le pays des Ombriens et avoir donné son nom aux colons. D'autres appellent Tyrrhénus fils d'Hercule et d'Omphale, ou de Télèphe et d'Hiéra, et frère de Tarchon. Le nom de Tarchon paraît n'être qu'une autre forme de Tyrrhenus.

Tyrrheus (**-ei**) pâtre du roi Latinus.

Tyrtæus (**-i**), Tyrtée, fils d'Archembrotus, d'Aphidnæ en Attique. Suivant la plus ancienne tradition, les Spartiates, durant la 2ᵉ guerre du Péloponnèse, reçurent d'un oracle l'ordre de prendre leur chef parmi les Athéniens, s'ils voulaient triompher de leurs ennemis. Ils choisirent Tyrtée. Les écrivains postérieurs embellissent cette histoire, et représentent Tyrtée comme un maître d'école boiteux, de basse extraction et de très-faible réputation, envoyé aux Lacédémoniens sur leur demande, comme le plus mauvais chef qu'ils pussent choisir, n'ayant nulle envie d'aider les Lacédémoniens à étendre leur domination dans le Péloponnèse, et ne se doutant guère que la poésie de Tyrtée accomplirait cette victoire à laquelle sa constitution physique semblait lui défendre d'aspirer. Les poëmes de Tyrtée exercèrent une influence considérable sur les Spartiates; ils calmèrent leurs dissensions intérieures, et, sur le champ de bataille, dans leur lutte avec les Messéniens, ils enflammèrent leur courage. Il paraît avoir fleuri jusqu'en 668 av. J.-C., dernière année de la 2ᵉ guerre de Messénie.

Tўrus (**i** : en araméen : *Tura;* Anc. Test. : TSOR, *Sur,* Ru.), Tyr, une des plus vastes et des plus fameuses cités de l'ancien monde; elle était située sur la côte de Phénicie, à 20 milles au S. de Sidon. C'était une colonie des Sidoniens; c'est pourquoi, dans l'Écriture sainte, elle est appelée « la fille de Sidon. » Du temps de Salomon nous trouvons son roi, Hiram, qui était aussi roi de Sidon, en étroite alliance avec le monarque hébreu. Le roi assyrien Shalmanéser assiégea Tyr pendant cinq ans, mais sans succès. Elle fut de nouveau assiégée pendant treize ans par Nébuchadnezzar. A l'époque où les Grecs commencèrent à avoir des relations importantes avec Tyr, l'ancien emplacement fut abandonné, et une cité nouvelle fut construite sur une petite île à un demi-mille du rivage. En 322 av. J.-C., les Tyriens refusèrent d'ouvrir leurs portes à Alexandre, qui mit le siége devant leur ville pendant sept mois, et réunit l'île sur laquelle elle était bâtie au continent au moyen d'un môle construit principalement avec les ruines de la vieille cité. Ce môle a toujours formé depuis une communication permanente entre l'île et le continent. Après avoir été saccagée par Alexandre, Tyr ne recouvra jamais sa première importance, et son commerce fut en grande partie transporté à Alexandrie. C'était toutefois une place de grande importance dans l'histoire du moyen âge, particulièrement comme un des derniers points occupés par le christianisme sur la côte de Syrie.



Tyr.

U.

Ubĭi (**-ōrum**), peuple germain, qui habitait dans l'origine sur la rive droite du Rhin, mais qui, sur sa demande, fut transporté par Agrippa, en 37 av. J.-C., sur l'autre rive du fleuve, parce qu'ils désiraient se soustraire aux hostilités des Suèves. Ils prirent le nom d'Agrippenses, d'après celui de leur ville COLONIA AGRIPPINA.

Ŭcălĕgon (-ontis), un des anciens de Troie, dont la maison fut brûlée dans l'incendie de cette ville.

Ūfens (-entis : *Uffente*), rivière du Latium, qui coule de Setia et se jette dans l'Amanus.

Uffugum (-i), v. du Bruttium, entre Scyllacium et Rhegium.

Ulia (-æ : *Montemayor*), municipe romain dans l'Hispania Bætica, situé sur une colline et sur la route de Gades (*Cadix*) à Corduba (Cordoue).



Ulia en Espagne.

Ulpĭānus (-i) Dŏmĭtius, célèbre jurisconsulte romain, originaire de Tyr. Sous Alexandre Sévère, il devint le premier conseiller de l'empereur, et occupa l'office de Scriniorum magister, de Præfectus annonæ, et de Præfectus Prætorio. Il périt sous le règne de ce prince par la main des soldats, qui se frayèrent par la force un chemin dans le palais et le tuèrent sous les yeux de l'empereur et de sa mère, en 228 apr. J.-C. Les vastes connaissances légales, le bon sens et l'habileté d'Ulpien le placent parmi les premiers juristes de Rome.

Ultor (-ōris), « le Vengeur ». Surnom de Mars, à qui Auguste éleva un temple à Rome dans le Forum, après s'être vengé des assassins de son grand oncle Jules César.

Ŭlŭbræ (-ārum), petite v. du Latium, de position incertaine, mais dans le voisinage des Marais Pontins.

Ŭlysses, Ŭlyxes ou **Ŭlixes (-is** ou **-ĕī, -eī)**, appelé **Odysseus** par les Grecs. Ulysse, un des principaux héros grecs dans la guerre de Troie, était fils de Laërte et d'Anticlée, ou, suivant une tradition plus récente, de Sisyphe et d'Anticlée; et il avait épousé Pénélope, fille d'Icarius, de qui il eut Télémaque. Au siége de Troie il se distingua par sa valeur, sa prudence et son éloquence, et, après la mort d'Achille, il disputa les armes de ce héros à Ajax, fils de Télamon, sur qui il l'emporta. Ce fut lui, dit-on, qui imagina le stratagème du cheval de bois et fut un des guerriers qui se cachèrent dans ses flancs. Il passe aussi pour avoir pris part à l'enlèvement du Palladium. Mais la partie la plus fameuse de son histoire consiste dans ses aventures après la destruction de Troie; elles forment le sujet de l'*Odyssée* d'Homère. Après avoir visité les Cicones et les Lotophages, il fit voile pour la côte occidentale de la Sicile, où, avec douze compagnons, il pénétra dans la caverne du cyclope Polyphème. Le géant dévora six de ses compagnons et enferma les six autres avec Ulysse lui-même dans son antre. Mais Ulysse parvint à enivrer le monstre, et, après lui avoir crevé avec une poutre aiguisée et durcie au feu par un bout, le seul œil qu'il possédât, il réussit à s'échapper avec ses camarades, en se cachant sous les brebis que le géant faisait sortir de son antre. Ulysse arriva ensuite à l'île habitée par Éole; et ce dieu, lorsqu'Ulysse partit, lui donna une outre dans laquelle étaient enfermés les vents qui pouvaient lui être contraires, ne laissant souffler sur les vaisseaux que le vent d'ouest qui devait le conduire chez lui. Mais ses compagnons ayant eu l'imprudence d'ouvrir l'outre, les vents s'échappèrent et Ulysse fut ramené à l'île d'Éole, qui, indigné, lui refusa toute assistance. Après une visite à Télépylos, la ville de Lamus, sa destinée le conduisit à Ææa, île habitée par la magicienne Circé. Ulysse envoya une partie de son monde pour explorer l'île, mais Circé les métamorphosa en pourceaux. Seul, Eurylochus s'échappa et porta la triste nouvelle à Ulysse, qui, au moment où il se hâtait de porter secours à ses amis, reçut d'Hermès (Mercure) des instructions pour résister au pouvoir magique de Circé. Il réussit à délivrer ses compagnons, qui reprirent la forme humaine et furent traités avec la plus aimable hospitalité par l'enchanteresse. Sur son conseil, il traversa sur ses vaisseaux le fleuve Océanus, et, après avoir débarqué dans le pays des Cimmériens, il entra dans l'Hadès (l'Enfer), et consulta Tirésias sur la

marche à suivre pour retourner dans son île natale. Ulysse alors retournait avec



Ulysse et Tirésias.
(Winckelmann, Mon. Méd. n° 157.)

ses compagnons à Ææa, quand Circé leur envoya un vent qui les poussa sur l'île des Sirènes. Ulysse, pour échapper à leurs chants ravissants, mais dangereux, boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire et s'attacha lui-même au mât de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il fût hors de la portée de leurs voix. Comme



Ulysse et les Sirènes.
(Tiré d'un vase du Mus. Brit.)

il naviguait entre Scylla et Charybde, le premier de ces monstres entraîna et dévora six de ses compagnons. Il alla ensuite débarquer à Thrinacia, où ses compagnons, contrairement aux recommandations de Tirésias, tuèrent quelques-uns des bœufs d'Hélios; en punition de cette désobéissance, lorsqu'ils se furent rembarqués, Zeus détruisit leurs vaisseaux par la foudre et tous périrent à l'exception d'Ulysse, qui se sauva au moyen du mât et des planches, et, après dix jours, aborda dans l'île d'Ogygie, habitée par la nymphe Calypso. Elle le reçut avec bonté, et lui proposa de l'épouser, lui promettant l'immortalité et une jeunesse éternelle. Mais Ulysse, qui avait passé huit ans avec Calypso, soupirait après son foyer; et, par l'intercession d'Athéna (Minerve), Hermès (Mercure) porta à Calypso l'ordre de congédier Ulysse. La nymphe obéit, et lui apprit à construire un radeau sur lequel il quitta l'île. En dix-huit jours il était arrivé en vue de Scheria, l'île des Phéaciens, quand Poseidon (Neptune) suscita une tempête qui brisa son radeau. Mais avec l'assistance de Leucothéa et d'Athéna il put nager jusqu'au rivage. Le héros épuisé dormit sur la rive jusqu'à ce qu'il fut réveillé par des voix de jeunes filles. Il trouva Nansicaa, la fille du roi Alcinoüs, qui le conduisit au palais de son père. Là le chantre Démodocus chanta la chute de Troie; Ulysse fut ému jusqu'aux larmes; interrogé sur la cause de son émotion, il raconta toute son histoire. Un navire fut équipé pour le ramener à Ithaque, après une absence de vingt ans. Pendant cette absence son père Laërte, accablé de chagrin et de vieillesse, s'était retiré à la campagne; sa mère Anticlée était morte de douleur; son fils Télémaque était devenu homme, et sa femme Pénélope avait rejeté toutes les offres qui lui avaient été faites par les importuns prétendants des îles voisines. Afin qu'à son retour il ne pût être reconnu, Athéna métamorphosa Ulysse en un mendiant invisible. Il fut reçu avec bonté par Eumée, le porcher, fidèle serviteur de la maison; et, pendant qu'il était avec Eumée, Télémaque revint de Sparte et de Pylos, où il s'était rendu pour chercher des renseignements sur son père. Ulysse se fit reconnaître et un plan de vengeance fut concerté. Pénélope, après une vive résistance, avait été forcée de promettre sa main à celui des prétendants qui aurait vaincu les autres en tirant avec l'arc d'Ulysse. Comme aucun des prétendants n'était capable de le tendre, Ulysse s'en saisit, et, dirigeant ses traits contre les prétendants, les tua tous. Ulysse alors se révéla à Pénélope et alla voir son vieux père. Cependant la mort des prétendants se répandit, et

leurs parents prirent les armes contre Ulysse; mais Athéna, sous les traits de Mentor, amena la réconciliation entre le peuple et le roi.

Umbria (-æ), appelée par les Grecs **Ombrica**, district d'Italie, borné au N. par la Gaule Cisalpine, dont il était séparé par le Rubicon; à l'E. par la mer Adriatique; au S. par les rivières Æsis et Nar; et à l'O. par le Tibre. Ses habitants, UMBRI (sing. *Umber*), appelés par les Grecs OMBRICI, étaient un des plus anciens et des plus puissants peuples de l'Italie centrale, et ils s'étendaient dans l'origine à travers la péninsule depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Ils occupaient ainsi le pays nommé dans la suite Étrurie; et l'histoire nous dit formellement que Crotone, Pérouse, Clusium et autres villes étrusques furent construites par les Ombriens. Ils furent plus tard dépouillés de leurs possessions à l'O. du Tibre par les Étrusques, et leurs territoires furent encore diminués par les Sénones, peuple gaulois, qui s'empara de tout le pays situé sur la côte, depuis Ariminum jusqu'à l'Æsis. Les Ombriens furent soumis par les Romains en 307 av. J.-C.; et, après la défaite des Sénones par les Romains en 283, ils reprirent possession du pays situé le long de l'Adriatique. Les villes principales de l'Ombrie étaient ARIMINUM, FANUM FORTUNÆ, MEVANIA, TUDER, NARMIA et SPOLETIUM.

Umbro (-ōnis : *Ombrone*), une des plus grandes rivières d'Étrurie; elle se jette dans la mér Tyrrhénienne près d'une ville de même nom.

Unelli (-ōrum), peuple sur la côte N. de la Gaule, sur un promontoire opposé à la Bretagne; il appartenait aux Armorici, et occupait le Cotentin moderne.

Ūpis, 1) surnom d'Artémis (Diane), comme déesse présidant aux accouchements. — 2) nom d'un être fabuleux qui passe pour avoir nourri Artémis, et qui est mentionné par Virgile comme une des nymphes de sa suite. Upis, au masculin, est mentionné par Cicéron comme père d'Artémis.

Ūr, voy. *Edessa*.

Ūrănĭa (-æ), 1) une des Muses, fille de Zeus (Jupiter) et de Mnémosyne. Elle passe pour avoir eu d'Apollon le chantre Linus, et pour la mère d'Hyménée. Elle passait, comme son nom l'indique, pour la muse de l'astronomie et on la représentait avec un globe céleste qu'elle montre avec une petite baguette. — 2) fille d'Océanus et de Téthys, qu'on trouve aussi mentionnée comme nymphe de la suite de Perséphoné (Proserpine). — 3) surnom d'Aphrodité (Vénus), proprement « la Céleste » pour la distinguer de l'Aphrodité Pandémos (ou Vénus banale). Platon la représente comme fille d'Uranus, engendrée sans mère. On n'employait pas le vin dans les libations qu'on lui offrait.

Ūrănus (-i), Uranus ou le Ciel, appelé quelquefois fils, quelquefois époux de Gæa (la Terre). De Gæa Uranus eut Océanus, Cœus, Crius, Hypérion, Iapétus, Thia, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Téthys, Cronos; les Cyclopes (Brontès, Stéropès, Argès); les Hécatonchires (Cottus, Briarée et Gyès). Suivant Cicéron, Uranus fut aussi le père de Mercure, qu'il eut de Dia, et de Vénus, qu'il eut de Héméra (le Jour). Uranus détestait ses enfants, et, dès qu'ils étaient nés, il les confinait dans le Tartare. Aussi, à l'instigation de Gæa, fut-il mutilé et détrôné par Cronos. Des gouttes de son sang naquirent les géants, les nymphes Mélies, et, selon quelques-uns, Silène, et de l'écume accumulée autour de ses membres dans la mer sortit Aphrodité.

Urbīnum (-i), 1) HORTENSE (*Urbino*), v. d'Ombrie et municipe. — 2) METAURENSE (*Urbania*), v. d'Ombrie sur le Métaure et non loin de sa source.

Uria (-æ : *Oria*), appelée **Hyria** par Hérodote, v. de Calabre, sur la route de Brindes à Tarente, était l'ancienne capitale de l'Iapygie; elle fut fondée, dit-on, par les Crétois sous le règne de Minos.

Urĭum (-i), petite v. d'Apulie, d'où tirait son nom le sinus Urius, golfe situé sur le côté N. du mont Garganus, vis-à-vis des îles de Diomède.

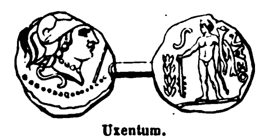
Ūsĭpĕtes (-um) ou **Usipii** (-ōrum), peuple germain qui, du temps de César, s'établit sur la Lippe. Dans les derniers temps il perdit son nom et fut compris dans la dénomination générale d'Alemanni.

Ustĭca (-æ), vallée près de la villa sabine d'Horace.

Ŭtica (-æ : *Bou-Shater;* Ru.), Utique, la plus grande ville de l'ancienne Afrique, après Carthage, était une colonie phénicienne, plus ancienne que Carthage et plutôt son alliée que sa sujette. Elle était située sur le rivage de la partie N. du golfe de Carthage, un peu à l'O. de l'embouchure du Bagradas, et à vingt-sept milles romains au N.-O. de Carthage. Dans la troisième guerre punique, *Utique* prit parti pour les Romains contre Carthage et reçut ponr récompense la plus grande partie du territoire carthaginois. Elle devint plus tard à jamais célèbre comme théâtre de la dernière résistance faite par le parti de Pompée contre César, et par le suicide malentendu, mais glorieux, de Caton le Jeune. Voy. *Cato.*

Uxellodūnum (-i), v. des Cadurci dans la Gaule Aquitaine, probabl. Capdenac sur le Lot.

Uxentum (-i : *Ugento*), v. de Calabre, au N.-O. du promontoire Iapygien.



Uxentum.

Uxĭi (-ōrum), peuple belliqueux et pillard, qui avait ses places fortes dans le mont Parachoatras, sur la frontière N. de la Perse, dans le district nommé Uxia, mais qui occupait aussi une étendue considérable de territoire en Médie.

V.

Vacca, **Vaga** ou **Vaba** (*Beja*), v. de la Zeugitane, dans l'Afrique septentrionale, à une bonne journée au S. d'Utique. Elle fut détruite par Métellus dans la guerre de Jugurtha, mais restaurée et colonisée par les Romains. Justinien la nomma Théodorias en l'honneur de sa femme Théodora.

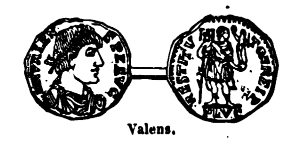
Vaccæi (-ōrum), peuple dans l'intérieur de l'Hispania Tarraconensis, occupait l'emplacement où s'élèvent les villes modernes de Toro, Palencia, Burgos et Valladolid. Leurs principales v. étaient PALANTIA et INTERCATIA.

Vădĭmōnis lăcus (*Lago di Bassano*), petit lac d'Étrurie, de forme circulaire, dont les eaux étaient sulfureuses, et célèbre par ses îles flottantes. Il est fameux dans l'histoire par la défaite des Étrusques dans deux grandes batailles, d'abord par le dictateur Papirius Cursor en 309 av. J. C.; puis, en 283, où les forces réunies des Étrusques et des Gaulois furent mises en déroute par le consul Cornélius Dolabella.

Văgienni (-ōrum), petit peuple de Ligurie, dont la capitale était Augusta Vagiennorum.

Vahalis, voy. *Rhenus.*

Vălens (-entis), empereur d'Orient (apr. J.-C. 364-378), était né en 328. Il fut défait par les Goths, près



Valens.

d'Andrinople, le 9 août 378, et ne reparut plus depuis cette bataille.

Vălentia (-æ), 1) (*Valencia*), capitale des Edetani, sur la rivière Turia, à

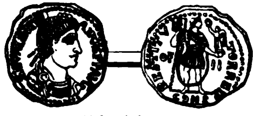


Valence en Espagne.

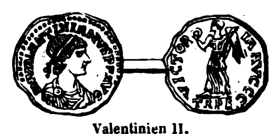
3 milles de la côte et sur la route de Carthago Nova à Castulo. — 2) (Valence), v. de la Gaule Narbonnaise, sur le Rhône, et colonie romaine. — 3) v. de Sardaigne dont on ignore la position exacte. — 4) ou VALENTIUM, v. d'Apulie, à 10 milles de Brindes. — 5) province dans le N. de la Bretagne, au-delà du mur romain. Elle n'exista que peu de temps. (Voy. BRITANNIA.)

Vălentīnĭānus (-i), 1) empereur romain (de 364 à 375 apr. J.-C.), fils de

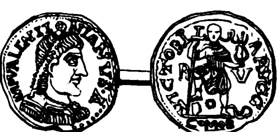
Gratien, était né en 321, à Cibalis en Pannonie. Il mourut subitement à Bre-


Valentinien I.

getio, en donnant audience aux députés des Quades, le 17 nov. 375. — II) empereur romain (de 375 à 392), fils cadet du précédent, fut proclamé Auguste par l'armée après la mort de son père, bien qu'il ne fût âgé que de quatre ou cinq


Valentinien II.

ans. En 392 Valentinien fut assassiné par le général Arbogaste, qui éleva Eugenius sur le trône. — III) empereur romain (425-455), était né en 419; il était


Valentinien III.

fils de Constance III. Il fut tué en 455 par Petronius Maximus, dont il avait déshonoré la femme.

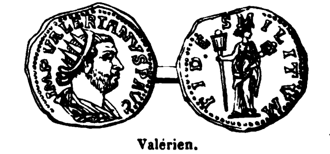
Valeria (Galeria), fille de Dioclétien et de Prisca. Après la reconstitu-


Galeria Valeria.

tion de l'empire en 292 ap. J.-C., elle épousa Galerius, un des nouveaux Césars. Après la mort de son mari en 311, elle rejeta les propositions de son successeur Maximien, qui, pour la punir de ce refus, la dépouilla de ses biens et la bannit avec sa mère. Après la mort de Maximien, la mère et la fille furent mises à mort par ordre de Licinius (315).

Valeria gens, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome, était d'origine sabine, et son premier ancêtre Volesus ou Volusus s'établit, dit-on, à Rome avec Titus Tatius. Un des descendants de ce Volesus, P. Valerius, surnommé plus tard Publicola, joue un rôle distingué dans l'histoire de l'expulsion des rois, et il fut élu consul dans la première année de la république (509 av. J.-C.). Depuis cette époque jusqu'à la dernière période de l'empire, pendant près de mille ans, ce nom se rencontre plus ou moins souvent dans les Fastes, et il fut porté par plusieurs empereurs. La famille Valeria jouissait à Rome d'honneurs et de priviléges extraordinaires. Dans les premiers temps ils étaient toujours les premiers à défendre les droits des plébéiens, et les lois qu'ils proposèrent furent les grandes chartes des libertés du second ordre (voy. le Dict. d'Antiq. au mot *Leges Valeriæ*). La gens Valeria se divisait en plusieurs familles, dont les plus importantes portaient les noms de CORVUS, FLACCUS, MESSALA et PUBLICOLA.

Vălĕrĭānus (-i), 1) empereur romain (253-260 av. J.-C.). Il fut attiré par piége dans une conférence avec les Perses, fait prisonnier (260), et passa le


Valérien.

reste de ses jours en captivité, en butte à tous les outrages que pouvait imaginer la cruauté orientale. — 2) fils du précédent, périt avec Gallien à Milan en 268. (Voy. *Gallienus*.)

Valerius, voy. *Valeria Gens*.

Vălĕrius Vŏlŭsus Maximus (-i), M., frère de P. Valerius Publicola, fut dictateur en 494 av. J.-C., quand les

dissensions *de Nexis* entre les citoyens et la plèbe de Rome étaient le plus ardentes. Valérius, qui jouissait d'une grande popularité, engagea le peuple à s'enrôler pour les guerres contre les Sabins et les Èques, en lui promettant que, lorsque l'ennemi aurait été repoussé, la condition des débiteurs (*Nexi*) serait allégée. Il défit les Sabins et en triompha; mais, voyant qu'il ne pouvait réussir à réaliser sa promesse, il résigna sa dictature.

Vălĕrĭus Maximus (-i), Valère Maxime, auteur d'une vaste compilation d'anecdotes historiques, intitulée : *de Factis Dictisque memorabilibus libri IX*. Il vivait sous le règne de l'empereur Tibère, à qui il dédia son ouvrage. Au point de vue historique, cette œuvre n'est pas sans valeur, en ce qu'elle nous a conservé le souvenir d'un grand nombre d'événements curieux qu'on ne trouverait pas ailleurs; mais ses récits ne méritent pas toujours une entière confiance.

Vălĕrius Flaccus, voy. *Flaccus*.

Valgius Rūfus (-i), C., poëte romain, contemporain de Virgile et d'Horace.

Vandăli ou **Vandălĭi** ou **Vindălĭi** (-ōrum), confédération de peuples germains qui habitaient originairement sur la côte N. de la Germanie, mais qui s'établirent dans la suite au N. des Marcomans dans les Riesengebirge, appelés de là *Vandicali montes*. Ils apparaissent plus tard pour peu de temps en Dacie et en Pannonie; mais, au commencement du cinquième siècle (409 apr. J.-C.), ils traversèrent la Germanie et la Gaule, et envahirent l'Espagne. Dans ce pays ils subjuguèrent les Alains et fondèrent un puissant royaume dont le nom se conserve encore dans celui de l'Andalousie (Vandalusia). En 429 apr. J.-C. ils passèrent en Afrique, sous leur roi Genséric, et soumirent toutes les possessions romaines de cette contrée. Genséric envahit ensuite l'Italie, prit et pilla Rome en 455. Les Vandales restèrent maîtres de l'Afrique jusqu'en 535, où leur royaume fut détruit par Bélisaire et annexé à l'empire de Byzance.

Vangĭŏnes (-um), peuple germain, qui habitait le long du Rhin dans le voisinage de la ville moderne de Worms.

Varagri, voy. *Veragri*.

Varguntelus (-i), sénateur, complice de Catilina, tenta, de concert avec C. Cornelius, d'assassiner Cicéron en 63 av. J.-C.; mais leur plan échoua grâce aux avis envoyés à Cicéron par Fulvie.

Vărŭs Rūfus (-i), L., un des poëtes les plus distingués du siècle d'Auguste, compagnon et ami de Virgile et d'Horace. Ce dernier le place au premier rang parmi les poëtes épiques, et Quintilien déclare que sa tragédie de Thyeste peut soutenir la comparaison avec n'importe quelle production du théâtre grec.

Varro (-ōnis) **Terentius**, 1) C., consul en 216 avec L. Æmilius Paulus. De basse origine et d'opinions ultra-démocratiques, Varron, malgré la vive opposition de l'aristocratie, fut élevé au consulat par le peuple, pour mener à fin la guerre contre Annibal. Son collègue était L. Æmilius Paulus, un des chefs du parti aristocratique. Les deux consuls furent battus par Annibal à la mémorable bataille de Cannes (voy. *Hannibal*), livrée par Varron malgré les avis de Paul Émile. L'armée romaine fut presque anéantie; Paul et la plupart des officiers y périrent. Varron fut du petit nombre de ceux qui échappèrent et atteignirent Venusia sains et saufs, avec environ soixante-dix cavaliers. Sa conduite après la bataille paraît avoir été digne de grands éloges. Il se rendit à Canusium, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée, et là prit toutes les mesures de précaution exigées par la circonstance. Sa conduite fut appréciée par le sénat et par le peuple, et les services rendus en dernier lieu firent oublier sa défaite. — 2) M., célèbre écrivain, à qui son érudition vaste et variée dans presque toutes les branches de la littérature fit décerner le titre « du plus savant des Romains ». Il était né en 116 av. J.-C. Varron fut investi d'un commandement naval très-important dans les guerres contre les pirates et contre Mithridate; il servit ensuite comme lieutenant de Pompée en Espagne dans la guerre civile, mais fut obligé de rendre son armée à César. Il passa alors en Grèce, et partagea la for-

tune des Pompéiens jusqu'après la bataille de Pharsale. Il sollicita et obtint son pardon de César, qui le chargea de réunir et d'arranger la grande bibliothèque destinée à l'usage du public. Il mourut en 28 av. J.-C. à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il n'avait pas composé moins de quatre cent quatre-vingt-dix livres; mais deux seulement de ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; encore l'un d'eux est-il mutilé. Ce sont les traités *de Re rustica*, et *de Lingua latina*. — 3) P., poëte latin célèbre, surnommé ATACINUS, d'*Atax*, rivière de la Gaule Narbonnaise, sa province natale. Il était né en 82 av. J.-C. On ne sait rien de plus sur son histoire personnelle.

Vārus, surnom dans plusieurs *gentes* romaines. Il signifiait : qui a les jambes tournées en dedans, c'est-à-dire *cagneux*.

Vārus (-i) Alfēnus. 1) jurisconsulte romain, l'*Alfenus vafer* d'Horace, était né à Crémone, où il exerçait l'état de barbier ou de savetier. S'étant rendu à Rome, il y étudia sous Servius Sulpicius, fut élevé à la dignité de consul et fut honoré de funérailles publiques. — 2) général de Vitellius, dans la guerre civile en 69 ap. J.-C.

Vārus (-i) Quintīlius, était consul en l'an 13 av. J.-C.; il fut ensuite nommé au gouvernement de la Syrie où il acquit une immense fortune. Peu de temps après son retour de Syrie, il fut fait gouverneur de la Germanie (probablement en l'an 7 ap. J.-C.), et reçut d'Auguste la mission d'introduire la juridiction romaine dans ce pays nouvellement conquis. Mais les Germains n'étaient pas disposés à subir si facilement le joug de Rome; ils trouvèrent un général dans Arminius, noble chef des Chérusques, qui organisa une révolte générale de toutes les tribus germaines établies entre le Weser et le Rhin. Quand il eut suffisamment mûri son plan, il attaqua soudainement Varus, à la tête d'une armée innombrable de barbares, au moment où le général romain traversait avec ses trois légions un passage du *saltus Teutoburgiensis*, chaîne de collines boisées qui s'étend au N. de la Lippe depuis Osnabrück jusqu'à Paderborn, et qui est connue aujourd'hui sous le nom de Teutoburgerwald ou Lippische Wald. La bataille dura trois jours et se termina par l'entière destruction de l'armée romaine.

Varus se donna lui-même la mort. Sa défaite fut suivie de la perte de toutes les possessions romaines entre le Weser et le Rhin et ce dernier fleuve redevint la limite de la domination romaine. Quand la nouvelle de ce désastre parvint à Rome, toute la cité fut plongée dans la consternation, et Auguste, qui était vieux et souffrant, donna les marques du plus violent désespoir, déchirant ses vêtements et criant : « Varus, rends-moi mes légions! »

Vārus (-i : le *Var* ou *Varo*), rivière de la Gaule Narbonnaise, formant la limite entre cette province et l'Italie, a sa source dans le mont Cema dans les Alpes, et se jette dans la mer Méditerranée, entre Antipolis et Nicæa.

Vascōnes (-um), puissant peuple sur la côte N. de l'Hispania Tarraconensis, entre l'Èbre et les Pyrénées, dans la moderne Navarre et le Guipuzcoa. Leurs villes principales étaient POMPELON et CALAGURRIS.

Vātīnius (-i), 1) P., aventurier politique dans les derniers jours de la république; il est représenté par Cicéron comme un des plus grands misérables qui aient jamais existé. Vatinius fut questeur en 63, tribun du peuple en 59, quand il vendit ses services à César, alors consul avec Bibulus. En 56 il paraît comme témoin contre Milon et Sestius, deux amis de Cicéron; et Cicéron à cette occasion dirige contre son caractère la plus véhémente des attaques. Ce discours nous est parvenu. Vatinius fut préteur en 55, et l'année suivante (54) il fut accusé par C. Licinius Calvus d'avoir obtenu la préture par corruption. Il fut défendu en cette circonstance par Cicéron, jaloux de plaire à César qu'il avait offensé par son attaque contre Vatinius. Pendant la guerre civile Vatinius s'attacha à la fortune de César. — 2) de Bénévent, une des plus viles et des plus haïssables créatures de la cour de Néron, aussi difforme de

corps que d'esprit, et qui, après avoir été apprenti cordonnier et bouffon, finit par devenir un délateur public.

Vectis ou **Vecta** (île de Wight), île située devant la côte S. de la Bretagne.

Vedius Pollio (voy. *Pollio*).

Vĕgĕtĭus (-i) **Flavius Renatus**, Végèce, auteur d'un traité, *Rei militaris Instituta* ou *Epitome Rei militaris*, dédié à l'empereur Valentinien II.

Vēii (-ōrum : *Isola Farnese*), Véies, une des plus anciennes et plus puissantes cités d'Étrurie, située sur la rivière Cremera, à 12 milles de Rome. C'était une des douze villes de la confédération étrusque et, selon toute apparence, la plus grande de toutes. Autant que nous en pouvons juger par ses restes actuels, elle avait 7 milles de circuit, ce qui concorde avec ce que dit Denys d'Halicarnasse, qu'elle était aussi étendue qu'Athènes. Son territoire (*ager Veiens*) était considérable; il paraît s'être étendu dans l'origine au S. et à l'E. jusqu'au Tibre; au S.-O. jusqu'à la mer, comprenant les salines situées à l'embouchure du Tibre; et à l'O. jusqu'au territoire de Cære. La forêt Ciminienne paraît avoir été sa limite N.-O. A l'E. il peut avoir embrassé tout le district S. du Soracte et du côté de l'E. s'être étendu jusqu'au Tibre. Les villes de Capena et de Fidènes étaient des colonies de Véies. Les Véiens furent engagés dans des hostilités presque continuelles avec Rome pendant plus de trois siècles et demi, et l'histoire mentionne quatorze guerres distinctes entre les deux peuples. Véies fut prise enfin par le dictateur Camille, après un siége qui dura, dit-on, dix ans. Depuis ce temps-là Véies fut abandonnée; mais, dans la suite des temps, elle fut colonisée de nouveau par Auguste et érigée en municipe. La nouvelle ville toutefois n'occupa guère que le tiers de l'emplacement de l'ancienne et elle déchut de nouveau sous le règne d'Adrien.

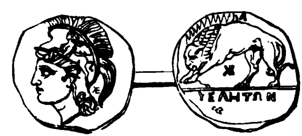
Vējŏvis (**is**), divinité romaine dont le nom, selon quelques-uns, signifierait « le petit Jupiter », tandis que, suivant d'autres, le sens serait : « le Jupiter destructeur », et serait un autre nom de Pluton. Dans l'origine Vejovis était probablement une divinité étrusque, dont les terribles foudres produisaient la surdité, même avant d'avoir été lancées. Son temple à Rome était situé entre le Capitole et la roche Tarpéienne. Elle était représentée sous la figure d'un jeune dieu armé de flèches.

Vēlābrum (-i), district de Rome, qui dans l'origine était un marais, sur la pente O. du mont Palatin, entre le Vicus Tuscus et le Forum Boarium.

Velauni ou **Vellavi** (-ōrum), peuple de la Gaule Aquitaine, dans le Vélay moderne; il était dans l'origine soumis aux Arvernes, mais plus tard il apparaît comme peuple indépendant.

Vĕlēda (-æ), jeune vierge prophétesse, qui, par sa naissance, appartenait aux Bructères, et, sous le règne de Vespasien, fut regardée comme un être divin par la plupart des nations de la Germanie centrale.

Velia ou **Ĕlĕa** (-æ), appelée aussi **Hyĕlē** (-es : *Castell' à Mare della Brucca*), v. grecque de Lucanie, sur la côte O. entre Pæstum et Buxentum, fondée par les Phocéens, qui avaient abandonné leur ville natale pour échapper à la domination des Perses, en 543 av. J.-C. Elle était située à 3 milles à l'E. de la rivière Halès, et possédait un bon port. Elle est célèbre comme lieu de naissance des philosophes Parménide et Zénon, qui fondèrent une école de philosophie connue sous le nom d'école d'Élée ou éléatique.



Velia en Lucanie.

Vĕlīnus (-i : *Velino*), rivière sur le territoire des Sabins; elle a sa source au centre des Apennins et se jette dans le Nar. Cette rivière, dans le voisinage de Reate, franchissait ses rives et formait plusieurs petits lacs, dont le plus grand s'appelait LACUS VELINUS (*Piè di Lago, Lago delle Marmore*).

Vĕlītræ (**-ārum** : *Velletri*), ancienne v. des Volsques, dans le Latium, mais qui dans la suite appartint à la ligue latine. Elle est principalement célèbre comme lieu de naissance d'Auguste.

Vellaunodūnum (**-i** : *Beaune*), v. des Sénones, dans la Gaule Lyonnaise.

Vellavi, voy. *Velauni*.

Velleius Pătercŭlus, voy. *Paterculus*.

Vellocasses, peuple de la Gaule lyonnaise, au N.-O. des Parisii, et s'étendant le long de la Seine jusqu'à l'Océan; leur ville principale était ROTOMAGUS (Rouen).

Venafrum (**-i** : *Venafri*), v. dans le N. du Samnium, près du fl. Vulturne, et sur les confins du Latium, célèbre pour l'excellence de ses olives.

Vĕnĕdi (**-ōrum**) ou **Vĕnĕdæ** (**-ārum**), peuple de la Sarmatie européenne, habitant sur la Baltique, à l'E. de la Vistule. Le SINUS VENEDICUS (golfe de Riga) et les VENEDICI MONTES, chaîne de montagnes entre la Pologne et la Prusse orientale, tiraient leur nom de ce peuple.

Vĕnĕtia (**-æ**), la Vénétie, 1) district dans le N. de l'Italie, originairement compris sous le nom général de Gaule Cisalpine; mais Auguste en fit la dixième région de l'Italie. Elle était bornée à l'O. par la rivière Athesis (l'*Adige*), qui la séparait de la Gaule Cisalpine; au N. par les Alpes Carniques, à l'E. par le fl. Timave, qui la séparait de l'Istrie, et au S. par le golfe Adriatique. Ses habitants, les VENETI, fréquemment appelés HENETI (Ἐνετοί) par les Grecs, n'étaient point une race italique; mais leur véritable origine est incertaine. Par suite de leur hostilité avec les tribus celtiques de leur voisinage, ils formèrent de bonne heure une alliance avec Rome, et leur pays fut défendu par les Romains contre ces dangereux ennemis. Lors de la conquête de la Gaule Cisalpine, les Vénètes firent également partie du domaine des Romains. Ils continuèrent à jouir d'une grande prospérité jusqu'au temps des guerres avec les Marcomans, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle; mais, à dater de cette époque, leur territoire fut souvent dévasté par les barbares qui envahirent l'Italie, et enfin, dans le cinquième siècle, beaucoup d'entre eux, pour échapper aux ravages des Huns sous Attila, se réfugièrent dans les îles situées devant la côte, sur laquelle est aujourd'hui Venise. Les villes principales de la Vénétie étaient PATAVIUM (Padoue), ALTINUM et AQUILEIA. — 2). district dans le N.-O. de la Gallia Lugdunensis, habité par les Vénètes. Devant la côte de leur territoire était un groupe d'îles nommées INSULÆ VENETICÆ.

Vĕnĕtus lacus (voy. *Brigantinus Lacus*).

Vēnīlia (**æ**), nymphe, fille de Pilumnus, sœur d'Amata, femme du roi Latinus, et mère de Turnus et de Juturne, qu'elle eut de Daunus.

Vennŏnes (**-um**), peuple de Rhétie et, selon Strabon, la plus sauvage des tribus rhétiques; il habitait les *Alpes* près des sources de l'Athesis (l'*Adige*).

Venta (**-æ**) 1) V. BELGARUM (*Winchester*), v. principale des Belgæ en Bretagne. La v. moderne renferme encore plusieurs ruines romaines. — 2) V. ICENORUM, voy. *Iceni*. — 3) V. SILURUM (*Caerwent*), v. des Silures en Bretagne dans le Monmouthshire.

Venti (**-ōrum**), les Vents. On les trouve personnifiés, même dans les poëmes homériques, mais en même temps on les conçoit comme des phénomènes ordinaires de la nature. Le maître et régulateur de tous les vents est Éole, qui a sa résidence dans l'île Æolia (voy. *Æolus*); mais les autres dieux, et spécialement Zeus (Jupiter), exerçent aussi un pouvoir sur eux. Homère mentionne par leur nom Borée (le vent du Nord), Eurus (le vent d'E.), Notus (le vent du S.), et Zéphyre (le vent d'O.). Suivant Hésiode, les vents bienfaisants (Notus, Borée, Argestès et Zéphyre) étaient fils d'Astræus et d'Eos; et les vents destructeurs, tels que le Typhon, passaient pour fils de Typhoeus. Les écrivains des derniers temps, et spécialement les philosophes, ont essayé de définir les vents avec plus d'exactitude, d'après leurs places dans l'espace. C'est ainsi qu'Aristote, indépendamment des 4 vents principaux (Borée ou Aparctias, Eurus, Notus et Zephyrus), en mentionne 3 autres : le Mésès, le Cæ-

cias et l'Apéliotès, entre le Borée et l'Eurus ; entre l'Eurus et le Notus il place le Phœnicias; entre le Notus et le Zéphyre, il intercale le Lips; et entre le Zéphyre et le Borée il met l'Argestès (Olympias ou Sciron) et le Thrascias. Il faut observer encore que, suivant Aristote, l'Eurus n'est pas le vent d'E., mais du S.-E. Dans le Musée Pio-Clémentin il existe un monument de marbre sur lequel



Les vents.

les vents sont représentés avec leurs noms grecs et latins, à savoir : Septentrio (Aparctias), Eurus (Euros ou S.-E), et entre ces deux vents l'Aquilo (Boreas), le Vulturnus (Cæcias) et le Solanus (Apeliotes). Entre l'Eurus et le Notus (Notos), il n'y en a qu'un, l'Euro-Auster (Euro-Notus); entre le Notus et le Favonius (Zephyrus) sont marqués l'Auster-Africus (Lips) ; et entre le Favonius et le Septentrio nous trouvons le Chrus (lapyx) et le Circius (Thracius). Les vents sont représentés par les poëtes et les artistes de diverses manières. Ces derniers les dépeignent d'ordinaire comme des êtres munis d'ailes à la tête et aux épaules. Des agneaux noirs sont offerts en sacrifice aux vents destructeurs, et des agneaux blancs aux vents favorables ou bons.



Temple des vents ou horloge d'Andronicus Cyrrhestes, à Athènes.

Ventidius Bassus (-1) P., célèbre général romain. Il gagna d'abord misérablement sa vie en faisant le commerce des mulets et des voitures. Mais César devina ses capacités; il l'employa en Gaule et dans la guerre civile. Après la mort de

César, Ventidius embrassa le parti de Marc Antoine, et, en 43. fut fait *consul suffectus*. En 39, Antoine l'envoya en Asie, où il défit les Parthes et Labiénus; et dans une deuxième campagne il remporta une victoire plus brillante encore sur les Parthes, qui avaient de nouveau envahi la Syrie. Pour ces services il obtint un triomphe en 38.

Vĕnus (**-ĕris**), Vénus, déesse de l'amour chez les Romains. Avant qu'elle fût identifiée avec l'Aphrodité grecque, c'était une des divinités les moins importantes dans la religion des Romains; mais son culte paraît néanmoins avoir été établi à Rome de très-bonne heure. Elle y portait les surnoms de *Murtea* ou *Murcia*, à cause de sa prédilection pour le myrte (*myrtus*), et de *Cloacina* et *Calva*. L'étymologie de ces deux dernières épithètes est diversement expliquée. Celle de *Calva* (la Chauve) se rapporte sans doute à ce fait que, le jour de sa fête, les fiancées se coupaient une mèche de cheveux pour l'offrir en sacrifice à Vénus. Dans les derniers temps le culte de Vénus prit beaucoup plus d'extension, et l'identification de cette déesse avec l'Aphrodité des Grecs introduisit différents attributs nouveaux. Au commencement de la deuxième guerre punique, le culte de de Vénus Érycine fut importé de Sicile à Rome. En l'an 114 av. J.-C., à cause de la corruption générale, spécialement parmi les Vestales, un temple fut construit en l'honneur de Vénus *Verticordia* (la Vénus qui tourne l'esprit, les têtes). Après la terminaison de la guerre samnite, Fabius Gurges fonda le culte de Vénus *Obsequens* et *Postvorta;* Scipion l'Africain le Jeune, celui de Vénus *Genitrix;* son exemple fut plus tard suivi par César qui établit celui de Vénus *Victrix*. Le culte de Vénus fut encouragé par César, qui faisait remonter son origine à Énée, supposé fils de Mars et de Vénus. Le mois d'avril, où le printemps commence, était particulièrement consacré à la déesse de l'amour. Relativement à la déesse grecque voyez *Aphrodite*.

Vĕnŭsia (**-æ** : *Venosa*), ancienne v. d'Apulie, au S. du fl. Aufidus, et près du mont Vultur, située dans un pays pittoresque, et mémorable comme lieu de naissance du poëte Horace.



Venusia.

Verāgri ou **Varāgri** (**-ōrum**), peuple de la Gaule Belgique, sur les Alpes Pennines, près du confluent de la Dranse et du Rhône.

Verbānus Lacus (*Lago Maggiore*), lac de la Gaule Cisalpine et le plus grand de toute l'Italie; il a 40 milles de long du N. au S.; sa plus grande largeur est de 8 milles.

Vercellæ (**-ārum** : *Vercelli*), Verceil, v. principale des Libici dans la Gaule Cisalpine.

Vercingetŏrix (**-īgis**), célèbre capitaine des Arvernes, qui fit la guerre avec beaucoup d'habileté contre César en 52 av. J.-C. Il fut pris après la chute d'Alesia et conduit à Rome, où il orna le triomphe de son vainqueur en 45, et fut ensuite mis à mort.

Veretum (**-i** : *Alessano*), anciennement BARIS, v. de Calabre, sur la route de Leuca à Tarente, et à 600 stades au S.-E. de cette dernière ville.

Vegellus (**-i**), petit ruisseau d'Apulie, qui fut, dit-on, encombré par les cadavres des Romains tués à la bataille de Cannes.

Verolamĭum ou **Verulamĭum** (**-i** : *Old Verulam*, près de Saint-Albans), ville principale des Catuellani, en Bretagne, probablement résidence du roi Cassivelaunus, qui fut vaincu par César.

Veromandui (**-ōrum**), peuple de la Gaule Belgique, entre les Nervii et les Suessiones, dans le *Vermandois* moderne. Leur principale ville était AUGUSTA VEROMANDUORUM (Saint-Quentin).

Vērōna (**-æ** : *Verona*), ville importante de la Gaule Cisalpine, sur l'Adige, était dans l'origine la capitale des Euganei, mais dans la suite elle appartint aux Cénomans. Plus tard encore, elle devint colonie romaine avec le surnom d'*Augusta*; et, sous l'empire, ce fut une des plus grandes et plus importantes villes du

N. de l'Italie. Elle fut le lieu de naissance de Catulle et, selon quelques auteurs, de Pline l'Ancien. Il y a encore à Vérone de nombreuses ruines romaines et, entre autres, un amphithéâtre en bon état de conservation.

Verrēs (**-is**), C., était, en 82 av. J.-C., questeur de Cn. Papirius Carbo, et, par conséquent, appartenait alors au parti de Marius; mais plus tard il embrassa celui de Sylla. Après avoir été lieutenant et proquesteur de Dolabella en Cilicie, Verrès devint préteur urbain en 74, puis propréteur en Sicile, où il resta à peu près trois ans (73-71). Les extorsions et exactions de Verrès dans cette île sont devenues célèbres par les fameux discours de Cicéron. Ses trois années de gouvernement apportèrent en Sicile plus de désolation que les deux récentes guerres serviles, ou la vieille lutte entre Carthage et Rome pour la possession de l'île. Dès qu'il eut quitté la Sicile, les habitants résolurent de le traduire en justice. Ils confièrent leur cause à Cicéron, qui avait été questeur à Lilybée en Sicile en 75, et avait promis ses bons offices aux Siciliens, si jamais ils avaient besoin d'y recourir. Cicéron se chargea volontiers de l'accusation et n'épargna ni son temps ni sa peine pour faire condamner ce grand coupable. Verrès était défendu par Hortensius et puissamment protégé par toute l'aristocratie. Hortensius essaya de substituer Q. Cæcilius Niger comme accusateur à Cicéron; mais les juges se prononcèrent en faveur de ce dernier. Le discours que Cicéron prononça à cette occasion est celui qui a pour titre *Divinatio in Cæcilium*. On accorda à Cicéron cent dix jours pour réunir ses preuves, mais, aidé de son cousin Lucius, il avait terminé son enquête au bout de cinquante. Hortensius se rattacha à la seule chance d'acquittement qui lui restât, celle de prolonger le procès jusqu'à l'année suivante où lui-même devait être consul. Cicéron, pour déjouer ces plans, renonça à toute pensée d'éloquence et de parade, et, se bornant à introduire l'affaire dans la première de ses Verrines, il fit reposer tout l'espoir du succès sur le poids des témoignages. Hortensius n'était pas du tout préparé à combattre l'évidence, et, après les premiers jours, il abandonna la cause de Verrès. Avant l'expiration des neuf jours consacrés à l'audition des témoins, Verrès quitta Rome de désespoir et fut condamné pendant son absence. Il se retira à Marseille, emportant un si grand nombre de ses précieux objets d'art que ces richesses lui valurent d'être proscrit par M. Antoine en 43.

Verticordia (voy. *Venus*).

Vertumnus ou **Vortumnus** (**-i**), Vertumne, était, dit-on, une divinité étrusque, mais cette tradition paraît réfutée par son nom purement latin, tiré du verbe *verto*, je change. Les Romains rattachaient Vertumne à tous les cas où s'applique l'idée du changement, comme les saisons, l'achat, la vente, la rentrée des fleuves dans leurs propres lits, etc. Mais en réalité cette divinité n'avait rapport qu'à la transformation des plantes et à leur passage de la fleur au fruit. De là l'histoire d'après laquelle Vertumne, quand il aima Pomone, prit toutes formes possibles jusqu'à ce qu'il eut atteint son



Vertumne.

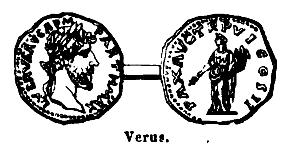
but en se métamorphosant en un beau et florissant jeune homme. Les jardiniers lui offraient les prémices de leurs jardins et des guirlandes de boutons de fleurs. Le peuple entier célébrait la fête de Vertumne le 23 août, sous le nom de *Vertumnalia*, qui indiquait le passage de la belle saison de l'Automne à celle, moins agréable, de l'Hiver. L'importance du culte de Vertumne à Rome ressort de ce fait qu'un flamine spécial (*flamen vertumnalis*) y présidait.

Vĕrŭlæ (**-ārum** : *Veroli*), ville des Herniques dans le Latium, au S.-E. d'A-

letrium et au N. de Frusino; elle fut plus tard colonie romaine.

Verulamium (voy. *Verolamium*).

Verus L. Aurelius (-i), collègue de l'empereur Marc-Aurèle (161-169 apr. J.-C.). Il fut adopté par M. Antonin le Pieux, et, à la mort de ce prince, il lui



Verus.

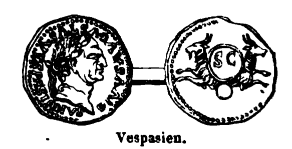
succéda sur le trône avec M. Aurèle. Nous donnons l'histoire de son règne à l'article *Aurelius*. Verus mourut subitement, à Altinum dans le pays des Vénètes, vers la fin de l'an 169.

Vescīnus ager, district des Aurunci dans le Latium.

Vesevus, voy. *Vesuvius*.

Vĕsontio (-ōnis : *Besançon*), ville principale des Séquanes dans la Gaule Belgique, située sur la rivière du Doubs, qui coulait autour de la ville, à l'exception d'un espace de 600 pieds, occupé par une montagne qui formait la citadelle de la ville.

Vespasiānus T. Flavius Sabinus (-i), empereur romain (70-79 ap. J.-C.), était né le 17 nov. de l'an 9 av. J.-C. Son père était un homme de médiocre condition, de Reate, dans le pays des Sabins. Sa mère, Vespasia Polla, était fille d'un *præfectus castrorum* et sœur d'un sénateur romain. Vespasien servit comme tribun militaire en Thrace et fut questeur en Crète et à Cyrène. Il fut plus tard édile et préteur. Vers cette époque il épousa Flavia Domitilla, fille d'un chevalier romain, dont il eut deux fils, qui lui succédèrent. Sous le règne de Claude il fut envoyé en Germanie comme *legatus legionis;* et, en 43, il exerça le même commandement en Bretagne, et réduisit l'île de Wight. Il fut consul en 51 et proconsul d'Afrique sous Néron. Il était alors très-pauvre et fut accusé de se procurer de l'argent par des moyens peu honnêtes. Mais il avait une grande réputation militaire et était fort aimé des soldats. Néron l'envoya ensuite en Orient (66) pour diriger la guerre contre les Juifs. La manière dont il s'acquitta de cette mission rehaussa sa renommée, et, quand la guerre éclata entre Othon et Vitellius, Vespasien fut proclamé empereur à Alexandrie, le 1er juillet 69 et bientôt après dans tout l'Orient. Il vint à Rome l'année suivante (70), laissant à son fils Titus le soin de continuer la guerre contre les Juifs. A son arrivée à Rome, il s'appliqua avec ardeur à rétablir l'ordre dans la ville et dans l'empire. La simplicité et la frugalité de son genre de vie formaient un frappant contraste avec la profusion et le luxe de quelques-uns de ses prédécesseurs, et son exemple fit plus pour la réforme des mœurs à Rome que toutes les lois qu'on avait jamais faites. Il ne rougit jamais de la médiocrité de son origine, et se moquait de toutes les tentatives qu'on faisait pour lui créer une généalogie distinguée. On l'a accusé d'avarice et de goût pour la basse plaisanterie; mais il est aujourd'hui admis qu'il était libéral dans toutes les



Vespasien.

dépenses qui avaient pour objet l'utilité publique. En 71 Titus retourna à Rome, et tous deux, le père et le fils, triomphèrent ensemble à l'occasion de la victoire remportée sur les Juifs. Le règne de Vespasien ne fut signalé que par un petit nombre d'événements saillants. Le plus important fut la conquête de la Galles septentrionale (North Wales) et de l'île d'Anglesey par Agricola, qui fut envoyé en Bretagne en 78. Dans l'été de 79, Vespasien, dont la santé déclinait, alla passer quelque temps dans la maison paternelle, au milieu des montagnes des Sabins, et il mourut le 14 juin de cette année, à l'âge de soixante-neuf ans.

Vesta (æ), une des grandes divinités romaines, identique à la HESTIA des Grecs (voy. *Hestia*). Elle était la déesse du foyer et, par suite, inséparablement liée aux Pénates; car Énée avait, dit-on,

apporté de Troie le feu éternel de Vesta avec les images des Pénates; et les préteurs, les consuls, les dictateurs, avant d'entrer en charge, sacrifiaient non-seulement aux Pénates, mais encore à Vesta à Lavinium. Dans l'ancienne maison romaine, le foyer était la partie centrale, et chaque jour tous les habitants se réunissaient autour pour le repas commun (*cœna*); tout repas pris ainsi était un nouveau lien d'union et d'affection entre les membres de la famille et en même temps un acte religieux en l'honneur de Vesta, accompagné d'un sacrifice offert à elle et aux Pénates. Toute maison habitée était par conséquent, en quelque sorte, un temple de Vesta; mais un sanctuaire public unissait tous les citoyens en une vaste famille. Ce sanctuaire était situé dans le Forum entre les monts Capitolin et Palatin, et non loin du temple des Pénates. La déesse n'était point représentée dans son temple par une statue, mais le feu éternel qui brûlait sur son autel était son symbole vivant; ce feu était entretenu et gardé par les Vestales, ses prêtresses, vierges chastes et pures comme la déesse elle-même (voy. le Dict. d'Antiq. à l'art. *Vestales*). Le 1er mars de chaque année le feu sacré de Vesta et le laurier qui ombrageait son foyer étaient renouvelés, et le 15 juin son temple était nettoyé et purifié. Les ordures étaient transportées dans un *angiportus* derrière le temple, qui était fermé par une porte que nul ne pouvait franchir. Le jour où cette cérémonie avait lieu était considéré comme un jour néfaste (*dies nefastus*); la première moitié était regardée comme tellement funeste, que la prêtresse de Junon n'avait pas la permission de peigner sa chevelure ou de couper ses ongles, tandis que la seconde moitié était très-favorable pour contracter mariage ou entreprendre quelque importante affaire. Peu de jours avant cette solennité, le 9 juin, on célébrait les Vestalia en l'honneur de la déesse, et, en cette occasion, les femmes seules pouvaient aller au temple, et encore pieds nus.

Vestīni (**-ōrum**), peuple sabellien dans l'Italie centrale, établi entre les Apennins et la mer Adriatique; il était séparé du Picenum par le fleuve Matrinus, et des Marrucini par le fleuve Aternus. Il fut soumis par les Romains en 328 av. J.-C. et, depuis cette époque, on le trouve toujours l'allié de Rome.

Vĕsŭvĭus (**-i**), appelé aussi **Vĕsĕvus**, **Vesbius**, ou **Vesvius**, le Vésuve, célèbre montagne volcanique de Campanie, qui s'élève dans la plaine au S.-E. de Naples. On ne mentionne aucune éruption du Vésuve avant l'ère chrétienne, mais les écrivains anciens avaient reconnu sa nature volcanique à l'aspect igné de ses roches. En 63 apr. J.-C. ce volcan donna les premiers symptômes d'agitation dans un tremblement de terre, qui occasionna de graves dommages à plusieurs villes du voisinage; et le 24 août 79 apr. J.-C. eut lieu la première grande éruption qui engloutit les villes de Stabies, Herculanum et Pompeii. Ce fut dans cette éruption que Pline l'Ancien perdit la vie.

Vetranio (**-ōnis**), commandait les légions d'Illyrie et de Pannonie en 350 apr. J.-C., quand Constans fut traîtreusement assassiné, et il fut proclamé empereur par ses soldats; mais dix mois après il résigna le pouvoir en faveur de Constantin.



Vetranio.

Vettius (**-i**) L., chevalier romain, à la solde de Cicéron en 63 av. J.-C. Il fournit au consul d'importants renseignements sur la conspiration de Catilina. En 59 il accusa Curion, Cicéron, L. Lucullus et plusieurs autres personnages de distinction d'avoir formé un complot pour assassiner Pompée. Cicéron regarda cette accusation comme l'œuvre de César, qui se servait du tribun Vatinius comme d'un instrument. Le jour qui suivit son témoignagne Vettius fut trouvé étranglé en prison.

Vettŏnes ou **Vectŏnes** (**-um**), peuple dans l'intérieur de la Lusitanie, à l'E. des Lusitani, et à l'O. des Carpe-

tani; il s'étendait du Durius (le Douro) au Tage.

Vĕtŭlōnia (-æ), **Vĕtŭlōnium** (-i) ou **Vĕtŭlōnii** (-ōrum), ancienne v. d'Étrurie, et une des 12 cités de la Confédération étrusque. C'est à cette ville que les Romains empruntèrent, dit-on, les insignes de leurs magistrats (faisceaux, chaise curule et robe prétexte), ainsi que l'usage de la trompette d'airain à la guerre. Sa position a été découverte il y a quelques années près d'un petit village nommé *Magliano*, entre la rivière Osa et l'Albegna, à 8 milles dans l'intérieur du pays.

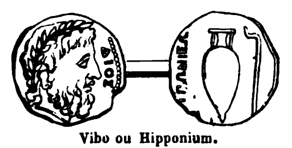
Vetūrius Māmŭrius (-i), nom de l'armurier qui fabriqua les 11 boucliers (*ancilia*) exactement semblables à celui qui fut envoyé du ciel sous le règne de Numa. Son éloge était un des principaux sujets des chants des Saliens.

Viădus (-i : *Oder*), rivière de Germanie, qui se jette dans la Baltique.

Vībius Pansa (voy. *Pansa.*)

Vībius Sĕquester (voy. *Sequester.*)

Vibo (-ōnis : *Bivona*), forme donnée par les Romains au nom de la ville grecque Hipponium, située sur la côte S.-O. du Bruttium, et sur un golfe appelé *sinus Vibonensis* ou *Hipponiates*. Elle passe pour avoir été fondée par les Locriens Épizéphyriens; mais elle fut détruite par Denys l'Ancien, qui en transplanta les habitants à Syracuse. Elle fut restaurée dans la suite; et dans les derniers temps elle tomba au pouvoir des Bruttiens avec les autres villes du littoral. Elle fut reprise aux Bruttiens par les Romains qui la colonisèrent en 194 av. J.-C., et la nommèrent VIBO VALENTIA. Cicéron en parle comme d'un municipe, et du temps d'Auguste c'était une des villes les plus florissantes du S. de l'Italie.


Vibo ou Hipponium.

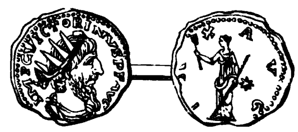
Vīcentia ou **Vicetia** (-æ), moins correctement **Vincentia** (*Vicenza*), v. sur la rivière Togisonus, en Vénétie, dans le N. de l'Italie, et municipe romain.

Victor (-ōris) **Sex. Aurelius**, écrivain latin, né dans une humble famille, mais qui s'éleva et acquit de la renommée par son zèle dans la culture des lettres. Ayant attiré l'attention de Julien quand il vint à Sirmium, il fut nommé par ce prince gouverneur d'une division de la Pannonie. Plus tard il fut élevé par l'empereur Théodose à la haute fonction de préfet de Rome. Il est l'auteur présumé de l'ouvrage intitulé *de Cæsaribus;* outre cette production on lui en attribue 2 ou 3 autres.

Victōria (-æ), personnification de la Victoire chez les Romains.

Victōria ou **Victōrīna** (-æ), mère de Victorinus, après la mort duquel elle fut saluée du titre de Mère des Camps (*Mater Castrorum*); et des médailles furent frappées à son effigie. Elle transféra son pouvoir d'abord à Marius, puis à Tetricus.

Victōrīnus (-i), un des trente Tyrans; il fut le troisième des 30 usurpateurs qui gouvernèrent successivement la Gaule durant le règne de Gallien. Il fut assassiné à Agrippina par un de ses propres officiers en 268, après un règne d'un peu plus d'un an.


Victorinus, un des 30 tyrans.

Victrix, voy. *Venus.*

Vienna (-æ : *Vienne*), v. principale des Allobroges dans la Gallia Lugdunensis; elle était située sur le Rhône, au S. de Lyon.

Vīmĭnālis (-is) **Porta**, la Porte Viminale à Rome, dans l'enceinte du mur de Servius; elle conduisait à la Via Tiburtina.

Vindĕlĭcĭa (-æ), province romaine, bornée au N. par le Danube, qui la séparait de la Germanie, à l'O. par le territoire des Helvetii en Gaule, au S. par la Rhétie, et à l'E. par la rivière Œnus

(l'Inn), qui la séparait du Noricum; elle répondait ainsi à la partie N.-E. de la Suisse, au S.-E. de Baden, au S. du Würtemberg et de la Bavière, et à la partie N. du Tyrol. Elle faisait partie originairement de la province de Rhétie et fut soumise par Tibère sous le règne d'Auguste. Plus tard la Vindélicie fut divisée en deux provinces, *Rhætia Prima* et *Rhætia Secunda;* le second de ces deux noms fut graduellement remplacé par celui de Vindélicie. Elle était arrosée par les fleuves tributaires du Danube, dont les plus importants étaient le Licias ou Licus (*Lech*), avec son affluent le Vindo, Vinda ou Virdo (*Werlach*), l'Isarus (*Isar*), et l'Œnus(*Inn*). La partie E. du Lacus Brigantinus (Lac de Constance) appartenait aussi à la Vindélicie. Elle tirait son nom de ses principaux habitants, les VINDELICI, peuple belliqueux établi dans le S. du pays. Les autres tribus de la Vindélicie étaient les Brigantii sur le lac de Constance, les Licatii ou Licates sur le Lech, et les Brenni dans le N. du Tyrol sur le Brenner. La principale v. de la province était Augusta Vindelicorum (Augsbourg) au confluent du Vindo et du Licus.

Vindicĭus (-i), esclave qui informa, dit-on, les consuls de la conspiration formée pour le rétablissement des Tarquins, et qui reçut en récompense de ce service la liberté avec la franchise romaine.

Vindĭli (voy. *Vandili.*)

Vindobona (-æ : *Vienne*, en allem. *Wien*), v. de Pannonie, sur le Danube, était dans l'origine une place celtique et fut plus tard un municipe romain. Sous les Romains elle devint une ville importante; elle était la principale station de la flotte romaine sur le Danube et le quartier général d'une légion romaine.

Vindonissa (-æ : *Windisch*), v. de la Gaule Belgique, sur la langue de terre triangulaire entre l'Aar et la Reuss; c'était une importante forteresse dans le pays des Helvetii.

Vipsānia Agrippīna (-æ), 1) fille de M. Vipsanius Agrippa et de sa première femme Pomponia. Auguste la donna en mariage à son fils adoptif Tibère qui l'aimait beaucoup; mais, après qu'elle lui eut donné un fils, Drŭsus, Tibère fut obligé de divorcer sur l'ordre de l'empereur, pour épouser Julie, la propre fille d'Auguste. Vipsania épousa en seconde noces Asinius Gallus. Elle mourut en l'an 20 ap. J.-C. — 2) fille de M. Vipsanius Agrippa et de sa seconde femme Julie, plus connue sous le nom d'Agrippine (voy. *Agrippina*).

Vipsānius Agrippa (voy. *Agrippa*).

Virbius (-i), divinité latine, honorée avec Diane dans le bois d'Aricie, au pied du mont Albain. On prétend que c'est le même qu'Hippolyte, rendu à la vie par Esculape, à la prière de Diane.

Virdo (voy. *Vindelicia*).

Virgĭlius (-i) ou **Vergĭlius Măro**, P., Virgile, le plus grand des poëtes romains, naquit le 15 octobre 70 av. J.-C., à Andes (*Pietola*), petit village près de Mantoue dans la Gaule Cisalpine. Le père de Virgile possédait probablement un petit fonds de terre qu'il cultivait : sa mère s'appelait Maia. Il fut élevé à Crémone et à Milan, et prit la robe virile à Crémone en 55, le jour où il entrait dans sa seizième année. On dit que plus tard il étudia à Naples sous Parthénius, natif de Bithynie, qui lui enseigna le grec. Il reçut aussi des leçons de l'épicurien Syron et probablement à Rome. Les œuvres de Virgile prouvent qu'il avait reçu une éducation savante, et on y découvre des traces de la doctrine d'Épicure. Après avoir achevé son éducation, Virgile paraît s'être retiré dans la ferme paternelle, et là avoir écrit quelques-uns des petits poëmes qui lui sont attribués. Lors du partage des terres aux soldats après la bataille de Philippes (42), Virgile fut dépouillé de sa propriété; mais elle lui fut rendue plus tard par ordre d'Octave. On suppose que Virgile écrivit l'églogue qui tient la première place dans nos éditions, pour témoigner sa reconnaissance à Octave. Il est probable que Virgile ne connut Mécène qu'après avoir écrit ses Églogues, puisque Mécène n'y est point mentionné. Son œuvre la plus parfaite, le poëme des Géorgiques (*Georgica*), fut entreprise à la demande de Mécène (*Georg.* III, 41), et elle fut achevée après la bataille d'Ac-

tium (31 av. J.-C.), alors qu'Octave était en Orient. L'*Énéide* fut probablement l'objet d'une longue étude de la part du poëte. Tandis qu'Auguste était en Espagne (27), il écrivit à Virgile pour lui exprimer le désir d'avoir quelque monument de son talent poétique. Virgile paraît avoir commencé l'Énéide à cette époque. En 23 mourut Marcellus, fils d'Octavie, sœur de César, par son premier mari; et comme Virgile ne laissait échapper aucune occasion d'être agréable à son protecteur, il introduisit dans le sixième livre de l'Énéide (883) l'allusion bien connue aux vertus de ce jeune homme, enlevé par une mort prématurée. Octavie était, dit-on, présente, quand le poëte lut cette allusion à son fils, et l'émotion la fit défaillir. Elle récompensa magnifiquement le poëte de cette flatterie très-excusable. Comme Marcellus ne mourut guère avant l'an 23, ces vers furent écrits certainement après sa mort, mais cela ne prouve pas que le sixième livre de l'Énéide ait été écrit si tard. Un passage du septième livre (606) paraît faire allusion à Auguste recevant les enseignes des Parthes, événement qui remonte à l'an 20. Quand Auguste revint de Samos, où il avait passé l'hiver de cette année, il rencontra Virgile à Athènes. Le poëte, dit-on, avait l'intention de faire une excursion en Grèce, mais il accompagna l'empereur à Mégare et de là en Italie. Sa santé, qui depuis longtemps déclinait, s'altéra alors complétement, et il mourut bientôt après son arrivée à Brindes, le 22 septembre 19, sans avoir entièrement terminé sa cinquante-unième année. Ses restes furent transférés à Naples, qui avait été sa résidence favorite, et ensevelis près de la route de Naples à Pouzzoles, où l'on montre maintenant un monument, qu'on suppose être la tombe de Virgile. Virgile avait été enrichi par les libéralités de ses protecteurs, et il laissa des biens considérables et une maison sur le mont Esquilin, près des jardins de Mécène. Virgile, dans les événements de sa vie et dans ses amitiés, eut vraiment du bonheur. La munificence de ses patrons lui fournit les moyens de vivre dans l'aisance et le loisir, et il eut l'amitié des personnages les plus distingués de son temps, parmi lesquels il faut compter Horace qui lui avait voué une vive affection. C'était un homme aimable, d'un excellent caractère, exempt des passions de l'envie et de la jalousie; et il fut heureux sous tous les rapports, excepté sous celui de la santé. Outre les Bucoliques, les Géorgiques et l'Énéide, plusieurs petits poëmes lui sont attribués, qui furent peut-être des productions de sa jeunesse. Ce sont le *Culex* (ou le Moucheron), *Ciris* (l'Aigrette), *Copa* (la Cabaretière), etc. De toutes ces œuvres la plus finie et la plus originale est le poëme des Géorgiques. L'Énéide, considérée dans son ensemble, ne laisse qu'une faible impression, malgré l'exquise beauté de quelques passages, et le bon goût qui y règne d'un bout à l'autre. Néanmoins Virgile peut être considéré comme le plus grand de beaucoup de tous les poëtes épiques romains.

Virgĭnia (-æ), fille de L. Virginius, un brave centurion, était une belle et chaste jeune fille, fiancée à L. Icilius. Sa beauté excita la concupiscence du décemvir Appius Claudius, qui engagea un de ses clients à mettre la main sur cette enfant, et à la réclamer comme son esclave. Son père, qui était arrivé du camp le matin du jour où Claudius avait rendu un jugement par lequel il adjugeait Virginie à son client, voyant que tout espoir était perdu, pria le décemvir de lui permettre de dire un mot à la nourrice en présence de Virginie, afin de s'assurer si réellement elle était bien sa fille. Sa demande lui fut accordée. Virginius alors les prit à part, et, saisissant sur un étal un long couteau de boucher, il le plongea dans le sein de sa fille, en s'écriant : « C'est le seul moyen de la conserver libre, » puis, brandissant en l'air le couteau ensanglanté, il courut vers la porte de la ville et se hâta d'arriver au camp romain. Le résultat est connu. Le camp et la ville s'insurgèrent contre les décemvirs, qui furent dépouillés de leur pouvoir, et l'ancienne forme de gouvernement fut rétablie. L. Virginius fut le premier qui fut élu tribun, et par ses ordres Appius fut jeté en prison, où il mit lui-même fin à ses jours.

Virgĭnia ou **Vergĭnia gens**, famille patricienne et plébéienne. Les Vir-

ginius patriciens occupèrent souvent les plus hautes fonctions de l'État durant les premières années de la république.

Virgĭnĭus (-i), L., père de Virginie, dont le destin tragique occasionna la chute des décemvirs et le retour à l'ancienne forme de gouvernement, en 449 av. J.-C. Voy. *Virginia.*

Vĭrĭāthus (-i), célèbre Lusitanien, que les Romains nous représentent comme ayant été d'abord berger ou chasseur, puis brigand, ou, comme on l'appellerait aujourd'hui en Espagne, chef de guérilla. Ce fut un des Lusitaniens qui échappèrent au perfide et sauvage massacre du peuple par le proconsul Galba en 150 av. J.-C. (*Galba*, n° 2). Il réunit des forces considérables, et, pendant plusieurs années consécutives, battit chaque fois une armée romaine. En 140, le proconsul Fabius Servilianus conclut la paix avec Viriathe, pour sauver son armée, enfermée par les Lusitaniens dans un passage des montagnes. Mais Servilius Cæpio, qui lui succéda dans le commandement de l'Espagne Ultérieure en 140, recommença la guerre et peu de temps après fit assassiner Viriathe en corrompant 3 de ses amis.

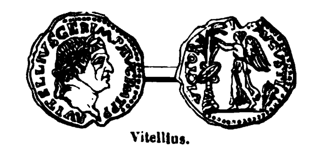
Viridomarus (-i), 1) ou **Britomartus,** chef des Gaules, tué par Marcellus. Voy. *Marcellus*, n° 1). — 2) ou VIRDUMARUS, chef des Éduens, que César avait élevé d'une basse condition aux plus hauts honneurs, mais qui, plus tard, se joignit aux Gaulois dans leur grande révolte en 52 av. J.-C.

Virtus (-ūtis), personnification romaine de la valeur mâle. On la représentait avec une courte tunique, le sein droit découvert, un casque sur la tête, tenant une lance de la main gauche, une épée de la droite, et debout, le pied droit posé sur un casque. Un temple de la Vertu (Valeur) fut construit par Marcellus tout près de celui de l'Honneur (voy. *Honor*).

Vistŭla (-æ : *Weichsel*), la Vistule, fleuve important de Germanie, formant la limite entre la Germanie et la Sarmatie; elle prend sa source dans la forêt Hercynienne et se jette dans la mer Suévique ou Baltique.

Visurgis (-is : *Weser*), fl. important de la Germanie, qui se jette dans l'océan Germanique.

Vitellius (-i), A., empereur romain (du 2 janv. au 22 décembre 69 apr. J.-C.), était fils de L. Vitellius, consul en 34 apr. J.-C. Il avait quelques connaissances littéraires et quelque éloquence. Ses vices lui valurent les bonnes grâces de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, qui le comblèrent de faveurs. On fut bien surpris lorsque Galba fit choix d'un pareil homme pour commander les légions de la basse Germanie, car il ne possédait aucun talent militaire. Les soldats de Vitellius le proclamèrent empereur à Cologne le 2 janvier 69. Ses généraux Fabius Valens et Cæcina marchèrent sur l'Italie, défirent les troupes d'Othon à la décisive bataille de Bedriacum, et assurèrent ainsi à Vitellius le gouvernement de l'Italie.



Vitellius.

Il déploya beaucoup de modération après son avénement; mais il avait le vice de la gourmandise; il aimait le plaisir et son principal amusement était la table; il dépensa pour sa bouche des sommes énormes. En même temps Vespasien était proclamé empereur à Alexandrie le 1er juillet; et les légions d'Illyrie, commandées par Antonius Primus, entrèrent dans l'Italie septentrionale et se déclarèrent en sa faveur. Vitellius dépêcha Cæcina avec une puissante armée pour s'opposer à Primus; mais Cæcina ne fut point fidèle à l'empereur. Primus défit les Vitelliens dans 2 batailles; puis il marcha sur Rome et se fraya un passage jusque dans ses murs après nombre de combats. Vitellius fut saisi dans son palais, traîné dans les rues au milieu de mille outrages et enfin précipité du haut des Gémonies (*Gemoniæ scalæ*), où il fut tué à coups redoublés.

Vitruvius Pollio (-ōnis), M., Vitruve, auteur d'un célèbre traité d'architecture, qui nous est parvenu, paraît

avoir servi comme ingénieur militaire sous Jules César, dans la guerre d'Afrique, en 46 av. J.-C., et il était très-vieux quand il composa son ouvrage, qui est dédié à l'empereur Auguste. N'ayant pas eu comme architecte tout le succès désirable, car nous ne trouvons mentionné aucun ouvrage de lui si ce n'est la Basilique de Fanum, il essaya d'établir sa réputation comme écrivain sur la théorie de son art. Son style est très-obscur et souvent inintelligible.

Vŏcontii (**-ōrum**), peuple puissant et important de la Gaule Narbonnaise, qui occupait la partie S.-E. du Dauphiné et une portion de la Provence entre le Drac et la Durance; il était borné au N. par les Allobroges, et au S. par les Salyes et les Albiœci. Les Romains lui accordèrent le privilége de vivre sous ses propres lois.

Vŏgĕsus ou **Vosgĕsus** (**-i** : les *Vosges*), chaîne de montagnes, en Gaule, dans le territoire des Lingons; elle court parallèlement au cours du Rhin, dont elle sépare la base de celle de la Moselle. La Seine (*Sequana*), la Saône (*Arar*) et la Moselle (*Mosella*) ont leur source dans les Vosges.

Vŏlăterræ (**-ārum** : *Volaterra*), chez les Étrusques VELATHRI, une des douze cités de la Confédération étrusque, était bâtie sur une colline haute et escarpée, à 1,800 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. C'était la ville la plus septentrionale de la Confédération, et ses possessions s'étendaient à l'E. jusqu'au territoire d'Arretium, qui en était distant de 50 milles; à l'O. jusqu'à la Méditerranée, à une distance de plus de 20 milles; et au S. jusqu'à Populonia, qui était ou une colonie ou une conquête de Volaterres. Possédant les deux ports de Luna et de Populonia, Volaterres, bien que située fort loin dans l'intérieur, était considérée comme une des plus puissantes villes maritimes de l'Étrurie. Nous ne voyons point dans l'histoire qu'elle ait jamais été conquise par les Romains. Comme la plupart des villes étrusques, elle prit parti pour Marius contre Sylla, et ce ne fut qu'après un siége de deux ans que Sylla put s'en emparer. Après la chute de l'Empire d'Occident elle fut, pendant un temps, la résidence des rois lombards. La ville moderne contient plusieurs ruines étrusques intéressantes.

Vŏlăterrāna văda, petite ville dans le territoire de Volaterres.

Volcæ (**-ārum**), puissant peuple celtique, dans la Gaule Narbonnaise, divisé en deux tribus, celle des Volcæ Tectosages et celle des Volcæ Arecomici; il s'étendait depuis les Pyrénées et les frontières de l'Aquitaine le long de la côte jusqu'au Rhône. Il vivait sous ses propres lois sans être sujet du gouverneur romain de la province, et possédait aussi le Jus Latii. La ville principale des Tectosages était TOLOSA (*Toulouse*). Une partie des Tectosages quitta son pays natal sous Brennus, et forma une des trois grandes tribus dans lesquelles furent divisés les Galates de l'Asie Mineur (voy. *Galatia*).

Volci ou **Vulci**. 1) (*Vulci*), ville dans l'intérieur de l'Étrurie, à 18 milles au N.-O. de Tarquinii. De l'histoire de cette cité nous ne connaissons rien, si ce n'est que ses vastes tombeaux et les riches monuments de l'art ancien qu'ils contiennent prouvent que *Vulci* dut être à une certaine époque une puissante et florissante cité. —2 (*Vallo*), ville de Lucanie, à 36 milles au S.-E. de Pæstum sur la route de Buxentum.

Vŏlĕro Pūblilius (voy. *Publilius*).

Vologeses, nom de 5 rois parthes ARSACES XXIII, XXVII, XXVIII, (XXIX, XXX).

Volsci (**-ōrum**), ancien peuple du Latium, mais originairement distinct des Latins; il habitait les deux rives du Liris et s'étendait jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Il ne fut complétement soumis par les Romains qu'en 338 av. J.-C.

Volsĭnĭi ou **Vulsĭnĭi** (**-ōrum** : *Bolsena*), Vulsinies, appelée VELSINA ou VELSUNA par les Étrusques, une des plus anciennes et plus puissantes villes entre les douze dont se composait la Confédération étrusque. Elle était située sur une haute colline, à l'extrémité N.-E. du lac nommé d'après elle LACUS VOLSINIENSIS ou VULSINIENSIS (*Lago di Bolsena*). Les Volsiniens firent la guerre aux Romains en 393, 311, 294 et 280, mais ils furent défaits constamment, et

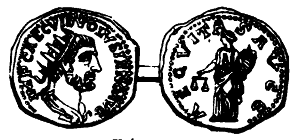
paraissent avoir été définitivement soumis à la dernière de ces dates. Leur ville fut alors rasée par les Romains, et les habitants obligés de s'établir dans une position moins forte, dans la plaine où est aujourd'hui *Bolsena*.

Volturcius ou **Vulturcius** (-i), T., de Crotone, un des complices de Catilina, qui, pour obtenir une promesse de pardon, fit des révélations.

Vŏlumnia (-æ), femme de Coriolan (voy. *Coriolanus*).

Vŏlūpia (-æ) ou **Vŏluptas** (-ātis), la Volupté, personnification des plaisirs sensuels chez les Romains; elle avait un temple près de la porte Romanula.

Volusiānus (-i), fils de l'empereur Trebonianus Gallus. Son père lui confera le titre de César en 251 et celui d'Auguste



Volusianus.

en 252 ap. J.-C. Il fut tué avec son père en 254. Voy. *Gallus*.

Vomanus (-i : *Vomano*), petite rivière du Picenum.

Vonones (-i), nom de deux rois parthes (ARSACES XVIII, XXII).

Vopiscus (-i), prénom romain, qui signifie un jumeau né viable, l'autre étant mort avant de naître. Ainsi que plusieurs autres prénoms anciens, il fut plus tard employé comme surnom.

Vopiscus Flavius (-i), né à Syracuse, un des six écrivains de l'histoire Auguste, florissait en 300 après J.-C.

Vŏsgĕsus (voy. *Vogĕsus*).

Vulcāniæ insŭlæ (voy. *Æoliæ insulæ*).

Vulcānus (i), Vulcain, dieu du feu chez les Romains. Son nom semble se rattacher à *fulgere, fulgur, fulmen*. Tatius passe pour avoir établi le culte de Vulcain en même temps que celui de Vesta, et Romulus lui dédia, dit-on, un quadrige après sa victoire sur les Fidénates et se fit ériger à lui-même une statue près du temple de ce dieu. Suivant d'autres le temple fut aussi bâti par Romulus, qui planta à côté le lotus sacré encore existant du temps de Pline. Ces circonstances, jointes à ce qu'on raconte du lotus, montrent que le temple de Vulcain, comme celui de Vesta, était regardé comme le point central de l'État, et ce ne fut peut-être pas sans intention que le temple de la Concorde fut construit plus tard dans le même district. La plus ancienne fête en l'honneur de Vulcain paraît avoir été les *Fornacalia* ou *Furnalia*, Vulcain présidant aux fourneaux; mais sa grande fête s'appelait *Vulcanalia* et se célébrait le 23 août. Les poëtes latins rapportent à leur Vulcain toutes les histoires relatives à l'Héphæstus grec. Voy. *Hephæstus*.

Vulci (voy. *Volci*).

Vulgientes, peuple des Alpes dans la Gaule Narbonnaise. Sa ville principale était Apta Julia (*Apt*).

Vulsinii (voy. *Volsinii*).

Vultur (-ŭris), montagne qui sépare l'Apulie et la Lucanie près de Venusia; c'est une branche des Apennins. Elle est célébrée par Horace comme un des lieux qu'il fréquentait dans sa jeunesse. Le vent du S.-E., qui souffle de ce côté, était appelé VULTURNUS par les Romains.

Vulturnus (-i : *Castel di Volturno*), ville de Campanie, à l'embouchure de la rivière *Vulturnus*.

Vulturnus (-i : *Volturno*), rivière principale de la Campanie; elle sortait des Apennins dans le Samnium et se jetait dans la mer Tyrrhénienne. Ses principaux affluents sont le Calor (*Calore*), le Tamarus (*Tamaro*) et le Sabatus (*Sabato*).

X.

Xanthippē (ēs), femme de Socrate; elle passe pour avoir été d'une humeur acariâtre et querelleuse.

Xanthippus (-i), 1) fils d'Ariphron et père de Périclès. Il succéda à Thémistocle comme commandant de la flotte athénienne en 479 av. J.-C., et commanda les Athéniens à la bataille décisive livrée à Mycale. — 2) le Lacédémonien qui

commanda les Carthaginois contre Régulus Voy. *Regulus*.

Xanthus (**i**), nom de deux rivières : 1) (voy. SCAMANDER). — 2) (*Eshen Chai*), la principale rivière de Lycie; elle a sa source dans le mont Taurus, et coule au S. à travers la Lycie, entre le mont Cragus et le mont Massicytus, et va se jeter dans la Méditerranée, un peu à l'O. de Patara. Elle est navigable dans une grande partie de son cours.

Xanthus (**i :** *Gunik*, Ru.), la plus fameuse ville de Lycie, située sur la rive occidentale de la rivière du même nom, à soixante stades de son embouchure. Deux fois dans le cours de son histoire elle soutint des siéges, qui se terminèrent par la destruction volontaire de ses habitants et de leurs propriétés, d'abord contre les Perses conduits par Harpagus, et, longtemps après, contre les Romains sous Brutus. La ville ne fut jamais restaurée après sa destruction dans cette dernière guerre. Xanthe était riche en temples, en tombeaux, et autres monuments du plus intéressant caractère, et on montre encore aujourd'hui dans le Musée britannique plusieurs restes de ses ouvrages d'art.

Xĕnŏcrătes (**-is**), philosophe, né à Chalcédoine, en 396 av. J.-C., et mort en 314, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il s'attacha d'abord à Eschine le Socratique, puis, jeune encore, à Platon, qu'il accompagna à Syracuse. Après la mort de Platon, il se rendit avec Aristote auprès d'Hermias, tyran d'Atarné; et, de retour à Athènes, il fut deux fois envoyé en ambassade, d'abord auprès de Philippe de Macédoine, plus tard auprès d'Antipater pendant la guerre Lamienne. Il devint président de l'Académie, même avant la mort de Speusippe et occupa ce poste pendant vingt-cinq ans. — L'importance de Xénocrate ressort de ce fait qu'Aristote et Théophraste écrivirent sur ses doctrines, et que Panætius et Cicéron professait pour lui une haute considération. Il ne nous est parvenu que les titres de ses ouvrages.

Xĕnŏphănēs (**-is**), célèbre philosophe, né à Colophon, florissait entre 540 et 550 av. J.-C. Il était aussi poëte et nous avons des fragments considérables de ses élégies et de son poëme *de la Nature*. D'après les fragments d'une de ses élégies, il quitta son pays à l'âge de vingt-cinq ans, et il avait déjà vécu soixante-sept ans en Grèce, quand, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, il composa cette élégie. Il quitta Colophon comme fugitif ou comme exilé et doit avoir vécu quelque temps à Élée (*Velia*) en Italie, puisqu'il est mentionné comme fondateur de l'école éléatique. Xénophane est communément regardé dans l'antiquité comme l'auteur de la doctrine éléatique de l'univers.

Xĕnŏphon (**-ontis**), 1) Athénien, fils de Gryllus, et natif du dème Erchia. La date de sa naissance n'est pas connue, mais elle peut, avec vraisemblance, être placée en 444 av. J.-C., et il paraît avoir vécu plus de quatre-vingt-dix ans. Xénophon fut, dit-on, le disciple de Socrate dès son jeune âge, et ce dernier lui sauva la vie à la bataille de Délium en 424. L'événement le plus mémorable de la vie de Xénophon se rattache à l'armée grecque qui marcha sous Cyrus contre Artaxerxès en 401. Il accompagna Cyrus dans la haute Asie. A la bataille de Cunaxa, Cyrus perdit la vie; les barbares dont se composait son armée se dispersèrent, et les Grecs restèrent isolés dans les plaines désertes qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut après le traîtreux massacre de Cléarque et autres chefs grecs par le satrape Tissapherne que Xénophon se produisit. Il n'avait exercé aucun commandement dans l'armée de Cyrus, et n'avait même pas réellement servi comme soldat. Il fut alors élevé par le choix de l'armée au grade de général et prit le principal rôle dans la conduite des Grecs pendant leur immortelle retraite le long du Tigre à travers les hauts plateaux de l'Arménie jusqu'à Trapezus (*Trébizonde*), sur la mer Noire. De Trébizonde l'armée fut conduite à Chrysopolis, ville située vis-à-vis de Byzance. La détresse des Grecs était grande et quelques-uns d'entre eux, sous le commandement de Xénophon, entrèrent au service de Seuthès, roi de Thrace. Quand les Lacédémoniens, sous Thimbron, firent la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze, Xénophon et ses troupes furent invités à se joindre à l'armée de

Thimbron, et Xénophon les ramena d'Asie pour s'unir à Thimbron en 399. Socrate fut mis à mort eu 399, et il est probable que Xénophon fut banni d'Athènes peu de temps avant ou après cet événement. En 396 il était avec le roi de Sparte Agésilas, qui commandait les forces lacédémoniennes en Asie contre les Perses. Quand Agésilas fut rappelé (en 394), Xénophon le suivit; et il était du côté des Lacédémoniens dans la bataille livrée par eux à Coronée (394) contre les Athéniens. Il paraît être retourné à Sparte avec Agésilas après la bataille de Coronée, et bientôt après il s'établit à Scillus en Élide non loin d'Olympie, où il fut rejoint par sa femme Philésia et par ses enfants. Xénophon, après être resté vingt ans dans cette paisible retraite, en fut chassé par les Éléens. La sentence de bannissement prononcée par Athènes fut révoquée sur la motion d'Eubulus, mais on ne sait pas au juste en quelle année. Il n'est pas certain que Xénophon soit retourné à Athènes. Il se retira, dit-on, à Corinthe après son expulsion de Scillus, et, comme nous ne savons plus rien de lui, il est à présumer qu'il y mourut. Les deux principaux ouvrages de Xénophon sont l'*Anabase* et la *Cyropédie*. Dans le premier il décrit l'expédition de Cyrus et la retraite des 10,000 Grecs; le second est une sorte de roman politique, dont le fond est l'histoire de Cyrus, le fondateur de la monarchie des Perses. Ses Helléniques (*Hellenica*), continuation des Histoires de Thucydide, sont un simple récit d'événements. Les *Memorabilia* (Mémoires de Socrate), en quatre livres, furent écrits par Xénophon pour défendre la mémoire de son maître contre les ennemis qui l'accusaient d'impiété et de corruption de la jeunesse athénienne. C'est sans contredit une peinture véridique de l'homme, et c'est le plus précieux exposé qui nous soit parvenu de la philosophie pratique de Socrate. Outre ces ouvrages capitaux Xénophon en a écrit plusieurs autres de moindre importance. Toute l'antiquité et tous les auteurs modernes s'accordent à reconnaître à Xénophon un mérite éminent, comme écrivain d'un style net, simple, clair, et sans affectation, mais son esprit était essentiellement pratique et n'était pas fait pour la pure spéculation philosophique. — 2) Éphésien, auteur d'un roman encore existant intitulé *Ephesiaca* ou *Amours d'Anthia et d'Abrocomas*. L'époque de sa vie n'est pas connue; mais c'est probablement le plus ancien des romanciers grecs.

Xerxēs (**is**), 1) roi de Perse (485-465 av. J.-C.), était fils de Darius et d'Atossa. Après avoir réduit les Égyptiens révoltés, Xerxès, au printemps de 480, partit de Sardes pour sa mémorable expédition contre la Grèce. Il traversa l'Hellespont sur un pont de bateaux, et continua sa marche à travers la Chersonnèse de Thrace jusqu'à ce qu'il eut atteint la plaine de Doriscus. Là il résolut de faire le dénombrement de ses forces de terre et de mer, qui, suivant Hérodote, s'élevaient à 2,641,610 hommes. Ce chiffre n'est pas croyable, mais nous pouvons bien penser que l'armée de Xerxès était la plus grande qui ait été jamais réunie dans les anciens temps et peut-être à aucune époque connue de l'histoire. Xerxès, continuant sa marche, donna ordre à sa flotte de faire voile à travers le canal qu'on avait eu soin d'ouvrir à travers l'isthme de l'Athos, dont les traces sont encore visibles (voy. ATHOS), et d'attendre son arrivée à Therme. De là il marcha à travers la Macédoine et la Thessalie, et arriva sain et sauf avec ses forces de terre jusque devant les Thermopyles. C'est là que les Grecs avaient résolu de l'arrêter, et, quand Xerxès tenta de forcer le passage, ses troupes furent plusieurs fois repoussées par Léonidas, roi de Sparte, jusqu'au moment où un Malien, nommé Éphialte, indiqua aux Perses un passage à travers les montagnes de l'Œta, et les mit ainsi en situation de tomber sur l'arrière-garde des Grecs. Léonidas et ses Spartiates dédaignèrent de fuir et furent tous massacrés (voy. LEONIDAS). De là Xerxès poursuivit sa marche à travers la Béotie et la Phocide et atteignit enfin Athènes. Dans le même temps que Xerxès entrait à Athènes, sa flotte, qui avait été maltraitée par les tempêtes et les engagements, arrivait dans la baie de Phalerum. Il résolut alors d'en venir aux

prises avec la flotte grecque. L'histoire de la mémorable bataille de Salamine est racontée ailleurs (voy. THEMISTOCLES). Xerxès fut témoin, du haut d'une pente du mont Ægaleos, de la défaite et de la dispersion de ses puissants armements. Il craignit alors pour sa propre sûreté, et, laissant Mardonius, à la tête de 300,000 hommes, pour achever la conquête de la Grèce, il se mit en marche avec le reste de ses troupes pour rentrer dans ses foyers. Il rentra à Sardes vers la fin de l'an 480. L'année suivante (479), la guerre fut continuée en Grèce; mais Mardonius fut défait à Platées par les forces réunies des Grecs, et le même jour une autre victoire fut remportée sur la flotte des Perses à Mycale en Ionie. Nous ne savons plus que peu de choses sur l'histoire personnelle de Xerxès. Il fut assassiné par Artabane en 465, après un règne de vingt ans. — II) fils d'Artaxerxès I, succéda à son père comme roi de Perse en 425, mais il fut assassiné après deux mois seulement de règne par son demi-frère Sogdianus.

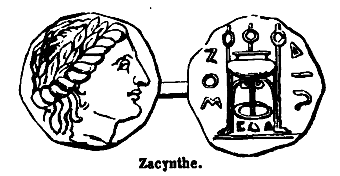
Xŏïs ou **Chŏïs**, ancienne ville de la basse Égypte, au N. de Léontopolis, sur une île du Nil, dans le nome Sébennytique; elle fut, pendant un temps, le siége d'une dynastie de rois égyptiens. Sa position est très-douteuse.

Xūthus (-i), fils d'Hellen et de la nymphe Orséis, frère de Dorus et d'Æolus. Il était roi du Péloponnèse et mari de Créusa, fille d'Érechthée, qui lui donna deux fils, Achæus et Ion. D'autres prétendent qu'après la mort de son père Hellen, Xuthus fut chassé de Thessalie par ses frères et qu'il se réfugia à Athènes, où il épousa la fille d'Érechthée. A la mort d'Érechthée, Xuthus, choisi pour arbitre, adjugea la couronne à l'aîné de ses beaux-frères, Cécrops, et, pour se venger de cette décision, les autres fils d'Érechthée le chassèrent; il alla s'établir à Ægialus, dans le Péloponnèse.

Z

Zab Tus (voy. *Lycus*, n° 5).

Zăcynthus (-i : *Zante*), île de la mer Ionienne, devant les côtes de l'Élide; elle a 40 milles de circonférence. Elle possédait une vaste et florissante cité du même nom sur la côte E., et dont la citadelle s'appelait Psophis. Zacynthe fut habitée dès les premiers temps par une population grecque. Elle devait, dit-on, son nom à Zacynthus, fils de Dardanus, qui colonisa l'île avec des colons venus de Psophis, en Arcadie. Elle fut plus tard colonisée par Achæus, venu du Péloponnèse. Elle faisait partie de l'empire ma-



Zacynthe.

ritime d'Athènes et demeura fidèle aux Athéniens dans la guerre du Péloponnèse. Plus tard elle fut soumise à la domination des rois de Macédoine et, après la conquête de la Macédoine par les Romains, elle passa aux mains de ces derniers. C'est maintenant une des îles Ioniennes, qui, longtemps placées sous le protectorat de l'Angleterre, ont été réunies récemment au nouveau royaume de Grèce.

Zagreus, surnom du mystique Dionysus (Bacchus), que Zeus (Jupiter), sous la forme d'un dragon, eut, dit-on, de Perséphoné (Proserpine), avant son enlèvement par Pluton. Il fut mis en pièces par les Titans, et Athéna (Minerva) rapporta son cœur à Zeus.

Zaleucus (-i), célèbre législateur des Locriens Épizéphyriens, était, selon quelques-uns, esclave dans l'origine; selon quelques autres, il appartenait à une bonne famille. Il ne saurait toutefois avoir été, comme quelques écrivains le prétendent, disciple de Pythagore, puisqu'il vivait plus de cent ans avant ce philosophe. La date des lois de Zaleucus remonte à l'an 660 av. J.-C. Son code, fort sévère, fut le premier recueil de lois écrites qu'aient possédé les Grecs.

Zalmoxis ou **Zămolxis** (is), ainsi nommé, dit-on, à cause de la peau d'ours (ζάλμος) dont il fut enveloppé dès qu'il fut venu au monde. Suivant l'histoire

qui avait cours parmi les Grecs de l'Hellespont, c'était un Gète, qui avait été esclave de Pythagore à Samos, mais qui, affranchi, avait acquis non-seulement de grands biens, mais encore de vastes connaissances tant à l'école de Pythagore, que parmi les Égyptiens dont il avait visité le pays dans ses voyages. Il retourna parmi les Gètes, important chez eux la civilisation et les idées religieuses qu'il avait acquises, spécialement sur l'immortalité de l'âme. Hérodote toutefois soupçonne que Zamolxis était une divinité indigène des Gètes.

Zăma Rēgia (-æ : *Zowareen*, au S.-E de *Kuff*), v. forte dans l'intérieur de la Numidie, sur les frontières du territoire de Carthage. Elle fut le théâtre d'une des plus importantes batailles de l'histoire du monde, celle où Annibal fut défait par Scipion, et qui mit fin à la deuxième guerre punique, en 202 av. J.-C.

Zancle (voy. *Messana*).

Zēla ou **Ziela**, v. dans le S. du Pont, non loin et au S. d'Amasia. Le district environnant s'appelait **Zelētis** ou **Zelītis**. A Zéla le général romain Valerius Triarius fut défait par Mithridate, mais cette ville est plus célèbre encore par une autre grande bataille, celle où Jules César battit Pharnace et dont il envoya à Rome le bulletin ainsi conçu : *Veni*, *vidi*, *vici* (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu).

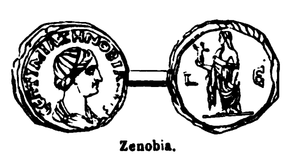
Zēlīa (-æ), ancienne v. de Mysie, au pied du mont Ida, et sur le fleuve Æsepus, à 80 stades de son embouchure; elle appartenait au territoire de Cyzique.

Zēlus (-i), personnification de la jalousie. Zélus est représenté comme fils de Pallas et du Styx, et frère de Nicé (la V ctoire).

Zēno ou **Zēnon** (-ōnis), 1) fondateur de la philosophie stoïcienne, né à Citium, dans l'île de Chypre, était fils de Mnaséas. Il commença tout jeune encore à étudier les écrits des philosophes socratiques. A l'âge de vingt-deux ans, ou, selon d'autres, à trente ans, Zénon fit naufrage dans le voisinage du Pirée. Cet accident fut cause qu'il s'établit à Athènes et qu'il se livra exclusivement aux études philosophiques. La faiblesse de sa santé le détermina d'abord à mener une vie sévère et simple; mais le désir extrême de se rendre complétement indépendant des circonstances extérieures semble avoir puissamment contribué à lui inspirer cette détermination, et l'avoir porté à s'attacher au philosophe cynique Cratès. Il étudia, dit-on, sous divers philosophes mégariques et académiques, pendant une période de vingt ans. Au bout de ce temps et lorsqu'il eut développé son propre système, il ouvrit une école sous le portique décoré des peintures de Polygnote (*Stoa Pœcile*), endroit qui de très-bonne heure avait été le rendez-vous des poëtes. De là le nom de Stoïciens (philosophes du Portique) donné à ses disciples. Parmi les chauds admirateurs de Zénon il faut compter Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Les Athéniens avaient également grande confiance en lui, et, par un décret du peuple, une couronne d'or et des obsèques publiques dans le Céramique lui furent décernées. Nous ne savons la date exacte ni de sa naissance ni de sa mort. On dit qu'il fut pendant cinquante ans à la tête de son école et qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il vivait encore, à ce qu'on affirme, dans la trentième olympiade (260 av. J.-C.). — 2) philosophe éléatique, né à Élée (*Velia*) en Italie, fils de Téleutagoras et disciple favori de Parménide. Il était né en 488 av. J.-C., et à l'âge de quarante ans il accompagna Parménide à Athènes, où il résida quelque temps. Son amour pour la liberté éclate dans le courage avec lequel il exposa ses jours pour délivrer son pays du joug d'un tyran. Zénon consacra toute son énergie à expliquer et développer le système philosophique de Parménide (voy. PARMENIDES). — 3) philosophe épicurien, né à Sidon, contemporain de Cicéron, qui suivit ses leçons à Athènes.

Zēnŏbĭa (-æ), reine de Palmyre. Après la mort de son mari, Odénath, que, selon quelques récits, elle avait assassiné elle-même (266 apr. J.-C.), elle prit le diadème impérial comme régente de ses fils. Mais, non contente de jouir de l'indépendance qui lui était accordée par Gallien et que tolérait Claude, elle con-

çut le dessein d'enfermer toute la Syrie, l'Asie et l'Égypte dans les limites de sa domination et de faire accepter le titre, auquel elle aspirait, de reine d'Orient. Cette ambition téméraire lui fit perdre à la fois son royaume et sa liberté. Battue par Aurélien, elle fut sa prisonnière à la prise de Palmyre, et, conduite à Rome,



Zenobia.

elle orna le triomphe de son vainqueur (274). Aurélien lui laissa la vie, et elle passa le reste de ses jours avec ses fils dans le voisinage de Tibur (*Tivoli*). Longin vivait à sa cour et fut mis à mort lors de la prise de Palmyre (voy. *Longinus*).

Zēnŏdŏtus (-i), d'Éphèse, célèbre grammairien, surintendant de la grande bibliothèque d'Alexandrie, florissait sous Ptolémée Philadelphe, en 28 av. J.-C. Zénodote fut employé par Philadelphe, en même temps que ses deux contemporains Alexandre l'Étolien et Lycophron le Chalcidien, à collectionner et à reviser tous les poëtes grecs.

Zĕphўrium (-i), c.-à-d. « *promontoire occidental* », nom de plusieurs promontoires du monde ancien, qui cependant ne regardaient pas tous l'occident. Les principaux étaient : 1) (*Cap. di Brussano*), promontoire du Bruttium, formant l'extrémité S.-E. du pays, et d'où les Locriens, établis dans le voisinage, reçurent le nom d'*Épizéphyriens* (voy. LOCRI). — 2) promontoire sur la côte occident. de l'île de Chypre. — 3) promontoire en Cilicie (probablem. *Cap. Cavaliere*), situé à l'O. du Prom. Sarpedon. et se projetant au loin.

Zĕphўrus (-i), personnification du vent d'ouest; il est fils, suivant Hésiode, d'Astræus et d'Eos (l'Aurore). Zéphyre et Borée sont souvent mentionnés ensemble par Homère, et tous deux habitaient ensemble dans un palais en Thrace. Zéphyre aima la Harpie Podargé; il eut d'elle les coursiers Xanthus et Balius, qui appartinrent à Achille; mais il épousa Chloris, qu'il enleva de force et dont il eut un fils, Carpus.



Zéphyre.

Zērynthus (-i), v. de Thrace, dans le territoire d'Ænos, avec un temple d'Apollon et une grotte d'Hécate, appelés de là l'un *Zerynthius*, l'autre *Zerynthia*.

Zētēs (-æ) et **Calaïs** (-is), fils de Borée et d'Orithyie, appelés souvent BOREADÆ; ils sont mentionnés parmi les Argonautes et représentés comme deux êtres ailés. Leur sœur, Cléopâtre, mariée à Phinée, roi de Salmydessus, avait été jetée en prison par son mari, à l'instigation de sa seconde femme. C'est là que la trouvèrent ses frères Zétès et Calaïs, quand ils arrivèrent à Salmydessus, dans l'expédition des Argonautes. Ils délivrèrent leur sœur et ses enfants, donnèrent le royaume à ceux-ci et renvoyèrent la seconde femme de Phinée dans son pays, en Scythie. D'autres rapportent que les Boréades délivrèrent Phinée des Harpyies; car il avait été prédit que les Harpyies pouvaient être tuées par les fils de Borée, mais que les fils de Borée mourraient s'ils n'étaient pas capables de vaincre les Harpyies. D'autres prétendent que les Boréades périrent en poursuivant les Harpyies et qu'Hercule les tua de ses flèches près de l'île de Ténos.

Zēthus (-i), frère d'Amphion (voy. *Amphion*).

Zeugis, Zeugitana Regio (partie N. de Tunis), district N. de l'Afrique propre (voy. *Africa*).

Zeugma (-ătis : probabl. *Rumkaleh*), v. de Syrie, sur les confins de la Commagène et de la Cyrrhesticé, bâtie par Séleucus Nicator, sur la rive O. de l'Euphrate, à l'endroit où le fleuve se traversait sur un pont de bateaux construit par Alexandre le Grand.


Zeugma en Syrie.

Zeus (**Dios**), appelé **Jupiter** par les Romains, le plus grand des dieux de l'Olympe; il était fils de Cronos (*Saturne*) et de Rhéa, frère de Poseidon (*Neptune*), Hadès (*Pluton*), Hestia (*Vesta*), Déméter (*Cérès*), Héra (*Junon*), et mari de sa sœur Héra. Quand Zeus et ses frères se partagèrent entre eux le gouvernement du monde par le sort, Poseidon obtint la mer, Hadès l'enfer, et Jupiter le ciel et les régions supérieures, mais la terre resta leur domaine commun. D'après le récit d'Homère, Zeus habitait en Thessalie, sur le mont Olympe, dont le plus haut sommet pénétrait, croyait-on, dans le ciel même. On l'appelle le Père des dieux et des hommes, le plus grand et le plus puissant des immortels, à qui tous les autres obéissent. C'est l'arbitre souverain dont la sagesse règle toutes choses; le fondateur de l'autorité royale, des lois et de l'ordre, et il a pour ministres, Dicé, Thémis et Némésis. Tout émane de Jupiter, le bien comme le mal; il distribue à son gré les biens et les maux aux mortels, et le Destin lui-même lui est soumis. Il est armé du tonnerre et des éclairs, et, quand il agite son égide (son bouclier), il produit les ouragans et les tempêtes. Une foule d'épithètes de Jupiter, dans les poëmes d'Homère, le représentent comme le maître du tonnerre, l'assembleur de nuages, etc. Il eut de Héra, sa sœur et sa femme, deux fils : Arès (Mars) et Héphæstus (Vulcain); et une fille, Hébé. Héra agit quelquefois comme divinité indépendante; elle est ambitieuse et se révolte contre son maître, mais elle lui est néanmoins subordonnée, et il la punit de ses rébellions. Elle n'ignore point les amours de son mari avec d'autres déesses ou avec des mortelles, bien qu'elles excitent généralement sa jalousie et sa vengeance. Zeus, sans aucun doute, était dans l'origine le dieu d'une portion de la nature. De là le chêne, avec ses fruits comestibles, et le prolifique pigeon lui étaient consacrés à Dodone et en Arcadie. De là aussi la pluie, les tempêtes et les saisons étaient regardées comme son ouvrage. Hésiode appelle aussi Zeus fils de Cronos et de Rhéa, et frère d'Hestia, de Déméter, d'Héra, d'Hadès et de Poseidon. Cronos dévorait ses enfants immédiatement après leur naissance; mais, quand Rhéa fut enceinte de Zeus, elle s'adressa à Uranus et à Gé pour sauver la vie de l'enfant. Uranus et Gé s'y prêtèrent; ils envoyèrent Rhéa à Lyctus, en Crète, lui recommandant d'y élever son enfant. Rhéa, suivant ces instructions, cacha Zeus dans une caverne du mont Ægæon et présenta à Cronos une pierre enveloppée dans des langes; Cronos l'avala croyant que c'était son fils. Selon d'autres traditions Zeus naquit et fut élevé sur le mont Dicté ou Ida (et aussi sur l'Ida troyen), à Ithome, en Messénie, à Thèbes en Béotie, à Ægion en Achaïe, ou à Olénos en Étolie. Mais, suivant l'opinion commune, il grandit en Crète. En même temps Cronos, par un ingénieux artifice de Gé ou de Métis, fut amené à rendre les enfants qu'il avait avalés, et, tout d'abord, la pierre, que plus tard Zeus plaça à Delphes. Le jeune dieu alors délivra les Cyclopes des liens dont les avait chargés Cronos, et ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui fournirent la foudre et les éclairs. Sur le conseil de Gé, Zeus délivra aussi les Géants aux cent bras, Briarée, Cottus et Gyès, afin


Zeus et les Géants
(tiré d'une gemme napolitaine).

qu'ils pussent l'assister dans sa lutte contre les Titans. Les Titans furent vaincus et précipités dans le Tartare, où ils

furent dès lors gardés par les Hécatonchires. Mais le Tartare et Gé donnèrent le jour à Tiphœe qui engagea une lutte terrible contre Zeus; Tiphœe fut vaincu. Zeus devint ainsi le maître souverain de l'univers et choisit pour femme Métis (la Prudence). Lorsque celle-ci portait Athéna (Minerve) dans son sein, il en retira l'enfant et le cacha dans sa tête, sur le conseil d'Uranus et de Gé qui lui dirent que par là il conserverait la souveraineté du monde. En effet, si Métis avait donné naissance à un fils, ce fils (ainsi l'ordonnait le Destin) serait devenu le souverain maître. Zeus, après cela, devint père des Heures et des Mœres (les Parques), qu'il eut de sa seconde femme Thémis; des Charites ou Grâces, qu'il eut d'Eurynomé; de Perséphoné (Proserpine), qu'il eut de Déméter (Cérès); des Muses, filles de Mnémosyne; d'Apollon et d'Artémis (Diane), par Latone; d'Hébé, d'Arès et d'Ilithyia par Héra (Junon). Athéna (Minerve) était sortie du cerveau de Zeus; tandis que, de son côté, Héra donnait naissance à Héphæstus (Vulcain) sans la coopération de Zeus. La famille des Cronides (descendants de Cronos) embrasse par conséquent les douze grands dieux de l'Olympe, Zeus (leur chef), Poseidon, Apollon, Arès (Mars), Hermès (Mercure), Héphæstus, Hestia, Déméter, Héra, Athéna, Aphrodité (Vénus) et Artémis (Diane). Ces douze dieux Olympiens, qui dans quelques localités sont honorés d'un culte collectif, n'étaient pas seulement reconnus par les Grecs; ils furent aussi adoptés par les Romains qui, particulièrement, identifièrent leur Jupiter au Zeus grec. Les poëtes grecs et latins donnent à Zeus ou Jupiter un nombre infini d'épithètes et de surnoms, tirés en partie des localités où il était honoré, et en partie de ses facultés et fonctions diverses. L'aigle, le chêne et les cimes des montagnes lui étaient consacrés, et on lui sacrifiait généralement des chèvres, des taureaux et des vaches; ses attributs ordinaires sont le sceptre, l'aigle, la foudre, et une figure de la Victoire qu'il tient à la main, quelquefois une corne d'abondance. Le Zeus Olympien porte quelquefois une guirlande d'olivier et le Zeus Dodonéen une couronne de feuilles de chêne. Dans les œuvres


Zeus-Olympien.

d'art Zeus est généralement représenté comme le père et roi tout-puissant des dieux et des hommes, suivant l'idée matérialisée dans la statue du Zeus Olym-


Zeus (Jupiter)
(tiré d'un camée antique).



Jupiter porté sur un char
(tiré d'une médaille de M. Aurèle du Mus. Britann.

pien de Phidias. Relativement au Jupiter romain voy. JUPITER.

Zeuxis (**-is**), célèbre peintre grec, né à Héraclée, florissait en 424-400 av. J.-C. Il vint à Athènes aussitôt après la guerre du Péloponnèse, alors qu'il avait déjà acquis une grande réputation, quoique jeune. Il vécut quelques années en Macédoine, à la cour d'Archélaüs, et doit avoir aussi passé quelque temps dans la Grande-Grèce, comme nous l'apprenons par l'histoire relative au portrait d'Hélène, son chef-d'œuvre, qu'il peignit pour la ville de Crotone. Zeuxis acquit une grande fortune par son art. L'époque de sa mort n'est pas connue. L'imitation soignée des objets inanimés était un département de l'art que Zeuxis et son jeune rival Parrhasius paraissent avoir porté à sa plus haute perfection.

Zōĭlus (**-i**), grammairien, né à Amphipolis, florissait du temps de Philippe de Macédoine. Il se rendit célèbre par l'âpreté de ses critiques d'Homère, et son nom est devenu proverbial pour désigner un critique captieux et méchant (un Zoïle).

Zōpȳrus (**-i**), Perse de distinction, fils de Mégabyze. Lorsque Darius, fils d'Hystaspe, eut assiégé Babylone pendant vingt mois sans succès, Zopyre résolut de livrer cette place à son maître par le plus extraordinaire dévouement. En conséquence, un jour il parut devant Darius, ayant le corps horriblement mutilé; il avait les oreilles et le nez coupés et le reste du corps diversement défiguré. Après avoir exposé son plan à Darius, il s'enfuit à Babylone comme victime de la cruauté du roi de Perse. Les Babyloniens lui accordèrent leur confiance et le placèrent à la tête de leurs troupes. Il trouva bientôt moyen de livrer la ville à Darius, qui punit sévèrement la révolte des habitants. Ce prince nomma Zopyre satrape de Babylone pour toute sa vie, avec la jouissance de tous les revenus. — 2) physionomiste, qui attribuait à Socrate plusieurs vices que ce dernier avoua être ses penchants naturels, ajoutant qu'il en avait triomphé par la philosophie. — 3) chirurgien, d'Alexandrie, maître d'Apollonius de Citium et de Posidonius, au commencement du premier siècle av. J.-C. Il inventa un antidote, dont Mithridate, roi de Pont, fit usage.

Zoroaster ou **Zoroastres** (**-tri**), le ZARATHUSTRA du Zendavesta, et le ZERDUSHT des Perses, fut le fondateur de la religion des Mages. Les opinions les plus opposées ont été soutenues par les écrivains tant anciens que modernes sur l'époque où il vécut; mais il est tout à fait impossible d'arriver sur ce point à une conclusion certaine. Comme fondateur de la religion des Mages, on peut le placer dans l'antiquité la plus reculée et on peut même mettre en question si jamais le personnage a existé.

Zōsĭmus (**-i**), historien grec qui vivait du temps de Théodose le Jeune. Il a écrit une histoire de l'empire romain en six livres, qui existe encore. Zosime, qui était païen, commente sévèrement les fautes et les crimes des empereurs chrétiens. Aussi a-t-il été vivement critiqué par plusieurs historiens chrétiens.

Zoster (**-ēris** : *Cap de Vari*), promontoire sur la côte O. de l'Attique, entre Phalerum et Sunium.

FIN.

